
BOSTON
UNIVERSITY
Boston University School of Theology
Library
Research
01-00028508


X3B78
NEW YORK
MARYLAND


DOMUS 3a PROB. PROV.
NEW YORK
MARYLAND



Saint François Xavier

1506-1548

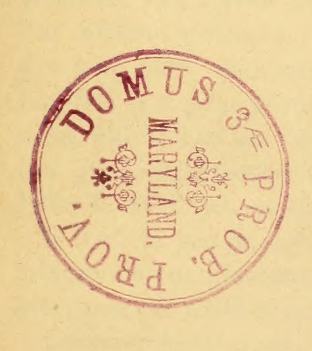


A. BROU

Saint François Xavier

1506-1548

TOME PREMIER

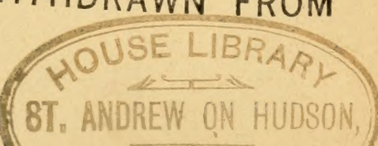






PARIS
Gabriel BEAUCHESNE & Cie, Éditeurs
ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET
117, Rue de Rennes, 117

191



Nihil obstat,
Paris, le 10 février 1911.
A. de Becdelièvre.

IMPRIMATUR,

Parisiis, die 10a februarii 1911.
P. Fages, V. G.



PRÉFACE

Une longue préface n'est pas ici nécessaire. Saint François Xavier n'a pas besoin d'être présenté au lecteur. Il est un des saints les plus populaires des derniers siècles, un des plus invoqués, un des plus secourables. Son nom est grand dans l'histoire ; sa courte carrière a été le point de départ d'un mouvement apostolique qui dure encore. Il symbolise, pour les temps modernes, cette fécondité de l'Église qui la pousse aux conquêtes ; par là, il appartient à l'apologétique. Il force l'admiration des hérétiques et des incrédules, et il a fallu l'insupportable fatuité de Voltaire pour oser en faire une caricature.

Quant au livre, il n'est peut-être pas superflu d'en justifier l'apparition.

Saint François Xavier n'a pas été trop malheureux en biographes. Les livres de Tursellini, de Lucena, de Bartoli, sont des œuvres sérieuses, faites sur pièces authentiques, et n'ont pas trop subi, en somme, la fâcheuse influence des panégyristes. S'il y a plus d'un détail à corriger dans le portrait qu'ils nous ont laissé de l'apôtre, le portrait demeure. Les retouches les plus importantes ont été faites ces derniers temps par le Père L. M. Cros, et nous n'y avons presque rien ajouté.

Il n'en va pas de même du cadre. Déjà, au XVIIIᵉ siècle, les missionnaires disaient du Père Lucena : « Son livre est excellent, mais il a été écrit en Europe. »

Celui-ci également, hélas! a été écrit loin des Indes et du Japon. L'auteur n'a étudié l'Asie que du fond d'une bibliothèque. L'inconvénient pourtant n'est peut-être pas aussi grand aujourd'hui qu'autrefois. Il est facile, quand on n'a pas vu soi-même les lieux et les races, de faire parler ceux qui ont vu : leurs livres ne se comptent pas. Facile encore de consulter ; et nous remercions les missionnaires qui ont bien voulu répondre longuement

à des questionnaires parfois indiscrets. Leurs commentaires nous ont plus d'une fois permis d'éviter, dans la lecture des textes, ces contresens qui respectent la lettre et faussent l'esprit. Mais avons-nous tout prévu? En lisant ces pages, ne trouveront-ils pas encore beaucoup à corriger? Nous comptons sur leur collaboration pour nous aider, si cette œuvre en vaut la peine, à en éliminer les erreurs les plus choquantes.

Nous osons espérer que, tel quel, ce récit mettra saint François Xavier dans un cadre politique, géographique, moral, un peu plus précis que les histoires précédentes : c'est avant tout ce que nous avons voulu faire. Et peut-être, sur ce fond détaillé, la physionomie du saint ressortira-t-elle moins hiératique, moins épique, disons le mot, moins déclamatoire que dans Bouhours et ses émules, mais un peu plus vivante en somme, et plus réelle.

Cantorbéry, *Saint Mary's college*,
en la fête de saint Ignace,
31 juillet 1911.

BIBLIOGRAPHIE

Les documents sur lesquels repose cette histoire ne sont pas extrêmement nombreux.

1° C'est, avant tout, la correspondance du saint. L'édition qui en a été donnée dans les *Monumenta Historica Soc. Jesu* supprime toutes les publications précédentes. Elle a paru en 1899-1900 sous le titre *Monumenta Xaveriana, tomus primus*, Madrid, in-8°, XXXII-1030 pages. Il faut y joindre les deux volumes du P. L. J. M. Cros, *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres*, Toulouse-Paris, 1900, VI-494 et XI-550 pages. On y trouvera la traduction très fidèle de cette correspondance, avec quelques suppressions et abréviations là où le saint se répétait.

2° Outre ces lettres, l'ouvrage du Père Cros contient (en traduction) une foule de documents inédits relatifs spécialement à l'enfance et à la famille du saint. On les trouvera plus nombreux encore dans un livre antérieur, *Saint François de Xavier, son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux*, 1re série, Toulouse, 1894, x-544 pages. Ces publications, absolument originales, semblaient annoncer qu'un jour l'auteur se ferait l'historien du saint. Personne ne paraissait mieux armé pour cette tâche : mais il a préféré s'en tenir au rôle modeste de chercheur de pièces nouvelles. Le lecteur pourra voir, par les notes de notre livre, tout ce que nous lui devons. *Cuique suum.* Plusieurs chapitres ne sont que le résumé du Père Cros.

3° Les lettres et rapports des contemporains. Ces pièces n'ont pas encore été réunies. Bientôt, espérons-le, les éditeurs des *Monumenta historica S. J.* tiendront leur promesse et nous donneront un volume d'*Epistolae indicae*. Beaucoup d'originaux sont à Lisbonne ou appartiennent à la Compagnie de Jésus.

A cette dernière source, le Père Delplace a puisé la matière de ses *Selectae Indiarum Epistolae*, Florence, 1887.

A Lisbonne nous devons signaler les recueils suivants :

Bibliothèque royale d'Ajuda : *Mss. Hist. Eccl.* $\frac{21}{1}$: codex provenant de Macao et contenant, entre autres documents, la relation du Chinois Antoine sur les derniers jours du saint (ff. 105, v, 108 r.).

Même dépôt : deux manuscrits sans numéros d'ordre provenant de la maison Saint-Roch. Le premier, *Cartas da Ind. de 1544* (ff. 306), contient la liste des missionnaires envoyés des Indes entre 1541 et 1556, et des

lettres de 1544 à 1556. Le second, *Liuro em o qual se tresladão as cartas*, etc., (ff. 641), après une seconde liste de missionnaires (1551-1563), donne une nouvelle série de lettres allant de 1544 à 1563.

D'autres recueils, reproduisant à peu près le précédent, se trouvent : 1° à la bibliothèque de l'Académie des Sciences, trois volumes provenant d'Evora[1]; 2° aux Archives du Ministère des Affaires étrangères[2] et à la Bibliothèque nationale, deux volumes provenant de Coïmbre[3].

Ces manuscrits de Lisbonne et de Rome ont fourni la matière aux nombreux recueils de lettres des missions qui ont paru au XVIe siècle en latin, portugais, espagnol, italien. Dans sa Chronique, le Père Polanco en donne la substance et le P. Cros y a relevé les traits inédits qu'il a reproduits dans ses trois volumes.

4° *Procès de canonisation*, 1556 et 1616-1617. Les textes originaux n'ont pas encore été retrouvés; on ne possède que des copies abrégées et des extraits.

A l'obligeance des éditeurs des *Monumenta*, nous devons d'avoir eu entre les mains le texte préparé pour le second volume des *Monumenta Xaveriana*, d'après un manuscrit latin appartenant à la Compagnie : *Processus de sanct. et virtut. S. Francisci Xaverii. Parte prim. e second.* Il comprend le procès de 1556 (Goa, Cochin, Baçaim, Malacca), avec une partie (résumée) de ceux de 1616 (Cochin, Pêcherie, Travancore). Malacca (1616) manque. Mais on le trouve dans une *Relaçao* du Père Manuel Barradas, conservée à Lisbonne[4].

Pour suppléer à ce qui n'a pas encore été retrouvé, force est de s'en rapporter provisoirement aux récits de Bartoli, lequel avait sous les yeux les textes intégraux. Signalons spécialement l'enquête faite à Manille en 1608 (Voir plus loin, livre V, ch. II, p. 378).

1. *Tomo 1° das cartas dos P.es da Comp.a de Asia do anno de 1544 ate 1557* (ff. 405). — *Cartas dos P.es da Comp.a de Jesu, tomo 2°* (ff. 440). — *Livro das cartas que foram enviadas*, etc. (ff. 421).

2. *Livro primeiro em que se treladão as cartas... de 1544 en diante* (ff. 506).

3. *Cartas das missões da C. de Jesus, Libro B. Liuro secundo das cartas do anno de 1557 em diante ate 64* (ff. 557).

4. Mss. Ajuda $\frac{25}{1}$ ff. 2-19. *Relação de algumas cousas notaveis do nosso Santo Padre Francisco Xavier, tiradas dos processos authenticos que per ordem da santitade do Papa Paulo V, se tiraram nesta cidade de Cochim e na Malaca e nas fortalezas de Coulão e Manar e nas costas da Pescaria e Trancor* (25 février 1619).

A la suite, fol. 19-20, *Algumas cousas do B. P. Francisco Xavier que de novo se acharam no inquirição que o Snr Arcebispo Dom Fr. Christovão de Sa tiro de sua santa vida na cidade de Goa no anno de 1615.*

De plus, à l'Académie des Sciences, *Cartas de Japao*, fol. 384a-399b, copie quasi intégrale du procès de 1556 (Voir Cros, II, p. 388).

A la Bibliothèque d'Ajuda, Mss. 6183, 8° non paginé, autre extrait avec, en marge, la liste des témoins *de vista* ou *de ouvida*.

Ibid., Mss. 49, ff. 153-154. *Milagres da vida*, etc.

5° Les anciens biographes ne sont pas à dédaigner. Ils ont conservé plusieurs traits dont nous ignorons la provenance et que nous ne connaissons que par eux. Voici ceux qui ont quelque autorité :

a) Valignano. Son *Historia del principio de la C. de Jesus en las Indias orientales, Primera Parte*, publiée pour la première fois dans les *Monumenta Xaveriana*, 1898, t. I, p. 1-199, a été écrite sur les notes du Père Texeira, lequel avait connu le saint. Elle nous donne, dans toute leur sobriété, toute leur discrétion, les souvenirs et les jugements de la première heure.

b) Tursellini, *De vita Fr. Xaverii qui primus e Societate Jesu in India et Japonia Evangelium promulgavit*, Rome, 1594, 8°, et *De Vita... in Indiam et Japoniam invexit, libri VI*, Anvers, 1596. Cette seconde édition, plus complète, a été souvent rééditée et traduite. Elle utilise les procès de 1556, non sans commenter légèrement les textes. Œuvre d'humaniste un peu trop influencé par ses modèles classiques.

c) Lucena, *Historia da vida do Padre Francisco de Xavier e do que fizerão na India os mais religiosos da Companhia de Jesu, composta pelo Padre Joam Lucena da mesma C^ia, Portuguez natural da villa de Trancoso*, Lisbonne, 1600. L'auteur a également utilisé les procès de 1556, essayé de mettre le héros dans son cadre historique et recueilli quelques souvenirs contemporains du saint. Malheureusement il a noyé son récit dans les tirades ascétiques, et, comme Tursellini, accueilli sans assez de défiance les récits fantaisistes de Mendez Pinto.

d) Sébastien Gonçalvez. — On a de lui à Lisbonne, Bibliothèque d'Ajuda Mss. $\frac{26}{30}$, une *Historia da Companhia na India*, ff. 252, écrite à Goa, entre 1593 et 1619. Ce travail manuscrit a beaucoup servi au Père F. de Sousa. Le P. Cros l'a aussi largement utilisé (*Vie*, I, p. 142).

e) Bartoli. — *Dell' istoria della Compagnia di Gesù. L'Asia*, 1653. C'est la première histoire un peu complète de Xavier, avec celle de ses œuvres et de ses compagnons jusque vers 1570. Etude sérieuse, documentée, où sont mis en œuvre les procès de 1616, mais un peu surabondante en paroles.

f) F^co de Sousa. — *Oriente conquistado a Jesu Christo pelo Padres da Companhia de Jesus da Provincia de Goa*, 2 in-f°, Lisbonne, 1710. Œuvre utile surtout pour l'histoire des années qui ont suivi la mort du saint et de son culte aux Indes. Le récit s'arrête en 1585.

6° Signalons à part une double censure du chapitre consacré à Xavier par Ribadeneira, dans sa vie de saint Ignace, envoyée à Rome par les Pères Valignano et Texeira (Rome, *Arch. di Stato, Censurae librorum*, t. I, ff. 20-24). Celle de Texeira est inédite; celle de Valignano a paru dans les *Monumenta Ignatiana, Scripta de Sto. Ignatio*, t. I, p. 741.

INDEX DES LIVRES CONSULTÉS

Nous ne donnons ici le titre que des livres cités plus de deux fois. Les autres sont indiqués en note à mesure qu'ils sont utilisés.

ANDRADA (F^co d'). — *Cronica do muyto alto e muyto poderoso Rey destes reynos de Portugal D. João o III deste nome.* Lisbonne, 1616.

ANDRADE (J. Freyre d'). — *Vida de D. João de Castro* (1651). Edition de F. de San Luiz, Lisbonne, 1835.

ANDRÉ-MARIE (O. P.). — *Les missions dominicaines dans l'Extrême-Orient.* Paris, 1865, 2 vol.

ARGENSOLA (Leonardo y...). — *Conquistas de las islas Molucas* (1609). Saragosse, 1891.

ASSELBERGS (A.), S. J. — *De Oost Indische Missie in vroegere eeuwen* (*Berichten uit Nederlandsch Oost-Indie.* 1900, V; 1901, I, II, III).

ASTRAIN (Aug.), S. J. — *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España*, t. I, *San Ignacio.* Madrid, 1902.

— *Dia del Transito de San F^co X.*, dans *Razon y Fe*, t. V, p. 375 (1903).

AZPILCUETA (D^r. Michel de) ou Doctor Navarrus. — *Opera.* Lyon, 1597, 3 in-f°.

DE BACKER, S.J., *Bibliothèque des Ecrivains de la Compagnie*, 7e série, au mot Xavier. Liége, 1861.

BARRETO (Fr.), S. J. — *Relation des missions de la province de Malabar.* Traduction de Fr. Lahier, Tournay, 1645.

BARROS (Jean de) et DO COUTO (Diogo). — *Decadas da Asia.* Lisbonne, 1778-1788, 12 décades en 23 volumes. Les sept premiers seuls sont de Barros. Aux tomes 8 et 24, les index.

BARTOLI (D.), S. J. — *Della vita e dell' Istituto di S. Ignazio,... libri cinque.* Rome, 1650. — *Histoire de saint Ignace.* Traductions par le P. Michel, 2 vol., Lille, Saint-Augustin, 1893, et par le P. J. Terrien, 2 vol., Lille, Taffin, 1893.

— *Dell' Istoria della Comp. di Gesù. L'Asia.* Rome, 1653-1660; Milan, 1831, 3 vol.

— *Degli uomini e de fatti della C. di G. Memorie istoriche.* Turin, 1847-1856, 5 vol.

— *Miracoli di S. F^co Saverio*, Messine, 1656, 8°. — *Les Miracles de S. F. X.* Paris, 1672, in-12, traduction du P. G. Pardies, S. J.

Bellessort (A.). — *La Société japonaise*. Paris, 1902.

Bertrand (J.), S. J. — *La mission du Maduré d'après des documents inédits*. 4 in-8°, Paris, 1847-1854.

— *Lettres édifiantes et curieuses de la nouvelle mission du Maduré*. 2 in-8°, Paris, 1865.

Biker (Julio Firmino Justice). — *Collecção de Tratados e concertos de pazes que o Estado de India Portugueza fez com os reis e senhores com quem tem relações da Asia e Africa oriental*. Lisbonne, 9 in-8°, 1881.

Bouhours (D.), S. J. — *La vie de Saint François Xavier*. Paris, 1682.

Brinkley (Cap.). — *Japan, its History, Arts and Litterature*. 1901, 5 vol.

Caldwell (R.). — *Political and general history of the district of Tinnevelly*, Madras, 1881.

Cámara (Luis González de), S. J. — *Acta P. Ignatii*, dans les *Scripta de S. Ignatio*, p. 31-98.

— *Memoriale, ibid.*, p. 153-336.

Camara Manoel (Jeronymo da). — *Missões dos Jesuitas no Oriente, nos seculos XVI e XVII*. Lisbonne, 1894, Impresa nacional.

Carayon, S. J. — *Bibliographie historique de la C. de J.* Paris, 1864, in-4°.

Charlevoix. — *Histoire du Japon*. 2 vol., Paris, 1736, 6 vol. 1754.

Civezza (Marcellin de), O. S. F. — *Storia universale delle Missioni Francescane*. Prato, 1881-1883, 8 vol.

— *Histoire universelle des Missions franciscaines*. 4 vol., Paris, 1898.

Coleridge (H. J.), S. J. — *The life and letters of S. Fr. Xavier*. Londres, 1872, 2 vol.

Colin (Fr.), S. J. — *Labor Evangelica, ministerios apostolicos de los obreros de la C. de J... en las islas Filipinas*. Madrid, 1663, f°; réédité par le P. P. Pastells, 3 vol., Barcelone, 1900.

Correa (G.). — *Lendas da India* (*Collecção de monumentos ineditos*). Lisbonne, 1858, 4 vol.

Cottineau de Kloguen. — *An historical account of Goa*. Madras, 1831; réédité à Bombay, 1911.

Do Couto (Diogo). — *Decadas da Asia*; voir Barros.

Crawfurd (I.). — *History of the Indian archipelago*. Edimbourg, 1820.

— *A descriptive dictionary of the Indian Islands*. Londres, 1856.

Cros (L. M.), S. J. — *Saint François de Xavier; son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux*. Toulouse, 1894.

— *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres.* Toulouse, 1900, 2 vol.
— *La vraie date de la mort de S. F. de X.* (*Etudes religieuses*, 5 décembre 1903).

Danvers (F. C.). — *The Portuguese in India.* Londres, 1894.

[Delplace (L.), S. J.] — *Selectae Indiarum epistolae nunc primum editae.* Florence, 1881.
— *Le catholicisme au Japon.* Bruxelles, 1909, 2 vol.

Dubois (abbé). — *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde.* 2 vol. Paris, 1825. — Trad. par H. K. Beauchamp, *Hindu manners, customs and ceremonies.* Oxford, 1906.

Faria y Sousa (Manuel). — *Asia Portugueza.* Lisbonne, 1674, 3 vol.

Fonseca (J. N.). — *An historical and archaeological sketch of the city of Goa.* Bombay, 1878.

Fouqueray (H.), S.J. — *Histoire de la Comp. de Jésus en France*, t. I. Paris, 1910.

Franco. — *Imagem da virtude em o noviciado da C. de J. do real collegio do Espirito Santo de Evora.* Lisboa, 1714, f°.
— *Imagem da virtude em o noviciado de C. de J. de Coimbra.* Evora, 1717, 2 f°.
— *Synopsis annalium Soc. Jesu in Lusitania ab anno 1540 ad annum 1725*, f°. Augustae Vindelicorum, 1725.

Godino de Eredia. — *De claraçam de Malaca e India meridional com o Cathay.* 1613. Bibl. royale de Bruxelles, mss. 7264. — Édité et traduit par L. Jansen, *Malaca, l'Inde méridionale et le Cathay.* Bruxelles, 1882.

Guzman (Luiz de), S. J. — *Historia de las missiones de la C. de J. en la India oriental, en la China y Japon, desde 1540 hasta 1600.* Réédition, Alcala, 1601-1610, 2 in-f° ; Bilbao, 1892.

Haas (Hans). — *Geschichte des Christentums in Japan.* I. *Erste Einführung des Christentums in Japan durch Franz Xavier.* Tokyo, Rikkyo Gakuin Press. 1902. — II. *Fortschritte des Christentums unter dem Superiorat des P. Cosmo de Torres*, 1904.

Hunter (W. W.). — *Imperial Gazeteer of India.* Londres, 1885-1887, 14 vol.
— *The Indian Empire.* Londres, 1893.
— *History of British India.* Londres, 1899, 2 vol.

S. Ignace. — *Cartas de San Ignacio.* 7 in-8°, Madrid, 1874-89.
— *Constitutiones Soc. Jesu*, latine et hispanice. Madrid, 1892, f°.
— *Monumenta Ignatiana.* Series 1ª. *Epistolæ et Instructiones.*

JARRIC (Pierre du), S. J. — *Histoire des choses plus mémorables advenues... es Indes Orientales.* Bordeaux, 1610, 2 in-4°.

JORDAO (Levy Maria). — *Bullarium Patronatus Portugalliae regum.* Lisbonne, 1863.

[LECINA, S. J.] — *Monumenta Xaveriana.* T. I, 1899-1900.

Bx LE FÈVRE (Pierre) S. J. — *Memoriale.* Edit. Bouix, Paris, 1873.
— *Cartas y otros escritos.* Bilbao, 1894.

[LOPEZ (André), S. J.]. — *Translated extracts of letters from the ancient province of Malabar*, 1644. Trichinopoly, 1907.

LUCENA, S. J. — *Historia da vida do P. Francisco de Xavier e do que fizerão na India os mais religiosos da Companhia de Jesu.* Lisbonne, 1600, 1 vol.,

MACHAULT (Jacq. de), S. J. — *Relation des missions des Pères de la C. de J. aux Indes.* Paris, 1659, in-16.

MACKENZIE. — *Christianity in Travancore.* Trivandrum, 1901.

MAFFEI (J. P.), S. J. — *Opera omnia latine scripta.* 2 in-4°, Bergame, 1647.
— *Historiae Indicae*, libri XVI. Cologne, 1590.

MARNAS (Fr.). — *La « Religion de Jésus » ressuscitée au Japon.* Paris, 1896, 2 vol.

MASSARA (H.), S. J. — *Le P. Antoine Criminale.* Zi-ka-wei, 1902.

MASSEI (J.), S. J. — *Della vita de S. Fr. Saverio.* Rome, 1861.

MAZELIERE (de la). — *Le Japon. Histoire et Civilisation.* 3 vol., Paris, 1907.

MENDEZ PINTO (F.). — *Peregrinações.* Lisbonne, 1614, f°. — *Les voyages aventureux de F. M. P.* fidèlement traduits par Bernard Figuier. Paris, 1628.

MICHEL (L.), S. J. — *Vie de S. François Xavier*, Tournai, 1908.

MOCQUET (Jean). — *Voyages en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales...* Paris, 1617; Paris, 1830.

DEL MONTE. — *Relatio facta in consistorio secreto coram S.D.N. Gregorio papa XV, a Fco Maria Episc. Portuensi S.R.E. card. a Monte, die XIX januarii MDCXXII super vita, sanctitate, actis canonizationis et miraculis B.F.X. Soc. Jesu...* Dillingen, 1622,

MURDOCH (J.) et ISOH YAMAGATA. — *A History of Japan during the century of early foreign intercourse* (1542-1651). Kobe, 1903.

NADAL (S. J.). — *Epistolae,* dans les *Monumenta Hca* Soc. Jesu.

NAGAM AIYA. — *The Travancore State Manual.* Trivandrum, 1906, 3 in-8°.

NAGAOKA. — *Histoire des relations du Japon avec l'Europe aux seizième et dix-septième siècles*. Paris, 1905.

NAZARETH (C.C. de). — *Mitras lusitanas no Oriente*. T. I, Lisbonne, 1898.

ORLANDINI, S. J. — *Historiae Soc. Jesu pars prima,* sive *Ignatius*. Anvers, 1620.

PAGÈS (L.). — *Lettres de saint François Xavier*. Paris, 1855, 2 vol.

— *Histoire de la Religion chrétienne au Japon depuis 1598 jusqu'en 1651*. Paris, 1869, 2 vol.

PERRIN (abbé). — *Voyage dans l'Indoustan*. Paris, 1807, 2 vol.

PINTO. — Voir MENDEZ.

POLANCO. — *Vita S. Ignatii* et *Chronicon*, dans les *Monumenta Hist. Soc. Jesu*, 6 vol.

PYRARD DE LAVAL. — *Voyages*. Paris, 1619 (traduction anglaise de Gray, *Hakluyt S*[ty]).

QUICHERAT. — *Histoire de Sainte-Barbe*. Paris, 1860-64, 3 vol.

RECLUS (E.). — *Géographie universelle* : t. VI, *L'Inde*; t. VII, *L'Asie orientale*; t. XIII, *L'Océanie*.

DE RHODES (A.), S. J. — *Divers voyages de la Chine et autres royaumes de l'Orient*... (1653). Paris, 1854.

RIBADENEIRA (P.), S. J. — *Vida del P. Ignacio de Loyola*. Naples, 1572. — *Vita P. Ignatii Loiolae*. Cologne, 1602.

RODRIGUEZ (Simon). — *Commentarium de origine et progressu Societatis Jesu*. Ulyssipone, 25 julii 1577 (*Epistolae P. P. Broëti... et S. Rodericii*, Madrid, 1903, p. 451-517, dans les *Mon. Historica Soc. Jesu*).

SATOW (E.). — *The church of Aamaguchi, from 1550 to 1586*, dans les *Transactions of the Asiatic S*[ty] *of Japan*, t. VII, p. 137.

SEWELL (R.). — *A sketch of the dynasties of Southern India*. 1883.

SHERRING (A.). — *Hindu Tribes and Castes*. Calcutta, 1872-81, 3 vol.

SOLIER (Fr.) S. J. — *Histoire ecclésiastique des Isles et royaumes du Japon*. Paris, 1627, 2 vol.

SOMMERVOGEL (C.), S. J. — *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. Bruxelles-Paris, 1890-1900, 9 vol.

DE SOUSA (F.) S. J. — *Oriente conquistado a Jesu Christo pelos Padres da C. de Jesus da Provincia de Goa*. Lisbonne, 1710, 2 in-folio.

STEICHEN, M. E. — *Les Daimyo chrétiens*. Paris, 1904.

SUAU (P.). — *L'Inde Tamoule*. Paris, 1901.

TEMMINCK. — *Les possessions hollandaises dans l'Inde Archipélagique.* Leyde, 1847-49.

TENNENT (Emerson). — *Ceylon.* Londres, 1860.
— *The Christianity in Ceylon.* Londres, 1850.

TIELE (P.A.). — *De Europëers in den Maleischen Archipel.* La Haye, 1877-1887.

TRIGAULT (N.), S. J. — *Vita Gasparis Barzaei, Belgae.* Anvers, 1610.

TURSELLINI (H.)., S. J. — *De vita Francisci Xaverii, qui primus e Societate Jesu in Indiam et Japoniam Evangelium invexit, libri 6.* Anvers et Rome, 1596.

VALIGNANO (H.). — *Historia del principio e progresso de la C. de Jesus en las Indias Orientales* (1574), dans les *Monumenta Xaveriana.* T. I, p. 1-199.

VAN NIEUWENHOFF, S. J. — *Leven en brieven van den H. Fr. Xavier.* La Haye, 1895.

VENN (H.). — *The missionary life and labours of Francis Xavier.* Londres, 1862. Cf. H. Venn et W. Hoffmann, *Franz Xavier ein weltgeschichtliches Missions Bild.* Wiesbaden, 1861. Critique par M. Giry dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*, t. XXIII, p. 87-102.

WADDING. — *Annale Ordinis Minorum.* 20 in-folio.

WALLACE (A.R.). — *The Malay archipelago.* Londres, 1869, 8°.

WHITE (Dickson). — *Histoire de la lutte entre la science et la théologie.* Traduit de l'anglais. Paris, 1899.

WHITEWAY (R.S.). — *The rise of portuguese power in India* (1497-1550). Westminster, 1899.

XAVIER (Felipe Neri). — *Resumo historico de maravilhosa vida, conversões e milagres de S. F. X.* Nova Goa, 1861, in-16.

YULE (H.) and BURNELL (A. C.). — *Hobson-Jobson. A glossary of colloquial Anglo-Indian words.* Nouvelle édition, Londres, 1903.

ANONYMES

Acta Sanctorum, tome VII de juillet, saint Ignace.

Album de Xavier. Pampelune, 1901.

Analecta Bollandiana, t. XVI, p. 52-63 (*Les miracles de saint François Xavier*).

Archivo Portuguez Oriental, 9 vol., 1856-1875. Lisbonne.

Corpo diplomatico Portuguez... Relações com a Curia Romana, 1872 et suiv.

Monumenta historica Societatis Jesu (en cours de publication) :

Chronicon societatis Jesu, par Polanco, 6 vol.
Epistolae Mixtae, 5 vol.
Epistolae P. H. Nadal, 4 vol.
Monumenta Xaveriana, 1er volume.
Monumenta Ignatiana, *Scripta de Sto Ignatio*, 1er vol.
Epistolae et Instructiones, 10 vol.
Epistolae PP. Paschasii Broëti, etc., 1 vol.

Recueil de Lettres des Missions :

Avisi particolari delle Indie di Portugallo... Romae apud Ant. Bladum... 1556.

Cartas que os Padres e Irmãos da C. de J., que andão nos Reynos de Japão escreverão aos da mesma Companhia da India, e Europa des do anno de 1549, até o de 66... Coimbre, 1570, ff. cccccvi.

Diversi Avisi particolari dall' Indie... Venise, [Tramezzino], 1558, fol. 286.

Epistolae Indicae De stupendis et praeclaris rebus quas divina bonitas in India, et variis insulis per Societatem nominis Iesu operari dignata est, in tam copiosa gentium ad fidem conversione. Louvain, 1566, p. 496.

Epistolae Indicae et Japanicae de multarum gentium ad Christi fidem per Societatem Iesu conversione. 3a editio, Louvain, 1570, p. 334.

Epistolae Japanicae de multorum gentilium in variis Insulis ad Christi fidem per Societatis nominis Jesu theologos conversione... Louvain, 1569, p. 264. Item, *Pars altera*. Louvain, 1569, p. 311.

Lettere dell'India Orientale... Venise, 1580, p. 342.

Lettres des nouvelles missions du Maduré, 4 vol. autographiés.

Lettres édifiantes et curieuses, édition du *Panthéon littéraire*, 4 in-4°, 1877.

Nuovi Avisi dell' Indie di Portogallo... Terza Parte. [Venise, Tramezzino], 1562, fol. 316.

Nuovi Avisi dell' Indie di Portogallo... [Venise, Tramezzino], 1568, p. 59.

Selectae Indiarum Epistolae (P. Delplace). Florence, 1887, in-8°.

LIVRE PREMIER

EN EUROPE

1506-1541

CHAPITRE PREMIER

AU CHATEAU DE XAVIER
(1506-1525)

I. — *La Famille*[1].

Le mardi saint, 7 avril 1506, au château de Xavier, en Haute Navarre, naissait le sixième enfant de dona Maria de Azpilcueta et du docteur don Jean de Jassu, conseiller du roi, et seigneur de Xavier et Ydocin. Il reçut le nom de François[2].

Comme Ignace de Loyola, François Xavier sortait donc de la race basque, ardente et forte, féconde en marins, en missionnaires, en conquérants de mondes nouveaux. Comme lui, sur les genoux de sa mère, il parla cette énigmatique langue euscarienne, qui reste encore isolée au milieu des idiomes connus et classés. Plus tard, en Orient, il lui arrivera d'écrire : « Eux (les Indiens), parlent le malabar ; moi, ma langue est le basque[3]. » Mourant, on l'entendra prier en une langue inconnue, et l'on se demande si, au dernier moment, les mots qui lui revenaient sur les lèvres n'étaient pas ceux qu'il avait appris de sa mère[4].

Faut-il dès lors le compter parmi les saints espagnols ? La question peut sembler étrange ; mais elle se posa quand l'apôtre

1. Pour toute la période navarraise de la vie de François, les ouvrages à consulter avant tout sont ceux du P. L. J.-M. Cros : *Saint François de Xavier, son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux*, 1re série, Toulouse, 1894 (la seconde série n'a pas encore paru) ; *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres*, 2 vol. in-8°, Paris-Toulouse, 1900.

2 Cette date a été fixée par le P. Poussines, *De anno natali S. F. X. dissertatio*, 1677-1680 (Cros, *Doc.*, p. 131, *Vie*, t. I, p. 48). On la lisait dans le livre de famille de D. Jean de Azpilcueta, frère du saint, copiant le livre de raison de son père.

3. *Mon. Xav.*, t. I, p. 279. Aujourd'hui Xavier est en dehors de la zone où l'on parle basque.

4. Cros, *Vie*, t. II, p. 348. Le Chinois Antonio, qui nous a conservé ce détail, sachant le portugais, aurait compris l'espagnol. Quelle était alors cette langue inconnue?

fut canonisé. Il y avait à peine un siècle que la Navarre avait perdu son autonomie. Pour les quatre cinquièmes, elle appartenait à l'Espagne ; le reste était au roi de France. Que mettra-t-on dans la légende du bréviaire, *hispanus* ou *navarrus?* Le sol où François était né, avait pu être conquis, il n'était pas encore assimilé. Plaidoyers pour et contre. Survinrent les Français : sous prétexte que Jassu, lieu d'origine de la famille, était situé sur l'autre versant des Pyrénées, en Navarre française, ils voulurent à leur tour accaparer l'apôtre. Le général des Jésuites, J. P. Oliva, à qui l'on recourut, se récusa ; et Rome écrivit simplement au bréviaire que François était né diocésain de Pampelune[1].

Il appartenait aux premières familles de Navarre. Ne nous laissons pas éblouir par les titres cependant. Rien de plus simple que les cadres nobiliaires en ce pays patriarcal. Au-dessus des roturiers, les *infanzones*, puis les *hidalgos*, et rien de plus. Hiérarchie très élémentaire, et aussi très élastique. Il était facile d'y franchir le degré suprême : l'histoire des Jassu en est la preuve.

Cent cinquante ans avant la naissance de François, dans un petit village de Basse Navarre, à Jassu[2], près de Saint-Jean-Pied-de-Port, vivaient de petits gentilshommes, des *infanzones* probablement, les Echeberria. Au milieu du XIVe siècle, un cadet, nommé Pedro, se fixa dans la ville voisine, y fonda la famille des Jassu, et fit fortune. Il était fermier de l'hôtel royal des poids et mesures. Son fils aîné Pedro Periz lui succéda et devint bailli. Un cadet, Arnalt Periz, fit rapidement son chemin dans les finances. Vers 1445, il devenait, avec son frère Bernard, auditeur à la Cour des comptes, et épousait la fille d'un de ses collègues le seigneur de Atondo. L'anoblissement des Jassu était chose faite. Un siècle plus tard, dans une enquête provoquée par notre saint sur ses preuves de noblesse, un témoin dira :

« J'ai connu Arnalt Periz de Jassu et sa femme Guillerma de Atondo. Je les ai vus vivant grandement en leurs maisons,

1. Cros, *Doc.*, p. 143-144. Un dernier écho de ces controverses se retrouve dans la *Revue des questions historiques*, 1880, t. 28, p. 214, article de M. l'abbé Soubielle sur *Les Origines françaises de S. F. X.*; — en 1881, t. 30, p. 226, réplique de M. Haristoy. Voir encore *Boletin de la real Academia de la historia*, Madrid, 1er janvier, 1881.

2. On dit encore *Jasso*, *Jaxu*. Les basques prononcent *yatsou*.

comme étant des principaux du royaume, *caballeros* tenant écuyers et vêtus ainsi qu'il convient à des *hijosdalgo*. Les armes du *palacio* de Atondo étaient : « Sur champ d'azur deux bandes d'or, entre lesquelles deux croissants du même[1]. » Les Jassu avaient pris pour blason un ours accoté à une yeuse.

Arnalt de Jassu et Guillerma de Atondo sont les aïeuls paternels de saint François Xavier. Ils eurent six enfants dont deux garçons, Jean et Pierre. L'aîné continua, à la cour des rois de Navarre, les honorables fonctions de son père. Reçu docteur « ès décrets » dans la « glorieuse mère des sciences », l'université de Bologne[2], il devint en 1472 *maestro de finanças* à la Chambre des comptes, puis en 1476 alcade de la *Corte major*, le parlement navarrais. En 1478, en récompense de ses loyaux services, le roi Jean transforma la terre d'Ydocin, que le docteur tenait de sa mère, en bien noble de première classe[3].

Le jeune magistrat voyait donc grandir sa fortune. Son mariage, entre 1475 et 1480, lui apporta mieux encore : il épousa celle que Dieu destinait à être la mère d'un saint. Cet avenir surnaturel, seule gloire durable des Jassu, restait caché : l'on ne discernait qu'une chose alors : les avantages brillants de cette alliance[4].

Dona Maria de Azpilcueta était fille d'un soldat, plus riche, nous dit-on, de vaillance que d'argent, et dont le *castillo*, dans la vallée de Baztan, défendait la frontière du côté de la France. Par sa mère, dona Joana de Aznarez, elle se rattachait aux plus vieilles familles de Navarre. On trouvait parmi ses ascendants un duc, Eridon Aznar, ancêtre commun des rois de Navarre et d'Aragon. De ce chef, elle avait pour *palacio* la vieille petite forteresse royale de Xavier[5].

C'est dans un coin reculé, à l'ouest du royaume, en pays perdu, loin des grands chemins. Naguère encore, pour y aborder,

1. Cros, *Doc.*, p. 37-39. Les deux blasons se voient, p. 46, sur le diplôme de doctorat délivré à D. Jean de Jassu.
2. P. 46 et 537.
3. P. 45-52. Les ruines du *palacio* d'Ydocin se voient encore dans le val d'Ybargoiti.
4. Cros, *Doc.*, ch. VII.
5. Cros, *Doc.*, p. 74; *Vie*, t. I, p. 18. — *Xavier* ou *Javier* (dans les anciens documents *Xabierre*, *Ssavierr*, *Exavier*, *Exaverre*, *Xavierr*) est le même mot que *Echaberri* (*casa nueva*, maison neuve). P. J. E. Uriarte, *Javier, etimologia y significacion de este apellido*, dans *Razon y Fe*, déc. 1902, p. 105.

il fallait prendre la diligence à Pampelune. Six mules emportaient le voyageur à travers monts et vaux, l'espace de vingt lieues, jusqu'à Sanguessa, dans la riante vallée d'Aybar. Puis on s'éloignait des pays basques frais et ombreux ; on entrait dans les régions austères du bassin de l'Ebre. Pendant huit kilomètres encore, on chevauchait à travers champs dans les pierres et les rocailles. Enfin un sentier de montagne amenait dans une vallée largement découverte, en face d'un vaste horizon de sierras brûlées et sèches. Sur une des ondulations du versant qui regarde le nord, était un minuscule *pueblo*, dix ou douze métairies, avec une chétive église et un vieux *castillo* délabré. C'était Xavier.

L'Aragon commençait de l'autre côté de la petite rivière qui lui donne son nom et qui coule au fond de la vallée. Depuis les jours du roi Thibaut, XIII[e] siècle, les Asnarez se tenaient là, au poste d'honneur, chargés de défendre le passage. La forteresse était devenue leur propriété. On la qualifiait *palacio de cabo de armeria*, *casa solariega de hijosdalgo nobles et caballeros de sangre*, « chef de maison noble, branche aînée, résidence de hidalgos nobles et chevaliers de naissance ». Les châtelains portaient de gueules au croissant de lune échiqueté blanc et noir[1].

Quand l'apôtre des Indes y vint au monde, le *castillo* de Xavier devait avoir grand air. Un mur crénelé garni d'un fossé, d'un chemin de ronde et de tours, formait une première enceinte, enserrant une assez vaste garenne. En avant du pont-levis, un solide châtelet défendait l'accès. A l'intérieur, la *casa*, ou maison d'habitation, servait comme de donjon. Elle était munie de meurtrières et flanquée de quatre tours. Pour porte, une ouverture ogivale aux énormes claveaux de pierre, surmontée de blasons et défendue par des machicoulis. Quand on l'avait franchie, au bout d'un corridor, en débouchant dans la cour intérieure, on se heurtait à une sorte de tour, évidemment destinée, en cas de siège, à prolonger la résistance.

A en juger par l'état présent des lieux, les appartements n'avaient rien de confortable. Un escalier large et tournant menait du vestibule à l'étage principal. Une porte étroite et basse, bardée

1. Cros, *Doc.*, p. 74-76. Les Azpilcueta avaient pour blason un damier blanc et noir.

de fer, s'ouvrait sur une série de petits réduits irréguliers et sombres réunis par des couloirs tortueux. Là se trouvait l'oratoire de la famille, éclairé seulement par une meurtrière. Une sorte d'escalier de meunier conduisait à la plate-forme supérieure[1].

II. — *Naissance. La vie chrétienne à Xavier.*

Le châtelain de Xavier ne devait faire dans sa forteresse que de brefs et rares séjours. De par ses alliances et ses charges, il était un des personnages importants du royaume, l'homme de confiance des souverains. On le trouve mêlé à toutes les grandes affaires. En 1479, à Saragosse, il règle une question de frontières avec l'Aragon. La même année, quand la couronne passe au jeune François Phœbus, et qu'on a désigné pour régente et tutrice de l'enfant royal sa mère Madeleine de France, don Jean de Jassu est un des trois signataires de l'acte officiel. Quand le roi François meurt et qu'on hésite pour sa sœur Catherine entre une alliance française et une alliance castillane, il est encore de ceux qui vont supplier la reine mère de se décider pour l'alliance espagnole. Il échoue et la jeune reine épouse l'insignifiant Jean d'Albret (1483). Le nouveau souverain ne tint pas rigueur au conseiller. Il lui maintint ses charges, augmenta ses pensions afin de lui permettre de longs séjours à Pampelune et à Tudela. C'est entre ses mains que, en 1494, lors du couronnement, les trois Etats du royaume prêtèrent les serments d'usage[2].

Cependant le château de Xavier se peuplait. Trois filles d'abord étaient nées à dona Maria, l'aînée qui portait le nom de sa mère, puis Anne et Madeleine. Plus tard, vers 1495 et 1497, naissaient deux garçons, Michel et Jean[3].

La Navarre, en ce temps-là, jouissait de la paix. Aucune menace de tempête de la part des voisins espagnols. Trois mois après

1. *Ibid.*, p. 72, 176 à 178. — Van Caloen, *Une visite aux châteaux de Loyola et de Xavier*, dans les *Précis historiques*, 1883 ; — D. P. de Madrazo, *España, sus monumentos y artes, Navarra y Logrogno*, t. II, p. 497.
2. Cros, *Vie*, I, p. 11 (1479 et 1843) ; *Doc.*, p. 82 et 83 (1494).
3. *Doc.*, p. 87.

le couronnement, don Jean de Jassu est à Médina del Campo, parmi les fondés de pouvoir des souverains navarrais, jurant amitié aux rois catholiques, Ferdinand et Isabelle[1]. Puis on vécut en Navarre sur la foi de cette promesse. Madeleine fut agréée comme fille d'honneur de la reine Isabelle[2]. Dix ans plus tard, 1504, à la veille de la rupture, nouvelles offres gracieuses au ministre de Jean d'Albret. Les Castillans lui proposent, pour un de ses fils, à la cour de Madrid, place et solde de page. Le projet ne paraît pas avoir eu de suite; sans quoi, Michel, l'aîné des garçons, eût pu faire la connaissance d'un adolescent basque, plus âgé de trois ou quatre ans, et qui se nommait Iñigo de Loyola. Les deux jeunes gens devaient se trouver face à face en de plus tristes circonstances[3].

Au-dessus du service des rois de la terre, le service du roi du ciel. Xavier était en pays perdu, mais, dans ce désert, don Jean et dona Maria voulurent que Dieu fût solennellement honoré. En conséquence, l'église, qui n'était guère qu'une chapelle, fut reconstruite et agrandie. Elle eut pour annexe une *abbadia*, sorte de presbytère où devaient vivre en communauté un vicaire perpétuel, deux prébendiers, prêtres autant que possible, un garçon de service et un *escolar*. Des dîmes, une vigne, des terres complétèrent la fondation. L'acte est daté de 1500. Les ordonnances et règlements furent fixés en 1504[4]. Assurer la prière et la louange continuelle de Dieu sur ses domaines, n'était-ce pas attirer sur soi et les siens la bénédiction divine? La bénédiction vint, surabondante, sous deux formes, la naissance d'un prédestiné et la croix.

Le mardi saint était un des jours de l'année où, à l'église, de par la charte de fondation, les prêtres devaient dire la messe et psalmodier l'office plus posément que de coutume pour « faire dévote mémoire de la passion de Jésus-Christ ». Ainsi, c'est au bruit de la prière que, le 7 avril 1506, saint François Xavier vint au monde[5].

1. *Doc.*, p. 83.
2. *Doc*, p. 88.
3. P. 88, note.
4. Cros, *Doc.*, p. 98, 121.
5. Cros, *Vie*, I, p. 48. Voir encore, *Doc.*, p. 135, la discussion de quelques légendes sur la naissance du saint.

Sur l'enfance et l'adolescence de notre saint les documents font absolument défaut. Nous pouvons, et de façon assez détaillée, dessiner le cadre où il vécut ses premières années, mais le cadre reste vide. Nous ne savons rien sur ses allées et venues de Xavier à Pampelune, d'Ydocin à Azpilcueta ; rien sur la première communion de ce grand dévot à l'Eucharistie ; rien, ou peu s'en faut, sur ses premières études. Son biographe Tursellini nous dit qu'il avait l'esprit vif et pénétrant, curieux de savoir, le cœur haut et magnanime. Il était docile ; ses manières charmantes et aimables gagnaient les cœurs. Généralités qui nous apprennent peu de choses[1].

L'éducation dut se faire en majeure partie au *castillo* d'origine, en pleine campagne par conséquent, dans une atmosphère de simplicité et d'énergie. On peut supposer que François se mêlait parfois à ces légendaires parties de paume, le jeu national, où ses compatriotes n'ont pas leurs pareils. Comme ceux de sa race, François paraît avoir été fort, souple, agile, bien pris. Il apportait une telle ardeur aux sports de son âge, il se piquait si bien d'être sans rival à la course et au saut, qu'il s'en punit plus tard comme d'un péché. Cette vanité paraît avoir été sa plus grande faute de jeunesse. Rien n'altéra sa pureté : son premier historien nous l'assure, et il avait pour garant le cousin de François, le célèbre *Doctor Navarrus*. Des prêtres de l'Inde, au procès de béatification, ne croiront pas violer le secret sacramentel en lui rendant le même témoignage[2].

Aussi bien, dans le *castillo*, tout parlait à sa foi. S'il entrait à l'église, au-dessus des vieux fonts baptismaux où il avait été régénéré dans le Christ, lui, le futur baptiseur de tant de milliers d'infidèles, il pouvait voir suspendu à la muraille, comme ex-voto, la robe de son baptême avec celle de ses frères[3].

Tous les jours, dans cette chapelle élargie et restaurée par les châtelains, un des prêtres de l'*abbadia*, chantait la grand' messe. Le samedi, c'était en l'honneur de Notre-Dame, et le lundi pour les morts. Tous les jours encore, vêpres chantées.

1. Tursellini, *Vita*, l. I, ch. 1. — Lucena, l. I, ch. 2. — Bartoli, *Asia*, l. I, p. 6, etc.
2. Tursellini, *loc. cit.*, et préface. — Procès de 1556, Baçaim, témoignage de Jean Darriaga.
3. Cros, *Doc.*, p. 110.

Aux grandes fêtes, on ajoutait tierce avant la messe ; les samedis, dimanches, fêtes solennelles et vigiles, complies ; et une dizaine de fois par an, matines. Tous les soirs, chant du *Salve Regina*.

Quand il eut appris à lire, l'enfant put feuilleter le joli petit in-folio relié de planchettes et de cuir, avec fermoir, où sur 19 pages de vélin étaient consignées les ordonnances de *Santa Maria de Exavierr*.

« Ils ont juré, disaient ses parents, de ne contrevenir à cet acte, ni maintenant, ni en aucun temps ; enjoignant à leurs fils et successeurs, sous peine de désobéissance et de perdre leur bénédiction, d'avoir à louer et approuver la présente donation et de n'aller en aucun temps contre elle, parce que ceci est fait pour le service de Dieu et de la dite église, pour remède et suffrage des âmes de ceux qui y sont ensevelis, pour la décharge des âmes de leurs prédécesseurs, seigneurs du dit lieu, et de leurs successeurs, et pour que l'office divin se fasse en la dite église de manière que Dieu y soit mieux servi qu'il ne l'a été jusqu'à présent[1]. »

On admirera plus tard la révérence de François pour le saint office et sa répugnance à user d'un bréviaire abrégé[2]. Influence lointaine, mais vive encore, des leçons de respect données par le docteur à ses bénéficiers, quand il écrivait à leur adresse :

« L'église et l'*abbadia* étant contiguës, et en même clôture, il ne serait ni permis ni honnête que les bénéficiers récitassent les heures hors de l'église. Ils les diront donc au chœur dévotement, prononçant clairement les mots ; sans les interrompre pour vaquer à une autre occupation ; attentifs, le plus que bonnement se pourra, afin que Dieu agrée leurs prières, et qu'ils aient devant lui décharge de ce à quoi leur sacerdoce les oblige. Par-dessus tout qu'ils gardent le silence au chœur, et s'ils ne le font, qu'ils soient punis par le vicaire. »

C'était presque un couvent que l'*abbadia*. Confession de règle avant chaque messe, interdiction de la maison aux femmes

1. P. 99.
2. Tursellini, l. VI, ch. v.

n'ayant pas soixante ans, silence et lecture à table, pour distraction le jardinage et la pêche, mais non le jeu et la chasse. « Tous les avantages de la vie apostolique, leur disait-on, vous sont offerts. Vous avez un bon abri contre les périls du monde dans l'église et *abbadia* de Santa Maria de Exavierr, et rien ne vous manque de ce qui est nécessaire pour traverser la vie présente et mériter une belle récompense dans la vie éternelle! » Telles étaient les idées singulièrement ascétiques qui régnaient au château de Xavier. Si toutes ces prescriptions étaient observées, le jeune François n'eut jamais sous les yeux que le spectacle de vies sacerdotales réservées, austères, édifiantes.

La famille avait ses dévotions traditionnelles et l'apôtre en emportera le souvenir à travers le monde. Parmi les patrons de choix, il y avait saint Jérôme [1], et nous verrons le rude solitaire intervenir au moment où, jeune prêtre, François entrera dans la vie apostolique. Saint Michel donnait son nom à la grosse tour du château ; il était le patron immémorial de Asnarez; la chapelle intérieure lui était dédiée : c'est lui que le missionnaire donnera pour protecteur à l'église japonaise [2]. On écrira un jour de notre saint : « Vous n'entendriez sortir de sa bouche que ces deux mots : Jésus, Très Sainte Trinité. » Or son grand-père Arnalt Periz saluait *ses frères et compagnons* de la Cour des comptes par cette formule peu commune : « La Sainte Trinité vous ait en sa sainte grâce [3]. »

Enfin le crucifix. L'on vénérait, et l'on vénère encore, dans la chapelle privée des châtelains, un christ mystérieux. Au XIIIe siècle, probablement quand les premiers Asnarez de Sada s'installèrent à Xavier, ils le trouvèrent dans un creux de la muraille, le corps détaché de la croix et les bras ramenés le long du corps. Peut-être avait-il été caché là au temps des guerres contre les Maures. Souvent François dut prier devant lui dans le sombre petit oratoire. Plus tard, au plus fort de ses courses apostoliques en Orient, le christ de Xavier, dit-on, se couvrit d'une sueur

1. Cros, *Doc.*, p. 101.
2. *Vie*, I, p. 37.
3. *Doc.*, p. 312.

sanglante. En 1552, année où mourut le saint, le phénomène se serait produit tous les vendredis[1].

L'enfant n'eut donc autour de lui en grandissant que des images de paix, de foi, de piété. Dans ce désert de Xavier, Dieu lui avait ménagé un entourage d'élite. De bons prêtres, et à leur tête, un parent, don Michel de Azpilcueta, faisaient revivre sous ses yeux les vertus apostoliques et sans doute lui donnaient les premières leçons des lettres humaines[2]. Puis, avec sa mère, avec son père, dans les trop rares instants que ses charges lui permettaient de passer au *castillo*, il y avait là sa tante maternelle, dona Violanta, qui vivait en sainte fille à Xavier même[3]; sa sœur aînée, Marie, qui attendait l'heure d'entrer à l'abbaye de Santa Engracia de Pampelune[4]; une autre sœur, Anne de Jassu, future grand'mère de l'apôtre du grand Mogol, le Père Jérôme Xavier[5]; enfin un cousin germain, Martin de Azpilcueta, vaillant soldat, intelligent et bon, un beau caractère, qui, après avoir donné son fils à Dieu, se fit le serviteur et comme le père temporel des moines de Yrançu. C'est lui qui administre les biens et tient la place du père absent[6]. Tel était, pour autant que nous pouvons le reconstituer, le petit monde qui vivait pieusement et simplement en ce coin reculé de la Navarre.

Même esprit de foi chez les parents un peu plus éloignés. Il éclate dans les fondations pieuses, les clauses de testament, les faveurs spirituelles sollicitées en cour de Rome, surtout les innombrables vocations sacerdotales et religieuses. De tous les noms que l'on pourrait citer, retenons celui des Eguia d'Estella. Ils sont innombrables. Nicolas de Eguia avait eu de Catherine Perez y Jassu, 26 enfants. L'aîné sera moine; Jacques sera prêtre, ami de saint Ignace à Alcala, son pourvoyeur d'aumônes; il

1. Cros, *Doc.*, p. 357-358. « Malheureusement, remarque un mémoire du XVIIe siècle cité par le P. Cros, on négligea de dresser de ces faits procès authentique. »
2. Cros, *Vie*, I, p. 43, 46, 50.
3. *Vie*, I, p. 31-32. *Doc.*, p. 88.
4. *Vie*, I, p. 31-32.
5. *Vie*, I, p. 134. *Doc.*, p. 88. Le Père Jérôme de Ezpeleta, mort le 17 juin 1617, se fit appeler Jérôme Xavier par dévotion pour son grand-oncle.
6. *Vie*, I, p. 68.

entrera dans la Compagnie avec son frère Etienne, et, jusqu'à la mort, restera le confesseur du saint[1].

Voici surtout le théologien de la famille, le grand canoniste don Martin de Azpilcueta, plus connu sous le nom de *Doctor Navarrus*[2]. Il était plus âgé que notre saint d'une douzaine d'années ; il lui survivra trente-quatre ans, assez pour fournir quelques renseignements à son premier biographe Tursellini[3]. Homme droit, énergique, d'une très haute vertu, d'un bon sens un peu rude, original de vie et de parole. Les cardinaux diront de lui plus tard : « Le pape a tout le droit canon dans son encrier, le Navarrais l'a dans sa tête. » Pour les Romains, il était le « saint espagnol[4] ».

Une sainte encore, la sœur de François, Madeleine, que nous avons vue entrer à la cour de Castille. Mais elle en est sortie pour s'enfermer dans le très austère couvent des Clarisses à Gandie. Elle devait y devenir abbesse. Ame favorisée de dons célestes, même miraculeux. On la représente tellement absorbée dans la prière que rien ne l'en pouvait distraire, réveillée parfois, durant son court sommeil, par l'obsession de Dieu, ouvrant toutes ses journées, dès minuit, par six heures d'oraison, lisant dans l'avenir, et parfois écartant de tels et tels la colère de Dieu prête à éclater[5].

Si jamais saint vécut ses années d'enfance dans une atmosphère de foi, ce fut l'apôtre des Indes. Et maintenant, à la famille, Dieu allait envoyer la grâce suprême de l'épreuve.

III. — *Agonie de la Navarre* (1512-1524).

A l'heure où s'éveillait la raison de François de Jassu, les deuils de la patrie commençaient, pour atteindre bientôt et blesser au vif la famille elle-même. Guerre civile, invasion, démembrement, ruine, morts, exils, prison, rien n'y manquera.

1. Cros, *Doc.*, p. 59, *Vie*, I, p. 35. Astrain, I, p. 55, 85, 203, 236, 261.
2. Cros, *Doc.*, p. 70; 242, 250 et tout le ch. XXIX ; — *Vie*, I, p. 36 ; — Arigita y Lasa, *El Dr Navarro Martin de Azpilcueta y suas obras*, Pampelune, 1895. Voir la notice qui est dans les œuvres complètes du docteur, Lyon, 1597, 3 in-fos.
3. Tursellini, préface. — Cros, *Doc.*, p. 134.
4. Cros, *Doc.*, p. 509.
5. Cros, *Vie*, t. I, p. 32, 113, 128, 131.

C'est dans les larmes que, sur les genoux de doña Maria, l'enfant balbutia ses premières prières. Il était trop jeune pour jouer un rôle quelconque dans ces tragédies. Pendant une douzaine d'années encore, son histoire personnelle disparaît derrière celle de son père, de ses frères, de son pays.

Il avait six ans lorsque la guerre éclata entre Navarre et Castille. Depuis longtemps la situation des princes navarrais était difficile. Français régnant en Espagne, ils avaient contre eux et Louis XII, et Ferdinand. Louis XII leur fomentait des difficultés dans leur comté de Foix. Ferdinand convoitait ce petit royaume, qui détenait la clef des Pyrénées. Le docteur Jean de Jassu faisait de son mieux pour servir les intérêts de son prince, même en une politique qui n'était pas toujours la sienne, négociant un accord avec la cour de France[1], plaidant aux états réunis de Béarn et de Navarre pour une alliance défensive et offensive[2], défendant aux états de Tudéla les intérêts de la monarchie[3].

Tout à coup les événements se précipitent. De difficile, la situation de Jean d'Albret devient inextricable. Jules II vient de déclarer la guerre à Louis XII. A la convocation d'un concile gallican, il répond par un concile œcuménique, l'excommunication et l'interdit. Ferdinand de Castille prend parti pour le Pape, Jean d'Albret voudrait rester neutre; ses voisins ne l'entendent pas ainsi. Promesses de Louis XII, menaces de Ferdinand. Ferdinand exige le passage libre à travers la Navarre, et masse ses troupes sur la frontière. Jean de Jassu et le maréchal de Navarre essaient en vain de faire accepter la neutralité[4]. Obligé de prendre parti, le roi Jean, plus français qu'espagnol, opte pour l'alliance de Louis XII, 18 juillet 1512. Le 24, les troupes castillanes sont sous les murs de Pampelune. Les habitants sont menacés, non seulement d'être bombardés, mais excommuniés. Le duc d'Albe, en effet, est armé d'une bulle déclarant Jean d'Albret fauteur de schisme. La bulle est-elle authentique? est-elle valable? Les pauvres gens n'ont pas le

1. Cros, *Doc.*, p. 148 (1507), 152 (1512). Voir Boissonnade, *Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille*, Paris, 1893.
2. P. 149 (1510).
3. P. 150-151 (1511).
4. *Vie*, t. I, p. 57.

loisir de discuter, et ils se rendent. L'histoire a été plus défiante[1]. Quoi qu'il en soit, cet anathème étrange, appuyé de coups de canon, lancé sans procès, sans monitoire préalable, sans appel, privant de ses Etats un prince inoffensif, dont le seul crime était de vouloir sauver sa couronne, ne parvint pas à ébranler toutes les fidélités.

Beaucoup, dans la parenté des Jassu, estimèrent que la cause de Jean d'Albret était à jamais perdue et se laissèrent gagner aux avances des Castillans[2]. Le docteur Jean de Jassu ne fut pas du nombre. Sans doute le dévouement à son roi malheureux n'exigeait pas qu'il résignât sa charge de conseiller à la Corte-réal. Il la conserva et nous le voyons traiter avec le roi Ferdinand, lui adresser des suppliques, faire le voyage de Médina avec d'autres Navarrais pour l'entretenir[3]. Mais il n'était pas rallié. On ne lui refusait pas toute justice, mais il n'était pas de ceux que l'on ménageait. Le 15 mars 1515, ordre fut donné par Son Altesse de vendre, à Sos et à Sanguessa, des terres appartenant à la *casa* de Xavier. C'était, disait-on, pour « la paix du pays ». Le docteur pourra faire valoir ses droits mais il est spécifié qu'il faudra passer outre à ses réclamations[4]. Ce n'est pas ainsi que Ferdinand traitait ses fidèles.

Si Jean de Jassu espérait un retour d'équité et la restauration de la royauté navarraise, il fut vite détrompé. Le 15 juin 1515, la Navarre fut officiellement annexée. Le docteur ne survécut pas longtemps à ce coup. Dans tous les sens du mot, il avait combattu pour la justice : la justice était vaincue, il n'avait qu'à mourir. Le 16 octobre le jeune François était orphelin[5].

1. Noël Alexandre, *Hist. Eccles.*, t. XVII, p. 61 ; — Boissonnade, p. 347 ; — Cros, *Doc.*, p. 155-156. A la seule inspection des dates, on reste stupéfait. Le 18 juillet Jean d'Albret signe son traité ; le 21, la bulle le prive de ses Etats ; le 24, elle est exécutée. On a remarqué que Martin d'Azpilcueta, « qui n'ignorait pas les droits du pape et n'en contredit aucun », quand il argumente contre les Navarrais restés trop obstinément fidèles à Jean d'Albret, ne s'appuie pas sur la bulle de Jules II (*Opera*, t. I, p. 368. Cf. Cros, *Doc.*, I, p. 155-156).

2. Cros, *Doc.*, p. 158. — L'auteur nous paraît avoir exagéré l'attachement du docteur à la cause de Jean d'Albret. Aucun des documents cités (p. 157-158) ne le montre suivant son roi « pour l'aider à sauver quelques restes de l'honneur royal » (*Vie*, p. 58).

3. *Doc.*, p. 158, 162, 167. — *Vie*, t. I, p. 58. Le docteur était-il allé à Médina comme envoyé de Jean d'Albret ? Le Père Cros le suppose.

4. *Doc.*, p. 160-161. — *Vie*, t. I, p. 59-61.

5. *Doc.*, p. 162.

Trois mois plus tard, le roi spoliateur disparaissait à son tour. Tous les acteurs du drame changeaient. L'Espagne passe à celui qui sera bientôt Charles-Quint. Au prince calculateur Louis XII, succède le chimérique et chevaleresque François Ier, Jean d'Albret meurt et laisse son royaume en banqueroute au jeune Henri II.

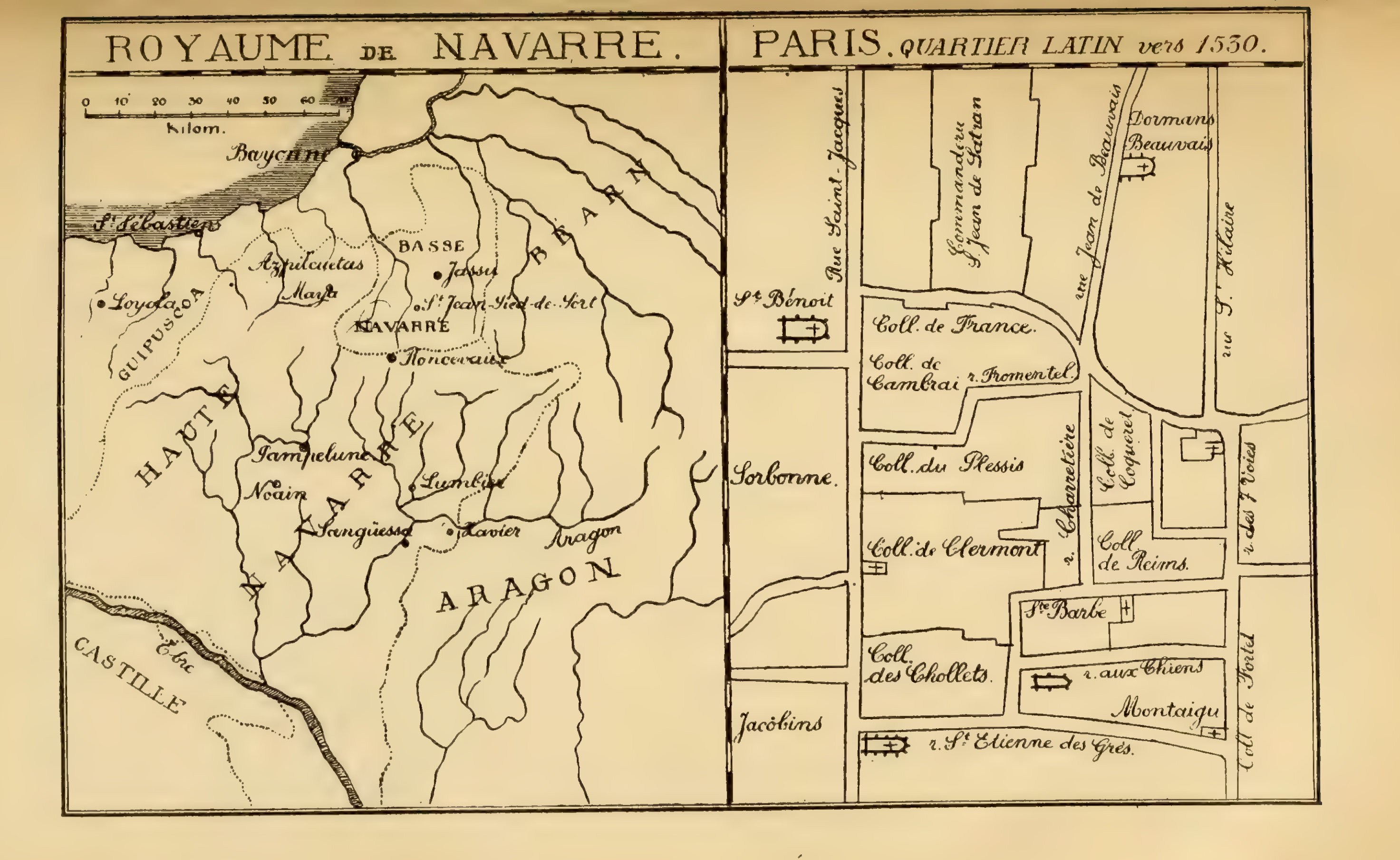
Le moment parut favorable aux Navarrais fidèles : ils pouvaient compter sur la France. Un soulèvement éclata en mars 1516, où furent compromis plusieurs parents des châtelains de Xavier, un Jassu, un Alloqui, un Ezpeleta [1]. Le *castillo* de Azpilcueta servit de refuge à une vingtaine de loyalistes et tint longtemps en échec une forte bande d'Espagnols [2]. Cela méritait châtiment. En ce temps-là le cardinal Ximenes faisait raser en Navarre toutes les forteresses inutiles ou dangereuses. Azpilcueta disparut [3]. Puis ce fut le tour de Xavier.

Par grâce on laissa debout la *casa*, mais le mur d'enceinte crénelé et percé de meurtrières fut abattu, ainsi que le châtelet et la porte du pont-levis. Trois tours tombèrent sous la pioche. Le jardin fut ravagé. La tour Saint-Michel fut réduite de moitié, tous les créneaux de la maison jetés à bas et les fossés comblés. Bref on enleva au *castillo* tout ce qui lui donnait son air de forteresse. Ce ne fut plus qu'une maison quelconque délabrée et triste. Pour comble d'humiliation, dans le château déshonoré, un agent castillan fut installé, chargé de surveiller les suspects. De même à Pampelune. Charles-Quint faisait fortifier la ville, et les ingénieurs prenaient le bois nécessaire dans la maison des Navarrais fidèles. L'hôtel des Jassu fut mis au pillage (mai 1516, novembre 1517) [4].

François avait onze ans quand il put assister à ces tristes scènes. Et ce n'était que le début.

Les dettes contractées jadis par les rois de Navarre n'étaient plus payées [5]. Voisins et vassaux en prenaient à leur aise avec la châtelaine de Xavier sans défense. Les gens de Sanguessa

1. *Doc.*, p. 171-175.
2. *Doc.*, p. 180.
3. *Doc.*, p. 178.
4. *Doc.*, p. 175-179.
5. *Doc.*, p. 176-179.


ROYAUME DE NAVARRE.
0 10 20 30 40 50 60 70
Kilom.
Bayonne
St Sébastien
Loyola
GUIPUSCOA
Azpilcuetas
Maya
BASSE
NAVARRE
Jassu
St Jean-Pied-de-Port
Roncevaux
BÉARN
HAUTE
NAVARRE
Pampelune
Noain
Lumbier
Sanguëssa
Xavier
Aragon
ARAGON
Èbre
CASTILLE
PARIS. QUARTIER LATIN vers 1530.
Rue Saint-Jacques
St Bénoit
Sorbonne.
Jacobins
Commanderie St Jean de Latran
rue Jean de Beauvais
Dormans Beauvais
rue St Hilaire
Coll. de France.
Coll. de Cambrai
r. Fromentel.
Coll. du Plessis
Coll. de Clermont
Coll. des Chollets.
r. Charretière
Coll. de Coquerel
Coll. de Reims.
r. des 7 Voies
Ste Barbe
r. aux Chiens
Montaigu
Coll. de Fortet
r. St Etienne des Grès.

ravivaient de vieilles querelles[1] : on usurpait les terres, on plantait des vignes sur le domaine des Jassu, on coupait vingt-deux pieds de chêne vert estimés un ducat d'or pièce. Aux réclamations, les voleurs répondaient par les pires injures. Impossible d'exiger des bergers les anciens droits de passage ; impossible de les empêcher de mener leurs troupeaux dans les pâturages de dona Maria. Mêmes scènes à Ydocin où don Michel, héritier des droits seigneuriaux de son père, essayait en vain de les faire reconnaître. Pour les vaincus il n'y avait plus de justice.

Vaincus, beaucoup en Navarre ne se résignaient pas à le rester. Ils épiaient l'occasion de secouer le joug. En 1520, le moment parut bon pour un coup d'audace. Charles-Quint était en Allemagne. Une révolte avait éclaté à Valence et le mouvement gagnait la Castille. Pour résister à la *Santa Junta dos Communeros*, il fallut dégarnir la Navarre : Pampelune n'avait plus qu'une poignée de soldats. Soudain, un parti de Français, sous le sire de Lesparre, s'empara de Saint-Jean-Pied-de-Port et passa les Pyrénées. Partout les fidèles du roi Henri coururent aux armes. Bientôt Français et Navarrais entraient à Pampelune. Seul, dans la citadelle, un jeune officier résolut de mourir sur la brèche. On sait le reste : Iñigo de Loyola blessé, la citadelle rendue, les longs loisirs du malade et du convalescent, la conversion, le pèlerinage à Montserrat, et les extases de Manrèze (1521, 1522).

Chose étrange, les deux saints que devait unir une si forte amitié, Ignace et François, se trouvaient alors séparés par les inimitiés nationales. La famille du jeune Navarrais tenait obstinément pour ses rois dépossédés. Ses deux frères, Michel et Jean, étaient dans les rangs des Français entrés en vainqueurs à Pampelune[2]. Il s'agissait pour eux de rejeter hors de Navarre l'envahisseur qui, depuis dix ans, détenait contre toute justice les quatre cinquièmes du royaume. Dans l'autre camp, l'officier de Charles-Quint luttait pour garder à son maître une conquête qu'il jugeait légitime, et pour écarter les étrangers qui faisaient cause commune avec les révoltés de Castille.

Mais les jours de la Navarre étaient comptés. Après le succès

1. *Doc.*, p. 191-195.
2. *Doc.*, p. 203.

de Pampelune, il y eut le désastre de Noain (30 juin). L'armée du roi Henri en déroute repassa les Pyrénées. Pourtant, compromis comme on l'était, pouvait-on accepter que tout fût fini? Donc, tandis que Charles-Quint ordonnait une enquête sur ceux qui s'étaient ralliés à Lesparre, les fidèles continuèrent à tenir campagne. Ni Jean de Jassu, ni son frère Michel ne déposèrent les armes. Aussi lorsque, le 15 décembre 1523, Charles-Quint accorda ce qu'il appelait un pardon général, en tête des deux grandes listes d'exceptions qui accompagnaient le décret, on lisait : « Michel de Xavier, duquel, dit-on, fut Xavier : Jean d'Azpilcueta, frère de Michel de Xavier, duquel, dit-on, fut Xavier; Martin de Goni, Jean de Olloqui, duquel, dit-on, fut Olloqui », et plus loin « Valentin de Jassu », tous dépouillés de leurs biens et condamnés à mort [1].

Quel parti prendre maintenant? Courir toutes les aventures, être des tentatives les plus désespérées, pendant que dans les *castillos* démantelés leurs familles pouvaient s'attendre d'un jour à l'autre à être privées du peu qui leur restait. Ils acceptèrent cette triste situation. Pendant deux ans, enfermés à Fontarabie avec la garnison française, les frères de François et nombre d'autres nobles Navarrais tinrent contre les troupes espagnoles. Enfin, le 19 février 1524, un nouveau capitaine envoyé par François Ier, Franget, capitula. Pour en finir avec une lutte qui durait depuis dix ans, le comte de Miranda crut devoir permettre aux Navarrais de sortir avec les honneurs de la guerre. Il garantit au seigneur de Xavier la jouissance de ses biens et les droits de ses aïeux. A lui et à d'autres, il promettait les faveurs royales. Fatigué, lui aussi, Charles-Quint ratifia la capitulation, annula les sentences portées contre les réfugiés et leur donna deux mois pour rentrer sur leurs terres et prêter serment [2].

Les deux fils de don Jean de Jassu avaient amplement satisfait à l'honneur; ils pouvaient revenir à Xavier la tête haute. Ils reprirent la vie de famille et travaillèrent à relever leur fortune. Ce fut long.

1. *Doc.*, p. 245.
2. *Doc.*, p. 248.

Le roi Ferdinand, au rapport du *Doctor Navarrus*, avait dit jadis des Azpilcueta et des Xavier : « Quand ceux-là m'auront juré fidélité, je n'aurai pas à appréhender leurs défaillances[1]. » Charles-Quint n'avait plus rien à craindre d'eux. Il eût pu essayer de se les attacher par la faveur; c'est à peine s'il leur rendit justice.

IV. — *Premières ambitions.*

Au moment où ses frères rentraient au *castillo*, François avait atteint sa dix-huitième année. Il était en âge de s'occuper comme eux des intérêts de la famille. Tandis que Michel et Jean poursuivent des procès, réparent les ruines accumulées depuis la mort du père, nous le voyons employé par sa mère à des démarches pour lesquelles, en des temps meilleurs, on eût payé un procureur. Un acte de 1525 nous le montre, passant un bail par devant notaire, au nom de la *senora de Xabierr*, avec le charpentier Johanot, pour une moitié de moulin. Etaient témoins un autre Johanot, forgeron, et le bourrelier Martin del Burgo[2].

De quel côté maintenant allait-il orienter ses ambitions de jeune homme? Son cousin le canoniste donna plus tard à ce sujet quelques renseignements que Tursellini amplifie comme il suit : « Il était le plus jeune de la famille; mais, comme un autre David, c'est lui que le Père céleste destinait à la plus haute gloire. Pour parvenir à ce degré de sainteté que Dieu lui assignait, aucun secours ne lui manqua, ni divin ni humain. Dès le berceau, élevé sur le sein d'excellents parents, il passa son enfance sous leur très sainte discipline. Pendant ses premières années, des maîtres habiles et zélés lui enseignèrent les arts qui donnent à l'esprit tout son éclat. Il avait de rares qualités d'âme, il était bien fait de corps et de bonne santé ; son intelligence était large et pénétrante; son amour de l'étude dépassait, pour un enfant, la mesure commune. On ne pouvait concevoir plus de droiture, plus de gaîté, plus de charme : tout cela lui gagnait le cœur des amis et des inconnus. Mais dès lors, on le chérissait plus au ciel que sur

1. *Doc.*, p. 250.
2. *Vie*, I, p. 100.

la terre. La preuve en est que, dans l'abondance de tous les biens d'ici-bas, dans le feu de la jeunesse, avec toutes les grâces du corps et du visage, maintenu par la pudeur de son âme, il resta toujours maître de soi. Par un singulier bienfait de Dieu, il garda sans tache et sans flétrissure la fleur de sa virginale pureté. Et l'on eût dit que déjà le céleste époux, qui se plaît entre les lis, avait choisi son cœur pour y résider. Et la chasteté, ainsi qu'il arrive, rendait son intelligence plus pénétrante, préparait son âme comme un terrain de choix à recevoir les semences de la sagesse. Fermant donc l'oreille à la voix de ses frères qui l'excitaient à rechercher l'éclat militaire, de tradition dans la famille (le docteur parlait ici des Azpilcueta), lui, excité peut-être par l'exemple récent de son père, ou bien attiré à la douceur de l'étude, ou encore cédant à un attrait de la grâce, préféra la gloire de la science à celle de la guerre. Mais, à ce zèle si louable, se mêla le défaut de sa race, l'ambition. Une haute noblesse est toujours avide d'honneurs : aussi, en même temps qu'il se livrait à ses travaux d'enfant, il sentit croître ses aspirations. Son talent lui faisait rêver quelque chose de grand et de haut : cet honneur qu'il avait reçu déjà si ample de ses ancêtres, il voulait le transmettre plus ample encore à ses descendants. Il décida donc de chercher dans les études les plus relevées le secours dont il avait besoin pour se frayer la voie des dignités et de la fortune, rêve brillant mais dangereux[1]. »

Le docteur a oublié de nous dire la nature précise de ces ambitions. François aspirait-il dès lors aux dignités civiles qu'avait eues son père, ou déjà rêvait-il les honneurs ecclésiastiques ? En 1531, une pièce officielle le qualifie « clerc de Pampelune[2] ». Mais nous ne savons quand il entra dans la cléricature ; nous ignorons par suite à quelle date s'éveilla en son âme la vocation sacerdotale. Sa famille était de celles où, dans un sol profondément imprégné de foi, naissent spontanément les fleurs du ciel. Sous une forme ou sous une autre, celles que Paris bientôt devait voir éclore avaient été semées en son âme d'enfant dans le château austère et désolé de Xavier.

1. Tursellini, l. I, ch. 1.
2. *Doc.*, p. 309.

CHAPITRE II

L'ÉTUDIANT
(1525-1536)

I. — *Sainte-Barbe.*

En septembre 1525, François de Jassu y Xavier, âgé de dix-neuf ans, partait pour l'université de Paris[1].

Pourquoi s'en aller si loin chercher les sciences et les grades, quand l'Espagne ne manquait pas d'écoles florissantes[2]? Cette année-là même, le docteur Martin d'Azpilcueta quittait sa chaire de Toulouse pour enseigner à Salamanque[3]. Mais Paris restait l'université par excellence, vivant sur sa vieille réputation, « de façon, disait Ramus en 1562, qu'on n'estime point celuy avoir esté bien institué aux lettres, qui n'a estudié à Paris. Ceste université n'est pas l'université d'une ville, mais de tout le monde universel[4] ». Au choix que l'on fit pour le jeune Navarrais, il n'y a sans doute pas à chercher d'autre raison.

Il pouvait y avoir alors à Paris de 3.000 à 4.000 étudiants[5]. Ils avaient leur quartier séparé sur la rive gauche, entre la Seine et l'enceinte de Philippe-Auguste. Dédale d'écoles et de couvents, d'hôtels et d'églises, de jardins et de cimetières. Là

1. Date fixée par le P. Cros (*Doc.*, p. 264).
2. Prat, *Maldonat*, ch. 1.
3. Cros, *Vie*, t. I, p. 175.
4. *Avertissement sur la réformation de l'Université de Paris*, 1562.
5. En 1520, à l'entrée de la reine Eléonore, on compta 3.000 écoliers, sans parler des bacheliers ès arts, médecine, etc., plus les régents et docteurs (du Boulay, *Hist. Univ.*, t. VI, p. 229); M. Rashdall (*Universities in Europe in the Middle Ages*, Oxford, 1895, t. II, p. 580) pense qu'on a parfois beaucoup exagéré le nombre des élèves, et qu'il atteignit au plus 7.000 à 8.000 aux époques florissantes. Il semble qu'on ait fait parfois entrer en ligne de compte, avec les élèves, tous ceux qui étaient employés dans l'université et relevaient de sa juridiction. — Cf. P. Denifle, O. P., *Chartularium Univ. Paris.*, t. III, p. xvi-xvii.

ils étaient chez eux; ils avaient leur police, leurs tribunaux, leurs lois, leurs franchises. Pour gouverner cette foule remuante et cosmopolite, on avait imaginé, comme dans toutes les universités du moyen âge, de les répartir en nations : France, Picardie, Normandie, Allemagne, chacune sous un procureur assisté de deux *bidelles*. Les nations se subdivisaient en provinces. Géographie fantaisiste et purement administrative.

L'enseignement n'était pas public. Les cours se faisaient à l'intérieur des collèges. Ces établissements — il y en avait une cinquantaine — s'entassaient les uns sur les autres, sans espace et sans air, reliés par des ruelles étroites et boueuses dont la puanteur était proverbiale. Il y avait plusieurs catégories d'élèves. Les boursiers étaient instruits, nourris, logés gratis. Les « caméristes » recevaient le logement, mais pourvoyaient à leur nourriture. Les « caméristes portionnistes » payaient pension pour le vivre et le couvert. Ordinairement ils se réunissaient par chambrées. Beaucoup d'externes vivaient isolés en ville; d'autres adoptaient, par économie, le système du « caméristat » et travaillaient ensemble sous un « pédagogue ». D'autres encore, absolument indigents, se louaient comme domestiques chez des professeurs ou chez leurs camarades plus fortunés. Ils faisaient leurs études comme ils pouvaient. On les appelait « martinets », peut-être à cause de leur humeur vagabonde.

Don François de Jassu y Xavier se fit recevoir au collège Sainte-Barbe comme camériste portionniste, payant 30 sols tournois de pension par an[1]. Il prit à ses gages un martinet, son compatriote, connu sous le nom de Michel le Navarrais, triste personnage de basse naissance et de mauvaise vie. Il dut être inscrit dans la nation de France, province de Bourges, où entraient, pêle-mêle, Italiens, Espagnols, Portugais, Syriens, Egyptiens, Arméniens et Perses, tout le Midi et tout l'Orient. Puis, quittant son costume de jeune gentilhomme, il revêtit la robe noire et longue des étudiants, serrée à la taille par une courroie. Et sa vie universitaire commença.

1. Ce prix approximatif est fourni par les statuts du collège du Mans, fondé en 1526. Cros, *Doc.*, p. 258.

Le collège Sainte-Barbe était dans la partie sud du quartier latin, paroisse Saint-Benoît. Il avait pour voisins : au nord, le collège de Reims et du Mans; à l'est, celui de Fortet où vivra Calvin et où naîtra la Ligue ; à l'ouest, celui des Cholets et plus tard celui de Clermont, fondé par les Jésuites. Au sud, il était séparé de Montaigu par la rue Saint-Symphorien ou rue aux Chiens. Le passage, une véritable sentine où se déversaient les eaux sales des *Montacutiens*, avait été naguère le théâtre de véritables batailles entre élèves des deux maisons. Les Barbistes enveloppaient d'un grand mépris l'établissement rival, austère, presque monastique, « collège de pouillerie » comme l'appelait Rabelais. A deux pas étaient la Sorbonne, les Mathurins, les Jacobins, Dormans-Beauvais, et vingt autres[1].

Presque tous les collèges avaient été fondés en vue des besoins particuliers d'un pays ou d'un diocèse. Sainte-Barbe n'avait pas eu d'abord une destination aussi déterminée : sorte de maison de famille que les propriétaires exploitaient sous forme d'école. Ils y entretenaient des professeurs pour leurs pensionnaires et les gardaient ou les congédiaient à discrétion. Les élèves, tous payants, y venaient de partout. Peu à peu cependant Espagnols et Portugais avaient fini par y dominer[2].

Vers ce temps-là en effet, les rois de Portugal envoyaient à Paris, pour y faire leurs études aux frais du trésor, de jeunes nobles pauvres. L'intention royale était d'en faire des professeurs et peut-être même des missionnaires pour les colonies. Jusqu'à quel point le but fut-il atteint, il est difficile de le dire. Mais Dieu avait ses desseins.

Parmi ces boursiers du roi, était venu à Paris, au commencement du siècle, Jacques de Govea, dit l'ancien, le premier de la dynastie universitaire des Govea. Recteur de l'université en 1500 et 1507, docteur en théologie, intermédiaire entre la cour de Portugal et celle de France, il eut l'honneur d'être haï des protestants, traité par Théodore de Bèze de « cuistre, morveux et crotté », et représenté comme un pauvre et ridicule argumentateur. En réalité c'était un homme grave, un

1. Berty-Tisserand, *Topographie historique du vieux Paris. Région centrale de l'Université*, Paris,1897.

2. Quicherat, *Histoire de Sainte-Barbe*, Paris, 1860-1864, 3 in-8° ; — Cros, *Doc.*, p. 257.

esprit ouvert aux idées de progrès, mais sage, d'une probité à toute épreuve, un peu prompt, mais droit et sachant avouer ses torts. Il avait l'art d'entretenir parmi la jeunesse une généreuse émulation.

Le propriétaire de Sainte-Barbe, Robert Dugast, l'avait accepté comme locataire fermier de l'immeuble. En 1520, le collège passa sous la protection du roi de Portugal; Govea en devint proviseur. En 1526, dans un voyage à Lisbonne, il obtint une pension royale pour une colonie permanente de 50 élèves.

II. — *L'âme en péril* (1525-1528).

La rentrée des classes avait lieu le 1er octobre, fête de saint Remi.

Notre jeune Navarrais dut employer sa première année (1525-1526) à compléter ses études littéraires. A Sainte-Barbe, il se trouvait au centre d'une lutte ardente entre l'ancien et le nouvel esprit. Le souffle de la Renaissance commençait à passer sur l'université : cours de langue grecque, éditions de textes anciens, renouvellement des grammaires, etc. Le progrès ne se faisait pas sans combat. La faculté de théologie se défiait. Incapable de prendre la tête du mouvement pédagogique réformateur, elle eût accepté sans doute de le suivre. Mais, sous couleur de philosophie, elle voyait se glisser les nouveautés doctrinales. *Qui graecizabant lutheranizabant*[1], disait un condisciple de Xavier. Les collèges étaient partagés. D'un côté de la rue aux Chiens, Montaigu se cantonnait dans le passé. De l'autre côté, justement entre 1525 et 1530, la routine était en pleine déroute.

François dut avoir pour professeurs quelques-uns de ces maîtres qui, en ce temps-là, faisaient la fortune de Sainte-Barbe, et dont le nom appartient à l'histoire de la Renaissance : le grammairien Mathurin Cordier, le latiniste Louis d'Estrebay, ou Strebaeus, l'Ecossais poète Buchanan, l'aristotélicien espagnol Gelida, surtout Fernel, mathématicien, astronome, philosophe, philologue. Les classes étaient trop petites pour l'affluence des élèves qui venaient l'écouter; il fallait porter la chaire en plein

1. Bobadilla, cité dans Astrain, t. I, p. 77, note.

air, et l'on sortait de ces cours ivre de science, raillant au passage les « capettes » de Montaigu et leurs maîtres « *fumivendulos triobolares*, vendeurs de fumée à trois liards le paquet », et vouant aux dieux infernaux la faculté de théologie et Noël Beda son syndic.

C'est dans ce milieu incandescent que François passa ses premières années d'université. Quelle part prit-il à ces controverses ? Quelle influence eut sur lui cet enseignement novateur ? Quel fruit littéraire en retira-t-il[1] ? On ne sait. Sa correspondance, le seul document par où nous en pourrions juger, montre une âme préoccupée de toute autre chose que du beau langage. Evidemment, pour ce qui est de l'espagnol et du portugais, ce n'est pas un écrivain. Ses lettres, dictées à bâtons rompus, ne se recommandent ni par la pureté de langue, ni par l'originalité du style. Fut-il latiniste ? Deux ou trois phrases latines tombées par hasard de sa plume, au milieu de lettres espagnoles, ne suffisent pas pour se faire un jugement. Elles sont correctes et, en somme, élégantes[2]. Nous n'en savons pas davantage.

L'année scolaire 1525-1526 dut se terminer par un examen qui mit fin aux études littéraires, et le 1er octobre 1526, François Xavier commença le cours des arts, nous devrions dire de sciences et de philosophie.

La carrière qui s'ouvrait devant lui était longue, surtout s'il aspirait à ce titre de docteur en théologie ou en droit canon qui permettait de prétendre aux plus grands honneurs. Il lui fallait d'abord cinq ans pour parvenir au grade de maître ès arts. Arrivé là, le plus grand nombre s'arrêtait. Les autres s'orientaient vers la théologie, le droit ou la médecine, et c'était encore, avant le doctorat, six ou sept ans d'études. Le cours universitaire complet était donc d'une douzaine d'années. Suivons notre étudiant aux premières étapes de cette vie nouvelle.

1. QUICHERAT, *op. cit.*, t. II, p. 95, dit que c'était « un sujet de littérature ordinaire et d'une conduite fastueuse ». Le second trait est fort exagéré, et quant au premier, il ne s'appuie sur rien.

2. On trouvera des bribes de ce latin dans les *Mon. Xav.*, t. I, p. 224, 225, 235. — Quant au fameux sonnet *No me mueve* attribué tour à tour à saint Ignace, à sainte Thérèse et à saint François Xavier, « il est peut-être tout simplement l'œuvre de quelque poète obscur dont l'anonymat ne sera jamais dévoilé » (R. FOUCHÉ-DELBOSC, *Revue hispanique*, 1895, p. 120-145. — Cf. *Mon. Xav.*, t. I, p. 934 (n° 167).

L'université était une véritable corporation ayant, comme les autres, son monopole : l'enseignement, ses apprentis, ses ouvriers, ses maîtres. On était maître ès arts, maître (ou docteur) en sacrée théologie, comme ailleurs maître barbier ou maître maçon. Seul le maître avait *licence* d'exercer son art, c'est-à-dire de tenir école.

François Xavier commença donc par être apprenti, c'est-à-dire simple écolier. Il suivit les cours de son collège, prenant des notes, argumentant et discutant. Cette préparation à la « bachélerie » durait deux ans et demi. Dans le carême de 1529, il dut être admis à subir l'examen de *déterminance*, à la rue du Fouarre, dans la salle de sa nation. Comme le but dernier de toute cette organisation était de former des professeurs, la déterminance consistait à faire, devant ses confrères et ses maîtres, une leçon de philosophie et à subir leurs objections. De la déterminance l'apprenti sortait ouvrier, c'est-à-dire en langage universitaire, *bachelier formé*. D'ores et déjà, il avait un certain droit d'exercer son métier. Il pouvait, tout en continuant ses études de philosophie, se faire professeur de grammaire et de lettres pour les débutants[1].

François avait donc franchi les premiers degrés de la hiérarchie universitaire. Mais ces années d'études avaient été critiques pour son âme. Transporté de la Navarre patriarcale en ce monde latin tumultueux et débridé, il avait dû se trouver tout d'abord dépaysé. Nulle part le milieu des écoles ne passe pour être favorable à l'éclosion des vertus délicates. A cette règle générale le Paris scolaire du XVIe siècle ne faisait pas exception. Laissons de côté les étudiants tapageurs, pipeurs, batteurs de pavé, ceux qu'on appelait les *galoches*. Il y avait pis, et les règlements des collèges, par les mesures prises contre le désordre, par les pénitences prévues et fixées à l'avance, laissent nettement entrevoir les dangers courus par la morale.

Les statuts du collège du Mans portaient[2] : « Défense aux portionnistes d'avoir ou de donner à manger ou à boire dans leurs chambres. Défense de découcher : le boursier non gradué

1. P. Ant. Dechevrens, S. J., *Les Universités catholiques autrefois et aujourd'hui*, Paris, Delhomme, s. d., p. 123-124, 130-133, notes.
2. Cros, *Doc.*, p. 258. Cf. Félibien, *Hist. de Paris*, t. III, Preuves.

qui le ferait aura la première fois les verges dans la classe ; la seconde fois, il sera châtié *in aula* selon l'usage de l'université de Paris. Défense aux portionnistes et aux boursiers de sortir seuls ; on leur désignera leurs compagnons, etc. » Sages mesures, mais qui n'atteignaient qu'une partie minime de la population scolaire. Encore eût-il fallu, pour obtenir l'exécution du règlement, une surveillance active. Or, en fait de surveillants, il n'y avait guère que les portiers dont la conscience n'était pas à l'épreuve d'un peu d'argent. Des professeurs eux-mêmes il fallait se défier. Les plus graves faisaient de l'enseignement leur carrière ; mais d'autres ne donnaient des leçons que pour vivre en poursuivant eux-mêmes leurs études. A peine plus âgés que leurs élèves, ils avaient comme eux l'amour du bruit et du plaisir ; ils étaient leurs complices, parfois pis encore. En termes voilés et charitables, le bienheureux Pierre Le Fèvre, dans son *Mémorial*, nous parle des troubles de conscience où le jetait la vue de ce qu'il appelle les « défauts des autres, les imperfections sans nombre qu'il ne soupçonnait pas jusque-là ».

On entrevoit les périls auxquels vivait exposé notre écolier de vingt ans. D'où vient qu'il n'y périt pas comme tant d'autres ? Pour lui apprendre sans doute la miséricorde envers les pécheurs, entraînés au mal par les circonstances plus que par leur propre malice, pour ajouter à cette leçon celle de l'humilité expérimentale, que l'on prend en touchant du doigt sa propre fragilité, Dieu permit qu'il allât jusqu'au bord de l'abîme. François Xavier vit le moment où il allait tomber.

C'est un des rares points où nous ayons ses confidences. Un prêtre de l'Inde, qui l'hébergea quelque temps, déposait peu après la mort du Père François : « Tout en causant, il me raconta ses débuts dans la vie jusqu'au moment où nous étions. Il me parla de sa patrie, de son père et de sa mère, de l'âge auquel il vint à Paris, de ce qui lui était arrivé dans cette ville. Et, à propos de la vie des étudiants, il me dit qu'ils étaient fort débauchés, eux et leurs maîtres ; que souvent ils sortaient la nuit du collège et l'entraînaient avec eux. Le maître en était. »

Arrivé là, il n'y avait plus qu'un degré à descendre, et peut-être l'apôtre des Indes était perdu. Ce degré ne fut pas franchi. Mais, pour que la leçon d'humilité fût complète, ce qui

arrêta le jeune homme, à ce qu'il raconte, ce ne fut ni une pensée surnaturelle, ni même le sentiment de la dignité humaine. Il voyait que ces misérables étaient aussi pourris de corps que d'âme, et il eut peur. « Cette peur, continue le témoin, le retint un an ou deux. Alors le maître mourut de ses excès. Un autre lui succéda, chaste et vertueux, dont le bon exemple le sauva; jamais, jusqu'au jour où il me confiait ces détails, sa pureté n'avait subi la moindre atteinte. Il me dit cela en confidence intime, sans ombre de vanité[1]. »

Ce maître nouveau, à qui François, étudiant de vingt-deux ans, dut de garder sa chasteté, était le docteur espagnol Jean de Peña[2].

Mais la Providence avait mis auprès de François mieux qu'un bon maître. Pierre Le Fèvre, son condisciple à Sainte-Barbe, était né dans une des moins pauvres familles d'un village savoyard où nul n'était riche. Petit enfant, il gardait sur les pentes des Alpes les troupeaux de son père. Là, dans la solitude, l'Esprit-Saint prévint en lui l'action des maîtres humains. Ses longues heures d'isolement étaient des heures de prière. Très pieux, très doux, grave et réservé, d'une grande modestie, il avait pris dans son entourage un ascendant irrésistible. Aimé, respecté, il se faisait le prédicateur des autres enfants, et, quand il voulut étudier pour être prêtre, cela parut tout simple. Dans une école rurale d'abord, puis au petit collège de la Roche, il fit brillamment ses classes. Déjà helléniste distingué, il vint les achever à Paris et s'y préparer au sacerdoce. Son talent fut apprécié, et l'on raconte que son maître Jean de Peña, quand il rencontrait dans l'interprétation d'Aristote une difficulté de texte, recourait volontiers au clerc savoyard[3].

Par quel concours de circonstances Le Fèvre devint-il le conchambriste de François? On ne nous le dit pas. Dieu était

1. *Selectae Indiarum Epistolae*, p. 180.

2. D'après le P. Balth. Alcazar (*Chrono-Historia de la C. de J. en la Provincia de Toledo*, Madrid, 1710, 2-in f°s, t. I, p. xxvii). Peña *lisait* le cours de philosophie pour la seconde fois en 1529-1530. Donc il avait débuté en 1528-1529. Donc, comme Xavier, d'après propre témoignage, s'était soutenu un an ou deux (*este medo se sostentara um anno ou dous*), il avait subi le mauvais maître entre 1526 et 1528.

3. Polanco, *Chronicon*, t. I, p. 48.

là qui préparait de loin ses œuvres et amenait ses saints au rendez-vous prévu par lui. Grâce aux relations scolaires, les deux jeunes gens, le gentilhomme et le paysan, s'étaient liés. Intimité qui est tout à la louange de François, car Pierre était la réserve même. En dépit de tentations dont il nous fait le discret aveu, c'était une âme angélique. Dès l'âge de douze ans, à genoux dans un repli solitaire de la montagne, il avait demandé à Dieu ce qu'il devait faire pour lui plaire. « Le vœu de chasteté », lui dit une voix intérieure. Immédiatement il avait obéi. Dès lors, sans trop savoir ce que par là Dieu voulait de lui, il s'était toujours considéré comme un être consacré, une chose sainte qui ne s'appartient plus[1]. La pureté de son âme éclatait sur son visage. A Paris comme au village, il inspirait le respect et en même temps il entrait dans les cœurs. « Le Fèvre écrira plus tard un de ses compagnons, entre autres vertus, avait une rare et délicieuse douceur de rapports, que je n'ai trouvée chez personne autre à ce degré. Vraiment je ne sais comment il s'insinuait dans l'amitié ; peu à peu son influence grandissait ; son amabilité, sa suavité de langage poussait tous ceux qui le fréquentaient à l'amour de Dieu[2]. »

Contre cette influence surnaturelle, Xavier n'avait pu se défendre. Il la subit comme les autres, et d'autant plus profonde que Le Fèvre était plus discret. Entre eux se noua une de ces amitiés mâles et tendres comme seuls les saints les connaissent. « Qu'elle soit à jamais bénie, s'écrie l'un dans son *Mémorial*, la divine bonté qui m'a donné un maître comme Jean de Peña, et une société comme celle que je trouvai chez lui, je parle surtout de Maître François Xavier[3]. » L'autre n'oubliera pas, au fond de l'Asie, son ami de Sainte-Barbe. Avant même d'avoir appris sa mort par des correspondants du Portugal, il le prendra pour protecteur dans les dangers de terre et de mer ; il intercalera son nom dans les litanies des Saints et invoquera « l'âme bienheureuse de Pierre Le Fèvre[4] ».

Le cours des études se poursuivait pour nos deux amis.

1. *Memoriale*, p. 3 et 4.
2. Simon Rodriguez, *De origine et progressu Soc. Jesu*, p. 453.
3. *Memoriale*, p. 7.
4. *Mon. Xav.*, t. I, p. 436.

Lorsqu'un maître jugeait un bachelier assez formé, il le faisait « entrer en licence ». Le candidat commençait alors à préparer les examens qui lui vaudraient le droit d'ouvrir école à son tour et de prendre le titre de maître. Pour Le Fèvre et Xavier, ce travail remplit ce qu'on appelait le « grand ordinaire » de 1529-1530, c'est-à-dire la période qui s'étendait de la rentrée à Pâques. Ils complétèrent donc leurs connaissances philosophiques et scientifiques. Ils jouèrent à leur tour le rôle d'attaquants dans les argumentations publiques, cercles et menstruales. On les vit, dans les examens, s'escrimer sous l'œil des juges, contre les candidats. Deux fois dans l'année, eux-mêmes eurent à soutenir des thèses publiques prises dans leur programme[1].

Cependant, au château de Xavier, l'ancienne prospérité n'était pas revenue. Les procès continuaient, interminables, et la veuve du docteur de Jassu n'obtenait pas justice. Vers ce temps-là, l'aîné de la famille, don Michel, se mariait ; il entrait dans une maison noble, mais disgraciée, elle aussi, pour trop de fidélité aux anciens rois, celle des Goni (1527). Son frère, Jean, l'année suivante, épousait Jeanne de Arbiza et se fixait au château d'Obanos[2].

Dona Maria de Azpilcueta pouvait désormais être rassurée sur l'avenir de ces deux enfants. Restait François. Quelles nouvelles étaient venues de Paris en Navarre à son sujet ? Avait-on deviné quelque chose des périls qu'il avait courus ? Rien ne le prouve. Mais on devait trouver qu'il réclamait bien souvent de l'argent. Il voulait faire honneur à son nom, « marcher de pair avec ses égaux en noblesse, se faire remarquer. De là des dépenses exagérées[3] ». Aux châtelains gênés de Xavier et d'Obanos, le temps semblait mal choisi pour des folies de jeune homme et ils se demandèrent s'il ne fallait pas rappeler l'étudiant en Navarre.

Mais sa sœur Madeleine, la clarisse de Gandie, la sainte de la famille, que peut-être on avait consultée, écrivit : « Ne faites pas cela ; bien au contraire, favorisez les études de mon frère

1. Dechevrens, p. 133-134.
2. Cros, *Doc.*, p. 292, 296, 301.
3. Tursellini, l. I, ch. 2.

François, car j'ai la certitude qu'il doit devenir un grand serviteur de Dieu et une colonne de l'Eglise. » On se rendit à cet avis qui venait du ciel, et François resta[1].

Désormais, la mission de dona Maria de Azpilcueta était achevée ici-bas. L'avenir de ses enfants était assuré : elle pouvait quitter la terre[2]. En juillet 1529, François de Jassu était orphelin. Mais Dieu, qui veillait, avait déjà dirigé vers Paris celui qui devait être le père de son âme, Ignace de Loyola.

III. — *Ignace et Xavier* (1528-1533).

Plus d'un obstacle semblait devoir écarter du maître son futur disciple. Le gentilhomme basque avait combattu contre les frères du gentilhomme navarrais; François devait le savoir. Mais surtout François vivait de rêves ambitieux ; Ignace les avait sacrifiés et il en prêchait à tous le sacrifice.

La conversion du blessé de Pampelune remontait à sept ans déjà : sept années bien remplies, durant lesquelles le futur fondateur de la Compagnie de Jésus avait fait son expérience des choses de Dieu et des hommes. Il était sorti de la grotte de Manrèze instruit des voies surnaturelles et attiré vers l'apostolat. Mais comment, dans quelle forme de vie, par quels moyens travaillerait-il à la gloire de Dieu? il l'ignorait encore. Puis la Terre Sainte l'avait attiré, et il en était revenu songeant à retourner dans le Levant avec d'autres apôtres. Convaincu qu'il ne ferait rien de solide sans la science, il avait fréquenté les universités d'Alcala et de Salamanque. Mais il y rencontrait trop d'obstacles à ses études et à son zèle : il résolut donc d'aller chercher la liberté du bien à Paris. Il y était en février 1528, et se faisait inscrire comme externe au collège de Montaigu. A cette date, il avait appris de Dieu qu'il ne devait pas entrer dans un ordre religieux, mais garder sa liberté et s'adjoindre des collaborateurs.

1. Cros, *Doc.*, p. 266. Les lettres de la clarisse étaient encore au château de Xavier au temps où écrivait Tursellini. On a cru qu'elles étaient adressées au père de notre saint, mort depuis longtemps. L'erreur, que l'on retrouve dans la bulle de canonisation, tient sans doute à une confusion entre le docteur Jean de Jassu et son fils le capitaine qui portait le même nom.

2. Elle mourut avant le 29 juillet 1529. *Doc.*, p. 303.

Dans la rue aux Chiens, François dut souvent croiser ce vieil étudiant en grammaire qu'on appelait « le pèlerin ». Boiteux, pauvre, obligé pour vivre de tendre la main, et prêt à se faire balayeur de collège; gentilhomme cependant, mais d'autant plus déchu pour des yeux mondains qu'il portait allègrement son humiliation : tel est le premier aspect sous lequel Ignace dut apparaître aux yeux de don François de Jassu y Xavier.

Ajoutons que, dans la colonie espagnole, l'étudiant ascète passait pour un exagéré. Même chez les gens graves, on ne voyait pas sans défiance l'influence qu'il exerçait autour de lui. On avait alors le soupçon facile : il y avait de l'hérésie dans l'air. Un jour il fut déféré à l'Inquisition; ce n'était ni la première ni la dernière fois : l'affaire n'eut pas de suite. Un autre jour trois Espagnols de ses disciples ayant, lui absent, changé brusquement de vie, vendu leurs meubles, et commencé à mendier, la population scolaire s'ameuta, défonça les portes de l'hôpital où ils s'étaient logés et les ramena à leurs collèges. L'un d'eux était de Sainte-Barbe. Grande colère du principal, Jacques de Govea, qui menaça le « pèlerin », s'il avait l'audace d'entrer dans son établissement, de lui donner ce qu'on appellait « la salle », c'est-à-dire de le fouetter devant maîtres et élèves. Tout cela n'était pas, si jamais les circonstances rapprochaient Ignace et François, pour faciliter les rapports[1].

Peu à peu les esprits se calmèrent, si bien qu'à la rentrée de 1529, Govea reçut le « pèlerin » parmi ses *convictores*. Il avait trente-huit ans, et commençait son cours de philosophie. Or Dieu voulut qu'au nouveau venu l'on assignât la chambre où déjà travaillaient Le Fèvre et Xavier[2].

« Cette année, écrit le B. Lefèvre dans son *Mémorial*, Ignace vint habiter dans ce même collège de Sainte-Barbe, et dans la même chambre (que nous), voulant, à la Saint-Remi, entrer avec nous dans le cours des Arts. C'était le susdit maître Xavier qui devait prendre cette charge. Bénie soit à jamais la divine Providence qui a si bien ordonné les choses pour mon profit et mon

1. G. da Camara, *Vida del P. Ign.*, n. 78 (*Mon. Ignatiana, Scripta de S. Ign.*, t. I, p. 83); — Polanco, *Chron.*, p. 45.

2. Polanco, p. 48. — Le Fèvre, *Mémorial*, p. 7 : « In eodem collegio et in eodem cubiculo ». Ils ne furent pas toujours conchambristes : « In eadem domo, diversis tamen cubiculis » (S. Rodriguez, p. 8).

salut! En effet, comme il avait été réglé par lui que j'enseignerais ce saint homme, je pus jouir d'abord de sa conversation, ensuite de son intimité[1]. »

Le texte que nous traduisons mot à mot n'est pas très clair. On ne voit pas nettement quelle était cette charge que Xavier devait assumer, ni par quelle autorité il put régler que Le Fèvre servirait de répétiteur au nouveau venu. Il n'était pas encore professeur, mais il préparait ses examens de licence et pouvait aider dans leurs travaux ses condisciples moins avancés. On dut le prier de s'occuper d'Ignace. Pour quelles raisons passa-t-il ce travail à Le Fèvre ? Celui-ci ne le dit pas. Quoi qu'il en soit, il laissa le jeune Savoyard subir seul l'influence de cet élève d'un genre nouveau, et, en même temps qu'il lui enseignait la dialectique, apprendre de lui la science des saints.

S'il est permis de lire entre les lignes, nous serions tenté de voir là un acte de défiance, discrètement voilé par la charité de Le Fèvre. Mondain comme il l'était encore, Xavier devait se sentir médiocrement attiré vers cet homme qui poussait les étudiants à se confesser et à communier, en un temps où la fréquentation des sacrements était rare, qui prêchait le dépouillement et la croix, peuplait de ses amis la Chartreuse ou les couvents des Franciscains[2], vidait les classes quand l'heure des exercices scolaires coïncidait avec les offices des jours de fête[3]. Xavier était là sans doute quand, de ce dernier chef, Ignace faillit subir, devant tout le personnel de Sainte-Barbe, le châtiment de la « salle ». Sans doute l'épreuve se termina par une sorte de triomphe, et le principal, Govea, rendit pleine justice à son pensionnaire. Mais on aimerait à savoir ce qu'au fond de l'âme, le jeune ambitieux en pensait.

Ignace, averti par ces expériences nouvelles, redoubla de prudence. Le moment n'était pas venu de laisser libre cours à son zèle. La paix se fit autour de lui. Du reste on apprenait à connaître sa charité. Il employait ses loisirs à rendre

1. « Ignatius... volens nobiscum ingredi cursum artium... Erat... Xaverius id oneris suscepturus... Cum... ab illo fuisset ordinatum ut ego docerem praedictum sanctum virum... » Le P. Cros (*Doc.*, p. 305) traduit *suscepturus* par « s'était d'abord chargé ». Le mot n'indique pas que l'initiative soit partie de Xavier.

2. Lainez, dans *Scripta de S. Ign.*, t. I, p. 110.

3. Polanco, *Chronicon*, p. 47. — Ribadeneira, dans *Scripta*..., p. 383, 384.

service aux écoliers pauvres; il leur procurait des ressources et s'entremettait pour eux auprès des professeurs. Ceux-là du moins qui le connaissaient mieux, ou qui lui devaient quelque chose étaient moins sourds à ses bons conseils. Ils ne pouvaient décemment fermer l'oreille à qui prenait en main leurs intérêts. C'est justement ce qui arriva pour François Xavier.

Le 15 mars 1530, Le Fèvre et Xavier clôturèrent leurs études philosophiques par l'examen de licence. Les deux candidats durent soutenir un acte public devant un jury de quatre examinateurs, un de chaque nation. La cérémonie se passait à Sainte-Geneviève. Puis l'admission dut être proclamée dans l'église des Mathurins. Après Pâques, dans la même église, le diplôme leur fut remis solennellement par le chancelier. Désormais ils avaient le droit d'enseigner les « arts », *hic et ubique terrarum*[1].

Restait à recevoir le bonnet de maître, *birettari*, et à s'enrôler dans la grande corporation universitaire. Le futur maître, par manière de *chef-d'œuvre*, devait exhiber un élève formé par lui, et chargé de défendre ses thèses. Simple formalité, mais qui coûtait cher. Beaucoup en faisaient le sacrifice. Le Fèvre attendit six ans[2]. Nous ignorons à quelle date François fit les démarches en usage.

Le maître ès arts, s'il voulait aller jusqu'au bout dans sa carrière d'université, était à peine à mi-chemin. Après la philosophie, restait à aborder la reine des sciences, la théologie; donc, sur ce terrain nouveau, repasser, d'examen en examen, par les grades de bachelier et de licencié, pour arriver au degré suprême, le doctorat. Cependant il fallait vivre et se créer des ressources. Alors, mettant à profit la *licence* d'enseigner qu'il venait de recevoir, le nouveau maître s'assurait quelques élèves, cherchait dans un collège une place de régent, et dès

1. La date des examens fut copiée sur les registres de Sainte-Geneviève par le P. Petau et l'historien du Boulay (*Acta S. S.*, 31 juillet, n. 170, 172). L'année commençant à Pâques, et Pâques tombant cette année-là le 17 avril, le 15 mars 1529 du document, correspond au 15 mars 1530, selon le comput actuel.

2. Après Pâques 1536 (Cros, *Doc.*, 307). — Saint Ignace, *licencié* le 13 mars 1533, prit le bonnet le 14 mars 1534 (Cros, *Doc.*, 261, 262. — Fouqueray, *Hist. de la C. de J. en France*, t. I, p. 17).

lors menait de front l'étude personnelle et le professorat. Maître François Xavier fut ainsi agréé comme professeur de philosophie au collège de Dormans-Beauvais [1].

Que fut son enseignement? Nous ne savons; aucun écho de ses cours n'est parvenu jusqu'à nous. Quelle place conviendrait-il de lui assigner parmi ces hommes de doctrine, comme Le Fèvre, Lainez, Salmeron, qui ont joué un rôle si marquant dans les diètes de l'Empire et au concile de Trente? Il n'eut pas, en Europe, le loisir de donner sa mesure. Le genre d'apostolat que Dieu lui réservait demandait les qualités de l'homme d'action, et plus d'héroïsme que de science. Pourtant il n'oublia jamais qu'il était maître et théologien. Souvent au Japon, il dut faire appel à ses souvenirs d'université. Parfois on l'interrogeait sur la forme de la terre, la pluie, la foudre, les comètes. « Nos réponses les charmaient, déclarait-il, et ils nous tenaient pour grands savants [2]. » Ces réponses cependant étaient pour la plupart empruntées à la science médiévale, qu'aucune grande découverte n'avait encore détrônée. Mais souvent aussi les questions des docteurs bouddhiques l'amenaient à discuter les problèmes les plus ardus de la philosophie chrétienne, nature de Dieu, essence de l'âme, volonté salvifique ; il se félicitait alors de s'être fait l'esprit, dans sa jeunesse, à ces vieilles méthodes scolastiques qui apprennent à voir les questions sous toutes leurs faces et à disséquer les arguments pour mettre à nu le sophisme. Cette dialectique aristotélicienne, si injustement dénigrée, à ce moment-là même, par ceux-là précisément qui avaient le plus à en redouter les rigueurs, François Xavier eut à l'employer contre les subtilités infinies des logiciens d'Extrême-Orient. Aussi, réclamant des apôtres pour ce qu'il appelait les universités du Japon, il écrivait : « Des

1. Fondé en 1370 par Jean de Dormans, cardinal évêque de Beauvais, pour 12 boursiers originaires de Dormans en Champagne. Il avait une chapelle dédiée à saint Jean l'Evangéliste. Restaurée par les Pères Dominicains en 1867, cette chapelle fut fermée aux expulsions de 1880 et passa depuis au culte orthodoxe grec. Au XVIII[e] siècle, ce collège eut pour directeurs Rollin et Coffin. Il correspondait au n° 7 de la rue actuelle Jean de Beauvais. D'après une tradition, François aurait quelque temps habité dans la tour Saint-Jean-de-Latran, appelée depuis tour Bichat, et détruite en 1855. — L. Pagès, *Lettres de S. François Xavier*, t. I, p. VIII; cf. Berty, *op. cit.*, p. 103 ; — Chapotin, O. P., *Le Collège Dormans et la chapelle Saint-Jean l'Evangéliste.*

2. *Mon. Xav.*, p. 685.

hommes rompus aux joûtes du cours des arts seront précieux, parce qu'ils sauront vite mettre en contradiction les bonzes et leurs sophismes, et ces gens-là demeurent très honteux quand on les enferre dans une contradiction[1]. »

IV. — *Quid prodest homini?...*

Cependant saint Ignace, discrètement, dans la foule scolaire qui l'entourait, parmi les âmes de bonne volonté qu'il menait à la perfection, cherchait à discerner ses futurs compagnons. Averti par ses précédentes expériences, il procédait avec lenteur. Avant tout, il essayait d'entrer profondément dans les cœurs pour les remplir de Dieu. L'avenir devait lui dire s'il convenait d'aller plus loin et d'ouvrir le grand horizon de l'apostolat en commun.

Naturellement il avait jeté les yeux d'abord sur ses connaissances de Sainte-Barbe. Le Fèvre avait été gagné sans résistance. François l'avait frappé par ses rares qualités d'énergie, de fierté, d'intelligence, et il avait entrepris de le gagner à la sainteté. Ce fut long et dur. Il fallait commencer par le détacher de ses rêves ambitieux, et lui en montrer la vanité. A cette époque, il faut le noter, Xavier se qualifiait « clerc du diocèse de Pampelune[2] »; il avait donc déjà reçu au moins la tonsure, et la carrière où il voulait entrer était celle des dignités ecclésiastiques.

Donc, lorsque l'étudiant ou le jeune professeur, quelque peu enivré par les succès, étalait devant ses amis ses projets d'avenir, Le Fèvre, qui, lui, souhaitait l'oubli et le travail obscur, le laissait dire. Mais Ignace, avec calme, faisait tomber sur cette effervescence une simple parole de l'Evangile : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? » Xavier répondait en plaisantant.

« Il était jeune, racontait plus tard le Père Polanco, gaillard et noble biscayen : ayant assez bien étudié dans la philosophie, il faisait assez peu d'état d'Ignace qui, pour lors, allait

1. P. 670.
2. Cros, *Doc.*, p. 309.

vivotant à la merci d'autrui... A peine le rencontrait-il sans se gaudir de ses desseins. » Le « pèlerin » avait des amis, qui ne refusaient pas, on le savait, de prendre ses conseils. Deux jeunes étudiants d'Alcala, Jacques Lainez et Alphonse Salmeron, sur le récit qu'on faisait de ses vertus, l'étaient venus trouver à Paris. A eux aussi, François « jetait quelques mots de risée[1] ».

Il se laissait si peu toucher par le refrain ascétique d'Ignace, *quid prodest?* que, justement vers ce temps-là, pour mieux s'assurer l'avenir, il faisait vérifier ses titres de noblesse (1531)[2]. Peut-être aussi n'était-il pas fâché de pouvoir opposer des pièces authentiques aux incrédules qui comparaient la gêne où il vivait avec son nom quelque peu retentissant « don Francisco de Jassu y Xavier ».

Il souffrait en effet. L'Université de Paris, à la différence des autres, n'était pas fondée. C'était donc aux élèves à payer l'enseignement. Tous les ans, le professeur leur donnait un banquet, et alors il touchait ses honoraires, la *minervale*. Petit revenu, car les écoliers étaient facilement à court de finances. François y ajoutait ce qu'il devait recevoir de Dormans-Beauvais et ce qui lui venait de Navarre. C'était encore peu de chose, et, en 1535, dans une lettre à son frère, le capitan don Juan d'Azpilcueta, qui lui faisait passer de temps en temps un peu d'argent, il parle des « épreuves et tribulations de la vie d'étudiant », de ses « besoins », de ses « misères ».

Ignace ne pouvait ignorer la gêne du professeur. C'était une porte que Dieu lui ouvrait pour entrer dans cette âme. Délicatement, sans se laisser rebuter par les fins de non-recevoir qu'on lui opposait, il continuait à en faire le siège méthodique.

1. Dans un dialogue du P. E. Auger (Ferd. Tournier, *Saint François Xavier d'après un manuscrit inédit du P. Auger, Etudes*, 9 déc. 1906, p. 662-663). L'auteur de l'article répond à plusieurs difficultés du P. Astrain, qui mettait en doute ces moqueries de François (*op. cit.*, I, p. 71).

Quand on demandait à saint Ignace qui était le plus ancien dans la Compagnie après Le Fèvre, il répondait : « Lainez et Salmeron ont fait les Exercices en même temps, avant Xavier ; mais Xavier était déjà beaucoup plus familier dans la Compagnie ; *mas Javier era ya muy mas familiar en la Compania.* » (G. da Camara, *Memoriale*, p. 220-221.) Lainez et Salmeron avaient sans doute accepté l'influence d'Ignace avant Xavier. Mais Ignace avait accepté Xavier comme compagnon définitif avant Lainez et Salmeron. Astrain, p. 72-73.

2. Cros, *Doc.*, p. 309.

« J'ai ouï dire à notre grand mouleur d'hommes, Ignace, racontait Polanco, que la plus rude pâte qu'il ait oncques maniée, c'était au commencement ce jeune François Xavier. » Et cependant il était « l'homme du monde qui s'entendait le mieux à faire toute vive l'anatomie d'une âme, et ne se trompait guère au choix qu'il en faisait pour l'employer[1] ».

En même temps qu'il répétait à François : *Quid prodest homini?...* il lui rendait les services en son pouvoir. Ce pauvre volontaire, qui vivait du produit de ses quêtes, que François même raillait sur sa mendicité, finit par faire accepter une partie de ses aumônes au fier gentilhomme[2]. Il lui fit des avances d'argent, engagea ses amis à le secourir. Puis il le prit par son faible. Il lui redisait bien : « Qu'importe de gagner le monde ? » cela ne l'empêchait pas de louer en bon lieu le talent du professeur et de lui recruter des élèves. Lui-même les conduisait au collège de Dormans-Beauvais, et les présentait à Maître François[3]. Parmi eux, il semble qu'il faille compter Nicolas Bobadilla, un pauvre régent espagnol du collège de Calvi qu'il aidait à vivre et qui sera un des fondateurs de la Compagnie[4].

Peu à peu la glace fondait, les préjugés se dissipaient. Avec son âme naturellement élevée, Xavier commença à concevoir qu'il y avait une autre grandeur que la grandeur humaine. Il vit que le « pèlerin » n'était pas ce qu'il avait cru jusque-là, un exalté compromettant, un exagéré quelque peu ridicule, mais un saint vivant de l'esprit de Dieu. La parole évangélique, continuant à tomber sur son âme, la pénétrait de lumière. Elle le

1. Cette dernière remarque est du P. Palmio. TOURNIER, *loc. cit.*, p. 663.

2. *Mon. Xav.*, p. 204... « Por haver me favorescido muchas vezes con dineros, y amigos en mis necesidades... »

3. POLANCO, I, p. 49.

4. Il est certain d'une part qu'Ignace vint à son secours (POLANCO, p. 49). Par ailleurs, à la date de 1536, on lisait dans le diarium du recteur de l'université : « *D. Nicolaus Alfonsus de Bobadilla... incepturus sub M. Francisco Xabiere.* » Le P. Pinius qui cite ce texte, le commente ainsi : « *Id est adepturus gradum magisterii* » (*Acta S.S.*, 31 juillet, n. 172). Une notice manuscrite reproduite par le P. ASTRAIN (t. I, p. 77) nous apprend que Bobadilla, déjà licencié, étudiant en théologie, était venu à Paris étudier les langues savantes, que presque aussitôt il avait été admis comme professeur de philosophie du collège de Calvi. Ces détails ne sont pas contradictoires. Licencié à Alcala, Bobadilla n'avait pas le titre de maître ès arts. Pour le conquérir, il lui fallait s'attacher à un maître en exercice : le maître fut Xavier. Il est assez vraisemblable qu'Ignace, qui s'intéressait beaucoup à Bobadilla, les mit en relations.

pénétra si bien et si profondément que, douze ans plus tard, c'est cette même parole qu'il priera le Père Simon Rodriguez de faire retentir aux oreilles du roi de Portugal, Jean III. « Que tous les jours, écrira-t-il, le roi passe un quart d'heure à demander à Dieu Notre-Seigneur de bien entendre et de mieux sentir au fond de son âme ce que dit le Christ : *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animae suae detrimentum patiatur?* et qu'à la fin de toutes ses prières il ajoute : *Quid prodest...*[1] »

Combien de temps fallut-il au « *quid prodest* » pour opérer son œuvre de salut? Ce dut être assez long. Mais le dénouement pressait, car, à la crise morale, peut-être allait bientôt succéder la crise de la foi.

Paris était alors en grande effervescence doctrinale. L'hérésie avait passé le Rhin, et il se tenait en pleine capitale des conciliabules luthériens. La sœur du roi, Marguerite de Navarre, était entourée d'hétérodoxes. Le collège de France, fondé et patronné par François Ier, était peuplé d'humanistes plus ou moins novateurs. L'université était divisée. La faculté des arts se dressait en face de la faculté de théologie, lui reprochant de « laisser de côté l'évangile et les saints docteurs pour je ne sais quelle sophistique ». A deux pas de Sainte-Barbe, au collège de Fortet, depuis 1531, Calvin travaillait dans l'ombre. A Sainte-Barbe même avait passé en 1532 le fameux Nicolas Kop, et Mathurin Cordier en 1535 était sur la liste des suspects. D'autres professeurs encore devaient apostasier un jour et peut-être déjà étaient ébranlés.

François Xavier eut-il, avec ses collègues réformistes, quelques rapports? Certains historiens protestants assurent que, sans Ignace, il eût été des leurs. Il existe, affirme l'un d'eux, sans préciser davantage, à la Bibliothèque nationale de Paris, une notice manuscrite d'après laquelle il aurait appris le grec d'un disciple de Mélanchton. Il en aurait reçu des leçons sur le nouveau testament, par suite desquelles un changement se serait fait dans ses croyances. Mais alors intervint Ignace, et François fut perdu pour la réforme. On ajoute que, malgré

1. *Mon. Xav.*, p. 458.

tout, il lui resta jusqu'au bout quelque chose de moins étroitement romaniste. Le contact passager des luthériens lui avait élargi l'esprit. Notons cette manière sournoise d'accaparer un saint dont la grandeur s'impose et fait la gloire du papisme[1].

Ce récit n'est que la légende protestante d'un fait certain. Le jeune professeur courut alors un vrai danger. Lui-même l'avoue : parlant de son ami et sauveur, il écrivait à son frère : « Je ne saurais en toute ma vie m'acquitter de tout ce que je lui dois, tant pour m'avoir plusieurs fois, dans mes nécessités, aidé de ses propres deniers et du secours de ses amis, que pour m'avoir retiré des mauvaises compagnies que, dans mon peu d'expérience, je ne discernais pas. A l'heure présente, les sentiments hérétiques de ces hommes ne sont un mystère pour personne, et je voudrais, pour tout au monde, ne les avoir jamais fréquentés. Pour ce seul service, je ne sais quand je pourrai payer ma dette au seigneur maître Ignace, qui m'a empêché de me lier et de communiquer même avec des gens qui paraissent bons au dehors et sont au dedans pleins d'hérésies, comme le prouvent leurs œuvres[2]. »

De qui s'agit-il ici, des luthériens, des réformés français, ou simplement des humanistes, dont les audaces se couvraient du manteau de la philologie, et dont le type est Erasme? Vers le même temps nous voyons saint Ignace écarter Bobadilla des hellénistes et hébraïsants suspects, pour l'attacher aux théologiens les plus orthodoxes[3]. C'est un service de ce genre qu'il rendit à Xavier. Le jeune maître coupa court à ces relations périlleuses : une seconde fois Dieu l'avait sauvé.

Le dénouement suprême, la conversion, devrions-nous dire, dut avoir lieu dans le courant de 1533. Le Fèvre était absent. Il avait été en Savoie dire adieu à son vieux père avant de se donner tout entier à Ignace[4].

Durant sept mois, Ignace et Xavier, restés seuls, durent multiplier leurs entretiens. C'est alors que, par degrés, le

1. Henri VENN, *Missionary life and labours of Francis Xavier*, Londres, 1862. Voir la traduction allemande par W. HOFFMANN, Wiesbaden, 1869, p. 120, note, et l'article de M. A. Gilly dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*, 1871, p. 87.
2. *Mon. Xav.*, p. 204.
3. ASTRAIN, I, p. 77, note.
4. ASTRAIN, I, p. 69.

« pèlerin » amena le professeur gentilhomme à regarder plus froidement, puis avec défiance, puis avec un saint mépris, ces honneurs ecclésiastiques jusque-là tant convoités.

Ignace ne se contentait pas de parler. Par ses prières, autant que par ses discours, nous dit la bulle de canonisation, il faisait le siège de cette grande âme. D'autres supplications encore montaient vers le ciel.

Au couvent des clarisses de Gandie, l'abbesse Madeleine de Jassu achevait sa vie sainte. Dieu l'avait éclairée sur ce qu'il devait faire de François. Souvent elle dut demander que sonnât l'heure de la transformation surnaturelle. Enfin cette heure arriva. Leur mère à tous deux avait disparu, le jour où, devant le jeune homme sauvé dans ses mœurs, Ignace s'était présenté. Maintenant l'œuvre d'Ignace était presque achevée. L'année scolaire 1532-1533, devait être celle de la conversion. Elle aussi, l'abbesse n'avait plus qu'à mourir.

Dieu lui avait révélé que sa fin serait très douce, mais qu'une de ses religieuses mourrait dans l'angoisse. Elle obtint un échange. L'agonie de doña Madeleine fut affreuse; pas un de ses membres n'était sans tortures. Pourtant son visage restait serein. On observa après sa mort, qu'elle avait mis sa langue en pièces, dans les violences qu'elle se faisait pour ne pas crier (20 janvier 1533)[1]. Qui dira de quel poids la sainteté de la sœur pesa dans la balance, à l'heure où le frère restait encore en suspens?

Lorsque au commencement de 1534 Le Fèvre revint à Paris, c'était fait; Xavier était tout à Dieu. Doucement détaché de toute convoitise mondaine, il cédait aux sollicitations d'Ignace qui le poussait aux œuvres de pénitence, de zèle et d'humilité. Il fallut même déjà mettre un frein à son ardeur. Il eût voulu abandonner sa chaire du collège de Beauvais, où sans doute les succès ne lui manquaient pas. Ses amis insistèrent pour qu'il la gardât. « Il était déjà, nous dit S. Rodriguez, enflammé d'une telle ardeur, qu'il lui fallut se briser, se surmonter lui-même, pour enseigner en public la philosophie d'Aristote pendant trois ans et demi[2]. »

1. Cros, *Doc.*, p. 314.
2. Rodriguez, *De Origine*, p. 454.

V. — *Montmartre* (1534).

Et maintenant les trois amis, Ignace, Pierre et François poursuivaient leurs études de théologie. D'autres jeunes gens commençaient à entrer dans leur intimité. Parmi ceux qui acceptaient ses conseils, Ignace avait déjà discerné quelques-uns de ses futurs compagnons. Il procédait dans son choix avec lenteur, les gagnait les uns après les autres, les entretenant des âmes à sauver, de la gloire de Dieu à propager, d'un pèlerinage à Jérusalem. Il ne disait rien des collaborateurs possibles, et laissait chacun seul avec Dieu qui leur parlait au fond du cœur.

Le moment venu, il les invitait à s'enfermer dans quelque solitude, pour y vaquer un mois durant à la prière et à la mortification, se préparer à une confession générale et chercher dans la méditation la volonté de Dieu. Le Fèvre fut le premier à faire ainsi les *Exercices*. C'était après son retour de Savoie, dans l'hiver de 1533-1534. Il y employa quarante jours avec une ferveur extraordinaire[1].

D'autres suivirent. Quant à Xavier, son enseignement ne lui laissant pas le loisir nécessaire, il dut attendre[2].

Le premier semestre de 1534 se passa donc dans les travaux universitaires et les exercices de piété. Le Fèvre fut ordonné prêtre au printemps et dit sa première messe le 22 juillet, fête de sainte Madeleine[3]. Les disciples qu'Ignace comptait s'attacher étaient alors au nombre de six. Le Fèvre et Xavier avaient 28 ans ; Nicolas Bobadilla pouvait en avoir 27, et le Portugais Simon Rodriguez un peu moins. Jacques Lainez n'avait que 22 ans, et Alphonse Salmeron 18 à peine. Ignace, leur maître, en avait 43[4].

Quelles perspectives Ignace avait-il ouvertes à leurs yeux ? Que cherchait Xavier à la suite de ce maître, hier écolier tardif, dont la science humaine n'était peut-être pas éminente, mais qui avait la sagesse supérieure des hommes de Dieu ? Il

1. *Memoriale*, p. 12.
2. Rodriguez, p. 454 ; — Le Fèvre, *Memoriale*, p. 13.
3. Astrain, p. 69.
4. Astrain, p. 67 et suiv.

ne s'agissait aucunement d'ordre religieux nouveau à fonder, ni d'œuvre particulière à entreprendre. Ce qu'il pouvait entrevoir se réduisait à quelques principes ascétiques, ceux qui forment le fond des Exercices ; une certaine indifférence de volonté pour tout, excepté Dieu, la nécessité de s'attacher à Jésus-Christ, conquérant des âmes, et de travailler à leur salut, mais comme lui, par la croix et la pauvreté [1].

Restait à descendre au détail pratique, Ignace, avant de rien décider, fit longtemps et beaucoup prier. Enfin ses compagnons et lui décidèrent ce qui suit[2].

Le but suprême était de travailler à la gloire de Dieu pour le salut du prochain. Ils se lieraient par un triple vœu, pauvreté, chasteté, pèlerinage à Jérusalem. Ils resteraient encore trois ans à Paris pour achever leur théologie. Durant ce temps ils ne changeraient rien à leur manière extérieure de vivre.

Leur vœu de pauvreté resterait comme suspendu : ils se réserveraient le viatique nécessaire au voyage. Mais, pour couper court aux calomnies des hérétiques, ils s'interdisaient à l'avance les honoraires de messes. Leurs ministères seraient toujours gratuits, quels qu'ils fussent.

Où iraient-ils travailler au salut des âmes ? Il est intéressant de le noter, ces missions lointaines que Dieu réservait au seul Xavier, faisaient partie alors du programme provisoire d'Ignace et de ses amis. Du moins Simon Rodriguez nous assure que plusieurs, et l'on aimerait à savoir dans quelle mesure notre saint était du nombre, souhaitaient aller porter l'Evangile aux infidèles.

Ils devaient se rendre à Venise et passer de là en Terre Sainte. Ils se donnaient un an pour trouver une occasion de départ. A Jérusalem ils examineraient devant Dieu leur avenir. Si la majorité se décidait pour l'évangélisation des gentils, ils resteraient en Palestine ; sinon, tous reviendraient en Europe. Alors, comme dans le cas où il leur serait impossible de partir, ils iraient se présenter au Pape, lui exposer leurs

1. Il est clair que ces principes, et d'autres encore, étaient connus et pratiqués de Xavier, bien avant qu'il eût fait les Exercices. Ils formaient le fond de la direction d'Ignace.

2. Rodriguez, p. 457-459; — Le Fèvre, p. 13 et 14. — Voir Astrain, p. 78-79.

désirs, et se mettre à sa disposition pour travailler au bien du prochain. Ils lui feraient entendre qu'il pouvait user d'eux à discrétion « pour les envoyer prêcher l'Evangile par toute la terre, même chez les Turcs et autres tyrans ennemis de la foi chrétienne[1] ».

Pas plus que les autres grands fondateurs d'ordre, saint Ignace ne fit exactement ce qu'il avait prévu. Dieu ne lui révélait encore que la tendance générale de son œuvre, et se réservait le reste. L'homme s'ingéniait, tâtonnait, faisait des plans; Dieu se chargeait d'y faire un choix, et, ce qu'il retiendra des projets primitifs, il l'élargira au delà de toutes les prévisions.

Or, de tous les « compagnons » de la première heure, François sera le seul qui réalisera le rêve primitif. En même temps qu'il retiendra les autres en Europe, à lui, Dieu donnera pour champ d'apostolat les terres infidèles, non pas de Palestine, mais des Indes et de l'Extrême-Orient.

En attendant un signe plus manifeste de la volonté divine, c'était donc vers le Levant que les six jeunes gens et leur maître regardaient. Le rendez-vous à Venise fut fixé au 25 janvier 1537, fête de la conversion de saint Paul. D'ici là, ils avaient le temps d'achever les études théologiques nécessaires.

Quelques jours après ces délibérations, au matin de l'Assomption, 15 août 1534, Ignace et ses amis étaient réunis dans une petite chapelle semi-souterraine de Montmartre, à l'endroit même où, selon la tradition, saint Denys avait été martyrisé. Le Fèvre dit la messe, pendant laquelle tous se lièrent par un triple vœu, selon qu'il avait été réglé[2]. Une dizaine de jours après (24 août), les vacances universitaires commençaient.

Libre de son temps, François employa le mois de septembre à faire les Exercices. Il s'y porta avec toute la générosité de sa nature. Ses compagnons l'avaient devancé dans la voie des mortifications parfois excessives, et Ignace avait dû les modérer[3]. Dans la solitude, où il était souvent visité par son maître et

1. RODRIGUEZ, p. 457-458. — Voir POLANCO, I, p. 50; — CAMARA, p. 87; — LE FÈVRE, p. 13.

2. RODRIGUEZ, p. 459.

3. CAMARA, p. 303.

directeur, et quelquefois par ses amis, François pratiqua de rudes austérités. Il resta quatre jours sans manger[1].

« Il macérait son corps, nous dit Simon Rodriguez, sans assez de prudence, mais emporté par sa ferveur. Avec des cordelettes rigides et étroitement tressées, il se serrait les bras et les hanches[2] »; il se liait aussi les jambes d'une corde noueuse, ajoute le P. Louis Gonzalvez da Camara, et ainsi, sans pouvoir remuer, il faisait ses méditations. « C'était pour châtier ce qu'il y avait eu d'excessif dans son goût de jeune homme pour les exercices de saut et autres jeux auxquels il se livrait avec ses condisciples dans l'« île de Paris[3] ». Il serra si fort ces cordelettes, poursuit Rodriguez, que les chairs se tuméfièrent, couvrant presque entièrement l'instrument de pénitence. On ne voyait plus comment les couper. Très affligés, ses amis priaient. Il passa deux jours dans des souffrances très vives. On craignait qu'il ne fallût amputer celui des deux bras qui avait été le plus serré. Mais, par une singulière miséricorde de Dieu, il guérit complètement et j'ignore absolument comment se produisit cette soudaine guérison. Dieu voulait que de nombreux chrétiens, de nombreux infidèles, parvinssent, grâce à ses labeurs et à son zèle, à l'éternelle félicité. A Dieu donc, auteur de toute bonté, grandes actions de grâces[4]. »

François sortit des Exercices changé en un autre homme. Désormais c'est la vie d'un saint que nous écrivons[5].

1. TURSELLINI, l. I, ch. III.

2. RODRIGUEZ, p. 454.

3. CAMARA, p. 304. L' « île de Paris » dont il s'agit ici est sans doute l'île actuelle de Saint-Louis. Elle était divisée en deux, l'*île aux Vaches* et l'*île Tranchée*, inhabitées jusqu'au XVII[e] siècle (LE BŒUF, *Hist. du diocèse de Paris*, édition Cochéris, t. II, p. 557).

4. P. 454. Rodriguez est témoin oculaire: son récit est confirmé, pour ce qui est de la date, par le P. G. da Camara. Les historiens postérieurs, Tursellini, Lucena, Bartoli, ne paraissent pas avoir résisté à la tentation de dramatiser les données de Rodriguez. Quant à la date, tous trois mettent la maladie et la guérison au début du voyage de Paris à Venise. Sur quelle autorité, ils ne le disent pas. Mais Rodriguez est formel : cet épisode eut lieu pendant que François faisait les Exercices. Il n'est pas vraisemblable qu'il ait commis deux fois la même imprudence, et que deux fois il ait été miraculeusement guéri. Polanco (p. 54) raconte que Lainez fit le voyage vêtu d'un cilice, mais il ne dit rien de François.

5. C'est aux Exercices que saint Ignace attribuait la transformation de Le Fèvre et de Xavier (CAMARA, p. 85).

VI. — *Les derniers jours à Paris* (1534-1536).

Maintenant il vivait avec Ignace et ses amis dans la plus douce intimité. Ils ne pouvaient former une communauté ; du moins ils se réunissaient pour prendre leurs repas, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, se donnaient entre eux des leçons et des répétitions de philosophie et de théologie, s'entretenaient dans la piété par de saintes conversations. Tous pratiquaient régulièrement l'oraison mentale et l'examen particulier. Ils se confessaient et communiaient tous les huit jours[1].

Ainsi se formaient les saintes et indestructibles amitiés dont les lettres de saint François Xavier nous apportent de si touchants témoignages. Plus tard, au fond des Indes, il se rappellera ces douces heures de Paris, où ils s'isolaient dans la grande université, se serraient autour d'un maître dont tous les jours ils appréciaient davantage la haute intelligence surnaturelle et pratique, dont surtout ils admiraient la sainteté toujours plus élevée et plus sereine. Tout en se défendant d'être pour eux autre chose qu'un aîné[2], Ignace était leur père à tous, un père à la tendresse discrète et profonde, « mon vrai, mon unique père, comme l'appellera Xavier, *verdadero padre myo... padre myo in Christi visceribus unico*[3]. »

Ces relations fréquentes, ces réunions, ces pratiques insolites de piété, ce changement de vie, ne pouvaient passer inaperçus. On ne parlait alors que d'hérésie ; les novateurs multipliaient leurs conciliabules ; le gouvernement, provoqué par leurs excès, se voyait contraint de sévir ; la faculté de théologie était aux aguets. Assez naturellement, le petit groupe d'amis fut soupçonné. D'aucuns se disaient : « Ils finiront par avoir affaire aux inquisiteurs[4]. » Ils avaient des ennemis, semble-t-il, nous

1. Polanco, p. 51.

2. Ignace n'agissait jamais alors que comme conseiller, il faisait mettre aux voix les décisions à prendre. Quand on sentit la nécessité d'avoir un supérieur, chacun commanda à tour de rôle (Rodriguez, p. 489-490).

3. *Mon. Xav.*, p. 473, 668, etc.

4. C'est ce que répliquait intérieurement à Ignace, qui voulait le gagner à la vie parfaite, le futur Père Jérôme Nadal : « Ego hunc librum volo sequi (habebam novum testamentum in manu); vos nescio quo evadatis... Sensus animi mei sic fuit : « Nolo his me adjungere, quis scit an incidant aliquando in inquisitores ? » (*Epist. P. Hier. Nadal*, I, p. 2; dans les *Mon. Hist. Soc. Jesu.*)

ne savons lesquels, et Ignace fut dénoncé une fois de plus. Les inquisiteurs, qui le connaissaient pour un convertisseur d'hérétiques, haussèrent les épaules[1]. Mais il courait sur leur compte des bruits peu favorables, et l'écho en parvint jusqu'en Navarre.

Il semble qu'on en ait été fort ému dans la parenté de François. Une de ses lettres laisse clairement entrevoir qu'il y eut en cette affaire, de la part de tels et tels, qui vivaient près de lui, de la malice et de l'hypocrisie[2]. Nous n'en savons pas plus long, mais il paraît assez clair que les accusations portaient sur la foi. Or, en cette matière, on était chatouilleux chez les Jassu et les Azpilcueta. Qu'on en juge par ces lignes, que, précisément en ce temps-là, 11 décembre 1534, écrivait en son testament une des sœurs de François, Anne, en son nom et au nom de son mari dom Diego d'Ezpeleta[3].

« Avant toutes choses, nous confessons et croyons les articles de la sainte foi catholique, et dans cette sainte foi, nous voulons vivre le temps qu'il plaira à Dieu, et nous protestons y vouloir mourir; et si, en aucun temps ou à l'heure de la mort, par suggestion ou persécution du diable, trouble de la mémoire, préoccupation ou faiblesse de notre entendement, nous venions à mettre en doute les articles de la sainte foi catholique, dès maintenant, pour alors, nous protestons devant la majesté de Dieu, de la Vierge Notre-Dame et de toute la cour céleste que nous ne consentons pas à telle tentation, mais protestons au contraire vouloir vivre et mourir en la sainte foi catholique et dans l'obéissance à la Sainte Eglise notre mère comme chrétiens catholiques. »

Il n'est pas impossible que ces lignes aient été écrites sous l'impression fâcheuse des nouvelles venues de Paris. François crut nécessaire de se justifier, et il écrivit à son frère Jean:

« Dernièrement se trouvait en cette université le R. P. Fray Vear, lequel m'a donné à entendre que Votre Grâce a reçu à mon sujet certaines plaintes qu'ils m'a exposées tout au long. Le grand chagrin que vous en avez éprouvé, ainsi qu'il me l'a

1. Polanco, p. 46.
2. *Mon. Xav.*, p. 203.
3. Cros, *Doc.*, p. 315.

dit, est une marque de l'amitié et de l'affection que vous avez pour moi. Et ce qui, en tout cela, m'a été le plus sensible, c'est la pensée de la peine profonde que vous ont causée les délations de quelques hommes méchants et pervers, lesquels je voudrais bien connaître pour les payer comme ils le méritent; mais cela m'est impossible parce qu'ils se donnent tous pour mes amis. Or, Dieu sait le chagrin que j'éprouve à ne pouvoir les récompenser selon leurs œuvres. Ma consolation, c'est que *quod differtur non aufertur*[1]. »

Ces dernières lignes, un peu vives, semblent avoir effarouché les premiers qui copièrent les lettres de Xavier; ils les supprimèrent.

A ces accusations, on avait mêlé le nom d'Ignace; François voulut le défendre. Il raconta tout ce qu'il lui devait, l'argent qu'il en avait reçu, alors que, de Navarre, ne lui arrivaient que de rares secours, les compagnies dangereuses dont il l'avait éloigné, les hérétiques contre lesquels il l'avait mis en garde.

Cette lettre, du 25 mars 1535, c'est Ignace lui-même qui devait la remettre à son destinataire, en son château d'Obanos. Vers ce temps, en effet, la santé du saint fondateur allait se débilitant. Les maux d'estomac le faisaient cruellement souffrir; les médecins lui ordonnaient de s'éloigner de Paris, dont le climat ne lui valait rien, et de rentrer en Espagne.

Il lui fallut abandonner pour un temps ses compagnons. Il partit à la fin de mars 1535. Son itinéraire devait l'amener en Italie au commencement de décembre de cette même année. Il ne fit donc que traverser l'Espagne. Il passa d'abord quelque temps à Loyola, qu'il ne devait plus revoir. De là, il dut gagner Obanos, à trois lieues de Pampelune et remettre au capitan don Jean d'Azpilcueta, son adversaire d'autrefois, la lettre de maître François[2].

Non sans vivacité, le jeune professeur y vengeait son cher maître des calomnies qui l'avaient précédé en Espagne : « Croyez bien que, s'il était tel qu'on vous l'a dit, il ne se présenterait pas chez vous pour se livrer entre vos mains. Quel mal-

1. *Mon. Xav.*, n. 1, p. 201-207.
2. *Ibid.*, p. 202, note; — Astrain, p. 82.

faiteur en effet se met au pouvoir de celui qu'il a offensé ? Cela seul suffit à Votre Grâce pour reconnaître clairement la fausseté des accusations portées contre maître Ignace. Je la supplie instamment de converser avec lui, d'ajouter foi à ce qu'il lui dira, persuadé qu'elle tirera grand profit de ses conseils. Et tout ce qu'il vous dira de ma part, croyez-le comme si je vous le disais moi-même. »

En même temps, François priait son frère d'avoir pitié de sa pauvreté et de confier au porteur de la lettre quelques secours pour lui.

Cette lettre produisit-elle tout l'effet qu'il en attendait ? On peut se le demander. Quelques mois après en effet, ses frères se décidaient à une démarche qu'il avait réclamée depuis longtemps, et dont maintenant, ils devaient au moins le soupçonner après la visite d'Ignace, il était décidé à se passer.

Il avait, on s'en souvient, le 13 février 1531, donné mandat à ses frères pour obtenir des lettres testimoniales de noblesse. Il avait même écrit à son oncle, dignitaire du Chapitre de Pampelune, pour que, en son nom, il y acceptât quelque bénéfice[1]. Depuis trois ans, ses frères n'avaient rien fait. Soudain, en septembre 1535, ils font commencer l'enquête. Le samedi 2 octobre, copie des pièces officielles est affichée aux portes de la cathédrale, pendant la messe de Notre-Dame, par devant trois témoins. Le 7 octobre, on les lit solennellement au château de Xavier, et don Michel, chef de la famille, y appose son sceau. Le 4 août suivant, au nom du roi Charles-Quint, la *Corte-mayor* de Pampelune déclarait don Francisco de Jassu y Xavier *hijodalgo* noble et gentilhomme suivant les quatre tiges de la généalogie paternelle et maternelle[2].

Est-ce pousser trop loin les conjectures que de voir, avec le Père Cros, dans cet acte tardif posé par la famille de François, alors que sa rupture avec le monde ne pouvait plus être un secret, le dernier effort du monde pour le retenir[3] ?

1. Cros, *Doc.*, p. 320. Cette dernière pièce a été vue aux archives du Chapitre de Pampelune par le P. G. de la Pèña, en 1620. Elle était datée de Melun.

2. *Boletin de la real Academia*, mai 1893.

3. Cros, *Doc.*, p. 320-324.

CHAPITRE III

LES PRÉMICES DU SACERDOCE
(1536-1540)

I. — *De Paris à Venise* (novembre 1536-8 janvier 1537).

Ignace parti, les six amis restèrent poursuivant leurs études, vivant dans une étroite intimité, groupés autour de Pierre Le Fèvre, comme autour d'un frère aîné, et suivant le petit règlement spirituel qu'Ignace leur avait laissé. « Dieu, raconte le P. Lainez, nous aida de façon singulière dans nos études que nous rapportions toujours à la gloire de sa divine Majesté comme au salut du prochain[1]. » Pas d'autres épisodes à signaler que les deux anniversaires du 15 août en 1535 et 1536. Ce jour-là, ils renouvelèrent leurs vœux à Montmartre. En 1536, leur nombre s'était augmenté : Claude Le Jay, Pascase Broet, Jean Codure, un Savoyard, un Picard, et un Provençal, portaient leur nombre à neuf. Ils arrivèrent ainsi à l'automne de 1536.

Pour se trouver au rendez-vous, à Venise, le 25 janvier suivant, il fallait quitter Paris dès la fin du premier trimestre scolaire, sacrifier par conséquent la licence en théologie et le titre de docteur. Du moins l'important était sauf, ils avaient à peu près achevé le cours de leurs études. Les événements les forcèrent à les écourter encore[2].

La guerre venait d'éclater entre François Ier et Charles-Quint. On craignait une invasion. Le séjour de la capitale devenait

1. *Scripta de S. Ignatio*, I, p. 111-112.

2. Dans les pièces officielles on leur donne le titre de maitres ès arts (*Mon. Hist. Soc. Jesu. Epist. P. Broet*, p. 201, 206, 213, 216, etc.). Paul III cependant appelle François « professeur de théologie » (bref du 27 juillet 1540. — Cros, *Vie*, t. I, p. 484). Nous ne pouvons pas en conclure qu'il ait reçu le titre de *docteur*. Du moins, aucun document n'atteste qu'il ait passé les derniers examens théologiques. Salmeron et Le Jay prendront leur grade de docteur avec Canisius en 1549 (Braunsberger, *B. Can. Epist.*, t. I, p. 685).

dangereux pour des Espagnols. Les neuf « compagnons » (c'est le nom qu'ils se donnent dans les relations les plus anciennes) résolurent de hâter le départ[1]. Ignace fut averti qu'ils quitteraient Paris à la mi-novembre[2].

La décision était prise et l'on se préparait en conséquence, quand un messager arriva de Navarre. Il annonçait à Xavier que les enquêtes sur sa noblesse étaient closes. Les chanoines de *Nostra Señora del Sagrario* prenaient en considération ses requêtes. A l'unanimité, ils l'avaient élu pour une stalle vacante. Ce titre pouvait ouvrir au jeune maître ès arts l'accès de dignités plus hautes. Sa noblesse authentique, ses dons naturels, son talent, lui permettaient de viser loin. Les prébendes canoniales étaient riches. Mais tout cela venait trop tard. Les sacrifices suprêmes étaient faits. François n'était pas homme à regarder en arrière; il envoya sa démission[3].

Il allait donc quitter cette université de Paris où il avait passé douze ans. Il en avait trente. Désormais sa vie sera un voyage continuel. Nulle part, dans les seize années qui lui restent à vivre, il ne se fixera longtemps. Mais partout où la Providence le poussera, il emportera le souvenir de cette université où Dieu lui avait ménagé tant de grâces. Au fond de l'Orient, sa pensée se reportera sur les milliers de maîtres et d'étudiants, qui, là, consument inutilement leur vie, et feraient tant de bien chez les infidèles. Les classes, les collèges, la vie universitaire, avec ses travaux et ses fêtes, hanteront son imagination, et les bonzeries du Japon se transformeront dans son esprit en universités à l'européenne. C'est là qu'il rêvera de porter sa guerre pacifique, sachant par expérience combien sont puissantes pour le bien ou pour le mal les grandes agglomérations scolaires[4].

1. Rodriguez, p. 461.
2. *Epist. S. Ignatii*, t. I, p. 110.
3. Rodriguez, p. 462; — Cros, *Doc.*, p. 320-323.
4. Paris non plus n'a pas oublié le séjour qu'a fait l'apôtre des Indes dans ses écoles. Le collège Sainte-Barbe complètement renouvelé, a consacré deux tribunes de sa chapelle, construite vers 1840, aux saints *barbistes*, Ignace et Xavier. — La chapelle de Dormans-Beauvais n'a rien qui rappelle le saint jésuite. — Par contre, il est inséparable de son père Ignace dans le sanctuaire de la rue Antoinette, à Montmartre, élevé par les religieuses Auxiliatrices du Purgatoire, à l'endroit où Ignace et ses compagnons firent leurs premiers vœux; dans la basilique du Sacré-Cœur (statues et bas-

Pour gagner Venise, François et ses amis avaient une route tout indiquée, à travers la France, les Etats du duc de Savoie et le Milanais. Mais, par ce temps de guerre, pour une troupe de voyageurs composée en partie d'Espagnols, le trajet était dangereux. Mieux valait se jeter au plus vite en pays neutre. Ils fixèrent donc ainsi leur itinéraire : Lorraine, Alsace, le Rhin de Bâle à Constance, le Tyrol, la Vénétie. L'hiver y serait plus dur, les chemins plus âpres ; du moins on n'y serait pas arrêté par les armées des belligérants.

On trouvera, dans les histoires de saint Ignace et de la Compagnie, le récit détaillé de cet exode[1]. Malheureusement Simon Rodriguez, à qui nous le devons, a enveloppé toutes ses anecdotes dans un anonymat général[2]. Saint François Xavier y disparaît comme les autres. Il eut sa part aux souffrances de tous. En Lorraine, ce fut la pluie, les menaces de guerre, la crainte de tomber entre les mains des troupes françaises qui marchaient sur les Pays-Bas. En Allemagne, périls de la part des hérétiques. Puis vint l'hiver extrêmement rude. A travers les Alpes, sous la neige, Xavier fit son apprentissage de voyageur. Il fallait parfois attendre deux et trois jours qu'on eût dégagé les sentiers. « Mais Dieu les guidait, dit Rodriguez ; ils s'étaient donnés à lui, ils espéraient en lui. Sa grâce et son amour les remplissaient d'une joie extrême, d'une allégresse incroyable, et ils bravaient ainsi toutes les difficultés et même les périls de mort. Et ces souffrances n'étaient rien auprès de ce qu'ils étaient prêts à souffrir[3]. » Ils allaient, priant le plus qu'ils pouvaient, récitant l'office, disant des psaumes, pensant aux choses du ciel, ou s'entretenant de sujets pieux[4].

Enfin, après plus de cinquante jours de marche, ils descen-

reliefs de H. Besqueut) et jusque dans l'église de Clignancourt. — Sans l'impopularité de sa Compagnie, Ignace aurait sans doute une église à Paris ; Xavier a la sienne où tous les ans la neuvaine dite de la Grâce se célèbre avec une grande piété. Ajoutons l'église des Missions étrangères. Celle du noviciat, au XVIIe siècle, sise rue du Pot-de-Fer, et aujourd'hui détruite, était sous le vocable de l'apôtre. De là provient la statue du saint par Coustou le jeune, qu'on voit à Saint-Germain-des-Prés, et le tableau de Poussin (Xavier ressuscitant un mort), qui est au Louvre.

1. H. Fouqueray, *Hist. de la C. de Jésus en France*, t. I.
2. Rodriguez, p. 461 et suiv.
3. P. 470.
4. Lainez, dans les *Scripta de S. Ignacio*, I, p. 113.

dirent des montagnes en Vénétie. Le 8 janvier 1537, ils entraient à Venise où ils trouvaient saint Ignace qui les attendait[1].

II. —*Dans les hôpitaux de Venise* (janvier-mars 1537).

Ignace était là, depuis presque un an, partageant son temps entre la théologie, les malades de l'hôpital des saints Jean et Paul, les compagnons nouveaux qui se présentaient à lui et ceux qui voulaient bien faire sous sa conduite les Exercices spirituels[2].

Maintenant il fallait préparer le voyage en Terre Sainte. Aux termes de leur vœu, ils avaient devant eux jusqu'à l'Epiphanie de 1538. Comme il ne devait y avoir aucun départ pour le Levant avant le mois de juin[3], ils décidèrent de rester quelque temps à Venise occupés à des œuvres de zèle et de charité; puis, au printemps, ils iraient à Rome, soumettraient leurs projets au Souverain Pontife, reviendraient à Venise, et seraient là, aux premiers départs des vaisseaux.

Ils se partagèrent en deux groupes. Quatre d'entre eux restèrent avec Ignace à l'hôpital des saints Jean et Paul. Xavier, Le Fèvre et les autres allèrent aux Incurables. Cet hospice avait été fondé quatorze ans auparavant par saint Gaétan de Tiène[4]. Depuis, on y avait vu travailler saint Jérôme Emiliani. Dans cette ville des Doges, la voluptueuse cité que, jouant sur les syllabes, on surnommait Vénus, précisément à l'heure où Titien, dans les palais, faisait à la chair une étourdissante apothéose, les fondateurs des Théatins et des Somasques s'étaient dévoués à soigner la pauvre chair malade et torturée.

Et maintenant voici les premiers Jésuites. Une douzaine de

1. *Ibid.*, p. 114.

2. Parmi ces disciples, signalons le jeune prêtre Jean Hozès et surtout les deux frères Eguia, Jacques et Etienne, cousins germains de Xavier, vieux amis d'Ignace qu'ils avaient connu à Alcala. Ils revenaient de Terre Sainte où ils avaient été demander à Dieu de les éclairer sur leur avenir. La lumière leur fut donnée à leur retour, pendant les Exercices que leur fit faire saint Ignace. Ils retournèrent en Espagne ; mais d'ores et déjà ils se tenaient pour ses disciples. François ne partira pas pour les Indes avant d'avoir vu Jacques entrer dans la Compagnie. Etienne ne sera libre de l'imiter que huit ans plus tard (Astrain, I, p. 203).

3. « Erat adhuc transigenda dimidia fere anni pars. » Rodriguez, p. 474.

4. *Acta S.S.*, février, t. II, p. 239-240; août, t. II, p. 252.

jeunes gens, maîtres ès arts, théologiens, arrivés la veille de Paris, balbutiant un mauvais italien, catéchisaient les vagabonds, servaient les pauvres, faisaient le lit des malades, balayaient, enlevaient les ordures, lavaient le mobilier des infirmes, portaient les morts au cimetière, creusaient les fosses, recouvraient de terre les cadavres ; de jour, de nuit, à la disposition de tous. Les pensionnaires des hôpitaux n'en revenaient pas. Peu à peu le bruit s'en répandit par la ville. Des nobles, des sénateurs vinrent aux deux établissements voir la chose de leurs yeux ; et ils s'en retournaient convaincus de la sainteté et du savoir de ces hommes[1].

De ces jours bénis, Ignace garda un tel souvenir, qu'il voulut le consacrer par une institution durable. Tous ses novices, dans la suite, auront à passer par ce qu'il appelle l'« expériment d'hôpital » ; eux aussi, appelés à l'apostolat, ils devront faire leurs premières armes parmi les malades et les indigents. Quant à lui, Xavier emportera de Venise en Orient l'habitude de donner tout ce qu'il pourra de son temps aux infirmes, aux pauvres en qui la foi montre Jésus-Christ. Et comme, à ce dévouement, il faut parfois un héroïsme véritable que rien ne fasse reculer, ni le dégoût, ni la crainte physique de la mort, il semble avoir voulu en finir d'un coup. Il posa un de ces actes comme on en trouve souvent dans la vie des saints, que le monde ne comprend pas, qui le scandalisent s'il est inspiré par l'amour de Dieu, qu'il admirerait sans mesure, s'il l'était par quelque passion humaine.

Dût ce récit répugner à certaines délicatesses exagérées, le voici tel que nous le donne Simon Rodriguez. « Pendant que les Pères travaillaient ainsi, il n'en était aucun qui ne s'efforçât de vaincre les répugnances de la chair devant les odeurs nauséabondes qui s'exhalaient de ces plaies. On pourrait en dire long sur ce sujet. Pour faire court, je ne citerai qu'un trait ou deux. Il y avait à l'hospice des incurables un homme qu'on eût pris pour un lépreux. Son corps était rongé d'ulcères. Il appela un des Pères : « Je vous en prie, lui dit-il, grattez-moi le dos. » Le Père le fit aussitôt ; mais voilà que l'horreur le prend, et le dégoût, et

1. RODRIGUEZ, p. 477.

aussi la crainte de contracter ce mal. Alors, il décide de se vaincre, il passe par-dessus ce qui pourra survenir; il ne veut que venir à bout des mouvements instinctifs de la nature. Il couvre ses doigts de purulence, les porte à sa bouche et aspire le pus. Le lendemain, il raconta la chose à son compagnon et lui dit en riant : « J'ai rêvé cette nuit que la lèpre de ce malade me restait à la gorge ; j'avais beau tousser et cracher, je n'arrivais pas à m'en débarrasser. » Du reste, la parole de Jésus-Christ s'accomplit en celui qui, de bonne foi, et pour un motif de zèle, avait essayé de se vaincre : « *Et si mortiferum quid biberint non eis nocebit*[1]. » Ce Père, que Rodriguez ne nomme pas, d'après Polanco était François Xavier.

III. — *Le voyage à Rome* (mars-mai 1537).

Dans la seconde moitié du carême, après deux mois de cette vie d'infirmiers et de catéchistes, les Pères crurent la saison assez avancée pour prendre le chemin de Rome. Ils voulaient voir le pape, et obtenir, avec la permission de prêcher aux infidèles du Levant, les indults nécessaires à leur ordination sacerdotale. Seul Ignace resta à Venise; il craignait que sa présence ne compromît leur démarche; trop de soupçons et de calomnies le précédaient partout où il allait. De plus, il y avait à Rome de puissants personnages dont il redoutait les préventions[2]. Il divisa donc ses amis en trois bandes, mettant un prêtre dans chaque groupe et mélangeant les nationalités[3].

C'était encore un voyage d'une centaine de lieues. Il fut extrêmement pénible. Il pleuvait sans discontinuer et ils allaient à pied. Ils cheminaient en véritables pauvres, mendiaient leur pain, observaient rigoureusement le jeûne du

1. *Op. cit.*, p. 475 ; — POLANCO, p. 57 ; — LAINEZ, p. 114 et 142. Rodriguez raconte un autre fait analogue. Un Père fit coucher avec lui un lépreux qu'on voulait éconduire. Le lendemain, le malade avait disparu lui laissant son mal. Deux jours après, le mal guérissait. On ne nous dit pas le nom du Père. Certains auteurs (FLUVIA, *Vida de San Ignacio*, l. III, ch. v ; CLAIR, *Vie de saint Ignace*, p. 199) croient qu'il s'agit encore de Xavier. Mais Rodriguez met le fait au compte d'un de ceux qui travaillaient à l'hôpital des saints Jean et Paul.

2. POLANCO, I, p. 56, 64. — Gonzalvez DA CAMARA, p. 93 ; — *Ep. S. Ignatii*, t. I, p. 114, 118.

3. RODRIGUEZ, p. 478 et suiv. ; POLANCO, p. 57.

carême, ne se réservaient jamais rien pour le lendemain. Ils passaient la nuit dans les granges ou les étables, souvent les vêtements trempés. Logeaient-ils dans quelque hôpital, ils en profitaient pour catéchiser les pauvres. Pendant la marche, ils évangélisaient les passants ou bien chantaient les psaumes ou les litanies. Dieu sait dans quels lits immondes il leur fallut parfois coucher. Ils tombaient de fatigue, pouvaient à peine avancer. Les rivières étaient débordées. Un dimanche, nous dit Lainez, ils firent dix-huit milles à travers l'inondation, ayant, à certains endroits, de l'eau jusqu'à la poitrine. Or, le matin, ils n'avaient pris qu'une bouchée de pain. Rodriguez ajoute que, sortis de là, ils n'eurent pour se refaire un peu que des pommes de pin ramassées dans un bois[1].

Passé Ravenne, les trois bandes se séparèrent pour trouver plus facilement des aumônes. Certains indices, que nous signalerons plus loin, permettent de croire que, au moins pendant quelque temps, François eut Lainez pour compagnon. C'est peut-être encore François qu'il faut reconnaître dans un épisode rapporté par Rodriguez. « L'un d'eux, dit-il, s'en allait quêtant. Il en aperçut un autre sur le marché, qui, pieds nus, la robe relevée jusqu'aux genoux, demandait aux marchandes l'aumône d'un légume, d'un fruit, et les recevait avec grande humilité. Et alors, comparant d'une part la pauvreté et l'abaissement de son compagnon, d'autre part son admirable érudition et son savoir de premier ordre uni à un beau talent, toutes ses qualités du cœur qui eussent pu lui valoir la gloire humaine, il se sentit si profondément ému qu'il n'est pas de mots pour l'exprimer. » Bartoli, en reproduisant ce trait, ajoute aux qualités naturelles énumérées par Rodriguez, la noblesse et la fortune. Or, seuls, Rodriguez lui-même et Xavier étaient de famille noble, et malheureusement Bartoli ne nous dit pas où il a pris ce détail[2].

Au milieu de ces privations, les âmes débordaient de joie; il arrivait aux voyageurs d'en perdre le sommeil[3]. Les compa-

1. Lainez, p. 115; Rodriguez, p. 480.

2. Rodriguez, 484; Bartoli, *Vita di S. Ignacio*, l. II, n°32. Le P. Tellez (*Chronica da C. de J. na Prov. de Portugal*, Lisbonne, 1645, t. I, p. 23) croit qu'il s'agit ici de Lainez.

3. Lettre du P. Brandão, Rome, 20 février 1551. *Epist. Mixtae*, t. II, p. 515.

gnons de notre saint ne feront plus guère d'aussi rudes voyages. Pour lui, ce mois de fatigues excessives, venant après cinquante jours de marches à travers les Alpes et deux mois de travaux à Venise, n'est qu'un prélude. Dieu ne lui donnera que quinze ans de labeur, mais aussi quinze ans de courses sans haltes ni repos, et surtout sans la consolation d'avoir près de lui ses frères tant aimés de la première heure.

Enfin les voyageurs étaient à Rome. Xavier et les autres Espagnols prirent gîte à l'hospice de leur nation. Ils furent recommandés au pape par un de ceux-là mêmes dont Ignace redoutait l'influence, le docteur Ortiz. Paul III les accueillit, les fit discuter devant lui avec ses théologiens pour juger de leur savoir, les bénit, leur permit de se faire ordonner prêtres par quelque évêque que ce fût, la science leur tenant lieu de patrimoine [1]. Il autorisa leur voyage en Orient, et approuva leurs projets apostoliques, mais il ajouta : « Je crains que vous ne puissiez aller à Jérusalem. » Il savait en effet que Venise se préparait à déclarer la guerre aux Turcs. Il n'en dit pas plus long et les congédia [2].

Les Pères n'avaient plus qu'à revenir à Venise. Or, vers ce temps-là, Dieu commençait à faire entrevoir à François son avenir apostolique.

« Voici ce que le Père Maître Lainez m'a conté, écrit le Père Ribadeneira : au temps où les Pères allaient, en Italie, par les hôpitaux, le Père François et le Père Maître Lainez dormaient près l'un de l'autre. Plusieurs fois, en se réveillant, le Père François lui disait : « Jésus ! que je suis moulu [3] ! savez-vous ce que je « rêvais ? Je portais sur le dos un Indien, et il était si lourd que « je ne pouvais le soulever. » Cela se produisit plusieurs fois [4]. »

Une autre fois, Simon Rodriguez, qui couchait dans la même chambre d'hôpital, était réveillé par des exclamations. « *Mas, mas, mas !* criait Xavier dans son sommeil, encore, encore plus ! » Pressé de questions, Xavier se taisait, mais plus tard, à Lisbonne, sur le point de s'embarquer, il s'expliqua : « Vous

1. Voir l'indult, *Scripta de S. Ignacio*, p. 544.
2. Rodriguez, p. 485, 487.
3. *Molido*.
4. Ribadeneira, *De Actis S. Ign.* (*Scripta de S. Ignacio*, t. I, p. 382) ; cf. Ribadeneira-Clair, p. 245.

souvenez-vous, frère Simon, lui dit-il, de cette nuit, dans l'hôpital de Rome où je vous réveillai par mon cri répété : *Mas, mas, mas ?* Vous m'aviez demandé ce que cela voulait dire, et je vous répondis que ce n'était rien. Sachez maintenant que je me voyais en de très grands labeurs et périls pour le service de Dieu Notre-Seigneur. En même temps, sa grâce me soutenait et m'animait à tel point que je ne pouvais m'empêcher d'en demander davantage. J'espère que l'heure est proche où ce qui me fut montré d'avance va se réaliser [1]. »

IV. — *Le Sacerdoce* (juin 1537-mars 1538).

Dans le courant de mai, les Pères étaient de retour à Venise. Il leur restait un mois environ avant les premiers départs pour la Palestine. Ils se remirent à leurs œuvres de charité et s'occupèrent de leur voyage.

D'abord ils renouvelèrent leurs vœux entre les mains du légat Jérôme Verallo [2]. Puis, usant des indults obtenus à Rome, ceux qui n'étaient pas prêtres se firent conférer les saints ordres. François reçut des mains de Mgr Vincent Nigusanti, évêque d'Arba, en même temps qu'Ignace, Bobadilla, Lainez, Salmeron, Codure, Rodriguez, les ordres mineurs le 10 juin, le sous-diaconat le 15, le diaconat le 17. Enfin le 24, en la fête de saint Jean-Baptiste, il fut ordonné prêtre [3]. Le prélat déclara que jamais ordination ne l'avait autant consolé. La consolation des nouveaux prêtres, parmi lesquels deux devaient monter sur les autels, rejaillissait jusqu'à lui [4].

Ils ne se hâtèrent pas de dire leur première messe. Il leur sembla qu'à cet acte, le plus grand auquel des hommes pussent collaborer, il fallait apporter une préparation non commune. Ils allaient en avoir le loisir, car la guerre venait d'éclater entre Venise et Soliman. Les Turcs bloquaient l'Adriatique, et, de longtemps, aucun vaisseau ne pourrait prendre la mer. Ils

1. Cros, *Vie*, I, p. 148.
2. Rodriguez, p. 487.
3. *Scripta de S. Ign.*, p. 117, 144, 154.
4. Lainez, p. 144; Rodriguez, p. 488; Polanco, p. 59.

essayèrent d'abord de mener de front leur préparation et les travaux d'hôpital; au bout d'un mois, il fallut y renoncer, et ils résolurent d'aller chercher la solitude hors de Venise. Ils se dispersèrent deux par deux dans les villes de la République. Leur but était, tout en vivant d'aumônes, de faire deux parts dans leur vie, la plus large donnée à la contemplation, l'autre laissée à l'apostolat. On était à la fin de juillet 1537[1].

Lainez et Le Fèvre se rendirent donc à Vicence, où Ignace devait les rejoindre. Les autres allèrent chercher leur ermitage auprès de Trévise, Vérone, Bassano. François et Salmeron s'en furent à Montselice, petite ville à quatre lieues de Padoue. Ils avisèrent, dans un faubourg, une chaumière abandonnée, sans portes ni fenêtres. Pour lit, le sol nu. De temps en temps, ils paraissaient sur la place et prêchaient; le plus souvent, ils se tenaient enfermés dans leur solitude[2].

Ces jours furent, pour tous, marqués par des grâces de choix. Ignace, dit-on, y retrouva ses extases lumineuses de Manrèse[3]. Nous ignorons ce qui se passa pour Xavier. Au bout de quarante jours, ils sortirent de leur Thébaïde, et se répandirent, deux ou trois mois durant, dans les villages voisins[4].

Ils allaient sur les places. De la voix, de la main, du bonnet, ils appelaient les gens et commençaient à prêcher. On se moquait de leur mauvais italien. « Peu ou point d'auditoire quelquefois, nous dit Lainez; mais c'était là pour nous exercice de mortification plus qu'autre chose, et quand même, il se faisait toujours un peu de bien. » Du reste, les moqueries ne durèrent pas. On finit par sentir que ces étrangers étaient de vrais apôtres, et l'Esprit-Saint donnait à leur pénible éloquence une efficacité merveilleuse.

Dans le courant de l'automne, Ignace réunit tous ses disciples autour de lui. Xavier quitta Montselice et vint à Vicence. Il trouva ses amis dans un couvent abandonné, San Pietro in Vanello, vieille bâtisse en ruines, au toit délabré, sans fenêtres ni portes. Là, tous ensemble reprirent leur vie de pénitence et

1. Polanco, 59-60. — Camara, p. 117, etc.
2. Turssellini, l. I, ch. vi; Rodriguez, p. 488-489.
3. Lainez, p. 93-94.
4. *Ibid.*

de missions. Enfin ils jugèrent que le moment était venu pour eux de célébrer leur première messe[1].

Ce fut à Vicence que Xavier offrit à Dieu ses prémices sacerdotales. A quelle date, et dans quelle église ? Nous l'ignorons. Ce que dut être pour lui ce jour béni, on peut l'entrevoir à la ferveur extatique avec laquelle il monta toujours à l'autel. « Il immolait, dit son premier historien, la céleste et salutaire hostie à la divine majesté avec une joie mêlée de larmes. On eût dit non pas qu'il croyait, mais qu'il contemplait de ses yeux ce qui est caché dans le sacro-saint mystère. Si ardente était son âme, si brûlant son visage, qu'à le voir pleurer, les assistants ne pouvaient s'empêcher de pleurer eux-mêmes. Par la suite, tout le cours de sa vie, il garda ce vif sentiment de piété, et l'on eût toujours dit un nouveau prêtre qui, pour la première fois, goûte les douceurs de l'autel[2].»

Cependant la vie que, depuis un an, menaient les disciples d'Ignace était par trop dure. Les forces humaines n'y pouvaient suffire. Rodriguez, tombé malade à Bassano, fut un moment en danger ; mais Ignace le guérit. Ignace à son tour et Lainez furent terrassés par la fièvre. Rodriguez retomba, puis François. Tous deux furent portés aux Incurables. Ils n'y furent guère mieux qu'à San Pietro. On ne trouva pour eux deux qu'un petit lit fort étroit, dans une large annexe ouverte à tous les vents. L'un, brûlant de fièvre, eût voulu se découvrir un peu ; l'autre, saisi de froid, tremblait de tous ses membres. Mais Dieu les comblait de faveurs.

« Une nuit, raconte Rodriguez, l'un des Pères — c'était Xavier, — qui était alors pleinement éveillé, à ce qu'il disait, eut une apparition de saint Jérôme, un de ses patrons les plus chers (patron de famille, on s'en souvient). Le saint le consola et lui dit très affectueusement : « Vous, vous passerez l'hiver à Bologne et vous aurez beaucoup à y souffrir. Quant à vos compagnons, ils iront les uns à Rome, les autres à Padoue, à Ferrare, à Sienne[3]. »

Peu après, François était guéri. Quand il reparut au milieu

1. Rodriguez, p. 490; Polanco, p. 61 etc.; Lainez, p. 144.
2. Tursellini, l. I, ch. vi.
3. Rodriguez, p. 490.

de ses frères, ils venaient de prendre une grande décision. Il était évident qu'ils ne pourraient pas cette année-là passer en Palestine. Il restait encore un mois ou deux avant l'expiration du délai prévu dans le vœu de Montmartre. Mais c'était l'hiver et la guerre continuait. La première partie de leur programme était désormais irréalisable. En conséquence, il fut réglé qu'Ignace irait à Rome avec Lainez et Le Fèvre se mettre à la disposition du pape et prendre ses ordres. Les autres, en attendant, se disperseraient deux à deux dans les universités de la région pour prêcher, catéchiser, confesser, et, s'il était possible, recruter quelques adhérents[1].

Avant de se séparer, ils se demandèrent ce qu'il y aurait à répondre à qui voudrait savoir ce qu'ils étaient. « Ils se mirent en prière, dit Polanco, et réfléchirent sur le nom qui leur convenait. Ils considérèrent qu'il n'y avait entre eux d'autre chef que Jésus-Christ, le seul qu'ils entendissent servir. Il leur parut donc qu'ils devaient prendre le nom de celui qu'ils voulaient à leur tête, et qu'ils s'appelleraient la *Compagnie de Jésus*[2]. » Ils fixèrent encore quelques points pratiques : vivre d'aumônes, loger dans les hôpitaux, être supérieur à tour de rôle, prêcher la pénitence, entendre les confessions, servir les malades[3]. Puis chacun gagna son poste. Xavier et Bobadilla avaient en partage la grande université de Bologne[4].

Ils y arrivèrent en octobre et prirent gîte à l'hôpital. Dès le premier jour, notre saint alla prier en l'église de saint Dominique, devant la châsse du patriarche des Frères Prêcheurs. Près des restes vénérés de celui qui fut le père de tant d'apôtres, eut-il quelque révélation plus précise de son avenir? Il est certain du moins que la flamme du zèle s'aviva en lui : « Je l'entretins très familièrement alors, raconta plus tard le Père J. Domenech. Presque toujours la conversation tombait sur les Indes et la conversion des infidèles. Il montrait une grande ferveur et un grand désir d'aller aux Indes[5]. »

1. Rodriguez, p. 491; Polanco, p. 61; Lainez, p. 118.
2. Polanco, p. 72, cf. Astrain, p. 89, note 2.
3. Rodriguez, p. 491.
4. Camara, p. 145; Rodriguez, p. 491, etc. Par erreur Polanco (p. 62) donne Salmeron pour compagnon à Xavier. Cf. *Epist. P. Broet*, p. 197, note.
5. Ribadeneira dans *Scripta*, p. 382; Ribadeneira-Clair, p. 245.

Devant cet autel, nous disent encore ses historiens, il versait des larmes en abondance. Les assistants contemplaient étonnés ce prêtre inconnu, jeune encore, d'une ferveur si extraordinaire. Une dame espagnole, tertiaire dominicaine, venue à Bologne pour finir ses jours près du saint tombeau, en fut frappée et voulut lui parler. Prenant avec elle une de ses amies, elle lui demanda la faveur d'un entretien. On ne causa que des choses de Dieu ; Xavier le fit d'un tel accent que l'autre tertiaire, sœur Isabelle Casalini, se retira bien convaincue qu'elle avait vu un saint. « Cette conversation, disait-elle, m'anima fortement à la pratique de toute vertu. » Elle en parla à son oncle dom Jérôme Casalini de Forli, chanoine de San Petronio et recteur de l'église Santa Lucia, et fit si bien que le chanoine offrit aux deux Pères l'hospitalité de sa maison et de son église[1].

Le saint ne put refuser le logement; mais jamais on ne put l'amener à se nourrir d'un autre pain que celui de l'aumône. On l'épiait pendant la nuit et dom Jérôme put constater de ses yeux que le temps du sommeil se passait pour lui à se mortifier et à pleurer sur les souffrances de Jésus en croix. Il essaya de le modérer un peu, ce fut en vain. Plus tard, il porta sur lui ce témoignage :

« Il parlait peu, mais ses paroles étaient d'une efficacité merveilleuse. Dans ses prédications, telle était son ardeur qu'elle se communiquait vite à l'auditoire. Je l'ai vu souvent répandre d'abondantes larmes à l'autel, surtout quand il célébrait la messe de la Passion. Ainsi l'ai-je vu quelquefois tellement ravi au memento des vivants qu'on ne pouvait le tirer de son ravissement, et il fallait attendre jusqu'à une heure entière qu'il en revînt de lui-même. On peut bien dire de lui qu'il était homme de grande oraison et, comme Daniel, un « homme de désir. »

La journée se passait auprès des malades, des prisonniers, des pauvres, des malheureux de toute sorte. « Il parcourait les rues agitant son chapeau et criant : « Venez ouïr la parole de Dieu. » Le premier banc venu lui servait de chaire. Il prêchait dans un mauvais italien chamarré de français et d'espa-

1. Tursellini, l. I, ch. vii ; Lucena, l. I, ch. vi ; P. Seb. Gonçalvez, cité par le P. Cros, *Vie*, t. I, p. 144-145.

gnol. « Il recommandait surtout la fréquentation des sacrements, remèdes souverains contre le péché, et dès lors se renouvela à Bologne la coutume de communier comme dans la primitive église; aussi s'opéra-t-il dans cette ville, chez un grand nombre, changement notable de vie[1]. »

Saint Jérôme avait promis à François une lourde croix pour son séjour à Bologne. Il retomba malade. L'hiver était dur et malsain. « Ce n'était, dit Rodriguez, que brouillards, pluies froides et continues[2]. » Une violente fièvre quarte commença à miner l'organisme déjà fatigué du missionnaire ; il n'en continua pas moins ses œuvres de zèle[3].

Cependant l'année prévue par le vœu de Montmartre s'était écoulée sans que s'offrît l'occasion attendue pour la Palestine. Maintenant les Pères étaient libres de leurs démarches. Restait à venir rendre compte au pape de leurs travaux et à s'offrir pour de nouveaux labeurs[4]. Ils prirent donc le chemin de Rome.

V. — *A Rome* (avril 1538-mars 1540).

François reparut parmi ses frères vers la fête de Pâques 1538[5]. Ils furent effrayés de son état. Plusieurs ne lui donnaient pas deux mois à vivre : « Il avait tant souffert, dit Rodriguez, de la fièvre, du froid, de la pauvreté, du manque de tout, qu'il était pâle et maigre, méconnaissable. Ce n'était plus un homme vivant, mais un cadavre. Aussi, quand je le retrouvai à Rome, décharné, chétif, à bout de forces, je ne pensais pas qu'il pût jamais reprendre le dessus... je le croyais désormais incapable de tout travail[6]. »

Ses frères prêchaient et confessaient. Dès qu'ils avaient reçu du cardinal vicaire les autorisations indispensables, ils s'étaient partagé sept églises, au cœur de la ville, dans les quartiers populaires de l'ancien Champ de Mars[7]. Des sermons

1. Gonzalvez, *loc. cit.*
2. Rodriguez, p. 491-495.
3. Lainez, p. 119.
4. Rodriguez, p. 498.
5. Pâques tombait le 21 avril.
6. *Ibid.*, p. 491.
7. *Scripta de S. Ignatio*, I, p. 548; — Polanco, p. 64, 65.

à cette saison de l'année, étaient chose anormale[1]. Les fidèles vinrent cependant écouter les orateurs espagnols et français. Des œuvres furent fondées, orphelinats, asiles, ouvroirs. Les prêtres des paroisses se piquèrent d'émulation. L'on fit le catéchisme aux enfants ; la prédication devint plus régulière aux dimanches et jours de fête[2].

Quelle part François prit-il à ces labeurs ? Son nom ne figure pas sur la liste des prédicateurs que nous fournissent Polanco et Ribadeneira. Par ailleurs, Bartoli l'associe à Le Fèvre dans l'église Saint-Laurent in Damaso. Mais, épuisé comme il l'était, que pouvait-il faire, au début surtout, qu'aider un peu son confrère plus vaillant[3] ?.

A peine commençait-on à récolter quelque fruit, qu'un orage éclata. Les Pères avaient dévoilé le luthéranisme caché d'un ermite de saint Augustin, dont l'éloquence était très goûtée. Il répliqua, désignant clairement Ignace comme un hérétique chassé des universités. Un faux témoin se trouva pour appuyer ses dires, Michel le Navarrais, l'ancien domestique de François à Sainte-Barbe, un pauvre sire, sans caractère, sans lettres, sans mœurs. A Paris, il avait déjà essayé de tuer Ignace. Pourquoi ? peut-être pour avoir pris trop d'ascendant sur son maître. Une voix mystérieuse l'avait arrêté, comme il montait l'escalier, prêt à faire son mauvais coup. A Venise, il s'était présenté pour disciple à Ignace, qui l'avait éconduit. Maintenant il se vengeait[4].

La calomnie fit son chemin, et les Pères passèrent dans le public pour des criminels. Mais Notre-Seigneur lui-même, dans une vision célèbre, avait promis à Ignace qu'il ne l'abandonnerait pas. Le saint voulut être jugé dans les formes, et, comme ses compagnons étaient compromis avec lui, il écrivit dans les villes où ils avaient prêché pour obtenir des attestations officielles de leur orthodoxie. Cela fait, il attendit en paix.

Dieu intervint. L'accusateur ne put maintenir son réquisitoire sans se contredire. Il parlait de condamnations inquisitoriales

1. P. Tacchi Venturi, S. J., *Storia della Compagnia di Gesu in Italia*, Rome, 1910, t. I, p. 31.
2. Rodriguez, p. 498, 499 ; — *Epist. S. Ignatii*, t. I, p. 139 ; — Polanco, p. 65.
3. Bartoli, *Asia*, l. I, n. 8.
4. Polanco, p. 60 ; — Rodriguez, p. 504 ; — *Ep. Mixtae*, I, p. 1.

à Alcala et à Paris. Justement trois des juges qui avaient absous Ignace se trouvaient à Rome[1]. Puis arrivèrent les pièces qui justifiaient ses disciples. Citons celle qui vint de Bologne.

« Augustin Zanetto, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, évêque de Sébaste, vicaire général et suffragant de Bologne au spirituel et au temporel, à tous ceux qui verront ces présentes lettres, et à chacun, salut éternel dans le Seigneur. Par les présentes, nous affirmons avec certitude et sincérité, et nous attestons devant Dieu que François Xavier et Nicolas Bobadilla, prêtres, ont, dans notre ville de Bologne, avec notre permission, prêché une doctrine pure et chrétienne, sans aucun mélange des erreurs de Luther; que, de plus, ils ont travaillé de toutes leurs forces à extirper cette hérésie. Par ces prédications, ils ont fait un grand bien à cette cité; leurs bonnes vies et mœurs, louées par tout le monde, ont confirmé leurs enseignements. Il est donc faux qu'ils aient quitté Bologne en fugitifs, mais ils sont partis pour vaquer à leurs affaires et semer ailleurs la bonne semence qu'ils nous avaient distribuée[2]. »

Toute l'affaire se termina le 18 novembre 1538 par un acquittement en règle[3].

Dans les épreuves communes, Xavier avait eu sa part. Mais il devait avoir sa croix particulière. On voulut l'envelopper dans la honte d'une de ses pénitentes qu'il croyait pieuse et avec laquelle il s'était entretenu de Dieu. Même injurieuse imputation tomba vers le même temps sur le Père Codure. Dieu permit que les vrais coupables fussent découverts. Ce fut une leçon. Saint Ignace comprit qu'en pareille matière, les apôtres ne sauraient être assez prudents, et prendre des mesures assez minutieuses. Lui aussi, plus tard, dans les Indes, Xavier donnera à ses missionnaires des règles fort détaillées et fort sages. A tout prix, il faut que l'honneur du prêtre soit au-dessus de tout soupçon[4].

Rapprochons de ce fait un autre épisode. Les Pères habitaient alors, au pied de l'*Ara Caeli*, place Margana, près de

1. Polanco, p. 67; — Rodriguez, p. 504; — Camara, p. 96; — Ribadeneira-Clair, p. 233.
2. *Acta S.S.*, 31 juillet, p. 478.
3. *Scripta*, p. 627.
4. Camara, p. 95.
5. Au nº 16 de la via Delfini.

la Torre del Melangolo une maison que l'on disait hantée[5]. Rodriguez était malade. Ignace lui avait donné François pour infirmier. Pendant une nuit d'insomnie, le Père Simon attendait l'heure de prendre un remède; il regardait le saint couché sur une natte près de son lit et il songeait aux admirables vertus de son frère. Tout à coup, Xavier se lève en sursaut, pousse un cri et gesticule comme pour éloigner un ennemi, multipliant les invocations pieuses, et répandant un flot de sang par le nez et la bouche. « Qu'y a-t-il? lui demanda le malade. — Rien, dit Xavier. — Comment rien? reprit Rodriguez, et vous vomissez le sang! » Mais Xavier se tut et l'on crut que le diable l'avait pris à la gorge. Plus tard, en Portugal, le saint voulut bien s'expliquer. Il avait rêvé être en voyage, il arrivait dans une auberge et une femme voulait le porter au mal. L'effort qu'il avait fait pour repousser la tentatrice avait été si violent qu'un vaisseau s'était rompu dans sa poitrine[1].

Entre temps il avait repris quelques forces. Celui que, dix mois auparavant, l'on croyait perdu, était capable maintenant de prêcher, de confesser, de faire le catéchisme. Il travaillait à Saint-Louis-des-Français[2]. Sans doute il eut sa part aussi dans les labeurs qui remplirent le rude hiver de 1538-1539. Comme ses compagnons, il dut aller chercher les pauvres affamés qui par centaines mouraient de froid au coin des rues et les abriter dans la maison, quêter pour eux, emprunter des lits, chercher du bois, de la paille et du pain[3].

Quand vint le carême, une tâche d'un autre genre s'imposa. Il s'agissait, pour Ignace et ses amis, de donner à leur association une forme définitive. S'ils voulaient obtenir du Saint-Siège une reconnaissance officielle, il leur fallait préciser leur but, leur genre de vie, le lien qui les unissait. Leur société, dans les vues de la Providence, n'était pas destinée sans doute à être viagère : elle devait survivre à la mort des fondateurs. De plus des jeunes gens s'offraient à les suivre, il fallait pouvoir leur dire d'une façon précise ce qu'on était et ce qu'on voulait. De là de longues délibérations dont le détail appartient à l'histoire

1. Rodriguez, p. 502: — Lettre du P. Vasquez, dans *Scripta*, p. 570-571.
2. *Mon. Xav.*, Ep. 2, p. 209-210.
3. Polanco, p. 65.

générale de l'ordre. N'en retenons que ce qui touche d'un peu près à la vie de saint François Xavier.

C'est là, en des séances intimes, où, après les labeurs du jour, les Pères se réunissaient pour discuter, que furent définitivement fixées les grandes lignes originales de la Compagnie. L'apôtre des Indes ne connaîtra pas les *Constitutions*[1] élaborées par son bienheureux Père ; mais il connaîtra la formule officielle de l'Institut, par lui et ses frères mûrement examinée dans la prière, puis présentée au pape Paul III et intercalée dans la bulle *Regimini*. Aux Indes, il n'aura pas d'autre règle à faire observer.

De plus, s'il est vrai qu'entre Ignace et lui régna une étonnante conformité de vues, qu'à des milliers de lieues l'un de l'autre, en des conditions très différentes, ils donnaient aux mêmes difficultés pratiques les mêmes solutions[2], le fait s'explique par ces longs entretiens dont Ignace avait été l'âme et où ses disciples s'étaient imprégnés doucement de son esprit et de sa prudence surnaturelle.

Ajoutons que, plus d'une fois dans ces discussions, on parla de l'apostolat des gentils. Dès la première séance on demanda : « Etant donné que nous avons voué notre vie au Christ Notre-Seigneur et à son vicaire sur la terre, pour qu'on dispose de nous et qu'on nous envoie où l'on jugera notre présence plus utile, chez les Indiens, les hérétiques, les fidèles et les infidèles, quels qu'ils soient, vaut-il mieux pour nous être liés et réunis en un seul corps, si bien qu'il n'y ait pas de séparation matérielle, si grande qu'on la suppose, qui nous puisse disjoindre ? » La discussion ne dut pas être longue et la réponse fut : « Puisque le Seigneur très clément et très bon a daigné nous unir, nous faibles hommes, de patries et de mœurs si différentes, nous ne devons pas briser les liens que Dieu a formés, mais les resserrer et les fortifier toujours plus... d'autant que l'union des cœurs est, pour la vertu, une source de force et d'énergie dans la poursuite des entreprises les plus ardues[3]. » Nous nous souviendrons de cette déclaration quand, plus tard, dans les lettres

1. *Constitutiones latine et hispanice*, Madrid, 1892. — Voir à l'appendice les procès-verbaux de ces discussions.
2. MICHEL, *Vie de S. François Xavier*, p. 455 et suiv.
3. *Constit.*, p. 298.

de notre saint, nous rencontrerons ses ardentes effusions d'amour pour la Compagnie et son Père Ignace, quand il déclarera que toute sa force, il la doit aux prières de ses frères restés en Europe.

Le lien de cette société sera-t-il l'obéissance ? Autrement dit, formera-t-elle un nouvel ordre religieux? Après une longue et méthodique discussion, la réponse unanime fut affirmative. Puis il fut décidé que l'obéissance au souverain pontife ferait l'objet d'un vœu spécial. Ils s'engageaient à être à son entière disposition pour toutes les missions où il leur ferait l'honneur de les employer, et ils précisaient, « en quelque pays que ce fût, aux Indes, chez les hérétiques, chez les fidèles, et chez les infidèles ».

Cette question des missions lointaines en fit surgir une autre. Ceux qui s'offriraient ainsi au pape devaient nécessairement remplir certaines conditions de talent et de savoir. Fallait-il cependant s'interdire de recevoir des compagnons de moindre mérite naturel peut-être, théologiens médiocres par exemple, mais vertueux et rachetant certaines lacunes par d'autres qualités? On ne le crut pas. A supposer même qu'ils ne fussent capables que d'une chose, prêcher aux infidèles le Christ Sauveur, ou enseigner aux fidèles le Notre Père et les commandements, on pourrait encore les recevoir, s'ils avaient le même esprit d'obéissance que les autres[1].

La distinction capitale, dans l'institut de saint Ignace, entre les profès qui font des vœux solennels, et les coadjuteurs, prêtres ou laïcs, qui ne font que des vœux simples, était en germe dans cette décision. D'autre part, elle éclaire à l'avance certains épisodes de la vie de Xavier. Jugeant les choses à distance et un peu *a priori*, il croyait, lui et ses frères, qu'au missionnaire suffisait la science d'un bon catéchiste. Bientôt il acceptera pour collaborateur un homme dont il connaît fort bien ce que, par un charitable euphémisme, il appelle la *simplicité*.

Simon Rodriguez partira du même principe, lorsqu'il enverra aux Indes des sujets pieux, mais peu lettrés, si bien qu'on se plaindra dans la colonie de ne recevoir que le rebut des

1. *Constit.*, p. 300.

maisons d'Europe. Peu à peu les supérieurs se feront une idée plus exacte des choses. Saint Ignace, dans ses constitutions, modifiera cette décision de la première heure, et ce sera dans le sens de la sévérité[1].

D'autres points furent discutés encore. Le 24 juin 1539, le travail était fini, et, peu après, la « formule » de la compagnie pouvait être présentée à l'approbation du pape[2].

L'ordre nouveau était maintenant constitué dans ses lignes essentielles. Il pouvait entrer en scène et jouer son rôle apostolique. Et déjà Paul III commençait à utiliser sa bonne volonté. Il envoyait Rodriguez et Broët réformer un couvent de Sienne, Bobadilla évangéliser Naples, Le Fèvre et Lainez prêcher à Parme, Le Jay à Bagnorea[3].

Dans cette dispersion des ouvriers, que devenait maître François ? Ignace le retenait à ses côtés comme secrétaire. Il correspondait avec les Pères en mission, répondait à leurs demandes, leur communiquait les nouvelles, pas assez souvent au gré de quelques-uns[4].

Le jeune et joyeux Père Estrada se plaignait un jour d'avoir envoyé à Rome plusieurs relations et de n'avoir point reçu de réponses. « A qui la faute ? A *signor* maître François, bien entendu ; le froid lui engourdit les mains et il ne semble même pas se douter que le feu est fait pour réchauffer. » Aimable reproche d'un benjamin à un aîné trop mortifié[5].

Xavier allait-il rester enfermé dans ce cercle étroit d'occupations paisibles, confessant beaucoup, mais, en dehors de cela,

1. *Const.*, P. Iª, cap. II.
2. Astrain, p. 97.
3. Lainez, p. 121. — *Ep. P. Broeti*, p. 260.
4. Lettres envoyées alors à Xavier : — 4 décembre 1539, du P. Le Fèvre à Xavier et à Codure ; (P. Fabro (Le Fèvre), *Cartas y otros escritos*, n. 1.) 3 février 1540, du P. Estrada à Ignace et à Xavier (Polanco, I, p. 85) ; 25 mars 1540, de Le Fèvre à Codacio et à Xavier (*Cartas*, n. 2) ; 7 avril 1540, item (*Cartas*, n. 3).

On trouve çà et là des allusions à des lettres perdues de Xavier : *Epist. mixtae*, t. I, p. 29, dans une lettre de Estrada, du 25 septembre 1539 ; *ibid.*, p. 36 dans une lettre du P. Araoz à saint Ignace.

5. *Ep. Mixtae*, p. 40, 41. — Un moment on croit entrevoir Xavier à Sienne près de Rodriguez. Le procès-verbal des délibérations du 23 mai (*Constit.*, p. 300) ne porte pas leurs signatures. Or vers ce temps-là Rodriguez fut envoyé à Sienne (en mai, d'après Orlandini, l. II, n. 69). Il avait un compagnon : « Ecce modo, S. Pont. mittit ex nobis *duos* in civitatem senensem » (*Constit.*, p. 299 A). Rodriguez, p. 509, n'indique que Broët, mais peut-être au début eut-il un autre compagnon (*Constit.*, p. 300, note).

vivant de la vie tranquille de communauté, entre son père Ignace et les recrues qui venaient remplir la petite maison? Dans la distribution du travail, ne lui donnerait-on pas enfin une part égale à ses désirs?

Tout à coup, une horizon immense lui fut ouvert. Il entrevit le sens caché de certains songes. Il comprit ce qu'était cet Indien qu'il lui semblait parfois porter sur ses épaules défaillantes. Ignace l'avertissait, que, le lendemain, il allait partir pour Lisbonne et pour les Indes.

LIVRE SECOND

SUR LE CHEMIN DES INDES

1540-1542

CHAPITRE PREMIER

DE ROME A LISBONNE
(Mars-juin 1540)

I. — *Les démarches de Jean III.*

Vers ce temps-là, 4 août 1539, Jean III de Portugal écrivait à son ambassadeur près la cour de Rome :

« Don Pierre Mascarenhas, mon ami, moi le roi. Notre première intention, vous le savez, à moi, comme au roi mon seigneur et père (qu'il soit dans la gloire), dans nos entreprises des Indes, ainsi que dans nos autres conquêtes, et tout ce que nous avons poursuivi avec tant de périls, travaux et dépenses, a toujours été l'accroissement de notre sainte foi catholique. Pour elle, nous avons tout fait de grand cœur. J'ai toujours travaillé pour envoyer des hommes savants et vertueux en toutes les parties de mes domaines, des gens dont le principal office fût de prêcher et de donner toute espèce d'enseignement nécessaire aux nouveaux convertis. Grâce à Notre-Seigneur, les efforts ont été bénis. Le bien va grandissant, et j'y vois la preuve que Dieu agrée ce que j'ai fait, lui, sans le secours spécial duquel ce bien n'eût pas été réalisé. Mais j'y vois de plus l'obligation, non seulement de continuer ce qui a été commencé, mais aussi, à mesure que le travail grandit, d'augmenter le nombre des ouvriers[1]. »

Le roi s'exagérait assurément l'étendue de ses conquêtes religieuses ; mais il avait raison, quand il disait que, pour les besoins immenses de ses domaines, il avait déjà beaucoup

1. *Ep. S. Ignatii*, t. I, p. 737.

travaillé. Ne venait-il pas de faire partir pour Goa son premier évêque, avec une poignée d'excellents missionnaires franciscains? Mais il voulait davantage.

On venait de lui signaler l'existence à Rome d'une petite société de clercs très pieux, savants, zélés, qui certainement ne demanderaient pas mieux que de seconder ses desseins. Ils lui avaient été indiqués par le principal de Sainte-Barbe, Jacques de Govea, qui les avait eus à Paris comme pensionnaires. En 1538, il leur avait écrit, leur demandant, au cas où Jean III leur proposerait une mission dans les Indes, s'ils accepteraient. Au nom de tous, Le Fèvre avait répondu, 23 novembre. Ils ne demandaient pas mieux que de se rendre à cet appel. Rien ne leur serait plus agréable. Mais ils étaient liés envers le pape. A lui seul de disposer d'eux et de leurs labeurs. Nul mieux que lui ne connaissait les besoins de la chrétienté. Jean III du reste avait été devancé par les Espagnols; ils avaient réclamé auprès du Souverain Pontife quelques Pères pour les Indes Occidentales. Actuellement, on les retenait à Rome où la moisson était vaste. Du reste, ni la distance, ni la difficulté des langues ne les effrayaient; il leur suffisait de faire ce qui plairait à Dieu[1].

De Paris, cette réponse fut envoyée à Jean III. Sur quoi, le 4 août 1539, le roi enjoignit à son ambassadeur de faire une enquête secrète sur ces clercs qu'on disait lettrés, de bonne vie, ayant fait vœu de pauvreté, vivant d'aumônes, fort zélés, faisant grand bien, et prêts à aller n'importe où au premier signe du pape. Si véritablement, disait le prince, ils se proposent d'étendre la foi, de servir Dieu par la parole et le bon exemple, nulle part, mieux qu'en mes conquêtes, ils ne trouveront le moyen de réaliser leurs saints désirs. Du reste, ils seront traités là de telle sorte que rien ne leur manquera pour procurer le service de Dieu. S'il était nécessaire, Mascarenhas agirait auprès du pape; il obtiendrait de Sa Sainteté un ordre devant lequel ces clercs n'auraient qu'à s'incliner. Puis il réglerait leur voyage, fournirait aux dépenses, et les ferait passer en Portugal le plus tôt possible[2].

1. P. 132, 133.
2. P. 738.

Mascarenhas fit son enquête. Le tableau qu'on avait tracé de la vertu des Pères n'était pas exagéré. Lui-même finit par prendre saint Ignace pour confesseur; et, le 10 mars 1540, il écrivait au roi : « Je leur ai transmis votre demande. Ils m'ont répondu qu'ils n'ont aucune décision à prendre, s'étant, par vœu, tout spécialement remis entre les mains du pape. Mais ils sont prêts à aller où le pape leur dira d'aller, fût-ce aux Indes et plus loin encore. Je fus alors parler au pape; je lui dis les intentions de Votre Altesse. Je le suppliai de votre part, si ces clercs sont réellement propres à remplir vos vues, savoir, édifier les peuples récemment gagnés à notre sainte foi, de vouloir bien lui en envoyer quatre. Plus Sa Sainteté vous en enverrait, plus elle vous rendrait service, si nombreux, si variés sont les endroits où vous pouvez les employer au service de Notre-Seigneur.

« Sa Sainteté loua fort les intentions de Votre Altesse et sa pieuse supplique. Elle me dit beaucoup de bien de ces clercs, lettrés, vertueux, du fruit qu'ils font par leurs prédications et saints exercices. Ils lui paraissent très aptes à instruire les peuples néophytes. Mais un voyage si long, si périlleux, doit être accompli librement. A moi donc de les en prier et de lui faire ensuite mon rapport.

« Ici, ma peine fut petite. Avec grande joie, ils acceptèrent l'idée de ce voyage. Alors le pape leur ordonna de l'entreprendre. Quant au nombre, ils ne pouvaient me donner que deux Pères. Car, pour l'heure, ils ne sont que six à Rome ; encore deux vont être envoyés par le pape en Irlande, et de là en Ecosse, à cause des hérésies de cette île[1]. »

Saint Ignace en effet eût été fort embarrassé de donner les quatre missionnaires qu'on demandait. Il n'avait pas encore enrôlé vingt « compagnons », et déjà presque tous étaient engagés ailleurs. Seuls, entre ceux de la première heure, Xavier et Salmeron se trouvaient à Rome. Mais pouvait-on songer à Xavier pour les Indes ? Avait-il repris assez de forces pour une telle mission? Salmeron était destiné à l'Irlande. Heureusement, trois Pères étaient sur le point de revenir de

1. P. 740.

Sienne, leur tâche achevée[1]. Paschase Broët fut donné pour auxiliaire à Salmeron; Estrada fut dirigé sur Montepulciano. Restait Rodriguez. Portugais, ancien boursier du roi à Sainte-Barbe, il était tout désigné pour aller se mettre à la disposition de Jean III. Depuis longtemps du reste, il désirait l'apostolat chez les infidèles. C'était même cet attrait qui l'avait attaché à Ignace, quand celui-ci lui parlait de la Terre Sainte. Il est vrai qu'il revenait de Sienne malade, fiévreux; mais, comme il semblait reprendre ses forces, il fut choisi. Il lui fallait un compagnon, car don Pedro de Mascarenhas allait rentrer en Portugal. Il tenait à emmener au moins deux Pères. Ignace le lui avait promis.

Le saint pensa que Bobadilla remplissait toutes les conditions voulues. Avec son caractère un peu âpre et entreprenant, son dévoûment sans bornes, son mépris de la vie, n'était-ce pas l'homme des missions lointaines ? Il venait de pacifier l'île d'Ischia et prêchait à Naples. Ordre lui fut envoyé de revenir à Rome sans tarder[2].

Rodriguez ne l'attendit pas. Pour lui épargner les fatigues d'un voyage par terre, à travers l'Italie, la France et l'Espagne, Mascarenhas lui réserva une place sur le vaisseau qui emportait ses gens et ses bagages, et qui devait appareiller à Civita Vecchia, le 5 mars[3].

La veille du départ, un jeune prêtre, que rien ne liait encore à la Compagnie, vint se jeter aux genoux de saint Ignace, lui remettant une cédule écrite et signée de sa main. Il y faisait à Dieu, entre les mains des Pères, donation complète de lui-même. Il s'offrait tout spécialement pour accompagner aux Indes ceux qui allaient partir, ne demandant qu'une chose, être leur coadjuteur et leur aide dans les ministères spirituels. Ignace accepta, s'en remettant sans doute à Rodriguez du soin de le former aux vertus religieuses. De ce généreux volontaire, nous ne savons que le nom de baptême et le lieu d'origine. On ne le désigne jamais dans les vieux documents que sous le

1. Polanco t. I, p. 80-81, 86-87. — Ribadeneira dans *Scripta*, p. 381.
2. Polanco, p. 85.
3. *Ibid.*, p. 86; — Ribadeneira, *loc. cit.*, p. 381; — *Ep. S. Ign.*, t. I, p. 740.

nom de *Micer* Paul de Camerino. Humble et doux, faisant plus de besogne que de bruit, nous le retrouverons dans la suite, homme de confiance de François Xavier[1].

II. — *La « mission » des Indes* (15-16 mars 1540).

Bobadilla ne tarda pas à arriver, mais malade, lui aussi, sortant à peine convalescent d'un hôpital de Naples, à moitié paralysé par une violente sciatique. Impossible de songer à lui pour les Indes. Impossibilité providentielle : malgré ses rudes vertus, nul peut-être, parmi les premiers compagnons d'Ignace, n'avait plus besoin d'une autorité forte et douce pour le contenir. Il n'était pas l'homme que réclamera Xavier, patient et doux, docile et maniable, mettant au-dessus de tout l'esprit de paix et de concorde[2].

Mais qui nommer à sa place ? Le temps pressait. L'ambassadeur ne voulait ni différer son départ, ni s'éloigner sans le second missionnaire promis. François ne pouvait ignorer les négociations ouvertes et l'embarras d'Ignace. Par ailleurs ses désirs étaient ardents. Il savait, par révélation, la volonté de Dieu à son égard. Ce n'était pas à lui pourtant de prendre l'initiative. Au mois de mai précédent, les Pères avaient discuté le cas suivant: « Si quelqu'un se sent vivement attiré vers une mission plutôt que vers une autre, à qui pourra-t-il manifester cet attrait ? » Il fut répondu : « Non pas au pape, mais au supérieur. Que s'il s'agit d'un attrait pour les missions en pays infidèles, et que le pape, consulté par le supérieur, s'en remette à lui, le Père en question devra passer dix jours à s'examiner dans la solitude, pour voir s'il y a véritablement la vocation divine, et ensuite, s'en remettre au jugement de la Compagnie[3]. »

L'attrait, François le sentait vivement, et certainement ne l'avait pas caché au Père Ignace. Mais ce n'était pas à lui de hâter l'heure de Dieu. « Tout à coup (nous traduisons Ribade-

1. Voir la notice qui lui est consacrée dans l'*Asia* de Bartoli (l. VII, n. 38).
2. Polanco, p. 85-87 ; — Ribadeneira (*Scripta*, p. 381).
3. *Constit.*, p. 300 et 301. Comparer le texte définitif remanié par S. Ignace, *Constit.*, P. VII, ch. I, n. 3 ; ch. III, n. 1.

neira), Ignace qui était au lit, malade, appela le Père maître François Xavier et lui dit : « Maître François, vous savez comment, par ordre de Sa Sainteté, deux des nôtres doivent aller dans l'Inde, et que nous avions choisi pour cette mission maître Bobadilla. Son infirmité l'empêche de partir. L'ambassadeur ne peut attendre qu'il guérisse. Voilà qui est pour vous. » Aussitôt le béni Père, avec grande allégresse et promptitude, répondit : « Eh bien! en avant! me voici, *pues, sus! héme aqui.* »

C'est avec cette simplicité, sans gestes superflus, sans ombre de mise en scène, que fut décidé, proposé, accepté le départ de Xavier pour l'Orient. « Et cependant, note encore Ribadeneira, en ce temps-là, bien que tous tinssent notre Père Ignace pour leur père véritable et le vénérassent comme tel, cependant la Compagnie n'était pas encore confirmée ; le Père n'était pas encore élu général, et il ne pouvait commander sous peine de péché[1]. »

On était au 14 mars ; l'ambassadeur partait le 15[2]. Notre saint avait devant lui une journée pour régler ses affaires, saluer ses amis, embrasser des confrères qu'il ne devait plus revoir en ce monde, et, sans doute aussi, demander au pape de le bénir, car c'était du pape, et non d'Ignace, qu'il tenait sa mission[3].

Il rédigea ensuite trois pièces. Dans la première, il déclarait approuver à l'avance tout ce qui serait réglé par rapport aux Constitutions, règles, manières de vivre. La seconde était sa formule de profession. Dans la troisième, prévoyant le moment où la Compagnie se donnerait un supérieur, il indiquait le supérieur de son choix[4].

Enfin il recevait d'Ignace ses dernières recommandations, en particulier sur l'ordre et la régularité dans la correspondance. L'enthousiasme profond et concentré du saint fondateur n'excluait pas la méthode, bien au contraire. Dès le premier jour, il avait vu ses fils se disperser par le monde. Il ne voulait pas que l'espace les disjoignît tellement qu'à la longue ils devinssent

1. RIBADENEIRA, *loc. cit.*
2. Le 10 mars, Mascarenhas annonçait son départ pour le 15 (GROS, *Vie*, I, p. 156).
3. « ... Sin que Mtro. Francisco supiese cosa alguna sino un dia antes de su partida » (LAINEZ dans *Scripta*, p. 121 : cf. 147). Les discours que Tursellini, Lucena, etc. mettent sur les lèvres de Paul III et de Xavier sont de simples compositions de rhétorique.
4. *Mon. Xav.*, p. 811-812. Ces pièces sont datées du 15 mars.

étrangers les uns aux autres. Ce n'était pas assez pour lui de l'union des âmes dans une seule et même vocation. Cette union, il la désirait extérieure, sentie, échauffée par la communication des pensées, des œuvres, des projets, des souffrances. Aussi, nous l'avons vu, dès les premiers jours, il avait organisé la correspondance. Ces communications épistolaires feront l'objet d'un chapitre dans les Constitutions. Mais, en homme d'ordre qu'il était, et qui savait le prix du temps, il exigeait que, dans ces lettres, on ne mêlât pas les affaires et les nouvelles, ce qui était pour le supérieur et ce qui était pour la communauté. Les affaires devaient toujours être traitées à part. Ces menues recommandations, auxquelles tel et tel, Bobadilla par exemple, avait grand'peine à se plier, Xavier, nous le verrons, les observa scrupuleusement et jusqu'au bout[1].

Les préparatifs matériels furent des plus sommaires. « Il raccommoda, nous dit Ribadeneira, certains vieux caleçons et je ne sais quelle *sotanilla*[2]. » Pour tout bagage, ses vêtements et son bréviaire[3]. « Quant à l'air de son visage, ajoute-t-on, il montrait bien que Dieu l'appelait là où nous l'avons vu aller[4]. » L'heure des séparations ayant enfin sonné, l'apôtre partit, 16 mars 1540.

III. — *Le voyage de Rome à Bologne.*

De Rome, don Mascarenhas prit d'abord la route de Lorette. François eût voulu faire ce voyage comme tous les autres, à pied, en mendiant, logé et nourri par charité. Mais il fallut compter avec les exigences de l'ambassadeur qui entendait le traiter de son mieux. Un premier sacrifice fut d'accepter un cheval. « Le seigneur ambassadeur, écrivait le missionnaire

1. *Mon. Xav.*, p. 208; cf. *Constit.*, P. VII, ch. I. ; —*Ep. Ign.*, t. I, lettre 74.
2. Ribadeneira, p. 381.
3. Tursellini, l. I, ch. ix.
4. Ribadeneira, *loc. cit.* Les souvenirs de Xavier à Rome sont peu nombreux. Rien à Saint-Louis-des-Français ne rappelle ses longues séances de confessions; mais il a sa statue à Saint-Laurent-in-Damaso. Les maisons qui l'ont abrité ont disparu : à peine si l'on en connaît l'emplacement exact. Quant à l'église du Gesù, où il a un magnifique autel, elle ne fut commencée qu'une quinzaine d'années après sa mort.

au bout de quinze jours, a pour moi tant d'attentions que je ne pourrais vous les détailler. Je ne sais comment je pourrais m'y résigner, sans la pensée que *apud Indos* j'aurai de quoi payer ma dette, fût-ce en donnant ma vie[1]. »

Il n'attendit pas les Indes pour se compenser. Les fourriers de don Pedro avaient beau lui préparer toujours quelque chose de convenable, c'était l'obliger que de prendre sa place. Il était pauvre, et tout est trop bon pour les pauvres. Ce cheval même auquel il fallait bien se résigner, dès qu'un compagnon de route se plaignait de sa monture, il trouvait le moyen de le lui passer, heureux d'avoir une bête moins commode. Le dernier couché, le premier levé ; il se faisait, à la lettre, le serviteur de tous : il pansait et soignait les chevaux, expédiait l'ouvrage des valets pour leur ménager un peu de repos. Son temps se partageait entre ces travaux, la prière et les conversations. Tous les jours, il consacrait plusieurs heures à la prière. Avec ses compagnons de route, il se montrait, ce qu'il fut toujours, affable et gai. Lui-même entrait joyeusement en causerie, et c'était un plaisir de l'avoir avec soi. Comme on le pense bien, tout son entretien alors était de Dieu : il avait cet art des saints de faire, naturellement et sans apprêts, tourner la conversation, des sujets les plus indifférents vers les grandes vérités du salut. Aussi le voyage se transforma-t-il pour l'ambassadeur et son escorte en une longue mission de trois mois. François se fit aimer, gagna la confiance de tous et eut désormais le droit de tout dire[2].

A cette conquête quelques jours suffirent. Il était parti le 16; le 21, jour des Rameaux, il descendait à Lorette. « Ici, raconte Xavier, j'ai confessé l'ambassadeur et je l'ai communié avec tous ceux de sa maison. J'ai dit la messe dans la chapelle de Notre-Dame et le bon ambassadeur obtint que *simul*, avec lui, tous ceux de sa maison communiassent. Et depuis, le jour de Pâques, je l'ai confessé et communié de nouveau, lui et les siens. » Il ajoutait : « Le chapelain du seigneur ambas-

1. *Mon. Xav.*, p. 209. Xavier, comme beaucoup de ses contemporains, aime à mêler du latin à la langue vulgaire. Nous croyons devoir ne pas supprimer ce trait pittoresque. Il disparaît du reste assez tôt de sa correspondance.
2. Tous ces détails sont pris à Tursellini, l. I, ch. ix (cf. Lucena, l. I, ch. viii).

sadeur se recommande fort aux prières de tous et s'offre à venir avec nous aux Indes[1]. »

Un des voyageurs racontait plus tard : « Encore garçon, *hidalgo*, et jeune, et riche, je m'en allai courir le monde. Je visitai la France, l'Allemagne, l'Italie, et finalement j'arrivai à Rome en 1540. Ayant visité don Pierre Mascarenhas, ambassadeur de Jean III, don Pierre voulut que je lui fusse compagnon de voyage pour retourner en Portugal. J'avais la conscience fort chargée, comme il arrive aux jeunes gens riches et libres, en pays étrangers où leur vie échappe à toute surveillance. En chemin, je fis la connaissance de maître François, et lui, me témoigna grande amitié ; il recherchait ma compagnie et me dilatait le cœur par son honnête gaîté, tandis que côte à côte nous cheminions. Peu à peu il en vint à me parler de confession générale et me détermina à la faire. Je la lui fis à lui-même, et avec une grande satisfaction, dans une église qui se rencontra sur la route. Depuis je fus, grâce à Dieu, un autre homme. Il est vrai que maître François avait un don admirable d'imprimer dans les âmes la crainte de Dieu ; je la sentais se répandre en moi pendant qu'il me confessait. Ce fut alors que, pour la première fois de ma vie, je compris ce que c'est qu'être chrétien[2]. »

Tel sera Xavier toute sa vie. Le surnaturel en lui aura toujours quelque chose de si spontané, de si naturel pour ainsi dire, de si gracieux et de si humain, qu'il lui donnera d'entrer dans les cœurs comme chez lui, sans résistance. Sa première action sur les âmes sera toujours de se faire aimer, et il faudra être bien endurci, je ne dis pas dans le vice, mais dans l'orgueil, pour s'en défendre.

Mascarenhas était homme à subir le charme. Bon soldat, ambassadeur habile, d'une intégrité austère qui ne lui vaudra qu'une popularité d'estime à la cour et aux Indes, il sera bientôt pour les Pères de la Compagnie un ami sincère, mais difficile. Il ne se gênera pas pour leur faire sentir, un peu vivement quelquefois, son désappointement en face de leurs défauts. Il les eût tous voulus absolument parfaits, savants et saints. C'est

1. *Mon. Xav.*, p. 209.
2. Cros, *Vie*, I, p. 160-161, citant le P. Séb. Gonçalvez.

qu'il s'en tenait aux premières impressions qu'il avait reçues des fondateurs. A Rome, il avait eu pour confesseur saint Ignace. Pendant un long voyage, il avait pu connaître saint François Xavier. Ce qu'il avait vu lui donnait le droit de ne pas se contenter de peu[1].

De Lorette, les voyageurs gagnèrent Bologne. Après deux années, on s'y souvenait encore de maître François. A la nouvelle que le saint allait reparaître, ce fut, chez ceux qui l'avaient connu, une explosion de joie.

« Un grand nombre d'habitants, raconte Bartoli, l'allèrent visiter, et, pour être plus commodément au service de leur âme, il accepta l'hospitalité du chanoine Casilini, le même qui l'avait naguère hébergé. Le jour ne suffisant pas à la dévotion de tous, il continua à les entendre de nuit; il les confessa et communia de sa main... L'église voisine, Sainte-Lucie, où il devait dire la messe, fut assiégée. Deux heures avant le jour, elle était pleine de gens qui voulaient recevoir sa bénédiction. Dès qu'il parut, toute cette foule se pressa autour de lui, démonstrative et affectueuse. Il dit ensuite la messe avec beaucoup de larmes, et donna un grand nombre de communions[2]. » Lui-même écrivait : « Ici, je suis bien plus occupé de confessions que je ne l'étais à Saint-Louis-des-Français[3]. »

Ce labeur se prolongea tant que dura le séjour de l'ambassadeur à Bologne. Il trouva cependant un moment pour écrire un mot à ceux qu'il venait de quitter. C'est sa première lettre de missionnaire. Elle porte l'adresse : « A mes frères en le Christ Notre-Seigneur, *micer* Ignacio, et *micer* Pedro Codacio, à Rome, en la tour Maranguela, en la maison de *micer* Antonio Frerepau[4]. »

« Le jour de Pâques, dit-il, j'ai reçu vos lettres[5] qui me sont arrivées par le courrier du seigneur ambassadeur, et, avec

1. Cros, *Vie*, t. II, p. 383, note ; — *Litterae Quadrimestres*, t. II, p. 444, etc.; — Diogo do Couto, *Decadas*, D. 7, l. I, ch. xii.

2. Bartoli, *Asia*, l. I, n. 13 ; — *Vie de S. Ignace*, trad. du P. Terrien, t. I, p. 366.

3. *Mon. Xav.*, p. 209, 210.

4. P. 210.

5. De ce courrier, il nous reste la lettre destinée au frère du saint fondateur, Beltran, par le château duquel les voyageurs devaient passer. Elle est datée du 20 mars (*Ep. S. Ign.*, t. I, p. 155).

elles, Dieu sait quelle joie et quelle consolation. Ainsi donc, c'est *tantum* par lettres que désormais nous nous verrons en cette vie, j'en ai peur : dans l'autre seulement *facie ad faciem*, et avec combien d'embrassements ! Tant que durera ce qui nous reste de la vie présente, visitons-nous souvent par lettres. Ainsi ferai-je. »

Puis Xavier rend compte de l'audience très bienveillante que lui a donnée le légat du pape ; il détaille les attentions de l'ambassadeur à son égard, et il termine en faisant dire à une pauvre mère qu'il a laissée à Rome, en deuil de son fils assassiné dans des circonstances que nous ignorons : « A *madona* Faustina Ancolina[1], présentez mes respects. Dites-lui que j'ai célébré une messe pour son Vincentio, le mien aussi ; et que demain j'en célébrerai une autre pour elle. Qu'elle tienne pour certain que jamais je ne l'oublierai, *etiam* quand je serai aux Indes. De ma part, *micer* Pedro (François s'adresse ici au Père Pierre Codacio[2]), mon frère très aimé, rappelez-lui qu'elle m'a promis de se confesser et de communier. Qu'elle m'informe si elle l'a fait et combien de fois. Si elle veut être agréable à Vincentio, son fils et le mien, dites-lui de ma part de pardonner aux meurtriers de son enfant. Car Vincentio prie beaucoup pour eux du haut du ciel. Recommandez-moi bien à tous ; si je ne les nomme pas, ce n'est pas que je les oublie[3]. »

Les Bolonais virent avec peine s'éloigner une seconde fois leur apôtre. « Il y eut affluence autour du missionnaire, nous dit Bartoli. On pleura de le voir partir, et beaucoup lui firent cortège le long de la route assez loin de la ville[4]. »

1. Faustina de' Jancolini, noble romaine, qui, en 1539, laissa sa maison de la *piazza Colonna* aux Pères de la Compagnie, « *poveri preti sacerdoti di Jesu Christu chiamati e nominati riformati* ». Tacchi Venturi, *Storia della Comp. di Gesu in Italia*, 1910, t. I, p. 592. Ce legs ne fut pas exécuté.

2. Le P. Codacio, ou Codazo, auquel s'adresse François, était le procureur de la maison de Rome. Il était si connu des Romains que le public appelait les Pères, la compagnie du P. Codacio.

3. *Mon. Xav.*, p. 208-210.

4. *Asia*, I, 13.

L'église Sainte-Lucie, où Xavier avait travaillé, resta ouverte aux Pères de la Compagnie qui venaient à Bologne. En 1546 un collège fut fondé à côté (Polanco, t. I, p. 175, 275 et suiv.) En 1562, les Pères entrèrent en possession de l'église. En 1623 furent jetés les fondements d'une église nouvelle. — La chambre où le saint avait logé fut transformée en chapelle. On y vénérait la lettre que Xavier avait écrite de Bologne, don du P. Laurent Ricci. A la suppression de l'Ordre, le collège, l'église et l'autographe passèrent aux Pères Barnabites. Depuis, le collège a disparu ; l'église, restée inachevée, est devenue salle de gymnase ; la chambre a été démolie, mais les matériaux sont conservés comme reliques au séminaire Saint-Joseph.

IV. — *De Bologne à Lisbonne.*

De Bologne, par Modène et Reggio, les voyageurs arrivèrent à Parme. Dieu, dans cette ville, imposa un gros sacrifice à son apôtre. Pierre Le Fèvre y attendait le moment de partir pour l'Allemagne. Or, juste au moment où François, tout joyeux sans doute de le revoir une fois encore, arrivait dans la ville, Pierre venait de s'éloigner pour quelques jours.

« Maître François, écrivait le bienheureux deux semaines après, vint ici le jour même où j'étais parti pour Brescia. Il mit en délibération si oui ou non, il irait après moi pour me voir. Mais ses compagnons et *etiam* l'ambassadeur furent d'avis qu'il demeurât; *quod fuit melior pars* [1], et le meilleur avis. Fasse le Seigneur, par sa grâce, que, si nous ne devons plus nous revoir en ce monde, nous puissions nous réjouir tous ensemble dans l'autre de ces séparations accomplies pour le seul Jésus-Christ, *sicut etiam* des réunions [2]... »

Lorsque, une quinzaine de jours après, Le Fèvre revint à Parme, Xavier était déjà loin. Mais, sans le savoir, le bienheureux avait gagné à son ami l'un de ses meilleurs collaborateurs et le premier martyr de la Compagnie.

Antoine Criminale étudiait alors à l'université parmesane. Comme beaucoup de ses condisciples, il avait fait les Exercices sous la direction de Le Fèvre. Il subit la contagion de cette vertu souriante et forte. Bientôt, en pèlerin, il partait pour Rome et se donnait à saint Ignace (fin septembre 1541); six mois après, il prenait le chemin du Portugal et des Indes [3].

Les détails nous manquent pour suivre nos voyageurs d'étape en étape à travers le Piémont, la France, les pays basques, l'Espagne. Tout ce que nous savons, c'est que François continuait son apostolat auprès de ses compagnons. « Dieu, dit-il lui-même, intervenait de façon extraordinaire pour aider le seigneur ambassadeur à maintenir un tel ordre dans sa maison, qu'on eût dit une maison religieuse. Ses confessions et ses

1. Ce fut le meilleur parti.
2. *Cartas y otros escritos*; ..., p. 18. I, cf. Polanco, t. p. 82-83.
3. Massara, S. J., *Le P. Ant. Criminale... Souvenirs biographiques*, Zi-ka-wei, 1902.

communions étaient fréquentes. Ses gens l'imitaient, prenaient modèle sur lui; si bien que, comme les hôtelleries étaient souvent mal commodes pour remplir mon ministère, je devais, tout en cheminant, mettre pied à terre, aller à l'écart, et là, les confesser[1]. »

Dieu intervenait encore parfois, et de façon visible, « pour nous tirer de toutes sortes de périls ». Xavier en donne un exemple. « Nous étions en Italie. Il plut à Notre-Seigneur de se manifester miraculeusement en faveur d'un des serviteurs, celui-là justement qui était allé à Rome pour se faire religieux mendiant. Malgré toutes nos protestations, il voulut passer une large rivière. Mais la violence du courant fut telle que, devant nous tous, l'eau emporta cheval et cavalier plus loin que de la maison où nous nous quittâmes à Rome jusqu'à Saint-Louis-des-Français. Il plut à Dieu Notre-Seigneur d'ouïr les dévotes prières de son serviteur l'ambassadeur, lequel ardemment uni à tous les siens, *non sine lacrimis*, priait Dieu de sauver cet homme. Notre-Seigneur voulut bien le sauver, mais ce fut plus miraculeux qu'humain[2]. »

Xavier attribuait le salut de l'imprudent aux prières de Mascarenhas, mais Mascarenhas l'attribuait à celles de Xavier[3].

La lettre continue : « C'était un écuyer de l'ambassadeur. Il eût bien voulu, alors qu'il était sous l'eau, être à ce moment dans un monastère. Il pensait aux délais qu'il avait apportés à son dessein, et regrettait de ne pas l'avoir accompli. Il me dit, quand je pus lui parler, que, tout le temps que le flot l'emportait à sa perte, sans espoir de salut, rien ne lui faisait plus de peine que d'avoir si longtemps vécu sans se préparer à mourir. Et il me disait aussi combien il regrettait alors en son âme de n'avoir pas accompli et mené à bien ce que Dieu Notre-Seigneur lui avait donné de commencer en fait de vie nouvelle. Et cela nous donnait à tous du courage. Lui restait si épouvanté qu'on eût dit qu'il venait de l'autre monde. Il parlait avec une telle efficacité des peines de la vie future qu'il paraissait les avoir éprouvées. Il disait que celui qui pendant sa vie ne se

1. *Mon. Xav.*, p. 211.
2. *Ibid.*, p. 212.
3. Tursellini, l. I, ch. ix ; Lucena, l. I, ch. viii ; Bartoli, *Asia*, l. I, n. 13.

dispose pas à mourir, quand vient l'heure de la mort, n'a même pas le courage de penser à Dieu. Et il parlait, ce brave homme, d'après son expérience, non d'après ce qu'il avait lu ou entendu. Il avait passé par là. Cela me donne grande compassion pour nombre de nos amis et connaissances ; et je crains qu'à force de différer d'exécuter leurs bonnes pensées et leurs bons désirs relatifs au service de Dieu Notre-Seigneur, quand ils voudront en venir à l'exécution, ils n'auront plus ni le temps, ni le moyen. »

Autre épisode. Tursellini raconte[1] que le fourrier de don Pedro était un homme violent. Un jour, pour je ne sais quelle négligence, l'ambassadeur l'avait vertement repris. Il attendit que le maître se fût éloigné, et aussitôt, devant toute l'escorte, il éclata en injures. François avait entendu. Il se tut, et laissa à la tempête le temps de s'apaiser un peu. Le lendemain, il épia l'occasion de faire entendre au furieux quelque bonne parole. Le soir vint. Selon sa coutume, l'homme prit les devants pour préparer les logements de la nuit. Alors François monte à cheval, et, au galop, se met à sa poursuite. Il l'atteignait déjà, quand le cheval du fourrier s'emportant se précipita du haut d'un rocher, et, du coup, s'abattit mort sur son cavalier. L'homme était blessé, grièvement peut-être. Xavier s'approcha, le dégagea, et doucement lui dit : « Malheureux, qu'alliez-vous devenir, si vous aviez été tué après votre fureur d'hier. » A cette voix, ému encore par le danger auquel il venait d'échapper, l'homme rentra en lui-même. Il avoua sa faute, et, quand on fut arrivé au gîte, il consentit à réparer publiquement le scandale.

Une autre fois, au passage des Alpes, la neige, accumulée par le vent, couvrait les sentiers : on ne voyait pas où l'on mettait le pied. Le secrétaire de l'ambassadeur tomba de cheval sur un énorme tas de neige. Le sol à cet endroit descendait en pente raide jusqu'à un torrent. L'homme avait disparu. On ne pouvait sans danger lui porter secours, et l'on hésitait. Pendant qu'on se regardait ainsi sans rien faire, Xavier sauta de cheval, descendit dans le précipice, trouva le malheureux

1. Tursellini, l. I, ch. ix.

accroché par ses habits à une pointe de rocher, et, lui tendant la main, il l'aida à remonter[1].

Les Alpes franchies, les voyageurs traversèrent les provinces méridionales de la France, puis les Pyrénées[2]. Ils passèrent par le château de Loyola : saint Ignace leur avait remis une lettre pour son frère Beltran[3]. Enfin, Mascarenhas entra en Portugal. Il dépêcha un exprès pour avertir le roi de son arrivée. Il l'instruisait des rares vertus qu'il avait admirées en ce prêtre navarrais que le Père Ignace lui donnait pour les Indes, et lorsque, vers le 15 juin, Xavier parvint à Lisbonne, sa réputation de saint l'avait précédé[4].

1. Turselini, *loc. cit.*

2. Est-il vrai, comme le racontent les anciens biographes de François, que, passant à quelque distance du château de Xavier, et invité par l'ambassadeur à aller saluer sa parenté, le saint, par esprit de détachement, s'y soit refusé ? Pareils traits ne sont pas rares dans la vie des saints. Mais, puisque l'itinéraire de l'ambassadeur le conduisait par le château de Loyola, il ne dut pas suivre la route de Ronceveaux et de Pampelune qui passait à dix lieues seulement de Xavier, mais quelque autre plus proche de la côte. — Où les biographes sont absolument dans l'erreur, c'est quand ils affirment que Xavier refusa d'aller voir sa mère. Elle était morte depuis longtemps. Cros, *Doc.*, p. 356.

3. *Epistolae S. Ignatii*, t. I, p. 155.

4. Turselini, l. I, ch. ix, fin. Bartoli, *Asia*, l. I, n. 14. Le 13 juillet, François écrit qu'il a mis plus de trois mois à venir de Rome à Lisbonne (*Mon. Xav.*, p. 211). Parti le 15 mars, il serait donc arrivé après le 15 juin. Mais, un peu plus loin (p. 213), il dit qu'il y a un mois déjà qu'il est près du P. Simon : il serait donc arrivé avant le 13. Ces diverses données ne sont pas à prendre à la lettre.

CHAPITRE II

LISBONNE
(15 juin 1540-7 avril 1541)

I. — *Travaux apostoliques.*

Simon Rodriguez était à Lisbonne depuis deux mois. Parti le 5 mars de Civita Vecchia[1], il était arrivé en Portugal le 17 avril[2]. Le roi avait voulu immédiatement le voir, puis avait exigé qu'il allât se faire soigner au grand hôpital de tous les Saints[3]. Ce fut tout ce qu'on put obtenir de lui, car il tenait à quêter sa nourriture, et, au lieu de prendre le repos dont il avait besoin, il se mit à confesser et à donner les Exercices[4]. Enfin la guérison lui fut comme envoyée du ciel.

« Le jour que j'arrivai à Lisbonne, raconte François, je trouvai maître Simon qui justement attendait son accès de fièvre quarte. Ma venue lui causa tant de joie, si grande aussi fut la mienne, que les deux joies réunies eurent cet effet de chasser la fièvre; et, depuis ce jour-là, un mois entier s'est passé sans qu'il en ait souffert. Il se porte bien et travaille avec grand fruit[5]. »

Trois ou quatre jours après, les deux Pères furent mandés à la cour. Durant une heure, le roi et la reine s'entretinrent fami-

1. Lettre de Mascarenhas. Cros., *Vie*, t. I, p. 156.
2. Cette date a été lue par le P. Séb. Gonçalvez sur la Bible de S. Rodriguez (Cros, p. 162; cf. *Mon. Xav.*, p. 213).
3. Polanco, t. I, p. 86-87; — *Epist. S. Ignatii*, t. I, p. 740; — Tellez, *Chronica*, l. I, ch. iv; — Cros, p. 162.
4. Polanco, *loc. cit.*
5. *Mon. Xav.*, p. 213.

lièrement avec eux. Tout les intéressait de ce qui touchait la Compagnie, son origine, son but, sa règle, ses épreuves, la façon dont saint Ignace, assailli de calomnies, avait mené les choses, ne se contentant pas de bonnes paroles, mais voulant des actes juridiques et indiscutables. Le roi approuvait fort cette prudence du saint.

Tout en causant, il recommanda aux deux Pères, avec insistance, la jeunesse de la cour, une centaine d'adolescents, la fleur du royaume, dont l'âme l'inquiétait. En conscience, il se sentait obligé d'y pourvoir et il suppliait qu'on vînt à son aide. Il souhaitait que, tous les huit jours, ces pages se présentassent au saint tribunal. « S'ils connaissent Dieu et le servent, disait-il, quand ils auront grandi, ils seront estimés. S'ils sont ce qu'ils doivent être, le bas peuple prendra exemple sur eux, et ainsi se réformeront tous les séculiers du royaume. Car je tiens pour certain, que c'est réformer tout le royaume que de réformer la noblesse. » — « C'est chose admirable, ajoute Xavier qui nous rapporte ces paroles, et nous en devons de grandes actions de grâces à Notre-Seigneur, que de voir combien le roi est zélé pour la gloire de Dieu et affectionné à toutes les œuvres de piété [1]. »

L'audience touchant à sa fin, les souverains voulurent faire bénir leurs enfants. L'infante Marie et le prince héritier Jean, âgés, l'une de treize ans, l'autre de trois, furent mandés. Le roi raconta ses épreuves de famille : sur neuf enfants, sept étaient morts en bas âge. Hélas ! les deux survivants devaient encore le précéder dans la tombe [2].

Les religieux se retirèrent, et le roi, enchanté d'eux, disait à Mascarenhas qu'il paierait cher la faveur d'accaparer pour son royaume tous les disciples d'Ignace [3].

Jean III sera l'un des grands bienfaiteurs de la Compagnie naissante. Elle lui devra les missions des Indes, du Congo, du Brésil, de l'Ethiopie, et ses premiers établissements en Portugal,

1. *Mon. Xav.*, p. 215.
2. L'infante Marie, mariée en 1544 au futur Philippe II, mourra en couches l'année suivante. Le prince Jean disparut à son tour laissant pour héritier de la couronne son fils posthume, le malheureux Don Sébastien.
3. Orlandini, l. III, n. 40.

maison professe Saint-Antoine à Lisbonne, et collège de Coïmbre. En 1553, Ignace écrira à tous ses religieux leur demandant de payer en prières sa dette de reconnaissance[1]. Cette faveur accordée aux Jésuites a été vivement reprochée à Jean III. La légende s'en est emparée, et il passe encore, auprès de certains historiens imaginatifs, pour avoir été affilié à l'Ordre, premier exemple de ce qu'ils appellent les « Jésuites secrets ». C'est pour avoir accueilli de confiance Simon Rodriguez, cet intrigant (on n'ose mettre en avant François Xavier), que le Portugal est allé à la décadence et à la ruine. Sur ce thème, les pamphlétaires aux gages de Pombal et leurs copistes ont exécuté force variations.

Ce n'est pas ici le lieu de faire le procès ou l'apologie du roi Jean III. Sans vouloir grandir outre mesure le protecteur de Xavier, il n'est que juste cependant de le mettre parmi les plus brillants souverains du Portugal. Sous son règne, le royaume atteignit un degré de prospérité qu'il ne devait plus connaître par la suite. Il est vrai, cette splendeur était de celles qui amènent les décadences. Lisbonne avait triplé en 80 ans, mais aux dépens des campagnes. L'Inde portugaise s'étendait, mais épuisait la métropole ; elle envoyait de l'or et des épices, mais elle prenait les hommes. On ne voit pas, en tout cela, quelle peut bien être la responsabilité des Jésuites.

Dans quelle mesure les Pères Simon et François se rendirent-ils compte de l'état vrai des choses ? Il est permis de croire qu'ils ne cherchèrent pas beaucoup à scruter le plus ou moins de solidité de ce brillant édifice. Mais notre saint ne put s'empêcher de prendre en grande pitié la conscience royale. Après un premier moment d'enchantement, dû à l'esprit chrétien du roi, succéda dans l'âme de l'apôtre une vive inquiétude. A mesure qu'il verra de plus près les affaires de l'Inde, cette angoisse ira grandissant. Quand son expérience sera faite, il ne cessera de répéter au puissant monarque combien terrible sera le compte qu'il devra rendre à Dieu.

Les deux Pères s'étaient mis sans retard au travail. Huit grands mois les séparaient encore du prochain départ des vaisseaux. Pour

1. *Ep. S. Ign.* (14 juin 1553), t. V, p. 125.

faciliter leur apostolat à la cour, Jean III eût voulu les loger dans le palais, ou du moins dans une maison confortable peu éloignée. Ils tenaient trop à leur vie de pauvres, et l'hôpital continua de les abriter. Ils ne consentirent pas davantage à recevoir leur nourriture des cuisines royales, et gardèrent leur usage de mendier. Le moment vint pourtant où, le ministère prenant tout leur temps, ils durent se résigner à ne plus quêter leur pain que deux fois par semaine. Les autres jours, ils recevaient ce qui leur venait du palais, prenaient le peu dont ils avaient besoin et donnaient le reste aux pauvres [1].

Tout d'abord, comme on le leur avait demandé, ils s'occupèrent des jeunes gens de la cour. Dans ce milieu si intéressant, si vivant, si ouvert aux idées d'ambition, ils firent entendre les leçons les plus austères de l'ascétisme et ils furent compris [2]. Plus d'un, parmi leurs auditeurs, entrera dans la vie religieuse, non sans avoir à défendre sa vocation contre de terribles assauts. Tel passera même jusqu'aux Indes pour y rejoindre Xavier et y redevenir son disciple [3]. Cette sorte d' « école des pages » survivra à ses fondateurs. Elle aura l'honneur, plus de cent ans après, de fournir aux Indes et à la Compagnie le plus célèbre des successeurs de Xavier, le bienheureux martyr Jean de Britto.

Bientôt ce fut la cour tout entière qui se mit sous la direction de Xavier et de Rodriguez. Ce dernier écrivait en termes discrets : « Tel, qui est plus qu'un duc, s'ouvre à nous en des entretiens intimes, *per modum confessionis*, et aussi les frères du roi [4]. »

Et Xavier de son côté : « Il faut que vous sachiez qu'ici, nous avons beaucoup d'amis, si nombreux que ce nous est une peine de ne pouvoir les satisfaire tous. Ce sont gens de qualité, mais le temps manque. Il y a force excellentes gens qui voudraient servir Dieu. Il faudrait quelqu'un pour les aider, leur donner les Exercices spirituels, les mettre en état d'exé-

1. Polanco, t. I, p. 87, 88 ; Orlandini, l. II, n. 101 et suiv.
2. Polanco, t. I, p. 87.
3. Vocation de Michel de Sousa, Franco, *Imagem... Coïmbre*, t. I, p. 761.
4. *Mon. Xav.*, p. 227. Nous donnons la traduction du P. Cros (*Vie*, t. I, p. 178), mais le texte est obscur.

cuter les bons desseins qu'ils ont conçus et qu'ils remettent de jour en jour[1]. »

C'était donc, à la cour de Lisbonne, comme une mission perpétuelle. Les déplacements du roi ne l'interrompirent pas. Quand vint l'hiver, Jean III se retira en son château d'Almerim, soixante-dix kilomètres en amont de Lisbonne. Les Pères durent le suivre. On leur fournit un pied-à-terre, près du parc royal, avec une petite chapelle dédiée à saint Roch[2]. A la veille de partir pour les Indes, Xavier pouvait écrire : « J'ai à vous faire savoir qu'ici la cour est réformée à fond. L'on dirait un couvent. Beaucoup se confessent et communient régulièrement de huit jours en huit jours : il y a là grandement de quoi remercier Dieu. Notre travail de confessions est tel que, fussions-nous deux fois plus de prêtres au saint tribunal, tout le jour et une partie de la nuit, il resterait encore des pénitents. Et tous sont des courtisans sans exception. Ceux qui venaient pour affaires à la cour, au temps de notre séjour à Almerim, s'émerveillaient de voir tant de communions les dimanches et fêtes. Et ce bon exemple de la cour était contagieux. De sorte que, si nous étions assez nombreux, nul ne viendrait négocier ici avec le roi sans négocier aussi avec Dieu[3]. »

Xavier et Rodriguez étaient de ceux à qui l'on ne croit jamais pouvoir assez demander. « Le roi, raconte notre saint, a parlé à un évêque qui nous aime fort et à son confesseur[4], pour qu'ils obtiennent de nous que nous prêchions. Nous avions différé quelque temps, voulant inaugurer ces travaux par d'humbles œuvres. Nous ne montrions aucun désir de prêcher, malgré tous nos amis qui, eux, ne souhaitaient rien autre. Un jour, Son Altesse nous manda. Après avoir parlé de choses et d'autres, elle nous dit que nous lui ferions plaisir de prêcher. Nous acceptâmes volontiers, pour lui obéir, et aussi parce que nous espérions de Dieu Notre-Seigneur qu'il nous aiderait à faire quelque bien dans les âmes. Nous commencerons

1. *Mon. Xav.*, p. 213.
2. Franco, *Synopsis Annalium*, anno 1540, n. 17, p. 4.
3. *Mon. Xav.*, p. 241.
4. *Ibid.*, p. 216, 218. Cet évêque est probablement Mgr Ambroise Péreira, évêque titulaire résidant à Lisbonne. Le confesseur est l'Augustin déchaussé Jean Soarez.

de dimanche en huit ; et l'on nous est si affectionné en cette ville que certainement nous ferons du bien. Ce que nous demandons instamment à Dieu, c'est que *augeat eorum fidem qui de nobis aliquam expectationem vel opinionem habent*. Etant donné l'idée qu'ils ont de nous, nous avons confiance en Dieu Notre-Seigneur, que, sans égard à nous, mais en considération de la foi de ceux qui nous veulent entendre, il nous donnera savoir et grâce *ut possimus et consolari eos, et quæ vel necessaria vel utilia sunt ad animarum salutem dicere*[1]. »

Il fallut donc s'exécuter et prendre un peu sur le temps du confessionnal pour monter en chaire. C'est alors que les Pères commencèrent à être appelés dans le public les *apôtres*, titre d'honneur qu'ils passèrent à leurs disciples, que leurs ennemis leur ont parfois reproché comme une usurpation, et qu'on leur donnait encore deux cents ans plus tard, au temps de Pombal[2].

Mais les Pères eurent beau consacrer toutes leurs journées au ministère, faire le sacrifice, qui leur fut pénible, de ne plus quêter leur nourriture, il fallut renoncer à la chaire. « Trop de confessions, disaient-ils ; nous ne pouvons plus prêcher. Nous croyons servir plus efficacement Notre-Seigneur en confessant. Les orateurs ne manquent pas à la cour[3]. » Aussi bien on venait de leur confier des pénitents d'un genre nouveau, les prisonniers du Saint-Office.

La cour de Lisbonne, vers ce temps-là, était en délicatesse avec celle de Rome au sujet de l'Inquisition, et c'était là précisément une des affaires que Mascarenhas avait dû traiter pendant son ambassade.

A l'imitation des princes espagnols, et pour parer au péril juif, en 1496, le roi Emmanuel avait mis les Israélites de ses Etats en demeure de choisir entre l'exil et le baptême. La

1. P. 218. — « Qu'il augmente la foi de ceux qui ont de nous quelque estime... que nous puissions et les consoler et leur dire ce qui est utile et nécessaire au salut des âmes. »

2. Orlandini, l. III, n. 40; — *Epistolae Mixtae*, t. I, p. 515 (lettre de 1548); cf. Cros, *Vie*, t. I, p. 170.

3. *Mon. Xav.*, p. 240. Plus tard, aux Indes, Xavier mettra la prédication au-dessus de la confession, comme opérant un bien plus général (*ibid.*, p. 861, n. 9). Ce sera aussi la pensée de saint Ignace (*Const.*, p. 7, ch. 2, E).

plupart choisirent l'exil. Effrayé alors du vide qui se faisait en Portugal, il ordonna d'enlever et de baptiser les enfants juifs au-dessous de quatorze ans, d'arrêter les émigrants et de les baptiser, eux aussi, de gré ou de force. Faute énorme. Il y eut désormais dans le royaume un ennemi caché, insaisissable. Les « nouveaux chrétiens », comme on les appelait, judaïsaient à huis clos. Sorte de société secrète qui, à la haine de race, ajoutait la haine du vaincu. A tort ou à raison, ils étaient chargés d'accusations graves. Maintenant le Portugal était obligé de se défendre contre un ennemi qu'il s'était gratuitement donné. C'est pourquoi Jean III voulait réorganiser l'Inquisition sur le modèle du Saint-Office espagnol. Paul III résistait; à ses concessions, il mettait des limites qui marquaient nettement sa défiance[1].

Le conflit était dans toute son acuité quand les deux Pères furent amenés à s'occuper des prisonniers. Ils ne devaient pas ignorer que l'infant dom Henri, de qui ils tenaient ce nouveau ministère, n'était point reconnu pour grand Inquisiteur par le Saint-Siège. Mais la discrétion leur interdisait de parler dans leur correspondance d'une affaire qui ne les regardait pas. On les priait d'évangéliser les détenus; il y avait là des âmes à sauver, ils acceptèrent.

Malheureusement ils sont également sobres de détails sur leurs travaux. Nous savons seulement que tous les jours ils allaient dans les cachots. Or ces cachots étaient nombreux et remplis[2]. Ils catéchisaient, ils donnaient des Exercices ce que les prisonniers pouvaient porter, et plusieurs déclarèrent à Xavier que ces enseignements étaient pour eux absolument nouveaux. Il fallait les encourager, élever leurs esprits aigris ou irrités au-dessus des passions humaines, leur faire voir, jusque dans leur lamentable situation, la miséricorde divine qui voulait leur salut éternel. Une fois au moins, François et Simon eurent

1. Sur toute cette affaire, *Cartas de San Ignacio*, t. I, p. 496 et suiv. — Hercolano de Carvalho e Araujo, *Da Origem e estabelecimento da Inquisiçáo em Portugal*, Lisbonne, 1854-59, 3 in-8° (nettement hostile à l'Inquisition).

2. Hercolano, t. III, p. 173. Les années 1540-1546 auraient été particulièrement rigoureuses, à en juger par la quantité de pièces conservées aux archives de la *Torre del Tombo* (t. II, p. 303). Or c'est le moment où le conflit avec Rome fut le plus aigu.

à conduire des condamnés jusqu'au bûcher[1]. A ces quelques traits se réduit ce que nous savons de leur ministère.

On se demandera quel souvenir notre saint conserva de l'Inquisition portugaise et de ses rigueurs. Catholique, et catholique espagnol, sans aucune des timidités libérales que nous connaissons, il n'avait pas contre l'institution même d'objection de principe. Il n'en avait pas davantage contre l'alliance de l'Eglise et de l'Etat dans la défense de la foi et la répression de certains crimes. Son père Ignace avait eu plus d'une fois affaire avec le Saint-Office; il en avait même connu les cachots en Espagne. Il ne lui en gardait pas rancune cependant, et déclarait très net avoir pleine confiance en l'équité des juges[2]. Il en fut de même pour Xavier. Bientôt, en Orient, il se retrouvera en face des « nouveaux chrétiens » judaïsants. Il constatera le danger, et il en appellera à la vigilance inquisitoriale[3]. C'est à l'Inquisition encore qu'il songera pour réprimer les abus de pouvoir de certains officiers coloniaux[4]. Or Xavier, quelque ardente que fût sa foi, n'avait rien d'un fanatique. Il est donc à croire que, dans le Saint-Office de Lisbonne, tel qu'il le vit fonctionner en 1540, il ne découvrit pas les mystères d'iniquité dont on nous rebat les oreilles.

II. — *Les recrues.*

Il y avait déjà quatre ou cinq mois que les deux Pères travaillaient sous les yeux de Jean III, quand une grande joie leur vint de Rome. Depuis quelque temps ils attendaient la sentence définitive du Souverain Pontife sur leur chère Compagnie. « Dès que le bref sera rédigé, écrivait Xavier le 26 juillet, envoyez-nous-en copie; le roi qui nous aime veut le voir[5]. » L'affaire n'allait pas sans difficultés. L'on était très hostile dans le Sacré Collège à la création d'ordres religieux nouveaux. Par ses agents, le roi de Portugal pressait la conclusion; Ignace

1. *Mon. Xav.*, p. 227, 232.
2. *Ep. S. Ign.*, t. I, p. 216, 227.
3. *Mon. Xav.*, p. 422.
4. *Mon. Xav.*, p. 380.
5. *Mon. Xav.*, p. 220.

faisait prier. Il avait promis trois mille messes d'actions de grâces. Tout à coup, sans cause apparente, un revirement se fit dans l'âme du plus opposant des cardinaux, Guidiccioni. Il consentait à lire le projet qu'on lui soumettait et se déclarait vaincu. Le 27 septembre 1540, par la bulle *Regimini militantis ecclesiae*, Paul III érigeait la Compagnie en ordre religieux[1].

Ce que dut être la joie de notre saint à cette nouvelle, on l'entrevoit par sa correspondance : « Les messes dites par nous pour le cardinal Guidiccioni depuis notre départ, s'élèvent au chiffre de 250. Plaise à Dieu Notre-Seigneur qu'aux Indes, nous nous acquittions du reste. Pour moi, je pense à une chose, c'est que, étant donné la grande consolation que j'ai eue à dire la messe pour ce Seigneur Révérendissime, il gardera, tous les jours que j'ai à vivre, une part dans mes intentions[2]. »

Cette solennelle approbation de la Compagnie eut sa conséquence immédiate. Les candidats commencèrent à se présenter. A Lisbonne, beaucoup s'offraient pour suivre les deux Pères jusque dans les Indes ; d'anciens étudiants de Paris qui les avaient connus à l'université, deux prêtres, un médecin « qui s'offrait à exercer son art pour le seul amour de Dieu », et beaucoup d'autres. « Mais, disait Xavier, nous avons soin de n'accepter que des personnes... non seulement dégagées de toute avarice, mais si bien au-dessus de tout soupçon que l'on voie que c'est le spirituel que nous cherchons et non le temporel... Si nous arrivions, disait-il encore, à être une douzaine de prêtres ayant même volonté et mêmes desseins, nous ferions beaucoup[3]. »

Parmi ces recrues de la première heure, un seul suivra François jusqu'aux Indes, un jeune laïque, reçu comme novice par Simon Rodriguez avant l'arrivée de Xavier[4]. Ce n'était point un sujet brillant, tant s'en faut. Il avait fait quelques études universitaires à Paris[5]. Notre saint, qui semble n'avoir été pour rien dans son enrôlement provisoire, écrivait à la veille

1. Astrain, p. 97 ; Fouqueray, p. 75 et suiv.
2. *Mon. Xav.*, p. 245.
3. *Ibid.*, p. 217, 231, 232 ; Polanco, t. I, p. 95.
4. Cros, *Vie*, I, p. 162.
5. *Mon. Xav.*, p. 231.

même du voyage : « Mansilhas[1] n'est pas dans les ordres,... on pourra l'ordonner là-bas, j'espère. Le brave homme a du zèle ; il est bon et simple, mais peu instruit. Si don Paul de Camerino ne partage pas avec lui le surplus de son savoir, nous aurons peine à le pousser aux ordres. Si par aventure on fait quelques difficultés, il désire fort que vous lui obteniez d'être ordonné... *ad titulum voluntariae paupertatis et sufficientissimae simplicitatis*[2]. Il a en effet assez de bonté et de sainte simplicité pour suppléer à ce qui lui manque de doctrine. Que n'a-t-il fréquenté Bobadilla, un peu plus que Caceres[3], il en aurait tiré profit et nous serions moins embarrassés[4]. »

Ce que Xavier appelait charitablement « une très suffisante simplicité » était, à en croire quelques autres, une ignorance vraiment excessive[5]. Mais le candidat avait de sérieuses qualités : on pourrait l'instruire. Et puis, à Rome, les Pères n'avaient-ils pas admis en principe que, chez les infidèles, des prêtres sans beaucoup de doctrine pouvaient rendre de vrais services? Ce serait le cas pour Mansilhas, et il fut réglé qu'il partirait pour les Indes.

D'autres s'offraient aussi, qu'il était impossible malheureusement d'accueillir. Depuis un an, à l'université de Coïmbre enseignait le cousin de François, le *Doctor Navarrus*, cédé en bonne forme à Jean III par Charles-Quint. Sachant la présence à Lisbonne de son parent, il eût voulu se renseigner sur cette Compagnie nouvelle, dont on parlait beaucoup et en sens divers. Il lui écrivit par trois fois pour l'attirer près de lui. Il recourut même au roi. Mais Xavier avait trop à faire pour s'absenter de Lisbonne. Il s'ensuivit une petite correspondance. S'il est vrai qu'autrefois le canoniste s'était fait le maître de son jeune cousin, les rôles sont maintenant changés. C'est François qui conseille et dirige[6].

Au docteur, assez peu content de sa situation et surchargé de

1. On trouve encore orthographié Mansilla, Mansillas, Mansilia, Mancias, Mançilhas, etc.
2. « A titre de pauvreté volontaire et de très suffisante simplicité. »
3. Saint Ignace eut deux compagnons de ce nom, l'un en Espagne, l'autre à Paris. Il s'agit ici du second. Ni l'un ni l'autre ne persévérèrent (Astrain, t. I, p. 65, 66, 81).
4. *Mon. Xav.*, p. 244.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 14.
6. *Mon. Xav.*, Ep. 5 et 8.

travail, il rappelle le bien qu'il peut faire en distribuant la science sacrée, la récompense qu'il en recevra dans l'autre vie, l'occasion qui lui est donnée d'expier ses fautes passées et de travailler à la gloire de Dieu. « Nous en reparlerons, ajoute-t-il, quand nous nous reverrons, et ce sera quand nous y penserons le moins[1]. » Les deux cousins cependant ne devaient pas se revoir. Mais le docteur avait rêvé mieux qu'une visite de quelques jours. Pieux et ardent, il eût voulu suivre le missionnaire aux Indes. « Il y a longtemps, nous raconte-t-il lui-même, que j'y eusse fini ma vie, si lui, à son départ, n'avait jugé que, vu mon âge avancé (48 ans), je ne pouvais me faire aux labeurs de l'apostolat. Et il m'écrivait de supporter patiemment l'absence sur terre, dans l'espoir de nous retrouver au ciel[2]. »

III. — *Le nonce apostolique.*

Les Indes, les infidèles à convertir, voilà donc ce qui attirait les candidats à la Compagnie. Déjà les Pères avaient pu s'essayer modestement à leur futur apostolat. Deux juifs d'Afrique leur avaient été confiés, parmi lesquels un rabbin, grand docteur en hébreu et en chaldéen[3].

Peut-être encore leur fut-il donné de voir de près quelques-uns de ces Asiatiques vers qui le pape les envoyait. Ils ne manquaient pas à Lisbonne, ville cosmopolite. L'esclavage, le commerce, la politique y amenaient des représentants d'un peu toutes les races. Des ambassadeurs indiens, cinghalais, congolais, y venaient plaider la cause de leurs princes et s'en retournaient baptisés. Ou bien les missionnaires faisaient un choix parmi leurs néophytes, et envoyaient à Lisbonne les plus intelligents, comptant les voir revenir un jour instruits et ordonnés prêtres. Dès 1518, Léon X avait donné à ce sujet toutes facilités[4]. La maison Saint-Éloi était consacrée à cette œuvre[5]. Et, justement, quelques mois avant l'arrivée de François à Lisbonne,

1. *Ibid.*, p. 235.
2. *Œuvres*, t. III, p. 224. A.
3. *Mon. Xav.*, p. 228.
4. Bulle *Exponi Nobis*, 12 juin 1518 (*Bullarium Patronatus*, t. I, p. 121).
5. NAZARETH, *Mitras Lusitanas*, t. I, p. 15.

venait d'en repartir pour le Congo un évêque nègre[1]. Saint François Xavier put voir d'autres noirs africains que l'on préparait au sacerdoce. Plus intéressants pour lui étaient quatre Indiens, « fils de prince », disait-on, venus dans le même but du Malabar et du cap Comorin[2]. Une très curieuse cérémonie venait d'avoir lieu à Lisbonne. Un roi de Ceylan, ami des Portugais, voulant assurer à son petit-fils la possession de sa couronne, avait envoyé au roi Jean III la statue en or de son héritier; la statue avait été solennellement couronnée[3], et des Franciscains se préparaient à accompagner les ambassadeurs à leur retour[4].

Mais cet apostolat des Indiens, si longtemps souhaité, dont la pensée avait obsédé jusqu'à ses rêves, qu'il touchait presque de la main, Xavier allait-il l'obtenir? Voici en effet que le départ des deux missionnaires était mis en question. Fallait-il laisser partir des hommes qui faisaient tant de bien à Lisbonne?

Les uns, ceux-là surtout qui avaient été aux Indes, et avec eux deux évêques, jugeaient qu'en aucune façon les Pères ne devaient rester en Europe. A la condition d'éviter toute apparence d'intérêt temporel, ils feraient aux Indes des fruits merveilleux. C'était aussi l'avis du cardinal infant, don Henri : « On ne pouvait, disait-il, retenir ces Pères, sans troubler l'ordre de la Providence qui ne les avait amenés en Portugal qu'en vue des missions. » D'autres au contraire soutenaient que le royaume devait passer d'abord. On s'occuperait des pays infidèles quand la métropole chrétienne serait réformée. Ainsi pensait le confesseur du roi, et le roi lui-même[5].

Déjà l'affaire était à peu près décidée. L'avis du confesseur l'avait emporté. L'année 1540 n'était pas encore écoulée que le roi méditait, pour mieux fixer les Pères en Portugal, de leur fonder une maison à Lisbonne ou à Evora. De plus, songeant

1. Gams, *Series episcoporum*, p. 472. — Migne, *Dict. des Missions*, I, p. 1090.

2. *Vita de J. de Barros*, par M. Severim de Faria, p. xxi, dans les *Decadas* de Barros, Lisbonne, 1778, volume de l'index.

3. Do Couto, *Decadas*, D. V, l. 7, ch. 5, p. 112; cf. D. VI, l. IV, ch. 7, p. 321.

4. Ils partirent, dit Wadding (*Annales Minorum*, t. XVI, p. 461, ad annum 1540), avec le capitaine Diogo de Silveira. Or Diogo de Silveira partit en 1543 (Do Couto, D. V, l. IX, ch. 9, p. 359). A leur tête était le P. Jean de Villa de Conde.

5. *Mon. Xav.*, p. 216-217, 221; — Bartoli, *Asia*, l. I, n. 15.

toujours à faire prospérer sa chère université de Coïmbre, il voulait obtenir du Père Ignace qu'on lui confiât les jeunes étudiants de la Compagnie : il fonderait pour eux un collège. Déjà François écrivait à Rome qu'on voulût bien lui envoyer un plan d'études et de discipline. Il voulait savoir les intentions du saint fondateur sur la direction à donner aux « scholastiques », le règlement à leur imposer, *ut crescant magis in spiritu quam in litteris*[1], afin que, l'heure venue d'entretenir le roi de ce projet, on pût immédiatement satisfaire aux questions qu'il ne manquerait pas de faire. « Qu'on nous bâtisse ici un collège, conclut-il, nous n'y voyons aucune difficulté. Tout le monde est prêt à nous élever des maisons, s'il y a quelqu'un pour les remplir[2]. »

Cependant les brefs du pape, confiant aux deux Pères l'apostolat des Indes, étaient parvenus à Lisbonne. « A son cher fils François Xavier, membre de la Compagnie dite de Jésus, professeur en théologie », Paul III conférait le titre de nonce apostolique. Il lui accordait quelques pouvoirs pour absolution des cas réservés, commutation ou relèvement des vœux, proclamation d'indulgences, etc. D'autres brefs complétaient celui-là, et recommandaient les missionnaires à la bienveillance des « princes et seigneurs des îles de la mer Rouge, Persique et Océanique » et tout particulièrement à « David roi d'Ethiopie »[3]. Saint François Xavier s'en allait donc en Orient, muni d'un titre officiel, représentant autorisé du Souverain Pontife auprès des princes, prélats, magistrats d'outre-mer.

Mais les dispositions pontificales n'allaient-elles pas être contrariées ? Saint Ignace fut informé de ce qui se passait, et des difficultés inattendues qui naissaient de la vertu même de ses

1. « Pour qu'ils croissent plus en vertu qu'en savoir. »

2. *Mon. Xav.*, p. 221.

3. La minute des quatre brefs se trouve aux archives du Vatican (Astrain, 1, p. 467). Les originaux se vénéraient jadis chez les Jésuites de Goa, enveloppés dans une bourse de velours vert (Sousa, *Oriente conquistado*, t. I, p. 15). Il y avait quatre pièces : 1° bref adressé aux deux Pères leur conférant titre de nonce, 27 juillet 1540 ; 2° bref leur accordant diverses faveurs, 2 août ; 3° et 4°, lettres de recommandation au roi d'Ethiopie d'abord, puis à d'autres princes d'Orient (4 octobre). Le P. Cros (*Vie*, t. I, p. 484) donne le texte du premier bref, mais adressé au seul Xavier, d'après une copie du P. Seb. Gonçalvez dans son histoire manuscrite ; puis le résumé de deux brefs (27 juillet et 2 août), adressés aux deux Pères, et leur accordant des pouvoirs variés, enfin la lettre de recommandation aux divers princes d'Orient.

enfants. Ce n'était point à lui de trancher. Paul III consulté s'en remit au roi, qui avait eu l'initiative de toute cette affaire. Ignace transmit à Lisbonne l'avis du pape, et enjoignit aux Pères de se tenir entièrement à la disposition du prince. Mais il se permit de suggérer une solution pratique : garder Simon Rodriguez en Portugal et envoyer François aux Indes. Ce partage répondait à tout. L'un se consacrait aux infidèles, but premier de sa venue en Portugal, l'autre restait pour établir la Compagnie dans le royaume. Jean III avait en trop haute estime la sagesse du Père Ignace pour ne pas entrer dans ses vues[1]. En conséquence il fut réglé que Xavier partirait avec Paul de Camérino et Mansilhas. Rodriguez resterait avec deux prêtres récemment admis dans la Compagnie.

IV. — *Le départ.*

Le départ de saint François Xavier dut être définitivement décidé dans les premiers mois de 1541. Or c'était en mars, ou au plus tard au début d'avril, que mettait à la voile ce que nous pourrions appeler la « malle des Indes » ; les Portugais disaient « les vaisseaux du roi ». Il ne restait donc plus qu'à faire les préparatifs du voyage. Pour Xavier ils furent des plus sommaires.

C'était l'usage, quand on voyageait aux frais de l'Etat, de remettre à l'administration une liste des objets dont on aurait besoin. Sur l'ordre du roi, don Antoine de Ataïde, comte de Castanheira, demanda au saint la liste en question. Tout ce que le comte put obtenir fut que le Père acceptât pour lui et ses compagnons une soutane de laine grossière afin de se protéger contre les froids du cap de Bonne-Espérance, et quelques livres pieux qu'on ne trouverait pas dans l'Inde. Il ne voulut aucune provision de bouche. Encore moins accepta-t-il un serviteur que lui offrit don Antoine. « Il le faut pour votre dignité, disait le comte ; vous ne pouvez pas laver votre linge ni vous occuper du pot-au-feu. » A cela, d'un air modeste et grave, François répondit : « Señor, cette jalousie d'une prétendue dignité, ce zèle pour accomplir

1. Polanco, t. I, p. 94.

de prétendus devoirs, a mis la chrétienté dans le déplorable état où nous la voyons. Pour moi, j'entends laver mon linge, m'occuper du pot-au-feu et servir encore les autres; à quoi j'espère ne perdre aucune autorité. » Et don Antoine, qui racontait cette conversation, ajoutait : « Autant j'avais de mal à empêcher les autres de prendre plus qu'il ne leur était dû, autant j'ai dû lutter pour forcer le Père Maître François à accepter du roi quelque bagatelle[1]. »

« Mon frère Maître François, écrira bientôt Rodriguez, est parti... avec toutes les faveurs du roi, très libéralement fourni de tout pour le voyage, beaucoup plus même qu'il n'eût voulu. Mais ainsi le voulait le roi à qui nous devons obéissance[2]. »

Sur le point de quitter l'Europe, et, selon toute apparence, pour n'y jamais revenir, Xavier, une fois encore, se retourna vers ses frères de Rome. C'était le 18 mars; il se croyait à la veille de mettre à la voile. Deux lettres allèrent porter à Ignace et à Codure, à Le Jay et à Lainez les adieux de l'apôtre, et leur demander des nouvelles[3].

Tout l'intéresse de ce qui se passe là-bas, et la maison qu'Ignace venait de louer[4]; et les amis de la Compagnie qui devraient bien, maintenant qu'elle est approuvée, venir chercher dans son sein la paix qu'ils réclament; et le médecin de la maison, le « Señor Doctor Lopez » lequel, dit-il, a une raison particulière de ne pas s'éloigner de nous. C'est que, du jour où il ne soignerait plus l'estomac du Père Ignace, il perdrait du coup son don de guérisseur[5]. Et Xavier conclut: « Quand vous nous écrirez aux Indes, parlez-nous de tous *nominatim*. Ce ne sera qu'une fois par an ; faites-le donc au long et au large. Il nous en faut de quoi lire pendant huit jours. Nous en ferons autant pour vous[6]. »

1. P. Sébastien Gonçalvez, cité dans Cros, *Vie*, t. I, p. 188.
2. *Epist. P. Broeti... Rodericii*, p. 521 (15 mai 1541).
3. *Mon. Xav.*, Ep. 9 et 10.
4. Le Père Pierre Codacio, curé de l'église N.-D. de la Strata, en entrant dans la Compagnie, avait obtenu de Paul III que son église fût donnée à saint Ignace, et la paroisse transférée à une chapelle voisine (18 nov. 1540). Le 1er février 1541, le saint loue en face une maison. Le 24 juin, la cession fut ratifiée par une bulle. En 1542, les Pères prirent possession du sanctuaire et commencèrent à bâtir autour un couvent qui fut l'origine du *Gésu* actuel. Ils s'y installèrent le 22 août 1544.
5. *Mon. Xav.*, p. 245, 246.
6. P. 247.

La lettre à saint Ignace et au P. Codure se terminait ainsi: « En finissant, je prie Notre-Seigneur qu'il nous donne la grâce de nous revoir et de nous retrouver corporellement dans l'autre vie. Car, pour ce qui est de la vie présente, je ne sais si nous nous reverrons jamais. Il y a loin de Rome aux Indes; et puis la *messis* est vaste, et il n'est pas nécessaire d'aller chercher ailleurs du travail. Mais, celui qui le premier entrera dans l'autre vie, et là, *non invenerit fratrem quem in Domino diligit*, que celui-là prie le Christ Notre-Seigneur de nous donner à tous la grâce de nous retrouver dans la gloire[1]. »

Le premier qui devait entrer au ciel, et là ne pas « encore trouver de ces frères qu'il aime dans le Seigneur », fut précisément l'un des destinataires de ce suprême adieu, le P. Jean Codure[2].

Xavier ne demandait pas que des nouvelles; il voulait des conseils. Humblement il s'adressait à son Père Ignace pour être éclairé: « Par l'amour et le service de Dieu Notre-Seigneur, je vous en prie, au prochain mois de mars, quand la flotte partira de Portugal pour les Indes, écrivez-nous longuement ce que vous pensez de la conduite à tenir au milieu des infidèles. Sans doute, l'expérience nous instruira en partie; mais nous espérons que Dieu Notre-Seigneur voudra bien nous donner par votre intermédiaire la grâce de savoir ce que nous devons faire, comme, si souvent déjà, il nous l'a donnée. Nous craignons en effet qu'il ne nous arrive ce qui est arrivé à beaucoup. Par négligence ou mauvais vouloir, ils n'ont pas voulu s'informer auprès des autres; et Dieu Notre-Seigneur leur a refusé ce dont ils avaient besoin. Il nous le donnerait, si, humiliant notre entendement, nous demandions aide et conseil, surtout à ceux qu'il a plu à Sa Divine Majesté d'établir comme médiateurs entre elle et nous, pour nous faire savoir comment elle doit être servie. *Rogamus vos, Patres, et obsecramus iterum atque iterum in Domino per illam nostram in Christo Jesu conjunctissimam amicitiam*[3], écrivez-nous votre avis sur le moyen de mieux servir le Seigneur, sur ce que nous devons faire, puisque nous désirons

1. *Mon. Xav.*, p. 241.

2. Codure mourut quatre mois après, 29 août 1541, au moment où il allait partir en mission pour l'Irlande. Polanco, t. I, 92.

3. « Nous vous en prions, Pères, nous vous en supplions encore et encore dans le Seigneur par cette amitié très étroite qui nous unit dans le Christ Jésus... »

tant que, par vous, nous soit manifestée la volonté de Jésus-Christ. Et puis, dans vos prières, *ultra solitam memoriam*[1], nous voudrions avoir un souvenir plus particulier. Notre longue navigation, nos relations avec les païens, notre peu de savoir, tout cela exige un secours plus qu'ordinaire[2]. »

Dans son audience de congé, François s'entretint longuement avec le roi de la conversion des Indiens. Jean III lui demanda des mémoires détaillés sur l'état de la religion en Orient et les moyens pratiques d'y propager la foi. Plus que jamais, le prince semblait soucieux de son devoir et de sa terrible responsabilité devant Dieu. « Il s'attriste beaucoup, écrivait le missionnaire à ses frères de Rome, de la misère où vivent ces peuples; il voudrait empêcher que le Créateur et Rédempteur de ces âmes fût perpétuellement offensé par des êtres créés à son image et rachetés si cher. Tel est le zèle de Son Altesse pour l'honneur du Christ Notre-Seigneur et le salut du prochain, que vraiment nous devons rendre à Dieu d'infinies actions de grâces pour avoir trouvé un roi si pieusement pénétré des choses de Dieu. Je ne l'aurais jamais cru, si je n'en avais été le témoin. Plaise à Dieu Notre-Seigneur prolonger sa vie pendant de longues années, puisqu'il l'emploie si bien et qu'il est si *utilis et necessarius populo suo*[3]. »

Tout était prêt pour le départ. Les chargements étaient achevés. La flotte emmenait le nouveau gouverneur des Indes, don Martin Alphonse de Sousa. On n'attendait que le bon vent. En temps normal, les navires mettaient à la voile vers le milieu de mars. Quinze jours ou trois semaines de retard risquaient de jeter le désarroi dans l'expédition. Or, cette année-là, le mauvais temps se prolongea outre mesure. Au premier avril, on était encore bloqué dans l'embouchure du Tage.

1. « Sans parler du souvenir ordinaire. »
2. *Mon. Xav.*, p. 239.
3. « Utile et nécessaire à son peuple »; allusion aux paroles de saint Martin mourant. — *Mon. Xav.*, p. 240. Cette lettre est du 18 mars. L'audience dont il y est fait mention est donc un peu antérieure.

Dans la suite, à l'exemple de saint François Xavier, aucun missionnaire ne partit pour les Indes sans avoir demandé une entrevue au roi. C'était bien le moins, puisqu'il allait faire le voyage aux frais de la couronne; et que désormais, toute sa vie durant, le trésor se chargerait de son entretien. Bertrand, *La Mission du Maduré*, t. IV, p. 378.

Le départ annuel de la flotte avait quelque chose de solennel et de poignant. Celui de nos grands transports actuels, fréquent, régulier, n'en peut donner l'idée. Les partants avaient tant de chances alors de ne s'embarquer que pour aller à la mort! Aussi toutes les semaines, en certains couvents, l'on chantait la messe des anges *pro navigantibus*[1]. La plage de Restella où se faisait le chargement, aurait dû, disait-on, s'appeler la plage des larmes. Plus d'un se préparait au voyage comme au passage suprême, se confessait, dressait son testament. Les prêtres avaient pouvoir d'absoudre des cas réservés. Depuis le jour où Gama, s'aventurant vers l'inconnu, avait fait, en une petite chapelle dédiée à Marie, sa dernière veillée de prières, il était de tradition chez les passagers de se réunir dans le sanctuaire de Notre-Dame de Nazareth, au faubourg de Belen, en aval de Lisbonne. Or, cette année-là, il y avait une raison de plus pour se presser nombreux dans la chapelle. Paul III, le 27 février 1540, avait accordé la grâce du jubilé aux garnisons destinées aux forteresses des Indes, ainsi qu'aux fidèles qui prieraient Dieu pour le succès des armes portugaises, et c'était la première fois qu'on allait pouvoir profiter de cette faveur[2].

Peut-être y eut-il alors une sorte de mission dont notre saint profita pour aider les passagers à mettre ordre aux affaires de leur âme.

Enfin le moment vint de mettre à la voile. Une foule était accourue pour saluer le voyageur. Une tradition locale[3] dit que les religieux du couvent voisin de Belen apportèrent une chaire mobile. Xavier prêcha. Pour la dernière fois, sa parole d'apôtre se fit entendre sur le sol d'Europe. Puis, avec ses deux compagnons[4], il s'embarqua. On était au 7 avril 1541, anniversaire de sa naissance. Il avait trente-cinq ans[5].

1. *Boletim da Soc. de Geogr.*, Lisbonne, 1897, p. 701.

2. *Corpo diplomatico Portug.*, t. IV, p. 255 (Nazareth, p. 23). Concédée le 27 février, la bulle ne dut pas arriver à temps pour le départ de mars 1540.

3. Cros, t. I, p. 190.

4. Valignano (*Mon. Xav.*, p. 14) ajoute à Mansilhas et à Paul de Camerino un frère coadjuteur qu'il ne nomme pas. Il s'appelait Didace Rodriguez. Xavier n'en parle jamais. Aurait-il été arrêté au dernier moment? Aurait-il fait défection? Cros, t. I, p. 481, 487.

5. Autre tradition recueillie par le P. Sébastien Gonçalvez (Cros, t. I, p. 190; cf. Sousa, *Oriente conquistado*, t. I, p. 14) mais ignorée par Tursellini, Lucena, Bartoli. Pendant que le saint disait la messe dans la chapelle de N.-D. de Nazareth, à quelques

A cette heure suprême, une consolation devait manquer à notre voyageur. Alors que le départ n'était plus qu'une affaire de quelques jours, le 4 avril 1541, saint Ignace avait réuni à Rome ceux de ses premiers compagnons qui étaient disponibles. Quatre seulement purent répondre à son appel, Lainez, Broët, Codure et Salmeron. Les autres étaienttrop loin et trop absorbés par le travail. Il s'agissait, puisque la Compagnie était reconnue ordre religieux, de lui donner un supérieur général. On pria pendant trois jours, puis, à l'heure même où Xavier quittait Lisbonne, on dépouilla les votes. Les Pères absents, sauf Bobadilla, avaient laissé ou envoyé leur suffrage par écrit. Lainez produisit celui de Xavier; il était ainsi conçu : « Moi, François, n'étant mû par aucune considération humaine, n'écoutant que ma conscience, je dis et déclare qu'à mon avis, il faut élire pour chef de notre Compagnie, à qui nous devrons tous obéissance, notre ancien maître et vrai père, don Ignace. Après nous avoir tous rassemblés, non sans de grandes fatigues, il saura mieux qu'un autre nous garder, nous gouverner et nous diriger sans cesse vers une perfection plus haute parce qu'il a de nous une connaissance plus intime. Et, après sa mort (je parle selon les sentiments profonds de mon âme, comme si je devais mourir à cette heure même) je juge que le Père Pierre Le Fèvre doit prendre sa place ; et en cela, Dieu m'est témoin que je parle uniquement suivant ma pensée. En foi de quoi, je signe de ma propre main. Fait à Rome le 15 mars de l'an 1540. François[1]. »

A l'unanimité, Ignace était élu. Plusieurs autres, comme Xavier, avaient aussi donné leur suffrage hypothétique à Le Fèvre. Lui, Le Fèvre, disait : « Je vote tout d'abord pour Ignace,

pas de là, deux gentilshommes vidaient une querelle les armes à la main. L'un d'eux tomba mortellement blessé. Les témoins coururent chercher un prêtre. François, sa messe achevée, se rendit près du mourant et le confessa. Quand il fallut obtenir un acte de pardon pour le meurtrier, le malheureux refusa. « Plutôt l'enfer », disait-il. — « Mais, dit alors le saint, si Dieu vous accordait la vie, pardonneriez-vous ? » Le jeune homme, à cette question, resta comme interdit. Enfin il répondit qu'il pardonnerait si Dieu lui rendait la vie. François se mit à prier, demandant à Dieu de sauver le corps pour que l'âme fût sauvée du même coup. Se sentant exaucé, il déclara que le mourant survivrait. Tel fut son air d'autorité que celui-ci, subjugué, pardonna ; et il guérit comme le saint l'avait promis.

1. *Mon. Xav.*, p. 812.

et si, ce qu'à Dieu ne plaise, il venait à mourir, pour Maître François[1]. »

Le vendredi suivant, à Saint-Paul-hors-les-Murs, les cinq Pères présents à Rome faisaient leur profession entre les mains de saint Ignace. François était alors en pleine mer; mais, en son nom, Lainez put encore lire la déclaration suivante : « Lorsque la Compagnie assemblée aura élu son supérieur, moi, François, je promets aujourd'hui, pour ce temps-là, perpétuelle obéissance, pauvreté et chasteté. Et ainsi, mon bien cher Père en Jésus-Christ, Laynez, je vous prie, par le service de Dieu Notre-Seigneur, en mon absence, veuillez offrir de ma part toute ma volonté, avec mes trois vœux de religion, au supérieur que vous et les autres aurez choisi. Et, de ce jour, comme du jour de son élection, je promets d'être fidèle à ces vœux. En témoignage de quoi, j'ai rédigé cette déclaration signée de ma main. — Ecrit à Rome l'an 1540, le 15 mars. François[2]. »

Le missionnaire attendra longtemps, plus de deux années, avant que des lettres de Rome lui annoncent que le supérieur de la Compagnie était élu et que c'était son Père Ignace[3]. Alors seulement, en décembre 1543 ou janvier 1544, lui aussi fera sa profession entre les mains de l'évêque, le Franciscain Jean d'Albuquerque[4].

1. *Constitut.*, 1892, p. 313.
2. *Mon. Xav.*, p. 812.
3. *Ibid.*, p. 279. Le 15 janvier 1544 il annonce qu'il a reçu deux mois auparavant les premières lettres qui lui soient venues de Rome.
4. Cros, *Vie*, I, p. 246, note.

CHAPITRE III

DE LISBONNE A GOA
(7 avril 1541-6 mai 1542)

I. — *En mer.*

Saint François Xavier écrivait de Mozambique, le 1er janvier 1542 :

« Nous sommes partis le 7 avril 1541. J'ai eu le mal de mer pendant deux mois. Nous avons beaucoup souffert durant 40 jours le long des côtes de Guinée, à cause de calmes prolongés et parce que le temps nous fut contraire. Enfin Dieu Notre-Seigneur nous a accordé la grâce d'arriver à une île, où nous sommes encore. »

Un peu plus tard, il ajoutait : « Nous sommes arrivés dans l'Inde le 6 mai 1542. Nous avons donc mis un an et plus à venir du Portugal aux Indes, voyage qui, pour l'ordinaire, se fait en six mois. Sur le navire, tant qu'a duré la traversée, nous nous sommes bien portés. Nous étions tous dans le vaisseau du Señor Gouverneur ; il nous a fort bien traités. Pendant tout ce temps, les confessions ne nous ont pas manqué, tant des malades que des passagers en santé. Les dimanches je prêchais. Loué soit Dieu Notre-Seigneur pour la faveur qu'il m'a accordée, tandis que je naviguais par le royaume des poissons, d'avoir à qui prêcher sa parole et à qui administrer le sacrement de pénitence lequel n'est pas là moins nécessaire que sur terre [1]. »

Essayons de compléter ce récit trop sommaire.

1. *Mon. Xav.*, p. 247, 250.

La flotte des Indes comptait cette année-là cinq vaisseaux. Les trois missionnaires montèrent sur la capitane le *Santiago*, qui emmenait aux Indes un nouveau gouverneur général, don Martin Alphonse de Sousa[1]. Ces navires appartenaient au type des *caraques*, gros bâtiments de transport, lourds et courts, mauvais manœuvriers, résistant mal au mauvais temps. Il s'en perdait un sur dix[2].

Lorsque tout marchait à souhait, la flotte sortait du Tage dans le courant de mars. Vers la Saint-Jacques de juillet, elle doublait le cap de Bonne-Espérance, et peu après relâchait à Mozambique. Elle pouvait être à Goa vers la fin d'août. La traversée avait duré de cinq à six mois. Si l'on hésitait à s'aventurer dans le canal de Mozambique, on tirait droit aux Indes par le large de Madagascar, et l'on abordait à Cochin en octobre ou novembre, avec un retard de deux mois, sans avoir touché terre une seule fois depuis Lisbonne. Si le départ n'avait lieu qu'en avril, il fallait se résigner à une traversée pénible, à un hivernage dans l'île de Mozambique et à un voyage d'un an et plus. Ce fut le cas en 1541[3].

La flotte avait appareillé le 7 avril, et mis le cap sur Madère. Tout de suite, les souffrances physiques commencèrent. On était dans la « mer des cavales ». Les grandes vagues bondissantes donnaient l'idée d'immenses troupeaux de poulains lâchés à travers champs[4]. Bien peu échappaient au mal de mer, et l'on imagine ce que devenait le tillac et les entreponts encombrés par des centaines de passagers.

La plupart, pauvres gens, étaient partis insouciants, comme pour une promenade au delà du Tage, « ayant pour tout bagage, une chemise, deux pains et une boîte de cotignac[5] ». Le roi ne faisait-il pas les frais de la nourriture ? Population bigarrée : équipage portugais et nègre, gros et petits marchands, soldats et *fidalgos* allant faire fortune, gens de sac et

1. Do Couto, Dec. V, l. VIII, ch. i; Correa, *Lendas*, t. IV, p. 111. Louis de Souza, *Annaes de el rei João III*, Lisboa, 1844, in 4°, p. 320. — Sur le *San Pedro* se trouvait don Alvaro de Ataïde, fils du grand amirante Vasco de Gama. Nous le retrouverons à Malacca, aux derniers chapitres de cet histoire.

2. *Whiteway*, p. 42. — Pyrard de Laval, P. II, ch. 3.

3. Bartoli, l. I, n. 18.

4. Jurien de la Gravière, *Les marins des XVe et XVIe siècles*, t. I, p. 41.

5. Valignano, p. 43.

de corde dont le Portugal se débarrassait en les envoyant dans les stations fiévreuses de Mozambique et de Malacca, pauvres laboureurs et ouvriers sans travail, enrôlés par la *Casa da India oriental*, fascinés par la perspective d'être nourris pendant le voyage, d'autant plus faciles à séduire que, s'il était aisé d'aller aux Indes, il l'était un peu moins d'en revenir pour en donner des nouvelles. Un seul voyage avait dégoûté de la mer et la couronne ne se chargeait point des frais de retour. Aussi les pauvres, arrivés là-bas, y restaient[1]. Le navire devenait vite une sorte d'enfer, où l'on se disputait à coups de couteau un verre d'eau ou un pied d'ombre.

Comment rester indifférent à ce spectacle ? Xavier avait le mal de mer, il l'eut pendant deux mois, mais il sut réagir. Il se mit au service des malades. Il avait, comme un officier, sa cabine ; il en fit une infirmerie. Toute la traversée, il eut pour couchette un rouleau de cordages sur le pont. Il refusa de prendre place, pour les repas, au carré des officiers, près du gouverneur. On lui réserva sa part des mets servis à l'état-major : elle passa toute aux malades. Il lui suffisait, à lui, d'un peu de pain et d'eau. Déjà il s'était interdit l'usage du vin. « Un prêtre, disait-il, ne devrait boire que de l'eau : ce breuvage du moins n'excite pas les mauvaises passions, ne délie pas la langue, et ne fait pas découvrir ce qui doit rester caché[2]. » Ainsi, chichement nourri, pauvrement vêtu, misérablement couché, il vivait en tout comme un homme du peuple. Mais aussi, gai toujours, d'humeur facile, sachant se relâcher de son austérité pour faire plaisir, causant avec tout le monde. Il soignait les malades, lavait leur linge, leur rendait tous les services les plus rebutants ; et, en fait de malpropreté, le pont du navire valait tous les hôpitaux du monde. Sauf le temps qu'il réservait à Dieu, et pendant lequel il s'enfermait, il ne s'appartenait plus.

Il eut vite la réputation d'un saint, et il en eut l'autorité. Ceux-là qui, l'âme chargée de fautes, eussent fui le prêtre comme un remords, se laissaient approcher. Le blasphème, ce

1. Pyrard, *loc. cit.*

2. Valignano, p. 16. — Le P. Texeira, dans ses notes sur Ribadeneira, observe qu'à la fin de sa vie, Xavier, qui savait ne rien exagérer, suivait la règle donnée par N.-S. : « Manducate quae apponuntur vobis. » (Lettre du P. Ribadeneira, 8 déc. 1854. *Arch. di Stato*, Rome. *Cens. Libr.*, t. I, fol. 23, v.)

blasphème emporté et furieux des gens du Midi, disparut. Les ennemis se réconcilièrent. Les jeux de hasard furent supprimés. Au lieu d'être une Sodome, le vaisseau devint comme une paroisse flottante, organisée, pieuse, retenue. Les chansons trop souvent obscènes, par lesquelles les passagers essayaient de tromper leur ennui, furent remplacées par des cantiques. Un siècle après, on les chantait encore sur la flotte des Indes[1].

Après avoir doublé Madère, pour éviter les calmes des Canaries, les flottes filaient à l'ouest, au large de Palma, puis descendaient sur le cap Vert et la Sierra Leone. Elles entraient dans les eaux de la Guinée et sous les feux de la zone torride. C'est où la navigation devenait absolument intolérable.

Les marins ignoraient alors les lois fixes qui règlent les changements atmosphériques en ces parages. Pour un peu de retard, on allait infailliblement donner dans ce qu'on appelait alors les *calmes*, — nos matelots disent « le pot au noir ». Ce fut le cas en 1541. Ce que put être alors le pont du *Santiago*, nous pouvons l'imaginer par des récits à peu près contemporains.

Pas un souffle, ou bien des sautes de vent continuelles ballottant le navire de droite et de gauche sans le faire avancer. Un ciel chargé de gros nuages opaques fondant en avalanches soudaines et chaudes. Pour atmosphère, une étuve. L'eau distribuée aux passagers si fétide, si grouillante de gros vers, qu'il faut chercher un coin obscur pour boire sans voir ce qu'on absorbe. Les vêtements pourris tombant en lambeaux. Les passagers vivant dans leurs ordures, et, faute de pouvoir changer d'habits, ayant bientôt le corps couvert de pustules. Cris, gémissements, malédictions. Enfin, presque à coup sûr, l'épidémie, une effroyable mortalité. Le danger était tel qu'on manquait rarement d'emporter dans son bagage un drap ou un sac pour servir de suaire[2].

Or la flotte, cette année-là, resta quarante jours sans pouvoir sortir des calmes, et nous devinons à quoi dut s'exercer la charité du saint dans cet air étouffant et nauséabond. Depuis bien des années, disait-on, la caraque n'avait fait traversée

1. Sousa, *Oriente*, t. I, p. 16.

2. Jean Mocquet, *Voyages*, p. 179; — Pyrard, P. I, ch. 1, — Bartoli, *Asia*, l. I, n. 19; — Deshaines, *Vie de Nic. Trigault*, Paris, 1864, p. 29 (Lettre du 24 déc. 1604).

plus pénible[1]. Xavier redoubla de dévouement. La fièvre ne fut pas plus capable de l'arrêter que le mal de mer. Il resta debout, soutenu par son amour de Dieu. Ses deux compagnons, Paul de Camérino surtout, l'imitaient de leur mieux. Ils allaient de l'un à l'autre, les faisaient manger et boire, leur portaient la nourriture à la bouche, entretenaient auprès d'eux une propreté relative[2]. Un médecin remarqua, au procès de canonisation, comme chose extraordinaire que, de tant de malades, il n'en succomba qu'une quarantaine[3].

Enfin, le « pot au noir » passa. Partie avec trois semaines de retard, retardée encore par un grand mois de calmes, la flotte put enfin poursuivre sa route. Nous n'avons aucun détail sur les mois qui suivent. Les capitaines s'en tinrent sans doute à l'itinéraire traditionnel, suivant d'assez près la côte africaine, franchissant la ligne par 19 à 20 degrés de longitude, puis descendant assez bas au-dessous du cap pour éviter les tempêtes légendaires du grand tournant africain. Aux chaleurs excessives de l'Equateur succédait un froid relatif, très supportable pour les gens du Nord, mais qui glaçait le Portugais[4]. En prévision du changement, Xavier avait dû emporter une soutane de gros drap. Est-ce pousser trop loin la conjecture, de supposer qu'elle fut plus souvent sur le dos des malades que sur le sien ?

Aux œuvres de miséricorde corporelle, Xavier avait, dès le premier jour, ajouté celles de l'apostolat. Nous avons ici peu de détails. Nous savons seulement qu'il se fit un auditoire d'enfants, de soldats, d'esclaves[5]. Ses exemples ne furent pas perdus. A sa suite, les missionnaires de la Compagnie s'ingénièrent à transformer en mission presque ininterrompue les longs loisirs des traversées. Catéchismes, soin des malades, processions, neuvaines, sermons, communions générales. Ils organisaient même des congrégations pour le temps du voyage[6]. Au milieu de tous ces travaux, au-dessus de toutes

1. Bartoli, n. 21.
2. Valignano, p. 15.
3. *Process. 1556*, Goa. Test. D^ris M. Cosmae Saraiva.
4. Dehaisnes, *loc. cit.* — Bartoli, n. 18, 19, 20.
5. Valignano, *loc. cit.*; Tursellini, l. I, ch. 13.
6. *R. P. Mastrilli, S. J., et XXXII sociorum... iter in Indiam*, Anvers, 1637, passim.

ces fêtes et de tous les périls, il semblait que planât toujours le souvenir et l'image de Xavier. Il était de ceux qu'on invoquait de préférence aux heures d'angoisse. Si quelque missionnaire poussait à l'excès les actes d'abnégation, l'on disait : « C'est un autre Xavier[1]. »

II. — *Mozambique* (septembre 1541-février 1542).

Quand elle eut doublé le cap de Bonne-Espérance, la flotte remonta vers le nord. En septembre, elle abordait à Mozambique. Depuis un mois déjà elle aurait dû être à Goa. Ordinairement les « vaisseaux du roi » ne faisaient sur la côte d'Afrique qu'une escale de quelques jours. Mais la mousson allait se renverser : impossible de pousser plus avant. Le gouverneur, bloqué par les courants et les vents de nord-est, dut hiverner sur l'îlot malsain qu'on appelle parfois le « cimetière des Portugais ».

Les cinq caraques déversèrent sur le gros rocher de corail leur flot de soldats, de passagers, de marins. Les malades furent portés au lazaret. Le reste s'arrangea tant bien que mal dans les paillottes ou les cabanes en terre. Immédiatement le travail reprit, pour Xavier et ses compagnons, aussi pénible, aussi absorbant que sur le vaisseau. Voulant être toujours à portée des malades, il refusa de loger ailleurs qu'à l'hôpital[2].

Trois mois après son arrivée, le 1er janvier 1542, il écrivait aux Pères de Rome : « Je suis sûr de vous réjouir *in Domino* en vous faisant savoir que Dieu Notre-Seigneur a bien voulu faire de nous les serviteurs de ses serviteurs. Aussitôt débarqués ici, nous avons pris soin des pauvres malades venus par la flotte. Je m'occupe à les confesser, à les communier, à les aider à bien mourir, usant des indulgences plénières que Sa Sainteté m'a accordées pour ces contrées. Quasi tous meurent avec un grand contentement de voir que je puis ainsi, à la mort, leur donner une complète absolution. Micer Paulo et Micer Mansilhas ont soin du temporel. Nous habitons tous avec

1. Prat, S. J., *Hist. du Bx Jean de Britto*, Paris, 1853, p. 45.
2. Valignano, p. 18.

les pauvres; selon nos petites et faibles forces, nous nous occupons et des corps et des âmes. Quant au fruit que nous en tirons, Dieu le connaît, lui qui l'opère[1]. » Il disait plus tard dans une autre lettre : « Il y a eu bien des malades pendant notre séjour. Nous avons eu environ 80 morts[2]. Nous sommes tout le temps restés à l'hôpital à soigner les infirmes. Micer Paulo et Mansilhas s'occupaient *circa corporalia*. Pour moi, je confessais, je communiais, sans relâche, sans pouvoir satisfaire tout le monde. Le dimanche, sermon; auditoire nombreux, le Gouverneur étant présent. On m'importunait souvent pour aller confesser hors de l'hôpital; et je ne pouvais m'y refuser quand il s'agissait d'un malade, ou de quelque autre cas urgent. De sorte que les occupations spirituelles ne nous ont pas manqué[3]. »

Or il arriva, raconte Tursellini, qu'un jeune homme, qui avait fait la traversée sur le *Santiago*, mourut subitement. Xavier ne le connaissait pas. Il demanda s'il savait les rudiments de la religion : on lui répondit qu'il était absolument ignorant. Et le Père de se désoler. Le gouverneur lui disait : « Mais vous ne saviez pas ! — Et c'est ce qui me navre, reprit le saint. Si j'avais su, je l'aurais instruit. » Sousa insistant, et voulant lui montrer qu'il n'avait pas à gémir d'un malheur dont il n'était pas responsable, Xavier n'entendait rien. Il n'admettait pas qu'il y eût eu sur le même vaisseau que lui un homme qui eût échappé à sa charité[4].

Aussi ne fallait-il pas lui parler de se modérer, et pas davantage lui recommander les mesures hygiéniques les plus ordinaires. « A Mozambique, écrivait, en 1548, le Père Gaspard Barzée, le vicaire nous avertit de prendre garde à l'haleine des malades. Toutes les maladies ici sont contagieuses. Et il nous disait que, faute de cette précaution, le Père Maître François avait été en danger de mort[5]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 248.
2. Le procès de canonisation, comme nous l'avons vu, porte un chiffre moitié moindre. Mais Xavier parle ici du séjour à Mozambique; au procès, l'on ne s'occupait que de la traversée. 80 morts, c'était peu, en somme, comparé aux 755 décès accusés par J. Mocquet pour un séjour de cinq mois.
3. *Mon. Xav.*, p. 251.
4. Tursellini, l. I, ch. 15.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 50.

Les forces humaines ont une limite. A son tour, Xavier fut pris de la fièvre et il terminait ainsi sa lettre du 1er janvier 1542 : « Je voudrais vous écrire plus longuement, mon mal ne me le permet pas pour l'instant. Aujourd'hui l'on m'a saigné, c'est la septième fois; je me sens peu dispos. Dieu soit loué[1]. »

Au procès de béatification, 1556, un témoin, désigné sous le titre de « Maître Jean », contait :

« Le Père fut pris de la fièvre. Je le priai d'interrompre son travail. Il était malade. Qu'il se guérît d'abord, il trouverait bien, par la suite, l'occasion de se dévouer. Le Père me répondit que, cette nuit-là, il lui fallait rester jusqu'au jour avec un certain « frère » en grand péril d'âme et de corps. Après cela, il interromprait son travail. Or ce « frère » était un matelot, en délire depuis quelques jours. Le lendemain matin, visitant les malades de l'hôpital, j'allai voir aussi le Père qui logeait dans une case; j'y trouvai ledit matelot couché sur le lit du Père, un lit, s'il m'en souvient bien, fait de cordes, avec une petite couverture déchirée, un oreiller et rien autre. Quant au Père, il était assis près du lit sur un affût de petite bombarde ; rien sous lui. Il causait avec le matelot, sorti du délire, et qui, aussitôt déposé sur le lit du Père François, avait immédiatement repris l'usage de la raison, et s'était confessé. On le communia et il mourut le soir. Ledit Père François était radieux[2]. »

Enfin, il consentait à se traiter en malade : mais il tenait à être soigné à l'hôpital. « Le trouvant là, mêlé aux autres infirmes, disait le Docteur Maître Cosme Saraiva, je le pris dans ma maison... Le mal était grave, dangereux. Je dus le saigner neuf fois. Il eut trois jours de délire. Mais j'observai que, pour toutes les choses divines et surnaturelles, ledit Père conservait son bon sens. Pour le reste, pour sa santé, il divaguait[3]. » Enfin il guérit et put retourner à ses chers malades.

Suffisaient-ils à absorber son temps? Il y aurait eu beaucoup à faire dans la population portugaise de l'île, repris de justice, marchands d'esclaves, d'une immoralité et d'une cruauté parfois

1. *Mon. Xav.*, p. 249.
2. *Process. 1556*, Goa, n. 26.
3. *Ibid.*, n. 8.

révoltantes[1]. Ce que notre saint put faire en leur faveur, ni lui ni ses historiens ne nous l'ont dit.

Il ne nous ont pas raconté davantage ce qu'il ressentit dans le premier contact qu'il eut alors avec l'infidélité. Arabes et Cafres, musulmans et païens, se rencontraient sur le rocher de Mozambique. A une lieue ou deux, de l'autre côté de la rade, commençait l'immense continent africain. Quels désirs durent brûler son âme à la pensée des millions d'âmes déshéritées qui vivaient là, derrière le rideau de collines bordant l'horizon? Ce que nous savons c'est qu'il s'humiliait de son impuissance : « Vous nous connaissez, écrivait-il à ses frères d'Europe, en leur demandant de prier pour lui, vous savez de quel mauvais métal nous sommes faits[2]. »

Pendant que le Père François se dépensait à l'hôpital[3], près de là, des intrigues se nouaient autour du gouverneur. Que valait don Martin Alphonse de Sousa? Les historiens lui sont parfois extrêmement sévères. Tel n'hésite pas à le présenter comme un des plus cyniques dont l'Inde ait eu à souffrir[4]. Il est certain qu'il commit des fautes. Par ailleurs nul ne lui refuse de grandes qualités de soldat. Il y avait près de vingt ans qu'il vivait dans les colonies, bataillant sur toutes les côtes de l'Inde ou organisant le Brésil. Il était tout désigné pour prendre en main quelque jour le gouvernement supérieur de l'*Asia portugueza*. A la mort du vice-roi don Garcia de Noronha (1540), quand on ouvrit les « lettres de succession », son nom se trouvait sur la première. Or il venait de partir pour l'Europe. Il fallut ouvrir une autre lettre et l'autorité passa à don Etienne da Gama. Mais ce pouvoir qui lui échappait lui fut immédiatement rendu. A peine arrivé en Europe, il repartit avec le titre de gouverneur général, et l'annaliste do Couto, sans dissimuler que l'intrigue fût pour quelque chose dans cette nomi-

1. J. Mocquet, *Voyages*, p. 251.

2. *Mon. Xav.*, p. 248.

3. Sur les légendes locales relatives au séjour de Xavier à Mozambique, Fil. Neri Xavier, *Resumo historico*, p. 15, 16, note, etc.; — *Missions catholiques*, 1888, p. 500, 509, 525; 1892, p. 636.

4. Whiteway, p. 274.

nation, loue, au passage, le savoir, la prudence, l'autorité du nouveau chef[1].

Il est à croire que Jean III, qui tenait à envoyer aux Indes de bons missionnaires, ne croyait pas si mal faire en les confiant à don Martin Alphonse. Il commettait une faute cependant. Etienne da Gama était l'homme dont l'Inde avait besoin. Très honnête, il avait, de concert avec l'évêque, entrepris la réforme de Goa; que faire de sérieux si la cour ne prolongeait son intérim? Lui envoyer un successeur aussi vite, c'était l'annihiler et le décrier. Ce fut, hélas! ce qui arriva. Calomnié ou non par ses rivaux, il est certain qu'Alphonse de Sousa ne le valait pas. Habile, vaillant, pieux à ses heures, porté aux bonnes œuvres, il ne paraît pas avoir eu, de la justice et du droit des gens, un sens bien scrupuleux. A coup sûr, il est de ses démarches qu'on s'explique mal chez un politique chrétien.

Il fallut du temps à François pour voir clair dans cet homme, et sa première impression fut favorable. Il avait dû longtemps et souvent causer avec lui sur le *Santiago;* il écrivait de Mozambique : « Le senhor gouverneur ne cesse de me dire l'espérance qu'il a en Dieu Notre-Seigneur de voir se faire beaucoup de chrétiens là où il nous enverra. Il se montre si bien disposé, si affectueux à notre égard, que nous pouvons compter absolument sur toutes ses faveurs dans nos œuvres[2].»

Nous ne tarderons pas à constater que ces dispositions étaient sincères. Les Jésuites des Indes, à la suite de François, considéreront toujours Martin Alphonse de Sousa comme un bienfaiteur et ce n'est pas à eux, pas plus qu'à notre saint, qu'il faut demander des révélations sur ses fautes. Tout au plus entendons-nous ce dernier, un jour qu'il recommande le gouverneur, patron et protecteur du collège, aux prières de saint

1. Dec. V, l. VIII, ch. 1. Il est à noter que do Couto est le plus franc des historiens. Sa 6e décade, imprimée de son vivant, avait été jugée d'une sévérité si excessive, qu'elle fut brûlée avant d'être publiée, puis retouchée par son beau-frère Adeodato da Trinidade (WHITEWAY, p. x). Il raconte sur don Martin A. de Sousa bien des faits difficilement défendables. Ce qui ne l'empêche pas de conclure son récit par des éloges sur son administration financière (Dec. V, l. X, ch. 10 fin). Voir encore Faria y Sousa (*Asia portugueza*, t. II, P. I, ch. 3). Correa, qui se trouvait aux Indes en même temps que Xavier, est plus indulgent, mais il rapporte encore plus d'un épisode étrange.

2. *Mon. Xav.*, p. 248-249.

Ignace, ajouter cette discrète remarque : « Dieu Notre-Seigneur veuille lui donner la grâce de bien gouverner ces Indes si grandes, et *quod sic transeat per temporalia ut non amittat aeterna*[1]. »

Certains faits cependant, durant l'hivernage de Mozambique, avaient pu éveiller l'attention du saint. Il n'en dit mot, bien entendu, dans sa correspondance, règle de prudence apostolique dont il ne se départit jamais. Tant qu'il ne s'agissait pas directement de ses œuvres, il laissait colons ou officiers à leurs affaires et à leurs ambitions. Il n'en écrivait rien ni à son Père Ignace, ni à ses frères d'Europe, ni au roi lui-même. Ces petits intérêts étaient trop peu de chose pour sa grande âme. A peine pouvons-nous y trouver une lointaine et très vague allusion dans ces lignes : « Nous avons une consolation et fort grande. C'est que le seigneur gouverneur, et tous les nobles venus par la flotte, sont bien persuadés que nous ne désirons aucune faveur humaine et que nous n'agissons que *propter Deum*. Tels sont en effet nos labeurs que, pour le monde entier, je ne consentirais pas à les subir, même une seule journée. Grâces soient rendues à Dieu Notre-Seigneur pour nous avoir fait faire cette expérience, et nous avoir donné les forces nécessaires[2]. »

Que se passait-il? On savait, à Goa, que Sousa revenait comme gouverneur. La nouvelle avait eu le temps d'arriver par Venise et Ormuz. Les vaisseaux n'ayant pas paru aux Indes en septembre, on en avait conclu qu'ils hivernaient à Mozambique. Sur quoi Gama envoyait aux informations le capitaine Louis Mendez de Vasconcellos, sur le *Coulam*. Mais, par le même vaisseau, parvenaient jusqu'à Sousa des lettres où les ennemis du gouverneur en charge l'accusaient de dilapidations. Sousa devait se hâter, surprendre son prédécesseur, avant qu'il eût fait disparaître la trace de ses fautes. Pures calomnies. Sousa eut le tort de les croire. Il fit mettre aux arrêts Vasconcellos et le frère de Gama, don Alvaro de Ataïde, pour avoir voulu en

1. *Ibid.*, p. 262. « Qu'il passe à travers les biens de la terre sans perdre ceux du ciel. » (Oraison du 3e dim. après la Pentecôte.) Cf. SOUSA, *Oriente*, t. I, p. 35-38.

2. *Mon. Xav.*, p. 248.

secret faire passer à Goa des nouvelles. Puis, quoique miné par la fièvre, il résolut de partir au plus tôt[1].

Xavier eût souhaité demeurer près de ses malades ; peut-être voulait-il éviter d'être mêlé à ces intrigues. Mais Sousa tenait à le garder près de lui en cas d'accident. Il fut donc réglé que Mansilhas et Paul de Camérino resteraient et continueraient son œuvre. Ils laisseraient même partir les vaisseaux sur lesquels ils étaient venus et qui ne devaient pas tarder à reprendre la mer. Ils s'embarqueraient sur la flotte qui, en ce moment même, se préparait à quitter Lisbonne. Ils ne seraient donc à Goa qu'en septembre[2].

III. — *De Mozambique à Goa.*

A la fin de février[3], le *Coulam* mit à la voile, et Xavier reprit, avec de nouveaux compagnons de voyage, ses monotones et fécondes fonctions de catéchiste et d'infirmier. Deux légers vaisseaux, une fuste et un catur[4] naviguaient de conserve, montés par deux flibustiers portugais en rupture de ban pour cause de meurtre, et grands ennemis d'Etienne da Gama. Don Martin Alphonse accordait le pardon en échange de révélations graves sur son prédécesseur[5].

La flottille, longeant la côte vers le nord, parvint à Mélinde[6]. Sur le petit promontoire qui abritait la ville musulmane, une croix de pierre se dressait. C'était un de ces *padraos*, colonnes de pierre, au blason national, surmontées d'une croix, que les Portugais élevaient sur tous les rivages, en signe de prise de possession. Celui-là, le « padrao de Saint-Raphaël », avait été

1. Correa, *Lendas*, t. IV, ch. 38 et 36. Correa était aux Indes au moment où ces événements se passaient. Son récit est contredit sur plusieurs points par Do Couto (Dec. V, l. VIII, 2 et 9).

2. *Mon. Xav.*, p. 256 ; Valignano, p. 18 ; Tursellini, l. I, ch. 15.

3. *Mon. Xav.*, p. 256. Do Couto (Déc. V, l. VIII, ch. 9, p. 233) dit « a quinze de março ».

4. La *fuste* est une espèce de canonnière à rames, parfois grande comme une galère. Le *catur* est un petit vaisseau indien allant à la rame ou à la voile et extrêmement rapide, ordinairement formé d'un tronc d'arbre, mais ayant parfois aussi plus de 2 mètres de large, et 25 à 26 de long (Jal, *Glossaire nautique*).

5. Correa, *Lendas*, t. IV, ch. 40, p. 226. Do Couto est moins sévère que Correa (*loc. cit.*, ch. 2).

6. Aujourd'hui *Malindi*, à 1.300 kilomètres de Mozambique, un peu au nord de Mombasa.

dressé par Vasco da Gama. Ce fut le premier objet qui frappa les yeux du missionnaire, et son cœur en tressaillit : « En vérité, dit-il, Dieu Notre-Seigneur sait quelle consolation nous avons reçue, en constatant combien est grande la vertu de la croix, la voyant, ainsi seule, triomphant au milieu de tout le mahométisme[1]. »

Le *Coulam* fit à Mélinde une escale de quelques jours. Le prince du lieu, qui, depuis une quarantaine d'années, reconnaissait la suzeraineté du Portugal, vint saluer le Gouverneur[2]. Xavier profita de l'occasion pour se renseigner sur l'état religieux du pays. Les musulmans n'étaient pas des plus zélés. Ils avaient jadis accueilli Vasco da Gama avec une facilité surprenante, et, chose plus surprenante encore, ils restaient fidèles aux Portugais. Un d'entre eux, et des plus qualifiés, demanda au Père si, en Europe, les églises étaient fréquentées, si les chrétiens étaient fervents dans la prière. A Mélinde, pas de piété chez ses coreligionnaires ; sur dix-sept mosquées, trois seulement recevaient quelques visiteurs. D'où pouvait venir pareille décadence ? Un autre lui déclara qui si, dans deux ans, Mahomet ne venait pas les visiter, il cesserait de croire en lui[3]. « C'est le malheur des infidèles et des grands pécheurs, conclut Xavier, de vivre toujours inquiets. »

Les provisions d'eau, de volailles, de fruits une fois faites, la flottille remit à la voile. Au lieu de couper droit à Goa, pour éviter les calmes équatoriaux, elle fila vers le nord-est. Sans autre arrêt, elle franchit les 2.300 kilomètres qui séparent Mélinde de Sokotora. On fit dans cette île une courte escale.

Là, François Xavier se trouvait sur une terre chrétienne. Sokotora était une de ces régions où la légende faisait passer l'apôtre saint Thomas[4]. Dès le quatrième siècle, on y signale des églises[5]. Au sixième siècle, la population baptisée est

1. *Mon. Xav.*, p. 253. Sur ce *padrao*, voir *Navigation de Vasque de Gama* par un Florentin, édité par Ch. Schefer. Paris, Leroux, 1898, p. 2, note.
2. Do Couto, D. V, l. VIII, ch. 9.
3. *Mon. Xav.*, p. 253. Ce n'est pas Mahomet, comme le croyaient les chrétiens, que certaines sectes musulmanes attendent, mais le *Mahdi*, le chef qui doit paraître à la fin des temps.
4. A. E. Medlycott, *India and the Apostle S. Thomas*, p. 155-157.
5. Philostorge, Migne, *Patr. grecque*, t. 65, p. 470-482.

considérable et reçoit son clergé de Perse[1]. Au moyen âge et jusqu'aux dernières années du xv[e] siècle, voyageurs arabes et européens parlent d'insulaires nestoriens, nominalement rattachés au *catholicos* de Bagdad[2]. Pour Jean de Barros, ils sont jacobites et relèvent de l'église voisine d'Abyssinie[3].

Dès 1507 ou 1508, les Portugais en avaient chassé les Arabes et s'y étaient installés pour surveiller de là l'entrée de la mer Rouge. Une petite mission franciscaine y avait été fondée[4].

La population était douce, honnête, timide, très pauvre. Du christianisme elle gardait quelques rites et de vagues souvenirs. Leurs *caciz*, comme les appelle Xavier, — d'autres disent leurs *odambo*, — étaient une manière de curés et de juges, élus et consacrés par le peuple pour un an; mariés, mais, tant que durait leur charge, astreints à une vie austère de jeûnes stricts et de stricte continence. Sous leur direction, les Sokotorins se réunissaient dans une case en torchis, basse et misérable, aux murs quotidiennement frottés de beurre. Quatre fois par jour, d'autres disent six fois, vers minuit, à l'aurore, à midi, le soir, une crécelle appelait les gens. L'odambo présidait, ayant sur la poitrine une croix marquée d'yeux. Pendant qu'il débitait de mémoire, sans les comprendre, ses prières chaldéennes où revenait sans cesse le mot *alleluia*, une épaisse fumée de parfums remplissait la case; on encensait la croix sur l'autel, on l'oignait de beurre, on la portait en procession entre des lumières. Ce culte de la croix, c'était presque tout leur christianisme; tous en avaient une petite pendue au cou. Aux hommes on donnait des noms d'apôtres, le plus souvent celui de Thomas; aux femmes, celui de Marie. Les Sokotorins avaient deux carêmes par an, l'un durant deux mois : ils vivaient alors de racines, d'herbes et de dattes. Toute infraction à la loi du jeûne était punie d'une excommunication temporaire. Longtemps, peut-être sous l'influence de leurs voisins, les Jacobites

1. Cosmas Indicopleustes. *Ibid.*, t. 38, col. 170.
2. Yule, *Marco-Polo*, t. II, p. 128, 398, 399; — *Cathay and the way thither*, t. I, p.168.
3. Barros, Decad. II, l. I, ch. 3.
4. *Ibid.*; — Marcellin de Civezza, *Storia univ. delle missione francescane*, t. VII, p. 230 et suiv.

d'Abyssinie, ils avaient uni la circoncision au baptême. Puis le baptême lui-même était tombé en désuétude[1].

Les Franciscains avaient commencé à relever cette pauvre chrétienté, quand, jugeant le poste trop dangereux pour la garnison, Albuquerque, en 1511, ordonna de l'évacuer. A contre-cœur, les missionnaires durent s'éloigner eux aussi. Tout espoir de revenir n'était pas perdu cependant, car on bataillait toujours pour réduire à l'impuissance les musulmans des environs[2].

Les insulaires retournèrent donc à leurs superstitions; ils retombèrent sous le joug arabe, furent décimés par les razzias des marchands d'esclaves, virent leurs enfants enlevés, et forcés de passer à l'Islam. Lorsque François Xavier parut, il y avait trente ans que l'oppression durait.

Dès qu'il le put, il entra en relations avec les indigènes. Il descendit deux fois à terre, s'informa des mœurs et coutumes, assista à un des offices du soir qui dura plus d'une heure et consista uniquement en oraisons et encensements à la croix. Il transcrivit trois ou quatre de leurs prières. Il ignorait la langue; mais, comme il restait encore aux Sokotorins quelques traces de christianisme, à force de gestes, que le zèle rendait expressifs, aidé certainement aussi par quelque interprète parlant arabe, il parvint, nous dit-il, à leur faire comprendre la nécessité du baptême, l'inutilité, la perversité de certaines pratiques musulmanes. On lui apporta des enfants à baptiser. La population semblait on ne peut mieux disposée : elle lui faisait signe qu'il fallait rester; tous, grands et petits se feraient baptiser. Ils lui offraient de leur pauvreté, ce qu'ils avaient, des dattes.

Mais ils voulaient que le bienfait du baptême fût pour eux tout seuls, à l'exclusion des Arabes, leurs ennemis mortels. Un jour que le saint parcourait leurs cases, baptisant de petits enfants, il arriva que, par mégarde, il aborda les deux fils d'une mahométane. Ils se sauvèrent, et leur mère, fort irritée, vint déclarer qu'elle entendait rester musulmane avec ses fils. Ce fut alors aux chrétiens d'intervenir : « Ne les baptisez pas, dirent-

1. Barros, *loc. cit.*; — Tursellini, l. I, ch. 16.
2. M. de Civezza, *loc. cit.*; cf. Correa, t. II, p. 171; Whiteway, p. 176.

ils, quand bien même ils le voudraient. Les Maures n'en sont pas dignes et jamais nous n'y consentirons[1]. »

Xavier eût voulu prolonger son séjour. Ne se devait-il pas tout d'abord aux chrétiens abandonnés? Le gouverneur s'y opposa. D'autres peuples attendaient l'apôtre ; l'île n'était pas sûre, les Arabes l'infestaient, et il n'y avait personne pour le protéger. Il fallut repartir; ce fut à regret. Nous verrons que le saint ne perdit jamais de vue cette terre délaissée. Dès qu'il le put, il s'occupa d'y renvoyer des missionnaires[2].

Quittant les eaux de Sokotora, le *Coulam* poussa droit vers l'est. Le 6 mai 1542, au soir, il mouillait sous les îles Quemadas, un peu au-dessous de Goa[3]. Xavier avait sous les yeux la terre de ses rêves d'apôtre.

Au premier plan, les côtes déjà portugaises, ou qui n'allaient pas tarder à le devenir, de Bardez au nord et de Salcette au sud. Séparées par l'estuaire de deux rivières, ces deux péninsules avançaient l'une vers l'autre, leurs pointes élevées, Agoada et Mormugao, toutes désignées pour recevoir chacune sa forteresse. De l'une à l'autre s'allongeait, grondante, la barre des rivières.

Un peu en arrière, entre les deux promotoires, mourait, au ras des flots, l'angle le plus aigu de l'île de Goa, encadré au nord par la Mandovi, au sud par le Zuari. L'île montait vers l'est en pentes ondulées, couvertes de cocotiers, se confondant avec le continent dont elle n'était séparée que par un mince ruisseau. A l'horizon, arrêtant la vue, distantes à peine d'une vingtaine de lieues, se profilaient les crêtes verdoyantes des Ghâtes. Par derrière, indéfinie, c'était l'Inde mystérieuse et païenne, des Rajahs, des Brahmes, des castes et des dieux.

La ville de Goa, invisible du large, se trouvait en amont de la Mandovi à une dizaine de kilomètres de la barre, sur la côte nord de l'île.

1. *Mon. Xav.*, p. 255, 256.
2. Tursellini, l. I, ch. 16; Valignano, p. 18; Bartoli, l. I, n. 24 ; Souza, t. I, p. 892.
3. *Mon. Xav.*, p. 256. Le îles Quemadas, ou « îles brûlées », aujourd'hui îles Saint-Georges.

CHAPITRE IV

L'« ASIA PORTUGUESA »

I. — *Les Portugais aux Indes.*

Avant de suivre l'apôtre sur le terrain de ses labeurs, il nous faut dire en quel état il y trouvait la religion chrétienne.

Lorsque, cinquante ans auparavant, les Portugais avaient renoué les relations de l'Europe avec les Indes, il n'y avait, dans tout l'Orient, d'autres chrétiens que les Nestoriens du Malabar, lesquels se réclamaient de saint Thomas. Des églises fondées au XIIIe siècle par les Franciscains et les Dominicains, le souvenir même avait disparu. Du jour où les Turcs, maîtres de l'Asie antérieure, avaient barré la route aux missionnaires latins, la chaîne apostolique avait été rompue. Personne, au temps de Xavier, ne se souvenait aux Indes que, vers 1330, Quilon, ou Coulam[1], avait eu pour évêque un dominicain français[2]. Et personne en Chine, quand Mathieu Ricci parvint à se fixer à Pékin, ne lui parla de la hiérarchie catholique fondée deux siècles plus tôt par les Franciscains. Un instant, l'on avait pu entamer la forêt vierge ; la forêt vierge s'était refermée sur la tombe des premiers défricheurs.

D'autres revinrent. En 1498, les caravelles de Vasco da Gama promenaient dans les eaux du Malabar leurs grandes voiles blanches peintes d'une immense croix rouge. Avec les soldats, débarquaient les aumôniers. C'était l'Eglise qui reparaissait.

Mais qu'est-ce que les Portugais venaient chercher de si

1. *Coïlam*, *Coïlum* dans Marco-Polo ; *Columbum* dans le latin du moyen âge ; *Coulão*, *Coulam*, chez les Portugais, aujourd'hui *Quilon*.

2. Jourdain de Sévérac, sacré évêque en 1328 (voir *L'Evangélisation de l'Inde au moyen âge* par A. Brov, *Etudes*, t. 87, p. 577).

loin? Tout le monde en Europe, sur la foi de Marco Polo, rêvait alors des incomparables richesses de l'Inde, et de celles, plus fabuleuses encore, du Cathay et de l'île Cipangu (Chine et Japon). Les Arabes en apportaient quelque chose au Caire, à Damas, à Constantinople, où les Vénitiens venaient le prendre. Les Portugais se demandèrent s'ils ne pourraient pas, eux, aller acheter sur place l'or, les épices, les soieries. Il y a plus; dans leur interminable croisade contre le Maroc musulman, ils eurent l'idée de solliciter l'alliance du fameux *Prêtre Jean*, ce roi chrétien qui, au moyen âge, vivait dans l'Asie centrale, et qu'aujourd'hui l'on signalait en Ethiopie. Comme on imaginait le continent africain assez court, l'Inde et l'Ethiopie n'étaient pas loin. Et les marins portugais étaient partis en explorateurs.

Le voyage fut plus long qu'ils ne croyaient. Cependant, à mesure qu'ils avançaient, tâtant les côtes, allant à l'aventure, ils plantaient la croix. Les stations marchandes devenaient de petites chrétientés. Ainsi fut créée la mission du Congo. Enfin, le Cap fut doublé; encore quelques escales, les Portugais étaient aux Indes.

Campagne politique et commerciale, mais d'où l'esprit apostolique n'était pas absent. Tout se fondait pour eux en une seule perspective : la gloire de Dieu, le service du roi, le salut des âmes, la haine du croissant, les gains du négoce, l'extension de leur empire, l'accroissement de la mère Eglise. Quand, en juillet 1497, Vasco da Gama mettait à la voile, une immense foule en deuil couvrait le rivage de Belen. On eût dit un enterrement. « Voilà, criait-on, à quelles folies entraîne la cupidité! » Les chefs voyaient plus loin. Entre les mains du grand amirante, le roi Don Manuel avait remis, symbole qui n'avait pas besoin de commentaire, l'étendard marqué de la croix.

De leur côté, les papes rappelaient aux rois, qu'au-dessus des intérêts des couronnes, il y avait la cause de Dieu. Or, la cause de Dieu, pour un peuple colonisateur comme le Portugal, comportait deux choses : l'affaiblissement des puissances musulmanes, l'évangélisation des infidèles. Voilà pourquoi, dès le milieu du XVe siècle, Nicolas V encourageait la guerre du Maroc. En 1493,

quand, sur la demande des cours de Madrid et de Lisbonne, Alexandre VI traça la fameuse *ligne de démarcation*, qui, dans les terres nouvelles, à partir d'un certain méridien, assignait l'ouest aux Castillans, l'est à leurs rivaux, il leur disait : « Nous vous ordonnons, au nom de la sainte obéissance, d'envoyer, dans les terres fermes et les îles mentionnées, des hommes probes, craignant Dieu, habiles, capables d'instruire les habitants desdits lieux, dans la foi catholique et les bonnes mœurs[1]. »

Rome ne pouvait pas en ce temps-là, comme aujourd'hui, suivre de près les conquêtes coloniales, les devancer même quelquefois, et, sur chaque terre nouvelle, fonder une nouvelle église. Il lui fallait s'en remettre au gouvernement conquérant. Il avait l'initiative, il faisait les frais des missions : Rome répondait à sa bonne volonté par l'octroi de privilèges nombreux. L'Eglise et l'Etat, normalement unis, travaillaient de concert à l'œuvre commune. Voilà pourquoi dès 1500, Alexandre VI reconnut au Roi Très Fidèle le pouvoir de nommer des inspecteurs apostoliques dans les terres découvertes jusqu'aux Indes[2]. C'était le fameux « droit de patronage » qui se formulait. Or, il était, dès l'origine, tout entier fondé sur ce principe que les conquêtes du Portugal ne pouvaient pas ne pas être en même temps les conquêtes de la foi.

Le long de l'Afrique occidentale, les Portugais n'avaient trouvé que des infidèles à convertir. Sur l'autre côte, passé le Zambèze, les musulmans commencèrent à apparaître. Aux Indes, là où ils n'étaient pas les maîtres politiques, ils étaient, du moins, les rois du commerce. Du premier coup, c'est à eux que les nouveaux venus se heurtèrent à Calicut. Ils les retrouvèrent partout, de Mozambique à Ceylan, d'Ormuz à Malacca et jusqu'aux Moluques, partout ennemis irréconciliables de la croix et défenseurs acharnés de leur monopole. Par Aden et la mer Rouge, ils s'appuyaient sur les Mamelouks d'Egypte ; par le golfe Persique, sur Bajazet II et Sélim. Une grande lutte s'imposait donc aux Portugais, s'ils voulaient être maîtres de la mer. La vieille croisade anti-islamique s'était déplacée, mais elle durait toujours.

1. Constit. *Inter cætera*, 4 mai 1493.
2. Bref *Cum sicut majestas*, 26 mars 1500 (Jordao, *Bullarium*, I, p. 59).

Aussi les papes ouvrent-ils leurs trésors spirituels, indulgences, jubilés, absolution des cas réservés, en faveur de ceux « qui vont aux Indes, y séjournent, y reviennent, qui meurent à la guerre, *pro amplificatione fidei* ». Evidemment, dans la pensée des rois qui sollicitent ces grâces, dans la pensée des papes qui les accordent, ce genre de récompenses ne s'adresse pas à des œuvres purement politiques[1].

Et voici que d'importantes conquêtes ont été faites. Léon X, au nom de l'Eglise, en remercie Don Manuel (17 juin 1513); il lui concède la nomination aux bénéfices dans toutes ses possessions d'outre-mer. D'autres privilèges suivront, organisant et étendant le droit de patronage. Alors, comme pour justifier ces faveurs, l'Orient lui-même vient défiler sous les yeux de Rome et de la cour pontificale. C'est en 1514. Le roi veut donner au pape une idée de ces Indes dont on lui assure le domaine au nom de Dieu. Une cavalcade étrange parcourt les rues de la ville, trois cents mulets chargés d'étoffes précieuses, un cheval portant sur son dos une panthère de Perse dressée à la chasse, un éléphant de Goa, et enfin, entouré de trompettes et de cymbales, l'ambassadeur du roi, sur un cheval couvert de perles, les pieds dans des étriers d'or massif.

Dans son discours, don Tristan d'Acunha souligna l'importance des conquêtes portugaises. La mainmise sur Ormuz ouvrait une voie nouvelle vers Jérusalem ; Goa et Malacca enlevés aux musulmans compensaient les pertes éprouvées dans la Méditerranée[2].

Que ces pensées de croisade aient été sincères, nous n'avons pas le droit de le nier; mais nous ne pouvons nier non plus qu'elles n'aient été largement mêlées de vues humaines. Trop souvent, dans la suite, l'apostolat fut contredit par la politique, et une politique parfois détestable. La protection devint un esclavage et le patronat royal une entrave. Reste que la pensée chrétienne vivait toujours, et, parmi les rois et les gouverneurs,

1. L. A. Rebello da Silvas, *Corpo diplomatico Port.* (Lisb., 1862), t. I, p. 106, 269 ; IV, 255, etc.

2 Osorius, *De rebus Emmanuelis*, 1574, p. 297. *Commentaires* d'Albuquerque, Edit. Hakluyt Society, t. III, p. 167-172.

ceux-là précisément sont les plus grands devant l'histoire qui ont le mieux compris leurs responsabilités apostoliques[1].

Que le Portugal eût, de par Dieu, un grand rôle à jouer dans la propagation de l'Evangile, nul n'en doutait. De cette vocation l'on trouvait partout des signes manifestes. Mais l'esprit de foi risquait de tourner en crédulité. Des inscriptions mystérieuses déterrées çà et là, et auxquelles les indigènes donnaient de fantaisistes interprétations, celles-là même que ces bons Portugais désiraient; des pierres marquées d'une croix, des légendes locales, une foule de menus indices leur permettaient de se dire héritiers et continuateurs de saint Thomas[2]. Dieu n'intervenait-il pas directement en leur faveur? N'y avait-il pas quelque chose d'extraordinaire dans la rapidité de leur établissement aux Indes? Un jour, dans la mer Rouge, en la veille de l'Invention de la Sainte Croix, 1513, Albuquerque, avec toute son armée, n'avait-il pas vu, dans le ciel, une grande croix brillante? Et ce signe de la Rédemption, il l'avait salué comme le sceau et la consécration de ses conquêtes[3].

II. — *Les débuts de la mission.*

Les missionnaires furent à leur poste dès la première heure. A son voyage de découvertes (1497-1499), Vasco da Gama n'avait avec lui que ses chapelains[4]. Mais en 1500, l'escadre d'Alvrez Cabral emmenait huit Franciscains, autant de prêtres séculiers et un vicaire épiscopal, ce qu'il fallait pour organiser quelques églises provisoires[5].

La première fondation ne réussit pas. On avait cru pouvoir se fixer à Calicut; déjà les Franciscains avaient leur chapelle et

1. Jean de Castro, par exemple, Pierre de Mascarenhas, Constantin de Bragance.
2. LUCENA, l. I, ch. 13.
3. ALBUQUERQUE, *Commentaires*, t. IV, p. 44. Le récit est rédigé par le fils d'Albuquerque, sur les lettres de son père. Cf. CORREA, *Lendas*, *Lenda do Albuq.*, ch. 42, etc.
4. L'épisode de Pierre de Covilham, tué par les indigènes pour avoir prêché le Christ et mourant en prédisant l'arrivée de Xavier, se lit dans Bartoli (*Memorie istoriche*, l. I, ch. 8), et dans Sousa (*Oriente*, t. I, p. 477) Les biographes plus anciens l'ignorent, comme aussi les chroniqueurs Barros, Correa, Castanheda, etc. On ne le lit pas davantage dans les récits, pourtant très circonstanciés, que nous avons du voyage de Gama.
5. BARROS, Déc. I, l. V, ch. 1 (t. I, p. 384).

prêchaient. Les Hindous eussent laissé faire, mais les musulmans redoutaient la concurrence européenne. Là-dessus, émeute et massacre. Les Portugais épars dans la ville furent tués et, avec eux, deux religieux. Cabral répondit en bombardant la ville et incendiant les vaisseaux du port. La guerre était déchaînée pour cent ans [1].

Calicut fermé à l'Evangile, on se rabattit sur Cochin, dont le rajah, toujours en rivalité avec son voisin, n'était pas fâché de recevoir ce renfort inespéré.

Nous ne suivrons pas les Portugais dans le détail de leurs conquêtes. Le gigantesque plan d'accaparement commercial, œuvre de François d'Almeida (1505-1509) et d'Albuquerque (1509-1515), fut réalisé en quinze ans. Les ports d'Afrique furent fermés aux Arabes. On ne parvint pas à clore la mer Rouge, mais Ormuz et Mascate furent occupés, bloquant le golfe Persique. Cochin remplaça Calicut comme tête des lignes de navigation entre l'Inde et l'Extrême-Orient. Il eût été sage de s'en tenir là; mais comment ne pas s'emparer encore de Malacca, clef de la Chine et des îles malaises ? Que si l'on s'arrêta aux Moluques, c'est qu'au delà il n'y avait plus rien.

Parfois il fallut détrôner les rois indigènes qui faisaient résistance. Souvent quelques volées de coups de canon suffisaient pour leur imposer un traité de commerce comportant les clauses suivantes : vassalité, tribut annuel, monopole du négoce, fermeture du port aux Arabes, fixation du prix des denrées, et concession d'une forteresse. Au pied de la forteresse, on bâtissait une église et l'on installait un vicaire. Une petite paroisse portugaise était fondée, qui pouvait devenir centre de mission. Tous les ans, la « flotte du roi » amenait un renfort de prêtres et de religieux, surtout de frères mineurs. En 1503, avaient paru les premiers Dominicains, chapelains préférés d'Albuquerque.

Que furent les travaux et les succès de ces missionnaires? nous ne saurions le dire en détail. On n'avait pas encore, en ce temps-là, l'idée d'envoyer régulièrement en Europe des statistiques précises et des relations circonstanciées. Les chroniques franciscaines et dominicaines sont écrites d'après des

1. *Ibid.*, ch. 5, p. 433. Cf. Marcellino DE CIVEZZA, O. S. F., *Storia univ. delle missione francescane*, t. VI, ch. 6 à 9.

documents incomplets, souvent vagues et très optimistes. Sur ce dernier point, elles contrastent d'une façon curieuse avec les lettres de François Xavier. Le récit laisse deviner à chaque instant de grosses lacunes. La chronologie est flottante. On voit des stations se fonder, dont ensuite il n'est plus question.

Les prêtres séculiers formaient le clergé des principales forteresses, Mozambique, Ormuz, Cochin, San Thome, Malacca. Les religieux étaient aumôniers des garnisons et des flottes. On les rencontre dans toutes les batailles et tous les sièges [1]. Plusieurs s'occupaient de ramener à l'unité les Syro-Malabars. D'autres étaient attirés par les vastes régions du centre. En 1502 le franciscain Louis de San Salvador s'aventurait dans le grand royaume de Vijiyanagar, l'un des sept principaux Etats de l'Inde, suzerain plus ou moins effectif de toutes les petites provinces du sud. Là, en plein brahmanisme, il prêcha ; une émeute éclata sur ses pas. Le rajah voulut le voir; séduit par son courage et son désintéressement, il l'autorisa à rester. Il en fit même son intermédiaire auprès du vice-roi Almeida, en vue d'un traité de commerce (1505). Vers 1512, le franciscain mourut assassiné par un musulman[2]. Quels avaient été les fruits de sa prédication? Que devinrent par la suite les chrétiens qu'il avait dû grouper? Nous ne savons.

Un dominicain, Jean du Rosaire, paraît un instant à Ormuz, dont il devait faire un centre de missions pour la Perse et l'Arabie[3] (1507). A la même date, le franciscain Antoine de Loreiro essaie de fonder une église à Sokotora[4]. Un moment on voit passer d'autres frères mineurs aux Moluques[5]. En 1517, ils inaugurent à Colombo leurs missions de Ceylan[6].

L'année 1510 marque la fondation de l'église de Goa. Albuquerque voulait donner une capitale au nouvel empire maritime

1. Luis de Cacegas, O. P., *Historia de San Domingos particular do reino e conquistos de Portugal,* édition de Luis de Suza, Lisbonne, 1767, t. I, p. 302 et suiv.; — André Marie, O. P., *Les Missions dominicaines en Extrême-Orient,* Paris, 1865, t. I, p. 70 et suiv.

2. Wadding, *Annales Minorum*, ad annum 1505; — Judice Bicker, *Collecçáo de tratados,* t. I, p. 24, 118.

3. André Marie, *loc. cit.*

4. Wadding, t. XV, p. 295.

5. M. de Civezza, t. VII, p. 293.

6. Barros, *Decadas*, D. III, l. II, ch. 2, p. 118 et suiv.

des Indes. Cochin était trop au sud, trop loin des rajahs musulmans du nord, mal protégé contre un coup de main. Mais il y avait sur la côte ouest, à mi-chemin, un important marché musulman, fortifié de solides murailles, bien à l'abri à quatre lieues dans les terres, forte tête de ligne pour les voies commerciales de l'intérieur. C'était Goa. La ville appartenait au rajah musulman de Bidjapour, celui que les chroniques portugaises appellent le *Hidalcan*[1].

Enlevée le 17 février 1510, la place fut reprise par les indigènes six mois après, et définitivement reconquise le 25 novembre. C'était en la fête de sainte Catherine. La vierge martyre fut saluée patronne de la ville. On lui bâtit une chapelle en torchis, que devait bientôt remplacer une église paroissiale, remplacée à son tour par la cathédrale actuelle[2]. Une mosquée fut laissée aux Franciscains qui en firent l'église de leur couvent[3]. Les Dominicains construisirent dans le faubourg le petit prieuré du Rosaire[4].

Goa était une ville musulmane et brahmanique ; il fallait en faire une ville chrétienne ; Albuquerque y pourvut[5]. Il y attira des émigrants portugais; pour les fixer au sol, pour les moraliser surtout en leur donnant un foyer, il fit instruire et baptiser les captives que lui fournissait le droit de la guerre, les dota en terres, chevaux et maisons, puis leur fit épouser ses soldats et présida lui-même aux mariages. Il se fit des conversions. Une lettre du gardien des Franciscains nous apprend que, peu après la conquête, on avait enregistré plus de huit cents baptêmes. Il est vrai, déjà l'on constatait que le difficile n'était pas de baptiser nombre de pauvres gens ; il fallait les protéger contre le voisinage des idolâtres, contre les intrigues des brahmes et des pénitents hindous, qui sans cesse venaient du continent et jetaient le trouble parmi les néophytes[6].

Albuquerque mourut. Avec lui les jours héroïques sont finis.

1. Pour *Adil-Khan* ou *Adil-Shah*, fondateur du royaume à la fin du xve siècle.
2. A. de San Roman, *Hist. Gener. de la India Orient.*, Valladolid, 1603, p. 104, 449. Fonseca, *Goa*, p. 21.
3. Felippe Neri Xavier, *Resumo historico*, p. 23.
4. Cottineau de Kloguen, *Goa*, p. 53.
5. Osorius, *De rebus Emmanuelis regis*, Cologne, 1574, 8°. Livre VII.
6. M. de Civezza, t. VI, p. 272.

Au vice-roi intègre et sévère, au soldat chrétien et chevaleresque, ont succédé des gouverneurs incapables et cupides[1]. L'Inde est en proie aux intrigants, sans autre ambition que de faire prompte fortune, et, vite, retourner en Portugal. Cela dura dix années, les dernières du vieux roi Manuel (1515-1521) et les premières de Jean III (1521-1525). On dirait que tout va crouler. Partout, à Cochin, à Coulam, à Ormuz, éclatent les révoltes. L'empire indo-portugais n'a pas vingt ans; déjà on le croirait en décadence. L'œuvre d'Albuquerque est trop vaste pour les faibles épaules qui se la passent de trois en trois ans. Elle commence déjà à épuiser la métropole. Il eût fallu limiter les ambitions, et ne pas attacher à la fortune du Portugal plus de colonies qu'il ne pouvait en défendre.

Les missions subissent alors un temps d'arrêt. Les annales des grands ordres religieux se taisent. Les Dominicains ne sont plus là : ils ne reparaîtront qu'en 1548. De 1510 à 1539, Wadding, l'historien des Frères Mineurs, est à peu près muet sur les Indes. Pas encore d'épiscopat. De loin en loin seulement des commissaires apostoliques nommés par le roi, évêques et religieux, passent dans les principales villes, à Cochin, Goa, Ormuz, prêchant, confirmant, faisant des ordinations. Grâce à eux, vers 1542, toutes les forteresses ont leur clergé sous la direction d'un « vicaire[2] ».

Mais on devine ce que pouvait être cette église, éparpillée sur des milliers de lieues, sans chef permanent et sans surveillance.

III. — *Conversions d'infidèles.*

Un des gros défauts de ce clergé improvisé était d'aller, dans son apostolat, trop vite en besogne. On le savait, le roi tenait à ce que, chez les infidèles, fût énergiquement poussée l'œuvre des conversions. Les bons chrétiens ne manquaient pas, qui prenaient au sérieux ces royales exigences. Dans les terres lointaines où les menait leur commerce, ils plantaient la croix,

1. Albergaria, 1515; Siquiéra, 1518; Ménézes, 1522. En 1524 Vasco da Gama revint en Orient comme gouverneur.
2. Nazareth, *Mitras lusitanas*, t. I, p. 11 et 13.

administraient le baptême à des gens dont ils entendaient à peine la langue, puis partaient et ne reparaissaient plus. Les prêtres eux-mêmes y allaient quelquefois avec une rapidité déconcertante. On écrivait en 1547 :

« La population de ce pays est corrompue ; on dirait qu'elle n'a pas l'usage de la raison. Ceux qui se font chrétiens, le font uniquement par intérêt temporel, et souvent même pour une mauvaise fin ; il ne peut en être autrement dans un pays où règne l'esclavage. Ceux qui sont esclaves de musulmans ou d'idolâtres se font chrétiens pour être émancipés, d'autres pour être protégés contre leurs tyrans, d'autres pour un bonnet, une chemise, une bagatelle, pour n'être pas pendus, pour épouser des femmes chrétiennes. Ce serait à canoniser celui qui se ferait chrétien par vertu. Voici comment se font les baptêmes : quel que soit le temps ou le lieu, quelqu'un manifeste-t-il le désir d'être chrétien, sans plus l'instruire, on le baptise et on le laisse aller. Aussi beaucoup retournent au paganisme ou à l'Islam.

« Les indigènes sont si pauvres qu'ils n'ont pour se couvrir qu'un lambeau d'étoffe autour des reins. Ils habitent dans des paillottes beaucoup plus basses que celles de nos bergers. Beaucoup de ceux qui les poussent à se convertir leur disent qu'une fois baptisés, ils seront *hidalgos* et passeront tout leur temps à manger. Ils sont peu intelligents en tout ce qui touche l'âme, très subtils pour les choses du corps. La malice règne chez eux, et le pays est si grand que mille prêtres ne suffiraient pas à l'évangéliser. Il exige des hommes énergiques, lettrés, vertueux, résolus à souffrir toutes les tribulations qu'ont endurées saint Paul et les autres saints. Il faut leur dire que cette terre est pire que celles qu'on évangélisait au temps de la primitive Eglise[1]. »

Le vén. Antoine Criminale est plus précis encore. Il écrivait à saint Ignace, en 1545 : « Il y a ici, à Goa, beaucoup de gens n'ayant personne pour leur dire la messe ni pour leur enseigner la doctrine. Aussi ne savent-ils dire autre chose si ce n'est qu'ils sont chrétiens. Si vous leur demandez quelle est leur croyance, ils vous répondront : « Nous croyons ce que croient les chré-

1. *Selectae Ind. Epistolae*, p. 25.

tiens », ou bien encore ils vous diront qu'ils n'en savent rien. Pour le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, ils ignorent ce que c'est et n'ont jamais appris ces prières.

« Quant à l'administration du baptême, elle se fait sans instruction préalable ; ceux qui se présentent en disant qu'ils veulent être chrétiens, le sermon fini, quand sermon il y a, sont aussitôt baptisés. Au moment du baptême et par interprète, on leur dit en quatre ou cinq mots ce qu'ils doivent croire. Au cours de la cérémonie, la signification du rite sacramentel est expliquée au fur et à mesure et toujours par interprète.

« Raisonnablement, ces gens-là devraient rester catéchumènes au moins quarante jours. Il y a là obligation. Voilà ce que j'ai dit. La *Summa Silvestrina* et l'*Antonina*, ainsi que saint Thomas, disent de faire attendre le baptême six mois. A ce propos, maître Diogo (de Borba) m'a répliqué : « De la sorte, vous ne baptiserez personne. Et pourtant une grande partie de l'Inde est déjà chrétienne. En faisant comme vous dites, il n'y aurait pas en tout quatre chrétiens. » Il ajoutait qu'il est nécessaire d'agir de la sorte, car autrement, les pères, mères, et autres parents seraient capables d'enlever à nos catéchumènes leurs bonnes dispositions. Il les baptisait donc vite et ainsi ils étaient déjà chrétiens. Ensuite venaient-ils à mourir, ils se sauvaient. Je lui repartis que, sans être baptisés, ils pourraient néanmoins se sauver grâce à ce bon désir [1]. »

Diogo de Borba cependant, nous le verrons dans l'histoire du roi de Tanor, n'était pas homme à se laisser berner par les faux convertis. A sa manière de faire, il est une explication qui a ici sa place, et dont il faudra se souvenir pour comprendre plusieurs épisodes de la vie de Xavier.

Dans l'évangélisation des infidèles deux procédés s'offraient. On pouvait commencer par faire à loisir l'éducation religieuse des candidats au baptême, les maintenir longtemps catéchumènes, ne les baptiser qu'une fois instruits et offrant des gages sérieux de persévérance. La méthode est lente, elle exige de nombreux ouvriers et un travail absorbant; mais elle donne les

1. Massara, *Criminale*, p. 38.

meilleurs résultats possibles. Elle s'impose d'autant plus que souvent l'intention de ceux qui demandent le baptême n'est pas d'une pureté parfaite. Les motifs sont honnêtes, on doit le supposer, mais humains. Il faut laisser au surnaturel le temps de prendre le dessus. Et parfois, c'est deux ans et davantage que se prolonge le catéchuménat. Aussi bien, c'était la règle universelle dans l'Eglise primitive, celle que les docteurs, moralistes et canonistes supposent presque toujours ; celle que les missionnaires de la Compagnie de Jésus pratiqueront, à Goa par exemple, en établissant près du collège Saint-Paul une maison de catéchumènes, celle enfin que suivent aujourd'hui tous les missionnaires.

Lorsque François Xavier vint aux Indes, les missionnaires avaient une manière de faire plus expéditive. La conversion s'opérait pour ainsi dire en trois temps : adhésion de l'esprit aux principaux dogmes sommairement expliqués, baptême, catéchisme. Méthode rapide mais dangereuse; car, à remettre l'instruction à plus tard, on risquait de l'oublier complètement. Mais elle avait pour elle, en certains cas, des raisons graves.

Pour qu'un adulte ignorant et borné, de ceux que les moralistes appellent *rudes* ou *rudiores*, puisse légitimement recevoir un sacrement, il est un minimum de science dont la théologie la plus indulgente ne saurait exempter. Aux docteurs de déterminer quelles sont les vérités de foi indispensables à savoir pour recevoir le baptême. A eux encore de fixer en quoi doit, à tout le moins, consister cette adhésion de l'esprit aux vérités nécessaires. Or, de certaines intelligences plus grossières, tout ce que l'on peut exiger, c'est une adhésion actuelle aux principaux articles de la foi et aux actes des vertus théologales, à mesure qu'on les propose ; les pauvres âmes ne sont pas capables d'un plus grand effort. Elles ne peuvent ni retenir, ni à plus forte raison exposer ce qu'elles ont une fois admis. Faut-il les priver pour cela des sacrements, et spécialement du baptême ? Sans compter qu'il est à craindre parfois que l'acte de bonne volonté qui les amène à la porte de l'Eglise ne dure pas, et que, repoussées, elle ne s'en éloignent pour toujours. Ne peut-on alors, tout d'abord et provisoirement, se contenter du minimum exigible ?

Mais les Indiens de caste infime, les seuls en somme qui fussent alors accessibles à la foi, ne pouvait-on les considérer comme intelligences bornées, à qui, sous peine de ne rien obtenir, il ne faut pas trop demander ? Ajoutez que, l'expérience en fait foi, la grâce sacramentelle est là qui produit des merveilles. Que de fois, le baptême survenant, l'âme se trouve éclairée, fortifiée, transformée ! elle comprend et retient sans difficulté ce qui, hier, lui restait inabordable. « Les effets du baptême, nous raconte un missionnaire, sont si sensibles à l'égard des Indiens qu'ils n'ont pas besoin d'autres preuves pour s'assurer de la vérité de la religion que le changement qui s'opère en eux[1]. »

Il fallait tenir compte aussi de ce fait que le baptême ne faisait pas seulement de l'Indien un enfant de Dieu ; plus ou moins, il le transformait en sujet du Portugal. A tout le moins, il l'introduisait dans la sphère d'influence et de protection du Roi Très Fidèle. Si l'on était en pays directement portugais, le néophyte recevait un nom chrétien et européen ; il s'appelait Manoel Fernandez, Duarte Barbosa, Francisco Alvarez, etc. Parfois même, on lui faisait adopter le costume de ses maîtres nouveaux. C'était un excès. Mais cette transformation forcée avait cette conséquence que la rupture avec le passé était profonde. L'Indien sortait en quelque sorte des cadres sociaux du pays. On le biffait de la liste des castes. Entre son passé et lui, il mettait une barrière infranchissable. Il y avait là une garantie de persévérance. Dans ces conditions, il semblait qu'on pût aller plus vite. Baptiser rapidement le candidat, c'était couper court avec toutes les tentations, c'était le soustraire à des causes multiples d'apostasie. Nous pouvons trouver à redire dans cette manière de faire : les conquérants de l'Inde la jugeaient normale. Donc, on se hâtait : c'était l'usage universel au temps de notre saint. Voici comment les choses se passaient encore à Ceylan cinquante ans plus tard.

La foule des indigènes étant réunie à l'église, un missionnaire

1. Abbé PERRIN, *Voyage dans l'Indoustan*, t. I, p. 130. L'auteur cite le cas d'une ancienne prêtresse des idoles qui n'arrivait pas à concevoir l'idée d'un Dieu unique. Elle insistait pour être baptisée, alléguant l'action du démon qui lui enlevait toute mémoire. On la baptisa et l'intelligence s'ouvrit.

faisait un sermon sur la vanité des idoles et la vérité du christianisme. Il demandait à ceux qui étaient convaincus de rester à l'église pour une explication plus développée des articles de la foi. Il arrivait alors que les indigènes manifestaient leurs intentions par des malédictions lancées aux faux dieux. Puis commençait l'exposition du dogme, et la foule répondait en chœur à chaque point par un acte de foi explicite. Suivait un exercice semblable pour l'adhésion de volonté aux commandements de Dieu et de l'Eglise, un acte de détestation pour les idolâtries passées et les péchés commis. Tout se terminait par la cérémonie du baptême aussi solennelle que possible[1].

Si l'on s'en tenait à ce système, tout n'était pas fini, une fois le baptême administré.

Il fallait maintenant cultiver ce germe de foi, si frêle encore ; faire entrer dans la mémoire, dans l'intelligence, dans le langage même, et dans la pratique de la vie, ces notions chrétiennes nécessairement superficielles. Or, non seulement dans les pays lointains où passaient des marchands, plantant la croix, prêchant, baptisant, promettant de revenir, et ne revenant pas ; mais, dans la banlieue même de Goa, et jusque chez les néophytes de la ville, la seconde partie du programme trop souvent restait lettre morte. Vers ce temps-là, un fait qui tient étroitement à l'histoire de notre saint vint mettre cette lacune en pleine lumière.

Les Paravers étaient une caste de pêcheurs dont les villages s'éparpillaient le long des côtes méridionales, entre le cap Comorin et Ramnad. Ils vivaient de la pêche des perles. Mêlés au reste de la population, ils formaient cependant un groupe autonome. Ils avaient leurs coutumes, leurs lois, leur magistrat, et jusqu'à leur « roi ». Ce « roi des Paravers » était juge et administrateur suprême. Son privilège le plus appréciable était de pouvoir prélever sur la pêche de l'année deux barques pleines. Droit vraiment royal qu'il avait usurpé peut-être, quand les rajahs du pays, la vieille dynastie des Pandiyas, avaient été

1. Lettre du P. F. Negrão, O. S. F. (M. de Civezza, t. II, p. 97-101 de l'édition française). Cette lettre, notons-le, ne nie pas qu'il y ait eu des instructions préalables : mais elle n'en parle pas.

vaincus et annihilés par leur puissant voisin, le roi de Vijiyanagar.

Vers 1530, ils dépendaient nominalement de ce dernier, c'est-à-dire, en pratique, de ses lieutenants, les Nayakers du Maduré. Mais, comme ces derniers étaient en guerre avec le roi du Travancore, les Paravers se trouvaient à la merci du premier qui viendrait les exploiter. Ce furent les musulmans de la côte occidentale qui se présentèrent.

Les pêcheurs eurent fort à souffrir de leurs exactions. En 1534[1], l'un de ces nouveaux venus eut une rixe avec un des principaux Paravers, et ce dernier ne s'en tira que l'oreille déchirée[2]. L'insulteur fut tué. Les musulmans répondirent par des violences nouvelles. Exaspérés, les Paravers se jetèrent sur leurs ennemis et tuèrent tous ceux qu'ils purent atteindre. A leur tour, les musulmans décidèrent l'extermination de la caste. Leur flottille bloqua la côte. Ils achetèrent à prix d'or la complicité des seigneurs locaux. Est-il vrai que la tête des pêcheurs fut mise à prix, cinq *fanoens*[3] pièce, environ 2 fr. 70, et qu'il se présenta tant de meurtriers pour toucher la prime que le tarif baissa jusqu'à un *fanoen?* La chasse au Paraver ne rendant plus, la caste fut sauvée. Tel est du moins le récit des historiens portugais.

Il y avait alors sur la côte un Malabar européanisé qui se faisait appeler Jean da Cruz. Le roi de Portugal avait récompensé ses services en le nommant chevalier de l'ordre du Christ. Il était venu dans le pays faire le commerce de chevaux. Les Paravers lui demandèrent conseil. Jean da Cruz prôna la puissance des Portugais. Les pêcheurs avaient tout à gagner à se mettre sous leur protection et à se faire chrétiens. Là-dessus une petite ambassade fut envoyée à Cochin. Les députés avaient pour consigne de se faire baptiser et de remettre entre les mains du capitan les intérêts de la caste. Justement le vicaire

1. Xavier écrivait le 28 octobre 1542 qu'il y avait huit ans depuis que les Paravers s'étaient faits chrétiens. *Mon. Xav.*, p. 273.

2. Ce Paraver ne serait-il pas le roi de la caste? et l'objet de la rixe ne serait-elle pas le tribut prélevé par lui sur la pêche?

3. Le *fanōen*, ou *fanám*, petite monnaie dont la valeur a beaucoup varié. En 1553, d'après Barros, elle équivalait à 20 *reis*. Mais le *rei*, vers ce temps-là pouvait valoir 0 fr. 0268 (Yule, *Glossary*, au mot *pardao*). Un *fanoen*, au temps de Xavier, pouvait donc revenir à 0 fr. 536.

épiscopal don Michel Vaz se trouvait là. Il plaida la cause des Paravers, et le gouverneur général, Nuno da Cunha, décida qu'on irait à leur secours.

Pendant qu'on préparait la petite expédition, les ambassadeurs étaient baptisés. Sur le conseil de Jean da Cruz, eux aussi voulurent se mettre sous la protection de la Sainte Croix en la faisant comme entrer dans leur nom. Et depuis ce temps, assure Tursellini, les chefs de la caste se font appeler *da Cruz*[1]. La flottille portugaise n'eut qu'à se montrer. Les Maures furent dispersés et disparurent. Désormais les Portugais se chargèrent de protéger le monopole des Paravers. Tous les ans, la saison venue, deux petits vaisseaux étaient envoyés de Ceylan au lieu de la pêche, et les Portugais se faisaient payer ce service par le don d'une des deux barques concédées au roi de la caste[2].

Des Franciscains, avec Maître Diogo de Borba, avaient accompagné les soldats dans leur petite expédition. La moisson qui s'offrait, abondante et inopinée, fut par eux recueillie en grande hâte. Vingt mille baptêmes, dit-on, furent administrés. Puis les prêtres s'éloignèrent, comptant revenir pour parachever leur œuvre. En fait, tout se réduisit à quelques visites pendant les carêmes qui suivirent[3]. Lorsque, quelques années après, Xavier viendra chez les Paravers, il les trouvera absolument ignorants, ne sachant qu'une chose; ils étaient chrétiens, et avaient reçu, avec le baptême, un nom portugais[4].

1. Xavier, dans ses lettres de 1544, datées de la Pêcherie, parle plusieurs fois d'un Manuel da Cruz, son homme de confiance.

2. Je tiens ces détails d'un missionnaire du Maduré, bien au courant de l'histoire de sa mission.

3. Do Couto, D. VI, l. VII, ch. 5, p. 94.

4. Pour tout cet épisode, j'ai suivi le récit de Tursellini (l. II, ch. 5), de Lucena (II, ch. 7) et de Maffei (l. III). La version de Bartoli (I, n. 2) et de Sousa (p. 212-214) contient plusieurs détails peu vraisemblables. Ils racontent par exemple que les ambassadeurs paravers étaient au nombre de quinze, tous *patangatins*, c'est-à-dire chefs de village. Le capitan de Cochin aurait objecté que c'était peu pour représenter toute une *nation;* alors il en vint soixante-dix. Cela paraît être du pur roman. Comment soixante-dix chefs de village eussent-ils pu gagner Cochin sans attirer l'attention des Maures? Les Portugais n'étaient pas si difficiles à accepter les propositions de ce genre.

D'après l'historien des missions franciscaines, les Franciscains venus à la Pêcherie étaient au nombre de onze et avaient à leur tête le P. Manuel de Saint-Mathias. Jamais, ajoute-t-il, ils n'abandonnèrent leurs néophytes. Nous voyons, d'après do Couto (*loc. cit.*), qu'ils firent ce qu'ils purent, et qu'ils ne purent pas grand'chose. Saint François Xavier est formel : *Se do tempo que estes erão christãos houvera quem os ensinara... forão*

Cet épisode, dont nous aurons bientôt à raconter les suites, nous montre de quels procédés sommaires on usait parfois dans l'apostolat des infidèles. Il nous fait voir aussi dans quel milieu allaient se recruter les églises indigènes. Les Paravers étaient pauvres et de basse condition ; c'est chez les pauvres et dans les rangs infimes de la société indienne que, pendant longtemps, se feront exclusivement les conversions. Sans doute, c'est la loi générale dans l'histoire de la foi et de ses conquêtes : c'est l'application continue, à travers les siècles, de l'axiome : *pauperes evangelisantur*. Mais, en ces régions, l'axiome se trouvait avoir des corollaires inattendus et que les premiers missionnaires ne pouvaient soupçonner. On voit que nous voulons parler de la question des castes.

Quand les Portugais arrivèrent aux Indes, ils ne furent pas longs à s'apercevoir que la société hindoue était divisée en catégories tranchées, et qu'au sommet de la hiérarchie, il y avait les brahmes. Ils constatèrent que ces *castes* — le mot est portugais — ne se mêlaient pas, n'admettaient ni intrusion d'étrangers, ni passage de l'une à l'autre, qu'elles constituaient des corporations fermées, indépendantes, et imposaient à leurs membres des lois étranges. Là semblent s'être arrêtées leurs observations. La caste leur rappelait, mais avec beaucoup plus d'intransigeance, la distinction ordinaire entre nobles et roturiers. Ils ne paraissent pas avoir soupçonné que, d'une classe à l'autre, l'abîme était infranchissable, que la caste était la mesure à laquelle on jugeait toute chose, et qu'on allait les juger, eux, étrangers, d'après les lois de la caste. Ils voyaient les musulmans puissants, redoutés ; pouvaient-ils supposer que cette révérence extérieure cachait un mépris profond, parce que le musulman était hors les lois de la caste ? Ils avaient donc traité indifféremment avec tous, sans distinction. N'avaient-ils pas le prestige que donnent le succès et la force ? Les castes infimes leur fournissaient leurs gens de service. Ils bravaient les usages du pays, tuaient par exemple et mangeaient des vaches, l'animal divin dont le fumier purifie. Cela suffisait pour les

melhores christãos. Mon. Xav., p. 317. — Par ailleurs, do Couto nous autorise à corriger Tursellini quand il nous dit (l. II, ch. 5) : « *Sacerdotes illi... summa loci intemperie et alimentorum inopia territi, domos protinus remigrarunt.* »

juger : ils pouvaient être opulents, on les tenait pour plus vils qu'ils n'étaient riches.

Il y avait pis. Des indigènes avaient accepté la religion des nouveaux venus; ces néophytes étaient gens de basse caste. Elle aussi, dès lors, la religion chrétienne était jugée. On convenait sans peine qu'elle était pure, mais on ne l'embrassait pas. Les castes inférieures et moyennes l'eussent acceptée peut-être venant d'en haut; mais elle partait d'en bas. Elle avait tout d'abord ouvert ses rangs à ceux qui étaient méprisés de tous; elle était prêchée par ces étrangers qui communiquaient avec les parias, « plus abjects qu'un chien malade, rebuts des rebuts, bons, tout au plus, à nettoyer les égouts et à enfouir les charognes ». Se faire chrétien, ce serait perdre sa caste, encourir une sorte de mort civile, tomber au rang des gens hors caste, à qui les brahmes laissent par pure générosité leur place au soleil.

La conséquence saute aux yeux : d'où viendront à l'Eglise indienne ses recrues? Ni des riches, ni des brahmes; exclusivement des castes basses et des gens sans caste. La bonne nouvelle pour les pauvres et pour les pauvres d'abord : c'est bien le programme évangélique, et il est réalisé pleinement aux Indes. Mais, le programme n'est pas : la bonne nouvelle pour *les seuls* pauvres. Or, c'était à cette conclusion excessive que longtemps la prédication de la foi devait être acculée. « L'Eglise, écrivait un jésuite français au début du XVIIIe siècle, se recrute chez trois sortes de personnes » : chez « ceux qui se mirent sous la protection des Portugais pour éviter la tyrannique domination des Maures. Tels furent les Paravers » ; chez « ceux que les Portugais avaient subjugués sur les côtes par la force des armes »; enfin chez « les gens de la lie du peuple », c'est-à-dire dans les basses castes[1].

C'est pour sortir de cette impasse que les successeurs de Xavier, à la suite du Père Robert de Nobili, organisèrent leur fameux apostolat des brahmes.

La prédication de l'Evangile ne se heurtait donc pas dans les Indes aux seuls obstacles ordinaires, tirés des mœurs, de l'igno-

1. *Lettres édifiantes et curieuses*, Indes, 1er juin 1700 (t. I, p. 264).

rance, de l'idolâtrie. Il y en avait de très particuliers. Le christianisme ne pouvait se présenter que déjà compromis à l'avance. Compromis par son alliance avec le Portugal vainqueur et envahissant, compromis par les mauvais exemples des colons et des soldats, compromis encore par leurs maladresses, leur ignorance ou leur mépris des mœurs locales[1].

IV. — *Le diocèse de Goa.*

Au moment où les Paravers se convertissaient, l'*India portugueza* était en voie de relèvement. Jean III avait renvoyé en Asie le vieux Vasco da Gama. L'amirante n'y était arrivé que pour mourir (1524-1525). Don Henriquez de Ménézes, son successeur, attaqua vigoureusement les abus, mais, lui aussi, mourut trop tôt (1526). Les années qui suivirent furent remplies par les compétitions de deux gouverneurs, gens de mérite pourtant et bons soldats, mais ambitieux : Pierre de Mascarenhas et Lopo Vaz de Sampaïo. Enfin Jean III, qui comprenait ses devoirs, désigna pour vice-roi un homme austère et intègre, Nuno da Cunha, qui, pour le bien de l'Inde, resta en charge neuf ans (1529-1538).

On put se croire revenu aux beaux jours d'Albuquerque. De nouvelles conquêtes à l'angle nord-ouest des Indes assurèrent au Portugal la domination sur presque toute la côte occidentale. Baçaim, la ville la plus importante de la région, fut aussitôt occupée par les Franciscains. En même temps, ils évangélisaient la Salcette de Bombay. Les débuts furent assez rudes ; on était au lendemain de la guerre et en pays célèbre par ses grands sanctuaires idolâtriques. Il y eut du sang chrétien répandu.

1. Etait-il possible d'éviter cette situation ? La question est complexe. D'abord, Etat chrétien, le Portugal ne faisait que remplir un devoir en favorisant les missions dans la sphère de son influence. Puis Rome accepta cette alliance jusqu'au jour où elle devint une entrave à la création des évêchés nouveaux. De plus, les missionnaires, ne pouvant pénétrer aux Indes par la voie plus courte de l'Egypte ou de la Chaldée, devaient emprunter les vaisseaux portugais et faire de Goa leur centre d'action. Au fond, le grand malheur fut que le Portugal se montra ambitieux à l'excès, trop peu respectueux des droits politiques d'autrui, trop peu scrupuleux dans le choix de ses agents, — péchés communs à tous les peuples colonisateurs, — et, dans la suite des temps, trop étroitement attaché à ses droits de patronat. Mais ces fautes ne doivent pas faire oublier les services rendus.

Mais, avec le temps, toute la région se couvrit d'églises. Un siècle après, on comptait là 14.000 fidèles répartis en 24 villages[1].

Lentement donc, par l'afflux continu des colons nouveaux, par les conversions d'indigènes, par les mariages et les mélanges de races, l'Eglise indo-portugaise s'étendait. Il fallait songer à l'organiser.

En 1521, aussitôt après la prise de Goa, la fondation d'un évêché y avait été décidée en principe. Mais le projet mit dix-sept ans à se réaliser (1521-1538)[2]. En 1532, c'était chose faite, semblait-il ; l'évêque don François de Mello avait ses bulles, il était sacré, il allait s'embarquer, quand la mort le saisit (27 avril)[3]. Impossible de lui nommer un successeur. A son défaut, un franciscain évêque, Fernand Vaqueiro, coadjuteur du cardinal infant, don Henri, accepta de partir avec le titre de vicaire épiscopal. Deux ans durant, il prêcha, confirma, fit des ordinations, visita les diverses stations. Puis, épuisé de labeurs, il mourut à Ormuz en 1535, au moment où il allait retourner en Europe[4]. Trois ans s'écoulèrent encore en pourparlers. Enfin, le choix de la cour se fixa une fois de plus sur un franciscain, Jean d'Albuquerque, confesseur du roi. C'était un homme de haute vertu, ardent et humble, qui avait fait ses preuves comme provincial de son ordre. Il était castillan d'origine et déjà un peu âgé. Dans l'entourage du pape, on s'étonna de ce choix. « Le *frère* était vertueux sans doute, mais pourquoi nommer tant de *frades* (moines mendiants) aux évêchés, quand on avait des *clerigos* (prêtres séculiers) ? » Le cardinal des *Santi Quadro* (des Quatre Saints Couronnés), Antoine Pucci, répliqua qu'un religieux qui a tout quitté pour Dieu, ne fera pas difficulté d'aller ensevelir sa vie aux Indes. Pouvait-on en dire autant des autres ? Le pape se laissa convaincre ; Jean d'Albuquerque fut nommé, consacré, et le roi pressa son départ[5].

1. M. DE CIVEZZA, t. VII, p. 231-232. Salcette, en 1321, avait déjà été arrosée par le sang de martyrs franciscains, le bienheureux Nicolas de Tolentino et ses compagnons. Il y a une autre Salcette, près de Goa, où furent tues en 1583 le bienheureux Aquaviva et quatre autres jésuites.

2. La bulle *Æquum reputamus*, qui créa le siège de Goa, est du 3 novembre 1534 (*Bullarium patronatus*, I, p. 148).

3. *Nazareth*, p. 18.

4. *Ibid.*

5. CROS, t. I, p. 203.

Il s'embarqua en 1538 avec le nouveau gouverneur, don Garcia de Noronha, et arriva aux Indes seulement le 25 mars 1539, trop malade pour qu'on lui fît la réception solennelle à laquelle il avait droit[1].

Dès qu'il fut un peu rétabli, il se mit au travail. Malheureusement, il n'avait plus l'énergique Nuno da Cunha pour le soutenir. Victime de la calomnie, le grand vice-roi s'en allait sur un vaisseau de louage, indignement traité par son successeur, et mourait en mer, de chagrin plus que de maladie[2]. Quant à Noronha, vieux, faible, indécis, intéressé, l'évêque n'avait pas à compter sur lui.

Quatre ans doivent encore s'écouler avant que Dieu lui envoie un collaborateur puissant en œuvres, François Xavier. En attendant, la tâche est immense. Jamais église ne fut plus éparpillée. Le diocèse de Goa comprend à ce moment une ville sur la côte africaine, Mozambique; Mascate, en Arabie où les Portugais ont un comptoir, et Ormuz un peu plus loin, desservi par quelques prêtres séculiers. Puis, dans la région actuelle de Bombay[3], Baçaim et Salcette, avec la plus florissante des missions franciscaines. Aux environs, ne tarderont pas à se fonder les établissements de Surate, de Damão, de Chaul. Il faut ensuite franchir quatre cents kilomètres pour trouver Goa. Des commencements de chrétientés s'ébauchent dans les îles et terres adjacentes. Bardez, Chorão, Divar, Salsette et Sunda. Descendant la côte du Canara, on trouvait plusieurs petites stations sans importance. Enfin, à 400 kilomètres de Goa, voici Cananore, mission fondée en 1502. Nous sommes au Malabar. Il faut passer par-dessus Calicut, toujours fermé à l'Evangile. Mais à deux pas de là, on trouve une station à Tanor, puis une autre plus importante à Cranganor avec séminaire, mission franciscaine et église de vieux chrétiens. La mission remonte aux temps héroïques de la colonie. Tout près, Cochin,

1. Correa, IV, 10.
2. Do Couto, D. V, l. V, ch. v, p. 449.
3. On rencontre en suivant la côte : *Diu* ou *Dio*, au sud de la péninsule du Gudjerat; de l'autre côté du golfe de Cambay, *Surate* (*Surat*); 80 kilomètres plus bas *Damaún* (*Damão, Daman*); puis à 130 kilomètres, Baçaim (*Bassein*). De l'autre côté d'un bras de mer, l'île de *Salcette*, avec une importante église à Tana (*Thana, Tannah*). L'île de Bombay en forme comme le prolongement. Plus au sud, sur le continent, *Chaul* (*Tschaul*).

la seconde ville de l'empire, a, elle aussi, son couvent de Franciscains et son clergé. Elle ne tardera pas à devenir évêché (1557). Descendant toujours, voici un centre chrétien jadis important, maintenant bien réduit, Coulam, le *Columbum* du moyen âge. Quelques lieues encore, et nous sommes au cap Comorin. Remontant au nord-est, on trouve immédiatement la chrétienté abandonnée de la Pêcherie. A Tuticorin, nous ne voyons pas, dans les lettres de Xavier, qu'il y ait eu autre chose qu'un comptoir portugais. De même à Négapatam. Mais San Thomé de Meliapor a son église et son vicaire. Au delà et à l'intérieur des terres, il n'y a rien. A Ceylan, Colombo possède depuis 1517 une station franciscaine qui végète. Six cents lieues vers l'est, on rencontre le poste de Malacca ; et il en faut encore huit cents pour atteindre l'extrême limite du diocèse, les Moluques. Quelques prêtres séculiers s'y occupent des Portugais et un peu des indigènes.

Quelle était la population chrétienne de ce diocèse disproportionné ? Aucun document précis ne nous le dit. Elle était certainement assez restreinte, une poignée d'Européens instables çà et là, et, autour de leurs entrepôts, quelques centaines, quelques milliers tout au plus, d'indigènes baptisés. Quant aux ressources religieuses, un homme qui savait à quoi s'en tenir, le Père Valignano, nous dit : « Il y avait un si grand déficit de clercs, de religieux et autres ouvriers qui pussent aider l'évêque dans ses desseins, qu'ils ne suffisaient même pas aux besoins des Portugais. Par toute l'Inde, on ne rencontrait, comme religieux, que quelques Pères de saint François. Par leurs vertus et leurs bons exemples, ils avaient beaucoup fait. Mais, peu nombreux et isolés, ils ne pouvaient répondre à tous les besoins. Aussi, s'occupait-on peu de convertir les païens ; et les Portugais, surtout loin de Goa, n'étaient guère soutenus. A peine si, dans l'Inde entière, il y avait deux ou trois prédicateurs. Presque partout les Portugais restaient des années entières sans entendre la parole de Dieu ; souvent ils n'avaient près d'eux ni clercs, ni personne qui pût leur administrer les sacrements ou leur dire la messe[1]. »

1. *Mon. Xav.*, t. I, p. 38. On peut se demander si ce tableau n'a pas été un peu poussé au noir par les historiens jésuites, pour mieux faire ressortir l'action de

Ils auraient eu grand besoin cependant qu'on s'occupât un peu de leur âme. Qu'on en juge par ce qu'était la vie à Goa, une ville où cependant ne manquait aucun des secours essentiels de la religion. Nous la prenons en 1542, au moment où y arrive saint François Xavier.

leur saint. Mais la correspondance de Xavier est, sur ce point, en parfait accord avec ses biographes. Elle signale, dans les principales villes, un clergé séculier, pas toujours à la hauteur de ses devoirs, mais qui est à son poste. Elle nous montre aussi les Frères Mineurs à Baçaim, à Goa, à Cochin, à Cranganor et à Ceylan. Le saint ne semble pas connaître autre chose. D'autres documents permettent de porter à onze le nombre des couvents franciscains en 1542, et à 80 les résidences ou stations qui en dépendaient. Mais combien y avait-il de religieux dans chaque couvent, combien de prêtres, combien capables de prêcher ? (NAZARETH, *Mitras*, t. I, p. 33 et 34.) En 1527, le couvent de Goa comptait 5 prêtres, 4 frères, 2 novices. Cette année-là, 13 Pères arrivèrent d'Europe : 2 moururent en débarquant ; 6, ne pouvant se faire au climat, rentrèrent à Lisbonne (M. DE CIVEZZA, t. VII, p. 272 ; FONSECA, *Hist. sketch of Goa* p. 220). Un homme de haute vertu, le Père Manuel de Morales, parlant de Ceylan, écrivait en 1552 : « Là règnent de grands abus ; tout aboutit au luxe et à la luxure. Il n'y a personne pour reprendre les coupables et leur donner la crainte du péché. Seuls, des Pères de saint François le font en particulier, mais non en public, car ils n'ont aucun prédicateur. Ils essaient de convertir, mais sans grand succès. » POLANCO, *Chronic.*, t. II, p. 761.

CHAPITRE V

LES PREMIERS MOIS A GOA

(1543, mai-septembre)

I. — *Goa. Le côté du mal.*

La capitale de l'Inde portugaise, en 1542, n'était pas encore le *Goa dourada*, la « ville dorée », qui s'annonçait de loin par ses dômes et ses tours sans nombre, émergeant des cocotiers, et dont on disait au XVIIe siècle : « Qui a vu Goa peut se dispenser de voir Lisbonne. » Eglises, hôpitaux, chapelles, palais, tout se ressentait encore de l'improvisation des premiers jours. Saint François Xavier cependant, après un premier coup d'œil, ne put s'empêcher d'écrire : « Goa est tout peuplé de chrétiens. La ville est belle à voir. Elle a un nombreux monastère des Pères de saint François, et une *Séo* (cathédrale) très belle, avec un important chapitre, et beaucoup d'autres églises. Il faut grandement remercier Dieu Notre-Seigneur de ce que le nom du Christ est si florissant sur ces terres lointaines et parmi ces multitudes d'infidèles[1]. »

Derrière cette façade chrétienne, l'apôtre ne sera pas long à découvrir de tristes réalités.

D'abord l'idolâtrie. Elle est très loin, à cette date, d'avoir disparu. Elle ne reste point enfermée dans le huis clos des quartiers indigènes[2]. La population infidèle est nombreuse. Dès les premiers pas sur le port, le nouveau venu coudoyait

1. *Mon. Xav.*, p. 252. Ce qui suit est pris en grande partie à François Pyrard et à Jean Mocquet qui visitèrent Goa dans les premières années du XVIIe siècle.
2. VALIGNANO, *Mon. Xav.*, p. 38-39.

toutes les races et tous les cultes, Musulmans de Gudjerat et d'Ormuz, Arabes et Perses, Hindous et Cafres. Mêlées aux éléphants débardeurs, s'agitait, courait, criait et chantait, la foule des portefaix, indigènes de la côte, tous païens.

Mais ce sont les chrétiens, qui, pour le moment, nous intéressent le plus. Une rapide promenade à travers la ville laisse entrevoir bien des misères.

Au milieu de la cohue indigène, les Européens passent, fiers, faisant de grands gestes, habillés de taffetas, satin et autres étoffes précieuses[1]. A cheval, sous d'immenses parasols, voici les *fidalgos* authentiques, suivis de leurs pages et d'une bande d'esclaves cafres prêts à dégainer au premier signe. Puis des soldats pauvres qui ont emprunté un haut-de-chausses pour sortir, loué un esclave au carrefour et s'en vont parader par la ville. On distingue à leur manteau les *casados*, gens mariés, petite aristocratie à part, qu'il ne fait pas bon traiter sans respect. Tous tranchent du grand seigneur devant les Indiens, et, simples vachers ou balayeurs de rue en Portugal, se donnent ici pour gentilshommes[2].

A la porte des maisons, sous la véranda, d'autres causent, sont étendus sur leurs chaises longues, arrêtent les passants, les interpellent, ou jouent de la guitare. Des esclaves les entourent, agitant l'éventail, écartant les mouches, arrosant le sol, Pyrard ajoute, « grattant les pieds du maître et ôtant les cirons[3] ».

Les esclaves? Goa en est peuplée, comme Lisbonne, hélas! Tout près de la cathédrale, au pied du palais du gouverneur, se tient le marché, où Indiens et Cafres à vendre sont amenés par troupes, examinés, tâtés, marchandés, livrés à vingt ou trente *pardãos* au plus[4].

Entrons dans une de ces maisons neuves à deux étages, blanchie à la chaux ou peinturlurée de rouge. Bien des détails nous inquiéteront. Les femmes — il y en a plusieurs, et que sont-elles pour le maître de céans? — sont jalousement

1. Biervillas, *Voyage à la côte du Malabar*, Paris 1736. Ce voyage est fictif, mais rédigé sur relations originales.
2. Pyrard, P. II, ch. viii, p. 125 et suiv.
3. *Ibid.*, P. II, ch. vii, p. 117, 118.
4. *Ibid.*, P. II, ch. iv, p. 64. Le *pardão*, vers 1600, valait environ 4 sh. 2 d. (5 f. 20), Yule, *Glossary*, p. 839-840.

gardées, à la mode musulmane. Elles passent leur temps à chanter, jouer des instruments, regarder la foule derrière leurs fenêtres grillées. On raconte à leur sujet d'étranges histoires. Faut-il en croire Jean Mocquet? Esclaves torturées à plaisir sur le moindre soupçon, femmes étranglées, noyées pour un regard, pour un rêve, et enterrées dans le jardin. De ces atrocités, Xavier ne dit rien dans sa correspondance, et, fussent-elles vraies, faut-il juger d'un peuple par sa gazette des tribunaux?

Aussi bien ce n'est pas aux Portugais que s'en prend ici le médecin français, mais aux métis. D'où vient, chez certaines races de sang mêlé, cette exaspération des passions mauvaises? Trop souvent elles sont comme marquées d'un péché d'origine. Ni la justice, ni la religion, n'ont présidé à leur formation, mais le libertinage et le caprice. Pas de religion non plus dans la suite pour moraliser les familles nouvelles. Les épouses indigènes ont été baptisées pour la forme. Africaines ou indiennes, elles gardent en secret leurs superstitions; elles ajoutent à leurs vices de race les vices de leurs maris, et passent le tout à leurs enfants[1]. Aussi verrons-nous Xavier attacher une extrême importance à l'instruction de ces pauvres femmes.

Des maisons, transportons-nous dans les églises. Les Goanais aimaient leurs sanctuaires. Ils se plaisaient aux cérémonies. Piété expansive, se traduisant en exhibitions bruyantes. Y avait-il fête quelque part? Les affiches, au coin des rues, les annonçaient, mentionnant les indulgences à gagner. Devant la façade, on plantait une avenue de palmiers, le sol était jonché d'herbes, de fleurs, de ramée. La foule se pressait : néophytes indiens ayant au cou leur gros chapelet de bois; esclaves, hommes et femmes, quelquefois les fers aux pieds; Portugais du commun toujours le chapelet aux doigts; Portugais riches en palanquin, l'épée au côté, suivis d'une vingtaine de pages portant parasols, chaises, coussins, tapis brodés. Peu de femmes.

Le tableau qu'on nous trace des nobles dames venant à

1. Valignano, p. 40.

l'église ressemble à une caricature. Une litière les dépose à l'intérieur même de la nef; elles en sortent, ruisselantes de pierreries, affreusement fardées, chancelantes sur leurs patins de liège. Tandis que les pages disposent en bon lieu tapis, nattes, chaise de bois doré, éventails, sachets, mouchoirs et livres de prières, elles mettent un quart d'heure à gagner leur place, précédées, comme en procession, par leurs enfants et servantes [1].

L'assemblée paraît peu recueillie. Mocquet se scandalisait de voir les Goanais causer et rire à l'église comme sur la place. A l'élévation, tous levaient la main pour montrer l'hostie et criaient deux ou trois fois, en se frappant la poitrine : *Deos de misericordia!* puis ils reprenaient leurs conversations [2].

Ces dehors accusaient une vie chrétienne peu intense. Avec les mœurs déréglées des Indes, nous dit le P. Valignano, « l'usage des sacrements était si bien tombé dans l'oubli que beaucoup restaient de longues années sans se confesser. Se confesser et communier plus d'une fois l'an passait pour hypocrisie. On n'osait le faire en public, et, comme Nicodème, on venait alors à Jésus pendant la nuit [3] ».

Faut-il parler des désordres publics ? Laissons ici la parole aux Portugais eux-mêmes. Il faut leur rendre ce témoignage qu'ils ont fait leur examen de conscience en toute sincérité et sans attendre l'heure de l'histoire.

En 1552, les juges de Goa écrivaient au roi : « Il n'y a plus de justice dans l'Inde, ni chez le vice-roi (c'était don Alphonse de Noronha), ni chez ceux qui devraient la distribuer. Ils ne s'occupent que de s'enrichir, et par tous les moyens... Seigneur, nous vous rappelons la mort du roi de Coulam, celle du roi de Pyllor (?), et des cruautés telles que le crédit des Portugais est perdu. Pas un Maure qui ait confiance en nous. On a tué le roi de Ceylan et pris son trésor. Les Maures ne parlent que de cela... Seigneur, nous vous demandons miséricorde, miséri-

1. Pyrard, t. II, ch. 3, p. 104.
2. Mocquet, p. 255.
3. *Mon. Xav.*, p. 40. Voir dans le Père Gonçalvez (Cros, t. I, p. 215), l'extrait d'un rapport envoyé au roi en 1542.

corde, miséricorde. Au secours, Seigneur, au secours, Seigneur, car nous périssons !..... Déchirez cette lettre[1]. »

De ces désordres, la première victime était l'Etat lui-même. Les finances allaient à la dérive. Les vaisseaux pourrissaient dans les chantiers. Les magasins restaient vides ; les denrées expédiées à la métropole arrivaient avariées. Du reste, il fallait se hâter pour faire fortune, car les cadres de l'administration se renouvelaient tous les trois ans. Chacun travaillait pour son compte ; on achetait sans payer aux indigènes, et on revendait fort cher au gouvernement. Avec cela, aucune prévision sérieuse de l'avenir. Les Portugais avaient la foi, mais une foi qui allait jusqu'à tenter Dieu. Les annales de la colonie à ses débuts racontaient une foule de faits, où il était permis de voir une intervention spéciale de la Providence. On s'était habitué à compter sur les miracles. C'était à décourager les prudents qui savaient bien, eux, que Dieu n'aide pas ceux qui s'abandonnent eux-mêmes[2].

Il faut lire ici les pages navrées sur lesquelles le vieux Gaspard Correa, en 1566, ferme son livre des *Lendas*. Il avait entrepris de raconter les exploits de ses compatriotes dans les Indes. Après les épisodes épiques des débuts, mêlés de prodiges et de miracles, il a fallu en venir aux années de décadence précoce. Il poursuit son récit jusqu'en 1551, l'avant-dernière année de notre saint. Arrivé là, il se décourage et, en posant la plume, il s'écrie : « Les malheurs présents, c'est la cruauté cupide qui les a causés ; le bien des premiers jours s'est tourné en calamité publique. J'ai été forcé de le décrire : j'espérais que mon travail aurait une conclusion heureuse. Il me semblait que, de ces maux que je voyais grandir, quelqu'un disparaîtrait devant le châtiment. Mais j'en ai tant vu, des gens d'ici, des homicides, s'en retourner au royaume sans craindre le moins du monde que la justice divine ou humaine punît leurs crimes, leurs vols commis sur les chrétiens, les Maures, les indigènes, les étrangers ! J'ai vu commettre tant d'offenses contre Dieu et

1. *India Office*, Londres. *Mss. Portuguese Records*, vol. 2.

2. Lettre de Cosme Anes, 30 déc. 1549, cité dans Hunter, *Hist. of British India*, t. I, p. 164. Cf. Lavisse et Rambaud, *Hist. Générale*, t. V, p. 898. Voir encore le *Soldado pratico*, ou *Observações sobre as principaes cousas da Decadencia dos Portuguezes na Asia*, par do Couto, Lisbonne, 1790, 8°.

des offenses invraisemblables! Puis les coupables paraissaient devant le roi. Or, on ne punissait ni l'offense faite à la royauté, ni le meurtre des sujets de Sa Majesté. Ce sera un terrible compte à rendre à Dieu. La cause du mal est que les gouverneurs vivent sans avoir rien à redouter ; aussi, capitaines de forteresses, juges, administrateurs des domaines ou des finances, s'enhardissent et vont à tous les excès dans leurs charges. J'ai vu de grands coupables, déjà bien condamnés, et que l'on espérait fermement voir punir, arriver en Portugal et y être glorifiés, parce qu'ils revenaient fort riches. Je le sais, il n'y a que les pauvres à souffrir. Quant aux voleurs, ils donnent aux juges une partie de l'argent volé et gardent le reste ; ils triomphent et ont, tout comme d'honnêtes gens, les faveurs de la cour.

« Les récompenses, grâces, charges lucratives seraient dues à ceux-là qui, au début, ont conquis les Indes. Ils y comptaient, vu leurs bons services. Jamais ils n'en ont rien eu. Ils ont vieilli et s'en sont allés mourir à l'hôpital. La solde si bien gagnée qui leur était due, ne leur a jamais été payée, et elle reste lettre morte sur les registres à la charge du roi, qui, de tout cela, ne soupçonne rien. C'est que ses gouverneurs et mandataires donnent et distribuent les choses de l'Inde à leurs serviteurs et amis. Puis ceux-là les vendent aux vaillants qui les avaient conquises à coups de lance et à force de blessures, à ceux qui, estropiés au service du roi, ont été, sans plus d'examen, rayés sur la liste des salariés, à ceux qui avaient vieilli dans le travail. Ils n'auront donc d'autre récompense que Dieu seul ; mais Dieu seul aussi sera le châtiment des coupables. »

Correa poursuit, rappelant que les abus ont suivi les prodiges accomplis par Dieu en faveur du Portugal et il conclut : « Nous avons tout oublié. Notre ingratitude s'est manifestée par l'excès de nos péchés aux Indes ; c'est par où l'Inde en est venue à l'état où nous la voyons en cette présente année de 1551, cinquante-quatre ans après la découverte. Que la sainte miséricorde de Dieu, dans sa grande bonté, daigne me pardonner mes fautes ! Amen[1]. »

1. *Lendas da India*, t. IV, fin.

II. — *Le côté du bien.*

Correa était arrivé dans les Indes en 1512, il avait été secrétaire d'Albuquerque. Il avait pu suivre de près les alternatives de décadence et de relèvement qui remplirent la première moitié du XVIe siècle. Impossible de récuser son témoignage. Il est clair cependant qu'il ne dit pas tout. A côté du mal, il y avait le bien. Mais le bien n'est pas intéressant à raconter, paraît-il, et ce n'est pas là ce qu'il faut chercher dans les vieilles relations. Déjà Maffei, compulsant les documents d'archives pour rédiger sa grande histoire des Indes, le constatait : « Très rares alors étaient les correspondances ; et dans ce qu'on a écrit, l'on ne trouve que récits de voyage, affaires de commerce, faits militaires; ou, pour les périodes de paix, les dissensions intestines. Quant au capital, les progrès du christianisme, les labeurs des apôtres pour évangéliser les barbares, leurs exploits, on dirait que cela ne regardait pas les écrivains, ils n'en parlent pas, ou ils passent en courant[1]. »

Il y aurait eu lieu cependant d'insister un peu ici et de nous donner quelques détails sur cet autre côté des choses. On trouvait de bons chrétiens à Goa, et plus nombreux sans doute que ne le feraient croire les plaintes de Correa. Le bruit mené par les prévaricateurs ne doit pas couvrir la voix plus modeste des marchands zélés, trop zélés même quelquefois, pour la gloire de Dieu, comme nous en rencontrerons souvent aux côtés de Xavier. Il n'y avait pas que des capitans cupides. Plus d'un comprenait ses devoirs et ses responsabilités. Pourquoi faut-il que ceux-là n'aient point d'histoire?

Le gouverneur venu avec l'évêque en 1538, don Garcia de Noronha, n'était pas l'homme dont l'Inde avait besoin : il ne fit que passer. En 1540, Etienne da Gama, fils du grand amirante, lui succédait. Il ne devait rester que deux ans en charge (1540-1542). Lui du moins se montra digne et de son nom et de son titre. Il commença par faire publiquement inventorier ses biens[2].

1. *Historia Indica*, l. X (*Opera omnia*, I, p. 270). Mêmes plaintes chez LUCENA (l. I, ch. 14). La remarque vaut de presque tous les chroniqueurs. Ainsi, chez Correa, do Couto, Faria y Sousa, Andrada, François Xavier n'apparaît que de loin en loin.

2. DO COUTO, D. V, l. VII, ch. I, p. 78.

Puis il assembla la noblesse, lui montra ce qu'elle se devait à elle-même et au public, lui reprocha ses excès, surtout son insolence à l'égard des faibles. Il parvint à faire accepter quelques règlements de police et de mœurs ; il alla jusqu'à combler de ses deniers les déficits du trésor. De ce côté du moins, l'évêque était sûr d'être compris. Il pouvait monter en chaire, tonner contre les abus, lancer au besoin l'excommunication. Le gouverneur le soutenait, et, chose rare à Goa, Gama s'approchait publiquement des sacrements[1].

Un autre secours, et très efficace, venait à l'évêque des « confréries de miséricorde ». Partout où les Portugais bâtissaient une forteresse, ils établissaient une de ces sociétés qui prenaient la surintendance de toutes les œuvres charitables. Il y en avait à Cochin, à Malacca, à Ternate, à Ormuz. Dans les ruines de ce qui fut la ville de Chaul, quelques pans de murs sont encore debout; les indigènes les appellent les *misri*. Là du moins, le dernier souvenir qui reste des anciens maîtres atteste leurs bonnes œuvres. Partout et toujours les « confrères » seront les meilleurs amis de l'évêque et de François Xavier. La charité chrétienne réparait les fautes de l'ambition et de la cupidité.

La confrérie de Goa était florissante. Un voyageur français, rien moins que favorable aux Portugais, le médecin Dellon, écrivait au XVIIe siècle : « Les bons bourgeois de la ville et ceux de la première qualité, sans en excepter le vice-roy, se font honneur d'être du nombre de ces frères. » Il ont à leur tête « un prieur qu'ils appellent *prouvedor :* il n'y avait autrefois que les nobles que le pouvaient être. Mais la richesse des marchands les a introduits à cette dignité. Tout y va au profit des pauvres, et un prieur qui fait bien sa charge y met dans une année plus de 20.000 livres du sien. Outre le prieur, il y a un trésorier et un prieur des prisonniers. Les deux derniers distribuent des aumônes et sollicitent les affaires des pauvres prisonniers, tant pour le civil que pour le criminel, et obtiennent souvent leur grâce après même qu'ils sont condamnés. Le *prouvedor* du corps a soin de toutes les affaires et soulage secrètement

1. CORREA; *Lendas*, t. IV, p. 117 ; NAZARETH, *Mitras*, I, p. 21.

les veuves, les orphelins et tous les misérables. Tous les confrères sont obligés de visiter les prisonniers, d'ensevelir les morts, d'accompagner les patients au supplice, de les consoler jusques au dernier soupir, et de faire prier pour eux après leur mort. Toutes les charges de cette confrérie sont annuelles, afin que chacun y puisse entrer, et quoi qu'il en coûte, il n'y a personne qui ne les brigue. C'est une congrégation sincère où la charité règne glorieusement[1].»

L'évêque était encore soutenu dans son œuvre de zèle par un petit groupe de prêtres et de religieux dont les noms sont inséparables du sien et de celui de Xavier. Nommons Michel Vaz, son vicaire général, depuis longtemps dans la colonie, très au courant des besoins locaux, tenu pour un fanatique par les historiens protestants[2], mais très estimé de notre saint pour sa fermeté et sa clairvoyance[3], puis Diogo de Borba, Franciscain sécularisé, venu aux Indes avec l'évêque en 1539[4], et les trois Franciscains Antonio Padrão, custode des missions de son ordre, Vincent de Lagos, et Jean da Villa de Conde[5].

Or, examinant avec ses collaborateurs la situation de son gigantesque diocèse, don Jean d'Albuquerque avait reconnu que rien ne lui manquait plus, avec de bons prédicateurs, que des prêtres sachant les langues du pays et en mesure de s'occuper des indigènes. Il ne fallait point compter les faire venir de Lisbonne. Arrivés à Goa, ils n'en voudraient plus sortir et les forteresses éloignées resteraient sans pasteur.

Restait à se recruter sur place. La question du clergé colonial se posait donc, et aussi celle du clergé indigène. En principe elles étaient résolues depuis longtemps. Entre 1531 et 1535,

1. Dellon, *Relation d'un voyage aux Indes orientales*, Paris, 1685, 2 in-12, t. II, p. 53, 55. Ce Dellon est un de ceux qui ont le plus chargé l'inquisition goanaise. — Les premières *Miséricordes* furent fondées à Lisbonne en 1498 par le trinitaire espagnol Michel de Contreras. Voir Costa Goodolphim, *As Misericordias*, Lisbonne, 1897, 8°; — Pyrard, édit Gray, t. II, p. 10 ; — *Mon. Xav.*, p. 269, 270.

2. « Miguel Vaz was a mere vulgar persecutor » (Whiteway, p. 63).

3. *Mon. Xav.*, p. 376. Vaz était vicaire général depuis 1530. Il mourut en 1548 (Nazareth, p. 36, 597).

4. *Mon. Xav.*, p. 264 ; Nazareth, p. 20, 595 ; Cros, I, p. 200. D'après do Couto, Maître Diogo rentra dans son ordre avant de mourir. D. VI, l. VII, ch. 5, p. 93.

5. Marcellino de Civezza, t. VII, p. 240, VIII, p. 281, etc.

le visiteur épiscopal don Fernand Vaqueiro avait déjà ordonné quelques Indiens, ceux-là peut-être que bientôt nous trouverons aux côtés de Xavier[1]. Mais personne ne nous dit où et par qui ils avaient été formés. L'Inde n'avait rien alors qui ressemblât à un séminaire.

Ce problème du recrutement sacerdotal en suscitait un autre, celui de l'éducation chrétienne. Comme il arrive souvent en pareille occurrence, l'initiative privée prit les devants. Dès 1535, les Franciscains avaient ouvert des écoles à Baçaim et dans la Salcette de Bombay[2]. En 1537, le capitan des Moluques, Galvão, essayait un séminaire indigène à Ternate[3]. En 1540, le frère mineur Vincent de Lagos en fondait un à Cranganor pour les Syro-Malabars[4].

A Goa, une fondation de ce genre s'imposait. Déjà Maître Diogo de Borba avait réuni quelques enfants récemment baptisés ; il leur enseignait la doctrine chrétienne, les éléments de grammaire latine, le portugais. Il s'en servait comme d'interprètes; et il avait déjà, grâce à eux, opéré un grand nombre de conversions[5]. L'idée lui vint d'élargir son œuvre et de la transformer.

Un jour, dans un sermon, il fit appel au zèle et à la générosité des Goanais. Il ne lui était que trop facile de faire une triste peinture de la situation religieuse dans les Indes. Pas n'était besoin d'aller au loin chercher des exemples. Faisait-on un pas hors des frontières, on se heurtait aux plus abominables pratiques ; couramment les veuves se jetaient dans le bûcher sur le corps de leur époux. Mais, au cœur même de Goa, l'idolâtrie s'étalait sans contrainte. Dans l'île, on comptait à peu près 40.000 infidèles[6]. Nous ignorons si le prédicateur toucha à ces différents points ; mais il en est un qu'il ne pouvait omettre, la situation anormale des néophytes. Abus véritablement étrange, ses compatriotes semblaient se désintéresser des indigènes, dès qu'ils étaient leurs frères par la foi. « La population

1. Nazareth, *Mitras*, p. 12, 14.
2. *Mon. Xav.*, p. 560 ; — M. de Civezza, t. VI, p. 231.
3. Do Couto, D. V, l. VII, ch. 2 ; — Sousa, *Oriente*, t. I, p. 359. — Maffei, l. X.
4. *Mon. Xav.*, p. 360, 480, 490, etc.
5. Lettre de Nic. Lancilotti, 17 nov. 1546. *Sel. Ind. Ep.*, p. 10, 11.
6. *Ibid.*, p. 30.

païenne et musulmane, écrit le Père Valignano, était riche, influente, pratiquant son culte à ciel ouvert. Il y avait quelques convertis, mais peu nombreux, de si basse condition, si méprisés, qu'ils osaient à peine s'avouer chrétiens. Les idolâtres, nombreux, puissants, maîtres du commerce, fermiers des revenus de la couronne, poursuivaient et injuraient ceux des indigènes qui se disaient chrétiens... Même de la part de tels et tels officiers du roi, tous les honneurs, toutes les faveurs étaient pour les païens riches[1]. » En 1542, l'on écrivait au roi : « Mores et païens n'ont qu'à donner de l'or et il leur est permis d'opprimer à leur guise même les nouveaux chrétiens. A ceux-ci, aucune faveur ; aux riches infidèles, les plus importantes charges. Aussi les bonnes âmes qui voudraient embrasser le christianisme en sont-elles détournées et par le spectacle de la scandaleuse vie des Portugais et par la défaveur à laquelle semblent condamnés les nouveaux chrétiens[2]. »

La conclusion du prédicateur fut : « Nous ferons un registre où seront inscrits tous ceux qui voudront aider les nouveaux convertis en se constituant leurs *parrains*, afin que les gentils, voyant comment on leur fait honneur, et comment on les protège, soient plus excités à demander le saint baptême[3]. »

L'appel fut entendu. Une confrérie fut organisée par Diogo de Borba et Michel Vaz, avec le concours des officiers les plus en vue de la ville, Pierre Fernandez, auditeur général, et Cosme Anès, notaire de la matricule. L'œuvre, approuvée par l'évêque, le fut aussi par le grand inspecteur des domaines, Fernand Rodriguez de Castellobranco, qui gouvernait les Indes en l'absence de don Etienne da Gama. La confrérie, mise sous le patronage de saint Paul, apôtre des gentils, prit le nom de confrérie de la sainte Foi. A la tête devaient être deux protecteurs pris parmi les plus qualifiés dans l'administration. Deux majordomes portugais, et deux indigènes, gens riches et honorables, étaient chargés d'exécuter le programme.

Ce programme comprenait d'abord des œuvres de miséricorde. Au moyen d'aumônes, on devait venir en aide aux chré-

1. *Mon. Xav.*, p. 38, 39.
2. Cité dans Cros, I, p. 215.
3. *Ibid.*, p. 201, citant le P. Seb. Gonçalvez.

tiens pauvres, leur procurer des emplois, alléger leurs impôts, faire dire des messes pour leurs défunts, adopter les orphelins. Ce n'était pas tout. Ces chrétiens de la veille, il fallait les défendre : de là une sorte de police confiée à la confrérie. La famille, restée païenne, se refusait-elle à nourrir le converti, on la contraindrait à remplir ce qui était pour elle un devoir. Les brahmes qui insulteraient les néophytes, ou s'opposeraient à la conversion de leurs coreligionnaires seraient châtiés. Les scandales donnés par les anciens chrétiens seraient réprimés. On empêcherait de relever les vieilles pagodes et d'en construire de nouvelles. On veillerait à exclure les païens des charges publiques, enfin l'on ferait porter le poids des impôts sur les idolâtres plus que sur les baptisés [1].

Le 24 avril 1541, dimanche de la Quasimodo, Diogo de Borba monta encore en chaire, et, par devant l'évêque, la noblesse et le peuple, recommanda à la charité des fidèles l'œuvre qui s'organisait.

Mais elle n'atteignait que Goa et les environs.

Les vues ne tardèrent pas à s'élargir. Il fallait viser plus loin, songer aux régions où les néophytes manquaient de prêtres, donc avoir un séminaire indien. En conséquence, un modeste collège fut ouvert. C'était, il est intéressant de le noter, bien des années avant les décrets du concile de Trente sur les maisons de formation cléricale. Les élèves devaient se recruter surtout dans la population asiatique de Goa et de la banlieue. Toutes les races s'y mêlaient et bientôt l'on eut une trentaine, puis une soixantaine d'enfants, Canaras, Paravers, Malais, Bengalais, Cingalais. Il y en avait du Pégu, du Gudjérat, d'Abyssinie, jusqu'à des Cafres de Sofala ou de Mozambique et des Malgaches de l'île « Saint-Laurent [2] ». Plus tard, on devait y voir des Chinois et des Japonais.

A ces futurs prêtres, on ne pouvait demander une instruction profonde. Grammaire, cas de conscience, catéchisme, liturgie, musique d'église; cela pouvait suffire. L'important était de les former aux mœurs cléricales. Sur un point grave, les fondateurs commirent une erreur. Les enfants devaient être âgés

1. Cros, p. 202.
2. *Ibid.*, Saint-Laurent, ou Madagascar.

d'au moins treize ans ; c'était oublier que, chez ces races orientales, la nature est souvent terriblement précoce. Bien entendu, ceux-là seuls chez qui l'on constaterait une vraie vocation, recevraient les ordres[1]. Il ne fallait pas espérer tirer de ce séminaire un clergé qui pût rivaliser avec celui d'Europe. Saint François Xavier n'eut pas toujours à se louer de ses collaborateurs indigènes[2]. Mais, bien encadrés, bien soutenus et surveillés de près, ils devaient rendre de bons services.

L'œuvre fut vite populaire. Le public s'intéressait à ces jeunes Indiens, à leurs processions, à leurs offices[3]. Le gouverneur, Etienne da Gama, avec l'approbation du roi, affecta au séminaire le revenu de plusieurs pagodes des environs (10 nov. 1541)[4]. Bientôt on posa la première pierre de l'église sous le vocable de la conversion de saint Paul, et la maison fut désormais désignée indifféremment sous les titres de Saint-Paul ou de Sainte-Foi[5].

D'après les compromis de fondation (1541), les Pères de saint François devaient fournir les professeurs et les directeurs. En fait, cette clause ne paraît pas avoir été jamais exécutée, et il semble que, lorsque Diogo de Borba réclama l'année suivante l'appui de la Compagnie, il était à peu près seul à porter le poids de son collège[6].

On le voit, si l'Inde chrétienne avait grand besoin qu'on s'occupât d'elle, l'œuvre du salut était commencée. Les lamentations des chroniqueurs ne doivent pas nous faire oublier qu'il y avait des hommes de bonne volonté, le roi d'abord, puis les meilleurs gouverneurs, beaucoup d'officiers, l'évêque et ses conseillers. Mais les lacunes restaient immenses.

Un rapport envoyé à Jean III vers ce temps-là, cité par presque tous les historiens de Xavier, et lu par le Père Lucena dans les archives de la Compagnie à Coïmbre[7], après une peinture

1. *Loc. cit.*
2. *Mon. Xav.*, p. 379.
3. Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables...*, t. I, p. 306.
4. Gonçalvez, *loc. cit.*, p. 202-203; Sousa, *Oriente*, t. I, p. 30; Valignano, p. 43.
5. *Mon. Xav.*, p. 261-262; *Sel. Ind. Ep.*, p. 11.
6. Gonçalvez, p. 203.
7. Lucena, l. II, ch. 2; — du Jarric, t. I, p. 89, 90; — Bartoli, *Asia*, I, n. 27; — Gonçalvez, dans Cros, I, p. 215.

lamentable des mœurs privées et publiques, se terminait ainsi : « Je prie Dieu qu'il lui plaise d'envoyer quelques saints personnages pour nous enseigner le chemin du salut. Les Portugais ne sont pas si obstinés. Ils laisseront de telles gens leur ôter la poutre qu'ils ont dans les yeux avant de s'occuper de la paille qui est dans l'œil du prochain. Les personnes spirituelles feront ici grand profit. Bientôt nous aurons une bonne chrétienté. L'Inde sera tirée du mauvais chemin où nous sommes engagés. Sans quoi nous allons à la potence, et l'on va disant devant nous (comme devant les condamnés) : *Ora pro ea*, et « Seigneur Dieu, miséricorde[1]. »

Le saint que l'on réclamait était prêt. Pendant qu'à la cour de Lisbonne on lisait ces appels pressants de la colonie, François Xavier mettait le pied sur la plage de Goa.

III. — *Les premiers travaux à Goa*

La première démarche du missionnaire fut d'aller se présenter à l'évêque[2]. Il s'agenouilla, présenta ses lettres de nonce, ajoutant qu'il n'en userait qu'avec l'agrément du prélat. Touché de cette humble démarche, celui-ci répondit que le Père pouvait, en toute liberté, user de ses pouvoirs. La modestie du saint eut sa récompense immédiate ; entre l'évêque franciscain et lui se noua une sainte amitié pleine de confiance et d'abandon[2].

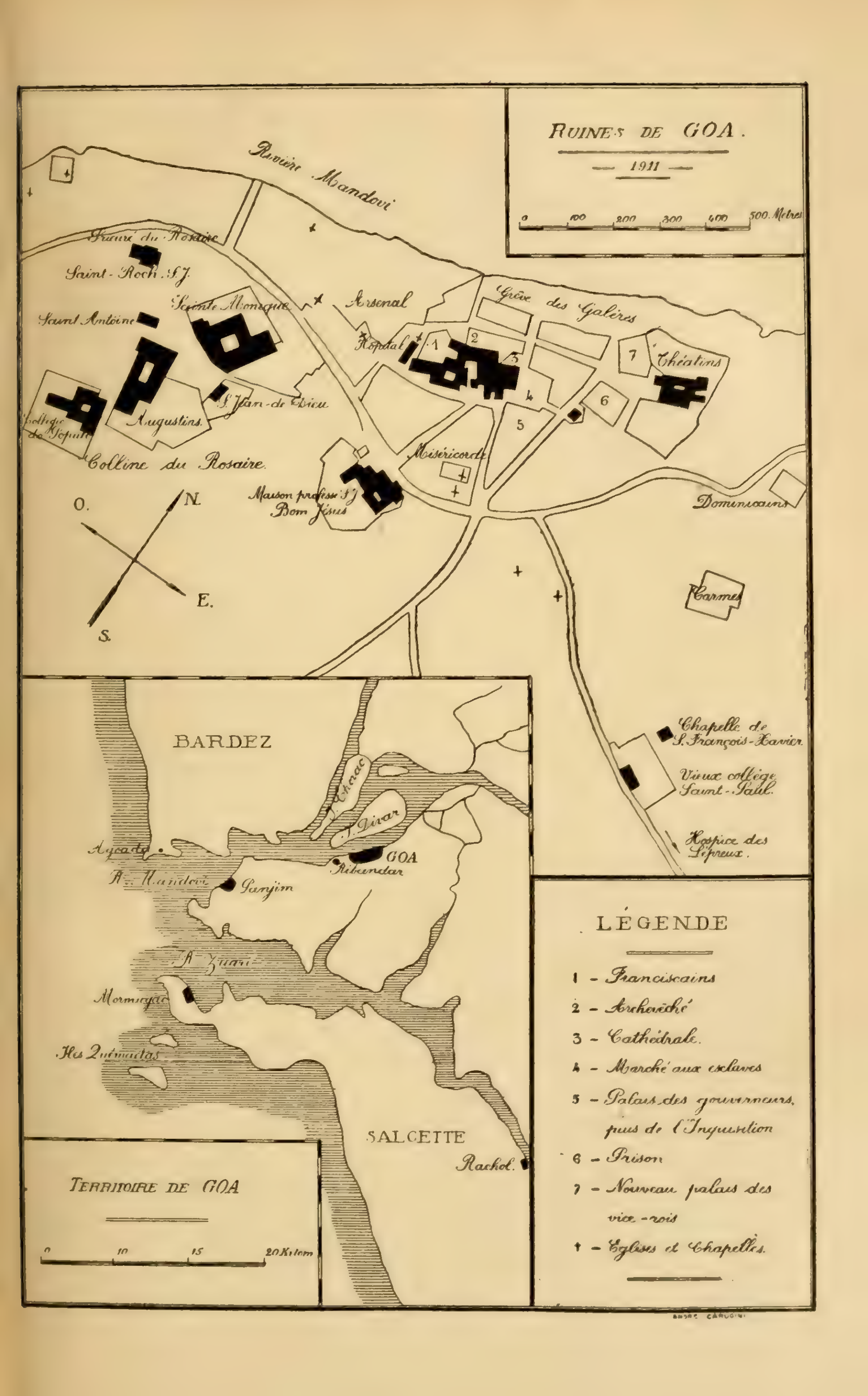
Ce devoir rempli, François alla demander une petite place à l'hôpital[3]. L'établissement était situé près du port, de manière à recevoir, à la sortie des vaisseaux, les malades que, tous les

1. « Per onde se vay chegando ao cadafalso, com o *Ora pro ea*, diante, e *Senhor Deos misericordia.* » (LUCENA, p. 65.)

2. Inutile de raconter ici la façon assez étrange dont le nouveau gouverneur prit possession de sa charge, et les procédés plus que désobligeants dont il usa envers son prédécesseur. Xavier ne fut aucunement mêlé à cette fâcheuse affaire (CORREA, *Lendas*, t. IV, 223, 230. — DO COUTO, D. V., l. 8, ch. 9, etc.). — Au XVIIe siècle, entre mai et septembre, c'est à Mormugao que l'on débarquait (DELLON, *Relation d'un voyage aux Indes orientales*, Paris, 1685, in-12, p. 242). C'est là aussi que les traditions locales font aborder Xavier. En souvenir, une belle statue du saint se dresse sur les quais de la nouvelle ville, dominant l'estuaire.

3. TURSELLINI, l. II, ch. 2, etc.

Voir dans Pyrard (P. II, ch. I) la curieuse description de cet hôpital, à la fin du XVIe siècle. Il était près des remparts du port. Cf. FONSECA, *Historical sketch of Goa*, p. 228, 230 ; F. N. XAVIER, p. 114.


Ruines de Goa.
— 1911 —
0 100 200 300 400 500 Mètres
Rivière Mandovi
Prieuré du Rosaire
Saint-Roch S.J.
Sainte Monique
Saint Antoine
Arsenal
Grève des Galères
Hôpital
1
2
3
4
5
6
7
Théatins
S. Jean-de-Dieu
Augustins
Collège de S. Paul
Colline du Rosaire
Miséricorde
Maison professe S.J. Bom Jésus
Dominicains
O.
N.
E.
S.
Carmes
Chapelle de S. François-Xavier
Vieux collège Saint-Paul
Hospice des Lépreux.
BARDEZ
S. Chorao
S. Divar
GOA
Ribandar
Aguada
R. Mandovi
Panjim
R. Zuari
Mormugão
Iles Queimadas
SALCETTE
Rachol
Territoire de Goa
0 10 15 20 Kilom
LÉGENDE
1 – Franciscains
2 – Archevêché
3 – Cathédrale
4 – Marché aux esclaves
5 – Palais des gouverneurs, puis de l'Inquisition
6 – Prison
7 – Nouveau palais des vice-rois
† – Eglises et Chapelles.

ans, par centaines, versaient sur la plage les caraques de Lisbonne. Il avait été fondé par Albuquerque pour ses soldats. Devenu hôpital royal, il s'était ouvert à tous les Portugais sans exception. C'était même une mode, à Goa, d'aller s'y faire soigner sous le contrôle des confrères de la Miséricorde. Le saint trouvait donc là des gens de toute condition, des pauvres et des riches, et probablement beaucoup de ses compagnons de voyage.

Il se remit au soin des malades. Le bruit de ses saintes œuvres sur le *Santiago* et le *Coulam* avait dû se répandre dès le premier jour dans le public. Bientôt le public fut en mesure d'en juger par lui-même[1]. On sut que, la nuit, il couchait sur le plancher, près du lit des infirmes en danger, pour être debout au premier signe. L'aube le trouvait levé, communiant et confessant. Sa messe dite, il était à la disposition de tous. Dans cette ville où, la veille, on montrait du doigt ceux qui s'approchaient des sacrements hors du carême, son confessionnal était assiégé. « Il venait tant de monde, dit-il, que, si j'eusse été en dix endroits à la fois, partout, j'aurais eu de l'ouvrage[2]. »

Mais déjà l'hôpital ne lui suffisait plus, il lui fallait les prisons. Il y en avait au moins trois à Goa de son temps. Le gouverneur, l'inspecteur des domaines et l'évêque avaient chacun sa geôle[3]. Pyrard de Laval nous dira ce que le saint dut y trouver. Lui-même avait été jeté dans le cachot « qu'ils appellent la salle, dit-il, et non sans cause, car c'est le lieu le plus ord et sale qui soit au monde... Il y avait là des esclaves, des galériens et autres sortes de vil peuple, pesle-mesle, en grande infection, quelquefois deux et trois cents et plus ». Les nuits y étaient affreuses. Sur les neuf heures du soir, une heure durant, les détenus chantaient leurs prières. Dès lors, le bruit ne cessait plus. Le geôlier sonnait de la cloche à un bout de la salle « pour savoir s'ils dormaient », et son fils, à l'autre bout, répondait par autant de coups. Les prisonniers étaient divisés en deux

1. Valignano, p. 41. — Tursellini, Lucena, etc.
2. *Mon. Xav.*, p. 256.
3. F. Neri Xavier énumère quatre prisons : le *tronco* (prison du gouverneur, près du rempart, à l'entrée de la *Rua direita*), le *corrente*, la *sala das bragas* (salle des culottes? où fut enfermé Pyrard), la *corrente da casa da palvora* (la chaîne de la poudrière). Il y eut plus tard la prison de l'Inquisition (p. 114).

escouades : tandis que l'une était censée reposer, l'autre faisait la garde et criait tant que durait la nuit : « *Vigia*, *vigia*, veille, veille[1]. »

Le soulagement de ces malheureux était du ressort des confrères de la Miséricorde. Ils leurs fournissaient un peu d'argent et des vivres, ils les visitaient régulièrement. A leurs aumônes matérielles, François se chargea d'ajouter l'aumône du catéchisme. Il les prépara à faire une confession générale[2].

Ce fut ensuite le tour des lépreux. Il y avait une ladrerie dans les faubourgs du sud-est. « Le dimanche, nous dit Xavier, j'allais, hors de la ville, dire la messe aux infirmes du mal de saint Lazare. Je les ai confessés et communiés, tant qu'il y en avait dans la maison. Je leur ai prêché une fois, et ils sont devenus mes amis et grands amis[3]. »

Il allait encore de porte en porte, mendiant pour ses lépreux, ses pauvres, ses prisonniers : « Faisons l'aumône, disait-il aux riches, ce sera l'expiation de nos péchés. » Et cette exhortation indirecte à la pénitence servait à préparer le retour des pécheurs[4].

Le missionnaire dut se rendre compte tout de suite que le grand mal des Goanais était l'ignorance religieuse. Aussi nous le voyons immédiatement ajouter à ses œuvres de charité une œuvre d'efficacité plus profonde, les catéchismes publics. N'était-ce pas le lieu de mettre en pratique ce qui naguère avait été réglé, entre lui, le Père Ignace et les autres Pères, sur l'enseignement de la doctrine chrétienne aux enfants et aux ignorants? Ce sera son grand travail en pays portugais ; à ce labeur humble et absorbant, il consacrera le meilleur de ses forces, et il deviendra l'un des plus grands catéchistes dont il soit fait mention dans l'histoire de l'Eglise.

Donc, il avisa, près de l'hôpital[5], une chapelle dédiée à Notre-Dame. Puis, en surplis, une clochette à la main, il s'en alla par les rues et les carrefours, criant à haute voix : « Fidèles chrétiens, amis de Jésus-Christ, envoyez vos fils, vos filles, vos esclaves,

1. Pyrard, P. I, ch. 28, et II, ch. 1.
2. *Mon. Xav.*, p. 256.
3. *Mon. Xav.*, p. 257-258.
4. Seb. Gonçalvez, dans Cros, I, p. 215.
5. *Mon. Xav.*, p. 256, « cerca del espital ».

hommes et femmes, à l'instruction chrétienne, pour l'amour de Dieu[1]. »

On accourait, on faisait cercle, enfants et grandes personnes, riches et pauvres, Portugais et indigènes. Le saint les mettait en file, et la procession se rendait à la chapelle. « Là, nous dit le Père Gonçalvez, tout ce qu'il faisait ravissait les auditeurs et spectateurs. Elevait-il les yeux au ciel, il y élevait les âmes. Faisant le signe de la croix, il en disait à haute voix les paroles, et cela si dévotement que le peuple, les enfants surtout, faisaient aussitôt comme lui. A ceux-ci il enseignait des cantiques résumant la doctrine, et il la fixait ainsi dans leur mémoire. Puis, les bras étendus ou levés vers le ciel, il entonnait une sorte de litanie dont chaque verset formulait très brièvement un objet, un point de l'enseignement de l'Eglise, et le répons chanté qui suivait exprimait un acte de foi[2]. »

François lui-même rédigea plus tard, à l'usage des Pères, un petit manuel où nous trouvons détaillée sa méthode... « Le peuple une fois réuni, dit-il, le catéchiste, tête nue, fera le signe de la croix, lèvera les mains vers le ciel, et, à voix haute et distincte, récitera le *Notre Père*. Deux enfants convenablement stylés, répéteront après lui chacun des mots de la prière ; puis il dira : « Mes frères, faisons profession de notre foi. Exerçons-nous à poser des actes des trois principales vertus qu'on appelle théologales, foi, espérance, charité. » Alors, commençant par la foi, il interrogera les assistants : « Croyez-vous en un seul vrai Dieu, tout-puissant, éternel, immense, sage infiniment ?... » Et la foule répondra : « Oui, Père, par la grâce de Dieu, nous croyons. — Eh bien ! dites tous en même temps avec moi : Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, donnez-nous la grâce de croire fermement cet article de notre sainte foi, et, pour l'obtenir, récitons un *Notre Père*. » Et toute l'assemblée priera en silence. Le maître, élevant de nouveau la voix : « Allons, dites avec moi : Sainte Vierge Marie, mère de Dieu, obtenez-nous de Dieu la grâce de croire fermement cet article de notre sainte foi. Et, pour l'obtenir, disons tout bas ensemble un *Ave*. »

Le catéchiste devait passer alors à un autre point : « Croyez-

1. Gonçalvez, Cros, p. 216.
2. P. 217.

vous, mes frères, que ce vrai Dieu est un seul et unique Dieu en essence, un en trois personnes, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit ? » Et la foule de répondre : « Nous croyons » ; et l'on priait pour obtenir le don de la foi. Et ainsi d'article en article.

Arrivé au bout, il ajoutait : « Nous allons dire sept *Pater* et sept *Ave* en l'honneur de l'Esprit-Saint, pour qu'il daigne enrichir nos âmes de ses sept dons, de ceux-là surtout qui peuvent nous aider à croire fermement ce que nous enseigne la sainte foi catholique.

Les sept *Pater* et *Ave* récités, le catéchiste concluait : « Nous avons fini, mes frères, notre profession de foi. » Et il ajoutait : « Il nous reste à exercer les actes des deux autres vertus, l'espérance et la charité. » Suivaient d'autres prières. Ce n'était encore que le prélude. Il fallait maintenant expliquer plus à fond un point de doctrine, article de symbole, sacrements, vertus, textes d'une prière. François le faisait aussi simplement que possible, dans une langue comprise de tous, sorte de patois, mêlé de portugais et d'indien[1], et il concluait par une histoire.

Enfin, il répétait une méthode de confession générale que les enfants redisaient après lui, point par point. Il leur faisait faire à tous un acte de contrition parfaite. On récitait trois *Ave Maria*, le premier pour les personnes présentes, les deux autres à d'autres intentions, au gré de chacun[2].

Tels étaient les catéchismes de saint François Xavier, exercices essentiellement populaires, mais exercices de prière autant que d'enseignement. Là est leur grande originalité. Xavier était pénétré de cette vérité que la foi est un don de Dieu. S'il y faut un effort des facultés naturelles, il y faut surtout la grâce, et par conséquent, il faut redire le mot des Apôtres : *Adauge nobis fidem.*

Lui-même, François constate le succès de sa méthode. Il écrit à saint Ignace : « Dans un ermitage de Notre-Dame, proche de l'hôpital, j'enseignais aux enfants le *Credo*, les prières, les commandements. Il y en avait parfois plus de trois cents à venir à la doctrine chrétienne. Le seigneur évêque a ordonné qu'on

1. Valignano, p. 42.
2. *Mon. Xav.*, Doc. 115, p. 828.

fît de même dans toutes les églises. L'œuvre se continue, et il s'y fait, pour le service de Dieu Notre-Seigneur, un bien qui dépasse toutes les prévisions. » Le saint ajoute : « Depuis que je suis ici, je n'ai trouvé chez les habitants qu'affection et bonne volonté. Les dimanches et jours de fête, dans l'après-dîner, je prêchais en ce même ermitage de Notre-Dame, aux chrétiens indigènes, sur un article de la foi. L'affluence était telle que l'église débordait. La prédication finie, je leur apprenais le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et le décalogue[1]. »

IV. — *Chez les pécheurs*

Telles étaient les journées de Xavier. Le travail les remplissait jusqu'à déborder; encore ne nous a-t-il pas tout dit. D'autres ont suppléé à son silence : ils nous ont parlé des longues heures qu'il savait perdre pour gagner les pécheurs. Il trouvait qu'on lui faisait bon accueil; c'est que sa vertu savait se faire accepter. Son ardent amour pour Dieu n'avait rien enlevé à son affabilité naturelle. Sur quoi son premier historien nous dit, en un style où l'on voudrait moins de mots et plus de choses :

« Dès qu'il s'agissait du salut des âmes, rien n'était puissant en lui comme l'union de la gravité et de l'amabilité. Ces vertus, contraires en apparence, s'unissaient si étroitement que l'une ne faisait aucunement tort à l'autre; il était à la fois et très grave et très bon. On a peine à imaginer le charme de son visage, de son geste, de sa parole, de ses manières. Les dons de la nature, portés à leur comble par Dieu, séduisaient et retenaient les cœurs. Le sourire toujours gai, l'abord facile, les relations très douces; il suffisait de le voir, malade pour être soulagé, en santé pour se sentir tout joyeux. Il arriva souvent qu'on allait le voir uniquement pour se dilater l'âme à son contact céleste, s'exciter au désir de la vie bienheureuse, s'enflammer

1. *Mon. Xav.*, p. 257. — Cet ermitage, ou chapelle de Notre-Dame, est ordinairement identifié avec le prieuré du Rosaire, qui, en 1578, fut acheté par les Jésuites pour servir d'église à leur *sanatorium* (Sousa, t. II, p. 153-154; cf. Gonçalvez, Cros, I, p. 216). On y montre même la chaire où le saint aurait prêché, petite plate-forme demi-circulaire autrefois entourée d'une balustrade. Il est possible que Xavier y ait prêché.
Mais l'ermitage de Notre-Dame était *cerca del espital*. Or le Rosaire est à vingt minutes de là. De plus, l'église actuelle n'a été bâtie qu'en 1543. Fel. Neri Xavier (*Resumo historico*, p. 35) indique, comme répondant davantage au texte de François, la chapelle de N.-D. de la Conception détruite en 1595.

le cœur. Impossible de le quitter triste ou languissant..... Dans ses conversations sur les choses de Dieu, il s'ingéniait pour prévenir l'ennui et les assaisonner de variété. Très habile dans les sciences astronomiques et philosophiques, il charmait la longueur des voyages par des entretiens sur le cours des astres. » Bref, il causait marine avec les marins, guerre avec les soldats, commerce avec les marchands. Il appelait cela « entrer par la porte des autres pour les faire sortir par la sienne[1] ».

Tout le monde, au premier abord, ne comprenait pas cette manière de faire. Un jour qu'il longeait la côte, parmi les passagers, se trouvait un gentilhomme, Diogo de Noronha, qui ne le connaissait pas, mais avait entendu raconter de lui des choses extraordinaires. Aussitôt en mer, il demanda à un ami : « Eh bien! où est ce grand Xavier? » — Le Père était à jouer aux dés avec un soldat notoirement libertin. — « Cela, un saint? s'écria Noronha, c'est un prêtre comme les autres. » Un autre officier, Pierre de Castro, eut beau rapporter force prodiges accomplis par ce prêtre, l'autre s'en tenait à son idée. Ce ne pouvait être un saint, cet homme qu'il voyait sans cesse en grande conversation avec des soldats et des matelots. A la première escale, où l'on devait faire aiguade, Xavier descendit à terre. Noronha le fit suivre et épier par un de ses gens. L'homme revint bien vite, le visage bouleversé, appelant son maître. Noronha et quelques autres suivirent. Sous un bois de palmiers, Xavier était à genoux, soulevé au-dessus du sol, le visage en feu, les yeux au ciel, immobile[2].

Les laïques n'étaient pas seuls à être déconcertés par certaines démarches du saint. Le Père de Quadros écrivait en 1555 : « Les détails qu'on m'a racontés sur sa façon d'attirer les hommes à Dieu m'ont, certes, grandement étonnés. En vérité, comme saint Paul, *omnia omnibus factus sum.* Il était soldat avec les soldats, et ainsi des autres; mais en cela, tant de circonspection, que jamais sa réputation n'eut à en souffrir, bien au contraire[3]. »

1. Tursellini, l. VI, ch. xi. — Bartoli, *Asia*, l. IV, n. 47.
2. Bartoli, *loc. cit.*, n. 46. Ce D. de Noronha fut capitan de Diu et laissa la réputation d'un vaillant et intègre soldat. Do Couto, *Dec.*, VII, l. IX, ch. 9.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 188.

Quels étaient donc ses procédés? Tous les pécheurs ne se convertissaient pas à ses discours publics; il en était qu'il devait comme forcer dans leur isolement coupable. De là toute une stratégie. Avant tout, il lui fallait se renseigner. Le bruit public lui révélait déjà bien des scandales. Ce n'était pas assez. Après ses catéchismes, l'instruction finie, il aimait à causer avec les esclaves. Là, il apprenait le nom des maîtres qui vivaient en concubinage. Il s'informait ensuite de leur vie passée. Il s'agissait d'y découvrir les beaux endroits, les actes de courage et de vertu dont il pourrait parler en bon lieu. Ignace, pour l'arracher au monde, n'avait-il pas été prônant son talent et lui procurant des élèves? Cela fait, il entrait en relation avec son pécheur, et trouvait moyen de lier amitié. Quand les avenues du cœur étaient prises, alors, et alors seulement, il s'aventurait à parler de Dieu. C'était le moment des audaces suprêmes. Bien imprudent qui l'eût imité de trop près; mais « tout est saint pour les saints ».

Un de ses procédés les plus fréquents était de s'inviter à dîner. Il abordait un homme dans la rue : « Consentiriez-vous, disait-il, à héberger aujourd'hui un pauvre prêtre, sans cérémonie, en famille[1]? » — On ne pouvait refuser. Et la scène se renouvelait, de Jésus s'asseyant à la table des pécheurs. Tout, autour de lui, parlait de désordre. Il n'y avait que des femmes à servir à table. Il faisait semblant de ne rien voir; il causait, prolongeait la conversation et se retirait sans avoir fait la moindre remarque. Encouragé par ce silence, le Portugais, quelques jours après, prenait lui-même l'initiative d'une invitation. Xavier acceptait, et, sans avoir l'air de rien soupçonner : « Est-ce que toutes vos sœurs se portent bien » ? disait-il. — On esquivait la réponse et Xavier n'insistait pas. Quelques jours après, ce mot si simple, entré dans l'âme du pécheur comme un aiguillon, le changeait à fond : il revenait au Père, acceptait toutes ses conditions, et commençait une vie exemplaire[2].

Ou bien il demandait à voir les enfants. On les lui présentait. S'ils étaient en âge de comprendre, il leur faisait une

1. Turselllni, l. II, ch. 3.
2. Orlandini, P. I, l. VIII, n. 114, 115.

petite leçon. Du moins il les bénissait, les caressait, les prenait dans ses bras, rendant grâces à Dieu qui donnait à cette famille l'espérance d'une belle postérité, et demandant pour eux une vie honnête et chrétienne[1].

Il allait plus loin. Dans ce pays de jalousie farouche, où la moindre indiscrétion eût été suivie d'un coup de poignard, où les femmes goanaises ne descendaient en public que voilées, portées dans un palanquin aux rideaux soigneusement tirés, il demandait à voir la mère de ces petits innocents qu'il venait de bénir. Il parlait si bonnement, on le savait si saint, qu'on allait chercher la mère. Il l'interrogeait doucement sur sa patrie, lui demandant si elle était chrétienne, depuis quand, et choses semblables. Il louait ses talents, ses charmes : « On dirait une Portugaise. Les enfants qui naîtront d'elle seront dignes de leur père. » Alors, résolument, simplement, Xavier mettait le pied sur le terrain défendu. — « Qu'est-ce donc qui empêche le mariage, poursuivait-il ? Pouvez-vous trouver mieux ? » Et il parlait de l'honneur de la mère qu'il fallait sauver, de la réputation des enfants. Souvent ces hardiesses saintes étaient bénies de Dieu, et lui-même avait la joie de mener l'affaire à bon terme. Quelquefois tout se réglait séance tenante[2].

Ou encore il s'invite, et, à peine assis : « Je ne prendrai rien que je n'aie eu l'honneur de voir la dame du logis, mon hôtesse. » Il fait si bien que celle qui, de fait, n'est qu'une hôtesse dans la maison, vient se mettre à table. Le repas fini, l'hôte et l'hôtesse se lèvent ; mais François les fait se rasseoir. Il rappelle la loi de Dieu avec tant de charité, qu'il les décide à régulariser leur situation[3].

Il arrivait que la pauvre femme était une indienne noire ou une négresse d'Afrique, et les enfants gardaient le teint et les traits repoussants de leur mère. Pouvait-on songer à un mariage ? Xavier savait quelle était ordinairement la misère de ces unions disparates : à brève échéance, l'infidélité du mari et

1. Tursellini, l. II, ch. 3.
2. *Ibid.*
3. Le procès de béatification (Cros, II, p. 441) rapporte ce fait à l'un des séjours du Père à Malacca. Bartoli (l. IV, n. 48) le met à Méliapor.

l'abandon de la femme. A tout prix, il fallait à l'Européen, sinon une Européenne, du moins une indigène de race moins dégradée. Et lui, qui, en toute autre rencontre, eût été pour la pauvre femme d'une bonté paternelle, feignait une sorte d'horreur : « Quel est ce monstre ? Est-ce le diable que vous hébergez ici ? Quels enfants pouvez-vous en avoir ? Congédiez-la et prenez une épouse digne de vous[1]. »

V. — *La vie intérieure.*

Telles étaient les journées de l'apôtre et l'on se demande quel temps il réservait au repos.

« Une personne qui le vit au travail dans les hôpitaux, raconte le Père de Quadros, me disait, qu'après toutes ses fatigues du jour, il se retirait la nuit, mais il n'avait d'autre sommeil que ce que la faiblesse de la nature lui arrachait. Il tombait à terre et dormait là, n'importe où. Cet homme ajoutait qu'au moindre soupir poussé par un malade, le Père était debout et allait le soulager. — Je lui demandai ce que faisait le Père quand il se retirait la nuit ; il me répondit qu'il l'avait souvent observé, et l'avait toujours vu en prières jusqu'au moment où le sommeil le terrassait[2]. »

Tout en lui, du reste, parlait de mortification ; son vêtement par exemple. Dans une ville, où, disait-on, l'argent était quasi plus commun que le fer, où la richesse des costumes allait à l'extravagance, où il n'y avait d'étoffe ordinaire que la soie, sa pauvreté à lui était comme une perpétuelle protestation contre le luxe.

Après sa longue traversée, la soutane qu'il portait depuis Lisbonne n'était qu'une guenille. L'hôpital où il logeait avait un vestiaire bien fourni. Au temps de Pyrard, tout malade sortant avait droit à un vêtement complet. Xavier pouvait donc sans indiscrétion demander l'aumône d'une soutane neuve, une

1. Tursellini, l. II, ch. 3. Une tradition populaire du Mangalore veut que Xavier ait renvoyé les concubines ainsi congédiées dans leur pays, la côte de Canara. Lui-même aurait visité la région (*The Mangalore Magazine*, t. I, p. 82).
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 186.

loba sans manches, pareille à celles des prêtres du pays. On lui en offrit une en soie moirée assez grossière. Elle lui parut trop riche. On eut beau lui faire observer que l'étoffe était à bon marché, que les prêtres n'en portaient pas de qualité inférieure, que les esclaves eux-mêmes avaient des habits de soie, et que le luxe, en ce pays-là, consistait à s'habiller de serge portugaise ; tout cela était trop beau pour lui. Il se fit faire une soutane en grossière cotonnade[1].

Il continua par la suite à mendier son vêtement, ses chemises, ses souliers. Mais il fallait qu'ils fussent absolument hors d'usage pour qu'il en acceptât d'autres. Si l'on voulait le prévenir, changer sa chaussure toute rompue : « Attendons, disait-il, celle-là peut encore aller. » A grand regret, il abandonnait ses vieilles soutanes ; il fallait user de ruse parfois, les lui enlever la nuit et les remplacer par une neuve. Et il arrivait qu'il ne s'apercevait pas du changement. « Quelle belle soutane vous avez là, mon Père ! » lui disaient un jour, chez son ami François Payva, des convives qui étaient dans le secret. Xavier sursauta, palpa la soutane et resta interdit comme un voleur pris en flagrant délit[2].

A cette sainteté de l'abnégation et du zèle, Dieu joignait-il déjà en son serviteur le prestige du miracle ? Dès ce premier séjour à Goa, l'apôtre se révéla-t-il le thaumaturge qu'il sera plus tard ? Parmi les innombrables merveilles qu'on racontera de lui un jour, un seul fait peut se rapporter à cette courte période.

Il avait, on s'en souvient, laissé à Mozambique la flotte sur laquelle il était venu de Portugal. Ordre avait été donné par le gouverneur de remettre à la voile aussitôt que possible. « Cependant, racontait Cosme Anes au procès de 1556, Maître François parlait souvent du *Santiago*. « Oh ! ce navire !... » disait-il ; et autres paroles que j'ai oubliées, car je n'y faisais pas grande

1. Seb. Gonçalvez, dans Cros, I, p. 215, 216. — Tursellini, l. II, ch. 2. Vers 1600 l'usage des serges de coton avait prévalu dans le clergé. La laine coûtait cher, car elle venait du Portugal, mais on avait le coton pour rien. Les laïcs continuaient à préférer la soie. Pyrard, II, ch. v, vi, p. 75 et 98.
2. Cros, *ibid.*

attention. Or, au mois de juin, quatre vaisseaux sur cinq arrivèrent à Goa. Le gros temps avait séparé d'eux la capitane et bientôt on apprit qu'elle avait été jetée par la tempête sur la côte de Baçaim. La cargaison était perdue ; mais de tout l'équipage, deux personnes seulement avaient péri [1]. »

Les exemples de zèle donnés par l'apôtre n'attendaient pas l'appui du miracle pour produire leurs fruits. Les autorités faisaient leur profit du modèle que Dieu leur mettait sous les yeux. Le gouverneur prit l'habitude de visiter chaque semaine hôpital et prison, et le roi enjoignit au successeur de don Martin Alphonse de faire passer cette coutume en tradition [2]. Il voulut de plus que des écoles fussent ouvertes dans tous les villages [3]. François lui-même nous a déjà dit que l'évêque exigea qu'on fît régulièrement dans toutes les églises un catéchisme public [4]. L'ordonnance ne resta pas lettre morte. Cinq ans plus tard un missionnaire écrivait : « Il y a ici beaucoup d'églises, le culte divin est en progrès, et l'on observe les méthodes du Père François. C'est à bénir Dieu que de voir les enfants, deux fois le jour, matin et soir, venir empressés pour entendre et répéter la doctrine chrétienne. Les femmes aussi le samedi, et les hommes le dimanche, passent deux heures à l'église, en pieux exercices récitant le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, le *Salve Regina*, les dix commandements, la méthode de confession générale et autres prières à la louange de Dieu qui les a tirés des ténèbres pour les mener à la lumière de la foi. Tout cela se fait dans leur patois [5]. »

D'autres ajoutent : « A Goa et ailleurs, dans les écoles, sur les chemins, aux carrefours, dans les maisons, les champs, sur les vaisseaux, les sottes et mauvaises chansons ont disparu. Au lieu de cela, on chante les rudiments de la doctrine chrétienne. A peine les enfants commencent à balbutier qu'ils apprennent les cantiques [6]. » Et encore : « De l'idolâtrie et des anciennes

1. *Process. 1556*, Goa, n. 7. Cf. *Mon. Xav.*, p. 256; Bartoli, l. I, n. 22 ; Correa, *Lendas*, p. 249; do Couto, Dec. V, l. VIII, ch. ix.
2. Gonçalvez (Cros, I, p. 208) ; du Jarric, I, p. 92.
3. F. Neri Xavier, p. 21, 22.
4. *Mon. Xav.*, p. 257 ; Sousa, *Oriente*, I, p. 29.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 29 (Jean de Beira).
6. Tursellini, l. II, ch. iii.

erreurs, il n'y a plus trace[1], par la grâce de Dieu qui s'est servi de Maître François comme de son instrument. Et les habitants ont bien pleuré son absence quand il a dû partir pour d'autres régions[2]. »

1. Dans les familles chrétiennes, car il y avait encore des idolâtres à Goa.

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 29. A l'usage des fidèles, Xavier avait encore composé un petit manuel de prières. L'imprimerie n'existant pas aux Indes, il en fit faire des copies qu'il déposa dans les églises de la ville (P. Seb. Gonçalvez, cité dans les *Mon. Xav.*, p. 820). Dans les anciennes éditions l'opuscule est méconnaissable. On le trouvera, correct et complet, dans les *Mon. Xav.*, p. 819-820, d'après le texte du P. Gonçalvez. Cf. *ibid.*, p. 942, n. 4.

LIVRE TROISIÈME

MISSION DU CAP COMORIN

1542-1544

CHAPITRE PREMIER

DÉPART POUR LA PÊCHERIE
(Octobre 1542)

I. — *Le Collège Saint-Paul.*

Goa ne pouvait être pour saint François Xavier qu'une étape, la dernière, dans son voyage vers les nations païennes. Il ne pouvait donc tarder beaucoup à s'éloigner de ce monde encore trop civilisé, pour chercher la gentilité sur son propre terrain. La capitale portugaise pourtant ne manquait pas d'infidèles. Notre saint eut-il, durant son premier séjour, le loisir de s'occuper d'eux? Il ne l'a pas dit. Par ailleurs on n'avait pas attendu sa venue pour commencer, sur les terres déjà conquises, l'œuvre d'assainissement moral et religieux. Mais la tâche était singulièrement ardue. Aux Musulmans, Albuquerque avait essayé d'interdire le territoire. Ils étaient revenus et vite. Maintenant ils tenaient le haut commerce indigène et les banques. Ils avaient l'argent : comment se passer d'eux ? Les bannis d'hier accaparaient les hautes fonctions qui ne se donnent qu'aux riches. Or les chrétiens indigènes étaient pauvres et de basse caste. Les Maures profitaient de la situation pour favoriser les leurs. Il y avait là un abus sur lequel Xavier ne sera pas le seul à attirer l'attention du roi, mais l'abus n'était pas de ceux qu'on supprime par édit. Du moins l'exercice public du culte musulman était interdit en principe; il n'y avait plus de mosquée à Goa.

De même pour les idolâtres. On ne pouvait violenter les consciences. Mais on croyait pouvoir, on croyait devoir prohiber l'étalage public de l'idolâtrie. Plusieurs édits parurent dans ce sens. Récemment encore, le 30 juin 1541, avait été promul-

guée une provision royale enjoignant de détruire idoles et pagodes dans l'île de Goa et terres voisines. D'assez grands sanctuaires brahmaniques disparurent ou furent changés en églises. Les revenus des temples furent transférés aux œuvres chrétiennes[1].

Naturellement un des établissements qui profitèrent de cette confiscation fut le collège Saint-Paul.

Il fonctionnait depuis un an et l'on s'occupait de lui bâtir une église. Dès le premier jour, le Père François s'était intéressé à cette fondation. « Rien de plus nécessaire, écrivait-il à saint Ignace, et d'une nécessité tous les jours plus grande. Les rentes suffisent à l'entretien de cent élèves et plus, et ces revenus augmenteront... Il y a déjà plus de soixante écoliers indigènes... J'espère, avec la grâce de Dieu, qu'avant peu d'années, il en sortira des hommes capables de propager la foi en ces contrées... Je crois bien qu'avant six ans, il y aura là trois cents élèves, de toute langue, de toute race, de toute nation[2]. »

Ces espérances optimistes ne se réaliseront point. Les difficultés étaient plus grandes que ne le prévoyait Xavier. Il en fut de lui comme de tous ceux que séduisit de loin l'œuvre, par ailleurs indispensable, du clergé indigène : aux grands espoirs succéda une extrême prudence.

Les difficultés en effet ne manquaient pas. Le collège était entre les mains d'hommes de grande bonne volonté, mais d'expérience pédagogique sommaire. La confrérie de la Miséricorde s'était chargée du temporel. Tout le poids de la direction et de l'enseignement retombait sur don Diogo de Borba, aidé tout au plus d'un laïque ou deux. Or comment assurer la discipline parmi ces adolescents de toute race, habitués à la vie libre, toujours prêts, dès qu'on voulait les tenir un peu de court, à sauter par-dessus les murs et à reprendre la clef des champs?

1. *Archivo Portuguez Oriental*, fasc. V, p. 75 (3 vol. 1863).

2. *Mon. Xav.*, p. 260-261. Le saint disait de cette maison : « On l'appelle tantôt collège de la Conversion de saint Paul, tantôt collège de la Sainte-Foi. Ce dernier titre me paraît plus conforme au but qu'on se propose. » Les deux appellations subsisteront et nous les emploierons indifféremment. Plus tard on dira *Santa Fé* pour le séminaire indigène, et *São Paulo* pour le collège où vivaient les Pères. F. N. Xavier, *Resumo*, p. 122.

Il dut y avoir dès la première année des embarras graves, car, à peine le Père François fut-il arrivé, que plusieurs parlèrent de lui confier le collège. On connaissait, au moins sommairement, cette *Companhia de Jesu* qui, à peine fondée en Europe, envoyait déjà en pays infidèle trois de ses membres. Certainement elle en enverrait d'autres. Pourquoi ne pas se décharger sur elle du séminaire? Diogo de Borba, tout fondateur qu'il était, le comprenait : il importait au succès de l'œuvre qu'elle ne fût pas une entreprise individuelle, mais qu'elle passât aux mains d'une société permanente. Et il pressait Xavier d'accepter.

« Dieu, lui disait-il, nous a poussés à fonder cette maison, tandis que vous, à Rome, vous fondiez la Compagnie. Il a fait hiverner à Mozambique vos deux frères, pour qu'en arrivant ici, il trouvassent la maison prête[1]. » Mêmes souhaits chez les confrères de la Miséricorde ; mêmes instances de la part du gouverneur. Don Martin Alphonse sentait que, indispensable au point de vue religieux, l'œuvre n'était pas négligeable au point de vue politique. Les Indiens gagnés à la foi ne pouvaient que l'être à la cause portugaise. Et notre saint poursuivait dans sa lettre à saint Ignace :

« Le seigneur gouverneur, lorsque Dieu Notre-Seigneur lui aura donné la paix avec les infidèles, car ici nous ne sortons pas de la guerre, se chargera de pousser les travaux et de faire achever le collège en peu de temps ; c'est pour lui la plus pieuse de toutes les œuvres de l'Inde. De tels édifices, bâtis sur le Christ, procurent de nombreuses victoires contre les infidèles. Sa Seigneurie en a déjà remporté un grand nombre et de fort belles dans le passé ; il espère que Dieu, dans l'avenir, lui en accordera d'autres encore et plus éclatantes... Il écrit à ce sujet à Son Altesse pour qu'elle-même demande à Sa Sainteté d'envoyer ici quelques hommes de la Compagnie qui soient l'édifice spirituel du collège. »

Dans la pensée du gouverneur, la maison sera autre chose encore qu'un séminaire. Elle doit devenir pour l'Inde un centre de vie spirituelle et sacerdotale. Que le Père Ignace envoie donc un bon prédicateur — c'est cela surtout qui manque aux Indes — capable de donner les Exercices au clergé, de lui

1. S. Gonçalvez, Cros, I, p. 200-202 ; cf. Valignano, p. 42.

commenter l'Ecriture sainte[1] et le traité des sacrements. Car, ajoute François, tous les prêtres qui viennent ici ne sont pas lettrés. Ce Père mettrait en pratique ce qu'il leur enseignerait; cela les exciterait, les enflammerait à l'amour de Dieu et au zèle des âmes ; l'exemple est la plus puissante des leçons.

Il faudrait d'autres Pères encore pour confesser, administrer les sacrements, évangéliser les païens de l'île de Goa. En tout trois prêtres et un maître de grammaire[2].

On voit par ce dernier trait que déjà, en septembre 1542, notre saint était décidé à prêter un concours pratique au séminaire indigène. On voit aussi qu'il avait pour don Martin Alphonse de Sousa une sympathie sans réserves. Il demande que la Compagnie prie pour lui, afin qu'il gouverne bien « ces Indes immenses, et *quod sic transeat per temporalia ut non amittat aeterna* ». Ne pas lui être reconnaissant pour tout ce qu'il fait, serait à son avis une faute impardonnable[3].

Sousa semblait vouloir en effet pousser l'œuvre de réforme ébauchée par son prédécesseur. Enquêtes minutieuses sur les gens en place, efforts pour arrêter la dilapidation des douanes, interdiction faite aux soldats de se livrer au commerce, etc. Ces mesures pouvaient être un peu hâtives et manquer d'à propos. Elles provoquaient des murmures. Du moins prouvaient-elles une chose, l'intention de mettre à flot les finances royales. Sousa en viendra-t-il un jour à des procédés obliques ou violents ? personne n'en sait rien encore et notre missionnaire a tout droit, en septembre 1542, de vanter l'appui sérieux et convaincu qu'il en a reçu dans son apostolat à Goa. Il allait lui devoir plus encore[4].

1. Dans son *Port Royal* (t. III, p. 138) Sainte-Beuve insinue que Xavier faisait assez peu de cas de l'Ecriture sainte : « Xavier part le 15 mars 1540 sans autre équipage que son bréviaire, car c'est le bréviaire plutôt que l'Ecriture sainte. » — La réponse à cette observation d'inspiration protestante est dans le passage de cette lettre où notre saint parle d'organiser à Goa, pour les prêtres, des cours d'Ecriture sainte. Sainte-Beuve oublie, dans le désir de trouver les Jésuites en défaut, qu'un prêtre est tenu *en conscience* à dire son bréviaire.

2. *Mon. Xav.*, p. 263-265. — La lettre de Xavier contenait plusieurs demandes d'indulgences. « De tous les peuples que je connais, disait-il, il n'en est pas qui estiment les indulgences comme les Portugais,... et, sur ce point, le Gouverneur est très Porgais. »

3. *Mon. Xav.*, p. 262.

4. Do Couto, Dec. V, l. X, ch. xi, p. 457, 458 ; Laffiteau, t. III, p. 480 (liv. XI).

II. — *Les Paravers après leur baptême.*

Le Pape et le roi de Portugal ne l'avaient pas envoyé aux Indes pour se renfermer dans l'apostolat des Européens. Sa vocation providentielle était d'ouvrir toutes grandes les portes de l'Orient aux missionnaires, d'élargir certaines routes déjà connues, d'en frayer d'absolument nouvelles, par lesquelles, pendant plusieurs siècles, se précipiteront des foules d'ouvriers et de martyrs.

Désormais donc sa vie d'apôtre va se partager entre trois catégories d'âmes.

Il lui faudra toujours s'occuper des Européens et des métis, leur infuser un peu de sève chrétienne, quand ce ne serait que pour les empêcher d'arrêter, par leurs désordres, le progrès de la foi. Puis il y a les païens qu'il lui faut arracher à leurs superstitions ridicules et honteuses. Enfin, et cette dernière catégorie n'est pas celle qui l'absorbera le moins, restent les indigènes déjà baptisés, mais enrôlés à la hâte dans l'Eglise et demeurés sans instruction, sans prêtres, sans sacrements. Il vient de consacrer cinq mois aux Portugais de Goa; plusieurs fois, Dieu le ramènera vers cette partie du troupeau chrétien. Maintenant il lui faut aller à d'autres plus abandonnés.

La conversion des pêcheurs de perles remontait à huit ans déjà. Mais, rarement visités par les Fransciscains de Cochin, ils gardaient leurs mœurs et leurs superstitions. Un peu plus tard, après avoir vu de ses yeux l'état des choses, Xavier dira : « Il n'y a pas de Portugais à vivre parmi eux... ils n'ont personne qui les enseigne, personne qui leur dise la messe, leur explique les prières et les commandements[1]... Ils ne seraient pas où ils en sont si, une fois devenus chrétiens, ils avaient eu quelqu'un pour les instruire[2]. » N'eût été la présence intermittente à Tuticorin d'un capitan portugais et d'une poignée d'hommes, venus là pour prélever sur la pêche des perles la part de la couronne, on eût pu croire les Paravers complètement oubliés à Goa.

1. *Mon. Xav.*, p. 273.
2. *Ibid.*, p. 317.

Quelqu'un cependant pensait à eux. Le vicaire épiscopal, Michel Vaz, principal promoteur de cette mission, ne voyait pas sans tristesse son œuvre compromise, faute d'ouvriers. Il y avait bien, à Lisbonne[1] et à Goa[2], quelques jeunes Paravers qui se préparaient au sacerdoce. Mais on devait, on pouvait avoir mieux. Maître François était venu aux Indes pour les missions de ce genre : une visite aux Paravers lui fut proposée. Comment n'aurait-il pas accepté ? Enfin le rêve de ses nuits d'Italie allait se réaliser. Il allait prendre sur ses épaules l'Indien que Dieu lui avait montré. Consultés, l'évêque et le gouverneur approuvèrent. Sousa entra d'autant plus volontiers dans ces projets que lui-même, quatre ou cinq ans auparavant, alors qu'il était *capitão mor*, grand amiral des forces portugaises, avait eu à s'occuper des Paravers.

Les pirates musulmans, amis et alliés du Zamorin[3] de Calicut, chassés en 1534, étaient revenus trois ans plus tard, avaient pillé Tuticorin et fait une rafle sur la côte. Les pauvres gens qui, selon le mot de Xavier, « vivaient collés à la mer[4] », se virent enlever leurs barques, leur gagne-pain. Un de ces pirates, Ali Ibrahim, s'était installé et fortifié à Beadala, aujourd'hui Vedalai, près de Ramnad.

Par deux fois Sousa voulut aller le déloger ; le mauvais temps d'abord, puis le manque de provisions l'arrêta. Enfin il doubla le cap Comorin[5]. « Il rejoignit les Maures, nous raconte Xavier, et en tua un grand nombre. Il les a complètement défaits, leur a pris tous leurs navires sans exception, ainsi que ceux qu'ils avaient enlevés aux chrétiens. Il a rendu ces derniers à leurs propriétaires ; et, quant aux pauvres qui n'en avaient pas et ne pouvaient en acheter, il leur a donné ceux des Maures. Ç'a été une grande et mémorable victoire. Notre-Seigneur l'avait aidé et il a su le reconnaître par sa libéralité envers les chrétiens. Maintenant on ne parle plus des Maures. Pas un d'entre eux n'ose bouger. Le gouverneur a

1. BARROS, *Decadas*, *Indice*, *Vida de J. de Barros*, p. XXI.
2. *Mon. Xav.*, p. 273.
3. *Zamorin*, titre du roi de Calicut ; en tamoul, *Samuri*, le roi de la mer.
4. « *Todos pegados con el mar* », *Mon. Xav.*, p. 275.
5. ANDRADA, *Cronica*, 3e partie, p. 67. — DO COUTO, D. V, l. II, ch. 4, p. 170 et suiv... Cf. WHITEWAY, p. 253.

tué les chefs et tous les notables. Il ne s'éloigna pas de la Pêcherie sans y laisser une petite flotte pour surveiller quelque temps encore les environs[1]. »

« Les chrétiens, continue le saint, tiennent le gouverneur pour leur père; lui, les tient pour ses enfants *in Christo genitos*. Dieu sait combien il m'a recommandé ces nouvelles *Christi plantas*[2]. Il est encore sur le point de faire quelque chose de bien utile à la gloire de Dieu : il voudrait réunir tous ces chrétiens qui vivent éparpillés, les transplanter dans une île, leur donner un roi qui veillerait sur eux, administrerait la justice et aurait soin de leurs âmes. »

Ce projet d'émigration était peu pratique. Où trouver à portée une plage déserte et pourtant fertile, suffisant à faire vivre de dix à vingt mille âmes? Puis Lisbonne aurait-elle consenti à se priver des revenus tirés de la pêche des perles[3]? Mais les intentions du gouverneur étaient excellentes, et, plein de reconnaissance, Xavier suggérera bientôt à saint Ignace de lui obtenir du Pape un bref laudatif, à tout le moins de lui envoyer une lettre de sa main, laquelle certainement serait la bienvenue.

Sousa ne pouvait donc que souscrire aux projets de Michel Vaz et du Père François. Il en fit son affaire. Justement un officier allait partir pour la Pêcherie. Xavier se disposa à l'accompagner[4].

III. — *Le courrier de septembre 1542.*

On était en septembre, quatre ou cinq mois avant le départ des « vaisseaux du roi » pour le Portugal. Presque tous les ans, au mois de janvier, nous verrons François expédier alors son courrier d'Europe. Cette fois-ci il prit de l'avance. Deux lettres d'affaires, et une de récits et d'épanchements sont datées de Goa, 20 septembre 1542[5].

1. *Mon. Xav.*, p. 275-276.
2. « Engendrés dans le Christ... ces nouvelles fleurs du Christ. »
3. Le projet de Sousa sera repris plus tard par D. Constantin de Bragance; il favorisera l'émigration des Paravers sur la côte voisine de Ceylan où se trouvent d'autres pêcheries de perles.
4. *Mon. Xav.*, p. 273; VALIGNANO, p. 47.
5. Lettre 12 à la Compagnie, à Rome; 13, à saint Ignace; 14, à la Compagnie, à Rome (*Mon. Xav.*, p. 250-272).

A saint Ignace et aux Pères de Rome, il raconte son voyage et ses travaux à Goa, il dit où en sont les affaires du collège ; il demande des maîtres et des prédicateurs, il réclame diverses faveurs spirituelles[1]. Une des lettres destinée à être copiée et communiquée aux Pères dipersés en Europe se termine par cette effusion :

« Voilà que le seigneur gouverneur m'envoie en une terre où l'on dit qu'on peut faire beaucoup de chrétiens. Trois indigènes vont venir avec moi. Deux sont « d'épître et d'évangile » (diacres) ; ils savent très bien le portugais et mieux encore la langue du pays. L'autre n'a que les ordres mineurs. Nous allons, je crois, faire beaucoup pour la gloire de Notre-Seigneur. Quand Paul (de Camerino) et François Mansilhas seront arrivés de Mozambique, le seigneur gouverneur me promet qu'il me les enverra sans retard là où je vais. C'est à 200 lieues de Goa. L'endroit s'appelle le cap de Comorin.

« Plaise à Dieu Notre-Seigneur, avec la faveur et aide de vos dévotes oraisons, ne pas considérer mes péchés infinis ; mais qu'il me donne sa très sainte grâce pour que là, en ce pays, je le serve bien. Les travaux d'une si grande traversée, le soin à prendre de nombreuses infirmités spirituelles, quand on a peine à suffire aux siennes propres, le séjour en une terre si sujette au péché d'idolâtrie, et si pénible à habiter pour ses grandes chaleurs, endurer tous ces labeurs pour Celui-là seul pour qui nous devons les porter, voilà de grandes joies, une matière à nombreuses et grandes consolations. A mon avis, ceux qui ont goûté de la croix du Christ Notre-Seigneur, se reposent dès qu'ils entrent en ces travaux, ils meurent quand ils les fuient ou qu'ils en sortent. Quelle mort c'est qu'une grande vie, loin du Christ, après qu'on l'a connu, quand on

1. La plus notable concerne le carême (p. 271). Cette période liturgique coïncidait aux Indes avec les plus grandes chaleurs ; il est alors impossible de conserver le poisson : première difficulté. Il y en a une autre : c'est le moment où la mousson permet de prendre la mer ; de là, dans les ports, une agitation fiévreuse qui rend difficile l'accomplissement des devoirs de chrétiens. Ne pourrait-on rejeter le jeûne et la communion à une autre époque ? Déjà la Fête-Dieu avait été transférée de la saison des pluies à la saison sèche (*Bull. Patronatus*, t. I, p. 285, 11 mai 1537). La requête fut présentée au pape (*Mon. Xav.*, *Doc.* 143, p. 815, 818). Six ans plus tard la réponse n'était pas encore venue, et Xavier constatait que, tout bien pesé, il n'y avait pas lieu d'insister (p. 449). Cf. *Epist. S. Ignatii*, t. I, p. 431.

suit ses propres opinions et passions ! Non, il n'est pas de labeur égal à celui-là. Et au contraire, quel repos que de vivre en mourant chaque jour, d'aller contre nos propres désirs, cherchant *non quae nostra sunt sed quae Jesu Christi*[1].

« Pour l'amour et le service de Dieu Notre-Seigneur, je vous prie, *fratres* très chers, écrivez-moi en détail sur tous ceux de la Compagnie. Je n'espère plus vous voir en cette vie *facie ad faciem*. Que je vous voie *saltem per enigmata*, *id est per litteras*[2]. Ne me refusez pas cette grâce, bien que je ne la mérite pas. Souvenez-vous que Dieu Notre-Seigneur vous a comblés, afin que moi, par vous, je puisse espérer et obtenir beaucoup de mérite et de consolation.

« Sur la façon dont je dois me comporter avec ces infidèles et ces Maures chez lesquels je vais, écrivez-moi tout au long, pour le service de Dieu Notre-Seigneur. Car, par votre moyen, j'espère que le Seigneur me donnera d'entendre ce que je dois faire pour les convertir à la sainte foi. En attendant vos réponses, je me tromperai ; mais j'espère en Notre-Seigneur que ces lettres de vous m'éclaireront sur mes manquements et m'aideront à me corriger. Cependant, par les mérites de la sainte mère Eglise, en qui je mets mon espérance, dont vous êtes les membres vivants, j'ai confiance que Dieu Notre-Seigneur m'exaucera ; il m'accordera la grâce d'user de moi, instrument inutile, pour planter sa foi entre les gentils. Sa Majesté se servira de moi ; grand sujet de confusion pour ceux qui pourraient faire beaucoup, et encouragement pour les faibles. Voyant ce que je suis, *pulvis et cinis*[3], et pire encore, voyant, et cela de mes yeux, le grand besoin qu'on a ici d'ouvriers, je me ferais à perpétuité l'esclave de tous ceux qui voudraient venir ici *ad laborandum in amplissima vinea Domini*[4].

« Je m'arrête, priant Dieu Notre-Seigneur que, par son infinie miséricorde, il nous réunisse dans sa sainte gloire, pour laquelle nous avons été créés ; qu'il nous donne la force, dans cette

1. « Cherchant, non ce qui est de notre intérêt, mais l'intérêt de Jésus-Christ. » PHIL., II, 26.

2. « Face à face... au moins en énigmes, c'est-à-dire par lettres. »

3. « Poussière et cendre. »

4. « Pour travailler dans l'ample vigne du Seigneur. »

vie, de le servir en tout et pour tout, comme il le veut, et que sa sainte volonté soit accomplie ici-bas.

« De Goa, 20 septembre 1542

« *Vester inutilis frater in Christo* [1],

« Franciscus de Xabier. »

Notre saint est tout entier dans cette fin de lettre, avec sa soif de souffrances pour le bien des âmes et la gloire de Dieu, avec sa persuasion que l'apôtre ne fait rien d'efficace sans s'immoler lui-même, que sa force lui vient, après Dieu, de la communion des saints, du mystérieux échange de mérites qui se fait entre les membres de la sainte Eglise.

Désormais des lettres de ce genre s'en iront tous les ans porter à la Compagnie de Rome ou de Lisbonne le meilleur de son âme. Il vit toujours, par le souvenir, auprès de ceux qu'il a laissés ; sa joie est de le leur redire sous toutes les formes. En Europe, on attendra ses lettres avec impatience ; car, sans parler des détails intéressants sur les lointains pays, elles arrivent toujours chaudes de l'amour de Dieu et des âmes, toujours tendres et expressives. Xavier ne s'y mettra pas en frais de littérature. Les amateurs de beau langage et de composition savante ne trouveraient là que phrases souvent embrouillées, à peine correctes, écrites au courant de la plume par un homme dont tous les moments sont dus au prochain. Au texte castillan se mêlent des bouts de phrases latines, des mots portugais, les premiers qui lui viennent sous la plume[2].

Mais tout cela est vivant et comme haletant. On s'imagine le voir, dictant ou écrivant sa lettre, à chaque instant interrompu, et reprenant comme il le peut le fil de ses idées. Il ne cherche qu'une chose, soulager son cœur, dire à ses frères combien il les aime, les appeler au secours, leur communiquer un peu du feu divin qui le dévore, et vivre en communauté d'idées et de mérites avec ceux qui combattent sur d'autres plages.

1. « Votre inutile frère en Jésus-Christ. »

2. Ainsi dans la lettre 12e, p. 256, *toneles*, pour *toneladas* ; p. 259, *presto* pour *valgo*. Cf. p. 369, 481, notes, etc., etc.

IV. — *De Goa au cap Comorin.*

Le mois de septembre touchait à sa fin. La flotte du roi devait arriver d'un jour à l'autre, ramenant de Mozambique Paul de Camerino et François Mansilhas. Mais elle était en retard d'un mois [1]. Xavier ne pouvait attendre.

Comme à son départ de Lisbonne, on lui offrit de l'argent et des provisions. Le dévoué Cosme Anes voulut le fournir d'un petit bagage. Il refusa. Il avait ce qu'il fallait, bréviaire, surplis, chapelle et une paire de bottes. Ajoutons ce que Bartoli appelle avec embarras un « je ne sais quoi pour se défendre du soleil [2] », ce que le Père Cros entend d'un parasol [3] et les anciens auteurs d'un pourpoint de cuir [4].

De Goa à Tuticorin, en serrant de près le littoral, le voyage était d'un millier de kilomètres au moins. Treize fois en dix ans, dans un sens ou dans l'autre, Xavier longera cette côte. L'île de Salcette d'abord, dont la conversion, quarante ans plus tard, sera achetée par le sang du Bx Rodolphe Aquaviva et de ses compagnons; puis les rives peu hospitalières du Canara qui ne seront évangélisées qu'au XVIIIe siècle par les Oratoriens brahmes de Goa; puis Mangalore, où les Franciscains avaient en 1576 fait quelques conversions, mais qui depuis était devenu centre d'opposition à l'influence portugaise [5].

Cent vingt kilomètres plus au sud, sur la côte malabare, Cananore, station portugaise et mission franciscaine : Xavier y fera une courte apparition en 1544 [6]. Encore quatre-vingts

1. Les deux Pères arrivèrent le 20 octobre (CORREA, *Lendas*, t. IV, P. I, ch. 13). — VALIGNANO (p. 47) et GONÇALVEZ (CROS, I, p. 228) se trompent donc d'un an quand ils disent que Mansilhas partit avec le Père François. Mansilhas attendit à Goa qu'il revînt l'y chercher (*Sel. Ind. Ep.*, p. 12).

2. *Asia*, l. I, n. 29.

3. *Vie*, I, p. 436.

4. TURSELLINI, II, ch. V; DU JARRIC, I, p. 94. SOUSA, I, p. 215. Le texte latin du procès de béatification porte : « *Dixit se habere ocreas et corium ad impediendum solis ardorem.* » (*Process. 1556.* Goa, témoignage de Cosme Anes.) Ne faudrait-il pas entendre : « Des bottes, et du cuir pour en faire de nouvelles » ? car, d'une part, il était impossible, sur le sable brûlant, de se passer de chaussures; et, d'autre part, le saint eût difficilement trouvé du cuir en ce pays. C'est pour l'Hindou une substance des plus impures (DUBOIS, *Mœurs... de l'Inde*, P. II, ch. 3).

5. Mangalore fut évangélisé dans la suite par les Carmes. Les Jésuites y sont depuis 1878.

6. VALIGNANO, p. 58.

kilomètres, voici Calicut, la plus forte cité du littoral, toujours hostile ; plus tard, en 1597, les Jésuites y seront appelés par le rajah lui-même[1]. Tout près on rencontre le petit royaume de Tanor dont le roi bientôt va jouer aux dépens de l'évêque la comédie d'une conversion[2].

Descendons toujours : cent quarante kilomètres nous séparent de Cranganor, centre des chrétiens syro-malabars avec de belles œuvres franciscaines[3]. A cet endroit de la côte commence un long chapelet de lagunes ou marigots qui, de Cranganor à Trivandram forme, parallèlement à la mer, une sorte de canal[4]. De temps en temps, l'étroite flèche de terre qui sert de digue se déchire et laisse passage à un cours d'eau. A l'une de ces ouvertures, un peu au-dessous de Cranganor, se trouve Cochin, entre la lagune et l'océan, port très sûr, mais d'un accès difficile. Centre du commerce de poivre, c'est de là qu'ordinairement partent pour Lisbonne les chargements d'épices[5]. Xavier y fera de longs et fréquents séjours. Beaucoup de ses lettres seront datées de Cochin. Il est vraisemblable qu'à ce premier voyage il y ait fait escale, et qu'il ait visité les Franciscains, jusque là seuls apôtres des Paravers.

Le Travancore fait suite au Malabar, côte dangereuse, toujours battue par la houle, avec un seul port, la petite ville déchue de Coulam.

Enfin nous touchons à l'extrémité du continent indien. La chaîne des Ghâtes, que nous n'avons cessé de voir, fermant l'horizon de ses hautes terrasses en escalier, se redresse une dernière fois en un majestueux massif couronné de pics aigus jusqu'à une hauteur de 1.400 mètres, puis s'abaisse par degrés et disparaît sous une mer de cocotiers. A cet endroit s'étale une plaine large d'une vingtaine de kilomètres semée d'étangs et de villages. Le rivage la contourne de l'ouest à l'est et se

1. Du Jarric, I, p. 467.
2. Cros, t. II, p. 323, 328.
3. *Mon. Xav.*, p. 360, 480, 501, etc.
4. Reclus, *Inde*, p. 524, 530. W. W. Hunter, *Imperial Gazeteer of India*, Londres, 1885, t. IV, p. 1.
5. Pyrard, trad. Grey, t. I, p. 466. Cochin est aujourd'hui possession britannique avec évêque portugais.

termine brusquement à une pointe basse et sablonneuse, le cap Comorin. C'est là probablement que Xavier débarqua[1].

Il se trouvait à l'un des lieux sacrés de l'Inde païenne. A cette extrême pointe de la péninsule, entre la mer infinie et le continent, pandémonium de tous les cultes, les idolâtres avaient voulu avoir leur sanctuaire. Aujourd'hui encore, ils y viennent par milliers en pèlerinage à la pagode de la déesse Dourga, l'« inabordable », l'« exterminatrice des monstres »[2]. Ils s'y baignent au « cap de la vierge », dans les eaux mêlées des deux mers[3]. Mais, au temple idolâtrique, les Syro-Malabars avaient opposé leur chapelle. Plus près encore des flots, ils avaient construit, nous ne savons à quelle époque, un ermitage de Notre-Dame. Pour eux, le Comorin put rester le « cap de la Vierge[4]. » On nous dit qu'au début du XVIe siècle, les marins en passant lui payaient tribut. A l'occasion, les Portugais y faisaient dire la messe. Qu'en restait-il en 1542? nous ne savons. Mais plus tard il y eut là une église de Notre-Dame des Délices, « car ce fut un délice, un grand délice, pour saint François, dit une vieille relation, d'aborder pour la première fois au cap Comorin, et d'y jeter les bases de la conversion de tant d'infidèles, chose qui n'a pas causé moins de joie aux anges du ciel[5] ». Au commencement du XVIIIe siècle, les Jésuites retrouveront encore l'oratoire de Marie signalé de loin aux voyageurs par une croix plantée sur un îlot.

1. Les lettres ne précisent pas, non plus que les anciens biographes. Elles indiquent seulement qu'il descendit assez loin de Tuticorin et qu'il y arriva à pied, allant de village en village (*Mon. Xav.*, p. 273-275). Le P. Astrain (t. I, p. 468) semble le faire débarquer à Cochin, et ce serait de là qu'il gagna la mission. Les traditions locales se partagent. Quelques-unes paraissent indiquer Manapar (GUCHEN, *Cinquante ans de Maduré*, t. II, p. 191). Les plus anciennes sont pour le cap Comorin. C'était au moins la croyance commune un siècle après Xavier (Rapport du P. André LOPEZ, 1644, *Translated extracts*, p. 13). Cette tradition est consignée dans Sousa (t. I, p. 215).

2. Dourga est l'épouse de Siva; on l'appelle encore *Devi*, la « déesse », ou *Tchandika*, la « furieuse », ou *Kali*, la « noire » (*Grande Encyclopédie*, au mot *Devi*). — On signale au cap Comorin, une stèle portant un décret du roi de Travancore en faveur des chrétiens (Syro-Malabars) du lieu, et datant de 1526. Il défend de les molester et allège leurs impôts. NAGAM AIYA, *The Travancore State manual*, t. I, p. 295-298.

3. Duarte BARBOSA, *A description of the coast of East Africa and Malabar*, Hakluyt Sty, 1876, p. 163.

4. A. LOPEZ, *loc. cit.*

5. *Lettres édif. et curieuses*, Indes. Lettre du Père Pierre Martin, 1er juin 1700. La chapelle chrétienne a aujourd'hui disparu, et le cap est tout entier aux adorateurs de Dourga. SUAU, *L'Inde tamoule*, p. 184.

Et maintenant le missionnaire allait, remontant vers le nord et suivant la côte. Elle s'allongeait devant lui, indéfinie, monotone, entre la mer et la claire forêt de cocotiers. Plage de sable fin, sans cesse remuée par le vent, et couvrant sous ses ondulations plus d'un village enseveli. Nombreux hameaux sous les grands arbres. Xavier en voyait sortir des indigènes bruns et maigres, coiffés du turban, ceints d'un pagne. Sur leurs petites barques à voile en queue d'hirondelle, ou sur leurs radeaux de troncs d'arbres, ils partaient pour la pêche et prenaient le large. C'était là les Paravers qu'il venait catéchiser.

CHAPITRE II

CHEZ LES PÊCHEURS DE PERLES
(Octobre 1542-septembre 1543)

I. — *Le paganisme populaire.*

Les Paravers[1] pêcheurs de perles ne formaient pas une nation, ayant un territoire distinct. C'était une caste, laborieuse, humble, mais non des plus basses. Ses villages en paillottes s'éparpillaient sur soixante kilomètres de grèves, du cap Comorin au bourg de Vembar[2], distants de deux ou trois lieues et plus ou moins mêlés à ceux des autres castes. Telles de leurs agglomérations n'étaient que des faubourgs de grosses villes idolâtriques[3]. Ce mélange ne les empêchait pas d'avoir une organisation tout à fait à part. Pour tout ce qui se passait à l'intérieur de la caste, ils ne dépendaient que d'eux-mêmes, et de leurs magistrats. Seuls, dans ce coin de l'Inde, ils avaient un chef, un « roi », de qui toutes les autres autorités tenaient l'investiture. Du haut de sa barque, c'est lui qui présidait à la pêche des perles[4].

Ainsi enserrés au milieu des autres castes, les Paravers étaient comme noyés dans le paganisme. Xavier ne put faire dix pas sur la côte sans le constater. Partout, petites chapelles obscures, grossières idoles enfumées et frottées d'huile, Pulléars ventrus

1. *Paraver*, fém. *paraverte*. Les Portugais disaient plutôt *Parava*, ou *Paravar*. C'est le nom que leur donnent les autres castes. Eux, préfèrent se nommer les *Parathars*, descendants de *Parathan*, aïeul de Kulasagara-Pandyam, fondateur de la dynastie des *Pandyans* qui fut longtemps maîtresse du sud de l'Inde. Xavier ne connaît aucune de ces expressions. Il dit toujours les « Malabars ».

2. *Vembar* ou *Bembar*, à six lieues au nord de Tuticorin.

3. Ainsi Manapar et Virandapatanam.

4. Ce « roi », ou *Jadi-Jalaver*, n'apparaît pas une fois distinctement dans la correspondance de Xavier.

à tête d'éléphant, cônes de boue badigeonnés de rouge et de blanc, chevaux d'argile à l'usage des dieux qui voudront galoper dans les ténèbres, cent autres inventions grotesques et obscènes. Cela, c'était l'idolâtrie qu'il fallait attaquer.

Se cachait-il quelque chose de pur derrière ces apparences? Xavier n'aura ni le temps, ni les moyens, ni peut-être le goût de le démêler. Sans doute, il n'abordait pas l'Inde tamoule avec la naïveté des compagnons de Vasco da Gama qui prenaient les pagodes pour des églises, la déesse Mahya allaitant Krishna pour la Vierge Marie, et les Brahmas à défenses d'éléphant pour de simples diables. Mais il n'était pas davantage un érudit, et il ne voyait en tout cet étalage mythologique que le triomphe insolent du démon et l'abrutissement des créatures faites à l'image de Dieu.

C'est une triste chose que l'idolâtrie hindoue. Je ne parle pas du brahmanisme pittoresque cher aux touristes, ni du brahmanisme transcendant, avec sa métaphysique abstruse, qui, après coup, donne un sens élevé aux rites impurs et aux légendes sottes. Seul le culte populaire importe ici, tel qu'il s'étale dans le brouhaha des fêtes en plein vent, tel qu'on l'entrevoit dans le mystère des pagodes.

Jungle inextricable de superstitions; chaos d'esprits, de démons, de demi-dieux, de saints déifiés, de dieux domestiques, de dieux locaux, de dieux universels, de dieux des dieux. Chaque race y a mis du sien. Les vaincus des temps préhistoriques, aborigènes ou Dravidiens, ont fourni ce qu'il y a de plus impur et de plus cruel, culte du serpent, sorcelleries, emblèmes dégradants. Les brahmes, arrivés avec des croyances panthéistes encore élevées et un culte relativement chaste, ont tout accepté, tout justifié, tout fondu dans une mythologie précise et absurde. Il fallait cela, pensaient-ils, pour le peuple. Aux esprits cultivés, une doctrine ésotérique faite de métaphysique et de mysticisme; au populaire, les avatars de Vichnou et les caprices honteux de Siva. Et voici, dans l'entassement mystérieux des temples, les Sivas au collier de crânes, les Ramas colossaux au regard stupide, les Pulléars obèses à califourchon sur un rat; les dieux à trois têtes symboles d'intelligence, les dieux à quatre bras symboles de puissance, les dieux à quatre

jambes symboles de vitesse ; et Vichnou lion, Vichnou sanglier, Vichnou tortue, etc... Vichnou poisson était jadis le dieu des Paravers.

Passons sur les infamies. Tout est ignoble à qui sait regarder, et les sculptures dévergondées qui, du haut en bas, couvrent d'une dentelle de pierre la pyramide rouge des temples ; et les symboles inoffensifs qui partout, sur les collines, au détour des routes, au fond des chapelles, attirent le regard, et jusqu'aux signes mystérieux que les dévots portent sur le front. Avec quel accent, dans les baptêmes solennels, Xavier devait lancer l'anathème de l'Eglise : « *Fuge, immunde spiritus!* »

La laideur impure ne va guère sans dureté de cœur, et les dieux de séduction sont frères des dieux atroces. Siva, dieu de la production, est aussi le « grand destructeur », le seigneur des troupeaux, entendez, maître du bétail humain. Il est le chef des esprits malfaisants, qui hantent les places d'exécution et celles où l'on brûle les morts, et il rôde avec eux à l'entrée de la nuit. Il est le dieu de la folie furieuse et aussi le dieu de l'ascétisme et des austérités. Ce sont les dévots de Siva, ces ermites vagabonds qu'on rencontre çà et là, hirsutes, des amulettes sur la poitrine, enguirlandés de crânes, dédaigneux des ablutions, gourmands de charognes. La déesse Kâli, sa femme, est plus farouche encore. Il lui fallait, il y a cent ans encore, des sacrifices humains. Ses grands dévots étaient les *Tugs* étrangleurs. En son honneur, des victimes volontaires se laissaient enlever, au-dessus d'une foule en délire, à l'extrémité d'une longue poutre, par des crocs de fer enfoncés dans les épaules[1]. Jusqu'en 1744, à Tiruwella, tous les ans, l'on immolait à Kâli une jeune mère enceinte de son premier enfant[2].

Ces diaboliques inventions sont comme des accidents au

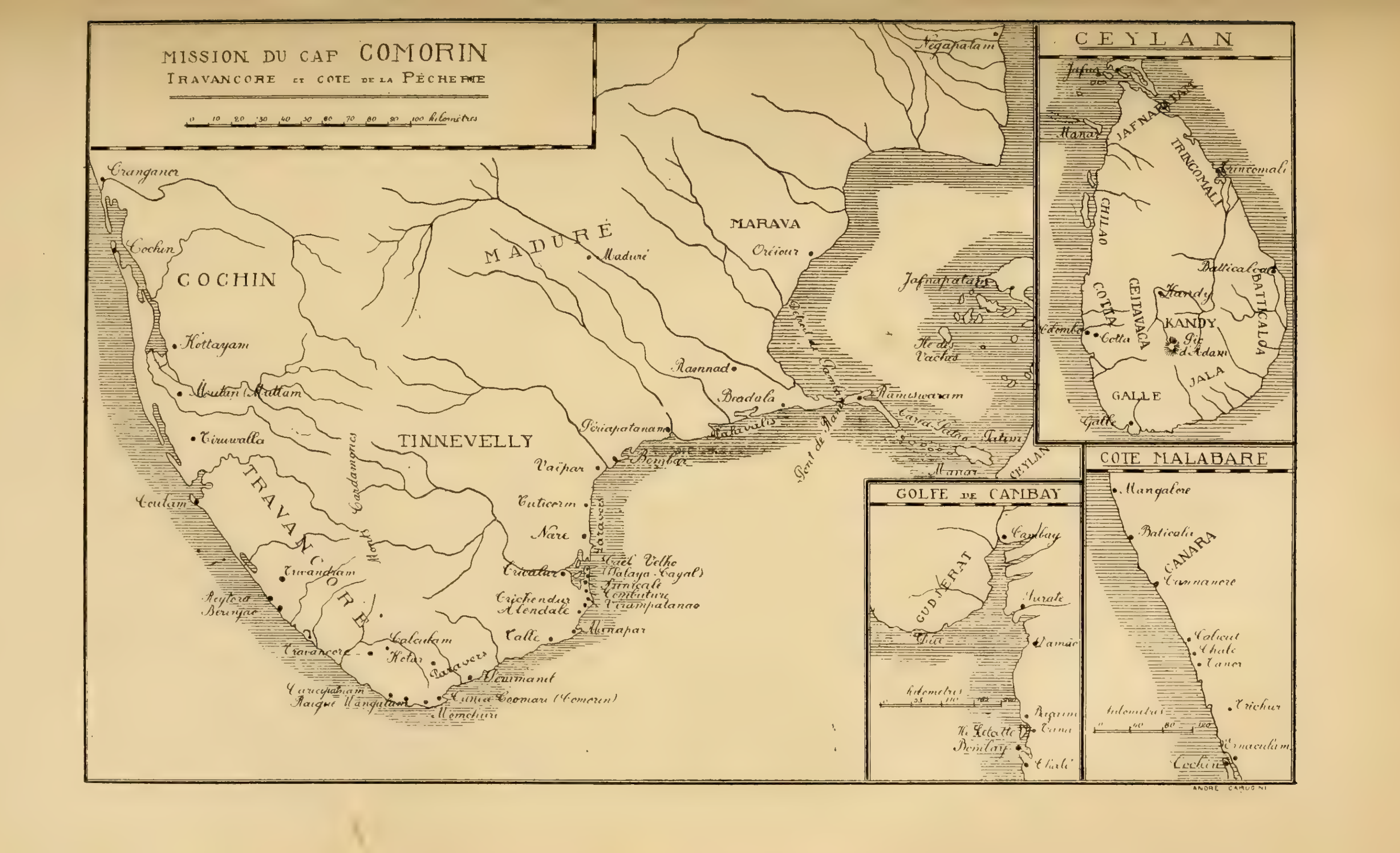
1. Sur le *hook swinging*, comme on l'appelle, voir DUBOIS, p. 598. L'éditeur anglais assure qu'il est encore pratiqué au district de Madura. Les magistrats ont pour consigne d'en détourner le plus possible les indigènes, mais ils ne peuvent le punir comme un crime. Cf. Edg. THURSTON, *Ethnographical notes in Southern India*, Madras, 1906, p. 487. MATEER, *The land of Charity*, p. 200. *Lectures pour tous*, 1900, t. I, p. 707.

2. En 1906, près de Ramnad, une jeune brahmine enceinte faillit être tuée par les Pattunulkarers (tisserands de soie), en quête d'un trésor. Vers le même temps, près de là, à Tangutchimadam, pour empêcher le chemin de fer de passer près du sanctuaire de Rameswaram, des païens imaginèrent qu'il fallait sacrifier sur la voie ferrée sept femmes enceintes. Heureusement on n'en fit rien.

milieu de la vie ordinairement indolente et douce des Indiens. Plus impitoyables en somme, parce que leur action est plus continue, sont les sacrifices de tous les instants que les mœurs imposent à certaines catégories de personnes. Nous aurons à parler de l'abjection qui est le lot des très basses castes. Quant à la femme et à son esclavage, tout a été dit sur ce triste sujet. Si le sort de l'épouse aux Indes n'est pas en somme plus dur qu'il ne l'était en Grèce, si elle ne connaît pas les hontes du harem[1]; avec le veuvage, c'est pour elle l'enfer qui commence. Avant la conquête anglaise, dans les familles nobles, on gardait scrupuleusement l'usage abominable de brûler les veuves sur le bûcher du mari. A toutes, les secondes noces sont interdites. Quel que soit leur jeune âge, eussent-elles été mariées tout enfants, il n'y a pour elles que deuil, solitude, et par suite désordre et infanticide[2].

Ce n'est pas tout. Ces pauvres gens se sentent parfois en contact immédiat avec le démon. Aussi bien le démon est là chez lui. Des missionnaires, même protestants, le constatent : un ministre presbytérien écrivait naguère : « Dans les contrées païennes comme celle-ci, Satan exerce encore maintenant un pouvoir qui lui était anciennement accordé, mais dont il est actuellement en grande partie privé dans les pays chrétiens[3]. » Nous ignorons quelles étaient au juste les superstitions propres aux Paravers. Mais leurs proches voisins, les Sanars, rendent un culte très net au démon, ou, si l'on veut, aux fantômes, aux mauvais génies qui errent par le monde, hantent les cimetières et possèdent le corps des hommes. L'idolâtre indien est sous la main d'une puissance mauvaise qui le déprime. A ce terrible inconnu, il attribue les maladies inexpliquées. Il le voit dans les spectres de la nuit et les hallucinations du jour. Il l'entend qui, dans l'ombre, hurle de douleur pour attirer à l'écart et massacrer les gens compatissants. C'est lui qu'on rencontre parfois, petit nain, pansu, aux jambes courtes, velu comme une vache, ou encore grand comme un géant. Il a ses

1. Suau, p. 176.
2. Dubois, p. 339, 340, 343-355, 605. — Thurston, p. 302-309.
3. Mateer, *loc. cit.*, p. 197. Cf. Dubois, p. 644; — Coubé, p. 139; — Guchen, II, p. 264; — A. Rice, *Native life in South India*, p. 73.


MISSION DU CAP COMORIN
TRAVANCORE ET COTE DE LA PÊCHERIE
0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 kilomètres
Cranganor
Cochin
COCHIN
Kottayam
Tiruwalla
TRAVANCORE
Coulam
Tirandram
Travancore
Calcadam
Kotar
Paravers
Manapar
Calle
Nare
Tuticorin
Vaïpar
TINNEVELLY
Périapatanam
Bombar
MADURÉ
Maduré
MARAVA
Oréiour
Ramnad
Bradula
Ramisweram
Jafnapatam
Negapatam
CEYLAN
JAFNAPATAM
TRINCOMALI
Trincomali
CHILAO
COTTA
Cotta
Colombo
CEITAVACA
KANDY
Kandy
Pic d'Adam
BATTICALOA
Batticaloa
JALA
GALLE
Galle
Manar
COTE MALABARE
Mangalore
Baticala
CANARA
Cannanore
Calicut
Chale
Tanor
Trichur
Ernaculam
Cochin
kilomètres
40 80 120
GOLFE DE CAMBAY
Cambay
GUDJERAT
Surate
Daman
Diu
Bombay
Chaul
kilomètres
ANDRE CARUGNI

lieux, ses jours et ses heures. Jusqu'à minuit, il erre le long des routes, guettant les passants qui n'ont pas la précaution de s'armer d'un anneau ou d'un bâton de fer.

Aussi on cherche à l'apaiser par des sacrifices, des formules magiques, des prières. On lui consacre les enfants. Qu'un homme tombe frappé d'une maladie inconnue, c'est un possédé à exorciser. Le diseur de formules, convoqué, récite ses textes; parents et amis se mettent à chanter, à sauter, à pousser des cris; ils questionnent le démon, lui présentent des friandises et recueillent comme des oracles les paroles incohérentes échappées au patient.

Comme les autres, les pêcheurs de perles étaient esclaves de cette tyrannie. Gens paisibles, se contentant, pour sacrifices, d'offrir à leurs dieux des poissons; parfois la fureur s'emparait d'eux, et alors le sang coulait[1]. Ils parlaient de possessions diaboliques; le démon menaçait, si on ne lui donnait de l'argent, de tuer sa victime[2]. Ils étaient hantés par des apparitions farouches. A peine osaient-ils aller seuls au rivage : ils voyaient, entre les barques, danser des fantômes de feu, et ne les chassaient qu'en bâtissant des pagodes nouvelles. Voilà ce que, plus tard, une fois délivrés par la vie chrétienne, ils racontaient aux missionnaires[3].

C'était la paix de l'âme que Xavier leur apportait.

II. — *Du Comorin à Tuticorin.*

Il cheminait donc, suivi de ses trois clercs interprètes. Il ne savait rien du tamoul, la langue parlée en ce quartier. Le loisir lui manquait pour l'apprendre, et aussi les livres. Les Portugais ne s'étaient point préoccupés de composer grammaires ou lexiques. Ils allaient et venaient, ne se fixant guère, et trouvaient plus simple de faire apprendre un peu de leur propre langue à quelques indigènes. Xavier dut faire comme eux.

Bien vite, il eut constaté qu'on n'avait pas exagéré l'ignorance

1. E. de Morales, 28 nov. 1552. *Sel. Ind. Ep.*, p. 146.
2. H. Enriquez, 21 nov. 1549. *Ibid.*, p. 92, 93.
3. Polanco, *Chronicon*, t. I, p. 352 (lettres de Enriquez, 1548); — du Jarric, I, p. 205.

des néophytes. « Aussitôt arrivé, dit-il, j'ai cherché à savoir quelle connaissance ils avaient du Christ Notre-Seigneur. Je leur ai demandé, au sujet des articles de foi, ce qu'ils croyaient de plus qu'avant leur baptême. Je n'en eus d'autre réponse que celle-ci : « Nous sommes chrétiens. » Ils ne comprennent pas notre langue, et ne savent rien ni de notre loi, ni de ce qu'ils ont à croire[1]. »

Avant tout, il fallait donc catéchiser. Ce que durent être ces premiers enseignements, combien lents et pénibles, on le devine. Quelle que fût la bonne volonté de ses auxiliaires, c'était un procédé traînant et lourd que de traduire à mesure le dialogue incessant de l'apôtre et de ses auditeurs.

Il se mit à l'œuvre pourtant, allant de village en village, prêchant, baptisant les petits enfants, bénissant les malades. Il suivait ainsi la côte dans la direction du nord. Lentement il franchit les cent kilomètres qui le séparaient de Tuticorin. Que se passa-t-il exactement pendant ces deux ou trois semaines? Ses lettres sont, comme toujours, sobres de détails personnels. Mais elles laissent assez entrevoir qu'il se fit un ébranlement soudain dans la rude et bonne population des grèves. Le souffle de Dieu passait. Rien n'y manqua, pas même les miracles. Parvenu à Tuticorin, François écrivait à saint Ignace (28 octobre) :

« J'ai baptisé tous les enfants qui ne l'étaient pas. Un grand nombre parmi eux étaient tout petits, *quid inter dexteram et sinistram intersit ignorantes*[2]. » Ce baptême des enfants fut toujours une des consolations de notre saint. Il se félicite quelque part d'en avoir ainsi sauvé en peu de temps un millier[3]. Travail fructueux, s'il est facile, car, dans l'Inde, par suite des guerres, des famines, des fléaux de toutes sortes, la mortalité infantile est parfois effrayante. Tel missionnaire plus tard, à lui seul, régénéra plus de quarante mille enfants[4].

« Ceux qui étaient un peu plus grands, continue notre saint, ne me laissaient le temps ni de dire mon office, ni de dormir.

1. *Mon. Xav.*, p. 279.
2. *Mon. Xav.*, p. 273 : « Ne sachant distinguer leur main droite de leur main gauche. » (Jonas, IV, 11.)
3. *Ibid.*, p. 295. C'est ce qu'un protestant appelle des « enfantillages ». DIETERLEN, *François Xavier. L'Accommodation.* Cahors, 1903, p. 21.
4. PERRIN, *op. cit.*, p. 223.

Il fallait leur apprendre quelque prière. J'ai commencé alors à comprendre *quoniam talium est regnum caelorum*[1]. De si saintes importunités, je ne pouvais m'y soustraire que *impie*. Je me mis donc à leur enseigner la confession du Père, du Fils et du Saint-Esprit[2], puis le *Credo*, le *Pater noster*, l'*Ave Maria*. J'en ai trouvé de très intelligents. S'il y avait quelqu'un pour leur enseigner la sainte foi, je tiens pour certain qu'ils seraient bons chrétiens[3]. »

« Poursuivant ma route, j'arrivai à une localité de païens. Il n'y avait là aucun baptisé. Ils n'avaient pas voulu se laisser faire, quand leurs voisins se convertirent à la foi. Ils disaient qu'ils étaient vassaux d'un seigneur idolâtre, lequel ne voudrait pas qu'ils fussent chrétiens. Or il y avait là une femme qui, depuis trois jours, était dans les douleurs de l'enfantement. Beaucoup désespéraient de sa vie[4]. » Autour de la malade, on multipliait les superstitions. Dans l'Inde comme ailleurs, les maladies passent pour être l'œuvre des mauvais esprits. Pour les guérir, c'est peu d'être médecin, il faut surtout être sorcier, connaître les formules magiques, les *mantram*, propres à chaque infirmité. A la naissance des enfants, la mère et le nouveau-né sont plus que jamais exposés au mauvais œil, à l'influence des planètes et des jours néfastes. Elle aussi, par conséquent, la sage-femme est par excellence la diseuse de *mantram*[5].

« Comme les prières de ces infidèles déplaisaient à Dieu, parce que *omnes dii gentium daemonia*[6], leurs demandes n'étaient ni écoutées ni regardées *in conspectu Domini*[7]. Avec un des clercs, mes compagnons, j'allai à la case de cette femme. J'y entrai, et *coepi confidenter invocare magnum Christi nomen nihil cogitans quod eram in terra aliena, sed potius judicans quia Domini est terra et plenitudo ejus, orbis terrarum et uni-*

1. « Qu'à ceux-là appartient le royaume des cieux. »
2. C'est-à-dire le signe de croix.
3. Un missionnaire, quelques années après, trouvait les enfants indiens plus intelligents que les Européens de leur âge (Polanco, *Chronicon*, t. V, p. 656).
4. *Mon. Xav.*, p. 274.
5. Dubois, p. 142.
6. « Tous les dieux des gentils sont des démons. » (Ps. 95. 5.)
7. « En présence de Dieu. »

versi qui habitant in ea[1]. Je commençai par réciter le *Credo*. Le clerc, mon compagnon, traduisait à mesure. Cette femme en vint *per Dei clementiam*[2], à croire les articles de la foi : « Voulez-vous être chrétienne? lui demandai-je. Elle répondit qu'elle le désirait grandement. Alors je lus les Evangiles dans cette case où, je crois, jamais on n'en avait entendu parler, et puis je la baptisai. » *Quid plura? Post baptismum, subito peperit, quae confidenter in Christo Jesu speravit et credidit*[3].

« Je baptisai ensuite le mari, les fils, les filles *et infantem illo die natum*[4]. Le bruit se répandit par la bourgade de ce que Dieu avait opéré en cette cabane. Alors j'allai trouver les notables, les requérant de la part de Dieu de croire en Jésus Christ, son Fils, *in quo unico est salus*[5]. Ils me répondirent qu'ils n'osaient pas sans la permission du seigneur. J'allai trouver un homme du dit seigneur, venu là pour lever quelques impôts. Je lui parlai. Il déclara que le christianisme était une bonne chose et qu'il leur permettait de se faire chrétiens. Cet homme faible leur donna un bon conseil qu'il ne sut pas prendre pour lui. Alors je baptisai les principaux avec toute leur maison; puis ceux du village, grands et petits. Cela fait, je gagnai Tuticorin. Les Pères[6] et moi y fûmes reçus avec grand amour et charité. Nous espérons en Notre-Seigneur y faire beaucoup de fruit[7]. »

1. « Je commençai à invoquer avec confiance le grand nom du Christ, oubliant que j'étais sur une terre étrangère, et me disant plutôt qu'au Seigneur est la terre et tout ce qu'elle renferme, l'univers, et tous ceux qui l'habitent. »

2. « Par la clémence de Dieu. »

3. « Quoi de plus? aussitôt baptisée, elle enfanta, elle qui avait eu pleine confiance, espéré et cru dans le Christ Jésus. »

4. « Et l'enfant né ce jour-là. »

Il est intéressant de noter que cette délivrance d'une femme en mal d'enfant fut racontée au procès de 1616 par des témoins qui ne pouvaient guère la connaître que par tradition (*Processus 1616* : test. 85, Thomas Vaz, Indien; 91, Ant. Rois, Portugais; 97, Marc de Miranda, prêtre indigène). Or, dans leur récit, comparé à celui de Xavier, on ne discerne pas trace de développement légendaire. Sans prétendre exagérer l'importance de cette constatation, ne peut-on y trouver un commencement de garantie pour la fidélité générale des souvenirs enregistrés au procès, soixante et soixante-dix ans après les événements?

5. « En qui seul est le salut. »

6. Il s'agit des clercs indigènes.

7. *Mon. Xav.*, p. 275.

III. — *Tuticorin.*

Tuticorin, où notre saint venait d'arriver[1], est aujourd'hui une agréable petite ville de 30.000 habitants, assez vivante, centre de communication entre l'Inde et Ceylan. En 1542, ce ne devait être qu'un gros bourg indigène, de cinq à six mille âmes[2]. Plage aride, côte inhospitalière, barre dangereuse : c'est pourtant un des moins mauvais havres du littoral, malgré les écueils dont il est encombré.

Xavier fit à Tuticorin un séjour assez long. Il avait à y exécuter un travail délicat et difficile. Plus d'une fois depuis un mois, il avait dû se sentir paralysé par son ignorance de la langue. Dépendre absolument des interprètes enchaînait son action ; et puis pouvait-il toujours compter sur eux ? En attendant qu'il pût s'exprimer dans l'idiome du pays, il fallait s'ingénier. Voici ce qu'il imagina :

« Ils parlent le malabar, dit-il (c'est-à-dire le tamoul). Ma langue à moi, c'est le basque. J'ai donc réuni ceux d'entre eux qui étaient plus instruits. J'ai cherché des gens qui entendissent et leur langue et la nôtre, et nous nous sommes mis au travail. Nous avons passé de longs jours à rédiger les formules de prière : d'abord le signe de la croix avec la profession de foi en un seul Dieu en trois personnes, puis le *Credo* et les commandements, le *Pater*, l'*Ave*, le *Salve Regina*, le *Confiteor*[3]. » A ces prières, Xavier ajouta une instruction « sur ce qu'est un chrétien, sur le paradis et l'enfer, sur ceux qui vont dans l'un, ceux qui vont dans l'autre[4] ». Armé de cet instrument d'apostolat un peu primitif, il pouvait désormais s'en aller seul au milieu des indigènes. Il ne s'y trouvait plus absolument annihilé.

Ce travail de traduction était moins simple qu'il ne paraît au premier abord. Il y avait des difficultés d'ordre philologique. L'alphabet européen était insuffisant pour rendre les multiples sons du tamoul. Il fallait combiner lettres et syllabes pour traduire des nuances qu'une oreille étrangère avait peine

1. De Tuticorin est datée la lettre 15 adressée à S. Ignace, et datée du 28 octobre.
2. En 1644, Tuticorin comptait 8270 chrétiens (A. Lopez, p. 20).
3. *Mon. Xav.*, p. 279, 280.
4. P. 286.

à saisir. Ces sons malaisés à noter, étaient encore plus malaisés à rendre. La prononciation tamoule est toute en nuances, et il suffit d'une erreur pour rendre tout inintelligible[1].

Autre embarras : il fallait créer une langue chrétienne, plier un idiome exclusivement païen jusque-là à rendre des idées absolument inédites; travail délicat où le dogme était en jeu. Quand Xavier demandait quelles syllabes indiennes répondaient à tel mot du symbole portugais, *créateur*, *résurrection*, *rémission des péchés*, et qu'on lui faisait entendre des sons qu'il ne comprenait pas, il ne pouvait que les enregistrer de confiance. Les apôtres des premiers siècles, quand ils créèrent la langue chrétienne, avaient la ressource de prêcher dans leur langue à eux, et de savoir exactement le sens matériel des expressions qu'ils revêtaient de sens nouveaux et mystérieux[2]. Pour Xavier, rien de tel; et, du tamoul, il ne savait pas le premier mot. Lui-même dut constater dans son travail de grosses erreurs. Il en corrigea quelques-unes, et les corrections ne sont pas toujours heureuses[3]. Ses successeurs durent modifier encore le texte, sans parvenir à en faire une œuvre présentable. Le Père de Nobili voyait, dans la barbarie de ce tamoul, un obstacle à la diffusion du christianisme parmi les Indiens instruits[4].

Quelque imparfaite qu'elle fût, cette traduction fut pénible

1. « Pour discerner les moindres nuances de prononciation, écrivait un missionnaire il y a soixante ans, il faut que chaque mot se présente à la porte de l'intelligence indienne sous le costume qui lui est propre ; n'eût-il sur son habit qu'une petite pièce de couleur inusitée, cela suffit pour le rendre méconnaissable... Cela est si vrai que, quand nous parlons à des personnes qui nous entendent pour la première fois, il est extrêmement rare que nous soyons compris, à moins que nos phrases ne leur soient répétées par une bouche indienne. » *Lettres du Maduré,* t. IV, p. 380; cf. t. II, p. 43, III, p. 61.

2. L'Eglise primitive avait eu recours à un langage figuré. Chez les premiers fidèles, les mots *bain*, *bonne nouvelle*, *fraction du pain*, *lieu du rafraîchissement*, étaient parfaitement intelligibles aux initiés. Les missionnaires de l'Inde recoururent de même à d'ingénieuses périphrases. A cette question : « Combien y a-t-il d'*emblèmes de la divine opulence* (sacrements)? » l'enfant tamoul répond : « Il y en a sept, *le bain spirituel*, *la solide crépissure*, *la bonne grâce*, *la subsécutive affliction*, *la crépissure de la détresse*, *la qualité du maître spirituel*, *la véritable union.* » Pour imaginer ce curieux vocabulaire, il fallait autre chose qu'une connaissance superficielle des mots et des tours de la langue, il fallait en avoir pénétré la psychologie latente (*Lettres du Maduré*, t. III, p. 132. — Perrin, *Voyage dans l'Indoustan*, II, p. 290).

3. *Mon. Xav.*, p. 317.

4. On m'écrit des Indes que la traduction de Xavier, retouchée par le Père Enriquez, trouvée barbare par Nobili, fut en usage à la Pêcherie jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle.

à exécuter : « Nous y avons passé de longs jours », disait le saint[1]. Enfin, après quatre mois, ce fut achevé. Muni de ses formules, toujours suivi de ses interprètes catéchistes, Xavier repartit.

IV. — *A travers les villages.*

Nous ne pouvons suivre le missionnaire dans ses marches et contremarches. Du 28 octobre 1542, au 15 janvier 1544, quatorze mois se passent sans que nous ayons aucune lettre de lui. Durant tout ce temps, il alla du nord au sud et du sud au nord, du cap Comorin au pont d'Adam, sur un espace de deux cent cinquante kilomètres, de bourgade en bourgade, tenant ses néophytes en haleine. Il ne paraît pas s'être jamais enfoncé dans l'intérieur des terres, dans le Maduré par exemple, ni être monté dans le Marava, ni s'être aventuré sur les côtes de Ceylan. La liste des « résidences » que les Jésuites possédaient au XVIIe siècle, le long de la Pêcherie, marque, à peu de choses près, les étapes invariables de ces courses. C'était, en partant du sud, Perumanel, Talle, Manapar, Alendale, Virandapatanam, faubourg de la ville païenne de Trichendur, Combuturé, Punicale, Tricalur, Caël Velho ou Palaya Kayal, Tuticorin, Vaipar, Bembar.

Là finissait la région des Paravers. Le dernier village chrétien, Periapatanam, appartenait à une autre caste de pêcheurs, les Palavalis[2].

Dans plusieurs localités, le passage répété de l'apôtre a laissé des traditions ou des légendes, un puits dont l'eau a jailli à sa

1. *Mon. Xav.*, p. 280.

2. A. Lopez, *Translated extracts*, p. 15-21. Dans le préambule du procès de Tuticorin (1616) on lit que, sur les 40 lieues de côte qui vont du Comorin *ad syrtes Chilai* (*os baixos de Chilao*, le pont d'Adam), il y a 24 églises dans 8 belles paroisses, toutes bâties, ou mieux fondées, par Xavier. — Valignano (p. 47) assigne comme limites septentrionales à son apostolat *Beadala* (auj. *Vedalai*, près de Ramnad) et *Ramanancor* (île de Rameswaram). — En 1556, au procès de Baçaim (n. 3), le témoin Jean d'Arriaga disait « constare sibi a *Brin Jane* (*Berinjão*, Cros, II, p. 438, ou *Brinjam*, Lopez, p. 10) usque ad *Permanelem (Perumanel)* novem aut decem gentilium vicos... conversos fuisse; ejusdemque opera circa *Viadelem* (*Vedalai*) et *Tramancorem* (*Ramanancor*) ad sex aut septem pagos infidelium Christo nomen dedisse. » Les limites extrêmes de l'apostolat de Xavier sont donc : sur la côte orientale, Vedalaï ; sur la côte occidentale du Travancore, Brinjam. Ce dernier village en 1644 dépendait de la résidence de Reytora.

voix, une église qu'il a construite, une chapelle élevée pour commémorer un miracle. A Palaya Kayal, un petit sanctuaire marque l'endroit où il a prêché ; et, pour qu'on ne s'y trompe pas, sa statue sommairement taillée dans un morceau de bois, le représente la bouche ouverte[1]. A Manapar, un éperon rocheux forme promontoire. Dans la falaise à pic, au ras des vagues, s'ouvre une grotte à triple nef, profonde et haute de quatre mètres, un ancien sanctuaire idolâtrique peut-être. La tradition rapporte que son gardien, un pénitent sivaïte, la céda à notre saint qui s'y retirait pour prier[2]. Au-dessus, la grande église de Sainte-Croix, bâtie plus tard, remplace un édifice plus modeste qui pouvait se réclamer du *Santo Padre*.

Nous aimerions à savoir par le menu ce qu'était, durant ces courses, la vie du missionnaire. Malheureusement les contemporains s'en sont tenus à de pieuses généralités. C'est avec humeur que nous lisons au procès de béatification ce témoignage de François Mansilhas, si bien placé cependant pour nous renseigner : « Je n'en finirais pas si je voulais dire tout ce que j'ai vu : on ne saura jamais tout ce qu'il a souffert[3] »; et encore ces lignes d'un Père de Coïmbre : « Le licencié Jean Vaz nous a conté sur Maître François, avec qui il a vécu six mois, des choses étonnantes. Il en avait appris une foule de particularités que, ni le Père, ni personne là-bas, n'aurait songé à écrire et que je n'ai pas le temps de raconter[4]. » Que n'a-t-on donné un peu de loisir au Père Martin de Sainte-Croix pour rédiger ces particularités « étonnantes » !

Ses tournées, Xavier les faisait en vrai pauvre. Une vieille soutane rapiécée, une casaque, un bonnet usé, un mauvais capuchon de toile noire : c'était tout son vestiaire[5]. Il allait toujours à pied. Ce que pouvait être sa marche, nous le devinons à travers les descriptions que nous ont laissées d'autres missionnaires. Sables si brûlants que, même à travers le cuir des chaussures, on croirait poser le pied sur des charbons en

1. Renseignements particuliers envoyés des Indes.
2. J. B. Dessal, *Le P. L. Verdier*, Paris, 1902, p. 98, 100.
3. *Process. 1556*, Cochin, n. 13.
4. *Ep. Mixtae*, t. I, p. 231.
5. *Ibid.*

feu; atmosphère enflammée où la chaleur qui tombe du ciel se double de celle que réfléchit le sol; calme plat où l'on étouffe sans pouvoir respirer. Si le vent souffle de la côte, il arrive tout chargé des ardeurs des grèves qu'il a traversées et brûle comme la gueule d'un four. S'il tombe des montagnes, il soulève en tourbillons la poussière qui pénètre partout, jusque dans les coffres les mieux fermés. S'enfonce-t-on sous bois pour avoir un peu d'ombre, on se déchire les jambes aux épines. Si l'on part de grand matin pour éviter les rayons du soleil, il faut subir, de 4 à 6 heures, une rosée abondante, malsaine pendant plusieurs mois de l'année[1].

Au temps des pluies, les chaleurs sont moins intolérables, mais les averses multipliées transforment les plaines en océan de boue, et les rivières en torrents[2]. C'est durant cette saison qu'eut lieu le fait suivant rapporté au procès de 1616 par le Paraver Louis Fernandez : « Mon père était *canacapole* de l'église de l'Assomption à Vaipar. Le Père François vint prêcher jusque là... C'était au printemps. Voulant repartir, il monta sur une barque pour traverser un cours d'eau lequel était alors profond, débordé, et se précipitait vers la mer avec furie. Mon père, François Fernandez, voulut l'accompagner et monta avec lui. Xavier lui ordonna de descendre et de rester à terre, puis il regarda ailleurs, songeant aux choses de Dieu, et la barque fila droit devant elle. Arrivée au milieu du courant, déjà elle entrait dans la mer, quand François, regardant en arrière, vit mon père qui ne lui avait pas obéi, et qui était dans la barque. « Pourquoi n'êtes-vous pas descendu? lui dit-il. — J'ai craint la rapidité du fleuve, répondit mon père. — Ne craignez rien, reprit Xavier. » Il le bénit d'un signe de croix, et lui enjoignit de descendre et d'aller à terre. Mon père le fit, sauta dans l'eau, et, tout à coup, sans savoir comment, se trouva transporté sur le rivage. Il tenait cela pour un vrai miracle[3]. »

1. D'après les lettres du Père Martin, 30 janv. 1699 et 1er juin 1700 (*Lettres édif. et curieuses, Indes*, p. 296) et du Père Balt. da Costa, 1653 (Bertrand, *Maduré*, t. III, p. 3-5).
2. *Lettres des nouvelles missions du Maduré*, t. I, p. 243.
3. *Process. 1616*, n. 81. Le *canacapole* (*canacapillai*, scribe, comptable. Cf. Yule and Burnell, *Glossary*, au mot *Conicopoly*) était le catéchiste, maître d'école, surveillant du village.

Aux journées ou aux nuits de marche succédaient les journées de labeurs. Dès le matin, ses heures et sa messe dites, le saint allait par le village suivi d'un enfant, la croix à la main. Y avait-il des morts à ensevelir, des malades à assister, des nouveaux-nés à baptiser, des adultes qui voulussent se convertir? Sur les malades il récitait un évangile, sur les défunts il récitait l'office des morts. Pendant ce temps, son compagnon réunissait les enfants pour la *doctrine*. Souvent lui-même allait, agitant sa clochette et groupant ses auditeurs. Le catéchisme du matin achevé, il rentrait dans sa paillotte, priait et se reposait un peu pendant qu'on lui préparait son repas[1].

Que pouvait être sa nourriture? Le pays était sans ressources, et tel missionnaire déclarait, plus tard, qu'en ce genre le Maduré avait dépassé son attente. Il savait, en y arrivant, qu'il n'y trouverait ni pain, ni viande, ni œufs, ni vin autre que celui de la messe. Mais c'était peu au prix de la réalité. Une eau boueuse prise à l'étang où se lavent hommes et bêtes, des herbes et légumes insipides ou amères, du beurre répugnant tant il est mal préparé, du riz à l'eau, rarement quelques fruits, raves ou concombres[2]. Xavier devait avoir d'autant moins de mal à s'en contenter que, même en pays européen, à moins que la politesse n'exigeât le contraire, jamais il ne se permettait ni viande, ni vin. Il ne faisait qu'un repas par jour. « Parfois, en vingt-quatre heures, nous dit le Père de Quadros, il ne mangeait pas pour deux *quatrini* de pain[3]. » A la Pêcherie, il mendiait le peu qu'il lui fallait. On nous le représente faisant parfois sa cuisine lui-même et mangeant mêlé aux enfants. C'était du poisson mal apprêté, et le plus souvent, du riz, riz à l'eau, riz au lait caillé, et, les jours de régal, quelques gâteaux de riz[4].

La soirée se passait à donner audience aux chrétiens, à répondre à leurs difficultés, à trancher leurs différends. Autre mortification, car l'Indien n'est jamais pressé, il ignore le prix du temps : il faut se résigner avec lui à des préambules sans fin et à un flux de paroles interminables. Le soir encore, second

1. *Process. 1556*, Baçaim, n. 3 (cf. CROS, I, 437); VALIGNANO, p. 48.
2. *Lettres édif. et curieuses*, Indes, 1er juin 1700, p. 296 (P. Martin).
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 186.
4. CROS, II, p. 437. *Process. 1613*, n. 84.

catéchisme public. Puis, quand le jour allait tomber, que les gens rentraient au village, il se rendait là où il comptait trouver plus d'hommes réunis et il prêchait selon l'inspiration du moment. La nuit était venue. « Un homme qui fut alors son compagnon, raconte le Père de Quadros, me disait qu'ordinairement il dormait fort peu. C'était beaucoup quand ses fatigues continues et son travail lui arrachaient deux ou trois heures de sommeil. » Un autre déclare qu'il ne se souvient pas de lui avoir jamais vu ni matelas, ni draps, mais seulement un coussin. Le gouverneur lui envoya un jour une courte-pointe, une casaque en drap de Portugal de première qualité et deux barils de vin. Tout fut pour les pauvres[1].

Où dormait-il? En plein air sans doute bien souvent, ou dans quelque hutte en terre à moitié diluée par les pluies, dans quelque taudis étouffant, sans fenêtre, envahi par les fourmis blanches, les insectes venimeux, les serpents et les rats[2]. Comme toujours, la nuit était presque toute pour la prière.

La prière, c'était le fond essentiel de sa vie. Aussi son extraordinaire union à Dieu commençait à se manifester au dehors par l'extase, avec tous ses signes miraculeux. On en parlait encore soixante-dix ans après dans le pays. Jean de Pina et sa femme Catherine, contant des histoires de saints à leur neveu Antoine, lui disaient avoir regardé le Père François, durant la messe, élevé d'une coudée au-dessus du sol. Le Paraver Pierre Aloysio, son interprète et sacristain, le vit une fois, dans l'ermitage de la Sainte-Croix à Manapar, élevé d'une palme au-dessus du sol, et cela, un bon espace de temps. Un autre, passant à Tivanapatao (?), apprit des chrétiens du lieu que, trois jours auparavant, on l'avait aperçu, pendant sa messe, soulevé de la même manière : toute l'assistance l'avait constaté. Thomas Fernandez, boucher à Manapar, a plusieurs fois hébergé le Père. Il l'a surpris pendant la nuit dormant sur le sol nu, entouré d'une auréole, soulevé d'une palme au-dessus du plancher. Et de même quand il disait la messe[3].

1. *Process. 1556*, Baçaim, n. 3; — Cros, II, p. 438.
2. Bertrand, *Maduré*, t. III, p. 35.
3. *Process. 1616*, n. 64, 72, 120; — Cros, II, p. 445, 446.

V. — *Les catéchismes.*

Dans ces journées si bien remplies, la place d'honneur était toujours laissée à l'enseignement religieux. A la Pêcherie comme à Goa, François resta catéchiste et catéchiste incomparable. Suivons-le dans ce labeur de patience et laissons-le nous exposer sa méthode.

« Ayant achevé mes traductions, et les ayant apprises par cœur, j'allais tout au travers du village, une clochette à la main, appelant tous les enfants et les hommes que je pouvais, et, les ayant réunis, je leur faisais deux leçons par jour. Je mettais un mois à leur enseigner les prières, et il était réglé que les enfants répétaient à leurs pères et mères, à tous ceux de leur maison et aux voisins la leçon apprise à l'école[1]. »

Ainsi une heure de catéchisme le matin, et autant le soir, c'était le labeur quotidien pendant la semaine. Le dimanche, le saint contrôlait les résultats : « Ce jour-là, poursuit-il, je réunissais toute la population, hommes et femmes, grands et petits, [jeunes et vieux], pour répéter les prières en leur langue. Ils s'y portaient avec plaisir. [On les voyait accourir en hâte, joyeux et manifestant leur entrain par des gestes fort expressifs.] Nous commencions par la profession de foi en un Dieu unique et trois Personnes (le signe de la Croix). Puis, à haute voix, ils disaient le *Credo* en leur langue. Je parlais le premier et ils répétaient.

« Reprenant alors le symbole, je le redisais tout seul, article par article, [les séparant bien les uns des autres par des pauses], et m'arrêtant à chacun des douze. Je les avertissais qu'être chrétien c'est tout simplement croire fermement, sans hésitation, ces douze points. Puis donc qu'ils se reconnaissaient chrétiens, je leur demandais, à chaque article, s'ils le croyaient fermement. Tous élevaient la voix, hommes et femmes, grands et petits, et répondaient « oui » ; et ils se tenaient les bras posés en croix l'un sur l'autre. Je leur faisais répéter le *Credo* plus

1. *Mon. Xav.*, p. 285 et suiv., 298 et suiv. (Ep. 17, 15 janvier 1544). Nous avons de cette lettre deux textes, espagnol et latin ; ils offrent de notables différences. Il ne faut pas oublier que le saint expédiait souvent ses lettres en plusieurs copies ; elles n'étaient pas nécessairement identiques (Cros, *Vie*, t. I, p. 39). Dans les citations, les mots entre crochets sont pris au texte latin.

souvent que les autres formules, parce que c'est par la foi en ces douze articles que l'homme peut se dire chrétien.

« Je passe ensuite aux commandements, leur disant que la loi chrétienne consiste uniquement en dix préceptes, qu'un bon chrétien est celui qui les observe comme Dieu le veut : l'autre est un mauvais chrétien. Tous, chrétiens et infidèles, restent stupéfaits de voir combien sainte est la loi de Jésus-Christ et conforme à la raison naturelle.

« Le *Credo* et les commandements achevés, je dis le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. Et toujours, à mesure que je parle, ils me répondent. Nous récitons douze *Pater* et douze *Ave* en l'honneur des douze articles de la foi. Cela fait, nous en récitons dix en l'honneur des commandements. Et voici quel ordre nous suivons.

« Nous prononçons le premier article de la foi. Puis je dis en leur langue et ils répètent avec moi : « Jésus-Christ, Fils de Dieu, donnez-nous la grâce de croire fermement, sans hésiter, le premier article de la foi. » Et, pour mériter cette grâce : *Pater noster*. Alors, tous ensemble : « Sainte Marie, mère de Jésus-Christ, Fils de Dieu, obtenez-nous de Jésus-Christ votre fils la grâce de croire fermement et sans hésiter le premier article de la foi. » Et, pour obtenir cette grâce : *Ave Maria*. Et nous suivons le même ordre pour les onze autres articles.

« Le *Credo* achevé, ainsi que les douze *Pater* et *Ave*, nous passons aux commandements et nous procédons ainsi. Je dis le premier commandement, et puis tous après moi ; alors, tous ensemble : « Jésus-Christ, Fils de Dieu, donnez-nous la grâce de vous aimer par-dessus toutes choses. » Cette grâce demandée, *Pater noster*... Ensuite : « Sainte Marie, Mère de Jésus-Christ, obtenez-nous de votre Fils de pouvoir observer le premier commandement. » *Ave Maria*. Et de même pour les neuf autres préceptes.

« Telles sont les grâces que je leur apprends à demander en récitant nos prières, leur disant que s'ils les obtiennent de Dieu Notre-Seigneur, il leur donnera tout le reste par surcroît et plus abondamment qu'ils ne sauraient le souhaiter. »

Ces exercices se pratiquaient un mois. Le jour du baptême venu, « je fais, poursuit Xavier, réciter à tous la confession

générale, surtout à ceux qui vont être baptisés, et ensuite le *Credo*. Je les interroge sur chaque article : « Croyez-vous fermement ? — Oui. » Je leur répète la loi de Jésus-Christ qu'ils ont à garder pour être sauvés et je les baptise. Nous terminons toutes nos prières par le *Salve Regina*[1].»

Lorsque ce travail était fini dans un endroit, le saint passait dans un autre. Il écrivait : « Telle est la multitude de ceux qui se convertissent ici à la foi de Jésus-Christ... que souvent j'ai les bras fatigués de baptiser ; et, à force de redire le *Credo*, les commandements et autres prières, avec une instruction où je leur explique ce que c'est qu'être chrétien... je ne puis plus parler. Il y a des jours où je baptise un village tout entier. Et déjà, le long de cette côte, il y a trente chrétientés[2].»

Une question se pose ici : cette instruction donnée par Xavier aux Paravers, que valait-elle ? Cent ans plus tard, lors de la conquête hollandaise, des ministres protestants essayèrent de séduire les enfants de saint François Xavier. Ils échouèrent devant cette fin de non-recevoir : « Faites-nous autant et plus de miracles que lui. » Dans leurs relations, les ministres évincés parlèrent du grand apôtre ; ils ne pouvaient lui refuser l'hommage de leur admiration. L'un d'eux, Philippe Baldaeus, écrivait : « Zèle incomparable chez un prédicateur : on en trouverait difficilement un semblable. Si la religion de Xavier était la nôtre, certes, nous devrions le vénérer comme un autre Paul. Son ardeur, son zèle, sa piété doivent exciter tous ceux qui se piquent de piété à ne pas faire négligemment l'œuvre de Dieu... J'ai peine à élever ma pensée jusqu'à la hauteur d'un tel homme : ma plume n'en peut rien exprimer. Quand je considère son courage, sa patience à verser goutte à goutte la sainte liqueur de l'Evangile dans les vases grands et petits, son endurance dans les tribulations, je puis dire avec Paul : « Qui est capable de ces choses-là ? » En vérité que n'est-il des nôtres[3] ! »

1. *Mon. Xav.*, p. 280.
2. *Ibid.* Dans le rapport du Père A. Lopez, ces trente *lugares de xpos* (*christianos*), dont parle Xavier, apparaissent groupés autour des douze églises que nous avons énumérées plus haut, Perumanel, Talle, Manapar, etc.
3. *Wahrhaftige ausführliche Beschreibung der berühmten ost-indischen Küsten Malabar und Coromandel als auch der islen Zeylon*, Amsterdam, 1672, f°, ch. XIII.

Mais les restrictions ne sont pas loin. Les chrétiens de Xavier savaient les prières et rien de plus [1]. Ce reproche a été souvent reproduit et amplifié par les historiens et les missionnaires protestants. François se contentait à trop peu de frais. Il ne disait rien à ses fidèles des Saintes Ecritures, peu de chose pour exalter le Christ et l'œuvre de l'Esprit-Saint dans les âmes [2]. En revanche place exagérée à l'invocation de Marie, etc.

En bon français, le grand missionnaire « papiste » eut le double tort de ne pas donner à ses chrétiens un enseignement protestant et un enseignement plus approfondi. De l'héroïsme extérieur et comme matériel, tant qu'on voudra [3], mais dépensé en pure perte et pour un résultat médiocre. Nous n'avons pas à nous demander si les protestants sont qualifiés pour faire ainsi le procès aux méthodes et aux succès de Xavier. Leurs missionnaires n'ont-ils pas, en plusieurs cas, fait au dogme chrétien le plus élémentaire, des suppressions scandaleuses ? Quand ils tracent le programme de ce qu'il convient d'enseigner aux Tamouls païens, dépassent-ils tellement les exigences de notre Saint [4] ?

Nous avons entendu le saint nous décrire lui-même sa méthode. Evidemment elle n'était pas suffisante pour former des catéchistes ; l'on aurait le droit d'exiger davantage de néophytes plus lettrés. Elle ne pouvait fournir aux chrétiens que l'indispensable, un peu plus que les vérités nécessaires de nécessité de salut. Mais, plus tard, quand les idées et les mœurs chrétiennes auront eu le temps de pénétrer davantage les

1. *Ibid.*, ch. XXII, p. 150.

2. H. VENN, *The missionary life and labour of Francis Xavier*, Londres, 1863. Traduction de W. Hoffmann, Wiesbaden, 1869, p. 251-260.

3. Et encore il ne manque pas de protestants pour rabaisser l'intrépidité de Xavier. Il n'osa jamais s'aventurer bien loin des côtes et du canon portugais (Venn-Hoffmann, *op. cit.*). C'est d'abord se faire une idée exagérée de la puissance portugaise : même à la Pêcherie, on était loin du canon portugais. Puis c'est oublier l'apostolat dans l'île du More, au Japon, et la tentative sur la Chine.

4. « Notre enseignement dans les missions est, la plupart du temps, élémentaire : être et paternité de Dieu ; péché d'idolâtrie, malice du péché en général, le don d'un Sauveur ; les principaux épisodes de la vie de Notre-Seigneur, sa mort pour nos péchés, sa Résurrection, son Ascension, sa médiation, son retour au jugement dernier ; le repentir, la foi, l'œuvre régénératrice du Saint-Esprit ; la nature du culte chrétien, la vie chrétienne. » (Henry RICE, *Native life in South India*, Londres, s.d., in-16, p. 133.) Sauf la « nature du culte chrétien », formule qui doit cacher une attaque au culte catholique, qu'y a-t-il dans ce programme qu'on ne trouve dans l'explication du *Credo* et des commandements telle que la pratiquait François ?

consciences, quand les générations nouvelles seront à même de profiter du christianisme de leurs pères, n'y aura-t-il pas des âmes plus élevées et qu'il sera aisé d'instruire davantage? Pour le moment, de la masse grossière, hier païenne, vivant dans une atmosphère morale plus énervante encore pour l'âme que l'atmosphère physique ne l'était pour le corps, pouvait-on exiger beaucoup plus que le minimum?

En somme, François et, avec lui, ses successeurs, offraient aux pêcheurs de perles ce qu'ils pouvaient porter. Ce n'est pas en quelques mois qu'on arrive à donner à un peuple pauvre, absorbé dans son rude labeur manuel, un degré de plus d'intelligence. Pour ce long travail, dont les progrès lents échappent nécessairement à l'observation immédiate, Xavier savait compter sur le temps et sur la grâce. Il connaissait trop les hommes pour s'imaginer que cette instruction sommaire, suffisante au salut, suffirait à faire entrer immédiatement l'esprit chrétien dans les âmes. C'est dans l'avenir qu'il espérait, et l'avenir, c'était les enfants.

Il écrivait donc : « J'ai confiance en Dieu Notre-Seigneur qu'ils seront meilleurs que leurs parents. Ils montrent une grande bonne volonté pour notre loi, pour savoir les prières, pour les enseigner. Ils ont en abomination les idolâtries des païens, à ce point que souvent ils leur cherchent querelle, reprenant leurs pères et mères quand ils les voient adorer les idoles et viennent me les dénoncer. Quand je reçois avis de quelque acte de ce genre commis au dehors (car on n'ose plus en commettre dans les villages, par crainte des enfants), je les réunis tous et vais avec eux là où l'on a adoré les idoles. Et le diable reçoit d'eux plus d'injures qu'il n'avait reçu d'honneur de leurs parents au temps où ils fabriquaient et adoraient les idoles. Les petits prennent les idoles, les broient menu comme de la cendre, les jettent au feu, leur brisent la tête, crachent dessus, les foulent aux pieds. Ils leur font encore une foule d'autres affronts que je ne veux pas préciser. Mais cela fait honneur à ces enfants d'accabler ainsi celui qui a poussé l'audace jusqu'à se faire adorer de leurs parents[1]. »

1. P. 283.

CHAPITRE III

CHEZ LES PÊCHEURS DE PERLES (*suite*)

I. — *La caste reine.*

Ainsi les petits et les simples se laissaient instruire et entraîner. Ni l'attache excessive aux biens de la terre, ni l'orgueil de l'esprit n'enchaînaient leurs âmes. Mais il y en avait d'autres qui se raidissaient et refusaient de voir. L'Inde avait ses pharisiens que rien ne pouvait réduire, ni raisons, ni miracles, et dont l'obstination enrayait le mouvement des foules.

Xavier connaissait les brahmes. Il y en avait à Goa[1]. Il en rencontra un peu partout à la Pêcherie. Entre Manapar et Tuticorin, plus d'une fois, il eut à traverser Trichandur, la ville païenne, dont la haute *gopoura*, du haut d'un promontoire, domine l'horizon. Grand pèlerinage et ville de brahmes. Il put donc voir de près et entretenir ces fiers indigènes. Il ne paraît pas avoir été le moins du monde sensible à tout ce qui en eux, les traits, le geste, les attitudes, l'accent, trahit une race supérieure. Leur perversité, leur incommensurable orgueil, l'obstacle inouï qu'ils allaient opposer à la propagation de la foi, voilà ce qui le frappa.

On sait que le brahme se taxe d'une noblesse extravagante. Il est sorti de la propre bouche de Brahma. S'il regarde la grande ourse, il y voit ses ancêtres, les sept *Richis*, pères des brahmes. Sa première prière en se levant est de se dire : « Je suis dieu ; pas d'autre dieu que moi ; brahme, mon bonheur est parfait, je suis au-dessus de tout changement. » Avant de sacrifier : « Je suis moi-même le dieu auquel je fais cette offrande. » Que peut être l'humanité vulgaire devant une telle aristocratie ? Ces

1. Mais d'un rang peu élevé et dédaignés par ceux de l'intérieur.

dieux terrestres ont tous les droits; ils sont les seuls propriétaires ici-bas; l'aumône qu'on leur fait, s'ils sont pauvres, n'est qu'une restitution.

Le brahme a mis l'orgueil et le mépris à la base de la société indienne, et l'Indien a tout accepté. Il ne conçoit plus que les choses puissent être autrement. Il a dans le sang ce qu'on pourrait appeler l'humilité sociale. Il se plie au cérémonial odieux qui lui vient des ancêtres, s'arrête devant le brahme à la distance réglementaire, n'entre pas dans une auberge tant qu'un brahme y est, accroupi devant la feuille de bananier qui lui sert de vaisselle, ne lui parle qu'en mettant la main devant la bouche pour ne pas le souiller de son haleine. Il accepte, s'il est un *soudra*, la situation amoindrie que lui font les défaites subies par les ancêtres, il y a deux mille ans. Le brahme réduit toute la moralité du vaincu à la soumission, et il lit dans ses lois (les lois de Manou) : « L'homme désireux d'une longue vie ne donnera rien à un soudra, pas même les restes de sa table, pas même un conseil. Il ne lui enseignera ni les lois ni les cérémonies. S'il les lui enseigne, il tombera dans l'enfer avec son disciple... Un chef soudra est plus vil que dix lupanars. » — Voici maintenant pour le code pénal : « Un soudra qui injuriera un homme de haute caste aura la langue coupée ; s'il l'injurie en spécifiant la caste et le nom, on lui enfoncera, de dix doigts dans la bouche, un stylet brûlant; s'il ose faire des remontrances à un brahme, on lui versera de l'huile bouillante dans la bouche et les oreilles; s'il crache dans la direction d'un brahme, il aura la moitié du pied coupé. » Ces lois farouches ont-elles jamais été exécutées ? Mais n'est-il pas monstrueux déjà qu'elles aient été écrites ?

Et, par delà les soudras, cet orgueil a encore enfoncé plus bas certains êtres, le « rebut des rebuts », les parias et leurs semblables, bons tout au plus à nettoyer les égouts, à enlever les charognes et à s'en nourrir, ayant pour habitation la jungle, pour vêtements la dépouille des morts, pour plats des tessons de vaisselle, et pour tombeau le ventre des chacals.

En tout cela, le mépris, un mépris instinctif, agressif, contagieux. Méprisé de ceux qui sont en haut, chacun prend sa revanche sur ceux qui sont en bas. Mais le châtiment n'est pas loin.

Cet orgueil mène droit à la destruction du sens moral. Où est le péché, la vraie souillure de l'âme, pour un bon hindou ? Dans le contact avec un individu de caste inférieure. Le reste est bagatelle.

Aussi, tout en maintenant rigoureusement les distances, les brahmes n'ont-ils aucun scrupule d'exploiter par le mensonge les classes ignorantes. Voilà surtout ce qui révolta saint François Xavier. Ils n'ont pu faire accepter leur domination qu'en avilissant leurs dupes.

Des ancêtres, ils tenaient une religion qui n'était pas sans grandeur : ils l'ont gardée pour eux. Au vil peuple ils ont laissé ses croyances dégradantes; et, aujourd'hui encore, quand on leur signale les turpitudes de leurs fêtes, ils répondent : « Il le faut pour les soudras. »

Notre saint n'exagérait donc pas quand il écrivait : « Il y a ici une race d'hommes qui s'appellent les brahmes. Toute la gentilité se charge de leur entretien. Ils ont soin des édifices où sont les idoles[1]. C'est la plus perverse race du monde. On peut dire d'eux avec le psaume : *De gente non sancta, ab homine iniquo et doloso eripe me*[2]. Ces gens-là ne disent jamais la vérité. Ils n'ont qu'une chose en tête, inventer de subtiles impostures pour tromper les pauvres, simples et ignorants. Les brahmes affirment que leurs idoles exigent telles offrandes : c'est justement ce dont les brahmes ont besoin pour s'entretenir, eux, leurs femmes, leurs enfants, leurs maisons. Ils font croire aux simples que les idoles mangent; de là vient que beaucoup, avant chaque repas, offrent une pièce de monnaie pour l'idole. Les brahmes mangent deux fois le jour. Pendant ce temps, les tambours font grand tapage comme pour une fête. C'est, dit-on aux pauvres, que les idoles prennent leur repas. Quand les brahmes voient que leurs provisions sont presque épuisées, ils disent au peuple que les idoles sont irritées, parce qu'on ne leur envoie pas ce qu'elles ont demandé. Si on ne se hâte pas, il y a à craindre de leur part, la mort, les maladies, ou encore une invasion de démons dans les maisons.

1. Plus exactement peut-être, ils vivent sur les revenus des pagodes. Il y a dans les temples beaucoup d'autres prêtres qu'eux.

2. « De la race impie, de l'homme pervers et menteur, délivrez-moi. » Ps. 42, 1.

Les pauvres gens croient tout cela et, craignant tout de leurs dieux, envoient ce que les brahmes désirent[1]. »

Ainsi les vieilles supercheries que raillaient les Pères de l'Eglise chez les prêtres des faux dieux, on les retrouve chez les brahmes, plus enfantines et plus impudentes : faux oracles, faux possédés, faux prodiges, comédies de résurrection, idoles parlantes, idoles qu'on trouve un matin couvertes de chaînes parce qu'elles ont des créanciers impitoyables, idoles malades et qu'on frotte d'onguents. Le culte de Vichnou consiste à reproduire toutes les phases de la journée humaine. On réveille l'idole, on lui fait sa toilette, on lui apporte ses repas, on lui fait faire sa sieste, et nous supprimons quantité de détails réalistes, grotesques, honteux[2].

A chaque instant, l'Indien consultera le brahme, pour une maladie, une chute, un procès, une maison à bâtir, un rêve, etc., etc. Le brahme répondra toujours sans sourciller, inventera des histoires à dormir debout, qu'il débitera avec emphase ; après cela il faudra payer la consultation. Comme charlatan, il en est sans rival. L'Indien ment avec ingénuité. Le brahme ment plus que n'importe quel Indien et s'en fait gloire[3]. Xavier avait donc parfaitement raison quand il représentait les brahmes comme d'effrontés exploiteurs de la naïveté publique.

Etait-il aussi bien renseigné quand il ajoutait : « Ce sont gens de peu de lettres[4] » ? Ce qu'il put voir de la vie quotidienne de ces prétendus sages n'était pas pour inspirer une haute idée de leur intelligence. Rien de grotesque comme les rites dont ils enveloppent leurs actions les plus communes et les plus viles. La mort elle-même n'échappe pas au ridicule. Pour entrer sûrement dans l'autre monde, par-dessus le fleuve de feu, il faut se faire étendre sur un sol enduit de bouse de vache, et, tenant la queue de l'animal, lui insuffler dans le corps son âme en expirant, trop heureux si la bonne bête daigne alors arroser le mourant et lui conférer la purification suprême.

Ce n'est pas qu'il n'y eût des savants et des lettrés chez les

1. *Mon. Xav.*, p. 288.
2. Dubois, P. III, ch. iv. — *Gr. Encyclopédie*, t. XX, p. 102-103. — Le P. Balt. Nunez, compagnon de Xavier, donne des détails plus précis et plus crus. *Sel. Ind. Ep.*, p. 40.
3. Dubois, P. II, ch. x.
4. *Mon. Xav.*, p. 288.

brahmes. Il existait une science indienne. La ville de Madura, non loin de la côte où travaillait Xavier, possédait une sorte d'université. Les missionnaires du XVII[e] siècle, ayant pénétré assez avant dans l'étude des choses indiennes, jugeront utile, pour lutter à armes égales avec les brahmes, de se faire eux-mêmes littérateurs et poètes hindous. Dans ses controverses, le Père de Nobili, aux prises avec les subtilités de la métaphysique indigène, devra recourir à toutes les distinctions de la dialectique occidentale.

Reste que cette science indienne, superficielle et figée chez les lettrés, se réduisait, chez les autres, à réciter par cœur des formules rituelles en une langue, le sanscrit, auquel ils ne comprenaient pas plus que chez nous, au latin, les chantres de village[1]. Et Xavier avait raison, en somme, de dire et de répéter : « Ces brahmes sont gens de peu de littérature. »

Il était encore plus dans le vrai, quand il voyait en eux le suprême obstacle à l'Evangile. Aux yeux de la caste reine, tout progrès de la foi était une perte d'influence, une menace pour ses revenus, la mise en question du droit pour le brahme d'être vénéré, obéi, nourri par la communauté. « Leur unique affaire, a-t-on dit, n'est pas d'enseigner, mais de manger. » Eux-mêmes ne s'en cachaient pas toujours.

« Ce qui leur manque en vertus, écrit encore Xavier, est compensé, et au delà, par la méchanceté et l'injustice. Ceux de cette côte où je vais, sont fort ennuyés de ce que ma grande occupation est de dévoiler leur malice. Quand nous sommes en tête à tête, ils m'avouent la vérité : ils trompent le peuple. Mais ils n'ont d'autre patrimoine que ces idoles de pierre, et c'est d'elles qu'ils vivent à force de mensonges. Ils me considèrent comme en sachant plus long qu'eux tous. Ils me font visiter, me font porter des présents et sont fort mortifiés de ce que je ne les accepte pas. Ils voudraient m'empêcher de dévoiler leurs secrets. Ils savent bien, disent-ils, qu'il n'y a qu'un seul Dieu et ils promettent de le prier pour moi. En retour je leur dis ce qui me paraît bon ; et ensuite, aux pauvres sots (*tristes simplices*) qui ne leur sont dévoués que par

1. *Lettres des nouv. missions du Maduré*, t. t. II, p. 36. Cf. Dubois, t. II, ch. 21 ; Bertrand, *Maduré*, t. II, p. 72-90 ; Suau, *L'Inde tamoule*, p. 19.

crainte, je dévoile, jusqu'à m'en fatiguer, leurs menteries, leurs faussetés. Beaucoup perdent la dévotion qu'ils avaient au démon et se font chrétiens. Sans les brahmes, tous les gentils se convertiraient à notre foi[1]. »

En général, semble-t-il, les brahmes faisaient bon accueil au missionnaire. Le moment n'était pas encore venu où la multiplication des chrétiens dans les castes infimes, et jusque chez les parias, allait jeter le discrédit sur l'Evangile, et, par suite, sur tous les Européens, quels qu'ils fussent. Xavier devait apparaître, aux yeux de ces orgueilleux docteurs, comme un pénitent sublime venu de très loin. Il n'avait pas le costume de leurs *saniassis*, la toile jaune, les socques de bois, le bambou à sept nœuds et la calebasse; mais, lui aussi, vivait d'aumônes, s'adonnait la nuit à la contemplation, et de plus il était humble, doux, bon, puissant en œuvres. François profitait de cet ascendant pour provoquer les brahmes à la controverse. Il les relançait jusque dans leurs pagodes. Il voulait leur salut assurément, sans beaucoup l'espérer; du moins il cherchait à ruiner leur ascendant sur le peuple en les humiliant.

« Tandis que je visitais les chrétientés, j'ai dû passer près de nombreuses pagodes. Dans l'une d'entre elles (à Trichandur sans doute) vivaient plus de 200 brahmes. Ils vinrent me voir. Entre autres choses, je leur posai la question suivante : « Qu'est-ce que les dieux et les idoles que vous adorez vous ordonnent de faire pour aller au ciel? » — Là-dessus, grande contestation pour savoir qui me répondrait. Un des plus vieux en fut chargé. Il avait plus de 80 ans. Il demanda que, tout le premier, je disse ce qu'ordonnait le Dieu des chrétiens. Je vis le piège et refusai de rien dire avant qu'il n'eût répondu. Il fut forcé de mettre à nu son ignorance. « Les dieux, répondit-il, ordon-
« nent à qui veut mériter d'aller là où ils sont, 1° de ne pas
« tuer les vaches, mais de les adorer, eux, en elles; 2° de faire
« des aumônes et cela, aux brahmes des pagodes. » Sur cette réponse, attristé de voir cet empire des démons aller jusqu'à se faire adorer des hommes à la place de Dieu, je me dressai, disant aux brahmes de rester assis, et, élevant la voix, je récitai le

1. *Mon. Xav.*, p. 288-289.

Credo et les commandements en leur langue, m'arrêtant un peu à chaque précepte. Cela fait, j'ajoutai une exhortation, toujours en leur langue, leur expliquant ce qu'est le ciel et l'enfer, qui va d'un côté et qui tombe de l'autre. Mon sermon achevé, tous se levèrent, me firent de grandes caresses, disant que vraiment le Dieu des chrétiens est le Dieu véritable, puisque ses préceptes sont si conformes à la droite raison[1]. »

L'entretien continua. On parla de l'immortalité de l'âme. « Ils me demandèrent si l'âme meurt avec le corps comme l'âme des animaux. Dieu m'inspira des arguments en rapport avec leur capacité. Ils comprirent l'immortalité de l'âme et en montraient grande joie. Les raisons qu'il faut donner à ces pauvres esprits ne doivent pas être subtiles comme celles des docteurs scolastiques. »

Ces derniers mots prouvent que Xavier n'avait point affaire à des brahmes lettrés. Ceux-là, s'il les avait entretenus, l'eussent peut-être étourdi dans le tourbillon de leurs théories panthéistiques et mystiques. Rien de tel ici : c'est de la psychologie enfantine. « Ils me demandaient : « Quand un homme meurt, « par où l'âme sort-elle ? Quand il dort et qu'il rêve être quelque « part avec ses amis et connaissances (que de fois cela m'est « arrivé, d'être ainsi avec vous, frères bien-aimés!) l'âme s'en « va-t-elle et cesse-t-elle d'*informer* le corps ? » Ils me demandèrent encore : « Dieu est-il blanc ou noir ? Les hommes sont « différents de couleur. Sur cette terre de l'Inde, ils sont noirs. « Cela semble bien être la couleur de Dieu. Oui, Dieu est noir », concluaient-ils, et toutes leurs idoles sont noires. Et ils ne cessent de les frotter d'huile. Aussi sentent-elles affreusement mauvais, et sont-elles laides à faire peur.

« A toutes leurs questions, je répondis de manière à les satisfaire. Et, quand j'en vins à cette conclusion : « Il faut vous « faire chrétiens, puisque vous connaissez la vérité » ; ils répondirent (et beaucoup chez nous font la même réponse) : « Que « dira le monde si nous changeons à ce point de manière de « vivre ?... » Voilà quelle est leur tentation ; se faire chrétien, ce serait s'exposer à manquer du nécessaire. »

1. *Mon. Xav.*, p. 289, 290.

François ne fut pas longtemps sans découvrir que, sous les croyances puériles des brahmes se cachaient parfois des restes de vérités. Ils avaient une doctrine secrète[1]. Dans le fatras des dogmes hindous, les apparences monothéistes ne font pas défaut. Infiltrations musulmanes et chrétiennes peut-être, peut-être aussi, dans les Védas par exemple, traces de la révélation primitive. Ce fut l'opinion des missionnaires au XVII[e] siècle, et, à ces vieux poèmes, ils demandèrent des arguments dans leurs polémiques, comme les saints Pères en avaient demandé à Platon. Certainement ils lurent les Védas d'un œil prévenu; ils prêtèrent trop facilement à ces dogmes erronés des dessous chrétiens. Ils ne discernèrent pas assez le fond panthéistique. Par ailleurs comment ne pas s'y tromper, quand on entend parler d'un Etre un et sans second, exempt de modes, pensée pure et pure béatitude, sachant tout, voyant tout, menant tout, juge des consciences et ordonnateur de l'avenir?

Mais la connaissance de ces formules n'est pas le fait de la caste tout entière. Il est vrai, tout brahme est un initié. Le jour où l'enfant est ceint du cordon sacré, son père lui révèle à voix très basse certains secrets rituels, des *mantram*, en sanscrit, avec un nom mystérieux, le seul nom authentique de Dieu, qui doit rester inconnu aux étrangers. Y a-t-il rien compris? Plus tard seulement, s'il va aux écoles, la clef de l'initiation lui sera donnée et il pourra entrevoir ce qui se cache de monothéisme épars et inconsistant dans les dogmes brahmaniques[2]. Xavier rencontra un de ces docteurs indiens et provoqua une entrevue.

« Il me révéla en grand secret, dit-il, que la première chose qu'exigent les maîtres dans ces écoles, c'est le serment de ne jamais dévoiler telles et telles doctrines qui seront enseignées. En grand secret encore, et par amitié pour moi, il me fit la

1. *Mon. Xav.*, p. 291. — Un brahme, plus tard, dans un accès de franchise, faisait cet aveu à un missionnaire : « Pourquoi, lui demandait-on, trompez-vous le peuple en lui enseignant qu'il faut adorer une multitude de dieux, vous qui, dans le secret de votre cœur, n'en connaissez qu'un? — *Kadouppou, Souhami, kadouppou*, répondit le brahme en soulignant d'un geste, — le ventre, Seigneur, le ventre. » (PERRIN, t. II, p. 39.) Même réponse faite à M. Dubois. T. II, ch. X, p. 294.

2. DUBOIS, P. II, ch. I (p. 166). — Silvain LEVY, art. *Hindouisme* dans la *Grande Encyclopédie*, p. 101; — *Encycl. des sciences religieuses*, article *Inde*, par BARTH, p. 536.

confidence de ces choses secrètes. En voici une : « Ne jamais « dire qu'il y a un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, « lequel est aux cieux, mais l'adorer, lui, et non les idoles qui « sont des démons. » Ils ont quelques livres où sont les commandements (les lois dites de Manou, peut-être). Il y a une langue (le sanscrit) qui sert à l'enseignement, comme chez nous le latin. Il m'a exactement dit les commandements, accompagnant chacun d'une bonne explication. Chose à peine croyable, ces sages observent le dimanche. Ce jour-là ils ne disent pas d'autres prières que celle-ci, qu'ils répètent souvent : « *Oncerii naraina noma*[1] », c'est-à-dire : « Je t'adore, ô Dieu, avec ta grâce et ton secours à jamais. » Mais ils profèrent cette prière tout bas, pour tenir leur serment. Il me dit que la loi naturelle défend la polygamie, qu'il est écrit dans leurs livres qu'un temps viendra où tous les hommes vivront sous la même loi. Il ajouta que, dans leurs universités, on enseigne l'art des enchantements (les *mantram*). »

Il y a quelques erreurs dans cet exposé. L'observation du « dimanche » ne répondait pas à ce que le saint croyait. La formule de prière secrète n'avait pas le sens chrétien que, par la faute de ses interprètes sans doute, il avait cru comprendre. Quant au Dieu unique, si nettement distingué des démons, n'était-ce pas tout simplement le Brahma impersonnel, être suprême, un et sans second, réalité unique, dont le Brahma personnel, Vichnou et Siva, ne sont que les hypostases ? Au peuple ignorant de s'arrêter aux émanations de la divinité : le philosophe devait monter plus haut, jusqu'au premier terme de l'évolution de l'absolu, jusqu'à la première forme, l'« embryon d'or », l'âme du monde « qui tire les réalités inférieures de sa propre substance et les ramène à soi, comme l'araignée lance et ramène son fil ». Simple panthéisme, mais qui facilement

1. L. Pagès (t. II, p. 89) donne le texte suivant : *Om Çri narâyanaya nama*, c'est-à-dire « Salut au Seigneur narâyana ». *Narâyana*, « celui qui repose sur les eaux », est un surnom de Vishnou. — Pour ce qui est de la semaine, les Hindous la connaissent. Le jour qui correspond au dimanche astronomique s'appelle *Ravi-vâra* : mais ce qui est dit ici de l'observation du dimanche n'est pas confirmé par les indianistes modernes (S. Levy, *loc.cit.*, p. 203). Seulement le dimanche (avec le mardi et le samedi) est jour de mauvais augure : on n'entreprend ce jour-là aucun voyage, aucune affaire importante. — Dubois, p. 382.

pouvait prêter, chez les gens mal avertis, à une interprétation à peu près orthodoxe.

« Le brahme, poursuit Xavier, me demanda de lui dire les points principaux de la doctrine chrétienne et me promettait de me garder le secret. Je lui dis que je n'en ferais rien si tout d'abord il ne s'engageait à proclamer ce que je lui dirais. Il me le promit. Alors je lui dis et exposai avec une vraie joie ces importantes paroles de notre loi : *Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit.* Il les écrivit en sa langue avec le commentaire ; je lui exposai tout le *Credo* et, comme tout se tient, j'y joignis les commandements.

« Il me dit qu'une nuit il rêva, et avec un grand plaisir, qu'il était chrétien, qu'il voudrait s'en aller avec moi et être mon compagnon. Il me demanda de le faire chrétien en secret, et de plus, sous certaines conditions inacceptables. J'espère en Dieu qu'un jour il le sera sans conditions. Je lui dis d'enseigner aux simples à n'adorer qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre et vivant aux cieux. Lui, retenu par son serment et par crainte d'être tué du démon, s'y refusa [1]. »

De ces entretiens, quel fut le résultat ? Le saint nous le dit lui-même : « Depuis que je suis ici je n'ai encore converti qu'un brahme. C'est un excellent jeune homme. Il s'est fait catéchiste des enfants [2]. » Xavier parlait ainsi après une grande année passée à la Pêcherie.

Eut-il plus de succès par la suite ? Il n'y paraît guère et ses successeurs immédiats n'en eurent pas davantage. Les *jogues* ou pénitents, dont, de loin en loin, leurs lettres enregistrent la conversion, ne sont pas nécessairement des brahmes; et, d'autre part, l'importance qu'on attache à ces conquêtes en montre la rareté. Si jamais se sont vérifiées les sévères paroles de Jésus à l'égard des riches et des orgueilleux de ce monde, ce fut, certes, chez la caste reine. Il n'est pas exact, comme on l'a quelquefois écrit, que saint François Xavier ait désespéré d'elle ; il n'en avait pas le droit, et le ciel est ouvert à tous. Mais il est certain que le début n'était pas encourageant et

1. *Mon. Xav.*, p. 292-293.
2. *Ibid.*, p. 289.

l'on comprend que d'autres se soient résolument et définitivement tournés vers des âmes plus accessibles parce qu'elles étaient plus humbles.

Et cependant, à la prédication de Xavier, rien ne manquait de ce qui, semble-t-il, aurait dû convaincre, pas même le miracle.

II. — *Le thaumaturge.*

Saint François Xavier fut-il le thaumaturge que décrit la bulle de canonisation ? Est-il vrai, comme l'affirme Urbain VIII, que les « signes et prodiges par lesquels le Seigneur confirma la parole des apôtres, dans les premiers temps de l'Eglise naissante, sa miséricorde les renouvela, pour l'accroissement de cette autre famille, sous la main de son serviteur François[1] » ?

Les adversaires du surnaturel catholique, protestants et rationalistes, l'ont souvent nié, et ils se sont fait un argument du silence gardé, disent-ils, par le missionnaire sur ses prétendus miracles. Argument étrange : si vraiment Dieu a départi à ses saints pareil pouvoir, c'est qu'ils étaient humbles profondément. Or cette humilité ne pouvait que leur fermer la bouche. En fait, ou bien ils semblent ne pas voir les prodiges qui leur coulent des mains, ou ils ont, pour les interpréter, des explications qui font sourire. Ce qu'on leur attribue déconcerte l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes.

Mais leur silence est-il aussi absolu qu'on le dit ? Saint Bernard parle de ses miracles et s'en inquiète[2]. Pour lui, Xavier nous a, par deux fois, fait ses confidences. Il est vrai, elles sont ce qu'elles pouvaient être de sa part, involontaires et indirectes. Elles rejettent sur la foi des miraculés ce que nous attribuons à ses mérites. Déjà nous l'avons entendu nous raconter lui-même comment, pour amener un village au christianisme, il délivra, par une simple prière, une femme qui se mourait en mal d'enfant ; et, cette guérison, il la donnait comme miracle.

Ailleurs (lettre du 15 janvier 1544), il constate qu'il se fait

1. Bulle *Rationi congruit*, 1623. Voir, t. II, à l'*Appendice*, un complément de discussions sur les miracles du saint.

2. Vacandard, *Hist. de S. Bernard*, t. II, p. 332.

autour de lui un grand concours de peuple: « Ils étaient si nombreux, ceux qui venaient me chercher pour aller dans leurs cases réciter quelques prières sur les malades, tant d'autres venaient me montrer leurs infirmités, que, rien qu'à lire sur eux des évangiles, j'avais déjà bien assez de travail; et il me restait à catéchiser les enfants, à baptiser, à enseigner les prières, à répondre aux consultations, à ensevelir les morts... Travail vraiment excessif. Mais il fallait assurer leur persévérance. Je ne pouvais me refuser à leurs saintes importunités. Pourtant les choses en vinrent à ce point qu'il me fut impossible de satisfaire tout le monde. Je ne pouvais empêcher les querelles : c'était à qui m'aurait le premier. Alors je m'ingéniai. J'ordonnai aux enfants qui savaient les prières d'aller aux cases des malades, de réunir habitants et voisins, de réciter ensemble plusieurs fois le *Credo*, disant aux malades de croire et qu'ils seraient guéris... Et il arrivait que la foi des gens de la case, des voisins et de l'infirme lui-même, était récompensée de Dieu. Il donnait le salut du corps avec le salut de l'âme. Dieu, dans sa grande miséricorde, attirait ainsi les malades comme de force à la foi par l'infirmité[1]. »

Tel est le témoignage que saint François Xavier se rend à lui-même. S'il ne s'agit pas ici de guérisons miraculeuses, toute cette page est inintelligible. Mais on voudrait, pour la corroborer, des témoins oculaires. Ont-ils manqué autant qu'on le dit quelquefois ? Un certain nombre fut entendu au procès de 1556 : parmi eux un seul Indien[2]. Les autres, marchands portugais, ou magistrats : le texte latin des procès les qualifie de *senator*, *eques*, *homo regis patritius*, *vir nobilis*, *quaestor regius*, *triumvir*. Deux ou trois prêtres ou religieux. Il est vrai que, dans la période qui nous occupe, les Européens étant rares à la Pêcherie, rares aussi sont leurs témoignages; ils le seront un peu moins pour d'autres missions. Mais, en 1557, le Père de Quadros écrivait: « Pour ses miracles, je tiens de personnes qui ont vécu avec lui au Comorin (Mansilhas peut-être) qu'il en faisait continuellement, pour rendre la santé aux malades ou

1. *Mon. Xav.*, p. 284.
2. Jean da Cruz, paraver, notable de sa caste (Cochin, n. 11).

délivrer les possédés. On m'assurait que rarement il récita une prière sur un malade sans le guérir[1]. »

Abrité derrière ces autorités, nous pouvons, ce semble, avec quelque assurance, citer les récits faits, non seulement en 1556, mais aussi en 1616. Ils ne sont que le commentaire épisodique de la lettre de Xavier. Des erreurs, certainement, se sont glissées dans ces dépositions. Les enquêtes où nous puisons sont loin d'être satisfaisantes. Des missionnaires très graves, comme le Père Valignano, ont pu, trente ou quarante ans après la mort du saint, se plaindre qu'on ait grossi ou dénaturé les faits, même dans les procès canoniques. Ces inévitables erreurs, ces légendes si l'on veut, nous n'avons, à l'heure qu'il est, aucun moyen de les contrôler. Un fait reste, et il nous est attesté par Xavier en personne : en ce temps-là, sur la côte de la Pêcherie, partout où il passait, il se faisait des guérisons dues à ses prières ou à celles de ses enfants.

Un jour, à Manapar, on le pria d'aller au secours d'un indigène riche, possédé du démon. Le Père faisait le catéchisme ; mais l'on comptait bien que, vu la qualité du malade, il laisserait là son instruction. Mais non, il passa son crucifix à quelques enfants, leur dit ce qu'ils avaient à faire et les envoya à sa place. C'était montrer à l'ennemi du genre humain le peu de cas qu'il faisait de lui. Les enfants prièrent, forcèrent le malade à baiser le crucifix et il fut délivré[2].

Le chapelet qu'il portait ordinairement au cou, raconte son catéchiste Jean d'Artiaga, servait aussi à opérer des guérisons. On le lui empruntait, il passait de malade en malade et était souvent longtemps avant de lui revenir. « A Punicale, dit le même témoin, il y avait beaucoup de malades. Ils appelaient à eux ledit Père François, se faisaient réciter un évangile, et ils étaient guéris. Il n'y eut bientôt plus que des gens en bonne santé dans la ville... J'ai vu au même endroit un disciple du Père qui fut rappelé à la vie par ses mérites et la miséricorde de Dieu, et de même un enfant et une femme qui étaient morts. Tous ces faits, dont je porte témoignage, je les ai vus

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 189.
2. Bartoli, *Asia*, l. I, n. 37.

de mes propres yeux... A Bembar (ou Vembar), j'ai ouï dire qu'il avait ressuscité un mort. Je lui ai demandé ce qui en était : il ne m'a pas répondu. Il attribuait à Dieu, non à lui-même, la gloire de ses œuvres divines[1]. »

Un de ces traits extraordinaires paraît avoir beaucoup frappé les contemporains. Trois témoins en parlèrent en 1556, et sept au moins en 1616. A Combuturé, un enfant s'était noyé dans un puits. Déjà on voulait l'ensevelir. Mais la mère, le prenant dans ses bras, supplia le saint de lui rendre la vie. Xavier pria, et l'enfant se leva vivant. Toute la foule alors de crier au miracle. Xavier essaya en vain de la faire taire ; bientôt l'événement était connu dans tout le pays[2].

Ces miracles nous sont connus par l'enquête de 1556. Mais le procès n'avait pas, il s'en faut, épuisé tous les souvenirs. Soixante ans après, quand il fut repris, de tous côtés arrivèrent des témoins, racontant, les uns ce qu'ils avaient vu de leurs yeux dans leur petite enfance, les autres ce qu'on répétait autour d'eux, dans leur entourage.

C'est l'histoire d'un pauvre infirme, couvert d'ulcères et mendiant, dont Xavier lavait les ordures et pansait les plaies. Un jour, par mortification, il but l'eau contaminée qui venait de lui servir, se mit en prière, et le mendiant fut guéri. « Cela, assure Gaspard de Miranda, Indien Paraver, « âgé de 78 ans et plus », je l'ai vu de mes yeux, un jour que je me trouvais avec Augustin de Pina. » Et Augustin de Pina, pour lors serviteur de Xavier, l'avait raconté à d'autres qui vinrent, sous serment, le redire aux enquêteurs. Le fait s'était passé au cap Comorin[3].

« Je n'ai pas connu le Père François Xavier, disait le Paraver Thomas Leam,... mais, il y a quelques années, j'allai au cap

1. *Process. 1556*. Baçaim, n. 3.

2. *Process. 1556*. Cochin, n. 4, 5, 13 ; *1626*, n. 78, 80, 82, 83, 85, 97, 98. — En 1616, le Paraver Jacques Fernandez (n. 98) âgé, disait-il, « de 76 ans et plus » (les Indiens n'ont souvent qu'une idée approximative de leur âge), assura sous serment qu'il avait vu le miracle de ses yeux. Souvenir d'enfance alors ; car, en lui donnant dix ans de plus qu'il n'en accusait, il n'aurait encore eu que 13 ans en 1543. — Le fait est enregistré dans la bulle de canonisation : mais la vérité matérielle de ce retour à la vie n'entraîne pas nécessairement la résurrection au sens rigoureux du mot. Il s'agit d'un noyé, et qui dira quelle est, dans ce cas, la limite entre la mort apparente et la mort réelle ? Reste que, pour ramener un noyé au sentiment, il ne suffit pas d'une prière et d'un signe de croix.

3. *Process. 1616*, n. 70, 71, 82, 87 ; — voir la bulle de canonisation.

Comorin, et là, causant avec d'autres Indiens, gens respectés et de confiance, l'entretien vint à tomber sur le Père François. L'un d'eux, vieillard de l'endroit, nous raconta qu'un jour, avec d'autres marchands, il venait en bateau du Coromandel. Près du cap, ils furent dépouillés par des pirates malabars. Avec eux était un soldat nommé Mendosa. Naufragé, mendiant, sans ressources, il alla trouver le Père Xavier et lui demanda la charité. Xavier fouilla dans sa poche pour y chercher quelque pièce de monnaie. Elle était vide. Pris de pitié, il s'écarta un instant, leva les yeux au ciel, se mit à genoux et pria; puis il revint, fouilla de nouveau dans sa poche vide et en tira la main pleine de 50 pièces, or et argent. « Cela, dit de son côté le vieux Gaspard de Miranda, je l'ai vu, et le Père, en remettant la somme au naufragé, lui dit : « Voilà ce que vous envoie la Providence[1]. »

« A Punicale, assurait le Paraver Thomas Vaz, maître François vint loger chez mon père, car il n'avait pas de maison à lui. Or mes parents n'avaient que trois filles, ils désiraient fort un garçon. Ils demandèrent au dit Père François de prier pour eux. « Confiance en Dieu, répondit-il; vous aurez un garçon. « — Oui, nous avons confiance, mais nous voudrions avoir un « billet signé de vous, quelques paroles du saint Evangile. » (C'est en effet une dévotion commune à la Pêcherie que de demander au prêtre des billets de ce genre, dans les maladies et nécessités, et on les porte attachés au bras ou au cou.) Le Père donna le papier, et mes parents eurent trois garçons. Je suis le troisième. J'ai vu souvent ce papier parmi ceux de la famille, et mon père me disait : « Gardez-le avec soin, car c'est après l'avoir obtenu de ce grand serviteur de Dieu que, par ses mérites et prières, j'ai pu avoir des garçons, toi et tes deux aînés[2]. »

L'Inde est le pays des serpents. Sur plus de deux cents espèces, on en compte trente-trois, dit-on, dont la morsure est venimeuse. Le *cobra capello,* ou serpent à lunettes, tue en moins d'un quart d'heure, et ce redoutable ennemi se glisse par-

1. N. 69 et 71. Un autre ajoute que ces pièces étaient d'un métal plus fin que les monnaies ordinaires. *Ibid.*, n. 97.
2. *Process. 1616*, n. 85. Cf. Cros, II, p. 395.

tout. Notre saint dut avoir plus d'une fois l'occasion d'intervenir en ces accidents. Un témoin de Manar, en 1616, Giralt de Miranda, prêtre indigène, disait : « Mon père, Antoine de Miranda, étant enfant, servait au Père François de compagnon dans ses catéchismes. Un jour, à Talle (Taley, près de Manapar), un autre serviteur du Père, tout à coup, tomba à terre mourant, la bouche écumante, et rendit l'âme. Il avait été mordu par un serpent. Aussitôt le Père lève les yeux au ciel, se met à genoux et prie. D'un peu de salive il mouille le pied de l'enfant, qui se lève sain comme auparavant[1]. »

Le témoin Thomas Paninguem, maître d'escrime, disait encore : « J'ai connu Antoine de Miranda, qui fut serviteur du Père Maître François et lui aidait à dire la messe. Il me racontait qu'allant de nuit pour certaine affaire à Combuturé, il fut mordu par un serpent venimeux. Aussitôt après, comme paralysé, il tomba et demeura là sans parole. On le trouva ainsi étendu et privé de sentiment. Averti, le Père Maître François ordonna qu'on lui portât Antoine; et, quand il fut là, sans parole ni sentiment, le Père pria avec tous les assistants. La prière finie, il mit avec son doigt un peu de salive sur le pied d'Antoine, à l'endroit mordu, et, au même instant, Antoine reprit ses sens, la mémoire, la parole et il se trouva guéri. Depuis, j'appris les détails de ce même fait de la bouche de plusieurs témoins oculaires[2]. »

Il y a trente ans, raconte un témoin de Manar, j'entendis un nommé Augustin de Payva, qui avait été serviteur de Maître François, parler ainsi : « A Pandacal, localité de la Pêcherie, je dormais, et un autre enfant avec moi, dans une paillotte. Un serpent très venimeux appelé *capel* (le cobra) mordit mon camarade qui mourut. Je ne m'en aperçus que le matin en me réveillant; car, appelant mon compagnon, comme il ne me répondait pas, j'allai à lui et le trouvai mort. Tandis que je me lamentais, je vis le serpent qui s'enfuyait. Je courus trouver le Père et lui annonçai le malheur. Lui, souriant, me dit : « Augustin, ce n'est

1. *Ibid.*, n. 95. Cf. Cros, II, p. 393.

2. Je cite la version du Père Cros, t. II, p. 392. Celle de la traduction latine des procès, que j'ai sous les yeux, est légèrement différente. Il se peut que, dans le souvenir des témoins, divers épisodes aient été confondus (*Process. 1616*, n. 68; cf. 89 et 90). Le prêtre André Vaz, indigène, dit tenir le fait des parents du miraculé (n. 89).

rien » ; et, allant au mort, il le prit par la main et l'enfant se leva en pleine santé comme s'il ne lui fût rien arrivé[1]. »

Tous ces faits, qui ont eu la Pêcherie pour théâtre, n'ont sans doute pas eu lieu dans le même temps, durant le premier séjour de François chez les Paravers. Mais plusieurs sont certainement de cette époque. Aussi quand, dans les derniers jours de 1543, il jugea utile au bien de sa mission de retourner un instant à Goa, il s'y trouva précédé par sa réputation de thaumaturge. On contait de lui des choses merveilleuses, non sans les exagérer ; si bien, remarque le Père Valignano, qu'on ne savait plus à quoi s'en tenir[2]. Plusieurs voulurent se renseigner auprès du saint lui-même. Cosme Anes, son ami, disait en 1557, au procès de Goa :

« Des gens revenant du Comorin avaient rapporté au Père Maître Diogo (de Borba) qu'un jour une foule s'en allait ensevelir un enfant bien connu, de famille noble. Pleurant et criant, elle s'arrêta devant ledit Père François, qui prit l'enfant par la main, et le fit lever vivant. Ledit Maître Diogo me le rapporta, affirmant qu'on lui avait donné la chose pour certaine. Il me proposa d'aller trouver ensemble le Père François et de lui demander ce qui en était. Je répondis que je n'oserais pas poser telle question ; à lui de le faire. Ce fut chose réglée. A quelques jours de là, ledit Maître Diogo me raconta ceci : « J'ai interrogé Maître François sur cet enfant ressuscité, lui disant : « Père Maître François, pour la gloire et louange de Dieu, di-« tes-moi ce qui s'est passé à propos de cet enfant que vous avez « ressuscité au cap Comorin. » Il rougit, m'embrassa en riant et me dit : « *Bone Deus !* Père Maître Diogo, moi, ressusciter un « mort ? Moi pécheur ? Ces hommes apportaient cet enfant, mais il « venait vivant. Je lui ai parlé, je lui ai dit de se lever au nom « de Dieu, et il s'est levé. Et ce peuple de s'étonner ! » Ledit Maître Diogo me déclara : « N'en doutez point. Le Père Maître « François, par la grâce de Dieu, a ressuscité cet enfant qui était « bien mort. » ... Pour moi, conclut Cosme Anes, je tiens pour incontestable ce que m'a raconté Maître Diogo, aussi incontes-

1. Cros, II, p. 392. Au lieu de *Pandacal*, c'est peut-être *Punicale* qu'il faut lire.
2. *Mon. Xav.*, p. 50.

table que si j'en avais été le témoin. Telle fut en effet la vie de François, telle fut sa mort, que, de sa part, des faits de ce genre n'avaient rien qui dût étonner[1]. »

De même, un peu plus tard, Antoine Diaz s'en allait de Goa à Cochin, en même temps qu'Antoine Cardoso, secrétaire d'Etat dans l'Inde. « Je vis Cardoso, dit-il, demander au Père Maître François ce qui en était de cet enfant qui, noyé dans un puits, et inanimé, avait été par lui, Père Maître François, ressuscité, à ce qu'on disait. Et le Père lui répondit : « C'est vrai, j'ai dit un évangile sur cet enfant : il n'était pas mort, mais vivant. » Il n'empêche que j'ai entendu affirmer par d'autres que l'enfant était bel et bien mort, et que le Père, avec l'aide de Dieu, l'avait ressuscité[2]. »

Ces pieuses indiscrétions semblent avoir eu un résultat fâcheux. Le *Santo Padre* n'étalait pas ses miracles ; ses lettres pourtant en avaient laissé entrevoir quelque chose. Bientôt il s'enveloppera d'un silence absolu. Il ne racontera plus rien en ce genre, même pour l'attribuer à la foi des miraculés. Ses contemporains ne seront pas sans noter cette attitude, et ils l'expliqueront par un calcul d'humilité. Le Père Polanco, qui, à Rome, rédigeait sa chronique sur les lettres qui lui venaient de tous côtés, écrivait à la date de 1548 : « On rapportait du Père François de nombreux miracles, mais lui, les dissimulait[3]. » « J'ai connu le Père François aux Indes, à Malacca, ailleurs encore, disait en 1556, Christophe Carvalho, sénateur de Cochin... Il a fait de nombreux miracles chez les idolâtres; mais il ne voulait pas les publier, il suppliait qu'on n'en parlât pas[4]. » Plus tard, en 1593, recueillant à Goa de nombreux souvenirs, le Père Sébastien Gonçalvez écrira : « François dissimulait son don des langues, attesté cependant par plusieurs témoins[5]. »

III. — *Voyage à Goa* (décembre 1543-janvier 1544).

Il y avait un an que Xavier travaillait à la Pêcherie. Il était toujours seul, avec ses trois élèves indiens. La chrétienté ce-

1. *Process. 1556*, Goa, n. 4.
2. *Ibid.*, n. 7.
3. *Chronicon*, t. I, p. 545.
4. *Process. 1556*, Cochin, n. 10.
5. Cros, t. I, p. 313.

pendant augmentait par l'afflux continuel des néophytes. Le travail devenait écrasant. Le gouverneur pourtant avait promis au missionnaire qu'aussitôt arrivés à Goa, Paul de Camérino et Mansilhas lui seraient envoyés[1]. Les mois passaient et les deux Pères ne paraissaient pas.

Lui cependant, pour assurer la persévérance immédiate de ses chrétiens et ne pas retomber dans l'erreur de ses prédécesseurs, avait ébauché une première organisation religieuse : « Partout, dit-il, je laisse en partant quelqu'un qui poursuive l'œuvre commencée (un *cànacapole*, catéchiste et surveillant). Dans tous les villages, je dépose une copie des prières. A ceux qui savent écrire, j'enjoins d'en multiplier les exemplaires, de les apprendre par cœur, de les réciter tous les jours. Je règle que, le dimanche, tous se réuniront pour les réciter, et je charge quelqu'un d'y veiller[2]. »

C'était quelque chose, mais il fallait mieux, il fallait des prêtres. Il se décida donc à laisser quelques mois ses néophytes à la garde de Dieu. Suivi de quelques jeunes Paravers qu'il destinait au sacerdoce, il partit, et, en décembre 1543, il était à Goa[3].

Dans quel état trouva-t-il la cité ? Elle sortait d'une série de jours mauvais. Une épidémie, le choléra peut-être, avait décimé la population. L'on avait eu douze, quinze et vingt décès par jour. Les cloches de la cathédrale, l'unique paroisse, ne cessaient de sonner le glas, et le gouverneur avait fini par interdire les sonneries qui terrifiaient les habitants. Pour faciliter

1. *Mon. Xav.*, p. 258.

2. *Mon. Xav.*, p. 285, 286. Cette organisation fut complétée dans la suite. Le *canakapillai*, catéchiste, surveillant et censeur, président des réunions religieuses, percepteur des revenus, était payé par la misssion. Il avait sous lui : les *mourdoums* (majordomes) chargés de présider certaines fêtes : ils étaient deux, nommés par les notables (*urars*), non payés, et alternant de six mois en six mois ; — les *altaricatars*, sacristains et chantres, sous un *annávi*, chef de musique ; — le *melingi*, sorte de bedeau ; — le *presenti*, dont la charge durait un an, et qui était chef d'une congrégation. Entre cette hiérarchie et celle de la caste, il y avait souvent rivalité, d'autant plus qu'elle tendait à devenir héréditaire dans les familles. Lui-même, Xavier, nous le verrons, se défiait beaucoup des chefs de village, ou *patangatins*, mal guéris de leur paganisme, et il leur opposait volontiers ses catéchistes mieux formés et plus obéissants. Les autres charges, si elles ne furent pas instituées par lui, le furent par ses successeurs immédiats (Détails fournis par un missionnaire du Maduré).

3. *Process. 1556*, Goa, n. 7.

le travail des prêtres, l'évêque avait organisé trois autres paroisses. L'épidémie passée, la ville avait repris son train de vie habituel[1].

Xavier eut la joie de constater que le collège de la Sainte-Foi avait progressé pendant son absence. L'année 1543 avait été heureuse pour l'œuvre de Diogo de Borba. Quelques jours seulement après le départ de Maître François pour la Pêcherie, 20 octobre 1542, Paul de Camérino et François Mansilhas étaient enfin arrivés, et immédiatement s'étaient mis au service du séminaire[2]. Le public prenait grand intérêt à la maison.

L'annaliste Corréa y admirait tout, les dortoirs, le réfectoire, la bonne nourriture, la piété des enfants. Un mot revient plusieurs fois sous sa plume : ils chantent l'office à deux chœurs « comme des moines ». Le 25 janvier, fête de la conversion de saint Paul, l'église fut consacrée. La ville entière prit part à la cérémonie. La noblesse portugaise, le gouverneur en tête, y assista. Toutes les cloches de Goa sonnèrent. Les petits clercs noirs de la maison firent les frais de la musique. A la messe, l'évêque fut assisté par deux indigènes, diacre et sous-diacre. Maître Diogo donna le sermon[3]. L'œuvre était donc prospère. Xavier, la retrouvant après un an d'absence, lui rendait ce bon témoignage :

« Les élèves sont déjà nombreux, parlant diverses langues, et tous nés de parents infidèles. Dans ce collège, où déjà une bonne partie des bâtiments est achevée, beaucoup étudient le latin, d'autres apprennent à lire et à écrire. Micer Paul est avec les étudiants. Il leur dit tous les jours la messe et les confesse, il ne cesse de les former à la vie spirituelle. Il s'est chargé aussi du matériel nécessaire à leur entretien. La maison est vaste : il y peut tenir plus de 500 étudiants. Les rentes sont suffisantes, les aumônes viennent nombreuses. Le gouverneur favorise largement l'établissement. Tout chrétien doit rendre grâces à Dieu de cette fondation sainte. Avant peu d'années, je l'espère de la miséricorde de Dieu Notre-Seigneur, le nombre

1. Corréa appelle cette maladie le *moryxy* (*Lendas*, t. IV, p. 288). Or un médecin portugais du XVIe siècle désigne le choléra par le mot *mordechi* (*Gr. Encycl.*, *Choléra*). C'est peut-être le même mot. — Cf. NAZARETH, *Mitras*, p. 26.

2. CROS, *Vie*, t. I, p. 228, note.

3. CORREA, t. IV, p. 290.

des chrétiens aura beaucoup grandi, l'Eglise aura dilaté ses limites, grâce aux élèves de ce collège[1]. »

Mais ce progrès même allait gêner Xavier dans ses plans. Il était venu chercher du secours; il comptait emmener avec lui ses deux compagnons. Il fallait cependant se rendre à l'évidence, et donner au séminaire l'aide dont il avait besoin. Paul de Camérino resta. Quant à Mansilhas, Xavier ne voulait se décharger sur nul autre du soin de lui faire faire son noviciat. Du reste, trop ignorant pour rendre service dans un collège; il partit donc avec le missionnaire.

D'autres ouvriers s'étaient mis sous ses ordres, sur lesquels nous avons peu de renseignements : un prêtre espagnol, Jean de Lizano[2], et un prêtre indigène, peut-être ce François Coelho dont le nom revient plusieurs fois sous sa plume[3]. Il y avait même un laïque[4], Jean de Artiaga, ancien soldat[5], qui ne put supporter jusqu'au bout la rude vie que menait l'apôtre, mais qui, au procès de 1556, fit sur son ancien maître une déposition intéressante. Il se donna pour témoin oculaire de plusieurs miracles notables, rapporta ce que disait le prêtre Lizano sur l'exquise chasteté du saint qu'il avait souvent confessé, fournit quelques détails sur l'existence mortifiée et laborieuse de Xavier, et termina par ces mots candides : « A mon avis, il avait encore beaucoup d'autres vertus plus intéressantes encore, mais je suis trop ignorant pour les discerner et les décrire[6]. »

La chère chrétienté allait donc avoir maintenant un supérieur, des prêtres, des interprètes, des catéchistes. A ces derniers, il fallait un traitement. Le gouverneur, peut-être inspiré par Xavier, eut une idée originale. Tous les ans on payait à la reine de Portugal une redevance de 400 *pardaos* d'or, « *para os chapims da Raihna*, pour les escarpins de la Reine ». François se chargea de proposer à la pieuse épouse de Jean III, de renoncer à ce tribut en faveur des *canacapoles ;* il lui écrivit une

1. *Mon. Xav.*, p. 297.
2. *Mon. Xav.*, p. 210, 354, 397, etc.
3. *Hist.*, p. 321, 324, 336.
4. Plusieurs laïques, d'après le Père de Sousa, I, p. 33. — Parmi eux était peut-être ce licencié, Jean Vaz, dont nous aurons plusieurs fois à parler.
5. *Mon. Xav.*, p. 310, note.
6. *Process. 1556*, Baçaim, n. 3.

lettre dont il nous reste cette phrase : « Les petits chrétiens, fils et petits-fils de païens, élevés, grâce à cette largesse, vous seront meilleurs escarpins, et plus sûrs que tous les autres, pour arriver au ciel[1]. »

1. Tursellini, l. II, ch. 8 ; — Cros, I, p. 236, note. Il s'agit vraisemblablement de ce qu'on prélevait sur la pêche des perles en retour de la protection accordée aux pêcheurs durant leur travail. Une partie était réservée à la reine. Ce serait l'origine de ces revenus provenant de la pêche sur lesquels pendant longtemps vécurent les églises de la côte, revenus que parfois les capitans portugais cherchaient à s'approprier.

CHAPITRE IV

CHEZ LES PÊCHEURS DE PERLES (*suite*)

I. — *Le courrier de janvier 1544.*

Le court séjour de François à Goa fut marqué par une grande consolation. Une lettre de saint Ignace, la première qui lui arrivait de Rome, lui avait été remise. Ecrite deux ans auparavant, janvier 1542, partie de Lisbonne en mars, elle n'était parvenue à Goa qu'en novembre 1543, et, disait Xavier, « Dieu sait quelle joie avec elle[1] ! » Il apprenait enfin que son Père avait été élu général de la Compagnie[2], et que ses anciens compagnons présents à Rome avaient prononcé avec lui leurs vœux solennels[3]. A son tour de se lier à sa vocation par un engagement définitif. Nous ne savons à quelle date il le fit. Ce dut être à Goa, entre les mains de l'évêque, durant les quelques semaines qu'il passa loin de la Pêcherie[4]. L'original de la profession fut envoyé à Rome[5]. Jusqu'à la fin de sa vie, le saint garda, dit-on, sur son cœur, dans un sachet, une signature de saint Ignace, une parcelle des reliques de saint Thomas et la formule de ses vœux[6].

Toutes ses affaires réglées, François, qui avait hâte de revoir sa mission, repartit. Dans le courant de janvier 1544, il était à Cochin. La flotte royale allait appareiller pour l'Europe. C'était le moment de rédiger sa correspondance.

A la reine, il recommanda ses catéchistes, et, au roi, les

1. *Mon. Xav.*, p. 279.
2. 9 avril 1541.
3. 22 avril.
4. Cros, t. I, p. 246 (P. Sébastien Gonçalvez).
5. *Epistolae mixtae*, t. I, p. 98.
6. Cros, *loc. cit.*

chrétiens de Socotora. Le roi pouvait, disait-il, sans plus de frais, enjoindre à la flotte de croiser parfois dans les parages de l'île. Il n'en faudrait pas plus pour mettre à la raison le tyran musulman qui opprimait les pauvres chrétiens[1]. Ces deux lettres sont perdues; mais il nous reste la longue épître destinée aux Pères de Rome et qu'il savait devoir être communiquée à toute la Compagnie.

Il y racontait ses travaux au cap Comorin. Tout à coup il s'interrompt. Au moment où il écrit, il revient dans sa mission, préoccupé de l'immense travail qui s'impose et du petit nombre des ouvriers. Tant d'âmes périssent ici, et, en Europe, tant de gens d'Eglise vivent inutiles! Sa pensée se reporte vers les universités. « Que de fois, s'écrie-t-il, l'envie m'a pris d'aller à travers les écoles, là-bas, et, à grands cris, comme hors de sens, dans cette université de Paris, en pleine Sorbonne, de crier à ces docteurs qui gardent pour eux leur science, combien d'âmes ici manquent leur ciel et vont en enfer par leur négligence à eux! Tandis qu'ils étudient les lettres, que ne songent-ils à étudier le compte que Dieu leur demandera de leur talent? Ils se laisseraient toucher... ils chercheraient dans les Exercices spirituels la volonté de Dieu... ils lui diraient : « *Domine ecce adsum, quid me vis facere? mitte me quo vis, et si expedit, etiam ad Indos*[2]. » J'avais presque pris la résolution d'écrire à l'Université de Paris, au moins à notre maître de Cornibus et au docteur Picard[3], qu'il y a des millions et des millions d'infidèles qui se feraient chrétiens si les ouvriers ne manquaient pas; pour qu'ils se missent à découvrir et à favoriser les personnes qui *non quaerunt quae sua sunt, sed quae Jesu Christi*[4]. »

1. ORLANDINI, *Hist. Soc. Jesu*, p. I, l. III, n° 88.

2. « Seigneur, me voici, que voulez-vous que je fasse? Envoyez-moi où vous voulez, et s'il le faut, même aux Indes. »

3. Maître Cornet, cordelier, grand prédicateur, qui en plusieurs occasions prit à Paris la défense des Jésuites. — François le Picart, docteur en théologie, autre ami de la Compagnie (POLANCO, I, p. 94. *Epist. Mixtae*, I, p. 69).

4. *Mon. Xav.*, p. 286. « Ceux qui cherchent non leurs intérêts, mais ceux de Jésus-Christ. »

Cette lettre à l'université de Paris fut-elle jamais écrite? Un conseiller et auditeur de Navarre, qui pour lors étudiait à Paris, Jean de Rada, affirme l'avoir lue et s'en être procuré une copie. Beaucoup d'autres en avaient fait autant (*Mon. Xav.*, p. 303, note). Que sont devenues ces copies? N'y a-t-il pas eu confusion? N'a-t-on pas pris pour lettre à l'université la lettre aux Pères de Rome qui fut imprimée à Paris vers ce temps-là?

Il est intéressant de noter que, cent ans plus tard, le bienheureux Jean Eudes, au cours

Ces plaintes échappées à son cœur d'apôtre, Xavier revient un instant à son récit. Il parle du gouverneur, du collège, des brahmes. Puis, une seconde fois, il s'interrompt ; c'est pour faire une confidence et revenir au sujet qui lui tient à cœur : « Je n'ai plus rien à vous écrire sur ces pays, si ce n'est qu'elles sont grandes les consolations que Dieu Notre-Seigneur communique à ceux qui vont parmi les infidèles pour les convertir à la foi de Jésus-Christ. S'il y a une joie en cette vie, c'est bien celle-là qu'on peut désirer. Il m'arrive souvent d'entendre dire à une personne qui vit parmi les infidèles : O Seigneur, faites trêve à vos consolations. Ou, puisque votre infinie bonté et miséricorde veut les répandre, appelez-moi à votre sainte gloire. Car c'est une grande souffrance que de vivre sans vous, une fois que vous vous êtes communiqué intérieurement à votre créature... Oh! si ceux qui étudient se donnaient autant de mal pour se disposer à jouir de pareilles joies qu'ils s'en donnent nuit et jour pour acquérir la science! Oh! si le plaisir que l'étudiant cherche à comprendre ce qu'il étudie, il le cherchait à enseigner au prochain la science de ce qui est nécessaire pour connaître et servir Dieu, comme il serait consolé, comme il serait prêt au jour où il faudra rendre ses comptes, lorsque le Christ lui dira : « *Redde rationem villicationis tuae* [1]. »

Arrivé au terme de sa lettre et sur le point de conclure, Xavier ne peut maîtriser le flot de charité qui gonfle son cœur. Tous les sentiments à la fois font explosion, retours vers le passé, humilité, conviction de son néant, reconnaissance pour les bienfaiteurs de la Compagnie. Sa meilleure joie est de se rappeler le temps où il vivait avec ses frères d'Europe. Mais il en a si mal profité! Du moins ils prient pour lui, et la grande grâce qui lui vient par eux, c'est de connaître l'infinie multitude de ses péchés. Une autre joie c'est de voir la Compagnie confirmée par

de ses missions de Normandie, poussa le même cri de détresse (oct. 1641) : « Que font à Paris tant de docteurs et tant de bacheliers pendant que les âmes périssent par milliers faute de personnes qui leur tendent la main pour les retirer de la perdition et les préserver du feu éternel ? Certainement, si je m'en croyais, je m'en irais à Paris crier dans la Sorbonne et dans les autres collèges : Au feu ! au feu de l'enfer qui embrase tout l'univers ! Venez, messieurs les docteurs ; venez, messieurs les bacheliers ; venez, messieurs les abbés ; venez, messieurs les ecclésiastiques, nous aider à l'éteindre. » H. Joly, *Le Vén. J. Eudes* (*Les Saints*), 1907, p. 63.

1. P. 293. « Rendez compte de votre administration. »

le pape, et manifestés au grand jour les secrets révélés par Dieu à son serviteur Ignace, « notre Père ». Aussi quelle gratitude pour le cardinal Guidiccioni dont Dieu s'est servi en cette occasion! Il ne sait plus le nombre de messes qu'il a dites pour lui. Toutes ses messes, croit-il, sont à son intention. Mais il faut qu'on lui écrive le bien que Sa Seigneurie Révérendissime fait dans l'Eglise. Dieu veuille enfin, après avoir réuni, puis séparé ses serviteurs ici-bas pour sa gloire, les réunir encore, et pour toujours, au paradis. « Pour mériter cette grâce, conclut-il, prenons pour intercesseurs et avocats toutes les saintes âmes d'ici qui, baptisées par mes mains, ont été, avant de perdre leur innocence, prises par Notre-Seigneur dans sa sainte gloire. Je crois qu'il y en a plus de mille. A toutes, je demande de nous obtenir de Dieu Notre-Seigneur la grâce, tant que durera notre exil, de connaître et de sentir en nos cœurs sa sainte volonté et de l'accomplir parfaitement.

« De Cochin, le 15 janvier 1544.

« Votre très aimant frère en J.-C.

« FRANCISCO[1]. »

La lettre de François, partie en janvier, dut arriver à Lisbonne six ou sept mois plus tard, et sans retard être expédiée à Rome.

Il s'en fit aussitôt des copies pour les maisons de la Compagnie, pour les amis et les bienfaiteurs. Déjà les précédentes avaient commencé à circuler[2]. On les lisait à la cour de Portugal; Jean III voulut faire partager son édification à ses voisins, les princes espagnols. La grande lettre de Maître François fut lue du haut des chaires. « Les auditeurs, nous dit-on, voyant chez le missionnaire tant d'ardeur apostolique, rougissaient de

1. P. 294-295.

2. Elles étaient parvenues à Lisbonne à la fin de 1543. Le cousin de Xavier, Etienne de Eguia, était alors occupé à régler ses affaires de père de famille à Estella, avant d'aller rejoindre son frère Jacques à Rome. François de Rojas lui écrit de Lisbonne, 30 janvier 1544 : « J'ai dû, faute de messager, retarder la joie que vous donnera en N.-S., je le sais, la lecture des lettres de Maître François. » (*Ep. Mixtae*, t. I, p. 156. Cf. CROS, I, p. 246.)

leur vie tiède ou coupable[1]. » Le Père Araoz écrivait à Rome que Xavier ne faisait pas moins de bien en Espagne et en Portugal par sa lettre, qu'aux Indes par sa prédication[2]. Le duc de Gandie, François de Borgia, communiquait au Père Jacques Miron son admiration pour tant de merveilles[3]. Grâce à ces lettres, la Compagnie était connue, appréciée dans la péninsule et le bienheureux Pierre Le Fèvre, témoin de ce mouvement, disait à saint Ignace : « On nous connaît maintenant dans toute l'Espagne. Là où personne n'avait entendu parler de nous, ou bien où l'on ne nous jugeait que d'après des calomnies venues de Rome, aujourd'hui, grâce à Dieu, il n'y a pas d'endroit, palais ou prison, cour ou hôpital, il n'y a pas de personne, riche ou pauvre, noble ou non, savante ou ignorante, femme ou enfant, qui ne sache ce que nous sommes, ce qu'est notre manière de vivre et l'objet de notre institut[4]. »

Un de ceux que, vers ce temps-là, Xavier, par ses lettres, attirait à la Compagnie, nous a lui-même raconté sa curieuse vocation. Etudiant à Paris, Jérôme Nadal avait connu Ignace, Lainez, Salmeron, Bobadilla, et sans doute aussi François Xavier. Les disciples d'Ignace avaient essayé de le gagner. « Lainez vint chez moi. Je lisais Théophylacte. Il me parla du sens mystique des Ecritures. Je n'y compris rien. Le Fèvre ne fut pas plus heureux. Mon confesseur, le Père Miona, me poussait vers Ignace. Je lui répliquai : « Comment, vous n'êtes pas *iniguiste*[5], et vous cherchez à faire de moi un *iniguiste!* » Lui aussi, le saint eût voulu inspirer à Nadal le goût de la vie parfaite. Mais l'étudiant se défiait. Ignace un jour lui lisait une lettre qu'il envoyait à un sien neveu pour le détacher du monde. Nadal montra son Nouveau Testament. « Voilà mon livre à moi; vous, je ne sais

1. ORLANDINI, l. V, n° 6, 65 ; — ASTRAIN, t. I, p. 250, note ; — POLANCO, I, p. 161. Cf. *Précis historiques*, 1886, p. 528 (lettre du P. Ribadeneira à S. Ignace).

2. *Epistolae Mixtae*, t. I, p. 225.

3. Lettre citée par le P. B. ALCAZAR, *Chrono-Historia de la Prov. de Toledo*, Madrid, 1710, t. I, p. 48. Cette lettre est-elle authentique ? On ne la trouve pas dans l'édition des lettres de Borgia publiées dans les *Monumenta historica S. J.* Elle contient de curieuses réflexions sur ces nombreuses conversions opérées, *sans miracle*. Ce trait ne prouverait qu'une chose : en 1545, la réputation du thaumaturge n'avait pas encore passé les mers.

4. P. Joseph BOERO, *Vita del beato Pietro Fabro*, Rome, 1873, p. 178.

5. Le fondateur de la Compagnie avait reçu au baptême le nom d'*Inigo*. Celui d'Ignace, apparait dans ses lettres en 1537 (ASTRAIN, I, p. 2, 3). — Miona avait été confesseur du saint à Alcala. Il entra dans la Compagnie en 1544.

pas où vous allez. Ne parlons plus de tout cela, et laissez-moi en paix. » Ce fut fini. On se sépara, et Nadal oublia ses condisciples de Paris.

Dix ans passèrent. Dieu, qui l'appelait, ne lui laissait pas la conscience en paix. Il cherchait quelle pouvait être la volonté divine à son égard, mais la volonté divine se cachait. « Je me rappelle les souffrances de mon âme, elles étaient sans relâche. Plus de confiance dans l'étude, impossibilité de prêcher, maux d'estomac, maux de tête. J'étais à charge à moi-même. Nulle part le repos et la consolation. Pendant sept ans, j'ai vécu dans mon pays sans un jour, sans une heure, que dis-je? sans un moment qui n'ait eu ses anxiétés, ses troubles, ses souffrances. J'étais triste; mes amis s'étonnaient, me croyaient devenu misanthrope. Toujours entouré de médecins et de remèdes. »

Et il continue dans ses Mémoires la triste peinture : ennuis, insuccès de prédicateur et de conférencier, difficultés de famille, obscurités sur la voie à suivre. Serait-il ermite? Réunirait-il autour de lui des prêtres pour travailler ensemble à la gloire de Dieu? « J'étais flottant. Je cherchais le repos ; le repos me fuyait parce que je fuyais à l'appel de Dieu. Mais Dieu, suavement et miséricordieusement, prit un détour. Un ami de Rome m'envoya copie d'une lettre de Maître François Xavier, où cet admirable Père raconte les merveilleux fruits produits par Dieu dans les âmes, et rend grâces de ce qu'il lui est donné de voir la Compagnie de Jésus approuvée par le Siège Apostolique. Cela m'éveilla comme d'un long sommeil. Je me rappelai Ignace et mes rapports avec lui ; tout ému, je frappai de la main sur la table : « Pour « le coup, cela, c'est quelque chose. » C'était comme la suite de mon entretien d'autrefois avec Ignace. Je reconnus la grâce de Dieu, et décidai d'aller à Rome[1]. » Nadal entra dans la Compagnie, et fut pendant plusieurs années le bras droit du fondateur, dans l'organisation de son ordre.

En ce temps-là quelques Pères habitaient à Paris, au collège des Lombards[2]. La grande lettre de 1544 parvint jusqu'à eux. Peu après elle était traduite en français avec deux autres de

1. *Epist. P. Nadal*, t. I, p. 11, 12 (*Mon. Hist. Soc. Jesu*).
2. H. Fouqueray, *Hist. de la Comp. de Jésus en France*, t. I, p. 133 et suiv.

1542, et publiée. Détail intéressant, l'*imprimatur* fut donné par Jacques Govéa, celui-là même qui, dans son collège de Sainte-Barbe, avait assisté à la naissance de la Compagnie, et à l'initiative duquel Xavier, l'ancien *barbiste*, devait d'être aux Indes[1].

On aimerait à savoir si l'appel de Maître François aux docteurs et bacheliers de l'université fut entendu, et quels effets apostoliques produisirent ses lettres ardentes. Le Père Pascase Broët, un peu plus tard, écrira de Paris que les amis de la Compagnie étaient friands des lettres venues des Indes[2].

D'ores et déjà, les Jésuites d'Europe profitaient de la popularité qui commençait à s'attacher à ceux des missions. Mais nous ne voyons pas que, à cette date, dans les vieilles écoles du « pays latin », se soit produit le moindre mouvement vers l'évangélisation des infidèles. Il n'en est pas tout à fait de même dans la péninsule. Vers ce temps-là, un Dominicain portugais que nous retrouverons bientôt à Goa, le Père Jacques Bermudez, s'occupait de faire reprendre à ses confrères le chemin de l'Orient. De même qu'au couvent de Salamanque s'organisait une sorte de séminaire pour les missions du nouveau monde espagnol, lui, à Lisbonne, fondait la « congrégation de Sainte Croix des Indes orientales » qui devait bientôt former aux pays d'outre-mer une province autonome[3]. Les lettres de François Xavier furent-elles pour quelque chose dans ce renouveau de l'esprit apostolique ? Rien ne nous autorise à l'affirmer. Mais il faut noter la coïncidence. Il est certain qu'au milieu du XVI[e] siècle, sur les vieux ordres apostoliques, un souffle nouveau passa, qui rajeunit le zèle.

1. Le petit volume a pour titre : « *Copie dunne lettre missive envoiée des Indes, par monsieur maistre François Xavier frère treschier en Ihesuchrist de la société du nom de Ihesus à son prévost monsieur Egnace de Layala et à tous ses frères estudians aux lettres à Romme, Pavie, Portugal, Valence, Coulogne et à Paris. Item deux aultres épistres faictes et envoiées par le dict seigneur Maistre François Xavier à son prévost et frères très chiers en Ihesuchrist de la société du nom de Ihesus l'une de la cité de Goa et l'autre de Tatucurum.* On les vend à Paris à l'enseigne des Porcellets devant le collège des Lombards, chez Jehan Corbon, avec privilège, 1545. » — Le privilège est du 21 janvier 1545. Ce recueil contient les lettres du 15 janvier 1544, du 20 sept. 1542 et du 28 oct. 1542, écrites à Cochin, Goa et Tuticorin. Un exemplaire se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris, sous la cote O[2] K. 493.

2. *Epistolae*, p. 76, 80, lettres de 1552 (*Mon. Hist. Soc. Jesu*).

3. André MARIE, O. P., *Missions dominicaines en Extrême-Orient*, t. I, p. 83.

II. — *Les collaborateurs.*

Au mois de février 1544, saint François Xavier était rentré dans sa chrétienté. Il reprenait sa vie de dévouement obscur, la même que nous avons décrite, à cette différence près qu'il n'était plus seul, et qu'il allait pouvoir étendre son action.

A chacun de ses compagnons, prêtres, clercs ou laïques, il assigna sa tâche, et problablement, car c'était sa coutume, il remit un petit mémorial, règlement de vie intérieure et d'apostolat[1]. Il entretenait avec eux une correspondance suivie, encourageant, redressant, et, au besoin, sachant parler raide. Malheureusement, de ces billets au jour le jour qui eussent été si intéressants, nous ne possédons que ceux qu'il adressait à François Mansilhas pendant les années 1544-1545[2]. Ils sont au nombre de vingt-six.

Lettres précieuses entre toutes. D'autres sont plus éloquentes, plus riches de doctrine ascétique ou d'anecdotes; celles-là sont de simples avis écrits à la hâte. Nulle part Xavier ne se dévoile avec plus d'abandon, bon et ferme, tendre et attristé, préoccupé, avec une pointe de découragement à certaines heures. Nous le voyons aller et venir d'une chrétienté à l'autre, s'occuper des moindres détails, plaisanter doucement quelquefois, s'indigner, s'attendrir, faire des projets et des confidences, réclamer des nouvelles, exiger des rapports détaillés, blâmer, encourager, redresser. Il lui arrive de prendre la plume deux fois dans une journée pour compléter, corriger, insister, à mesure que les nouvelles se succèdent. C'est bien, selon l'heureuse expression du Père Cros, « le journal de ses sollicitudes apostoliques[3] ».

Mansilhas était homme de bonne volonté. Tant qu'il fut sous la direction paternelle du saint, il travailla et fit du bien. Pour le moment, il n'est pas encore prêtre ; on en est à se demander s'il le sera jamais, car la science lui fait trop défaut, même pour ces pays-là. Mais il est catéchiste, il baptise, enseigne les prières, ensevelit les morts. La tâche est rude, et il lui arrive de perdre

1. *Mon. Xav.*, p. 313, 845, etc.
2. Lettres 18 à 45 pour 1544, et 50 pour 1545. Les lettres 29, 42, 45, 51 sont à négliger comme compositions factices. *Mon. Xav.*, p. 966, 965. Cros, II, xxxi, xxxii.
3. *Vie*, t. I, p. 247.

cœur, de s'impatienter, de se mettre en colère. Ces Paravers sont l'indolence même, lents à comprendre, prompts à oublier, retournant sans cesse à leurs superstitions. Le raisonnement n'a aucune prise sur eux : ils avouent tout ce qu'on veut et, quand il faut en venir à la pratique, on se heurte à cette fin de non-recevoir : « Nos pères ont fait ainsi, nous ferons comme eux. » Et Xavier, qui les connaît, écrit à son disciple : « Souvenez-vous de ce que je vous ai laissé par écrit. Priez Dieu qu'il vous donne une grande patience. Vous êtes en purgatoire, à expier vos fautes. De la part de Dieu, c'est une précieuse miséricorde que de vous faire expier vos péchés dès cette vie[1]. »

Une vingtaine de jours après : « Je vous en prie, avec ces gens, soyez comme un bon père avec de mauvais fils. Pas de découragement, quel que soit le nombre des misères dont vous êtes témoin. Dieu, qu'ils offensent, qui pourrait les punir, et ne les punit pas, ne leur refuse pas ce qui est nécessaire à leur subsistance ; et il pourrait le leur enlever. Pas de découragement. Vous ferez plus de bien que vous ne croyez. Si vous ne faites pas tout celui que vous voudriez, contentez-vous de celui que vous faites, puisqu'il n'y a pas de faute de votre part[2]. »

Six jours se passent. Mansilhas a repris courage, et Xavier lui dit : « Mon très cher frère en Jésus-Christ, vous m'avez écrit que vous vivez consolé : c'est pour moi une grande consolation. Puisque Dieu se souvient de vous, souvenez-vous de lui, en persévérant à faire ce que vous avez commencé. Rendez-lui grâces de vous avoir appelé à un emploi aussi noble que le nôtre[3]. » Et il revient sur le conseil déjà donné : « Je vous en prie, et j'insiste, avec ces gens, je dis avec les chefs tout comme avec le peuple, soyez affectueux. Si le peuple vous aime, s'il est bien avec vous, Dieu en sera grandement servi. Sachez supporter leurs faiblesses en toute patience, songeant que, s'ils ne sont pas bons maintenant, ils le seront un jour[4]. » Se faire aimer, c'est un point qui lui tient au cœur ; il écrit encore le

1. *Mon. Xav.*, p. 310. Cf. Perrin, *Voyage*, t. II, p. 96.
2. P. 311.
3. P. 313.
4. P. 313-314.

27 mars : « Traitez-les toujours avec beaucoup d'amour, faites tout pour qu'ils vous aiment[1]. »

Il est à croire que le disciple fut fidèle aux avertissements, et plus encore aux exemples du saint; car Xavier ne touche plus qu'une fois à cette question de la bonté, et c'est pour y ajouter une restriction nécessaire. « Pour rien au monde, pas de mauvaise humeur avec ces gens, quelque ennuyeux qu'ils soient. Si vous vous voyez tellement accablé de travail qu'il vous soit impossible de faire face à tout, faites ce que vous pouvez, et soyez content. Rendez grâces au Seigneur d'être en un pays, où, quand même vous voudriez être oisif, vous ne le pourriez pas, tant vous avez à faire, et toujours pour le service de Notre-Seigneur. Soyez toujours patient. Mais s'il en est avec qui vous n'arrivez à rien par la bonté et qu'il faille châtier, c'est encore là une œuvre de miséricorde, châtiez-les[2]. »

C'est un travail énorme qu'il exige des siens, un dévouement sans relâche aux besoins corporels et spirituels des Indiens. Le missionnaire ne fait jamais de bien longs séjours dans sa *ramada*, le hangar en planches, boue et feuilles de palmier, qui lui sert d'abri et d'église. Sans cesse il est en route, allant d'un bourg à l'autre. A cela, bien des avantages. Il est dangereux pour le missionnaire de rester en contact trop continu avec les indigènes. Facilement le respect se perd. Il faut donc tenir les fidèles à une certaine distance et empêcher les familiarités indiscrètes. Mais surtout, par ce labeur sans interruption, l'on excite la bonne volonté des néophytes et l'on supplée au petit nombre des ouvriers. Donc, « je vous recommande de ne pas avoir de résidence fixe, mais d'aller toujours à droite et à gauche, comme je faisais moi-même quand j'étais là où vous êtes, et comme je fais encore ordinairement, sauf pour le moment où je suis sans interprète. Voyez la vie que je mène, et les pratiques que je suis. Je baptise les enfants, pour cela je n'ai pas besoin d'interprète, et les pauvres n'en ont pas besoin pour me faire comprendre leurs nécessités ; il me suffit de les voir[3]. »

Rude métier, vrai purgatoire. Mais comment rien refuser à

1. P. 317.
2. P. 322-323.
3. P. 326. Cf. Bertrand, *Lettres du Maduré*, t. I, p. 97.

un supérieur si bon ? Mansilhas eut le malheur, faute de savoir obéir, d'être congédié de la Compagnie. Jamais il n'oublia la tendre bonté de celui-là même qui ne voulait plus de lui pour collaborateur. Le petit paquet de lettres qu'il en avait reçues resta son trésor; et bien souvent il dut pleurer, le pauvre banni, en y relisant çà et là de ces phrases affectueuses que son père, autrefois, jetait au courant de la plume, et qui, sous leur apparente banalité, lui en disaient si long.

« Mon très cher frère en Jésus-Christ, c'est une grande joie pour moi, quand vous m'écrivez que vous vivez très heureux ! Puis donc que Dieu se souvient ainsi de vous, vous, ne l'oubliez pas, ne vous découragez pas à poursuivre les œuvres commencées. Rendez-lui toujours des actions de grâces pour vous avoir appelé à un office aussi noble[1]... Mon très cher frère, j'ai été bien heureux d'apprendre de vos nouvelles par vos lettres et d'y voir le bien que vous faites. Dieu vous donne la force pour persévérer et aller du bien au mieux[2]... Dieu vous donne autant de consolation en cette vie et de gloire en l'autre, que je m'en désire à moi-même[3]... Mon très cher frère, je me réjouis beaucoup de votre visite aux localités que je vous avais désignées, et plus encore du bien, qu'au dire de tous, vous y avez fait. J'attends ici pour aujourd'hui ou demain, un message du gouverneur. S'il est tel que je l'espère, je ne manquerai pas de venir et de prendre les chemins qui me mèneront vers vous, car je désire beaucoup vous voir, bien que, en esprit, je ne vous perde jamais de vue[4]... Très cher frère en Jésus-Christ, j'ai grand désir de vous voir : plût à Dieu que ce fût bientôt ! Aucun jour toutefois ne se passe que je ne vous voie en esprit, et vous me rendez la pareille, de sorte que nous sommes continuellement présents l'un à l'autre[5]. »

Les autres collaborateurs du saint nous sont mal connus. Du prêtre espagnol Jean de Lizano, nous ne savons rien, si ce n'est qu'il était encore à la Pêcherie en 1546[6]. François Coelho paraît

1. P. 313.
2. P. 316.
3. P. 317.
4. P. 318.
5. P. 320.
6. *Mon. Xav.*, p. 397.

avoir été un homme entendu en affaires ; Xavier a souvent recours à lui [1]. Quant aux prêtres indiens qui vinrent le rejoindre, il semble n'avoir pas toujours eu à s'en louer : « Ces prêtres malabars, écrivait-il à Mansilhas, vous les répartirez selon que vous le jugerez à propos. Veillez bien à ce qu'ils édifient le peuple par l'honnêteté, la chasteté de leur vie, leur zèle au service de Dieu... Ayez l'œil sur leur conduite afin qu'ils ne se damnent pas ; châtiez-les, s'il le faut ; car c'est un péché de ne pas châtier qui le mérite, surtout quand la mauvaise vie de quelqu'un est un scandale pour une foule d'autres [2]. »

Les travailleurs d'occasion ne manquaient pas ; Xavier trouva d'excellents amis prêts à payer de leur personne et de leur argent. Manuel da Cruz se met entièrement, lui et sa bourse, à la disposition du missionnaire. Un jour le saint lui emprunte de l'argent pour payer ses catéchistes ou secourir des chrétiens dans le besoin ; une autre fois il le charge de veiller sur une chrétienté ou de bâtir une église. Avec instances, il demande de ses nouvelles. On dirait son homme d'affaires. Puis voici un nommé Antoine Fernandez, un très homme de bien, déclare Xavier, très zélé pour l'honneur de Dieu. Il connaît les indigènes et sait comment traiter avec eux. « Faites ce qu'il vous dira — ces paroles s'adressent à Mansilhas — sans y contredire en rien. Ainsi ai-je fait moi-même, et je m'en suis toujours bien trouvé [3]. » Il était moins heureux avec l'ancien soldat Jean de Artiaga. Plus d'une fois il fallut le reprendre. Il était intéressé [4], versatile [5], et enfin, après un an, Xavier dut le congédier [6]. Brave homme du reste, et qui rendit à la patience du Père à son égard ce témoignage : « Il était ordinairement sévère pour ceux qui commettaient quelque faute, mais pas de colère dans son âme. Au contraire, il priait pour eux [7]. »

Voici maintenant de très modestes auxiliaires : François Fernandez, son sacristain, qu'il sauva un jour de la mort sur une

1. P. 379-380.
2. P. 318, 323, 324, 325, 340, 343, 346.
3. P. 353.
4. P. 310.
5. P. 318, 320, 333.
6. P. 380.
7. *Process. 1556*, Baçaim, n° 3.

rivière débordée[1]; Antoine de Miranda, son serviteur, qui, mordu par un serpent, fut miraculeusement guéri[2]; puis deux étranges interprètes, Rodrigue et Antoine, « qui ne le comprennent pas et qu'il entend moins encore[3] », tous indigènes. Voici surtout le petit Mathieu, quelque orphelin recueilli par lui et qui servait d'enfant de chœur. Le saint se montre pour lui d'une bonté charmante. « Dites à Mathieu d'être un bon fils, je lui serai un bon père; j'aurai grand soin de lui. Je veux que, le dimanche, il parle bien haut quand il traduit ce que vous dites. Il faut que tout le monde l'entende. Il faut que nous l'entendions d'ici, de Manapar[4]... Donnez à Mathieu tout ce dont il a besoin pour le vêtement. Soyez-lui un bon compagnon pour qu'il ne vous lâche pas, car il est libre. Traitez-le avec beaucoup d'amour : ainsi ai-je fait tant qu'il a été avec moi[5]... Vous direz à Mathieu de ma part de bien vous servir. Si vous êtes content de lui, je serai pour lui un père et une mère. S'il vous désobéit, je ne veux plus le voir ni l'entendre[6]... Dites à Mathieu d'être bon enfant, de parler haut, de bien traduire ce que vous prêchez. Quand je passerai, je lui donnerai quelque chose qui lui fera plaisir[7]. »

Tels furent les collaborateurs de Xavier pendant la rude année 1544-1545, qui allait commencer. Tandis qu'à Rome et à Lisbonne on s'occupait de lui envoyer du renfort, lui, reprenait sa tâche écrasante, un peu soulagé par quelques bonnes volontés.

III. — *L'éducation des néophytes.*

Le missionnaire devait s'occuper maintenant d'infuser à ses néophytes la sève chrétienne. Ils étaient baptisés, mais il s'en fallait qu'ils fussent parfaits. De longues années de soins et de surveillance ne seront pas de trop pour déraciner en eux les

1. Voir ci-dessus, p. 201.
2. *Ibid.*, p. 223, 225.
3. *Mon. Xav.*, p. 336, 337.
4. P. 313.
5. P. 317.
6. P. 319.
7. P. 320.

restes du paganisme. Ils sont frêles dans la foi et naturellement susceptibles; aussi faudra-t-il au prêtre une infinie douceur et une inconfusible patience. Il devra être constant et calme dans son énergie, car ce sont de grands enfants qui souvent n'entendent que si l'on frappe fort. A ces conditions, le *Santo Padre*, c'est le nom qu'on lui donne déjà, sera comme le roi du pays. En ce qui concerne le service de Dieu, il aura le droit de parler en maître, et le service de Dieu s'étend loin.

D'abord il se charge de la police des mœurs. Il y a beaucoup à réformer. Il faut supprimer l'ivrognerie, car les Paravers n'ont pu résister aux séductions du vin de palme, l'*arack*, alcool brûlant que leurs voisins les Sanars tirent des bourgeons de cocotier[1]. Xavier organisa une surveillance sévère et fixa des châtiments : « Je vous envoie, écrit-il à Mansilhas, un huissier (*meirinho*) qui fera le service en mon absence. Pour chaque femme qu'il prendra buvant de l'*arack*, je lui donne un *fanão* (quelques sous) et le coupable aura deux jours de prison. Que cela soit publié dans toute la localité. Vous direz aux patangatins que si, dorénavant, on boit de l'arack à Punicale, ils me le paieront cher. D'ici à mon retour, faites que ces patangatins changent de mœurs, sinon je les expédie tous prisonniers à Cochin, et ils ne reverront plus Punicale : ils sont la cause de tout le mal qui se fait ici[2]. »

Xavier n'avait pas toujours à se louer de ces petits officiers de village. « Je n'ai aucune confiance en eux », écrira-t-il bientôt[3]. Un jour, pour je ne sais quelle fête, ils invitent et paient des deniers publics, quelques bayadères. Gros scandale : ces pauvres danseuses consacraient ordinairement leur art aux solennités païennes[4]. Une autre fois, ils s'obstinent à habiter dans un endroit que, pour de bonnes raisons sans doute, le Père leur interdisait : « Dites à Antoine Fernandez le Gras[5] et à ces patan-

1. De l'arabe *araka*. L'ivrognerie n'est pas un vice indien ; elle n'est le fait que des parias et des basses castes. L'usage du vin de palme, le *surapana*, est un des cinq péchés irrémissibles pour les brahmes (Dubois, P. II, ch. v).

2. *Mon. Xav.*, p. 312.

3. P. 329.

4. P. 338.

5. P. 330. Fernandez le Gras doit être un Indien. Les baptisés prenaient ordinairement outre leur nom de baptême, un nom portugais, celui par exemple de leur parrain.

gatins de Caël Velho que je leur défends d'aller repeupler Caël Velho. S'ils le font, ils me le paieront cher[1]. »

Xavier ne reculait donc pas devant les châtiments, et telle de ses exécutions ne laisse pas que de surprendre. Dès qu'il s'agissait d'actes idolâtriques, il était impitoyable : mais pouvait-il être compris s'il ne frappait fort ? Un chrétien s'obstinait dans ses superstitions. « Le Père, dit Bartoli, trouva pour le convaincre et effrayer les autres un moyen proportionné à sa sottise. Il fit mettre le feu à la hutte du coupable. » C'était une de ces misérables paillottes qui ne coûtent que la peine de les élever. On supplia le saint, le mobilier fut sauvé, mais la case eut vite disparu et avec elle les idoles. L'homme se le tint pour dit, « il avait compris quel autre feu plus terrible eût mérité son infidélité[2] ».

Il est à noter que les Indiens n'étaient aucunement choqués du procédé. Un petit seigneur déclarait plus tard à l'abbé Perrin : « Mon Père, vous demeureriez vingt ans parmi nous que votre zèle serait sans succès. — Comment cela ? — Parce que vous ne voulez pas nous frapper autrement que par vos discours. Sachez que pour nous rendre bons, il faut que les avis entrent dans nos têtes à mesure que le sang sort de nos veines. Les Jésuites, qui nous gouvernent depuis si longtemps, savent ce qui nous convient; aussi nous mènent-ils comme il leur plaît[3]. »

Faisons dans cette déclaration la part de l'emphase orientale ; une chose reste vraie : il fallait être sévère et sévère en actes. Un peu de mise en scène n'est pas pour déplaire aux Indes. L'Indien se rend aux arguments palpables. Donc, des châtiments, même corporels : ils seront acceptés et compris. Mais il faut que ce soit des châtiments vrais et pénibles, dussent-ils paraître quelque peu exagérés à des Européens du XXe siècle. François, qui connaissait son monde, ne recula pas devant la conséquence. Il paraît s'en être tenu à des sanctions pécuniaires et à une réclusion dont les conditions nous sont inconnues.

Avec le temps, ces rudes leçons portèrent leur fruit. L'apôtre

1. Caël Velho (Caël le Vieux) ou Palaya Kayal, à une demi-lieue de Punicale, et à trois lieues et demie au sud de Tuticorin (A. LOPEZ, p. 19).
2. *Asia*, l. I, n. 31.
3. *Op. cit.*, t. II, p. 200, 208, 210.

eut enfin la joie d'écrire : « Soyez bons pour eux. Je suis heureux de voir qu'ils ne boivent plus d'arack, ne font plus de pagodes[1], et, le dimanche, vont à la prière. Si, au temps où ils ont été baptisés, on les avait instruits comme vous le faites maintenant, ils seraient bien meilleurs qu'ils ne sont[2]. » L'ivrognerie disparut : on n'entend plus parler de ce vice dans les lettres des missionnaires[3].

Ces progrès, il fallait les acheter cher. Le *Santo Padre* suivait de très près ses néophytes. Ses lettres ne nous disent pas la millième partie de ce qu'il faisait et faisait faire. Mais, au peu qu'il raconte, nous devinons le reste. Il voulait être informé de tout.

« On a promis de faire une église à Combuturé et Manuel de Lima a promis cent *faneons*. L'église est-elle bâtie[4]? Dans telle chrétienté, les enfants sont-ils instruits? J'ai payé les maîtres, je voudrais savoir ce qu'ils font, moi absent. Ecrivez-moi longuement là-dessus[5]. »

Une autre fois, il s'occupe d'un mot à changer dans les formules de prières : « Dans le *Credo*, là où ils disent *engubenum*, au lieu de *venum*, mettez *vichuam; venu* veut dire « je veux », et *vichuam* « je crois ». Il faut dire « je crois en Dieu » et non « je veux Dieu ». Ne dites pas *vao pinale;* cela signifie « par force »; le Christ souffrit volontairement et non par force[6]. »

Le même jour, c'est une réunion à faire au retour de la pêche,

1. Le mot *pagode* était souvent employé jadis au sens d'idole.
2. *Mon. Xav.*, p. 317.
3. Plus tard seulement, après la suppression de la Compagnie, les Paravers, abandonnés aux prêtres goanais, retombèrent dans le même péché. Quand les Jésuites revinrent, il fallut reprendre les procédés énergiques de S. François Xavier : organisation d'une police spéciale et pénitence publique, y compris les verges. Or c'était les Indiens eux-mêmes qui avaient pris l'initiative des sévérités et se faisaient, même en l'absence du Père, les exécuteurs des sentences (BERTRAND, lettre du 6 août 1841. *Lettres des nouv. Missions du Maduré*, t. II, p. 238).
4. *Mon. Xav.*, p. 324.
5. P. 329.
6. P. 317. Un missionnaire m'écrit des Indes :
« *Enakku-venu* (pour *enakku-venum*, *engubenum*) ne signifie ni « je veux », ni « je crois », mais mot à mot « *mihi opus*, j'ai besoin de ». — *Visuvâsam* (*vichuam*) veut dire « croyance » et non « je crois ». « Je crois » se dit *visuvâsikren*. Le *vao pinale* était encore pire. *Pinale* signifie « par derrière ». Quant à *vao* ?... Comment le tout a-t-il pu être interprété après correction « par force », c'est un mystère. »

la visite des malades pendant laquelle les enfants diront les prières, et Mansilhas récitera l'Evangile[1]. Ou encore il recommande de réunir les hommes à part, et les femmes à part, en des jours différents, de veiller à la prière en famille[2].

Ainsi, grâce à Dieu, l'on faisait de bon ouvrage, et le saint pouvait redire à Mansilhas : « Mon très cher frère en Jésus-Christ, aujourd'hui, premier mai, j'ai reçu une lettre de vous qui m'a rendu bien heureux. Je ne saurais trop vous dire quelle consolation vous m'avez donnée. Sachez que j'ai eu cinq ou six jours de fièvre continue, on m'a saigné deux fois; aujourd'hui je vais mieux. J'espère bien que, par la grâce de Dieu, je vous verrai à Punicale la semaine qui vient[3]. »

IV. — *Espérances et épreuves.*

La Pêcherie ne pouvait retenir indéfiniment notre apôtre. D'autres terres devaient le tenter, l'île de Ceylan au sud, le grand royaume de Vijiyanagar au nord-ouest, et, tout près, de l'autre côté du Comorin, celui du Travancore. C'est de ce dernier pays que lui vinrent les avances. Le 20 mars 1544, il écrivait à Mansilhas : « Dites-moi, a-t-on des nouvelles du gouverneur ? vient-il à Cochin? Ici va se découvrant une chose qui sera de grande importance pour le service de Dieu. Priez le Seigneur de la faire aboutir, et de donner là-dessus pleine lumière[4]. »

Il n'en dit pas plus long. De quoi s'agissait-il? La venue du gouverneur à Cochin avait-elle, dans sa pensée, quelque connexion avec cette affaire si importante pour le service de Dieu ? Le jour suivant, il parle d'un voyage chez le roi de Travancore[5]. Plus tard, au mois de septembre, c'est le roi de Travancore qui veut le voir[6]. Faut-il relier ces éléments, et conclure que le rajah voulait utiliser son influence auprès du gouverneur général, et que, lui, songeait à profiter de l'occasion pour le bien de son apostolat?

1. *Mon. Xav.*, p. 318.
2. P. 319.
3. P. 321.
4. P. 313.
5. P. 316.
6. P. 343.

Mais que pouvait bien souhaiter le rajah? Nous sommes réduits aux conjectures. Depuis cinquante ans les rois du Travancore dominaient sur le Tinnevelly, du cap Comorin à Punicale, et peut-être jusqu'à Tuticorin. C'était donc sur leurs terres que Xavier avait travaillé. Le prince se nommait alors Udaya-Marthanda-Varna[1]. Le missionnaire, l'entendant appeler par les gens du pays « *ennaku-tamburan*, notre roi », crut que c'était un nom propre, qu'il interpréta *Iniquitribirim*[2]. Or ce « grand rajah », comme on disait, était loin d'être maître incontesté de sa conquête et même de son royaume. Au dehors il avait à compter avec les Nayakers du Maduré, ses voisins, gouverneurs pour le roi de Vijiyanagar. A l'intérieur, il fallait lutter contre une manière de barons féodaux remuants et batailleurs, les *Pulas* ou *Poligars*[3], menus tyrans locaux également redoutables au roi et à ses sujets[4]. Sur ses côtes, je ne sais s'il avait à se plaindre des musulmans de Calicut[5], mais certainement il avait dû trouver plus qu'étranges les procédés du gouverneur portugais, don Martin Alphonse de Sousa, qui, sans déclaration de guerre, en pleine paix, s'était jeté sur une riche pagode de son royaume, près de Coulam, et l'avait pillée[6].

Voulait-il, par une alliance en règle avec les Portugais, prévenir de pareilles aventures? Voulait-il obtenir un secours contre les Pulas[7], les prévenir même dans la tentation qu'ils pouvaient avoir de s'appuyer contre lui sur les étrangers? Certains indices

1. C'est le nom donné par R. Caldwell (*A political and general history of the district of Tinnivelly*, Madras, 1881, p. 69-70) et par Nagam Aiya (*Travancore state manual*, t. III, p. 153) mais t. I, p. 297, ce dernier auteur appelle ce roi Bhutala-Vira-Kerala-Varma.

2. Nagam Aiya, t. III, p. 153-157.

3. A une époque encore récente, les huit chefs de district, dans le Travancore, étaient presque indépendants. L'un d'eux, celui de Trivandrum, avait fini par s'imposer comme « grand rajah ». Mais ces Pulas restaient redoutables et remuants. L'abbé Dubois les compare aux barons du moyen âge (P. III, ch. ix, p. 677). Il y en avait aussi dans les autres pays du Sud. Ils subsistent encore aujourd'hui très amoindris sous le nom de *Zemindars*.

4. Xavier parle du « temps des Pulas » comme d'une époque où le peuple eut beaucoup à souffrir (p. 315).

5. Ils avaient essayé dix ou douze ans auparavant de s'emparer des pêcheries de perles.

6. Do Couto, D. V, l. IX, ch. 7, p. 344; — Corréa, *Lendas*, t. IV, p. 324; — Andrada, *Cronica*, P. III, ch. 92.

7. Xavier semble l'insinuer. *Mon. Xav.*, p. 343.

permettent d'entrevoir quelque chose de semblable. Corréa parle d'un petit seigneur du cap Comorin, un enfant, qui, pris dans son château par le rajah, avait été jeté en prison avec sa mère. Les vaincus s'adressèrent à Xavier, lui écrivirent en grand secret, promettant monts et merveilles si on les secourait, offrant un gage de 200.000 pardaos que le Père aurait enfouis en lieu sûr. Mais tandis que le gouverneur averti faisait une enquête et se préparait à tout événement, les deux adversaires se réconcilièrent[1]. Tout n'est peut-être pas légendaire dans ce récit ; il en faut au moins retenir ce trait que le Père François commençait à être connu dans le sud. Pourquoi le roi de Travancore n'aurait-il pas cherché à faire parvenir par lui jusqu'au gouverneur ses requêtes, quelles qu'elles fussent ? Ce qui est certain c'est qu'au printemps de 1544, des pourparlers ont été ouverts. L'on a dû entrer en relations avec le missionnaire à Manapad. Il parle d'aller trouver Iniquitribirim[2]. Soudain tout paraît compromis.

Depuis quelque temps, certains faits regrettables avaient attiré son attention, et, dans la même lettre où il écrivait à Mansilhas ses vues sur le Travancore, il demandait : « Renseignez-moi sur les chrétiens de Tuticorin. Les Portugais qui habitent là leur font-ils quelque tort[3] ? » Cette lettre était du 20 mars. Le 21, autre lettre ; toutes ses craintes sont justifiées : son cœur d'apôtre s'indigne, et il reprend la plume : « Mon cher frère, je ne saurais vous dire combien je désire aller par cette côte. En vérité, j'aurais une barque que je partirais tout de suite. Voici que viennent de m'arriver trois païens, gens du roi (de Travancore) avec une plainte de leur maître. Ils assurent qu'à Patanao[4] un Portugais s'est emparé d'un messager de ce roi, qu'il l'a emmené prisonnier à Punicale et va le conduire à Tuticorin. Sachez ce qui en est. Ecrivez-en au capitan. Si le Portugais est là, quel qu'il soit, qu'il élargisse le captif. Si l'idolâtre lui doit quelque chose, qu'il aille devant le prince réclamer justice, et qu'on ne vienne pas troubler ce pays plus

1. *Lendas*, t. IV, p. 304, 308.
2. P. 313, 315.
3. P. 313.
4. Aujourd'hui *Patnam*, un peu au nord de Manapar.

qu'il ne l'est déjà. Voilà les choses qui nous empêchent de progresser. Autrement, il me semble que je ne pourrai pas aller voir le roi. Ces gens sont exaspérés. On les déshonore, on se saisit d'eux sur leurs propres terres. On n'en faisait pas tant sous la domination des Pulas. Je ne sais que faire ; mieux vaudrait ne plus perdre votre temps, ne plus rester parmi ceux qui se désintéressent de tout cela, et ne punissent aucun méfait. Si ceux qui ont volé le *parao*[1] avaient été punis (François fait allusion à quelque pillerie antérieure), les Portugais n'auraient pas fait ce qu'ils font. Que si le prince poursuit les chrétiens pour venger la capture de son serviteur, ce sera tout simple. Ecrivez au capitan quelle peine j'ai ressentie de cet emprisonnement. Pour moi, je ne veux plus écrire à des gens qui font leur spécialité du mal sans qu'on puisse ni réclamer, ni protester. Si le prisonnier est à Tuticorin, pour l'amour de Dieu, allez là où est le capitan, faites élargir l'homme, et que le Portugais vienne là dire ce qu'il réclame.

« On trouverait mauvais qu'un païen, en territoire portugais, s'emparât d'un Portugais, le capitan étant là, et l'entraînât à l'intérieur. Tout de même, eux trouvent mauvais qu'un Portugais s'empare d'un Indien chez eux pour le mener au capitan, comme s'il n'y avait pas de justice sur le territoire.

« Si vous ne pouvez y aller vous-même, que Paul Vaz aille, avec une lettre de vous, trouver le capitan.

« Je vous assure que je ne saurais vous dire à quel point cet événement m'a contristé. Que Notre-Seigneur nous donne la patience pour souffrir de telles folies.

« Ecrivez-moi vite tout ce qui s'est passé au sujet du messager du roi, s'il est vrai qu'un Portugais s'en soit emparé, et pourquoi, s'il l'a mené à Tuticorin. Si tout cela est vrai, je suis bien résolu à ne pas aller à la résidence du roi[2]. »

Ce n'était là malheureusement qu'un épisode entre plusieurs autres, et, pour François, l'*initium dolorum*. Ses premières lettres de la Pêcherie ne signalaient pas dans le pays la présence des Portugais. Il n'y est question ni des marchands ni du capi-

1. *Parao*, en anglais *prora*, toute espèce de petite embarcation (Yule, *Glossary*).
2. P. 313, 315.

tan[1]. La situation a-t-elle changé? ou, plus simplement, les Portugais ne viennent-ils au Comorin qu'au moment des pêches? Toujours est-il qu'ils sont là, et qu'il n'y a pour certains d'entre eux ni droits ni lois. Xavier écrit encore :

« Tous les torts que païens et Portugais font aux chrétiens, je ne puis m'empêcher d'en être blessé jusqu'au fond de l'âme, et il y a de quoi... Voir toutes ces offenses faites aux chrétiens, et ne pouvoir y remédier, c'est une blessure qui ne guérit pas.

« J'ai écrit aux vicaires de Coulam et de Cochin au sujet des femmes esclaves que les Portugais ont volées à Punicale : il faut que de solennelles excommunications fassent découvrir les coupables. Il y a trois jours que j'ai fait cette démarche, dès que j'eus reçu l'*ola* (lettre sur feuille de palmier) des patangatins[2]. »

Ainsi rien ne manquait déjà à la série des abus, vol de barques, arrestations arbitraires, enlèvement d'esclaves. Personne n'était à l'abri des violences, ni les gens du rajah, ni les chrétiens. Disons immédiatement que l'affaire du messager de Travancore paraît s'être arrangée; car, un mois plus tard, nous voyons Xavier entrer en pourparlers avec des seigneurs du pays[3]. Mais la blessure était faite au cœur du saint, et elle ira s'élargissant. Nous le verrons plus tard s'enfuir au Japon pour éviter cette croix, la plus intolérable de toutes. Dès 1544, on dirait, à le lire, qu'il est pris de dégoût. Il voudrait quitter les Indes et s'en aller chercher un pays libre où, du moins, les entraves ne lui viendraient pas de ses frères les Européens.

Il n'était pas sans savoir ce qui se passait en Ethiopie depuis un demi-siècle. Le Portugal avait des relations intermittentes avec ce qu'on appelait le pays du Prêtre Jean. Il y avait eu échange d'ambassades. A Goa, il avait pu rencontrer Jean Bermudez, ancien médecin, favori du négus, patriarche, et, avec lui, les débris de l'expédition qu'avait commandée l'héroïque Christophe da Gama. On lui avait conté les prodiges de valeur accomplis par ce fils du grand Vasco, dans sa lutte contre les

1. Il disait même très nettement : « *En estos lugaren no abitan portugeses, por ser la tierra muy estéril...* », p. 273.
2. P. 316, 317.
3. P. 320, 321.

musulmans, et sa mort, on pourrait presque dire son martyre. Un instant ouvert au catholicisme, le pays s'était refermé. Encore un an ou deux, saint Ignace se préoccupera d'y faire entrer des missionnaires et des évêques. La question d'Ethiopie s'imposait donc à l'attention de tous ; et c'est de ce côté qu'à certaines heures l'esprit de Xavier se reportait. Il écrivait à Mansilhas : « Pour ne plus entendre parler de tout cela, j'irai là où je désire aller, au pays du Prêtre Jean où l'on peut tant faire pour le service de Dieu sans être contrecarré[1]. Il ne tient à rien que je ne m'embarque à Manapar sur un *tony*[2] pour gagner l'Inde immédiatement et de là les côtes d'Afrique[3]. »

1. Au moins par les Portugais.
2. Petite barque indienne, basse et embarquant beaucoup. On dit encore *doney*, *dhony*.
3. P. 316.

CHAPITRE V

LES BADAGES
(Juin-novembre 1544).

I. — *L'invasion des Badages.*

Saint François Xavier en était là de ses pensées quand soudain un violent orage se déchaîna sur le pays. Une avalanche de soldats tomba sur les plaines du sud, ravageant tout, et roula jusqu'à la côte.

La guerre était fréquente entre le roi de Travancore et ses voisins du Maduré. L'enjeu de la lutte était le Tinnevelly, la côte de la Pêcherie et les plaines qui, par le sud, donnent entrée sur le Travancore. Le Maduré était occupé par les lieutenants du roi de Vijiyanagar, et c'était leur cavalerie qui envahissait les territoires contestés. Ceux qu'on appelait les *Badages*[1], les « hommes du Nord », formaient une caste noble et batailleuse appartenant à la race Telougou. Un jour viendra où ils fourniront à l'Eglise d'excellentes recrues[2]. Pour le moment les relations des missionnaires nous en font un portrait redoutable.

Cantonnés au Maduré dans des villes enceintes de murailles[3], ils se jetaient de là, au signe de leurs chefs, sur les pays à rançonner. Ils profitaient de la nuit pour tomber dans les villages sans défense[4]. Sur leurs chevaux arabes, ils apparaissaient tout à coup, chassant devant eux les indigènes effarés et les acculaient à la mer. Où ils avaient passé, il ne restait que des ruines.

1. Les *Vadugas*, en tamoul *Vadagar*, en canarin *Badagu*, dans les transcriptions portugaises *Badega*. On dit encore *Vadakar*, *Vadougher*, *Baddaghar*. YULE, *Glossary*, au mot *Badega*.
2. BERTRAND, *Maduré*, passim.
3. VALIGNANO, p. 62, 63.
4. *Mon. Xav.*, p. 322.

Dans la première quinzaine de juin, Xavier travaillait en paix aux environs de Punicale. De Virandapatanao[1], il envoyait à Mansilhas un billet où ne se traduisait aucune inquiétude. Il lui rappelait ses recommandations. donner souvent de ses nouvelles, achever une église, baptiser les nouveaux-nés, etc. « Mon souvenir à Manuel da Cruz, disait-il; à Mathieu, qu'il soit bon fils. Vous, soyez toujours affable avec vos gens; traitez-les avec amour. Soyez bons pour les *adigars*[2] (agents du roi de Travancore). » Ce billet doit être du 11 juin[3]; tout alors était en paix. Soudain, passant à Combuturé[4], mauvaises nouvelles. Les Badages se sont jetés sur le cap Comorin. Il y a des chrétiens emmenés captifs. Les autres se sont réfugiés en mer sur des récifs à fleur d'eau. « Là ils meurent de faim et de soif[5]. » Aussitôt Xavier qui se dirigeait vers le nord, reprend la route du sud[6]. Il arrive à Manapar. « Cette nuit, écrit-il le 16 juin, je m'embarque et vais les secourir avec vingt tonys. Priez Dieu pour eux et pour nous. Que les enfants surtout prient à cette intention[7]. »

Mais pourquoi cette agression soudaine et cette reprise d'hostilités entre les Nayakers du Maduré et le roi de Travancore? nous ne savons. A lire les lettres de notre saint, on dirait que les envahisseurs en voulaient spécialement aux néophytes Paravers. Les pêcheurs payaient tribut au « Grand roi » : ils avaient le tort d'échapper ainsi aux maîtres du Maduré, héri-

1. *Virandapatanao*, *Virandapatuam*, aujourd'hui *Virapandiapatnam*. On lit encore *Viranao-dianpatarnao*, *Varivan diaopatanao* (*Mon. Xav.*, p. 325, 342).

2. *Adigar*, *addikar*, « one possessing authority... a rural head man » (YULE). Terme général pouvant s'appliquer soit aux autorités de village, soit aux délégués du roi.

3. *Mon. Xav.*, p. 325. — Les deux lettres 27 et 28 sont mal datées. — Le n° 27 porte « *secunda feria 20 de Junho* » : le 20 juin tombant un vendredi, il faut lire 16 juin. — Le n° 28 est daté du 22 juin. Mais, si le Père est parti en mer le 16 au soir (*esta noite me parto*, p. 324), et s'il est resté 8 jours en mer (*oito dias estive em mar*, p. 329), donc du 16 au 24, il n'a pu écrire le 22. Par ailleurs cette lettre ne contient aucune allusion aux événements du moment. On propose de lire 11 au lieu de 22 (*Mon. Xav.*, p. 966).

La lettre 29 est apocryphe (CROS, II, p. XXXI).

4. P. 24. Combuturé est à une lieue au nord de Virandapatanao.

5. Le P. Cros (p. 259) croit que ces récifs sont ceux du Pont de Rama. De même le Père Michel (p. 128). C'est une erreur. Il y a, au cap, des rochers plats, assez éloignés de la côte pour que des réfugiés puissent y être en sûreté. Voir la gravure dans NAGAM AIYA, t. I, p. 31.

6. Le 11, il est à Virandapatanao; quelques jours plus tard à Combuturé, plus au nord.

7. P. 324.

tiers de leurs anciens rois. Les Badages, à la fois maraudeurs et percepteurs, venaient leur apprendre qu'ils avaient d'autres despotes à satisfaire.

L'endroit où ils avaient opéré était cette plaine, large de quinze à vingt kilomètres, qui, de la mer jusqu'aux premières terrasses des monts Cardamomes, monte insensiblement sous les rizières et les palmeraies. Là se rejoignent la Pêcherie et le Travancore. Au nord-ouest du cap, à dix kilomètres de la mer, est la petite ville de Cotate, ou Kotar. C'est là que les Badages s'étaient rués, pillant, faisant des prisonniers et acculant les fuyards au rivage.

II. — *Xavier pendant l'invasion* (juin-septembre).

Les Badages barrant le chemin par la côte, Xavier voulut gagner le cap par la voie de mer; c'était l'affaire d'une soixantaine de kilomètres, et d'une journée avec bon vent. Huit jours passèrent; la flottille, partie le 16 au soir, rentrait au port le 24. Il avait été impossible d'avancer. Le vent était contraire et le temps mauvais. Toute une semaine, les pêcheurs avaient lutté contre la mousson. Les tonys tenaient difficilement la haute mer. On avait essayé la rame, puis le hâlage. Peine perdue, et le saint, six jours après son retour, écrivait: « Dieu sait ce que j'ai souffert... J'ai été une semaine en mer, et vous savez ce que c'est qu'un voyage en tony avec vent debout. » Mais il ajoutait : « Aussitôt le vent tombé, je tâcherai de partir [1]. »

Durant ce temps, la panique continuait au cap Comorin. « Tous les jours, écrit le saint, ces infortunés chrétiens arrivent par bandes à Manapar, dévalisés, indigents, affamés, sans vêtements. » Il s'occupa de venir en aide à tant de misères. « J'ai mandé, dit-il, aux patangatins de Combuturé, de Punicale et de Tuticorin, d'envoyer des aumônes à ces malheureux chrétiens. Qu'ils ne tirent rien des pauvres. Les *campanotes* [2] (ou pilotes) donneront ce qu'ils voudront. Que personne ne soit contraint. Opposez-vous à ce qu'on tire rien des pauvres; je l'ai écrit aux

1. *Mon. Xav.*, p. 328.
2. *Campanotes, champanotes*, dérivé de *Sampan*, petite barque. Yule, *Glossary*, au mot *Sampan*.

patangatins, mais je n'ai aucune confiance en eux. Ne consentez pas à ce qu'on extorque rien à personne, pauvre ou riche. J'ai plus d'espoir en Dieu que dans les patangatins[1]. »

Le mauvais temps durant toujours, Xavier ne put attendre davantage. Il voulut aller lui-même diriger l'émigration des fuyards. Il prit donc à pied la direction du sud, bravant le danger de tomber aux mains des Badages. Que trouva-t-il au cap Comorin ? A deux ou trois encablures du rivage, il y avait un îlot rocailleux entouré de récifs. Les fugitifs s'y étaient entassés. « Quelle pitié ! Les uns n'avaient rien à manger. D'autres étaient trop vieux pour nous suivre. Beaucoup étaient morts. Des femmes avaient enfanté en chemin... Priez le Seigneur Dieu de toucher le cœur des riches[2]. » Les plus misérables furent évacués sur Manapar, et François allait à travers les villages quêtant pour eux[3].

Durant tout le mois de juillet, il resta au cap Comorin et dans les environs, trop absorbé pour envoyer des nouvelles à Mansilhas. De ses travaux pendant ce temps, un seul épisode nous a été conservé. Voici comment on le raconta au procès de 1556. Un des témoins qui déposèrent était Mansilhas lui-même. Un jour une nuée de pillards se jeta sur un village. La population s'enfuit. Les Badages l'eurent vite enveloppée. Xavier n'était pas loin : il se mit à genoux, pria un moment, puis alla droit aux ennemis. Là, au milieu de son troupeau apeuré, il se mit à regarder les brigands en face, les interpella avec un tel air d'autorité que, stupéfaits, ils s'arrêtèrent et tournèrent bride[4].

1. *Mon. Xav.*, p. 328.
2. P. 330.
3. *Process. 1556*, Cochin, p. 13 (témoignage de Mansilhas).
4. *Ibid.* Cette version primitive se retrouve dans les historiens les plus anciens (Tursellini, l. II, ch. xi ; Lucena, II. 17 ; Acosta, *Rerum a Societate Jesu... De rebus indicis commentarius*, p. 7). Trois témoins l'on reproduite en 1616 (n. 94, 95, 97). Mais un autre ajouta plusieurs détails inédits. Les chefs, voyant leur troupe s'arrêter et reculer, demandèrent ce qu'il y avait. Les Badages assurèrent que, devant eux, s'était dressé un homme grand, majestueux, terrible, vêtu de noir. Ils n'avaient pu soutenir le feu de son regard (*Process. 1616*, n. 107, test. Th. de Gouvea). C'est la version que reproduit le cardinal del Monte dans sa *Relatio facta in consistorio.* Il ne présente pas le fait comme miraculeux, mais comme prouvant l'espérance héroïque du saint (p. 19). Bartoli adopte ce récit, non sans forcer la mise en scène (*Asia*, livre I, n. 42 ; *Memorie*, l. I, n. 15). Remarquons spécialement que, là où le procès disait que le saint apparut « grand », Bartoli traduit « de taille surhumaine ». Dans la bulle de canonisation, ce n'est pas François lui-même qui apparaît aux Badages ; c'est un autre personnage dont

Enfin, après plus d'un mois, l'armée ennemie parut s'écarter du sud. Xavier revint à Manapar. Mais tout n'était pas fini. On attendait les Badages plus au nord, et il avertit Mansilhas, qui était à Punicale, de faire bonne garde (1er août). Le surlendemain le danger est imminent. « J'ai ordonné au Père (un des prêtres auxiliaires) d'aller partout aux environs. Il faut qu'on tienne les embarcations à la mer, et qu'on puisse mettre à la voile au premier signal. Il me paraît certain que vous allez être assaillis : on veut réduire les chrétiens en captivité. Certainement l'ennemi viendra jusqu'à la côte. Je tiens ces nouvelles d'un des principaux *canacars* (ou magistrats), ami des chrétiens (8 août)[1]. »

Le juge indien, qui avait beaucoup de parents parmi les néophytes, promit de faire son possible. François comptait sur lui pour être averti à la première alerte. En même temps, il écrivait au rajah de Travancore, dont ce canacar était le favori : « Puisque vous êtes ami du seigneur gouverneur, ne souffrez pas que ces Badages fassent du mal aux chrétiens. Le gouverneur le verrait d'un mauvais œil. »

on ne dit pas le nom, et que certains historiens croient être saint Ignace (Massei, P. II, l. V, ch. 6).

Le Père de Sousa (t. I, p. 233-235) ajoute quelques détails curieux. D'abord, avec Tursellini, Lucena, etc., il met cet épisode au cours de la mission du Travancore. Les Badages se seraient alors rués sur les chrétientés nouvelles par haine du christianisme, et peut-être appelés par les infidèles du pays. Le « Nayque » du Maduré se serait mis à la tête d'une grosse armée, et l'aurait conduite en bon ordre vers le sud. Sur quoi le roi de Travancore aurait levé des troupes qu'il commandait en personne. Or il était vaincu à l'avance, car les Badages étaient plus forts et plus aguerris. Alors Xavier prit sur lui tout le poids de la guerre, et, après une fervente prière, marcha droit à l'ennemi qui s'avançait en bon ordre. Les brahmes du pays, poursuit le Père de Sousa, dans leurs annales, racontent l'affaire autrement et attribuent cette invasion à de purs motifs temporels, et non pas à la haine de la foi. Ils disent de plus que le roi pria le saint apôtre de venir à son secours. A quoi le saint répondit qu'il n'était point soldat, mais religieux, et n'avait d'autres armes que ses prières. — On peut objecter à tout ce récit que, au moment où François faisait sa mission du Travancore, la paix était faite entre le rajah et les Badages. Il est invraisemblable aussi de voir les deux rois se mettre à la tête de leurs armées pour attaquer ou pour défendre des villages de néophytes. Bref, il y a dans tous ces récits une part de légende, et le plus sûr est de s'en tenir à la version primitive de 1556, due en partie à quelqu'un qui était sur les lieux. — Pour la date, Mansilhas est précis : *Venerant... Badagae... ; ubi primum dictus P. M. Fr. hoc rescivit, statim, e loco in quo erat, in dictum Travancoris regnum profectus fuit... et absque formidine ulla... ad illos accessit* », etc. — La tradition du xviie siècle donnait à ce fait pour théâtre une plaine de deux lieues au nord de Kotar. Lettre du Père Martin ; cf. Bertrand, *Maduré*, t. IV, p. 18.

1. *Mon. Xav.*, p. 331. « *Canacar*, nome de cargo apparteneente à justiça », P. Filipucci, dans les *Mon. Xav.*, p. 944. C'est donc un titre judiciaire.

A Punicale aussi l'on était menacé. François demanda au capitan de Tuticorin d'y envoyer une embarcation de guerre, ou *catur*, et il écrivait à Mansilhas : « Tant que vos gens sont encore sur la terre ferme, veillez à ce qu'ils fassent bonne garde. Car les Badages viennent de nuit, à cheval, et ils surprennent sans laisser le temps de s'embarquer. Veillez sur ce pauvre peuple. Il manque de savoir-faire : pour épargner deux *fanaons*, il négligerait de poser des sentinelles. Faites que tous les navires soient bientôt mis à flot : qu'ils y embarquent leurs nippes, que les femmes et les enfants redoublent de prières plus que jamais ; nous n'avons de secours qu'en Dieu... A Antoine Fernandez le Gras vous direz de ma part que, s'il veut être mon ami, il doit veiller sur ce peuple. Les pauvres misérables ne seront pas gardés esclaves. Les Badages ne conserveront que ceux qui peuvent se racheter. » Xavier laisse entendre qu'ils tueront le reste[1].

Quinze jours se passent : la panique continue. Les Badages avancent, faisant des pointes de côté et d'autre. Puis voilà qu'au nord, à Tuticorin même, les affaires se gâtent. Evidemment les Badages ont paru aux environs. Peut-être même ont-ils envahi la ville : car bientôt nous voyons les chrétiens indigènes réfugiés sur les îlots qui barrent l'entrée du port. Que faisait cependant le capitan portugais, Cosme de Paiva, venu à Tuticorin pour protéger les pêcheurs ? Toute cette invasion ne laissait pas que de le mettre dans l'embarras. Si nous comprenons bien les allusions éparses dans la correspondance de Xavier, il faisait d'assez bonnes affaires avec un chef de Badages, Betibumal. Il les fournissait de chevaux perses et arabes[2]. Source de gros revenus qu'il ne tenait pas à voir se tarir. Aussi ménageait-il les brigands et il ne faisait rien pour les néophytes.

Et Xavier écrit : « J'ai grand peur que les *cavalerias* de Tuticorin ne portent malheur à ces pauvres chrétiens. Ce peuple est plus affolé que je ne saurais le dire... Je vous en prie, et j'insiste, dès que vous aurez des nouvelles certaines, faites-les-

1. *Ibid.*, p. 331-332.

2. A cela sans doute fait allusion le mot *caballeria*. Nous savons par ailleurs que les Portugais fournissaient de chevaux arabes et perses le souverain de Vijiyanagar (roi du Canara, dans DO COUTO, D. VI, l. V, ch. 4, p. 373). Sans doute le capitan de Tuticorin servait d'intermédiaire dans ce commerce, avec le Nayaker du Maduré, chef des Badages et lieutenant du rajah.

moi savoir. Dites-moi en détail ce que vous apprendrez sur les Portugais de Tuticorin, pour soulager mon angoisse. Y en a-t-il eu de blessés, ou de tués? De même pour les chrétiens[1]. »

Mais voici une lueur d'espoir. La lettre au rajah de Travancore n'a pas été inutile. Un brahme vient d'arriver à Manapar avec un interprète du capitan; il va proposer la paix aux Badages. Il est temps, car Xavier ajoute en post-scriptum que les chrétiens de nous ne savons quelle localité sont en fuite dans la forêt. Les Badages les ont dévalisés; deux blessés, un chrétien et un païen. De tous les côtés, mauvaises nouvelles, mais « loué soit le Seigneur à jamais ». (Lettre du 19 août.)

Les messages se croisent. Mansilhas a dû se plaindre de l'attitude ambiguë du capitan : le Père lui répond le 20 août : « Mon bien cher frère, Dieu soit toujours avec vous, amen. Le mot de Notre-Seigneur : *Qui non est mecum contra me est*[2], vous fait assez voir combien nous pouvons compter de vrais amis sur cette côte, de ceux qui nous aident à convertir cette nation. Mais pas de découragement. A la fin, Dieu donnera à chacun son salaire. S'il le veut, quelques hommes le servent autant qu'un grand nombre. J'ai pourtant plus de pitié pour ceux qui se tournent contre Dieu que de désir de les voir châtiés, car je sais qu'en fin de compte Dieu est terrible dans la justice qu'il tire de ses ennemis : nous avons pour preuve l'enfer[3]. »

Xavier conclut sa lettre en recommandant à Mansilhas le brahme ambassadeur. A tout prix, qu'il arrive au plus tôt à Tuticorin. Il devait sans doute entrer de là en pourparlers avec le chef des Badages qui pour lors tenait campagne aux environs. Mais que fera le capitan? Xavier semble redouter on ne sait trop quel esclandre de la part du personnage, car il ajoute en post-scriptum : « Pour l'amour de Dieu, mettez vite en chemin ce brahme; et un mot au capitan pour qu'à tout le moins, il le traite avec honneur. »

Cette ambassade donne bon espoir à François. Elle réussira sans doute, et déjà il combine des projets pour un avenir

1. P. 333.
2. « Qui n'est pas avec moi, est contre moi. » (Math., XII, 30.)
3. P. 335.

prochain. Au nord et au sud, la chrétienté va pouvoir s'étendre. Il compte aller au Travancore; mais voici qu'on l'appelle à Ceylan, dans les îles de Manar. On l'appelle encore aux environs de Ramnad. Il faut attendre. « Faites-moi avertir, dès que ce pays sera délivré des Badages, afin que, sans péril pour les chrétiens, j'envoie François Coelho vous remplacer. Vous irez alors rendre à Dieu le service de baptiser ceux de Careapatao[1], comme aussi les Caréas[2] (ou pêcheurs) de Beadala[3] et leur *mudeliar*[4]. Le capitan de Négapatam est en faveur auprès du roi de Jafnapatam, de qui dépendent ces îles de Manar. Il pourra se charger de les recommander à leur roi. Dès que votre région sera assurée contre les Badages, qu'il me vienne un messager de vous, afin que, sans retard, je vous envoie François Coelho avec de l'argent, des lettres, et une instruction sur ce que vous aurez à faire à Manar[5]. »

Cependant les Badages se retiraient de la côte. La sécurité revenait. Mais à l'intérieur, où l'on était moins au courant des démarches du roi de Travancore, les ravages continuaient. Autour du saint, tout se trouvait désorganisé.

« Ici (à Punicale), je vais sans interprète. Antoine est resté malade à Manapar. Rodrigue et Antoine, voilà mes interprètes; par où vous pouvez imaginer la vie que je mène. Mes interprètes ne me comprennent pas, je ne les comprends pas. Jugez de mes entretiens avec le peuple. Je baptise les nouveau-nés et les autres qui peuvent recevoir le baptême. Pour cela, pas besoin d'interprète; sans interprète, je vois et je comprends. Pour les choses plus importantes, je puis donc me passer d'in-

1. Ce *Careapatao* doit être identifié avec la résidence de Manar, appelée au XVII[e] siècle « le village des Careas, *lugar dos Careas* », ou *Peinale*. *Patan*, pour les Portugais *patao*, est le même mot que *patnam*, ville, village (*Translated extracts*, p. 22).

2. Les *Caréas* sont les pêcheurs tamouls de Ceylan et de la Pêcherie (*Mon. Xav.*, t. I, p. 944). « *Karaiyàn*, a respectable class of fishermen, or boat people, one who resides on the sea. » (PERCIVAL, *Tamil-english dictionary*, Madras, 1870.) Le mot vient de *Karaï*, frontière, bord, rivage. Le sens premier est donc « celui qui vit au bord de la mer. » Ces Careas des environs de Ramnad sont appelés aujourd'hui par leurs missionnaires *Kadeyer*.

3. *Beadala*, *Vedalai*, près de Ramnad.

4. *Mudeliar*, *modelliar*, *modliar*, dans les districts tamouls de Ceylan, chef indigène; dans le sud de l'Inde, titre honorifique. YULE, *Glossary*.

5. *Mon. Xav.*, p. 336.

terprètes... Ce soir, je pars pour Talle[1] où il y a foule de pauvres gens[2]. »

Au mois de septembre la *furia*[3] des Badages est passée.

Reste à réparer les ruines accumulées depuis trois mois. Malheureusement les hommes n'y mettent pas grande bonne volonté. Tout le monde a souffert, et c'est à qui se compensera aux dépens du voisin. Dans la chrétienté de Mansilhas, les Adigars, percepteurs de l'impôt au nom du rajah de Travancore, sont sans pitié. Ils maltraitent les néophytes, probablement pour les pressurer au nom du fisc.

A ce moment Xavier se trouve au petit bourg de Talle près de Manapar. Le seigneur du lieu est neveu d'Iniquitribirim. Xavier le connaît : il se plaint à lui de ce qui se passe, et le prince envoie des ordres. Il exige que le nom des Adigars persécuteurs lui soit livré, et il en référera à son oncle. Un de ses officiers est chargé de cette police et Xavier demande qu'on lui fasse bon accueil. « Ayez soin que les patangatins le paient du mal qu'il se donne. Ce n'est que juste. Ils perdent leur argent pour des bayadères ; ils feraient mieux de l'employer pour le bien de leur peuple[4]. »

Xavier compte toujours sur le rajah de Travancore. Il espère pouvoir bientôt aller le voir lui-même. Déjà le prêtre François Coelho a été très honorablement reçu. On lui a accordé tout ce qu'il demandait pour les chrétiens. Le titre de patangatins a été concédé à quatre hommes de Manapar, et, contrairement aux vieilles coutumes, sans que le peuple ait rien à payer. Une autre fois, pour honorer ce prêtre qui se présentait entouré de nombreux indigènes, le rajah conféra ce même titre à trois d'entre eux et toujours gratis. Cela donne espoir. Les chrétiens vont donc avoir un protecteur, intéressé peut-être, mais puissant. Encore faut-il que leurs protecteurs naturels, les Portugais, ne viennent pas contrecarrer tous ces projets. Justement, une fois de plus, l'un d'eux vient de commettre une faute qui peut tout brouiller.

1. *Talle*, *Tala*, *Tale*, *Talai*, aujourd'hui *Periatalèi*, au sud de Manapar.
2. P. 336, 337.
3. « Esta furia dos Badegaz », p. 333.
4. *Mon. Xav.*, p. 338.

« Faites-moi savoir s'il est vrai qu'à Tuticorin, un Portugais ait fait prisonnier un serviteur de ce prince (le seigneur de Talle), et sous quel prétexte. Je vous ai déjà longuement écrit là-dessus. Si la chose est vraie, mieux vaut demeurer ici que d'aller voir le roi. C'est un fort vilain cas[1]. »

Est-il exact, comme on l'a supposé, que le capitan ait été de connivence avec le coupable, s'il n'était pas le coupable en personne? La chose n'est que trop vraisemblable. L'ami secret des Badages ne pouvait être que l'ennemi du rajah. Quoi qu'il en soit, le personnage n'inspirait aucune confiance à Xavier, et, il faut le dire, la défiance était réciproque. Mais enfin le missionnaire, à cette heure, ne demande qu'une chose : que, pendant le mois de septembre, le capitan ne fasse rien, ou ne laisse rien faire contre les sujets du « Grand roi ». Il compte bientôt partir pour Cochin et voir le prince en passant. Il voudrait n'avoir à subir aucune doléance. Mais il n'ira pas le trouver si le mal est sans remède. Sur toutes ces affaires, nous ne savons qu'une faible part de la réalité, car Mansilhas avait écrit au Père qu'il en avait trop à dire pour une lettre, sur le capitan, les Portugais et les chrétiens; il lui fallait un entretien[2].

Cependant l'affolement des chrétiens durait toujours. Tandis qu'on négociait la paix, une foule de réfugiés se tenaient sur les îlots qui s'étendent en face de Tuticorin, en sûreté, mais sans vivres, sans eau potable. Personne ne s'occupait d'eux. Xavier, lui, s'inquiétait. Il était à Alendalé, entre Punicale et Manapar. « Je suis fort anxieux, écrit-il, des chrétiens de Tuticorin... Pour l'amour de Notre-Seigneur, faites-moi immédiatement savoir ce qui se passe. Est-il du service de Dieu que vous y alliez ? Alors, réunissez le plus de tonys que vous pourrez à Combuturé et à Punicale. Tirez ces gens de leurs îles, menez-les à Combuturé, à Punicale, à Trincontur (Trichandur). Tout de suite, sur l'heure, partez avec tout ce qu'il y a de barques à Punicale, et mandez à ceux de Combuturé de vous suivre de près. Ne laissez pas ces pauvres gens mourir de faim et de soif pour l'amour de Betebumar (*sic*) et de ses chevaux. Quant au

1. *Ibid.*
2. P. 338, 339.

capitan, on lui saurait gré de songer aux chrétiens, plus qu'aux chevaux de Betebumar.

« Ci-joint un mot pour les patangatins de Punicale et de Combuturé, je leur ordonne de tenir prêts leurs tonys pour aller au secours des fugitifs de Tuticorin... qui meurent de faim et de soif sur leurs îles... S'il n'y a pas nécessité d'aller, n'allez pas, faites ce qui vous semblera bon, je vous en laisse juge. Mais si vous allez, veillez à ce que les tonys soient pourvus de vivres et d'eau. Notre-Seigneur soit toujours avec nous, Amen. Dites-moi comment vont Manuel da Cruz et Mathieu, je les ai laissés fort désolés. »

A peine ces ordres étaient-ils donnés, que, dans la journée, arrivent d'étranges nouvelles. Retour offensif des Badages; pillage de Tuticorin, le capitan lui-même n'est pas épargné, sa maison, son vaisseau sont brûlés, il est en fuite, réfugié aux îles. Aussitôt nouveau courrier: « Pour l'amour de Dieu, vite, avec tous vos gens de Punicale, allez; embarquez toute l'eau que vous pourrez sur ces tonys. Aux patangatins j'écris fort raide de partir avec vous. »

Tel fut le premier mouvement du saint, et il s'agissait de l'officier coupable, presque un ennemi. Voyons le second.

« Si je savais que le capitan fût heureux de me voir, j'irais et vous laisserais à Punicale. Mais il m'a envoyé une lettre où il déclare qu'il ne pourrait sans un très grand scandale écrire tout le mal que je lui ai fait. Dieu sait, et tout le monde sait ce qui en est. Mais j'ignore s'il me verrait avec plaisir. Pour cela et pour d'autres raisons encore je n'irai pas le voir. J'ai écrit aux patangatins de Combuturé et de Bembar d'aller à lui avec tous leurs tonys, pour lui porter de l'eau et des vivres. Pour l'amour de Dieu, dépêchez-vous. Vous voyez que le capitan est dans une grande détresse ainsi que tous ces chrétiens. Pour l'amour de Dieu dépêchez vous [1]. »

Que s'était-il passé, et d'où venait cette reprise d'hostilités? Il était dit que les Européens commettraient toutes les fautes imaginables : rien ne les éclairait.

D'une part, le petit seigneur de Talle, neveu du roi de Tra-

1. P. 341.

vancore hier si favorable aux chrétiens, venait de se voir enlever par un Portugais un de ses serviteurs. Outré de colère, il avait juré de se venger sur les Paravers baptisés. D'autre part, à l'heure même où l'on était en pourparlers en vue de la paix, c'est le beau-frère du chef des Badages en personne que les colons, nous ne savons pourquoi, font prisonnier. Et maintenant les pauvres chrétiens sont pris entre deux feux, les Badages et les Travancorais. C'est au cap Comorin qu'ils sont menacés surtout. On parle très haut de les emmener captifs.

Que faire ? les stations de Virandapatanâo et lieux voisins ont absolument besoin d'être visitées. Mais on écrit à Xavier du cap Comorin que là sa présence est indispensable ; sans lui les plus grands malheurs sont à craindre. Le seigneur de Talle s'est rendu au cap pour venger son injure sur les néophytes qu'il protégeait hier. Il profère les menaces les plus significatives [1].

III. — *Après l'invasion.*

Par bonheur les intérêts du roi de Travancore étaient en conflit avec ceux de son neveu. Il avait besoin des Portugais. Plus que jamais, il réclamait la visite du *Santo Padre*. Il lui avait écrit. Il avait des choses importantes à lui communiquer. Lesquelles ? « Je crois bien qu'il a besoin du seigneur gouverneur. Les Pulas sont riches, ils prospèrent. Il a peur qu'ils n'achètent à prix d'or l'aide du gouverneur [2]. »

Nous sommes loin de connaître le fond des choses. Mais l'heure était propice aux ambitions. Le traité conclu avec les représentants du roi de Vijiyanagar abandonnait à ce dernier le Tinnevelly; d'autre part il imposait au vice-roi du Maduré de mettre fin à ses incursions dans le Travancore [3]. Les seigneurs locaux pouvaient être tentés de se retourner contre leur suzerain humilié et d'appeler les Portugais à la rescousse. C'est pour prendre les devants que le Grand roi recourait à cet étranger qu'on disait si bien en cour à Goa.

1. *Mon. Xav.*, p. 342.
2. *Mon. Xav.*, p. 343.
3. Nagam-Aiya, p. 299.

Xavier n'avait point à s'occuper de ces intérêts de politique locale. Mais, pour mieux le gagner, le roi lui faisait dire que les chrétiens seraient en sûreté chez lui, qu'il les défendrait. Pourquoi ne pas profiter de cette offre et ne pas envoyer au Travancore tous les néophytes en détresse? Donc, « ce soir même, je pars pour Manapar et de là... je vais voir Iniquitribirim et traiter avec lui la question de l'asile à donner aux Paravers ». Mansilhas s'occupera des pêcheurs de Tuticorin, il les réunira à Combuturé et à Punicale, d'où sans doute Xavier compte les évacuer sur l'autre côte. Cela, sans préjudice des autres travaux nécessaires. « Que Notre-Seigneur, conclut le saint, daigne nous donner plus de repos dans l'autre vie que dans la vie présente[1]. »

Trois jours après, 10 septembre, Xavier est à Manapar : il attend le moment de partir pour le Travancore. Les nouvelles se croisent bonnes et mauvaises. A Tuticorin, les Badages se sont éloignés ; le capitan est sauvé et tous les autres : « Dieu soit avec eux comme je désire qu'il soit avec moi[2]. » Mais le bruit court que les Badages n'ont disparu que pour se porter en hâte sur un autre point. Au dire du seigneur de Talle, ils veulent aller surprendre le Grand roi par la côte. Cependant la tranquillité revient au cap Comorin : la paix est faite, le pays se calme. Et voilà que les adigars du rajah, soi-disant au nom de leur maître, se mettent à pressurer les chrétiens ruinés. Ils arrêtent les arrivages de riz et autres vivres. Le Père François Coelho, qui a été bien reçu par le seigneur de Talle, va tâcher d'agir encore sur lui pour obtenir des ordres, tandis que lui, François, s'adressera au rajah[3].

On respirait donc enfin. Maintenant la visite au Grand roi n'était plus aussi urgente : il devenait inutile de lui demander l'hospitalité pour les chrétiens. Xavier différa donc son départ. Vers le 20 septembre nous le trouvons à Tuticorin. Un rapprochement s'est opéré entre le capitan et lui. Xavier lui a écrit[4]. Disons-le tout de suite, l'accord ne devait pas durer. Le saint

1. P. 343, 344.
2. P. 344.
3. P. 345.
4. P. 345.

continuera à s'inquiéter pour cette âme en péril, mais il n'osera guère intervenir de sa personne. Ses conseils, ses reproches sont mal accueillis ; l'heure n'est pas loin où il devra menacer.

« Aidez Cosme de Paiva, écrira-t-il un jour à Mansilhas, à décharger sa conscience des nombreux vols qu'il a commis sur cette côte, des maux, des meurtres dont il est responsable à Tuticorin, de sa grande cupidité. De plus, conseillez-lui, au nom de son honneur, de restituer l'argent que lui ont donné les meurtriers des Portugais. C'est chose si honteuse de vendre pour de l'argent le sang des Portugais ! Je ne lui écris pas, car je n'espère de lui aucun amendement. Mais avertissez-le de ma part que je vais aviser le roi de ses méfaits ainsi que le seigneur gouverneur, pour qu'il soit châtié ; et je vais demander à l'infant don Henri (grand inquisiteur) que l'Inquisition punisse les persécuteurs de ceux qui se convertissent à notre sainte foi. Donc, qu'il s'amende[1]. »

Septembre s'était passé, puis octobre, à remettre un peu d'ordre dans les chrétientés. Dans les premiers jours de novembre, saint François Xavier était encore à la Pêcherie. Il venait de recevoir deux nouveaux prêtres indigènes que l'évêque de Goa lui envoyait[2]. Il jugea donc pouvoir, sans trop d'inconvénients, s'absenter quelques mois.

Avant de s'éloigner, il fit ses dernières recommandations à Mansilhas. Elles sont d'un homme qui s'est acquis le droit de parler en maître. Il est devenu la grande autorité de ses chrétiens, leur providence visible. Il supplée à ce que ni les chefs locaux, ni les capitans portugais ne savent ni ne veulent faire. Et n'est-ce pas là le secret de l'animosité dont le poursuit Cosme de Paiva[3] ?

« Vous me ferez plaisir de visiter les chrétiens exilés de Tuticorin. Comme ils n'ont pas, là où ils sont, de lieux de réunion, convoquez-les en plein air et là enseignez-les. A Nicolas Barbosa, déclarez sérieusement qu'il ne doit pas admettre à la pêche des perles ceux qui sont restés à Tuticorin et se sont

1. *Mon. Xav.*, p. 380, lettre du 7 avril 1545.
2. VALIGNANO, p. 54.
3. *Mon. Xav.*, p. 349. Dans la citation qui suit, les mots entre crochets sont empruntés à la version du Père Poussines, qui avait sous les yeux une copie plus complète.

emparés de la maison des fugitifs. J'entends bien que des gens si désobéissants, ou, pour mieux dire, de vrais apostats, ne jouissent pas des fruits de notre mer. Que si ceux de Punicale veulent aller pêcher sur les bancs de Tuticorin, qu'ils aillent, et fassent bonne pêche. Mais dites à Barbosa de bien se garder de toute faute : son passé n'en est que trop chargé. »

Enfin, vers la mi-novembre, Xavier quittait Manapar. Son voyage avait plusieurs objets. Avant tout, il voulait, au passage, répondre à l'appel du rajah de Travancore, se charger de ses requêtes pour les présenter au gouverneur. En retour, il en obtiendrait, pour son apostolat et la liberté des chrétiens, des concessions importantes. De là il monterait à Cochin, puis à Goa. Il reviendrait ensuite, toutes affaires réglées, et pourrait s'occuper des demandes qui lui étaient venues de Ceylan.

Il lui fallait, pour gagner la résidence du roi, traverser les cent kilomètres de plaines qui venaient d'être le théâtre de la guerre. Le pays n'était pas sûr. Les hostilités avaient pris fin : les Badages étaient rentrés au Maduré ; mais les esprits restaient surexcités. Les chrétiens ne manquaient pas d'ennemis, et ils redoutaient pour leur père ce long voyage. Quant à lui la mort ne l'effrayait pas, au contraire ; il l'eût reçue avec joie. « Souvent, raconte Mansilhas, il me proposa d'aller au royaume du Prêtre Jean pour y chercher le martyre, s'il plaisait à Dieu[1]. » « Je m'en vais donc, écrit-il lui-même, et je prends la voie de terre pour m'éloigner du cap Comorin. J'irai visitant les chrétientés et baptisant les nouveaux-nés... Priez pour moi, faites prier les enfants. Avec ce secours, je suis au-dessus de toutes les craintes que les chrétiens d'ici voudraient m'inspirer. Ils me disent de ne pas aller par terre, que tous ceux qui leur en veulent m'en veulent aussi. Je suis si ennuyé de vivre que le meilleur pour moi serait de mourir pour la défense de notre foi et de notre loi. Voir se commettre tant de péchés et n'y rien pouvoir !... Non, je n'ai pas d'autre peine que de n'avoir pu arrêter ceux que vous savez bien et qui si cruellement offensent Dieu[2]. »

Quels étaient au juste les ennemis dont le saint avait à

1. *Process. 1556*, Cochin, n. 13.
2. *Mon. Xav.*, p. 348.

redouter les fureurs, il ne nous le dit pas. Les prêtres des idoles, brahmes et desservants des pagodes, sans doute, dont il avait si souvent démasqué les fourberies ; mais aussi, ajoute le Père Lucena, les mauvais chrétiens dont il dénonçait les abus[1].

Les périls redoutés se présentèrent. « Ils étaient continuels, écrit le Père de Quadros,... et les bons néophytes ne cessaient de veiller sur lui, surtout la nuit. Il lui arriva une fois, pressé par les gentils qui voulaient le tuer, de se réfugier sur un arbre et d'y attendre le jour. C'est ainsi qu'il leur échappa[2]. » Il fut attaqué à coups de flèches et blessé[3]. Une nuit même les infidèles mirent le feu à sa paillotte[4], et la tradition racontait plus tard qu'elle avait été réduite en cendres autour du saint qui priait, absorbé en Dieu[5]. Le martyre tant désiré lui échappait.

1. Lucena, l. II, ch. 17.
2. Tursellini, l. II, ch. 1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 186.
3. Lucena, *loc. cit.*
4. *Ibid.*
5. Lettre du P. Martin, 1er juin 1700 (*Lettres édif. et curieuses. Indes*).

CHAPITRE VI

UN MOIS AU TRAVANCORE
(Novembre-décembre 1544)

I. — *La moisson.*

Au milieu de novembre, Xavier était au Travancore, chez le rajah[1].

En dépit de son titre, le Grand roi était un prince assez modeste. Son domaine, long de 70 lieues et large au plus d'une trentaine, isolé du reste du monde par un réseau compliqué de montagnes et un littoral inhospitalier, formait un petit monde à part. Région païenne par excellence, et, aujourd'hui encore, une de celles qui ont le moins subi l'influence européenne. Les brahmes y étaient puissants : ils trouvaient là une population disposée à subvenir à leurs besoins. Ils percevaient double dîme, et, naïvement, appelaient le Travancore la « terre de charité ». Supérieurs au roi lui-même, simple guerrier de la caste des Naïrs[2].

Xavier était attendu à la cour et fut bien accueilli. Un Portugais qui l'accompagnait, le licencié Jean Vaz, nous dit : « Il était aimé de tous, et *invenit gratiam apud regem unum*[3]. » Pas

1. Nous ignorons l'itinéraire de Xavier. Le rajah réside aujourd'hui tout au nord, à Trivandrum, mais il a un pied-à-terre tout près du Comorin. Au XVII[e] siècle, il habitait Calculam, à cinq lieues ouest de Kotar, tout près de la petite ville de Travancore qui a donné son nom au royaume. Nous voyons le saint profiter de la permission du roi pour évangéliser les pêcheurs, en suivant la côte du sud au nord. Il est donc assez vraisemblable qu'il ait vu le roi dans quelqu'une de ses résidences du sud.

2. D[r] MILNE RAE, *The Syrian Church in India*, Edinburg, 1892, p. 5. On avait trouvé le moyen de remédier à cette humiliante infériorité. A son avènement, le roi faisait fondre une vache en or, y entrait, et en sortait brahme. Aujourd'hui un simple cylindre fait l'affaire.

3. « Il a trouvé grâce devant le roi. » (*Ep. Mixtae*, t. I, p. 230.) Nous ne connaissons le témoignage de Vaz que par le résumé du Père de Sainte-Croix. Or ce résumé contient des

d'autres détails sur l'entrevue. Nous ne savons quelles questions politiques furent discutées entre le prince et le prêtre. Xavier ne pouvait qu'une chose, écouter les propositions du rajah et promettre de les communiquer au gouverneur. Ce qui lui importait davantage, c'était la liberté des conversions. Elle lui fut accordée, et, poursuit Jean Vaz, « dans tout le royaume, il a été proclamé par criée qu'on était tenu d'obéir au *Balea Padre*[1], le « grand Padre », frère du roi, comme à lui-même. On a pleine liberté de se faire chrétien. Le roi a donné au Père une forte somme pour la nourriture et le vêtement des pauvres ».

La concession n'était peut-être pas aussi importante qu'on pourrait le croire. Il y entrait un peu d'emphase orientale. Quoi qu'il en soit, Xavier résolut d'en profiter amplement et sans retard. Avec les Asiatiques, il faut toujours faire vite, car est-on jamais sûr de leurs promesses? Tandis qu'à leurs yeux, il n'est rien de tel qu'un fait accompli.

Il revint donc vers la côte. Suivi de quatre prêtres indigènes récemment ordonnés, il allait à travers les villages, « nu-pieds, nous dit son compagnon (l'on était à la saison des pluies), la

exagérations. Il ne faut pas prendre à la lettre cette proclamation faite *par tout le royaume*. De même cette phrase : « *Tiene hechas quarenta y quatro o quaranta y cinque yglesias a luengo del mar* » (p. 231). Xavier a-t-il vraiment fait faire 44 ou 45 églises sur la côte de la Pêcherie et du Travancore ? En 1616, dans le préambule du procès canonique fait à Tuticorin, on lui attribuait 24 églises dont 8 belles paroisses. Mais en 1556, le catéchiste Jean de Artiaga (*Proc. 1556*, Baçaim, n° 3) parle seulement de 9 à 10 villages convertis au Travancore, entre Perumanel et Brinjam. Par ailleurs, dans ses notes sur Ribadeneira, le Père Texeira déclare :

« *Em a* (*costa*) *de Trauancor não fundou elle igreia alguma, mas o P*e *Amrrique foi o P*e *que naquela costa fundo igreia, segundo elle mesmo me dise, porque ate emtão qua*[*ndo*] *dizia algumas vezes missa em algum lugar era debaixo de aruores concertando primeiro de* [*centemente*] *algum altar. Na costa da Pescaria mandaria o P*e *Mestre Francisco fazer algumas igreias de rama e palha ou barro, como ainda ategora são algumas, ou as mais dellas* (Rome, arch. di Stato, *Cens. librorum*, t. I, fol. 22, v.). Il est à croire que les « églises » dont avait parlé le licencié Vaz n'étaient que de pauvres huttes élevées à la hâte, et qu'elles ont dû vite disparaître.

1. Bartoli (*Asia*, l. I, n° 42) et Sousa (t. I, p. 235) assurent que ce titre fut donné par le rajah lui-même en souvenir de la façon merveilleuse dont Xavier avait arrêté une bande de Badages. « On m'appelle le « Grand roi », on vous appellera le « Grand *padre* ». Ce détail est inconnu des premiers historiens. Tursellini dit simplement (l. II, ch. XI) : « *Vulgo magnus pater vocabatur.* » — *Padre* est le terme portugais pour désigner le prêtre : Xavier l'emploie même pour des prêtres séculiers. *Balea*, m'écrit-on, semble répondre au mot tamoul *pèriya*, et l'expression signifie le « *padre*, chef des autres *padre* ». — « Il y a vers le cap Comorin, dit le protestant La Croze, une vieille idole de F. X., vers laquelle les gentils mêmes vont en pèlerinage. Ils l'appellent la pagode du *Parapadri*, c'est-à-dire du grand père. » (*Hist. du Christianisme de l'Inde*, la Haye, 1758, t. II, p. 31.)

soutane en lambeaux, la tête couverte d'un lamentable capuchon de toile noire[1] ».

Les indigènes auxquels ils s'adressait de préférence étaient encore des pêcheurs, frères des Paravers, mais plus rudes, plus indisciplinés, et un peu pirates. « Excellents marins, dit un voyageur du xv[e] siècle, mais grands larrons et dépourvus de toute vergogne,... esclaves du roi et des Naïrs, quelquefois riches et toujours en danger d'être pillés par le rajah[2]. » Cent ans après leur conversion, l'on dira d'eux : « Les Pères ont fort à faire ici, car la population est grossière, peu soumise à l'Eglise, toujours prête à en appeler aux autorités païennes... et prompte aux superstitions[3]. » Un Père qui les verra peu après le passage de Xavier dira : « C'est une erreur de croire les barbares faciles à convertir. Plus ils sont barbares, plus il leur est malaisé d'apprendre et de suivre le chemin de la vertu[4]. » On les appelait les *Macuas*[5].

Cependant ce fut dans ce milieu difficile que Xavier fit une de ses plus extraordinaires moissons.

Avec un peuple de ce genre, quelle méthode employer? Il avait peu de temps devant lui. La faveur royale était précaire; il fallait donc se hâter. A chaque village, l'apôtre n'avait qu'un temps fort court à consacrer, juste ce qu'il fallait pour constater la bonne volonté, l'exciter au besoin, donner à la foule une instruction sommaire, en obtenir les actes indispensables à la réception du baptême ; et il enrôlait dans l'Eglise ces nouveaux enfants, qui, s'il ne se hâtait, demain peut-être et à jamais, lui auraient échappé.

Lui-même nous a dit comment il procédait. Il allait de bourg en bourg, s'arrêtant là où on l'appelait, ne pouvant suffire à toutes les requêtes, mais gardant mémoire des lieux où il ne pouvait s'arrêter, pour y revenir plus tard[6]. Il réunissait d'abord à part hommes et jeunes gens. Par trois signes de croix, il leur

1. *Ep. Mixtae*, t. I, p. 231, 232.
2. Odoardo Barbosa, dans *Ludovico di Varthema*, par H. Cordier, Paris, 1888, p. 316.
3. A. Lopez, p. 8, 9.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 128.
5. *Macua*, *mucoa*, *machoa*, etc. Ce terme est traduit par Yule (*Glossary*, au mot *Mucoa* « a driver »).
6. *Mon. Xav.*, p. 351.

faisait faire un acte de foi dans le mystère d'un seul Dieu en trois personnes. Puis il récitait lentement, la foule les répétant après lui, les principales prières. Suivait l'explication des articles de la foi et des commandements, au moyen des traductions qui lui avaient servi à la Pêcherie. L'instruction finie, il demandait si l'on croyait. Il reprenait chaque article, et, les bras en croix sur la poitrine, les Macuas répondaient : « Je crois. » Alors il les baptisait, et leur donnait leur nom par écrit. Puis venait le tour des femmes. Le village une fois baptisé, il présidait à la destruction des idoles et des pagodes. « C'est pour moi, disait-il, une indicible joie que de voir tomber ces idoles sous les coups de ceux-là mêmes qui les adoraient. Partout je laissais un exemplaire des prières en langue indigène, et je réglais que, tous les jours, matin et soir, on se réunirait pour les apprendre. Cela fait dans un village, je passais dans un autre. J'allais ainsi de bourgade en bourgade, et je ne saurais ni vous écrire, ni vous dire quelle était ma consolation[1]. »

L'ébranlement fut prodigieux. Au dire de Jean Vaz, le saint groupait des auditoires de deux, trois, quatre, six mille personnes. Il lui fallait grimper sur un arbre, et c'est de là qu'il prêchait[2]. Par centaines, tous les jours, se faisaient les baptêmes. Ceux qui résistaient à la grâce étaient touchés cependant. Quand ils voyaient les néophytes confesser publiquement, à haute voix, leurs fautes passées, « les gentils, nous dit Xavier, s'émerveillaient d'entendre la loi divine. Ils rougissaient de voir comment ils avaient vécu, faute d'avoir connu Dieu. Ils montraient un vrai plaisir à écouter notre loi. Ils me faisaient de grands honneurs, tout en refusant d'adhérer à la loi que maintenant ils connaissaient[3] ».

Comment expliquer ce soudain entraînement vers le christianisme ? La proclamation du rajah favorisait le mouvement, en assurant la liberté des conversions, mais elle ne suffisait pas à le produire. Par ailleurs, les Macuas n'étaient pas, comme naguère leurs voisins les pêcheurs de perles, des opprimés criant vers la délivrance et se servant du baptême pour chan-

1. P. 368.
2. *Ep. Mixtae*, p. 231.
3. *Mon. Xav.*, p. 367.

ger de maîtres. La protection du Portugal ne leur était pas indispensable. On pouvait leur en vanter les bienfaits, leur montrer l'exemple des Paravers. Chrétiens, ils n'auraient rien à craindre, dans leur pêche et leur commerce, des musulmans, car ils pourraient aller et venir sous la sauvegarde de la flotte européenne. Le capitan de Coulam serait leur défenseur.

Si nous comprenons bien la page de Valignano qui nous fournit ce détail, le capitan de Coulam avait eu à intervenir déjà dans les affaires des Macuas. Il avait fallu « punir leurs méfaits », on ne nous dit pas lesquels : quelques actes de piraterie sans doute, ou la complicité avec les ennemis musulmans de Calicut. Et Xavier lui-même aurait conseillé, par manière de leçon, de leur interdire la pêche. Chrétiens, alliés du Portugal, ils n'auraient plus rien à craindre de semblable. Et Valignano conclut : « Finalement, *compellendo eos intrare ad nuptias*, comme dit le Seigneur, il en amena une grande multitude à se faire chrétiens[1]. »

Il ne faut pas prendre à la lettre cette dernière phrase. Xavier n'avait à son service aucun moyen de coaction ; il était seul. Mais il pouvait dire aux Macuas, ce qui était la vérité, qu'il y avait pour eux des avantages même temporels à se faire chrétiens. Bien entendu, il disposait d'autres arguments.

Avant tout, les œuvres de charité[2]. Le bruit de ce qu'il avait fait pour les Paravers s'était certainement répandu sur tout le littoral. On connaissait chez les Macuas ses prodiges d'abnégation et ses miracles. Au Travancore les occasions ne lui manquèrent pas de donner à ces pauvres gens le spectacle absolument nouveau du dévouement désintéressé. Un étranger, un homme respecté et aimé du prince, s'abaissant jusqu'à des gens de caste infime, leur distribuant argent et habits, c'était chose inouïe. Sans doute il fit davantage, car cette région de lagunes est malsaine, c'est le pays de la dysenterie, de la malaria, de l'éléphantiasis. On a négligé de nous dire ce que le saint osa pour tant de misères : mais il suffit de se rappeler ses héroïques folies chez les Incurables de Venise.

1. « Les forçant d'entrer dans la salle des noces », allusion à Luc, XIV, 24. *Mon. Xav.*, p. 55.
2. *Ibid.*, « con las obras de charitad ».

II. — *Les miracles. Le don des langues.*

A l'argument de la charité faut-il ajouter celui du miracle? Il serait étrange que, thaumaturge à la Pêcherie, il eût cessé de l'être, passé la frontière du Travancore. La question cependant n'est pas sans quelque difficulté.

Les enquêtes de 1556 ne nous fournissent aucun fait pouvant avec certitude être rapporté à cette période[1]. Le licencié Jean Vaz, témoin oculaire, racontait l'année suivante aux Pères de Portugal des *cosas muy grandes*[2]. Parmi ces « grandes choses », il faut compter les miracles sans doute; mais où sont les détails? Le souvenir s'en conserva cependant, si bien que, plus tard, par ordre des supérieurs, des enquêtes furent faites à ce sujet, spécialement sur les cas de résurrection. Mais le Père Texeira notait à ce propos[3] : « Tout est possible avec une sainteté comme celle de François : mais, tout bien examiné, ce qu'on raconte est douteux... Le Père Enriquez, qui est depuis quarante ans dans la mission, a cherché des témoins oculaires et n'en a pas trouvé. » Voilà pourquoi peut-être le Père Valignano, énumérant les raisons qui amenèrent à la foi toute la caste des pêcheurs, ne parle pas des miracles[4].

Lorsque, soixante-dix ans après la mort du saint, les procès canoniques furent repris, les témoins oculaires ne manquèrent pas tout à fait. Deux ou trois très vieux Indiens ajoutèrent les souvenirs lointains de leur petite enfance à ceux de la tradition locale. D'autres, simples témoins auriculaires, firent entendre des voix un peu plus jeunes; et, de tous ces témoignages combinés, quelque chose passa dans la bulle de canonisation. Laissons parler les déposants de 1616.

« Il y a une trentaine d'années, disait le Paraver Pierre Gon-

1. La raison en est sans doute qu'en 1556 ne furent entendus que des Portugais. Or, pendant la mission des Macuas, à part Jean Vaz, Xavier n'avait avec lui aucun Portugais.
2. *Ep. Mixtae*, p. 231.
3. *Loc. cit.*, fol. 23.
4. *Mon. Xav.*, p. 55, 56. Notons que Valignano cite plusieurs miracles de Xavier, ceux qu'il paraît avoir fait vérifier sur place. S'il n'en rapporte pas davantage, dit-il, c'est qu'il est plus utile d'être édifiés sur des vertus qu'on peut imiter, que sur des miracles (p. 198).

çalvez, j'allai, sur la côte du Travancore, au bourg de Raigue-Mangalam[1], dont l'église est dédiée aux Rois Mages, près du cap Comorin. Quelques patangatins, notables de l'endroit, me dirent qu'il y avait là un homme que le Père François avait ramené à la vie. Je demandai à voir ce ressuscité, pour ma grande consolation. Il vint à mon logement : « Est-il vrai, lui demandai-je, « que tu as recouvré la vie par les mérites et prières du Père « François Xavier ? » Il répondit que c'était la vérité ; ses parents, ses concitoyens le lui affirmaient. Ils étaient là, avaient tout vu de leurs yeux. Lui, se rappelait qu'il avait été gravement malade et désespéré. Même il savait certainement qu'il était mort et qu'ensuite il se vit soudain, sain et vaillant, en présence du Père François Xavier. Alors deux notables parmi ces patangatins, âgés tous deux de soixante-dix ans, plus ou moins, me dirent, en présence de cet homme ressuscité et de beaucoup d'autres, que, étant enfant, il avait été pris d'une maladie pestilentielle dans la ville de Mutan[2], au Comorin. Eux, entendant pleurer les parents sur leur enfant mort, allèrent trouver le Père François. Voyant l'enfant ainsi mort, il eut pitié du deuil des père et mère. A leur prière, il se mit à genoux, supplia Dieu de rendre la vie au défunt, et, cela fait, il lui enjoignit, au nom de Jésus-Christ, de se lever. Aussitôt il le rendit à l'existence et à ses parents, vivant et bien portant. Ce fait, ainsi raconté par eux, ces notables l'avaient vu de leurs yeux, ils le tinrent pour miracle. Tous rendirent grâce à Dieu d'un tel prodige, louant fort la sainteté du Père Maître François Xavier[3]. »

D'autres témoins appuient ce récit. Le Paraver Emmanuel Gago Belandem, âgé de soixante-quatorze ans et plus, déclare sous serment que, lui étant présent, au bourg de Mutan, le Père François a ressuscité un enfant emporté par une fièvre pestilentielle. Il était déjà revêtu de ses habits funèbres, prêt à être mis en terre. Le Père le vit, pria, l'aspergea d'eau bénite,

1. Probablement *Rajaka Mangalam*, résidence dont dépendait au XVII[e] siècle l'église du Comorin. Elle était alors dédiée à la nativité de Notre-Seigneur. A. Lopez (p. 12) l'appelle *Pakia mangalam*.

2. *Mutan*, ou *Butan*, entre Cariapatao et Alicale, dit le Père de Sousa (t. I, p. 237). Nous ignorons où était *Alicale* : mais il y avait un *Cariapatao* sur la côte ouest à une vingtaine de kilomètres du cap (LOPEZ, p. 12). On trouve aujourd'hui vers cet endroit le village de *Muttum*.

3. *Process. 1616*, n. 84.

déchira le linceul, et l'enfant se leva. Un autre Paraver, Jean Anddicondam, soixante-dix ans et plus, fut témoin du même fait; il était là, avec son vieux père et son vieil oncle. Il raconta le miracle, dans les mêmes termes[1].

Un prodige analogue eut pour théâtre une église de Coulam. « Je sais, racontait le Paraver Diogo Fernandez, âgé de soixante-seize ans et plus, je sais, pour l'avoir vu de mes propres yeux, que, ledit Père François Xavier prêchait un jour, et que la veille on avait enseveli un mort dans l'église. Ledit Père sentait une grande difficulté à convertir certains idolâtres. Alors il pria quelque temps pour leur conversion, puis il ordonna d'ouvrir la fosse. Dieu, disait-il, voulait bien, en faveur de leur âme, rendre la vie au défunt. La fosse découverte, le linceul déchiré, le cadavre apparut aux yeux. Xavier pria, et le mort se leva vivant... Les infidèles qui étaient là, et beaucoup d'autres crurent en Jésus-Christ et furent baptisés par le Père[2]. »

Ces deux prodiges, inscrits dans la bulle de canonisation, nous reportent, l'un tout au sud, l'autre tout au nord du champ de travail parcouru par Xavier en décembre 1544. Rien de bien net ne se place dans l'intervalle, et il faut nous contenter de ces lignes, écrites du Travancore quatre ans seulement après par le Père Balthasar Nunès : « En ces terres par lesquelles je vais, il a laissé une réputation telle que vous auriez peine à y croire. Il y a de ces choses que je ne puis écrire, de telle nature qu'on ne peut les confier au papier. Seulement *os justi meditabitur sapientiam et lingua ejus loquetur judicium*... Je regrette de ne pouvoir vous donner des détails sur les merveilles que l'on raconte; j'en suis plus ennuyé que vous. Sachez, mais n'en dites rien, que Dieu fait par lui de ces choses, et en grand nombre, dont il n'est pas licite de parler[3]. »

Parmi ces merveilles, faut-il mettre le don des langues, ce miracle si nettement affirmé dans le bulle d'Urbain VIII?

C'est une phrase du licencié Jean Vaz qui nous amène à poser la question. Durant cette mission chez les Macuas, Xavier n'était pas sorti du domaine tamoul, s'il est vrai que le

1. *Ibid.*, n. 129, 130 et 134.
2. *Process. 1616*, n. 97 et 98.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 38.

village de Brinjam marque le terme de sa prédication[1]. Un peu au-delà, passé Trivandrum, commence le pays du malayalam, qui est au tamoul ce que le portugais est à l'espagnol. Si donc notre missionnaire se faisait entendre aux indigènes de la Pêcherie, pas n'était besoin d'un miracle pour converser avec leurs voisins. Mais précisément lui-même nous fait clairement savoir qu'on ne le comprenait pas, qu'il ne comprenait pas davantage. Et cependant Jean Vaz affirmait aux Pères de Lisbonne, l'année suivante (1545), qu'il parlait fort bien la langue du pays[2]. Comment concilier ces données contradictoires? Il faut en croire Xavier se plaignant de son impuissance. Par ailleurs, si Xavier parlait mal, pourquoi le licencié aurait-il inventé qu'il parlait bien, et cela, deux lignes seulement après avoir dit que quatre prêtres indigènes lui servaient d'interprètes[3]?

Voici peut-être la réponse. D'une part, le Père Seb. Gonçalvez nous avertit que ce don des langues était un des miracles que Xavier dissimulait, mais qu'il est attesté par plusieurs témoins[4]. Xavier avait donc raison de se plaindre comme il le faisait, mais il n'ajoutait pas que Dieu lui venait en aide. Par ailleurs, le Père Martin de Sainte-Croix, qui nous transmet le témoignage de Jean Vaz, le donne-t-il tout entier? N'aurait-il pas, par timidité et réserve, supprimé quelque détail, une de ces *cosas muy grandes*, qu'il nous importerait tant de savoir et qu'il n'a pas osé raconter?

Quoi qu'il en soit de la mission du Travancore, voici ce qui fut raconté dans les procès de canonisation.

En 1556, Antoine Pereira, qualifié par le procès-verbal de *regiae familiae patritius*, et fils d'un des meilleurs amis de Xavier, disait : « En quelque pays que le Père se transportât, il ne lui fallait que quelques jours pour apprendre et parler la langue. Ainsi, sur les côtes du Malabar, à Malacca, au Japon.

1. Lui-même (p. 367) nous dit qu'il donnait aux Macuas une traduction des prières *en su lengua, en su mesma lenguaje*, celle dont il se servait depuis deux ans.

2. P. 232, *sabe muy bien su lengua*.

3. *Trae quatro sacerdotes... que son aquellos que los dias passados escrivio que eran lenguas*. Le Père écrivait en octobre 1545, après avoir reçu le courrier de janvier. Mais, dans les lettres qui nous restent, on ne voit pas que Xavier parle de ces interprètes.

4. Cros, I, p. 313.

Moi-même je savais toutes ces langues, et souvent je m'en suis servi pour converser avec le Père. Ainsi j'ai causé avec lui en malais. » Le témoin ajoutait qu'à Malacca, Xavier s'entretenait avec les noirs, les comprenait et s'en faisait comprendre à leur grande stupeur[1]. Un autre nous le montre, sur le vaisseau qui le mène à Amboine, parlant avec les gens de l'équipage dans leur patois[2]. De même Gaspard Lopez, contrôleur de la matricule royale : « Le bruit public assurait que le Père comprenait la langue des Indiens et en était compris, ce dont ils s'étonnaient fort[3]. » Un nommé Gaspard Secheira Abreu jurait avoir entendu Xavier prêcher au Japon en portugais et les Japonais le comprenaient en leur langue[4].

Ces affirmations parurent-elles insuffisantes aux premiers historiens? Valignano, Tursellini, d'Acosta, du Jarric, n'en parlent pas[5]. Le procès de 1556 était connu pourtant, et, dans son histoire manuscrite, le Père Gonçalvez en appelait sur ce point aux témoignages d'Antoine Pereira et de Lopez, sans parler des Pères Durão, Jean Lopez et du Fr. Melchior Figuereido[6].

En 1616, plusieurs dépositions intéressantes furent enregistrées. Le Paraver Emmanuel Fernandez, quatre-vingts ans et plus, disait, après les serments d'usage : « J'ai connu le Père François Xavier à la côte de la Pêcherie, il y a de cela soixante et tant d'années. J'étais pour mon commerce au port de Tevanapatam, au Coromandel. J'y vis ledit Père, et, par révérence, allai lui baiser la main. Me trouvant là, pendant sa messe, je le vis, et tout le

1. *Process. 1556*, Malacca, n. 2. « Dixit insuper quamcumque in regionem dictus Pater venisset, paucissimis eum diebus proprium gentis idioma et callere et loqui solitum, idque accidisse tum in ora malabarica et in Maluco, tum in Japonia, quoniam ipse testis omnium harum linguarum fuerat peritus, et iisdem saepe loquutus fuerat cum Patre, sicut etiam cum eodem sermones contulerat in lingua Malayca. »

Dans le texte portugais : « Onde querque o Padre mestre Francisco chegava, em poucos dias tomava e falava a lingua da terra como foi no Malabar, em Maluco, em Japâo, e uma pessoa que ista affirma e sabe estas linguas, as falou e praticou com o Padre. E tambem a Malacca e diziam que o Padre se entendia com os negros e ellos com elle de que muito se espaventavan. » Bibl. Ac. Scienc., Lisbonne, *Cartas de Japao*, t. I, f. 396[b]. Cf. Ajuda, Mss. 49, V, 6, f. 153[a].

2. *Process. 1556*, Baçaim, n. 7. (témoignage de Ruy Diaz Pereira). Voir plus loin, l. IV, ch. II, n. 1.

3. *Ibid.*, Goa, n. 1.

4. *Relatio facta in Consistorio*, p. 34.

5. Lucena (l. IV, ch. I) rapporte le miracle survenu durant le voyage à Amboine.

6. Cros, I, p. 313.

peuple avec moi, soulevé par une force divine au-dessus de terre de plus d'une coudée... J'ai vu de plus que le Père prêchait à ces gentils en leur langue, et tous admiraient de le voir si bien parler, alors qu'il ne venait que d'arriver, et n'avait pas eu le temps d'apprendre leur langue qui est fort difficile. Et, comme il y avait dans ce port et dans cette ville des gens de nations diverses et de divers idiomes, dans un sermon auquel j'assistais, tous le comprenaient comme s'il parlait à chacun dans sa langue. Moi-même je l'ai compris dans la mienne. Le bruit courait partout que, dès qu'il arrivait dans un pays, quelle qu'en fût la langue, il la parlait. Aussi y eut-il beaucoup de conversions parce qu'on voyait là un grand miracle[1]. »

Telles sont les attestations qui ont inspiré les lignes suivantes dans le bulle d'Urbain VIII : « Les signes et prodiges par lesquels le Seigneur, au berceau de l'Eglise naissante, confirmait l'enseignement de ses apôtres... dans sa miséricorde, il les a renouvelés en la personne de son serviteur François. Ainsi il lui arriva de parler soudain, sans les avoir apprises, les langues de peuples divers et inconnus. Dieu les lui enseignait, et il les parlait très purement, comme s'il avait été élevé en ces régions-là. Il arriva encore parfois que, parlant à une foule composée de races diverses, chacun en même temps l'entendait dans sa langue maternelle raconter les grandeurs de Dieu. On en était stupéfait et comme en extase, et, frappée de ce miracle, une grande multitude recevait la parole de Dieu[2]. »

1. *1616*, n. 79. Cf. n. 85. Cette ville de *Tevanapatam* a été identifiée avec *Jafnapatam* et *Negapatam*. Ne serait-ce pas plutôt *Devadapatnam*, au Coromandel, où les Jésuites eurent plus tard une église dépendant de San Thomé, et qui disparut à la conquête hollandaise? (A. LOPEZ, p. 29.) On se trouvait à la limite de la langue *telougou*.

2. Ecrivant pour des croyants, nous n'avons pas à établir la possibilité d'un miracle attesté par le livre des Actes et les épîtres de saint Paul. On sait aussi que, dans la vie de saint Vincent Ferrier, Espagnol prêchant à des Français et à des Bas-Bretons, on lit des récits semblables (*Vie* par le P. FAGES, O. P., t. II, p. II, ch. 6). Un autre missionnaire de Basse-Bretagne, le Vén. Julien Maunoir, S. J., raconte lui-même que, ne sachant pas un mot de breton, il reçut de ses supérieurs, un jour de la Pentecôte, la permission d'étudier cette langue en vue des missions. Le mardi, il en savait assez pour faire le catéchisme. Six semaines plus tard il prêchait sans préparation (*Vie* par le P. SÉJOURNÉ, t, I. p. 39).

Notons que chez Xavier, le miracle ne fut que transitoire. Il ne le dispensa jamais ni d'avoir des interprètes, ni de faire des traductions à l'avance. Il ne le mit à l'abri, en temps ordinaire, ni des solécismes, ni des tours inintelligibles et ridicules. Il semble du

III. — *Les résultats.*

« Une grande multitude », c'est à la mission du Travancore que le mot peut s'appliquer. Ce que fut le résultat de ce mois de travail, François nous le dira lui-même : « Mon très cher frère en Jésus-Christ (c'est à Mansilhas qu'il s'adresse). Le 16 de ce mois de décembre, je suis arrivé à Cochin. Sur mon chemin, j'ai baptisé tous les Macuas que j'ai rencontrés. Dieu sait avec quelle joie j'irais achever l'ouvrage, et baptiser ce qui reste[1]. » Et à saint Ignace : « En fait de nouvelles des Indes, j'ai à vous apprendre comment Dieu Notre-Seigneur, en un royaume où je suis, a déterminé une foule de gens à se faire chrétiens ; à ce point qu'en un mois j'ai baptisé plus de dix mille personnes[2]. »

C'était une moyenne de quatre cents baptêmes par jour. On comprend que le chiffre ait paru exorbitant. Certains n'ont voulu y voir qu'une glose pieuse, entrée, par fraude ou par erreur, dans le texte[3]. Mais il n'y a ni fraude, ni erreur. François avait procédé au Travancore comme avant lui on avait procédé à la Pêcherie. Il ne croyait pas, pour cette fois du moins, devoir renoncer aux conversions par masses, quelque étrange que le système puisse paraître aujourd'hui. Nous avons dit plus haut ce qui, en certains cas, le justifie[4]. Il faut tenir compte aussi d'un grand fait général. Plus les races sont intelligentes, et plus les âmes ont conscience d'elles-mêmes et de leur individualité ; plus aussi la conversion est affaire personnelle, intime, se réglant entre l'homme seul et Dieu seul, sans

reste avoir été plus dans l'intelligence des auditeurs qui le comprenaient, parfois chacun en sa langue, que sur ses lèvres. Dans un ordre d'idées analogues un témoin a raconté qu'au Japon, le saint répondait par une seule réplique à vingt questions disparates.

Sur les objections faites par M. Dickson White dans son *History of the warfare of Science with Theology*, Londres, 1896, voir *Analecta Bollandiana*, t. XV, p. 62.

1. *Mon. Xav.*, p. 351.
2. P. 367. *En un mes baptizé mas de diez mil personas.*
3. *Grande Encyclopédie*, t. XVIII, p. 52, article E. H. Krüger. Ce chiffre 10.000 se lit dans toutes les copies, dans le fragment donné par Valignano (p. 56), dans Polanco (t. I, p. 145).
4. Après tout les Apôtres, parfois, n'ont pas procédé autrement. Ainsi le jour de la Pentecôte : *et appositae sunt in die illa animae circiter tria millia* (*Act.*, II, 41). Les miracles de Xavier ne constituaient-ils pas une sorte de petite Pentecôte ?

entraînement du milieu. Tels les Japonais, qui se laisseront gagner un à un, et chacun pour des raisons qui lui seront propres. Dans les peuples moins civilisés ou moins intelligents, les âmes tiennent davantage les unes aux autres : la responsabilité personnelle en est quelque peu amoindrie. Ce qu'on appelle le respect humain vient de causes profondes, et n'est parfois qu'une forme de cette solidarité inférieure. On ne gagnera et on ne gardera les individus qu'à la condition d'atteindre la masse. L'observation est d'une application constante en pays de mission. Avec la grâce de Dieu et une volonté ferme, des convertis intelligents persévéreront, même isolés. Pour les autres, il faudra, ou bien gagner du même coup toute la famille, tout le village, toute la tribu, ou mettre les convertis à l'écart et reconstituer artificiellement autour d'eux un milieu nouveau tout chrétien. Ce dernier système fut celui des *réductions ;* l'autre fut appliqué par saint François Xavier à la Pêcherie et au Travancore.

Mais ce n'était pas assez de gagner ainsi, comme d'un coup de filet, toute une caste de pauvres gens. Il importait de ne pas tomber dans la faute commise chez les Paravers. Après avoir baptisé, il fallait instruire et assurer la persévérance.

Nous ne tarderons pas à voir avec quelle énergie Xavier maintiendra chez les Macuas des prêtres et des catéchistes, en dépit de la persécution. Pour le moment, c'est avec les autorités portugaises qu'il veut régler la situation de ses néophytes.

Arrivé à une soixantaine de kilomètres du Comorin, au bourg de Brinjam, ayant converti neuf ou dix centres importants[1], il gagna Coulam. Or Coulam, en ce temps-là, avait un capitan qui, par bonheur, ressemblait peu à son collègue de Tuticorin. Il accepta de collaborer pour sa part à l'éducation des nouveaux baptisés.

« Le Père, nous dit encore Valignano, avec sa prudence ordinaire, avait compris combien ces peuples de l'Inde sont inintelligents des choses de Dieu. La raison a moins de prise sur eux que la force. Aussi jugeait-il qu'il serait malaisé de fonder une chrétienté chez ces noirs (*entre los negros*), et plus

1. Voir p. 199, note 2.

encore de la conserver, s'ils n'étaient sous la domination du Portugal, ou du moins en des lieux où cette domination se fît sentir, comme sur le littoral où passent et repassent les *armadas* du roi, prêtes à récompenser ou à châtier les peuples selon leurs mérites. » Comprenons bien ce passage : il ne s'agissait pas, comme l'a dit et répété la légende protestante et voltairienne, de convertir les gens à coups de mousquet, mais, à coups de mousquet, s'il le fallait, d'éloigner d'eux les causes de perversion.

Donc le capitan acceptait de veiller sur les néophytes. Il leur assurerait, contre les pirates voisins, la liberté de leur métier, et la liberté de conscience contre les revirements toujours possibles du rajah de Travancore. Il ferait plus. Comme Xavier à la Pêcherie, il s'attaquerait aux vices des indigènes. Longue et fastidieuse lutte. Il y aurait à châtier. Mais, eux aussi, comme les Paravers, les Macuas sont de grands enfants, et il faut leur parler le seul langage qu'ils comprennent. En certains cas, on leur interdira la pêche. Or la pêche est leur gagne-pain. A la grièveté de la peine, ils mesureront la grièveté de la faute[1].

Cette police rigoureuse établie par le saint fut longtemps maintenue au Travancore, et rendue officielle par acte royal. Un siècle exactement après le passage de Xavier, on écrivait : « Jadis les Pères, pour tenir ces mauvaises têtes en échec, avaient obtenu du roi Sébastien ordre au capitan de Coulam, de ne délivrer les patentes de pêche que sur la production d'un certificat signé par le propre missionnaire du requérant, attestant qu'il dépendait de telle église, et méritait la faveur demandée. Cette loi est encore en vigueur (1644)[2]. »

Le Portugal se devait d'assumer pareil patronage. D'abord il y trouvait son profit. « Aux flottes royales et marchandes qui souvent croisaient le long des côtes, il importait fort, nous dit Valignano, d'avoir sur le littoral des populations chrétiennes, surtout à cet endroit, où le rivage était plein de repaires de brigands, qui, sur mer et sur terre, faisaient le plus de mal possible aux Portugais[3]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 54, 56.
2. A. Lopez, p. 8, 9.
3. *Mon. Xav.*, loc. cit.

Mais surtout le Portugal avait un devoir à remplir, celui du proche parent qui accepte la tutelle de l'enfant abandonné. La conversion au christianisme, en effet, créait aux Indiens, dans la société indigène, une situation fausse et douloureuse. Cette société, on le sait, est toute fondée sur la caste. Perdre sa caste, c'est se mettre en dehors ou en marge du monde indien, c'est une déchéance, une mort civile, le rejet dans les classes infimes qui ont à peine le droit à l'existence. Or on ne peut abandonner la religion hindoue sans perdre sa caste. Dans le langage courant, l'on ne passe pas au christianisme, on y « tombe[1] ». « Si l'Indien se fait chrétien ou musulman, dit l'auteur hindou d'un livre sur les castes et sectes de son pays, ses propres parents l'excluent de leur maison : plus de rapports entre eux, si ce n'est à distance. Sous le toit de famille, il ne pourra même plus obtenir une gorgée d'eau, sauf dans un pot de terre; et, ce vase, personne ne voudra plus le toucher, pas même les serviteurs de la maison. Ce sera à lui de l'enlever, s'il n'y a pas de balayeur à portée[2]. »

Il est vrai, Paravers et Macuas n'avaient pas à « tomber » de bien haut. Surtout l'esprit de caste, terrible obstacle aux conversions individuelles, était, dans le cas de conversions en masse, un gage de persévérance. Reste que les convertisseurs européens avaient l'obligation stricte de suppléer à ce que ne faisait plus la société hindoue, et d'assurer aux néophytes sécurité, dignité, ressources. La conquête évangélique des Paravers et des Macuas ne conférait aux Portugais aucun droit nécessaire. Tout au plus acquéraient-ils par là ceux que le roi du Travancore, chef légitime de ces deux castes, leur laissait prendre. Mais ils assumaient des devoirs, ils devenaient les tuteurs des faibles, et c'est le détail de cette tutelle qu'au passage, saint François Xavier dut régler avec le capitan de Coulam. Cela fait, il gagna Cochin (16 décembre)[3].

1. Suau, *L'Inde Tamoule,* p. 71.
2. Jogendra Nath Blattacharya, *Hindu caste and sects*, p. 316, 317, Calcutta, 1896.
3. *Mon. Xav.*, p. 358.

IV. — *A Cochin.*

Un abondant courrier d'Europe l'y attendait, plein de bonnes nouvelles, qu'il se hâta de transmettre à Mansilhas. On lui écrivait les progrès de la Compagnie en Italie et en Portugal. Une lettre du roi annonçait le départ de deux missionnaires, et en disait beaucoup de bien. Comme on ne les avait pas encore vus aux Indes, Xaviér pensait qu'ils hivernaient à Mozambique : il se trompait. Les deux Pères avaient quitté Lisbonne ; mais le vaisseau qui les portait avait dû presque aussitôt rentrer au port. Bonne nouvelle pour Mansilhas surtout, car, de Rome, lui arrivait l'autorisation de recevoir les ordres[1].

François ne resta pas à Cochin plus de cinq ou six jours. Son intention était, une fois le message du roi de Travancore transmis aux autorités portugaises, de revenir en arrière et de poursuivre le travail commencé. Il avait largement semé ; maintenant il fallait cultiver, c'est-à-dire passer et repasser comme à la Pêcherie, en catéchisant, organisant, fécondant la chrétienté nouvelle.

Mais déjà d'autres œuvres se présentaient, urgentes, dont nous allons bientôt parler et qui l'appelaient ailleurs. Le vicaire général, Michel Vaz, qu'il trouvait à Cochin, attendant le moment de partir pour le Portugal, fut d'avis que, toutes affaires cessantes, il allât au plus pressé et remît à plus tard son retour au Travancore. Ce n'était pas la dernière fois que les événements venaient contrecarrer les projets de l'apôtre et le jeter en des entreprises auxquelles il n'avait pas songé.

Il était indispensable cependant de pourvoir au besoin des néophytes. Xavier pensait que les deux Pères annoncés n'allaient pas tarder beaucoup, deux ou trois mois au plus. Il comptait certainement les envoyer, dès leur arrivée, au cap Comorin. De plus, il trouvait à Cochin deux prêtres séculiers, Manuel et Gaspard, des indigènes sans doute, prêts à partir pour la Pêcherie[2]. Il y avait déjà là quatre ou cinq autres prêtres, peut-être davantage, indigènes aussi pour la plupart. Il pouvait dégarnir quelque peu cette chrétienté plus ancienne en faveur de la nouvelle. Passant donc par-dessus certains

1. *Ibid.*, p. 352, 554.
2. *Mon. Xav.*, p. 352.

ordres déjà donnés, relatifs à l'île de Manar, Xavier écrit à Mansilhas, et l'on devine à son insistance que l'affaire lui tient à cœur.

Aussitôt la lettre reçue, Mansilhas partira de Manapar en barque, avec Mathieu, un canacapole pour écrire les prières, et autres gens de service. Il se rendra d'abord au village de Momchuri[1], près du cap : il y a là des gens qui ont demandé le baptême. Puis il visitera les néophytes de la côte, établissant partout une école[2]. Cela réglé, le saint était libre de s'éloigner et d'aller là où le poussait l'esprit de Dieu.

Il comptait revenir au plus tôt; mais Dieu avait ses desseins. Xavier ne reparaîtra plus qu'en passant dans ses chères chrétientés du cap Comorin. D'autres missionnaires vont arriver qui élargiront et cultiveront le champ conquis par lui sur la gentilité. En quel état trouveront-ils la mission et quels furent en somme les résultats de ces deux ans de labeur?

Il est difficile de donner un chiffre précis. Quelques indices permettent cependant de se faire une idée assez voisine de la réalité. Le saint lui-même est notre premier témoin. Dès le 15 janvier 1544, il nous parle de multitudes converties, de ses mains fatiguées à force de baptiser tout le jour, de trente chrétientés fondées, de plus de mille enfants envoyés en paradis par le saint baptême[3]. C'est à lui encore que nous devons une idée de ses conquêtes au Travancore : dix mille âmes, chiffre rond[4]. Une lettre de 1547 ou de 1548 donne le chiffre de vingt-six mille indigènes amenés à la foi par le saint, ce qui semble un peu trop pour le seul Travancore, et pas assez pour le Travancore uni à la Pêcherie[5]. On ne sera probablement pas très éloigné de la réalité en disant que, vers 1545, ce qu'on appelait la mission du cap Comorin ne comptait pas loin de trente mille fidèles[6].

1. Momchuri, probablement *Manamcuri*, *Manacury* (A. LOPEZ, p. 13).
2. *Mon. Xav.*, p. 353, 354.
3. *Mon. Xav.*, p. 286.
4. P. 367.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 31.
6. Il y a donc une grosse exagération chez Lucena, quand il dit que *tout* le royaume du Travancore fut converti. Il n'y eut qu'une caste de baptisée, dix villages. De même, dans la copie d'une lettre du Père Fr. Pérès, datée de 1547, on lit que, sur une longueur de 70 à 80 lieues de côtes, il y avait alors plus de 200.000 chrétiens (*Sel. Ind. Ep.*, p. 68 ;

Quant à la valeur de ces chrétiens, on s'en fera une idée peut-être en rapprochant deux fragments de lettres à peu près contemporaines. A la fin de 1548, parlant des néophytes qu'il avait pu voir dans les stations portugaises de Cochin et de Goa, le Père Nicolas Lancilotti écrivait : « Pour beaucoup, c'est l'espérance des faveurs royales qui les amène à la foi du Christ. Cette race est si aveuglée, si peu intelligente, même naturellement, que, pour concevoir les choses divines et invisibles, il lui faut passer par le visible. Tel et tel peut-être n'admettra pas que l'on donne le baptême à ceux que l'homme a touchés beaucoup plus que Dieu : c'est une erreur. Les adultes, il est vrai, sont incapables d'embrasser dans toute sa perfection la loi évangélique; mais, s'ils ne négligent pas les sermons et la doctrine chrétienne, il y a lieu d'espérer qu'ils arriveront avec le temps à comprendre le vrai culte de Dieu; bien que, pendant quelque temps, leur adoration n'ait pas été aussi pure qu'il le faudrait[1]. »

Aux chrétiens du Comorin et surtout de la Pêcherie, les sermons n'ont pas fait défaut, et, dès 1545, le Père Jean de Beira pouvait écrire : « Il y a au cap de nombreuses églises où le culte grandit par l'observation des règles de Maître François. C'est chose admirable que le zèle des enfants à venir, le matin et le soir, réciter la doctrine chrétienne et en écouter l'explication. Les femmes, le samedi; les hommes, le dimanche, passent deux heures à l'église, pour apprendre les prières, les dix commandements, la méthode de confession générale, et y louer Dieu qui les a menés des ténèbres à la lumière. Déjà plus trace ni mention d'idolâtrie. Dieu s'est servi de Maître François pour opérer tant de bien, et il y a eu grande douleur et regret quand il s'est éloigné d'ici pour aller évangéliser d'autres contrées où il a également ramené un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ[2]. »

POLANCO, I, p. 354). Reproduisant ce chiffre en 1710 le Père de Sousa (*Oriente*, t. I, p. 262) constatait que, de son temps, il n'y avait pas plus de 60.000 chrétiens au Comorin. Le Père A. Lopez en comptait pour 1644, 40.920 (26.218 à la Pêcherie, et 14.702 au Travancore). Il n'est pas vraisemblable qu'une chrétienté cultivée avec autant de soin que celle-là, soit tombée, sans persécution, de 200.000 à 40.920 âmes. N'y avait-il pas simplement, dans la copie envoyée à Rome de la lettre de Pérez, un zéro de trop ?

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 36.
2. *Ibid.*, p. 29.

LIVRE QUATRIÈME

LA MISSION DE CEYLAN

(1544-1545)

CHAPITRE PREMIER

LES MARTYRS CINGHALAIS
(Fin de 1544)

I. — *Le martyr de Cotta.*

Les affaires urgentes qui arrachaient Xavier à la mission à peine ébauchée du Travancore étaient celles de Ceylan. Une occasion se présentait d'y porter la foi qu'il ne fallait pas négliger.

Le christianisme en effet n'y avait encore été montré que sur deux ou trois points du littoral. Des missionnaires y avaient certainement paru à des époques diverses. De vagues légendes médiévales y faisaient passer saint Thomas, et même l'eunuque de la Candace d'Ethiopie. Au XIVe siècle, le Franciscain Jean de Marignollis y chercha les souvenirs du Paradis terrestre. On n'en sait guère davantage, et, s'il y eut des missions cinghalaises aux siècles anciens, tout souvenir en est perdu. Au début du XVIe siècle, l'île était le domaine à peu près incontesté des sectes bouddhiques. Elles avaient leur centre à Kandy, dans une célèbre pagode où l'on vénérait une dent de Bouddha.

En politique, complète anarchie. L'hégémonie appartenait de droit au rajah de Kandy. En fait, il y avait huit ou dix rajahs indépendants, le plus souvent en guerre. Le plus puissant était celui de Cotta, près de Colombo, sur la côte occidentale. Les Portugais, qui longtemps ne connurent que lui, l'appellent dans leurs chroniques le roi de Ceylan. Les autres principautés étaient : Ceitavaca, entre Cotta et Kandy ; Galle, Jala, Vilacem, au sud ; Batticaloa et Trincomali à l'est, et Jafnapatam au nord[1]. D'un royaume à l'autre, c'était un chassé-croisé d'intrigues et d'usur-

1. BARROS, *Déc.* III, l. II, ch. 1. G. Mercator (*Atlas*, Amsterdam, 1619) donne dans sa carte les royaumes de Cota, Ceitabaca, Candea, Jala, Baticalon, Triguélemale, Chilao, reino das sete Molas, Jafanapatam.

pations où l'esprit se perd [1]. Presque tous les princes dont nous parlerons avaient acquis leur couronne par la révolte et le meurtre. Aussi l'île était ruinée. Plus d'irrigation pour les rizières. L'opulente Ceylan vivait maintenant des denrées que lui apportaient les Arabes. Survinrent les Portugais (1518). Le rajah de Cotta (il s'appelait Dharma-Prakrama-Bahu IX) fut obligé de céder au gouverneur, Diogo Lopez de Sequeira, un petit fort à Colombo. En dépit des musulmans, les chrétiens prirent donc pied sur le littoral, y bâtirent la forteresse de Notre-Dame-des-Vertus et y plantèrent la croix. Les Franciscains y eurent bientôt une station. Mais leur sphère d'action ne pouvait s'étendre loin du drapeau portugais.

La région en effet était continuellement troublée par la guerre : guerre du dehors et guerre civile. D'une part, une sorte de parti national, dont le centre était à Kandy, formé de tous les mécontents de l'intérieur, et appuyé sur les musulmans du Malabar. D'autre part, le rajah de Cotta, vassal forcé des Portugais. Celui qui avait accueilli les étrangers avait été assassiné par son petit-fils, Maaya Dunnaï, le Maduné-Pandar des chroniques portugaises. Son domaine fut partagé en trois. Le nouveau rajah s'appelait maintenant Bhuwaneka Bahu VII. L'un des trois larrons étant mort, la guerre éclata entre les deux autres, Maaya aspirant à devenir chef de l'île entière, Bhuwaneka continuant la politique de son prédécesseur et s'appuyant sur les Portugais. Inutile de raconter les batailles, sièges, interventions musulmanes et chrétiennes, qui remplirent les années 1536-1539. Au milieu de ces luttes, quelles conquêtes la foi pouvait-elle faire ? Les Franciscains restaient enfermés dans le cercle étroit des Européens de Colombo, donnant leur sang pour la foi [2], mais ne parvenant pas à dilater son domaine.

1. Les annalistes confondent à plaisir les royaumes. Bartoli met à Jafnapatam ce qui s'est passé à Cotta. Quant aux généalogies, c'est un écheveau compliqué. Comparer les listes de E. Tennent (*Christianity in Ceylon*, London, 1850, et *Ceylon*, 1860) avec les notes ajoutées par Legrand à l'*Histoire de l'île de Ceylan* par J. Ribeiro (Trévoux, 1701) p. 32.

2. 17 février 1252, mort d'un anonyme, gardien d'un couvent, tué par un des neuf rois de Ceylan ; même année, 26 avril, mort de Martin de Guarda et d'un autre, tués par des pirates malabars ; 10 mai 1530, sur la côte orientale, mort dans les tourments du fr. Louis de Amarold. Autres morts à l'île des Vaches, en 1542. (Fortunat Hueber, O. S. F., *Menologium*, Munich, 1698, f°, p. 886, 926, 1028. Marcellino de Civezza, *op. cit.*, t. VI, p. 244, 249 et 274. — *O Gabineto litterario das Fontainhas*. Nova Goa, 1846, t. I, p. 37 et suiv).

Cependant, Bhuwaneka, de plus en plus abandonné de ses compatriotes, sentit le besoin de se rapprocher des étrangers. Il leur fit des avances d'argent; c'était pour pouvoir demander leur appui dans ses projets dynastiques. Il voulait assurer la royauté dans sa famille[1]. Arrivé au trône par le meurtre, tenu à l'écart par ses complices et parents, parviendrait-il, tout seul, à fixer la couronne sur la tête d'un de ses fils ? Son héritier s'appelait Dharma Pala. Il le recommanda au roi de Portugal et le fit couronner en effigie à Lisbonne (1541). Les ambassadeurs revinrent baptisés, avec six Franciscains[2]. Le rajah ne pouvait plus décemment refuser la liberté aux missionnaires. Une ère nouvelle allait-elle commencer pour le christianisme ?

Les religieux se répandirent dans le royaume, fondèrent plusieurs chrétientés sur la côte, entre Colombo et Galle. On pouvait beaucoup espérer. Bhuwaneka lui-même laissait entrevoir qu'un jour il pourrait bien embrasser le christianisme.

Soudain les progrès s'arrêtèrent net. Le rajah n'était pas au bout de ses ambitions. Non content d'assurer la couronne à son fils, il voulait, dès à présent, augmenter ses domaines et comptait sur la complaisance des Portugais. Pour deux de ses fils, il demandait les couronnes de Jafnapatam et de Kandy. Du côté de Jafnapatam, la prétention pouvait se soutenir. Le rajah du lieu, un Tamoul du continent, avait usurpé le trône aux dépens des princes de Cotta[3]. Quant au royaume de Kandy, c'était le centre de toutes les hostilités. Le Portugal aurait eu intérêt à y être le maître. Mais, et non sans raison, il ne jugea pas à propos de se mettre sur les bras une guerre difficile, alors qu'il avait tant d'autres luttes à soutenir ailleurs. Il se récusa; première cause de froideur. Tout à coup une découverte faite par le roi, fit éclater l'orage, 1543. Ecoutons un acteur et témoin des faits, André de Sousa, résident portugais à la cour de Bhuwaneka[4].

« Etant à Ceylan par ordre de don Martin Alphonse de Sousa, je requis le fils du roi de Ceylan de se faire chrétien, et cela

1. Cros, *Vie*, I, p. 279, 280.
2. Do Couto, *Dec.* VI, l. IV, ch. 7, p. 321; Andrada, *Cronica*, P. III, ch. 98; cf. Tennent, *Christianity in Ceylon*, p. 15.
3. Do Couto, *loc. cit.*; — Wadding, *Annales*, t. XVII, p. 461, ad annum 1540.
4. Cros, *loc. cit.*
Cros, p. 283.

bien longtemps, et je continuai mes instances par l'entremise de deux *frayles* de saint François que j'avais amenés avec moi. Je travaillai tant qu'il se convertit, et j'allais partir avec lui pour le faire baptiser à Goa, quand le roi son père le sut. Il le fit tuer par trahison et ordonna que l'on brûlât son corps avec grande cérémonie, selon l'usage. Dieu, à cette occasion, fit bien des miracles : la terre trembla, on vit dans le ciel une croix de la grandeur d'un mât, et, là où on le brûla, la terre s'entr'ouvrit aussi en forme de croix. Quand le roi l'apprit, on fit combler ces ouvertures, mais la croix se forma de nouveau chaque fois qu'on la fit disparaître ; ce qui occasionna la conversion d'un grand nombre de gens. Pour moi, j'ai fait de mes mains, deux cents chrétiens.

« Le roi voulait tuer ses deux autres fils plus jeunes, et moi avec eux. Nous nous réfugiâmes, les deux princes et moi, avec quarante à cinquante Portugais et beaucoup de chrétiens du pays, dans une église, et puis, non sans grande difficulté, risque de ma personne et perte de mes biens, nous sommes arrivés dans l'Inde. »

Conversions et martyre eurent lieu vers la fin de 1543. En janvier suivant, André de Sousa débarquait à Cochin avec l'un des deux princes. Son frère le rejoignait bientôt, suivi de nombreux nobles cinghalais. Lui aussi, poursuivi, menacé de mort par son père, réduit à se cacher, aidé dans son évasion par sa mère, il venait demander aide aux Portugais. Peu après, tous étaient à Goa, où le gouverneur leur faisait bon accueil. Baptisés l'un et l'autre, ils devenaient les princes don Jean et don Louis [1].

L'affaire était grave. L'honneur de Dieu avait été grandement lésé ; et il y avait des gens à Goa qui reconnaissaient au pouvoir civil le droit de s'en constituer le vengeur. Quant à l'honneur du Portugal, il était menacé. Les événements de Cotta trahissaient un revirement dans l'esprit du rajah ; ou plutôt, ils montraient que, de longue date, ce prince jouait double jeu. Il fallait prendre parti. Accueillir ses fils réfugiés, c'était lui

1. Cros, *loc. cit.* — Lucena (l. II, ch. 19, p. 130) se perd en conjectures sur le royaume où eurent lieu ces événements et il se prononce pour Jafnapatam. — De même Bartoli. Le P. de Sousa (t. I, p. 240, 241) conjecture que ce doit être Cotta, à moins que ce ne soit Kandy. Les pièces traduites par le P. Cros ont apporté pleine lumière sur tous ces faits.

déclarer la guerre. Don Martin Alphonse n'hésita pas ; il résolut d'agir vite, une expédition fut résolue; le persécuteur allait être détrôné et remplacé par ses fils. André de Sousa était chargé de l'affaire. Tout était réglé, on allait partir. Soudain de mauvaises nouvelles arrivèrent du nord : les musulmans s'agitaient, la guerre était imminente. Il fallait courir au plus pressé, et, pour le moment, les affaires de Ceylan furent suspendues[1].

II. — *Les martyrs de Manar.*

François Xavier n'avait point été mêlé à ces événements. Il se peut cependant qu'en janvier 1544, retournant de Goa au cap Comorin, en compagnie de Mansilhas, il ait croisé à Cochin les deux princes cinghalais[2]. Revenu à son poste, il s'était absorbé dans le soin de ses chrétiens. Puis avait éclaté la guerre des Badages. Elle battait son plein, quand, vers la fin du mois d'août, son attention fut attirée vers Ceylan. Cette fois, il s'agissait de l'île de Manar et du royaume de Jafnapatam.

Manar est une terre basse, longue de six lieues sur une de large, formant le dernier anneau, vers l'est, de cette chaîne rocheuse, le Pont de Rama, qui unit le continent à la grande île. Jafnapatam est au nord, dans l'archipel madréporique qui fait la pointe extrême de Ceylan. Toute cette région avait été enlevée naguère aux rois de Cotta par des envahisseurs malabars. Le rajah, qu'un crime avait porté au trône, vivait isolé de ses voisins par des forêts et des plaines de sables, surveillant la haute mer, redouté des flottes qui passaient au large, exerçant sur les naufragés le droit d'épave[3]. En 1543, croisant dans les environs, don Martin Alphonse de Sousa avait réglé avec lui de vieux comptes et l'avait menacé d'une guerre s'il ne payait tribut. Le prince, sans alliances au dehors, détesté au dedans, se sentant partout menacé, avait cédé, payé de fortes sommes, restitué des pièces d'artillerie. Le gouverneur s'était éloigné.

1. Cros, p. 284, 285.

2. Dans une lettre du 27 janvier 1545 (*Mon. Xav.*, p. 369), un an après les événements, il en raconte quelque chose aux Pères de Rome, et dit avoir vu le prince héritier fugitif. Cette entrevue dut avoir lieu à Goa vers la fin de l'année 1544, ou en janvier 1545.

3. Tennent, *Christianity in Ceylon*, p. 13; — Andrada, *Cronica*, p. 122, 123; — Cros, I, p. 285.

Pendant quelque temps, les relations paraissent avoir été pacifiques entre les Portugais et le roi. On le voit en bons termes avec le capitan de Négapatam[1]. Mais que pouvait bien cacher cette tranquillité de surface ?

Un mouvement vers le christianisme se manifesta en ce temps-là chez certaines populations du littoral. Des Franciscains avaient dû paraître dans la région. Surtout les relations étaient fréquentes d'un côté à l'autre du golfe de Manar. Le nord de Ceylan était peuplé de Tamouls. Les pêcheurs cinghalais ne pouvaient ignorer ce qui se passait chez leurs frères les Paravers, les œuvres du *Santo Padre*, ses prédications, ses miracles. Ils savaient qu'il y avait avantage à se mettre sous la protection des Portugais. Dans le courant du mois d'août[2], ils écrivirent au saint : eux aussi voulaient être chrétiens.

On était en pleine invasion badage; Xavier ne pouvait ni s'éloigner, ni distraire aucun de ses auxiliaires. Mais à la première éclaircie, il se souvint des Manariens. Mansilhas reçut l'ordre de monter vers le nord, d'aller baptiser des pêcheurs aux environs de Ramnad et de passer jusqu'à l'île. Le Père comptait que le capitan de Négapatam userait de son influence sur le rajah de Jafna pour protéger les chrétiens[3]. Hélas ! il ne connaissait ni le rajah ni le capitan. La reprise des hostilités empêcha sans doute Mansilhas de remplir ce programme; mais, deux ou trois mois après, au moment où le saint se dirigeait vers le Travancore, un prêtre indigène se rendait chez les insulaires[4].

La conversion fut facile : « A ses envoyés, dit le Père de Sousa, François avait coutume de communiquer quelque chose de son esprit, ainsi que nous l'avons vu chez les enfants de la Pêcherie. Ce prêtre se porta donc à ce ministère avec tant de zèle et de ferveur qu'en peu de temps il instruisit et baptisa une grande partie des habitants[5]. » Mais il était facile de prévoir

1. *Mon. Xav.*, p. 336.
2. *Mon. Xav.*, p. 336. Le 21 août, le départ de Mansilhas est déjà décidé.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, p. 368: Une tradition veut que ce prêtre ait été le premier indigène baptisé par Xavier à Goa, puis ordonné par ses soins. Selon un usage qui n'a pas encore partout disparu, il aurait à son ordination pris le nom de son bienfaiteur, et aurait été enveloppé dans le massacre de Manar (Mgr Zaleski, *Les Martyrs de l'Inde*, ch. 10).
5. *Oriente*, t. I, p. 239.

que cette conquête n'irait pas sans contestation de la part du rajah. Pour lui, ce passage au christianisme était un passage aux Portugais.

Eut-il alors connaissance des troubles qui éclataient au nord de l'Inde et qui nécessairement devaient immobiliser le gouverneur et sa flotte autour du golfe de Cambay? Mais certainement les révoltes du royaume de Cotta, l'impunité avec laquelle son rival et voisin avait fait couler le sang chrétien et bravé le Portugal, l'encouragèrent à agir. Ce fut vite fait. Le prêtre avait dû partir vers septembre-octobre 1544. Au mois de janvier, la chrétienté s'effondrait dans un massacre général.

A la nouvelle de la conversion, le roi avait envoyé ses troupes, avec ordre de tout mettre à feu et à sang. Six cents néophytes périrent au village de Patim. Les uns après les autres, ils reçurent le choix entre l'apostasie et le martyre. Ces chrétiens baptisés d'hier, instruits sommairement, mais en qui la grâce du sacrement agissait avec une efficace merveilleuse, préférèrent la mort. On vit des mères proclamer que leurs enfants, qui ne parlaient pas encore, étaient chrétiens comme elles, et mourir avec eux[1].

Le massacre de Manar fit grande impression dans le public. Notre saint y vit le présage d'une plus abondante récolte d'âmes, et ne put s'empêcher de remercier Dieu[2]. La nouvelle, toute fraîche encore, partie par les vaisseaux de janvier 1545, arriva en Europe vers octobre. Du même coup, l'on apprit à Lisbonne et les conquêtes de François au Travancore, et la mort des pêcheurs cinghalais. Comme pour commenter la lettre de son ami, le vicaire général de Goa, Michel Vaz, débarquait à Lisbonne. Plus que tous les autres, en homme de foi qu'il était, Jean III laissa éclater sa joie, et, tout de suite, en vint aux résolutions pratiques. Les martyrs lui semblaient réclamer des apôtres : il décida d'en envoyer un bon nombre par le prochain départ. Lui-même en écrivit à Pierre Le Fèvre qui venait de quitter le Portugal et se dirigeait vers le concile de Trente : il le priait de recruter au passage le plus de missionnaires qu'il pourrait[3]. De son côté,

1. TURSELLINI, l. II, ch. 12; — LUCENA, l. II, ch. 19, p. 126; — BARTOLI, *Asia*, l. I, n. 45. SOUSA, t. I, p. 239. D'après André Lopez (p. 22), le lieu du martyre serait Totavaly.
2. *Mon. Xav.*, p. 368, 369.
3. LUCENA, l. II, ch. 22, p. 140.

le recteur de Coïmbre, Martin de Sainte-Croix, lui disait : « Les lettres de Maître François viennent de nous arriver. Nous en sommes tout émus. Si je voulais faire émigrer le collège tout entier dans les Indes, ce serait vite fait... Au rapport des Portugais qui viennent de là-bas, les martyrs dont parle Maître François sont au nombre de six cents. Le roi fait annoncer, du haut de la chaire, les nouvelles des Indes, je veux dire celles des missions. Et il y en a plus que n'écrit Maître François. Le roi me demande une douzaine de Pères à envoyer aux Indes cette année[1]. »

Dans sa réponse, le bienheureux ne manque pas de tirer des événements les conclusions ascétiques qui s'imposaient : « Ces martyrs de l'Inde parlent à notre âme et semblent nous inviter à faire de grandes choses. Ils nous accusent, ils convainquent notre esprit de sa bassesse. Le temps ne nous a pas manqué pour atteindre à la perfection, et nous n'y sommes pas arrivés. Que Jésus-Christ nous enflamme de la passion de ses honneurs et de ses opprobres, de ses richesses et de ses misères, de sa gloire et de sa croix et de tout ce qui constitue sa sainte, ravissante et parfaite volonté ! »

Au supérieur de la province, Simon Rodriguez, il répondait plus directement : « La joie spirituelle que nous causent les nouvelles de Maître François est aussi grande que la source dont elle provient. Dieu sait combien volontiers j'enverrais d'ici du monde aux Indes pour l'aider dans ses grandes entreprises ; combien plus volontiers encore je me verrais choisir par le roi pour y être envoyé. Autour de nous, en Espagne, une foule de besoins, il est vrai, réclament des Pères de la Compagnie. Mais, à voir ce qui se fait dans les Indes, à considérer les ardents et persévérants désirs de Leurs Altesses, il est bien juste que la Compagnie tout entière, et chacun de ses membres, désire former des sujets pour les missions lointaines. Puissé-je, par la grâce de Dieu, m'y employer, et montrer à Dieu, par là, quelle reconnaissance je lui ai pour les éminentes faveurs dont il a comblé Leurs Altesses, en leur prodiguant avec surabondance ces ardents désirs et ce zèle efficace pour

1. *Epistolae Mixtae*, t. I, p. 231, 232.

dilater et glorifier le nom de Jésus-Christ, notre Rédempteur. Cette mort glorieuse de six cents martyrs me comble de joie. Que nous serions heureux, nous autres, vétérans dans la foi, de posséder les restes de leurs corps sanglants, combien plus encore si nous pouvions constater ici une force d'âme pareille à la leur[1]. »

III. — *Le voyage dans le nord.*

Si l'on pouvait se réjouir en Dieu de ces triomphes, n'y avait-il pas autre chose à faire ? Le gouvernement portugais pouvait-il regarder d'un œil indifférent ce qui se passait à Jafnapatam et à Cotta ? N'était-il pas le protecteur-né des chrétiens indigènes, où qu'ils fussent, et n'était-ce pas les défendre efficacement que de venger leurs frères massacrés ? Puis, aux questions religieuses, se mêlaient, comme toujours en pareil cas, les considérations politiques.

Le rajah de Jafnapatam, si nous en croyons les lettres du temps, était impopulaire pour sa tyrannie[2]. Les chrétiens n'étaient pas seuls à souffrir, aussi un parti s'était formé contre lui, dont le chef était son frère aîné. A l'orientale, il voulut s'en débarrasser par la mort. Le prince parvint à s'enfuir. Suivi d'une poignée de partisans, il gagna le continent, et à pied, avec bien des fatigues, prit le chemin de Goa[3]. En passant, il vit, nous ignorons le lieu et la date, saint François Xavier[4]. Ce fut probablement au Travancore ou à Cochin, peu après le massacre de Manar. Il s'en allait, disait-il, chercher le secours du Portugal ; au cas où on l'aiderait à s'emparer de la couronne, il promettait de se faire chrétien.

La perspective était séduisante. François, qui n'avait pas encore pleine expérience des roueries indiennes, paraît avoir cru à ces avances. A tout le moins, ces bonnes dispositions, même feintes, n'étaient pas à négliger. Il y avait à châtier le rajah, à le remplacer même ; et son successeur, fût-il idolâtre, devant sa couronne au Portugal, ne pouvait que laisser la liberté reli-

1. Lucena, p. 140, 141.
2. Cros, I, p. 285.
3. Du Jarric, I, p. 118. Bartoli, l. I, n. 45. Ce dernier récit mêle constamment les princes de Cotta et ceux de Jafna. Guzman, p. 32.
4. Cros, I, p. 288 (Lettre de Jean III à Jean de Castro).

gieuse à ses sujets. Mais le saint ne connaissait pas toutes les faces de la question. Un des princes de Cotta, baptisé, frère du martyr, lui aussi réclamait la couronne de Jafnapatam. Il était fils du possesseur légitime de ce royaume, tandis que l'autre prétendant n'était que le frère de l'usurpateur. Il y avait de ce côté des droits sérieux et de sérieuses garanties.

Le vicaire général, don Michel Vaz, se trouvait à Cochin lorsque, coup sur coup, y arrivèrent la nouvelle des événements de Manar, le prince fugitif et François. Il pensa qu'il fallait agir vite et ferme : c'était sa manière. Le gouverneur, qui se trouvait retenu dans le nord de l'Inde, au golfe de Cambay, devait être averti. François accepta de partir. Il monta sur une barque indigène rapide, un *catur*, et prit la route du nord. C'était vers le 20 décembre[1]. Il fit escale à Goa, juste le temps de constater que les Pères qu'il attendait n'étaient pas arrivés[2], et, quelques jours après, il se présentait au gouverneur. Il eut vite fait de le mettre au courant des affaires de Ceylan, de la Pêcherie, du Travancore; intervention nécessaire à Jafnapatam, protection plus efficace des Paravers, requêtes du « Grand roi ». Sa correspondance ne nous parle que de Ceylan.

« Le gouverneur, dit-il, a été si affecté du meurtre des chrétiens de Manar, quand je lui en ai parlé, qu'il ordonna d'équiper une flotte pour s'emparer du roi et le mettre à mort. J'ai dû apaiser cette sainte colère. Le roi meurtrier a un frère, héritier présomptif, qui a fui du royaume, par crainte d'être tué. Il dit que, si le gouverneur le met en possession de la couronne, il se fera chrétien, lui et les principaux du royaume. Le gouverneur, en conséquence, a ordonné à ses capitaines que, si ce dernier tient sa promesse, lui et les siens, on lui donne le royaume. Quant au roi qui a tué les chrétiens, il doit être mis à mort; ou du moins, on fera ce que je demanderai en vertu des pouvoirs que le gouverneur me délègue. J'espère en Dieu, Notre-Seigneur, en son infinie miséricorde et dans les prières de ceux que le roi a martyrisés, qu'il reconnaîtra sa faute, demandera pardon à Dieu et fera une salutaire pénitence[3]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 351.
2. P. 373. Xavier était à Goa vers le 27 décembre.
3. *Mon. Xav.*, p. 369.

En somme, on devait aller prendre à l'improviste le rajah coupable, assurer sur ses terres la liberté de conscience, lui donner un successeur plus humain. Mais, comme pareilles exécutions ne se font guère sans excès qui compromettent les meilleures causes, le Père devait, non pas diriger, mais surveiller et empêcher qu'il ne se fît rien contre la gloire de Dieu et le bien surnaturel des indigènes. Pour les autres questions en suspens, les lettres ne nous disent pas ce qui fut décidé.

Cette page de l'histoire de Xavier a paru étrange à quelques-uns. Des écrivains protestants la déclarent inconcevable [1]. Violation du droit des gens, l'Evangile prêché à coups de canon ! Plût à Dieu que, dans l'histoire de la colonisation européenne, il n'y eût pas de violation du droit des gens plus grave que celle-là !

Aujourd'hui, en vertu du principe égoïste de non-intervention, l'on assiste, en gémissant, mais sans bouger, au massacre de populations entières. Au XVI[e] siècle, alors que subsistait encore, dans les mœurs et les principes, quelque chose de l'esprit des croisades, on eût pris les armes et l'on eût infligé aux coupables une verte leçon. Les forts savaient encore se faire les vengeurs de l'iniquité et les défenseurs des faibles. Un autre souffle a passé sur le monde : ne faisons pas un crime à saint François Xavier de ne pas l'avoir respiré trois siècles à l'avance.

Tout étant réglé, François repartit. Le voyage se fit avec une rapidité qui tient du prodige. Le 20 janvier, il était de retour à Cochin, après à peine un mois d'absence [2].

Les voyages de ce genre se multiplieront dans la vie de notre saint. Une part notable de son temps se passera sur le pont des navires ou au fond des barques indigènes. Ce qu'il souffrira durant ces incessantes allées et venues, sous le soleil tropical ou sous les pluies, dans ces vaisseaux encombrés de ballots, de bêtes et de gens, dans ces nacelles indiennes ou malaises, sans pont ni abri, nul ne le saura jamais. Mais ce n'était rien pour lui dès qu'il y avait des âmes à convertir et un coin pour prier Dieu.

1. H. VENN, *op. cit.*
2. Il y a une lettre de lui écrite à Cochin et portant cette date (*Mon. Xav.*, p. 361).

C'était sa coutume, à bord, de rester en oraison de minuit au lever du soleil. « Pendant ces heures-là, disaient les matelots, le navire est en sûreté : le Père François tient le gouvernail[1]. » Durant la journée, il continuait son œuvre d'apôtre. Sur le *catur* qui l'emmenait de Cochin vers le nord, il avait trouvé un officier aux mœurs dévergondées. Il fit d'abord semblant de ne rien savoir, et se montra courtois et affable. Bientôt le Père et le soldat eurent lié amitié. Lorsque Xavier hasarda un mot sur les grandes vérités du salut, l'autre feignit de ne pas entendre. Quand on vint à parler confession, le pécheur se mit à rire, et le prêtre se tut. La barque fit une courte escale à Cananore. Xavier invita son étrange ami à une petite promenade dans la forêt de cocotiers. Dès qu'ils furent seuls, le saint s'agenouilla, découvrit ses épaules et se mit à se flageller. Le sang jaillissait sous la discipline : « Cela, criait-il, c'est pour vous. Je ferai tout pour expier vos fautes, mais vous avez coûté au doux Jésus infiniment davantage. Mon Dieu ! par le sang de votre Fils, éclairez cette âme, et tendez-lui la main pour qu'elle ne se perde pas ! » Bouleversé, l'officier arracha la discipline et, à genoux, sanglotant : « C'est à moi, cria-t-il, de faire pénitence. Vous m'avez vaincu. » Bientôt la confession était faite, et tous deux rentraient à bord[2].

De même pendant le voyage du retour. Au port de Chaul, on lui signala un matelot, joueur, blasphémateur, qui ne s'était pas confessé depuis sept ans. Le Père fit exprès de monter dans le bateau où cet homme était engagé. La présence du missionnaire n'empêcha pas les blasphèmes d'aller leur train. Un jour le malheureux perdait au jeu sans désemparer. Il venait d'engager jusqu'à ses bagages, et ne répondait à qui voulait le calmer qu'en redoublant d'imprécations. Le Père, à ce moment, disait son office dans sa cabine. Il demanda quel était ce bruit. Quand il sut de quoi il s'agissait, il envoya son compagnon porter au matelot une poignée de pardaos, lui faisant dire de jouer encore, il serait plus heureux. En effet le matelot regagna tout ce qu'il avait perdu et jusqu'à son bagage. Mieux encore, il sortit du jeu tout changé, décidé à mieux vivre.

1. Sousa, t. I, p. 632.
2. Lucena, II, ch. 20, p. 133.

A Cochin, Xavier le prit, le conduisit à l'ermitage de Saint-Jean-hors-les-Murs, le confessa, lui donna l'absolution ; puis, le laissant faire sa pénitence dans la chapelle, s'en alla dans un bois voisin. La pénitence finie, le matelot sortit, chercha le Père et le trouva qui se flagellait. Il voulut l'arrêter. « Laissez-moi, dit François, faire un peu pénitence pour vous. » Mais le matelot, bouleversé, arracha la discipline des mains du saint et s'en frappa sans pitié en disant : « C'est à moi d'être châtié. »

Le témoin qui rapporta ce fait, un vieux soldat, ajoute que, depuis, le converti vécut en chrétien[1].

1. *Process. 1616*, n. 10. Le témoin Martin Darvello tenait le fait du vétéran N. Pigneiro, camarade du converti. Voir Cros, II, p. 442, 443.

Signalons encore les deux faits suivants qui doivent se placer vers cette époque.

Cosme Anes racontait en 1556 : « A son retour du cap Comorin (donc vers décembre 1544), il eut la bonté de m'interroger sur mes cargaisons. « Tout va bien, lui dis-je : « il est parti sept navires chargés de poivre et autres denrées. J'envoie au roi un diamant « que j'ai acheté dix mille pardaos et qui, en Portugal, en vaudra vingt ou trente. — Par « quel navire ? demanda-t-il. — Par l'Atoghia, capitaine Jean de Noronha. — J'en eusse pré- « féré un autre, dit François. » Cette réflexion me troubla. « Votre Révérence parle-t-elle « de la voie d'eau qu'on avait découverte ? » Et le Père me répondit en propres termes: « Non, « ce n'est pas cela. — Alors, ajoutai-je, priez pour moi. » Je restai très anxieux, parce que, ce diamant, je n'avais aucune commission pour l'acheter. J'appris plus tard qu'une voie d'eau s'était déclarée à la base du grand mât. On songeait à s'échouer, ou à se réfugier sur un autre vaisseau. On coupa le mât, et voilà qu'une planche se trouva, qui de nouveau fermait le trou (*quo facto iterum tabula fluctibus aditum occlusit*). On put vider le navire, et l'on entra à Lisbonne avec deux mâts seulement. » Et Cosme Anes attribuait à François le salut du navire (*Process. 1556*, Goa, n. 1).

Un autre souvenir se rattache au passage du saint à Cananore. Marguerite Ludovici, portugaise d'Evora, veuve, âgée de plus de cent ans, disait en 1616 : « J'ai connu et vu de mes yeux à Cananore le Père Maître François, que déjà on n'appelait plus que le *Santo Padre*. J'avais un fils, Grégoire, âgé de sept ans. Le Père Xavier, le voyant à la maison, prophétisa qu'il serait grand serviteur de Dieu : il en fut ainsi, car il entra chez les Franciscains, et y laissa une belle réputation de sainteté. Il s'appelait Fray Lucas. » La fille de la centenaire, Isabelle Alvarez, âgée de soixante-dix ans et plus, dit à son tour : « J'ai vu Maître François à Cananore. Mon père l'appelait un saint, et le traitait comme tel. Il dit à ma mère qu'il voulait le lui amener pour qu'elle le vît. Il vint, posa la main sur la tête de mon petit frère, prédisant qu'il serait grand serviteur de Dieu. Je puis l'assurer, car étant toute petite, j'étais là, appuyée au bras du fauteuil sur lequel le Père Maître François était assis. » De son côté le Franciscain disait à un Paraver qui le raconta plus tard : « Le Père François avait demandé l'hospitalité à mes parents. On se plaignit à lui de ma conduite et de mes vices. Il m'excusa sur mon âge et prédit qu'un jour je serais père de mes frères, et religieux de saint François. » (*Process. 1616*, n. 7, 8, 71. Cf. Cros, II, p. 393.) Fray Lucas mourut martyr à Kandy en 1594 (Bartoli, *Asia*, l. I, p. 47 ; Marcellin de Civezza, VII, p. 248).

CHAPITRE II

LE COURRIER DE 1545

I. — *La lettre au roi.*

François Xavier se trouvait à Cochin au moment où la flotte royale préparait son départ pour l'Europe. Il en profita pour sa correspondance [1].

Tout plein des entretiens qu'il avait eus avec le gouverneur, il écrivit d'abord au roi. C'est l'honneur de Jean III d'avoir su écouter les rudes leçons que, de l'autre côté des mers, lui envoyait parfois le grand apôtre : « Mettez-vous bien en tête, disait Xavier, et répétez-vous souvent, que, si Dieu vous a donné l'empire des Indes, c'est pour vous éprouver, pour voir le fond de votre cœur, quelle reconnaissance vous aurez pour lui. Il s'agit beaucoup moins de remplir vos trésors des richesses de l'Orient, que de montrer à Dieu votre zèle en aidant les missionnaires. Cela, vous l'avez compris, de là les recommandations que vous faites à vos officiers. Vous sentez que vous avez charge d'âmes et que Dieu, un jour, vous demandera compte de toutes celles qui se perdent faute d'avoir qui les enseigner [2]. »

L'occasion se présentait pour le prince d'exécuter ses bons desseins. Le vicaire général, don Michel Vaz, allait partir pour Lisbonne. Il portait au roi des rapports exacts sur l'état spirituel des Indes, les obstacles, les espérances de progrès. Xavier faisait de lui un éloge dont il faudra se souvenir quand nous entendrons les historiens protestants le traiter de vulgaire

1. Lettre 46, à Jean III (traduction latine) ; 47, à S. Ignace ; 48, aux Pères de Rome ; 49, au P. S. Rodriguez.
2. *Mon. Xav.*, p. 356.

persécuteur[1]. La vérité est que son zèle ardent connaissait peu les ménagements, quand la foi était en cause. « On le regrette ici, disait le saint. Il faut nous le renvoyer dans un an. C'est un devoir de conscience. Nul ne vous aidera mieux à remplir vos obligations envers les Indes, que ce ministre très fidèle. Il a pour lui la vertu, l'expérience de nombreuses années, la vénération acquise auprès du peuple, le zèle à saisir toutes les occasions de procurer la gloire de Dieu. »

Si donc le roi veut prendre les intérêts de Dieu et de l'Eglise, être agréable à tous les gens de bien qui vivent aux Indes, aux néophytes, à Xavier lui-même, il faut que Michel Vaz revienne sans faute, une fois sa mission accomplie. Encore un coup, c'est pour le roi un devoir de conscience. « Dieu m'en est témoin, ajoute Xavier, on ne peut se passer de lui ici, car lui, du moins, a le courage de s'opposer, sans faiblir, à tous les persécuteurs des chrétiens[2]. » On ne peut compter sur l'évêque, poursuit le saint. Il a une vertu très haute ; « l'esprit chez lui est complètement victorieux de la chair », mais il est vieux, infirme, et les forces du corps ne sont pas à la hauteur de celles de l'âme. Raison de plus pour ne pas le priver de son bras droit[3].

Ce point réglé, François abordait le sujet qui lui tenait le plus au cœur, les réformes à apporter dans l'administration, au point de vue des intérêts chrétiens. Les nations protestantes qui plus tard, aux Indes, se disputeront les dépouilles du Portugal, poseront, très net, le principe de l'indifférence en matière d'apostolat. Elles seront marchandes et rien de plus, quitte à se départir de cette ligne de conduite, quand il leur sera utile de s'en prendre aux papistes. Pareil scepticisme mercantile eût paru monstrueux aux Espagnols et aux Portugais contemporains de Xavier : ils n'oubliaient jamais complètement le mot d'ordre, « unir la croisade à la conquête ». Quant à eux, les missionnaires, et Xavier en tête, n'hésitaient pas, quand il le fallait, à réclamer un appui qu'on avait le devoir de leur offrir : subsides, intervention diplomatique, et même, en certains cas, protection armée. Puisqu'il y avait dans l'Inde un pouvoir civil chrétien,

1. WHITEWAY, *op. cit.*, p. 63. Ce qui valut à Michel Vaz cette réputation, ce fut sa sévérité à l'égard des judaïsants.
2. P. 357.
3. P. 358.

on devait pouvoir s'en ressentir. Puisque, à Lisbonne, le roi faisait tant de déclarations en faveur de la propagation de la foi, aux Indes on devait en constater les effets. Or, en pratique, ce n'était que lacunes et contradictions. Mauvaises mœurs des colons entraînant le mépris pour la foi chrétienne ; l'idolâtrie publique tolérée en plein Goa, les Brahmes tout-puissants sur le territoire portugais ; une seule chose considérée, l'argent ; les plus honorables charges et les plus lucratives vendues aux musulmans, inabordables aux chrétiens indigènes ; les employés du fisc si durs pour les pêcheurs paravers, qu'on les prendrait pour des pillards ; les esclaves chrétiens vendus à des idolâtres sans souci des âmes ; l'insouciance des autorités portugaises laissant le roi de Cochin confisquer les biens de ses sujets qui passaient au christianisme[1]. Ces plaintes, don Michel Vaz allait en porter le détail au roi. Pour lui, Xavier s'en tient, dans sa lettre, à une conclusion qui lui paraît s'imposer à la conscience royale. Exhorter, par lettres régulières, ses officiers à mieux agir, c'était bien ; mais il fallait des actes, il fallait savoir châtier[2].

Le saint avait raison. Un des vices de l'administration coloniale, c'était l'impunité des coupables. Les dénonciateurs ne manquaient pas. On se jalousait beaucoup ; et, dès son temps, Albuquerque s'en plaignait. Pas de vaisseau retournant en Europe, qui ne fût chargé de lettres accusatrices. Mais précisément, il y en avait trop ; où trouver la vérité ? Puis c'était chose reçue : aucun *fidalgo* ne devait être puni aux Indes. On expédiait en Portugal ceux qui étaient décrétés d'accusation. Il serait exagéré de dire qu'ils n'y trouvaient jamais leur châtiment. Mais souvent, arrivés à Lisbonne, il ne leur était pas malaisé de donner le change et de se disculper. Aussi, les Portugais d'Orient ne redoutaient rien et les indigènes étaient persuadés qu'il n'y avait pas de justice à attendre du « royaume »[3].

1. D'après la réponse de Jean III, 8 mars 1546, dans Camara Manoel, *Missões dos Jesuitas no Oriente*, Lisbonne, 1894, p. 85, 96. Cf. *Archivo Portuguez oriental*, fasc. 1, 1877, p. 31 (lettre du roi aux officiers de Goa, 14 mars 1549) ; fasc. 5 (provision de l'évêque, citant les lettres du roi au gouverneur, 15 mars 1550).

2. *Mon. Xav.*, p. 358.

3. Albuquerque, *Cartas*, t. I, p. 32 (Lisbonne, 1884) ; *Commentaries*, édit. Hakluyt Sty, 1875-1884, t. III, p. 137 ; — Barros, Déc. II, l. V, ch. 11, p. 558.

Xavier continuait donc : « Le jour du jugement est proche, il viendra plus vite qu'on ne croit. Mais alors, lorsque le Seigneur examinera l'âme du roi, il lui reprochera d'avoir laissé impunies aux Indes les fautes commises contre son saint Nom, au lieu qu'il était si sévère dans les impôts et la perception des revenus royaux. Sera-ce une réponse que de dire : « J'écrivais tous les ans » ? Et Xavier se demande comment on pourrait bien rendre plus efficace la protection royale en matière religieuse. Ce qui entrave l'action des gouverneurs les mieux intentionnés, n'est-ce pas que leurs pieuses intentions sont trop souvent en désaccord avec la politique ou les intérêts d'argent ? Ne pourrait-on séparer les deux domaines et donner pleine autonomie à la religion ? Pourquoi ne pas envoyer aux Indes un officier revêtu de l'autorité même du roi, ne s'occupant que de religion, chargé de supprimer les scandales et autres obstacles au progrès de la foi ; constituer par conséquent une haute police religieuse[1] ? Au fond, ce que Xavier demande, c'est une extension, aux pays d'outre-mer, de l'Inquisition de Portugal. Il menacera bientôt le capitan de Tuticorin de le dénoncer au grand Inquisiteur, frère du roi.

L'objet propre de cette institution nouvelle, plus que la surveillance des hérétiques et des judaïsants, serait la répression de ces officiers prévaricateurs dont les crimes entravent le progrès de l'Evangile. Le projet était-il pratique ? L'apôtre pouvait-il espérer de cet inquisiteur, l'indépendance idéale, la suprême justice, l'absolu désintéressement qu'il rêvait ? Quoi qu'il en soit, de la part du grand missionnaire, l'idée même de recourir à pareil moyen était d'un homme déjà quelque peu désabusé. Sa confiance dans les gouverneurs n'est pas loin de s'évanouir. Il a touché du doigt leur impuissance. Ils peuvent encore, par des interventions énergiques, assurer aux apôtres la liberté de conquête au dehors. Mais, au dedans, sur les terres portugaises, que peuvent-ils pour arrêter les scandales ? Il avait compté sur Martin Alphonse de Sousa ; mais la réelle bonne volonté du gouverneur avait été paralysée, par ses défauts personnels d'abord, et aussi par les circonstances, par l'insta-

1. *Mon. Xav.*, p. 359.
2. *Ibid.*, p. 380.

bilité des charges qui tue l'esprit de suite, par les jalousies intéressées qui le poursuivaient et dont les chroniques restent imprégnées, par le manque de contrôle efficace sur les officiers inférieurs, par la toute-puissance de l'argent qui lui faisait résumer la situation en cette formule : « *Quanto tienes tanto vales*, tu vaux ce que tu possèdes[1]. » Le gouverneur était le premier à en souffrir, et on nous assure qu'il ne souhaitait qu'une chose : être relevé de sa charge.

Un jour, peu de temps avant que les vaisseaux du roi n'amenassent son successeur, il assistait à la messe avec un officier qui retournait en Portugal. A l'élévation il dit à son compagnon : « Dites au roi de me faire remplacer par les prochains vaisseaux. Il m'est impossible de gouverner l'Inde, tant les hommes changent ici, surtout les hommes le plus en vue. S'il ne le fait pas, je jure par cette hostie très sainte et par le vrai Corps du Christ que j'y contemple des yeux de la foi, d'ouvrir les lettres de succession et de laisser le pouvoir à ceux qui y sont marqués. Son Altesse ne peut pas vouloir exposer un vassal comme moi à se faire couper la tête. » — « Tel était, ajoute Faria y Souza, l'état des Indes. Il n'y avait quasi plus de remède, puisque, si le gouverneur était encore tolérable, les gouvernés ne l'étaient plus[2]. »

Quand don Alphonse était à ce point dégoûté de sa charge et fatigué de sa responsabilité, que ne devait pas être la sévérité de saint François Xavier? Un des passages les plus célèbres de ses lettres date précisément de cette époque.

« Ne permettez à aucun de vos amis, écrit-il au Père Simon Rodriguez, de venir aux Indes comme officier du roi. C'est à la lettre qu'on peut appliquer à ces gens le mot : « *Deleantur de libro viventium et cum justis non scribantur*[3]. » En vain vous vous confierez à leur vertu ; s'ils ne sont confirmés en grâce comme les Apôtres, n'espérez pas qu'ils feront leur devoir. Ici c'est si bien la coutume de ne pas faire ce que l'on doit, qu'on n'en a cure, et tous vont par le chemin de *rapio*, *rapis*. Et

1. *Annaes das sciencias e lettras*, Lisbonne, 1857-58, t. I, p. 321.
2. Faria y Souza, *Asia Portugueza*, t. II, P. I, ch. 14, n. 9. On voit, par cette citation, que tous les historiens ne sont pas également sévères pour Sousa.
3. « Qu'ils soient effacés du livre des vivants, et ne soient pas inscrits parmi les justes. »

j'admire comme ceux qui nous arrivent de là-bas, inventent des temps, modes et participes nouveaux à ce verbe *rapio*, *rapis*. Et ils font si belle diligence, ceux qu'on nous *dépêche* de là-bas avec ces charges, qu'ils ne lâchent jamais ce qu'ils ont pris. Par où vous voyez comme ils s'en vont mal *dépêchés* de cette vie en l'autre[1]. »

Toujours plus hardi et sûr d'être compris, François poursuit : « Que le roi compare les immenses richesses que Dieu lui a données dans les Indes et le peu qu'il a fait jusqu'à présent pour lui ; qu'il fasse cet examen en conscience et qu'il conclue à être plus généreux quand il s'agit des intérêts éternels. » — Si, lui, ose parler de la sorte, c'est qu'il aime profondément le roi ; c'est qu'il lui semble qu'une voix s'élève des Indes reprochant au prince d'être avare envers cet empire dont les besoins spirituels sont immenses. Et Xavier détaille ses espérances prochaines. Avant un an, à Jafnapatam et au Travancore, il y aura plus de cent mille chrétiens. A Cotta, la persécution continue; les bienfaits de Jean III ne parviennent pas à amollir le cœur du roi ; mais de nouveaux champs d'apostolat s'ouvrent vers l'Orient, au delà de Malacca, donc il faut envoyer de nouveaux ouvriers de la Compagnie[2].

Telles étaient les saintes libertés de Xavier avec son protecteur. Jean III était homme à l'entendre. Sans doute, nous ne le voyons point prendre les mesures radicales que suggérait et que suggérera encore plus tard notre saint. Il lui manquera toujours de savoir punir, trompé qu'il sera par les rapports contradictoires venus des Indes, arrêté par l'extrême difficulté de savoir le vrai des hommes et des choses, et de mener un procès sérieux à de telles distances. Du moins, il sentait ses responsabilités, et c'est bien un écho des lettres de Xavier que nous entendons à travers ces paroles que, par retour de courrier, il adressera au successeur de don Martin Alphonse, 8 mars 1546.

« J'attends beaucoup de vous que, pour votre part, vous

1. *Mon. Xav.*, p. 375. « Os que de lá vem *despachados* com estes cargos..., por iso podeis ver quam mal *despachados* vão as almas... » Ce passage a été commenté par le Père Antoine Vieyra dans son célèbre sermon sur le bon Larron, et appliqué aux officiers du Brésil.

2. *Mon. Xav.*, p. 360.

contribuerez à ce que je reçoive de Notre-Seigneur la grâce de voir la moisson grandir autant que les commencements permettent de l'espérer. C'est là, je vous le rappelle, le plus grand service, le plus grand contentement que je puisse recevoir de vous... Quelques grands travaux que vous ayez par ailleurs, ne pensez pas qu'en négligeant ceux-ci, votre activité s'emploiera utilement aux autres ; car, sans le secours de Notre-Seigneur, rien n'aboutit, et, si vous négligez l'affaire de Notre-Seigneur, les autres ne réussiront pas[1]. »

De ces plaintes et requêtes si graves, rapprochons ce que, plus tard, d'Amboine, le Père écrira encore à Jean III. Alors, son expérience de l'Inde portugaise se sera étendue ; il aura vu les colons de San Thomé et de Malacca. Il aura constaté des abus nouveaux. Non seulement la moralité, mais la foi même des chrétiens lui paraîtra en péril. Ce qui se passait alors en Portugal avait son écho jusqu'au fond des Indes. Les esprits y étaient extrêmement montés contre les « nouveaux chrétiens », ces Juifs convertis sans conviction, que l'on soupçonnait de continuer à huis clos leurs pratiques, de se livrer à une propagande occulte, de favoriser sous main les ennemis de l'Etat, sans parler de beaucoup d'autres crimes odieux. Ce qu'il y avait de vrai là-dessous, qui le saura jamais? Or, si l'on redoutait les faux chrétiens en Europe, combien plus devait-on s'en défier aux colonies, où l'ennemi était à deux pas, où les néophytes indigènes étaient moins armés contre les idées israélites, où les autorités se montraient souvent insouciantes des intérêts religieux. Il semble qu'un assez grand nombre de ces fidèles équivoques ait cherché outre-mer la sécurité qu'on leur déniait en Portugal, et là, loin de toute police vigilante, en perpétuel contact avec les Maures et les Juifs, ils pouvaient jouer, sans trop de risque, leur double jeu.

Justement, en 1543, on venait de découvrir à Goa un médecin néo-chrétien, judaïsant obstiné. Il avait été arrêté, convaincu, livré au bras séculier. Il est à croire que l'enquête amena de graves découvertes[2]. De son côté, Xavier dut cons-

1. Cros, I, p. 287, 288.
2. Correa, *Lendas*, t. IV, p. 292 et suiv.; Andrada, *Cronica*, P. III, ch. 86, p. 115.

tater à San Thomé, à Malacca, que l'influence de ces gens était grande pour le mal, car, le 16 mai 1546, il écrivit au roi :

« Il est une autre chose nécessaire, pour qu'on vive aux Indes en bon chrétien, c'est que Votre Altesse y institue la sainte Inquisition. Beaucoup, en effet, y vivent dans la loi mosaïque ou dans la secte de Mahomet, sans aucune crainte de Dieu ou vergogne du monde. Or ils sont nombreux, épars dans toutes les forteresses. Il nous faut donc la sainte Inquisition et de nombreux prédicateurs. Que Votre Altesse pourvoie ses loyaux et féaux sujets des Indes de choses si nécessaires[1]. » Au moment où cette requête partait d'Amboine, à Lisbonne, on lui donnait un commencement d'exécution. Don Michel Vaz revenait aux Indes armé du titre d'inquisiteur[2].

Le Saint Office ne fut officiellement constitué à Goa que plus tard, en 1560[3]. Mais alors les intentions de Xavier furent-elles remplies ? Eut-on, dans les colonies, ce tribunal rigoureux et équitable, indépendant et désintéressé, qu'il demandait? Si, cent ans après, il se fût réveillé dans sa luxueuse chapelle du *Bom Jesu*, qu'eût-il pensé du Saint-Office goanais qui fonctionnait à deux pas de là, dans l'ancien palais du gouverneur? On sait que l'Inquisition des Indes fut chargée, dans la suite, de plus de malédictions que n'importe quel tribunal semblable d'Europe. On en a fait le théâtre de véritables monstruosités judiciaires. Des voyageurs étrangers venus aux Indes, précisément au temps où le Portugal était en lutte armée avec la Hollande calviniste, se virent soupçonnés, non seulement d'hérésie, mais aussi d'espionnage et traités en conséquence. D'autres, comme le célèbre médecin Dellon, furent la victime de vengeances particulières. Revenus en Europe, ils mirent en circulation des rapports où tout n'était pas faux, mais où il faudrait faire la part de la rancune et de la crédulité. On les crut sur parole, on les croit encore. L'histoire nous dira quelque jour ce qui en est[4].

1. *Mon. Xav.*, p. 421.
2. Do Couto, D. VI, l. VII, ch. 5, p. 95.
3. *Ibid.*, D. VIII, l. IX, ch. 5, p. 335.
4. Voir dans Hunter (*Hist. of British India*, 2 in-8°, Londres, 1899, t. I, p. 315), une lettre des juges et magistrats de Goa, 25 nov. 1557, se plaignant au roi des inquisiteurs.

Faut-il ici justifier saint François Xavier? L'homme nous est connu. Nous savons la profondeur de sa charité. Un prêtre aussi héroïquement miséricordieux pour les corps et pour les âmes, quand il réclame ainsi l'organisation du Saint-Office, proclame, que, à ses yeux de contemporain, ce tribunal n'est pas l'instrument d'iniquité que l'on nous décrit. Il a eu, si l'on veut, une confiance exagérée en son indépendance. Il a pu croire trop aisément aux accusations dont on chargeait les néo-chrétiens; encore, en l'absence de détails circonstanciés, nous est-il impossible de nous faire ici un jugement. Par ailleurs, nous ne voyons pas qu'il ait jamais eu à intervenir de sa personne en aucun procès inquisitorial. Mais il était Navarrais et homme du XVIe siècle, peu enclin, par conséquent, aux ménagements envers les semeurs de scandale, et n'ayant aucune répugnance de libéral moderne, à les voir condamner pour crime de lèse-majesté divine. Il trouvait tout simple que son ami don Michel Vaz fît en conscience son devoir de censeur et de juge.

Et il insistait pour que l'on ne retînt pas en Portugal un prêtre aussi nécessaire. « C'est l'homme qu'il faut ici, écrivait-il à Simon Rodriguez, pour défendre le troupeau contre les loups, et ces loups sont innombrables. Jamais il ne cessera d'aboyer contre ceux qui persécutent et dévorent les nouveaux convertis. Si Son Altesse en envoie un autre, il lui faudra du temps pour avoir l'expérience que Michel Vaz a acquise depuis douze ans qu'il est ici. Les bons le chérissent, les méchants le craignent. Je ne sais ce qui arriverait. Parlez au roi pour qu'il nous le renvoie[1]. »

II. — *Lettre à la Compagnie.*

La lettre au roi était du 20 janvier; le 27, François en expédiait trois autres, une lettre d'affaires à saint Ignace, une lettre de récits et d'effusions aux Pères de Rome, et une dernière

Par contre, une autre lettre de la même année, faussement attribuée à Xavier, réclamait l'établissement officiel du tribunal (Mss. mis en vente le 26 mars 1903 chez Luzietti, Rome). Cf. NAZARETH, *Mitras*, t. I, p. 375, 377 (bibliographie); FONSECA, *Sketch of Goa*, p. 210.

1. *Mon. Xav.*, p. 376.

pour Simon Rodriguez, où tout se mêlait, appels apostoliques, affaires, nouvelles et explosions de charité.

Ce compagnon de la première heure, cher entre tous, il voudrait bien le voir venir aux Indes, mais que ce soit sur l'ordre ou le conseil d'Ignace : « Il est notre Père et nous lui devons obéissance; nous ne devons pas bouger sans son avis[1]. » Avertissement prophétique : on dirait que le saint, lisant dans l'avenir, prévoyait les illusions qui n'allaient pas tarder à assaillir son ami.

Il demande des prières et aussi des nouvelles, mais des nouvelles détaillées sur Rome et sur le Portugal[2]. Les lettres d'Europe, voilà sa grande consolation. Or ces lettres sont rares. Depuis quatre ans qu'il est parti, il a été fidèle à profiter de toutes les occasions pour envoyer de ses nouvelles. Et cependant, de Rome il n'a reçu qu'une lettre, et deux de Lisbonne. Evidemment on lui écrit régulièrement mais les courriers s'égarent[3].

Ainsi rien n'affaiblissait le tendre amour qu'il avait pour ses frères demeurés en Europe. Ils lui étaient si présents à l'esprit par le souvenir qu'il pensait à eux sans interruption. « Il y a, dit-il, cette vertu dans la mémoire du passé, quand Jésus-Christ est à la base, qu'elle va presque jusqu'à suppléer les effets de la connaissance intuitive[4]. »

Malgré les abus dont il gémit, il est tout à l'espérance. Il ne parle plus de passer chez le « Prêtre Jean ». L'avenir est aux conversions. Arrosé par le sang des martyrs, avant longtemps le royaume de Cotta sera chrétien[5]. D'autres nouvelles viennent d'arriver, consolantes encore. « Dans un autre pays, très loin d'ici, à cinq cents lieues, — il aurait dû dire 1.200 et plus, car il s'agissait de Macassar, dans l'île de Célèbes — trois seigneurs et beaucoup de gens du peuple se sont convertis il y a huit mois. Ils ont fait demander, dans les forteresses du roi de Portugal, des personnes religieuses qui leur enseignassent la loi divine. Car, jusque-là, disaient-ils, ils avaient

1. *Mon. Xav.*, p. 373.
2. *Ibid.*
3. P. 364.
4. P. 366.
5. *Mon. Xav.*, p. 370.

vécu comme des animaux; et ils voulaient maintenant vivre en hommes, dans la connaissance et le service de Dieu. Les capitans des forteresses portugaises les ont pourvus de clercs pour exercer là le ministère aspotolique [1]. »

Saint François Xavier avait donc bien des raisons de dire à ses frères de Rome : « Vous le voyez : cette terre est riche de promesses. *Orate ergo, fratres, Dominum messis ut mittat operarios in vineam suam* [2]. J'ai cette confiance en Dieu Notre-Seigneur que, cette année, je ferai plus de cent mille chrétiens. » Mais il fallait des collaborateurs. Il en demandait à Jean III : « Envoyez le plus que vous pourrez des ouvriers de la Compagnie : on en a besoin non seulement en ce quartier des Indes, mais à Malacca et dans les environs [3]. » Il en demandait au Père Simon Rodriguez : « Envoyez beaucoup de monde ici; c'est pour dilater les limites de la Sainte Mère Eglise. J'en ai l'expé rience, ceux qui ont du zèle pour la foi du Christ Notre-Seigneur, font beaucoup de bien. Voilà pourquoi j'insiste [4]. » Il en demandait à saint Ignace : « Des personnes qui ne sauraient ni confesser, ni prêcher, ni faire aucune des œuvres de la Compagnie, seraient encore utiles ici. Il faudrait leur faire faire les Exercices, les soumettre pendant quelques mois à d'humbles travaux. Mais elles doivent avoir la santé et la vertu. Dans ce pays d'infidèles, la science n'est pas indispensable. Il ne s'agit que d'enseigner les prières, visiter les chrétientés, baptiser les nouveau-nés; car il en meurt beaucoup sans baptême, faute de quelqu'un qui le leur donne, et nous ne pouvons être partout. Si donc vous trouvez des gens peu faits pour être de la Compagnie, mais capables d'aller et de venir, baptisant et enseignant les prières, envoyez-les; ils nous seront utiles. J'ai dit qu'ils doivent être capables d'endurer de grandes fatigues corporelles; car le pays est accablant. Il y a l'excès des chaleurs, souvent le manque d'eau potable. La nourriture est peu variée : du riz, du poisson, des poules, pas de pain, pas

1. *Ibid.*
2. « Priez donc, mes frères, le seigneur de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa vigne. » Xavier cite l'Evangile par à peu près (Mat., IX, 38 ; Luc, X, 2).
3. *Mon. Xav.*, p. 360.
4. P. 374.

de vin, rien de ce que vous avez en abondance en Europe. Il faut donc des hommes solides et non des malades.

« Il y a plus, Dieu Notre-Seigneur leur fera cette grâce, s'ils viennent ici, de se voir en péril de mort. Et ce péril, ils ne pourront l'éviter sans bouleverser l'ordre de la charité. (François veut dire que, chez le missionnaire, la charité bien ordonnée demande qu'on préfère le bien spirituel des âmes à son propre bien temporel, même à sa vie.) S'ils observent cet ordre, il leur faudra passer par là, et se souvenir qu'ils sont nés pour mourir au service du Rédempteur et Seigneur. C'est pourquoi il leur faut des forces spirituelles. Je sais bien que, pour moi, j'en manque ; je vais en ce pays en grande nécessité de vertu. Par l'amour et service de Dieu Notre-Seigneur, je vous en supplie, souvenez-vous de moi, recommandez-moi aux prières de toute la Compagnie. Car, je le crois sans hésiter, dans les grands périls que j'ai dû affronter, ce sont vos prières et celles de la Compagnie qui m'ont sauvé.

« Voilà ce que j'avais à vous dire sur les sujets qu'il convient d'envoyer aux Indes. Et ceux-là même que vous verriez suffisamment solides de corps, mais rien de plus, vous pourriez les envoyer quand même. Les endroits ne manquent pas où la vie n'est pas en danger et où ils pourraient bien servir Dieu. Pour ceux qui seraient bons confesseurs, qui savent donner les Exercices, mais dont la santé ne suffirait pas à de rudes travaux, envoyez-les encore. Ils resteront à Goa ou à Cochin et y seront très utiles. Dans ces villes, rien ne manque, pas plus qu'en Portugal. Ce sont des villes portugaises. On peut y être soigné dans la maladie : médecins et remèdes s'y trouvent. Il n'en est pas de même là où il n'y a pas de Portugais, comme dans le pays où nous allons, Mansilhas et moi. Rien qu'à donner les Exercices dans ces deux villes, on servirait grandement Dieu Notre-Seigneur[1]. »

Cette lettre de saint François Xavier soulève une grave question. Quelles qualités est-on en droit d'exiger des élus de l'apostolat ? Il serait facile de se méprendre sur la pensée du saint.

1. P. 362, 365.

Grande vertu et solide santé, il ne semble pas exiger autre chose : il fait bon marché de la science. Mais son expérience de l'Orient, en 1545, était encore incomplète. Il n'en connaissait que les terres européennes de Goa et de Cochin, avec les côtes du Comorin ; et il lui semblait qu'il était peu de gens qui n'y pussent trouver un emploi. Les santés faibles elles-mêmes et les vertus sans héroïsme se rendraient utiles dans les milieux portugais. Dans les missions proprement dites, avec la méthode d'apostolat qu'il emploie, très sommaire encore, il n'a besoin que de prêtres catéchistes. Bien des gens de science insuffisante, que la Compagnie ne saurait utiliser en Europe, rendraient aux Indes de bons services.

Et justement, vers ce temps-là, l'un de ceux qui répondaient absolument à cette description, François Mansilhas, recevait l'ordination sacerdotale[1]. Or, nous le savons, s'il avait, pour la vertu, profité au contact du saint, si sa bonne volonté était indéniable, sur son ignorance, François ne se faisait aucune illusion. Jamais, au delà des mers, il n'eût pu se faire ordonner. Aux Indes, on devait être moins difficile, sous peine de n'avoir qu'un clergé par trop clairsemé. Mieux valait des prêtres insuffisants que pas de prêtres du tout. Tout le monde cependant n'approuva pas cette promotion. Un Père écrira bientôt à saint Ignace, non sans forcer peut-être un peu la note : « Mansilhas a bon esprit, bonne intention; mais il est absolument illettré. Il ne comprend pas l'office qu'il récite ; il n'en sait pas assez pour pouvoir jamais dire la messe. A quel titre a-t-il pu être promu aux ordres ? Car il est prêtre, et a la permission de célébrer. Dieu pardonne à ceux qui l'ont ordonné. J'ai bien dit à l'évêque : « Comment pouvez-vous ordonner des ignorants « comme celui-là ? — Je n'en ai pas de plus savants, répondit- « il; et où trouver le remède ? » En voilà assez[2]. »

En Portugal, on paraît avoir, dans les premiers temps, pris un peu trop à la lettre les remarques de saint François Xavier, si bien que d'aucuns se plaignaient : « A part le Père François,

1. Mansilhas était à Cochin le 27 janvier 1545. « F. de M. e eu nos encomendamos n'as devotas orações vosas. » *Mon. Xav.*, p. 373. Le 7 avril pour la première fois, Xavier le traite de *padre*, titre réservé aux prêtres (p. 377). L'ordination dut avoir lieu vers ce temps-là.

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 14.

pas un des Pères n'était à la hauteur de la mission[1]. » La question resta quelque temps controversée. Le saint étendit peu à peu son expérience. Il continua à ne pas se montrer difficile pour la science de ses missionnaires, à la Pêcherie et aux Moluques. Mais il constatera que, dans les stations portugaises, le peuple avait besoin de bons prédicateurs et le clergé de bons théologiens. Au Japon, il faudra des savants, des « maîtres ès arts ». D'autres écrivent à Rome dans le même sens. L'apostolat auprès des Indiens apparaîtra plus difficile, et, les polémiques avec les brahmes ayant commencé, il faudra, même au Travancore et à la Pêcherie, des savants. « Les uns, écrit-on, disent qu'il n'y a pas de Dieu ; d'autres qu'il y en a des multitudes, d'autres qu'il y en a de bons et de mauvais. Ils adorent les bons pour en recevoir des bienfaits, et les mauvais pour être épargnés. D'autres tiennent que l'âme des hommes, des bêtes, des plantes, est de même nature ; que l'homme meurt pour renaître, etc... D'où il suit qu'à chaque instant on est amené à des controverses. Donc, même aux Indes, il est bon d'avoir des missionnaires instruits[2]. » Cet appel, fort raisonnable, sera entendu. Le moment viendra où, pour ce qui est des talents, les missions et collèges des Indes n'auront rien à envier à ceux d'Europe.

III. — *Nouveaux missionnaires.*

Pendant que Xavier, à Cochin, réclamait du renfort, suppliait le roi de travailler à la réforme des Indes, à Lisbonne, les collaborateurs attendus se préparaient à partir. C'était le Portugais Jean de Beira, avec les Italiens Antoine Criminale et Nicolas Lancilotti. Ils avaient un an de retard.

Le premier appel du saint, lancé le 20 septembre 1542, à la veille de partir pour le Comorin, avait dû arriver à Lisbonne, puis à Rome, dans l'automne de 1543. Il avait été devancé. Dès le printemps de 1542, avant même que François ne fût arrivé à Goa, saint Ignace avait envoyé à Coïmbre deux novices destinés

1. Lettre de Cosme Anès, citée dans Cros, t. I, p. 345.
2. Cité dans Polanco, *Chronicon*, t. II, p. 146.

à l'Orient, Antoine Criminale et Nicolas Lancilotti[1]. La lettre de Xavier les trouva achevant leurs études en Portugal.

En mars 1544, Simon Rodriguez, considérant sans doute que la santé de Lancilotti était précaire, le remplaça par Pierre Lopez, Portugais. Quant à Criminale, que nous connaissons déjà, lui-même raconte ainsi à saint Ignace sa vocation définitive à la mission des Indes :

« J'étais à Coïmbre avec le Père Simon ; il m'appela un soir dans sa chambre : « Voulez-vous aller demain aux Indes ? me « dit-il. — En vingt-quatre heures ? lui dis-je en riant. — Au « moins, reprit-il, vous partirez demain ; *mane discedetis hinc* » (*quia tunc latine loquebamur*)[2]. Il voulut ensuite me faire dire où je désirais aller. — « Où vous voudrez, répondis-je. — Pré- « férez-vous retourner en Italie ou aller aux Indes ? » Je repris : « Peu m'importe : l'Italie, les Indes, la Turquie, un autre pays « encore, je suis prêt à partir ou à rester. Il me suffit d'agir pour « l'amour et le service de Dieu Notre-Seigneur. Je n'ai pas d'au- « tre souci. » J'ajoutai n'avoir qu'un regret, celui d'être indigne des Missions à cause de mon ignorance, de ma négligence, de mon incapacité. C'est la vérité : Dieu le sait et ceux qui me connaissent... »

Le jeune prêtre et son compagnon s'embarquèrent le 6 avril sur la *Burgaleza*, un des cinq navires qui faisaient voile pour l'Orient. Mais le temps était mauvais ; le 29 seulement l'on put appareiller. La flotte fut particulièrement malheureuse, cette année-là : un vaisseau périt en mer ; un autre, arrivé à Cochin, ne put aller plus loin ; le troisième fut de même arrêté en route. Un seul parvint à Goa, et en mauvais état. Quant à la *Burgaleza*, surprise par la tempête presque au sortir du port, immédiatement désemparée, elle dut revenir à Lisbonne. Et il fallut, cette année-là, renoncer à gagner les Indes[3].

On fut plus heureux en 1545. Le 28 mars, trois Pères s'embarquaient, Criminale, Lancilotti et Jean de Beira. Ce dernier, chanoine à la Corogne, avait été gagné à la vie religieuse par

1. Polanco, t. I, p. 98.
2. Massara, *Le P. A. Criminàle*, p. 27. « Vous partirez d'ici demain matin, » (car nous parlions alors en latin).
3. Polanco, I, p. 144 ; — Sousa, *Oriente*, I, p. 274, — Andrada, *Cronica*, P. III, ch. 98 ; cf. *Mon. Xav.*, p. 351 ; Massara, p. 32, 33.

l'apostolique Père François Estrada. Il venait d'entrer au noviciat de Coïmbre (1544), et, le 9 février 1545, le Père Araoz écrivait à saint Ignace : « Maître Simon vient de le mander à Lisbonne, sans lui dire pourquoi. Il a reçu tranquillement, joyeusement, *genuflexus*, avec grande reconnaissance, sa mission pour les Indes. C'est un saint homme[1]. »

Lancilotti était originaire d'Urbino, dans les Etats de l'Eglise[2]. Petite santé, porté à voir les choses en noir, mais énergique et faisant merveille entre deux crachements de sang. Saint Ignace lui-même avait été son maître des novices, et il savait ce qu'il faisait, quand il envoyait à Xavier ce collaborateur débile. Homme de bon sens, très humble, d'autant plus précieux qu'il apportait aux Indes les traditions de Rome et le souvenir précis de ce qu'il avait vu faire au saint fondateur. Mais, ajoutons-le, enclin par là même à la sévérité, ne se rendant peut-être pas toujours assez compte qu'entre Rome et Goa, l'Europe et les Indes, il y avait des différences. Çà et là, dans la correspondance assez suivie qu'il entretenait avec le Général, on croit saisir certaines divergences de vues entre lui et François Xavier. Il vénérait la sainteté de son nouveau supérieur ; mais tels et tels procédés hardis ne laissaient pas que de le dérouter[3].

A chacun des trois partants, le Père Simon Rodriguez avait assigné son poste. Lancilotti serait professeur au collège ; les deux autres se mettraient à la disposition de François pour les missions. La traversée se fit sans incidents notables. A Mozambique, les Pères entendirent raconter que le Père Maître François venait de convertir trois rois. Cependant on ne donnait pas la chose pour certaine. Le fait était inexact. Mais déjà, telle était la renommée du missionnaire qu'on lui prêtait les conquêtes des autres[4].

En même temps que les trois prêtres, partait de Lisbonne

1. *Ep. Mixtae*, t. I, p. 199, cf. 195, 265, 267 ; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 7 ; — Bartoli, *Asia*, l. VI, n. 9 et 10.

2. Bartoli, *Asia*, l. VIII, 7, n. 36.

3. Voir par exemple *Sel. Ind. Ep.*, p. 16, n. 13 : « *M. Franciscus ita potest hic providere ex loco ubi est, ut si esset Romae, et de hoc collegio parum scit : numquam potuit hic manere. Puto quod agatur a spiritu Domini ad has partes.* »

4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 13 ; — *Ep. Mixtae*, t. I, p. 265.

un nouveau gouverneur des Indes. Lorsque, le 28 février 1545, Jean III nommait à ce poste de confiance le célèbre Jean de Castro[1], la lettre que François Xavier lui envoyait de Cochin pour l'adjurer de porter remède aux maux des colonies était en route depuis un mois. Don Michel Vaz n'avait pu encore le renseigner par lui-même sur les besoins pressants de l'Eglise des Indes. Mais on eût dit que le roi avait pressenti leurs désirs.

Jean de Castro, né à Lisbonne en 1500, était à la fois un grand chrétien, un savant et un brave. Tout jeune, il avait fait ses preuves de courage désintéressé au Maroc, sous le drapeau portugais, et à Tunis, sous Charles-Quint. Il avait accepté de son roi une pension, car sa haute noblesse ne l'empêchait pas d'être pauvre. Mais il avait refusé les offres de l'Espagnol. C'est un des innombrables traits de son détachement, parfois un peu fastueux, mais qui tranchait si fort sur les usages reçus aux colonies, que ses historiens ne peuvent s'empêcher de le comparer aux héros de Plutarque. Il avait, dès 1538, combattu aux Indes, exploré la mer Rouge et fait des travaux importants d'hydrographie. Il y revenait maintenant comme gouverneur, absolument décidé à aller jusqu'au bout de son devoir, mais sans illusion sur l'état moral de l'empire. Il comptait peu sur les règlements envoyés de Lisbonne. « Ce ne sont pas, disait-il, ces ordonnances qui rendent bons les gens mauvais. » Xavier pensait de même, quand, au roi, au lieu de lettres, conseils, exhortations, il demandait des actes.

Avec Jean de Castro pour gouverneur, et François Xavier pour apôtre, les Indes portugaises, semblait-il, pouvaient espérer un bel avenir politique et religieux. Malheureusement c'est à peine si ces deux grands hommes pourront se rencontrer. Lorsque Castro, le 2 septembre 1544, débarquera sur la grève de Goa, Xavier sera déjà en route pour les Moluques, et il n'en reviendra guère que pour assister le gouverneur à son dernier soupir.

1. Jacinto Freyre de Andrade, *Vita de Dom João de Castro*, Lisbonne, 1651. — Paris, 1869, 8°; — *Vita Joannis de Castro*, Rome, 1727, in.-4°.
Cf. do Couto, Dec. VI, l. I, ch. 1 ; Correa, Andrada, etc., etc.

CHAPITRE III

NÉGAPATAM ET SAN-THOMÉ
(Février-août 1545)

I. — *Les affaires de Ceylan. De Cochin à Négapatam.*

François resta encore un mois à Cochin s'occupant vraisemblablement de l'expédition de Jafnapatam, puis, au commencement de mars, il partit pour la côte du Coromandel[1].

Cependant les événements allaient plus vite que les nouvelles, et les affaires de Ceylan n'étaient plus déjà tout à fait telles que François les avait dépeintes au gouverneur. Les habitants de Jafnapatam ne voulaient pas pour roi du frère de leur tyran. Autrefois sujets du roi de Cotta, ils demandaient à revenir à leur ancien maître. Une ambassade secrète était allée plaider à Goa en ce sens. « Les fils du roi de Ceylan étant devenus chrétiens, disaient-ils, nous désirons les avoir pour souverains, obéir au roi de Ceylan et nous faire tous baptiser. » Ignoraient-ils que, lui aussi, ce rajah persécutait les chrétiens[2]?

1. La chronologie de ces trois mois, février, mars, avril, est flottante. Nous n'avons que deux points de repère : le 27 janvier, François est encore à Cochin ; le 7 avril, il est à Négapatam (Ep. 49 et 50). Nous ignorons quand il est parti de Cochin et quand il est arrivé au Coromandel. Valignano (p. 57) et Lucena (l. II, ch. 21, p. 136) le font partir en avril, et ne lui laissent par conséquent qu'une semaine pour gagner Négapatam. C'est trop peu, surtout si l'on admet qu'il ait fait escale à Manar et ailleurs. Il semble donc être parti plus tôt.

De son côté Bartoli dit qu'il quitta Négapatam pour San-Thomé le jour des Rameaux, 29 mars (*Asia*, l. I, n. 50 ; *Mon. Xav.*, p. 377). D'après le procès de canonisation (1556, Goa, n. 27) ce fut le 22, dimanche dit de Lazare ou de la Passion. Toutes ces dates supposent que le départ de Cochin eut lieu, comme le dit le Père de Sousa (I, p. 244), au début de mars. — On peut, ce semble, fixer comme il suit les dates principales. Départ de Cochin, fin février ou commencement de mars ; — vers la mi-mars, arrivée à Négapatam ; — nouveau départ le 22 (ou le 29) ; — retour forcé aux environs de Pâques ; — 7 avril, lettre à Mansilhas, datée de Négatapam ; — 3 mai, lettre datée de San-Thomé.

2. Lettre d'André de Sousa, 20 déc. 1544, Cros, I, p. 285.

On pense si la requête fut bien accueillie des princes fugitifs. Déjà ils avaient soumis au roi de Portugal leurs projets. Don Louis, le cadet, hériterait du domaine de son frère défunt, que son père lui refusait à cause de son baptême. Don Jean aurait le titre de prince héritier, et, en attendant de monter sur le trône de Cotta, serait mis en possession de Jafnapatam, qui lui revenait de droit. Il aurait juridiction sur les chrétiens du cap Comorin. Il garderait chez lui sa pleine indépendance, et, à l'exclusion du gouverneur de l'Inde, nommerait aux charges et offices de son royaume. Son frère Louis serait son héritier. Don Diogo de Borba, qui, à Goa, l'avait accueilli et consolé, serait évêque dans ses Etats, et André de Sousa, capitaine et gouverneur de ses seigneuries[1].

A Cotta, la situation demeurait équivoque. Le rajah jouait double jeu. Ses relations officielles avec les Portugais restaient correctes. Mais il craignait. L'hospitalité donnée à ses fils marquait assez les intentions du gouverneur. Aussi, en dessous, tendait-il la main à tous les ennemis des étrangers, princes de l'intérieur et musulmans du Malabar. En même temps il cherchait à endormir Jean III par de belles promesses.

Jean III restait perplexe. Entre les deux prétendants de Jafnapatam, l'un déjà chrétien, l'autre promettant de l'être, qui choisir? Les combinaisons des deux princes de Cotta s'accordaient mal avec celles dont le Père François s'était fait le messager et presque le patron. Il écrivait encore au gouverneur[2]: « Le roi de Ceylan me fait dire que, si je confirme les provisions qui lui assurent la possession du pays, il me donnera un surplus de 400 quintaux de cannelle et me tiendra quitte de l'emprunt que je lui ai fait? D'ici, je ne puis voir ce qu'il y a de mieux à faire. A vous de juger. Mais souvenez-vous que je n'ai qu'un but, servir Dieu et aider à la propagation de la foi. Je tiendrai pour le mieux tout ce qui favorisera davantage ce dessein[3]. » En même temps, le rajah continuait à tracasser les chrétiens ; mais il se faisait toujours des conversions. « Dans la ville de mon père, écrivait le prince Jean, l'on ne fait que bap-

1. Lettre de don Jean à la reine du Portugal, *Ibid.*, p. 281, 282 (15 oct. 1545).
2. Lettre de Jean III à Jean de Castro (8 mars 1546), *Ibid.*, p. 287.
3. *Ibid.*, p. 288.

tiser »; et il attribuait ce progrès de la foi aux merveilles dont avait été le théâtre la tombe de son frère[1].

Les choses en étaient à peu près là, quand François quitta Cochin.

Les anciens biographes le font passer par un port de Ceylan, Colombo sans doute. Là se place une conversion célèbre. Nous transcrivons le récit naïf du Père du Jarric[2].

« Le pilote du navire, dans lequel il s'embarqua, estoit un homme fort desbordé en ses mœurs, et là mesme avoit les principales occasions de son malheur, qui n'estoient pas une seule mais plusieurs. Le Père s'appercevant de la vie de cest homme, taschait de l'accoster, et s'en alloit souvent au timon du navire où il se tenoit pour deviser avec luy des choses de son art, laissant toujours aller quelque parole qui lui touchoit au cœur, sans toutesfois en faire semblant, et se gardant bien de venir aux matières qui le pouvoient ennuyer; le pilote voyant la grande douceur et débonnaireté du Père, commence à se découvrir à luy, et luy dit qu'il estoit un grand pécheur, et voudroit bien se réconcilier avec Dieu par le moyen d'une bonne confession, s'il lui plaisoit l'entendre si tost qu'ils seroient arrivés au port. Le Père lui répond qu'il en estoit bien content; cependant l'entretient avec de bons et saints propos. Or comme ils eurent abordé, le pilote sembloit ne se souvenir plus de ce qu'il avoit promis, remettant sa confession de jour à autre et fuyant, tant qu'il pouvoit, la présence du Père. Mais un jour comme il se pourmenoit le long du bord de la mer, tenant les yeux fichez au ciel, selon sa coutume, ils se vont rencontrer tous deux par cas fortuit, ou plustost par providence divine; le pilote voyant qu'il ne se pouvoit plus cacher, ni fuyr le Père, qui desjà l'avoit apperçu, luy dit comme par jeu : Et bien, mon Père, quand me voulez-vous ouïr en confession ? Le Père, avec une face riante, lui respond en ces termes : Jésus, dit-il, mon bon amy, quand je vous veux ouïr? tout maintenant, si vous voulez, et icy mesme, s'il vous semble, nous promenant tous

1. P. 281, 282.

2. Du Jarric, t. I, p. 122, traduisant presque Lucena (l. II, ch. 21, p. 137); cf. Tursellini, l. II, ch. 13; Valignano, p. 58. Le récit de Bartoli (l. IV, n. 49) semble un peu forcé. — Ce que raconte Tursellini (*loc. cit.*) d'une entrevue à Colombo avec un prince de Ceylan repose sur une erreur de date : les princes baptisés étaient alors à Goa.

deux sur ceste rive; et soudain qu'il eust dit cela, se met à faire le signe de la Croix, pour commancer la confession; le pilote, faisant de nécessité vertu poursuit, disant le *Confiteor*, bien qu'au commencement il se trouva tout troublé, et comme un homme prins au pied levé, qui ne sçait bonnement ce qu'il fait: toutesfois ayant advancé quelque pas, il revint à soy, et tout changé en son âme print courage; de façon que ce qu'il avoit commancé quasi par contrainte, ou par honte, il le continuë avec bonne volonté et dévotion. Le Père cognoissant cela, le mène en une petite chapelle qui estoit là bien près du rivage;... estans là tous deux seuls, le Père qui d'autrefois l'avoit ouy plaindre que les genoux luy faisoient mal, lui agence une natte qu'il trouve là, et le fait asseoir dessus, ne prétendant pour lors autre chose, sinon qu'il eust douleur et contrition de ses péchez; laquelle de là à peu, il conçeust si grande, qu'il ne pouvoit poursuyvre sa confession, pour l'abondance des larmes et sanglots qu'il tiroit du plus profond du cœur. S'estant donc jetté des deux genoux en terre, il battoit rudement sa poitrine, et demandoit pardon à Dieu de tant de péchez, qu'il avoit commis. Mais désirant faire une confession générale de toute sa vie, il pria le Père de lui donner quelques jours de terme, pour s'y préparer, durant lesquels il fit plusieurs actes de pénitence et satisfaction, et entre autres osta d'auprès de soy les occasions qui le faisoient tresbucher, et de là en avant, s'adonna de telle sorte à la vertu et nomméement à la fréquentation des sacremens de la confession et communion, qu'arrivant à la fin de ses jours, bien muny d'iceux et du divin secours, il partit de ce monde fort consolé pour avoir mené une vie exemplaire après ce changement : lequel il attribuoit, après Dieu, à la douceur, de laquelle le P. Xavier avoit usé en son endroit, s'accommodant à son infirmité. »

Après une escale assez brève, Xavier reprit la route de Négapatam. Nous le trouvons bientôt à Manar[1]. De son séjour dans cette terre des martyrs, nous ne connaissons qu'un épisode. Le témoin qui le rapportait au procès de 1616 disait le tenir d'un

1. Cet itinéraire, s'il est historique, suppose que Xavier faisait le voyage, au moins depuis Colombo, sur une embarcation assez légère pour franchir les passes étroites et peu profondes du pont de Rama.

homme bien informé. Le capitan Jean Mello de Sampayo avait eu le commandement de la forteresse que les Portugais, peu après la mort de François, avaient construite à Manar. Il avait donc pu recueillir sur les lieux des souvenirs encore récents et en vérifier l'exactitude. Il disait que, « cette région étant désolée par la peste, le Père Maître François vint, proche de là, à Patim. Les gens du pays, presque tous païens, allèrent le trouver, au nombre de trois mille, le suppliant de remédier à leurs maux. Le saint pria pour eux pendant trois jours, au bout desquels la peste cessa tout à coup. Cette merveille amena la conversion et le baptême de presque tous ces infidèles[1]. »

Un autre témoin au procès de 1556 assure que, de Manar, le saint gagna la petite île voisine dit l'*île aux Vaches*[2]. « J'ai ouï raconter à son compagnon Jean de Eyro[3], aujourd'hui franciscain, que, en cet endroit, il rappella à la vie l'enfant d'un musulman ou d'un païen. Cela, je le tiens de son compagnon lui-même. » C'est peut-être encore au cours de cette traversée que, longeant les côtes de la grande île, on l'entendit s'écrier : « Ah ! Ceylan, Ceylan ! que de sang chrétien tu coûteras ! » Allusion aux longues guerres que, plus tard, les Portugais devaient soutenir dans leur conquête[4].

Dans la seconde moitié de mars, François était à Négapatam.

II. — *Négapatam.*

Négapatam, vieille cité déchue, sur le delta de la Caveri, était à 130 kilomètres seulement de Jaffna, et à moitié chemin entre Tuticorin et San Thomé. Point stratégique important, et qui pouvait devenir un bon centre commercial. Aussi les Portugais y avaient-ils déjà une factorerie et une forteresse. L'endroit était tout indiqué pour servir de base à une expédition contre le nord de Ceylan.

En arrivant, François dut se rendre compte que rien n'était

1. *Process. 1616*, n. 90 ; — cf. Cros, t. II, p. 391.
2. *Ilha das Vacas ;* sur les cartes hollandaises, *Nedoen Tivoe.*
3. *Process. 1556*, Malacca, n. 3. Jean de Eyro, pendant cette partie du voyage, était-il avec François ? Peut-être, mais il ne s'attacha à lui qu'à San Thomé.
4. *Process. 1616*, n. 100. Des traditions locales font aller Xavier à Jafnapatam où il aurait essayé de ramener le rajah à des dispositions moins hostiles.

prêt, et, sans doute aussi, qu'on ne se souciait guère de cette exécution judiciaire à main armée.

L'affaire s'annonçait mal. Si l'on voulait surprendre le rajah coupable, il fallait agir vite; mais on allait s'attarder et tout compromettre. Aussi, voyant qu'on lui faisait des loisirs forcés et indéfinis, l'apôtre résolut de s'éloigner pour un temps. San Thomé n'était pas loin : il décida d'y aller en pèlerinage au sanctuaire du premier apôtre des Indes. Un navire était en partance; il y monta, le 22 mars, dimanche de la Passion.

Laissons la parole à un témoin oculaire. Diogo Madeira racontait en 1556 : « J'étais parti de Négapatam, le dimanche de la Passion, dans l'après-dîner, pour la ville de San Thomé, sur un navire de Michel Fereira. La nuit suivante, le vent se leva contraire et le vaisseau dut s'arrêter. Nous étions à douze lieues de Négapatam. Il nous fallut rester là, les voiles carguées, jusqu'au samedi suivant. Durant tout ce temps, c'est-à-dire depuis le dimanche, jour du départ, jusqu'à la nuit du samedi, où l'on déploya de nouveau les voiles, le Père Maître François ne mangea absolument rien. Je le sais, car le Père habitait la même cabine que moi. Je lui demandai à plusieurs reprises s'il voulait manger. Je m'offrais à lui tuer une poule, pour lui en donner au moins le bouillon. Il refusa, mais consentit à boire un peu d'eau chaude que je lui préparai, avec un oignon. Il ne prit pas autre chose, ce qui m'étonna fort, vu qu'il était à jeun depuis plusieurs jours. Je m'informai auprès de mon domestique, qui couchait avec nous, et auprès d'une petite fille de huit ans qui était là : le Père n'avait absolument rien pris.

« Cependant on était reparti et l'on gagnait la haute mer. Le Père Maître François demanda si le navire était solide. Je lui répondis qu'il était vieux et usé. « Alors, dit-il, revenons en arrière. » Tout bien pesé, les officiers décidèrent d'aller de l'avant. Mais voilà que se leva une furieuse tempête, et nous fûmes contraints de regagner le port au plus vite. J'ai noté ce fait comme digne d'admiration, à savoir que le Père ait conseillé de rebrousser chemin avant que la tempête ne se fût levée[1]. »

François passa donc à Négapatam les fêtes de Pâques, essayant

1. *Process. 1556*, Goa, n. 27.

de faire quelque bien, « arrachant les âmes à leurs ignorances et à leurs péchés[1] ». Pour lui, le capitan ne s'occupait en rien de l'expédition. Aucun préparatif, aucune démarche. Il y avait là évidemment plus que de la nonchalance, du mauvais vouloir ; et le saint commençait à se demander ce qui adviendrait de cette démonstration, si nécessaire, pensait-il, à la gloire de Dieu et aux intérêts du Portugal, et que lui-même avait provoquée. Dans l'incertitude où il était de l'avenir et de la volonté de Dieu, il écrivait à Mansilhas :

« Mon très cher Père et Frère, Dieu sait que j'aimerais mieux vous voir que vous écrire... Je parle ainsi, parce que j'ignore encore ce qui en sera de moi. Dieu nous donne de savoir en temps voulu sa très sainte volonté et faire que nous soyons toujours prêts à l'accomplir au premier signe... Qu'il nous donne aussi de bien sentir qu'en cette vie, pour être heureux, il faut vivre en étrangers, être prêts à aller ici ou ailleurs, selon que le demande son service[2]. »

Pendant qu'il était là, indécis, des nouvelles arrivèrent confirmant certains bruits qu'il avait déjà recueillis et qui lui donnaient à réfléchir : « Du côté de Malacca, dit-on, la porte s'ouvre largement au service de Dieu; les conversions seraient nombreuses, s'il y avait des hommes. » C'est dans une île nommée Macassar ; il s'y est fait des chrétiens récemment, et l'on a demandé des prêtres à Malacca. Mais y a-t-il des prêtres à Malacca pour cette tâche ? Dieu ne veut-il pas se servir de lui, Xavier ? Il faut différer encore : on verra dans un mois. Alors, s'il se décide, Mansilhas avertira le gouverneur.

En attendant, n'oublions pas les œuvres déjà fondées; et le saint rappelle à son disciple quel est son devoir ; aller sans se lasser, d'un lieu à l'autre, prêchant, baptisant les nouveau-nés, surveillant l'enseignement des prières, ayant l'œil sur les prêtres indigènes qui, paraît-il, laissent à désirer, les châtiant en cas de faute grave. Puis les questions d'argent : sommes destinées aux catéchistes et qu'il faut faire rentrer, comptes de recettes et de dépenses à tenir très exactement, emprunts à restituer. On sent, à tous ces menus détails, que Xavier ne se

1. VALIGNANO, p. 59.
2. *Mon. Xav.*, p. 377.

désintéresse de rien et qu'en bon administrateur il n'admet aucune négligence.

Il revient ensuite sur les scandales donnés à Tuticorin par le capitan. Que Cosme de Paiva décharge sa conscience des vols, meurtres et maux de toute sorte dont il s'est rendu coupable. Sans quoi le roi sera averti, et, comme il est persécuteur des néophytes, c'est à l'Inquisition qu'il pourrait bien avoir à répondre.

Hélas ! Cosme de Paiva avait des émules, sinon en violence, du moins en égoïsme. Après le capitan de Tuticorin, voici celui de Négapatam. Les ordres du gouverneur sur l'expédition de Ceylan restaient lettre morte. Depuis longtemps, le signal du départ aurait dû être donné. Tout dépendait du capitan, et le capitan ne bougeait pas.

Une chose était certaine, et le saint le savait depuis longtemps : cet officier était l'ami, ou du moins le correspondant du rajah qu'il s'agissait de combattre : aussi faisait-il le mort[2]. Tout à coup un accident vint le servir à souhait. Un vaisseau portugais qui venait du Pégu (Basse-Birmanie), chargé de marchandises précieuses, et qu'on attendait, fut jeté par la tempête et brisé sur les côtes de Ceylan. L'équipage fut sauvé ainsi que la cargaison. Mais le rajah de Jafnapatam déclara la cargaison de bonne prise : c'était l'usage[3].

Les marchands, qui avaient un gros capital engagé dans l'affaire, comprenaient que, si la guerre rompait les relations avec le rajah, il ne leur reviendrait pas une obole de leur mise de fonds. Donc on entra en pourparlers avec le roi, lequel, de la restitution des biens volés, put acheter la paix.

C'en était fait. L'amour de l'argent était plus fort que l'intérêt des âmes, et, ajoutons-le, que l'intérêt bien entendu de la politique et du commerce. L'on en fut puni : le voisinage du rajah se fit intolérable. Sa capitale devint un repaire de piraterie. Et cette situation dura quinze ans, jusqu'au jour où le vice-roi Constantin de Bragance intervint, reprit les plans d'Alphonse

1. *Mon. Xav.*, p. 377 et suiv.
2. P. 336.
3. *Mon. Xav.*, p. 382.

de Sousa et de François Xavier, et, par la force des armes, imposa au roi une forteresse à Manar (1560)[1].

Le saint n'a confié à personne le secret de sa tristesse devant ce peu de bonne volonté. Il comprenait sans doute qu'après tout, c'était imposer à ces marchands un notable sacrifice que d'exiger d'eux l'abandon de leurs profits, par ailleurs légitimes. Tout le monde ne pouvait avoir son mépris pour les biens de la terre. Aussi chercherions-nous en vain dans ses lettres la moindre parole d'amertume : « On n'a point pris Jafnapatam, écrit-il à ses amis de Goa, on n'a pas mis en possession de son royaume le roi qui devait se faire chrétien ; on a tout abandonné à cause d'un vaisseau du roi qui a donné à la côte en venant du Pégu, etc... On n'a point exécuté les ordres du seigneur gouverneur. Tout est bien, si la gloire de Dieu sort de là[2]. »

Pour autant que l'on peut entrevoir les intentions divines, il semblerait que Dieu, en cette occasion, ait voulu donner une leçon aux prédicateurs de l'Evangile. Certes l'intervention du pouvoir séculier chrétien en matière d'apostolat, la protection donnée aux missions dans les pays barbares ou de demi-civilisation, sont dans l'ordre. C'est l'union légitime des deux pouvoirs sur les terrains qui leur sont communs. Mais il est des avantages auxquels il faut savoir renoncer avant qu'ils ne se tournent en obstacle. Il n'est pas bon que l'apôtre et le soldat se suivent de trop près : l'apostolat peut en être retardé pour des siècles. Saint François Xavier avait raison quand il demandait qu'une leçon fût donnée au persécuteur : mais Dieu servit à la fois et la gloire de son ministre et l'intérêt de la mission en reculant de plusieurs années l'expédition de Jafnapatam.

Que faire maintenant? De quel côté se tourner? Ceylan, entr'ouvert un instant, se refermait. Pour l'heure, le Travancore et la Pêcherie pouvaient se passer de Xavier. Du reste la saison ne permettait pas de descendre au cap Comorin. Des lueurs, du côté de Malacca, semblaient l'appeler ; mais Dieu n'avait pas encore parlé clairement[3]. Le saint reprit alors son projet de

1. Do Couto, D. VII, l. IX, ch. 1 et suiv. (p. 300, etc.) ; — Tursellini, l. II, ch. 13. — Lucena, l. II, ch. 23 ; — Bartoli, l. I, n. 48 ; — Sousa, t. I, p. 198.
2. *Mon. Xav.*, p. 382.
3. *Mon. Xav.*, p. 382, 383.

pèlerinage à San Thomé de Méliapor. Peut-être espérait-il que, du côté de Ceylan, tout n'était pas perdu, et, de Méliapor, il serait à même de revenir au premier signe. Que si Dieu lui montrait le chemin des lointains archipels où se levait la moisson, il trouverait aisément dans le même port une occasion de gagner l'Orient. Il partit donc, et, à pied cette fois, franchit, en vrai pèlerin, suivi d'un domestique malabar, les cinquante lieues qui séparaient les deux colonies.

Est-ce mal juger les gens de Négapatam ? Ils durent être assez contents de voir le missionnaire s'éloigner. C'était un saint, nul n'en doutait ; mais les saints sont parfois gênants. Ils ont une façon de voir les choses d'ici-bas par trop incompatible avec les points de vue terrestres. Le zèle du *santo padre* était d'un homme trop étranger aux affaires. « J'ai été obligé d'aller à San Thomé », dit-il[1]. Ces quatre mots ne cachent-ils pas quelque mystère de contradictions et de déboires ?

III. — *San Thomé de Meliapor.*

A San Thomé, François se trouvait sur la terre sainte de l'*India Portugueza*, une terre de légendes et de merveilles.

Il y avait une vingtaine d'années que les Portugais avaient repris le chemin du vieux pèlerinage révélé jadis à l'Europe par Marco Polo. Sans hésitation et d'enthousiasme, ils avaient accepté les traditions nestoriennes sur l'apostolat de saint Thomas dans l'Inde méridionale et identifié Meliapor avec la Calamine des martyrologes. Parmi les ruines, on leur montra l'emplacement d'un tombeau. Des fouilles amenèrent la découverte d'un caveau et de plusieurs squelettes. A certains indices, on se crut en face du corps de l'apôtre et de ses compagnons de martyre. Les reliques furent relevées, une église bâtie, le pèlerinage restauré et Meliapor fut baptisé San Thomé. Près de la ville indienne déchue, une cité portugaise se forma, qui n'allait pas tarder à grandir. Cette « invention » du corps saint s'était

1. Une tradition locale montre Xavier bâtissant une église à Sirucadambanur, près de Pillavandadey, un peu au nord de Négapatam et de Karikal. LAUNAY, *Hist. des missions de l'Inde*, Paris 1898, t. I, p. IV. — C'est encore au cours de ce voyage, mais près de San Thomé, à Tevanapatam (Devadapatam ?) que se serait manifesté son don des langues (*Process. 1616*, n. 89).

faite en dehors de tout contrôle canonique ; aussi, quand les historiens de l'église furent amenés à enregistrer le fait, ils se heurtèrent à de grosses contradictions. De temps immémorial on avait cru que le corps de l'apôtre était à Ortone, dans les Abruzzes, apporté là de la ville d'Edesse. Puis, comment se faisait-il qu'on trouvât des corps saints là où les voyageurs du Moyen Age, Marco Polo, Odoric de Pordenone et autres, n'avaient signalé qu'une fosse vide[1] ?

Quoi qu'il en soit, dans le sanctuaire nouveau, l'on dut montrer à François la *confession* de saint Thomas, petite crypte au centre de l'église, et, sous l'autel, l'endroit secret où les ossements étaient déposés dans un coffret précieux; puis, sur une colline voisine, dans un ermitage, une croix sculptée dans le roc, et où l'on discernait des traces de sang — c'était l'endroit où l'apôtre était mort, frappé d'un coup de lance ; — enfin, détail plus étrange, une poutre énorme jetée par la mer sur le rivage, au temps de l'apôtre, que mille paires de bœufs n'avaient pu remuer, et que Thomas tout seul, au moyen d'une corde, amena là où il voulait se bâtir une maison[2]. Notre saint ajouta-t-il foi entière aux croyances locales ? Il lui était permis de ne pas se montrer plus sévère que les autorités religieuses et civiles des Indes. Pourtant ses lettres sont fort discrètes : « A San Thomé, dit-il, les infidèles du pays affirment qu'il y a le corps de l'apôtre saint Thomas. On y voit une très pieuse église, et tous tiennent que là est le corps du glorieux apôtre[3]. » Il n'en dit pas plus long.

Quelques années plus tard, en même temps que la ville grandira, grandira aussi le pèlerinage. Les légendes se fixeront : il en naîtra de nouvelles, parmi lesquelles nous n'en retiendrons qu'une. Saint Thomas, dira-t-on, avait gravé sur une colonne

1. Correa, *Lendas*, t. II, p. 721, 726; — Osorius, *Hist. Emm. regis*, l. III ;— Lucena, III, ch. 3, 4, 5; — Maffei, *Historiarum Indiarum libri VIII*, Lyon, 1637, p. 343. En fait de reliques, on ne montre aujourd'hui dans la cathédrale de San Thomé qu'un fragment d'os et une pointe de lance (A. E. Medlycott, *India and the apostle Thomas*, Londres, 1905, p. 157). Le reste avait disparu dès le temps de Constantin de Bragance (1558); cf. Sousa, p. 252, 253.

2. Le vicaire de San Thomé, qui avait, semble-t-il, présidé à l'invention du corps, envoya à saint Ignace un crucifix taillé dans un fragment de ce bois (Polanco, t. II, p. 766).

3. P. 387.

cette inscription : « Quand la mer viendra battre cette pierre, des hommes blancs arriveront ici de loin, envoyés de Dieu pour prêcher cette même doctrine que je prêche aujourd'hui et en renouveler la mémoire. » Or, la mer avait fait son œuvre ; à force de ronger la plage, elle battait maintenant le pied de la colonne. L'ancienne ville avait disparu et les pêcheurs prétendaient voir en pleine mer, à bien des lieues de là, sous les flots, les ruines de la Meliapor d'autrefois[1]. Les hommes blancs étaient venus, et, parmi eux, François Xavier.

François alla loger chez le vicaire Gaspard Coelho. La maison n'était séparée de l'église que par un cimetière. Maison modeste, car le vicaire et son hôte couchaient dans la même chambre[2]. Le saint, par son affabilité, gagna le cœur du prêtre, et nous devons à celui-ci un précieux document où il nous décrit quelle vie mena chez lui, plusieurs mois durant, ce Père Maître François dont on parlait dans l'Inde entière.

« Par ce mien écrit et témoignage, moi, Gaspard Coelho, vicaire perpétuel de l'église Saint-Thomas apôtre, certifie que véritablement le Père Maître François (Dieu ait son âme !) résida dans la ville de l'apôtre saint Thomas, l'espace de trois ou quatre mois, avant de partir pour la Chine (*sic*) une première fois. Pendant tout ce temps, il logea dans ma maison et mangea à ma table. Aussi nous vivions très unis et nous causions souvent ensemble. Son entretien n'était que de choses spirituelles. Il était très obéissant envers les prélats de l'Eglise et accomplissait toutes leurs volontés pour le service de Dieu.

« Ses enseignements et sa sainte vie firent beaucoup de bien dans cette ville. Il en a tiré beaucoup du péché mortel ; il en a marié un grand nombre. Il a mis partout la paix et la crainte de Dieu. Quasi tout le peuple le suivait pour être témoin de ses saintes actions. Je le sais, et je l'ai vu, en tout il menait la vie des apôtres.

« Il avait pour coutume, presque toutes les nuits, de sortir de la maison, bien souvent à mon insu, et, traversant un mien

1. Lucena, l. I, ch. 13, p. 52. Sur les croyances locales, au temps de Xavier, Polanco, t. II, p. 765, 766.
2. Du Jarric, I, p. 129 ; — Bartoli, l. I, n. 51 ; — Orlandini, l. V, n. 86.

jardin, d'aller à la *casa* du bienheureux apôtre, dans un réduit où l'on conservait la cire de Notre-Dame [1].

« Il ne me l'a pas dit, mais je compris qu'il allait là pour prier et se flageller. Je lui dis un jour : « Père Maître François, « n'allez donc plus là tout seul. Il y a des diables, ils vous feront « mal. » — Il se mit à rire. Toutefois il emmena avec lui un Malabar qui l'avait suivi, homme simple, qui restait alors couché dehors près de la porte. Or, une nuit, pendant qu'il priait dans cette chambrette, il se mit à crier à plusieurs reprises : « Notre-Dame, ne viendrez-vous pas à mon aide? » Si bien qu'il réveilla le garçon; celui-ci entendit qu'on frappait, mais il ne savait pas sur qui. Cela dura quelque temps. Quand ce fut fini, François retourna se coucher. Je ne m'étais aperçu de rien. Mais il ne vint pas à matines, comme il le faisait toujours, agenouillé devant l'autel de l'apôtre. Les matines achevées, j'allai le trouver et lui demandai : « Votre Révérence est-elle malade ? » — Il répondit : « Mon Père, je me sens mal. » — Le Malabar était là : nous sortîmes, et il me conta ce qui était arrivé. J'en parlai au Père François : « Je vous avais bien dit de ne pas aller la « nuit à Saint-Thomas. » — Il sourit. Il fut malade deux jours, mais ne me dévoila rien. Seulement, plus d'une fois, en nous levant de table, je lui disais en badinant : « Notre-Dame, ne viendrez-vous pas à mon aide ? » Il souriait, rougissait, et son silence était un aveu.

« Plus tard, c'était, je crois, un samedi soir, il me dit après dîner : « Votre Révérence sait-elle ce qui m'est arrivé la « nuit dernière? J'ai été à l'enclos de Saint-Thomas. En allant « et venant, j'ai entendu que, dans le chœur, on récitait les ma- « tines, et j'ai distingué telle et telle partie » ; et il me les désignait. Je m'étonnais de ne pas avoir entendu ces matines si solennelles. Il ajouta : « J'ai été à la porte latérale ; elle était fer- « mée, la clef en dehors, puis aux autres portes : elles étaient « fermées à l'intérieur. Je suis donc retourné à ma chambre sur- « pris et effrayé. » Il me dit cela en passant et n'y revint plus. »

Le Père faisait d'autres confidences encore. Il racontait son enfance et comment Dieu, à Paris, avait veillé sur sa chasteté.

1. La cire destinée à l'autel de la Sainte Vierge.

Le témoin concluait : « Bref, pour moi, c'était un saint, de haute vertu, de haute dévotion. En foi de quoi je signe le présent témoignage[1]. »

Que se passait-il donc la nuit, dans ce dépôt de sacristie? Ce que Xavier était venu chercher à San Thomé, c'était, avec un accroissement de zèle et de courage, la lumière sur ce que Dieu voulait de lui. De quel côté devait-il se tourner? revenir vers la Pêcherie ou s'éloigner vers Malacca? Et c'était une lutte, non seulement avec le ciel qui ne se laissait arracher son secret que lambeau par lambeau, mais encore avec l'enfer. Dieu permettait que le diable intervînt et fît sentir à l'apôtre que c'était bien avec lui que la guerre était engagée.

Pareilles luttes ne sont pas rares dans la vie des saints[2]. Parfois le démon, se transfigurant en ange de lumière, s'efforce de tromper par des prestiges; et c'était le cas, semble-t-il, quand Xavier entendait, dans l'église, chanter ces étranges matines qui le troublaient. D'autres fois, Dieu laisse les saints, pour un temps et dans les limites fixées par lui, en proie à la fureur de leurs ennemis; alors, terreurs de l'imagination, obsession de la sensibilité, tortures du corps et tortures de l'âme. Si les extases d'amour les font, pour un instant, pénétrer dans les délices du paradis, en ces heures de tortures, c'est avec l'enfer même qu'ils font connaissance.

François eut largement part à cette croix. Il eut plus d'une fois l'impression directe de l'action diabolique. On dirait, à certaines allusions voilées de sa correspondance, que les ombres qui enveloppent le monde des âmes se dissipaient, et il voyait, il sentait l'activité des esprits mauvais[3]. Ou bien il lui fallait acheter, au prix de luttes nocturnes dont il sortait battu, meurtri, mais vainqueur, l'efficacité merveilleuse de son apostolat. San Thomé garda longtemps le souvenir de ces épisodes. « Aujourd'hui encore, écrit Valignano longtemps après, les habitants de cette ville racontent les coups qu'il reçut du diable durant ses veilles de prières dans l'église et les assauts que lui donna l'enfer, mais

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 178.
2. Saint Alphonse Rodriguez, le Bienheureux Curé d'Ars, etc.
3. *Mon. Xav.*, p. 605.

aussi des lumières qui lui furent alors communiquées par le Seigneur[1]. »

Enfin il put écrire : « Il a plu au Dieu de miséricorde de se souvenir de moi. Une grande consolation intérieure m'a fait sentir et voir qu'il veut que j'aille en cette région de Malacca[2]. »

Donc, il partira pour l'Orient ; et déjà, devançant du cœur et du désir l'exécution de ses projets, il se fait un plan d'apostolat.

« Il est bien juste que, s'étant faits spontanément chrétiens, nous traitions ces indigènes avec une spéciale faveur. Je traduirai le *Pater Noster* et l'*Ave Maria*, afin qu'ils sachent demander à Dieu l'accroissement de leur foi et la grâce d'observer sa loi ; et, de même, le *Confiteor* afin que, en attendant que Dieu leur envoie des confesseurs qui entendent leur langue, cette confession quotidienne des péchés leur tienne lieu de confession sacramentelle[3]. »

La volonté de Dieu lui paraît maintenant évidente, il en croit les vives impressions de joie spirituelle que fait naître en lui la pensée de cette entreprise. C'est l'attrait de Dieu qui se fait sentir et il est irrésistible. Il y a là une de ces lumières qui s'imposent à l'esprit avec toute la force de l'évidence : « Désobéir, déclare François, ce serait attirer sur moi la colère de Dieu, en ce monde et en l'autre. Si je ne trouve pas cette année de navires portugais pour gagner Malacca, je m'embarquerai sur un vaisseau de musulmans ou de païens. J'ai tant de confiance, mes bien-aimés frères, en Dieu Notre-Seigneur, pour le seul amour de qui j'entreprends ce voyage que, s'il n'y a pas de vaisseaux cette année, je monterai en *catimaran* (radeau indigène, fait de trois ou quatre troncs d'arbres, comme il en voyait sans doute un grand nombre sur la plage de San Thomé). J'irai là-dessus *confidenter*, toute mon espérance étant

1. *Ibid.*, p. 64.
2. *Ibid.*, p. 383.
3. *Mon. Xav.*, p. 483. Cette dernière réflexion est notable ; elle montre qu'au début la vie chrétienne des néophytes était fort simplifiée. Pas de prêtres sachant la langue, donc pas de confessions, pas de communions. Cette anomalie disparaîtra bientôt, et les missionnaires ne manqueront pas de signaler ce grand progrès. Comme on le voit, les procédés ont changé. Aujourd'hui l'on ne baptise les adultes, sauf en danger de mort, que s'ils sont capables d'observer les lois de l'Eglise dans leur intégrité.

en Dieu. Pour l'amour et service de Dieu Notre-Seigneur, je vous prie, mes frères très chers *in Christo*, souvenez-vous de moi dans vos sacrifices et prières continues, et recommandez-moi, pécheur, à Dieu. J'espère partir vers la fin d'août. Les vaisseaux qui s'y rendent attendent la mousson. J'écris au seigneur gouverneur lui demandant provision à l'adresse du capitan de Malacca, afin qu'il me trouve une embarcation et tout le nécessaire pour aller à Macassar [1]. »

Le séjour de saint François Xavier à San Thomé est le seul moment de relâche qu'il se soit accordé pendant sa carrière de missionnaire. Encore ces jours de retraite et de prière ne furent pas perdus pour l'apostolat.

Il y avait dans la ville une centaine de familles portugaises [2] et sans doute aussi de ces vieux soldats célibataires, nombreux aux Indes, qui avaient quitté les armes pour le commerce et trop souvent vivaient dans le désordre [3]. François leur réservait ses matinées ; le soir il prêchait aux chrétiens indigènes [4]. Comme à Goa, il enveloppait les pécheurs dans un réseau de bonté simple et surnaturelle, causant, s'invitant à dîner, s'intéressant à tout, se faisant partout des amis. Les gros scandales disparurent, les liaisons coupables furent régularisées, l'usure abolie, les esclaves arrachées au libertinage des maîtres [5].

Dieu parfois lui venait en aide d'une façon merveilleuse. Laissons la parole à l'un de ses convertis. En 1557, Jean de Eyro, alors Franciscain, racontait ce qui suit : « Le Père Maître François disait et faisait beaucoup de choses qui ne pouvaient lui être inspirées que par l'Esprit de Dieu. Etant à Ceylan, je lui avais demandé de me confesser. Il me répondit qu'il le ferait à San Thomé où il se rendait. Il voulait, je pense, par ce délai, mettre ma constance à l'épreuve. Je vins donc à San Thomé,

1. *Mon. Xav.*, p. 384. Lettre adressée à Diogo de Borba et à Paul de Camerimo. Xavier y demandait qu'on lui envoyât *un briuiario romano pequeno*. On conservait naguère à la résidence des Jésuites de Nantes un *petit* bréviaire qu'on disait avoir appartenu au saint. La relique provenait de Macao. Le livre avait été imprimé à Lisbonne en 1541 ; un appendice porte la date 1546.

2. *Mon. Xav.*, p. 387.

3. Valignano, *ibid.*, p. 59.

4. Du Jarric, p. 126.

5. Valignano, p. 63 ; Lucena, l. III, ch. 8 ; cf. Bartoli, l. I, n. 51 ; Sousa, I, p. 257.

j'allai à son logis, et le trouvai qui lisait. Je m'assis près de lui et lui dis : « Père, je vous ai demandé à Ceylan de m'entendre « en confession : vous m'avez dit de venir vous retrouver ici. » Alors je lui racontai toute ma vie, qui j'étais, depuis combien de temps je me trouvais aux Indes, ce que j'y faisais. Depuis longtemps je désirais me consacrer au service de Dieu. J'avais différé l'exécution de mon projet, parce que je ne trouvais aucun guide. Mais la Providence me l'avait fait rencontrer. Je souhaitais vivement m'attacher à lui et le suivre partout où il irait. Le Père François s'excusa très fort. Je lui offris tous mes biens pour être distribués aux pauvres. Nous causâmes ainsi longtemps [et il me dit enfin que je devais avant tout me confesser. J'allais donc, l'espace de trois jours, me confessant, et traitant avec Maître François de grosses questions à propos de négoce; et enfin, par la grâce du Saint-Esprit, qui parlait par sa bouche, je me vainquis de telle sorte que, de là en avant, j'obéis à ses ordres][1]. »

« Je ne fus pas le seul qu'il arracha ainsi aux dents du démon. Un notable, nommé Jean Barbudo, n'avait pas communié depuis quinze ans, disait-on. Sa confession prit quatorze ou quinze jours[2]; après quoi, à la grande admiration de tous, il communia. Et ainsi de beaucoup d'autres qu'il tira de mauvais commerces, qu'il maria, qu'il convertit...

« Or la jalousie du diable me tendit des pièges. Je m'arrachai à l'obéissance de François. Je péchai honteusement. J'achetai une esclave mahométane qui m'aida à préparer tout ce qu'il fallait pour un voyage. Tout était déjà sur le navire et j'allais m'embarquer, sans en rien dire au Père. Lui, inspiré d'en haut, appela un jeune garçon nommé Antoine, et lui ordonna d'aller au plus tôt me chercher, moi, Jean, qui étais sur le point de partir. L'enfant accourut : « Le Père François vous appelle », me dit-il. Tout troublé, je répondis : « Non, ce n'est pas moi. — Vous ne vous appelez pas Jean de Eyro? me dit l'enfant; c'est bien vous que le Père veut voir. » J'hésitais; que faire? Je me décidai à aller. A peine étais-je sur le seuil de la maison, que j'entendis le Père m'interpeller deux ou trois fois : « Vous avez

1. Cette parenthèse est empruntée au texte du Père Cros, II, p. 396.
2. Sans doute encore à cause des questions de commerce, d'usures, de restitutions, etc.

péché, vous avez péché ! » Je baissai la tête : « C'est vrai, j'ai péché. — Allez vous confesser, allez vous confesser ! » Bouleversé, je quittai la maison, vendis le navire le jour même, distribuai aux pauvres tout ce que j'avais, et me donnai au Père pour compagnon[1]. »

« Les gens de San Thomé, nous dit Valignano, en avaient très long à dire sur les œuvres de Maître François[2]. » « Antoine Enriquez, noble indien, m'a assuré, disait en 1616 le Paraver Jean Nareguerique, avoir vu de ses yeux, dans l'église de Saint-Thomas, le Père François, disant la messe élevé d'une coudée au-dessus du sol. Des marchands m'ont assuré qu'ils avaient observé le même miracle au port de Tevanapatam[3]. »

Le Frère Thomas de Gamboa, jésuite, originaire de Méliapor, disait : « On le tenait pour un saint, aussi lui a-t-on élevé ici une chapelle... à l'endroit où, d'après la tradition, était l'hôpital où il logeait. Des personnes dignes de foi, et parmi elles la femme dont il s'agit, noble dame de cette cité, m'ont raconté que, lorsqu'elle était enfant, elle tomba malade : les médecins l'avaient condamnée. Déjà elle rendait l'âme, quand Xavier passa par là. La mère et les domestiques l'appelèrent. Il entra, récita sur la mourante un évangile, fit le signe de la croix, et elle guérit[4]. »

Le fait suivant, rapporté par plusieurs témoins, a été consigné dans la bulle de canonisation.

« Le Père François était regardé comme un saint. Ce qui lui avait appartenu passait déjà pour relique. Donc, un marchand de ses amis, près de s'embarquer pour Malacca, alla lui dire adieu et lui demanda quelque petit objet qu'il gardât comme souvenir. Le Père se fit prier, mais l'autre insista si bien qu'enfin, tirant le chapelet qu'il portait au cou, François le lui donna, disant : « Gardez-le dévotement et vous ne mourrez pas en mer. » Le marchand partit. Peu après, une tempête survint qui mit le navire en pièces. Le naufragé et quelques autres se sauvèrent

1. *Process. 1556*, Baçaim, n. 4.
2. *Mon. Xav.*, p. 64.
3. *Process. 1616*, n. 86.
4. *Process. 1616*, n. 27. Noter l'erreur du témoin qui parle de l'hôpital où logeait François : à San Thomé il était hébergé par le vicaire. Le Père Gonçalvez, qui paraît avoir connu la miraculée, raconte le même fait avec quelques variantes (Sousa, I, p. 259).

sur un radeau. Mais bientôt le vent et les courants les emportèrent au large. Désormais c'était fini ; la mort était certaine. Alors le marchand perdit connaissance, ou plutôt il perdit absolument le sentiment de la réalité. Il lui semblait être à San Thomé, sur le rivage, près de Maître François qui lui disait adieu. Quand il revint à lui, il se trouvait à Négapatam, échoué sur la plage ; ses compagnons de naufrage avaient disparu[1]. »

François était resté quatre mois à San Thomé. A la fin du mois d'août, il en partait pour n'y plus revenir. En laissant la petite ville où, en dépit de l'enfer, il avait passé des jours si calmes, il déclarait, nous dit Jean de Eyro, que nulle part, il n'avait trouvé un peuple plus dévoué au service de Dieu[2]. Aussi la ville irait grandissant, se peuplant, et deviendrait fort riche. La prophétie se réalisa. Un quart de siècle après, le Père Valignano nous décrit San Thomé comme une ville noble et opulente, peuplée de soldats retraités vivant à l'aise. Vie facile : le sol fournit tout le nécessaire. Commerce abondant : les denrées affluent du Bengale, du Pégu, de la Malaisie[3].

IV. — *Dernières dispositions.*

Xavier avait donc repris la mer, suivi de Jean de Eyro, et gagnait Malacca[4]. C'était un voyage d'un bon mois, 2.700 kilomètres.

Il n'était pas encore bien loin quand, le 2 septembre[5], débarquèrent à Goa les trois missionnaires partis de Lisbonne au mois de mars, et si longtemps attendus. Un vaisseau allait mettre à la voile pour Malacca[6], ils en profitèrent pour aviser

1. *Ibid.*, n. 27. Le F. Th. de Gamboa tenait le fait de son père Ignace, lequel avait reçu le chapelet en question de sa belle-mère. (Cros, II, p. 398 ; *Proc. 1616*, n. 86 et 91).
2. *Process. 1556*, Baçaim, n. 4 ; cf. Cochin n. 1. Cros, II, p. 397, 399.
3. Valignano, p. 59.
4. Un seul épisode est rapporté à cette traversée par les biographes. Un joueur effréné venait de perdre et son argent et un dépôt qu'on lui avait confié. Désespéré, il songeait à se pendre ou à se noyer. Xavier lut dans son âme et lui demanda ce qui le torturait. Alors, quêtant quelques écus auprès de ses amis, il les lui donna pour engager encore une partie. Il se tenait près de lui pendant qu'il jouait. Les sommes perdues furent regagnées : mais, comme le joueur, emporté par la passion, voulait continuer, le Père l'arrêta et le sermonna. Bref, converti, notre homme ne toucha plus les dés. *Process. 1616*, n. 17.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 7, lettre du Père J. de Beira. Par erreur, le texte du Père Lancilotti donne le 2 octobre (p. 12). Polanco reproduit la version du Père de Beira (t. I, p. 161).
6. *Ibid.*, p. 12.

le saint de leur arrivée, et lui envoyer son courrier d'Europe. Il dut lui parvenir dans le courant d'octobre[1]. Le paquet contenait deux lettres du bienheureux Pierre Le Fèvre, et une du Père Pascase Broët, vieilles déjà de seize, dix-huit, vingt mois. Une autre, de saint Ignace, écrite le 24 juillet 1543, partie de Rome six mois plus tard, arrêtée un an à Lisbonne, n'était remise au destinataire qu'après un retard de deux ans et cinq mois[2]. Il répondit le 10 novembre : « J'ai reçu ici (à Malacca) de nombreuses lettres de Rome et du Portugal, et, avec elles, une si grande consolation ! Je les lis et les relis, et il me semble être encore avec vous, mes bien-aimés frères, sinon de corps *saltem in spiritu*[3]. »

Il n'attendait que deux prêtres d'Europe, et déjà, dans une lettre précédente, il avait décidé qu'ils accompagneraient à Ceylan les princes de Cotta[4]. Or il en arrivait trois : il maintint sa décision, ajoutant que le troisième resterait provisoirement à Goa. En conséquence, Jean de Beira et Criminale furent destinés à la mission cinghalaise, et Lancilotti fut attaché avec Paul de Camérino au service du collège[5]. Maître Diogo de Borba eût voulu les confisquer tous pour sa maison. Déjà sans doute, il songeait à se décharger complètement sur eux de tout le poids de son œuvre. Peut-être essaya-t-il de faire intervenir les autorités supérieures. « Ces démarches, écrivait Jean de Beira, ne plaisent ni au Père François, ni à nous qui savons trop les immenses besoins des pays où il a été et où il va[6]. »

Déjà nous voyons poindre une légère divergence de vues entre saint François Xavier et ses meilleurs amis de Goa. Lui, regarde au loin les moissons qui blanchissent et il court à la récolte des âmes. Les autres voudraient le retenir près d'eux ;

1. Les Pères, étant arrivés dans la première semaine de septembre, écrivirent aussitôt à François. La lettre dut mettre plus d'un mois à gagner Malacca. Xavier répondit par une lettre, aujourd'hui perdue, où il envoyait deux Pères à Ceylan. (*Sel. Ind. Ep.*, p. 8, 13). Elle dut être écrite dans le courant d'octobre. Puis il envoya sa courte lettre du 10 novembre. (*Mon. Xav.*, p. 388) modifiant les dispositions précédentes.

2. Lettre de S. Ignace, dans les *Monumenta Ignatiana, Epistolae*, t. I, p. 267. Elle devait partir en 1544, mais les missionnaires qui l'emportaient avaient dû rentrer au port. — Lettres du Père Le Fèvre, 24 janvier et 10 mai 1544 (*Cartas y otros escritos*, p. 209 et 235). — Lettre du Père Broët, 1er mars 1545 (*Epistolae PP. Pasch, Broëti*, etc. p. 34).

3. *Mon. Xav.*, p. 388.

4. *Ibid.*, p. 383.

5. Lettre perdue : elle dut parvenir à Goa en février 1546. *Sel. Ind. Ep.*, p. 8, 13.

6. *Sel. Ind. Ep.*, p. 8.

peut-être même l'accusent-ils déjà de se disperser, ils trouvent que mieux vaudrait s'en tenir, pour le moment, à la réforme des Portugais. Mais, dès que François revient parmi eux et qu'ils ont causé avec lui, ils sont bien forcés d'avouer qu'une sagesse supérieure le mène, au rebours quelquefois de la sagesse d'ici-bas.

Les trois Pères continuèrent quelque temps à s'employer au collège. Le moment de partir n'était pas encore venu pour les princes cinghalais. Depuis six mois leurs affaires n'avaient pas avancé d'un pas ; elles avaient même reculé. Jean de Castro, le nouveau gouverneur des Indes, n'acceptait que sous bénéfice d'inventaire l'héritage politique de son prédécesseur. Du reste, les questions en litige ayant été portées au tribunal de Jean III, il fallait attendre la réponse. Et puis, que faire? Mettre un des deux princes de Cotta sur le trône de Jafnapatam? Qu'en penserait leur père? Ce rajah lui-même, comment le traiter? A l'occasion de son arrivée aux Indes, Castro lui avait envoyé une ambassade pour le saluer et sonder ses dispositions. Deux Franciscains étaient de l'expédition. Qu'allait-il en sortir? « Tous les jours, écrivait André de Sousa le 20 novembre, nous attendons le retour de l'ambassadeur et des deux religieux. Mais l'obstination et la cruauté du roi ne nous laissent aucun espoir. Aussi tient-on l'escadre toute prête à partir avec les deux princes pour leur restituer leur royaume[1]. »

Et en effet, la persécution continuait à Cotta, compliquée de guerre civile et se dissimulant assez bien sous les apparences d'une lutte nationale contre l'invasion étrangère. Beaucoup de mécontents fuyaient à Goa. « Depuis que les princes sont ici, disait Jean de Beira, un des capitaines de leur père est arrivé suivi de dix autres gentilshommes et *hidalgos* cinghalais. Ils avaient laissé leurs femmes, leurs enfants, leurs biens, et étaient arrivés, par la voie de terre, au milieu de grands dangers. Tous les jours ils viennent au collège et nous les instruisons. Nous écrivons la doctrine chrétienne en leur langue. C'est chose édifiante de voir leur dévotion[2].»

1. *Ibid.*, p. 8, 9 ; Cros, I, p. 285.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 9.

Bientôt l'ambassade revint et confirma toutes les craintes. Du roi de Cotta, il n'y avait rien à attendre.

Donc Castro se résolut à agir ; l'attaque projetée fut fixée au mois de septembre 1546. Il ne semble pas qu'on se soit occupé alors de Jafnapatam. En attendant, le gouverneur faisait force caresses aux deux princes. En homme qui connaissait les Orientaux, il les entourait de prévenances et surtout d'honneurs. Il leur donnait pour compagnon son propre fils[1].

Mais, une fois de plus, les événements déjouèrent tous les plans. Soudain, une formidable attaque des musulmans contraignit Jean de Castro à se tourner vers le nord. Cotta était sauvé. Puis, dans le courant de 1546, les deux jeunes princes cinghalais étaient emportés par la petite vérole. La question de Ceylan était supprimée, et l'île se fermait à l'Evangile[2].

Xavier se trouvait alors à mille lieues des Indes. Eut-il le pressentiment de ce qui allait arriver, et même la claire vue de ce qui se passait au loin ? Reçut-il de Ceylan des nouvelles précises? L'envoi des deux Franciscains lui fit-il comprendre que la présence des Pères, par lui destinés à suivre les princes, était superflue? Toujours est-il que nous le voyons agir comme si, de Malacca, il suivait tous les événements de Ceylan.

En novembre 1545, alors que les deux princes vivaient encore, qu'on travaillait pour eux, tout à coup, il modifie les dispositions prises et enjoint aux Pères Criminale et Jean de Beyra de partir sans retard pour le cap Comorin. Un mois après, 16 décembre, il renouvelle ses ordres. Il devine qu'à ses décisions plusieurs trouveront à redire, voudront arrêter les Pères et les fixer au collège. Aussi il écrit : « Sitôt cette lettre lue, vous vous préparerez à gagner le cap de Comorin : vous y serez plus utiles à la gloire de Dieu qu'à Goa. Vous y trouverez le Père François Mansilhas : il connaît le pays et vous dira comment procéder. Que s'il était à Goa, partez avec lui. Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, ne faites pas le con-

1. Cros, I, p. 286, 369.
2. *Ibid.*

traire. Que rien ne vous empêche d'aller au cap Comorin. Le Père Nicolas (Lancilotti) restera au collège pour y enseigner la grammaire, comme il a été réglé en Portugal. Je m'arrête, comptant bien que vos charités ne feront pas le contraire de ce que j'écris[1]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 388.

LIVRE CINQUIÈME

LA MISSION DES MOLUQUES

SEPTEMBRE 1545-DÉCEMBRE 1547

CHAPITRE PREMIER

MALACCA
(Septembre 1545-janvier 1546)

I. — *La prédication laïque dans les Moluques.*

Dans les derniers jours de septembre, saint François Xavier était en vue de Malacca. Le long d'une grande baie largement ouverte, la capitale malaise s'étalait sur la plage. A main gauche, la ville indigène, paillottes et cases en bois, jardins, arbres fruitiers, palmiers, avançait jusqu'au-dessus des flots ses maisons sur pilotis. Au centre, un gros ruisseau bourbeux encombré de barques indigènes, traversé par un pont fortifié. Sur ses deux rives, les places de débarquement, les douanes, les docks, les bazars, le gibet. A main droite, le Malacca portugais, entassé aux flancs d'une petite colline raide, cerclé de murs et de bastions, sa forteresse en avant, et dominé par une église. Puis, des faubourgs qui se perdaient sous la verdure indéfinie de la forêt de cocotiers. Au fond, pour cadre, un amphithéâtre de montagnes.

Aujourd'hui Malacca est une ville morte, tuée par la concurrence de Singapour. Mais, pendant plusieurs siècles, là fut la clef de l'Extrême-Orient, comme le dit un vieil auteur, toujours « muguetée de ceux qui brûlent de la convoitise des biens terrestres [1] ».

Jadis centre d'un puissant empire malais, ses rois, au XIVe siècle, avaient passé à l'Islam [2]; elle était entrée alors dans ce qu'on peut appeler, sans trop d'anachronisme, le syndicat international

1. F. Barreto, *Relation de la mission de la province de Malabar*, trad. Lahier, Tournai, 1645, p. 299.
2. *Journal asiatique*, 1839, p. 60.

des intérêts musulmans. Louis de Varthéma qui la visita en 1505 disait n'avoir jamais vu au monde tant de vaisseaux. Malacca, lorsque venait la saison, était un immense champ de foire, rendez-vous de toute l'Asie indienne, arabe, malaise et chinoise.

La logique des conquêtes amena les Portugais à convoiter ce grand marché, derrière lequel ils entrevoyaient le mystérieux Archipel des Aromates, le Cathay, le Cipangu, tout l'Orient des légendes. Dès 1511, 1er juillet, Albuquerque était devant Malacca. Un mois après, la ville était prise. De loin, cette victoire apparut aux politiques de Lisbonne comme un triomphe de l'Evangile sur l'Islam. En réalité le résultat religieux fut médiocre.

Il est vrai, on eut à Malacca un commencement de ville chrétienne. Au temps de notre saint, un demi-siècle après la conquête, quand on partait de la rivière, en longeant le rempart et la grève, on rencontrait d'abord, dominant le marché, les douanes, les entrepôts, une forteresse massive où résidait le capitan ; tout près, la paroisse, plus tard cathédrale de l'Assomption ; puis la maison de ville, la *Casa da Misericordia* avec son église de la Visitation et enfin, tout à l'extrémité, presque sur les fortifications, l'hôpital. En arrière, au sommet de la colline, l'église de Notre-Dame-du-Mont, ou de l'Annonciation, fortifiée, crénelée, bâtie en gros murs comme une citadelle [1].

Malacca cependant fut long à devenir centre d'apostolat. Faute de prêtres d'abord ; mais aussi parce que, pour les Malais de la ville indigène et ceux du dehors, tous musulmans, le christianisme était la religion du conquérant. Partout des ennemis : à la pointe extrême de Sumatra, les écumeurs de mer d'Atjeh, violents et fanatiques ; vers le sud, dans l'île de Bintang, les sultans détrônés de Malacca, guettant l'occasion d'un coup de main pour rentrer chez eux ; à l'intérieur des terres, de véritables populations sauvages. Aussi, pendant près de trente ans, l'histoire de la ville est celle de ses alertes, de ses blocus, de ses alarmes, de ses famines.

Telle était la célèbre ville où François Xavier débarquait

1. Godinho de Eredia, *Malaca, l'Inde méridionale et le Cathay*, édité par L. Jansen, Bruxelles, 1882.

dans l'automne de 1545. Il n'était pas un inconnu; la renommée de ses œuvres l'avait précédé. « Quand j'étais enfant, racontait le Père Paul Gomez, j'ai vu de mes yeux le Père Xavier aborder pour la première fois à Malacca. La population courut au port pour le recevoir. On poussait des cris de joie : « Le saint Père arrive ! » Des femmes étaient là avec leurs enfants, des nourrices avec leurs nourrissons, et Xavier appelait les enfants par leur nom, leur demandait comment allaient leurs père et mère. Nous tenions cela, moi et beaucoup d'autres, pour un miracle, car il lui était impossible naturellement de savoir le nom de tant d'enfants qu'il n'avait jamais vus. [1] »

Sa première démarche fut d'aller se présenter au capitan, Garcia de Sa[2], pour lui exposer ses projets. Son intention n'était pas de séjourner à Malacca. Il voulait s'en aller faire, dans les îles situées au delà, un voyage d'exploration apostolique, se rendre compte de l'état des choses et savoir comment répartir ensuite le travail entre les collaborateurs qui allaient lui arriver. Quelles étaient donc ces terres mystérieuses vers lesquelles Dieu le poussait ? Il nous faut ici revenir de quelques années en arrière.

Au delà de Malacca, quand on avait franchi les archipels confus qui unissent à Sumatra la presqu'île malaise, on entrait dans un large couloir océanique long de 4.000 kilomètres, s'allongeant entre Bornéo et Célèbes au nord, Sumatra, Java, Florès au sud, et fermé au bout par la Nouvelle Guinée. Au dernier carrefour de cette interminable rue, on trouvait trois ou quatre petites îles, Amboine, Banda, Ternate, Tidore, convoitées tour à tour par tous les peuples marchands du monde. C'était les « Iles des Epices », d'où venaient à l'Europe, de temps immémorial, par l'Inde, la Perse et l'Arabie, les cargaisons de muscade et de clous de girofle. Deux centres politiques principaux. Les deux sultans de Ternate et de Tidore, établis chacun sur son îlot, au pied de son volcan, à quelques lieues l'un de l'autre, emmêlaient leurs deux empires commerciaux à travers

1. *Process. 1616.* Témoignage du Père Antoine Mendez, S. J., rapportant le récit du Père Gomez. Cf. Cros, t. II, p. 399.

2. Garcia de Sa fut trois fois capitan de Malacca, 1518, 1526 et 1544 (Barros et do Couto, Déc. III, l. III, ch. 3 ; D. IV, l. IV, ch. 6 ; D. V, l. X., ch. 10). Gouverneur à la mort de Jean de Castro, 1548, il mourut l'année suivante, âgé de plus de 70 ans.

les archipels: celui de Tidore, vers l'est surtout, dans les terres papoues et en Nouvelle Guinée; celui de Ternate, aux Philippines, à Célèbes, à Timor, dans les Moluques du Sud. L'île de ce dernier, appelée Maluco par les Portugais, a fini par donner son nom à la région entière.

Plusieurs races s'y coudoyaient. Au centre montagneux des grandes îles, ou dans les îles pauvres, se cachaient les *Alfourous*, les « hommes libres », véritables sauvages fétichistes. Sur les côtes abordables, partout où un peu de civilisation élémentaire pouvait prendre racine, vivaient les Malais: type jaune adouci par un mélange de sang blanc. Industrieux, ils excellaient dans la navigation et le négoce, mais dédaignaient l'agriculture et faisaient cultiver leurs champs par des esclaves. Au moral, d'intelligence souple, extraordinairement passionnés, susceptibles, d'une sensibilité maladive, d'une bravoure poussée jusqu'à la folie, d'une réelle honnêteté, un peu mous. Ils n'avaient pas assez d'initiative pour se passer de quelque race forte qui les dominât. Pour le moment cette domination était aux mains des Arabes.

Ces derniers étaient là depuis un siècle ou deux. Venus en marchands, ils s'étaient imposés comme courtiers d'affaires entre l'Inde et les Moluques. Du même coup, ils propageaient l'Islam. Conquête facile. Les vieux cultes autochtones, fétichisme ou animisme enfantins, offraient peu de résistance: ils disparurent peu à peu chez les Malais, non sans laisser un fort résidu de superstitions indigènes. Cette assimilation était loin d'être achevée au milieu du XVI[e] siècle. De grandes terres, comme Célèbes, résistaient encore. Pendant un siècle, le progrès de l'Islam fut entravé par celui de l'Evangile. Puis, lorsque le calvinisme hollandais eut ruiné l'œuvre des missionnaires et des martyrs, le mahométisme regagna le terrain perdu et recommença son œuvre de propagande. Aujourd'hui, c'est chose faite : malais et musulman sont devenus synonymes. Ainsi, d'un bout à l'autre de l'Asie, les Portugais rencontraient leurs ennemis héréditaires, et c'est la même guerre qu'ils menaient à Ternate et à Calicut, à Malacca et devant Aden.

Malacca avait été pris en 1511 ; en 1512, les Portugais étaient

à Banda. Puis ils se fixèrent à Ternate. Nous n'avons pas à raconter leur histoire coloniale, leur intervention dans les rivalités entre sultans, leurs conflits avec les Espagnols, qui, eux aussi, en quête du Cathay et du Cipangu, arrivaient par l'est, et découvraient les Philippines (1521). Vingt ans de révolutions intérieures dans lesquelles les capitans portugais ne sont que trop mêlés. Tristes annales, pleines de fraudes, de violences, de cupidités : mais on était là si loin de Goa, si loin de Lisbonne!

Le sultan qui avait accueilli les Portugais, Boléife, meurt empoisonné, par les musulmans, dit-on. Il laisse trois fils légitimes, sans parler des autres. L'un d'eux, l'héritier, est à son tour empoisonné par le régent, Aroës, son frère naturel. Aroës, accusé de conspirer contre les Portugais est mis à mort, et le nouveau sultan, Aïalo, soigneusement tenu sous clef. Il s'échappe, et, dans tous les archipels voisins, va souffler la révolte. Son frère Tabarija, installé sultan, troisième fils de Boléife, est, lui aussi, gardé à vue. Surviennent les Espagnols: alors, Espagnols contre Portugais, Ternate contre Tidore, chrétiens contre musulmans, l'imbroglio est complet. Au milieu de ces agitations, quel progrès sérieux pouvait faire l'Evangile? D'abord les missionnaires faisaient défaut. Tout au plus voit-on de loin en loin passer un prêtre séculier ou un Franciscain [1]. Il se fit quelques conversions ; encore furent-elles dues en partie à la haine des indigènes pour les Arabes marchands d'esclaves. Un chef de tribu avait-il besoin d'un appui contre ses ennemis ou ses voisins, il demandait conseil à quelque marchand européen qui se trouvait là. Le marchand répondait, vantant la puissance de son pays, le baptême, la foi chrétienne. L'affaire était menée rondement. Catéchisme sommaire par interprètes, acceptation du christianisme par les indigènes, plantation d'une croix sur la place publique, puis le baptême. Chrétiens improvisés et, malheureusement aussi, chrétiens abandonnés ; aucun prêtre ne se présentait pour cultiver le champ ensemencé par des laïques [2]. Ainsi, dès 1518, un chef indigène fut baptisé à

1. Marcellin DE CIVEZZA, t. VIII, p. 293.

2. Voir dans la relation de Pigafetta la conversion des rois de Manana et de Zébu aux Philippines. CHARTON, *Voyageurs anciens et modernes*, 1846, t. IV, p. 303.

Amboine. Autres baptêmes, vers 1522, à Banda, où les Portugais se fournissaient de muscade. Nouvelles conversions à Amboine en 1531. Un prince amboinais envoyé à Goa en revient chrétien [1]. Nous raconterons plus loin les conversions opérées à l'île du More.

Les beaux jours de l'apostolat laïque aux Moluques furent ceux du capitan Antoine Galvano [2]. Une grande figure de chrétien, celle-là. Il était arrivé aux Moluques à une heure critique (1536). Tristan d'Ataïde, par ses fautes, avait mené la colonie à deux doigts de sa perte. Sur un soupçon, il avait jeté aux fers et expédié à Goa le sultan Tabarija, puis l'avait remplacé par un homme de son choix, Aério, fils illégitime de Boléife. Là-dessus, soulèvement de tous les rois voisins, apostasie des néophytes, massacre des Portugais, Ternate brûlée et abandonnée, soldats et colons mourant de faim dans la forteresse. Tout cet épisode sanglant est connu dans les annales portugaises sous le nom significatif de *Vêpres Moluquoises* [3].

Avec Galvano la paix revint, et la justice. Ternate se repeupla; les indigènes purent se faire une idée de ce qu'est un vrai chef chrétien. Le clergé fut soumis à une réforme, sur des plans envoyés de Lisbonne par le cardinal infant [4]. La citadelle fut réparée, l'arsenal garni de munitions, les denrées taxées à un prix raisonnable. Le capitan avait tout prévu, jusqu'à amener de l'Inde des femmes européennes pour marier les colons et fonder des familles. Lui-même s'interdisait tout commerce, se ruinait pour le service du roi, se chargeait des corvées dangereuses, allait en personne opérer des sondages jusque sous les forteresses ennemies, s'offrait à pacifier les îles par des combats singuliers avec les rois de Batjan et de Gilolo.

On l'appelle quelquefois « Galvano l'apôtre ». Il entreprit de convertir Ternate. Tâche difficile : le mahométisme y était de trop fraîche date pour offrir une sérieuse résistance; mais comment effacer de l'esprit des indigènes tant de mauvais exemples, tant de violences, tant d'abus ? Le résultat fut maigre, il y eut pour-

1. A. Asselbergs, *De Oost-Indische Missie in vroegere eeuwen*, dans les *Berichten uit Nederlandsch Oost-Indie*, 1900, p. 75, 1901, p. 72.
2. Né à Lisbonne en 1503, parti pour l'Inde en 1527, mort à Lisbonne en 1557.
3. Do Couto, Déc. IV, l. VIII, ch. 13, p. 293, etc.
4. Argensola, *Conquista de las islas Molucas*, Saragosse, 1891, p. 66.

tant quelques conversions. Elles furent immédiatement suivies d'une agitation sourde dans le monde musulman des environs. Les *caciz*, ou docteurs, se remuèrent. Les sultans de Tidore et de Gilolo menacèrent leurs sujets, s'ils passaient au christianisme, d'emprisonnement et de confiscation. Celui de Ternate lui-même essaya d'intimider les siens. Galvano tint bon, et les conversions continuèrent. Il s'en fit jusque dans la noblesse : on signale un cousin germain du roi de Gilolo, un des conseillers du sultan Aërio, et jusqu'à un *caciz*, arabe de naissance, soi-disant descendant de Mahomet. Ce dernier coup surtout fut terrible pour le parti et le roi de Ternate lui-même en fut un moment ébranlé[1].

Galvano ne s'en tint pas là. Il faisait explorer les archipels environnants, mais il essayait aussi d'y envoyer des apôtres. Une expédition contre les Javanais sur les côtes d'Amboine amena dans cette petite île la fondation d'une chrétienté. Trois chefs furent baptisés par l'aumônier de la flotte, qui malheureusement dut immédiatement revenir à Ternate[2]. Puis Galvano envoya un nommé Jean Fagaça en mission dans les « îles des Papous » au sud-est. Il lui avait donné pour instruction d'étudier les dispositions des naturels, véritables sauvages, anthropophages peut-être, pour l'Evangile[3]. Les Papous, expérience faite, valaient mieux que leur réputation. Nous ne savons quelle suite fut donnée à ce projet d'apostolat. Mais, vingt ans plus tard, les Jésuites étant retournés dans ces régions, constatèrent que les Papous étaient prêts à se convertir. Il n'y fallait que des catéchistes. N'y avait-il pas là quelque souvenir lointain de Galvano et de ses ambassades[4] ?

Nous dirons plus loin ce que le zélé capitan fit pour les chrétiens apostats de l'île du More. Voici maintenant Macassar dans l'île de Célèbes. Galvano connaissait cette curieuse terre déchiquetée qui projette vers l'est et le sud quatre longues péninsules. On les prenait au XVIe siècle pour autant d'îles distinctes. Il avait lui-même établi une factorerie dans celle du nord, à Ménado. Les intrépides marins du sud, les Macassars, venaient

1. Do Couto, D. V, l. VII, ch. 2, p. 91.
2. D. V, l. VI, ch. 5, p. 53.
3. D. V, l. VII, ch. 2, p. 84.
4. Polanco, t. VI, p. 812.

parfois jusqu'à Ternate. Ils n'étaient pas musulmans encore, donc sans hostilité préconçue contre l'Evangile. Très corrompus par ailleurs ; et, en 1525, des Franciscains, qui avaient paru dans le pays, s'étaient éloignés, désespérant de convertir cette Sodome [1].

Une dizaine d'années plus tard, des Macassars vinrent en ambassade auprès de Galvano. Le capitan leur fit mille caresses, leur parla du christianisme. Bref, deux jeunes nobles, deux frères, furent instruits, baptisés, et, rentrés dans leur pays, se firent apôtres à leur tour. Bientôt d'autres Macassars arrivaient à Ternate, avec des présents, sous la conduite des deux chrétiens. Ils venaient se faire baptiser à leur tour et réclamer des prêtres. Galvano frêta un navire, lui donna pour capitaine un soldat très pieux, François Castro. Deux prêtres l'accompagnaient. Quelques semaines après ils rentraient à Ternate ramenés par le mauvais temps. Ils avaient essayé de prendre par le nord, avaient été emportés sur la côte orientale de Mindanao, avaient tourné autour de la grande île, prêchant et baptisant à toutes les escales. Partout maintenant on trouvait des chefs sauvages se qualifiant don Francisco, don Galvano, don Joâo. Des chrétientés étaient ébauchées à Sétigao, Séligano, Butuan, Pimilaran, Camiguin [2].

Le capitan de Ternate résolut alors de garder près de lui les deux jeunes princes Macassars et de compléter leur éducation. Ce fut l'origine d'un séminaire indigène éphémère, mais plus ancien que ceux de Cranganor et de Goa. Galvano comprenait qu'à ces jeunes églises, il fallait un clergé stable et nombreux. Impossible de compter sur les Indes et sur l'Europe : restait à se recruter sur place [3].

Pour le grand malheur des Moluques, le gouvernement répa-

1. Marcellin DE CIVEZZA, t. VIII, p. 293, 297.

2. *Butuan* est un port sur la côte nord de Mindanao et *Camiguin* une petite île volcanique voisine. *Pimilaran* doit se trouver dans les environs. Quand à *Sétigao* et *Séligano*, on peut, semble-t-il, les identifier avec *Sarangani* et *Siargao* au sud et au nord de la côte est de Mindanao.

Sur toute cette histoire, DO COUTO, Déc. V, l. VII, c. 1, p. 83 et suiv. ; TURSELLINI, l. II, ch. 12 ; LUCENA, l. III, ch. I, etc.

3. Do Couto dit que le séminaire de Ternate fut approuvé au concile de Trente : cela signifie sans doute que le régime du séminaire, inauguré par Galvano, fut recommandé à toute la chrétienté par le concile : mais fut-il fait allusion à cette institution moluquoise qui n'existait plus depuis longtemps ? C'est peu probable.

rateur de Galvano toucha vite à son terme. Les capitans ne demeuraient guère plus de trois ans en charge, le temps de faire fortune. Galvano avait ramené dans la colonie la paix, la prospérité, la confiance. Les indigènes eussent voulu garder leur père. Une requête fut envoyée à Goa, mais arriva trop tard; le successeur, Georges de Castro, était déjà en route. Galvano « l'apôtre » s'en alla donc, pauvre comme il était venu. Il rentra dans sa patrie, et, lorsque saint François Xavier évangélisa les hôpitaux de Lisbonne, il y rencontra peut-être un infirmier qui s'appelait Antoine Galvano; c'était l'ancien gouverneur des Moluques, qui tâchait de gagner sa vie[1].

Cependant Macassar n'avait pas vu revenir ses ambassadeurs. Personne aux Moluques ne s'occupait maintenant de ces insulaires. L'Evangile devait leur venir d'ailleurs.

Les Portugais de Malacca faisaient le commerce du bois de santal au sud de Célèbes. En 1544 un nommé Antoine Payva, au nom du capitan Garcia de Sa, vint débarquer en un lieu nommé Supa. Le roi de l'endroit lui fit un accueil cordial : la conversation tomba vite sur la question religieuse. Les musulmans de Java et de Sumatra essayaient alors d'implanter leur culte dans les environs; et, comme les indigènes savaient quelle inimitié séparait Portugais et Arabes, le chef demanda d'où provenait cette haine. Payva répondit de son mieux, dépeignit les vices musulmans, y opposa les vertus exigées par le Christianisme. La conversation dura plusieurs jours : après quoi, ses achats terminés, Payva leva l'ancre et gagna le port voisin, Siao[2].

Il s'y trouvait en pays connu; il y avait déjà naguère causé religion avec le chef. Il reprit ses enseignements, expliqua les commandements de Dieu, les œuvres de miséricorde, l'origine du monde, etc. Comme il parlait, le ciel se couvrit, un orage éclata. Depuis longtemps le pays souffrait de la sécheresse. Le marchand voulut voir là un signe de la volonté de Dieu, et il pressait le roi d'abjurer ses erreurs. Le roi demanda neuf jours

1. Do Couto, *loc. cit.*, p. 92.

2. Ces deux royaumes de *Supa* (ou *Supan*) et de *Siao* (ou *Sian*, *Sion*, *Ciaon* etc.) ont disparu des cartes modernes (cf. *Hist. génér. des voyages*, t. XV, p. 101 et suiv.). Dans les grossières esquisses que donnent de Célèbes les atlas plus anciens, ces localités sont indiquées aux environs de Macassar. Ainsi Mercator (édit. de 1607) donne *Supa* et *Ciao*. Cf. *Annales du Musée Guimet*, t. XXVII, pl. VI.

pour réfléchir. Pendant ce temps, il subit les assauts de tous ceux qu'eût gênés sa conversion, prêtres des idoles et marchands arabes. Soudain parut la flottille du roi de Supa. Il venait savoir ce que décidait son voisin : « Pourquoi tant hésiter, dit-il, devant une chose si sainte ? je veux être chrétien. »

Payva bâtit un autel. A défaut de prêtre, il choisit le plus vénérable de ses compagnons, et le chargea de procéder au baptême. Le roi de Supa fut baptisé don Louis, et le roi de Siao don Jean. Le Portugais bientôt dut repartir ; mais aussitôt rentré à Malacca, il demanda des prêtres pour aller instruire ces insulaires si bien disposés[1].

Tels sont les faits dont l'écho était parvenu jusqu'aux Indes et dont François écrivait le 7 avril : « Il s'est fait récemment des chrétiens aux îles de Macassar. Le roi a demandé à Malacca des prêtres pour leur enseigner la sainte foi. Mais je ne sais quels prêtres pourront y aller[2]. » C'est pour recueillir cette moisson qui s'annonçait abondante qu'il était venu en pays malais, attiré par l'esprit de Dieu. L'esprit de Dieu cependant ne lui avait pas tout dit. Il lui avait montré la direction de l'Extrême-Orient ; les événements allaient le mener au but précis de la Providence.

Il s'informa donc auprès du gouverneur. Or Garcia de Sa venait justement d'envoyer à Macassar un ecclésiastique avec une bonne escorte. C'était le licencié Vincent Viegas, administrateur de l'église de Malacca[3]. Il convenait d'attendre son retour. D'après ses rapports, on verrait ce qu'il y avait à faire. Il était pénible à notre saint de se voir ainsi arrêté à moitié route ; mais la mousson était contraire et ne devait pas se renverser avant janvier. C'était donc un séjour de trois mois qui s'imposait.

1. J'abrège le récit, qu'on peut lire dans tous les vieux historiens des missions (Lucena, l. III, ch. I ; F. Sousa, *Oriente*, I, p. 322 ; Maffei, l. XII ; Faria y Souza, *Asia*, t. II, p. 131).

Les annalistes franciscains réclament pour leur ordre l'honneur de ces conversions. Galvano, ce qui est fort vraisemblable, avait réclamé des Franciscains auprès de Jean III. La réponse ne vint qu'en 1548 (*sic*) ; alors quelques religieux parurent à Supa, où ils baptisèrent le roi Louis, puis gagnèrent le Siam (*sic*) et baptisèrent le roi Jean, etc. (Civezza, t. VIII, p. 297 et suiv.).

2. *Mon. Xav.*, p. 386.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 41 ; Polanco, t. I, p. 201.

II. — *Travaux à Malacca.*

Le travail ne manquait pas à Malacca. Tout y rappelait Goa : même vie et mêmes vices. Les Portugais y étaient peu nombreux, un millier au plus, vivant serrés dans la petite ville fortifiée[1]. Mais auprès d'eux la ville indigène s'étendait au loin, et là, c'était la vie facile, voluptueuse, abandonnée. Elle passait pour une des plus agréables de l'Orient. Les grandes chaleurs y étaient atténuées par la brise de mer. Presque tous les jours, sur le ciel serein montaient de grosses nuées lourdes de pluies qui se déchargeaient sur la côte, arrosaient le sol et disparaissaient laissant le ciel pur comme auparavant[2]. Dans cet éden malsain vivait une population d'une douceur équivoque et molle. Imprévoyance et sensualité, quiétude inerte qui dispose à la servitude, voilà le Malais. Parfois, il est vrai, de soudaines fureurs le soulèvent : c'est un fou déchaîné qu'il faut traquer ainsi qu'un fauve[3]; mais l'accès tombe et l'homme revient à son indolence. En temps ordinaire, il est poli, obséquieux, grand complimenteur. Il est sensible à la musique. Dans les rues assoupies et parfumées, jadis, on entendait moduler des chants monotones ou flotter de vagues sons d'orgues ; c'était le vent qui passait à travers de longues tiges de bambous percées de trous comme des flûtes[4].

Mœurs contagieuses. « Pour ce qui est du spirituel, dit Valignano, Malacca était un fourré (*bosque cerrado*) plein de toute espèce d'impudicités et méchancetés. Il y avait là tant de païens et des Maures si riches, vivant mêlés aux Portugais, qu'on n'eût pas dit une terre de chrétiens[5]. » « La promiscuité allait jusqu'à provoquer des apostasies[6]. Peu ou point de pratique de la vie

1. D'après Lindschoten (*Voyages*, ch. 18), vers 1600, il y avait à Malacca à peine cent familles européennes. D'autres disent une centaine de marchands et cinq cents hommes de garnison (Pyrard, édit. Hakluyt, t. II, p. 163 ; Prévost, *Hist. des Voyages*, t. XII, p. 385). Godinho de Eredia donne pour la ville et les faubourgs, vers 1600, 7.400 chrétiens, et seulement 300 Portugais mariés.

2. Valignano, p. 67.

3. Parfois le Malais est pris d'une ivresse sauvage ; il court armé, tuant tout ce qui se rencontre devant lui. C'est vengeance, volupté, ou simplement rite funèbre. On appelle cette coutume l'*amok*.

4. Bickmore, *Voyages dans l'archipel indien*, t. I, p. 199.

5. Valignano, p. 67.

6. Polanco, t. VI, p. 808.

chrétienne. Les femmes mariées ne venaient à l'église que rarement, en carême, pour se confesser et éviter l'excommunication. Leurs maris les tenaient enfermées à la mode musulmane. Comme pour justifier cette abstention de leurs femmes, eux-mêmes, les dimanches, n'allaient pas aux offices. Gros désordres aussi dans le clergé, qui se mêlait de commerce et s'enrichissait par des contrats illicites [1]. »

La matière ne manquait donc pas au zèle de Xavier, et il reprit à Malacca ses labeurs habituels. Comme toujours, il mit à la base de son apostolat prière et mortification. Voici ce qu'étaient ses repas : « J'ai ouï dire au vicaire de la ville, Alphonse Martinez, racontait en 1556 Don Diogo d'Abreu, sénateur de Cochin, que ledit Maître François passait souvent deux ou trois jours absolument à jeun, sans rien boire ni manger tant il était pris par les confessions et autres bonnes œuvres [2]. »

Il avait d'abord été loger chez un ami, près de l'hôpital : mais bientôt il revint à son invariable coutume et s'installa parmi les malades [3].

Des témoins oculaires nous diront ce qu'étaient les nuits de Xavier. Dame Jeronyma Pereira, femme de Simon de Cunha, racontait en 1556 : « Mon frère Antonio et Diogo Pereira étaient grands amis du Père Maître François. Ils voulurent savoir ce qu'il faisait pendant la nuit. Donc, à travers les trous et fentes de sa case en feuilles de palmier, ils le virent à genoux devant un crucifix ; il priait, et toute la nuit se passait ainsi en oraison. Si parfois, après ses exercices de piété, il dormait, c'était sur un petit lit de cordes, ou de *cairo*, comme on dit (une simple natte probablement), avec une pierre sous la tête : et ce sommeil était très court [4]. »

Un autre donne plus de détails : « J'habitais la même maison

1. *Ibid.*, 806, 807. Ces derniers détails sont empruntés à des lettres de 1556, mais sont certainement vrais de l'époque où Xavier vint à Malacca pour la première fois.

2. *Process. 1556*, Cochin, n. 4.

3. Il ne quitta pas son premier logement sans le laisser imprégné de sa vertu. Lors du procès de canonisation, le propriétaire disait : « Je ne céderais ma maison pour rien au monde, je suis trop heureux d'habiter celle où vécut un si grand saint. » Et il racontait comment elle portait bonheur. Construite sur le rempart, elle dominait de haut le sol. Plus d'une fois des personnes tombèrent du haut en bas, au risque de se briser ; jamais il n'y eut de malheur. Et toujours on attribuait cette extraordinaire préservation à l'influence persévérante du saint. Cros, t. II, p. 399.

4. *Process. 1556*, Goa, n. 18.

que le Père et son compagnon. Le Père avait une chambrette à part. Il s'y retirait pour prier, quand son compagnon et moi allions nous coucher. Il avait là une petite table, et, dessus, un crucifix en bois de saint Thomas (en bois provenant de ce qu'on disait à Méliapor être la maison de l'apôtre), avec une croix voilée et un bréviaire. A côté de cette table, était une pierre noire, grosse comme une tête et davantage, un peu allongée (un galet). Quand nous étions endormis, le Père, à genoux, vêtu comme pendant la journée, contemplait et priait, les mains levées vers le ciel. Je l'ai observé moi-même quelque temps. Deux ou trois fois je l'ai vu reposer la tête sur cette pierre et sur quelques autres qui étaient là près de la table. Avant l'aurore il se levait pour dire son office et sa messe[1]. »

A l'autel, les ravissements, déjà observés ailleurs, se renouvelaient. On eût dit alors que le temps pour lui s'arrêtait. L'extase l'emportait hors du monde visible. Son servant de messe, un jeune soldat qui, tous les jours, pouvait le voir absorbé par la sainteté du sacrifice, témoignait que c'était pour lui une consolation céleste que de le regarder[2].

Le docteur Saraiva disait de son côté : « J'avais pour le Père une singulière vénération. J'assistais toujours à sa messe. Un jour que j'étais là (c'était dans l'hôpital dont j'étais médecin), après la consécration, il me sembla le voir élevé de terre, ses pieds ne touchaient plus le pavé. Mais j'hésitai à croire, je redoutais une illusion à cause de l'amour et dévotion extrêmes que j'avais pour le Père[3]. »

Après les nuits de prière, les jours de travail. Il écrivait : « Je prêche les dimanches (et jours de fête) dans la grande église. Tous les jours, pendant une heure et plus, j'enseigne les prières aux enfants (ainsi qu'aux néophytes. J'ai beaucoup à confesser : j'entends les malades à l'hôpital où je suis descendu, je confesse beaucoup d'autres personnes). Je dis la messe aux infirmes et leur donne la communion. J'ai tant de pénitents que je ne puis suffire à tout. Dieu aidant, j'ai pu réconcilier bien des soldats et d'autres habitants de la ville. Le soir je parcours la cité,

1. *Ibid.*, n. 30.
2. Tursellini, l. VI, ch. 5 ; Sousa, I, p. 327, 633 ; Bartoli, l. II, n. 2.
3. *Process. 1556*, Goa, n. 8.

une clochette à la main, faisant prier pour les âmes du purgatoire : j'ai avec moi alors beaucoup d'enfants du catéchisme[1]. »

« C'était, ajoute Valignano, pour atteindre par ce spectacle les idolâtres et les musulmans. La procession parcourait la ville quand sonnait l'*Ave Maria*, en chantant la doctrine... Devant les petits autels des rues, Xavier s'agenouillait, et tout le monde avec lui ; il récitait un *Pater* et un *Ave*... Par toutes ces œuvres pieuses, il gagna une telle influence que, non seulement lui, mais aussi les enfants dont il se servait pour enseigner la doctrine, étaient, par les Maures et les idolâtres, regardés comme des saints[2]. »

Que fit le missionnaire pour les Asiatiques, Malais, Chinois et autres, qu'il trouvait dans la ville indigène ? Un mot dans une lettre nous le montre catéchisant les néophytes. Evidemment, là comme à Goa, il fallait suppléer à l'instruction des esclaves, des domestiques, des femmes indigènes épousées par les Portugais et baptisées à la hâte. Put-il aborder les infidèles ? Ni lui ni ses biographes ne nous le disent[3]. Un seul épisode nous a été conservé.

« Lorsque le Père prêchait, raconte son ami le docteur Saraiva, un juif, homme savant dans sa loi, allait souvent l'entendre, mais pour se moquer. Il était si endurci dans ses erreurs qu'il empêchait les autres juifs de se convertir. Le Père trouva moyen de s'introduire chez lui ; il causa familièrement, dîna à sa table. Bref ledit juif embrassa notre foi et, jusqu'à la mort, vécut en excellent chrétien. Cela fut tenu pour miracle, car il était de cervelle dure, savant et obstiné[4]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 386. Les mots entre parenthèses sont pris à la lettre 59 (p. 398).

2. *Ibid.*, p. 69.

3. Enumérant les peuples évangélisés par lui, la bulle de canonisation en signale quelques-uns chez lesquels nous ne voyons pas qu'il ait passé ; les Javanais par exemple et les Atchénois. Mais il se faisait dans les mers d'Orient un va-et-vient continu de marchands, de matelots, d'esclaves. Sans aller à Java ou à Sumatra, François a pu rencontrer à Malacca, confluent de nombreuses lignes commerciales, les représentants d'un peu toutes les races d'Asie. Les Javanais, ou peut-être plus exactement les Madoérais, pirates, négociants et soldats, y avaient leurs quartiers. Ce sont eux qu'on retrouve dans l'histoire de tous les sièges de la ville et dans toutes les persécutions musulmanes d'Amboine. Eux aussi, les Atchénois y étaient connus. Nous parlerons plus loin de Mindanao, qui est signalée également dans la bulle. « *Ipse primus Paravis, Malais, Jais, Acenis, Mindanais, Malacensibus et Japonibus Evangelium Christi annuntiaverat.* »

4. *Process. 1556*, Goa, n. 8. Cf. Lucena, III, ch. 13, p. 206 ; Bartoli, l. II, n. 4 ; Sousa, I, p. 329.

L'apostolat des Portugais était l'œuvre la plus urgente et paraît avoir absorbé presque tout le temps de l'apôtre.

Ici nous sommes obligés de nous répéter. Ce que le saint avait fait à Goa, à San Thomé, sur les vaisseaux, il le refit à Malacca. Au témoignage du Père Valignano cependant, nulle part il ne poussa plus loin la charité condescendante au service des pécheurs. « Voyant, dit le vieux biographe, qu'il n'y avait pas d'autre remède, il se fit si bien tout à tous, qu'aujourd'hui encore (vers 1574) Malacca s'étonne à ce souvenir. Il liait bonne amitié avec tout le monde ; ses conversations étaient joyeuses ; il allait trouver les gens au jeu, montrait qu'il y prenait intérêt. Lorsque, par déférence pour lui, ils voulaient cesser, il les conviait aimablement à continuer, leur disant que, soldats, ils ne devaient pas vivre comme des moines. Dès lors que Dieu n'était pas offensé, mieux valait jouer et s'amuser que blasphémer et commettre d'autres fautes.

« Il s'invitait lui-même à dîner, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, allant à leur maison, avec une grande familiarité, félicitant sur le service, sur la vaisselle, demandant quelle était la cuisinière qui avait préparé le repas, priant son hôte de la faire venir, lui faisant bon visage, louant ses talents culinaires et la congédiant en lui disant d'être une sainte.

« D'autres fois, il demandait à son hôte de lui montrer sa maison : il n'y avait pas de coin qu'il n'examinât : « Quelle est la servante qui loge là ? de quel pays est cette autre ? » Il se montrait content de tout, si familier avec eux, qu'il se faisait soldat avec les soldats, marchand avec les marchands. Non seulement les Portugais, mais aussi leurs esclaves et leurs valets aimaient le Père, se plaisaient à l'inviter à dîner dans leurs cases. A tous il montrait le même amour[1]. »

Nous savons quelles étaient les conséquences invariables de ces visites : l'ordre moral rétabli dans la maison, les liaisons illégitimes rompues ou régularisées, les foyers chrétiens fondés. Mais il fallait aller pas à pas. « Certains, poursuit Valignano, étaient mal disposés et résistaient aux efforts du Père. Il leur disait alors : « S'il vous faut tant de servantes chez vous, lesquelles

1. P. 68.

« cependant ne servent qu'à vous perdre et à vous faire souf-
« frir, qui se querellent sans cesse, troublent la maison, multi-
« plient les dépenses; puisque vous ne pouvez pas les congédier
« toutes, au moins, pour l'amour de moi, congédiez-en une ou
« deux. » Plus tard, il revenait dîner chez ces mêmes pécheurs, obtenait un autre congé pour diminuer les offenses de Dieu et gagner sa miséricorde. Enfin, il ne restait plus au logis qu'une esclave avec qui l'homme vivait dans le péché, moins par malice que par faiblesse. Il n'y avait plus alors d'excuses possibles. Et ainsi, n'exigeant que ce qu'il pouvait exiger pour l'instant, détachant le coupable d'une occasion puis d'une autre, il finissait par célébrer un mariage en règle. Tel Portugais fut ainsi détaché de sept esclaves[1]. »

Une de ses grandes forces pour arriver à ces résultats, c'était, avec son tact et son affabilité, sa pureté incomparable. On le savait au-dessus de toutes les misères des sens, et nulle part peut-être mieux qu'à Malacca, l'on était à même d'apprécier cette vertu. Aussi marchait-il au milieu du feu sans en être même effleuré. Tout passait venant du *Santo Padre*. Xavier pouvait entrer partout : il était l'ange de la pureté et du pardon. Il faut avouer qu'il allait loin quelquefois.

Un jour il voulut convertir un marchand chinois, baptisé mais qui vivait mal. Xavier s'invita à souper, puis la conversation se prolongea. Le soir vint : le saint pria qu'on lui donnât l'hospitalité pour la nuit. Le Chinois commençait à s'étonner. Ce fut bien pis quand, la chambre prête, François demanda qu'on y fît entrer l'une des deux esclaves de la maison. Mais aussitôt la porte fermée, le marchand, qui épiait, vit le Père se flageller rudement, puis offrir à la pauvre femme stupéfaite une autre discipline, en lui ordonnant de l'imiter. Le marchand avait compris. Il entra brusquement : « Père, ce n'est pas à vous à répandre votre sang pour mes péchés ! » Tous deux alors sortirent, ils causèrent ensemble et François laissa le Chinois décidé à changer de conduite. Peu après, les deux servantes le quittaient, convenablement dotées, et se mariaient[2]. C'était là une de ces démarches que le Père de Quadros, tout en admi-

1. *Mon. Xav.*, p. 169.
2. Cros, II, p. 441.

rant la discrétion de l'homme de Dieu et sa parfaite dignité, ne pouvait s'empêcher de trouver étranges[1].

Loin de Malacca, François songeait encore aux âmes qui se perdaient là, et continuait à travailler pour elles. Un point capital était la modestie des vêtements. En ces climats chauds, on en prenait, paraît-il, beaucoup trop à son aise et, ce qui chez les indigènes était comme naturel et ne choquait personne, devenait, de la part des blancs, effronterie et provocation. Aussi Xavier faisait tout pour aider les pauvres à se vêtir modestement. Revenu plus tard à Goa, il fit de gros achats de toiles, drap et longues mantilles pour femmes : tout cela, à l'usage des Malaquais[2].

Que furent les résultats de ces efforts ? Les chansons lascives firent place aux cantiques. Jadis, on voyait errer par la ville des groupes suspects et provocants. Les jeunes filles se promenaient déguisées en hommes : ce scandale disparut[3]. L'ordre et la moralité régnaient maintenant au foyer et dans la rue. Le bien réalisé fut grand, assure Valignano[4]. Cependant Xavier se plaignait. A l'en croire, ses sermons produisaient peu de fruits. Il était contraint d'avouer que les Malaquais lui donnaient force travail : « On assiège mon confessionnal, disait-il, si bien que je ne puis satisfaire tout le monde... » Et il ajoutait : « Je ne suis pas aussi content de mes prédications que mes auditeurs[5]. »

Que manquait-il donc ? Il ne le dit pas. Mais nous savons que, nulle part, il ne travailla plus longtemps ; et nulle part, en somme, son labeur ne fut moins fécond. Aussi lui arrivait-il, en chaire et dans les entretiens particuliers avec le gouverneur, de prédire que cette mollesse à suivre la grâce serait châtiée et à bref délai. Les Javanais et la peste serviraient de verge à la colère divine[6].

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 188.
2. Cros, t. II, p. 447.
3. *Process. 1616*, n. 2.
4. P. 69.
5. *Mon. Xav.*, p. 387.
6. *Process. 1556*. Goa, n. 10, 17, Cochin, n. 6.

III. — *Le thaumaturge.*

Cependant les grâces ne manquaient pas aux auditeurs du saint. Parmi les guérisons et prophéties rapportées aux deux procès canoniques de 1556 et de 1616, plusieurs eurent Malacca pour théâtre [1].

En 1556, Antoine Sala Pereira, *fidalgo*, déclarait : « J'ai ouï dire au Père Maître Diogo (de Borba), un jour que nous parlions des vertus du Père François, que ledit François était un saint à miracles. Il avait lu dans un mémoire envoyé de Malacca que le Père avait ramené à la vie la fille d'une indigène convertie. Ce mémoire fut, l'année même, envoyé à la reine de Portugal, et il méritait pleine confiance [2]. » Il s'agit sans doute du fait suivant, narré en 1616 par une bonne vieille Chinoise de 120 ans, Lucia de Villanzaın. Elle avait autrefois connu le saint à Malacca et à Cochin, et plus d'une fois fréquenté ses catéchismes. « Deux marchands, disait-elle, un Portugais et un Malaquais, m'ont raconté ce qu'ils ont vu de leurs yeux. La fille d'une femme de la ville était morte : c'était pendant une absence du Père. Quand il revint, il y avait trois jours qu'elle était ensevelie. La mère alla trouver le saint, se jeta à ses pieds, disant : « Père, si vous aviez été là, elle ne serait pas morte. — « Votre fille n'est pas morte », reprit-il. Cependant la mère affirma qu'il y avait trois jours que son enfant était inhumée. Xavier lui dit de s'en aller, d'ouvrir la sépulture, affirmant que Dieu allait lui rendre la vie. La mère obéit, ouvrit le tombeau et trouva sa fille vivante [3]. »

On aura sans doute plus de confiance dans le récit suivant que nous devons au compagnon même de Xavier, Jean de Eyro, à Antoine Mendez, habitant de Malacca, témoin oculaire, et au propre père du miraculé, Jean Fernandez de Igler.

Ce dernier avait eu d'une Javanaise un fils, Antoine, alors âgé de quinze à dix-huit ans. Il tomba malade et bientôt fut à

1. Ces faits ne sont pas datés : nous les groupons ici pour n'avoir pas à les disperser un peu au hasard. Ajoutons qu'aucun n'a été recueilli dans la bulle de canonisation.

2. *Process. 1556*, Baçaim, n. 5.

3. *Process. 1616*, n. 4.

toute extrémité. La mère, qui n'avait point, en recevant le baptême, abjuré les superstitions de son enfance, eut l'idée de recourir à une sorcière du pays. Le Malacca indigène regorgeait de cette sorte d'industriels. On n'y parlait que de philtres, d'enchantements, d'herbes magiques. La Javanaise fit donc venir la sorcière, puis une autre originaire des Moluques, qui, peu auparavant, avait été pour ses maléfices exposée au pilori devant l'église. La Moluquoise fit ses sortilèges, attacha au bras gauche de l'enfant un cordon de soie magique. Tout de suite, l'état empira. Pendant trois jours, le malade perdit l'usage de la parole et des sens, et entra en convulsions : « Que faites-vous ? dit une chrétienne indigène. Envoyez chercher le Père Maître François. » Antoine Mendez y courut. Xavier vint voir le petit malade, s'étonnant qu'on ne l'eût pas fait appeler plus tôt : c'était pendant la nuit. A peine fut-il entré, l'enfant, tranquille jusque-là, s'agita, gesticula comme un énergumène. Xavier lui présenta le crucifix : et le malade de crier et de cracher sur la sainte image. Antoine Mendez fut obligé de le prendre et de le tenir à bras-le-corps. Xavier se mit à genoux, récita la Passion, et pria pendant deux heures. Puis, revêtu de l'étole, il commença les exorcismes. Dès qu'il eut prononcé le nom de Jésus, une crise furieuse éclata. Au milieu des cris et des crachats, le prêtre continua à asperger l'enfant d'eau bénite, à lui appliquer des reliques et le crucifix. Enfin, épuisé, le malade tomba comme mort. Xavier fit sortir tout le monde pour le laisser reposer, dit qu'on préparât un repas, ordonna de commencer une neuvaine dans l'église de Notre-Dame, promit de dire la messe le lendemain, et assura qu'à ce moment aurait lieu la guérison. Le lendemain en effet, le saint étant encore au bas de l'autel, le mieux se manifesta. L'enfant recouvra la parole ; son père, l'entendant qui gémissait, déclara au médecin : « Ce n'est pas vous qui lui faites pousser ces plaintes. » La messe finie, la guérison était complète. « Depuis lors, ajoute Antoine Mendez, j'ai vu ce jeune homme en bonne santé[1]. »

Un des miraculés de Xavier, François de Chaves, qui fut un moment jésuite, et mourut plus tard en Chine sous l'habit de

1. *Process. 1556*, Bassein, n. 4 (Eyro) ; Malacca, n. 3 (Mendez) ; n. 6 (Fernandez).

saint François, aimait à raconter comment le saint l'avait « ressuscité ». Jérôme Vieyra, vicaire général de Cranganor, lui aussi ancien jésuite, disait en 1616 : « Au temps où nous étions tous deux dans la Compagnie, à Goa, François de Chaves était chargé de l'infirmerie. Un jour je priais, au collège Saint-Paul, près du tombeau du Père François Xavier. Je sentais en moi une grande consolation, très douce, qui me remplissait; aussi, je prolongeais ma prière. Survint l'infirmier qui me cherchait pour servir un malade. Je répondis que je ne pouvais m'arracher à cette joie qui me venait du saint tombeau. Sur quoi le Père Fr. de Chaves me raconta que le Père Maître Xavier, à Malacca, l'avait arraché à la mort, rien qu'en le touchant de la main et en disant sur lui un Evangile. Et François de Chaves me faisait ce récit, les larmes aux yeux[1]. » A d'autres le miraculé racontait : « Etant petit, on m'avait mis dans la bouche une flèche empoisonnée. J'en mourus. Ma mère, très dévote au Père Maître François, alla le prier de venir. Il vint, m'appela par mon nom : « François, levez-vous! » Il me prit par la main et je me levai guéri. C'est ainsi que ma mère me contait le fait[2]. »

Les anecdotes de ce genre se multiplient jusqu'à devenir monotones. Ruy Diaz Pereira : « Mon frère était mourant, désespéré de tous. Le Père François vint le voir, le confessa, déclara qu'il allait guérir, et à peine le saint avait-il disparu que le malade se leva. Lui, qui depuis trois jours n'avait rien pu absorber, demanda aussitôt à manger[3]. » François Lopez d'Almeida : « J'étais malade, c'était à Malacca. J'avais presque perdu connaissance; ledit Maître François vint me voir, m'imposa les mains et aussitôt je revins à moi, complètement guéri. Ce qui m'arriva alors, arriva à beaucoup d'autres de Malacca. Quand ils étaient gravement malades, il suffisait que le Père vînt, récitât sur eux un évangile. Aussitôt ils étaient en santé[4]. »

« Le Père Maître François, disait un infirmier de l'hôpital, a dans les mains une telle vertu, qu'il lui suffit de toucher pour

1. *Process. 1616*, n. 36.

2. Cros, t. II, p. 400, 401. Les témoins qui rapportent le fait, disent de François de Chaves qu'il était « demi-mort », qu'il fut « quasi ressuscité ».

3. *Process. 1556*, Baçaim, n. 7.

4. *Process. 1556*, Cochin, n. 6.

guérir. » Et l'on avait à Malacca « grande dévotion aux mains du *Santo Padre*[1] ».

IV. — *Les nouvelles.*

En dépit de ces miracles, les Malaquais restaient plus froids pour les choses de Dieu que l'apôtre n'eût voulu. Raison de plus pour regarder au loin, vers les régions où la moisson blanchissait. Il était bien placé, à Malacca, point de rencontre de nombreuses voies commerciales, pour avoir des nouvelles des pays lointains, et il épiait, dans les récits que lui faisaient les marchands, tout ce qui laissait entrevoir quelque espérance de conquête apostolique.

Vers ce temps là, il put recueillir d'intéressants rapports sur la Chine. Il y avait trente ans que les marchands portugais avaient repris le chemin du Cathay, abandonné des Européens depuis un siècle et plus, mais toujours connu des Arabes. En 1516 Raphaël Perestello avait abordé à Canton[2]. L'année suivante l'amiral Fernand Pérez d'Andrade y déposait, comme ambassadeur, l'apothicaire Thomas Pérez, explorait les côtes du Fou-kien, et laissait partout la réputation d'un homme redoutable mais juste[3]. Peut-être, si le Portugal n'avait eu que des gens comme lui pour le représenter en Extrême-Orient, la Chine eût été moins obstinée à se fermer aux Européens et à leur religion. François Xavier y eût trouvé l'Evangile déjà installé depuis vingt ans. Par malheur quelqu'un vint tout gâter. L'ambassadeur apothicaire, après deux ans d'attente, avait enfin (janvier 1520) obtenu l'autorisation de monter à Pékin, et il s'éloignait lentement de Canton, quand apparut, avec une

1. Cros, t. II, p. 404. Citons encore ce récit des deux prêtres Jean Alvarez, et Valentin de Barros, ce dernier vicaire à San Thomé de Malacca. Ils disaient en 1616 : « Un jour, l'homme qui servait le Père profita de son absence pour aller en ville et, là, commit je ne sais quelle faute. Le Père rentra, enleva la soutane propre qu'il avait prise pour dire la messe, la suspendit, et il se fit alors une déchirure : « Vous avez fait une sottise, dit-il en se retournant vers le garçon, cette déchirure me le dit : allez vous confesser vite et me rapportez un billet de confession. » Lorsque le jeune homme revint, François lui dit : « Allons voir maintenant la soutane. » La déchirure avait disparu sans laisser de trace. Cros, II, p. 404.

2. Barros, *Decadas*, D. III, l. IV, ch. 10, p. 503.

3. D. III, l. II, ch. 8, p. 205 et suiv; l. VI, ch. I, p. 1 et suiv.

escadre, le frère de Fernand d'Andrade, Simon[1]. Il débarqua, s'imposa, bâtit une forteresse, surveilla l'entrée du port, empêcha les vaisseaux non portugais de faire avant lui leurs affaires, pilla les jonques indigènes, fit des Chinois esclaves, condamna au fouet un mandarin. Bref, soulèvement de la population, massacre de Portugais à Canton, et siège de l'amiral dans sa forteresse. A grand'peine il parvint à s'échapper. Les conséquences de ces folies furent incalculables, et pour le commerce et pour l'Evangile. L'ambassade échoua. Il est vrai qu'elle avait été mal combinée ; les lettres de créance étaient rédigées en un style trop peu oriental et qui ne pouvait que choquer. Elle coïncidait avec l'arrivée des envoyés du sultan de Bintang, prince dépossédé de Malacca[2]. Or Malacca dépendait vaguement jadis du Siam, tributaire lui-même de la Chine. En s'emparant de la ville, les Portugais avaient lésé les droits de l'Empereur. Pérez fut congédié, jeté aux fers et exilé au fond des provinces. Puis un édit impérial fut affiché aux portes de Canton, interdisant l'entrée du pays aux hommes « à grande barbe et à grands yeux[3] ». L'année suivante, l'escadre d'Alphonse de Mello Coutinho essaya de forcer la barrière et fut repoussée[4].

Pendant plus de trente ans, tout ce que purent les Portugais, ce fut de faire une sorte de contrebande sur leurs vaisseaux, sans descendre à terre, à l'abri derrière quelqu'une des innombrables îles qui bordent le littoral cantonais. Les mandarins fermèrent les yeux. Ils y trouvaient leur compte. C'est ainsi que la petite île presque déserte de San-Choan, célèbre bientôt par la mort de notre grand apôtre, devint comme le rendez-vous des jonques chinoises et des vaisseaux européens.

En de pareilles conditions, que pouvait être la prédication de l'Evangile en Chine ? Il n'y fallait pas songer, et l'on ne voit pas que, dans la première moitié du XVI[e] siècle, aucune tentative

1. *Ibid.*, ch. 1 et 2.
2. Barros, D. III, l. VI, ch. 1 et 2 (p. 6 sur le sultan de Bintang).
3. Do Couto, D. V, l. VIII, ch. 12, p. 263.
4. Barros, D. III, l. VIII, ch. 5, p. 283, 284. Sur toute cette histoire, voir A. de Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, t. II, p. 205 ; — Williams, *The Middle Empire*, t. II ; — Ferd. Denis, *Portugal*, p. 247 (*Univers pittoresque*) ; — H. Cordier, art. *Chine* dans la *Grande Encyclopédie*. — C. A. Montalto de Jésus, *Early Portuguese intercourse with China* dans le *Boletin da Soc. Geogr.* Lisboa, 1897, p. 649 (essaie de justifier Simon de Andrade).

sérieuse ait été faite. Si quelques Chinois se convertirent, ce fut au loin, dans les forteresses portugaises où ils s'étaient fixés. Quant à Xavier, le moment n'était pas encore venu pour lui des attraits surnaturels vers cet apostolat. Mais il s'intéresse à ces lointains pays, quels qu'ils soient. « Un marchand, dit-il, m'a raconté qu'un très honorable Chinois, revenant de la cour impériale, lui posa une foule de questions ; celle-ci entre autres : « Les chrétiens mangent-ils du porc? — Oui, répondit le marchand, mais pourquoi me demandez-vous cela? — C'est, dit l'autre, que chez moi, dans les montagnes, vit un peuple nombreux, à part des autres habitants, qui ne mange pas de porc et célèbre de nombreuses fêtes. » Qu'est ce peuple? poursuit Xavier, je ne sais, peut-être des chrétiens observant à la fois l'ancienne loi et la nouvelle, comme ceux du prêtre Jean (les monophysites d'Abyssinie) ; peut-être des tribus juives, mais tout le monde est d'accord que ce ne sont pas des musulmans.

« Tous les ans, de nombreux navires portugais se rendent de Malacca aux ports de Chine. J'ai demandé à beaucoup de ceux qui vont là de s'informer des cérémonies et coutumes de ces gens, pour savoir s'ils sont chrétiens ou juifs. On dit communément que le saint apôtre Thomas est allé en Chine, qu'il y a fait de nombreux fidèles [1], qu'avant la domination des Portugais, l'église grecque (entendez l'église syrienne de Chaldée) y envoyait des évêques pour instruire et baptiser les chrétiens. Si je reçois, sur ces parties de la Chine et autres, des renseignements certains, je vous en ferai part [2]. »

C'était bien d'une colonie juive qu'il s'agissait [3]. Quant aux chrétiens, y en avait-il encore? Les Portugais paraissent n'en avoir rien su. Du moins connaissaient-ils les efforts faits à plusieurs reprises pour implanter en Chine la foi de Jésus-Christ? Chose étrange vraiment. Des missions syriennes, catholiques

1. Ce n'est qu'une légende orientale tardive.

2. *Mon. Xav.*, p. 407.

3. H. Cordier, *Les Juifs en Chine*, Paris, 1891 ; — *Lettres édifiantes et curieuses, Chine*, lettre du Père Gozani, 5 nov. 1704, et le mémoire anonyme qui l'accompagne ; — *Etudes religieuses*, 1899, t. II, p. 748, lettre du P. P. M. Cibot, 28 oct. 1770 ; — L. Pagès, *Lettres de S. Fr. Xavier*, t. I, p. 227 note ; — Jérome Tobar, S. J., *Les inscriptions juives de K'ai-fong fou* (Variétés sinologiques, n° 17), Chang-hai, 1907. L'identification des Juifs dont on parlait à Xavier avec ceux de K'ai-fong, est douteuse, car ces Juifs habitaient un pays de montagnes et K'ai-fong est dans la plaine.

peut-être à l'origine, mais nestoriennes dans la suite, on parlait encore, au moins dans les Indes et dans les liturgies orientales. Mais que, un siècle et demi auparavant, il y ait eu à Pékin et ailleurs, des églises, des couvents, des évêchés, personne ne paraissait s'en souvenir, pas plus en Asie qu'en Europe. Les héroïques efforts des Franciscains ont été oubliés. Le moment ne pouvait tarder beaucoup où l'on essaierait de reprendre l'édifice par la base : mais l'heure n'avait pas encore sonné. Pour le moment, à Malacca, ce sont les rois chrétiens de Macassar qui préoccupent notre apôtre.

Pensant toujours que son départ était proche, il s'était mis à traduire les prières et le catéchisme en malais. « Voilà mon gros travail, disait-il... car c'est chose très pénible que de ne pas savoir la langue[1]. » En même temps, il recueillait quelques renseignements sur ses futurs chrétiens : « Ceux qui viennent de là, dit-il, affirment que le pays est bien disposé ; les conversions y seront nombreuses. Pas de maisons à idoles, personne pour les pousser à l'idolâtrie. Ils adorent le soleil à son lever : c'est là tout leur paganisme. Mais ils sont toujours en guerre les uns contre les autres[2]. »

Un peu sommaire, l'information était exacte. Les Macassars et leurs voisins, les Boughis, formaient une race fière, à l'allure décidée ; violents par accès, mais en général sociables et doux, d'une probité commerciale connue, d'une loyauté de parole rare en pays d'Orient. Mœurs déplorables, il est vrai, mais pas ou peu de mahométisme : c'était un gros obstacle en moins. Pour religion, un animisme assez élémentaire, mêlé de pratiques hindoues. Ils n'adoraient que le soleil et la lune. Pas de temple, aucune matière n'étant assez précieuse pour enclore la divinité. On sacrifiait sur la place publique. On priait debout, les yeux au ciel. Avec cela, superstitieux. Ces divers éléments eussent offert peu de résistance à la logique du christianisme. Et déjà l'événement avait montré que les intelligents insulaires se détachaient facilement de leurs absurdes symboles[3].

1. *Mon. Xav.*, p. 387.
2. *Mon. Xav.*, p. 386, 387.
3. Reclus, t. XIV, 466. *Grande Encyclopédie,* au mot *Célèbes.*

Enfin des nouvelles arrivèrent de Macassar, « moins bonnes qu'on n'avait espéré[1] ».

Voici ce qui s'était passé. Il n'y avait pas loin d'un an que le prêtre Vincent Viégas était parti avec une bonne troupe de Portugais. Le 1er février, il débarquait au petit port de Machoquique. Il retrouvait les deux rois baptisés. D'abord tout alla bien. Des chefs voisins demandaient le baptême avec leur famille. Ils furent instruits, et bientôt une solennelle cérémonie faisait entrer dans l'Eglise deux nouveaux roitelets indigènes. Puis le moment vint pour les Portugais de reprendre le chemin de Malacca. Déjà l'on s'embarquait, lorsque l'un des rois néophytes, le chef de Linta, don Manuel, s'aperçut de la disparition d'une de ses filles, Elena Vessiva. Contre le gré de son père, elle s'était fiancée à un officier portugais, Jean de Eredia et prétendait le suivre. Là-dessus, grand tumulte; le peuple courut aux armes. Pour éviter l'effusion du sang, le prêtre fit lever l'ancre et la jonque s'éloigna. Tel est le récit que, cinquante ans plus tard, on faisait dans la famille des Eredia[2].

Ajoutons que Vincent Viégas, sur les rapports duquel Xavier comptait pour prendre une décision, n'avait pas encore reparu. Il était resté à Célèbes, poursuivant son apostolat, maintenant la foi dans l'âme de ses néophytes et éteignant peu à peu les sentiments d'aigreur à l'égard des Portugais[3].

Que faire donc? François attendait depuis trois mois. Maintenant, la mousson était renversée[4]. Avant trois autres mois, impossible d'avoir des renseignements nouveaux. Allait-il s'attarder encore à Malacca lorsque, il le sentait, Dieu l'attirait vers les infidèles et les chrétiens à l'abandon? Il devait savoir, et

1. *Mon. Xav.*, p. 394.

2. E. Godinho de Eredia, auteur du *De claraçam de Malaca* etc., déjà cité, était le fils de la princesse de Macassar épousée par Jean de Eredia. Il a consacré dans son ouvrage tout un chapitre à ces événements pour répondre à certaines allégations relatives à ses origines.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 41. Curieuse description de l'intérieur de Célèbes, envoyée à l'évêque de Goa par le compagnon de Vincent Viegas.

4. *Mon. Xav.*, p. 399. On crut quelque temps que Xavier avait été à Macassar. Ribadeneira l'assurait dans la première édition de sa vie du Père Ignace. Les Pères Valignano et Texeira démentirent cette assertion qui disparut dans les éditions suivantes (*Scripta de S. Ignatio*, t. I, p. 742). Au procès de 1616, la vieille Chinoise, dont nous avons parlé plus haut, assurait tenir d'une princesse macassarienne, dona Leonora, que Xavier l'avait baptisée, elle, son père et son frère (*Process. 1616*, n. 2).

depuis longtemps, ce qui se passait, très loin au delà de Macassar, dans ce qu'on appelait Maluco, les conversions au christianisme, les apostasies, les révolutions de palais. Certains événements récents pouvaient n'être pas sans importance pour la propagation de la foi.

Nous avons dit comment le prédécesseur d'Antoine Galvano, soupçonnant le sultan Tabarija de vouloir l'empoisonner, l'avait expédié à Goa et remplacé par son demi-frère Aério. De Goa, la cause avait été portée à Lisbonne et tranchée en faveur de l'inculpé. Quand la sentence royale parvint aux Indes, Tabarija était baptisé et s'appelait don Manuel [1].

Réhabilité, il reprenait, le 20 avril 1544, le chemin des îles et bientôt arrivait à Malacca. Il avait avec lui son gardien, catéchiste et ami, Jordan de Freytas, nouveau capitan des Moluques, nommé par lui seigneur d'Amboine [2]. Mais une question fort délicate se posait. Pendant l'absence de Tabarija, le sultan Aério était parvenu à se faire accepter. Antoine Galvano l'avait soutenu et mis la paix dans l'archipel. Le retour de l'ancien sultan n'allait-il pas provoquer la guerre civile ? Et déjà, Aério, toujours musulman, s'agitait, répandant le bruit que son rival amenait la persécution et qu'il allait forcer le peuple à se faire chrétien. Là-dessus, Freytas prit les devants [3].

Quelques mois après, l'on voyait arriver à Malacca le pauvre Aério, prisonnier. Mais Freytas s'était trop pressé : Tabarija venait de mourir [3] (30 juin 1545). Le capitan de Malacca, Garcia de Sa, était d'avis qu'Aério reprît tranquillement la route des Moluques. Le sultan, lui, voulait être jugé. Il ne tenait pas du tout, en rentrant dans son île, à se trouver en face de ses ennemis, Jordan de Freytas et la régente Néachila, mère de Tabarija. De plus le sultan défunt, légitime souverain, avait légué son royaume au roi de Portugal, et il fallait savoir quelles mesures seraient prises en conséquence [4].

Aucun de ces faits ne pouvait être ignoré de Xavier. Nous ne savons si, à Goa, il avait pu voir le sultan défunt; mais, à

1. Do Couto, D. IV, l. VIII, ch. 13 (p. 297) ; l. IX; ch. 3, p. 312, 314.
2. *Ibid.*, p. 314; Déc. V, l. V, ch. 5, p. 411 ; *Mon. Xav.*, p. 415, 419 ; Sousa, I, 366.
3. Do Couto, *loc. cit.*, p. 411, 414 ; D. VI, l. I, ch. 4, p. 23.
4. Déc. V, l. X, ch. 10, p. 447, 449.

Malacca, il put prier sur sa tombe encore fraîche, et il était là quand Aério passa, prisonnier, se rendant aux Indes[1]. Dans quelle mesure ces faits influèrent-ils sur ses décisions? il ne l'a pas dit. Mais pouvait-il se dispenser d'aller aux Moluques? Nonce du Saint-Siège, il devait visiter les uns après les autres tous les pays où la foi déjà était plantée, et voir de ses yeux ce qu'il convenait d'y faire, quelles erreurs il fallait réparer, quelles œuvres fonder, quels missionnaires envoyer. Donc son départ pour le lointain archipel fut décidé. Ainsi, lentement, par degrés, moins par des révélations qu'en dirigeant les événements, Dieu acheminait son apôtre vers le but qu'il avait fixé. Souvent, quand Dieu daigne révéler leur avenir à ses serviteurs, il se contente d'indiquer l'orientation générale que suivront les faits; et, lorsque ensuite les saints veulent préciser et en venir aux applications particulières, il leur arrive de prendre le change. Xavier savait que Dieu l'appelait à des terres plus éloignées que Ceylan et que Malacca. Mais lesquelles? Il crut longtemps qu'il s'agissait de Macassar. Il se trompait : Dieu le voulait aux Moluques.

1. Freytas et Tabarija étaient à Malacca en mai ou juin 1544 (Sousa, I, p. 366). Le sultan y mourait un an après (30 juin 1545). Aério n'y passa qu'après la mort de son frère, donc vers la fin de 1545.

CHAPITRE II

AMBOINE
(Janvier-juin 1546)

I. — *Le voyage.*

La saison était venue d'appareiller. Un fort navire marchand, en partance pour Banda, Moluques du Sud, mettait à la voile. Le capitaine prit à son bord le *Santo Padre*, lui promettant de le débarquer en passant à Amboine (1er janvier 1546). Le voyage était de 3.500 kilomètres et d'un mois et demi[1].

Voyage dangereux. On ne pouvait entrer dans les mers malaises qu'à travers un dédale d'îles et d'îlots, de passes et de détroits. Puis il fallait longer les côtes basses de Sumatra ou les falaises granitiques de Banka, vrais repaires de pirates, où, à chaque détour, on pouvait voir surgir les grandes barques armées en guerre des Atchénois, des Madoérais, ou du sultan de Bintang. Les pirates se montrèrent, mais on parvint à les éviter. Puis se leva une tempête. On devait être près de Sumatra, sur la côte nord-est, là où les plaines alluviales de la grande île se prolongent sous les eaux par de vastes bas-fonds. « Le vaisseau, raconte Xavier, jaugeait 400 tonnes; poussés par le vent, nous avons été plus d'une heure, labourant de la quille le banc de sable. Si nous avions heurté un écueil, le vaisseau se brisait. Si l'eau s'était un moment trouvée moins profonde, nous nous ensablions. On pleura beaucoup sur le navire[2]. »

Presque toujours les tempêtes étaient pour l'âme de saint François Xavier une occasion de se fixer dans la confiance en Dieu, sans mélange aucun de crainte ou d'espérance humaine. C'était

1. *Mon. Xav.*, p. 415; VALIGNANO, p. 70.
2. *Ibid.*, p. 401.

le moment aussi où Dieu le faisait entrer dans le secret de ses communications mystiques. Alors qu'autour de lui tout n'était que confusion et terreur, le saint se mettait en prière et, de la prière, montait jusqu'à l'extase.

« Dieu Notre-Seigneur, écrit-il, voulut, au milieu de ces dangers, nous prouver et nous faire sentir le peu que nous sommes, quand nous n'espérons qu'en nos propres forces, et que nous nous confions dans les créatures. Mais lorsque nous nous élevons au-dessus de ces espérances fausses, que nous refusons à la créature notre confiance, que nous ne voyons plus que le Créateur de toutes choses, à qui il est si facile de nous fortifier, nous, qui affrontons les périls pour son amour, viennent alors les dangers ! On voit, à n'en pouvoir douter, que tout être créé obéit à son Créateur ; on connaît clairement que les consolations de cette heure l'emportent sur les terreurs de la mort. Puis, le danger disparu, l'homme ne saurait raconter ni écrire ce qui alors s'est passé en lui. Un seul souvenir lui reste imprimé dans la mémoire ; c'est qu'il ne lui est plus loisible de se lasser, à l'avenir, au service d'un si bon Maître ; et il espère que le Seigneur, dont les miséricordes sont infinies, lui donnera la force de le servir [1]. »

La tempête finie, le navire continua heureusement sa route et longea, mille kilomètres durant, la côte de Java. Comme toujours, Xavier s'occupa d'évangéliser ses compagnons. Le capitaine et les officiers étaient Portugais. Le reste, mariniers et soldats, avait été recruté parmi ce qu'on appelait en Orient les *lascars* [2], indigènes de toute race et de toute religion. Ceux-là devaient parler malais, langue commerciale de toute l'Insulinde. « Je me trouvais sur son navire, disait Ruy Diaz Pereira, et j'ai vu beaucoup d'infidèles se convertir à ses prédications : il leur parlait en leur patois [3]. » Les biogra-

1. *Ibid.*, p. 401.

2. *Lascar*, du mot perse *laskhar*, armée, camp ; *laskari*, soldat. C'est le sens primitif adopté par les Portugais. Aujourd'hui ce mot signifie un artilleur-servant, un dresseur de tentes, un matelot. Yule, *Glossary*.

3. *Process. 1556*, Baçaim, n. 7. Cf. Lucena, l. IV, ch. 1, p. 223. Bartoli, l. II, n. 6 ; Sousa, I, p. 332. Ces deux derniers auteurs outrent le témoignage de R. D. Pereira, quand ils disent que Xavier parlait à chacun dans son idiome et que parfois, parlant en une langue, il était compris de tous dans la leur. Le texte dit seulement qu'il leur prêchait *na sua propria aravia*. — Le Père Cros (t. I, p. 340, note) pense que le passage

phes du saint ont, presque tous, vu là un de ces cas où Dieu accordait à son apôtre de parler des langues qu'il n'avait pas apprises.

Il y avait déjà six semaines que durait le voyage. A la mer de Java avait succédé la mer de Florès; on était maintenant dans celle de Banda. Le vent poussait toujours, assez violent, et Amboine n'apparaissait pas sur l'horizon. Les pilotes commençaient à s'inquiéter. Ils avaient certainement dépassé le but et, avec le vent qui les emportait au large, il leur serait impossible de virer de bord.

Xavier devina leur pensée secrète : « Soyez sans crainte, leur dit-il, demain Amboine sera en vue. »

Le lendemain, au lever du jour, les côtes se découvraient; le vent diminuait de violence et tournait un peu. Le capitaine, qui voulait en profiter pour gagner au plus tôt Banda, ne jeta pas l'ancre, mais détacha un canot. Le saint y descendit avec son compagnon et quelques hommes, et, tandis que le navire continuait sa route, la chaloupe fit force de rames pour atteindre la côte[1]. Soudain apparurent des pirogues montées par des indigènes qui, à toute vitesse, semblaient fondre sur les Portugais. Tout indiquait, de leur part, des intentions hostiles. Effrayés, les rameurs gagnèrent la pleine mer. Bientôt les pirogues eurent disparu et les matelots restaient, se regardant, hésitant à s'aventurer plus loin. Xavier les rassura ; ils se rapprochèrent de l'île. Mais le vent était si fort qu'il semblait impossible d'aborder. Tout à coup il tomba, et, nous dit Valignano, tout le monde tint cela pour miracle (14 février)[2].

Une vaste baie s'ouvrait devant les voyageurs, profonde de

peut s'expliquer sans recourir au miracle. Ce patois était, sans aucun doute, le malais ; Xavier, à Malacca, avait dû commencer à en apprendre quelque chose. Il avait traduit et fait traduire les prières et ce qu'il fallait pour l'instruction des Macassars. Ce travail put lui servir sur le vaisseau. Il est possible. — Cependant il devait y avoir quelque chose d'anormal dans le fait de parler aux lascars « en leur patois », pour que le témoin ait songé à nous le signaler. Ajoutons que, dans le texte latin du procès qui est sous nos yeux, cet épisode est encadré entre d'autres faits donnés certainement pour miraculeux par Pereira.

1. *Process. 1556*, Cochin, n. 7 et 16. Diogo Pereira (n. 34) suppose que le navire était allé jusqu'à Banda et que Xavier en était revenu en *caracora* (barque malaise).

2. Valignano, p. 72 ; Tursellini, l. II, ch. 18 ; Lucena, l. IV, ch. 1 ; Bartoli, l. II, ch. 6, etc.

sept ou huit lieues. Elle est formée par deux massifs de montagnes boisées que relie au fond un isthme bas et sablonneux. En arrière on devine une autre baie symétrique et plus petite. A main droite, assez loin de l'entrée, est le village qui donne à l'île son nom. Les Portugais y avaient une factorerie sommairement défendue, où ils faisaient le commerce des clous de girofle.

II. — *Chez les sauvages Alfourous.*

Ce que Xavier venait chercher à Amboine, c'était les chrétiens baptisés en 1537, et, depuis ce temps, restés sans pasteur[1]. Il pouvait y en avoir quelques centaines. Ils avaient été recrutés vraisemblablement, non pas chez les Malais musulmans de la côte, mais chez les sauvages de l'intérieur, les *Alfourous*. C'est un groupe factice d'insulaires barbares éparpillés dans tous les archipels de la région, des Philippines à Florès et des Moluques à Bornéo. Race composite, dont les traits varient d'une île à l'autre : noirs ici, et là très clairs, allant du type fin des Javanais ou des Philippins au type bestial des Papous. A cette dernière catégorie appartenaient ceux d'Amboine. Ce n'était probablement pas, comme leurs voisins de Céram, un peuple de coupeurs de têtes, mais des gens doux et craintifs. Leur religion était l'animisme des peuples dégradés. Vague croyance à un être suprême, culte rendu aux génies. Pour idoles, sans doute comme chez les peuples des environs, des bustes grossiers de grandeur naturelle, taillés à coup de hache dans un tronc d'arbre, sous un toit en feuilles, avec un service de poteries fêlées et ornés de lambeaux d'étoffes ; tout l'attirail du fétichisme le plus épais[2].

Beaucoup de ces pauvres gens avaient accepté le baptême par haine et peur des musulmans : « Les gentils de cette région de Maluco, écrivait Xavier, sont plus nombreux que les Mores. Ils s'aiment peu entre eux. Les Mores donnent aux gentils le choix entre se faire Mores ou devenir esclaves. Ni l'un ni l'autre n'est du goût des indigènes. S'ils avaient un prédica-

1. Do Couto, D. V, l. VI, ch. 5, p. 53, 55.
2. Temminck, *Les possessions hollandaises dans l'Inde archipélagique*, Leyde, 1847-49, t. III, p 229 ; — Reclus, t. XIV, p. 486 ; — Raffray, dans le *Tour du Monde*, 1879, t. I, p. 234 (*Voyage en Nouvelle-Guinée*).

teur, tous se feraient chrétiens : ils aiment mieux cela qu'être musulmans. Voilà soixante ans, il n'y avait ici que des idolâtres et pas un More. Deux ou trois *caciz*, venus de la Mecque, où, dit-on, est le corps de Mahomet, en ont converti beaucoup à leur secte. Ce qu'ils ont de mieux, ces Mores de Maluco, c'est qu'ils sont fort ignorants sur leur religion perverse. S'ils ne se font pas chrétiens, c'est faute d'apôtres[1]. »

Aussitôt débarqué, le saint se construisit une chapelle en ramée, après quoi il se mit en quête des chrétiens[2]. Cet apostolat, il nous le résume en trois lignes : « Amboine est une île de trente lieues de tour... elle contient six localités chrétiennes. J'y ai baptisé les enfants : beaucoup moururent peu après. On eût dit que Dieu les avait gardés jusque-là pour leur permettre d'entrer dans la voie du salut[3].» Essayons de voir ce qui se cache sous ce récit par trop sommaire.

Il fallait chercher les chrétiens en pleine montagne. Course extrêmement pénible. Les Européens aujourd'hui ne s'aventurent à l'intérieur qu'en palanquin suspendu à un long bambou. Xavier allait à pied. Les descriptions des voyageurs nous permettent de le voir escaladant les pentes, descendant au fond des ravins, glissant sur la terre glaise, toujours en danger de rouler dans les torrents; ou encore plongé dans les grandes herbes, courant sous les girofliers, dans une atmosphère de parfums capiteux et soulevant des nuages d'insectes[4].

Il n'était pas facile d'atteindre les indigènes. Ils vivaient le plus possible à l'écart, au fond des bois. C'était crainte des musulmans, et surtout instinct de race. Souvent, dans ces îles,

1. *Mon. Xav.*, p. 402. Tursellini et Lucena disent qu'un prêtre venait de mourir à Amboine quand Xavier y débarqua. Les lettres du saint n'en parlent pas. — La chronologie du séjour à Amboine peut s'établir comme il suit : 1° Le 14 février, arrivée dans l'île (*Mon. Xav.*, p. 417). — 2° Derniers jours de février ou commencement de mars, entrée au port des vaisseaux espagnols (p. 399, 425). — 3° 10 mai, lettres 56 et 58 ; la flotte vient de partir, le saint se prépare à passer à Maluco. — 4° 16 mai, lettre au roi. — 5° En juin, départ d'Amboine, et arrivée à Ternate en juillet (Valignano, p. 74).

2. *Process. 1556*, Goa, n. 12. Les chrétiens devaient se trouver dans la partie sud de l'île, celle où les Portugais avaient leur station. C'est là que, aujourd'hui encore, se voient les derniers débris de l'ancienne mission. La péninsule nord est toute musulmane. Les trois premiers villages chrétiens étaient Ativa, Matelo et Nucivel ou Mecivel (do Couto, D. V, l. VI, ch. 5, p. 55 ; Sousa, I, p. 364).

3. *Mon. Xav.*, p. 399.

4. *Annales d'Extrême-Orient*, juillet 1888, p. 14 (M. Meynier d'Estrey).

l'explorateur ne rencontre devant soi que villages déserts. Les habitants se sont cachés, ou bien ils tiennent leurs portes soigneusement closes, et ne sortent qu'une fois les intrus passés[1]. Comment les forcer à se montrer ? Xavier imagina d'aller chantant des psaumes et des hymnes. A cette voix, les Alfourous quittaient leurs retraites et se risquaient au dehors[2]. Il reprit alors ses procédés de la Pêcherie.

Voici ce qu'il faisait, dit Tursellini : « Un enfant le précédait portant la croix. Il allait de porte en porte, demandant s'il y avait des malades, des nouveau-nés à baptiser, des morts à ensevelir. Trouvait-il un malade, il levait au ciel les yeux et les mains, récitait sur lui le symbole et un évangile. Et, souvent, c'était la guérison pour le corps aussi bien que pour l'âme. Les morts, après avoir récité sur eux les prières de l'Eglise, il les ensevelissait. Puis, il disait la messe pour eux et nul n'eût pu décider s'il faisait plus de bien aux vivants qu'aux défunts. »

Cette exploration terminée, il voulut connaître les îles voisines, fréquentées des marchands, et qui, vers l'est, bordaient l'horizon[3]. Sur ces excursions[4], sa correspondance est muette ; nous les connaissons par quelques détails recueillis dans un procès canonique fait à Manille en 1608.

Cette année-là, des Portugais chassés d'Amboine par les Hollandais, se réfugièrent aux Philippines. L'un d'eux ne tarda

1. Ida Pfeiffer, *Voyages autour du monde*, Paris, 1868, p. 215 ; — Reclus, t. XIV, p. 484.

2. Tursellini, l. II, ch. 18 ; — Lucena, l. III, ch. 1.

3. Les îles dont nous allons parler (îles Oeliasser) portent des noms assez disparates, d'après les auteurs. Voici les principales dénominations anciennes (Gonçalvez, dans Cros, I, p. 329) et modernes (Vivien de Saint-Martin, *Dict. de géogr.*, t. III, p. 491).

1° Noms anciens :	2° Noms modernes :	
Varanula..	*Céram*, *Sérang*.	
Homa	*Haroekoé*, *Oma*.	Archipel *Oeliasser*.
Liacer (et parfois *Ulate*)..	*Saparoéa*, *Houimoa*.	
Ronceslao, ou *Rosalao*...	*Noussa-laoet*, *Leinitoe*.	

4. A quel moment mettre ce ou ces petits voyages ? Avant l'arrivée des Castillans, Xavier dut avoir à peine le temps de faire à Amboine même les courses nécessaires à une première exploration. Durant le séjour des vaisseaux, il lui fut certainement impossible de s'absenter. Dans la suite, il tomba malade. C'était la saison des pluies ; or l'épisode qui eut pour théâtre Ulate suppose la saison sèche. Probablement, après ses premières visites dans les villages chrétiens d'Amboine, Xavier partit pour les îles, et c'est pendant son absence qu'arrivèrent les vaisseaux. Ajoutons que les distances ne sont pas bien grandes, d'une île à l'autre : vingt lieues d'Amboine à Tamano dans l'île de Céram, c'est la plus longue course que Xavier ait faite alors. Enfin rien ne force à supposer que ces visites aient été faites à la suite et dans une seule tournée.

pas à attirer l'attention des Jésuites de Cébu. Il racontait sur François, dont on attendait encore la béatification, certaines particularités absolument inédites. Il s'appelait Fausto Rodriguez[1], né à Viana d'Aluito en Portugal, artilleur de son métier, d'âge avancé. Il disait avoir, dans sa jeunesse, connu le missionnaire. Il l'avait même accompagné dans ses courses au milieu des îles qui environnent Amboine. Le recteur du collège demanda qu'une commission canonique fût organisée par l'Ordinaire[2] et c'est aux dépositions assermentées faites à cette occasion que nous empruntons, sans le discuter, le récit qui suit[3].

Le saint allait un jour à Céram[4], la grande terre dont les hautes montagnes se voyaient distinctement d'Amboine. La traversée n'était pas sans danger : l'espèce de mer intérieure qui sépare les deux îles est semée de récifs, de bancs de sable, entre lesquels la direction du vent et du courant change à chaque détour. « Nous naviguions, dit le vieux canonnier, le Père François, Jean Raposo et moi, sur une *caracora*, quand soudain une tempête se leva. Les matelots, des indigènes pourtant et habitués à ces mers, perdirent contenance et déclarèrent qu'on était en grand danger. Alors le Père François tira de sa poitrine un crucifix long d'un doigt. Il se pencha sur le bord pour lui faire toucher la vague. Mais, je ne sais comment, le crucifix lui glissa de la main et tomba. Il en fut fort affligé et ne s'en cacha point.

« Le lendemain nous abordions à l'île de Varanula (Céram), au territoire de Tamano, but de notre voyage. Depuis le moment où le crucifix s'était perdu, vingt-quatre heures s'étaient écoulées et la tempête durait toujours. Descendus sur le rivage, le Père François et moi cheminions ensemble, longeant la côte dans la direction de Tamano. Nous avions fait environ cinq cents pas quand, tous les deux, nous vîmes sortir de la

1. D'après le Père Gonçalvez, Francisco Roiz, ou Rodriquez.

2. P. Colin, *Labor evangelica, ministerios apostolicos de los obreros de la C. de J.*... *en las islas Filipinas*, 1663, réédité par le P. P. Pastells, Barcelone, 1900, 3 in-4°, t. I, p. 176.

3. Ces dépositions, incorporées au procès de béatification de 1616, sont perdues. Nous les connaissons par les résumés qu'en donnent les biographes, qui eurent entre les mains les pièces originales ou des copies authentiques (Lucena, l. IV, ch. I; Sousa, I, p. 371; Bartoli, l. II, n. 9. Cf. Cros, I, p. 337, note, citant le Père Gonçalvez).

4. *Céram* est le nom d'une localité du N.-E. Le nom indigène est *Waram-ela*, d'où le *Varanula* des Portugais et le *Baranola* des Espagnols.

mer un crabe tenant le crucifix, il le portait entre ses pinces.

« Je le vis aller droit au Père François et s'arrêter près de lui. Le Père tomba à genoux. Le crabe attendit qu'on lui prît le crucifix, puis il retourna se plonger dans les flots. Le Père baisa la croix, la pressa sur sa poitrine et resta ainsi en prière une demi-heure, et moi aussi, remerciant Dieu d'un si grand miracle. Ensuite nous nous levâmes et continuâmes notre route. » Ce prodige a été consigné dans la bulle de canonisation[1].

Xavier resta huit jours à Céram, puis il passa dans la petite île de Ronceslao, où les Portugais recueillaient des clous de girofle de première qualité. Les habitants étaient de purs sauvages, des Papous farouches et inabordables. Le missionnaire perdit son temps à vouloir entrer en relations avec eux. Seul, un jeune homme consentit à l'écouter et le suivit à Amboine[2]. Xavier secoua la poussière de ses pieds et, s'éloignant, il gagna un autre îlot.

Il y fut plus heureux. Voici comment, en 1616, Simon Serrano

1. Il a excité la verve railleuse de Voltaire et de beaucoup d'autres. M. Dickson White, dans son ouvrage sur les conflits de la science et de la théologie, au chapitre consacré aux miracles de Xavier, assure que l'Eglise nous oblige de croire au miracle du crabe sous peine de damnation éternelle ! Est-il besoin de faire remarquer que, pour un miracle, le fait d'être accepté par la Congrégation des Rites, et inscrit dans une bulle de canonisation, n'impose, au croyant qui veut en discuter l'historicité, qu'un devoir de respect et de prudence ? L'infaillibilité de l'Eglise n'y est aucunement engagée. Or des croyants ont cru devoir rejeter dans le domaine des fables le miracle du crabe. Le Père Delehaye dans ses « *Légendes hagiographiques* », accepte l'opinion de Paul Sébillot qui n'y voit qu'une légende japonaise (*Revue des traditions populaires*, 1890, p. 470). Mais le folk-lore et ses légendes n'ont rien à voir ici. Nous sommes devant un témoin qui assure, sous la foi du serment, ne raconter que ce qu'il a vu de ses yeux. Resterait à faire le procès du témoin lui-même, et l'on conçoit que les éléments d'une discussion nous fassent défaut. Tout ce que l'on peut dire c'est que l'artilleur Fausto Rodriguez racontait des souvenirs vieux de plus de 60 ans. Ajoutons qu'au procès de 1616 (n. 105) le fait fut apporté par un nommé Christophe Sémédo, comme « notoire dans l'Inde ». — Que si l'on objecte l'étrangeté du prodige, est-il beaucoup plus étrange que le miracle évangélique de la drachme trouvée à point nommé par saint Pierre dans la bouche d'un poisson ? (Matth., XVII, 26.)

Il existe dans les mers de ces régions des crabes amphibies, le *birgus latro*, par exemple, qui montent dans les arbres pour en faire tomber les fruits.

2. Il fut baptisé sous le nom de François. Le saint lui dit alors : « Mon fils, vous mourrez, en prononçant le nom de Jésus. » Dès lors on disait quand on rencontrait François de Ronceslao : « Celui-là doit mourir le nom de Jésus à la bouche. » Quarante ans se passèrent; en 1588, Sancto de Vasconcellos, capitan d'Amboine, ayant à réduire une révolte dans les îles, prit avec lui des soldats indigènes. François de Ronceslao fut de l'expédition. Il tomba blessé d'une balle, et Fausto Rodriguez, qui était là, assure l'avoir entendu répéter jusqu'au dernier soupir : « Jésus, aidez-moi !» La prophétie du Père était réalisée (Séb. GONÇALVEZ dans CROS, I, p. 349 ; DO COUTO, D. IX, ch. 30, p. 271 ; BARTOLI, l. II, n. 9; SOUSA, t. I, p. 372). Le résumé des dépositions de F. Rodriguez donné par le Père Colin, *loc. cit.*, suppose que la mort du Moluquois eut lieu en 1552.

fidalgo de Coïmbre, magistrat à Cochin et chef de la flotte sur la côte du Coromandel, racontait la conversion des insulaires : « Etant aux îles d'Ulate, j'ai appris par la voix publique que, le Père François se trouvant là, le roi de l'île fut assiégé par un voisin. Les ennemis avaient capté tous les puits et toutes les sources. Xavier dit au roi que, s'il lui permettait d'élever une croix, il espérait que Dieu enverrait de l'eau. La croix fut élevée, tous se mirent à genoux devant, et voilà que, bien qu'on fût en été et que, en cette saison, il ne pleuve jamais, la pluie se mit à tomber. Ils furent baptisés, et, en dépit des persécutions païennes et hollandaises, restèrent fidèles[1]. »

Quelle impression Xavier retira-t-il de cette rapide inspection dans les Moluques du Sud? La relation qu'il enverra bientôt en Europe est pleine d'espoir. D'abord Amboine peut, à brève échéance, être toute chrétienne : « L'île vient d'être donnée en fief au capitan de Ternate, Jordan de Freytas, véritable homme de bien et très zélé pour l'accroissement de notre sainte Foi. Il en prendra possession de novembre prochain à un an (1546-47)[2]. » Une autre raison d'espérer, c'est l'aversion profonde des indigènes pour les musulmans, leurs oppresseurs, et l'ignorance même de ces derniers[3]. Ce n'est pas que certains de ces insulaires n'aient de grands vices et d'abominables coutumes. « La race de ces îles, dit-il, est des plus barbares. Ils sont très perfides... Ils sont ingrats comme on ne l'est pas. Il y a des îles où l'on mange la chair humaine, du moins en temps de guerre ; alors on dévore ceux qui ont été tués. Ceux qui meurent de maladie, on leur coupe, pour s'en régaler, les mains et les pieds... Ils y a encore chez eux, les affreux péchés de la chair que vous vous refuseriez à croire, et que, moi, je n'ose écrire[4]. »

Les relations des voyageurs modernes confirment cette

1. *Process. 1616*, n. 34 ; cf. n. 100 et Cros, II, p. 406.
2. *Mon. Xav.*, p. 417.
3. *Ibid.*, p. 411.
4. *Ibid.*, p. 412. Xavier parle encore d'un autre usage : parfois on demande à son voisin de lui emprunter pour une fête son vieux père et de le manger, avec promesse de rendre à l'occasion le même service. Ce trait, emprunté aux traditions des Arabes sur les Battas de Sumatra, n'a pas été vérifié par les observateurs modernes (Vivien de Saint-Martin, *Dict.*, t. VI, p. 252).

description. Un peu partout, à Bornéo, à Sumatra, dans les Moluques, ailleurs encore, sévit la chasse aux têtes d'hommes. C'est de cette monnaie que les jeunes gens achètent leurs épouses. Les indigènes de Céram ont le front tatoué d'autant de ronds qu'ils ont commis de meurtres. Naguère un jésuite hollandais, le Père Lecocq d'Armandville essaya de les évangéliser. Il dut y renoncer, tant l'immoralité était profonde et l'anthropophagie entrée dans les mœurs.

III. — *La flotte de Villalobos.*

Saint François revint à Amboine dans le courant du carême. Il y trouva un surcroît de besogne inattendu. Sept navires portugais étaient en rade, escortant quelques navires espagnols et attendaient le moment de passer aux Indes.

Dernier épisode d'un vieux conflit. Espagnols et Portugais, partis chacun de leur côté à la conquête du monde, avaient fini par se rencontrer en Extrême-Orient. Les Portugais avaient paru les premiers aux Moluques; mais Magellan avait conduit les Espagnols aux Philippines (1521)[1]; et maintenant, querelles, coups de canon, navires saisis. Les deux cours de Madrid et de Lisbonne conclurent un accord. Chacun garda son archipel; mais défense fut faite aux navires d'une nation, sauf cas de force majeure, et sous peine d'être traités en pirates, d'entrer dans les eaux de l'autre.

Or, en 1542, don Ruy Lopez de Villalobos était parti de la Nouvelle-Espagne avec une flotte, des soldats, des colons, des prêtres. L'essai d'occupation aux Philippines fut malheureux. Des vaisseaux se perdirent; puis famine et épidémies. C'était vraiment la force majeure prévue par les traités. Les Espagnols durent se rabattre vers les Moluques.

Malheureusement Villalobos laissa voir des prétentions que les Portugais jugèrent insoutenables, et, pour les accentuer, alla jeter l'ancre, non chez eux, à Ternate, mais à Tidor, l'île rivale. De là, un conflit armé entre chrétiens, grand scandale chez les

1. On disait d'abord *archipel Saint-Lazare*. Le nom de Philippines fut donné par Villalobos en l'honneur du futur Philippe II.

infidèles. Charles-Quint désavoua ses officiers et il fallut se soumettre. L'affaire n'alla pas toute seule ; la fierté castillane se révolta. Mais enfin des otages furent livrés, l'artillerie confisquée, liberté laissée aux soldats d'entrer au service du Portugal, et les navires dirigés vers Amboine pour être renvoyés jusqu'aux Indes et remis sur le chemin de l'Europe[1].

Telles étaient les ouailles nouvelles que Dieu envoyait au *Santo Padre*. Elles avaient grand besoin de son ministère, car c'était parfois un singulier ramassis d'aventuriers et de héros que ces populations flottantes en quête d'un eldorado introuvable. Hommes et femmes, soldats et colons, vrais apôtres et vrais flibustiers, il y avait là de tout. Pour Xavier, que d'âmes chargées de fautes et peut-être de crimes! On était en carême; il fallut prêcher, confesser, faire des réconciliations. Le Père avait des collaborateurs, cinq religieux Augustins et quatre prêtres séculiers. Mais c'est à lui qu'on voulait s'ouvrir, de lui qu'on voulait recevoir le pardon, et il redisait ce qui revient comme un refrain dans ses lettres : « Le temps me manque pour les satisfaire tous[2]. »

Les procès de canonisation ont gardé le souvenir de quelques conversions notables. Trois Portugais qui vivaient mal, et ne s'étaient pas confessés depuis cinq ou six ans, lui furent signalés. Il se fit comme leur compagnon, coucha chez eux, mangea à leur table, gagna tellement leur confiance qu'il finit par les confesser. C'est l'un d'eux peut-être, Christophe de Castro, qui, dans les enquêtes de 1556, disait : « Venant de Maluco et passant par Amboine, j'avais avec moi une servante. Le Père me sépara d'elle et me confessa. Ce qu'il fit pour moi, il le fit partout pour une foule d'autres[3]. »

« Portugais et Castillans de la flotte, disait encore Odoard de Soveral Fonseca, qui se trouvait là, avaient tous les vices du pays. Maître François, par son exemple, son autorité, ses prédications les corrigea tous : on aurait dit une tout autre armée, tant ils étaient changés, tant le vice avait fait place à la vertu. Et,

1. Do Couto, Déc. V, l. VIII, ch. 10 (p. 239); l. IX, ch. 6 (p. 334); l. X, ch. 5 (p. 406); Déc. VI, l. I, ch. 4 et 5 (p. 22 et suiv.).
2. *Mon. Xav.*, p. 399, 415, 425.
3. *Process. 1556*, Cochin, n. 8; cf. Colin, p. 145.

certes, pas un parmi eux n'aurait osé retourner à sa première manière de vivre, tant ils respectaient ledit Maître François[1]. »

Ce labeur s'était prolongé déjà bien au delà du carême, quand éclata une épidémie[2]. François se trouvait là dans son élément. Il se donna aux malades comme il s'était donné aux pécheurs. « Je l'ai vu, racontait un sénateur de Goa, François Palea, au milieu des infirmes qui étaient nombreux, et il y avait beaucoup de morts. Il travaillait continuellement, confessait jour et nuit, enveloppait les morts dans leur linceul et les ensevelissait. Il disait la messe pour eux et tout le monde admirait son ardeur[3]. » On le voyait mendier auprès des marchands, vivres, vêtements, remèdes. Lui-même les distribuait, faisait la cuisine, nettoyait le linge et les nattes des malades. Les Portugais d'Amboine et de la flotte se conduisirent en ces conjonctures comme de sincères chrétiens. C'est le témoignage que leur rendit Xavier lui-même, en les recommandant à la générosité du roi. « Ils ont beaucoup dépensé du leur, sans pouvoir se compenser par les cargaisons de clous de girofle. Ils ont entretenu à leurs frais des *lascars* pauvres et les Castillans. Ils se sont montrés moins marchands que vrais *cavalleiros*. A Dieu et au roi de les récompenser[4]. »

D'aucuns cependant se fatiguèrent des importunités du saint infirmier. « Il y avait là, raconte encore François de Palea, un certain Jean de Araujo qui attendait le moment de partir pour Maluco avec le Père. Celui-ci, à plusieurs reprises, lui demanda à manger pour les malades et surtout du vin, dont il avait une provision et qu'il gardait pour son usage. Le Père était revenu plusieurs fois à la charge et Araujo, craignant d'être pris au dépourvu, commençait à se faire prier. François me demanda un jour d'aller moi-même quêter un peu de vin pour un infirme, mais en mon propre nom, pas au sien. Je le fis. Araujo me donna ce que je voulais, mais déclara que c'était la dernière fois. Je rapportai ce propos à Xavier, qui me dit : « Mais à quoi songe

1. *Process. 1556*, Baçaim, n. 8.
2. « Comme ils avoient tant enduré de faim et d'autres incommodités, l'affluance mesme des vivres leur causa une maladie, qui se glissoit parmi eux à guise de peste. » Du Jarric, p. 151.
3. *Process. 1556*, Goa, n. 16.
4. *Mon. Xav.*, p. 422.

Jean de Araujo? Croit-il qu'il boira lui-même son vin? Qu'il le sache : on vendra sa cargaison ici même, car il ne va pas tarder à mourir. » Peu après, moi présent, le Père avertit Araujo d'être libéral pour les malades, car sa fin était proche. » Prédiction qui fit beaucoup de bruit[1].

Araujo, nous le supposons, mit ordre aux affaires de sa conscience ; mais Xavier fut moins heureux avec un autre Portugais. Continuellement il l'avertissait de n'être pas si avide des biens terrestres; rien n'y faisait, et Odoard de Several Fonseca assure avoir souvent vu le Père fondre en larmes devant cette obstination[2].

Le mois de mai était arrivé. La mousson allait se renverser; il n'était que temps de mettre à la voile, si l'on voulait, cette année-là, gagner les Indes. Les malades étaient loin d'être tous guéris; ils durent cependant s'embarquer[3]. Xavier fit tout ce qu'il put pour les pourvoir du nécessaire. Il les recommanda à ses amis de Malacca et des Indes. Il écrivit au Père Paul de Camérino de loger au collège les Pères Augustins. « Ce sont, disait-il, de si religieuses, de si saintes personnes, qu'elles méritent d'être bien accueillies[4]. » Quant à l'amiral espagnol, il ne put suivre les siens. Il languit quelques mois encore. Plus tard, étant à Ternate, François s'interrompit au milieu d'un sermon : « Récitons, dit-il, un *Pater noster* et un *Ave Maria* pour le chef de l'*armada* des Castillans qui vient de mourir à Amboine[5]. »

IV. — *Le courrier de mai 1545.*

Le départ de la flotte laissait à saint François Xavier quelques loisirs : il rédigea sa correspondance pour les Indes et l'Europe[6].

1. *Process. 1556*, Goa, n. 16. Cf. *ibid.*, n. 12, Baçaim, n. 4, etc. VALIGNANO, p. 73, et la bulle de canonisation.
2. *Process. 1556*, Baçaim, n. 8.
3. DU JARRIC, p. 152; LUCENA, l. IV, ch. 4, p. 234.
4. *Mon. Xav.*, p. 420.
5. VALIGNANO, p. 78. D'après do Couto, il serait mort à Ternate, D. VI, l. I, ch. 6, p. 40; cf. *Process. 1556*, Goa, n. 2.
6. Lettre 56, aux Pères d'Europe ; — lettre 58, aux Pères Paul de Camérino et Jean de Beira; — une lettre au roi, perdue (p. 421); — lettre 59, au roi. Les lettres 56 et 58 sont du 10 mai, et la dernière du 16. Les lettres 57 et 60 sont apocryphes.

Des extrémités du monde connu où il se trouvait, sa pensée se reporta vers ceux que, depuis déjà quatre ans, il avait quittés. Aux Pères de Rome et de Lisbonne, il envoyait le récit de ses derniers travaux, et, comme toujours, sa lettre se terminait par une effusion de tendresse. Plus reculait dans le passé l'heure où il s'était éloigné, plus il se sentait avec eux en communication de mérites et de prières.

« Pour l'amour du Christ Notre-Seigneur, de sa Mère très sainte et de tous les Saints qui sont dans la gloire du Paradis, je vous prie, mes très chers Frères et Pères, ayez de moi un souvenir spécial, recommandez-moi sans cesse à Dieu, car je vis dans un grand besoin de sa faveur et de son aide. J'ai donc aussi besoin des vôtres. J'en ai fait souvent l'expérience : vos prières m'ont soutenu et fortifié en nombre de souffrances d'âme et de corps. Pour ne jamais vous oublier, pour avoir de vous un souvenir continuel et particulier, pour ma grande consolation, sachez, très chers Frères, que j'ai découpé dans vos lettres vos signatures, écrites de votre main, et, avec la formule de ma profession, je les porte continuellement sur moi. C'est ma joie. Je rends grâces à Dieu Notre-Seigneur d'abord, puis à vous, Frères et Pères très doux, de ce que Dieu vous a faits tels que, rien que porter sur moi vos noms me remplit de joie. Et bientôt nous nous reverrons dans l'autre vie, puisque nous ne pouvons plus nous revoir ici-bas. Je n'en dis pas plus long...

« *Vester minimus frater et filius.*

« FRANCISCUS[1]. »

Voici maintenant ses espérances et ses projets. Il va partir pour l'autre archipel, Maluco. Là surtout il trouvera des Portugais. Les marchands lui ont donné déjà des renseignements. Ils lui ont dit qu'à soixante lieues plus au nord, il y a une terre où vivent des chrétiens. C'est la « côte du More ». Ils sont nombreux, mais sans ombre d'instruction. Les prêtres qui les ont baptisés ont disparu et n'ont pas été remplacés. Cette terre commence à l'attirer invinciblement. Ames rachetées du sang de Jésus-Christ, c'est à elles qu'il faut aller, c'est leur caractère

1. *Mon. Xav.*, p. 403.

baptismal qu'il faut, avant tout, chercher à vivifier. Déjà enfants de l'Eglise, ils doivent passer avant tout le reste. Ce qu'il sait du pays n'est pas attrayant. Race perfide : une de ses pratiques les plus ordinaires est l'empoisonnement. Aussi n'a-t-on guère de zèle pour y aller aider les chrétiens. Il les faut aider pourtant, les instruire, les sauver : « J'irai donc, dit Xavier, c'est chose décidée, secourir ces chrétiens *in spiritualibus*[1]. »

Ainsi peu à peu les vues de Dieu sur lui, soupçonnées aux Indes pendant les nuits de prière à l'église de San Thomé, allaient se précisant. Elles l'avaient d'abord mené à Malacca, puis éloigné de Macassar, puis jeté sur les côtes d'Amboine, et maintenant, il le sentait, le dernier terme auquel Dieu le voulait conduire, c'était ce véritable enfer des Moluques, ce qu'on appelait l'« île du More ».

Mais, à la pensée des dangers que certainement il allait courir sur ces plages inhospitalières, que se passait-il en son âme ? Ce qui suit est-il simplement une leçon à l'adresse des futurs apôtres qui lui viendront d'Europe ou bien une sorte de confidence voilée ? Après tout, en face des croix que Dieu lui préparait et qui l'attendaient à brève échéance, pourquoi n'aurait-il pas eu, lui aussi, comme le Maître, son moment de peur et de dégoût, et surtout, peut-être, la tentation de se rejeter sur l'appui des hommes ?

« Je m'offre, dit-il, à tous les périls de mort ; car toute mon espérance, toute ma confiance est en Dieu Notre-Seigneur. Je désire me conformer dans la mesure de mes petites forces à cette parole du Christ, notre Rédempteur et Seigneur : « *Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam : qui autem perdiderit animam suam propter me inveniet eam*[2]. » C'est là un latin facile à comprendre, quand on prend en général la sentence du Seigneur. Mais, quand il faut en venir aux applications personnelles, s'apprêter à perdre la vie pour Dieu afin de la mieux retrouver, s'offrir aux hasards périlleux, dans lesquels bien probablement on perdra la vie, alors l'objet de nos résolutions devient ténébreux. Ce latin si clair s'obscurcit.

1. *Mon. Xav.*, p. 399, 400, 418.
2. « Qui voudra sauver son âme la perdra, qui la perdra pour moi la trouvera » (Matth., xvi, 39).

Quelque docte que l'on soit, celui-là seul le comprend, me semble-t-il, à qui Dieu Notre-Seigneur, dans son infinie miséricorde, l'explique à mesure que l'occasion se présente... C'est alors qu'on voit ce qu'est notre chair faible et infirme.

« Beaucoup de mes amis les plus dévoués veulent me dissuader d'aller en un pays si dangereux. Voyant qu'ils n'y réussissent pas, ils m'offrent une foule de contrepoisons. Je les remercie de leur affection et de leur bienveillance. Je ne veux pas avoir l'air de craindre, lorsque je ne crains rien. J'ai mis en Dieu toute mon espérance, je n'en veux rien perdre ; j'ai donc refusé ce qu'ils m'offraient avec tant d'amour et de larmes, les priant seulement de se souvenir de moi dans leurs prières. Il n'y a pas de plus sûr contrepoison [1]. »

Mais, quand il s'agit de travailler pour Dieu, le passé n'est-il pas le plus sûr garant de l'avenir ? Si Dieu, hier, a protégé son apôtre, il le protégera demain. Et Xavier se rappelle les tempêtes subies, la rencontre des pirates, ces effroyables dangers qu'il a connus, tandis que, dominant toutes les frayeurs de la chair, une vive impression de joie avait rempli son âme. Toute confiance dans les créatures s'était alors évanouie ; il ne lui restait plus que Dieu. Une fois le danger disparu, il lui avait été impossible de dire ou d'écrire ce qui s'était passé en lui à l'heure de l'épreuve. « Aussi, conclut-il, le Maître aux miséricordes infinies me donnera demain, comme aujourd'hui, les forces nécessaires pour le servir [2]. »

Il partira donc au plus tôt ; mais, c'est l'invariable conclusion de ses confidences d'apôtre, il lui faut de l'aide. « Si je vous donne tous ces détails, c'est pour que vous gardiez spéciale tristesse et souvenir de tant d'âmes à qui ne manquent que les secours spirituels. Tant de gens inutiles en Europe auraient tout ce qu'il faut pour évangéliser des barbares. Qu'il nous en vienne chaque année une douzaine ; en peu de temps, cette mauvaise secte de Mahomet sera détruite. Tous seront chrétiens. Notre-Seigneur ne sera plus offensé. »

Ses plans sont faits : il faut avoir une maison de la Compagnie en ces parages. « Il se ferait beaucoup de conversions. Je suis

1. *Mon. Xav.*, p. 400.
2. P. 401.

absolument déterminé à la fonder en ce bout du monde de Maluco, car elle serait fort utile au service de Dieu Notre-Seigneur[1]. » En conséquence, il va appeler quelques Pères auprès de lui. Mais, pour prévenir les objections, que bien certainement on lui fera, que sans doute on lui a déjà faites, aux Indes et en Europe, il justifie cette fondation nouvelle.

Aux Indes, on n'a aucun besoin de lui. Il y a au cap Comorin, outre Mansilhas, un prêtre espagnol et trois prêtres indigènes; à Ceylan, cinq Franciscains et deux autres prêtres; ils suffisent à l'entretien des œuvres existantes. Pas d'autres chrétientés que ces deux-là, dans l'Inde. Quant aux forteresses, elles ont des vicaires. C'était bien peu pour faire des conquêtes, c'était assez pour se maintenir sur ses positions. Aux Moluques, il n'y a rien[2].

« Il faut que vous le sachiez, — c'est aux Pères de Goa qu'il s'adresse, — de ce côté-ci, les nôtres sont nécessaires. Nécessaires, vous l'êtes ailleurs. Mais ici la nécessité est plus urgente. Je vous en supplie donc, par l'amour du Christ Notre-Seigneur, vous, François Mansilhas, et vous, Jean de Beira, venez où je suis. Or, pour que votre venue soit plus méritoire, je vous l'ordonne en vertu de la sainte obéissance. Au cas où l'un d'entre vous serait mort, le survivant partira avec Antoine Criminale. De telle sorte, il restera un Père avec les chrétiens et les prêtres indigènes du cap Comorin. S'il arrive du renfort d'Europe cette année, pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, que tous aillent au cap Comorin instruire et aider les chrétiens. » Tout cela, « au nom de la sainte obéissance et pour l'accroissement de vos mérites », dit-il. Mais encore, nous pouvons le supposer, il voulait, par cet acte d'autorité, couper court à toutes les instances qu'on leur ferait, à Goa, pour les retenir[3].

A ces ordres nets et sans glose possible, il ajouta un certain nombre de recommandations pratiques. D'abord on lui enverra, sur les Pères qui pourront arriver d'Europe, des renseignements amples et précis. Les lettres qu'ils auront pu apporter avec eux de Lisbonne, ceux qu'il appelle aux Moluques les

1. *Mon. Xav.*, p. 403.
2. P. 397.
3. P. 418.

lui feront parvenir. Il écrit en mai 1546 ; sa lettre sera à Goa dans un peu moins d'un an, vers février 1547. Les missionnaires qu'il attend ici quitteront immédiatement le cap Comorin pour gagner Goa. Le « vaisseau du roi » part ordinairement pour Maluco en avril. Ils s'y embarqueront. Qu'ils fassent vite. Car le moindre retard reculerait d'un an leur arrivée. — Probablement, sur ce navire, viendra aussi le nouveau capitan de Ternate, ramenant le roi Aério, naguère envoyé aux Indes, comme coupable de trahison. Quel appoint pour la foi s'il revenait chrétien ! Quoi qu'il en soit de ce roi, que les Pères se hâtent, on a besoin d'eux. — Il faudra se munir du mobilier nécessaire au culte; par conséquent que chacun apporte sa chapelle. Mais pas de calice d'argent. Le cuivre est plus sûr *inter gentem non sanctam*[1].

« Vous êtes membres de la Compagnie, conclut-il; j'ai confiance en vous. Pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, vous ferez tout ce que je demande. Vous aurez plus de mérite à le faire au nom de l'obéissance. Je n'en dis pas plus, si ce n'est que l'espérance de vous voir fait ma joie. Plaise à Dieu que ce soit pour sa plus grande gloire et la consolation de nos âmes[2]! »

A voir François insister ainsi sur l'obéissance, ne dirait-on pas qu'il lisait dans l'avenir? De là lui viendront, sous peu, de pénibles difficultés. Les missions indiennes sont crucifiantes. Il faut des hommes assez morts à eux-mêmes pour accepter de sa main les postes les plus périlleux, assez souples pour être envoyés du nord au midi et des Indes aux Moluques, selon les besoins du moment. Certains trouveront cette abnégation au-dessus de leurs forces et y perdront leur vocation. L'un des destinataires de cette lettre n'allait pas tarder à en faire la triste expérience.

Les Pères de la Compagnie allaient donc être ainsi répartis : au collège de Goa, Paul de Camerino et Lancilotti; au cap Comorin, Antoine Criminale; aux Moluques, Mansilhas et Jean

1. P. 418, 419. « Parmi cette race impie. » L'Eglise, de temps immémorial, demandait que les calices fussent en or ou en argent. Mais les anciens conciles (Reims, 815) admettaient pour les églises très pauvres, l'usage de métaux moins précieux, étain, cuivre, etc.
2. *Mon. Xav.*, p. 419.

de Beira. Xavier comptait que, d'Europe, il lui arriverait, sans tarder, d'autres collaborateurs. Mais, si abondants qu'on les suppose, les envois de missionnaires seront toujours au-dessous des nécessités. Les Indes ne pourraient-elles pas fournir leur contingent? Il ne s'agit plus ici des prêtres séculiers formés à Goa, à Cananore, à Ternate. La Compagnie elle-même ne pourrait-elle se recruter sur place, au moins dans la population européenne? Question délicate dont Xavier n'a pas encore vu toutes les faces. Pour le moment, il la résout par l'affirmative.

« Je vous en prie, par le service que vous devez à Dieu Notre-Seigneur, mes Frères, essayez d'attirer à notre Compagnie des personnes de bonne vie qui nous puissent aider à enseigner la doctrine chrétienne dans ces îles. Chacun d'entre vous devrait essayer de se gagner un compagnon, sinon un prêtre, au moins un laïque, quelqu'un qui sente quel tort et quelles injures lui ont fait le monde, le diable et la chair, combien jusque là il a été déshonoré devant Dieu et ses saints, et qui veuille en tirer vengeance [1]. »

Or, précisément au moment où il écrivait ces lignes, sur l'un des vaisseaux espagnols qui venaient de s'éloigner, était un prêtre que, sans le savoir, par la seule contagion de sa sainteté, il venait de gagner à la Compagnie. Il s'appelait Côme de Torrès, originaire de Valence. Dieu l'amenait à Xavier et à l'apostolat par des voies pleines d'aventures. Il était parti de Séville en 1538, cherchant quelque chose, il ne savait trop quoi, poussé par l'humeur inquiète qui, alors, jetait tant de ses compatriotes sur toutes les plages du nouveau monde. Il visita les Canaries, Saint-Domingue, une foule d'autres îles et enfin arriva au Mexique. Il y resta trois ans et demi. Puis l'inquiétude le reprit et, le 1er novembre 1542, il partait avec la flotte de Villalobos, sans savoir où il allait, pour changer.

Il partagea toutes les aventures de l'amiral et enfin parvint à Amboine. « Là, raconte-t-il dans une lettre à saint Ignace, je rencontrai le Père Maître François. Le premier aspect m'impressionna tellement que, sur-le-champ, je me pris à désirer

1. P. 420.

de m'attacher à lui. Je l'aurais fait sans tarder si je n'avais pas eu à me présenter à l'évêque des Indes. Je le quittai avec ce désir au cœur, mais sans lui en rien dire. »

Torrès partit donc avec la flotte portugaise, fit escale à Java, à Malacca, aux Maldives. Arrivé enfin à Goa, il s'offrit à l'évêque qui lui confia une vicairie dans son diocèse. Pendant quatre ou cinq mois il resta ainsi dans le ministère paroissial. Mais son âme était « bouleversée de pensées et de désirs véhéments ». Il vint au collège de la Sainte Foi, vit le Père Nicolas Lancilotti, s'informa de ce que c'était que la Compagnie. Frappé comme il l'avait été par la vue du Père François, éclairé par les renseignements reçus, il sentit son désir croître encore et s'allumer. Il fit les Exercices. Dès le second jour, la paix rentrait en lui, avec la lumière, et il voyait la volonté de Dieu.

A son retour aux Indes, mars 1548, Xavier le recevra dans la Compagnie. Ce n'était pas un savant ; il ne s'en rencontrait guère alors sur les grands chemins de l'Orient. C'était mieux, un vaillant dont le nom est inscrit aux premières pages de l'histoire du Japon, immédiatement après celui de François[1].

Le grand besoin qu'ont les Indes de prêtres zélés inspire au saint la pensée d'en écrire au roi une fois de plus. Il ne s'agit plus seulement ici d'idolâtres à sauver. A Goa, à Cochin, à San Thomé, à Malacca, il a vu les Portugais, tels que les fait la vie asiatique des colonies, et c'est en faveur de leur âme qu'il vient plaider. La foi se perd, dit-il, parmi les Portugais. Je le sais pour l'avoir vu de mes yeux, en allant de forteresse en forteresse. Les rapports continuels avec les infidèles affaiblissent l'esprit chrétien. Ils ne comprennent plus que les affaires d'argent. Les mariages avec les indigènes font le reste. Les enfants métis se disent Portugais, mais ils n'ont rien de la foi portugaise. Ils sont trop ignorants. Ce qui manque par-dessus tout, ce sont des prédicateurs pour les instruire. Et aussi l'Inquisition pour lutter contre la propagande occulte des faux convertis, musulmans ou juifs[2].

Souvent, dans ses lettres, Xavier reviendra sur le besoin que l'Inde a de bons prédicateurs. Il y avait des prêtres, mais en

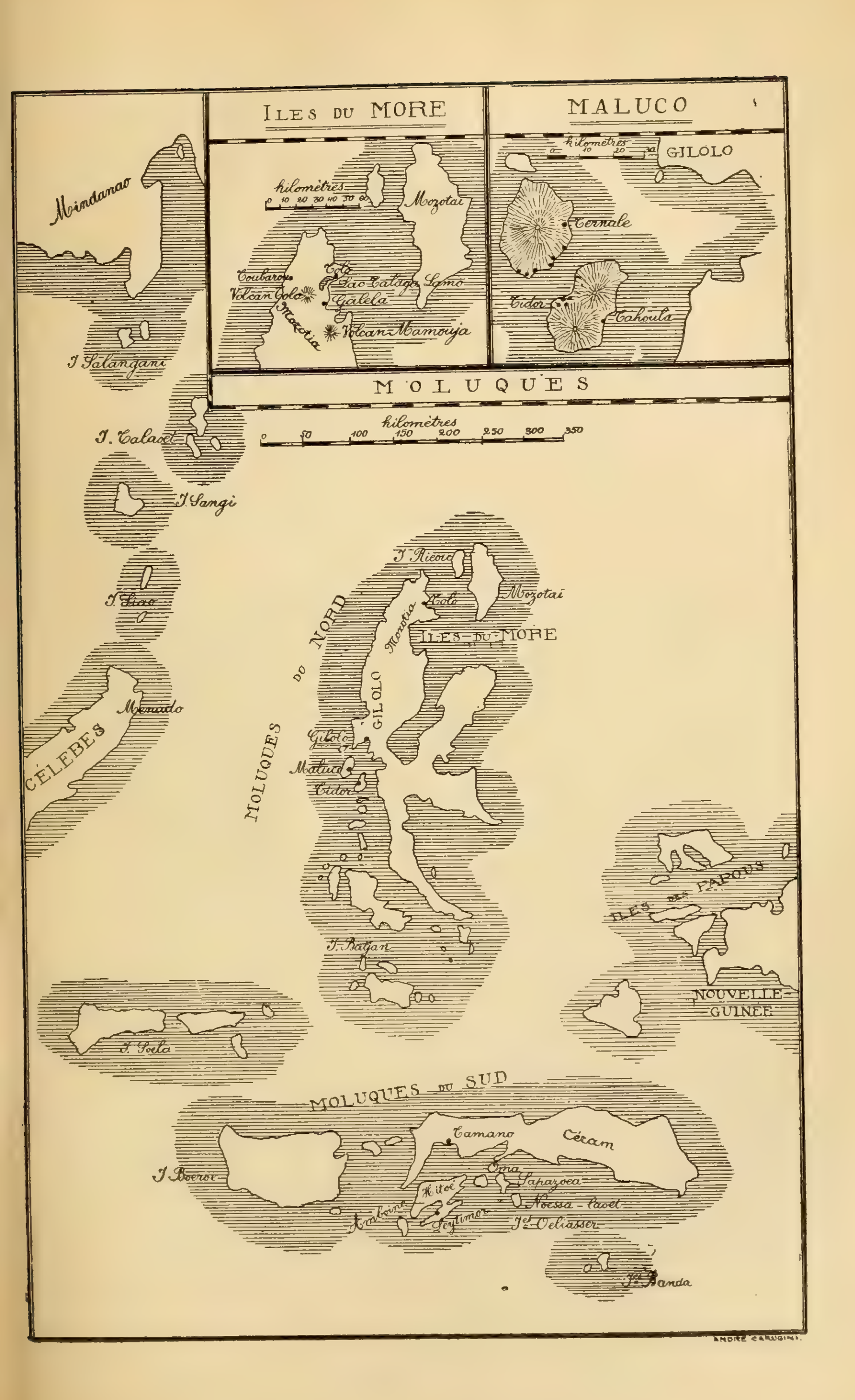
1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 82, 83.
2. *Mon. Xav.*, p. 421, 422.

petit nombre. Moins encore qu'en Europe, l'usage n'était de prêcher en dehors des grandes fêtes. Le zèle manquait, et aussi le talent. Ce que le saint demandait donc au roi, c'était des hommes de bonne et solide doctrine, pour enseigner la population européenne; plus encore peut-être, des âmes ardentes, éloquentes, capables de la remuer, âmes de missionnaires sachant tonner contre les vices et raviver dans le peuple cette étincelle de foi, qui n'était jamais complètement morte au cœur des Portugais.

Les vaisseaux qui emportèrent la correspondance du Père François le laissèrent à Amboine, attendant l'heure de s'éloigner, lui aussi, pour gagner Maluco. L'on était à la saison des pluies. « Il pleut souvent ici[1] », écrivait-il. C'est trop peu dire. Nulle part dans l'Inde Néerlandaise il ne pleut comme à Amboine. Le ciel s'écroule en masses d'eau. Les chemins, déjà si difficiles en temps ordinaires, sont absolument impraticables. Que fit notre saint durant les dernières semaines qu'il passa dans l'île? Peut-être est-ce alors qu'il tomba gravement malade, « malade, nous dit l'artilleur Rodriguez, par excès de pénitence et de travail[2] ».

Dans le courant de juin ou au commencement de juillet, il était assez remis pour continuer son voyage et gagner Maluco. Il était resté à Amboine quatre mois. Il y laissa provisoirement son catéchiste Jean de Eyro, pour y continuer son œuvre, en attendant de le remplacer par un prêtre de la Compagnie. Deux *caracoras* partaient en même temps. Un Portugais, Jean Galvano, monta dans l'une, et Xavier dans l'autre. Survint ce Jean d'Araujo, à qui le saint avait prédit qu'il ne tarderait pas à mourir à Amboine. Le bateau était trop petit; Araujo dut rester : la prophétie commençait à s'accomplir[3].

1. *Mon. Xav.*, p. 405.
2. Colin, *Labor evangelica*, t. I, p. 176.
3. *Process. 1556*, Goa, p. 34.



ILES DU MORE
MALUCO
kilomètres
GILOLO
Mindanao
Mozotai
Ternale
Coubaro
Volcan Gola
Galela
Mozotia
Volcan Mamouja
Cidor
Tahoula
I. Salangani
MOLUQUES
I. Talaot
I. Sangi
I. Siao
I. Ricoro
Mozotai
ILES DU MORE
MOLUQUES DU NORD
GILOLO
Menado
CÉLÈBES
Gilolo
Matua
Tidor
I. Batjan
ILES DES PAPOUS
NOUVELLE-GUINÉE
I. Soela
MOLUQUES DU SUD
Tamano
Céram
I. Boeroe
Oma
Sapazoea
Hitoe
Amboine
Neytimor
Noessa-laoet
Iles Oeliasser
Iles Banda
ANDRÉ CARUGINI.

CHAPITRE III

DANS LES MOLUQUES DU NORD
(Juillet 1546-avril 1547)

I. — *Premier séjour à Ternate* (juillet-septembre).

En ligne droite, d'Amboine à Ternate, il y a environ 500 kilomètres. La mer est dangereuse : de forts courants s'y heurtent et forment de violents mascarets. Les deux *caracoras* furent séparées et celle de Galvano emportée au loin. L'autre continua sa route.

Les Moluques du Nord, ou Moluques proprement dites, sont groupées en archipel compact, allongé dans le sens du méridien. L'île Gilolo, ou Halmahera, sert de noyau central ; elle se découpe à l'est en baies profondes et en grêles péninsules. Au nord-est, l'île Morotaï. Le long de la côte occidentale s'égrènent en chapelet, îles, îlots, rochers, volcans, derniers ressauts des pentes abruptes de la grande terre s'abîmant sous les flots. C'est dans le couloir ainsi formé que passaient ordinairement les navires. A l'extrémité, l'on débouchait dans une vaste baie, entre les plages basses de Gilolo à l'est et les deux volcans insulaires Ternate et Tidor. Tidor, plus élevé, plus élégant, à moitié éteint ; Ternate, plus trapu, soulevant ses flancs arides au-dessus d'une vaste ceinture de jardins, fissuré dans tous les sens et fumant par sept cratères. A l'horizon, le cône de trois autres volcans. C'est là qu'en juillet 1546 arrivait saint François Xavier.

Il débarqua dans une ville de ruines et de bicoques, sans cesse bouleversée par les secousses du sol : un enfer, sans l'extrême fertilité du terroir. L'île venait de passer complètement au Portugal, léguée à Jean III par le feu roi Manuel Tabarija. Jordan de Freytas était capitan. La population indigène obéissait à la vieille reine régente Néachila Pocaragua. Le sultan

déposé était à Goa où sa cause se plaidait devant l'intègre Jean de Castro. L'on attendait son retour d'un jour à l'autre. Quelques prêtres formaient le clergé.

Quelle était la moralité des colons ? Ceux qui nous ont dit que Malacca était pire que Goa, ajoutent qu'elle valait mieux encore que Ternate[1]. Il ne faut pas prendre à la lettre ces gradations oratoires. Il est certain cependant que les voyageurs hollandais du XVIIe siècle nous donnent, sur la vie privée des Ternatins, des renseignements plus qu'étranges et qu'on nous dispensera de reproduire. Les Portugais avaient-ils échappé à la contagion ? c'est peu probable. Aussi le premier soin de Xavier fut de ressusciter chez eux la vie chrétienne[2].

Inutile de répéter ce que nous avons déjà dit. Il fut à Maluco ce qu'il avait été à Malacca, à San Thomé, à Goa, à Lisbonne. Donc, jours de travail et nuits de prière, logement demandé à l'hôpital Sainte-Marie, prédications, confessions, soin des malades, le sommeil pris n'importe où, et seulement quand la fatigue le terrassait. Il fut vite populaire, lui-même le constate : « Dieu a voulu que, chez les Portugais de la ville et chez les insulaires chrétiens et infidèles, *inveni magnam gratiam coram oculis eorum*[3]. »

A ces miracles de zèle d'autres s'ajoutèrent bientôt. « J'étais là, raconte Alphonse Texeira, quand, à son premier sermon, il s'interrompit soudain : « Priez Dieu, dit-il, pour l'âme de Jean Galvano qui vient d'être submergé en mer. » A quelques jours de là, sur la grève, la marée apportait des épaves et des ballots[4]. « Un autre jour, rapporte Jean d'Eyro, célébrant la messe et se tournant à l'offertoire vers le peuple, il dit : « Jean de Araujo, « qui est à Amboine, est mort. J'ai dit la messe hier pour lui : « j'en fais autant aujourd'hui pour le repos de son âme. Je vous

1. VALIGNANO, p. 74. BARTOLI, l. II, n. 10. Voir PRÉVOST, *Histoire générale des voyages*, t. XI, p. 26, 28.

2. Chronologie : Xavier arriva à Ternate en juillet (VALIGNANO, p. 74). Il y passa d'abord trois mois (Ep. 61. *Mon. Xav.*, p. 425, 426). Trois autres mois, plus ou moins, dans l'île du More (p. 426, VALIGNANO, p. 76). Second séjour à Ternate, trois mois (p. 428). Donc, en tout, six mois dans cette île (p. 429). Il partit des Moluques à la fin du carême (*ibid.*) ; Pâques tombait, en 1547, le 10 avril. Donc le temps se répartit à peu près ainsi : juillet-octobre, à Ternate ; octobre-janvier, dans l'île du More ; janvier-avril, à Ternate.

3. *Mon. Xav.*, p. 426. « J'ai trouvé une grande faveur chez eux. »

4. *Process. 1556*, Malacca, n. 4.

« demande de le recommander à Dieu. » Les assistants de s'étonner. Ils restèrent dans le doute une dizaine de jours. Alors arriva d'Amboine un nommé Raphaël Carvaglio, apportant la nouvelle, avec une lettre de Jean de Eyro, pleine de détails. On nota l'heure de la mort et l'étonnement fut à son comble. Ce phénomène de seconde vue paraît avoir beaucoup frappé le public, car de nombreux témoins en parlèrent aux procès de 1556[1]. Une autre fois, c'est le décès de l'amiral castillan Villalobos, qu'il voit et annonce pendant un sermon[2]. Plus tard, même prodige à Amboine : il s'agissait du Portugais Diogo Gil mort à Ternate[3].

Cet apostolat chez les Ternatins dura environ trois mois. Les résultats furent consolants. Il y eut surtout de nombreuses restitutions. Ce miracle d'un genre particulier ne pouvait que frapper les indigènes. Les propriétaires légitimes furent remboursés. Resta un fonds que nul ne réclama : il fut donné aux confréries de la Miséricorde et du Saint-Sacrement, lesquelles, jusque là fort pauvres, se trouvèrent tout à coup très à leur aise[4].

Chez les indigènes aussi, l'ébranlement fut considérable. Il est vrai que les musulmans de Ternate n'avaient rien de fanatique. A part quelques individus venus d'ailleurs et ordinairement d'origine arabe, ils ne tenaient pas autrement à l'Islam. Ils l'avaient embrassé, comme dans certains ports aujourd'hui l'on se fait franc-maçon, pour faciliter le commerce. Il y eut d'abondantes conversions : le moment semblait n'être pas loin où Ternate entière serait chrétienne. Xavier établissait les usages déjà introduits par lui à Goa et ailleurs, catéchismes réguliers, chants des cantiques, prières dans les rues à la tombée du jour pour les gens en péché mortel et les âmes du Purgatoire. « Je l'ai constaté moi-même à Maluco, disait le contrôleur Gaspar Lopez ; les Malais, en portant les marchandises sur les navires, chantaient le *Pater* et l'*Ave*. Jadis, avant la venue du Père, ils chantaient tout autre chose. Et encore, la

1. *Process. 1556*, Cochin, n. 4 ; Goa, n. 1, 6, etc. — VALIGNANO, p. 73. — Bulle de canonisation.
2. *Ibid.*, Goa, n. 6.
3. *Ibid.*, Goa, n. 16.
4. VALIGNANO, p. 74.

nuit, dans toutes les maisons j'entendais chanter les mêmes prières ; cela excitait fort la dévotion[1]. »

Le missionnaire disait de son côté : « Il y avait de quoi bénir Dieu, à voir le fruit qu'il produisait au cœur de ses créatures, à entendre ce peuple de néophytes entonner ses louanges. L'habitude en est prise à Maluco : les petits garçons sur les places, les petites filles et les femmes dans les maisons, les laboureurs aux champs, les pêcheurs en mer, au lieu de chansons frivoles, font entendre de saints cantiques : le *Credo*, le *Pater*, l'*Ave*, les commandements, les œuvres de miséricorde, la confession générale, et autres prières en grand nombre, toujours en leur langue. Tout le monde peut comprendre, néophytes et vieux chrétiens[2]. »

Au premier rang des indigènes convertis, il faut mettre, ce semble, la régente. Nous avons dit quelque chose de ses malheurs. Veuve de ce sultan Boléife qui avait accueilli les Portugais trente ans auparavant, elle avait vu trois de ses enfants privés de la couronne et de la vie. Depuis vingt années elle errait d'île en île. Elle avait suivi à Goa son fils Tabarija prisonnier, l'avait vu réhabiliter par le gouverneur général, puis abjurer ses erreurs, se faire baptiser et mourir. Rentrée à Maluco, elle avait été, par Jordan de Freytas, investie au nom du Portugal du titre et de l'autorité de régente[3]. Toujours musulmane, pleine d'objections contre le christianisme, ayant trop souffert des chrétiens, semblait-il, pour accepter jamais leur foi. Vers ce temps-là cependant elle se convertit, Xavier étant aux Moluques[4]. Ni lui, ni ses contemporains ne nous disent exactement quelle part il eut à cette conquête importante[5]. Il est difficile de croire qu'il n'y ait été pour rien, et, peu de temps après sa mort, on lui en attribuait tout l'honneur[6]. La régente avait pris le nom d'Isabelle.

1. *Process. 1556*, Goa, n. 1.
2. *Mon. Xav.*, p. 425, 426.
3. Do Couto, D. V, l. X, ch. 10, p. 452.
4. Lucena, IV, ch. 6; — Sousa, t. I, p. 375; — du Jarric, I, p. 157.
5. Xavier nous dit seulement que la conversion eut lieu durant son séjour à Maluco. *Mon. Xav.*, p. 522.
6. Polanco, *Chronicon*, t. VI, p. 810. « A Patre F. X. ad Christum fuit conversa, quam secutus est filius ejus et legitimus regis Ternatis haeres... etc. » Il y a plusieurs inexactitudes dans ce récit.

II. — *Les îles du More.*

Au bout de trois mois, le Père songea à exécuter ses projets sur ces « îles du More » dont on lui avait dit tant de mal[1]. Il s'agissait de la péninsule nord-est de Halmahera et des îles voisines, Morotaï et Rieou. Le théâtre de l'apostolat que nous avons à raconter paraît s'être restreint aux rives du détroit qui sépare les trois terres. Le village de Galela, au fond d'une baie, marque peut-être l'emplacement de ce qu'on appelait la « ville » de Tolo. Le bourg de Mamoya n'était pas loin, probablement au pied du volcan Gounoung Mamouja. Les éruptions ont trop bouleversé le sol pour qu'on puisse préciser davantage[2].

Il est tout aussi malaisé de se faire une idée de ce qu'étaient les habitants. Au milieu du XVIe siècle, le seul Tolo, nous dit-on, comptait jusqu'à 3.000 familles chrétiennes, près de 25.000 néophytes[3]. Cent ans après il restait 3.000 chrétiens[4]. Aujourd'hui à peine rencontre-t-on là quelques milliers d'Alfourous venus d'ailleurs. Les causes de ce déclin sont multiples, guerres incessantes, razzias des musulmans marchands d'esclaves, tremblements de terre et sinistres volcaniques, à quoi sans doute il faut ajouter le système colonial hollandais, qui jadis ruinait les pays que les Compagnies ne pouvaient exploiter.

Au temps de saint François Xavier le gros de la population se composait d'Alfourous. L'état présent de Mindanao donnerait, ce semble, une idée assez juste de ce qu'étaient les îles du More, voilà quatre siècles. Certains cantons occupés par les *Moros*, Malais musulmans; ailleurs, des autochtones de toute

1. On disait indifféremment l'île, les îles, la côte du More, ou simplement *o Moro*, *Homoro*. Ce dernier mot semble être l'expression indigène, qui a donné lieu à la terminologie portugaise. Les Maures, les *Moros* des pays voisins, comme Mindanao, n'ont rien à voir ici, semble-t-il. Plus tard, la région forma une des quatre capitaineries des Moluques (Amboine, les îles des Papous, Maluco, les îles du More). On la divisait elle-même en deux parties : *Morotia*, le « Moro de la terre », péninsule septentrionale de Halmahera, chef-lieu Gilolo; — *Morotai*, le « Moro de la mer », composé des deux îles Morotaï et Rieou (Sousa, I, p. 336; — L. de Guzman, *Hist. de las Misiones...* 1891, p. 107).

2. *Annales de l'Extrême-Orient*, janvier 1879; — A. Petermann, *Mittheilungen*, 1873, p. 210. — Reclus, p. 511, 545; — Crawford, *Dict. of the Indian Islands*, au mot *Morotaï;* — Vivien de S. Martin, *Dict.*, au mot *Morotaï*.

3. Polanco, t. VI, p. 813.

4. André Lopez, *op. cit.*, p. 34.

espèce; presque autant de patois que de tribus, des indigènes tranquilles à côté de peuplades farouches, de belles et fortes races guerrières et des races abâtardies, de pacifiques agriculteurs et des coupeurs de têtes; tous fétichistes, tous tatoués, ayant, chacun selon la mode de sa tribu, les dents limées, le crâne déprimé, ou le lobe de l'oreille percé de rondelles d'or.

Xavier notera quelques traits de ces mœurs barbares, la guerre continuelle entre villages, et l'usage du poison[1]. Mais certains groupes dépassaient notablement le niveau commun de la sauvagerie. Les Tabaros, dans les forêts de l'intérieur, étaient de redoutables brigands. « Ils se font un jeu du meurtre, dira notre saint. On prétend même que, s'ils n'ont personne autre à tuer, ils s'en prennent à leurs femmes et à leurs enfants. Ils ont assassiné beaucoup de chrétiens[2]. »

D'autres insulaires, plus paisibles, ressemblaient aux Alfourous d'aujourd'hui, indolents, travaillant juste ce qu'il faut pour les besoins journaliers, aimant cependant la guerre pour le butin, pour la gloriole, mais sans cruauté. Pirates et voyageurs par goût du changement.

Très superstitieux, ils s'imaginent que l'âme des morts plane toujours au-dessus d'eux et les surveille. Ils croient à une seconde et meilleure vie, mais sans aucune idée de l'enfer. Ils se choisissent des protecteurs, ordinairement des serpents ou autres monstres, dont ils suspendent les images en bois dans leurs temples. Là aussi sont exposés leurs trophées de guerre. Ces temples sont de grandes cases ouvertes de tous côtés. Près des villages sont les cimetières. Sur des pieux fichés en terre, à trois ou quatre pieds du sol, des cercueils ouverts contiennent des cadavres qui pourrissent en plein air[3].

Politiquement, la région était contestée entre les sultans de Ternate et de Gilolo. Les Portugais y faisaient le commerce, sans y avoir d'établissement fixe. Depuis quelque temps l'Islam y avait beaucoup progressé, mais non sans résistance. Les

1. *Mon. Xav.*, p. 426.
2. *Mon. Xav.*, p. 427. Le nom des Tabaros se retrouve aujourd'hui dans celui d'un village et d'une montagne appelés *Tobaro*, ou *Toubarou*, sur le lac Talaga-Lamo (*Annales d'Extrême-Orient*, janvier 1879, p. 207. Vivien de Saint-Martin, t. VI, p. 752).
3. *Annales, loc. cit.*

Maures gâtaient leur cause par leurs violences, et ces violences provoquèrent par contre-coup l'entrée du christianisme.

C'était en 1533, douze ans avant l'arrivée de Xavier. Le bourg de Momoya était resté idolâtre avec son chef. Un jour, des pirates musulmans arrivèrent en deux *caracoras*, ravageant tout sur leur passage. Un marchand portugais, Gonzalve Veloso, qui faisait des achats dans les environs, conseilla aux indigènes de recourir à ses compatriotes de Maluco. Le mieux serait de se faire chrétiens, ils sauveraient ainsi à la fois et leur âme et leur corps. Peu après Veloso rentrait à Ternate avec une petite ambassade. Les indigènes revinrent instruits, baptisés, vêtus à la portugaise, enchantés. Le roi partit à son tour et, à son tour, reparut chez lui chrétien. Il amenait un prêtre nommé Simon Vaz. Bientôt il fallut envoyer du renfort et un autre prêtre, François Alvarez, se rendit aux îles du More. Maintenant on passait en masse à la foi chrétienne ; on brisait, on brûlait, on noyait les idoles. On purifiait les cases qui avaient servi de temples, pour en faire des églises. Une petite garnison portugaise s'établissait à Momoya pour défendre le roi contre ses ennemis musulmans. Tout cela était bien brusque. Sur le moment, les Portugais ne virent qu'une chose : un progrès de plus pour eux et pour l'Evangile [1].

L'année suivante, un orage ruina tout. Le capitan Tristan d'Ataïde avait compromis la colonie. Un acte de piraterie exercé à Mindanao, et bientôt connu partout aux environs, fit déborder les colères. Le massacre des Portugais fut résolu. Les émissaires de Tidor et de Gilolo vinrent à Momoya. Sept ou huit Européens furent tués. Le prêtre Alvarez et quelques autres, criblés de blessures, échappèrent en barque, furent poursuivis, se défendirent avec valeur, jetèrent à l'eau les ornements d'autel qu'ils avaient sauvés, pour retarder la marche de leurs ennemis en tentant leur cupidité, et parvinrent à gagner Ternate. Dans l'île de Chiâo, l'autre prêtre, Simon Vaz, fut tué [2].

Momoya échappait au Portugal. Qu'allait devenir la foi chré-

1. Do Couto, D. IV, l. VIII, ch. 13, p. 294. — Cf. Sousa, I, p. 356, etc.

2. Do Couto, D. IV, l. IX, ch. 4, p. 333. L'île de Chiâo, donnée par do Couto comme « principal de Morotay », doit être le Morotaï actuel.

tienne? Le sultan de Gilolo, nommé Catabruno, menait guerre ouverte contre l'Evangile. Partout où il y avait des baptisés, ses flottes portaient la persécution. Le chef chrétien de Momoya fut assiégé à son tour, avec quelques Portugais qu'on lui avait envoyés de Ternate. Bientôt, se voyant perdus, ces derniers s'enfuirent dans les bois où ils furent massacrés. D'autres disent qu'ils se rendirent à merci. Momoya fut pris, pillé, brûlé. Les néophytes durent apostasier. Le chef tenait encore dans sa forteresse. Il résista le plus qu'il put. Enfin, voyant que c'était fini, il crut bien faire, dans son ignorance, pour sauver l'âme des siens et les empêcher d'abjurer, de les tuer jusqu'au dernier. Fait prisonnier le lendemain, il en imposa tellement à ses ennemis par sa fierté, qu'ils le laissèrent libre (1536)[1].

La chrétienté des îles du More n'existait plus. Le successeur d'Ataïde, Galvano l'apôtre, fut sur le point de la ressusciter (1538). Vers ce temps-là, un corsaire écumait l'archipel, s'en prenait partout aux chrétiens et menaçait Ternate. Le capitan équipa une flotte, emprunta aux sultans de Tidor et de Ternate leurs caracoras de guerre et confia l'expédition à un prêtre, Fernand Vinagre. L'affaire fut menée rondement. Une fois le corsaire vaincu, le soldat missionnaire fit une croisière à travers les îles, encourageant les chrétiens et baptisant les infidèles.

Des prêtres revinrent à Momoya. Plusieurs apostats se convertirent. Mais, à leur tour, les missionnaires furent empoisonnés et, depuis ce temps, personne n'osait plus s'aventurer à prêcher la foi en ce triste pays[2].

III. — *L'apostolat dans l'île du More.*

Dès que l'on sut à Maluco les projets du *Santo Padre*, tout ce qu'il avait d'amis s'employa à le retenir. Ainsi avaient déjà fait ceux d'Amboine. Mais nous savons les raisons du saint. La peinture, exagérée peut-être, des dangers qu'il aurait à courir, n'était pas pour le faire reculer. On essaya d'un moyen plus radical. Il fut réglé avec le capitan, Jordan de Freytas, qu'on lui refu-

1. *Ibid.*, l. X, ch. 6, p. 444, 445. Sousa, p. 358, 359.
2. Do Couto (D. V, l. VI, ch. 5, p. 51) ne précise pas en quels lieux alla Vinagre; du Jarric (I, p. 671) et Lucena (III, ch. 17) disent que ce fut à Momoya.

serait l'embarcation nécessaire. Cette résolution l'attrista. Il s'en plaignit en plein sermon[1], déclarant qu'il ne craignait ni périls, ni cruautés, ni trépas. Il devait aller aux îles du More. Il n'avait d'autres ennemis que ceux qui voulaient l'arrêter. Il ne pouvait pas se refuser à ce qu'il savait être du service de Dieu. A défaut de barque, il se jetterait à la mer et nagerait devant lui. Le protestant Valentijn, recueillant, un siècle après, les traditions locales, affirme qu'il ajouta les actes aux paroles, s'en alla au port et monta dans la première barque qu'il trouva[2]. Il fallut bien céder. On ne pouvait plus, sans pécher, s'opposer aux vues de la Providence. Mais, l'exemple devenant contagieux, et aussi dans le but de le protéger, plusieurs voulurent le suivre. D'autres, toujours inquiets, lui offrirent des contrepoisons : les marchands n'allaient point se hasarder, sans cela, parmi ces barbares. Mais, comme à Amboine, il refusa. En fait de contrepoisons, disait-il, Dieu lui suffisait.

Une caracora fut donc mise à sa disposition, et, suivi de quelques amis, il partit. On raconte que, au cours de ce petit voyage, tout à coup il poussa un grand cri, se leva et, déchirant d'indignation sa soutane, il dit : « Ah ! Jésus ! ces hommes que l'on tue ! » Peu après on abordait et l'on apprit que des Portugais venaient d'être massacrés non loin de là[3].

De son apostolat, Xavier ne nous a parlé qu'en termes généraux. Il visita dit-il, tous les lieux où il y avait des chrétiens[4], mais il ne détaille ni son itinéraire, ni ses méthodes. D'après d'anciens biographes[5], sa caracora le conduisit le long des côtes. Parfois, à la vue des Européens qui débarquaient, les indigènes fuyaient dans la forêt. Simple instinct farouche, ou crainte de représailles ? Lui, allait droit au village, et, comme à

1. Valignano, p. 74. Cf. Tursellini, l. III, ch. 2, etc.

2. F. Valentijn, *Oud en Nieuw Oost Indien*, Dordrecht et Amsterdam, 1724-26, t. I, p. 341.

3. *Process. 1556*, Goa, n. 16 ; — Valignano (p. 79) met ce fait au moment où Xavier revenait de Ternate à Amboine (*item* Lucena, IV, ch. 15 ; du Jarric, I, p. 172). En 1616 (*Process. 1616*, n. 88) le vicaire général D. Fr. de Angelis raconte un fait semblable qui se serait passé au retour des Moluques, avant d'aborder à Malacca.

La *loba*, ou soutane, que portait Xavier, à en juger par le dessin à la plume conservé dans le mss. de Godinho de Eredia, était une sorte de fourreau fendu seulement dans le haut pour laisser passer la tête. En l'ouvrant violemment on risquait de la déchirer.

4. *Mon. Xav.*, p. 426.

5. Lucena, l. IV, ch. 9 ; — du Jarric, I, p. 162 ; — Sousa, I, p. 378, etc.

Amboine, marchait entre les cases, chantant en malais la doctrine chrétienne. Alors, les uns après les autres, les sauvages revenaient, écoutaient,et la mission commençait. Parfois ils se souvenaient mieux du temps où ils vivaient en chrétiens : la foule attendait sur la grève, et le prêtre débarquait aux cris de : « Voilà le saint Père ! »

Dans sa prédication, il se trouvait aidé par le spectacle qu'il avait sous les yeux; les volcans aux cimes toujours fumantes, les émanations sulfuriques, les villages ensevelis sous les cendres, les grèves de sable noir, les sources de boue, tout lui rappelait l'enfer et servait à dépeindre la justice de Dieu. Les indigènes croyaient que les secousses et les éruptions étaient causées par les âmes des morts, cachées sous la terre, et ils frappaient le sol à grands coups de bâton, pour les faire taire[1]. Mais, « quand ils me demandaient, disait Xavier, d'où vient tout cela, je leur disais : de l'enfer où brûlent tous ceux qui adorent les idoles[2] ».

Au dire des voyageurs, c'est pure chimère que d'essayer d'attirer au christianisme des brutes comme les Papous de Nouvelle-Guinée, ou les Alfourous des Moluques. Ils sont trop enchaînés à leurs traditions, ne sentent aucun besoin de changer de culte, ne comprennent rien à ce qu'on leur enseigne; et l'on apporte en preuve la stérilité de l'apostolat protestant dans ces régions[3]. Celui de saint François Xavier et de ses disciples est une preuve du contraire. Il avait confiance dans la grâce, et savait que Jésus-Christ est mort pour les sauvages les plus abrutis comme pour les civilisés. « Il chercha donc à apprivoiser ceux qu'il avait devant lui, dit Valignano; et bien que ce fût une population obtuse et brutale, rien ne rebuta ni son courage, ni l'espoir qu'il avait de leur être utile. Au contraire, en dépit de l'expérience qu'il pouvait se faire de leur incapacité, son espoir s'accrut d'autant... Il croyait fermement que la semence de la parole divine, qui tombait sur une terre jusque là stérile, était assez puissante pour germer et donner son fruit au temps marqué, et qu'il moissonnerait par la main de ses fils, comme, de fait, cela arriva

1. Polanco, t. VI, p. 814.
2. *Mon. Xav.*, p. 428.
3. *Annales d'Extrême-Orient*, *loc. cit.*

dans la suite. Bref, il travailla tant, se dévoua si bien à ces insulaires que, peu à peu, il les domestiqua, fit beaucoup de chrétiens, les secourut et les instruisit[1].»

Pour lui, à son habitude, il est, dans ses lettres, fort sobre de détails sur le résultat de ses labeurs : « J'ai baptisé beaucoup d'enfants; mon séjour a été d'un mois. J'ai visité tous les lieux où il y avait des chrétiens; je les ai consolés et ils m'ont consolé[2]. » Rien de plus. On croirait, à le lire, qu'il ne s'est occupé que de ramener les renégats. C'était un gros travail déjà, et plus difficile peut-être que de convertir de simples infidèles. Mais n'y eut-il pas d'autres conquêtes jusque chez les idolâtres? Valignano, dont le témoignage est toujours fort mesuré, assure que les conversions furent nombreuses ; il ne donne aucun chiffre. Il ajoute seulement : « Le Père demeura trop peu de temps pour faire à ces barbares tout le bien qu'il eût voulu. Mais l'œuvre fut assez bien commencée pour qu'il n'y eût plus qu'à suivre ses traces[3]. »

Déjà celui qui bientôt va prendre la succession et recueillir la moisson par lui semée, le Père Jean de Beira, s'apprête à quitter les Indes. En moins de sept ans, les îles du More se transformeront. De nombreuses chrétientés s'échelonneront le long des côtes et dans les îles. Lorsque, en 1553, un an après la mort du Père François, une violente persécution sévira dans les Moluques, quand tous les rois du pays, ceux de Gilolo, de Ternate, de Tidor, de Batjan, se ligueront contre le christianisme, il y aura des apostasies, mais l'Eglise ajoutera plus d'un nom à son martyrologe. Les prêtres ne seront pas seuls à mourir pour la foi. Est-ce là ce que prévoyait le saint quand il voulait appeler ces terres les « îles de l'Espérance en Dieu[4] » ? En 1556, le Père Polanco enregistrait dans sa chronique les chiffres suivants envoyés par les missionnaires : 47 chrétientés dont plusieurs comptent près de 700 familles; 3.000 familles à Tolo. Il y en aurait beaucoup plus sans les persécutions[5]. Un peu plus

1. Valignano, p. 76.
2. *Mon. Xav.*, p. 426.
3. P. 76.
4. P. 427.
5. Polanco, t. VI, p. 813. Le chiffre global de 20.000 chrétiens, donné à cet endroit, semble inférieur à la réalité. 700 familles à 4 membres chacune donneraient déjà 28.000 âmes. D'après le Père de Guzman (p. 110), lorsque, en 1556, le Père Jeande Beira quitta les Moluques, il laissa dans les îles du More 36 *poblationes* chrétiennes dont quelques unes avaient 800 *casas*.

tard, 1569, le Père Antonio Marta pourra déclarer que cette chrétienté des îles du More est la plus florissante et la plus fervente des Moluques. Les îles de Morotay et de Riéou étaient complètement chrétiennes. En tout, près de 80.000 baptisés[1].

La gloire d'un pareil succès ne doit pas revenir à François tout seul. Les disciples furent dignes du maître. Il est vrai qu'après la mort du saint, se produisit un travail de simplification légendaire : on ne vit que le maître, et les disciples furent oubliés. A son travail personnel, on attribua ce qui était le fruit combiné de leurs efforts et de ses mérites[2].

Mais ces mérites étaient immenses; car jamais peut-être il n'eut plus à souffrir qu'aux îles du More. Le pays était âpre, montueux, difficile. « On ne sait, disait-il dans une lettre, ce que c'est que le pain et le vin; pas de viande, pas de troupeaux, à peine quelques porcs. » En bien des endroits, pas d'eau potable. Il y a bien des sangliers dans la forêt, et du riz en abondance. Certains palmiers fournissent un breuvage et une espèce de farine[3]. « Mais ce serait un régal ici, pour nos malades, écrira plus tard un missionnaire, que d'avoir un peu de vrai pain de froment[4]. » C'était aux Pères des Indes à fournir du nécessaire leurs confrères du lointain archipel[5].

François n'avait pas l'habitude de dissimuler aux élus de l'apostolat les réalités crucifiantes de leur vocation. Aux îles du More, il leur fallait donc s'attendre à une vie d'extrême dénuement. Il leur a parlé aussi des périls sans nombre, naufrages, famines, persécutions, poison et le reste. Il n'a pas dit ce

1. Sousa, t. II, p. 306. Du Jarric (t. I, p. 697) assure que la conquête hollandaise unie aux persécutions musulmanes fit disparaître plus de 60.000 chrétiens. En 1644, il en restait un peu plus de 3.000.

2. De là vient sans doute qu'on lui a prêté un voyage à Mindanao dont il n'est pas question dans ses lettres. Mindanao n'aurait même été qu'une partie de *Islas de Moro*. Il a été répondu à cette théorie par le P. Pio Pi, S. J., dans sa *Disertacion sobre la venida de San Francisco Javier à Filipinas*, Manille, 1909. Il est vrai que la bulle de canonisation cite les Mindanaais parmi les peuples évangélisés par Xavier. Rien n'empêche qu'il n'ait converti des habitants de cette île, sans sortir des Moluques.

3. *Mon. Xav.*, p. 462. Le palmier *sagou*, dont la moelle fournit la fécule alimentaire connue sous le nom de *sagou perlé*. Le sanglier abonde dans l'île, et, aujourd'hui, les indigènes font commerce de sa chair séchée au soleil (Vivien de S.-Martin, t. II, p. 476). — A ces ressources il faut ajouter, d'après d'autres missionnaires (Polanco, VI, p. 812), les poules qu'on ne tuait jamais, mais qu'on réservait pour les œufs, les œufs des tortues de mer, et le lait des phoques.

4. Polanco, V, p. 709.

5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 86.

qu'en ce genre, il eut personnellement à souffrir. Il ne raconte pas ses courses sur mer dans les minuscules pirogues des indigènes[1]. On assure qu'il fit trois fois naufrage, et passa deux ou trois jours sur une épave, au gré des vagues[2]. A chaque instant, dans l'histoire de ses successeurs, on parle de barques renversées, de bagages perdus, de missionnaires jetés à la côte, nus, mourant de faim et de fièvre[3]. Il glisse sur les tentatives d'assassinat. Il ne dit rien de l'hostilité continue qu'il rencontra de la part des musulmans. Ce n'est pas lui qui nous apprend comment une fois, poursuivi par les Mores, qui en voulaient à sa vie, il dut se cacher plusieurs jours dans les broussailles.

Au milieu de ces luttes et de ces labeurs, que devenait l'âme du saint? Ecoutons ses confidences :

« Ce que je vous en dis est pour vous montrer comment ces îles abondent en consolations spirituelles. Tous ces périls, tous ces labeurs, si on les accepte volontiers pour Dieu, sont des trésors féconds en joies spirituelles. Ces îles sont telles qu'en peu d'années, à force de pleurer de joie, on y perdrait la vue du corps. Je n'ai pas souvenance d'avoir été plus heureux ailleurs et plus continuellement. Je ne sentais plus ce qui peine le corps. Et cependant j'allais sans cesse à travers des îles entourées d'ennemis, peuplées d'amis peu sûrs, sur une terre sans remèdes contre les infirmités corporelles, sans rien de ce qui peut conserver ou protéger la vie. Ces îles, on les appellerait bien mieux *îles de l'espoir en Dieu*, qu'îles du More[4]. »

François n'était pas au bout de sa carrière. A peine s'il avait quarante ans. Mais, dans les années qui lui restent, partout où

1. Polanco, t. XI, p. 812.

2. P. de Quadros, *Sel. Ind. Ep.*, p. 187. — Texeira, dans ses observations sur l'ouvrage de Ribadeneira, note que, de son temps, ce détail était inconnu dans l'Inde, mais qu'il n'a rien d'invraisemblable.

3. Polanco, t. II, p. 759; — Bartoli, l. VI, n. 8, etc.

On raconta que Dieu était miraculeusement venu à son secours. « Des gens qui arrivaient de Maluco m'ont dit, rapporte un gentilhomme de Cochin, François Lopez d'Almeida, qu'un jour il prêchait près d'un cours d'eau très large et très profond. Les indigènes se mirent à lui lancer des pierres. Sa vie était en danger. Or il y avait sur la rive une grosse et large poutre fixée au sol. Il la prit, l'arracha sans effort, monta dessus et se trouva transporté à l'autre bord (*Process. 1556*, Cochin, n. 96).

4. *Mon. Xav.*, p. 427.

il ira, il gardera le souvenir des trois mois passés là, parmi les sauvages, en réalité seul avec Dieu, et le cœur débordant de joie. Plus tard on écrira des Indes : « Le souvenir de son séjour aux Moluques lui demeura comme celui du temps le plus heureux de sa vie ; parce que, disait-il, jamais il n'avait été plus dénué de tout secours humain[1]. » — « Ne me délivrez pas des tribulations, disait-il à Dieu, à moins que ce ne soit pour m'en envoyer de plus grandes à souffrir par amour pour vous. » C'est que, là, rien ne le détournait de la pensée de Dieu. Sa prière était ininterrompue. L'apostolat de toutes les heures ne l'empêchait pas de prier sans cesse. Une partie de la nuit, on le voyait dehors, les yeux levés et pleins de larmes, devant le ciel étoilé[2].

Les mois d'octobre, de novembre et de décembre s'étaient écoulés dans ces labeurs et ces consolations. Le but que le saint s'était proposé en visitant les Moluques était atteint. D'une part il avait ramené au christianisme les néophytes apostats et converti beaucoup d'infidèles. D'autre part, il avait maintenant parcouru toutes les stations un peu importantes des Portugais dans l'Extrême-Orient ; il en connaissait la situation morale et religieuse. Il y avait constaté de grands et pressants besoins. Il y avait porté remède en partie. Il avait visité quelques-unes des terres d'infidèles où il y avait espoir de recueillir quelque fruit. Il s'était fait son expérience de leurs ressources religieuses et matérielles; il savait ce qu'il était en droit d'exiger des missionnaires qu'il y enverrait. Il avait, par sa sainteté et ses exemples d'héroïsme, par les miracles semés sur sa route, jeté des germes qui n'avaient plus qu'à être cultivés. Il résolut de rentrer à Goa pour répartir, entre toutes ces colonies, les Pères qui devaient être arrivés d'Europe pendant son absence.

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 186. — Valignano, p. 76.

2. Sousa, *Oriente conquistado*, p. 633. — Presque tous les historiens, et la bulle de canonisation elle-même, rapportent à cette date ce qu'on appelle la « victoire miraculeuse de Tolo ». Nous dirons, en son lieu, pourquoi le fait nous semble devoir être reporté quelques années plus tard.

IV. — *Second séjour à Ternate* (janvier-avril 1547).

Vers la fin de décembre 1546 ou dans les premiers jours de 1547, François reprenait la route de Ternate. Il voulait de là gagner immédiatement Amboine et attendre, en s'y occupant des chrétiens, le navire qui devait le reconduire à Malacca. Mais sa popularité chez les Ternatins n'avait fait que grandir. Ils l'avaient vu s'éloigner avec trop de regrets, ils avaient appris sur lui trop de merveilles, pour ne pas chercher à le retenir. Déjà il gagnait le bateau qui devait l'emmener, quand il se vit entouré de tout ce qu'il avait d'amis, le capitan, les confrères de la Miséricorde, les résidents portugais, le suppliant de rester. On lui promit de le conduire en barque jusqu'à Amboine, à temps pour y prendre le navire de Malacca. Il ne put résister à tant d'instances et resta trois mois encore [1].

De graves changements avaient eu lieu dans la colonie pendant son absence. Jordan de Freytas, sur qui Xavier avait compté pour promouvoir le christianisme chez les Amboïnois, lorsque, sorti de charge, il irait prendre possession de leur île, n'était plus là. Il avait vu tout à coup arriver son remplaçant, don Bernardin de Sousa, qui ramenait triomphant celui que lui-même, un an plus tôt, expédiait à Goa comme un accusé, le sultan Aério. Que s'était-il passé? Arrivé aux Indes en janvier ou février 1546, Aério avait trouvé, dans le gouverneur Jean de Castro, un incorruptible justicier. Il fut déclaré innocent et confirmé dans son titre de sultan, mais il reconnut pour suzerain le roi de Portugal. Aussitôt il reprit le chemin des Moluques et ce fut au tour de Jordan de Freytas d'aller aux Indes se justifier [2]. Sa protégée, dona Isabelle, la régente, dut céder la place à celui qu'elle tenait pour intrus. L'épreuve recommençait pour elle. Cette fois du moins elle était armée de toute la force que donne le baptême. Elle vécut à l'écart, toujours honorée des

1. Valignano, p. 77.

2. Do Couto, D. VI, l. I, ch. 4 (p. 22, 24); l. VII, ch. 6 (p. 107). Aério fut justifié, parce que, en somme, Freytas ne s'en était débarrassé que pour rendre possible le gouvernement de Tabarija. A son tour, Freytas fut renvoyé aux Moluques absous, pour y achever son temps de gouvernement, parce qu'il n'avait guère pu faire autrement qu'il n'avait fait. Plus tard il fit prendre possession de son fief d'Amboine (D. VII, l. X, ch. 13, p. 513).

indigènes, entourée d'un luxe vraiment royal pour le pays, mais étroitement surveillée par le jaloux Aério. Xavier la visita ; il lui inspira de hautes pensées sur le royaume de Dieu ; il l'instruisit, et, peu à peu, cette princesse, qui n'avait plus rien à attendre de la terre, tourna ses désirs vers le ciel. Très supérieure par le caractère et l'intelligence aux femmes de son pays, elle comprit les leçons de piété qu'il lui donnait. Sous la direction du saint, elle devint humble, modeste, résignée, charitable, bien plus estimée de tous, chrétiens et Mores, qu'au temps de sa puissance. La persécution ne lui manqua pas. Aério en vint à confisquer ses biens et la reine fut réduite à la pauvreté. Rien ne l'ébranla[1].

Il y eut d'autres conversions dans la famille royale : un *caciz* ou docteur musulman, parent du roi[2], et deux de ses demi-sœurs. Leurs deux mères, qui jadis, comme dona Isabelle, avaient fait partie du harem de Boléife, en eussent fait autant, sans la crainte d'être, elles aussi, privées de leurs biens[3].

Xavier aurait voulu convertir le sultan lui-même. Il affectait le plus grand dévouement pour les Portugais, se vantait d'être leur vassal, ne disait jamais que le « roi du Portugal, mon maître ». En somme on l'avait bien traité à Goa ; s'il avait eu à souffrir des étrangers, c'est aux étrangers qu'il devait sa couronne. Le missionnaire eut bientôt chez lui ses entrées libres. « Le roi, écrivait-il, me montrait beaucoup d'amitié, à rendre jaloux les courtisans,... mes visites lui faisaient plaisir. » Et il essayait de le raisonner. Aério se dérobait. « Chrétiens et Mores, disait-il, adorent le même Dieu ; un jour la fusion se fera entre eux. » Il offrait au christianisme un de ses nombreux fils, promettant de lui donner en apanage les îles du More. Il en avait écrit à Goa et l'on attendait la réponse du gouverneur. Personnellement, tenait-il beaucoup à l'islam ? Xavier ne le croyait pas. « Du mahométisme il n'a guère que d'avoir été circoncis dans son enfance, et d'avoir, devenu grand, pris une centaine de femmes principales, sans parler des autres. » Ce qui l'arrêtait c'était

1. Polanco, t. VI, p. 811 ; — Lucena, l. IV, ch. 6, p. 252 ; — Sousa, t. I, p. 379 ; — Bartoli, l. II, n. 10.
2. Sousa, I, p. 380.
3. Polanco, VI, p. 811.

donc, « non sa piété envers Mahomet, mais les vices de la chair». Et Xavier ne désespérait pas absolument. Aério ne lui paraissait pas avoir dit son dernier mot[1]. Au fond, le sultan gardait ses rancunes. Il ne fut jamais pour les Portugais qu'un faux ami, faisant presque le chrétien avec les chrétiens, mais musulman avec les musulmans, jusqu'à persécuter, hors de Ternate, ses sujets baptisés.

François avait repris sa vie de prédications et de confessions. Une catégorie spéciale d'abandonnés attira son zèle : les femmes indigènes mariées à des Portugais, mais qui souvent n'avaient de chrétien que leur inscription sur les registres paroissiaux. « Il leur consacra, à elles et aux enfants des Portugais, deux sermons, le mercredi et le vendredi, sur la doctrine chrétienne. Pour se mieux faire entendre, il parlait moitié portugais, moitié nègre (*sic*) s'aidant même, pour plus de clarté, d'expressions malaises. Après quoi, il leur posait diverses questions, les faisait répéter, tant et si bien, dit Valignano, que, d'ignorantes et bornées qu'elles étaient, il en fit des chrétiennes. » Lucena ajoute que l'on put bientôt juger du résultat au nombre des communions pascales[2].

En même temps il cherchait à perfectionner son enseignement. Le très sommaire exposé du dogme qui pouvait suffire aux pauvres gens du cap Comorin, était trop élémentaire pour des Orientaux plus raffinés, comme les Malais de Ternate. A ceux-là, hier musulmans, sachant lire et écrire, en butte aux objections des docteurs de l'islam, il fallait un exposé plus complet de la foi chrétienne. Il rédigea donc un nouveau catéchisme[3].

C'est comme un canevas d'instructions qu'on saura par cœur et que les prêtres ou les catéchistes devront commenter. On y trouve un écho des prédications du saint et de ses luttes contre les vices. Ceci par exemple :

« Le premier homme que Dieu créa fut Adam, la première femme, Eve. Quand Dieu eut créé Adam et Eve dans le paradis

1. *Mon. Xav.*, p. 480, 481.
2. Valignano, p. 78; Lucena, l. IV, ch.12.
3. *Mon. Xav.*, p. 831.

terrestre, il les bénit et les maria; il leur ordonna d'avoir des enfants et de peupler la terre. D'Adam et d'Eve sont venues toutes les nations du monde. Et puisque Dieu n'a donné à Adam qu'une femme, il est clair qu'ils désobéissent à Dieu les Mores, les gentils et les mauvais chrétiens qui en gardent plusieurs. Et il est également vrai que les concubinaires désobéissent à Dieu, puisque Dieu commença par marier Adam et Eve avant de leur dire : « Croissez et multipliez-vous, ayez des fils de bénédiction. »

« Et ceux qui adorent les pagodes, comme font les infidèles, ceux qui croient dans les fétiches, les sorts, les devins, pèchent grandement contre Dieu, car ils adorent le diable et croient en lui; ils le prennent pour maître, ils abandonnent le Dieu qui les a créés, qui leur a donné l'âme, et la vie, et le corps, et tout ce qu'ils ont; ils perdent, les misérables, par leur idolâtrie, le ciel qui est le vrai séjour des âmes et la gloire du Paradis pour laquelle ils ont été créés.

« Mais les chrétiens véritables, loyaux à leur Dieu et Seigneur, croient en Dieu, leur Seigneur. Ils l'adorent de volonté et de cœur, lui, vrai Créateur des cieux et de la terre; cela, ils le montrent quand ils vont aux églises et devant les saintes images, lesquelles nous rappellent les saints, aujourd'hui avec Dieu dans la gloire du Paradis.

« Alors les chrétiens, quand ils sont dans l'église, s'agenouillent, lèvent les mains vers le ciel, où est le Seigneur Dieu, tout leur bien et toute leur consolation, et ils confessent ce qu'a dit saint Pierre : « *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créa-* « *teur du ciel et de la terre*[1]. »

On voit quel est le procédé du saint catéchiste. Il passe en revue les douze articles du *Credo;* il les commente sobrement, en tire les conclusions pratiques pour son genre particulier d'auditoire et termine par une allusion à l'apôtre auquel les traditions du temps attribuaient cette partie du symbole.

Les protestants accusent Xavier de n'avoir appris à ses néophytes que les dévotions catholiques, d'avoir réduit la religion à des pratiques extérieures, de n'avoir rien dit par exemple sur

1. *Mon. Xav.*, p. 831.

l'action de Dieu dans les âmes[1]. Il y a pourtant matière à utiles développements dans cette phrase de son canevas, par exemple : « Tout bon chrétien est tenu de croire fermement et sans hésitation au Saint-Esprit, (d'obéir) à ses saintes inspirations qui nous défendent de faire le mal, inclinent nos cœurs à garder les dix commandements de Dieu et ceux de la Sainte Mère l'Eglise universelle et à nous donner aux œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles... Nous croyons, nous, les vrais chrétiens, que les bonnes œuvres et mérites de Jésus-Christ se communiquent et profitent à tous les chrétiens en état de grâce. Dans le corps matériel, les œuvres d'un membre profitent à tout le corps ; ainsi du corps spirituel qui est l'Eglise. De même que de la tête descend aux autres membres la vie qui les soutient, de même du Christ Notre-Seigneur, Fils unique de Dieu, tête de tous les vrais fidèles, se communique la vie spirituelle par le canal des sept sacrements, etc[2]. » Evidemment ceux qui reprochent à saint François Xavier, de ne rien dire à ses néophytes qui « relève l'honneur du Christ et l'action du Saint-Esprit », n'ont point lu son opuscule sur le symbole.

Dans la pensée de l'auteur, il y avait là une sorte de catéchisme de persévérance. On l'abordait lorsque, longtemps répétées, patiemment commentées, les prières étaient entrées dans la mémoire. Tous les jours, le catéchiste devait expliquer quelques mots du texte. Il y en avait à peu près pour un an, et le Père comptait qu'arrivés au terme, les néophytes sauraient assez bien leur religion pour détester l'idolâtrie, les fictions mensongères sur les faux dieux, et les sorcelleries[3]. Traduites en malais, ces leçons étaient un commencement de littérature chrétienne indigène qu'on pouvait opposer aux chants et aux légendes païennes.

Aussi le catéchisme du Père Maître François, fut bientôt connu dans toutes les îles. On en fit des copies, il courut de main en main. Après la mort du saint, dans les endroits qui manquaient de prêtres, on le lisait en public les jours de fête ; les

1. « Il est triste de ne trouver dans ses lettres, à côté de nobles pensées religieuses, rien qui relève l'honneur du Christ et l'action du Saint-Esprit. Partout la Vierge et les saints présentés d'une façon idolâtrique. » H. Venn, p. 37, 39.

2. P. 841, 842.

3. P. 432.

plus intelligents de la communauté l'expliquaient aux autres; les enfants le savaient par cœur, ils le chantaient jour et nuit, partout[1].

Le moment de partir était arrivé.

« J'aurais voulu, dit Xavier, éviter les pleurs et les lamentations de mes amis, hommes et femmes. Je m'embarquai donc au milieu de la nuit. Vaine précaution, je ne pus échapper aux adieux[2]. »

Une foule immense était sur le port et, quand il fallut se quitter, un grand gémissement s'éleva. Tous eussent voulu recevoir le baiser de l'apôtre. Lui, les embrassait, consolait, encourageait. Il promettait la prompte arrivée de nouveaux missionnaires. Il leur avait écrit d'Amboine ; ils pourraient se consoler avec eux. Les esclaves et les enfants pleuraient tout haut[3].

« Cette démonstration, continue Xavier, eut son utilité. Je compris que mon éloignement pouvait faire du tort à l'âme de mes fils et filles selon l'esprit. » Il demanda donc que l'on voulût bien ne pas attendre la venue des Pères pour reprendre les usages introduits par lui. Mieux valait les empêcher de tomber en désuétude. Déjà il avait réglé que, tout comme lorsqu'il était là, le soir, la nuit venue, un homme en costume de confrère de la Miséricorde irait, une lanterne dans une main et une cloche dans l'autre, par les rues et les places. Il s'arrêterait par intervalles et crierait : « Priez pour les âmes du Purgatoire et pour ceux qui s'obstinent dans le péché mortel ! » Les bons, disait-il, trouvent là une impression pieuse et un encouragement à persévérer; les autres, un principe de crainte salutaire. »

Maintenant, au moment de s'éloigner, un pied déjà dans la barque qui va l'emporter, il obtient d'un prêtre de ses amis la promesse que l'on continuera les prédications. Ce prêtre emploiera, à son exemple, deux heures par jour à catéchiser les néophytes. Une fois la semaine, il prêchera aux femmes des Portugais sur le *Credo*, la confession, la communion[4].

1. Du Jarric, I, p. 168 ; — Bartoli, l. III, n. 14. — Ce catéchisme fut imprimé à Goa en 1556. Lettre du patriarche Nunez, 6 novembre 1556 (Beccari, *Rerum Aethiopicarum scriptores*, t. X, p. 64).
2. *Mon. Xav.*, p. 429.
3. Valignano, p. 78, 80.
4. *Mon. Xav.*, p. 429.

Ces dernières dispositions prises, Xavier pouvait s'éloigner avec confiance. Son œuvre, lui absent, ne périrait pas. Ajoutons que, en prévision d'un avenir plus éloigné, il emmenait avec lui une vingtaine de jeunes Moluquois à destination du séminaire de Goa[1]. Il ne pouvait pas ne pas voir que son passage à Ternate avait été fructueux : « Grâces à Dieu, disait-il, un grand bien s'est opéré chez les Portugais, chez leurs femmes et leurs enfants, et chez les indigènes[2]. » Le témoignage est modeste. Valignano l'accentue et le précise. De tant de pécheurs avérés qu'il y avait trouvés neuf mois auparavant, deux seulement s'obstinèrent à vivre dans le désordre. Rien n'y fit, ni les prières ni les menaces. Xavier ne les abandonna pas cependant. Plus tard, écrivant à un ami de Ternate, il lui recommandait ces deux chers prodigues : « Dites-leur bien que, rien que pour les gagner à Jésus-Christ, je ferais le voyage des Moluques et que je ne cesse de prier pour eux[3]. »

Le saint partit un peu après la fête de Pâques, qui, cette année-là, 1547, tombait le 10 avril. Lui disparu, pendant plusieurs jours, on ne parla dans Maluco que du *Santo Padre* que l'on ne devait plus revoir. « Toutes les fois, raconte Valignano, que l'occasion se présentait de prononcer son nom, hommes et femmes en pleuraient, si doux était le souvenir qu'il laissait derrière lui[4]. »

1. *Process. 1556*, Goa, n. 2.
2. *Mon. Xav.*, p. 429.
3. P. 78.
4. P. 80.

CHAPITRE IV

RETOUR AUX INDES
(Mai 1547-janvier 1548)

I. — *Escale à Amboine* (avril-mai 1547).

François passa quinze ou vingt jours à Amboine. Il retrouvait Jean de Eyro, qui, depuis neuf mois, y remplissait son office de catéchiste.

Ses premiers soins furent donnés aux Portugais : « J'étais de passage à Amboine quand le Père y vint aussi, racontait Gaspar Lopez, en 1556. Il se construisit aussitôt une case où il administrait les sacrements. Il y avait trois navires dans le port; il amena passagers et marins à se confesser et à communier. Tout son temps était pour les malades; il ne les quittait pas et l'un d'eux, qu'il avait assisté, étant mort, j'ai entendu le Père qui disait, comme en pleurant : « Dieu soit béni, je suis venu à temps pour sauver cette âme[1]. » — « J'avais été à Maluco, disait de son côté Odoard de Miranda et j'y avais trouvé ledit François Xavier, prêchant, administrant les sacrements et convertissant les infidèles. Je le retrouvai à Amboine où j'étais allé passer l'hiver; il prêchait encore, confessait, convertissait. Il gagna ainsi au Christ une musulmane qu'il maria à l'un de mes domestiques. Il avait bâti une chapelle où il faisait les offices[2]. »

Puis il s'occupa des indigènes, visita une dernière fois les villages, forma des enfants au métier de catéchistes[3], éleva dans les sept chrétientés des chapelles et de grandes croix, signe extérieur de la conversion du pays. Cent ans plus tard, le pro-

1. *Process. 1556*, Goa, n. 1.
2. *Ibid.*, Baçaim, n. 1.
3. *Ibid.*, Goa, n. 22.

testant Valentijn les trouvait encore debout[1]. Plusieurs furent célèbres dans l'histoire religieuse d'Amboine et passaient pour miraculeuses[2]. D'autres eurent leurs martyrs.

De violentes persécutions sévirent dans les Moluques du Sud, une quinzaine d'années après le passage du saint, suite des conflits entre le sultan Aério et ses tuteurs, les Portugais. Le parti musulman cherchait à enlever Amboine au Portugal. En même temps, les pirates javanais ravageaient les côtes et détruisaient les villages chrétiens. Il y eut des apostasies : malheur inévitable, et que François avait prédit. Un témoin au procès de 1616 déposait : « Etant capitan de la forteresse d'Amboine, j'ouïs dire à un nommé Pierre de Alao, qui avait connu le Père François, que, lui présent, le saint avait ainsi parlé : « Ces trois endroits, — il les nommait, — près de la forteresse, ne persévéreront pas. Il n'y aura jamais là que de mauvais chrétiens. Aussi, quand il partit d'Amboine, étant en vue de ces villages, il secoua sa chaussure en disant : « La poussière même de ce pays, je ne veux pas l'emporter. » De fait, ces trois villages sont devenus rebelles à Dieu et au Portugal; et aujourd'hui il y a dans le pays un dicton populaire : « Les gens d'Aroda sont mauvais pour accomplir la prophétie du saint Père François[3]. » Mais d'autres persévérèrent.

Le plus ferme soutien des néophytes fut un insulaire que Xavier avait déjà trouvé baptisé sous le nom de Manuel, et qui lui avait servi de guide à travers les montagnes. Le saint en avait profité pour l'instruire à fond, et en faire le catéchiste attitré de ses compatriotes. Or, l'observation est du Père du Jarric, « entre autres grâces que Dieu avoit eslargi à son serviteur, l'on a remarqué ceste ci particulièrement, qu'il laissoit les vertus si enracinées en l'âme de ceux qu'il entendoit de confession ordinairement, ou avec lesquels il traitoit plus familièrement, que jaçoit qu'ils vinssent quelquesfois à s'oublier de leur devoir, comme nous sommes tous hommes, si est-ce qu'il leur demeuroit toujours engravé au plus profond du cœur, aux uns un grand desdain et horreur de tout péché, aux aultres un merveil-

1. Valentijn, I, p. 203.
2. Lucena, l. IV, ch. 15, p. 288.
3. Barradas, *Extraits*, f° 13 (cité dans Cros, II, p. 409).

leux courage pour surmonter les difficultez qui se présentent au chemin de la vertu; à plusieurs une crainte de Dieu et de ses jugements : et presque en tous une lumière intérieure et particulière souvenance de ce qu'ils lui avaient ouy dire : par laquelle ils se sentoient grandement esmeus et incitez à la vertu[1]. »

Tel était Manuel d'Ative[2]. Le Père Pierre Mascarenhas, qui le vit à l'œuvre, écrivait en 1562 : « Le tyran avait fait cerner, sur une montagne où ils s'étaient réfugiés, tous les habitants du bourg de Luilao. On les pressait de se soumettre au roi de Ternate et d'abandonner la religion chrétienne, puisque, déjà, il n'y avait plus de Portugais pour les défendre. Ils répondirent : « Tant que Manuel vivra, nous nous défendrons, nous et notre foi. Essayez donc de le vaincre, lui. » On essaya, et il répliquait : « Je suis un pauvre Amboïnois de la forêt; je ne sais ce que c'est qu'être chrétien, ni ce que c'est que Dieu. Mais je sais une chose, que je tiens du Père Maître François, c'est qu'il est bon de mourir pour Jésus-Christ. Aux paroles et à la doctrine du *Santo Padre*, je dois de n'être pas musulman. Sans elles, je serais tombé comme les autres. Mais elles ont si bien pris possession de mon cœur qu'elles ne m'ont jamais laissé gauchir vers une autre loi, ou une autre foi que celle de mon Seigneur Jésus-Christ[3]. »

« Le pire ennemi de Manuel était son beau-frère, appelé Antoine, qui avait cherché, bien des fois, à lui donner la mort. Un jour, payés par lui, deux scélérats portugais avaient déjà dirigé vers la tête de Manuel le canon de leurs armes. Manuel leur demanda un instant, et, enlaçant des deux bras une croix qui se trouvait là plantée, il dit : « Le Père Maître François nous « disait qu'un chrétien doit mourir sur la croix; faites feu main- « tenant ! » La scélératesse des assassins fut vaincue et, par respect pour la majesté de la Sainte Croix et le nom de son serviteur, ils abaissèrent leurs arquebuses. Manuel aida puissamment de son épée, de sa bourse et de sa parole, au relèvement des Portugais à Amboine[4]. »

1. Du Jarric, I, p. 644.
2. *Ative*, *Hative*, *Hitoe*, partie nord d'Amboine.
3. D'après le texte portugais du P. de Sousa, I, p. 458.
4. S. Gonzalvez, cité dans Cros, I, p. 351.

En 1562, une flotte portugaise vint reprendre l'île et ramener des missionnaires[1]. Les ruines furent relevées, puis les épreuves recommencèrent. Les Javanais avaient reparu. Treize grandes jonques croisaient dans l'archipel, jetant la terreur sur les côtes. Dix ou douze centres chrétiens furent détruits. Beaucoup de néophytes moururent dans les supplices[2]. Les barbares en voulaient spécialement aux croix. Les fidèles d'un village avaient enfoui la leur avec tous leurs trésors. Les Javanais l'exigeaient, criaient, tempêtaient pour l'avoir. Les chrétiens résistèrent, et six cents d'entre eux furent torturés, brûlés vifs, déchiquetés membre à membre, mais la croix fut sauvée (1565)[3]. Dans la même persécution mourut pour la foi ce roitelet de Ulate que François avait baptisé. « J'aime mieux ma foi que la vie, disait-il. Je suis chrétien : si les Maures me laissent aller, je vivrai en chrétien, et je mourrai chrétien, s'ils me tuent[4]. » Telle était l'impression laissée sur des âmes de sauvages par le rapide passage d'un saint.

Au moment de partir, le choix s'offrit à Xavier entre plusieurs navires. « Il y avait là, raconte Gaspard Lopez, le « vaisseau du roi. » Tout l'équipage le pressait d'y monter. Il refusa, et en prit un autre. Or, dans le détroit de Saban[5], le « vaisseau du roi » donna sur un écueil, et ne fut sauvé que par miracle. J'entendis alors des gens qui disaient : « Le Père avait déclaré « au capitaine et à d'autres qu'il ne voulait pas de leur navire, « qu'il lui arriverait malheur. » Le même vaisseau plus tard courut un danger plus grand encore sur les bas-fonds de Ceylan[6].

Celui qui portait le missionnaire fit la traversée sans incident. Vers la fin de juin ou en juillet 1547, Xavier rentrait à Malacca après dix-huit mois d'absence[7]. Il y rencontrait en

1. Sousa, I, p. 459.
2. Lucena, l. IV, ch. xv; — Du Jarric, *loc. cit.*; — Bartoli, l. VI, n. 28 à 30.
3. Sousa, t. II, p. 283.
4. Sousa, *loc. cit.*
5. Seban, Sebang, Sebanka, dans l'archipel de Riow-Lingga, au sud de Singapour.
6. *Process. 1556*, Goa, n. 1. Les historiens paraissent avoir confondu cette prophétie avec une autre faite à Gonz. Fernandez, au départ de Malacca (*Ibid.*, n. 2). Cf. Lucena, l. X, n. 15; — Bartoli, l. II, n. 14.
7. Xavier passa six mois à Malacca et en repartit en décembre (lettre de F. Pérez, Cros, I, 372). Il était donc arrivé fin de juin ou commencement de juillet. Les quatre mois dont il parle (*Mon. Xav.*, p. 431) doivent être comptés à partir du départ du Père J. de Beira, en août.

débarquant trois missionnaires qui avaient répondu à son appel et se rendaient aux Moluques.

II. — *A Malacca* (juillet-décembre 1547).

On se souvient qu'un an auparavant, le 10 mai 1546, par une lettre d'Amboine, il avait enjoint aux Pères Fr. Mansilhas et Jean de Beira d'avoir à partir immédiatement pour Maluco. Jean de Beira avait obéi avec joie. Mais, au lieu de Mansilhas, Xavier trouvait un prêtre et un frère, Nuno Ribeiro et Nicolas Nunez. Tous lui étaient inconnus. Beira était arrivé aux Indes au moment où, lui, quittait San Thomé (septembre 1545), et les autres, un an après, quand il prenait le chemin des îles du More (septembre 1546). Leur présence inespérée lui fut une douce joie. Il y avait si longtemps, deux grandes années, qu'il n'avait vu quelqu'un de la Compagnie ! « Pendant le mois que nous avons passé ensemble, écrit-il, ils m'ont bien consolé. Ce sont des hommes de Dieu, très aptes à faire du bien aux Moluques... Je les ai renseignés sur la région où ils allaient, sur ce qu'ils y feraient, d'après mon expérience des lieux[1]. »

Après un mois de joie fraternelle, il fallut se quitter. Dans le courant du mois d'août, les trois nouveaux apôtres prirent le chemin des Moluques. Quant à Xavier, il devait attendre la mousson d'hiver. C'était un nouveau séjour à Malacca de cinq ou six mois. Il ne fut pas embarrassé pour remplir ces loisirs. Interminables séances au confessionnal, réconciliations, soin des malades, catéchisme[2], et le reste que nous connaissons.

Plus que jamais, sa vie était une prière ininterrompue. Il couchait souvent dans la sacristie. Pendant la nuit, il se glissait dans l'église et se tenait à genoux devant le tabernacle. Quand

1. *Mon. Xav.*, p. 431.

2. Un épisode de ces catéchismes a été conservé. Le Père Paul Gomez racontait que, encore enfant, il avait suivi les instructions du Père François. Le missionnaire l'avait même distingué entre les autres et c'était lui qui, ordinairement, devait, à haute voix, dans l'église, dire le signe de la croix et les prières. Or, un jour, l'assemblée devait se tenir dans la grande église. Le concours allait être considérable. Paul eut peur; il alla se cacher dans le bassin des fonts baptismaux. Personne n'avait pu le voir. L'heure venue, François l'appela ; Paul ne bougea pas. Alors le Père alla droit aux fonts, en retira l'enfant et lui dit : « Paul, venez réciter la doctrine. » — Le fait est raconté au procès par un Père qui le tenait de Paul Gomez lui-même. — *Process. 1616*, n. 25. Cf. Cros, II, p. 400.

ses genoux fléchissaient, il s'accoudait sur les marches et c'est là que les premières lueurs du jour le retrouvaient, toujours priant ou vaincu par le sommeil. « Parfois, racontaient encore ses amis de Malacca, tandis que l'on causait avec lui, il se levait sans bruit et s'éloignait. On le cherchait, longtemps quelquefois, et on finissait par le trouver au fond d'un bosquet ou dans un coin, bien caché, priant ou se donnant la discipline ; alors, on s'écartait sans rien dire, le laissant seul avec Dieu [1]. »

Dans les rapports ordinaires de la vie, son humble bonté était irrésistible. Il faudrait lire, au procès de 1556, tout ce qu'en disent les témoins. A cette question qu'on leur posait : « Le Père Maître François fut-il simple, humble dans sa manière de faire ? » Ils répondaient, par exemple : « Jamais je n'ai vu homme plus franc. Il avait toujours l'air joyeux. Il causait volontiers avec tous, bons et mauvais. Aussi tous l'aimaient. Tout ce qu'il demandait, on le faisait volontiers. Tout ce qu'il entreprenait, il le menait à bout, à cause de l'humilité, de l'amitié qui le liait à tout le monde [2]. S'il semblait avoir des préférences, c'était pour les plus grands pécheurs. On allait à lui en foule ; grands et petits l'honoraient comme un saint déjà canonisé. Il était si humble dans ses actions, ses labeurs, ses souffrances, que jamais on ne le vit même s'impatienter, ou se plaindre en ce qui le touchait, mais seulement en ce qui touchait la gloire divine. Il se contentait de prier Dieu qu'il lui plût de pardonner à ses ennemis [3]. Les chrétiens avaient dans le Père une telle confiance que certains, sollicités par lui d'abandonner leur péché, et résistant toujours, vivaient dans une grande affliction et labeur, perdaient l'appétit et la paix, tant qu'enfin il leur fallait aller le trouver, se confesser, et lui obéir. Ceux qui persévéraient quand même dans leur crime finissaient toujours par une mort subite. J'en ai vu bien des cas [4]. »

« A Malacca, raconte le Père Balthazar Diaz, il avait tellement gagné le cœur de tous, Portugais, Mores et idolâtres, qu'on ne l'appelait que *Padre Santo*. Les enfants couraient à lui, chantant

1. Tursellini, l. VI, ch. v.
2. *Process. 1556*, Cochin, n. 3.
3. *Ibid.*, n. 10.
4. *Process. 1556*, Cochin, n. 11.

et louant Dieu, baisant la main du Père pour se faire bénir. Et la coutume en a passé aux enfants d'aujourd'hui. Petits chrétiens, païens ou Mores, quand ils viennent demander le Père Balthazar Diaz, demandent le *Padre Santo* : quand je vais par l'église ou par les rues, ils accourent, baisent la main, et demandent la bénédiction[1]. »

A cette popularité, il y avait une autre raison, les miracles presque continuels.

Rappels à la vie et à la santé. Quand se firent les enquêtes de 1616, il y avait deux années seulement que Maria Toscana n'était plus. Or, de son vivant, il était de notoriété publique à Malacca que, âgée de quatre ans, tenue pour morte, on allait l'ensevelir. Sa mère courut au *Santo Padre*. Le Père vint, s'agenouilla devant le petit corps déjà enveloppé du linceul, pria, et l'enfant se releva pleine de vie[2].

« Il y avait à Malacca, racontait Diogo Pereira en 1556, un enfant de trois ans épileptique. On eût dit un vrai démon. Quand ses crises le prenaient, il faisait des gestes horribles, poussait des cris épouvantables ; on se demandait avec effroi si tout cela était naturel. Il tombait ainsi plusieurs fois le jour. Ce que voyant, j'allai chercher le Père ; il vint aussitôt, récita le début des quatre Evangiles sur le malade, lui mit la main sur la tête, lui pendit au cou son reliquaire. Et, à partir de ce moment, l'enfant fut guéri. Huit ans ont passé depuis, les crises ne sont pas revenues[3]. »

Esprit de prophétie. « Un docteur en théologie qui avait passé plusieurs années dans les Indes et recueilli sur le saint de nombreux souvenirs, déclarait : « La lumière surnaturelle par laquelle, ici-bas, un homme peut voir ce qui reste caché à d'autres, par essence n'est pas permanente comme la lumière de gloire. Elle vient et passe comme les sensations passagères dont parle la philosophie. Chez le Père François, on croirait presque à un attribut persistant. On eût dit qu'il lui était

1. Cros, II, p. 447.
2. Cros, II, p. 409, 410.
3. *Process. 1556*, Goa, n. 34.

naturel de lire dans l'avenir, comme au soleil de donner sa lumière[1]. »

Un de ces faits a été longuement raconté au procès de béatification par celui qui en fut l'occasion, le catéchiste de François, Jean de Eyro lui-même.

François gardait toujours une rigoureuse pauvreté. On avait beau le prendre en pitié, lui offrir d'amples aumônes, par principe il refusait toujours. Or, un jour, son compagnon qui n'était, lui, lié par aucun vœu de religion, mais qui semblait vouloir entrer dans la Compagnie, accepta en secret un peu d'argent pour son Maître. Grande indignation du saint. Autant il était clément pour les pécheurs qui revenaient sincèrement à Dieu, autant il se montrait sévère dès que, dans une âme tendant à la perfection par état, il saisissait un manque d'intelligence surnaturelle. La démarche du pauvre Jean de Eyro blessait au vif son amour de la pauvreté. Il voulut lui donner une leçon dont il se souvînt. Il y avait, un peu au-dessous de Malaca, un îlot, relié à la côte par une chaussée qui découvrait à marée basse. Les Portugais l'appelaient « l'île aux navires[2] ». C'est là que Jean dut aller faire pénitence.

« Or, une nuit, raconta-t-il lui-même, je ne saurais dire si je dormais ou si je veillais; je vis la Mère de Dieu. Elle était sur un trône et semblable à la statue qu'on voit sur le grand autel de cette église qui s'ouvre sur le Midi. Près de la Vierge était l'EnfantJésus qui, me prenant par la main, me conduisait à sa Mère. Mais la bienheureuse Vierge m'écartait (à cause de certaines fautes). Puis elle me dit quelques mots, se leva et, de l'autel, s'avança jusqu'au milieu de l'église... Après cela, le jour vint pour moi de me confesser : j'allai m'agenouiller aux pieds de François. Il me demanda ce qui m'était arrivé dans la chapelle. Je ne répondis pas. Il insista, je me taisais toujours. Sur quoi, voyant que je faisais exprès de garder mon secret, il se mit à tout me raconter par le menu. J'en fus dans la stupeur et restai persuadé que Dieu habitait en lui[3]. »

1. Cité par Lucena, l. V, ch. 6.
2. Le *Red Island* des cartes anglaises, le *Pulo Java* des Hollandais.
3. *Process. 1556*, Baçaim, n. 4. Cf. Cros, II, p. 410.

III. — *Les Atchénois.*

Vers la fin de son séjour à Malacca, un fait éclatant, bientôt connu dans l'Inde entière, vint mettre le comble à sa réputation[1].

Une nuit, ce devait être dans les derniers jours d'octobre[2], l'on eut une alerte très vive. Un grand tumulte s'élevait de la ville indigène. L'alarme était donnée à la forteresse et le tocsin sonnait. Le capitan, Simon de Mello, envoya son cousin François de Eça aux informations; il trouva la population malaise sur pied, en armes. A la faveur des ténèbres, des pillards étaient venus attaquer la colonie portugaise. Dans la rade,

1. Sur les événements qui suivent, on ne trouvera rien dans les lettres de Xavier. Le plus ancien document est une lettre du Père Fr. Perez, qui était à Malacca en mai 1548, six mois après les faits (*Sel. Ind. Ep.*, p. 67-68, 72-73. Cf. Polanco, I, p. 261; — Valignano, p. 80; — Cros, I, p. 356, 379). — Viennent ensuite les nombreuses dépositions au procès de 1556 : plusieurs proviennent de témoins oculaires (Baçaim, n. 7 ; — Goa, n. 1, 2, 6, 8, 9, 34 ; — Malacca, 6 ; — Cochin, n. 2, 4, 7). Pour le cadre historique, voir surtout do Couto, Déc. VI, l. V, ch. 1 et 2. — Presque tous les anciens biographes (Tursellini, l. III, ch. 10, 11 ; — Lucena, l. V, ch. 10 et suiv.; — du Jarric, I, p. 179 ; — Bartoli, l. II, n. 13 à 23; — Sousa, t. I, p. 385) ont également puisé dans le *Peregrinaçao* de Mendez Pinto, édité à Lisbonne en 1614 (la même année et chez le même éditeur, Pedro Crasbeck, à Lisbonne, que do Couto qu'il contredit à chaque ligne). Or il est impossible d'avoir confiance en Pinto et ce n'est pas un des moindres ennuis de l'historien de Xavier, que de rencontrer à chaque pas cet encombrant et fantaisiste voyageur, sur la foi duquel on a juré trop longtemps. Un Jésuite de Macao, vers 1634, parlant de ses prétentions au titre de « découvreur » du Japon, écrivait : « Cela est faux, comme sont fausses beaucoup de choses de son livre, qu'il semble avoir composé plutôt pour récréer que pour dire la vérité. » (Cros, II, p. 45.) On ne saurait mieux dire. Partout où l'on peut vérifier ses récits par d'autres documents sérieux, on le trouve en faute. Il n'y aurait donc qu'à l'abandonner. Malheureusement, pour certains épisodes, nous n'avons d'autre témoignage que le sien, et l'on peut dire presque à coup sûr que son récit contient à parts égales de l'histoire et du roman. Lucena et Tursellini ont dû le lire en manuscrit.

Dans l'épisode que nous allons raconter, nous nous en tiendrons (sauf quelques corrections et additions nécessaires), au rapport plus sobre et plus logique des témoins de 1556 et de do Couto, historien presque toujours bien documenté.

2. Les données chronologiques sont contradictoires. D'après Pinto, le coup de main des Atchénois eut lieu le 9 octobre, un mercredi (lisez un dimanche) ; vers le 14, premier départ; vers le 22, départ définitif; dimanche, 4 décembre (ou mardi, 6), victoire des Portugais. La flotte aurait donc été absente plus de 40 jours. C'est aussi le chiffre que donne le témoin Gonzalve Fernandez (Goa, n. 2). — Do Couto dit que le roi de Bintang resta 33 jours dans la rivière Muar : il donne, pour la victoire, la date dimanche 6 décembre (jour qui tombait un mardi), fête de saint Nicolas. Un témoin de 1556 dit que la victoire eut lieu un dimanche (Goa, n. 1) ; un autre encore, un jeudi ou un vendredi (Cochin, n. 2).

On peut, ce semble, et sauf meilleur avis, retenir les indications suivantes : c'est le dimanche, 4 décembre, que François fit sa prophétie en chaire. Peu après, le sultan de Bintang disparaissait : il était resté en observation vingt-trois jours, donc s'était embusqué près de Malacca au milieu de novembre. Mais il y avait au moins quinze jours alors que la flotte était partie. L'alerte nocturne eut donc lieu dans la dernière semaine d'octobre.

un navire, qui arrivait de Banda chargé d'épices, était investi par une assez nombreuse flottille et répondait à coups de canon. De la forteresse, les boulets commençaient aussi à pleuvoir sur les agresseurs. Des tentatives d'incendie étaient faites sur d'autres vaisseaux. On en fut pour la peur ; les assaillants s'éloignèrent vers le nord, emportant pour tout butin quelques canards[1].

Ces pirates étaient des Atchénois.

Vers ce temps-là leur flotte croisait au sud de Singapour. Des jonques à destination du Pégu et des Moluques avaient été saisies. Regagnant leurs repaires, et suivant le côte malaise, ils avaient voulu tenter un coup de main sur Malacca. Ils avaient échoué, mais laisserait-on impunie cette insolente bravade ?

Xavier était d'avis qu'il fallait agir vite. Simon de Mello envoya donc un léger vaisseau en reconnaissance[2] et s'occupa de mettre en état quelques navires. « François, nous dit Valignano, travailla beaucoup pour qu'on fît partir la flotte au plus tôt, si bien qu'au dire du capitan lui-même, c'était le Père Maître François qui l'avait équipée; à lui tout seul, il n'en serait pas venu à bout[3]. »

Du renfort arriva fort à propos. Diogo Soarez de Mello, capitan de Patane, averti un mois auparavant par son collègue de Malacca qu'une guerre allait éclater entre les rois de Patane et de Bintang, tous deux alors en paix avec le Portugal, avait quitté la place pour n'avoir pas à prendre parti. C'était pour Malacca un secours de deux vaisseaux et de soixante soldats[4]. Désormais on était en force : les deux galiotes de Soarez, deux caravelles de Diogo Péreira, six fustes de Gomez Barreto et quelques embarcations légères.

1. Do Couto, p. 348 ; — *Process. 1556*, Goa, n. 8 ; Cochin, n. 7. L'épisode des canards est confirmé par le Père Pérez, *Sel. Ind. Ep.*, p. 68.

Nous ignorons le montant exact de la flotte atchénoise, 50 à 60 embarcations, dit Benoit Gomez ; une vingtaine de voiles, dont 4 galions, dit do Couto ; 60 à 70 bateaux, grands et petits, 5.000 hommes dont un tiers de Turcs et de janissaires, dit Pinto.

2. Do Couto, p. 349.

3. *Mon. Xav.*, p. 80.

4. Do Couto, p. 347. Au procès de 1616, n. 33, on raconte que Soarez ne voulait pas jeter l'ancre devant Malacca, pour ne pas payer les droits de douane. Xavier qui, de loin, l'avait vu venir, monta en barque, gagna le large, promit au nom du Capitan pleine franchise et Soarez consentit à prêter main forte aux gens de Malacca. Ce trait est rapporté comme un on-dit. Déjà il se lisait dans Tursellini (l. III, ch. 9) et dans Lucena (l. V, ch. 12). Eux-mêmes semblent l'avoir emprunté, comme beaucoup d'autres détails, aux récits de Mendez Pinto.

Pour commandant, don François de Eça ; des munitions pour huit jours, l'expédition ne devant pas durer davantage. La flotte prit le chemin du nord.

Les huit jours passèrent, puis d'autres encore, puis une autre semaine, et les vaisseaux ne reparaissaient pas. L'inquiétude devint de l'angoisse. A défaut de nouvelles, on consultait les sorciers et les sorciers répondaient: « Ils ont tous péri. » Sur ces entrefaites, le roi de Bintang, ayant terminé sa croisière de Patane, était revenu chez lui. Apprenant que la flotte de Malacca poursuivait les Atchénois et que la ville restait sans défense, il crut, lui aussi, l'occasion bonne de tenter un assaut et de reprendre la vieille capitale de ses ancêtres. Il remonta donc avec sa flotte jusqu'à six lieues de Malacca et s'embossa dans la rivière Muar. Peu après, Simon de Mello recevait de son bon ami, le roi de Bintang, une lettre l'avertissant que les Atchénois étaient victorieux ; il s'en affligeait fort. Il s'offrait à venir à Malacca défendre la ville contre les vainqueurs qui, certainement, ne tarderaient pas à reparaître. » Le porteur du message devait étudier l'état des lieux et la force des Portugais. Le capitan fit bonne contenance. Il répondit qu'il n'avait besoin de personne. Rien ne lui manquait, ni les soldats, ni les munitions, ni le courage. Quant à l'*armada*, elle était triomphante, et n'allait pas tarder à rentrer.

Sur cette réponse, le sultan resta en observation. Pendant 23 jours encore, il se tint là, presque aux portes de la ville. « Ces 23 jours parurent longs comme des années », remarque do Couto. L'on ne savait absolument rien de la flotte, et un ennemi puissant guettait tout près. Aussi « l'on ne dormait plus guère à Malacca ». Simon de Mello ne faiblissait pas ; il faisait garder les murailles de son mieux, et tous les jours envoyait épier l'ennemi[1]. Pour lui, François prêchait la confiance, mais on ne l'écoutait plus ; on murmurait contre lui, responsable qu'il était de l'aventure. Tout le mois de novembre avait passé, l'on était en décembre ; pas de nouvelles depuis six semaines. Les indigènes répandaient les bruits les plus alarmants[2].

1. Do Couto, ch. II, p. 357.
2. *Process. 1556*, Cochin, n. 9.

« Le deuil était partout, raconte le sénateur de Goa, Diogo d'Abreu : je me trouvais là. Tout le monde croyait à un désastre. Les femmes mariées gémissaient dans leurs maisons et se tenaient déjà pour veuves[1]. » Galeotto Péreira ajoute : « On se lamentait beaucoup, surtout à huis clos. J'assistais aux sermons du Père François. Il nous répétait toujours de prier Dieu qu'il eût pitié des nôtres. Mais la conviction allait grandissant que tout était perdu[2]. »

Or, le dimanche 4 décembre, le Père était en chaire et achevait son sermon. Soudain son visage s'illumina : « Il y a ici des femmes qui font des sortilèges, dit-il[3]. Mauvais chrétiens qui vous défiez de Dieu ! Aujourd'hui, aujourd'hui même notre flotte est victorieuse, sous peu vous en aurez la nouvelle[4]. » D'autres ajoutent qu'il était comme en extase et semblait assister à un combat dont il décrivait les péripéties[5]. Immédiatement la ville renaquit à la joie. Le soir, aux vêpres, prêchant pour les femmes, François renouvela ses assurances, promettant à ses auditrices que leurs maris n'allaient pas tarder à reparaître[6]. Quelques jours après, le roi de Bintang s'éloignait et la flotte rentrait au port.

Qu'avaient donc fait les vaisseaux portugais depuis un mois et demi ? Ils avaient remonté la côte vers le nord, sans rencontrer l'ennemi. Les huit jours fixés par le capitan s'étaient écoulés, et, aux termes de ses instructions, il fallait revenir. Do Couto ne nous dit pas pourquoi l'on continua d'avancer. Mais l'enthousiasme était tombé. Enfin l'on apprit que les Atchénois étaient à Kédah. François de Eça voulait les poursuivre. Mais Kédah était loin encore, les vivres manquaient : les capitaines refusaient de suivre leur chef. Diogo Soarez se fâcha, les traita de juifs et de lâches, et jura de tuer le premier qui ferait mine de s'en aller. C'était douze lieues encore à franchir. Les douze lieues franchies, l'ennemi avait disparu. Nouveaux murmures. François de Eça obtint encore un effort, promettant que,

1. *Process.*, *1556*, Cochin, n. 4.
2. *Ibid.*, n. 2.
3. *Ibid.*, Goa, n. 1 (Gaspard Lopez).
4. Cochin, n. 2 (G. Pereira).
5. Do Couto, p. 359.
6. Cochin, n. 4.

si on ne le trouvait pas à la rivière de Parlès, huit lieues plus haut, il donnerait le signal du retour.

Le soir, les vaisseaux étaient embossés dans une petite baie, près de l'embouchure de la rivière, derrière un promontoire, bien à l'abri, avec la haute mer devant eux. Leur arrivée fut signalée aux Atchénois dont la flotte avait remonté une partie de la Parlès. Le lendemain matin, deux de leurs galères et douze grandes pirogues descendirent au fil du courant. Quatre barques portugaises se détachèrent pour ouvrir le feu et permettre de préparer l'abordage. Les ennemis ripostèrent avec tant de hâte que leurs boulets allèrent se perdre au large. Alors la flotte chrétienne tourna le promontoire et cingla droit aux Atchénois. Avant que ceux-ci eussent pu recharger leur artillerie, une salve de boulets les atteignit. Un coup, parti de la caravelle de Diogo Pereira, perça de part en part, un peu avant la proue, une des deux galères qui, aussitôt, commença à couler. Immédiatement la mêlée fut générale. Les navires s'abordèrent deux à deux. Il était environ neuf heures du matin : à ce moment, dans l'église de Malacca, François Xavier était en chaire.

Diogo Soarez de Mello, qui avait un galion puissant, armé de cinquante bouches à feu et un équipage de choix, heurta l'autre galère et la cribla de boulets. Puis il sauta dessus avec ses hommes. Tout l'équipage fut massacré. Cinq navires avaient coulé, le reste se rendit.

Les vainqueurs auraient pu aller attaquer les autres vaisseaux musulmans en amont de la rivière. Mais il aurait fallu entrer dans les eaux d'un roi avec qui Malacca faisait de bonnes affaires. La leçon infligée aux pirates parut suffire, et la flotte reprit le chemin du sud. Trois hommes seulement avaient péri dans le combat[1].

« Lorsque nous abordâmes à Malacca, rapporte François Pereira, sénateur de Goa, le Père Maître François vint, avec le capitan Simon de Mello, sur le navire où j'étais. Il avait le crucifix à la main. Il était triomphant de cette victoire accordée par Dieu aux Portugais. Il embrassa le capitaine du vaisseau, tous

1. Do Couto, p. 350 et suiv.

les chevaliers et soldats. Alors Simon de Mello nous raconta, à nous tous, ce que le Père avait dit du haut de la chaire. » Alphonse Fernandez ajoute : « Plusieurs de la ville me demandèrent quel jour on avait gagné le combat. Je dis le jour et l'heure de la victoire et ils répliquèrent : « Le Père Maître François, dans son sermon, nous a dit : « A l'heure où je vous parle, les nôtres sont victorieux. » Vérification faite, tout concordait [1]. »

Le rôle de Maître François pendant ces jours d'angoisse lui valut un regain de popularité. Maintenant sa parole était sacrée et, au rapport de Valignano, quoi qu'il pût dire, on le tenait pour infaillible [2].

Ce phénomène de seconde vue est un des prodiges les mieux avérés de sa vie : il se produisit au grand jour et eut toute une population pour témoin. Aussi, lorsque dix ans plus tard, les informations furent prises en vue de la canonisation, les gens ne manquaient pas pour dire : « Je faisais partie de l'expédition... J'arrivai à Malacca au moment où l'on désespérait de voir la flotte revenir... Ce que je raconte, je le tiens du capitan Simon de Mello en personne... J'étais présent et voici ce que j'ai entendu... »

IV. — *Premières nouvelles du Japon.*

Il ne restait plus au missionnaire que quelques jours à passer à Malacca. La mousson d'hiver était arrivée. Il fallait d'autant plus en profiter que la mer était libre. La défaite des Atchénois assurait toute sécurité. Aux Indes, Xavier avait à visiter le cap Comorin et le Travancore, à voir si l'on pouvait reprendre les projets abandonnés sur Ceylan, peut-être aussi à étendre son champ d'action sur quelque région nouvelle. Cette région nouvelle, tout à coup Dieu la lui montra. Les vaisseaux de Chine venaient d'arriver. Sur l'un d'eux se trouvaient trois Japonais.

Il y avait cinq ans à peine que le hasard des tempêtes avait fait découvrir aux Portugais le fabuleux archipel du Cipangu. Il n'était pas absolument inconnu en Europe. Depuis deux

1. *Process. 1556*, Goa, n. 9 et 3
2. P. 81.

siècles, les chercheurs d'aventure méditaient sur ces lignes de Marco-Polo : « Une isle en Levant qui est en la haulte mer, loings de la terre ferme mille cinq cens milles; et est moult grandisme isle. Les gens sont blancs et de belle manière. Ilz sont idolastres et se tiennent par eux; et si vous dy qu'ils ont tant d'or que c'est sans fin; car ilz le trouvent en leurs isles. Ils sont pou de marchans qui la voisent, pour ce que c'est si loings de la terre ferme. Si que pour ceste raison leur habonde l'or oultre mesure. » Et le voyageur poursuit, décrivant par ouï dire le palais du roi couvert d'or, comme nos maisons et églises le sont de plomb; pour pavé, des plaques d'or épaisses de deux doigts ; sur les murs, sur les fenêtres, partout de l'or; sans parler des perles, des pierres précieuses, etc. C'est le Cipangu que Christophe Colomb cherchait par delà les Antilles. Pendant plus de cinquante ans, la merveilleuse terre resta inabordable. Les Portugais ne dépassaient pas la Chine, plus proche et déjà si riche. Les Espagnols s'égaraient trop au sud, vers les Philippines. Quant au Japon lui-même, il se maintenait volontairement enveloppé dans son mystère. Les jonques chinoises le visitaient; mais ses barques, à lui, restaient comme collées au rivage. On trouvait partout des Chinois, de Ceylan à Singapour et des Moluques en Corée. Les Japonais n'y apparaissaient que par hasard. Tout à coup, en 1542, au moment où Xavier débarquait aux Indes, le voile fut déchiré[1].

Une jonque s'en allait de Macassar en Chine. Elle portait trois marchands Portugais, Antoine de Motta, François Zeimotto et Antoine Peixoto. Soudain, probablement lorsque après avoir dépassé les Philippines ils se trouvaient presque au but, en face de Canton, un typhon les prit et les emporta, vingt quatre heures durant, bien au nord, jusque sur l'île Tanega, le chaînon le plus septentrional des îles Riou-Kiou[2].

1. Il n'est pas impossible que des Européens, et même des missionnaires, aient été jusqu'au Japon avant cette date. Les annales dominicaines réclament pour les Frères Prêcheurs l'honneur d'avoir donné à ce pays son premier évêque au XIVe siècle. C'était un Français, il s'appelait Guillaume et vécut à Ochia (Hoki) dans le Nippon (Le Quien, *Oriens Christianus*, p. 1414). Rien d'invraisemblable : n'y avait-il pas déjà en Chine une hiérarchie ?

2. Annaliste de Macao, Gros, t. II, p. 45. — Sur l'auteur de ces annales, voir Gros, II, p. 37.

Les naufragés furent bien reçus. Les insulaires, gens paisibles et hospitaliers, les soignèrent de leur mieux, quitte à noter dans leurs chroniques que ces *Nam-ban*, « barbares du Sud », ignoraient les lois de la politesse, se laissaient aller à leurs passions, étaient inconstants, voyageant de-ci, de-là sans se fixer, échangeant ce qu'ils avaient contre ce qu'ils n'avaient pas, par ailleurs pacifiques. Puis ils les dirigèrent vers le port voisin d'Akaoki. En retour de cette hospitalité, les Portugais apprirent aux Japonais à construire et à manier des arquebuses [1]. Ils ne quittèrent pas les îles sans espoir de retour. Ils parlèrent à Malacca de ce peuple inconnu, comme de gens polis, aimables, très fiers et curieux de s'instruire. Ils n'avaient pas la sauvage défiance des Chinois. Ils s'intéressaient aux produits d'Occident. Dès lors les relations commerciales furent nouées.

Un vaisseau portugais parut à Bungo, principauté au nord-est de l'île Kiu-siu. « On négocia sans mot dire, lisons-nous dans une histoire manuscrite de l'Eglise du Japon, les poids et les balances servant de paroles. Le duc de Bungo, père du duc François qui s'est fait chrétien, voyant les richesses du vaisseau, voulait tuer les Portugais pour s'approprier la cargaison; son fils l'en dissuada en lui disant qu'un pareil acte le déshonorerait, étant contraire à la raison et aux sentiments de respect et de bienveillance toujours dus aux étrangers [2]. » Une autre ville, Cangoxima [3], au sud de la même île, fut aussi visitée par les marchands. Le commerce ne devait pas être seul à en profiter cette fois.

En 1546 ou 1547, un Japonais, qui connaissait les Portugais, ayant commis un meurtre, se réfugia de nuit sur un de leurs vaisseaux [4]. Le capitaine, Georges Alvarez, l'accueillit et l'emmena. Il s'appelait Yajiro [5]. C'était un homme de la classe

1. Chronique de la famille Yaita, cité dans Hans Haas, *Geschichte des Christentums in Japan*, t. I, p. 29.

2. Cité dans Cros, *loc. cit.* Ici encore Pinto nous donne ce même récit, agrémenté d'anecdotes où il joue le principal rôle.

3. Aujourd'hui Kagoshima.

4. Lettre de Yajiro dans Cros, I, p. 418 ; Valignano, p. 83.

5. « Ce Japonais est communément appelé *Angero*, son vrai nom fut Yajiro. Il prit ensuite le nom d'*Auxey*, quand, au Japon, en signe de renoncement au monde, il se fut coupé les cheveux et la barbe ; et enfin il reçut au baptême le nom de Paul de Sainte-Foi. » Annaliste de Macao, dans Cros, t. II, p. 49; cf. p. 47. M. Haas traduit par *Hashirô* (p. 57).

moyenne [1], marié, assez à l'aise pour se faire suivre de deux serviteurs [2], ni meilleur ni pire que la moyenne de ses compatriotes. Il avait leurs vices et aussi leurs aspirations vagues vers une vie moins souillée. Comme beaucoup d'autres, il avait demandé aux prières et bonnes œuvres des bonzes la pacification et la paix de sa conscience et en avait été pour son argent [3].

Le pauvre homme ne cherchait qu'à sauver sa vie. Mais, au cours du voyage, il causa beaucoup avec le capitaine, et un monde nouveau s'ouvrit devant lui. On lui parla du christianisme et de son apôtre le Père Maître François. « A ce qu'on raconta de sa vie et de ses œuvres, dit-il, il me vint un grand désir de me voir avec lui. Cheminant donc, nous arrivâmes à Malacca, et, comme durant la traversée Georges Alvarez m'avait appris ce que c'est qu'être chrétien, je me sentais déjà quelque peu disposé à accepter le baptême et ce désir allait croissant de jour en jour [4]. » « Cet Angero, dit de son côté Xavier, venait avec le désir de se confesser à moi, parce que, ayant raconté aux Portugais certains péchés de sa jeunesse et leur demandant comment il pourrait obtenir de Dieu le pardon de fautes si graves, les Portugais lui conseillèrent de venir avec eux à Malacca où il me trouverait [5]. »

1. « Persona honrrada », dit Valignano (p. 82-83). Nous ne voyons pas qu'il ait été noble (samuraï).

2. Xavier parle de deux serviteurs (*Mon. Xav.*, p. 552), Yajiro n'en indique qu'un (Cros, I, p. 421). D'après le P. Frois (II, p. 49), l'un des deux aurait été *frère* du Japonais. Faut-il prendre cette expression à la lettre ? S'il avait été vraiment de la famille du fugitif, Xavier, Yajiro lui-même et d'autres auraient, ce semble, souligné davantage sa présence.

3. L'annaliste de Macao nous dit que, « inquiété par les remords de sa conscience, craignant l'enfer et désirant le ciel, il chercha remède à ses maux, sans pouvoir le trouver, auprès des bonzes. Ce que les Portugais lui dirent le déterminèrent à venir à Malacca pour y trouver le Père François » (Cros, II, p. 49). — L'annaliste paraît s'être inspiré ici de Ribadeneira, *Vita del P. Ignacio Loiola*, Venise, 1586, p. 383. Or Valignano s'inscrit en faux contre ce récit du biographe : « Ce qu'on dit du Japonais nommé Angero, à savoir qu'il était venu chercher Xavier pour trouver remède aux grands remords de sa conscience, ainsi que toute l'histoire qui suit, est pure imagination. Il ne s'est rien passé de plus que ce que je narre dans la première partie de l'*Historia Indica* » (*Scripta de Saint Ign.*). La censure paraît un peu sévère, et Ribadeneira n'en a pas tenu compte dans les éditions postérieures (*Vita P. Ignatii*, Cologne, 1602, p. 467). Xavier nous dit clairement que le Japonais vint à Malacca *con deseo de confesarse comigo ;* et qu'il avait demandé aux Portugais le moyen d'être pardonné de ses fautes (p. 433). Il ne s'était point enfui du Japon pour cela, mais s'il poursuivit sa route jusqu'à Malacca, au lieu, par exemple, de s'arrêter en Chine, c'était pour le bien de sa conscience. Le récit de Valignano, p. 83, est incomplet, et nous avons à y ajouter ce que disent Xavier et le Japonais lui-même dans leurs lettres.

4. Cros, t. I, p. 419.

5. *Mon. Xav.*, p. 433.

Dans le courant de 1547, le Japonais débarquait à Malacca. Hélas! Xavier n'était pas là : depuis plus d'un an, il avait quitté la ville pour les Moluques. Ce fut une déception. Du moins Yajiro voulut être baptisé. On l'adressa au vicaire épiscopal, don Alphonse Martinez, qui l'interrogea sur sa vie passée et sa condition. Il répondit qu'il était marié et qu'il devait retourner chez lui. Sur quoi le prêtre lui déclara que, dans ces conditions, le baptême était impossible : un chrétien ne pouvant être marié à une païenne. Décision étrange, et qui montre le degré d'instruction de ce clergé colonial ; mais décision providentielle. Baptisé, Yajiro fût retourné au Japon, n'eût point vu François Xavier, et l'ouverture de sa patrie à l'Évangile eût sans doute été retardée de plusieurs années [1].

Désappointé, dès qu'arriva la mousson, il s'embarqua pour rentrer chez lui, sans se douter que, juste à ce moment, celui qu'il était venu chercher était en route et revenait aux Indes. Déjà Yajiro était en vue de son pays, quand une violente tempête se leva. « L'obscurité était si profonde que nous ne savions où nous étions, et cela dura quatre jours et quatre nuits, chacun criant miséricorde en une si affreuse détresse. Il fallut, pour échapper, aller reprendre le port de Chine d'où nous étions sortis. Me trouvant ainsi ramené en Chine, cette tempête me donnait à penser ; d'ailleurs mon désir d'être chrétien et de m'instruire dans la foi me suivait toujours. J'hésitais donc, ne sachant à quoi me déterminer. Alors je rencontrai le Portugais Alphonse Vaz qui, le premier, m'avait encouragé, dans mon pays, à venir à Malacca. Il fut tout étonné d'apprendre et mon retour et cette tempête qui me ramenait en Chine. Comme il s'en allait avec un vaisseau, il me dit de revenir avec lui. En même temps me pressait un Laurent Botelho, homme honorable : « Rentrez à « Malacca, me disait-il, je crois que vous y trouverez le Père « Maître François. De là, vous irez dans l'Inde, au collège « Saint-Paul de Goa, où l'on vous instruira dans la foi et puis « quelque Père ira avec vous au Japon. » Le conseil me parut bon et je me remis en route avec joie. »

Cette fois Xavier était là : c'était dans les premiers jours de

1. Cros, t. II, p. 56 (Annaliste de Macao).

décembre. La première personne que le Japonais rencontra au port fut son ami Georges Alvarez. On l'attendait, et aussitôt il fut conduit au Père Maître François.

« Nous le trouvâmes, raconte Yajiro, dans une église, occupé à célébrer un mariage. Georges Alvarez me remit entre ses mains et lui conta longuement mon histoire. Pour comprendre que toutes ces choses étaient disposées par la Providence de Dieu, il n'eût fallu que voir avec quelle grande joie le Père Maître François me regardait et m'embrassait. Cela, plus je vais, mieux je le comprends et le sens dans mon âme. Déjà si satisfait, si consolé par la vue de Maître François, je pus aussi m'entretenir avec lui, car j'entendais quelque peu le portugais et j'en pouvais dire quelques mots. »

Le fugitif avait donc enfin trouvé la paix dans le baiser de l'apôtre. Pour lui, saint François Xavier entrevoyait dans l'histoire merveilleuse de cette âme, les vues ultérieures de la Providence. Le Japon, ce champ d'apostolat, vierge encore, lui était-il destiné ? N'était-ce pas à lui de l'ouvrir au zèle de ses frères? Et, saintement curieux, pendant les quelques jours qu'il passa encore à Malacca, il ne cessa de prendre des informations sur le pays et ses habitants.

Il interrogea Yajiro. Il demanda aux marchands de lui dire en détail ce qu'ils savaient. Georges Alvarez dut lui rédiger un mémoire : il comptait l'envoyer aux Pères d'Europe pour les intéresser à cette terre nouvelle[1]. C'est une des plus anciennes descriptions du Japon, la plus ancienne peut-être écrite par un Européen. Nous y trouvons comme un écho des conversations qui remplirent les derniers jours de Xavier à Malacca. Notons-y seulement quelques traits, ceux qui ont dû le plus intéresser le missionnaire.

Caractère des habitants : « Orgueilleux et susceptibles. Jeunes et vieux portent des coutelas et autres armes : c'est leur droit à partir de dix-huit ans. Ils ne sont pas cupides, au contraire. Ils sont généreux, hospitaliers pour l'étranger, désireux de lier amitié avec lui. Ils interrogent sur les pays lointains ; mais, ne sachant quelles questions poser, ils ne s'instruisent pas à fond.

1. On trouvera le texte dans Camara Manoel, *Missões dos Jesuitas no Oriente*, p. 112.

Ils se froissent quand on ne leur fait pas bon accueil. Ceux qui venaient à notre bord se faisaient expliquer tout ce qu'ils voyaient. Ils ont la haine du vol et le punissent de mort. Apprennent-ils qu'il y a un voleur en liberté, ils lui font la chasse, et c'est à qui le découvrira le premier et le tuera. Ils ignorent l'ivresse, et cessent de boire quand ils sentent leur raison fléchir. Ils sont discrets, parlent bas, et nous méprisent, nous, les étrangers, parce que nous élevons la voix. »

Régime familial. — Alvarez a noté que le Japonais est monogame. Aux parents de négocier les mariages. La femme est à la fois très attachée à son mari, et soumise jusqu'à la servilité. Elle est avant tout femme de ménage, assez libre d'allures, aimable, polie, fidèle. Le divorce est facile. Le mari a même parfois droit de vie et de mort. Il y a une sorte d'esclavage, mais très atténué.

Régime politique. — Alvarez n'a aucune idée du gouvernement central. Aux seigneurs locaux de qui dépendaient les ports où il avait passé, il donne libéralement le titre de roi. Xavier, plus exact, se contentera de les appeler des ducs. L'autorité est très respectée. On ne se présente devant ces « rois » que marchant sur les mains et les genoux. Politesse caractéristique de la race : celui qui reçoit, le fait à genoux et ne se relève que lorsque son hôte est assis. Le marchand décrit ensuite les châteaux royaux, vraies forteresses féodales, avec enceintes, fossés, portes étroites, palissades.

Le culte. — Le Japonais lui a fait l'impression d'un peuple religieux. « Les femmes sont très dévotes, elles vont sans cesse au temple et ont toujours le chapelet[1] aux doigts. Chaque maison a ses idoles domestiques devant lesquelles on prie sitôt levé. Ces dévotions finies ils égrènent rapidement leur chapelet trois fois de suite, répétant trois formules, pour être préservés de tout malheur, recevoir les bénédictions temporelles, être délivrés de leurs ennemis. »

Alvarez entrevoit vaguement qu'il y a au Japon deux cultes différents, ayant chacun ses temples, ses idoles, ses prêtres. Certains temples sont isolés, au milieu des bois, très vénérés.

1. L'usage de compter les formules de prières au moyen de grains enfilés est très répandu en Orient.

Les idoles y sont petites, tenues enfermées dans des tabernacles d'où on ne les sort que les jours de fête. Les prêtres qui les desservent ont l'habit laïque et portent les armes : ils ont des bonnets carrés taillés comme des voiles de navire et un petit camail qui leur descend un peu au-dessous de la barbe. Ils sont très adonnés à la sorcellerie. On reconnaît le shintoïsme.

Suit une assez longue description du culte bouddhique, temples, couvents, moines, offices de nuit, sonneries de cloches, abstinence, costume des bonzes, distinction entre « frères » noirs et « frères » gris, idoles ressemblant à des saints chrétiens, etc., etc. Alvarez a noté l'influence sociale et polique des bonzes, l'intérêt qu'ils semblent porter aux religions étrangères, l'usage de se faire moine ou religieuse pour expier ses fautes.

On devine quel intérêt Xavier devait prendre à tous ces détails. Il y avait au Japon une race absolument à part. Ce n'était plus l'indolence indienne, la douceur résignée des Malais, la sauvagerie des Moluquois, mais une intelligence active et curieuse. « A ce que disent les marchands, écrivait-il, on ferait là beaucoup plus de bien qu'en aucune région de l'Inde. C'est une nation très avide de savoir, qualité qui manque aux idolâtres indiens... Si tous les Japonais ressemblent à Angero pour le désir de s'instruire, c'est bien, de toutes les nations qu'on a découvertes, la plus curieuse. Cet Angero venait assister aux explications de la doctrine chrétienne et les prenait par écrit. Il allait souvent prier à l'église. Il me posait force questions. Il veut savoir. Avec de telles dispositions il arrivera vite à connaître la vérité. Je lui demandai : si j'allais dans son pays, les Japonais se feraient-ils chrétiens ? Il me répondit que ses compatriotes ne se feraient pas chrétiens tout de suite. Ils commenceraient par me presser de questions, puis réfléchiraient sur mes réponses et mes prétentions, examineraient si ma vie était conforme à mes paroles. Si je les satisfaisais sur deux points : leur donner de bonnes réponses et vivre sans donner prise au reproche,... en six mois, le roi, la noblesse, tous les gens éclairés se feraient chrétiens. Il ajoutait que c'est un peuple qui n'agit que par raison... J'ai un sentiment intérieur qui me dit que, d'ici à deux ans, moi ou quelque autre de la Compagnie irons au Japon. Le voyage est dangereux à cause des cyclones

et des pirates chinois qui écument les mers, et il s'y perd beaucoup de navires... En attendant, Angero se perfectionnera dans le portugais; il visitera l'Inde et les colonies portugaises; il étudiera nos arts et nos mœurs. Nous l'instruirons, nous traduirons toute la doctrine chrétienne en japonais, avec une explication du *Credo* et le récit détaillé de l'avènement de Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Angero sait très bien écrire en caractères japonais[1]. »

François Xavier eût assurément pu baptiser son catéchumène séance tenante. Il offrait des garanties que, certainement, il n'avait pas souvent trouvées ailleurs. Il ne le fit pas cependant. Peut-être craignit-il d'infliger une leçon trop ouverte au vicaire épiscopal. On dit aussi qu'il voulait réserver à l'évêque de Goa la joie de donner à Dieu ces prémices d'une Église nouvelle.

Il aurait désiré garder près de lui pendant le voyage, le Japonais et ses deux compagnons. Mais Yajiro avait trop d'obligations envers les marchands pour quitter leur navire. Par ailleurs, ils devaient aller droit à Goa, tandis que le saint avait l'intention de s'arrêter à Cochin et, de là, gagner la Pêcherie. Georges Alvarez les garda donc avec lui et ils s'éloignèrent[2].

Sur un autre vaisseau s'en allait Jean de Eyro, l'ancien marchand, le compagnon de Xavier. Expérience faite, le brave homme n'avait pas ce qu'il fallait pour la vie de missionnaire. Mais, en se séparant de lui, le saint lui fit deux prédictions. Avant d'arriver au port, il aurait un grand péril à traverser. Plus tard, aux Indes, il entrerait, pour y vivre et y mourir, dans l'ordre franciscain. Tout se vérifia de point en point.

En 1556, au procès de béatification, Jean de Eyro, vêtu de l'habit de saint François, rendra sur son ancien maître un très intéressant témoignage. Quant au danger, Xavier l'avait prédit à d'autres. « Le Père François m'avait demandé, raconte Gonzalve Fernandez, de prendre à mon bord des provisions et vingt enfants qu'il emmenait avec lui. Je les reçus. Au moment où le navire levait l'ancre, le Père me dit par trois fois :

1. *Mon. Xav.*, p. 433, 435.
2. P. 434. Cros, I, p. 421.

« Gonzalve Fernandez, je crains que vous ne vous trouviez en « grand péril. » Or, en face de Ceylan, le navire donna sur des bas-fonds. Je vis la proue comme suspendue au-dessus du rocher qu'elle avait heurté. Tous criaient vers la Vierge Marie ! » — « C'était la nuit, dit de son côté le pilote Gonzalve Garcia. J'étais à la barre quand le choc eut lieu. Je crus tout perdu. Mais Jean de Eyro me dit d'être tranquille. Maître François, à Malacca, avait prédit l'accident[1]. »

L'heure du départ vint enfin pour le Père. Comme à Ternate, il avait cherché à assurer par des institutions stables, le bien déjà opéré. Un prêtre de Malacca lui promettait de continuer son œuvre de catéchismes. De leur côté, les notables de la ville l'avaient supplié de leur donner deux Pères de la Compagnie pour prêcher, selon sa méthode, devant eux, leurs femmes, les chrétiens indigènes, les esclaves et les enfants. Xavier avait promis de faire son possible. Dès le mois d'avril, il leur enverrait, s'il le pouvait, les deux prêtres demandés[2].

C'est alors probablement qu'il fit cette autre prédiction racontée, en 1616, par un témoin oculaire. Dominique Caldeira, né aux Moluques, domestique du saint pendant trois ans, à Malacca, en Chine, au Japon, son servant de messe, le dépositaire de ses aumônes, avait 30 ans en 1548, et 98 quand, sous serment, il déposa ce qui suit : « Maître François devait s'embarquer sur un vaisseau dont le capitaine était François de Villana. Trois ou quatre jours avant la levée de l'ancre, Maître François avait déjà sur le bateau son bagage, quand il entendit le capitaine, conversant avec d'autres, dire : « Que Dieu le veuille ou non, « j'ai à me rendre dans l'Inde. » Maître François s'approcha aussitôt : « Eh ! senhor, dit-il, ne parlez pas ainsi. Dites : Si Dieu « le veut, j'irai dans l'Inde. » Mais le capitaine s'obstina dans son blasphème. Voyant cela, Maître François m'ordonna d'aller, avec un autre garçon, au vaisseau, et de lui rapporter son bagage ; ce que nous fîmes. Le vaisseau partit ; mais, quatre ou cinq jours après, des cadavres étaient rejetés à la côte, et le pilote seul revenait à terre sur des épaves... Ce qu'ayant vu, Maître François, devant les gens qui se trouvaient avec lui à l'église, me

1. *Process. 1556*, Goa, n. 2 et 10. Cf. Cros, t. II, p. 411.
2. *Mon. Xav.*, p. 432.

dit à moi, là présent : « Vois, fils, si je m'étais trouvé sur le « vaisseau, le juste aurait payé pour le coupable. » Et Dominique Caldeira ajoutait : « Chrétiens et infidèles le vénéraient à ce point qu'ils se mettaient à genoux pour lui baiser la main, et ils l'appelaient en leur langue le « Dieu de la terre [1]. »

V. — *De Malacca à Cochin* (décembre 1547-janvier 1548).

A plusieurs vaisseaux qui, vers ce temps-là, partaient de Malacca, saint François Xavier avait prédit une rude traversée. Lui aussi, en chemin, rencontra la tempête.

C'était aux deux tiers de la route. « Trois jours et trois nuits, nous avons eu de furieuses tourmentes, comme je n'en avais pas encore vu. Beaucoup pleuraient, tout vivants, leur propre mort, et juraient, si Dieu les tirait de là, de ne plus jamais naviguer. Pour sauver du moins les vies, on a jeté à la mer tout ce qu'on a pu. » Nous savons que ces heures de péril extrême étaient, pour le saint, des heures d'extase. Sur le navire emporté par une mer démontée, il confessa, encouragea, fit accepter la mort imminente, puis s'enferma dans sa cabine. Quelqu'un put le voir alors plongé dans la prière. « C'était la nuit, raconte François Pereira. J'allai, pour me consoler, dans sa chambre. Je le trouvai qui priait à genoux devant son crucifix. Je ne voulus pas le troubler; mais, le lendemain, je lui parlai de nos labeurs dont tous, nous étions épuisés. « Ce n'est rien », me dit-il. Ce qui le faisait parler ainsi, c'était sa confiance en Dieu [2]. » Mais que s'était-il passé en son âme? Lui-même nous en fait cette discrète confidence :

« Au plus fort de l'ouragan, je me recommandai à Dieu, prenant avant tout pour intercesseurs, sur terre, tous ceux de la bénie

1. *Process. 1616*, n. 1. — Cros, t. II, p. 411. — Il y a dans la déposition une curieuse erreur. Le témoin disait « Maître François, pour retourner du Japon en Chine, devait... » La scène se serait-elle passée au Bungo ? Mais François n'eut pas, en cette circonstance, le choix entre deux vaisseaux. Le témoin veut peut-être parler du dernier voyage en Chine, lequel succédait à celui du Japon. Mais là encore le saint n'eut à sa disposition qu'un navire. Notons que Xavier s'embarqua cinq fois à Malacca, en 1546 pour Amboine, en 1548 et 1551 pour les Indes, en 1549 pour le Japon, en 1552 pour la Chine. La prédiction n'eut certainement pas lieu en 1549, ni en 1552. On peut hésiter entre les autres départs. Mais le vénérable nonagénaire pouvait très bien confondre les dates, sans se tromper sur le fond des choses.

2. *Process. 1556*, Goa, n. 9.

Compagnie de Jésus, et ceux qui lui sont dévoués. Ainsi patronné je m'unissais aux très dévotes prières de l'épouse de Jésus-Christ,la Sainte Mère Église, laquelle, ici-bas, se tient en présence de son Époux Jésus-Christ et en est toujours écoutée au ciel. Je ne manquai pas aussi de prendre pour médiateurs, tous les saints qui sont dans la gloire du paradis, commençant par ceux qui, en cette vie, appartinrent à la sainte Compagnie de Jésus et, avant toutes les autres, la bienheureuse âme du Père Le Fèvre... »

Interrompons un instant notre saint. Pierre Le Fèvre en effet était mort depuis dix-huit mois, le 1er août 1546[1]. Comment Xavier le savait-il ? L'avait-il appris à Malacca? Mais la nouvelle, n'en était arrivée à Goa qu'au mois d'octobre précédent[2]. Pour la faire parvenir à Malacca, il fallait attendre la mousson du printemps. Au printemps, le Père était déjà revenu aux Indes depuis deux mois. Et cependant, dès le mois de janvier, il invoquait comme un habitant du ciel celui dont, humainement parlant, il ne pouvait connaître le décès.

Xavier poursuit : « Je n'en finirais pas si je voulais vous écrire les consolations que j'ai reçues quand je me recommandais à Dieu par ceux de la Compagnie, aussi bien les vivants que les bienheureux qui règnent au ciel.

« Je me recommandais encore en ce grand péril à tous les anges, allant d'un chœur à l'autre, et puis, à tous les patriarches, prophètes, apôtres, évangélistes, martyrs, confesseurs, vierges, à tous les saints du ciel. Et, pour être plus sûr d'obtenir le pardon de mes très infinis péchés, je prenais pour patronne la glorieuse Vierge, Notre-Dame, puisque au ciel où elle est, tout ce qu'elle demande à Dieu, elle l'obtient. Enfin je mis toute mon espérance dans les très infinis mérites de la mort et passion de Jésus-Christ, notre Rédempteur et Maître. Entouré de tous ces protecteurs, je me trouvai plus consolé au sein de la tempête, ce me semble, qu'ensuite, à l'heure de notre délivrance. Qu'un grand pécheur verse des larmes de

1. Polanco, *Chronicon*, t. I, p. 171, 172.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 24, lettre de Lancilotti. — Cette prière de François à Pierre Le Fèvre, jointe à celles de saint François de Sales et de saint François de Borgia, sera mise en avant quand il s'agira de faire monter Le Fèvre sur les autels.

joie et de consolation en une telle épreuve, cela me semble, quand j'y songe, un sujet de confusion. Aussi je demandais à Dieu Notre-Seigneur, en cette tempête, que, s'il m'en délivrait, ce fût seulement pour m'en faire éprouver d'autres semblables ou plus terribles encore, où je puisse le servir mieux encore.

« Bien souvent, Dieu Notre-Seigneur m'a donné de sentir, au fond de mon âme, de combien de périls corporels et de maux spirituels il m'a préservé par les pieux et continuels sacrifices et prières de tous ceux qui militent dans les rangs de la bénie Compagnie de Jésus et de ceux qui, leur temps de combat achevé, triomphent aujourd'hui dans la gloire. C'est là un compte que je vous dois rendre, mes bien-aimés Pères et Frères en Jésus-Christ. Ma dette est grande, car vous m'aidez à payer ce qu'à moi tout seul je ne pourrais solder ni à Dieu, ni à vous.

« Quand j'ai commencé à parler de la sainte Compagnie de Jésus, je ne sais plus comment sortir d'un si délicieux entretien, je ne sais plus finir mes lettres. Mais je crois qu'il faut terminer malgré moi, car les vaisseaux vont partir. Je ne trouve pas de meilleure conclusion que de protester à tous ceux de la Compagnie « *quod, si oblitus unquam fuero Societatis nominis Jesu*[1], *oblivioni detur dextera mea* ». De tant de manières j'ai appris tout ce que je dois à tous ceux de la Compagnie!

« Dieu Notre-Seigneur m'a, en effet, accordé cette grâce par vos mérites, de me faire connaître, — autant que le peut ma pauvre intelligence, — ma dette envers la sainte Compagnie. Je ne dis pas que je la connais toute, je n'ai ni la vertu ni le talent pour pénétrer une dette si excessive. Mais, par la miséricorde de Dieu Notre-Seigneur, j'en sais assez, quoique j'en sache bien peu, pour éviter en quelque manière le péché d'ingratitude.

« Je finis donc, priant Dieu Notre-Seigneur que, puisqu'il nous a réunis pendant cette vie laborieuse dans sa sainte Compagnie, il veuille bien, par sa sainte miséricorde, nous réunir dans sa glorieuse Compagnie du Ciel nous qui, en cette vie, avons vécu si éloignés les uns des autres par amour pour lui.

1. Cette expression « la Compagnie du nom de Jésus » se rencontre çà et là dans la correspondance du saint (p. 551, 623, 719). On la trouve encore dans certains documents anciens ; voir par exemple, *Epist. PP. Pasc. Broëti*, *Cl. Jaji*, etc. p. 114, 117, 121, 219, note 232, etc.

« Pour que vous compreniez bien ce qu'est cet éloignement corporel, sachez que si, de Rome, vous envoyez un ordre de la sainte obéissance à ceux des Moluques ou à ceux qui iront au Japon, vous ne pouvez avoir la réponse avant moins de trois ans et neuf mois. En effet, une lettre envoyée de Rome aux Indes met huit mois à nous arriver. Il faut attendre ensuite pendant huit autres mois le départ des vaisseaux pour les Moluques; vingt et un mois pour aller aux Moluques et en revenir, si la mer est bonne, et enfin huit mois, pour que la réponse aille des Indes à Rome. Encore je suppose que le temps est favorable. S'il arrive quelque contretemps, cela suffit parfois pour prolonger le voyage d'une grande année.

« *Minimus servus servorum Societatis Nominis Jesu.* — Franciscus. »

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SECOND

Sur le chemin des Indes (1540-1542)

CHAPITRE PREMIER

DE ROME A LISBONNE (mars-juin 1540)

CHAPITRE II

LISBONNE (15 juin 1540-7 avril 1541)

CHAPITRE III

DE LISBONNE A GOA (7 avril 1541-6 mai 1542)

CHAPITRE IV

L'« ASIA PORTUGUEZA »

CHAPITRE V

LES PREMIERS MOIS A GOA (mai-septembre 1543)

LIVRE TROISIÈME

Mission du cap Comorin (1542-1544)

CHAPITRE PREMIER

DÉPART POUR LA PÊCHERIE (octobre 1542)

CHAPITRE II

CHEZ LES PÊCHEURS DE PERLES (oct. 1542-sept. 1543)

CHAPITRE III

CHEZ LES PÊCHEURS DE PERLES (*suite*)

CHAPITRE IV

CHEZ LES PÊCHEURS DE PERLES (*suite*)

CHAPITRE V

LES BADAGES (juin-novembre 1544)

CHAPITRE VI

UN MOIS AU TRAVANCORE (nov.-déc. 1544)

LIVRE QUATRIÈME

La mission de Ceylan (1544-1545)

CHAPITRE PREMIER

LES MARTYRS CINGHALAIS (fin de 1544)

CHAPITRE II

LE COURRIER DE 1545

CHAPITRE III

NÉGAPATAM ET SAN THOMÉ (fév.-août 1545)

LIVRE CINQUIÈME

La mission des Moluques (1545-1547)

CHAPITRE PREMIER

MALACCA (septembre 1545-janvier 1546)

CHAPITRE II

AMBOINE (janvier-juin 1546)

CHAPITRE III

DANS LES MOLUQUES DU NORD (juillet 1546-avril 1547)

CHAPITRE IV

RETOUR AUX INDES (mai 1547-janvier 1548)

ERRATA

Page 106, lignes 5 et 6. Au lieu de *quatre*, lire *cinq* et ajouter le nom de *Le Jay*.

Page 107, ligne 3, au lieu de *le vendredi suivant*, lire *le vendredi 22 avril*.

Page 295, ligne 10, au lieu de *au mois de janvier*, lire *deux mois après*.

PARIS. — IMP. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17. — S.



Saint François Xavier

1548-1552



A. BROU

Saint François Xavier

1548-1552



TOME SECOND





PARIS
Gabriel BEAUCHESNE & Cie, Éditeurs
ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET
117, Rue de Rennes, 117

1912

Nihil obstat,
Paris, le 10 février 1911.
A. DE BECDELIÈVRE.

IMPRIMATUR,

Parisiis, die 10ª februarii 1911.
P. FAGES, V. G.

LIVRE SIXIÈME

UNE ANNÉE AUX INDES

(1548-1549)

CHAPITRE PREMIER

XAVIER A COCHIN ET DANS LE SUD

I. — *Les affaires de l'Inde en 1546-1547.*

Le 13 janvier 1548, après une absence de trois ans et six mois, saint François Xavier remettait le pied sur le sol des Indes.

Sans tarder, pour profiter des vaisseaux qui allaient partir, il rédigea sa correspondance annuelle : quatre lettres, pour saint Ignace, les Pères de Rome, le roi et Simon Rodriguez [1]. Il racontait ses travaux depuis janvier 1546, et disait ses projets, ses espérances, ses observations. Il ne rentrait pas aux Indes pour y rester : le Japon l'attirait invinciblement. Mais était-ce la volonté de Dieu qu'il allât de ce côté ? Il ne savait encore et il priait.

Cependant, dès son arrivée à Cochin, d'autres soucis étaient venus l'assaillir. L'évêque, qui se trouvait alors dans la ville en tournée pastorale, dut lui raconter quelles lourdes croix Dieu lui avait envoyées. Il faut ici reprendre les choses d'un peu plus haut.

Nous avons vu, en janvier 1545, don Michel Vaz, le bras droit du prélat, partir pour l'Europe, chargé de traiter auprès du roi les affaires religieuses d'outre-mer. Dix-huit mois après, septembre 1546, il était revenu armé de pouvoirs très étendus pour la défense de la foi, et spécialement du titre d'inquisiteur apostolique. Jean III, en même temps, envoyait au gouverneur Jean de Castro une lettre des plus graves [2].

1. Lettres 61 à 64.

2. Il existe de cette pièce plusieurs versions discordantes. Celle de la *Vida de Dom João de Castro* par Jac. Freyre de Andrade, est jugée inauthentique par le dernier éditeur de cette biographie. D. Fr. de S. Luis (Lisbonne, 1835, p. 372, 376). Nous résumons le texte donné par M. Camara Manoel dans ses *Missões dos Jesuitas no Oriente*, Lisbonne, 1894, p. 85, 96.

Ces instructions n'apportaient rien de nouveau. Elles accentuaient et régularisaient des dispositions antérieures. L'esprit qui les avait inspirées, nous le connaissons aussi, c'est l'esprit de sévérité pour l'erreur, qui faisait autrefois le fond de toute politique chrétienne. D'abord, Jean III estimait intolérable que, sur ses terres des Indes, terres catholiques, on laissât l'idolâtrie s'étaler au grand jour. Il fallait rechercher et détruire les idoles, quelles qu'elles fussent, punir ceux qui les fabriquaient, chasser les brahmes, s'ils faisaient de la propagande contre l'Évangile. Les privilèges ne devaient plus être la part des païens comme par le passé. Les chrétiens devaient jouir, avec les autres, plus que les autres, des libertés et immunités légales. Pour les charges publiques, ils devaient avoir la préférence.

On interdisait aux Portugais de vendre des esclaves aux infidèles. Il fallait les garder dans les maisons chrétiennes pour pouvoir les amener à la foi. On défendait l'usure, un des grands abus de Goa. Puis le roi passait aux fondations et dotations religieuses : églises à bâtir, à meubler, à pourvoir de prêtres, écoles, catéchismes publics, rentes à transférer du « culte abominable de Mahomet » aux missions, etc.

Le roi voulait qu'on s'occupât des chrétiens de Socotora, sans provoquer de guerre cependant avec les Turcs. — A Cochin, pourquoi les chrétiens de saint Thomas, qui font le commerce du poivre, ne peuvent-ils obtenir des Portugais qu'on leur fasse la bonne mesure fixée par l'immémoriale coutume du pays ? Dans ce même commerce, pourquoi le roi de Cochin use-t-il de pratiques superstitieuses ? S'il veut rester ami du Portugal, pourquoi persécute-t-il ses sujets qui se convertissent ? Il va jusqu'à confisquer leurs biens. — A la côte de la Pêcherie, les officiers de la couronne, entre autres malversations, forcent les Paravers à exercer la pêche pour leur compte à des conditions intolérables. Le gouverneur verra si la présence d'une flotte portugaise dans ces eaux est indispensable à la levée du tribut. Sur ce point, consulter Maître François Xavier ; examiner avec lui s'il est expédient de réserver le monopole de la pêche des perles aux chrétiens. — Il arrive souvent que les nouveaux convertis sont persécutés par leurs parents, chassés de leur habitation, pillés, déshérités, réduits à la mendicité. Il faudra prendre sur

les revenus du roi pour assurer leur existence. L'argent sera remis, sous la haute inspection de Michel Vaz, au prêtre qui aura ménagé la conversion.

Un roi de Ceylan persécute aussi les chrétiens. Il faut le châtier pour faire un exemple. Quant au prétendant réfugié à Goa, qu'on l'entretienne aux frais du trésor, et qu'on fasse une enquête sur ses droits. — Les territoires de Salcette et de Bardès, au nord et au sud de Goa, viennent d'être cédés au Portugal. Il faut en faire des terres chrétiennes. Donc campagne énergique, mais prudente, contre l'idolâtrie; multiplier les prédications. Que lui-même, Jean de Castro se transforme en apôtre ; qu'il exhorte les seigneurs païens à embrasser l'Évangile; qu'il les gagne par sa bonté (8 mars 1546).

Cette lettre était la réponse royale à quelques-unes des instances de François Xavier. Le gouverneur, tout chrétien qu'il était, la goûta médiocrement, paraît-il. Il y eut, sur certains points, des réclamations. Comment donner les hautes charges aux chrétiens, qui tous étaient pauvres, sans influence, sans noblesse, et de basse caste ? La municipalité de Goa fit remarquer au roi que, parmi ces infidèles qu'on voulait expulser, se trouvaient des créanciers de l'État. Ils avaient concouru à certains emprunts pour 9.200 pardaos et plus. Comment les chasser? « Nous voudrions bien, poursuivaient les Goanais, n'avoir plus ici de ces hommes vertueux qui font croire à Votre Altesse que les infidèles ne servent à rien et qu'il serait bon de les chasser[1]. »

Ces intolérables « hommes vertueux », c'était avant tout Michel Vaz, et sans doute aussi l'évêque. Nous ne voudrions pas assurer que saint François Xavier n'en fît pas aussi partie, car le roi, dans ses instructions, se référait plusieurs fois aux requêtes de Maître François. Mais, lui du moins, avait-il jamais demandé autre chose que l'éloignement des infidèles dont les agissements arrêtaient l'essor de l'Évangile ? Entre catholiques convaincus, était-ce trop exiger, et cela ne valait-il pas quelque perte d'argent ?

La lettre royale fut lue au conseil des Indes et il fut résolu qu'on exécuterait ce qui était faisable. Quelques points furent

1. Andrade, *loc. cit.*

remis à plus tard[1]. Sous l'impulsion de Michel Vaz sans doute[2], et de l'évêque, ce qui regardait l'idolâtrie et la répression du culte brahmanique en terre portugaise fut vigoureusement poussé. Les pagodes, grandes et petites, comme celles qu'on rencontre à chaque pas sur les chemins de l'Inde, furent rasées[3], les fêtes païennes interdites[4]. Il y eut des brahmes exilés. L'on fit un effort pour confier les charges lucratives à des chrétiens.

Malheureusement, il y avait des plaies moins faciles à guérir, celles de la société coloniale elle-même. Deux mois après avoir reçu la lettre du roi, Jean de Castro lui écrivait pour dénoncer la vénalité des magistrats. « Il eût fallu, disait-il, renvoyer tous les procès en Portugal. De ce chef, il se perdait aux Indes plus d'âmes qu'il ne s'y convertissait d'indigènes[5]. » Et l'on comprend l'insistance avec laquelle Xavier réclamait des prédicateurs, c'est-à-dire des prêtres énergiques, éloquents, capables de ranimer la foi engourdie des pécheurs.

De son côté, Michel Vaz prenait au sérieux le titre d'inquisiteur. Il menait des enquêtes secrètes, et bientôt l'on vit repartir pour l'Europe certains « nouveaux chrétiens » de Goa, très riches, accusés de pratiques juives et de propagande suspecte[6]. Cela fait, il retourna vers ses fidèles de la forteresse de Chaul[7]. Soudain, l'on apprit à Goa qu'il venait de mourir empoisonné (11 janvier 1547)[8]. A cette nouvelle, son ami don Diogo de Borba fut si

1. Lucena, p. 143 (l. II, ch. 22).

2. *Ibid.*, p. 74 (l. II, ch. 5). Lucena l'affirme en parlant de la fondation du collège Saint-Paul. Il est évident que ces mesures ne furent pas prises vers 1540, puisqu'elles restaient à prendre en 1546. Mais quand et par qui l'exécution des ordres royaux sur l'idolâtrie fut-elle commencée ? On fait remarquer que Michel Vaz, rentré du Portugal en septembre 1546, était à Goa en décembre et mourait en janvier. Il n'avait guère pu consulter le gouverneur qui pour lors était à Diu. Qu'il l'ait consulté ou non, il paraît avoir agi sans retard, car Jean III, dans une lettre à ses officiers de Goa (14 mars 1549) parle d'une provision de Michel Vaz sur l'expulsion de brahmes *sinais*, aujourd'hui, brahmes *sheuvis*, écrivains, lettrés (*Archivo portuguez Oriental*, t. I, p. 31, 1877).

3. Provision de l'évêque de Goa, 15 mars 1550, sur la destruction des idoles à Baçaim (*Archivo*, p. 223).

4. Provision du 16 janvier 1547 sur les rites idolâtriques, l'exclusion des infidèles de charges surtout financières (Nazareth, *Mitras*, p. 38).

5. *Annães das sciencias e lettras*, Lisbonne, 1857-1858, t. I, p. 479 ; cf. Nazareth, p. 35, note.

6. Do Couto, D. VI, l. VII, ch. 5, p. 93.

7. Sur la côte, un peu au-dessous de Bombay.

8. Do Couto, *loc. cit.*

ému, qu'il alla s'enfermer chez les Franciscains, tomba malade et mourut quatre jours après (26 janvier)[1].

« Mystères divins, écrivait l'évêque ; nous sommes tous, moi surtout, épouvantés des choses de ce monde. Je perds en Michel Vaz un aide bien précieux : je lui avais remis en main toute mon autorité, vu que le fardeau dépassait mes forces, et voilà que Notre-Seigneur le prend. Il court ici bien des faux témoignages, ajoutait le prélat[2]. » Et en effet, on avait répandu les bruits les plus absurdes. L'évêque lui-même était complice des coupables! « Pauvre évêque, s'écriait Cosme Anes, lui qui est incapable de faire tuer même une puce pour son service[3]! » Mais il n'est pas de calomnie si invraisemblable qui ne fasse son chemin, et celle-là fut portée jusqu'à Lisbonne. Une réfutation n'était pas de trop : Xavier s'en chargea. « L'évêque est un excellent pasteur, écrivit-il au roi, aussi les gens du pays le paient de la monnaie du monde. Lui, porte tout en patience. Mais je déclare, sans pouvoir ni dire ni écrire comment je le sais, qu'il est aussi innocent de ce crime que moi qui étais alors aux Moluques[4]. »

Cependant où était le coupable? Vengeance des brahmes, disait Cosme Anes[5]; des judaïsants, assure do Couto[6]; de certains « Portugais puissants », d'après Faria y Sousa[7]. Ce qui est certain, c'est que beaucoup, jusque dans le clergé de Goa, supportèrent cette perte d'un cœur léger. Le doyen du chapitre se moqua de Diogo de Borba et de sa douleur excessive[8]. Le gouverneur lui-même ne fut pas affligé outre mesure de cette mort : il ne fit faire, à ce qu'il semble, aucune enquête sérieuse pour connaître les assassins. Au fond, prêtres et laïques n'étaient pas fâchés de voir disparaître cet inquisiteur qu'on trouvait indiscret et gênant.

1. Cros, I, p. 343.
2. Freyre d'Andrade, *Vida de Castro* (1835), p. 455; Cros, *loc. cit.*
3. Lettre du 30 nov. 1547. Cros, I, p. 344.
4. *Mon. Xav.*, p. 454.
5. *Loc. cit.*
6. *Loc. cit.*
7. *Asia Portugueza*, t. II, P. II, ch. 6.
8. Cros, p. 343, note.

II. — *Le courrier de janvier 1548.*

Ces événements ne faisaient qu'ajouter à l'expérience que saint François Xavier s'était faite, pendant sa tournée à travers les forteresses portugaises. Le royaume de Dieu ne progressait pas. Ce n'était pas faute de bonne volonté de la part de Jean III; mais cette bonne volonté ne savait pas agir. Xavier écrit au prince qu'il se trouve dans un grand embarras. Lui communiquer ses expériences sur l'Inde, Malacca, les Moluques? Le service de Dieu le demande; sa conscience le presse, et aussi le désir de prouver au roi sa reconnaissance pour tout ce qu'il fait en faveur de la Compagnie, en l'aidant à remplir ses devoirs de roi. Mais quoi qu'il puisse dire, il ne le sait que trop, rien n'aboutira, et ses lettres accuseront Jean III au tribunal de Dieu. Se taire alors? Mais pourquoi Dieu lui a-t-il donné de voir clair dans les affaires de l'Inde? Il parlera donc, c'est un devoir qui s'impose à lui [1].

Il ne s'était plaint jusque-là que des officiers de la couronne. Maintenant il se plaint du clergé : pas de zèle, des rivalités stériles, manque de désintéressement : « Sache donc Votre Altesse qu'ici, comme ailleurs, bien souvent ce qui empêche de travailler efficacement au service de Dieu Notre-Seigneur, ce sont de saintes jalousies. L'un déclare : « Je le ferai. » L'autre : « Non, ce sera moi. » Un autre : « Puisque ce n'est pas moi qui le fais, il « ne me plaît pas que vous le fassiez. » Un autre encore : « C'est « moi qui travaille et un autre en a les remercîments et le profit. » Voilà sur quoi l'on écrit, pourquoi l'on travaille : il ne s'agit que de faire aboutir ses prétentions. Et le temps passe, et il n'en reste plus pour le service de Dieu. C'est ainsi que souvent avortent des entreprises qui eussent fait grand honneur et grand profit à Votre Majesté [2]. »

Le Père François n'a pas jugé à propos de préciser en quoi consistait ce qu'il appelle, par un charitable euphémisme, de « saintes jalousies ». Évidemment, il n'a pas trouvé dans le clergé l'appui sur lequel il comptait. On a dû le juger lui aussi envahissant, compromettant. Ce n'était pas à lui d'en dire davan-

1. *Mon. Xav.*, p. 451.
2. P. 452.

tage, et il passe à autre chose. A la triste situation de l'Église aux Indes, y a-t-il un remède?

Il n'en voit qu'un, l'intervention énergique des autorités civiles. Que les ordres partent de haut, ils seront respectés. Que le gouverneur le sache, c'est sur lui que le roi compte pour l'extension de la foi, plus que sur les missionnaires. Voici par exemple Ceylan: que le roi ordonne, l'île sera vite chrétienne. Le gouverneur prendrait l'affaire en main. Lui-même choisirait des religieux sûrs, leur confierait l'œuvre, leur donnerait pleins pouvoirs sur les autres missionnaires, y compris ceux de la Compagnie. Ils en disposeraient, ils commanderaient, dirigeraient. Que si, après cela, l'île de Ceylan n'est pas bientôt chrétienne... ici le roi menacerait le gouverneur de son indignation, et, pour bien lui faire sentir que ce ne sont pas là de vaines paroles, aux menaces il ajouterait un serment : « Je jure, si vous ne déchargez pas ma conscience, en faisant beaucoup de chrétiens, qu'à votre retour à Lisbonne, je vous ferai jeter aux fers et rester de longues années en prison, je confisquerai vos biens au profit des œuvres de miséricorde[1]. »

« Que cela, continue-t-il, soit suivi d'ordres nets et précis : que les négligences soient punies. Alors, il y aura des conversions nombreuses. Sinon, non. Voilà la vérité, mon frère Maître Simon : *caetera taceo*. Ce sera la fin des injustices, des vols dont sont victimes nos pauvres chrétiens, ce sera un encouragement pour les idolâtres. Mais que le roi dise à d'autres qu'au gouverneur : « Faites des chrétiens », rien de bon n'en sortira. *Crede mihi vera dicenti et experto*. Pourquoi cela ? Je le sais, mais je dois m'en taire[2]. »

Ces dernières réticences cachent sans doute des mystères de mauvaise volonté qui, s'ils étaient connus, expliqueraient cet appel au bras séculier, et en donneraient la vraie portée. Aussi bien, ce que le saint en disait, c'était par acquit de conscience, car, au roi lui-même, il ajoutait : « Je n'espère pas que rien de tout cela se réalise. J'ai presque regret de l'avoir écrit. Cependant, senhor, quand il faudra rendre vos comptes à Dieu, et qu'il vous demandera pourquoi vous n'avez pas agi, j'ignore si ce

1. *Mon. Xav.*, p. 458.
2. P. 459. « Je tais le reste... Croyez-moi, je dis vrai, et je sais de quoi je parle. »

sera une excuse que de dire : Je n'étais pas tenu d'ajouter foi aux lettres du Père François[1]. »

Il est facile ici de se méprendre et de prêter aux paroles de Xavier un sens qu'elles n'ont pas. S'il avait prévu que ses lettres dussent un jour tomber sous les yeux des ennemis de l'Église, il aurait sans doute exposé sa pensée sur ce qu'il attendait des gouverneurs avec plus de précision. Nous savons déjà qu'il n'a pas, pour l'intervention des puissances temporelles en pays de mission, la défiance que, à tort ou à raison, beaucoup professent aujourd'hui. C'est un point que nous avons déjà touché en parlant du Travancore et de l'expédition manquée de Jafnapatam.

Si le protectorat, tel que nous le voyons s'exercer aujourd'hui en Extrême-Orient, a ses inconvénients, François n'en a aucune expérience. Il juge d'après ce qu'il a sous les yeux. Puisque le Portugal est catholique, qu'il le soit dans ses colonies, et qu'il le soit à fond jusqu'aux dernières conséquences pratiques. Ces conséquences sont au nombre de trois : entraver les persécutions et par là donner la liberté de conscience ; favoriser les conversions en multipliant les missionnaires ; faire cesser le scandale des injustices dont les chrétiens sont victimes de la part des Européens. Il n'y a pas autre chose sous la formule « faire des chrétiens » qui lui revient plusieurs fois sous la plume. Qu'on y ajoute, si l'on veut, des avantages temporels accordés par les Européens à leurs nouveaux frères dans la foi, l'on aura tout le *compelle intrare* de saint François Xavier.

Nous avouons ne pas distinguer ce que les protestants peuvent bien trouver là d'anti-évangélique. C'est en vérité le minimum de ce qu'on peut demander à un prince chrétien ayant le sens de ses responsabilités[2].

Et ce minimum, quand il le demandait à Jean III, François désespérait presque de l'obtenir. Par ailleurs, il savait qu'il y avait plus urgent et plus difficile. Il poursuivait dans sa lettre à Rodriguez : « Pour la décharge de la conscience du roi à qui la Compagnie entière doit beaucoup, je dirai qu'avant tout, il doit promouvoir le bien spirituel des siens ; les infidèles viendront ensuite. Je voudrais qu'il pourvût toutes les forteresses

1. P. 453.
2. *Mon. Xav.*, p. 453.

de l'Inde de prédicateurs, soit de la Compagnie, soit de l'ordre de saint François, sans autre occupation spéciale ou principale que de prêcher : aux Portugais les fêtes et dimanches ; le soir, aux esclaves des deux sexes et aux chrétiens indigènes sur les articles de la foi ; une fois par semaine aux femmes et filles des Portugais sur le même sujet, la confession et la communion. Je sais par expérience que le grand besoin est là [1]. »

La lettre à Maître Simon se termine par une grave homélie à l'adresse du souverain. « Travaillez avec le roi, pour dégager sa conscience. Il me semble — plaise à Dieu que je me trompe ! — qu'à l'heure de la mort cet excellent homme aura des inquiétudes au sujet de l'Inde. Je crains qu'au ciel Dieu Notre-Seigneur et ses saints ne disent de lui : « Il a montré dans ses « lettres de bons désirs d'augmenter ma gloire dans l'Inde. « C'était uniquement pour cette gloire qu'il possédait ce pays en « mon nom. Mais jamais de châtiments pour ceux qui laissent « ses lettres et ses ordonnances sans exécution, tandis qu'il ne « manque pas de punir ceux qui sont chargés de ses intérêts « temporels, s'ils ne trouvent pas le moyen d'augmenter ses ren- « tes et ses domaines. » Si je savais que le roi connût bien l'amour sincère que je lui porte, je lui demanderais une faveur, et cela pour son service. Tous les jours il devrait passer un grand quart d'heure à demander à Dieu Notre-Seigneur la pleine et intime intelligence de cette parole du Christ : « *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animae vero suae détrimentum patiatur ?* » Qu'il prenne la pieuse coutume de terminer toutes ses prières ainsi : « *Quid prodest*, etc...? » Il est temps, mon bien-aimé frère Maître Simon, de détromper le roi, car l'heure est moins éloignée qu'il ne croit, où Dieu Notre-Seigneur lui fera rendre ses comptes en lui disant : « *Redde rationem villicationis tuae...* » Faites donc qu'il pourvoie l'Inde de solides fondements spirituels [2]. »

Le séjour de saint François Xavier à Cochin fut très court. Arrivé le 13 janvier, il confiait, le 20, ses lettres aux vaisseaux

1. P. 457.
2. *Mon. Xav.*, p. 458. — « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme?... Rends compte de ton administration. »

qui mettaient à la voile pour le Portugal et il commençait immédiatement sa tournée d'inspection.

Quelle était, aux Indes, à cette date, six ans après l'arrivée des premiers Jésuites, l'état de la Compagnie ?

La mission comptait un collège à Goa et trois champs de travail [1], le Travancore, la Pêcherie, les Moluques. Elle avait en tout quinze missionnaires.

Deux avaient rejoint François en octobre 1542, Paul de Camerino et François Mansilhas. Trois prêtres étaient venus en 1545 : les lettres de Xavier n'avaient laissé à Goa que Lancilotti ; Criminale et Jean de Beira étaient allés au Comorin [2]. Puis, en 1546, une autre lettre datée des Moluques avait mandé dans l'archipel Mansilhas et Beira [3]. Le vide laissé à la Pêcherie et au Comorin devait être comblé par les missionnaires qui, cette année-là, viendraient d'Europe. Il en vint neuf. C'était plus qu'on n'attendait, plus aussi que n'avait soupçonné le supérieur. On crut ne pas contrevenir à ses ordres en retenant à Goa le Père François Pérez [4]. Puis, comme Mansilhas refusait d'aller aux Moluques, on le remplaça par le Père Nuno Ribeiro et le Frère Nicolas Nunez [5]. Nous les avons rencontrés à Malacca, au moment où ils s'y croisaient avec François. Les six autres allèrent dans le sud. Le Frère Adam Francisco s'en fut aider Mansilhas à Cochin [6]. Le Père François Enriquez gagna le Travancore [7], où il fut rejoint par le Père Balthazar Nunez [8]. Enfin le Père Criminale, resté seul à la Pêcherie depuis deux mois avec ses prêtres indigènes, vit arriver le Frère

1. Voici le détail des recrues arrivées aux Indes en 1545 et 1546. — *1545*, départ le 25 mars, arrivée à Goa le 2 septembre : les PP. Nicolas Lancilotti, Jean de Beira et Antoine Criminale (*Sel. Ind. Ep.*, p. 7, 12). — *1546*, départ le 8 avril (*Ep. Mixtae*, t. I, n. 75, p. 264), arrivée à Goa : 1º le 12 sept., PP. Fr. Enriquez et Fr. Perez, fr. Adam Francisco. — 2º le 17 sept., PP. Henri Enriquez, Alph. Cypriano, Nuno Ribeiro, Frères Manuel de Moralez, Balt. Nunez, Nicolas Nunez (*Sel. Ind. Ep.*, p. 20 et 66). A ces noms, une lettre du P. Jean de Saint-Michel (*Ep. Mixtae*, loc. cit.) ajoute un nommé Christophe Ribeiro, prêtre, dont il n'est plus parlé dans la suite.

2. *Mon. Xav.*, p. 394.

3. P. 418.

4. Valignano, p. 82.

5. *Mon. Xav.*, p. 431. Par erreur la chronique de Polanco met le Fr. Balthazar parmi ceux qui allèrent aux Moluques (t. I, p. 261).

6. François trouva Adam Francisco à Cochin, d'où il l'emmena à la Pêcherie. Nous conjecturons qu'il était là le compagnon de Mansilhas (*Mon. Xav.*, p. 456. *Sel. Ind. Ep.*, p. 60).

7. *Sel. Ind. Ep.*, p. 31.

8. *Ibid.* La phrase du P. Enriquez est assez obscure.

Manuel de Moralez et les deux Pères Henri Enriquez et Alphonse Cebrian ou Cypriano[1].

Mais sur cette liste, dès son arrivée à Cochin, François eut un nom à rayer. Mansilhas, appelé aux Moluques, s'était refusé au sacrifice[2]. Cette désobéissance formelle pouvait être d'un mauvais exemple. Le supérieur n'hésita pas : Mansilhas fut congédié de la Compagnie et remis entre les mains de l'évêque. Le pauvre homme, disons-le tout de suite, n'en resta pas moins attaché au *Santo Padre.* Il vécut en prêtre séculier, et quand, sur l'ordre de Jean III, s'ouvrirent les enquêtes préparatoires à la béatification, don Mansilhas fut appelé à donner son témoignage. Il le fit, beaucoup trop bref à notre avis, et en des termes qui ne font que piquer notre curiosité.

« La vie du Père François, déclara-t-il, n'aurait pu être ce qu'elle a été, s'il n'avait été rempli du Saint-Esprit. Que si lui, Mansilhas, devait faire connaître tout ce qu'il savait de cette vie et des fatigues supportées pour Dieu, il n'en finirait pas. Ce qu'il a fait pour Dieu dépasse toute imagination[3]. » L'ancien novice mourut à Cochin en 1565, pleurant amèrement sa faute et ne voulant être assisté que par les Pères de la Compagnie : « Voir seulement, entendre l'un de vous, disait-il, est ma plus douce consolation[4]. »

C'est peut-être à la suite de cette exécution que le Saint, écrivant à Simon Rodriguez, lui détaille les qualités qu'il juge indispensables chez ses missionnaires. « Il en a, dit-il, l'expérience complète. Il faut qu'ils aient été vigoureusement exercés dans la Compagnie à la pratique de la vertu, qu'ils aient déjà gagné sur eux-mêmes de nombreuses victoires. Il faut pouvoir assez compter sur eux pour les envoyer sans crainte, en des pays très éloignés[5]. » Même requête dans la lettre adressée à saint Ignace.

Mais ici le saint réclame quelque chose de plus. Il voit que la Compagnie s'augmente aux Indes et ira encore s'augmentant. Or il lui semble qu'elle manque d'un « médecin spirituel », d'un supérieur. Ce qu'il réclame donc du père de son âme, à

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 25. Sur le vrai nom de Cypriano, Polanco, t. VI, p. 803, note.
2. Orlandini, l. V, n. 94.
3. *Process. 1556.* Cochin, n. 14.
4. Sousa, t. I, p. 263.
5. *Mon. Xav.*, p. 457, 458.

défaut de ses conseils et de sa chère présence, c'est un homme de sa droite, homme de confiance et de vertu, qui soit le chef de tous aux Indes, et l'aide, lui, Xavier, à sortir de sa torpeur[1]. A cette raison qui ne dut guère convaincre saint Ignace, n'en pouvait-il pas ajouter une autre, celle que déjà avait insinuée le Père Lancilotti[2], la difficulté qu'il y aurait pour lui à mener de front ces deux choses : l'exercice de la supériorité et l'apostolat entreprenant d'un fondateur de mission ?

III. — *Au Travancore et à la Pêcherie.*

Les affaires réglées à Cochin, François partit pour visiter les missions du sud. Au Travancore, il s'attendait à trouver le Père François Enriquez. Mais le missionnaire n'était pas à son poste. Ecoutons-le nous raconter ses aventures :

« Sur l'ordre du Père François lui-même, j'étais allé au cap Comorin. Je demeurai trois mois dans le royaume de Travancore occupé à instruire des chrétiens. Il y en a là plus de 26.000, amenés au christianisme par ledit Père. Mais le roi était hostile à la foi chrétienne[3]. »

La situation avait donc changé depuis deux ans. Ce « grand roi », qui naguère appelait Xavier son frère, n'avait peut-être pas tiré de ses libéralités tous les avantages qu'il espérait. Toujours est-il qu'en arrivant sur ses terres, le Père Enriquez le trouva irrité contre les Portugais. Mais n'osant s'en prendre directement à eux, il persécutait leurs protégés, les chrétiens, interdisant toute propagande nouvelle, ne ménageant aux indigènes déjà baptisés, ni les confiscations, ni les coups, et les pauvres gens se sauvaient en mer ou dans les montagnes[4]. Enriquez passa par-dessus les défenses royales et resta dans sa chrétienté. On le chercha pour le faire mourir. Il put échapper : « Le roi, poursuit-il, me fit venir. Il était entouré d'une grande foule : il avait près de lui un musulman qui semblait son homme d'affaires. Il m'interdit de convertir au Christ d'autres Indiens, ses sujets. Entre autres choses que l'esprit diabolique lui sug-

1. *Mon. Xav.*, p. 448.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 26, n. 5.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 31. Ce chiffre de 26.000 comprend les chrétiens de la Pêcherie.
4. Du Jarric, t. I, p. 420.

géra, il ajouta qu'il forcerait les chrétiens à violer leur loi en pêchant le dimanche. Je lui fis les réponses que lui et les siens pouvaient comprendre. Je crus alors devoir aller trouver le capitan portugais de cette côte pour lui faire mon rapport, afin qu'il pût en référer au gouverneur général. Celui-ci et tous les Pères furent d'avis que je revinsse à Goa. « De là, je me rendis, accompagné du frère Balthazar Nunez à un lieu qu'on appelle Chalé[1]. L'on avait conçu de ce côté de grandes espérances. Le roi du pays était le premier à pousser ses sujets à se faire chrétiens[2]. »

Ce roi était le petit rajah de Tanor[3] qui, voulant se faire protéger par les Portugais contre son suzerain, le roi de Calicut, parlait de se convertir. Il demandait seulement que le baptême fût secret et qu'il pût, au dehors, garder ses pratiques nationales. Don Diogo de Borba, étant allé voir les choses de près, revint persuadé que tout n'était que comédie. Les propositions du prince étaient inadmissibles. Du moins pouvait-on profiter de la liberté qu'il laissait à ses sujets. Sur quoi Enriquez fut invité à se rendre dans la petite forteresse portugaise de Chalé, près de Tanor. Son apostolat ne manquerait pas d'y être plus fructueux que chez les Travancorais. A peine était-il arrivé avec son compagnon que déjà les autorités et les résidents parlaient de bâtir église et collège. Un champ nouveau s'était donc ouvert ; Enriquez y travaillait depuis un an, quand tout à coup Xavier reparut aux Indes et lui enjoignit de regagner le Travancore[4].

Pourquoi cette décision ? Le saint ne s'en explique pas dans ses lettres. Mais d'une part il ne pouvait admettre qu'un inférieur désertât ainsi son poste, quelque pénible ou stérile qu'il fût. D'autre part, plus que toute autre région, le Travancore avait

1. Chalé, Challe, aujourd'hui Chaliyam, à neuf lieues au sud de Calicut, et à trois lieues et demie de la rivière de Tanor.

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 31. Enirquez, arrivé aux Indes en septembre 1546, avait passé trois mois au Travancore (oct.-déc. 1546) ; il dut venir à Chalé en janvier 1547. Dans le courant de l'année il écrivit le fragment de lettre cité dans les *Sel. Ind. Ep.*, p. 31. Il dut rentrer au Travancore dans les premiers mois de 1548. Nous connaissons l'ordre qu'il reçut du saint par un mot du P. Fr. Pérez (*Ibid.*, p. 68).

3. Aujourd'hui Tanour.

4. Les documents mis au jour par le P. Cros (t. I, p. 324, t. II, p. 177) donnent à cet épisode une couleur absolument différente de celle qu'on trouve dans les vieux historiens Lucena, Bartoli, etc.

besoin d'être catéchisé : les dix mille chrétiens baptisés en un mois ne pouvaient être laissés sans prêtres. Maintenant surtout que Mansilhas était congédié, il fallait reprendre l'œuvre interrompue.

En repassant par Cochin, François Enriquez n'y trouva plus son supérieur. Il était à la Pêcherie où il faisait la connaissance des nouveaux missionnaires. Sa venue fut pour eux la plus douce des joies. Il leur était apparu de loin comme dans une auréole mystérieuse. Ses lettres enflammées, le récit de ses entreprises, l'ampleur de ses projets, les faits extraordinaires qu'on racontait sur son compte, le mettaient à part et au-dessus de ses compagnons. Ajoutez qu'il était un peu signe de contradiction. Tout le monde ne goûtait pas ses méthodes. Tout le monde ne croyait pas aux grandes choses qu'on lui attribuait. Un Père de Lisbonne écrivait le 28 octobre 1548 : « Aujourd'hui à la table de l'ambassadeur de l'Empereur... étaient présents... deux gentilshommes... dont l'un, Portugais, revenu récemment des Indes se mit à parler de Maître François, notre vénéré Père, avec une telle chaleur, une telle inspiration, qu'il semblait tout à fait poussé de Dieu pour manifester en cet endroit la vérité sur les œuvres si authentiques opérées par la Divine Majesté en la personne de son bon serviteur, et cela, à la confusion de tel et tel obstiné qui se trouvait là présent[1]. »

De son côté, à Rome, cette même année 1548, Polanco, résumant les lettres et les bruits qui venaient de l'Inde, écrivait : « Le Père François est très bref dans ses lettres sur ses œuvres. Probablement c'est humilité de sa part. Mais tous ceux au milieu desquels il vit, les nôtres qu'il instruit par ses paroles et par ses exemples, qu'il anime au travail apostolique, qu'il console par ses charmants entretiens spirituels, *en écrivent si long sur son compte*, que l'on devine facilement quelle est son autorité dans l'Inde, quel parfum de profonde édification il laisse partout où il passe... On insinue que le Seigneur fait par lui de grandes merveilles, mais on ajoute que ce sont des choses qu'il vaut mieux cacher[2]. »

Ce mystère ne faisait qu'exciter chez les nouveaux venus le

1. *Epistolae Mixtae*, I, p. 559, lettre du P. Jean d'Aragon.
2. T. I, p. 349.

désir de voir celui qui remplaçait pour eux Ignace et Rodriguez. Il est intéressant de surprendre dans leur correspondance la première impression que le saint fit sur eux.

Au mois de novembre 1548, le Fr. Balthazar Nunez mandait aux Pères de Coïmbre :

« Il faut d'abord que je vous donne des nouvelles de notre bon et vénérable Père[1]. Il est de taille moyenne, grand comme notre Père Manuel de Nobrega[2]. Sa démarche est distinguée, sans rien d'affecté. Il a le visage ouvert, les yeux toujours au ciel et mouillés de larmes, les lèvres pleines de sourire[3]. Il parle peu, mais ses paroles sont à faire pleurer. On n'entend sortir de sa bouche que : « Christ Jésus, très Sainte Trinité! » Et il ajoute : « O mes frères et compagnons, combien notre Dieu est « meilleur que nous ne pensons! Réfléchissez-y, pour lui en ren- « dre grâces et louanges. Il y a si peu de temps que notre sainte « Compagnie a été confirmée, sept ans au plus, et nous voyons « que le Seigneur a voulu opérer en elle tant de choses! Nous le « voyons, mes bien-aimés compagnons, les uns sont à Rome, les « autres à Valence, à Gandie, à Coïmbre, à Sante-Foi de Goa, « d'autres à Socotora[4], au cap Comorin, à Malacca, à Maluco, au « Japon où j'irai prochainement. » Ces paroles, mes Pères, il les disait avec tant de dévotion que nous avions tous envie de pleurer. Tout cela, dit avec cet amour et cette charité, était pour nous encourager, nous faire concevoir une ferveur spirituelle plus grande, de grands desseins et le désir d'affronter fatigues et labeurs.

« Dans les pays qu'il traverse, il laisse un renom que l'on ne peut imaginer. Ce sont là choses que je ne puis écrire : elles sont de telle conséquence qu'on ne peut les confier au papier. Seulement, *os justi meditabitur sapientiam et lingua ejus loquetur judicium*[5]. Sa renommée est telle dans l'Inde qu'il est connu partout. Le plus heureux est celui qui peut se dire son ami plus intime.

1. *De nosso bom padre e pai.* Nunez joue sur le sens de ces deux mots qui signifient « père »; mais *pai* a le sens plus restreint de « progéniteur ».
2. Le P. de Nobrega, fondateur en 1549 de la mission du Brésil.
3. *A boca cheia de riso,* la bouche pleine de rire.
4. Xavier parle de ses projets sur Socotora comme s'ils étaient déjà réalisés.
5. Ps. XXXVI, 32. « La bouche du juste méditera la sagesse et sa langue proférera la justice. »

« Ces courtes nouvelles, je vous les écris, mes Frères, parce que je sais qu'elles vous feront plaisir. Mais j'ai regret de n'en pouvoir dire davantage sur les merveilles que l'on raconte ; sachez, et gardez-le pour vous, que le Seigneur fait beaucoup par lui et, de ces choses, je le répète, qu'on ne peut pas raconter[1]. »

On peut s'imaginer, par ces lignes, la joie des missionnaires, quand il les convoqua tous près de lui à Manapar. Il n'en connaissait aucun. Ce fut pour eux, durant une dizaine de jours, une sorte de retraite, où ils s'ouvrirent à lui des besoins de leur âme, et le renseignèrent sur l'état de la mission[2]. Ils étaient là trois prêtres, Antoine Criminale, Henri Enriquez, Alphonse Cypriano, avec les deux frères Manuel de Moralez et Adam Francisco, et quatre prêtres indigènes[3].

Criminale était comme l'âme de la chrétienté. Il commençait à parler, lire et écrire le tamoul. Suivant la méthode de Xavier, il visitait sans cesse les églises du nord au midi[4]. Quand, un an plus tard, Xavier l'aura bien vu à l'œuvre, il portera de lui, dans une lettre à saint Ignace, ce beau témoignage : « En vérité, c'est un saint; il est né pour l'apostolat de ces pays. Envoyez-en beaucoup comme lui... Tous l'aiment, chrétiens, indigènes, idolâtres et musulmans. Quant à ses compagnons, on ne saurait dire combien ils le chérissent[5]. »

Alphonse Cypriano, Espagnol, entré dans la Compagnie à cinquante-huit ans, en avait maintenant plus de soixante. Caractère âpre, ardent à l'excès. Saint François Xavier essaya de l'amener à des façons de faire un peu plus suaves ; mais le vieux Castillan resta toujours le censeur rude et découragé des vices. Lui-même, dans ses lettres à saint Ignace, se jugeait lâche et inutile, tandis que ses compagnons écrivaient qu'il travaillait comme un jeune homme[6].

François Xavier avait demandé pour les missions des gens

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 37, 38.
2. *Ibid.*, p. 107.
3. Sousa, t. I, p. 262.
4. Polanco, t. I, p. 349 ; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 68.
5. *Mon. Xav.*, p. 482.
6. Polanco, I, p. 349. Voir sa notice dans Orlandini, l. II, n. 114, 119; Bartoli, l. VII, n. 37; Sousa, I, p. 310, 313.

robustes. Tels étaient, ce semble, Cypriano et Criminale. Mais Henri Enriquez et Manuel de Moralez n'étaient guère solides. Ils se dépensaient pourtant et Dieu leur venait en aide. Moralez, disait-on, se portait d'autant mieux qu'il avait plus d'ouvrage. L'envoyait-on remplacer un prêtre indigène en un district moins absorbant, il tombait malade[1]. Lui-même écrivait :

« C'est aujourd'hui dimanche : j'ai prêché ce matin dans le bourg; ce soir je vais prêcher ailleurs: il me faut, dans l'intervalle, vous écrire un peu. Nous sommes ici quelques-uns de la Compagnie, ayant à administrer chacun plusieurs bourgs. Je suis entre les Pères Cypriano et Criminale. Le plus clair de mon temps se passe en visite des villages qui sont nombreux.

« Vous savez, mes bien chers frères, que, lorsque j'étais auprès de vous, j'étais toujours malade. Ici, grâce à Dieu, je me porte bien. Je puis faire de longues courses, et cela bien souvent, car j'ai à m'occuper de nombreux centres de population. Et cependant Dieu sait ce que nous mangeons. Le Père Antoine et les autres sont dans le même cas[2]. »

Tout de même pour Henri Enriquez. Durant l'interminable traversée de Lisbonne à Goa, il avait été malade à en mourir[3]. A Goa, où pourtant rien ne manquait de ce qui pouvait le soulager, il ne fit que languir. Tout à coup arriva la lettre de Xavier ordonnant aux nouveaux venus de partir pour le cap Comorin. C'était aller à la mort; car là tout faisait défaut. Il partit cependant. Il eut pour son partage la ville de Tuticorin, avec Punicale et trois autres gros bourgs. Il put suffire à tout, allant d'une station à l'autre, les visitant régulièrement tous les huit ou dix jours. Il inspectait encore tous les deux mois deux autres centres confiés par Xavier à un prêtre indigène mais qui n'avait pas grande autorité parmi ses compatriotes[4]. Ce travail

1. Polanco, t. I, p. 350.

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 32, 33.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 19. C'était un néo-chrétien, c'est-à-dire qu'il était d'origine juive. Il avait été novice franciscain (*ibid.*, p. 62, 124). Il y avait là pour lui un double empêchement à son admission dans la Compagnie. La pensée de saint Ignace sur ce point était connue (*Constitutions*, édit. Madrid, p. 317, col. B, n. 16). Il obtint dispense, les constitutions n'étant pas encore promulguées (*Ep. S. Ignatii*, t. I, p. 569). Il mourut le 6 février 1600.

4. Polanco, I, p. 264.

lui rendit ses forces[1]. Il vécut cinquante ans à la Pêcherie; et, après le saint, il est le vrai fondateur de cette belle église.

Grâce à ces bons ouvriers elle s'organisait donc et prenait forme. La côte était divisée en trois districts, chaque Père ayant sous sa direction un ou deux prêtres indigènes et des catéchistes. Dans toutes les chrétientés, un néophyte plus intelligent servait de maître et de sacristain; il réunissait les fidèles et présidait les exercices religieux. Tous les jours catéchisme, pour les filles le matin, pour les garçons le soir. Instructions spéciales pour les femmes le samedi, pour les hommes le dimanche. Une autre instruction le même jour pour les femmes esclaves, et une autre encore pendant la semaine pour les veuves. Tout cela, selon les méthodes du Père François. Chaque catéchisme était suivi d'un rapide sermon sur l'idolâtrie[2].

Il y avait aussi les tâches imprévues, la paix à mettre entre petits seigneurs toujours en querelles, les controverses avec les païens, la visite des malades, les longues séances où il fallait écouter les doléances des chrétiens, terminer les procès, conclure des arbitrages[3]. Enfin, les persécutions: malheureusement ici les détails font défaut. Le Père Lancilotti écrit seulement : « Les Pères sont tellement entravés par les Mores, les idolâtres, les mauvais chrétiens que je ne saurais vous le raconter[4] »; et Moralez : « Persécutions, contradictions, calomnies de la part des infidèles, rien ne nous manque[5]. »

Quant aux résultats, chacun les appréciait suivant son point de vue. Les uns voyaient surtout ce qui restait à faire, l'extrême ignorance des païens, leur inintelligence de tout ce qui n'est pas le mal, le manque de prêtres, la difficulté d'instruire les néophytes, la persistance chez eux des idées païennes même après le baptême[6]. D'autres constataient le progrès accompli. Ils comparaient les chrétiens d'aujourd'hui aux brahmanistes d'hier, et voici ce qu'ils pouvaient raconter à Xavier : certains indices montraient que le sens chrétien s'éveillait chez les néophytes.

1. Polanco, I, p. 350.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p. 264. *Sel. Ind. Ep.*, p. 34.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 25.
5. *Ibid.*, p. 34. Polanco, I, p. 265.
6. *Sel. Ind. Ep.*, p. 32.

Ils commençaient à comprendre l'importance du baptême, se hâtaient de faire baptiser les nouveau-nés[1], cherchaient les enfants en danger de mort, pour leur procurer le salut. Les prières sur les malades remplaçaient les *mantrams* superstitieux[2]. Leur foi était vive, vive à obtenir des miracles. Le signe de la croix, l'eau bénite, un chapelet leur servaient à chasser les démons. Le frère Moralez écrit : « Il arrive souvent qu'on nous appelle pour réciter un évangile sur la tête des malades. Nous commençons par demander un acte de foi sur les articles du symbole. L'infirme et les assistants répondent : « *Vicho ada*, je crois. » Alors on lit l'évangile, et Dieu souvent opère des merveilles. On a vu des moribonds se lever guéris. Si la divine Providence daigne se servir, pour des œuvres semblables, d'un instrument aussi vil que moi, que serait-ce si d'autres, plus saints, venaient ici[3] ! » Mais les indigènes eux-mêmes quelquefois, sans recourir au missionnaire, rien qu'en passant leur rosaire au cou des malades, obtenaient le même résultat. Le Père Enriquez en citait un exemple[4].

Cette foi vive était-elle à l'épreuve de la persécution ? Il était permis d'en douter, au moins pour certains chrétiens baptisés sans préparation. En fait beaucoup retournaient aux idoles ou à la mosquée[5]. D'autres étaient capables de défendre leur foi. Vers ce temps-là un séminariste de Goa fut réduit en esclavage par les musulmans du Malabar. Il refusa d'apostasier et fut jeté aux fers. S'étant échappé, voici ce qu'il raconta au Père Enriquez. Il avait, au lieu de sa captivité, rencontré plusieurs indigènes jadis esclaves des Portugais, baptisés, mais qui s'étaient enfuis. Ils vivaient mêlés aux païens et aux Maures, quelquefois soldats, mais toujours fidèles au baptême que leur avait valu leur esclavage. Ils se soutenaient entre eux, car ils avaient à souffrir pour leur religion. Si quelqu'un parmi eux mourait, ils ne laissaient pas brûler le corps, à la manière du pays, mais ils faisaient des funérailles chrétiennes, conduisaient le corps à la tombe en chantant les cantiques de la doctrine catholique

1. Même sur ce point, il y avait encore des défaillances. *Mon. Xav.*, p. 845. B.
2. Polanco, I, p. 350.
3. *Sel. Ind. Ep.*, I, p. 33.
4. Polanco, I, p. 353, 354.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 25 (lettre de Lancilotti sur les chrétiens de Cochin).

et plantaient une croix sur la sépulture. Puis, tous à genoux, priaient pour le repos de cette âme. Ils étaient libres, en somme, de garder leur culte, et cependant, le sentant menacé par le contact des infidèles, ils souhaitaient reprendre leur esclavage et rentrer en pays chrétien. Plusieurs vinrent, dit-on, trouver saint François Xavier, lors d'un de ses séjours à la Pêcherie, le priant d'intervenir auprès de leurs anciens maîtres[1].

Cette persévérance d'Indiens baptisés en esclavage était de bon augure.

Avant de quitter la Pêcherie, sur le point de faire une absence qui risquait d'être longue, le Père François régla certains points importants. Le Père Criminale fut officiellement nommé supérieur de la mission[2]. Le Père Enriquez, qui commençait à bien parler la langue du pays, fut déchargé d'une partie de ses chrétientés et reçut l'ordre de composer une grammaire et un lexique. Un prêtre indigène dut traduire en tamoul le catéchisme écrit pour les Moluquois[3]. Enfin le saint consigna les expériences déjà acquises dans une sorte de mémorial qu'il leur laissa comme règlement. Quelques-uns de ses conseils sont à noter.

Le missionnaire doit être le véritable père de ses chrétiens. Avant tout, il doit chercher à se faire aimer : c'est un point sur lequel Xavier revient et insiste. Parfois il faudra savoir parler très ferme, menacer de la colère de Dieu, tonner contre les vices, et même bannir ceux qui feraient des idoles. Mais il faut aussi savoir attendre, surtout avec les enfants. Dans les litiges entre indigènes on tâchera de les amener à composition : si l'affaire est grave, elle sera soumise au Père Criminale ou au capitan, sinon, qu'on la discute devant les patangatins. Les chrétiens indigènes ont droit à leur réputation : François ne veut pas qu'on en dise du mal chez les Portugais ; il veut qu'on les défende. Les Portugais doivent le comprendre : la merveille, c'est que, chrétiens depuis peu, ils ne soient pas plus mauvais qu'ils ne sont. De même pour les prêtres de leur race : il faut veiller sur eux, mais ne rien écrire qui leur soit défavorable. S'ils défaillent, on avertira le Père Criminale. Quant aux

1. Polanco, p. 354; cf. du Jarric, I, p. 203-205.
2. Polanco, p. 349.
3. P. 351.

Portugais, il faut vivre en paix avec eux, tout faire pour ne pas irriter le capitan, les reprendre en toute charité. S'ils maltraitent les chrétiens et ne s'amendent pas, en référer au capitan. Ne leur parler que des choses de Dieu, c'est le seul moyen de garder sa liberté, et de ne pas perdre son temps. Et, pour finir: « Encore une fois, faites-vous aimer à force de bonnes paroles et de bons procédés[1]. »

IV. — *Au royaume de Kandy.*

Le Père François ne resta pas plus de dix ou quinze jours à Manapar. Il avait hâte d'aller porter ailleurs ses conseils et ses consolations. De plus, une grosse affaire, et de grande conséquence pour l'Évangile, l'attendait à Ceylan.

On se souvient que, trois ans auparavant, 1545, quand il quittait l'Inde pour Malacca, c'était le cœur navré d'avoir vu échouer tous ses plans pour la conversion des Cinghalais.

La situation n'avait fait qu'empirer. Le massacre de Manar demeurait impuni. Les deux jeunes princes sur lesquels on comptait étaient morts. Leur père continuait sa politique à double face. Xavier pourtant espérait quand même. Il espérait si bien que nous l'avons entendu déclarer que, si Jean III et les gouverneurs le voulaient, en un an l'île serait chrétienne[2]. En fait les Portugais étaient moins influents sur les rois cinghalais qu'il ne l'imaginait. Mais certains indices pouvaient tromper. Vers ce temps-là en effet, un royaume de l'intérieur les appelait, eux, leurs soldats et leurs missionnaires.

La principauté de Kandy, au centre des montagnes, s'était jusque-là fermée à l'Évangile. Aussi bien était-ce une terre sainte pour les indigènes; on y vénérait sur un rocher l'empreinte du pied de Bouddha, et, dans une pagode, l'une de ses molaires. Les rajahs s'étaient tenus à l'écart des alliances étrangères et les Kandyens passaient pour les tenants irréductibles du nationalisme cinghalais. Mais la politique a ses exigences. Le rajah Jaya-Weira[3] était en lutte avec son voisin du Ceyta-

1. *Mon. Xav.*, p. 845-853.
2. P. 453.
3. Javira-Pandar, dans les chroniques portugaises.

Vaca, Maaya-Dunaï[1], ennemi déclaré des Portugais. Par ailleurs, il avait vu avec inquiétude ces derniers favoriser les princes fugitifs de Cotta, et il ne pouvait ignorer que l'un d'eux avait des prétentions sur Kandy. N'allait-on pas venir le détrôner? Mieux valait exploiter ces Européens qu'on pouvait détester, mais dont il fallait utiliser la puissance, quitte à les trahir au moment propice. Sur quoi des relations furent nouées avec Goa. Lui aussi Jaya-Weira laissa entrevoir des idées de conversion. Il offrait la main de sa fille à ce prince Jean qu'il redoutait, promettait pour ses sujets la liberté de conscience, et demandait en compensation une garnison de cinquante hommes. Le Portugais qui lui inspirait cette démarche s'appelait Alvarez Pereira[2]. Les demandes du rajah furent transmises à Goa par des Franciscains de Ceylan. Là-dessus, colères et menaces du roi de Cotta à l'adresse de son voisin ; mais aussi, à l'adresse des Portugais, redoublement d'avances et offres de service.

Les négociations s'ouvrirent à la fin de 1545[3]; les requêtes du roi de Kandy furent prises en considération par Jean de Castro. Elles venaient à point : les rapports se tendaient avec le roi de Cotta, et l'on parlait d'une expédition à faire contre lui dans le courant de l'année suivante. La mort du prince Jean n'arrêta pas les préparatifs ; il fut résolu qu'on enverrait à Jaya-Weira les cinquante hommes qu'il demandait, avec deux missionnaires franciscains. Le chef de l'expédition serait cet André de Sousa que nous avons déjà vu travaillant à la conversion des deux princes cinghalais. Le départ était fixé au milieu de janvier 1546.

Soldats et missionnaires allèrent débarquer sur la côte orientale, à Trincomalé. Là, André de Sousa reçut une lettre du rajah racontant qu'il avait fait venir un Franciscain de Cotta ; il était baptisé sous le nom de Manuel, mais, par prudence, il cachait sa conversion. Le jeudi saint, la petite troupe entrait à Kandy. Réception chaleureuse, visites de hauts personnages, pagode transformée en église, superbe cérémonie le jour de Pâques, baptême solennel de cinq des principaux seigneurs ;

1. Ou Madune-Pandar.
2. Cros, t. I, p. 268.
3. La lettre d'A. de Sousa qui nous fournit ces détails est du 20 décembre 1545.

tout commençait bien. L'on attendait pour un avenir prochain mieux encore, le baptême du prince héritier, de sa sœur, de la reine mère et d'autres intimes. On parlait même du rajah voisin de Batticaloa qui lui aussi voulait se faire baptiser.

Là-dessus, le 17 novembre, le Père Lancilotti écrit à saint Ignace les grandes espérances du moment. « Les deux princes cinghalais sont morts, il est vrai : mais le roi de Kandy leur parent est chrétien, avec une grande partie de son peuple. Nous ne saurions rendre à Dieu d'assez vives actions de grâces, car un immense bien se prépare. Rien n'est difficile comme de jeter le fondement de la foi dans un royaume ; mais, quand le peuple voit ses chefs accepter la foi, tous prêtent l'oreille à nos discours[1]. »

Bientôt cependant des doutes s'élèvent. Oui ou non, ce roi est-il baptisé ? s'est-il joué de la crédulité des Portugais ? Le 25 décembre, le gardien des Franciscains, frère Siméon de Coïmbre, mande à Jean III que la conversion du roi est prochaine (sans doute sa profession ouverte de christianisme). A sa lettre est jointe une missive du rajah demandant secours et promettant d'être chrétien[2]. Le 28, l'évêque avertit le gouverneur que les affaires vont mal à Kandy; c'est une débâcle. La faute en est aux Portugais qui ne sont pas restés à leur poste, et ont laissé le roi seul. Il est déjà baptisé. Tout le pays le serait sans la défection des soldats. Il faut renvoyer au plus vite cinquante hommes. Dès que l'hiver sera passé, le fils du gouverneur, don Alvaro de Castro, devrait aller là-bas achever cette belle œuvre. Trop heureux si lui-même pouvait en personne aller prêcher ce peuple[3].

Deux jours après, autre son de cloche. Le Franciscain Antoine Piquyno a envoyé à l'évêque le résultat d'une enquête faite de près et sur place. Le rajah joue la comédie. Il ne s'est fait chrétien que par nécessité. La nécessité passée, il est redevenu idolâtre. Il ne croit à rien. Il ne permet qu'aux esclaves de recevoir le baptême. Il « fait ses pagodes » comme auparavant, etc.[4]

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 14.
2. Cros, t. I, p. 342, note ; Civezza, t. VI, p. 274.
3. Cros, p. 342. Andrade, *Vie de Jean de Castro*, p. 458, 480.
4. Cros, p. 343.

L'année 1547 se passa dans ces incertitudes. En avril, au lendemain de ses grandes victoires sur les musulmans de Diu, Jean de Castro vit arriver à Goa un autre Franciscain, le Père Pascal Gonçalez, porteur des lettres du rajah. Traversant l'île, le missionnaire s'était présenté à Jaya-Weira et en avait été bien reçu. Les dispositions du prince paraissaient bonnes. Il se ferait chrétien sans la crainte d'une émeute. Qu'on lui envoyât des soldats pour le défendre et il se déclarerait. Un secours fut promis[1]; mais, en janvier 1548, lorsque Xavier revint aux Indes, il n'était point encore prêt.

Un chroniqueur contemporain et d'anciens historiens assurent que notre missionnaire intervint dans cette affaire, où jusque-là les fils de saint François avaient seuls été mêlés. Lui-même ne nous a rien dit de ces démarches[2]. Vraisemblablement l'évêque, qu'il vit à Cochin, le mit au courant de tout; peut-être le pria-t-il d'aller lui-même voir le rajah, sonder ses dispositions, le décider à suivre sa conscience. Quoi qu'il en soit, sa courte visite à la Pêcherie terminée, il gagna Ceylan. En février ou en mars, il débarquait au port de Galle. Il y guérit en passant un nommé Michel Fernandez qui était à la mort et raconta lui-même le fait au procès de 1556[3]. C'est alors qu'il aurait été à Kandy.

« Il trouva le roi, nous dit le Père Sébastien Gonçalvez, mieux disposé qu'il n'avait espéré. » Correa, qui se trouvait alors aux Indes, assure que le rajah rendit au Père de grands honneurs. Il l'écouta exposer la doctrine chrétienne, se montra prêt à se convertir, lui et son peuple. Mais il voulait des garanties. Il lui fallait une alliance en forme, inattaquable, sur pièces écrites. Il consentait à unir sa fortune à celle des Européens, mais à la condition qu'on ne l'abandonnerait pas. Requête d'autant plus juste que, l'année précédente, la petite garnison qu'on lui avait envoyée pour le protéger, l'avait quitté. Il en réclamait une autre de cent hommes, qui fût à sa solde et lui

1. Do Couto, D. VI, l. VII, ch. 7, p 323; — cf. Cros, I, p. 370.
2. Pas plus que Valignano, Tursellini, Polanco. Le P. Fr. Pérez (*Sel. Ind. Ep.*, p. 68) qui donne pour ce temps-là l'itinéraire du saint, ne dit rien du voyage à Kandy. Mais le P. Seb. Gonçalvez (Cros, I, p. 370) en parle, ainsi que Correa (*Lenda de 1547*, ch. 85, p. 619), et Lucena (l. V, ch. 26, p. 372).
3. *Process. 1556*, Goa, n. 13.

assurât la paisible possession de son royaume. A ce prix, il serait chrétien.

Que pensa le saint de ces propositions? Que pensa-t-il de la sincérité du personnage? On peut se le demander. Le silence absolu qu'il garde dans sa correspondance sur tout cet épisode ne ferait-il pas supposer, si vraiment il a fait le voyage de Kandy, qu'il fut moins enchanté du Cinghalais que ne le laisse croire l'optimisme de certains historiens? Pourtant son devoir était clair; la partie avait été mal engagée; mais on se devait de la soutenir. Il n'eût pas fallu baptiser le roi si vite : une fois baptisé, il eût fallu ne pas l'abandonner. Maintenant on devait réparer cette double faute, et, tout d'abord, lui assurer la sécurité sans laquelle, disait-il, il lui était impossible de vivre en chrétien. Et François aurait accepté d'appuyer en haut lieu les requêtes du prince. Un ambassadeur devait le suivre.

Dans le courant de mars, il débarquait à Goa[1].

1. La date est indécise. « A peine j'arrivais au collège, à l'entrée de mars 1548, dit le Japonais Yajiro, que, 4 à 5 jours après (donc entre le 10 et le 15), Maître François nous rejoignit. » (Cros, I, p. 428.) — D'autres disent le 20 mars (Cosme de Torrez, *Sel. Ind. Ep.*, p. 83; Valignano, p. 84; Gonçalvez, dans Cros, I, p. 370). Si cette dernière date est vraie, comme Xavier resta à Goa huit jours (*Sel. Ind. Ep.*, p. 69) et qu'il y revint le 2 avril, il aurait eu cinq jours, pour franchir, aller et retour, les 420 kilomètres qui séparent Goa de Baçaim; c'est bien peu. Il est vrai que les lettres des Indes résumées dans Polanco (I, 357-358) disent que la rapidité du voyage fut extraordinaire.

CHAPITRE II

SIX MOIS A GOA
(Mars-septembre 1548)

I. — *Voyage à Baçaim.*

Saint François Xavier rentrait à Goa, juste au moment où le gouverneur en repartait[1].

Jean de Castro était avant tout un soldat. Son temps se passait à courir de Goa au golfe de Cambay, des musulmans de la banlieue à ceux du nord. Brave jusqu'à l'imprudence, enthousiaste comme un croisé, il avait acquis, au siège de Diu, le droit de se faire représenter, sans une emphase trop ridicule, une couronne de lauriers sur la tête. Il n'y avait pas trois mois qu'il avait, aux portes mêmes de Goa, gagné sur le sultan de Bidjapour sa grande victoire de Saint-Thomas (21 décembre 1547). Maintenant il retournerait en hâte à Baçaim, son centre d'opérations, en face des princes mahométans du nord-ouest. C'est à ce moment que Xavier et l'ambassadeur de Kandy se présentèrent.

Il fut reçu froidement. Castro n'avait pas le loisir de l'entendre: on peut se demander s'il n'y mit pas un peu de mauvaise volonté. Le soldat et le missionnaire ne se connaissaient pas. Ils étaient faits cependant pour se comprendre, l'un et l'autre mettant au-dessus de tout la gloire de Dieu. Mais Castro avait trop de soucis en tête pour s'occuper séance tenante de Kandy et de son rajah. Le cas qu'on lui soumettait ressemblait du reste un peu trop à celui du roi de Tanor[2] : promesses de conversion et demandes de secours. Or le gouverneur avait laissé voir à

1. Gonçalvez, Cros, I, p. 370.
2. Lucena, l. VI, ch. i, p. 379.

ce dernier qu'il n'avait pas à compter sur le Portugal dans ses luttes avec ses voisins. La même réponse évidemment attendait le roi de Kandy.

Il semble aussi que Castro se soit défié de François. Voyait-il l'ingérence du *Santo Padre* dans les instructions royales, rapportées par Michel Vaz, et dont il goûtait peu la teneur[1]? Subissait-il l'influence d'un parti puissant au conseil de la colonie, qui tenait Xavier pour un exalté, et professait qu'il importait peu aux intérêts du roi que ses tributaires suivissent une religion plutôt qu'une autre[2]? Quoi qu'il en soit, il remit à plus tard les affaires cinghalaises, ordonna qu'on traitât convenablement l'ambassadeur, et il partit.

Xavier ne pouvait rester sur cette défaite. Que le rajah de Kandy fût sincère ou non, l'ouverture de son royaume à l'Évangile était chose assez grave pour mériter un examen immédiat. L'expérience de Jafnapatam lui prouvait que ces sortes d'affaires demandent à être menées rondement. Il résolut de poursuivre le gouverneur jusqu'à Baçaim. Aussi bien, il avait d'autres questions également urgentes à lui soumettre. Donc, après huit jours passés à Goa, il s'embarqua pour le nord[3] et, dans les derniers jours de mars, malgré le mauvais temps et le vent contraire, il était à Baçaim[4].

Les historiens racontent que, immédiatement, sans lui laisser une heure de repos, on le pria de monter en chaire : il accepta. C'était le temps de la passion. Le gouverneur peut-être voulait mettre à l'épreuve ce zèle que tout le monde vantait. Mais, dès qu'il eût vu et entendu Maître François, Jean de Castro fut complètement gagné[5].

Séance tenante, les affaires furent réglées. Castro approuva le projet de voyage au Japon. La fondation d'un collège à Malacca fut acceptée, les propositions du sultan de Ternate prises en considération, les requêtes du roi de Kandy examinées et agréées. Ce dernier prince deviendrait tributaire du

1. Gonçalvez, *loc. cit.*; — Valignano, p. 62; — Tursellini, l. III, ch. 14, etc.
2. Lucena, *loc. cit.*
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 69.
4. « *Bazainum... se contulit et, quamvis tempus navigationis incommodum esset et venti contrarii, paucis diebus eo delatus est.* » Polanco, t. I, p. 357, 358.
5. Orlandini, l. VIII, n. 112.

Portugal ; à ce titre, le Portugal le défendrait contre ses ennemis du dedans et du dehors, et entretiendrait chez lui une petite garnison [1].

Le gouverneur eût voulu retenir le saint; mais le temps pressait, les vaisseaux de Malacca allaient partir ; François avait hâte de revenir à Goa. Castro n'insista pas : lui-même n'allait pas tarder à rentrer. Ses forces déclinaient. Épuisé de labeurs, il pressentait sa fin prochaine. Il n'avait fait qu'entrevoir le *Santo Padre* qui, disait-on, avait un don particulier pour préparer les âmes à paraître devant leur juge. Il voulait, en mourant, l'avoir auprès de lui. Xavier promit donc de ne pas s'éloigner de Goa avant son départ pour le Japon, c'est-à-dire de toute l'année 1548 [2].

Le missionnaire pouvait-il passer dans une ville sans y faire quelque conversion? Celle de Rodriguez de Sequeira, trésorier de Baçaim, est restée célèbre. Le Père de Quadros racontait en 1555 : « Je tiens de l'intéressé en personne, que, condamné au bannissement, la conscience dévoyée, il était allé trouver le Père Maître François en personne dans une forteresse (Malacca); il lui avait exposé ses misères. Le Père l'accueillit à l'hôpital — c'était là qu'il logeait — l'entendit en confession, le fit communier tous les huit jours, le remit dans la bonne voie, lui obtint le pardon de ceux qu'il avait offensés et lui ordonna de rentrer en Portugal. Le pécheur se laissa persuader et prit le chemin des Indes. Entre autres choses que le Père lui dit en le congédiant, il lui recommanda, par-dessus tout, de se confesser. « C'est « à ce prix que vous serez mon ami et que vous me paierez « votre dette de reconnaissance. » La promesse fut donnée. Mais à peine éloigné, le Portugais oublia ses engagements, resta dans l'Inde pendant deux ans, et cela sans se confesser. C'est alors que le Père revint aux Indes et parut à Baçaim. L'autre s'y trouvait et alla rendre visite à Xavier; mais le Père lui dit: « Senhor un tel, vous avez bien mal accompli ce que je vous « avais recommandé, vous ne vous êtes pas confessé une seule « fois depuis notre séparation. » Or cela, il lui était humainement impossible de le savoir : il y fallait une révélation divine. —

1. POLANCO, p. 358; — LUCENA, l. VI, ch. 1 et 2.
2. *Mon. Xav.*, p. 460.

« Je ne veux pas traiter avec vous, ajouta le Père, que vous ne « vous soyez confessé ! » Ce qui fut fait le lendemain. Le Portugais communia et, depuis ce temps, il resta affermi dans le bien et très contrit de ses péchés [1].

Xavier régla encore quelques affaires, promit aux Franciscains d'envoyer un Père leur prêter main forte [2], et, le lundi de Pâques, 2 avril, il était de retour à Goa [3].

Son premier acte fut de donner au Père François Perez sa feuille de route pour Malacca. Il lui assigna comme compagnon un novice entré dans la Compagnie aux Indes, Roch Oliveira. Une semaine plus tard, 8 avril, les deux missionnaires partaient [4].

De son côté, Jean de Castro venait de rentrer. Immédiatement des ordres furent donnés pour que, en temps et lieu, un secours fût envoyé au roi de Kandy. Il devait comprendre 150 arquebusiers sous la conduite de l'intrépide Antoine Monis Barreto [5].

II. — *La mort de Jean de Castro.*

Le gouverneur, miné par la fièvre, se sentait usé. Il n'avait pas cinquante ans. Aux fatigues physiques se joignaient les angoisses morales. « Il se mourait, dit Faria y Sousa, d'une imfirmité qui, mille fois, avait été mortelle aux temps anciens, mais qui ne tue personne maintenant... J'entends le sentiment du misérable état où il voyait les Indes sans pouvoir y remédier [6]. »

Il nourrissait encore de vastes projets. Les musulmans, battus dans la banlieue de Goa, à Diu, à Malacca, restaient les maîtres

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 189. — Là où nous avons écrit « tous les huit jours », d'après Cros (t. II, p. 380) et Lucena (l. VI, ch. 2, p. 383), la traduction italienne des *Diversi Avisi* (fol. 208, b), porte *ogni di.*

2. *Mon. Xav.*, p. 504.

3. La lettre 65 est datée « Goa, 2 avril 1548 », p. 462.

4. La date est donnée par Lucena, l. VI, ch. 3, p. 385. Le 9 avril, d'après Cros, p. 379.

5. Lucena, ch. 2, p. 382. — Do Couto (Dec. VI, l. IV, ch. 7, p. 323 et suiv.) rattache l'envoi de Barreto, non aux démarches de Xavier, mais à celles du Franciscain Pascal Gonzalez. Il est fort possible que cet envoi, décidé en avril 1547, l'ait été de nouveau en avril 1548 (Seb. Gonçalvez, dans Cros, I, p. 371). Le départ n'eut lieu qu'en 1549 (Andrada, *Cronica*, P. IV, ch. 31).

6. Faria y Sousa, t. II, P. II, ch. 7.

d'Aden. Au Portugal, il fallait cette clef de la mer Rouge et de l'Égypte. Et justement la forteresse venait d'être prise par un émir voisin, qui, pour conserver sa conquête, en appelait à Castro. Deux flottes partirent, l'une de Baçaim, l'autre de Goa; et, à leur tête, se trouvait le fils du gouverneur, don Alvaro[1].

Ici autre épisode célèbre de conversion. Parmi les officiers qui s'embarquaient, il y en avait un, très brave, très dédaigneux de la mort, mais dont les débauches faisaient pitié, « un vrai janissaire au milieu de soldats catholiques », dit le Père de Sousa. Xavier connaissait ce genre d'hommes, il entreprit de le gagner. Il ne manquait pas, à l'occasion, de lui adresser un mot aimable. En secret, il priait comme il savait prier, avec abondance de larmes. Le jour du départ, le saint était au port, son bréviaire sous le bras. Il demanda à cet homme sur quel vaisseau il allait monter. « Cela se trouve bien, continua-t-il, nous ferons route ensemble. » On dut être quelque peu surpris de voir arriver ce nouveau passager : personne ne savait qu'il dût être de l'expédition.

Le vaisseau partit. Bientôt Xavier jugea le moment venu, et, sans plus tarder, parla de confession. L'officier, que la grâce travaillait, répondit en soupirant qu'il ne s'était pas confessé depuis dix-huit ans. Mais était-ce de sa faute? Un jour, avant de partir pour une guerre, il s'était présenté au vicaire de Goa, qui lui avait refusé l'absolution, comme à un impénitent et à un sacrilège. Dès lors, à quoi bon? il était perdu. Xavier le consola, le remonta, l'aida à préparer une confession générale.

Peu après, le navire s'arrêta pour faire eau dans le port de Cariapatam, 23 lieues au nord de Goa. On descendit, et Xavier entraîna son pénitent dans un bois. Curieux de voir ce qu'ils allaient faire, un nommé François Ledo et un autre soldat les suivirent. De loin, ils virent le prêtre au pied d'un arbre : l'officier était à genoux et se confessait en pleurant. La confession finie, la pénitence donnée — un *Pater* et un *Ave* — le saint s'enfonça dans le fourré. Peu après, le pénitent qui ne le voyait pas revenir et soupçonnait quelque chose, alla le chercher. Il le trouva, les épaules nues, un crucifix dans la main, se flagellant

1. Do Couto, D. VI, l. VI, ch. 4-6, p. 22-48.

avec une discipline de fer. Alors il se précipita aux genoux de François en s'écriant : « Ah! mon saint! c'est à moi de faire pénitence. » Et, s'emparant de la discipline, il se mit à se châtier lui aussi. Les deux indiscrets suivirent tous les détails de la scène et pleuraient de dévotion. Xavier déclara au soldat qu'il ne s'était embarqué que pour lui et, laissant le navire continuer sa route vers Aden, il attendit la prochaine occasion pour revenir à Goa[1].

L'expédition fut peu glorieuse : ce fut une grosse déception pour le gouverneur. Il se sentit frappé à mort. Vers ce temps-là lui arrivèrent de Portugal ses patentes de vice-roi, juste récompense de ses prouesses. Trois gouverneurs seulement avant lui avaient reçu pareil honneur. Mais il était trop tard : Castro déjà ne songeait plus qu'à mourir. Autour de son lit d'agonisant, il convoqua toutes les autorités, l'évêque en premier lieu, puis le gardien des Franciscains, fray Antoine de Casal, et Maître François.

En leur présence, il renonça à sa charge[2]. Puis, prêtant serment sur le saint Évangile, il jura de n'avoir jamais détourné à son profit les biens de l'État ou des particuliers, de n'avoir jamais reçu de présents, d'avoir épuisé sa fortune personnelle pour le bien du roi, faute d'avoir toujours été payé à temps. Il voulut que tout cela fût consigné dans les archives de Goa. Il ajouta qu'il ne lui restait même pas de quoi payer le poulet que lui ordonnaient les médecins. En conséquence, il les priait de vouloir bien le faire soigner aux frais du gouvernement, à moins que les confrères de la Miséricorde ne voulussent s'en charger.

Il se remit alors complètement entre les mains de saint François Xavier et du supérieur des Franciscains qui ne le quittèrent plus jusqu'au dernier soupir.

Le 6 juin, il mourut âgé de 48 ans, après deux ans, neuf mois

1. Tursellini, l. III, ch. xv, met l'épisode à cette date, et le rattache à l'expédition d'Aden, mais sans préciser le lieu où Xavier s'arrêta. Ce dernier détail est donné par Sousa (I, p. 35). Lucena (l. VI, ch. 3) met la scène à Cananore, et Bartoli (l. II, n. 29) à Coulam.

2. Faria y Sousa, t. II, P. II, c. v, n. 8; — Do Couto, D. VI, l. VI, ch. 9, p. 62 et suiv. ; — Andrade, *Vita Joannis de Castro*, l. IV, n. 103.

La lettre 68 de Xavier à Jean III (p. 467), signée du vicaire général et de deux Franciscains, et datée du 22 octobre 1548, contient quelques recommandations de Castro mourant.

et quinze jours d'administration. Il fut revêtu de son habit de tertiaire, enveloppé dans son manteau blanc de chevalier de l'ordre du Christ et enseveli au couvent de Saint-François.

Pour tout trésor, on trouva dans sa cassette trois menues pièces de monnaie, une discipline teinte de sang et quelques poils de sa barbe, qu'un jour de nécessité, pendant le siège de Diu, il avait envoyés en gage aux banquiers de Goa.

Castro fut regretté; les indigènes surtout, plus sensibles que d'autres au spectacle du désintéressement et de la justice, gardèrent son souvenir. Trois siècles après sa mort, on voyait encore les pauvres Canarins s'en aller devant son buste, à la porte de la ville et là, les mains jointes, prier ce grand honnête homme et lui demander protection[1]. Ainsi faisaient-ils déjà au tombeau d'Albuquerque. Les Européens aussi le pleurèrent à ses funérailles, et cependant, écrit Faria y Sousa, « il y eut peu de monde à prendre le deuil, mais ce peu est beaucoup déjà, pour un pays où l'on ne porte le deuil que de ses ambitions déçues et de ses plans avortés[2]. »

Jean de Castro fut, entre les vice-rois portugais, celui dont la gloire est la plus pure. On ne peut guère lui reprocher qu'un excès de sévérité dans certaines répressions militaires et trop de faste dans ses triomphes à la romaine. Il est le type complet de tout ce que sa race avait de vertus chevaleresques et chrétiennes. Lorsque, dans les *Lusiades*, une nymphe, surgissant des flots, déroule aux yeux de Vasco da Gama les gloires à venir de l'Inde portugaise, c'est sur Jean de Castro que le tableau s'arrête. Et c'est justice; il y eut après lui d'honnêtes gens, il n'y eut plus guère de grands hommes.

III. — *Le collège Saint-Paul.*

La mort du gouverneur rendait au Père sa liberté. Rien ne le retenait plus à Goa. Il y resta cependant trois mois encore, arrêté peut-être par la mousson du sud-ouest, qui l'empêchait

1. Denis, *Portugal* (*Univers pittoresque*), p. 244.
2. Faria y Sousa, t. II, P. II, ch. 5.

de gagner le sud. Peu d'épisodes durant ce temps. Sa grande préoccupation dut être le collège. Il venait d'y rentrer après deux ans d'absence. En quel état le trouvait-il?

Tout semblait prospérer. La maison était devenue, avec le couvent des Franciscains, le centre des missions asiatiques. Toutes les races s'y trouvaient: on y parlait douze ou treize langues. Outre les Indiens de toute provenance, il y avait là des Africains, des Malais, des Chinois, des Moluquois amenés de Ternate par François, quatre bonzes venus de nous ne savons quel pays bouddhique [1], quelques jeunes Ethiopiens. L'année précédente, un évêque abyssin était mort au séminaire; on y attendait les Pères de la Compagnie destinés, disait-on, au pays du « prêtre Jean » [2]. Parmi les catéchumènes, il y avait encore des réfugiés cinghalais [3], l'ambassadeur du roi de Kandy et les trois Japonais récemment arrivés de Malacca.

Ainsi le collège tendait à se doubler d'un catéchuménat. L'habitude était prise d'y envoyer les Orientaux de distinction qui laissaient entrevoir quelque espérance de conversion. Lorsque, leur éducation finie, le moment semblait venu de les faire chrétiens, leur baptême devenait l'occasion de grandes fêtes. La conquête d'une de ces âmes était une victoire pour l'Église et aussi pour le Portugal. Tel fut, peu après le retour de François Xavier, le baptême de l'ambassadeur de Kandy et de sa suite [4].

Nous n'oserions assurer que, dans cette conversion, la politique n'ait tenu une certaine place. Mais le 10 mai suivant, jour de la Pentecôte, qui eût pu lire dans l'avenir n'aurait pas

1. « A Goa, j'ai ouï parler d'une région où, disait-on, il suffirait de quelques prêtres pour amener tout le peuple à la foi. A juger des choses par le dehors, il ne leur manque que le baptême. Ils ont de nombreux monastères où l'on prêche deux fois la semaine. Ces prédicateurs ou « Saulini » sont plus vénérés que le roi lui-même et jouissent de grands privilèges : si quelque condamné à mort se réfugie chez eux, il ne peut en être tiré pour être mené au supplice. Ils marchent pieds nus, s'abstiennent de viande, ne regardent jamais les femmes. Au collège de Santa-Fé, nous avons quatre frères (ou bonzes) de cette nation, gens très discrets. » (Lettre de Fr. Enriquez, *Sel. Ind. Ep.*, p. 31.) Il ne s'agit pas ici des Japonais; Yajiro ni ses deux compagnons n'étaient bonzes. De plus la lettre paraît avoir été écrite à Chalé, avant que l'auteur ait pu voir les trois Japonais, s'il les a jamais vus. Il ne s'agit pas davantage de Ceylan, qui était connu et dont Enriquez eût parlé plus clairement. Ces « bonzes » venaient du Pégu peut-être, ou du Siam.

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 29.

3. *Ibid.*, p. 9.

4. Lucena, l. VI, ch. 2.

trouvé assez d'actions de grâces à rendre au maître des cœurs. L'évêque avait la joie de régénérer dans le Christ les prémices du Japon. Yajiro, avec ses deux compagnons, était baptisé en grande cérémonie, à la cathédrale. Sur le désir de son parrain, Cosme Anes, et en souvenir du collège où il avait reçu tant de grâces, il fut appelé Paul de Sainte-Foi; c'est le nom que nous lui donnerons désormais. Les deux autres furent nommés Jean et Antoine[1].

Quant à l'œuvre propre du séminaire, la formation d'un clergé indigène, il y avait lieu, semblait-il, de ne pas regretter le mal qu'on s'était donné. Des prêtres indiens étaient sortis déjà de la maison. Ils n'étaient pas parfaits. François Xavier demandait qu'on les châtiât quand ils avaient failli; mais ils rendaient service. Dès le temps de leurs études, ils avaient été exercés à la prédication; on les avait fait prêcher dans les églises indiennes de la banlieue[2]. Tel de ces élèves avait vu le martyre de près. Jeté sur la côte malabare par une tempête, pris par des musulmans, sommé d'abjurer, voyant déjà le sabre levé sur sa tête, puis roué de coups, chargé de chaînes, il avait résisté et était sorti vainqueur de l'épreuve[3].

Le père temporel de la maison, Cosme Anes, ne tarissait pas d'éloges sur ses pupilles. Il écrivait au roi le spectacle édifiant de ces séminaristes, indigènes et métis, s'en allant, deux par deux, chaque jour, conduits par leurs maîtres, du réfectoire aux chapelles du jardin, priant pour le roi, la reine, le prince héritier, le gouverneur; puis, sous les bosquets ou les hangars, groupés par nations, répétant la leçon du jour. Les plus grands, et les plus habiles s'exerçaient à prêcher. Tel, qui n'avait que treize ou quatorze ans, l'avait fait en portugais, et avec des citations de saints Pères si bien amenées, que tout le monde en pleurait[4].

De son côté, le fondateur et supérieur, don Diogo de Borba, s'était imaginé que tous ces élèves, en masse, entreraient un

1. Lettre de P. de Sainte-Foi, Cros, t. I, p. 421; — *Diversi Avisi* (1558), fol. 101; — Lucena, l. V, ch. 19; VI, ch. 7.
2. Lettre du P. Criminale, 7 oct. 1545, dans Massara, p. 37-38.
3. Polanco, t. I, p. 320.
4. Cité dans Cros, t. I, p. 347.

jour dans la Compagnie. On lui objectait leurs défauts, spécialement leur esprit d'indépendance ; il répliquait : « S'ils ne sont pas bons maintenant, ils le seront quand ils auront grandi. » Sur quoi le Père Criminale écrivait à Rome : « Trop heureux serons-nous, si nous en faisons de bons chrétiens. S'ils ne le sont pas, ce ne sera pas du moins faute de lumières[1]. »

Les Pères du collège étaient loin de partager l'optimisme des majordomes et du supérieur. Ils trouvaient lamentable la façon dont se faisait le recrutement. Criminale écrivait encore : « Leur âge est assez disparate ; ils ont de 7 ou 8 jusqu'à 20 et 21 ans. Plusieurs sont venus de leur plein gré, pour apprendre à lire, à écrire, à étudier la grammaire. D'autres ont été placés ici par des maîtres qui les avaient comme esclaves. Quelques-uns ont été rachetés au moyen d'aumônes par Maître Diogo ou par le Père Paul. Aussi, les uns restent là volontiers; d'autres y sont malgré eux et mécontents. Les élèves sont quasi tous issus de parents infidèles : on n'en a pas pris d'autres jusqu'à présent[2]. » Lancilotti dit de son côté : « Ces gens de bien, dans le collège bâti par eux, avaient réuni de jeunes Indiens de toute langue, au nombre de 70, mais sans aucun choix. Beaucoup étaient barbares, incapables de science et de vertu. Presque tous avaient 20 ans, trop âgés par conséquent pour être pliés aux bonnes mœurs, ignorant notre langue et ne parlant que comme des perroquets. Je craignais, de leur part, les pires désordres[3]. »

Personne aujourd'hui, dans les missions, ne voudrait se charger d'un séminaire ainsi composé, mais l'expérience manquait. Lancilotti était dans le vrai quand il ajoutait : « Il faudrait ne recevoir que des enfants de cinq ou six ans : sur ceux-là nous pourrions mettre le cachet de la vertu, chose impossible chez ceux qui, plus âgés, ont déjà au cœur le vice et les mensonges diaboliques[4]. »

Mais les administrateurs avaient hâte de recueillir le fruit de leurs travaux. A tout prix, ils voulaient des prêtres capables de prêcher dans les langues indigènes. Or, disaient-ils, si l'on prend

1. Massara, p. 42.
2. *Ibid.*, p. 37.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 133, 134.
4. *Ibid.*, p. 26, 27.

les élèves trop jeunes, on les expose à oublier leur idiome natal[1]. Quant aux mœurs, le Père Lancilotti pouvait-il alléguer autre chose que des craintes et des soupçons ? Les soupçons finirent par se changer en certitude. Lancilotti découvrit des fautes graves, fit fouetter quelques coupables, mais il n'était pas le maître dans la maison, et personne ne fut renvoyé[2]. Et il se demandait si jamais ces enfants pourraient être prêtres un jour. « La faiblesse humaine est si variable, écrivait-il, que je ne sais qu'espérer. Je suis comme le laboureur qui attend de Dieu les fruits de la terre. Ces élèves ne tourneront pas tous mal, je le crois; mais tous ne persévéreront pas[3]. »

Il fallait donc changer de méthode ; mais, pour cela, il était nécessaire de régler une autre question. Qui devait commander dans la maison ? En théorie, don Diogo de Borba. En pratique, il se déchargeait de sa responsabilité sur les Pères, et dès lors le vrai directeur du collège était leur supérieur, le Père Lancilotti[4]. Mais il fallait compter avec les majordomes. Fondateurs de la maison, ils conservaient des droits que François Xavier voulait respecter. Il avait écrit à Paul de Camerino : « Je vous en prie, et j'insiste, pour l'amour de Jésus-Christ, je vous recommande d'obéir à ceux qui ont charge du collège. C'est par où vous me ferez le plus grand plaisir. Si j'étais là-bas, je ne ferais rien contre la volonté de ceux qui ont la charge de cette sainte maison : je leur obéirais en tout[5]. » Est-ce cette décision qui fit dire un jour à Lancilotti que Maître Xavier était peu au courant des affaires du collège[6] ?

Et en effet, il n'était pas toujours facile de se plier à leurs exigences. Ils avaient eu raison de s'opposer à la transformation de leur église en paroisse, et cela pour défendre les études des séminaristes[7]. Mais, en bon trésorier, Cosme Anes voulait

1. Cette crainte n'était pas chimérique. Xavier emmènera en Chine, pour servir d'interprète, le jeune chinois Antoine, élève du collège : remis en face de ses compatriotes, Antoine ne les comprenait plus.

2. *Sel. Ind. Ep.*, 133, 134.

3. P. 26, 27.

4. En l'absence de Xavier, Lancilotti avait été élu supérieur provisoire par les Pères présents à Goa en septembre 1545. Puis Simon Rodriguez avait confirmé ce choix (Cros, p. 322 ; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 16).

5. *Mon. Xav.*, p. 395, 420.

6. *Sel. Ind. Ep.*, p. 15.

7. Correa, *Lendas*, t. IV, p. 290.

garder le droit de faire les enterrements. Il jouissait aussi de voir les élèves prendre part aux processions et cérémonies publiques. Or la dévotion goanaise, très expansive, multipliait ce genre de fêtes. Les Pères résistaient, d'abord parce que les classes étaient désorganisées par ces exercices, puis parce qu'ils savaient quelles étaient sur ce point les idées du Père Ignace. On sait en effet que le saint fondateur était peu partisan pour les siens de ce genre de fonctions; il estimait que c'était trop de temps pris sur la prédication, la confession, l'enseignement, l'apostolat direct. Puis il ne voulait, chez les siens, que des ministères gratuits. A ces raisons, Lancilotti en ajoutait une autre, les jalousies que la question d'honoraires ne manquerait pas d'exciter dans le clergé et les couvents. « Si nous leur enlevons leurs aumônes, leur amitié deviendra de l'aversion... Tous les jours, on nous laisse par testament, si nous consentons à ensevelir, argent, trentaines de messes, et le reste. Nous refusons tout, et tout s'en va à la cathédrale et à Saint-François. Aussi clercs et religieux nous baisent les pieds et nous traitent de saints. Les autres majordomes admettent ces raisons. Cosme Anes ne peut les digérer[1]. »

Autres difficultés. Plusieurs, à Goa, se plaignaient que les Pères n'eussent pas de vrai chef. On rendait volontiers hommage à leurs vertus. Don Diogo de Borba ne tarissait pas d'éloges. « La sollicitude de l'un suffisait à éloigner les démons; l'autre, en sa loge de portier, ressemblait à l'ange posté, un glaive de feu en main, au seuil de l'Éden. Maître François lui en enlève deux sur quatre, c'est la ruine de la maison. Lui, est vieux, infirme, plein de défauts, encombrant, il voudrait rentrer en Portugal, mais son départ laisserait la maison désorganisée. Il faut que la Compagnie accepte de s'en charger[2]. »

Tout le monde n'était pas aussi louangeur. Lancilotti assure que les Goanais furent déçus quand ils le virent arriver, lui et deux autres Pères. Ces braves gens pensaient que, dans la Compagnie, tous avaient le savoir et la sainteté de Maître François[3].

1. « Non poterat eas concoquere », *Sel. Ind. Ep.*, p. 16, 17. Cf. Cros, I, p. 400. Lettre de l'évêque sur le désintéressement des Pères.
2. Cros, I, p. 322, 323.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 12.

« Maître Simon, dit-il, m'a confirmé dans ma charge de supérieur, moi qui ne puis écrire deux mots sans causer quelque scandale[1]. » Il faut dire que Lancilotti était malade, crachant le sang, menacé de phtisie, et porté au noir[2]. Il voyait tout de suite le côté défectueux des choses.

Mais on dirait aussi que les procédés de Xavier le déconcertent. Il a vécu à Rome auprès de saint Ignace ; il a vu de près ce grand tacticien, toujours calme, qui, maîtrisant ses propres ardeurs, estime que son action sera plus puissante, s'il reste au centre à guider de loin les combattants. Et il arrive aux Indes, espérant trouver là un autre Ignace, sur l'aide et les conseils de qui il pourra s'appuyer. Or Xavier est à mille lieues de Goa, en voyage d'exploration apostolique, et il ne rentrera que pour repartir encore. Autres lieux, autres besoins, autres méthodes : en ces terres nouvelles, il est indispensable que le supérieur se fasse son expérience des peuples et des climats[3]. Cela, Lancilotti le comprenait sans doute, et il comprenait aussi qu'une inspiration supérieure à la prudence humaine guidait le grand missionnaire. Restait qu'à son avis, la Compagnie, aux Indes, n'était pas gouvernée. « Maître François, dit-il à saint Ignace, du lieu où il est (les Moluques), peut pourvoir à nos besoins, tout comme s'il était à Rome. Il est peu au courant de ce qui touche le collège. Jamais il n'a pu demeurer ici. C'est l'esprit de Dieu qui le mène[4]. »

Cosme Anes, lui, estimait que le *Santo Padre* faisait fausse route. Qu'allait-il chercher du travail à Maluco, quand il y a tant à faire à Goa...? Et le trésorier décrivait au roi (15 novembre 1547) la situation de la ville : « Parce que Maître François n'est pas ici, il se passe sur la flotte bien des désordres. Les gouverneurs n'ont qu'une chose en tête, faire sentir leur autorité. Et personne ne leur résiste. L'évêque est bon, modeste, trop modeste, pas assez énergique pour le pays. Le vicaire général Maître Fernandez, passe son temps en chaire à encenser le gouverneur. Il s'en trouve bien, paraît-il ; il arrive ainsi à

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 16.
2. *Ibid.*
3. *Mon. Xav.*, p. 394.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 15.

faire aboutir ses requêtes dans les affaires des chrétiens. Mais Michel Vaz, avec son énergie, en faisait bien plus. Ce qu'il nous faut, c'est Maître François. » Eux aussi,les Pères auraient besoin d'un supérieur.Ils sont irréprochables,leur vie est toute de vertu ; mais ils n'ont pas d'expérience. Ils agissent à contretemps. Sur une information qui leur vient, ils s'ingèrent en une affaire où ils sont mal reçus. Ce sont les Portugais qui les égarent, leur inspirent une foule de projets qu'ils veulent voir aboutir tout de suite, et pour lesquels il faudrait du temps. On les adresse au gouverneur, aux officiers; on les fait aller et venir du Comorin à Goa. Bref il leur faut un supérieur capable[1].

Un supérieur, c'est encore ce que réclamaient et François Xavier lui-même et Lancilotti. François demandait un guide pour son âme en péril, et, pour les Pères, un chef choisi par Ignace en personne[2]. Lancilotti écrivait au saint fondateur:

« Je ne demande à Votre Révérence qu'une chose aujourd'hui: si vous nous aimez, vous qui nous avez engendrés en Jésus-Christ, envoyez ici un homme probe, lettré, un profès de la Compagnie, à qui tous nous obéissions, à qui nous puissions recourir en nos difficultés, qui ait, de par Votre Révérence, pleine autorité. » Qu'il arrive avec pleins pouvoirs pour accepter ou rejeter le collège, et, si on l'accepte, pour décider à quelles conditions[3].

La mort de don Diogo de Borba en février 1547, puis, un an après, le retour de Maître François ne changèrent rien à la situation gênée des Pères. Les majordomes songeaient-ils alors à abandonner complètement leur œuvre entre les mains de Xavier? Nous ne savons. Mais Xavier ne pouvait rien recevoir définitivement sans délégation du Père Général, et eux, les majordomes, ne pouvaient aliéner leur maison sans l'aveu du roi. Les choses restèrent donc en l'état,le supérieur se bornant à prêcher la patience et la soumission.

1. Cros, I, p. 344, 346.
2. *Mon. Xav.*, p. 448.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 15, 18.

IV. — *Les recrues de 1548.*

L'envoi d'un supérieur stable devenait d'autant plus nécessaire que le nombre des religieux augmentait.

En 1548, le Père Paul de Camerino avait groupé une douzaine de novices, parmi lesquels Xavier avait fait son choix[1]. Il y avait dans leurs rangs deux futurs martyrs. François Lopez, sur les antécédents duquel nous manquons de renseignements, devait en 1568 mourir massacré par les pirates musulmans du Malabar[2], et Alphonse de Castro en 1558 par ceux des Moluques[3]. Ce dernier était un gentilhomme de Lisbonne. Il s'était confessé à Xavier lorsque celui-ci évangélisait la cour de Jean III, et en avait reçu ses premières leçons de détachement. Plus tard, ému sans doute par le récit qu'on faisait des exploits des missionnaires, il résolut d'aller le retrouver aux Indes. Il partit en cachette sur le vaisseau qui emmenait le Père Criminale (1545). Durant la traversée, il vécut comme les Pères, mendiant son pain et soignant les malades. Xavier reçut dans la Compagnie le généreux novice, et bientôt le jugea mûr pour les plus rudes travaux : il le destina aux Moluques[4].

Un autre novice, Cosme de Torrès, encore une conquête de Xavier, nous est connu.

Les Indes commençaient donc à donner leur contingent. D'un jour à l'autre on attendait celui de l'Europe. Cette année-là, onze caraques avaient mis à la voile au mois de mars, chargées d'émigrants. Pour la première fois des familles entières partaient pour les Indes[5]. Beaucoup de missionnaires aussi. Les Dominicains revenaient en Orient. Ils étaient une douzaine, sous la conduite du Père Diogo Bermudez, qui, trois ans auparavant, avait fondé à Lisbonne, au sein même de son ordre, la « Congrégation orientale de l'Inde[6] ». Neuf religieux de la Compagnie,

1. Voir dans Cros, I, p. 448, la liste des novices. Citons parmi eux le maître de grammaire Domingos, et Dominique Carvalho que nous retrouverons plus loin.
2. Sousa, t. II, p. 35.
3. *Ibid.*, p. 442.
4. Sousa, t. II, p. 445; — Bartoli, *Asia*, l. VI, n. 16.
5. Andrada, *Cronica*, P. IV, ch. 28, p. 34-36.
6. Luis Cacegas, *Historia de San Domingos*, III, liv. IV, ch. 5; IV, liv. IV, ch. 1 (3e édit., Lisbonne, 1866); — Correa, *Lendas*, t. IV, p. 703.

six prêtres et trois frères, les suivaient, quatre sur le *São Paulo*, cinq sur le *Gallega*. Parmi ces derniers se trouvait le nouveau recteur du séminaire[1].

Le 4 septembre, la flotte passait la barre et venait s'embosser devant Goa. Malheureusement un vaisseau manquait, le *Gallega* : on l'avait perdu de vue à la hauteur des Canaries, et quatre missionnaires seulement étaient là, prêts à débarquer.

François Xavier, à ce moment, se disposait à gagner sa chère mission de la Pêcherie : il voulait y attendre l'heure de partir pour le Japon, si c'était la volonté de Dieu. La présence des nouveaux venus fut aussitôt connue au collège : « Pendant que le vaisseau jetait l'ancre, raconte le Père Barzée, le Père Maître François envoya prendre des nouvelles et de nous et de la Compagnie. Il nous envoya des rafraîchissements, nous fit dire de descendre à terre au plus vite, car il avait grand désir de nous voir. Ainsi fîmes-nous. Mais comment dire notre joie en le voyant si bon, et les actions de grâces qu'il rendait à Dieu au récit de ce que Notre-Seigneur daignait faire par la Compagnie en Portugal et ailleurs[2]? »

Il pouvait bénir Dieu aussi du renfort qui lui arrivait. Il y avait là de puissants ouvriers. Tous venaient de Coïmbre et ils y avaient passé par une rude école. L'esprit qui régnait dans cette maison avait quelque chose d'ardent, de passionné, d'impulsif, qui n'était pas tout à fait à l'unisson des manières calmes et mesurées de saint Ignace. Reste que la ferveur était extrême ; certains récits font songer aux saintes folies de la Thébaïde. Plusieurs, parmi les nouveaux venus, pouvaient donner à Xavier une idée de ce qui se faisait dans ce florissant collège.

Le frère Jean Fernandez était un élégant mondain. Un de ses amis un jour l'invita à un concert, dans une confrérie dirigée par ceux qu'on appelait les « apôtres ». En fait de concert, il entendit, après un sermon du Père Estrada, deux cents hommes qui, en criant à Dieu miséricorde pour leurs fautes, se donnaient une vigoureuse discipline. Émû de ce spectacle, il

1. Ce sont les chiffres du Père Barzée (*Sel. Ind. Ep.*, p. 46). Polanco indique dix missionnaires, p. 321, et douze, p. 338. Lancilotti parle de cinq prêtres et de six laïques, comptant sans doute parmi ces derniers les recrues faites durant le voyage (*Sel. Ind. Ep.*, p. 63).

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 51.

se jeta aux pieds du Provincial, suppliant qu'on fît de lui un frère coadjuteur. Alors Simon Rodriguez proposa au postulant d'aller en habits de soie, à travers la ville, où tout le monde le connaissait, monté à rebours sur un âne. Neuf mois après, Fernandez était jugé mûr pour la vie des missionnaires. Avec Xavier et Cosme de Torrès, il aura la gloire de fonder la mission du Japon[1].

On multiplierait les exemples semblables. Melchior Nunez, le second successeur de Xavier comme supérieur, le premier Jésuite qui mit le pied sur le sol de Chine, venait de recevoir le bonnet de docteur en droit canonique. Il se présenta au noviciat, et Rodiguez lui ordonna d'aller immédiatement porter un quartier de mouton à l'un de ses examinateurs[2]. Son frère, Alphonse Barreto, pieds nus, la corde au cou, allait au pilori de la ville s'exposer aux risées de la foule. Lisbonne ne s'étonnait pas outre mesure de ces procédés. Elle trouvait tout simple que, pour frapper l'esprit des hérétiques venus là pour leur commerce, des processions de 800, 1.000 flagellants parcourussent la ville, le soir, en se donnant de sanglantes disciplines[3]. Saint François Xavier ne paraît pas avoir goûté beaucoup ce genre d'exhibition. Il écrira bientôt : « Si quelqu'un vient se présenter à vous avec le désir d'être reçu dans la Compagnie et qu'il vous paraisse lui convenir, ayez grand soin que les œuvres de mortification que vous lui imposerez pour le former n'excèdent pas sa capacité et ses forces spirituelles; au lieu de nourrir en lui et de fortifier l'esprit, cela tuerait son courage. Point de ces étrangetés qui excitent les moqueries, bien loin d'édifier les séculiers. Les bonnes mortifications, c'est de servir les malades à l'hôpital et les prisonniers, ainsi que les autres œuvres de miséricorde qui se présentent, comme d'aller quêter de porte en porte pour l'amour de Dieu en faveur des prisonniers et des malades[4]. »

Mais le danger étant surtout l'excès dans la ferveur, Coïmbre

1. Franco, *Imagem de virtude em o noviciado... de Coimbre*. Evora, 1719, f°, t. II, p. 312.
2. Sousa, t. II, p. 56; — Franco, t. I, p. 362.
3. Costa Goodolphim, *As Misericordias*, Lisbonne, 1897, p. 50.
4. *Mon. Xav.*, p. 876. Lui aussi le Bx Pierre Le Fèvre faisait ses réserves. « A moi, tout peut sembler or pur, et aux yeux d'un autre n'être que boue. » (Astrain, t. I, p. 589, note.) Polanco dit de même : *Erant... qui... fraeno prorsus indigerent* (t. I, p. 197, cf. p. 699-670). Saint Ignace devra intervenir et rappeler que la meilleure mortification est celle de la volonté par l'obéissance (*Mon. Ignatiana*, *Epistolae*, t. I, p. 495). Il interdira

restait pour les humbles une école de hautes vertus. C'était comme le séminaire des missions portugaises. On partait de là pour les Indes, l'Éthiopie, le Brésil, le Congo, en attendant la Chine, la Cafrerie, le Japon. Une mission nouvelle était-elle proposée par le roi, toute la maison, recteur en tête, s'offrait à partir, et beaucoup pleuraient de se voir exclus[1]. Là vivaient, attendant l'heure de Dieu : le premier Jésuite qui entrera en Éthiopie, Gonzalve Rodriguez; trois futurs évêques de cette même église, Jean Nunez Barreto, André Oviedo et Melchior Carneyro ; le protomartyr de l'Afrique australe, Gonzalve de Silveyra et vingt autres. Ils se préparaient à l'apostolat lointain en vivant d'aumônes, logeant à l'hôpital, multipliant les missions de campagne, visitant les prisons[2].

Parmi ces travailleurs, citons à part Antoine Gomez dont le nom reviendra souvent dans ce récit. Maître ès arts, docteur en droit canon, c'était un brillant sujet de l'université de Coïmbre. Après avoir distribué aux œuvres de charité son copieux patrimoine, il était, en 1545, entré dans la Compagnie. Deux ans après, nous le trouvons qui parcourt tout l'Entre-Douro-et-Minho, prêchant trois et quatre fois le jour en plein champ et suivi d'une foule immense. Presque tous les jours, son compagnon et lui, entendaient près de cinq cents confessions. On abandonnait, pour les écouter, jusqu'aux courses de taureaux[3].

Là encore nous trouvons le Père Gaspard Barzée, le plus célèbre parmi les collaborateurs de Xavier[4].

Il n'avait rien du flegme que l'on prête à ses compatriotes. C'était une âme ardente et simple. Sa candeur d'enfant faisait de lui le plus souple des obéissants. Avec cela, entreprenant, aventureux; rien ne le démontait. Sa vie avait été agitée. Maître ès arts à l'université de Louvain ; puis, par amour du changement,

certaines mortifications publiques introduites à Rome par le P. J. Eguia (Nadal, *Epistolae*, t. II, p. 3). Un des reproches qu'on fera plus tard au P. Rodriguez était celui-ci : « *Con los fervorespeligrosos mas estimados d'el que las virtudes verdaderas* ». Astrain, p. 687.

1. Polanco, I, p. 253, à propos de la mission du Congo, 1547.

2. *Litterae quadrimestres*, t. I, p. 17; — Polanco, t. I, p. 197, 255, etc.

3. *Litterae Mixtae*, t. I, p. 375 ; — Polanco, t. I, p. 158, 253, 256.

4. De son nom flamand, *Berse*. — Sa vie a été écrite par le P. Trigault : *Vita G. Barzaei, Belgae...* Anvers, 1616; et en hollandais par le Père Van Nieuwenhoff, *Gaspar Berse, of de Nederlandsche Franciscus Xaverius*, 1870. Cf. Bartoli, *Asia*, l. V, et *Degli uomini e de fatti della C. de G.*, t. II. Ses lettres, éparses en d'anciens recueils, n'ont pas encore été réunies (*Sommervogel*, t. I, p. 996).

soldat de Charles-Quint; par dégoût du métier, ermite au Mont-Serrat; par fatigue et pour vivre, domestique d'un trésorier royal à Lisbonne. Dieu l'attendait là. Il fut reçu au noviciat de Coïmbre en avril 1546.

Ce que fut le ferveur du novice, on en peut juger par ces lignes: « Je ne suis point entré en religion pour être servi, non pour chercher des délices, mais pour trouver Jésus crucifié, le suivre dans la sainte pauvreté, la chasteté, l'obéissance, comme je l'ai déjà promis. Je déclare de nouveau et professe être prêt à tout. Je me remets tout entier entre les mains de Votre Révérence, pour être à jamais le coadjuteur des Pères profès de la Compagnie de Jésus, servir à la cuisine, balayer la maison, acheter les provisions, être le valet et le commissionnaire des Pères, pour porter leurs lettres et tous leurs autres messages sur terre et sur mer, partout enfin où ils m'enverront pour le plus grand service de Dieu, soit dans les régions chrétiennes, soit chez les Sarrasins, Turcs et Païens. Je me livre entre les mains de Votre Révérence au nom de Jésus-Christ, afin de suivre, non seulement Votre Révérence elle-même, mais le dernier des membres de notre Compagnie, dans les offices les plus humbles de l'extérieur et de l'intérieur. Je servirai de même le prochain, quel qu'il soit, pour le service de Dieu, sans exception aucune, lépreux, pestiférés, cancéreux, tous les infirmes de l'hôpital, quels que soient la nature et le caractère contagieux de leur mal. Je m'offre, enfin, pour toute espèce de voyages vers les contrées les plus éloignées, les Indes, l'Abyssinie, etc. J'irai sous des vêtements grossiers et déchirés, je m'exposerai à la faim et à la soif, au froid et au chaud, à la pluie et à la neige, à toutes les privations et à toutes les épreuves, selon l'ordre de Votre Révérence ou de tout autre qui me le commandera en votre place. Je suivrai l'Agneau partout où il ira : je le suivrai d'un pas égal et toujours animé d'une même pensée : je ne désire point être profès et je ne veux avoir à cette intention aucune volonté propre, me soumettant toujours à la suprême volonté de Jésus-Christ et à celle de Votre Révérence[1]. » Barzée se tenait donc prêt à

1. Pagès, *Lettres de S. François Xavier*, t. II, p. 238. On trouvera là un certain nombre de très beaux fragments. Les historiens racontent que Barzée, à son entrée au noviciat, eut soin de dissimuler ses grades universitaires et ils racontent ensuite avec force

partir pour les Indes au premier signe. Ce signe lui fut donné au moment où il ouvrait une mission près de Coïmbre. Il eut un moment de stupeur, tomba à genoux pour remercier Dieu, prêcha comme s'il avait devant lui ces Orientaux qu'il allait évangéliser, passa un jour, puis une nuit, toujours à jeun, à entendre les confessions et partit[1].

La traversée fut occupée par les exercices de zèle et de charité. Au début l'on se moquait du prêtre flamand; à la fin, il était roi sur le vaisseau. Il fit faire les Exercices au capitaine, organisa la police des mœurs, gagna à la Compagnie un futur martyr, Louis Mendez[2]. Durant une épouvantable tempête qui dura trois jours, on le vit, debout près du timon, prêchant, chantant, bénissant les vagues à mesure qu'elles se précipitaient sur le navire.

A Mozambique, il ne voulut loger qu'au lazaret pour soigner les malades. Il put constater qu'on n'y avait pas oublié Xavier. Le vicaire du lieu avertit charitablement les Pères que l'haleine des malades était dangereuse. Pour ne pas l'avoir évitée le *Santo Padre* était tombé malade. Il fallait être prudent[3]. Mais y a-t-il une prudence pour l'amour? Barzée et ses frères poursuivirent leurs labeurs durant seize jours, puis reprirent la mer, et, un mois après, le 4 septembre, étaient devant Goa.

V. — *L'accueil de Xavier.*

La joie que Xavier ressentit en voyant ces Pères et Frères, qui lui apportaient l'âme et le parfum de la Compagnie d'Europe, ne fut pas sans déception. Ils étaient porteurs du courrier de Rome et de Lisbonne[4]. Il y avait des lettres du secrétaire de

détails comment Simon Rodriguez découvrit le trésor caché (Trigault, l. I, ch. 3; — Bartoli, *Asia*, l. V, n. 3, etc.). Il est fort à craindre qu'il n'y ait là qu'une pieuse légende. Barzée était entré au noviciat le lundi de Pâques 26 avril (Bartoli). Or, une lettre du Père Jean de Saint-Michel, écrite à cette même date, le désigne déjà comme maître ès arts. On n'ignorait donc point ses antécédents (*Ep. Mixt.*, t. I, p. 267).

1. Lettre de Barzée, 10 déc. 1548, *Sel. Ind. Ep.*, p. 46; — Trigault, l. I, ch. 5; — Polanco, t. I, p. 338; — cf. Andrada, *Cronica*, P. IV, ch. 30, etc.
2. Tué par les Badages quatre ans plus tard. Polanco, p. 338.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 50.
4. *Epist. S. Ignatii*, n. 225, 227, 228, 229, 230; — cf. Polanco, I, p. 346, 347.

saint Ignace pour les Pères Cypriano, Lancilotti, Criminale. Mais rien pour lui ; depuis deux ans, son Père bien-aimé ne lui avait pas écrit. Le saint dut laisser voir que ce silence lui était pénible ; car, peu après, Lancilotti mandait à saint Ignace : « J'ai été surpris que Votre Révérence n'ait rien envoyé à Maître François avec mes lettres. Cette année, par aucune voie, rien ne lui est arrivé de Votre Révérence. Il était à Goa quand votre courrier nous fut remis. Il s'est informé du nombre de lettres qui venaient de vous et s'est étonné qu'il n'y eût rien pour lui. Nous nous sommes dit que vous le croyiez encore aux Moluques ou bien en Chine. Que Votre Révérence lui écrive, parce que, si les lettres arrivent ici, elles lui seront communiquées [1]. »

Pour les nouveaux venus, la vue de Maître François fut une consolation sans mélange. Ce qui, avant tout, frappa le Père Barzée, ce fut la tendresse fraternelle du saint. « Certes, mes bien-aimés Frères, écrivait-il, elle est indicible la joie qui envahit alors notre âme. Je ne saurais dire quelle est la bonté du Père François. Ce fut d'abord, de la part des Pères et des Frères, comme un tourbillon de charité. Quand il se fut un peu apaisé, après les mutuelles félicitations et après qu'un repas nous eût rendu nos forces, le Père François se mit en devoir de nous interroger sur l'état de la Compagnie en Europe. Il ne tarissait pas sur le Père Ignace, le Père Simon, les autres Pères, les collèges, le nombre des « Compagnons », mais par-dessus tout, sur leurs vertus. Il était touchant de voir comme il louait amoureusement Dieu, en parlant ou en entendant parler des fruits de salut que Dieu opère par la Compagnie en Portugal et ailleurs. Quant aux autres Pères et Frères, ce sont les élus de Dieu, je n'en puis dire davantage [2]. »

Melchior Gonçalez écrivait de son côté :

« Comment vous donner par lettre une idée de ses vertus ? Elles sont telles que je n'ai ni parole ni sentiment qui puissent s'élever jusqu'à elles. Il va, tellement rempli de l'amour de Notre-Seigneur, noyé dans cet amour, que rien, hormis cet amour, ne le touche. Certes, mes bien-aimés Frères, le détail ici serait infini et je ne saurais trouver assez de temps pour

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 60.
2. P. 51.

vous écrire d'innombrables choses. Dieu sait cependant que je le voudrais faire, vous connaissant si affamés de récits édifiants qui ont trait à la Compagnie de Jésus et surtout au bienheureux Père Maître François. Il n'est pas vieux et sa santé paraît bonne, bien qu'il soit très mortifié. Je note ce détail, qu'il ne boit d'aucune sorte de vin. Les privations ne lui sont rien, tant il s'oublie, vaillant soldat de Jésus-Christ, pour ne s'occuper que de son Roi. De lui on peut bien dire la parole de saint Bernard: « *Fidelis miles vulnera sua non sentit dum benigne sui Regis vulnera intuetur*[1]? » En vérité, bien-aimés Frères, au milieu de nous se trouve un martyr vivant, et je tiens pour assuré qu'il mourra bientôt martyr, car on dirait qu'il ne cherche pas autre chose. Que de fois déjà des flèches ont été décochées contre lui! que de fois on a mis le feu aux logis où il se retirait pour passer la nuit! A trois ou quatre reprises, en une même nuit, la tentative s'est renouvelée; d'où vous pouvez juger ce que peut être son sommeil et quel repos il y trouve. Vrai soldat de Jésus-Christ, voilà un titre qui lui revient bien justement. Tout ce que je dis là n'est rien auprès de ce qu'il faudrait dire et je laisse à d'autres de vous parler des miracles qui accompagnent sa prédication; aussi bien est-il préférable que de telles choses ne soient pas encore manifestées davantage et que tous, vous le recommandiez très particulièrement à Dieu Notre-Seigneur[2]. »

De son côté, saint François Xavier voulait se rendre compte de ce que valaient les nouvelles recrues de sa petite armée. Il dut en concevoir une haute idée par le seul fait que, le jour même de leur arrivée, vinrent se présenter à lui, pour entrer dans la Compagnie, de nombreux passagers gagnés par tout ce qu'ils avaient vu pendant leurs six mois de traversée.

Il y avait parmi eux, nous dit Melchior Gonçalez, un capitaine de vaisseau, le gouverneur d'une importante forteresse, un docteur *in utroque jure*, le secrétaire (du capitaine?), homme lettré et vertueux, plusieurs nobles, d'autres candidats d'origine plus humble, en grand nombre. Xavier examina sérieusement leur

1. « Le fidèle soldat ne sent pas ses blessures quand il contemple avec amour celles de son roi ».
2. Lettre du 9 novembre 1548, citée par Cros, t. I, p. 365.

vocation, leur fit faire les Exercices, et, de toute cette foule, ne garda que Louis Mendez[1].

Puis il s'occupa des nouveaux venus. Balthazar Gago fut confié au Père Cosme de Torrès pour se préparer au sacerdoce par un mois d'Exercices. Melchior Gonçalez et Jean Fernandez, malades de la traversée, durent prendre le repos nécessaire. Restait Barzée. Peut-être avait-on vanté au saint ses talents oratoires. Etait-ce là enfin le prédicateur tant réclamé? Xavier voulut se faire son opinion. Écoutons le héros de l'histoire nous conter son aventure en toute bonhomie. C'était quatre jours après son arrivée. « Le Père Maître François m'enjoignit de me préparer à donner un sermon en l'église Saint-Paul, à la Notre-Dame de septembre. Il me recommanda de prêcher haut : la foule serait grande, car les gens du navire avaient parlé de nous. Mais je pris sur un ton si bas que beaucoup furent mécontents, et le Père François comme les autres, car on ne m'avait quasi pas entendu[2]. » Barzée semble prendre plaisir à nous détailler son humiliation. Un Père des plus graves — Lancilotti? — aurait dit, à l'en croire : « Nous avions bien besoin qu'on nous envoyât d'Europe cette peste-là[3]! » Et le public avait fait chorus. Un gentilhomme déclarait en sortant : « C'est le rebut de l'Europe qui nous est arrivé. » « A ce moment, continue Barzée, le Père François partit pour le Comorin, me laissant l'ordre d'aller m'exercer, la nuit, dans l'église. Je le fis jusqu'à ce que les Frères fussent satisfaits de moi. Dès lors, je me remis à prêcher et l'on fut content. »

La joie que les Pères goûtaient auprès de Xavier fut donc de courte durée. De mauvaises nouvelles étaient venues du sud. Les Badages recommençaient leurs incursions ; la place du supérieur était là où l'on souffrait. Il partit donc dès le 9, cinq jours après l'arrivée de Barzée, au lendemain du fameux sermon, et probablement après avoir reçu les vœux de coadjuteurs spirituels des Pères Lancilotti et Paul de Camerino. Il laissait l'ordre d'envoyer le rejoindre les autres Pères que,

1. Lettre citée par TRIGAULT, p. 47.
2. *Sel Ind. Ep.*, p. 51.
3. D'après une citation de TRIGAULT, p. 50. « Quorsum nobis ex Europa virus istud? »

probablement, ne tarderait pas à amener le *Gallega* dont, sans doute, la présence à Mozambique avait été signalée[1].

Il s'embarqua, et Melchior Gonçalez écrivait : « Il est maintenant passé au cap Comorin. Là vivent plusieurs de nos frères, tous amis de la croix de Jésus-Christ et disposés à souffrir quotidiennement, pour son amour, tous les martyres. Quant à moi, j'attends le signal d'aller avec lui, car il veut que je l'accompagne ; et déjà, à ma grande satisfaction, j'allais partir, quand il me dit d'attendre l'arrivée du Père qui venait de Portugal par un autre vaisseau. Je restai donc à Goa avec mes compagnons de route, mais tellement troublé par la tristesse de la séparation, qu'il me semblait n'être déjà plus de la Compagnie de Jésus. Lui parti, on eût dit d'ailleurs que cette terre, je veux dire la terre de Goa, ne produisait plus de fruits de vertus et foisonnait de misères. Nous espérons, s'il ne meurt pas, le revoir ici dans le courant du mois de janvier. Puis il ira dans un pays qui s'appelle Japon[2]. »

Un mois après, 9 octobre, apparaissait enfin le navire longtemps attendu[3]. Après une traversée agitée, erreurs de route, calmes d'un mois, ensablement[4], famine, épidémie, le *Gallega* entrait au port. Avec les Dominicains, arrivaient le nouveau recteur du collège, Antoine Gomez, le Père Paul de Valle, les Frères François Gonçalez, Manuel Vaz et Louis Frois[5]. La Compagnie comptait maintenant quinze prêtres, six frères et une douzaine de novices.

1. *Mon. Xav.*, p. 467.
2. Cros, t. I, p. 386.
3. Lettre de Barzée, 10 décembre 1548, *Sel. Ind. Ep.*, p. 51 ; — Polanco, t. I, p. 341 ; — Sousa, t. I, p. 54 ; — do Couto, D. VI, l. VII, ch. 3, p. 83.
4. Cet accident arriva près de Mozambique ; le gouvernail fut démonté. Quand on eut épuisé tous les moyens pour se dégager et remettre le gouvernail en place, le P. Gomez eut recours à la prière. Il emportait aux Indes le chef d'une des compagnes de sainte Ursule. La vierge martyre fut invoquée ; et peu après, l'on pouvait entrer sain et sauf au port de Mozambique. La translation de la relique, à Goa, fut l'occasion de grandes fêtes, où se manifesta le talent oratoire d'Antoine Gomez (Barzée, *loc. cit.*, p. 51, 52).
5. De Manuel Vaz nous ne connaissons que le nom. Gonçalez, envoyé aux Moluques, ne persévéra pas (*Mon. Xav.*, p. 701, 702). Paul de Valle (c'est la véritable orthographe de son nom, Polanco, t. I, p. 321, note) mourra dès 1552, presque martyr, des suites de sa captivité chez les Badages (Sousa, t. I, p. 285 ; Bartoli, l. V, n. 35). Louis Frois ou Froes, missionnaire au Japon, ne mourra qu'en 1597, en écrivant l'histoire de cette église où il avait travaillé pendant quarante ans.

CHAPITRE III

LA MISSION DES INDES A LA FIN DE 1548

I. — *Xavier à la Pêcherie* (octobre 1548).

Le retour du saint chez les Paravers fut un triomphe. Ils vinrent l'attendre sur le rivage et il débarqua au son de ces cantiques qu'il leur avait appris. Ils étendaient leurs habits sous ses pieds, et, le soulevant sur leurs épaules, le portèrent juqu'à l'église[1]. La mission avait grandement besoin de lui. Les incursions des Badages avaient repris, nous ne savons sous quel prétexte. Les missionnaires payèrent leur tribut à la persécution. Manuel de Moralez, trahi par de faux amis, fut vendu comme esclave. Racheté très cher par ses chrétiens, il se vit encore plusieurs fois menacé de mort[2]. Balthazar Nunez fut pris deux fois, et faillit, le premier de la Compagnie, recevoir la couronne du martyre. Il fut sauvé par ses petits élèves chrétiens, qui se déclarèrent prêts à mourir pour lui[3].

La persécution n'empêchait pas le progrès. La caste des Paravers continuait à se convertir; pagodes et pagodins disparaissaient, remplacés par des chapelles. Pour le travail, les Pères suivaient strictement les règles posées par leur supérieur. Mais toutes les santés n'étaient pas à la hauteur de l'effort. Peu après le passage du saint, « notre très doux frère Adam Francisco[4] », comme l'appelait Xavier, mourait à la peine.

Un des ouvriers les plus en vue était Henri Enriquez. Sur l'ordre de François, on s'en souvient, il s'était adonné à l'étude des langues indigènes. Il devait composer grammaires et

1. Polanco, t. I, p. 346; — Valignano, p. 86; — Lucena, l. VI, ch. 6, p. 400.
2. Polanco, I, p. 354; — Lucena, *loc. cit.*
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 119; Polanco, I, p. 472.
4. *Mon. Xav.*, p. 506.

lexiques. La tâche pouvait sembler chimérique, car il n'en restait pas moins missionnaire. L'obéissance pourtant fit ce miracle qu'en octobre Enriquez pouvait offrir à saint François Xavier les deux manuels demandés. Les Indiens admiraient sa facilité à parler leur langue alors qu'en cinq ans les autres Portugais parvenaient difficilement à prononcer quelques mots. Pour lui, désormais, il pouvait se passer d'interprète[1].

Il pouvait aussi se faire controversiste ; il étudia la mythologie du pays, composa de petits opuscules, provoqua des conférences où il tenait tête à cent et deux cents brahmes. Il avait trouvé un auxiliaire inattendu dans un pénitent hindou qui, ayant étudié sous un « évêque des gentils », comme dit Enriquez, n'adorait qu'un seul Dieu, détestait les idoles et en détruisait le plus qu'il pouvait. Il appartenait peut-être à l'une des sectes du nord, qui, sous l'influence des musulmans, professaient un vague monothéisme[2]. Il était redouté des brahmes, attaquait tout dans leur religion. Il estimait le christianisme pour la pureté de sa morale et reprenait les néophytes quand ils péchaient. Enriquez fit beaucoup prier pour lui à Rome et à Lisbonne et, au bout de deux ans, le pénitent fut baptisé avec toute sa famille. L'autorité d'Enriquez grandit d'autant[3].

Sur l'autre côte, le missionnaire du Travancore, François Enriquez, n'était pas aussi heureux que son homonyme. Une première fois, il avait quitté son poste, trop difficile à son gré ; Xavier l'y avait renvoyé. Après six mois, Enriquez recommençait à se plaindre. Son compagnon, Manuel de Moralez, pourtant, se félicitait d'avoir en quatre mois baptisé plus de 200 adultes et enfants[4]. Cela ne suffisait pas à l'impatient travailleur. Pour comble de disgrâce, voilà qu'on lui enlevait Moralez[5], et il restait, seul, souffrant, découragé. Il dut faire quelque démarche pour être remplacé. Disons à sa décharge qu'il n'avait pas eu le bonheur de voir le saint et de puiser dans sa conversation l'ardeur, le courage qui lui manquaient. Xavier, rappelé à Goa par

1. Polanco, I, p. 351 ; — Sommervogel, *Bibliothèque*, t. IV, p. 275.
2. Les *Sikhs* par exemple, dont le fondateur était mort dix ans auparavant. *Grande Encyclopédie*, au mot *Sikh*.
3. Polanco, t. I, p. 352, 353, t. II, p. 142, 143.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 107.
5. Destiné à Socotora.

des affaires importantes, ne put aller consoler le pauvre affligé; mais il lui écrivit :

« Punicale, 22 octobre 1548. Jésus. La grâce et l'amour du Christ soient toujours en notre aide et faveur. Amen[1].

« Dieu Notre-Seigneur sait combien j'aimerais mieux vous voir que vous écrire et trouver ma consolation dans vos travaux, tous entrepris pour l'amour et le service de Dieu Notre-Seigneur. Je le préférerais à tous les plaisirs de ceux qui mènent une vie de repos dans les délices du monde. Il faut en avoir pitié. Quant aux autres, ceux dont saint Paul a dit : « *Quibus mundus non erat dignus*[2] », leur sort est digne d'envie.

« J'ordonne à Balthazar Nunez d'aller vous rejoindre au Travancore, de partager vos travaux, de vous consoler, en attendant de Dieu Notre-Seigneur la seule vraie récompense.

« Pour moi, je vais à Goa plaider en faveur des chrétiens. Il s'agit d'une affaire sur laquelle, avec la grâce de Dieu, j'espère faire la lumière et d'où résulteront beaucoup de conversions. Recommandez la chose à Dieu. Nous sommes grands pécheurs, indignes d'être ses instruments en une affaire qui regarde à ce point son service. Cependant priez-le de vouloir bien, par son immense bonté et son amour infini, se servir de nous pour propager la sainte Foi.

« Bientôt le Père Antoine (Criminale) vous ira voir. Si vous êtes malade et que vous ne puissiez travailler là où vous êtes,

1. La chronologie offre ici une assez grosse difficulté. Nous avons deux documents datés du 22 octobre 1548, et tous deux en original (*Mon. Xav.*, p. 463, 467). D'abord la lettre à Enriquez, à la fin de laquelle on lit : « *De Punicalle a XXII de Outubre de 1548 annos. Depois que viemos de llá. Vosso hyrmão en Christo, Francisco.* » Puis une requête à Jean III, au nom de feu Jean de Castro, signée du vicaire général, de deux Franciscains et de Xavier. Même date : « *Oje 22 dios d'Outubro de 1548* »; mais pas de nom de lieu. Évidemment ce dernier document a été rédigé en une ville où les quatre témoins ont pu se trouver réunis le même jour, Goa par conséquent ou Cochin, et non Punicale, petit bourg perdu sur la côte de la Pêcherie. Plusieurs hypothèses ont été proposées (Cros, I, p. 393; II, p. xxxii). La plus plausible paraît être celle des *Monumenta*, p. 464.

Le 22 octobre, Xavier était à Cochin. En effet, Paul de Valle vit Xavier dans cette ville. Or, arrivé à Goa le 9 octobre, reparti 8 jours après (le 17), ce Père dut mettre de 6 à 8 jours pour gagner Cochin, et y débarquer peu après le 23. Xavier y était déjà. Le saint put donc y signer le 22 la requête à Jean III. Quant à la lettre, on suppose qu'écrite à Punicale,, elle fut datée, signée, expédiée à Cochin, et cette hypothèse explique les mots assez étranges qui précèdent la signature. « *Depois que viemos de llá*, depuis que nous en sommes venus ».

2. « Ceux dont le monde n'était pas digne », *Hébr.*, xi, 38.

vous ferez ce que le Père vous dira, soit pour rester à votre poste, soit pour aller vous faire soigner à Goa...

« Ne vous affligez pas de ne pas faire, avec ces chrétiens, tout le fruit que vous voudriez, voyant le pays si païen, le roi si hostile aux convertis. Dites-vous que vous faites plus de bien que vous ne croyez, en donnant la vie de l'âme aux nouveau-nés, les baptisant avec zèle et soin comme vous le faites. Voyez donc combien il y en a peu à aller de l'Inde au Paradis, qu'ils soient blancs ou noirs, à l'exception de ceux qui meurent en état d'innocence, j'entends ceux qui meurent à quatorze ans ou au-dessous. Considérez, mon frère François Enriquez, que vous faites au Travancore plus de bien que vous ne l'imaginez. Comptez le nombre d'enfants que, depuis votre arrivée, vous avez baptisés, qui sont morts et sont en paradis[1]. Ils ne jouiraient pas de Dieu, si vous n'aviez été là. L'ennemi de la nature humaine vous hait. Il voudrait vous éloigner : on ne monterait plus tant alors du Travancore en Paradis. C'est sa coutume, au diable, de faire rêver, aux serviteurs de Jésus-Christ, des services meilleurs à rendre à Dieu. Il veut les inquiéter, troubler leur âme et les écarter du lieu où ils font du bien. J'en ai peur, c'est la tactique de l'ennemi contre vous ; il vous suscite ennuis et désolations pour vous bouter hors d'ici. Il y a environ huit mois que vous êtes sur cette côte ; vous y avez sauvé, par le baptême, plus d'âmes d'enfants, morts depuis, que vous n'en eussiez sauvé en Portugal, ou entre Coulam et là où vous êtes... C'est tout simple que l'ennemi vous tente pour vous faire partir d'une terre où vous êtes si utile...

« Que Notre-Seigneur vous donne santé et vie pour son saint service et, après cette vie, la gloire du Paradis...

« Votre frère dans le Christ,

FRANÇOIS[2]. »

Enriquez persévéra. Caractère peu endurant, il s'attirera encore des observations du saint. Mais, pendant les trois ans et

1. Xavier fait allusion aux pratiques d'infanticide très communes en certains quartiers de l'Inde. Il n'était pas rare, en ce temps-là, qu'un enfant fût jeté à la voirie. Il suffisait que le diseur de bonne aventure le déclarât né sous une mauvaise étoile. Ce sont ces pauvres innocents qu'Enriquez recueillait et baptisait (DU JARRIC, p. 421 ; DUBOIS, *op. cit.*, 2e partie, ch. 30).

2. *Mon. Xav.*, p. 463.

demi qu'il demeurera dans le Travancore, parmi les troubles et les menaces de guerre, il trouvera le moyen d'élever jusqu'à dix-neuf chapelles, et de baptiser trois ou quatre cents indigènes [1].

Peu après avoir écrit sa lettre, Xavier quittait la Pêcherie, et reprenait le chemin de Goa. A Cochin, il rencontra l'un des Pères récemment arrivés sur le *Gallega*, et qui, sans perdre un instant, se rendait à son poste, au cap Comorin. Le Père Paul de Valle nous a raconté son entrevue avec le saint : « Ah! mes frères ! qui pourrait donc, mieux que ne sauraient le faire mes tièdes paroles, vous faire entendre la joie que ressentit mon âme ? Celui-là, oui, est un vrai serviteur de Dieu et jamais je n'en vis aucun de semblable. Frères, ceci est certain, à le voir seulement, sans qu'il vous parle, on se sent animé d'un désir si pénétrant[2] de servir Dieu, qu'on n'en peut donner une idée. Sa bouche ne cesse de redire : « Loué soit Jésus-Christ ! » et avec une telle ferveur qu'à l'entendre les cœurs s'enflamment. Il passa, avec les frères de Cochin, cinq jours, pendant lesquels nous ne le perdîmes pas de vue vingt heures. Il ne peut se rassasier d'interroger au sujet des frères et de tout ce qui se fait en Europe. Il veut particulièrement qu'on lui parle du Père Maître Simon, et du Père Ignace par-dessus tout. Il m'interrogea aussi beaucoup sur le Père Estrada. Il va toujours débordant d'amour. Après les cinq jours, il partit pour Goa, désirant vivement voir le Père Antoine Gomez[3]. »

Vers le même temps, le Père Henri Enriquez écrivait de la Pêcherie : « Tout d'abord, je veux vous parler du Père Maître François : car il faut que vous, et toute la Compagnie, rendiez grâces à Dieu à son sujet. Ce mot de saint Paul : « *Omnia omnibus factus sum ut omnes lucrifacerem* », que nous devons tous prendre pour nous, lui, il cherche à le vérifier *supra quam dici potest*. Je ne saurais, hélas ! faire entendre par écrit à V. R. de quel renom il jouit dans l'Inde... Tous le tiennent pour un saint. Partout où il va, il est accablé de travail. On considère comme un bonheur de l'approcher et de lui parler. Par l'exemple de sa vie,

1. Sousa, I, p. 302.
2. Mot à mot « si odoriférant, *tam odorifero* ».
3. Cros, t. I, p. 394.

il est comme un soleil dans ce pays. Aussi c'est un devoir strict, pour la Compagnie, que de remercier Dieu du crédit qu'il lui a donné et du bien qu'il opère[1]. »

Ainsi, les uns après les autres, tous ceux qui voyaient le Père François tombaient sous le charme, et ne pouvaient se retenir d'en faire part à leurs frères d'Europe.

Vers le 10 ou le 12 novembre, le saint rentrait à Goa. Pendant son absence, on y avait été inquiet sur son compte. Les nouvelles du Comorin ne parlaient que des Badages, de leurs meurtres, de leurs pilleries, et le bruit avait couru que le *Santo Padre* était mort dans les tourments. « Peindre la tristesse de ses amis, écrit Barzée, est impossible; ils disaient que, dussent ses reliques leur coûter trente mille *cruzados*, ils le feraient canoniser. Là-dessus, ils racontaient ses miracles et de grands miracles. Je n'en dis rien, car ce n'est pas à nous d'en parler; nous n'avons qu'à rendre grâces à Dieu. S'il nous manquait, ce serait un grand vide, mais nous irions quand même[2]. » On ne tarda pas à apprendre que la nouvelle était fausse : mais il restait qu'aux yeux de tous, François était un saint et un thaumaturge.

Ce qui le ramenait si vite à Goa c'était, hélas! une fois de plus des plaintes à porter contre un officier portugais[3]. Le capitan de

1. Cité dans Cros, t. I, p. 387; — Pagès, p. 456. « Je me suis fait tout à tous pour les gagner tous;... plus qu'on ne peut dire. »

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 54. Cf. Polanco, p. 345.

3. Tout ce qui suit résume deux documents : des *apontamentos* sur les méfaits du capitan (*Mon. Xav.*, p. 854), et une *lembramça* ou mémoire « pour le vicaire général sur les choses à négocier avec le roi en faveur des chrétiens de l'Inde » (p. 857). Ces deux pièces, attribuées à Xavier, sont-elles bien de lui? — 1° Les originaux ont disparu. M. L. Pagès (*Lettres de S. F. X.*, t. II, p. 519) tenait le texte du Père Ch. Cahier. Mais où celui-ci l'avait-il trouvé? nous ne savons. — 2° L'orthographe, le style, le vocabulaire ne sont pas tout à fait ceux des lettres du saint. — 3° Xavier parle bien de *çertos apontamentos dos desemparados christãos do cabo de Comorim,* que le Franciscain Jean de Villa de Conde doit remettre au roi (p. 511). Il est clair qu'on y trouve la pensée du saint, mais il ne dit pas que le document soit de sa main. — 4° Dans la *lembramça*, l'on demande que le Père Simon Rodriguez vienne investi d'une sorte de juridiction civile sur les Paravers. Nul à la Pêcherie n'aurait d'autorité que par lui. Lui-même amènerait d'Europe les officiers choisis par le roi. Est-ce là la vraie pensée de Xavier? Dans sa lettre à Ignace, il dit simplement :

« Scripsi etiam ad regem de M. Simone, ut eum cum potestate mittat, non modo inchoandi collegia sed etiam favendi indigenis Christianis atque Ethnicis, quos ad Christum quantuluscumque aggregaret favor » (*Mon. Xav.*, p. 484). La *lembramça* paraît exagérer la requête du saint. Il devait savoir quelle était en pareille matière la pensée du fondateur. Saint Ignace était opposé à toute immixtion des siens en matière civile.

Tuticorin dont il avait eu naguère à souffrir avait un successeur, mais qui le valait. La liste de ses abus est longue. Il forçait les chrétiens à pêcher contre leur gré et contre leurs coutumes. Il imposait des droits nouveaux sur le poisson dont ils se nourrissaient. Il leur faisait enlever les *cauris*[1], menus coquillages dont ils se servaient comme de monnaie, ne leur en donnant que le tiers du prix. Il s'attribuait le monopole de la vente du riz, l'accaparant à son entrée et le revendant au taux qui lui plaisait. Il allait jusqu'à imposer aux indigènes des provisions de riz, et prenait ses gages sur leur mobilier. Il transportait les pêcheurs d'un lieu à l'autre, sans considérer ni leur intérêt, ni leur droit. Les païens qui, fuyant quelque tyranneau local, venaient chercher refuge près des Européens, n'y trouvaient point la sécurité.

Plainte avait été portée au gouverneur général, Garcia de Sa, par le procureur des Paravers à Goa. Mais les mesures prises ne suffisaient pas sans l'autorité royale ; aussi le vicaire épiscopal, don Pierre Fernandez, qui retournait en Europe, fut chargé de soumettre au roi les doléances des missionnaires. Telles étaient les affaires sur lesquelles Xavier, comme il l'écrivait à F. Enriquez, allait faire la lumière à Goa.

Il fallut du temps encore avant que la justice reprît ses droits. En 1553, les Pères de la Pêcherie écriront à Jean III : « Les Paravers ont tant souffert, ils ont été si exploités qu'il ne serait que trop juste de les exempter de l'impôt. Le roi devrait leur envoyer une lettre : cela ferait comprendre aux gouverneurs locaux l'intérêt que Son Altesse prend à cette partie de son empire. Surtout on doit veiller davantage au choix des capitans et les payer assez pour qu'ils ne soient plus tentés de pressurer les gens d'un pays aussi pauvre[2]. »

Il faut tout dire : l'histoire des Paravers n'est pas exclusivement dans ces injustices. On finit par prendre sérieusement en main leurs intérêts. La caste devint riche, et sa prospérité dura tant que dura la domination portugaise. Plus tard, aux

1. *Cawry* est le mot anglais. C'est la *monetaria moneta*, ou la *monetaria annulus*, que l'on récolte surtout aux Maldives. Dix cauris valaient, il y a cinquante ans, 1 centime (*Grande Encyclopédie*, au mot *Cauri*).
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 194.

Hollandais, qui leur demandaient le même jour de pêche que naguère ils donnaient à leurs anciens maîtres, ils répondirent : « Les Portugais étaient nos pères et nos amis, nous leur devions non seulement la foi, mais aussi les biens temporels. Ce n'est pas votre faute à vous si nous avons gardé notre foi, et de plus vous nous avez ruinés[1]. »

II. — *Les débuts du Père Antoine Gomez.*

François trouva, en rentrant à Goa, le nouveau recteur du collège, Antoine Gomez, installé, gouvernant, déjà connu, apprécié. Après quelques semaines de prédication, le public était gagné ; il avait l'orateur qu'il lui fallait, abondant, pieux, puissant. Déjà le vieil évêque voulait l'attacher à la cathédrale comme prédicateur ordinaire[2].

De son côté, Barzée se multipliait. « J'ai passé des journées entières à prêcher », écrivait-il. C'était sans préjudice des confessions, des visites aux malades et aux prisonniers, des classes de grammaire, de philosophie et d'Écriture sainte. Il y avait aussi les ministères imprévus. Les gouverneurs avaient coutume, quand les coffres étaient vides, de payer leurs soldats en nature et de tenir pour eux table ouverte. Gomez envoya Barzée évangéliser les « tables du gouverneur ». Et trois fois la semaine, le Père Gaspard parlait devant cet auditoire tapageur[3].

« Je vois par expérience, disait l'évêque franciscain, qu'il n'est pas venu dans ce pays d'hommes plus zélés, plus soigneux, plus diligents dans l'œuvre de la conversion des infidèles, et pour aider les Portugais à se sauver, que les Pères de la Compagnie de Jésus. Ils vont chaque jour à l'hôpital confesser et servir les malades ; ils sont fort assidus à la prison et à la table des *lascarins*. Beaucoup de nobles leur font des confessions générales. Grâce à eux, toute l'année, on se croirait en carême. Ils s'en vont aux divers ermitages (ou chapelles)

1. Sousa, t. II, p. 248. Cf. Al. de Rhodes, *Voyages*, 1re partie, VI.
2. Lettre au roi, Cros, I, 402 ; — Cf. *Sel. Ind. Ep.*, p. 52 ; — Polanco, t. I, p. 342 ; — Correa, *Lendas*, p. IV, p. 668.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 52.

de la ville et là, leurs élèves prêchent aux *Canarins* (Indiens de la côte) en leur langue. Parfois je vais avec eux... Tout ce pays de l'Inde, je voudrais le voir rempli d'*apôtres*[1]. Si j'en avais, j'en aurais déjà peuplé Chaul, Cochin, toutes les forteresses, et il s'y ferait grand bien. J'en voudrais voir un, deux même, dans toutes les rues, partout où il y a des habitants[2]. »

On remarquera l'apostolat méthodique parmi les infidèles de la ville. Il s'agit surtout des gens du peuple; mais les Pères enregistrèrent aussi quelques conversions d'indigènes notables. Le baptême de deux financiers brahmes fit grand bruit[3]. Ils étaient fermiers généraux des douanes et autres revenus de la couronne, et, comme ils usaient de leur influence pour entraver les progrès de la foi[4], avaient été signalés aux sévérités de Jean III[5]. Quelque temps après, l'un d'eux, nommé Loquu, fut frappé; nous ignorons les circonstances. L'évêque écrivait, 28 novembre 1548: « Il a plu à Notre-Seigneur le renverser de cheval (j'entends de l'honneur où il vivait), et cela sans bâtons ni pierres, c'est-à-dire sans nos répréhensions et prédications ; car depuis longtemps nous ne faisions guère que prier[6]. » Ce fut Barzée qui eut le bonheur de le convaincre[7]. Le néophyte fut baptisé solennellement au collège, et il y eut huit jours de fêtes[8]. L'évêque demanda qu'il fût comblé de faveurs, et qu'on lui donnât les charges déjà enlevées à son collègue Chrisnaa. Privée de ses têtes, l'idolâtrie ne tiendrait pas longtemps à Goa[9]. Ce fut ensuite le tour de Chrisnaa lui-même. Jeté en prison, il put entendre le Père Barzée. Fut-il vraiment convaincu ? Quoi qu'il en soit, il demanda le baptême, non pour être élargi, disait-il, mais pour sauver son âme. Il fut élargi cependant et baptisé[10].

1. C'est le nom qu'on donnait alors aux Jésuites en Portugal.
2. Cros, I, p. 401, 402.
3. Le récit de ces conversions se trouve dans Polanco, I, p. 345, et Trigault, l. I, ch. 13, mais avec plusieurs confusions entre les deux brahmes. Bartoli (l. III, n. 46), Maffei (l. XIV), Sousa (p. 56) ne parlent que de Loquu.
4. Cros, I, p. 396 (lettre de l'évêque).
5. Jean III, dans la lettre à J. de Castro citée plus haut, indique le brahme Chrisnaa comme devant être privé des faveurs royales (Camara Manuel, *op. cit.*).
6. Cros, p. 397.
7. *Sel. Ind. Ep.*, p. 53 (lettre de Barzée).
8. Cros, *loc. cit.*; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 53.
9. Cros, p. 397, 398.
10. Polanco, I, p. 343.

Nous n'étonnerons personne en disant que ces conversions rencontrèrent des sceptiques. Vers ce temps-là, le Père Lancilotti écrivait que la faveur royale était pour beaucoup dans ce genre de conquêtes, que les Indiens étaient par trop enfoncés dans la nuit pour être poussés aux choses divines autrement que par le sensible[1]. L'observation peut être juste, mais faut-il en conclure que les conversions ainsi obtenues manquent de sincérité ? Dieu ne se sert-il pas souvent des motifs humains honnêtes pour acheminer l'âme vers une conception plus pure du surnaturel ?

Ces recrues du christianisme ne restèrent pas isolées. Loquu entraîna avec lui, outre sa femme, un de ses neveux et une autre femme, plusieurs hindous de noble caste, des *quamquares*[2]. Ce fut le premier pas, et décisif, dans l'évangélisation des Goanais. Dès lors, il y eut toujours, dans le collège, des catéchumènes à instruire et des baptêmes solennels à administrer. Le gouvernement parut se décider à entrer plus sérieusement dans les intentions de Jean III. Ce ne fut plus un titre à la faveur que d'être riche et païen. Les chrétiens eurent leur part des honneurs et des grâces officielles.

Ces événements eurent leur contre-coup au collège. Jusque-là Cosme Anes trouvait que, Maître François mis à part, les Pères n'étaient pas à la hauteur des besoins et des exigences de Goa. Avec le nouveau recteur et le Père Barzée, tout changeait. Enfin l'on traitait, comme elle le méritait, la capitale d'outre-mer. En conséquence il abandonna à Antoine Gomez l'administration temporelle de la maison. Seule, la nue propriété restait au comité des fondateurs. Pour tout le reste, le nouveau recteur était le maître chez lui[3]. Maintenant rien n'empêchait de faire dans la maison les réformes pédagogiques et disciplinaires jugées utiles. Gomez en profita, et même un peu trop.

C'était incontestablement un homme de valeur, mais peu mesuré ; un de ces esprits dominateurs dont le ton d'assurance

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 36.
2. Lettre de l'évêque, Cros, p. 397. Les *quamquares*, ou *ghânekara*, forment un clan brahme du Konkan. Il est utile de noter que ces brahmes de la côte étaient tenus en petite estime par ceux de l'intérieur qui ne les jugeaient pas dignes de participer aux secrets de la caste. Cette différence sociale explique qu'ils aient été plus faciles à convertir que ceux du Maduré ou de la Pêcherie. C'est parmi eux que plus tard se recruta, et se recrute encore le clergé goanais.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 62, 63.

en impose, qui prennent leurs illusions pour vérités indiscutables, confondent leurs idées avec celles des autres, se croient approuvés à fond quand seulement on ne les a pas contredits en face, s'imaginent obéir quand ils en font à leur tête et envahissent volontiers le terrain d'autrui. Les gens du dehors, séduits par le talent de l'orateur, eurent peine à se rendre à l'évidence. Mais, au collège, il y avait un esprit perspicace, Lancilotti. Voici ce qu'il écrivait à Rome, moins de trois mois après l'arrivée de Gomez. On verra que le nouveau recteur avait été vite en besogne.

« Le voilà supérieur de la maison et de nous tous qui sommes en ce quartier des Indes. Espérons qu'avec le secours de Dieu, il s'acquittera de sa supériorité à l'édification universelle. A dire vrai, il est plus prédicateur et confesseur qu'homme de gouvernement. Le public lui est très favorable. Ses sermons font beaucoup de bien ; aussi le fondateur du collège, Cosme Anes, s'emploie à lui passer la pleine autorité sur l'établissement, au temporel comme au spirituel... Aussitôt entré en charge, ledit Antoine s'est mis à tout réformer. Il voulait, disait-il, sur la question des études, que la maison fût *stilo parisiensi*[1]. Pour les exercices de piété, il veut introduire nos usages de Coïmbre. C'est à quoi il s'occupe pour le moment. Ce sera malaisé. Les élèves sont raccolés de dix nations plus barbares les unes que les autres, les plus barbares, les plus incultes du monde. A Votre Révérence d'examiner tout cela avec prudence. A bon entendeur, il n'est pas nécessaire d'en dire plus long[2]. »

Saint Ignace demanda des explications, et le 12 janvier 1552, Lancilotti répondit : « Puisque vous voulez savoir ce qui se passe chez nous, je ne crois pas devoir taire ceci : Antoine Gomez est venu pour être notre supérieur à tous ; mais il est si autoritaire et si dur, que lui-même aurait grand besoin d'un supérieur. Un honnête homme, sans doute, mais si savant, si zélé, si ardent, qu'à son avis tous les nôtres qui vivaient aux Indes avaient à renaître ; ils ne comprenaient rien à la manière de faire de la Compagnie. Aussi s'est-il mis à tout réformer : le manger, le boire, le sommeil, la lecture, la prière, les messes, il a tout réglé, qualité et quantité. Bref, *recedant vetera*, *nova*

1. A la manière de l'Université de Paris.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 62.

sint omnia[1]. Au jugement de tous, il allait aux extrêmes.

« Il en agissait ainsi, non seulement avec nous, mais encore avec les indigènes. Les voyant inquiets, sans dévotion ni ferveur, il ne put les supporter. Là-dessus, règlements, constitutions : il fixe les heures d'oraison, de contemplation, d'examen. J'avais une expérience de plusieurs années. Je savais les Indiens incapables de pareille discipline et je disais au Père Gomez : « *Non est ponendum vinum novum in utres veteres.* » Avec eux, il faut aller pas à pas, pas à pas. C'est bien beau déjà qu'ils soient chrétiens. Autant valait parler à un sourd[2]. »

Dès que Xavier avait appris l'arrivée du nouveau supérieur à Goa, il avait envoyé Lancilotti à Cochin. Mais le départ du Père Nicolas avait été le signal de graves désordres. Lui disparu, prenant en grippe le recteur et ses réformes, les élèves avaient sauté par-dessus les murs et s'étaient enfuis[3].

Cela, c'est à saint Ignace, seul, que Lancilotti l'écrivait. Quand il adressait aux autres Pères ces lettres communes qui devaient passer de main en main, il avait soin de ne montrer que le beau côté des choses : « On ne saurait exprimer quel succès ont les sermons du Père Gomez. Il y met autant de feu, qu'en général, ici, les hommes mettent de froideur au service de Dieu. C'est bien l'homme qu'il leur faut. Ceux qui l'entendent n'en reviennent pas ; ils disent qu'ils n'ont jamais rien vu, rien ouï de semblable. Maître Gaspard parle aussi deux ou trois fois dans la même journée avec grand zèle et fait grand bien. Aussi les affaires spirituelles, à Goa, progressent de jour en jour, Dieu aidant[4]. »

Ainsi, désordre au dedans, succès au dehors ; les affaires en étaient là, quelques semaines après l'arrivée de Gomez, quand François reparut à Goa, première quinzaine de novembre.

Quels conseils Gomez reçut-il alors de son supérieur ? il n'a pas jugé à propos d'en faire confidence à ses correspondants de Lisbonne : en revanche il leur expose avec ampleur les renseignements et explications qu'il crut devoir lui donner. Il

1. « Que le vieux disparaisse, que tout soit neuf. » *Sel. Ind. Ep.*, p. 133, 135. Voir dans POLANCO, I, p. 344, 345, d'autres exemples d'indiscrétion.

2. « Il ne faut pas mettre le vin nouveau dans les vieilles outres. » *Sel. Ind. Ep.*, p. 135.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 135.

4. *Ibid.*, p. 35, 36.

écrit au Père Simon Rodriguez le 10 décembre: « J'ai fait ce que j'ai pu pour rendre Sainte-Foi aussi conforme que possible à Coïmbre. Mais mon expérience, la constatation que j'ai faite de l'absence complète de mortification et de surnaturel chez ces enfants, me font voir qu'il sera fort difficile d'accomplir ici tout ce que je sais que vous désirez. Maître François, qui était ici ces jours passés, et a reçu de vos nouvelles avec une grande joie, a écouté la description que je lui ai faite de la méthode suivie par la Compagnie dans les collèges et de l'esprit qui règne dans celui de Coïmbre. Il en fut si content, si ravi, que tout cela lui paraissait trop beau pour être vrai, tant il désire qu'il en soit ainsi. Je lui ai donc expliqué que le nerf et la force de la Compagnie, selon la pensée du Père Ignace et la vôtre, sont dans les collèges, créés pour développer la piété et les lettres; que par conséquent l'on n'avait rien de mieux à faire que de fonder des collèges où l'on formerait à la vertu et aux lettres ceux qui étaient appelés à faire du bien dans le monde, que nous devions nous proposer de dilater la Compagnie par toute l'Inde et que cela ne se pouvait faire sans les collèges. Tout cela le satisfaisait pleinement, ainsi que les amples informations que je lui donnais[1].»

Ce que voulait le recteur, c'était organiser en grand dans les Indes, non pas les maisons d'éducation ouvertes aux élèves du dehors, — c'est à peine, à cette date de 1548, si la Compagnie commençait à entrevoir que là pût être son apostolat de prédilection[2] — mais des maisons de recrutement et de formation pour les jeunes religieux de l'ordre.

Quant à l'œuvre de Diogo de Borba, il la jugeait mal conçue. Impossible d'avoir une discipline sérieuse dans un séminaire où vivaient mêlés aux commençants ceux qui arrivaient au sacerdoce. Il fallait scinder l'établissement : études secondaires à Chalé ou à Cochin, études supérieures à Goa. Dans le « petit

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 56, 57.
2. Les premiers collèges, au sens actuel du mot, tenus par la Compagnie, sont ceux de Messine, de Palerme (1548), et de Gandie (1549). Ceux de Coïmbre, Alcala, Louvain, Paris, etc., fondés auparavant, n'étaient que des *pensions*, où habitaient les « scolastiques », ou étudiants de la Compagnie, qui suivaient les cours de l'université. H. FOUQUERAY, *Hist. de la C. de Jésus en France*, t. I, p. 175, 176.
Sel. Ind. Ep., p. 58.

séminaire » indigène, pour lui donner son appellation moderne, les élèves seraient exercés à prêcher parmi les infidèles du voisinage. Ceux qui ne seraient pas aptes à ce ministère seraient congédiés, ou placés chez des *fidalgos*, ou formés à un métier. Les autres, devenus catéchistes, se consacreraient à l'enseignement de la doctrine. Ceux qui, au talent, joindraient la vertu, avec le désir d'entrer dans la Compagnie, iraient à Goa. Là, grand collège sur le modèle de Coïmbre, assez vaste pour loger une centaine d'étudiants en philosophie et en théologie. Les indigènes y seraient soumis aux mêmes épreuves que les jeunes religieux du Portugal; ils feraient avant tout les Exercices. Le collège de Goa appartiendrait en propre à la Compagnie. Des autres maisons, elle n'aurait que l'administration[1].

Le plan était fort beau, et nul doute qu'à Lisbonne il n'ait paru fort acceptable. Mais il avait de grosses lacunes. On ne voit pas quelle place était laissée au clergé indigène séculier, première raison d'être cependant du collège Saint-Paul. Tout était combiné pour le recrutement de la Compagnie, et même avec une ampleur qu'on ne connut jamais en Europe. Le petit séminaire devenait ce que nous appellerions une « école apostolique » destinée exclusivement à fournir des novices. Gomez, avant de fixer son plan, ne s'était pas donné le loisir de se faire son expérience du pays. L'expérience était du côté de François Xavier, qui bientôt va revenir sur ce qu'il a déjà écrit à ses correspondants d'Europe : la Compagnie ne peut pas se recruter aux Indes.

Des projets qu'on lui exposait avec complaisance, il ne tint aucun compte. Rien ne fut changé au régime du collège. Deux fondations furent alors ébauchées, mais complètement en dehors des plans du Père Gomez.

Il s'agit de Baçaim et de Cochin.

III. — *Fondations nouvelles.*

Les stations portugaises de l'Inde n'avaient jusque-là que de modestes écoles primaires ou des séminaires indigènes. Tout

1. *Ibid.*, p. 59.

le monde sentait qu'il fallait autre chose. En 1546, nous l'avons vu, à Chalé, notables et magistrats avaient attiré le Père François Enriquez pour ouvrir un collège. Xavier désapprouva la fondation, sans doute comme faite en dehors de lui et au détriment de la mission du Travancore. Eut-il d'autres raisons? se demandait-il si l'instruction de la jeunesse laïque, non prévue par les lettres apostoliques de Paul III, seul document écrit faisant loi jusqu'alors dans la Compagnie, était conforme aux intentions du Père Ignace? Nous ne savons; et il est certain que, même en Europe, l'idée n'était pas mûre encore. Mais les besoins étaient si grands qu'ils finirent par s'imposer[1].

Cette même année 1546, d'autres négociations étaient nouées à Baçaim. Durant son séjour à Lisbonne, Michel Vaz avait obtenu du roi l'autorisation de fonder dans cette ville un collège indigène avec 3.000 pardaos de rente. Il avait compté sans doute confier son œuvre aux Pères de la Compagnie qu'il amenait aux Indes. Mais déjà Xavier avait disposé d'eux. Les Franciscains acceptèrent l'école. Puis des difficultés surgirent et ces religieux demandèrent à être remplacés. Plusieurs retournaient en Europe; les autres eussent voulu un apostolat plus direct. Ils s'adressèrent au Père Lancilotti, qui ne se crut pas le pouvoir d'accepter. Quand Xavier parut à Baçaim en mars 1548, ils renouvelèrent leurs instances. Ils alléguèrent que, frères mineurs réformés, ils n'avaient pas le droit d'administrer des rentes et de manier l'argent. Ils en écrivirent à Cosme Anes, et le Père Gomez, qui nous donne ce détail, ajoute: « S'ils ont mis tant d'instance à se défaire de cette œuvre, c'est que leur provincial leur avait reproché de l'avoir prise[2]. »

Du premier coup, l'entreprenant recteur avait été séduit. Pays fertile, vie à bon marché, aucune difficulté du côté des Franciscains, appel des populations. « Le public, disait-il, voyant le bien qui se fait là où nous sommes, nous désire. Tel est l'ébranlement, la renommée, qui, depuis deux mois que nous sommes arrivés, se sont répandus dans l'Inde entière, que, de Baçaim et de Diu, l'on vient se confesser à Goa. Ce collège de Baçaim est à 60 lieues de celui-ci. Je ferai si bien

1. *Mon. Xav.*, p. 503.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 57, 58.

que, peu à peu, notre crédit grandira dans ce peuple[1]. » On avouera que les lettres du *Santo Padre* ont un accent plus modeste.

Cochin aussi voulait un collège et l'offrait aux Pères de la Compagnie. Les confrères de la Miséricorde mettaient à leur disposition leur église[2]. Cochin était la plus ancienne et, après Goa, la plus importante des stations portugaises; vraie tête de ligne pour les grandes voies de navigation, chantier de constructions navales, centre du commerce de poivre, point de départ des flottes qui retournaient en Portugal. Assez belle cité sous sa voûte de palmiers, et toute chrétienne, ayant ses églises, sa *Santa-Casa-da-Misericordia*, son couvent de Franciscains déjà vieux de quarante ans. Les Dominicains s'y installaient[3]. Ajoutons, détail important aux yeux de Xavier, la proximité du Travancore. Il était indispensable, pour les missionnaires, d'avoir là un pied à terre.

Déjà le Père Lancilotti avait été envoyé[4], peut-être pour préparer les voies. Vers le milieu de décembre, Xavier lui-même alla sur les lieux[5].

Durant ce temps, l'affaire de Baçaim était reprise et conclue. Le saint recevait, à Cochin, des instances nouvelles de Gomez et de l'évêque lui-même. « Nous n'avons pas encore la réponse, écrivait Gomez le 20 décembre ; mais nous sommes certains que Maître François acceptera[6]. » C'était vrai : depuis quelque temps, Xavier était décidé à prendre la charge que tout le monde lui offrait[7]. Ses raisons étaient d'abord le désir du roi, que le bruit public ne cessait d'affirmer, puis les requêtes des Franciscains. Bientôt il répondit en donnant sa feuille de route au Père Melchior Gonçalez.

Les fondations ébauchées ouvraient des horizons nouveaux au zèle des Jésuites. Dans le même temps, en Europe et en Orient, les instances des villes et des princes les amenaient à

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 58.
2. Lettre de Gomez, 25 oct. 1549, *Sel. Ind. Ep.*, p. 87.
3. Lettre de l'évêque, Cros, I, p. 400.
4. Lettre de Lancilotti, 12 janv. 1551, *Sel. Ind. Ep.*, p. 135.
5. Lettre de Gomez, 20 déc., *Sel. Ind. Ep.*, p. 59.
6. *Ibid.* p. 57.
7. *Mon. Xav.*, p. 504.

élargir leur apostolat. On leur fondait non plus seulement des collèges-séminaires, mais des collèges au sens actuel du mot. Aussi bientôt, reprenant la liste des ministères propres à la Compagnie, telle que l'avait dressée Paul III, Jules III y ajoutera l'enseignement. L'Inde en profitera largement. Il y aura bientôt un collège dans toutes les stations un peu importantes de l'*Asia Portugueza* : une vingtaine, de Diu à Coulam, de Manapar à Malacca, et de Ternate à Macao et au Japon[1].

Vers la même époque, François reprenait d'anciens projets[2]. Il n'avait pas oublié cette île de Socotora, visitée naguère en passant, et ses chrétiens négligés depuis des siècles. En y baptisant des enfants, il s'était comme engagé à s'occuper au plus tôt de cette terre désolée. Dès 1544, il avait écrit à Jean III, pour l'intéresser à ces pauvres insulaires. Le roi les avait recommandés à Jean de Castro, dans sa grande lettre de 1546. L'expédition d'Aden, si elle avait réussi, aurait permis d'agir. Mais elle avait échoué, et Xavier écrivait : « Un chef musulman opprime et détient Socotora, contre toute justice, persécute les indigènes, enlève leurs filles pour son harem, leur impose le coran, les maltraite de toutes façons[2]. » C'était le moment d'intervenir; mais, après le belliqueux Castro, l'Inde avait pour gouverneur le vieux et pacifique Garcia de Sa, qui liquidait les vieilles querelles et signait traités sur traités. Était-ce le moment de ranimer la guerre ? Jean III, en conseillant de secourir les Socotorins, n'avait-il pas posé cette restriction : « A condition de ne pas exaspérer les musulmans, pour ne pas attirer trop souvent leur flotte dans l'océan Indien. » ?

Aussi Xavier, en janvier 1549, revient à la charge. Il écrit au Père Rodriguez : « Le roi devrait bien ordonner qu'on chasse ces musulmans. Il suffirait de l'enjoindre à la flotte qui va au détroit (d'Aden). En revenant, sans se donner de mal et sans dépense supplémentaire, elle les expulserait; ils sont une trentaine sur la côte, dans une baraque. Mais de là, interdisant aux indigènes d'avoir des armes, ils les tiennent en une vraie captivité... Pour Dieu, occupez-vous de ces affligés. La flotte s'arrête à Socotora pour l'aiguade : il lui suffira

1. Polanco, I, p. 473. — Lettre de Lancilotti, 26 déc., *Sel. Ind. Ep.*, p. 64.
2. *Mon. Xav.*, p. 500.

de huit jours et le pays sera délivré. C'est pitié que d'entendre les lamentations des insulaires et de voir comme on les traite. J'ai passé par là il y a six ans. Qu'on demande des renseignements à Martin Alphonse de Sousa, l'ancien gouverneur[1]. »

Mais déjà il avait agi. Le Père Alphonse Cypriano et le frère Manuel de Moralez avaient reçu l'ordre de quitter le cap Comorin, de gagner Goa, et, là, d'attendre le moment de partir. Un autre groupe devait les rejoindre. Ils seraient remplacés dans leur poste par les nouveaux venus de septembre et d'octobre. Cypriano s'excusa sur ses soixante ans, puis, revenant sur cette faiblesse, il accepta, joyeux d'aller expier dans une région âpre à l'excès, ses fautes de jeunesse. Le départ fut fixé à la fin de janvier[2].

IV. — *Le courrier de janvier 1547.*

François resta deux grands mois à Cochin (janvier-février 1549) réglant l'affaire du collège et édifiant la ville par son zèle infatigable. « Il se donnait, dit un témoin, à tous les exercices de la charité. Les malades qu'il rencontrait sur les places, il les chargeait sur ses épaules jusqu'à l'hôpital ; il allait chez les riches, quêtant pour eux des aumônes et des douceurs et il les leur portait lui-même. Les pauvres qu'il trouvait nus dans la rue, il les couvrait de son manteau, et continuait son chemin ainsi dépouillé. Ses amis lui en jetaient un autre sur les épaules et il disait : « Soit, pour l'amour de Dieu »... Tous les jours, à une heure, sa clochette à la main, il réunissait les enfants et allait les instruire au marché aux poissons[3]. »

Antoine Gonçalvez, vieillard de plus de quatre-vingts ans, se souvenait, en 1616, d'avoir connu le Père, et d'avoir suivi ses catéchismes ; il partageait les néophytes entre les habitants nobles de la ville, pour être instruits par eux à domicile[4]. Un autre encore l'avait vu guérir, par un signe de croix, son petit frère Lopez,

1. *Ibid.*, p. 489.
2. *Ibid.*, p. 483. La décision fut prise dans le courant de novembre, car le 15 de ce mois B. Nunez parle déjà du départ de Cypriano, de Moralez et de deux autres. *Sel. Ind. Ep.*, p. 39.
3. *Process. 1616*, n. 35.
4. *Ibid.*, n. 30.

âgé de quatre ans et, depuis quatre mois, miné par une fièvre maligne[1].

En même temps, il poursuivait l'idolâtrie, qui, en terre strictement portugaise, n'avait droit à aucune espèce de tolérance. Le même témoin ajoute : « Dévoré du zèle des âmes, il envoyait les enfants de la doctrine chrétienne chercher partout les idoles, jusque dans les endroits les plus cachés. Ils les brisaient, les foulaient aux pieds, les traînaient à travers la ville : c'était une leçon à l'adresse des gentils et des néophytes : il fallait, par ces ignominies, leur montrer que les dieux des païens n'étaient que pierre et bois, indignes de toute adoration. »

François profita de ce séjour à Cochin pour rédiger son courrier annuel : deux lettres pour saint Ignace, quatre pour Simon Rodriguez et plusieurs lettres et mémoires destinés au roi. Rarement il avait eu de plus importantes affaires à soumettre à ses correspondants d'Europe[2].

Sa première préoccupation est pour les intérêts spirituels de ses missionnaires. Il prie saint Ignace, « son unique père *in Christi visceribus*[3] », de songer à ses fils des Indes qui mènent, au milieu de gens barbares, une vie dure sous un soleil ardent, sans ressources, entourés de périls de *utraque vita*[4]. Il est vrai, Dieu garde intacte leur âme ; il leur donne auprès de tous, Portugais et infidèles, un crédit étonnant ; mais le pays est tel qu'il y faut de grandes vertus, obéissance, humilité, patience, dévouement. Ceux qui seront envoyés en Orient, qu'ils aient une extrême chasteté, car les occasions de pécher sont partout ; un jugement droit et une santé solide, car le labeur est grand ; une profonde humilité, ne laissant place à aucun soupçon d'orgueil[5].

Mêmes idées dans les lettres à Rodriguez. Le bruit a couru que le Père Simon allait venir aux Indes avec de nombreux étudiants de Coïmbre. Ah ! si c'était vrai ! « Que de bien vous

1. *Process. 1616*, n. 5.

2. A saint Ignace, 12 et 14 janvier (*Mon. Xav.*, n. 71 et 72). — A Rodriguez, 20 et 25 janvier, et 1er février (n. 73, 74, 76), — plus un post-scriptum du 5 février à la lettre du 20 janvier (*Mon. Xav.*, p. 502). — Au roi, 26 janvier (n. 75) ; plus des lettres perdues (*Mon. Xav.*, p. 479, n. 11 ; p. 483, n. 3 ; p. 504, n. 14 ; p. 522, n. 6).

3. *Mon. Xav.*, p. 473.

4. P. 474.

5. P. 480.

feriez, mon frère bien-aimé, si vous nous arriviez avec sept ou huit prédicateurs, sans parler des autres qui n'auraient pas le même talent! Mais il leur faut une grande mortification, ils doivent avoir été éprouvés pendant de longues années. Les lettres ne leur seraient pas nécessaires pour l'apostolat des infidèles, car les indigènes sont ici très barbares et très ignorants. Mais en revanche il leur faut une forte vertu et une bonne santé[1]... » Rodriguez réformerait ce qui doit être réformé, puis il viendrait le rejoindre au Japon[2].

« Faites en sorte, continue le saint, réfutant sans le dire les idées chères au Père Gomez, que, tous les ans, il nous arrive des missionnaires, mais prêtres pour la plupart. Pas de novices : on ne pourrait les employer dans les collèges; ils n'ont ni la vertu ni l'expérience suffisantes pour travailler auprès des infidèles[3]... Il nous faut des hommes entre trente et quarante ans, humbles, doux, patients, chastes surtout[4]...

« Pour vous, mon bien-aimé frère Simon, venez vite. Vous le voyez, j'ai un défaut quand je vous écris, je ne puis plus finir, vous devinez par là du moins quel plaisir j'y trouve, surtout lorsque vos lettres, à vous, m'ont provoqué. Allons ! je termine, mais le moyen de finir? J'espère que nous nous reverrons un jour en Chine ou bien au Japon. Certainement au ciel[5]. »

Il fallait bien parler aussi du recteur de Goa. Ecrivant à Rodriguez, il n'oublie pas que Gomez était l'homme de son choix. Il se garde de récriminer. Il enveloppe le supérieur brouillon dans l'éloge général qu'il fait des derniers venus. Il ajoute seulement, sans commentaire, que Gomez ira prêcher à Ormuz : son éloquence y fera grand bien, c'est là son vrai talent. Barzée, qui s'est déjà montré bon « ministre » au collège, le remplacera[6]. Parlant à saint Ignace, il est beaucoup plus net, et telle de ses plaintes, à travers le Père Gomez, atteint Simon Rodriguez lui-même. « Si vous envoyez quelqu'un, mon Père, comme recteur de Sainte-Foi, tant des élèves

1. P. 487.
2. P. 488.
3. P. 490.
4. P. 507.
5. *Ibid.* Simon Rodriguez avait plusieurs fois manifesté le désir d'aller aux Indes. *Epist. PP. Broëti... Roderici*, p. 531, 607, etc.
6. *Mon. Xav.*, p. 485, 486.

indigènes que de ceux de la Compagnie, il lui faut nécessairement deux qualités, entre toutes nécessaires à un supérieur. D'abord une grande obéissance pour qu'il se fasse aimer et des chefs ecclésiastiques et des séculiers qui gouvernent. Il faut qu'ils sentent en lui, non pas l'orgueil, mais une profonde humilité. Je le dis, mon Père, parce que, dans ce pays, cléricales et séculières, les autorités veulent être très obéies. Si elles sentent en nous cette docilité, elles feront tout ce que nous désirerons. Si elles sentent le contraire, elles se scandaliseront.

« La seconde qualité c'est d'être affable et paisible avec les gens, sans raideur, usant de tous les procédés pour se faire aimer, surtout de ceux à qui l'on commande, indigènes ou membres de la Compagnie, présents ou à venir. Rien par rigueur et crainte servile. Car, à ce régime, beaucoup sortiraient de la Compagnie, bien peu y resteraient, indiens et autres. Je dis cela, Père de mon âme, parce que ceux de la Compagnie ici sont peu édifiés de voir le Père Gomez[1] arriver muni de pleins pouvoirs pour faire saisir, jeter aux fers et expédier à Lisbonne ceux qui lui paraîtraient mal édifiants[2].

« Jusqu'à cette heure, il m'avait paru que ce n'est pas par force, contre la volonté des gens, à moins que ce ne soit la force de l'amour et de la charité, qu'il fallait les retenir dans la Compagnie. Ceux qui ne me semblaient pas nous convenir, je les congédiais malgré tous leurs désirs de rester. Quant aux autres, pour les affermir dans leur vocation, je les traitais avec amour et charité, tenant compte des grands travaux qu'ils ont à endurer ici pour Dieu, et cela, parce que, à mon avis, Compagnie de Jésus, cela veut dire compagnie d'amour et de conformité d'esprit, et non pas de rigueur et de crainte servile. Ce compte des choses de l'Inde, je le rends à votre sainte charité afin qu'elle pourvoie au plus tôt à cette charge, envoyant une personne capable, sachant commander sans que l'on sente en elle autre chose que le désir d'obéir[3]. »

1. La copie reproduite par les *Mon. Xav.* porte simplement N. C'est un de ces cas sans doute que signale le P. Cros, où le nom du P. Gomez a été effacé dans les documents (Cros, II, p. 251, 252).
2. Cf. Sousa, I, p. 65.
3. *Mon. Xav.*, p. 475.

En toute justice, Xavier pouvait se rendre le témoignage que, comme supérieur, il cherchait à se faire aimer. Aussi, unissant les faits aux paroles, et sachant ce qui par-dessus tout ferait plaisir à ses frères, il demande au Père de son âme de bien vouloir encourager les plus zélés d'entre ses missionnaires. Il y a, par exemple, Henri Enriquez qui travaille avec tant de fruit au cap Comorin, qui, par ses vertus, par la science qu'il a du tamoul, vaut, à lui seul, deux missionnaires. Comme un mot venu de Rome lui ferait du bien ! Puis l'éloge du Père Criminale, des nouvelles du Père Cypriano, ce vieil ami du Père Ignace, de Lancilotti qui, toujours petite santé, se remet pourtant sous le climat plus salubre de Coulam[1].

François détaille ensuite les besoins religieux de l'Inde. Dans une lettre à Jean III, il développait au long ses idées sur les œuvres d'éducation. Cette lettre est malheureusement perdue. La substance en a peut-être passé dans celle qu'il envoyait à saint Ignace.« En ces régions, lui disait-il, on compte 14 ou 15 forteresses où vivent les Portugais. On pourrait, si le roi aide à la fondation, y établir autant de collèges. Partout il faut un prédicateur[2]. » Son compagnon confesserait, donnerait les Exercices, ferait la classe. Ce serait le commencement de collèges destinés avant tout aux enfants portugais et ensuite aux indigènes. Ces jeunes Portugais sont de catégories diverses. Il en est une particulièrement intéressante, les enfants d'officiers morts aux Indes au service du roi. Personne ne s'occupe d'eux. On ne leur paie pas la dette contractée envers leurs parents. Qu'on leur fonde un collège, ce sera un moyen de réparer cette injustice. Çà et là, il faudrait des orphelinats semblables pour les indigènes[3]. A ces fondations l'on pourrait assigner un revenu de 5.000 écus d'or, pris par exemple sur les rentes de Baçaim[4].

Parmi ces forteresses, il faut s'occuper d'abord d'Ormuz et de Diu[5]. Les Portugais y sont absolument abandonnés. Dans la pensée de Xavier, Gomez est destiné à fonder une station à Ormuz. Plus au sud, Baçaim : déjà Melchior Gonçalez est sur

1. P. 479, 482-83.
2. P. 479.
3. P. 487.
4. P. 502.
5. P. 480.

les lieux, l'affaire du collège est en bonne voie[1]. A Goa, l'administration du collège est maintenant entre les mains de la Compagnie. Il n'y manque plus que la sanction royale[2]. Ajoutons, ce que François ne dit pas, que les revenus viennent d'être plus que doublés[3]. Le collège peut donc prendre de nouveaux développements. Le saint ne parle pas de le transformer : il le garde tel que les fondateurs le lui ont laissé.

Descendant vers le sud, nous rencontrons Cranganor. « Il y a là, raconte Xavier, un joli collège, œuvre d'un Franciscain, fray Vincent (de Lagos). Il compte une centaine d'écoliers, fils des chrétiens de Saint-Thomas. L'édifice est beau, le site agréable. Le frère Vincent a fait beaucoup de bien dans l'Inde. Nous sommes fort amis. » Et le saint de prendre la défense du Franciscain qu'on a calomnié auprès du roi. Un Père de la Compagnie ne pourrait-il aller lui prêter main forte[4] ?

Quelques lieues plus loin, Cochin : la fondation d'un collège est chose décidée ; l'affaire est en train[5]. Enfin Coulam : le Père Lancilotti, toujours fatigué, toujours crachant le sang, groupe autour de lui des orphelins ; autre collège qui commence. En 1550 il aura déjà 50 élèves. Mais il faut que le roi vienne en aide au missionnaire. La vie n'est pas chère en cette ville, encore faut-il quelques ressources[6].

L'année 1549 ne se passera donc pas que la Compagnie ne compte aux Indes une résidence nouvelle, Ormuz, et l'embryon de trois nouveaux collèges, ce qui, avec Goa, portera à cinq le

1. *Mon. Xav.*, p. 503.
2. P. 504.
3. Polanco (I, p. 348), Valignano (p. 43), Lancilotti (*S. I. E.*, p. 136) parlent respectivement de 3.500 pardaos, 2.000 cruzados, 2.500 ducats.
4. P. 480, 481, 490. On voit par une lettre de fray Vincent qu'on voulait l'enlever à son collège (Cros, I, 405, cf. Marcellin de Civezza, t. VI, p. 240, 265, 281). Vincent de Lagos mourut en 1551. Il fut alors question de donner son collège à la Compagnie. Xavier semblait disposé à accepter. Saint Ignace jugea que, pour l'heure, la mission était assez chargée et l'affaire en resta là (Polanco, I, p. 455-457 ; II, p. 150 ; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 136, 197 ; — *S. Ignatii Epistolae*, t. II, p. 568, 569, 614, 653).

Par le même courrier, 26 janvier 1549, Xavier recommandait au roi un vieil évêque *arménien*, lisons *araméen* (syrien), Abuna Jacob. C'était un moine nestorien consacré évêque et envoyé dans les Indes par le patriarche Elias de Babylone en 1504, pour prendre soin des chrétiens syro-malabars. Il vivait encore en 1549, mais gagné à l'unité romaine et hébergé par les Franciscains de Cochin. Abuna Jacob, ou Mar Jacob, mourut dans l'année (*Mon. Xav.*, p. 511 ; — G. T. Mackensie, *Christianity in Travancore*, 1901, p. 64).
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 59, 126.
6. *Mon. Xav.*, p. 504, 506. *Sel. Ind. Ep.*, p. 120, 126, 156.

nombre de ses maisons sur la seule côte occidentale. On le voit, pour ce qui est des œuvres d'instruction, l'Inde n'était pas en retard sur l'Europe. Alors que, là-bas, saint Ignace ne se décidait que lentement à accepter pour son ordre l'œuvre extérieure de l'enseignement, ici, pressé par les circonstances, François comprenait qu'il était impossible à la Compagnie de se dérober à ce surcroît de ministère.

Ces écoles contribueront à renouveler l'esprit chrétien et prépareront, il faut l'espérer, des générations meilleures. Mais peut-on en attendre davantage? Doit-on compter sur elles pour le recrutement des ouvriers apostoliques? C'est la question délicate du clergé indigène et colonial. Nous n'avons pas à la discuter au point de vue théorique; elle est toute résolue. Voyons seulement dans quelle lumière spéciale, en 1549, elle se présentait à l'esprit de notre saint.

Xavier ne se demande pas si la colonie pourra se fournir sur place d'un clergé séculier portugais: le problème n'est pas de son ressort. Pour la Compagnie, il est clair qu'elle devrait tendre à se recruter aux Indes: mais est-ce possible? Il peut y avoir de bons candidats parmi les colons récemment venus d'Europe, pas encore touchés par la mollesse asiatique. Reste à savoir où ils en sont de leurs études. Le plus souvent ils ne savent rien, et, pour le moment, ce n'est pas aux Indes qu'ils pourront recevoir leur formation sacerdotale[1]. A plus forte raison, les Portugais nés dans l'Inde pourront difficilement être promus aux ordres. On les recevra, mais pour être maintenus dans les offices domestiques. En faire des missionnaires, il n'y faut pas songer. Les vrais missionnaires doivent venir d'Europe déjà prêtres et complètement formés.

Les indigènes peuvent-ils être promus au sacerdoce? Le collège Saint-Paul n'existe que pour cela, et Xavier y a envoyé des élèves paravers et moluquois. Faut-il multiplier les ordinations de telle sorte que les Indes puissent se suffire à elles-mêmes? C'est ainsi qu'aujourd'hui la question est quelquefois posée. Xavier répondait négativement, et cela parce qu'aux Indes il y avait des Portugais. Il leur fallait des prêtres de leur

1. *Mon. Xav.*, p. 728. Cf. *Sel. Ind. Ep.*, p. 87, quelques remarques du P. Gomez.

race; jamais ils ne consentiraient à se confesser à des indigènes[1]. Les Indes chrétiennes se confondant encore avec les Indes portugaises, ce qu'il fallait aux colonies c'était un clergé colonial, c'est-à-dire mêlé, comme la population elle-même.

Le saint avait espéré, au début de son apostolat, que le nombre des prêtres indiens irait grandissant, et, avec lui, celui des baptisés[2]. L'expérience lui a-t-elle laissé son bel optimisme? Il n'y paraît pas. Dans la suite, s'il parle de ses prêtres malabars, c'est pour recommander qu'on les surveille, et qu'on les châtie au besoin[3]. En 1549 il écrira aux Pères du séminaire: « Travaillez fort à instruire des garçons chinois et japonais... qu'ils sachent lire, écrire et parler le portugais, pour être les interprètes des Pères qui iront au Japon et en Chine[4]. » Du sacerdoce à leur conférer, pas un mot. En somme, l'apôtre des Indes paraît avoir eu sur le clergé indien exactement les mêmes idées qu'ont aujourd'hui ses successeurs, évêques et missionnaires : il est indispensable, il est difficile à former, il est insuffisant.

Pouvait-on maintenant songer à recruter la Compagnie parmi les indigènes? La réponse n'est que trop claire. Il n'y faut absolument pas songer. Sans doute, aucune raison *a priori* n'excluait les Indiens de la vie religieuse. De fait, bon nombre y font aujourd'hui excellente figure. Mais ils ont par derrière eux plusieurs générations de christianisme; vers 1550 il n'y avait que des néophytes. Aussi, sans rien préjuger d'un avenir plus lointain, s'en tenant à ce qu'il pouvait toucher du doigt, Xavier ne comptait pas sur les recrues du pays. Quelques lignes à saint Ignace nous montrent le fond de sa pensée, et même, à la prendre à la lettre, son appréciation s'étend jusque sur le recrutement du clergé séculier : « J'ai l'expérience de ce pays, et je vois très clairement, ô mon unique Père, que, du côté des Indiens, nous n'avons pas à espérer que jamais la Compagnie puisse se perpétuer par eux. Le christianisme durera ici tant que nous y durerons, nous qui y sommes, ou tant que vous y

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 59.
2. *Mon. Xav.*, p. 304.
3. P. 379.
4. P. 644.

enverrez du monde. » La raison qu'il en donne n'est peut-être pas celle que nous attendrions, tirée des défauts de la race. Ces défauts, il les ignorait moins que personne. Mais une chose eût manqué aux prêtres et aux religieux indigènes, la considération. Or, selon lui, la faute en était aux Européens, à la situation inférieure où ils maintenaient les néophytes, aux persécutions qu'ils avaient à souffrir : « Je n'entre pas dans le détail, dit-il, ce serait trop long ; et j'ignore entre les mains de qui pourrait tomber ma lettre[1]. »

A la formation rapide d'un clergé indien, il y avait d'autres obstacles, et plus profonds que celui que Xavier indique ici : mais ils ne s'imposeront que lentement à l'attention des missionnaires. Défauts de la race et surtout tyrannie des castes. Qu'était le mépris des Européens pour les « prêtres noirs », au prix de l'aversion quasi physique du brahme pour le soudra et du soudra pour le paria? Là sera, dans l'Inde, l'obstacle longtemps insurmontable[2]. En pays portugais, les difficultés s'atténueront. Le mépris pour l'indigène disparaîtra à mesure que se formera la race nouvelle des Goanais. Elle sera vraiment indienne, au même titre que beaucoup d'autres races mêlées du pays, et, comme elles, gardera la division des castes. Elle aura son clergé abondant, complet[3], digne ou scandaleux selon qu'il aura été bien ou mal formé, aujourd'hui capable de soutenir la comparaison avec bien des clergés européens, et se recrutant exclusivement dans les castes hautes.

En 1549, la situation amoindrie où les Portugais tenaient encore les Indiens baptisés s'opposait à tout progrès sérieux, non seulement du clergé, mais de toute propagation évangélique. Nous avons parlé plus haut des récents abus commis à la Pêcherie : un mémoire détaillé sur la question était envoyé au roi. Par le même courrier, Xavier recommandait à Jean III un Franciscain, qui s'en allait à Lisbonne porter les doléances des missionnaires de Ceylan. Il lui disait :

1. *Mon. Xav.*, p. 476.

2. Pour comprendre les difficultés de cette œuvre, rien ne vaut la lecture de l'*Histoire des missions de l'Inde*, par A. Launay (des Missions Étrangères), 4 in-8°, 1898.

3. Sauf l'épiscopat qui reste portugais. Sur ce clergé à l'heure actuelle, voir Mgr Zaleski, *Ceylan et les Indes*, Paris, Savine, 1891, p. 323.

« Je n'écris pas à Votre Altesse le détail des défaveurs et mauvais traitements qu'ont à souffrir les néophytes. Le Père fray Jean de Villa de Conde, qui part pour le Portugal, vous l'exposera en toute vérité. Daigne Votre Altesse lui marquer sa reconnaissance pour tout ce qu'il a enduré dans ce pays en vue de la gloire de Dieu, et afin de décharger votre conscience.

« Il a supporté de rudes et continuels labeurs corporels, mais ce n'est rien au prix des peines de l'âme que lui causait la vue des mauvais traitements infligés par les capitans et facteurs aux nouveaux convertis, qu'ils eussent dû soutenir. Cela est intolérable, c'est un vrai martyre de voir ainsi miner ce qu'on a bâti, sans pouvoir faire autre chose qu'en souffrir.

« Ici, nous sommes absolument certains que le roi de Ceylan envoie à V. A. une longue relation des services à vous rendus par lui. Sachez qu'en la personne de ce roi, Dieu a un grand ennemi à Ceylan. Or ce roi, on le favorise et il use de cette faveur pour faire tout le mal possible. Il m'en coûte de l'écrire, mais l'expérience du passé est là, et nous craignons de voir Votre Altesse favoriser ce roi plus que les Franciscains de Ceylan. Je le sais, V. A. ne peut rien dans l'Inde pour y propager la foi de Jésus-Christ ; tout ce qu'elle peut, c'est d'acquérir et de garder des richesses temporelles.

« Que V. A. me pardonne de lui parler avec cette clarté. A cela m'oblige le sincère amour que je lui porte. Je sens que l'heure du jugement approche avec la mort, et nul, si puissant qu'il soit, n'y saurait échapper. Pour moi, Senhor, je vois ce qui se passe ici : V. A. enverra, en faveur des chrétiens, des ordres et provisions ; je n'espère point les voir exécutés. Voilà pourquoi je m'enfuis au Japon : je n'ai quasi pas d'autre motif. J'ai déjà perdu trop de temps, je n'en veux pas perdre davantage...

« Daigne Notre-Seigneur donner à Votre Altesse le sentiment intime de sa très sainte volonté, avec la grâce de l'accomplir parfaitement, aussi parfaitement qu'elle voudrait l'avoir fait à l'heure de la mort, quand il lui faudra rendre compte de la vie passée, et cette heure est plus proche que vous ne croyez. Tenez-vous donc prêt. Royaumes et seigneuries, tout a une

fin. Ce sera chose nouvelle pour vous, et bien inattendue, que de vous voir, à la mort, dépossédé de tout cela et d'entrer en d'autres royaumes où vous serez mandé; plaise à Dieu que ce ne soit pas hors du paradis[1]. »

Que l'on compare cette lettre à celle que le saint écrivait au roi moins d'un an auparavant. Tout ce qu'il pouvait avoir alors de confiance dans la bonne volonté des autorités coloniales s'est évanoui. Il n'écrirait certes plus aujourd'hui : « Que V. A. commande, et, à bref délai, l'île sera chrétienne. » C'est que, de toutes parts, les ordres du roi se heurtent à quantité de mauvais vouloirs.

Et voici par exemple Kandy. Il y avait bien des mois déjà que les secours promis au rajah étaient prêts. Le vaillant Antoine Monis Barreto et cent cinquante hommes attendaient le signal du départ, et, ce signal, le nouveau gouverneur ne le donnait pas. Sur quoi le supérieur des Dominicains, Diogo Bermudez, écrivait : « Les progrès du christianisme faisaient espérer que la conversion de tout le pays ne pouvait tarder. Mais tout se défait et se dissout. La faute n'en est pas au roi Jean III, mais les gens d'ici ne sont venus aux Indes que pour amasser de l'argent et ils donneraient au diable tout Ceylan et leurs âmes pour un teston. » Les chrétiens persécutés par leur roi (de Cotta) et par le capitan (de Colombo) ou ses employés ne reçoivent aucun secours du gouverneur. De là des apostasies. Et « notre péché est bien grand, car, les ayant baptisés, nous avons l'immense obligation de leur venir en aide ». « Tout cela, continue le Dominicain, nous décourage. L'évêque, Maître François, les autres Pères en sont tous tristes et perdent cœur[2]. »

L'affaire en était là au moment où Xavier préparait sa « fuite » au Japon. Peut-être cependant, à la dernière heure, eut-il la consolation de voir qu'on se décidait à agir. Barreto partait enfin. Mais les Portugais devaient payer cher cette année d'inertie. Dans l'intervalle, le roi de Cotta avait retourné son voisin de Kandy; il lui avait persuadé que l'intérêt de tous était de s'unir contre les Portugais. Barreto allait à un guet-apens. Il ne s'en tira qu'en faisant des prodiges de valeur. Mais une fois

1. *Mon. Xav.*, p. 509, 512.
2. Cros, I, p. 402.

de plus on était joué. Après Cotta, après Jafnapatam, Kandy refusait l'Evangile. Politiques et missionnaires étaient dupés[1]. Heureusement l'histoire du christianisme à Ceylan ne se clôt pas sur cette page. Quelques années encore, et les grandes conversions commenceront ; il y aura des chrétiens jusque sur le trône[2]. Mais Xavier sera mort quand se réaliseront ainsi ses plus chères espérances.

V. — *Projets sur le Japon.*

C'était en partie pour fuir ce spectacle décourageant que Xavier avait hâte de repartir : « Je m'en vais au Japon. Là du moins, il n'y a ni musulmans ni juifs : rien que des païens, un peuple curieux, avide de nouveau et sur Dieu et sur la nature. Je suis déterminé à y aller : cette pensée me console. Là, ce me semble, les indigènes pourront perpétuer par eux-mêmes le bien qu'y auront fait ceux de la Compagnie[3]. »

Le Japon, toute sa pensée est là désormais. Enfin Dieu lui a donné la lumière ; c'est là-bas qu'il doit aller maintenant. Au mois d'avril il partira. Ses deux compagnons seront Cosme de Torrès et Jean Fernandez, un prêtre et un frère. Il les conduira, explorera le pays, puis reviendra, leur laissant le soin de poursuivre son œuvre.

Il aurait voulu faire ordonner prêtre Fernandez. Ce nouveau venu, avec sa petite santé, avait l'âme si vaillante que le saint l'avait jugé fait pour les lointaines entreprises. Homme d'oraison, il passait à genoux en prières jusqu'à trois et quatre heures par jour. Xavier lui ordonna de recevoir la tonsure, de dire le bréviaire et de se préparer aux ordres. Stupéfait, l'ancien jeune élégant de Coïmbre supplia avec tant d'instances qu'on le laissât dans son humble degré de frère que le supérieur dut se rendre. La volonté de Dieu sur cette âme était claire. Nous verrons dans la suite si Xavier avait bien auguré de lui[4].

Avec les trois missionnaires devaient repartir le néophyte

1. Correa, *Lendas*, t. IV, p. 674, 678.
2. Courtenay, *Le Christianisme à Ceylan*, Paris, 1900, p. 970.
3. *Mon. Xav.*, p. 477.
4. *Ibid.*, p. 478.

Paul de Sainte-Foi et ses deux serviteurs. Ils venaient de passer dix mois au collège. On avait eu le temps d'étudier en eux des spécimens nouveaux d'Asiatiques, tranchant d'une façon extraordinaire sur ce que l'on connaissait jusque-là. Rien de l'indolence hindoue. Paul de Sainte-Foi, dans son pays, ne passait pas pour instruit; mais il était curieux et intelligent. Il devait assez bien représenter la moyenne de ses compatriotes. En six mois, il avait appris le portugais et le parlait passablement. Tout ce qu'on lui expliquait, il le retenait. Surtout il n'avait rien de l'inintelligence des choses de Dieu, trop fréquente même chez les vieux chrétiens. Devant l'esprit de ces trois néophytes, tout un monde s'ouvrait. Paul y entrait de plain-pied, avec enthousiasme.

Xavier lui fit faire les Exercices sous la direction de Cosme de Torrès. Lui-même, Paul les donna ensuite à son « frère » Jean. « Ils en ont si bien profité, disait François, que, nous tous qui sommes ici, avons mille raisons d'envier les vertus que Dieu a mises en eux. » Yajiro rédigeait pour son usage personnel tout ce qu'on lui disait des choses de la foi. Il ressemblait si peu au commun des pensionnaires de Sainte-Foi qu'on l'admettait aux réunions de la communauté. Il portait la soutane courte des frères et prenait ses repas avec les religieux[1].

Il écrivait à saint Ignace : « J'espère de Dieu, Créateur de toutes choses, et de Jésus-Christ crucifié pour nous racheter, que tout ce qui m'est advenu tournera à la gloire et à la propagation de la Foi. Les grâces particulières que j'ai reçues de Notre-Seigneur me font bien voir que là est la vérité. Tant de lumières, un tel apaisement de ma conscience, une si grande paix, en rendent aussi témoignage. Plaise à Dieu, par sa miséricorde, que je ne lui sois pas ingrat après de tels bienfaits, avec l'intelligence, mémoire et volonté qu'il m'a données, à ce que disent les Pères de ce collège. Ils s'étonnent de l'impression que font en moi les choses de Dieu; qu'en si peu de temps j'aie si bien appris à lire et à écrire; que j'aie pu entendre de si hautes doctrines, apprendre par cœur l'Évangile de saint Mathieu, que j'ai écrit en caractères japonais et divisé en plusieurs parties, afin

1. *Mon. Xav.*, p. 477, 537, 538; — Cros, t. II, p. 47, 50 (P. Frois et annaliste de Macao; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 83 (P. C. de Torrès).

de les mieux retenir. Vos Révérences trouveront, ci-joint, des spécimens de caractères et d'écriture du Japon.

« Pour l'amour de Notre-Seigneur, obtenez-moi par vos prières que, m'ayant tout donné, il ne laisse pas ses dons en moi sans aucun fruit, mais que tout y serve à sa louange et à sa gloire[1]. »

Les Pères du collège tenaient note, pour l'édification de leurs frères d'Europe, de tout ce qui les frappait dans ce Japonais. Ils l'interrogeaient aussi sur son pays, et, de ses réponses, tiraient un mémoire qu'ils envoyaient en Portugal[2]. Comme bien l'on pense, les choses d'Extrême-Orient, racontées par un petit marchand qui, du Japon, ne connaissait que sa province, se déformaient en passant par des imaginations occidentales. Sur la foi de son néophyte, l'ancien maître ès arts de Paris croyait à l'existence de grandes universités, dans le Japon d'abord, puis dans un vaste pays situé « en arrière de la Chine et du *Tartao*, à trois ans de distance du Japon, aller et retour, le *Chengico*[3] ». De là était venue la religion japonaise, et Xavier se promettait, informations prises sur cette mystérieuse région, d'en instruire les écoles d'Europe. Déjà ses plans étaient faits. Préludant à une méthode qui restera celle des Jésuites, au lieu de s'attarder sur les côtes à fonder timidement quelques chrétientés sans influence, il ira droit à la résidence du « roi », puis aux écoles, attaquant ainsi l'idolâtrie à la tête, tâchant de gagner avant tout ceux qui ont pour eux l'influence, tâchant au moins d'obtenir d'eux la liberté. Puis il appellera au secours : « Je vous donnerai force détails, écrit-il à Rodriguez, sur leurs livres qu'ils disent tenir de Dieu. J'en écrirai de même à ceux de Coïmbre et de Rome, à toutes les universités, surtout de Paris, pour les réveiller de l'insouciance où ils

1. Cros, I, p. 421.

2. Ces relations se lisent en latin dans les *Epistolae Indicae*, Louvain, 1556, p. 175, 198; en italien dans les *Nuovi Avisi...*, terza parte, Venise, 1562, p. 18, 27. Cf. Cros, I, p. 409, note 1.

3. *Mon. Xav.*, p. 477-478. Les textes portent encore *Chynguinquo*, *Chinzinquo* (p. 488-489), *Cegnico* (*Avisi*, fol. 21), *Tengicu*, *Fengicu*, Cros, II, p. 100, 116, 117, etc. Ce « pays des dieux », ou « temple du ciel », doit être cherché au sud-est, au delà des provinces de Chine, au delà même peut-être du Thibet, dans les pays d'origine du Bouddhisme. D'après M. Satow (*Transactions of the Asiatic Sty of Japan*, t. VII, p. 138), il faut lire *Tenjiku*. C'est de l'Inde qu'il s'agit. Les prétendues universités ne sont autre chose que des bonzeries ou des lamaseries.

vivent, accumulant sans fin la science et oubliant en quelle ignorance vivent les gentils[1]. »

Dans les récits du Japonais, certains détails surtout devaient intriguer Xavier. Paul parlait de moines indigènes. Les uns, noirs, vivaient dans les villes. Ils étaient célibataires. Tête et menton rasés, longs habits et larges manches, vie commune, réfectoire commun, jeûne fréquent, des légumes et des fruits pour nourriture, en esprit de pénitence ou pour amortir les désirs charnels, une demi-heure d'office la nuit, prières le matin, à midi et le soir, langue sacrée inintelligible au public, prédications répétées, croyance en un Dieu supérieur, obéissance à une sorte d'abbé. Vie vertueuse et soumise, sauf un point... Et cependant ils prêchent la chasteté! D'autres, les moines gris, rappellent les religieux mendiants d'Occident, célibataires eux aussi, mais d'une conduite qui excite tous les soupçons.

Paul de Sainte-Foi racontait encore l'histoire d'un de leurs saints. On le nommait Xaca. Il vivait dans le *Chengico :* il avait prêché une religion nouvelle et mené vigoureuse campagne contre les idoles. Ses disciples avaient porté sa doctrine en Chine et au Japon. Maintenant encore on trouve enfouis dans le sol des débris de statues brisées par eux. Suivait l'exposé sommaire de sa loi. Elle revenait à observer cinq préceptes : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas forniquer, ne pas s'emporter contre les maux sans remèdes, pardonner les injures. Il avait laissé beaucoup d'ouvrages pleins d'excellentes leçons. Il recommandait les jeûnes, les pénitences comme fort agréables à Dieu. De même ses religieux devaient visiter les malades, être bons pour eux, s'ils les voyaient en danger leur parler des biens de la vie future, leur prêcher le mépris des choses de cette vie; car tout est vanité. On a reconnu le Bouddha, Sakia Mouni, sa confrérie monastique et sa morale.

Les Pères, continuant à traduire de leur mieux les récits du Japonais, disaient que ces moines croyaient à un enfer éternel, au purgatoire, à un ciel où les Anges voient la majesté de Dieu. Ces Anges sont les défenseurs des hommes : aussi l'on porte sur soi leur image. Puis, le culte des saints : « il y a

1. *Mon. Xav.*, p. 488.

dans les temples de nombreuses statues de saints et de saintes, multicolores, souvent gigantesques, avec des auréoles. Ils leur rendent le même culte que nous, n'adorant qu'un seul Dieu et priant les saints d'intercéder pour eux auprès de Dieu ». Suivaient d'étranges détails sur les pénitents, leurs jeûnes, leurs pèlerinages, leurs confessions, leurs hallucinations[1].

Ces analogies entre le christianisme et la religion japonaise ne pouvaient manquer de soulever des problèmes. Et d'abord, la prédication de l'Évangile ne trouvera-t-elle pas là quelques facilités inattendues ? Paul de Sainte-Foi assurait que, dans les livres saints de son pays, on lisait qu'un jour toutes les lois devaient se fondre en une seule, et disparaître devant une autre qui serait apportée d'ailleurs, plus belle et plus parfaite[2]. Cette loi c'était l'Évangile. Les Japonais étaient trop raisonnables pour ne pas l'accepter après l'avoir si longtemps attendu.

On se demandait encore, et l'on se demande toujours, d'où venaient entre les deux cultes de si extraordinaires ressemblances. La réponse fut ce qu'elle pouvait être alors : « C'est à croire, disait l'auteur de la relation, que l'Évangile a été prêché dans ces régions. Puis, à cause des péchés, la lumière de la foi s'est obscurcie. Quelque hérétique, semblable à Mahomet, est survenu, qui a tout détruit. Pendant que j'écrivais ce rapport, vint me voir un évêque arménien qui est depuis plus de quarante ans aux Indes[3]. Il dit avoir lu que les Arméniens ont prêché l'Évangile en Chine au temps de l'Église primitive[4]. »

Tandis que le Père François préparait son voyage au Japon, autour de lui, plusieurs n'omettaient rien pour le retenir. Les uns ne comprenaient pas ce nouveau projet. Les plus pieux avaient peine à admettre qu'il allât si loin chercher des âmes quand il y avait tant à faire aux Indes. « Maître François s'en va au Japon, écrivait au roi fray Vincent de Lagos. Je ne sais jusqu'à quel point il vise juste. A Goa il fait grand bien aux

1. *Ep. Indicae*, p. 180, 181.

2. *Ibid.*, p. 190, 191. Il s'agit ici peut-être de l'attente où sont les Bouddhistes d'un autre Bouddha. Sakia Mouni n'est qu'un chaînon dans la longue série des rédempteurs : une période de 5.000 ans lui est assignée. Après lui viendra le Bouddha Maitriya (*Gr. Encyclopédie*, t. VII, p. 585).

3. Abuna Jacob, dont il a été parlé plus haut.

4. *Ep. Indicae*, p. 197. Allusion à la prédication syro-chaldéenne en Chine vers le VII[e] et le VIII[e] siècle.

âmes et grand service à Dieu Notre-Seigneur. Votre Altesse devrait bien parler à Maître Simon afin qu'il lui ordonnât de venir du Japon et de se tenir à Goa et sur les autres terres jusqu'au cap Comorin, puisqu'il est si nécessaire dans l'Inde. L'évêque d'ailleurs trouve grande consolation à l'avoir ; il aime sa doctrine et ses conseils[1]. »

Don Jean d'Albuquerque, après avoir raconté les travaux des Pères du collège, ajoutait : « Ce qui nous manque, c'est que le chef nous aide davantage[2]. »

D'autres cherchaient à effrayer le missionnaire. « Tous mes amis sont stupéfaits de me voir entreprendre un voyage si long, si dangereux. Moi, je me pâme (*pasmo*) encore bien plus à voir leur peu de foi. Dieu Notre-Seigneur est Maître et Roi par-dessus toutes les tempêtes des mers de Chine et du Japon, — les plus violentes, dit-on, qu'on ait encore observées. Il est plus puissant que tous les pirates, si nombreux, dit-on, qu'il y a de quoi en être stupéfait, et des pirates les plus cruels à inventer tortures et martyres, avant que de tuer, surtout s'il s'agit de Portugais. Mais Dieu Notre-Seigneur est le Maître de tout ; je ne crains rien si ce n'est Dieu. Il pourrait me châtier de mes négligences à son service, de mon inutilité à faire connaître le nom de Jésus-Christ aux nations qui l'ignorent. Les autres motifs de crainte, périls et labeurs qu'on m'allègue, tout cela n'est rien. Il ne me reste que la crainte de Dieu ; celle qui peut venir des créatures a ses limites qui sont fixées par le Créateur[3]. »

Aussi bien, Dieu parlait haut dans l'âme de son serviteur : « Je n'en finirais pas, dit-il ailleurs, si je voulais vous décrire l'intime consolation que me donne la pensée de ce voyage, avec ses périls de mort, tempêtes affreuses, ouragans, écueils, pirates sans nombre, si bien que de quatre navires, c'est beau que deux échappent. Tel est l'attrait intérieur que je sens, que la certitude d'avoir à courir des dangers, tels que je n'en ai jamais rencontrés, ne m'arrête pas, tant j'espère voir notre sainte religion se propager en ce pays[4]. »

1. Cros, I, p. 406.
2. *Ibid.*, p. 400.
3. *Mon. Xav.*, p. 513.
4. *Ibid.*, p. 479.

Mais Xavier sentait que, plus que jamais, il allait avoir besoin du secours de Dieu. Ce qui l'attendait au Japon, c'était, sous une forme ou sous une autre, la croix, le martyre peut-être. Aussi « j'ai un grand désir, dit-il à saint Ignace, que tous les mois, pendant un an, un Père de la Compagnie aille dire la messe pour moi à Saint-Pierre *in Montorio*, dans la chapelle où l'on dit que l'apôtre fut crucifié [1] ». Et il finissait sa lettre par ces humbles et affectueuses paroles, un des plus beaux témoignages qu'on puisse apporter de la sainteté d'Ignace :

« Je termine en priant votre sainte charité, ô Père très vénéré de mon âme, à genoux sur le sol, pendant que je vous écris, tout comme si vous étiez là devant moi, de me recommander beaucoup à Dieu Notre-Seigneur dans vos saintes et pieuses messes et prières, pour qu'il m'accorde la grâce de connaître en cette vie sa très sainte volonté et la force de l'accomplir parfaitement. Amen. — Je fais la même prière à tous ceux de la Compagnie [2]. »

Le saint en était là de ses projets quand soudain des bruits fâcheux vinrent donner apparence de raison à ses amis. Les vaisseaux de Malacca apportaient la nouvelle que la route du Japon était fermée. Que s'était-il passé ? Il était malaisé de franchir les cinq mille kilomètres qui séparent Malacca du Japon, sans faire escale en Chine. Or, de plus en plus, la Chine refusait de s'ouvrir. Le port de Canton restait interdit : les Portugais étaient réduits à faire la contrebande dans les îles du voisinage. Nous ne croyons pas qu'ils y aient été inquiétés. Mais d'autres s'étaient portés vers le nord. Ils avaient à Liampo, aujourd'hui Ning-Pouo, une petite factorerie. Les hauts manda-

1. La tradition qui met le martyre de saint Pierre à cet endroit est en contradiction avec celle, beaucoup plus ancienne, qui le met au Vatican.

2. *Mon. Xav.*, p. 481. Cet acte de filiale humilité a scandalisé l'historien du Jansénisme français. Sainte-Beuve écrit dans son *Port-Royal* (t. III, p. 134) : « Cela jure avec la sainte et mâle idée du Christianisme, telle que nous avons été accoutumés à la voir apparaître chez nos amis... Nous avons vu à Port-Royal les Directeurs bien honorés et placés bien haut, mais rien de cet agenouillement, rien de cette sorte de bassesse superstitieuse à l'égard de l'homme : le tout était bien plus rapporté en droiture à Dieu et à son Christ. Lancelot parlant de M. de Saint-Cyran et Fontaine de M. de Sacy, ne séparent jamais leurs noms vénérés de cette qualification de Monsieur, qui est le seul titre en usage à Port-Royal et qui constitue comme le signe respectueux de la personne humaine, etc. » Sainte-Beuve était-il qualifié pour nous dire en quoi consiste l'humilité des saints ?

rins étaient censés tout ignorer. Malheureusement des fautes graves, meurtres et vols, furent commises, et l'ordre arriva de Pékin, à la flotte du Fou-kien, de chasser les étrangers. Le vent contraire l'empêcha de monter jusqu'à Liampo, mais, à Ts'iuen-tcheou [1], elle força quelques navires portugais à s'éloigner. Deux jonques seulement restèrent, où les marchands continuèrent à faire en cachette de bonnes affaires avec les mandarins. Cela se passait en 1548, et ce sont là sans doute les événements qui avaient jeté l'alarme à Malacca [2].

Il fallait autre chose pour intimider Xavier. « J'irai quand même, déclara-t-il. En cette vie de labeur, il n'y a de meilleur repos que d'être en péril pour le service de Dieu. »

1. Port jadis très renommé, peut-être le *Zaïtoun* dont parle Marco-Polo, remplacé aujourd'hui par Amoy.

2. Ils sont racontés dans le curieux livre de Gaspar da Cruz, O. P., *Tractado em que se cõtam muito por estêso as cousas da China*, 1569, Lisbonne, ch. 23 et 24. Cf. *Hakluytus Posthumus, or Purchas his pilgrims*, réédition de James Mac-Lehose, Glascow, 1906, t. XI, p. 474, 565 ; — C. A. Montalto de Jésus, *Early Portuguese intercourse with China* dans le *Boletim da Soc. de Geographia de Lisboa*, 1898, p. 650. Le récit de Mendez Pinto, (ch. 221) est, comme toujours, mêlé d'invraisemblables détails. Il parle de massacres, dont il serait étrange que les chroniqueurs, comme do Couto, ne nous eussent rien dit.

CHAPITRE IV

LE DÉPART POUR LE JAPON
(Printemps 1549)

I. — *Le recteur du collège.*

Les vaisseaux de Malacca ne devaient partir qu'en avril. François avait deux mois devant lui pour régler les affaires de la mission en vue d'une longue absence. Il était à Cochin et allait reprendre le chemin de Goa quand parut le Père Barzée.

Barzée venait lui rendre compte d'une importante affaire à lui confiée par le Père Gomez. On se rappelle cette ville de Chalé qui naguère avait demandé un collège, et d'où Xavier avait retiré le Père F. Enriquez. Gomez avait projeté d'y transférer le séminaire indigène. Il songeait maintenant à y organiser un noviciat. L'endroit semblait bien choisi, à portée de cette principauté de Tanor dont le petit rajah était toujours sur le point d'embrasser l'Évangile. Barzée fut envoyé inspecter les lieux. Quand il eut fini son enquête, fait choix d'un terrain, tout préparé pour un arrangement définitif, il descendit jusqu'à Cochin, rendre compte de tout au Père François[1]. Le Père François en tout cela avait-il été consulté? On peut se le demander, et il n'y paraît guère. Il est certain du moins que, de cette fondation de Chalé, qui était toute prête, il ne fut plus question. Le Père Gomez commençait-il donc à se considérer comme le vrai supérieur de la Compagnie aux Indes?

Peu après, François et Barzée repartirent pour le nord. Mais, laissant son compagnon rentrer à Goa, François poussa jusqu'à Baçaim où il voulait voir le gouverneur Garcia de Sa. Il fut

1. Barzée, lettre du 10 déc. 1549. *Epistolae Indicae de stupendis...*, Louvain, 1556, p. 28, 29; — *Ep. indicae*, Louvain, 1570, p. 18.

réglé entre eux que de nouveaux missionnaires partiraient pour les Moluques, et que les autorités de Malacca seraient averties d'avoir à favoriser le voyage du saint au Japon[1]. Sans doute il fut aussi parlé de Socotora. Le départ de Cypriano et de Moralez avait été fixé au mois de janvier. Dès décembre, Barzée en parlait comme d'une chose faite, tant l'exécution du projet semblait assurée[2]. Le 20 janvier, Xavier écrivait que le départ n'était plus qu'une affaire de jours[3]. Mais, deux mois plus tard, nous trouvons Cypriano fondant une résidence à San Thomé[4]. Socotora semble abandonné. Que s'est-il passé? Vers ce temps-là, Garcia de Sa concluait la paix avec les musulmans du nord[5]. Il trouva sans doute le moment mal choisi pour les inquiéter vers l'ouest; car on ne pouvait laisser les missionnaires s'établir à Socotora, sans en chasser les Turcs. La mission fut donc remise à plus tard. Hélas! ce n'était pas la dernière fois. D'autres essais devaient être tentés, et échouer à leur tour[6]. Après trois siècles et plus, Socotora reste sans missionnaires, et il y a longtemps que les dernières traces de christianisme y ont disparu[7].

Au mois de mars[8], Xavier rentrait à Goa. Une tâche délicate s'imposait. Il fallait enlever au Père Gomez sa charge de recteur et l'éloigner. Le saint l'envoyait évangéliser la ville d'Ormuz et le remplaçait par Barzée. Mission de confiance, qui cachait mal une disgrâce. Blessé au vif, Gomez se plaignit à Cosme Anes[9]. Le « notaire de la matricule » était plein de bonnes intentions, mais il s'était engoué du nouveau supérieur. De plus il avait besoin de lui. Des ennemis le desservaient auprès du roi: il craignait d'être rappelé en Portugal, et comptait sur

1. Bartoli, *Asia*, l. II, n. 32. — Polanco, t. I, p. 455.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 55.
3. *Mon. Xav.*, p. 494; cf. *Sel. Ind. Ep.*, p. 64; Polanco, t. I, p. 454.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 86; *Mon. Xav.*, p. 882, 883.
5. Do Couto, D. VI, l. VII, ch. 4, p. 91.
6. En 1563-1569, les Pères Jean Lopez et Gaspard Coelho essaieront de reprendre les projets de Xavier (Sousa, *Oriente*, t. I, p. 892). M. Launay (*Hist. générale de la Société des Missions étrangères*, t. II, p. 28) raconte un autre essai fait en 1748 et 1757.
7. Socotora dépend aujourd'hui du vicariat apostolique de l'Arabie confié aux Capucins.
8. *Mon. Xav.*, p. 858, 859, note.
9. Lettre de Lancilotti, 12 janvier 1551. *Sel. Ind. Ep.*, p. 135.

Gomez pour le défendre. Exilé à Ormuz, que pourrait l'ancien recteur[1]?

De son côté, Barzée, stupéfait que l'on pensât à lui pour une pareille charge, alléguait ses défauts, son entrée récente dans la Compagnie, son âme mal purifiée des souillures du monde. Xavier savait qu'en penser et laissait dire[2]. Enfin Barzée put croire que ses prières l'avaient emporté. Gomez restait à Goa, conservait ses fonctions et c'est lui qui partait pour Ormuz. Le Père François avait de graves raisons cependant pour éloigner cet esprit brouillon. Mais, devant l'opposition que soulevait cette mesure, il crut devoir céder pour un temps. Si souvent déjà il avait passé par-dessus les désirs de ses amis et enlevé au séminaire d'excellents ouvriers pour les envoyer en mission! Cosme Anes, l'évêque, d'autres encore, avaient le droit d'être entendus quand il s'agissait des intérêts de la ville et du collège.

Il fallait cependant répondre aux justes réclamations des Pères, les soustraire à l'humeur autoritaire de Gomez, l'isoler sans nuire à sa réputation, et circonscrire son activité envahissante.

Ici commence une série de difficultés qui dureront tant que se prolongera l'état provisoire de la mission, c'est-à-dire six années encore. François n'en verra pas la fin. Seule, la promulgation des *Constitutions* dans les Indes, en 1555, y mettra un terme. En attendant, les distances énormes, la lenteur des communications, la nécessité pour le supérieur général de faire de longues absences, les morts soudaines et multipliées enlevant les supérieurs subrogés, la quasi impossibilité où l'on est longtemps en Europe de se rendre un compte exact des besoins de l'Orient, tout contribue à perpétuer un état de malaise. L'autorité reste indécise, ignorant ses vraies limites. Les circonstances sont plus fortes que les meilleures volontés.

En prévision des périodes prolongées où le Père François serait obligé de vivre loin de Goa, saint Ignace avait réglé que l'intérim serait fait par le recteur du collège. Donc, tant que le saint serait au Japon, l'autorité revenait de droit à Antoine Gomez. C'est précisément ce que voulait éviter Xavier. Il lui

1. Cros, II, p. 181.
2. *Ep. Indicae de stupendis...*, p. 28; — Trigault, l. I, ch. 15.

était évident que cette réglementation était subordonnée au bien général. Or le bien général exigeait qu'il restreignît le plus possible le champ d'action du recteur. En conséquence, il laissa au Père Gomez le gouvernement du collège et de ses habitants, Paul de Camerino excepté. Celui-ci devenait supérieur des autres Pères vivant loin de Goa[1].

Pareille organisation ne pouvait être que provisoire. François Xavier comptait que tôt ou tard, dans six ou sept mois peut-être, arriverait le profès par lui demandé à saint Ignace, tenant son autorité, non du provincial de Portugal, mais directement du saint fondateur[2]. Il espérait aussi que chacun des deux supérieurs se ferait un devoir de rester dans ses attributions, que Gomez spécialement aurait assez de surnaturel pour ne pas empiéter sur le domaine de Paul de Camerino et se renfermer dans ses prédications et son collège.

Il dut, à cette occasion, laisser au recteur un mémorial plein de conseils pratiques, où il lui marquait exactement sa ligne de conduite. C'était son habitude invariable ; nous avons un certain nombre de ces documents qui nous livrent, pour ainsi dire, les secrets de son apostolat et, du même coup, le meilleur de son âme. Mais celui qu'il destinait à Gomez ne nous est pas parvenu. En revanche, nous avons celui qui fut remis à Paul de Camerino. L'on y voit que, pour prévenir les heurts, le saint comptait d'abord sur la vertu de son plus ancien compagnon.

« Ce qu'avant tout et par-dessus tout, dit-il, je vous recommande, pour l'amour de Notre-Seigneur, pour l'amour que vous portez au Père Ignace et à tous ceux de la Compagnie, c'est de vivre en pleine humilité, prudence et sagesse, en amour et en charité avec Antoine Gomez, avec tous les Pères qui viendront de Portugal et tous ceux qui sont dispersés dans l'Inde. » Xavier a tant de confiance dans ses frères, qu'à son avis, ils n'ont pas besoin de supérieur. S'il leur en assigne un, c'est

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 135.

2. *Mon. Xav.*, p. 448, 20 janvier 1548. A la rigueur, saint Ignace, au reçu de cette lettre vers septembre-octobre de cette même année, eût pu satisfaire immédiatement au désir de François, et le Père demandé, parti en mars 1549, fût arrivé en août-septembre. Mais c'est surtout dans sa lettre du 12 janvier 1549, que le saint précisait les besoins du collège et la réponse ne pouvait venir que plus tard.

pour augmenter leur mérite et assurer l'ordre dans leur vie[1]. Mais il faut que chacun reste à sa place, et Paul de Camerino laissera Gomez administrer le collège comme il lui plaira. De même pour tout ce qui est dépenses, recouvrement des rentes, requêtes au gouverneur et à l'évêque en faveur des néophytes. Il n'a pas d'ordres à donner au recteur, qu'il s'en tienne à des conseils d'ami. « Encore un coup, je vous en prie, par l'obéissance que vous avez promise au Père Ignace, je vous oblige, autant que je le puis, à fuir, dans vos rapport avec Gomez, les discordes, les brouilleries. Qu'il n'y ait qu'amour et charité; que personne, ni au dehors, ni au dedans, ne puisse trouver en votre conduite une occasion de murmure. »

« Aux frères qui sont au loin endurant force labeurs », Paul de Camerino écrira avec amour et charité. Il ne leur enverra pas les nouvelles qui pourraient diminuer en eux l'amour (*cousas de desamor*) ou les induire en tentation (comme serait le récit de conflits entre supérieurs). Il les pourvoira du nécessaire. « Ils ont tant à souffrir au service de Dieu, surtout ceux des Moluques et du cap Comorin ! Eux, vraiment, portent la croix. Aidez-les donc au spirituel, et au temporel aussi en vue du spirituel. Cela, je vous le recommande fort, au nom de Dieu et du Père Ignace; je vous l'ordonne, ayez grand soin de ceux qui sont au loin ».

Paul de Camerino lui écrira régulièrement et en détail, « sur lui, sur toute la maison, sur ses rapports de charité avec Antoine Gomez, sur tous ceux qui sont au cap Comorin, sur Cypriano qui est à San Thomé, sur ceux qui, cette année, viendront du Portugal; s'ils sont prédicateurs, s'ils sont prêtres ou laïques; sur tous, des nouvelles détaillées; de prédicateurs, tant; de prêtres, tant; tant et tant de laïques. Et cela, par le vaisseau qui, en septembre, part pour Malacca et Banda ».

S'il arrive des prédicateurs, il faudra en envoyer à Cochin, à Diu, ailleurs encore, là où les besoins sont plus grands. Quant aux Pères du Comorin, de San Thomé, Coulam, Maluco, Ma-

1. Comparer saint Ignace, *Constitutiones, Proemium*. On y verra que ce grand docteur de l'obéissance religieuse avait d'abord songé à ne pas donner de règles à ses disciples, comptant avant tout sur la « loi intérieure d'amour que le Saint-Esprit écrit au cœur » des hommes de bonne volonté.

lacca, Ormuz, personne n'a le droit de les rappeler à Goa : « Vous ignorez le bien qu'ils font et le tort que causerait leur absence[1]. »

En somme, Xavier laissait encore très large la part d'Antoine Gomez. Il demeurait le maître au collège. Par ses mains passaient toutes les affaires temporelles des diverses maisons, toutes celles du moins qui devaient être soumises aux autorités auprès desquelles il était en faveur. Près de lui, Paul de Camerino ne jouait que le rôle délicat de modérateur et de conseiller ; mais, aux yeux des missionnaires dispersés, il restait le vrai représentant de Xavier, l'autorité douce et paternelle.

François pouvait-il faire davantage ? Pareilles combinaisons n'étaient que demi-mesure. Etant donné les caractères, les tiraillements ne pouvaient tarder : ou plutôt, Paul de Camerino, très humble, avide de travail silencieux, n'était pas de force à lutter contre les empiétements du recteur. Mais ne fallait-il pas se résigner à des désordres passagers, quand ce ne serait que pour ouvrir les yeux du public sur le fort et le faible du prédicateur trop populaire ? Xavier ne pensait pas que les inconvénients plus ou moins prévus de ce partage dans l'autorité dussent lui imposer le sacrifice de ses projets sur le Japon. Les avantages qu'il attendait de son voyage, l'ouverture à l'Évangile d'un pays nouveau, comme celui dont il rêvait depuis trois mois, ne devaient-ils pas compenser, et au delà, la situation fausse où, pour un an ou deux, il laissait les Pères du collège ?

Après tout la situation était prospère. Cette année 1548, que François venait de passer aux Indes, avait vu doubler le nombre des missionnaires. Ils s'installaient à Baçaim, à Cochin, San Thomé, Coulam, Malacca. Ils devaient renoncer à Socotora, mais l'un d'eux partait pour Ormuz.

II. — *Instructions au Père Barzée.* — *Le départ* (avril 1549).

Cette ville d'Ormuz où une colonie portugaise vivait, loin des Indes, entre l'Arabie et la Perse, sur un îlot brûlant, avait

1. *Mon. Xav.*, p. 881.

grand besoin de réforme. Jadis Dominicains et Franciscains avaient essayé d'y fonder un couvent. La guerre les avait chassés[1]. En 1549, pour subvenir aux besoins de la communauté catholique, il y avait quelques prêtres séculiers, mais à peine moins énervés par le climat que les colons eux-mêmes. Pas de visites épiscopales : Ormuz était à plus de 2.000 kilomètres de Goa. En 1535 seulement, don Fernand Vaqueiro, O. S. F., évêque *in partibus* d'Aurea, y avait paru un instant, mais pour y mourir[2]. Les apostasies n'étaient pas rares[3]. On était là en pleine atmosphère musulmane. Les marchands qui s'aventuraient à l'intérieur du continent, les esclaves avides de liberté, les ambitieux avides de pouvoir, acceptaient le coran[4]. Il était urgent de porter remède au mal. Le Père Barzée fut donc choisi pour aller évangéliser la forteresse délaissée. Il avait pour compagnon le frère Raimond Pereira.

Mission temporaire. « Le Père Xavier, raconte-t-il lui-même, limita à trois ans le temps de mon séjour à Ormuz, comptant, à son retour du Japon, m'envoyer en Chine, ou ailleurs, à son choix. Il craignait que je ne fusse tenté d'aller plus loin qu'il n'était à propos, en Perse, en pays turc. Justement, peu de temps auparavant, quelques religieux y avaient reçu la couronne du martyre et, parmi eux, un Franciscain et un autre qui, déguisé en Turc, mais véritablement chrétien, mourut, avec quelques disciples, cruellement percé de flèches et de lances. Je tiens ces détails d'un Génois renégat que j'ai réconcilié avec Dieu... Mais je n'ai point la ferveur que suppose Maître François[5]. »

Pour se diriger dans son apostolat nouveau, le Père Barzée emportait un assez long memorandum dont il nous faut ici donner au moins le résumé. Il n'intéresse pas seulement l'ascète; l'historien y trouve d'utiles renseignements sur Xavier lui-même, ses principes, ses procédés. Car, sous forme

1. André MARIE, *Missions Dominicaines*, t. I, p. 70 ; — Marcellin DE CIVEZZA, t. VI, p. 230.
2. NAZARETH, p. 13.
3. *Mon. Xav.*, p. 486.
4. WHITEWAY, p. 56.
5. *Epistolae Indicae*, 1556, p. 30, 33.

de conseils aux prédicateurs, c'est bien sa propre expérience qu'il a condensée en ces quelques pages[1].

Avant tout, dit le saint, le prédicateur doit ne pas « s'oublier lui-même » ; et il insiste sur l'examen de conscience à faire deux fois le jour, sur les ministères humbles et mortifiants. Barzée ne se déchargera sur personne du catéchisme aux enfants, aux esclaves, aux indigènes. Il visitera les pauvres de l'hôpital, les servira, et les préparera aux sacrements. Dans les prisons, il se fera l'aide et l'inspirateur des confrères de la Miséricorde[2].

L'humilité doit être la base de l'apostolat, mais une humilité universelle et pratique. Ce point tient au cœur de Xavier : jusqu'à la fin de sa vie, il le répétera, blâmant les jalousies entre ouvriers évangéliques, dénonçant l'amour-propre qui se voile sous ce qu'on appelle de saintes colères. « Vous serez tout à fait et grandement obéissant au vicaire de la ville. Aussitôt arrivé, allez lui baiser la main, les genoux en terre. Demandez-lui permission pour prêcher, confesser, exercer vos autres ministères. A aucun prix, ne vous brouillez avec lui ; faites tout pour gagner son amitié. Tâchez de lui donner les Exercices, au moins ceux de la première semaine. De même avec les autres prêtres de l'endroit. » Dans le même esprit de subordination, il disait plus loin : « Ecrivez au seigneur évêque tout le fruit que Dieu vous donnera de faire[3]. »

Déférence pour les autorités civiles : « Je ne vous recommande pas moins l'obéissance, l'humilité et le respect envers le capitan. Pas de brouilles, quels que soient ses torts. Quand vous sentirez que vous êtes son ami et que vous pourrez espérer lui faire quelque bien, allez le trouver et, d'un visage joyeux et doux, humblement et amicalement, lui faisant bien sentir que c'est pour le bien de son âme et de son honneur, représentez-lui les bruits qui courent sur son compte[4]. »

1. Les *Mon. Xav.* (Doc. 150, p. 858 et 870) en donnent deux rédactions portugaises. Le fond est identique, à quelques lacunes près dans la seconde. Les détails diffèrent. Mais ce mémoire ne fut pas remis par Xavier au seul Barzée : il fut communiqué à d'autres (p. 870), et, par suite, modifié par le saint lui-même.

2. P. 861, 870, 871.

3. P. 874, 875.

4. P. 875.

Une autre puissance dans les forteresses, ce sont les confréries de la Miséricorde. Elles groupent tout ce que les colonies contiennent de sain et d'honnête. Il faut les aider et s'en faire aider. Lorsque, dans les confessions, Barzée trouvera matière à restitution, et que le légitime possesseur sera introuvable, que l'argent soit donné à la Miséricorde. Que les aumônes se fassent par son intermédiaire. C'est le meilleur moyen de n'être pas trompé par les pauvres, de ne pas se laisser paralyser par les quémandeurs, et de couper court aux soupçons calomnieux[1].

Xavier prêchait la prudence, mais cette prudence sacerdotale qui consiste avant tout à n'être que l'homme de Dieu. Donc, « que toute votre conversation soit des choses divines. Traitez avec vos meilleurs amis comme si l'heure devait venir où ils se tourneront contre vous[2]. Ainsi tout les édifiera : vos paroles et vos actes; et, si jamais ils cessent de vous aimer, ce leur sera une source de reproches intérieurs et de confusion[3] ».

Pas de ces intimités qui compromettent la liberté apostolique, et risquent de lier un jour les mains du prêtre ou de lui fermer la bouche : « Vous rencontrerez des gens vivant dans le péché, et qui cependant rechercheront votre amitié et votre conversation. Leur intention n'est pas d'en profiter pour le bien de leur âme ; mais ils veulent se couvrir de votre autorité et vous empêcher de les admonester. Ne les repoussez pas, mais veillez sur vous ; et s'ils vous demandent quelque chose et que vous la leur accordiez, que ce soit à la condition qu'en récompense, ils vous laissent toute liberté de les sermonner pour le salut de leur âme. S'ils vous invitent à dîner chez eux, payez-les en les invitant à se confesser. Et, s'ils ne veulent pas de votre aide pour les choses spirituelles, qu'ils comprennent bien que vous ne voulez pas d'une amitié qui ne vous servirait pas à leur être utile, en ce dont ils ont tant besoin[4]. »

Ne pas recevoir les présents des fidèles ; en cas de nécessité,

1. P. 871.

2. Maxime courante de la sagesse antique. Les philosophes grecs et latins l'ont plus d'une fois discutée (CICÉRON, *De Amicit.*, ch. XVI). Sous sa forme paradoxale le conseil appliqué à un prêtre, revient à cette règle élémentaire : « ne rien faire et ne rien dire, même devant nos meilleurs amis, qui puisse un jour entraver notre action, ou enlever de son autorité à notre voix sacerdotale ».

3. P. 872, n. 6 et 7.

4. P. 880, n. 37.

recourir au trésor royal, puisque le roi assure aux missionnaires leur entretien : « Croyez-moi, nous prenons à quelqu'un, celui-là prend notre liberté. Il nous en coûte ; quand ensuite nous avons à l'admonester, nous n'avons plus de langue pour parler contre lui ; et, à supposer que nous parlions, nous n'avons plus d'autorité. Cela s'entend des choses importantes et de valeur, non pas de menus présents, comme fruits et choses semblables. Encore, celles-là, envoyez-les aux malades de l'hôpital, aux prisonniers ou autres gens dans le besoin. Ainsi l'on verra que vous avez autant de souci pour la mortification et la charité religieuse en n'usant pas de ces comestibles, puisque vous les donnez aux pauvres, que pour la courtoisie, en ne les refusant pas, ce qui aurait aliéné les riches[1]. »

Pas d'immixtion dans les affaires temporelles : « Bien des gens viendront vous importuner pour que vous parliez en leur faveur au capitan. Faites-y attention. Le mieux est de vous excuser en disant que vous ne vous occupez que des choses spirituelles et que si le capitan ne tient compte ni de Dieu, ni de sa conscience, encore bien moins tiendra-t-il compte de vous[2]. »

Quelles œuvres de zèle doivent passer avant les autres ? Ici, Xavier répond presque dans les mêmes termes que saint Ignace : « Ne laissez jamais le bien général pour un bien particulier, comme serait d'abandonner la prédication pour la confession, ou le catéchisme quotidien à l'heure marquée pour d'autres œuvres individuelles[3]. » En vertu du même principe, « dans les forteresses où Portugais et infidèles sont mêlés, le prêtre se devra d'abord aux Portugais. Aux infidèles il donnera le temps qui lui restera[4].

Le travail du missionnaire de forteresse consistera donc surtout en prédications. Or la première de toutes les prédications c'est la *santa doutrina*, le catéchisme quotidien qu'il ne faut pour rien au monde omettre ou abréger[5]. Quant aux sermons proprement dits, Xavier les veut fréquents, réguliers, popu-

1. *Ibid.*, n. 36.
2. P. 875, n. 18.
3. *Ibid.*, n. 19.
4. P. 864, n. 19.
5. P. 875, n. 19, 20; 876, n. 25, 26.

laires, sans rien qui sente la dialectique ou l'érudition des cours de théologie. Pas de thèses douteuses, mais une doctrine claire, traditionnelle, tournée à la morale. Peu de citations, mais, « parlez de ce qui se passe dans l'âme des pécheurs, de la fin dernière, des ruses du démon. Cela, le public le comprend ; le reste le dépasse[1] ».

Xavier ne s'adresse pas à des prédicateurs qui vont de ville en ville, au hasard des circonstances et des invitations. Le Père qu'il envoie à Ormuz, à Cochin, à Malacca, sera probablement le prêcheur unique de la ville. Il sera là à demeure, comme la conscience vivante du peuple. Son premier soin sera donc de bien connaître son terrain. « Dès le premier jour[2], là où vous serez, cherchez à savoir à quel genre de trafic on se livre, les mœurs, les coutumes du pays et des environs. Informez-vous auprès de personnes qui soient bien au courant et capables de vous donner des conseils sur la manière de faire du bien en cet endroit. Qu'elles vous fassent un rapport exact du mal qui s'y commet. Vous vous informerez aussi en détail des usures. Vous saurez de même en quels péchés ils vivent, à quelles restitutions ils sont obligés, comment il faut leur prêcher et les confesser, quels remèdes il convient de leur donner... Informez-vous aussi des nombreux procès, des fraudes qui se commettent par voie de justice, des faux témoignages, corruptions, acceptions de personnes qui corrompent la vérité ; ainsi vous serez plus puissant pour corriger les gens, sachant le détail de leur vie... Voilà, quand on veut travailler au salut des âmes, l'étude capitale : il faut lire les livres vivants qui enseignent la réalité, plutôt que les livres morts. Je me suis toujours bien trouvé de cette règle[3].

« Si vous voulez faire beaucoup de fruit dans votre âme et dans l'âme du prochain et vivre consolé, conversez avec les pécheurs de manière à ce qu'ils viennent à avoir confiance en vous et à vous ouvrir leur âme. Voilà les livres vivants, plus éloquents que les livres morts où vous avez à étudier, non seulement pour vos sermons, mais aussi pour votre consolation

1. *Mon. Xav.*, p. 872, n. 8, 9 ; p. 869, n. 35.
2. P. 864, n. 22.
3. P. 868, n. 32, 33.

particulière... Je ne prétends pas que vous n'ayez pas à lire des livres écrits ; vous devez le faire, chercher les textes de la sainte Écriture et les exemples des Pères, les autorités, les remèdes contre les vices et les péchés que vous voyez et que vous lisez dans les livres vivants[1]. »

Cette étude inspirera au prêtre une éloquence d'exhortation, chaude et pressante : « Reprenez les vices, gémissez sur les offenses faites à Dieu, sur l'éternelle condamnation des pécheurs dans l'enfer. Parlez de la mort subite qui prend les hommes au dépourvu. Çà et là introduisez une sorte de dialogue entre le pécheur et Dieu, ou faites tonner la colère de Dieu contre le pécheur ; excitez le plus possible à la contrition, aux larmes, poussez à la confession, à la communion. Voilà par où la prédication est fructueuse[2]. »

Éloquence forte, mais sans invectives. Les violences de langage étaient à la mode. Aux Indes, ce défaut était aussi à craindre qu'ailleurs ; les abus s'y mutipliaient, criants et bien faits pour exciter l'indignation des cœurs zélés. François, qui en avait tant souffert, avait su modérer les éclats publics de sa douleur et il écrivait : « Très spécialement, je vous recommande de ne jamais reprendre, du haut de la chaire, les personnes constituées en dignité. Ce procédé n'aboutit qu'à les endurcir. S'il est nécessaire, avertissez-les en particulier, chez eux ; parlez-leur d'un visage riant, sans rudesse, sur un ton aimant et doux, et, selon les gens, embrassant les uns, vous humiliant devant les autres. S'ils sont de vos amis, reprenez-les avec plus de confiance ; plus ou moins, selon le degré d'amitié. La rigueur, en fin de compte, est mal accueillie des gens riches et puissants, facilement ils perdent patience et respect et vous les auriez pour ennemis[3]. »

Les conseils relatifs à la confession sont pleins du même esprit de patience, de prudence et de douceur. Ils nous montrent à quels pénitents notre saint avait affaire. Gros, et parfois très gros pécheurs — nous les connaissons déjà — retenus loin de Dieu par les liaisons coupables, le bien mal acquis,

1. P. 869, n. 35.
2. P. 872, n. 9.
3. P. 873, n. 10.

les inimitiés. Il faudrait les amener à préparer leur confession par deux ou trois jours de retraite, pendant lesquels, non seulement ils examineraient leur conscience, mais ils mettraient à exécution ce qu'ils seraient bien obligés de promettre s'ils veulent être absous, ruptures, réconciliations, restitutions[1].

Parfois, à force de vivre loin des chrétiens et des sacrements, ils ont presque perdu la foi dans l'Eucharistie. « Obtenez d'eux qu'ils vous disent toutes leurs infidélités, doutes et imaginations. Aidez-les de tout votre pouvoir à croire, comme ils le doivent, en la présence réelle de Jésus-Christ notre Rédempteur en ce divin Sacrement. Le grand moyen pour eux de sortir de leurs erreurs et péchés sera de communier plus souvent[2]. »

« En confessant les officiers du roi, capitaines, facteurs et autres, toutes personnes qui ont à ferme la fortune d'autrui, obtenez d'eux un compte détaillé de la manière dont ils gagnent leur vie, s'ils paient leurs dettes, s'ils établissent des monopoles, s'ils se servent de l'argent du roi pour leur propre commerce et autres particularités du même genre. Il ne suffit pas de les interroger en général s'ils détiennent le bien d'autrui. Habitués qu'ils sont à compter pour rien ces injustices, ils passeraient par-dessus et vous répondraient qu'ils ne doivent rien à personne, alors qu'ils sont obligés de beaucoup restituer et à quantité de gens. Il faut le leur déclarer, en procédant par interrogations, comme j'ai dit[3]. »

C'est par la conversation, mais une conversation enjouée, allègre, affable, que le prêtre gagnera les cœurs. S'il a des reproches à faire, il les fera en particulier, avec amour et bonne grâce. On sentira que ce qu'il hait, c'est le péché, non le pécheur. Il aura, dans la semaine, un moment pour s'occuper des réconciliations, pour terminer à l'amiable ces procès qui entretiennent les divisions et où l'on dépense plus que ne vaut l'objet en litige. Quant aux gens de loi, comme ils pèchent beaucoup en ces matières, qu'ils fassent les Exercices[4].

1. *Mon. Xav.*, p. 873, n. 11.
2. P. 863.
3. P. 874, n. 15; voir p. 863, n. 15.
4. P. 876, n. 24; 879, n. 34.

Il faut prendre son temps pour aborder les pécheurs. Quand ils sont sous le coup de la passion, il n'y a rien à faire. Mais de loin, doucement, suavement, il faut les amener à la paix et au repos de l'âme. Quelqu'un les a offensés, par exemple, mais il y a eu plus d'ignorance que de malice : eux-mêmes n'ont-ils pas offensé Dieu? n'auront-ils pas une dette à payer à la justice divine? Ainsi, « peu à peu, vous pourrez les amener à songer à leur salut, à examiner plus en détail leur conscience. Vous leur ferez remarquer leurs fautes, doucement d'abord et légèrement, puis plus vigoureusement et avec autorité ; tant qu'enfin, eux le prenant bien, vous gagnerez leurs cœurs à Dieu Notre-Seigneur et les mettrez dans le chemin de la perfection [1]. »

Tel est, dans ses lignes principales, ce document célèbre, un des écrits de François Xavier qui nous en disent le plus long sur ses industries apostoliques. De tous les conseils qu'il accumule en est-il beaucoup qui aient vieilli?

Maintenant tous les postes étaient pourvus. Barzée naviguait vers Ormuz. Comme lui, presque tous les Pères avaient, écrit sous la dictée de leur supérieur, un mémorial de ce qu'ils avaient à faire, des règles de conduite fermes et larges. Le mois d'avril était arrivé, avec la semaine sainte. Les vaisseaux de Malacca appareillaient.

Xavier prit congé de ses frères. Avec lui partaient les trois Japonais, Cosme de Torrès et Fernandez, puis trois missionnaires destinés aux Moluques. C'était Alphonse de Castro qui venait d'être ordonné prêtre, le frère Manuel de Moralez naguère destiné à Socotora, et François Gonçalez récemment arrivé d'Europe [2]. Au moment où le saint quittait Goa, il annonça la mort prochaine du gouverneur, lequel pourtant était en bonne santé : Garcia de Sa mourut trois mois plus tard, le 6 juillet [3].

Quelque temps après, un Père de Goa écrivait en Europe : « Nous n'avons guère pu jouir de Maître François. Il ne s'ac-

1. *Mon. Xav.*, p. 877 et 878, n. 30 et 31.

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 113. Le rédacteur de la lettre dit Fernandez au lieu de François Gonçalez. Polanco, p. 475, a reproduit cette erreur. Cf. *Mon. Xav.*, p. 516.

3. *Process. 1556*, Goa, n. 6; Cros, I, p. 445.

corde aucun relâche et est d'autant plus allègre qu'il a plus à travailler pour Jésus-Christ. Il nous a quittés pendant la semaine sainte 1549, et espérait arriver au Japon au mois d'août. Avant de partir, il a visité tous les frères qui sont dispersés le long des côtes. Nous eussions bien voulu le suivre. Du moins il nous promit de nous appeler plus tard, si le Christ lui ouvrait la voie pour amener ces îles à la connaissance du Dieu très grand et très bon. Il nous a exhortés à vivre de grandes pensées. Après avoir vécu si séparés sur terre, il y a la céleste Jérusalem où rien ne pourra nous arracher au très doux embrassement de nos frères. L'île a 600 lieues, mesure d'Espagne. Donc, frères très aimants, tenez-vous prêts. La chose est importante : il faut beaucoup d'apôtres; le terrain est immense. Maître François est plein d'ardeur et il espère beaucoup... Nous n'aurons certainement pas de nouvelles de lui avant un an, ni de ceux des Moluques... Vous, en Europe, vous les recevrez en 1551[1]. »

Le jour de Pâques, escale à Cochin. Les voyageurs furent charitablement hébergés chez les Franciscains. Ils prêchèrent. Leur parole enflammée raviva le désir qu'avaient les habitants d'un collège de la Compagnie. Ils auraient voulu au moins garder le Père de Castro. De son côté, Lancilotti réclamait en faveur de Coulam. Il était indispensable d'avoir là, outre l'école, un pied-à-terre et un sanatorium pour les Pères de la Pêcherie. Xavier refusa le Père de Castro dont on avait besoin aux Moluques, mais il écrivit aux Pères de Goa pour hâter l'exécution de ses promesses. Aussitôt arrivé à Malacca, il reprendra la plume pour recommander cette double affaire au Père Gomez[2].

Ces dernières dispositions prises, le saint se rembarqua.

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 111, 112. La lettre est vraisemblablement de là fin de 1549 ou de janvier 1550.

2. *Mon. Xav.*, p. 524. La lettre écrite de Cochin est perdue. C'est pendant son escale à Cochin que, rencontrant un Portugais de ses amis, Diogo Maderra, devant une église, et celui-ci s'approchant pour lui baiser la main, il lui demanda comment il allait. « Bien », répondit l'autre. — « Bien, répliqua Xavier, oui, pour le corps, mais l'âme va mal. » Le Portugais comprit que le Père lisait dans sa conscience certains mauvais projets qu'il caressait et il se confessa. *Process. 1556*, Goa, n. 27.

III. — *Un mois à Malacca* (31 mai-24 juin 1549).

« Nous avons mis quarante et quelques jours à gagner Malacca, écrivait Xavier, le 20 juin. Nous y sommes arrivés en bonne santé, le Père de Torrès, les autres et moi. Pas de mal de mer. Le temps était beau : il n'y a pas eu de tempête. Les pirates d'Achen n'ont pas paru : Dieu soit loué à jamais. Enfin nous arrivâmes en cette ville de Malacca, le dernier jour de mai. Nous fûmes reçus par le capitan et par toute la cité. Grands et petits étaient là, très joyeux et très contents [1]. » C'est trop peu dire; ce retour du *Santo Padre* fut un triomphe. Entouré de la foule, escorté de ses missionnaires, au bruit des cantiques que chantaient les enfants, bénissant, saluant par leur nom les gens qu'il n'avait jamais vus, il entra dans la ville [2].

Or il avait eu pour compagnon de voyage un gentilhomme, — je cite le Père du Jarric, — « fort détraqué en ses mœurs, car il avoit avec soy dans le navire une personne qu'il traînoit par mer et par terre, sans aucune crainte de Dieu, ny honte des hommes, et qui le traînoit à luy en enfer. Le Père n'ignorant pas quel il estoit, et comment il vivoit, s'accostoit néantmoins de luy, avec telle familiarité que tous en estoient fort esbahis, et disoient entr'eux : le Père ne doit pas cognoistre le pèlerin ny la galande qu'il mène ». Le Père n'ignorait rien, mais, à son habitude, il prit son temps. Comme il mettait pied à terre, il aborda le gentilhomme libertin, et, sans préambule : « *Senhor*, il est temps maintenant. » L'autre comprit, se confessa, renvoya sa complice en lui donnant une dot et commença une vie chrétienne [3].

Du vaisseau, Xavier alla droit chez le vicaire épiscopal don Alphonse Martinez, qui se mourait, plus souffrant encore de l'âme que du corps. Le pauvre prêtre, songeant aux trente années passées à Malacca, presque vides de bonnes œuvres, se croyait damné et poussait des cris de désespoir.

A la nouvelle que le *Santo Padre* était là, il voulut se lever.

1. *Mon. Xav.*, p. 519.
2. *Process. 1616*, n. 25; — Cf. VALIGNANO, p. 88, — BARTOLI, l. II, n. 35; — CROS, II, p. 399.
3. DU JARRIC, I, p. 238.

Mais, épuisé par l'effort, il s'affaissa sur le seuil de sa chambre. Justement Xavier entrait. Or, ce qu'attendait le malade, c'était la santé du corps, et Xavier ne lui parlait que du Dieu de miséricorde. Alors la crise de désespoir recommença. Les paroles du saint, ordinairement si puissantes sur le cœur des pécheurs mourants, restaient sans écho. Xavier s'agenouilla, il promit à Dieu, si la paix rentrait dans cette âme, de nombreuses messes en l'honneur de la Sainte Trinité, de la Vierge Marie et pour les âmes du purgatoire. Bientôt Martinez sentit que la tentation s'éloignait, et il mourut en paix sur le cœur de son saint ami[1].

Le séjour du Père à Malacca fut bref, à peine un mois, mais consolé. Il constata que, depuis un an, le Père Pérez et son compagnon avaient fait d'excellent ouvrage. Arrivés le 28 mai 1548, ils avaient été bien reçus; car, racontait Pérez, « on est ici très dévot au Père Maître François. Dès qu'on sut notre présence, on vint nous chercher en barque. On nous conduisit à une maison proche de la Miséricorde. Là, le *proveedor* de la confrérie, les confrères, les prêtres, nous vinrent voir et nous témoignèrent leur joie de notre venue[2] ». Dès le lendemain Roch d'Oliveira ouvrait une sorte d'école primaire.

Xavier nous apprend qu'en fait de livres, à Malacca, on lisait surtout des récits de procès[3]. A ces productions malsaines, Pérez put substituer les *Fleurs des Saints*, si goûtées alors en Europe[4]. Bientôt les enfants ne furent plus reconnaissables. « Pas le plus petit juron maintenant, notait Xavier. Ils ont une modestie de religieux, quand ils vont en procession, les yeux baissés, à pas lents, chantant les litanies, ou, dans les funérailles, portant le mort sur leurs épaules. Le contentement que tout cela me donne est incomparable[5]. »

Pour lui, le Père Pérez avait repris les œuvres et les méthodes de son maître, prêchant et catéchisant sans relâche. Pas

1. Tursellini, l. III, ch. 17; — Lucena, l. VI, ch. 13; — Bartoli, l. II, n. 35.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 69 et 74.
3. *Mon. Xav.*, p. 460. La lettre d'où ce détail est tiré est d'avril 1548; à cette date, Pérez partait pour Malacca: il est vraisemblable que Xavier lui avait donné les livres dont il savait qu'on avait besoin là-bas.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 74.
5. *Mon. Xav.*, p. 558-559; cf. p. 564. Voir encore Polanco, t. I, p. 358.

d'autre prêtre que lui dans la ville : aussi la besogne l'écrasait[1] : « Je suis seul, écrivait-il, je n'y puis suffire... On a grand besoin de clergé ici, car le port est important... et ce sont des prêtres instruits qu'il faudrait. » Nécessité d'autant plus pressante qu'il y avait à lutter contre de redoutables rivaux. Juifs malabars de Cochin, juifs de Turquie, musulmans d'Arabie, de Perse, et même d'Europe, faisaient des prosélytes dans le monde infidèle. « Les musulmans, disait encore Pérez, viennent ici prêcher la loi maudite de Mahomet. Rien ne leur fait peur, la mer, la faim, la soif, les ennemis, les périls quels qu'ils soient. Ils ont fait et font encore beaucoup de mal parmi les gentils. Ce sont nos grands adversaires[2]. » Ces faux docteurs se refusaient aux controverses directes, mais il fallait répondre à leurs attaques; et que leur dire, quand ils accusaient les chrétiens de vivre « sans loi, sans honnêteté, sans bonne foi » ? Pour Pérez, comme pour Xavier, la conclusion, c'était un appel au zèle de ses frères d'Europe : « Donc, mes Pères, *oportet exeamus e terra nostra*[3]. Que faisons-nous ? Pourquoi dormir ? Pourquoi être si mauvais serviteurs, cacher les talents que le Seigneur nous a confiés ? Si les Apôtres n'étaient pas sortis de Judée, ils n'auraient converti ni la Grèce, ni l'Italie, ni l'Espagne, ni l'Éthiopie du Prêtre Jean. »

Xavier rendit au Père Pérez ce beau témoignage : « Je suis dans l'admiration du grand bien accompli par lui. Ce n'est certes pas un ouvrier négligent dans la vigne du Seigneur : c'est un travailleur. Il n'a même pas le temps de dormir et de manger. Ce n'est pas à lui que Notre-Seigneur dira : *Quid statis hic tota die otiosi*[4] ? Il est toujours occupé à fouir (*cavar*) dans les âmes pour en extirper le péché... Il y a un tel concours à ses sermons que la *Sé* (cathédrale) est trop petite. C'est un homme avenant ; il plaît à tous, au capitan comme au public ; et c'est pour son zèle qu'on l'aime. Pour moi, je reste confus

1. Un jeune noble nommé Jean Bravo, gagné par son exemple, se mit sous sa direction et Xavier le reçut dans la Compagnie (*Sel. Ind. Ep.*, p. 70-71, 73-74 ; — VALIGNANO, p. 85) et lui remit un petit règlement de vie (*Mon. Xav.*, p. 885). Il partit pour l'Inde en novembre 1550 (*ibid.*, p. 560) et mourut en juillet 1575 (BARTOLI, *Asia*, l. II, n. 36).
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 75.
3. *Ibid.*, p. 70. « Il faut que nous sortions de notre pays », allusion à *Act.*, VII, 3.
4. « Pourquoi rester oisifs ici tout le jour ? » Matth., XX, 6.

en voyant quel bien fait, avec l'aide de Notre-Seigneur, un homme si frêle de santé et toujours souffrant. Tout le monde en est édifié et profite si bien de ses leçons que six prêtres occupés continuellement à confesser, auraient fort à faire. De plus, il remplit à la Miséricorde toutes les fonctions d'un chapelain. Après cela, que puis-je dire, si ce n'est que c'est un sujet de confusion pour ceux qui se portent bien de voir un malade faire tant de bien aux âmes[1] ! »

IV. — *Le courrier de juin 1549.*

Le Père François profita des derniers jours passés à Malacca pour rédiger une assez abondante correspondance. Au début d'une absence qui pouvait être longue, qui pouvait être sans retour, il ne croyait pas avoir encore assez averti, éclairé, enseigné, ceux qu'il laissait en arrière. Donc, lettres pour Goa, les Moluques, Rome, Lisbonne; lettres à ses frères, à l'évêque, au roi.

Beaucoup de ces missives sont perdues. Nous savons qu'il écrivait souvent à don Jean d'Albuquerque. Il faisait, tout le premier, ce qu'il recommandait aux autres, il le tenait exactement au courant de ses travaux : « Trois lettres me sont arrivées, écrivait un jour au Père Barzée le bon prélat, deux de votre charité, dont l'une était pour moi et l'autre pour le Père Antoine Gomez. La troisième est du capitan pour ce même Père. J'ai lu les trois; car il y a tant d'amour et telle union de bonnes œuvres entre moi et les Pères de la Compagnie de Jésus, qu'eux voient mes lettres et moi les leurs. Ainsi, quand le Père Maître François partit de Malacca pour le Japon, il m'écrivit deux longues lettres où il me rendait minutieusement compte de tout ce qui s'y était fait de bien et de mal, jusqu'au jour de son embarquement; me priant vivement de faire de même et de l'informer par le menu de toutes les choses de la Compagnie. Ces lettres du Père François, je les communiquai au Père Antoine Gomez et il vit de même celles que j'écrivis au Père Maître François. J'écris ceci à votre charité afin qu'elle

1. *Mon. Xav.*, p. 558.

sache la confiance de charité et d'amour que j'ai en la Compagnie de Jésus et elle en moi[1]. » Retrouvera-t-on jamais cette précieuse correspondance ?

Il nous reste encore une dizaine de lettres ou billets écrits à Malacca les 20, 22 et 23 juin 1549[2].

Aux Pères Paul de Camerino et Gomez, il enjoint de diriger sur Malacca l'année suivante, à la mousson d'avril, un prêtre et un frère parmi ceux qui ne manqueront pas d'arriver d'Europe en automne. « Il faudrait même, s'il était possible, dès la mousson de septembre, envoyer ici un frère, capable de remplacer Roch de Oliveira, qui s'en irait aux Indes recevoir les ordres sacrés et reviendrait ensuite à son poste[3]. » Les œuvres de Malacca pourront donc se développer.

Sur celles des Moluques, Xavier était longtemps resté sans nouvelles. En janvier 1549 seulement, il reçut une lettre du Père Jean de Beira, la première depuis leur séparation, et, de Cochin, il écrivait à Simon Rodriguez : « Bonnes nouvelles de Maluco. Jean de Beira y a beaucoup à souffrir : il est en continuel péril de mort, lui et ses compagnons : mais la foi se propage largement[4]. » En fait, le jeune missionnaire marchait vaillamment sur les traces de Xavier. Il voyageait en plein jour, sous le soleil ardent, par un pays pierreux, et se cachait la nuit, à l'heure où les sauvages faisaient la chasse à l'homme[5]. Son grand labeur était de chercher les apostats[6]. Il tomba malade ; obligé de revenir à Ternate, il en profita pour demander au capitan, en faveur de ses chrétiens, faibles, toujours menacés

1. Cité dans Cros, t. I, p. 477.
2. Du 20 juin : aux Pères Jean de Beira et N. Ribeiro, aux Moluques (n. 77, p. 517) ; — aux Pères Paul de Camerino et A. Gomez (n. 78, p. 519) ; — à Jean III (n. 80, p. 527), traduction latine. — Du 22 juin : à saint Ignace et aux Pères d'Europe (n. 82, p. 537, cf. n. 81, p. 531) ; — aux Pères Paul de Camerino et A. Gomez (n. 83, p. 558) ; — au Père J. de Beira (n. 84, p. 562) ; — au Père Lancilotti (perdue, cf. lettre 83, n. 5) ; — aux Pères du Comorin (perdue, *ibid.*). — Du 23 juin : au Père S. Rodriguez (n. 85, p. 563) ; aux Pères P. de Camerino et A. Gomez (n. 87, p. 566) ; — à une bienfaitrice (perdue, cf. lettre 87, n. 6) ; — au F. Jean Bravo (Doc. 152, p. 885) ; — à Jean III (traduction latine, n. 88, p. 568). Ajoutons les deux lettres dont parle l'évêque de Goa et un « regimento » laissé au Père Pérez (lettre 128, n. 1, p. 781). Cette dernière pièce reproduisait peut-être le document 150, analysé plus haut.
3. *Mon. Xav.*, p. 560.
4. *Mon. Xav.*, p. 505. La lettre de Beira est perdue.
5. Bartoli, l. VI, n. 9.
6. François demande (p. 516) qu'on lui dise si les apostats se convertissent.

par les Mores, un secours plus efficace[1]. « Rentré à l'île du More, écrit Xavier, il lui arriva un grave accident; mais ni ses lettres, ni aucun rapport authentique ne m'ont expliqué ce dont il s'agit. Ce que je puis affirmer, c'est que ceux qui aiment Dieu et le prochain sont éprouvés comme l'or dans la fournaise. Y a-t-il dans tout le monde chrétien un lieu où ceux qui travaillent pour Dieu et les âmes aient à souffrir et à courir autant de périls mortels que dans cette île du More? je n'en sais rien. Priez Dieu pour ceux qui y sont déjà et qui vont y aller. Je crois bien que c'est là, dans ces îles, que la Compagnie aura ses premiers martyrs et on ne les appellera plus les îles du More, mais du Martyr. Ceux donc des compagnons qui veulent répandre leur sang pour Jésus-Christ, qu'ils aient bon courage, qu'ils se réjouissent, car il existe un séminaire de martyrs où leurs désirs pourront être comblés[2]. »

L'apostolat était plus facile à Amboine. Aidé de quelques Portugais, le Père Nuno Ribero catéchisait et baptisait. En peu de temps, il avait conquis cinq ou six cents indigènes[3]. A Ternate, rien n'avait changé depuis deux ans. Les femmes néophytes fréquentaient les sacrements; elles se faisaient les apôtres de leurs compatriotes; trait significatif en un pays où les mœurs tiennent les femmes à l'écart de toute réunion même religieuse[4]. Le sultan renouvelait ses belles promesses[5] et n'en tenait aucune ; il ne se privait même pas de molester ses sujets chrétiens[6]. Dans les archipels, une double propagande se poursuivait. Si les marchands portugais continuaient à improviser des chrétiens, les musulmans poursuivaient aussi leurs conquêtes. Sollicités en sens divers, les insulaires venaient à Ternate étudier les deux religions, et, si le capitan portugais faisait valoir l'Évangile, le sultan vantait l'Islam[7].

Il fallait profiter de ce mouvement : une maison d'éducation à Ternate, un séminaire de catéchistes ou de missionnaires,

1. *Diversi Avisi*, 1558, t. I, fol. 114; — Polanco, t. I, p. 477.
2. *Mon. Xav.*, p. 505.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 67, 72 ; — Polanco, p. 260.
4. Polanco, p. 478.
5. *Diversi Avisi*, 1558, *loc. cit.*
6. Du Jarric, I, p. 665.
7. *Ibid.*

était de première nécessité. Xavier avait donc repris les projets de Jean Galvano. Par son ordre, aussitôt arrivés, Jean de Beira et ses compagnons s'étaient mis à l'œuvre. Nicolas Nunez avait ouvert l'école. Le sultan n'osa refuser un emplacement qu'on lui demandait au nom du *Santo Padre*, et bientôt l'école se transforma en collège. Elle s'ouvrit aux enfants pauvres de l'île et des environs. De jeunes chrétiens de l'île du More, parmi lesquels plusieurs de famille noble, y vinrent avec leurs esclaves [1]. Là ne s'arrêtaient pas les plans de François. Considérant que Goa était loin du Japon, il se demandait si l'on ne pourrait pas avoir aux Moluques une maison pour les Japonais qu'il y enverrait étudier les mystères de la foi. Le projet n'eut pas de suite. La fondation par la Compagnie d'un collège à Macao, devait répondre bientôt aux besoins que le saint prévoyait [2].

Cependant le bruit avait couru jusqu'aux Indes que Jean de Beira était mort [3]. Si la nouvelle était vraie, il fallait lui donner un successeur. Xavier désigna le jeune Père Alphonse de Castro [4], qui, parti avec lui de Cochin, venait de célébrer à Malacca sa première messe, et attendait l'heure de s'éloigner [5]. Le saint lui enjoignit de consacrer une année entière à évangéliser Maluco [6] : ses compagnons devaient aller à l'île du More. Prévoyant ensuite le cas, point chimérique, hélas ! où l'un des missionnaires se rendrait coupable de quelques fautes graves, par exemple refuserait d'obéir au supérieur de la mission : « Chassez-le de la Compagnie, ordonnait le saint. Dites à tous quelle est en ceci ma volonté. Il faut qu'ils le sachent : s'ils vont à l'encontre, ils ne resteront pas parmi nous [7]. »

Des Moluques, ces graves préoccupations ramenaient naturellement l'esprit de saint François Xavier vers Goa et son collège.

Les mesures possibles pour prévenir les froissements, il

1. *Diversi Avisi*, 1558, fol. 115 ; — Polanco, p. 479.
2. *Mon. Xav.*, p. 507.
3. *Mon. Xav.*, p. 517.
4. *Ibid.*, p. 515.
5. *Ibid.*, p. 520, 526.
6. *Ibid.*, p. 515.
7. *Ibid.*, p. 517.

les avait prises. Mais il était sans illusion sur leur efficacité durable. Une fois encore, écrivant en Europe, il réclame en faveur des Indes un supérieur nouveau. Alors on pourra concilier ces deux choses : pour la Compagnie, l'existence en Orient d'un gouvernement normal, et, pour lui personnellement, la liberté de suivre son impérieuse vocation d'explorateur apostolique. Mais ce supérieur, que doit-il être ? Il le dit à Rodriguez : « Vous servirez grandement Dieu Notre-Seigneur, si vous choisissez comme recteur de Goa quelqu'un qui ait rempli une charge semblable à Coïmbre, ou du moins qui en soit capable, dont la conscience ne se trouble pas à l'excès, quelque dangereuse que soit la supériorité pour les imparfaits. (Allusion peut-être aux inquiétudes sans cesse renouvelées de Lancilotti.) Quelqu'un aussi qui sache veiller sur ses frères avec prudence et sagesse, qui sache compatir, les soutenir, traiter avec eux, quelqu'un par conséquent déjà exercé par vous dans les charges. Antoine Gomez parle bien et ferait beaucoup de fruit à prêcher dans les villes de garnison, mais il n'est pas ce que je voudrais pour gouverner les frères [1]. »

Le Père se tourne ensuite vers les deux supérieurs de Goa. L'a-t-on bien compris ? A-t-on bien saisi le partage des pouvoirs établi par lui ? Le supérieur religieux est Paul de Camerino. Gomez n'a d'autorité que sur les élèves du collège. Mais ce partage ne froisse-t-il pas l'amour-propre de Gomez ? Xavier semble le craindre. Aussi, tout en maintenant ses décisions dans le fond, il les adoucit dans les formes. D'abord ses lettres sont adressées aux deux Pères à la fois [2]. Il met les missionnaires proprement dits sous la juridiction de Paul de Camerino ; mais, dès qu'il s'agit de leurs besoins temporels, c'est à Gomez qu'il s'adresse, à Gomez l'homme influent et qui obtiendra tout des autorités civiles [3].

Encore est-il obligé de faire au recteur des recommandations spéciales et pressantes. Nous n'avons pas le droit d'y voir, sans preuves positives, des reproches déguisés. Du moins nous y sentons que le caractère déséquilibré du Père l'inquiétait

1. *Mon. Xav.*, p. 563.
2. Lettres 78, 83, 87.
3. P. 561.

toujours. « Je vous recommande beaucoup la charité, l'amitié, l'amour pour les bénis frères de l'ordre de saint François et de saint Dominique : vous leur serez très dévoué. Gardez-vous avec eux de ce qui malédifierait. Vous le ferez, j'espère, et, dans ce but, vous développerez en vous l'humilité. Visitez-les de temps à autre, pour leur prouver votre affection. Que le peuple, si curieux de discordes, voie que votre charité est la même pour tous. Par-dessus tout, je vous le demande, que tout le monde vous aime. Il faut qu'on remarque en vous l'humilité et l'affection. Je ne saurais trop y insister. Que celui qui, dans la maison, est responsable des autres, cherche plus à se faire aimer qu'à se faire obéir. » Puis, s'adressant aux deux Pères : « Du seigneur évêque, soyez toujours les grands amis; soulagez-le en tout ce que vous pourrez, prenez part à ses travaux. Ayez pour lui respect et révérence ; car il est le prélat de toute cette église et nous devons lui obéir de toutes nos forces[1]. »

De Goa, la pensée de Xavier se reporte sur les autres stations. Lancilotti à Coulam organise un *sanatorium* pour les Pères et une école pour les jeunes Paravers. Cette dernière œuvre, le saint la recommande avec instance au Père Gomez, lui demandant de s'entremettre en sa faveur auprès du gouverneur et du *veador da fazenda*[2]. Il a l'œil aussi sur la fondation récente de Baçaim et sur le collège futur de Cochin.

Parmi les Pères qui, cette année, arriveront de Portugal, il faudra d'abord en envoyer un à Cochin ; Baçaim viendra ensuite, dût le Père Gomez rester à Goa seul prédicateur. Ces ordres, il les donne au nom de l'obéissance, et il en écrit à l'évêque[3].

Restait le cap Comorin. Ici se pose un problème. Depuis un an, François Xavier avait constitué supérieur de la mission le Père Antoine Criminale. Or, dans une lettre du 22 juin, le supérieur est changé. Xavier déclare qu'entre Paul de Camerino et les missionnaires du Comorin, l'intermédiaire est Lancilotti. Lui-même écrit aux Pères de se mettre sous l'obéissance de ce dernier. De Criminale pas un mot[4]. Criminale était mort : mais

1. P. 522-523.
2. Contrôleur général des finances. P. 524.
3. P. 523.
4. *Mon. Xav.*, p. 561.

Xavier le savait-il? S'il le savait, pourquoi ce silence? S'il l'ignorait, pourquoi ce changement? Pour répondre, il nous faudrait la date précise du décès, et aucun document contemporain ne la fournit[1]. Mais on peut la conjecturer à quelques jours près. Une lettre du missionnaire, conservée à Lisbonne, est du 14 juin[2]. Par ailleurs, le 18, les Pères de la mission se sont déjà réunis à Punicale pour désigner un supérieur provisoire, et ils envoient une première relation de la mort[3]. Ce serait donc vers le 15 ou le 16 juin que Criminale a été frappé. Mais alors, comment le 22, à Malacca, Xavier pouvait-il avoir déjà l'idée de lui désigner un remplaçant? Une fois de plus, Dieu aurait-il supprimé pour lui les distances?

Que s'était-il passé? Le Père Antoine continuait à se dévouer sans compter : labeur d'autant plus méritoire que le pays était toujours en guerre. Une fois le mois, il parcourait les soixante lieues de côtes sur lesquelles s'échelonnaient les stations, pieds nus souvent, couchant à terre, vivant de rien, renouvelant les exemples de Xavier[4]. « Sa vie était sainte, nous dit un témoin, le Père Cypriano, et sans reproche ; les rapports avec lui, faciles et agréables. Il était très obéissant, d'une pureté sans ombre, très pauvre et très zélé. Dix mois durant, la mort plana sur sa tête. J'étais avec lui sur cette côte, je l'ai vu de mes yeux, et bien d'autres belles choses encore; de longues lettres ne suffiraient pas à les raconter. Il enseignait partout, rendait la justice, — il n'y avait pas d'autre tribunal en ce pays-là, — mettait partout la paix et la concorde. Avec cela, il avait beaucoup à souffrir des chrétiens, mais surtout du capitan et de ses soldats. Les néophytes allaient à lui, comme des enfants à leur père. Jamais on n'avait à se plaindre de lui. Il ne parlait jamais sans nécessité. Il était discret et saint. On pouvait bien dire de lui, comme dans l'*Iste Confessor*,... *pius*, *prudens*, *humilis*,

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 91, 98, 102, 118, 120; — Polanco, I, p. 470, etc.; — Valignano, p. 137, sur le point d'indiquer la date, laisse le mot en blanc.

2. Cros, t. I, p. 487.

3. *Diversi Avisi*, 1558, fol. 90. Les ménologes de la Compagnie rappellent la mort de Criminale le 26 ou le 30 mai. Cette date est prise un peu au hasard. Fût-elle vraie, on pourrait encore se demander si, en un petit mois, la nouvelle aurait eu le temps de parvenir à Malacca.

4. Polanco, p. 469. Pieds nus, c'est-à-dire sans souliers, mais non pas probablement sans les sandales de bois dont usent les indigènes.

pudicus, sobrius, castus et quietus. Cela, je l'ai vu et je le sais[1]. »

Au printemps de 1549, alors que François arrivait à Malacca, le Père Antoine s'en était allé, à l'extrémité nord de la mission, apaiser je ne sais quelles dissensions et surtout défendre ses chrétiens pauvres contre l'incurable rapacité du capitan et de ses soldats[2]. C'était à l'endroit où le fameux « pont de Rama » se relie au continent par l'intermédiaire de l'île Ramanancor. Il y a là une pagode célèbre. On y accède par une chaussée naturelle superbe, en blocs réguliers, longue de deux kilomètres. Le rajah de Ramnad était chargé de l'entretenir et de la défendre contre la mer qui y pratiquait des brèches. A peu de distance, à Beadala, les Portugais avaient un fortin avec une quinzaine d'hommes. Les conflits étaient fréquents entre brahmes et soldats. Ceux-ci insultaient leurs voisins, les maltraitaient, couvraient d'ordures leurs idoles. Si les indigènes faisaient mine de se révolter, le petit canon tonnait et tout rentrait dans le silence[3].

Quelle injure nouvelle les Portugais inventèrent-ils? Furent-ils tentés par les richesses accumulées dans la pagode? Bartoli raconte qu'ils voulurent couper les vivres aux brahmes et interrompre l'afflux continuel des pèlerins. « Alors, nous dit l'historien, le capitan Jean Fernandez Correa creusa une tranchée à l'endroit où Ramanancor s'unit à la terre ferme. » Plus simplement peut-être voulut-il ouvrir un passage dans la chaussée pour faciliter les communications. Irrités, les brahmes abandonnèrent la pagode et coururent demander aide et vengeance au Nayaker de Maduré, leur suzerain[4].

La réponse fut prompte. Une nuée de Badages s'abattit sur la côte, « comme des mouches[5] ». Le capitan eut d'abord l'avantage. Mais les ennemis savaient, par des espions, que les munitions manquaient. Ils firent semblant de demander la paix. Le capitan faillit donner dans le guet-apens. A grand'peine put-il, lui et ses hommes, se jeter dans des barques et gagner

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 99.
2. Polanco, p. 469.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 99; — Bartoli, l. IV, n. 3.
4. Bartoli, *loc. cit.*
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 99.

le large. Les Badages les poursuivirent à coups d'espingoles et, malgré leur peu d'adresse, en tuèrent quelques-uns.

Le Père Criminale se trouvait près de là, faisant le catéchisme. Soudain une multitude de fuyards l'entoura. Il essaya de mettre un peu d'ordre dans la cohue. Il fit embarquer femmes et enfants avec leur petit mobilier. Lui-même eût pu s'enfuir ; on le pressait de s'éloigner en mer; il n'était que temps. Mais, comme une masse de pauvres gens restaient sur le rivage, il ne consentit pas à les abandonner.

Bientôt il est cerné par un gros de cavaliers qui lui coupent la retraite. Son catéchiste est tué. Lui, se met à genoux, les mains et les yeux levés vers le ciel. A cette vue, les cavaliers s'arrêtent, n'osant frapper. Ils se contentent de lui enlever son bonnet. D'autres passent; le Père prie toujours. Ils le forcent à se lever, font le geste de lui asséner un coup, puis le laissent et s'éloignent. Arrive une troisième bande. Un des cavaliers coiffé d'un turban[1] l'atteint d'un coup de lance au flanc gauche. D'autres surviennent et veulent lui enlever ses vêtements. Lui-même déboutonne le col de sa soutane et les aide à le dépouiller. Alors, blessé, presque nu, il se lève et entre dans l'église : le matin même, il y avait encore dit la messe. Se voyant suivi par quelques Badages, il se retourne, leur fait face et s'agenouille. Un second coup de lance l'atteint en pleine poitrine. Il retire le fer de la plaie, se relève et fait quelques pas vers l'autel. Frappé de nouveau, il retombe à genoux. C'était sa coutume, au plus fort de sa vie d'apôtre, de se mettre par jour vingt et trente fois à genoux pour prier. Dieu lui accorde de mourir comme il a vécu, dans l'acte de la prière. Peut-être respire-t-il encore, quand on lui coupe la tête. Puis les meurtriers s'en vont dans une pagode rendre grâces aux dieux. Criminale n'avait que vingt-neuf ans et en avait passé quatre en mission.

Cette mort excita un saint enthousiasme : « Rendez grâces à Dieu, écrivait l'évêque à Jean III, de ce que, vous vivant, sur des terres soumises à votre autorité, pareil événement se soit produit[2]. »

1. On a conclu de ce détail que le meurtrier était musulman : mais le turban est porté aux Indes par d'autres que les sectateurs de l'Islam.
2. *Diversi Avisi*, 1558, fol. 86.

Plusieurs historiens, devançant le jugement de l'Église, se sont un peu trop hâtés de saluer la victime des Badages du titre de bienheureux. Mais qu'il eût été martyr les contemporains n'en doutaient pas et la Compagnie vénère en lui le premier de ses enfants qui ait donné son sang pour Jésus-Christ[1].

La disparition du Père Criminale laissait un grand vide au Comorin, et malheureusement, personne, cette année-là, ne devait arriver d'Europe pour le combler. Quant à lui, saint François Xavier avait fait ce qu'il avait pu en transférant au Père Lancilotti les pouvoirs de supérieur local[2].

Ainsi, au moment de s'éloigner de Malacca, il jetait un dernier coup d'œil sur les diverses missions qu'il laissait en arrière. Il ne pourra plus suivre que de très loin ce qui se passera aux Indes. Du moins, dans la mesure du possible, il veut être renseigné. Déjà il a insisté sur la régularité dans la correspondance ; il l'organise d'une façon définitive. Il veut un échange continuel de lettres entre les Pères que séparent des milliers de lieues. Il le faut pour entretenir la charité fraternelle et susciter les prières. Les communications sont lentes : raison de plus pour les rendre fréquentes et sûres.

Il souhaite que, de Rome, de Lisbonne, du « béni collège de Coïmbre », des relations soient envoyées, aussi amples que possible, par doubles et triples copies. Beaucoup de détails sur ce que fait la Compagnie en Italie, en France, en Aragon, en Allemagne, sur le Père Simon Rodriguez, sur l'affaire du patriarche d'Éthiopie. Arrivées à Goa, ces nouvelles seront centralisées au collège. Le Père Balthazar Gago les corrigera ; il en multipliera les copies autant qu'il sera nécessaire pour en fournir les diverses missions. Un autre Père, par exemple Domingos, y joindra un récit très circonstancié de ce qui se passe à Ormuz, à San-Thomé, tout le long de la côte indienne. Le Père Paul de Camerino revisera ce récit, le signera et ajoutera, de sa main, les renseignements qui doivent rester secrets[3].

Quant au collège, un élève, Diogo de Mozambique par exemple,

1. Massara, *Le Père Criminale*, ch. viii.
2. Polanco (t. II, p. 144) fait allusion à cette supériorité de Lancilotti. Elle ne paraît pas avoir été bien effective. Lui-même, le Père Nicolas n'en parle point dans ses lettres.
3. *Mon. Xav.*, p. 521, n. 5; p. 524, n. 13.

lui en enverra la chronique longuement détaillée. Est-on sage, pieux, content? Il faut qu'il ait l'illusion de tout voir de ses yeux. Que tous les élèves portugais du collège lui écrivent, chacun pour soi. Qu'on l'informe du bien que font à Goa les Révérends Pères de l'ordre de saint Dominique et de saint François. Leur est-il venu des recrues, surtout des prédicateurs ? Comment va notre ami Cosme Anes et toute sa maison[1] ?

Ce courrier partira deux fois par an, avril et septembre, pour Malacca. Le Père Paul de Camerino y veillera de près. A Malacca, François Pérez fera exécuter de nombreuses copies, gardera les originaux et enverra le reste au Japon par des voies différentes. Sur la masse, quelque paquet parviendra bien à son adresse. On n'oubliera pas non plus dans cette distribution les Pères des Moluques, si éloignés du reste du monde[2].

De leur côté, ces Pères auront soin de lui écrire. Le fils du sultan s'est-il converti? Les chrétiens de l'île du More reviennent-ils à nous? Quels progrès la foi a-t-elle faits? Quelles espérances donnent Macassar, Totole[3], Célèbes? Le sultan vous protège-t-il? A-t-on besoin de recrues? Tout cela, il faut l'écrire longuement au Père Ignace et au Père Rodriguez, rendre compte du fruit apostolique, ne dire que les choses édifiantes et taire le reste, car le Père Ignace et le Père Simon ne seront pas seuls à les lire. Ne pas oublier non plus les Pères des Indes. Que si le temps les empêche de lui écrire longuement, qu'ils envoient ouverte à Malacca leur lettre destinée aux Indes. Le Père Francisco Pérez la copiera pour lui. Le Père Alphonse de Castro pourra rédiger ces relations sur les notes qu'on lui enverra d'ailleurs. Il se chargera aussi de la correspondance avec le gouverneur. Il écrit bien, connaît le style officiel de ces sortes de lettres : c'est lui qui enverra les requêtes relatives à la protection des chrétiens et à l'entretien des Pères[4].

Tout était prévu maintenant; saint François Xavier n'avait plus qu'à partir et à entrer dans l'inconnu. Il était âgé de quarante-trois ans et n'en avait plus que trois à vivre.

1. *Mon. Xav.*, p. 521, n. 4-5; p. 524, n. 13.
2. P. 883.
3. Peut-être le Tetalli indiqué par Mercator (1607) près de Menado. Cette demande de Xavier prouve qu'il y avait alors sur plusieurs points de Célèbes un mouvement vers le christianisme.
4. P. 516, 517, n. 4, 5, 6, 8.

LIVRE SEPTIÈME

LA MISSION DU JAPON

CHAPITRE PREMIER

DE MALACCA A CANGOXIMA
(24 juin-15 août 1549)

I. — *Les derniers préparatifs.*

Le capitan de Malacca, don Pierre da Silva da Gama, quatrième fils du grand Vasco, homme de devoir et de foi, s'était chargé de fournir au missionnaire un navire. Il voulait faire les choses grandement, et, au lieu des équipages ordinaires, malais ou indiens, ne garnir le vaisseau que de Portugais[1]. De leur côté, les marchands ne demandaient pas mieux que de conduire l'apôtre. Mais tous avaient besoin de s'arrêter en Chine et d'y passer l'hiver : c'eût été presque un an de retard, et Xavier n'avait pas de temps à perdre. Il fallut chercher autre chose[2]. Tout ce que l'on trouva, ce fut une jonque chinoise dont le patron portait le surnom peu rassurant de *ladrão*[3], le pirate. Il était prêt à partir, et promettait de conduire le missionnaire droit au Japon. Mais il importait de prendre ses sûretés avec le personnage. Le capitan devait savoir ce que vaut parole de Chinois; et il fut réglé par contrat que, si le *ladrão* ne tenait pas ses

1. *Mon. Xav.*, p. 519-520.

2. Lettre du Père Frois, dans Cros, t. II, p. 49 ; cf. du Jarric, I p. 243; Lucena, l. VI, ch. 14. — Tursellini (l. III, ch. 18) suppose que le saint préféra lui-même un vaisseau chinois, pour ne pas exposer ses compagnons néophytes au scandale des mauvaises mœurs européennes. Il oublie que déjà, par deux fois, ils avaient navigué sur des vaisseaux portugais.

Ici encore nous trouvons Mendez Pinto en contradiction avec les récits les plus authentiques. Il affirme que ce furent les négligences apportées à l'exécution des ordres venus de Goa qui forcèrent Xavier, après maintes contrariétés, à recourir à un marin chinois. Xavier parle de difficultés, mais le contexte indique assez qu'elles sont d'un ordre à part.

3. *Mon. Xav.*, p. 520. Bartoli appelle ce chinois *Neeada ;* d'autres disent *Needa*, Charlevoix *Neceda*. C'est le mot hindou *necoda*, capitaine (*Mon. Xav.*, p. 655, note). Le Père Frois lui donne le nom de *Avan* (Cros, II, 49).

engagements, ses biens seraient saisis et sa femme mise en prison.

Gama fournit ensuite des vivres pour le voyage et pour un long séjour, plus de trente boisseaux de poivre de première qualité, dont le prix devait servir à l'érection d'une chapelle, et enfin des présents destinés au « roi », d'une valeur de 200 *cruzados*[1]. Au Japon, Xavier devait recevoir encore d'autres aumônes. En tout, près de mille *cruzados*[2]. « On ne peut faire davantage », écrira-t-il au roi de Portugal, parlant du gouverneur de Malacca[3]. Mais c'est jusqu'à Jean III que remontait la reconnaissance du saint, et il disait : « Vous ne sauriez croire ce que nous devons à Son Altesse, et ce qu'elle a fait d'aumônes à tous nos collèges, et maisons[4]. » La tradition ne fut pas perdue; tant que dura la mission du Japon, la cour de Lisbonne prit à sa charge une part de l'entretien des Pères et des églises.

En même temps, François continuait à se renseigner sur les terres où Dieu l'appelait. En débarquant à Malacca, il avait reçu une lettre où des marchands lui écrivaient du Japon qu'un grand seigneur de ces îles parlait de se faire chrétien, préparait une ambassade[5] pour Goa, demandait des prêtres pour l'instruire. Dans une ville, on leur avait prêté un logis inoccupé. A peine installés, ils sentirent des mains invisibles tirer leurs habits. Ils voyaient errer des fantômes. La maison était hantée : ils se contentèrent de planter des croix tout autour; le démon ne reparut pas. Et les indigènes d'imiter les Portugais. Les marchands concluaient qu'il y avait grand espoir de conversion[6].

Le saint était très frappé encore des pratiques de l'ascétisme bouddhique. « Dans un monastère du pays de Paul, où étudient beaucoup de *religieux*, ils ont un exercice de méditation que voici. Celui qui a charge de la maison, le supérieur, plus lettré

1. *Mon. Xav.*, p. 529, 530.
2. P. 692. Environ 11.000 francs, somme qu'il faudrait peut-être décupler, en tenant compte de la valeur relative de l'argent. Le *cruzado* valait 400 *reis*; et le rei, au commencement du XVIe siècle, 0 fr. 0268.
3. P. 529, 530.
4. P. 692.
5. P. 515, 532. Xavier parle de cette ambassade comme d'une chose faite : il est douteux que le projet ait été réalisé.
6. *Mon. Xav.*, p. 538, 539.

que les autres, les réunit tous et leur fait une manière de sermon. Il leur dit de méditer ensuite pendant une heure sur ce point : « Quand un homme expire, qu'il ne peut plus parler, que l'âme se sépare du corps, alors, si elle pouvait parler, que dirait-elle au corps ? Et ceux qui sont en enfer ou en purgatoire, que diraient-ils, s'ils revenaient à la vie présente ? » L'heure écoulée, le supérieur demande à chacun d'eux quelles pensées il a eues. S'ils disent quelque bonne chose, il les loue ; sinon, il les blâme. Ces prêtres, dit-on, prêchent au peuple de quinze en quinze jours. Il va beaucoup de monde à leur prédication, hommes ou femmes. On pleure à ces sermons, surtout les femmes. Celui qui prêche a un tableau de l'enfer et de ses tourments, et il le montre au peuple. Voilà ce que m'a dit Paul de Sainte-Foi. Je lui demandai s'il se souvenait de quelque pensée développée par ces prêcheurs. Il avait, une fois, m'a-t-il répondu, entendu un de ces prêtres dire qu'un méchant homme ou une méchante femme est pire que le diable ; que, ce que le diable ne peut faire par lui-même, il le fait par le moyen de ces méchants, comme voler, porter de faux témoignages et autres péchés semblables[1]. »

Sur ces renseignements et d'autres encore, François complétait ses plans. On le conduirait droit au Japon, sans aucun arrêt dans les ports de Chine, car les hostilités entre Chinois et Portugais duraient toujours. Au Japon, il chercherait à pénétrer jusqu'à l'île où était le roi, pour lui dénoncer l'ambassade dont l'avait chargé Notre-Seigneur. Après le roi, les grandes écoles qu'on dit être près de la capitale[2]. Quel genre de vie adopteront les missionnaires? « Les Japonais, nos frères et compagnons, nous disent que les prêtres du pays se scandaliseront s'ils nous voient manger chair ou poisson. Nous ferons donc abstinence continuelle, car il ne faut scandaliser personne[3]. » Qu'on prie

1. P. 542, 543. Certaines sectes, les Rinzai par exemple, ont de ces méditations qui se prolongent parfois en séries de deux mois. L'on n'a pas manqué de faire le rapprochement avec les *Exercices* de saint Ignace (H. HAAS, *Geschichte des Christentums in Japan*, t. I, p. 69, note). Quant à la prédication, elle fait partie intégrante du culte bouddhique. Cf. A. B. MITFORD, *Tales of old Japan*, 1871, t. II, p. 125.

2. *Mon. Xav.*, p. 520, 529, 539.

3. P. 542. Un des griefs allégués contre les missionnaires en 1587, par Hideyoshi fut qu'ils mangeaient du bœuf. Le Père Coelho, supérieur, répondit qu'ils ne le faisaient que chez les Portugais quand ils étaient invités.

beaucoup; car ces prêtres sont nombreux, très puissants, très obéis du peuple, grands et petits. Là, Xavier le sent, sera le suprême obstacle. « Vous voyez d'après cela en quelle nécessité nous sommes, nous qui allons au Japon; il nous faut les sacrifices et saintes oraisons de tous les frères de la bénie Compagnie du Nom de Jésus[1]. »

II. — *Luttes intérieures.*

François ajoute : « L'ennemi s'agite fort pour empêcher ce voyage. Je ne sais ce qu'il appréhende de notre entreprise[2]. » Qu'est-ce à dire? Les empêchements cette fois ne venaient ni des autorités, ni des marchands. Tout le monde à Malacca favorisait une œuvre évidemment utile. Le grand obstacle était dans l'âme du saint, suscité par l'enfer. Il y a là un mystère dont il faut essayer de soulever le voile.

Il partait, certain de suivre la volonté de Dieu; et, à l'adresse de ceux, car il y en avait, qui désapprouvaient ce voyage, il disait à saint Ignace : « Depuis que j'ai reçu des informations sur le Japon, j'ai réfléchi longtemps avant de prendre une détermination. Mais Notre-Seigneur m'ayant donné le sentiment intime que c'est sa volonté que j'aille le servir là, il me semble que si je ne le faisais pas, je serais pire que les infidèles de ce pays[3]. » Il était si sûr d'être dans le vrai, qu'il était prêt à dégarnir les autres missions pour celle-là. Il disait au Père Balthasar Gago : « Tenez-vous prêt pour le moment où je vous appellerai. Si je vois que le fruit est plus grand au Japon, je vous écrirai de venir me rejoindre là où je serai[4]. » Aux Pères des Moluques : « Si je vois qu'il se fait plus de fruit au Japon qu'ailleurs, je vous appellerai près de moi. Soyez prêts à venir[5]. »

Et à Simon Rodriguez lui-même : « Je vous enverrai une longue relation; et ce ne sera pas merveille alors si vous préférez le Japon au tumulte de la cour. En vérité, je crois que vous en avez assez[6]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 542.
2. P. 539.
3. *Loc. cit.*
4. P. 524.
5. P. 515.
6. P. 565.

Et il poursuivait : « Nous allons, pleins de confiance en Notre-Seigneur qui nous donnera la victoire contre ses ennemis. Nous ne redoutons pas de nous trouver en face des lettrés de ce pays; car qui ne connaît pas Jésus-Christ, que sait-il? Et celui qui ne désire que la gloire de Dieu et la manifestation de Jésus-Christ avec le salut des âmes, que peut-il craindre? Nous ne craignons ni les infidèles, ni même la multitude des démons qui hantent ce pays barbare... Les vents et les démons ne peuvent nuire sans la permission de Dieu[1]. »

Or, on dirait que, parfois, cette magnifique sécurité avait ses défaillances. A l'invincible attrait qui l'avait entraîné sur la route du Japon, succédait la nuit, l'incertitude, des répugnances terribles, peut-être même, comme naguère à San Thomé, des apparitions diaboliques. Et discrètement, sans en dire trop, il ouvre son âme à saint Ignace. Mais la lettre est pour d'autres encore : on la lira sans doute à Coïmbre devant un auditoire de futurs missionnaires. Et c'est tout à la fois une confidence à demi-mot, une leçon de vaillance à l'adresse de ses jeunes frères d'Europe, peut-être aussi un écho de ses derniers entretiens avec les Pères de Malacca[2].

Le démon lui met sous les yeux, comme naguère ses amis des Indes, les terribles dangers qu'il va falloir affronter. « Mais non, une seule crainte nous est permise, celle d'offenser Dieu Notre-Seigneur. Nous sommes sûrs de vaincre nos ennemis, si nous nous gardons du péché. Or, à tous, Dieu donne la grâce suffisante pour le servir loin du péché. Nous espérons donc qu'il nous la donnera. Et, puisque tout notre bien et tout notre mal consiste à bien ou mal user de la grâce, nous nous confions dans les mérites de la Sainte Mère Église, épouse de Jésus-Christ, spécialement dans les mérites de tous ceux de la Compagnie du nom de Jésus, de tous ceux et celles qui lui sont dévoués. Tout cela nous vaudra de bien user des grâces du Seigneur Jésus. »

Du reste, en face des difficultés accumulées par le démon, deux choses le rassurent. Tout d'abord, Dieu voit ses inten-

1. P. 540.
2. Lettre 82, n. 10 à 14, p. 540.

tions. Avaient-elles été dénaturées ? Mais quelles intentions profanes pouvait-on bien lui prêter ? Quoi qu'il en soit, il en appelle à sa propre conscience et à Dieu. « Une chose nous console, Dieu sait pourquoi nous allons au Japon. C'est uniquement pour que ceux qui sont l'image de Dieu connaissent leur Créateur, et que le Créateur soit glorifié par les créatures, faites à son image et ressemblance, pour que les limites de la Sainte Mère Église, épouse de Jésus-Christ, soient dilatées...Cela nous donne la confiance que notre voyage réussira. »

Et puis, quelque obstacle matériel qui s'oppose à lui, toutes les créatures dépendent de Dieu ; elles ne font rien sans le congé de Dieu. Les démons eux-mêmes obéissent à Dieu. L'ennemi ne put faire à Job aucun mal sans l'autorisation de Dieu. Cela dit, il avoue que les dangers sont grands. « Partout labeurs, périls de mort. Ce voyage est très hasardeux ; grandes tempêtes, nombreux écueils, force pirates ; mais surtout les tempêtes. Quand trois navires quittent un port en ce pays, c'est beaucoup s'il en échappe deux. »

Il y a ici une objection possible. Quelque théologien peut-être la lui avait opposée à Goa. Peut-être encore le démon la faisait-il passer obstinément devant son esprit sous forme de cas de conscience personnel. « Je me dis bien souvent que nos grands docteurs de la Compagnie, s'ils venaient par ici, en face de ces travaux, qui ne sont pas petits, devant ces dangereux voyages, pourraient s'imaginer que c'est là tenter Dieu, tant le péril est clair, tant il se perd de vaisseaux. » En somme, a-t-on le droit de s'exposer, quand on a une chance sur trois de périr ? « Qu'en penseraient les docteurs de la Compagnie ? Humainement parlant, ils auraient sans doute l'esprit en peine et en grande peine. » Mais non, ils répondront comme lui, car « l'Esprit-Saint habite en eux », que « tous ces dangers ne sont rien ». Et, pour défendre sa solution, Xavier s'abrite derrière son autorité favorite. « J'ai presque toujours devant les yeux de mon âme une parole que j'ai souvent entendu dire à notre bienheureux Père Ignace : « Ceux de la Compagnie travaille-« ront énergiquement à se vaincre, à se débarrasser de toutes « les craintes qui tuent dans l'homme la foi, l'espérance, la con-« fiance en Dieu. La foi, l'espérance, la confiance sont les dons

« de Dieu ; il les communique à qui il lui plaît, mais le plus « souvent à qui fait des efforts, et des efforts réels pour se « vaincre. »

Cela dit, l'âme établie dans la confiance, François est bien obligé d'avouer que c'est là une vertu malaisée, et, à certaines heures, terriblement difficile à faire passer du désir dans la pratique. « Ce n'est plus du tout la même chose de se confier à Dieu quand on a le nécessaire, et de le faire quand le nécessaire manque, quand on s'en prive volontairement pour imiter Jésus-Christ de plus près. Et aussi, grande est la différence entre ceux qui croient, espèrent, se confient loin des périls de mort et ceux qui le font quand, pour l'amour et service de Dieu, volontairement, pouvant l'éviter, ils affrontent cette mort presque certaine. » Mais cette force d'âme a, dès ici-bas, sa récompense proportionnée... « Si je ne me trompe, conclut le saint, les hommes qui, uniquement pour servir Dieu, se condamnent à une vie continuellement menacée, en peu de temps, ils en viendront à abhorrer la vie présente et à désirer l'autre vie pour vivre et régner éternellement avec Dieu dans le ciel. Car leur existence n'est pas une vie, c'est une mort continuelle, un exil, loin de la gloire pour laquelle nous sommes créés[1]. »

Et maintenant, ce semble, nous pouvons nous faire quelque idée de l'âme de François à l'heure où il s'embarquait pour le Japon. Il part avec entrain, assuré, quoi qu'il arrive, d'être entre les mains de Dieu. Il va, car il a vu clairement, à certaines heures lumineuses, quelle est la volonté de son Maître. Les nuages sont venus ensuite, accumulés par l'imagination, les discours des hommes, l'action du démon. Mais, en pleine conformité avec la doctrine de saint Ignace, il sait que l'âme désolée ne doit rien changer aux résolutions prises dans la lumière et le calme. Il va, ne cherchant qu'une chose à travers les dangers, le salut des âmes; mais se détachant tous les jours davantage de cette vie misérable, de plus en plus dévoré par le désir du ciel, trop heureux d'y tendre à travers les souffrances et les hasards. Tout cela, il ne songeait pas à en faire la confidence au public, mais pouvait-il exhorter les missionnaires à la vaillance, sans dévoiler quelque chose du fond de son âme ?

1. *Mon. Xav.*, p. 541.

Quant à l'action du démon, tentations de crainte, apparitions, et le reste, il n'était qu'au commencement. Il avait pu vaincre l'ennemi, il ne l'avait pas chassé.

III. — *Le voyage.*

Enfin tout était prêt. Xavier passa la dernière nuit dans l'église de Notre-Dame du Mont, occupé à instruire un novice, Jean Bravo [1]. Puis, le 24 juin 1549, au soir, en la fête de saint Jean-Baptiste, il s'embarqua [2]. Avec lui partaient Cosme de Torrès, Jean Fernandez, les trois Japonais, le Portugais Dominique Diaz[3], le Chinois Manuel et le Malabar Amador[4]. La mousson soufflait du sud-ouest[5]; le bon vent devait durer deux mois encore, ce qu'il fallait pour gagner le Japon, à la condition de ne pas perdre de temps. Le voyage, en ligne droite était de 5.000 kilomètres. Pour cette longue traversée, les missionnaires avaient une jonque chinoise, grosse embarcation de cabotage pouvant jauger de 300 à 400 tonneaux, avant très bas, arrière très élevé, large et carré, trois mâts, voilure rectangulaire en nattes de paille tendues entre des bambous, bref une assez lourde machine.

Sur ces deux mois de navigation, nous n'avons d'autre récit que celui du saint lui-même dans une grande lettre du 5 novembre 1549. Elle n'était adressée aux Pères de Goa que pour être, de là, communiquée à tous ceux qui, à Rome, à Coïmbre, ailleurs encore, aspiraient vers l'apostolat. Aussi le saint ne se contente pas de raconter; à chaque instant, il oublie les faits pour intercaler une exhortation, laquelle n'est, le plus souvent, qu'une confidence involontaire [6].

« Nous allions donc, écrit l'apôtre, à la grâce de Dieu, ayant bon temps et bonne brise. Mais ces païens sont inconstants [7]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 887.
2. P. 573.
3. P. 655.
4. Cros, II, p. 49 (P. Frois).
5. La mousson du sud-ouest commence en avril et souffle surtout en juin, juillet et août.
6. Lettre 90, p. 572-601.
7. P. 573.

Dès les premiers jours, François put voir ce que vaut la parole d'un Chinois païen. A chaque instant on s'arrêtait; le *ladrão* changeait d'avis, il ne voulait plus aller au Japon. Toutes les îles qu'il rencontrait, il y faisait escale. Le temps ne compte pas pour les orientaux ; ils ne comprennent pas qu'on soit pressé. Tergiverser, revenir sur ce qu'ils ont promis, chicaner, discuter à l'infini, voilà leur diplomatie. Et c'est en énervant les Européens, qu'ils finissent par en avoir raison. Nos missionnaires eurent deux mois pour faire leur expérience de ce côté original du caractère chinois.

« Deux choses surtout nous étaient pénibles, continue François. D'abord on ne profitait pas du bon vent que Dieu nous donnait. Nous risquions d'être retardés d'un an, forcés d'hiverner en Chine. Et puis, il y avait les sacrifices sans fin que le capitaine et les païens faisaient à l'idole de leur navire[1]. » Cette idole était quelque grotesque poussah représentant un des dieux de la mer. Pour la première fois peut-être, François se trouvait en contact immédiat avec l'idolâtrie chinoise, enfantine et sotte. Il avait dû l'entrevoir à Malacca où les Célestiaux étaient nombreux; maintenant il lui faut la subir de près et tout le long du jour. Les matelots ne cessaient de brûler des bâtonnets parfumés devant leur dieu, d'allumer de petites bougies de cire colorée, d'enflammer à certaines heures et de livrer aux vents des papiers rouges, pailletés d'or, en hommage aux mauvais génies[2].

Le plus souvent il s'agissait d'augurer l'avenir et de savoir s'il fallait poursuivre la route. Alors Xavier les voyait aller devant leur poussah, battre du front le plancher à plusieurs reprises, prendre dans un cornet de petits bâtons plats d'un demi-pied et portant des caractères énigmatiques, multiplier les révérences, faire tomber au hasard une de ces planchettes, enfin, à défaut d'un bonze pour les expliquer, consulter une grande pancarte pour savoir la réponse de l'oracle[3]. « Nous ne pouvions les en empêcher, poursuit-il; ils demandaient à l'idole si, oui ou non, nous aborderions au Japon, si

1. P. 573.
2. Voir une lettre de 1707, LAUNAY, *Hist. gén. de la Société des M. E.*, t. II, p. 477.
3. DU HALDE, *Description de la Chine*, t. II, p. 47-48.

le bon vent allait durer, et les sorts donnaient tantôt une bonne réponse, tantôt une mauvaise [1]. »

« Arrivés à cent lieues de Malacca, nous touchâmes à une île (ce devait être Singapour), où l'on se fournit de timons et autres pièces de bois en vue des grandes tempêtes fréquentes en ces parages. Leurs munitions faites, ils recommencèrent leurs sacrifices, fêtèrent leur idole, l'adorèrent, l'adorèrent encore, jetèrent les sorts et demandèrent s'ils auraient bon vent. Le sort répondit que oui, qu'il ne fallait pas tarder davantage. On leva donc les ancres et l'on mit à la voile : tous étaient contents. Eux se confiaient en leur idole, qu'ils avaient installée à la proue avec des chandelles allumées et des bois d'aloès parfumés ; nous, confiants en Dieu, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son Fils, pour l'amour et le service duquel nous allions en ces pays propager la sainte foi [2]. »

Au sortir de Singapour, la jonque entra dans la mer de Chine. Nouvelles hésitations. Le *ladrão* irait bien au Japon, mais reviendrait-il à Malacca ? Les sorts furent jetés de nouveau ; ils répondirent que le navire ne reverrait pas le port d'où il était parti. La jonque n'ira donc pas au Japon. Elle hivernera en Chine et l'on verra l'année suivante ce qu'il faudra faire : « Voyez, s'écrie Xavier, quels ennuis en une traversée où il dépendait du démon et de ses serviteurs de savoir si nous irions au Japon, puisque ceux qui gouvernaient le vaisseau ne faisaient rien que ce que le démon, par ses sorts, leur disait de faire. » Pour une fois, les planchettes avaient dit vrai : la jonque ne devait pas revoir Malacca [3].

Avançant toujours, les voyageurs arrivèrent tout contre la Cochinchine [4]. « Là, dit Xavier, il nous advint deux désastres en

1. Du Halde, *loc. cit.*
2. *Mon. Xav.*, p. 574.
3. P. 654.
4. Une tradition locale veut que le saint ait abordé à Cua-Bang. « La chrétienté de Cua-Bang est donc la plus ancienne du Tonkin. C'est de là que la bonne nouvelle se répandit dans le pays. Saint François Xavier a béni cette population et la bénédiction d'un saint de la taille de ce grand apôtre, porte ses fruits. » *Missions catholiques*, 1893, p. 357. — Cua-Bang se trouve à une centaine de kilomètres au sud de l'embouchure de la Rivière Rouge, à 400 environ au nord de Tourane. Si la tradition a quelque fondement, il faut supposer que la jonque n'a guère fait que côtoyer la rive de près et a passé entre Haï-nan et le continent. Mais peut-être y a-t-il confusion entre Xavier et le P. Alex. de Rhodes. Ce dernier entra au Tonkin par le petit port de Cua-Bang, le 19 mars 1627 et il le nomma port Saint-Joseph.

un jour. C'était en la vigile de la Madeleine (21 juillet), un peu moins d'un mois après le départ. La mer était grosse, très agitée ; nous étions à l'ancre. Or, par mégarde, on avait laissé ouverte la pompe du vaisseau. Manuel, le Chinois, notre compagnon, passant tout près, un violent coup de roulis le fit trébucher et il tomba dans le trou. Nous le crûmes mort ; la pompe était pleine d'eau. Dieu, Notre-Seigneur, voulut qu'il n'en mourût pas. Il était pourtant resté longtemps la tête et plus de la moitié du corps dans l'eau. Mais il souffrit plusieurs jours d'un coup qu'il s'était donné à la tête. Nous le tirâmes donc à grand'peine et il resta quelque temps évanoui. Dieu voulut bien le guérir. Nous achevions de le panser; la tempête continuait, le navire roulait toujours. Une fille du capitaine fut jetée à la mer. Telle était la tourmente que nous ne pûmes la sauver. Elle se noya proche du vaisseau sous les yeux de son père. Ils pleurèrent et se lamentèrent tout ce jour-là et la nuit d'après. C'était pitié de voir cette douleur dans l'âme de ces païens et le danger que nous courions tous sur le navire. Ayant passé le jour et la nuit sans repos, ils firent à leur idole force sacrifices et cérémonies, tuant beaucoup d'oiseaux et lui offrant à boire et à manger. Ils jetèrent les sorts, demandant pourquoi la fille était morte. Le sort répondit qu'elle n'aurait pas été noyée si notre Manuel était mort dans la pompe où il était tombé. Et voilà à quoi tenaient nos vies : à des sorts diaboliques, à un caprice des serviteurs et ministres de Satan. Que serait-il arrivé de nous si Dieu avait laissé toute liberté au démon [1] ? »

On le voit, la lutte commencée dès Malacca avec les puissances infernales se poursuivait sur la jonque. Nulle part comme en Chine peut-être, le « roi de ce monde » ne fait sentir son humiliant esclavage. C'est par excellence, plus que l'Inde encore, le pays des hideuses religions populaires, des mythologies absurdes, du polythéisme aux images grotesques ; le pays aussi des mystérieuses maladies, souvent inexplicables à la science humaine ; des vaines terreurs qui peuplent l'air, les eaux, la terre, des génies malfaisants et sots ; des inquiétudes sans fin sur l'avenir, qui multiplient, à tous les coins de rue, les diseurs de bonne

1. P. 574, 575.

aventure. Or, cette Chine païenne, laide et ridicule, elle se trouvait, comme en abrégé, sur le navire qui, lentement, emportait Xavier vers le Japon; et la pensée du démon, véritable tyran de ces immenses régions, hantait son âme. Le démon n'était pas pour lui un être lointain, mais l'ennemi proche et personnel, à moitié enchaîné dans les pays chrétiens, ici agissant en maître sur l'âme de ces pauvres aveugles. Il le sentait tout près; il reconnaissait son action dans les contretemps qui, chaque jour, venaient ralentir sa marche. Il le haïssait pour le mal qu'il faisait aux hommes, et, avant tout, pour la gloire qu'il enlevait à Dieu. En face de ces idolâtries sans fin, dont il lui fallait être l'impuissant témoin, il éprouvait une de ces douleurs que, seuls, les saints connaissent, dont la source est leur amour de Dieu et dont l'occasion est le péché. Il avait donc, dès le début, supplié Dieu de ne pas permettre, de la part de créatures faites à son image, ces aberrations idolâtriques; ou bien, s'il jugeait à propos de laisser le démon confisquer une adoration qui n'est due qu'au Dieu véritable, que, du moins, l'esprit infernal en fût immédiatement puni par un accroissement dans ses peines [1].

Et Xavier pensait avoir été exaucé : il le sentait à voir s'exaspérer la rage de l'ennemi. Mais que se passa-t-il au juste? Ses allusions sont voilées et il faut y regarder d'un peu près.

Ce n'était pas la première fois qu'il entrait en lutte immédiate avec les puissances des ténèbres. Par ailleurs nous savons que souvent Dieu avait choisi pour consoler son serviteur l'heure des plus affreuses tempêtes, parce que c'était l'heure où, avec plus d'amour, il se jetait entre ses bras de Père. En ce jour de bourrasques et de dangers, Dieu semble lui avoir, une fois de plus, donné une de ces leçons expérimentales, dont les saints estiment si haut la valeur. Cette fois ce fut par l'intermédiaire des démons.

« Bien souvent, écrit-il, le démon m'a dit et répété que le jour des représailles viendrait. » On pouvait croire qu'il était venu et Xavier était persuadé que le double accident dont il

1. *Mon. Xav.*, p. 575.

vient de parler, était une vengeance de l'enfer. Mais ce n'était là que persécutions extérieures. Satan voulait aller plus loin, jusqu'à l'âme, s'il était possible.

« Ce jour-là et la nuit qui suivit, Notre-Seigneur me fit la grâce insigne de sentir et de connaître par expérience et à fond, les angoissantes et effroyables craintes que, Dieu le permettant, l'ennemi sait inspirer[1]. » Donc Xavier eut peur. Il eut sa part au calice de terreur que le Maître avait bu au jardin des Olives. « Grâce insigne », dit-il, comme toute chose qui nous fait voir de plus près le peu que nous valons sans le secours divin. Mais en même temps, Dieu lui montra comment résister à ces assauts, en somme plus violents que terribles. « Je n'écris pas quel remède il faut opposer à ces terreurs ; ce n'est pas que la leçon soit inutile, mais le temps me manque. Je dis seulement, en un mot, qu'alors on doit se montrer magnanime en face de l'ennemi, absolument dépouillé de toute confiance en soi, mais grandement confiant en Dieu ; puis, ayant mis toute sa force et toute son espérance en lui, soutenu par un si grand défenseur et protecteur, se garder de laisser voir la moindre peur, mais être sûr de la victoire[2]. »

Le missionnaire doit s'attendre à toujours vivre sous les menaces prochaines de la mort ; et, à certaines heures, l'action du démon renforçant celle de la nature, la pauvre chair sera prise de frayeur : « O mes frères, qu'en sera-t-il de nous à l'heure de la mort, si, durant la vie, nous ne nous préparons pas à savoir espérer, à nous confier en Dieu ? En cette heure-là, les tentations grandiront ; il y aura des peines et des périls de corps et d'esprit tels que nous n'en avions pas encore sentis[3]. »

François insisterait-il autant sur cette inévitable épreuve de la vie apostolique, si lui-même n'en avait eu l'expérience ? Aussi bien la leçon était bonne à donner. Si le missionnaire aujourd'hui a cent fois l'occasion d'offrir à Dieu le sacrifice de sa vie, que dire de ceux du XVIe siècle ? Périls des corsaires protestants au partir de l'Europe, corsaires malais, chinois, arabes dans les mers d'Asie. Pas de stations météorologiques pour annoncer

1. P. 576.
2. *Ibid.*
3. P. 576, 577.

à l'avance les typhons, pas de puissants paquebots pour traverser les cyclones à peu près indemnes. Puis les ports fermés, les menaces de prison et de mort pour les audacieux qui oseraient mettre le pied sur le sol interdit; pas de relations diplomatiques avec les nations lointaines, pas de flottes de guerre pour les mettre à la raison. Pas de bonnes cartes non plus; et par suite, de longues traversées faites au petit bonheur. On voit si Xavier avait tort de demander aux futurs apôtres une provision inépuisable de confiance en Dieu.

Cependant le voyage se poursuivait tristement. En peu de jours, la jonque se trouva dans les eaux de Chine, en face de Canton. Le patron et tout l'équipage étaient d'avis qu'il fallait s'arrêter et hiverner sur place. Les missionnaires durent parler haut et menacer. Ils écriraient au capitan de Malacca. Il y avait des Portugais non loin de là, à San-Choan; on leur ferait savoir que le *ladrão* manquait à sa parole. Il savait ce qui l'attendait. Le Chinois, qui avait son idée, parut céder, et repartit vers le nord. Le vent était bon : la jonque franchit vite les 500 kilomètres qui séparent Canton d'un autre port alors fort important, Tchang-tchéou, dans le Fou-Kien, le Chincheo des relations portugaises[1].

La comédie qui avait échoué devant Canton allait recommencer. Ici, plus de Portugais; donc, malgré les protestations des passagers, le Chinois se disposait à entrer dans le port, décidé à n'en plus bouger de la saison. Pour les étrangers, c'était la captivité et les supplices; Dieu vint encore à leur aide.

« Une jonque s'approcha de nous, dit Xavier, et nous avertit qu'il y avait en rade force pirates : nous étions perdus si nous passions outre. » Du large, à une lieue de là, on pouvait voir la foule des navires de Chincheo. Le capitaine prit peur et recula. Etait-ce bien des pirates qu'on avait devant soi? la place de leurs vaisseaux n'était guère dans les grands ports comme celui-là. N'était-ce pas plutôt la flotte même de l'Empereur qui croisait dans ces parages pour éloigner les étrangers[2]? Le *ladrão* n'était pas en règle avec le gouvernement de son pays. Le fait

1. *Mon. Xav.*, p. 578.
2. Gaspard DA CRUZ, *Tractado... da China*, Lisbonne, 1569, ch. 23 et 24.

de s'être fixé à Malacca faisait de lui une sorte de déserteur passible de peines sévères. Avec les mandarins locaux, il était des accommodements. Mais il avait tout à craindre des officiers de la flotte.

Que faire? Evidemment revenir à Canton. « Mais le vent était contraire. Nous l'avions en poupe et il nous poussait vers le Japon. Ainsi, contre la volonté du capitaine et de ses matelots, il fallut bien s'y rendre. Ni le démon, ni ses ministres ne purent nous empêcher et Dieu nous conduisit à la terre de nos désirs[1]. »

On était au milieu du mois d'août 1549, quand, les 1.400 kilomètres qui restaient étant franchis, les côtes du Japon et les volcans de l'île Kiu-Siu parurent à l'horizon. Bientôt, passant entre deux hautes cimes, la jonque entra dans une baie sinueuse, profonde, tranquille, encadrée d'une incomparable végétation, bordée de villages, peuplée de barques. Au fond, la petite ville de Cangoxima. Le 15 août, fête de l'Assomption, saint François Xavier prenait possession, au nom de Jésus-Christ, du sol japonais[2].

Ce n'est pas là qu'il eût voulu aborder. Son plan était d'aller droit à la capitale, droit à celui qu'il appelait le « roi du Japon ». La capitale était loin, dans une autre île, et le *ladrão* ne se souciait pas d'allonger de 600 à 700 kilomètres un voyage déjà trop long à son gré. C'était déjà beaucoup pour lui d'avoir déposé ses passagers sur la côte au premier endroit venu. Contretemps providentiel : Cangoxima était le pays de Paul de Sainte-Foi et, pour les premiers jours, Xavier allait trouver un asile assuré.

1. *Mon. Xav.*, p. 579.
2. *Ibid.*

CHAPITRE II

CANGOXIMA

(Août-novembre 1549)

I. — *Les premiers jours.*

Les habitants de Cangoxima avaient déjà vu des Portugais, mais pas encore de prêtres européens. Les missionnaires furent donc très regardés, quoique avec sympathie. Ils rendirent aussitôt visite aux autorités locales, à ceux que Xavier appelle le *capitan* et l'*alcayde*, chef militaire et chef civil. Ils furent courtoisement reçus, puis ils prirent logis chez leur néophyte[1].

Parti de chez lui trois ans auparavant, fugitif, criminel, en rupture de ban, Yajiro reparaissait purifié, transformé, l'âme en paix. Parents et amis l'accueillirent avec joie. On vint le féliciter et de son voyage et de son retour. Heureux homme d'avoir vu tant de pays ! Sa conversion n'excitait aucun scandale[2]. Dans leur bon sens naturel, ces braves gens trouvaient tout simple, qu'ayant rencontré une voie meilleure, Yajiro y fût entré. Eux-mêmes, ne passaient-ils pas facilement d'une secte bouddhique à une autre ?

Une démarche s'imposait : avant toutes choses, il fallait entrer en relations avec le seigneur de la province. Il habitait en son donjon, à cinq lieues de la ville. C'était un de ces féodaux que, trompés par les apparences, les Portugais traitaient de rois. François Xavier, mieux renseigné, les nomme simplement des

1. *Mon. Xav.*, p. 590. Au XVIIe siècle, les grandes villes avaient pour gouverneurs civils des *bugiô ;* celles où s'élevaient des *shiro* (forteresses féodales) avaient de plus un *iôdai*, gouverneur militaire. De la Mazelière, *Le Japon*, t. III, p. 225.

2. *Mon. Xav.*, *loc. cit.*

ducs. Leur titre japonais est *daimyô*, les « grands noms [1] ». En fait, ils étaient les vrais maîtres du Japon. Jadis, simples gouverneurs de districts, ils avaient profité des siècles d'anarchie pour se rendre indépendants. Tels nos petits seigneurs du XIe siècle dans leurs châteaux. L'île de Kiu-Siu était ainsi partagée entre trois familles princières, les Ohotomo du Bungo, les Rinzôgi du Hizen et les Shimatzu du Satzouma.

Au-dessus d'eux, les daimyô avaient l'empereur et son lieutenant, le *Daïri* et le *Shogun*, un roi fainéant et son maire du palais, tous deux sans ombre d'autorité. Au-dessous, les *samuraï*, caste noble et militaire attachée au seigneur par un code d'honneur et de fidélité qui rappelle à s'y méprendre celui de notre ancienne chevalerie. En dessous encore, mais à une grande distance, le menu peuple, la roture travailleuse, tenue dans le devoir par l'excessive sévérité des peines, au reste portant lestement le joug. Sur cette population, les daimyô exerçaient, en fait sinon en droit, toutes les prérogatives royales, levant les impôts, légiférant, rendant la justice, entretenant une armée, souvent en guerre avec les voisins, toujours occupés à arrondir leur territoire, créant ainsi de petits empires éphémères presque aussitôt dissous que constitués.

Véritable anarchie féodale qui émiettait le Japon et le maintenait dans l'impuissance. Par ailleurs situation favorable aux influences étrangères et à l'apostolat. Chaque seigneur du littoral voudra retenir ou attirer les Portugais dans ses ports, et confisquer le négoce à son profit. Il protégera le missionnaire dans la mesure où il aura besoin du marchand. Tant que durera cet état de choses, le christianisme se développera sans trop d'obstacles. Il n'y aura que des persécutions partielles. Chassés d'une province, il sera toujours possible aux prêtres de passer chez le daimyô voisin et d'y attendre le retour de la paix. Certains seigneurs se sentiront même assez indépendants pour se faire chrétiens. Mais, un demi-siècle après l'arrivée de saint François Xavier, une ère nouvelle s'ouvrira pour le Japon,

1. Ce titre avait un sens élastique : il était porté par tous les seigneurs, grands et petits, plus ou moins indépendants. On en comptait 262, dont 18 de premier rang (MAZELIÈRE, t. II, p. 241 ; — HAAS, p. 112.

ère d'unité politique et de centralisation; celle des persécutions générales ne sera pas loin.

Le daimyô duquel dépendait Cangoxima appartenait à la remuante famille des Shimatzu qui devait tant faire parler d'elle dans la suite[1]; il s'appelait Shimatzu-Takahisa. Il connaissait les Portugais et avait même appris d'eux à fabriquer de la poudre et des arquebuses.

Xavier tenait à le voir. Paul de Sainte-Foi prépara les voies. Lui-même avait à se mettre en règle avec la justice de son pays. Le prince le reçut, l'interrogea sur ses voyages, sur les Portugais, leurs mœurs, leur puissance, leurs richesses. Paul répondit à tout, parla longuement des merveilles de Goa, mais plus encore du Père François. Il voulait faire désirer la visite de son maître. Il exposa ce qu'était sa nouvelle religion, exhiba un tableau de l'enfant Jésus sur les genoux de Marie et donna quelques explications. Le prince vénéra la sainte image : après l'avoir considérée à loisir, il se prosterna — les prosternements sont une des formes les plus communes de la politesse indigène — et il ordonna aux assistants d'en faire autant. Puis il fit montrer le tableau à sa mère qui prit un plaisir extrême à le considérer[2].

Quelques jours après, un samuraï aux ordres de cette princesse, venait à Cangoxima demander qu'on voulût bien faire pour elle une copie du merveilleux tableau. Il fut impossible de la satisfaire. Elle pria qu'on lui donnât du moins par écrit une explication de la doctrine des étrangers. Simple curiosité de femme? ou bien la grâce commençait-elle déjà à solliciter ces âmes païennes?

Naturellement ce fut dans l'entourage de Paul de Sainte-Foi que se firent les premières conversions. Le néophyte était dans toute sa ferveur. « Paul, mon bon compagnon, écrira bientôt François, aussitôt arrivé, s'est mis au travail et prêche nuit

1. Ce fut elle qui, en 1868, résista le plus longtemps à la révolution qui modifia si profondément la constitution japonaise.

2. *Mon. Xav.*, n. 590, 596. Les anciens biographes, faute d'être au courant des usages japonais, ont forcé le sens de ce passage, laissant croire à un acte de véritable adoration. Sur quoi des auteurs protestants, forçant encore plus la note, accusent Xavier d'avoir fait rendre à la Vierge un culte qui n'est dû qu'à Dieu.

et jour[1]. » Il ne devait pas avoir de peine à grouper un auditoire. Les Japonais ont la passion des longues causeries. Le moindre événement leur sert de prétexte à d'interminables entretiens autour d'une théière ou d'un braséro[2]. Parents et amis se pressèrent donc pour l'entendre. Auditoire populaire, car Paul était roturier et sans lettres : mais il y trouva des âmes assez généreuses pour rompre sans retard avec les superstitions.

« Dieu, dans sa grande miséricorde, écrit-il aux Pères de Rome, a accompli mon désir : il m'a ramené au Japon pour que je fisse chrétiens ma mère, ma femme, ma fille, de nombreux parents, hommes et femmes et beaucoup de connaissances. Maintenant qu'ils sont baptisés, mon désir est qu'ils persévèrent jusqu'à la fin. Pour l'amour de Notre-Seigneur, je vous demande, mes Pères et Frères, que, dans vos prières et sacrifices, vous songiez spécialement à me recommander à Dieu, moi et tous mes parents néophytes; car il ne suffit pas pour nous sauver de commencer à servir Dieu, il faut persévérer jusqu'au bout. Avec l'aide de Dieu, j'espère qu'une grande partie des Japonais se convertira à notre foi, car ils aiment à m'écouter quand je leur parle des choses de Jésus-Christ. Il n'y a pas jusqu'aux religieux du Japon qui, maintenant, loin de s'en offenser, aiment à ce que je les entretienne de la loi des chrétiens. Nous sommes tous bien de corps. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi de l'âme. Nous nous trouvons fort éloignés les uns des autres. Plaise à Dieu que ce soit pour régner avec Jésus-Christ. De Cangoxima, 5 novembre 1549. Votre très aimant et très petit frère, Paul de Sainte-Foi[3]. »

Le premier baptisé passe pour s'être appelé Kimura[4]. Un jeune homme nommé Bernard se donna à Xavier et ne le quitta plus de deux ans[5]. Puis ce fut le tour du Japonais chez qui le père avait pris gîte quand il eut quitté la maison de Paul[6].

Après un mois et demi d'attente, François fut enfin convoqué

1. *Mon. Xav.*, p. 653.
2. C'est ce qu'on appelle le *sôdan*. Bellessort, *La Société japonaise*, p. 393, 394.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 88.
4. Le Bx Léonard Kimura, brûlé à petit feu en 1619 à Nagasaki, était, dit-on, petit-fils du premier Japonais baptisé par Xavier. C'est du moins ce qu'on lit dans le procès de béatification des martyrs japonais (*Japonen. Beatificationis Informatio...*, Rome, 1866, p. 14).
5. Cros, II, p. 51.
6. P. 52.

à la résidence des Shimatzu. C'était en la fête de saint Michel : jour de bon augure pour qui venait au Japon attaquer l'empire du diable[1]. Le château n'existe plus : il a été rasé avec tous les autres donjons seigneuriaux, au cours des dernières luttes de l'empire contre la féodalité. Mais c'est lui probablement que décrivait le voyageur Georges Alvarez, dans la relation déjà citée. « J'ai visité la forteresse du roi, elle contenait dix-neuf maisons séparées et pas moins de quarante-sept portes ouvrant sur autant de passages et de ruelles. L'enceinte extérieure était de grès ; les murs, plus épais qu'élevés, en terre, et fortifiés par des palissades. La porte d'entrée était haut placée, d'accès difficile et si étroite que les cavaliers ne pouvaient passer qu'à la file. Je n'ai jamais vu château d'aspect plus impénétrable[2]. »

Xavier fut sans doute soumis au protocole compliqué des grandes réceptions. Le daimyô sur une sorte de théâtre, entouré de ses fonctionnaires, tous accroupis sur les nattes; lui, accroupi de même, en bas, dans une attitude respectueuse; et, tout autour, les officiers inférieurs prosternés, attendant les ordres du maître. L'audience fut courtoise. L'entretien roula sur la religion. Le Père montra au prince un livre de prières richement relié, Bible ou Missel, et Shimatzu recommanda de conserver avec soin cet ouvrage qui contenait la loi chrétienne. Il déclara que, si cette loi était vraie et bonne, elle l'emporterait : il faudrait bien que le démon en passât par là[3].

Xavier avait deux requêtes à présenter. D'abord il demandait pour soi la liberté de prêcher, et, pour les habitants, celle d'embrasser le christianisme. Une réponse favorable lui fut envoyée quelques jours après. Il fut moins heureux sur l'autre point. Quand il parla de passer à Miyaco pour y voir le « roi », le daimyô se déroba[4]. Il ne jugea pas à propos de dire à l'étranger que le chef de l'Empire ne comptait pas, que c'était perdre son temps que d'en solliciter une audience. Il allégua simplement le vent contraire et l'impossibilité de partir. Dans cinq mois, au changement de la mousson, il fourni-

1. *Mon. Xav.*, p. 625.
2. Camara Manoel, *op. cit.*, p. 120.
3. *Mon. Xav.*, p. 599.
4. *Ibid.*, p. 600.

rait le navire nécessaire. Quant à aller par terre, la guerre était partout et les chemins n'étaient pas sûrs[1]. Le daimyô ne disait pas le fond de sa pensée. Ce qu'il voulait, c'était ramener dans ses ports les « barbares du sud ». Après avoir un instant fréquenté Cangoxima, ils préféraient maintenant d'autres marchés plus riches ou plus accessibles. La présence chez lui de ce « bonze » étranger si vénéré, ne contribuerait-elle pas à les attirer, eux et leurs cargaisons ? Là était le secret de ses faveurs et de ses réticences[2].

Xavier dut se résigner à attendre. Mais l'audience n'avait pas été sans fruit : le prince laissait toute liberté de conscience. On en profita dans les milieux même aristocratiques. A six ou sept lieues de Cangoxima, était la forteresse d'Ichiku. Le seigneur, parent et vassal de Shimatzu s'appelait Nürô-Ise-no-Kami[3]. Un de ses régisseurs se convertit et fut nommé Michel. Michel se fit apôtre et bientôt toute la maison, le seigneur excepté, fut chrétienne[4]. Il y eut alors à Cangoxima et aux environs une centaine de néophytes[5] gagnés un par un dans les conversations particulières. « C'était, dit naïvement le Père de Sousa, pêcher à la ligne : aux Indes, François pêchait au filet[6]. »

II. — *Prédications.*

Pour remplir les loisirs que le daimyô imposait aux missionnaires, le travail ne manquait pas. Avant tout, il fallait étudier la langue et traduire en japonais prières et catéchisme. Dès le temps de la traversée, Jean Fernandez — on ne nous parle que de lui — s'était mis à l'œuvre[7]. Xavier, une fois de plus, se plongea dans ce rude labeur qui déjà, à la Pêcherie et à Malacca, l'avait mis aux prises avec des idiomes inconnus. Pour l'aider, il n'avait que Paul de Sainte-Foi, un médiocre professeur,

1. P. Frois, Cros, II, p. 50.
2. Valignano, p. 120.
3. Dans la lettre de Frois, *Niyro Yxenocamidono. Dono*, ou *tono*, est un titre honorifique.
4. Cros, p. 51.
5. *Mon. Xav.*, p. 680.
6. Sousa, I, p. 511.
7. P. Frois, dans Cros, II, p. 50.

parlant un mauvais japonais et écrivant si mal que les lettrés ne pouvaient le lire sans se moquer[1].

La langue elle-même n'est pas des plus difficiles : il en est en Orient de bien plus ardues. Mais le vocabulaire, très riche, est aussi d'une délicatesse extrême. « Les Japonais, notait Valignano, ont certaines règles d'élégance et de bon ton, qui varient avec les personnes. Et alors, il faut changer de noms ou de verbes, d'après le rang de l'interlocuteur, prendre des termes nobles ou vulgaires, d'honneur ou de mépris. On écrit autrement qu'on ne parle et les hommes ne parlent pas comme les femmes[2]. » De là, pour les missionnaires, surtout pour les premiers, un obstacle décourageant. A chaque instant, les équivoques rendaient leur prédication ridicule ou incompréhensible. Après trois mois de labeurs, François n'avait pas fait de grands progrès, et il écrivait : « Plaise à Dieu nous délier la langue pour parler de lui. Alors, avec sa grâce et faveur, nous ferions beaucoup de bien. Nous sommes au milieu des indigènes, comme des statues. Eux parlent, et beaucoup, de nous. Faute de les entendre, nous nous taisons, réduits que nous sommes à nous transformer en petits enfants qui apprennent à parler. Plaise à Dieu nous rendre petits enfants en pureté de cœur et simplicité[3]. » Jean Fernandez fut plus heureux : en peu de temps, il parvint à s'en tirer[4], et c'est probablement en pensant à lui que, plus tard, le saint déclarait qu'après tout le japonais n'était pas inabordable[5].

Mais comment François aurait-il pu progresser? L'apostolat immédiat s'imposait à lui : il ne pouvait se dérober aux importunités des indigènes. Il n'habitait plus chez Paul de Sainte-Foi : le daimyô avait mis à sa disposition une maisonnette[6]. Or on sait ce qu'est une demeure japonaise et s'il est possible d'y trouver la solitude. Légère construction en bois ou en terre, à un seul étage, écrasée sous son toit épais en paille de riz ; pour cloisons entre les appartements, des paravents mobiles en papier,

1. Valignano, p. 119.
2. *Ibid.*, p. 111.
3. *Mon. Xav.*, p. 591, 592.
4. Cros, t. II, p. 50, 51 (Frois).
5. *Mon. Xav.*, p. 676.
6. Cros, p. 51.

glissant dans les rainures du plancher. Aussi, bientôt, les Européens furent comme assiégés dans leur logis transparent. Il fallut passer les soirées, accroupis sur les nattes, dans l'attitude la plus gênante, subissant des visites sans fin, écoutant, sans y pouvoir prendre part, de longues et lentes conversations, dont ils faisaient les frais, répondant par l'intermédiaire de Paul, à mille questions disparates. Pour le travail, il leur restait les heures de nuit que ne prenaient pas le repos ou la prière[1].

L'hiver leur apporta un peu de loisir, François put composer, aidé de son néophyte, une instruction sur la création du monde, l'avènement du Fils de Dieu, les commandements, le jugement dernier, sujet ordinaire de ses entretiens. On en fit deux copies, l'une pour les Japonais, dans l'écriture du pays, l'autre en caractères latins pour les Pères. Xavier avoue que ce travail lui coûta beaucoup de peine[2]. Il était naturellement très imparfait, et l'on dut plus tard le remplacer par un autre plus correct[3]. Quand ce fut achevé, Xavier put s'en aller, son cahier à la main, prêcher par les chemins et le long des rues. On montrait plus tard la terrasse d'une pagode où, deux fois le jour, il venait s'asseoir pour lire son texte[4]. L'auditoire s'amassait, médiocrement respectueux, et le prédicateur aura ses raisons d'écrire : « Ils sont très polis entre eux, beaucoup moins avec les étrangers qu'ils méprisent[5]. » Le Japonais est caricaturiste : la physionomie européenne, nouvelle pour lui, prêtait à des plaisanteries faciles. Un annaliste de Kiôto, décrivait quelques années plus tard un missionnaire, le Père Organtini : « Haut de neuf pieds (japonais), la tête petite à proportion du corps, le visage rouge, les yeux ronds, le nez long. Vu de côté, il avait les épaules ployées. Sa bouche atteignait jusqu'aux oreilles et ses dents, très blanches, étaient pareilles à celles d'un cheval. Ses ongles semblaient des griffes d'ours... Quelqu'un dessina cette figure étrange et la fit passer dans les provinces du centre... Il avait l'apparence très humble et la voix comme le roucoulement d'une colombe... On aurait dit une chauve-souris les ailes ouvertes.

1. *Ibid.*
2. *Mon. Xav.*, p. 680; — Cros, p. 51.
3. Cros, p. 53.
4. Cros, p. 74 (Annaliste de Macao).
5. *Mon. Xav.*, p. 676.

C'était extrêmement laid à voir. Il avait sur lui des parfums exquis dont l'odeur se répandait dans toute la salle [1]. » Ces lignes nous donnent une idée des caquetages qui devaient accompagner le saint dans ses prédications. Ses compagnons et lui, dit Valignano, « avaient grand'peine à s'exprimer, à répondre aux questions. Aussi l'on se moquait d'eux. L'on s'étonnait de la forme de leurs vêtements, de leurs gestes ». Sans doute les Japonais trouvaient que les « barbares du sud » s'agitaient beaucoup en parlant. Mais « d'autres finissaient par les prendre en pitié. Des hommes qui venaient de si loin enseigner une loi nouvelle ne devaient pas être des ignorants. Il y avait quelque chose dans ce qu'ils disaient. Et le public se partageait ». Rien n'arrêtait le zèle de Xavier, les obstacles « l'enflammaient au contraire. Bien plus que les traductions de Paul de Sainte-Foi, plus que le livre qu'il lisait, la sainteté de sa vie, et l'Esprit que Notre-Seigneur lui communiquait, faisaient comprendre que son enseignement était bon [2] ».

III. — *François Xavier et les Japonais. Le Bouddhisme.*

En même temps, François étudiait le peuple qui l'entourait. De l'extérieur pittoresque, de l'exotisme dont nous sommes friands aujourd'hui, il ne paraît pas avoir été curieux. Ce qui l'intéresse, on le comprend, ce sont les traits moraux de la physionomie japonaise. Il en démêle le fort et le faible avec une clairvoyance qui n'exclut point la sympathie, au contraire. On ne peut nier qu'il ait été plus sensible aux qualités qu'aux défauts.

A Cangoxima, il se trouvait dans la partie du Japon où les tendances vigoureuses de la race sont plus accentuées. Le Satzouma, pays aujourd'hui peu visité, s'intitule lui-même « la patrie des hommes d'intelligence et de courage ». Défenseurs irréductibles des droits féodaux, on les trouve dans toutes les bagarres qui ont marqué la fin de l'ancien régime. Moins artistes que leurs frères du centre, mais plus guerriers, plus austères ;

1. *Histoire du couvent catholique de Kiôto*, 1568-1585 (*Revue de l'histoire des Religions*, 1895, t. I, p. 270). Le missionnaire est appelé *Ouroucan*.
2. Valignano, p. 119, 120.

et les Japonais qui reviennent d'Europe vous disent : « Telle province, c'est Athènes, mais Satzouma, c'est Sparte [1]. » Aussi, ce qui frappa saint François Xavier chez ses premiers hôtes, plus que la vivacité de l'esprit, ce fut la fierté. « A en juger par ceux avec qui nous avons jusqu'ici traité, dit-il, c'est le meilleur de tous les peuples qu'on ait découverts, et je crois bien que, chez les infidèles, on ne trouvera pas mieux. Ils sont d'un commerce agréable, généralement bons et sans malice, hommes d'honneur, et c'est merveille comme ils mettent l'honneur au-dessus de tout. Pauvres, pour la plupart, mais la pauvreté, qu'on soit noble ou non, n'est pas infamante. Ils ont sur ce point une manière de voir qui est trop rare chez les chrétiens ; c'est que les nobles, dans les honneurs qu'ils se rendent entre eux, ne distinguent pas entre pauvres et riches. Pour rien au monde un noble pauvre n'épouserait une fille du peuple, quelque riche qu'elle fût. Pareille alliance les ferait, croient-ils, déchoir de leur caste. Donc, pour eux, honneur passe richesse[2]. »

« Ils sont persuadés que, comme soldats et cavaliers, ils n'ont pas leurs pareils. Ils estiment peu les autres nations. Ils ont le goût des armes : leur grande richesse, c'est d'avoir de belles armures, bien garnies d'or et d'argent. A la maison, dehors, partout, ils portent épées ou poignards. Quand ils dorment, ils les ont à leur chevet [3]. Un enfant de quatorze ans a déjà son épée et son poignard. Ce sont gens à ne pas supporter une injure ou une parole de mépris [4]. »

L'ancien gentilhomme navarrais ne peut manquer de noter le respect du peuple pour les nobles et l'attachement des nobles à leur chef et seigneur le daimyô. « Et c'est, remarque-t-il, à ce qu'il me semble, affaire d'honneur, beaucoup plus que de crainte [5]. » Il avait raison. L'on sait jusqu'où le Japonais, aujourd'hui encore, pousse l'esprit chevaleresque. Il y avait là de quoi séduire le missionnaire, dont la famille, à cette heure-là même, dans son château démantelé de Xavier, payait, en pauvreté et en déboires, le dévouement à ses rois vaincus.

1. Bellessort, *La Société japonaise*, p. 154.
2. *Mon. Xav.*, p. 579.
3. P. 676.
4. P. 579, 580.
5. P 580.

Cette hauteur naturelle de vues rendait le Japonais sévère pour certaines fautes : « Ici, poursuit Xavier, il y a peu de voleurs... Dans toutes les terres que j'ai visitées en ma vie, chrétiennes ou non, je n'ai pas vu de peuple aussi délicat en matière de vol... Ils ne jouent pas, tiennent le jeu pour déshonorant, car le joueur désire le bien d'autrui, et cela mène au vol[1]. » Quand Xavier ajoute que le larcin est puni de mort, c'est à peine s'il exagère. Naguère encore tout vol supérieur à cinquante francs menait à la croix ou au feu. Avait-on entendu parler d'un larron en liberté, aussitôt les chefs de village se mettaient en chasse, et c'était à qui le découvrirait le premier et le tuerait[2].

Tel est le tableau, nécessairement sommaire, que François Xavier, après quatre ou cinq mois de séjour à Cangoxima, envoyait à ses frères d'Europe. Il n'y changera rien, quand il aura vécu plus longtemps de la vie des insulaires, surtout quand il aura vu ce que le christianisme était capable de tirer d'une race fière et intelligente, et il écrira ces lignes célèbres qui sont comme la charte de noblesse des Japonais catholiques : « Du Japon, j'aurais tant à vous dire que je n'en finirais pas... Allons, je termine, sans pouvoir terminer, car c'est à mes Pères et Frères si aimés que j'écris, et je leur parle *des chrétiens du Japon*, *mes délices*[3]. »

Mais il y avait des ombres au tableau, et très noires. Xavier ne les ignora pas. Il ne nous a rien caché des mœurs dépravées qui s'étalaient au grand jour, mais il a soin d'en reporter avant tout la honte sur le clergé bouddhiste.

Ces bonzes dont les voyageurs lui avaient beaucoup parlé, et dont les dehors rappelaient étrangement ceux des moines chrétiens, il les rencontrait maintenant par centaines. Il les voyait, menton glabre et tête rasée, pauvrement vêtus, quêtant de porte en porte ; ou bien, assis sur leurs talons, au seuil des temples, les yeux baissés, égrenant leur chapelet des cent huit passions. S'il entrait dans les pagodes dont les portiques s'ouvraient sur la rue, il les entendait qui, accroupis sur leurs

1. *Mon. Xav.*, p. 580.
2. Valignano, p. 95, et la relation de Georges Alvarez.
3. *Mon. Xav.*, p. 696, 697.

nattes, autour de la salle, psalmodiaient à deux chœurs leurs mélopées traînantes. Là, il le devinait, était le grand ennemi : car les bonzes étaient les maîtres des âmes.

Il n'est peut-être pas inutile de dire ici brièvement ce qu'ils en avaient fait, de ces âmes, et sur quel patron ils les avaient modelées. Il faut bien savoir en face de quel idéal François venait dresser l'idéal évangélique.

Le bouddhisme est assez connu. Personne n'ignore quelle conception de la vie, décevante et fataliste, les disciples de Sakia-Mouni avaient propagée par tout l'orient. A l'origine, c'était tout le contraire d'une religion, simple morale philosophique issue des spéculations indiennes. Elle apprenait à l'homme le chemin du bonheur, mais sans culte, sans divinité, sans espoir d'une autre vie, sans prière et sans dogme : rien que l'effort individuel de la volonté et de la pensée.

Y a-t-il un être suprême ? Question oiseuse. Y a-t-il une origine des choses ? Problème sans intérêt. Ce qui pousse les gens à l'existence, c'est leur volonté de vivre, c'est le désir, source de toutes les douleurs. Des forces, inférieures ou supérieures, les *skandhas*, flottaient indécises. Le désir d'être les a réunies. De cet agrégat est sorti ce que les occidentaux appellent une âme. La mort le dissout un instant : mais le désir subsiste, et coagule de nouveau ces forces sous une forme nouvelle. Hier homme, aujourd'hui animal, demain plante ou fantôme. L'on monte ainsi ou l'on descend l'échelle des êtres selon que, de ses existences antérieures, on apporte des fautes à expier ou des mérites acquis. Cela dure jusqu'à l'épuisement complet des fatales ressources de vie qui sont en nous.

Ainsi, pas de Dieu au point de départ, pas de ciel et d'enfer au point d'arrivée. Partis du vide, les êtres tendent au vide, et le vide définitif vers lequel s'achemine l'ombre humaine c'est le Nirwana, dont il est difficile de dire si c'est le néant ou la béatitude.

Cette métaphysique avait ses corollaires moraux. Que faire donc, et que sera la vie ? Aux grossiers occidentaux de chercher la vie intense. L'idéal bouddhique sera la vie diminuée. Il faut, par une série d'exercices habilement gradués, en se soumettant à un régime savant d'anémie morale et intellec-

tuelle, épuiser artificiellement le désir d'être, cause de tous les maux. On peut espérer par là d'arriver dès ici-bas à la science libératrice, la perfection qu'on appelle la *bodhi*, et entrer enfin dans la reposante inconscience du nirwana. Cette cure morale ne peut se réaliser que dans une existence complètement exempte des soucis terrestres, et, de là, le monachisme bouddhique.

Mener une vie d'isolement mais dans une communauté, de privations mais sans excès de pénitence, de célibat mais sans scrupules de chasteté, d'aumônes et de pauvreté mais aussi de paresse et de loisirs, de pitié pour les autres êtres mais de pitié stérile, de contemplation intérieure mais d'inertie intellectuelle : voilà l'idéal nouveau, l'ascétisme oriental qui, dans son fond, est le contrepied de l'ascétisme chrétien. Il est des doctrines plus grossières, en est-il de plus foncièrement immorale ?

Sans doute l'immortelle nature humaine ne subit pas pareille déformation sans protester, sans prendre ses revanches. Aussi le bouddhisme pur n'existait plus au Japon depuis des siècles quand saint François Xavier rencontra pour la première fois, à Cangoxima, ces étranges moines. Mais, quelque dilué que fût le poison de Sakia-Mouni, il n'en avait pas moins agi sur les âmes. Ces qualités mêmes qui attiraient la sympathie du saint étaient mêlées de grands défauts qui ne lui échappaient point, mais dont il ignorait l'origine. Tout ce qu'il y a au Japon, dans le monde moral, intellectuel, artistique, de contourné, de contre nature est le fait du bouddhisme.

Xavier aimait chez les insulaires le sentiment de l'honneur et la fierté. Mais cette fierté tournait facilement en un orgueil misérable que le baptême ne parviendra pas toujours à détruire. Le sentiment de l'honneur, en se déformant, donnera naissance à la coutume monstrueuse du *hara-kiri*. Pour une contrariété, pour prouver son innocence, protester contre un ordre, attirer l'attention, pour un rien, le Japonais s'ouvre le ventre. Raffinement bouddhique d'une belle chose[1].

Bouddhique encore, et inquiétant parce qu'il est anormal, ce

1. Xavier, dans ses lettres, ne signale pas cette coutume. Il n'eut sans doute pas l'occasion de l'observer

mépris de la mort, si aisé, coûtant si peu qu'on n'admire plus; on se révolte comme devant une monstruosité. Puis, à tant mépriser la mort pour soi, l'on en vient vite à la mépriser chez les autres ; et voilà, chez ce peuple si respectueux des animaux, pendant des siècles, une histoire faite de massacres et de guerres, sans fin, sans but, sans idée, sans profit.

Bouddhique, ce gaspillage d'héroïsme personnel. Au lieu du dévouement pour des causes précises, du dévouement raisonnable et raisonné, ménager de ses ressources, le Japon, durant des siècles, a pratiqué un idéal de sacrifice prodigue et aveugle. Cet esthète, avec son propre sang et le sang des autres, n'a guère fait que de l'art pour l'art.

Lorsque, de Cangoxima, notre saint sera monté un peu plus au nord, il pénétrera dans un Japon légèrement différent, le Japon classique des provinces centrales. Moins de jactance peut-être que chez les Satzouma, mais plus de finesse. Alors, ce qui retiendra son attention, ce sera l'intelligence questionneuse. Mais là encore, il y a lieu de dénoncer le crime du bouddhisme.

Il avait trouvé le Japonais fin, spirituel, léger, curieux. Il le laissa tel quel, et, durant quinze cents ans, ne lui apprit qu'à subtiliser ses rêves. Sa curiosité même, ardente jusqu'à l'importunité, Xaxier en savait quelque chose, gardait un caractère étrange. Durant des siècles, elle était restée endormie, semblant attendre que, du dehors, on vînt la réveiller. Ces insulaires, individuellement si avides de savoir, n'ont cependant jamais fait un pas, donné un coup de rame en dehors de l'archipel, pour s'enquérir du monde, moins actifs cent fois que ces lourdauds de Chinois. Le bouddhisme les tient engourdis. Un instant, la porte du Japon s'entre-bâille devant les étrangers : un souffle un peu vif entre par là, qui va réveiller les âmes. Mais brusquement, la douce religion, devenue féroce, referme la porte, et en voilà pour deux siècles et demi. Pourquoi ? C'est que, par cette ouverture, avec saint François Xavier et l'Évangile, pénétraient tout ce que le bouddhisme cherche à tuer, la conscience, la responsabilité, la pensée, l'esprit de Dieu, la liberté.

Sur ce chapitre de l'intelligence, il faut le dire, les écrivains modernes se montrent parfois plus difficiles que le missionnaire du XVI[e] siècle. Ils admirent avec quelle maîtrise les petits Japs

se sont approprié les sciences positives d'Occident. Mais ils les attendent encore sur le terrain des idées : ils constatent que l'esprit d'invention est médiocre, et la logique incohérente. Ils ont cru observer que la croissance intellectuelle des individus s'arrête court assez tôt, et ils se demandent s'il en sera ainsi de la race. Pour lui, Xavier comparait l'activité du Japonais à l'indolence mentale des Malais et des Indiens. Ailleurs, c'est lui qui le constate, les indigènes ne sont perspicaces que pour le mal : ici, de plain-pied, quasi sans transition, les néophytes entrent dans le surnaturel. Ils comprennent tout et vite. En fallait-il plus pour que le saint aimât d'un grand amour ces orientaux d'un genre si nouveau?

Pourquoi faut-il que l'expérience commencée par lui, continuée soixante ans par ses disciples, ait été brusquement arrêtée par la persécution bouddhique ? Nous aurions, dans la pleine lumière de l'histoire, l'admirable spectacle d'un peuple changeant de mentalité au contact de l'Évangile. On eût vu se produire en grand ce que Xavier constatait chaque jour chez ses fidèles. Sous le souffle de la foi chrétienne, les brumes factices du bouddhisme se dissipaient, et le vrai fond humain réapparaissait, toujours vivant. Les Japonais, dit-on, ne raisonnent pas comme nous. « Les grandes obscurités les intriguent et ne les tourmentent pas. Les énigmes du monde piquent leur curiosité ni plus ni moins qu'un rébus. Ils apportent dans leurs argumentations le même goût de l'imprévu que dans leurs divertissements. Leur dialectique est une boîte à surprises. C'est par l'inattendu qu'ils sont persuadés. Ils subissent délicieusement l'inexplicable. Notre logique leur paraîtrait brutale, susceptible de fausser la délicate complexité de l'univers[1]. » Or cette mentalité bouddhique se déconcertait devant l'enseignement chrétien. Nous en avons la preuve en vingt endroits de la correspondance de Xavier. Sous l'action de la grâce, l'*anima naturaliter christiana* avait des soubresauts douloureux.

Le problème du monde et de la destinée était pour elle, à certains moments, autre chose qu'un rébus. L'éternelle logique, qui pouvait sommeiller, engourdie par la dialectique fuyante

1. Bellessort, p. 192.

des écoles bouddhiques, vivait toujours. Et notre saint trouvait ses auditeurs plus accessibles qu'on ne le suppose au charme austère du raisonnement rigoureux et des arguments en forme. Ils riaient de voir leurs docteurs pressés par le docteur étranger, s'enferrer dans un dilemme ou s'empêtrer dans leurs explications.

Ils jouissaient plus encore peut-être de voir dénoncée leur hypocrisie et l'infamie de leurs mœurs. A voir les vénérables personnages, recueillis, graves, dans leur habit austère et cousu de pièces rapportées, nourris d'herbes et de riz, qui eût soupçonné l'immoralité répugnante dont ils étaient les docteurs ? Les voyageurs n'en parlent qu'à mots couverts. Ils préfèrent s'étendre sur certaines délicatesses dont ils font honneur au bouddhisme. « De tels sentiments, disent-ils, émergent des profondeurs bouddhistes. Ils ont l'inexprimable beauté de ces fleurs de lotus qui s'épanouissent au crépuscule sur l'eau d'un étang solitaire. Oh ! je sais qu'il y a de la vase dans l'étang ! Je n'ignore pas que le bouddhisme japonais est mêlé d'impuretés ignobles ; que ses prêtres sont trop souvent incultes et scandaleux ; et je ne pense pas que ses philosophes aient beaucoup ajouté à la gloire de la doctrine... Leurs douze sectes rivalisent d'arguties et de basse scolastique. Le bouddhisme ne nous intéresse que vu ou entrevu avec les yeux des humbles et des braves gens[1]. »

Cette vase, qui est au fond de l'étang, nous comprenons qu'on évite de la remuer. Mais, à qui sait lire entre les lignes, il n'est pas besoin de grande imagination pour entrevoir la vérité, et la vérité est laide. Saint François Xavier savait à quoi s'en tenir. Depuis longtemps on lui avait dit que ces graves ascètes, éducateurs de la jeunesse noble, étaient ostensiblement adonnés à des pratiques honteuses. Qu'on nous pardonne de parler de ces tristes choses ; le saint n'a pas craint de renseigner sur la matière ses correspondants d'Europe. Après tout, si nous voulons rendre justice à ceux qui ont cultivé, au Japon, tant de fleurs de pénitence et de chasteté, il est bon d'entrevoir dans quel sol de pourriture la grâce a opéré ces merveilles.

Passons sur les bonzes et bonzesses de bas étage. Bien des

1. Bellessort, p. 324.

histoires courent sur leur compte ; rien n'y manque, pas même l'infanticide, et Xavier nous déclare : « Par ce que j'ai vu de mes yeux, le public ne se trompe pas à leur sujet[1]. » Mais il y a l'aristocratie de la secte, les bonzes noirs, avec leur semblant de décorum et leur dérisoire vœu de continence. Ils ne valent pas mieux que les autres. Chez eux, le célibat idolâtrique portait tous ses fruits de honte contre nature ; et, dans un peuple chrétien, ils seraient de ceux que la cour d'assises juge à huis-clos. « En somme, déclarait Xavier, les séculiers se conduisent mieux, je les vois plus soumis à la raison que leurs prêtres[2]. » Plus brutalement, le proverbe populaire disait de la secte des *Fokekio:* « Quand un bonze de cette secte deviendra bouddha, la bouse de vache se changera en sauce de fèves[3]. » Avant le bouddhisme, assure-t-on, certains excès étaient inconnus au Japon, et c'est elle, la religion qu'on nous dit si bienfaisante, qui a mis cette tare dans la race[4]. On en parle, on en rit, on s'en vante. « Les bonzes, dit saint François Xavier, ne songent même pas à le nier. Le fait est si notoire, si connu de tous, hommes et femmes, grands et petits, si bien passé en coutume, qu'il n'excite ni étonnement, ni horreur[5]. » Du reste, pour eux, prêtres et docteurs de la nation, c'est là comme un privilège et la compensation de leur vie austère. Ce bouddhisme de pourriture n'est pas sans doute celui des érudits et des artistes, mais c'est le bouddhisme vivant, l'éducateur du vieux Japon.

Le Japon shintoïste avait, dit-on, une « moralité d'oiseau », une sorte d'inintelligence presque naïve de la pureté ; en quoi il ne se distinguait pas du commun des idolâtres. Mais, sous l'influence des bonzes, il apprit à se jouer à lui-même, sans en être dupe, la comédie de la retenue ou de la pudeur. Hypocrisie ? Non, puisque personne ne s'y trompe. Les bonzes rient sous cape quand ils parlent de leur austérité ; le peuple s'en amuse, et, à la parodie de la vertu, répond par le parodie du respect.

Et maintenant, à ces insulaires, qu'est-ce que Xavier appor-

1. *Mon. Xav.*, p. 609.
2. *Mon. Xav.*, p. 608.
3. Haas, I, p. 136. Le *miso*, sauce de fèves, plat très recherché.
4. Valignano, p. 101.
5. *Mon. Xav.*, p. 580.

tait? La foi sans doute, et, avec la foi, un levain de vie qui fera fermenter les âmes. Toutes ces forces intellectuelles et morales auxquelles le bouddhisme avait imprimé des mouvements morbides, incomplets ou exagérés, prendront ampleur et force, vie et santé. Dans cette atmosphère nouvelle et vraiment divine, l'âme japonaise quittera ses attitudes contournées, où elle ressemblait aux cèdres nains de ses jardins symboliques, pour s'étendre au large, en liberté, comme les grands érables de ses collines.

A son instinct de sacrifice, la foi donnera un but précis et sublime. Son insouciance devant la mort, transfigurée par l'amour de Jésus-Christ, deviendra l'enthousiasme des martyrs. Le sentiment, plus artistique que moral, de l'inconsistance des choses se transformera en mépris ascétique pour le monde.

Puis, voici de véritables créations. Hier, le Japonais ne soupçonnait pas l'amour de la vérité, la lutte pour les idées, la passion de l'absolu; le Japonais chrétien mourra pour son *Credo*. Hier, pas même la notion de la chasteté. On trouvait de tout dans l'idéal du *bushi*, le chevalier japonais, mais pas cela : on y trouvait même exactement le contraire [1]. Et voici que la pureté germe partout. Hier encore, tout le système philosophique japonais aboutissait à la négation du moi, à l'absorption de la personnalité et, par suite, à l'oubli des responsabilités individuelles. Avec cette conception orientale où le moi n'est plus qu'un agrégat d'inconcevables complexités, accumulées par des vies antérieures, plus de morale possible et aussi plus de dignité personnelle, plus d'hommes. Le christianisme va renverser toutes ces conceptions avilissantes et rendre à l'âme, au *moi*, sa dignité perdue, ses droits, sa fierté. Pour la première fois, depuis des siècles, on saura au Japon ce que c'est qu'une conscience. Le sentiment profond des droits du for intérieur se réveillera de son long sommeil. C'est lui qui remplira d'aise les catéchumènes de Xavier, et d'autres encore, quand il écrasera de ses ironies l'hypocrisie des bonzes, et nous comprenons le cri de l'apôtre : « Ces Japonais chrétiens, ils sont mes délices. »

1. Cap. BRINKLEY, *Japan, its history, arts and literature*, 1901, t. II, p. 217.

CHAPITRE III

CANGOXIMA (*suite*)
(Novembre 1549-septembre 1550)

I. — *Le courrier de novembre 1549.*

Ses premières impressions personnelles sur les Japonais, saint François Xavier les écrivait dans les premiers jours de novembre, deux mois et demi après son arrivée. Vers ce temps-là en effet, une occasion se présenta de faire passer sa correspondance à Malacca[1]. Avant tout il avertissait le capitan que l'entreprise si bien secondée par lui avait réussi. Il comptait toujours aller à Miyako, une ville dont on lui disait des merveilles, et y fonder une église de Notre-Dame. Bientôt, dans les tempêtes, on invoquerait la madone de Miyako, et cela grâce à don Pierre da Silva[2].

Les autres lettres étaient pour Goa. L'on sent à les lire que le collège et son recteur restaient la grande préoccupation du saint. Ce qu'il avait dit et écrit avant de quitter les Indes, ce qu'il avait, de Malacca, redit avec insistance, il le répète. Gomez et Paul de Camerino doivent s'adonner à l'humble ministère des catéchismes, et, comme lui, parler pour se faire comprendre, donc dans le patois des esclaves. A Gomez surtout de prendre pour lui cet avis : prédicateur à la mode, il doit enseigner la doctrine à la cathédrale[3]. Evidemment François

1. Les *Mon. Xav.* donnent pour cette date 7 pièces, du n. 89 au n. 95. Les nn. 89 et 91 sont apocryphes. Il reste donc 5 lettres, datées du 5 novembre : aux Pères de Goa (p. 572) ; à Barzée, Gago et Carvalho (p. 642) ; à Paul de Camerino et Gomez (p. 643) ; à Gomez (p. 646) ; au capitan de Malacca (p. 652). — On a perdu le petit mémoire sur l'entrepôt à fonder au port de Sakai (p. 648) ; de même une lettre du Père Cosme de Torrès (p. 647). On a encore la lettre de Paul de Sainte-Foi aux Pères de Goa (*Sel. Ind. Ep.*, p. 88).

2. P. 652.

3. P. 645.

juge que le recteur est trop porté aux œuvres ambitieuses, trop attaché à la ville de ses succès. Délicatement il essaie de dégager ce cœur, de lui inspirer des vues plus hautes. Le Japon doit être l'objet suprême de ses désirs. Il lui écrit[1] :

« Je n'ai qu'une chose à vous dire : vous ne quittez pas ma pensée, et peut-être vous désiré-je plus de bien spirituel que vous ne vous en souhaitez à vous-même. Je vous le recommande, à vous, plus qu'à tous nos frères de l'Inde, veillez sur vous; pas de négligences en un point si grave. Si vous oubliez celui-là, je n'ai plus rien à vous dire. Si vous l'avez toujours sous les yeux, j'espère bien pouvoir, sous peu, vous mander de venir ici à Miyako ou à Bandu, réaliser vos saintes ambitions. Le Père Cosme de Torrès, votre ami, vous écrit. Dans sa dévotion, il vous souhaite une foule de choses qui ne sont pas pour vous. Tout se fera en son temps. Je vous réserve des perspectives plus grandes que tout ce que vous pouvez désirer, vous et lui. Ne vous étonnez pas si, avant trois ans, je vous écris de venir résider ici, en quelque grande université. Peut-être y aurez-vous plus de consolation, et y ferez-vous plus de bien qu'aux Indes : oui, plus de consolation que vous ne croyez[2]. »

Un mot ensuite pour lui rappeler la concorde avec Paul de Camerino. « Tout ce que je vous écris, — il s'agit d'une foule de recommandations de détail, relatives au voyage des missionnaires vers le Japon — communiquez-le à Micer Paul et ne faites rien qu'avec son avis et son autorité[3]. » Enfin un dernier conseil sur les rapports avec l'évêque et le vicaire général : obéissance et humilité.

Jusque-là Xavier avait dicté sa lettre. Arrivé à cet endroit et sur le point de signer, lui-même prend la plume et il écrit, non plus en castillan, mais en portugais, la langue même de Gomez : « Pour l'amour de Notre-Seigneur, je vous en prie, faites-vous beaucoup aimer de tous ceux de la Compagnie, de ceux de la maison, et, par lettres, de ceux du dehors. Enseignez les prières en quelque église — je préférerais pour vous la *Sé* (la cathédrale).

1. *Mon. Xav.*, p. 645.
2. P. 647.
3. P. 650, 651.

Dimanches et fêtes, après le déjeuner, prêchez aux esclaves et chrétiens du pays les articles de foi, en une langue qu'ils comprennent et cela pour donner l'exemple aux autres.

« Je vous prie instamment de m'écrire sur les biens de votre âme : vous savez quelle joie ce serait pour moi, combien cela me soulagerait dans les sollicitudes où je vis. Par-dessus tout ce qui me ferait plaisir, ce serait de savoir que tous les frères de la Compagnie vous aiment beaucoup, ceux de la maison comme ceux du dehors. Il ne me suffit pas de savoir que vous les aimez, je veux savoir qu'ils vous aiment[1]. »

Et, à la fin d'une autre lettre, s'adressant à tous les Pères : « Je vous en supplie, aimez-vous d'un véritable amour ; ne laissez pas les amertumes naître dans votre âme. Dépensez une partie de vos ferveurs à vous aimer entre vous; une partie des désirs que vous avez de souffrir pour Jésus-Christ, à vaincre en vous les répugnances qui empêcheraient de croître cet amour. Vous le savez, Jésus-Christ a dit qu'on reconnaîtrait les siens à ce signe : ils s'aimeraient les uns les autres[2]. »

Naturellement ce qui remplit la correspondance de François, c'est le Japon. Il est tout à l'espérance. Ses plans se précisent, à mesure que, de côté et d'autre, lui arrivent les renseignements. Miyako lui apparaît toujours comme une ville d'écoles, un Paris avec son quartier latin.

« Elle comprend, nous dit-il, cinq grands collèges. On me parle aussi de deux cents maisons de religieux. D'autres couvents sont pour les gens vêtus comme nos *frayles* (moines mendiants) et qu'on nomme *gixu*. Il y a des monastères de religieuses qu'ils nomment *amacata*[3]. » Collèges et couvents ne sont que des bonzeries.

Elle aussi, la banlieue était peuplée de moines. Entre la ville et le lac Biva, à une quinzaine de kilomètres, se dressait, sous son manteau de forêts, le mont Hiyei-San, avec ses innombrables couvents, pagodes et chapelles, 3.000, si nous en croyons

1. *Mon. Xav.*, p. 651.
2. P. 626.
3. P. 624. M. H. Haas (p. 166) donne aux mots *gixu* et *amacata* la forme *legioxen* et *hamacuten*.

Charlevoix. La population de cette immense Thébaïde bouddhique était chargée de protéger par ses prières la capitale, contre les mauvais génies d'une montagne voisine, « vomisseuse de fiel ». Mais aussi c'était une sorte de Sorbonne dont, probablement, il faudrait avoir le laissez-passer, pour pouvoir prêcher en paix. C'est là que, au nom de l'empereur, on jugeait, condamnait, approuvait les sectes nouvelles[1].

Puis François énumère d'autres universités, comptant chacune, dit-il, plus de 3.500 étudiants, Coya, Negru, Fiasazon, Omi, Bandu[2]. De tous ces centres scolaires on lui disait tant de merveilles qu'il hésitait à les croire. Il avait raison de se défier. Le comprenait-on bien, quand il cherchait à se renseigner sur les grandes écoles ? Ce qu'on lui décrivait c'était les lieux saints du pays, les grands pèlerinages avec leurs bonzeries. Il y avait bien là des espèces de collèges où l'on apprenait les caractères chinois et japonais, un peu d'astronomie et de médecine, les théories propres à chaque secte. Mais rien qui ressemblât, même de loin, à la hiérarchie des facultés et à l'organisation des examens, tels qu'ils fonctionnent dans le vieux monde. Quoi qu'il en soit, Xavier comptait toujours, après avoir sondé le terrain dans la capitale, obtenu de l'autorité publique la liberté nécessaire à son apostolat, aller dans ces écoles, et attaquer l'idolâtrie à la tête.

Mais qu'était-il, lui tout seul, avec ses deux auxiliaires, pour mener pareille campagne ? Une fois encore, sa pensée se reporta vers l'Europe où tant de forces apostoliques se perdaient sans résultat. « Quand je me serai fait mon idée, dit-il, du fruit qu'on peut recueillir, ce ne sera pas trop que d'en écrire aux principales universités de la chrétienté. Je déchargerai ma conscience, mais pour charger la leur, à eux qui, avec tant de vertu

1. Cros, II, p. 105. Le mont *Hiyei-San* est le *Frenoxama*, le *Fiyenoyoma*, etc. des anciennes relations.

2. *Mon. Xav.*, p. 624, 699. On propose les identifications suivantes : 1° *Bandu*, ou *Bandő*, est le *Kantő*, partie nord de l'île de Nippon, avec ses bonzeries-écoles d'*Ashinaga*, secte Zen. — 2° *Coya*, mont *Koya-San*, province de Kiï, monastère de *Kongő-bushi*, secte Shingon. — 3° *Negru, Negoro*, dans le Kii, temple de *Fundo*, secte Singhon. — 4° *Fiezon*, ou *Fiasazon*, d'après H. Haas, pourrait répondre aux fameux temples shintoïstes d'Ise (*op. cit.*, p. 161). Ne serait-ce pas plutôt le mont *Hiyei-San*, avec ses bonzeries innombrables ? (Murdoch, p. 154.)— 6° *Omi* ou *Homi*, d'après Haas, serait encore un sanctuaire shintoïste (préfixe de respect *O*, et le mot *miya*, temple). C'est plutôt le temple de Kibé, province d'*Omi*, secte Shinshiu.

et de savoir, pourraient remédier à de si grands maux et convertir à leur Créateur, Rédempteur et Sauveur, cette masse d'infidèles. Nous leur écrirons donc, comme à nos supérieurs et pères, désirant qu'ils nous tiennent pour les derniers de leurs fils. Nous leur dirons le bien qui pourrait se réaliser ici, avec leur aide et faveur. S'ils ne peuvent venir eux-mêmes, du moins ils seconderaient ceux qui s'offriraient pour travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes et qui voudraient ainsi participer à des joies et consolations spirituelles comme ils n'en ont, sans doute, nulle part, trouvé de semblables. Si même ces pays sont aussi bien disposés qu'ils le paraissent, nous ne manquerons pas d'en avertir Sa Sainteté, Vicaire du Christ sur la terre, pasteur de tous ceux que Dieu a créés. » Les apôtres ne manqueront pas, car Xavier compte faire un appel aux « dévots et bénis frères dominicains et franciscains qui vivent en un si grand désir de glorifier Jésus-Christ dans les âmes qui ne le connaissent pas ». Ils peuvent venir d'autant plus nombreux que, si le Japon est vaste, la Chine l'est plus encore[1].

Sans doute, elle est fermée aux Portugais : mais ne pourrait-on forcer la porte? On dit qu'il suffirait d'avoir un sauf-conduit du roi du Japon. Les deux souverains sont amis : celui du Japon se sert du sceau de son voisin pour délivrer des passeports. Il doit en délivrer beaucoup car il y a un grand va-et-vient de navires entre les deux pays. La traversée est de dix ou douze jours. Reste donc à gagner la faveur du roi du Japon[2].

Ces informations n'étaient pas toutes exactes. Il est vrai que le commerce était actif d'une côte à l'autre, mais les pirates japonais ne cessaient pas leurs descentes armées sur le continent. Ils étaient pour quelque chose dans la haine des Chinois à l'égard des étrangers. Entre les deux gouvernements, les hostilités étaient continuelles[3].

Il faut noter cette curiosité du saint à s'informer de tout ce qui concernait l'apostolat. Il lui est impossible de contrôler les

1. *Mon. Xav.*, p. 624, 625.
2. *Ibid.*, p. 625.
3. De Mailla, *Hist. générale de la Chine*, 1777-1795, t. X, p. 323; Mazelière, t. III, p. 34.

dires des indigènes; du moins il les enregistre tels qu'il croit les comprendre. Le moindre indice lui ouvre des horizons nouveaux. Après les Moluques, après le Japon, voici la Chine. Pour le moment, il ne se sent pas attiré de ce côté; encore peut-il y envoyer des missionnaires.

En fait, aucun de ces plans ne se réalisera tel qu'il l'avait conçu. Dieu le laisse agencer l'avenir au gré de son ardeur, et se réserve de mener les événements par des voies imprévues. Le voyage de François tournera au rebours de ses espérances. Les universités japonaises ne l'entendront point discuter avec les bonzes. Les conquêtes de la foi iront moins vite qu'il ne l'avait cru. Ses lettres au pape, aux universités d'Europe, aux enfants de saint Dominique et de saint François ne seront jamais écrites. Mais, avec le temps et par des moyens divers, ses projets deviendront des réalités. En 1559, le Père Gaspard Vilela tentera d'attaquer les grandes bonzeries du mont Hieyi-San[1]. On invitera les Pères à passer jusqu'à celles de Bandu[2]. Franciscains, Dominicains, Augustins espagnols viendront au Japon sans y être appelés. Quand le Japon sera sur le point de se fermer, la Chine s'entr'ouvrira.

En attendant, c'est à la Compagnie de fournir des missionnaires. L'avenir paraît au Père François gros de promesses, et il se décide à faire venir, sans tarder, une seconde escouade d'ouvriers : « Ce royaume du Japon me semble si bien disposé pour l'accroissement de notre sainte foi que, me confiant pleinement en vos désirs et en votre zèle pour le salut du prochain, espérant en Dieu Notre-Seigneur que vous avez, pour autant que je vous connais, la vertu et l'humilité intérieure nécessaires à l'exécution de vos désirs, je vous ordonne (au nom de la sainte obéissance, pour que votre mérite soit plus grand) que, si vous avez la santé nécessaire, vous, Maître Gaspar (Barzée), Balthazar Gago et Dominique Carvalho, vous veniez au Japon où je suis[3]. »

Aux supérieurs de Goa d'avertir Barzée, et de le laisser partir le plus tôt possible. On est en novembre 1549, le plus tôt ce sera

1. Delplace, *Le catholicisme au Japon*, I, p. 301.
2. *Ibid.*, p. 129.
3. P. 642.

avril 1550[1]. Gomez fera ordonner prêtre Dominique Carvalho[2]. Si l'un des trois Pères est mort, il faudra lui trouver un remplaçant. Il serait bon de leur adjoindre deux frères pour les offices domestiques. Mais que ce soient des personnes sûres, car le Japon est étonnamment dangereux pour la chasteté[3]. De jeunes Chinois et Japonais seront sans doute envoyés à Goa : qu'on les y forme sérieusement à la vertu et qu'ils apprennent le portugais pour servir d'interprètes[4]. Deux bonzes vont partir pour Malacca ; peut-être iront-ils jusqu'aux Indes : qu'on les traite bien ; « ce peuple veut être mené par amour[5] ».

Suivent quelques détails matériels. On était en automne ; c'est la plus belle saison du Japon, celle où l'on se repose des langueurs de l'été dans une atmosphère douce et claire. A Cangoxima, François trouvait à peu près la température de Provence. Mais il arrivait des régions tropicales, anémié par des chaleurs ardentes ou humides. Il était mal vêtu et logeait dans une maison en bois et en papier, ouverte à tous les vents. « Spécialement, écrit-il aux Pères de Goa, que les missionnaires apportent des habits en drap de Portugal et des chaussures ; car ici, nous mourons de froid[6]. » Gomez, qui est un homme pratique, préparera le voyage. « Faites tout cela, lui dit-il, comme vous savez le faire quand vous vous y mettez[7]. »

Aux missionnaires, il faut maintenant assurer pour l'avenir un passage facile jusqu'au Japon. Seuls les Portugais pourront leur rendre ce service. Mais il est clair que, pour les amener à mettre leurs navires et leur bourse au service des apôtres, le pur amour de Dieu ne suffira pas toujours. Là-dessus Xavier élabore tout un programme.

Les Portugais prendraient l'initiative d'une ambassade auprès du souverain japonais. Du moins les Pères pourraient venir avec des lettres du gouverneur et des présents[8]. Les indigènes répondraient par une contre-ambassade, laquelle irait jusqu'aux

1. *Mon. Xav.*, p. 648.
2. P. 650.
3. P. 648.
4. P. 644.
5. P. 646, 650.
6. P. 646.
7. P. 647.
8. P. 648.

Indes, admirerait la magnificence portugaise, et verrait quantité de choses dont manque le Japon [1]. L'on négocierait l'ouverture d'une station portugaise près de la capitale, à Sakai par exemple, débouché naturel de Miyako et grand marché de métaux précieux [2]. Les gens de Goa résisteraient-ils à cet argument ?

En ce temps-là ne naviguait pas qui voulait. Ce droit était mis aux enchères. En 1612, un voyage à Ceylan était estimé 12.000 francs ; celui des Moluques 175.000; celui de Chine et du Japon montait jusqu'à 625.000. Parfois l'on faisait l'aumône d'un de ces voyages à quelque charitable institution, église, ou hôpital [3].

Ne pourrait-on pas, demandait Xavier, faire profiter les missionnaires de cette coutume ? Le gouverneur, accordant à quelque ami le voyage du Japon, y mettrait comme condition qu'il y transporterait les Pères. Le navire partirait des Indes bien équipé, bien armé, pour en imposer aux pirates, et abondamment pourvu de marchandises. Et le saint dressait une liste des denrées qui auraient à Sakai leur écoulement certain. Peu de poivre, pour le vendre plus cher. L'affaire serait très avantageuse et le navire reviendrait chargé d'or et d'argent. Il faudrait partir de Goa en avril, et de Malacca en juin ; à aucun prix, ne relâcher en Chine, sauf pour faire de l'eau. Le voyage, à ce prix, durera quatre mois et demi. Sinon, il en prendra dix-sept. Il faut perdre de vue les côtes de Chine le 1er août, sans quoi, c'est une année de retard. Le gouvernement ferait donc promettre au capitaine d'aller droit au but, sans escale dans les ports chinois [4].

Une dernière préoccupation restait au cœur de Xavier. Des missionnaires allaient venir le rejoindre au Japon. Les âmes ardentes ne manquaient pas à Rome, à Lisbonne, à Goa, ailleurs encore. Ce n'était pas tout d'offrir à leur zèle de magnifiques champs de travail : ce zèle devait être pur, solide, à toute épreuve. Et alors, dans la solitude de Cangoxima, il leur écrit

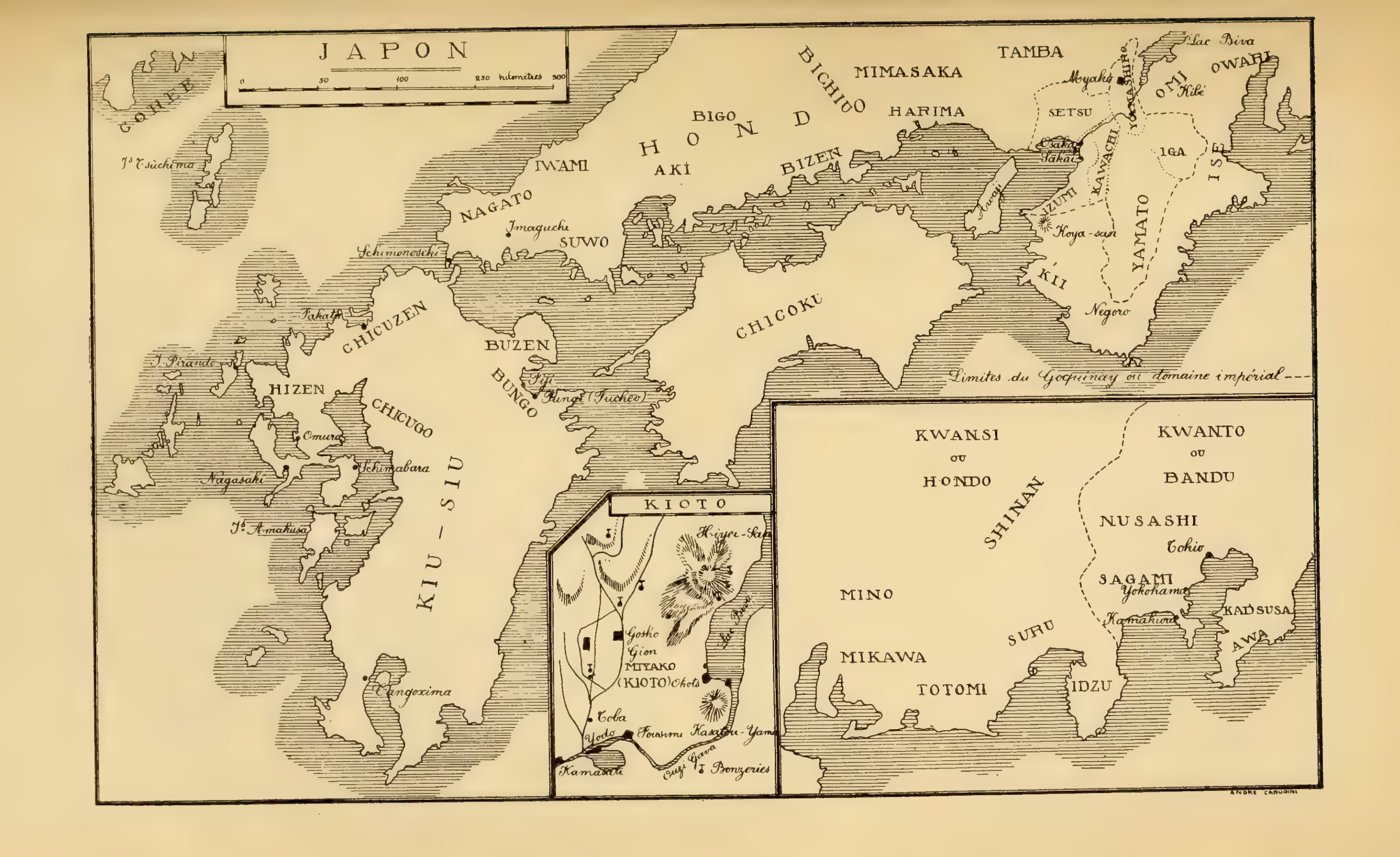
1. P. 654.
2. P. 648 et 654. Sakai est aujourd'hui une dépendance d'Osaka.
3. WHITEWAY, p. 74.
4. *Mon Xav.*, p. 619.

une longue lettre[1], la plus longue que nous ayons de lui, pleine de détails sur le Japon : mais, à chaque instant, les exhortations débordent sur le récit. Son âme s'épanche; confidences involontaires, exposé de ses expériences, douleur sur les fautes qu'il a remarquées : et la lettre s'étend, indéfinie, coupée çà et là par un bref retour à la narration.

Le Japon va donc être terre privilégiée de l'apostolat. Beaucoup de missionnaires y seront appelés. Leurs anciens désirs de souffrances et de travaux vont être accomplis. Mais qu'ils se préparent en s'exerçant aux vertus, à celles-là surtout qui leur coûtent davantage[2]. Il leur faut spécialement l'humilité. Tel, qui a eu de grands succès, se fera moquer ici : vaniteux, il en sera désemparé, et perdra la paix[3]. Puis, sans humilité profonde, quel apôtre peut se croire en sûreté ? il y en a dont les prédications en ont sauvé un grand nombre, et qui se sont perdus. Avec l'humilité, une confiance inébranlable en Dieu, quels que soient les périls de mort. Ni présomptueux, ni pusillanimes; mettre ses ambitions en Dieu, ne compter que sur lui ; et, après cela, que le diable « fasse son métier[4] ! » A qui remplira ce programme, le saint, qui en a l'expérience, promet deux choses : des souffrances au prix desquelles ce qu'on a souffert jusque-là ne sera qu'un jeu, et le sentiment débordant de la bonté divine[5]. L'apôtre a besoin de joie; or trois choses pourraient tuer cette joie en lui : l'inquiétude d'esprit qui lui ferait désirer le changement, qui pousserait par exemple les jeunes Pères à vouloir entrer au plus vite dans la vie dangereuse des missions[6]; le manque d'obéissance par lequel on arrache aux supérieurs les autorisations qu'ils voudraient refuser[7]; l'illusion qui fait négliger les petites choses pour les grandes, les petites croix présentes pour les grandes croix à venir[8].

Les missionnaires doivent savoir ce qui les attend ici. D'abord

1. Lettre 90.
2. P. 582, 583.
3. P. 583, 584.
4. P. 584, 585.
5. P. 585, 586.
6 P. 586.
7. P. 586.
8. P. 589, 590.



JAPON
0
50
100
250 kilomètres
300
HONDO
KIU - SIU
CHICOKU
TAMBA
MIMASAKA
BICHIOO
HARIMA
BIGO
BIZEN
AKI
IWAMI
NAGATO
SUWO
Imaguchi
Schimonoseki
SETSU
Osaka
Sakai
Myako
YAMASHIRO
OMI
Kibé
OWARI
Lac Biva
IGA
ISE
KAWACHI
IZUMI
Koya-san
YAMATO
KII
Negoro
Awaji
Limites du Goquinay ou domaine impérial
BUZEN
BUNGO
Fiji
Fungo (Fucheo)
CHICUZEN
Fakata
HIZEN
CHICUGO
Omura
Nagasaki
Schimabara
I.s Amakusa
I. Firando
I.s Tsuchima
COREE
Cangoxima
KIOTO
Hiyei-San
Gosho
Gion
MIYAKO
(KIOTO)
Ohots
Toba
Yodo
Fousimi
Kasatsu-Yama
Ouji Gava
Bonzeries
Kamaichi
KWANSI
ou
HONDO
SHINAN
KWANTO
ou
BANDU
NUSASHI
Tokio
SAGAMI
Yokohama
Kamakura
KADSUSA
AWA
MINO
MIKAWA
TOTOMI
SURU
IDZU
ANDRÉ CARUGINI

un pénible isolement, au milieu des ennemis du vrai Dieu; aucune aide dans les maladies du corps et de l'âme[1]. Puis une vie dure : sans doute rien d'essentiel ne manque au Japon, l'on y vit très vieux; mais il ne faut compter sur aucune douceur[2]. Enfin les persécutions. Xavier les attend; elles ne viendront pas du peuple, mais des bonzes. Qu'importe?... « Le mal qu'ils nous feront nous sera une grâce insigne. Ils abrégeront notre vie? Mais notre vie est une mort de tous les jours. Qu'ils y mettent fin, nos désirs seront comblés; nous irons régner, pour toujours, avec le Christ. Ils auront beau faire pour nous entraver, nous prêcherons la vérité[3]. »

II. — *Voyage à Firando* (novembre-décembre 1549).

Les lettres que nous venons de résumer sont du 5 novembre 1549. Pour les faire passer aux Indes, le saint avait peut-être compté sur le Chinois qui, de mauvais gré, l'avait conduit au Japon. Mais le pauvre homme venait de mourir[4] ; le diable avait prédit juste en annonçant que sa barque ne reverrait pas Malacca ; et le Père avait la tristesse de ne pouvoir le payer de ses peines en lui communiquant la foi.

Vers ce temps-là, l'on apprit qu'un vaisseau portugais, venu de Chine, mouillait dans les eaux d'un petit port, Firando[5], éloigné seulement, à vol d'oiseau, de 210 kilomètres. Rien ne retenant Xavier à Cangoxima, il résolut d'aller trouver les marchands[6]. Il avait la fièvre; mais le temps pressait et il partit

1. P. 584, 592.
2. P. 621.
3. P. 621, 622. C'est à ce propos que Xavier choisit comme patron spécial du Japon, saint Michel, un des saints qu'il avait appris à prier dans le *castillo* paternel : une des tours lui était dédiée. Lorsque, en 1865, les prêtres des Missions étrangères découvriront à Nagasaki les derniers débris des anciennes chrétientés, beaucoup de fidèles porteront encore le nom de Michel (Mikeru). Marnas, *La religion de Jésus ressuscitée au Japon*, t. I, p. 516.
4. *Mon. Xav.*, p. 654.
5. Aujourd'hui, Hirado, province de Hizen, au N.-O. de l'île Kiu-siu, sur une petite île séparée de la côte par un chenal. L'importance de Hirado déclina dès le XVI[e] siècle devant les progrès de Nagasaki. C'est aujourd'hui un port insignifiant.
6. Sur ce voyage, voir Cros, t. II, p. 56. Ignoré des anciens historiens, il est attesté par le Père Frois. On pouvait déjà le soupçonner à ce détail que la correspondance du saint était arrivée à Malacca par un vaisseau portugais le 3 avril 1550 (lettre du P. Pérez, *Diversi Avisi*, 1558, fol. 113, Cros, II, p. 70). Or ce vaisseau ne venait pas de Cangoxima; car aucun navire portugais n'entra dans ce port en 1549-1550. Il avait donc paru ailleurs, très probablement à Firando.

suivi d'un interprète[1]. Avec lui s'en allait, pour retourner aux Indes, le Portugais Dominique Diaz[2]. Quatre Japonais, deux bonzes et deux laïques, se joignirent à eux; l'imagination montée par les récits de Paul de Sainte-Foi, ils s'en allaient voir le monde[3]. Cosme de Torrès et Fernandez restèrent à veiller sur les néophytes.

Nous ignorons comment se fit le voyage, en jonque ou à pied. Il dut prendre une quinzaine de jours. Les biographes nous racontent que les marchands, à la vue du *Santo Padre*, que peut-être ils croyaient perdu et qu'ils retrouvaient si loin, voulurent faire une manifestation. Il s'agissait d'étonner les Japonais et de leur donner une haute idée de ce pauvre prêtre d'occident. Le navire fut pavoisé et François reçu au bruit du canon et de la musique[4].

Firando, le port le plus rapproché de la Chine, pouvait devenir centre important pour le commerce portugais et pour l'apostolat. Xavier jugea donc utile de visiter le seigneur du lieu. Très petit seigneur. Matsura Takanobu, âgé de vingt-cinq ans[5], pauvre, plus pirate que prince, est traité par les Portugais de roi. Un annaliste de Macao nous prévient que c'était tout au plus un comte ou un marquis[6]. Très poli, mais d'une révoltante fourberie[7]. Dix ans plus tard, c'est chez lui que, la première fois, coulera le sang chrétien[8]. Pour le moment il comprit qu'il avait intérêt à bien traiter le prêtre européen : il lui fit gracieux accueil, et donna toute liberté de prêcher[9].

François reprit alors le chemin de Cangoxima, où il était de retour dans les derniers jours de décembre. En même temps les Portugais repartaient avec sa correspondance, et emmenant

1. Cros, p. 55 (P. Frois).
2. Cros, II, p. 56 et 58. *Mon. Xav.*, p. 655.
3. *Ibid.*, p. 646 et 655.
4. Lucena, l. VII, ch. 21; Bartoli, l. III, n. 15, etc. Nous pensons, avec le Père Cros (p. 56), que ces démonstrations, ainsi que les démarches qui suivirent, se placent plus naturellement au premier voyage qu'au second.
5. H. Haas, p. 165. Dans les lettres des missionnaires, *Taqua-nembo*, *Takea-nembo*.
6. Cros, II, p. 97.
7. Steichen, *Les daimyô chrétiens*, p. 4.
8. Charlevoix, *Hist. du Japon*, 6 in-12, Paris, 1754, t. II, p. 144, 296.
9. Valignano, p. 123. Voir une lettre du daimyô dans Delplace, *Le catholicisme au Japon*, I, p. 79.

les quatre Japonais. Depuis neuf mois, Malacca était sans nouvelles du *Santo Padre;* on désespérait d'en recevoir, car la saison était avancée. Enfin le 2 avril, le vaisseau arriva, et l'on sut que le missionnaire vivait toujours. Il y eut une explosion de joie. « Aussitôt, raconte le Père Pérez, le *señor* capitan me fit appeler. Je disais la messe à la Miséricorde. La messe terminée, je me rendis à la grande église. Don Pedro da Sylva était là, quasi fou de bonheur. « Il serait bon, me dit-il, de faire une procession d'actions de grâces. » J'en parlai au Père Vicaire (c'était alors don Vincent Viégas), qui approuva pleinement. Il n'était pas moins joyeux que le capitan, et bientôt tout le peuple en procession se rendit à Notre-Dame-du-Mont où le Père Vicaire chanta la messe en actions de grâces pour Dieu Notre-Seigneur et la Vierge Marie, sa Mère. Les quatre Japonais furent aussi bien reçus que possible. Un chrétien chinois les hébergea. Nombre de Portugais les invitèrent. Souvent aussi ils venaient chez nous et nous leur enseignions les choses de notre sainte foi ; de sorte que, bien joyeux, ils reçurent l'eau du saint baptême, le jour de l'Ascension (15 mai). Le capitan en fit vêtir deux, et Pedro Gomez de Almeida, les deux autres. Le capitan fut parrain des quatre et le Père Vicaire les baptisa avec autant de solennité qu'on pouvait le faire ici [1]. »

III. — *Chez les bonzes.*

Revenu à Cangoxima, saint François Xavier reprit sa vie de travail. Il ne se contentait plus maintenant de prêcher dans la rue et à la porte des bonzeries; il pénétrait résolument chez les moines, provoquait les controverses, allait et venait, « entrait et sortait, dit le F. Fernandez, comme s'il eût été chez lui [2] ».

Il ne craignait pas de reprocher en face, à ces vénérables personnages, l'infamie dont ils ne faisaient pas mystère. A la longue, cette audace pouvait devenir dangereuse. Mais il avait pour lui ce reste de bon sens naturel et de sens moral qui,

1. Perez, lettre du 24 juin 1550 (*Diversi avisi*, 1558, p. 113, Cros, II, p. 70). Les Japonais devaient poursuivre le voyage jusqu'aux Indes. Sans doute le mal du pays s'empara d'eux : trois sur quatre ne tardèrent pas à reprendre la route du Japon. Le quatrième resta.

2. Fernandez, cité par le Père Frois, Cros, II, p. 77.

chez les laïques, surnageait encore à fleur de conscience. « Ceux qui ne sont pas bonzes, écrit-il, sont heureux de nous entendre attaquer cet abominable péché. Ils avouent que nous avons grandement raison de traiter de misérables ceux qui le commettent. » Souvent, les prêtres bouddhistes ne s'irritaient pas encore; ils s'étonnaient et, aux attaques du saint, répondaient par des rires et des haussements d'épaules [1].

Et pourtant Xavier s'était fait des amis jusque parmi ces étranges ascètes. « J'ai causé souvent avec certains bonzes plus instruits, dit-il, surtout l'un d'eux, très respecté de ses confrères pour sa doctrine, sa vie, sa dignité et aussi son âge, quatre-vingts ans. Il s'appelle Ninjit, c'est-à-dire, en japonais « cœur de vérité ». Il est comme leur évêque; heureux si son nom lui convenait!... Il se montre tellement mon ami, que c'est merveille [2]. » Ninjit était un vieillard naturellement affable et doux, faisant le bien. Il aimait la conversation du Père, goûtait ses enseignements qu'il déclarait conformes à la raison. Il s'ouvrait à lui en toute sincérité. Il avouait, et cet aveu devait coûter à sa fierté de Japonais, que le bonze étranger en savait plus long que lui [3].

Xavier amenait volontiers la discussion sur la vie future. Le bonze admettait une certaine survivance de l'être humain. Mais, lorsque le saint lui demandait en quoi cela consistait, il ne recevait que des explications flottantes. Sa précision de théologien occidental donnait aux horizons philosophiques une netteté de contours déconcertante pour l'esprit bouddhique. Que répondre à cette question : croyez-vous l'âme immortelle? quand on admet à peine la personnalité, quand le repos définitif du nirwana ne comporte ni la persistance d'un moi conscient, ni l'anéantissement, mais son absorption dans l'absolu? Xavier ne se doutait guère de ce qui se cachait d'illogisme, aimé pour son

1. *Mon. Xav.*, p. 609, 610; VALIGNANO, p. 111.

2. *Mon. Xav*, p. 610. M. Haas (p. 159) croit que Ninjit, ou Ninxit, n'était pas bonze. Ce devait être, dit-il, Nissin Seijin, père du daimyô du Satzouma; homme lettré, mais non pas supérieur de bonzerie. De la part de Xavier, cette erreur serait étrange; tout distinguait les bonzes des laïques, le costume, la tonsure, etc. Voir dans CROS, II, p. 77, le récit du Père Frois d'après les papiers de Jean Fernandez. Ninxit y est encore présenté comme supérieur de bonzerie. De même Louis de Almeida, p. 79. — M. Haas ne connaissait pas les publications du Père Cros.

3. CROS, p. 77.

propre charme, sous les incertitudes du *Todô* de la grande bonzerie, quand il écrivait : « Nous avons souvent causé tous les deux. Je l'ai trouvé hésitant sur le point de savoir si l'âme est immortelle ou si elle meurt avec le corps. Tantôt il me dit oui, et tantôt non. Ainsi doivent être tous leurs lettrés[1]. »

Les missionnaires qui viendront plus tard diront plus crûment : « Pour ces Jenxus[2] (la secte du vieux Ninjit), naître et mourir, c'est tout. Pas d'autre vie. Ni châtiment pour les mauvais, ni récompense pour les bons. Point de Créateur. Point de Providence[3]. » Sous cette forme un peu brutale, le résumé est exact. Les Jenxus professaient un bouddhisme radical, athée et matérialiste. Pour eux, le nirwana est l'anéantissement pur et simple[4]. Pareil état d'esprit ne laissait pas que de déconcerter les prêtres européens, et ils se demandaient ce que cachaient ces théories extrêmes. Ce qu'ils savaient des mœurs monastiques au Japon n'était pas pour leur faire prendre au sérieux les transcendances métaphysiques dont s'enveloppaient ces négations. Ils remarquèrent qu'elles étaient chose aristocratique. C'était le *credo* des seigneurs, qui avaient besoin de n'être pas trop gênés ici-bas dans l'usage et l'abus des choses terrestres ; et les missionnaires concluaient qu'en tout cela, de la part des bonzes, il n'y avait que basse concupiscence. Ils flattaient les passions des grands pour qu'on leur rendît la pareille.

Le père Louis Frois écrivait encore : « Cent fois par an, ils se livrent à l'exercice du *zagen*, sorte de méditation d'une heure ou deux. Ils réfléchissent sur cette axiome : « Il n'y a rien. » Pourquoi cet exercice ? Evidemment c'est pour étouffer les remords de conscience[5]. » François reçut un jour une confidence curieuse. Voyant des bonzes accroupis qui semblaient contempler, immobiles, dans l'attitude hiératique de leurs bouddhas, il s'enquit de ce qu'ils faisaient. Le vieux Ninjit fut franc : « Les uns calculent ce que, le mois passé, ils ont tiré de leurs paroissiens ; les autres, comment s'habiller, se régaler, s'amuser. Pas un ne songe à chose d'importance[6]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 610.
2. *Jenxu*, ou *Zen-shu*.
3. P. Frois, dans Cros, II, 77.
4. Charlevoix, livre préliminaire, ch. xv.
5. Cros, *loc. cit.*
6. *Ibid.*, p. 78.

Il y songeait, lui parfois, le supérieur de ces charlatans. Les entretiens du Père François avaient éveillé en son âme des préoccupations nouvelles. « J'aurais bien voulu, disait-il plus tard, savoir tout ce que le Père François venait prêcher au Japon, mais, faute d'interprète, je n'arrivais pas à le comprendre[1]. » Cependant, malgré la difficulté qu'ils pouvaient avoir à se communiquer leurs pensées, Xavier et lui, la parole du saint répondait trop à de secrets appels de la conscience pour que l'inquiétude ne finît pas par entrer dans cette âme. Un jour Xavier lui demanda : « Quel temps préférez-vous, la jeunesse passée ou bien la vieillesse où vous voilà ? — La jeunesse, répondit Ninjit. — Pourquoi ? — Parce que le corps est bien dispos et que l'on peut faire tout ce que l'on désire. » — François reprit : « Quand des navigateurs vont d'un port à un autre, quel moment préfèrent-ils ? Celui où, en pleine mer ils se voient exposés aux tempêtes, ou celui où ils se voient près du but ? — Je vous comprends, répliqua le bonze ; mais cela n'est pas pour moi ; je ne sais pas vers quel port je vais. Pour qui le sait, et à qui le port est ouvert, s'en approcher est le meilleur. Moi, j'ignore où et comment j'aborderai[2]. »

Ainsi causaient le bonze et le missionnaire. Bien des fois la grâce dut frapper à la porte de ce cœur, « humble pour un Japonais[3] », disait de lui plus tard un missionnaire qui le vit en passant ; et le cœur tardait toujours à s'ouvrir. Mais que de prétextes pour différer ! passions mal éteintes, nécessité de se déjuger et de condamner son passé, et, s'il abandonnait sa position de supérieur, la perspective assurée de déchoir. Bref, lui aussi, « s'en allait triste, parce qu'il était riche[4] ».

IV. — *Départ de Cangoxima* (septembre 1550).

Les mois s'écoulaient. François attendait toujours que le daimyô du Satzouma lui fournît la jonque promise pour gagner Miyako. Rien ne venait ; le temps passait, la mousson favorable

1. Cros, II, p. 79.
2. P. 78.
3. (L. d'Almeida), *ibid.*, p. 79.
4. Marc, x, 21.

s'achevait et Xavier ne partait pas. Que voulait donc le prince? Nous l'avons dit, attirer le commerce portugais; aussi, en ce moment, confisquait-il les missionnaires. Son intérêt était de les retenir et de les défendre contre leurs ennemis.

Car François avait des ennemis. Pour quelques moines d'esprit large et touchés par la grâce, combien d'autres s'inquiétaient de l'influence grandissante du prêtre européen et du progrès lent mais réel du christianisme! « Sans eux, déclarait le saint, Paul de Sainte-Foi eût conquis à Jésus-Christ toute la ville[1]. »

Comment les bonzes n'eussent-ils pas fait opposition? Ces étrangers attaquaient tout chez eux, infamie des mœurs, absurdité des doctrines, hypocrisie de la conduite. Donc, pour sauver la « confrérie » bouddhique, à tout prix, il fallait forcer les « barbares » de l'occident à disparaître. Ce n'était pas que la communauté chrétienne fût considérable. Une centaine de baptisés[2]: voilà le résultat d'une année de prédication en ce pays où tout d'abord on avait espéré faire si ample moisson.

Mais le prestige des bonzes allait s'évanouissant, et, avec le prestige, les ressources. La conversion d'une noble japonaise et de sa famille mit le comble aux fureurs[3]. La lutte éclata. Les bonzes agitèrent l'opinion; ils excommunièrent ceux qui osaient écouter les étrangers[4]. Quand le saint prêchait, un moine venait près de lui et criait à la foule : « C'est un

1. *Mon. Xav.*, p. 680.

2. François écrivait (*loc. cit.*) : « Pelas muitas prégações que Paulo prégou a seus parentes, se fizerão perto de cem xpãos. » A prendre ce texte à la lettre, il ne s'agit que des conversions faites par Yajiro dans sa parenté. Faut-il supposer que François se tait sur son œuvre à lui? Nous croyons plutôt qu'il attribue à son néophyte tout le bien qui s'est fait à Cangoxima. C'est ainsi que l'entend Polanco (t. II, p. 138). Maffei, Charlevoix, Solier, Pagès admettent ce chiffre minime. Il est confirmé par le P. Frois écrivant sur les notes du F. Fernandez : il parle de 150 baptêmes. En 1562, le F. Louis d'Almeida trouva à Cangoxima 200 chrétiens. Il est vrai, l'annaliste de Macao (Cros, p. 95) croit qu'il y en eut 800, mais, c'est sur la foi de Mendez Pinto (cf. Tursellini, l. IV, ch. 5). Le P. Alcaçova, en 1554, donne le chiffre de 500 : mais, de sa lettre, nous n'avons que des traductions (*Avisi*, 1558, p. 180; Acosta, *De rebus Indicis*, Naples, 1571, fol. 95; *Epist. Japonicae*, Louvain, 1570, p. 80). Or, rien n'est plus sujet à erreur de la part des copistes que les chiffres. Par exemple, dans les lettres de Xavier, là où l'original, portant encore la signature autographe du saint, dit « cem xpãos », une copie abrégée enregistre « cerca de 600 xpianos » (*Mon. Xav.*, p. 659).

3. Bartoli, l. III, n. 12.

4. Sousa, I, p. 512.

démon à forme humaine[1]. » A ses sermons ils opposèrent les leurs[2].

Dans le public, on racontait de Xavier des faits extraordinaires. Il avait, à distance, rappelé à la vie une enfant qu'on disait morte[3]. Un lépreux[4], qui vivait à l'écart, l'avait prié de venir le guérir : Xavier, trop occupé ailleurs, avait envoyé un de ses compagnons. Trois fois celui-ci avait demandé à l'infirme s'il voulait être chrétien. Sur la réponse affirmative, il avait fait le signe de la croix et la lèpre avait disparu. « Sorcelleries ! » disaient les bonzes[5]. Mais cette réplique ne suffisant pas à désabuser le peuple, ils contèrent que les missionnaires se nourrissaient de chair humaine; et, la nuit, des inconnus jetaient devant la porte des chiffons ensanglantés[6]. A ce coup, un revirement se fit. Les hostilités éclatèrent. Les étrangers furent bloqués dans leur maison. S'ils s'aventuraient au dehors, pluie d'injures et grêle de pierres. Pendant leur sommeil les projectiles défonçaient portes et fenêtres[7].

Tout n'allait pas cependant au gré des meneurs. Le gouverneur de la ville, sachant que le daimyô protégeait Xavier, résistait à cette brutale pression. L'on s'adressa plus haut. Les bonzes, au nom des divinités outragées, sommèrent le prince d'expulser les missionnaires[8].

1. Sousa, p. 512.
2. Lucena, VII, ch. 13, p. 513. Sousa, p. 516.
3. Cros, p. 75 (récit de Louis le Japonais); Tursellini, l. III, ch. 3. On trouvera plus loin le récit détaillé de ce fait.
4. Tursellini, *loc. cit.* De ces deux derniers faits Tursellini écrit : « Haec in Cangoximae civitatis oculis gesta cum alii, tum Vincentius Pereira, Lusitanus navarchus in India, Francisci sociis enarravit, gravis quamvis magnae rei auctor, idemque Xaverii, ut proditur, familiaris. » Ce V. Pereira n'était pas témoin oculaire, ou bien le fait n'eut pas lieu à Cangoxima, car aucun Portugais, autre que Dominique Diaz, ne vit François dans cette ville. Il faut en dire autant d'un autre témoin auquel se réfère Lucena (l. VII, ch. 12, p. 512), racontant la guérison d'un enfant hydropique et la punition d'un Japonais qui tournait le saint en ridicule. Il suffit de dire que ce dernier témoin paraît être Mendez Pinto (Cros, p. 75). Lucena rapporte la guérison du lépreux, mais se tait sur l'autre fait qu'on lit dans Tursellini. — Les procès de béatification fournissent ici peu de chose. Nous parlerons plus loin de la guérison d'un marchand aveugle (*Process. 1616*, n. 1, 13, 17, 28, 91). Un témoin a recueilli chez les Japonais païens de Macao, l'histoire d'une pêche miraculeuse : la tradition était de notoriété publique (*Ibid.*, n. 13, 34, 94).
5. Orlandini, P. I, l. IX, n. 217.
6. Cros, p. 89 (Annaliste de Macao). Cette absurde accusation fut reprise. En 1565, à une requête de chrétiens demandant la liberté, il fut répondu en exigeant le serment de ne plus manger de chair humaine (Delplace, I, p. 122, cf. p. 147).
7. Orlandini, *loc. cit.*; — Lucena, *loc. cit.*, p. 513.
8. Cros, *loc. cit.*; — Lucena, *loc. cit.*

Shimatzu était-il très sensible à l'honneur de ses dieux ? Il pouvait bien être de ces puissants pour lesquels la religion était question négligeable, et qui, jaloux du prestige des bonzes, n'étaient pas fâchés de les voir humiliés. D'après certains biographes, il répondit aux accusateurs, en opposant leurs vices aux vertus de l'Européen, sa modestie à leur orgueil, son désintéressement à leur avarice; il les renvoya confondus et fit dire à Xavier d'avoir bon courage et de compter sur lui [1].

Les documents contemporains ne parlent pas de cette résistance. Sans doute elle ne fut pas de longue durée, et elle dut vite céder à un irrésistible argument. On apprit qu'un vaisseau portugais venait de paraître, et cette fois encore à Firando [2]. Décidément la faveur accordée au prêtre européen par Shimatzu ne servait de rien; les « barbares du sud » n'en tenaient compte [3], ils s'éloignaient de ses États. En conséquence, défense fut faite aux habitants de passer à la religion des étrangers, et cela sous peine de mort [4].

Les missionnaires n'étaient pas directement menacés, non plus que les indigènes déjà baptisés; mais tout apostolat devenait impossible. Fallait-il attendre un revirement chimérique et s'enfermer dans le cercle étroit de la chrétienté ? Xavier jugea que mieux valait s'éloigner, et, après une année perdue, reprendre ses projets sur la capitale. On dit que le daimyô approuva et offrit même une jonque aux voyageurs [5].

Sans doute le saint comptait ne pas perdre de vue la petite église de Cangoxima. Pour la maintenir dans la ferveur, il lui laissait Paul de Sainte-Foi. Dans les dernières réunions, il s'attacha à bien expliquer les mystères de la Passion, car il fallait fortifier les néophytes contre l'épreuve imminente. Puis on se sépara : « Nous quittâmes donc les chrétiens, écrit simplement Xavier; ce fut avec beaucoup de larmes de leur part. Ils nous

1. Lucena, VII, 14; — Orlandini, n. 218; — Bartoli (l. III, n. 12) émet des doutes sur ce détail.

2. Valignano, p. 122. Ce vaisseau ne venait pas de Malacca : il avait dû hiverner en Chine. Aucun vaisseau ne partit de Malacca pour le Japon en 1550 et 1551 (lettre du Père Perez, 24 nov. 1551, Cros, p. 191).

3. Annaliste de Macao, Cros, p. 89.

4. *Ibid.*

5. P. Frois, Cros, p. 88.

remercièrent des peines que nous avions prises pour leur apprendre la voie du salut[1]. » Le départ eut lieu en septembre 1550[2]; il y avait un an et un mois que les Pères étaient au Japon.

La petite caravane, outre François Xavier et ses deux compagnons, comprenait Amador le Malabar, le Chinois Manuel, et le Japonais Bernard; ce dernier servait d'interprète.

Sur la route se trouvait la forteresse d'Ychicu, où, dès les premiers jours, la foi avait fait quelques recrues. François la visita en passant et y organisa la vie chrétienne. Michel, le premier des convertis, régisseur du château, fut constitué administrateur. Il apprit à baptiser, reçut un recueil de prières, un calendrier, les sept psaumes de la pénitence pour les réunions du vendredi, le récit de la Passion pour celles du dimanche. Ces détails nous montrent qu'à Cangoxima les Pères avaient continué leurs traductions et commencé une modeste bibliothèque de piété.

Il fallait aussi des objets de dévotion, quand ce ne serait que pour les opposer au mobilier superstitieux des idolâtres. A défaut d'*agnus Dei*, François remit, en des sachets de soie, le *credo* ou les saints noms de Jésus et de Marie, écrits de sa main. Les chrétiens devaient les porter suspendus sur la poitrine; dévotion que lui-même pratiquait. « Ce culte des saints noms de Jésus et de Marie, dit un vieil annaliste, il le propagea si bien au Japon, que les chrétiens les invoquaient en tous leurs périls, spirituels ou corporels, et les païens, pour les entendre ainsi faire, faisaient comme eux. J'ai bien des fois entendu moi-même des païens crier : Jésus! Marie[3]! »

Michel pria ensuite le Père de lui laisser de quoi guérir les maladies, vu que le pays manquait de remèdes et de médecins. Mais quels remèdes pouvait-il demander? Xavier n'était pas venu au Japon, comme les missionnaires actuels, muni d'une pharmacie. Ne peut-on voir dans cette requête un argument en faveur de la réputation de thaumaturge, dont l'apôtre, disent

1. *Mon. Xav.*, p. 681.
2. Cette date ressort de ces mots de Xavier : « N'o dito lugar estivemos mays de hum anno » (p. 680).
3. Cros, p. 92-93.

les biographes, jouissait déjà au Japon? Le Père donna d'abord une image de Marie : « Ce sera le remède pour les âmes. Quand vous désirerez le pardon de vos péchés, agenouillez-vous devant l'image et priez Notre-Dame de vous obtenir le pardon de son Divin Fils. » Puis une discipline pour la santé du corps : « Si quelqu'un, chrétien ou païen, était saisi de fièvres, vous lui donneriez, ou il se donnerait trois, d'autres disent cinq coups de cette discipline, tout doucement, en invoquant les très saints noms de Jésus et de Marie, et les malades seront guéris. »

V. — *Une chrétienté à l'abandon.*

Après une très courte halte à Ychicu, Xavier prit congé de ses hôtes. Laissons-le s'éloigner, et, un moment, restons parmi ses néophytes du Satzouma. Lui disparu, que devint cette aînée des chrétientés japonaises?

Elle était trop en dehors des centres pour être régulièrement visitée. Aussi vécut-elle à l'écart, peu mêlée au grand mouvement religieux qui allait bientôt remuer les provinces voisines. De loin en loin seulement, des missionnaires passent, et constatent que la petite église vit toujours. En 1552, c'est le Père Balthazar Gago et ses deux compagnons qui, le 14 août, débarquent à Cangoxima, en arrivant des Indes [1]. Pendant dix ans, les missionnaires sont si peu nombreux, si absorbés ailleurs, il y a si peu de liberté religieuse dans le Satzouma, que les néophytes paraissent oubliés [2]. En 1560 seulement, Shimatzu, voyant des vaisseaux portugais reprendre le chemin de ses ports, se relâche de sa sévérité [3], et le frère Louis d'Almeida est envoyé vers le sud au secours des chrétiens. Son itinéraire le conduisit au château d'Ychicu. Il y trouva une quinzaine de fidèles. La première fois, depuis la courte visite de Xavier, ils

1. Cros, II, p. 92 (Ann. de Macao).

2. Lettre du P. de Alcaçova, Goa, 1554 (*Cartas de Japão*, Coïmbre, 1570, p. lvij). — Dans cette lettre, au lieu de Tanuxuma, lire Cangoxima, cf. *Epist. Japanicae*, Louvain, 1569, p. 44.

3. Notons au passage que la lettre du roi de Cangoxima, insérée par Orlandini au livre XI n. 115, de son histoire, est un faux de Mendez Pinto. Un missionnaire du Japon, envoyant à Rome ses observations sur l'Histoire de la Compagnie, disait : « Ce style fait rire les Japonais. » (Cité par Delplace, t. I, p. 8.)

voyaient un missionnaire. Isolés dans les montagnes, ils ignoraient ce qui se passait au loin. Il fallut leur dire ce qu'était devenu le *Santo Padre*, quels progrès avait faits l'Évangile à Miyako et dans le Bungo. Leur Thébaïde était une oasis de paix et de piété. L'intendant Michel s'était acquitté de sa charge avec intelligence. La maîtresse de la maison et lui racontèrent quels miracles avaient opérés les prières laissées par le Père François. Leur seul contact avec la poitrine des malades les avait souvent guéris. Lui-même, le châtelain, quoique idolâtre, avait éprouvé cette vertu. La discipline du saint faisait merveille. Une fois la semaine, on se réunissait et chacun s'en donnait trois coups, pas davantage, car il fallait ménager la relique. « Cela, racontait Michel, nous tenait en santé. Une fois la maîtresse de la maison tomba gravement malade. Elle demanda la discipline; c'était, je le sais, pour s'en donner quelques coups; et le remède la guérit. »

Almeida n'avait qu'une journée à consacrer à ces fervents chrétiens; il l'employa à leur parler des choses de Dieu, à compléter leur instruction. Le capitaine idolâtre assistait à ces entretiens. Chrétien de cœur, il eût voulu le devenir tout à fait par le baptême, mais il craignait le daimyô. Du moins laissait-il aux siens toute liberté. Louis d'Almeida fit disposer une sorte d'autel, avec une pieuse image de Marie, et, avant de s'éloigner, baptisa les catéchumènes instruits par le bon Michel, neuf chrétiens en tout, dont deux enfants du seigneur. Puis il partit, promettant de revenir dans une quinzaine[1].

A Cangoxima, le frère revit le *todo* de la bonzerie de Fucuxoji, le vénérable Ninjit. C'était toujours le vieillard aimable que nous connaissons. On parla beaucoup de Maître François. Le bonze posait force questions sur les choses les plus disparates, la création, la pluie, les saisons. Puis il fallut bien aborder l'affaire du salut : « Je voudrais mourir baptisé, disait-il, mais la place que j'occupe, ma dignité, la vénération que l'on a pour moi m'en empêchent[2]. »

Un autre bonze, nommé Nanjiri, se trouvait dans le monastère

1. *Cartas de Japão*, fol. cclxxjx. Cf. Cros, II, p. 82.
2. *Ibid.*, fol. cclxxxiij. Cros, II, p. 79.

de Ninjit, son ministre et son disciple, quand Xavier le visita. Depuis, il avait été fait supérieur d'une autre bonzerie : il avait plus de soixante ans. Des conversations avec le saint, il conservait une impression extraordinaire. « Quand il parlait, disait-il, bien qu'il n'eût presque pas de langue pour s'exprimer [1], mon intelligence restait convaincue. »

Almeida eut avec lui de longues conférences. Le Frère tardait-il à venir, le bonze l'envoyait chercher. Les discours de Xavier lui avaient laissé la conscience troublée. Il ne cessait d'interroger. Enfin il pria le Frère de se fixer près de lui. Ils prolongeaient leur causerie si avant dans la nuit que, parfois, l'un et l'autre tombaient de sommeil.

Nanjiri était un savant. Sa bibliothèque bouddhiste était des mieux montées, et sa chambre, du haut en bas, tapissée de livres. Il préparait ses entretiens. « J'avais noté, disait-il un jour, soixante-dix questions à vous poser. Mais vos réponses aux trois principales m'ont tellement dessillé les yeux, que je laisse les autres. Une seule chose me tient perplexe. J'ai lu et examiné plus de 7.000 livres des lois de Xaca, imprimés en Chine. Ceux qui les ont écrits n'avaient pas moins d'intelligence et de savoir que vous. Il faut cependant que je le confesse, telle est l'efficacité des raisons sur lesquelles se fonde la loi de Dieu que vous prêchez, qu'elles m'ébranlent; elles seules me semblent exprimer la vérité; et je le vois encore mieux lorsque je les rapproche de ce que disent tous nos livres. » Et le pauvre homme en venait à demander le baptême; il savait les prières, il avait bonne volonté, il était convaincu, il était vieux. Seulement, que la chose fût secrète. Il continuerait à initier les nobles qui se présenteraient à la secte des Jenxus, mais ce serait pour les amener doucement à la foi évangélique.

Ninjit et lui alléguaient que, si quelque seigneur mourait, ils ne pourraient se dispenser d'aller réciter, sur le corps, les prières de leur religion. Mais comment accepter pareilles conditions? Un moment ils parurent sur le point de se décider, puis ils reculèrent encore et Almeida dut s'éloigner [2]. Les chrétiens racontèrent plus tard qu'au lit de mort Ninjit témoigna un

1. « *Que quasi não tenia lingoa para se explicar.* »
2. Cros, II, p. 80-81. *Cartas*, fol. cclxxxiij et suiv.

grand repentir de ne s'être pas fait baptiser. Qui pourra dire ce que pesa dans la balance de Dieu ce regret tardif[1] ?

Quand Almeida eut achevé son ministère à Cangoxima, il revint passer dix ou douze jours à Ychicu[2], puis il s'éloigna. Or il est un nom qu'on s'étonne de ne pas trouver dans sa relation. Qu'était devenu Paul de Sainte-Foi ? Et, s'il était mort, d'où vient que pas un souvenir n'est donné à ce « bon compagnon » de François Xavier[3] ?

Sa fin est enveloppée de mystère. Certains historiens, comme Valignano et Lucena, se taisent complètement, et ce silence est étrange. D'autres, comme Tursellini, constatent sa disparition, qui suivit de près le départ de Xavier, mais ne l'expliquent pas[4]. Bartoli assure que le Japonais, au bout de six mois, alla recevoir au ciel la récompense de son éminente vertu[5]. Charlevoix raconte que, pour vaquer à son ministère, il avait tout quitté[6], et c'est ici peut-être qu'il faut mettre un détail que nous savons par ailleurs. En signe de renoncement au monde, il se serait, comme les bonzes, fait couper barbe et cheveux et aurait pris le nouveau nom d'Anxey[7]. Mais il fut alors si persécuté des moines bouddhistes qu'il dut s'éloigner. L'annaliste de Macao n'est pas loin d'en faire un martyr. Il fut chassé, dit-il, cinq mois après le départ du Père François ; la persécution alla si loin que, ne pouvant vivre au Japon, il partit pour la Chine[8], et Mendez Pinto ajoute qu'il fut tué par les pirates aux environs de Liampo[9].

1. Annaliste de Macao, citant le P. Louis le Japonais, Cros, p. 81.

2. Le P. Charlevoix assure que l'intendant Michel était mort dans l'intervalle des deux visites d'Almeida. C'est une erreur ; il était alors très vieux ; mais la lettre d'Almeida le représente comme vivant encore. Il vécut même longtemps encore, si nous en croyons un document reproduit par l'annaliste de Macao (Cros, II, p. 87). Il ne serait mort que vers 1598.

3. Pour tout ce qui suit, nous reproduisons les documents et les conclusions du P. Cros, p. 95-97.

4. Tursellini, l. IV, ch. 5.

5. Bartoli, *Asia*, l. III, n. 12 (cf. Sousa, I, p. 518).

6. On appelait cette coutume l'*inkio*. Souvent dès l'âge de 40, parfois même de 30 ans, empereurs, généraux ou ministres abdiquaient la vie publique pour se consacrer à la vie contemplative, ou simplement au plaisir. Usage bouddhique ayant pour origine un mépris malsain pour la vie active, sorte de caricature de la vocation religieuse chrétienne.

7. Cros, II, p. 49. L'annaliste de Macao semble mettre ce changement de vie et de nom avant la conversion du Japonais. Ni le néophyte, ni Xavier ne parlent de cet épisode. Voir t. I, p. 430.

8. Cros, II, p. 95.

9. *Ibid.*

Il existe malheureusement une version moins consolante. Le Père Frois, qui était en mesure d'être renseigné, écrit : « Comme l'étoile qui mena les Mages et n'entra pas avec eux, Paul, après avoir instruit les autres, demeura dehors ; on ne dit pas cependant qu'il ait jamais abandonné la foi chrétienne [1], mais, poussé par la misère, il se mit à faire le métier de *bafan*, le long des côtes de la Chine... Le *bafan* est un pirate qui joint à ses coups de mains sur mer, des coups de mains sur les rivages aux dépens des groupes de pêcheurs ou d'autres pauvres gens qui ont là leurs habitations. Parti avec d'autres pour une de ces expéditions, il y fut tué. Espérons qu'avant de mourir, il aura eu la contrition de ses péchés. On n'a pas su autre chose de sa fin [2]. »

Il y a une lacune dans ce récit. Frois ne nous dit pas quelle fut la cause de cette misère où tomba le pauvre Yajiro. S'il est vrai, comme le disent les autres historiens, que ce fut par suite des persécutions endurées pour la foi, comment ne pas espérer largement en la miséricorde de Dieu ? Soyons sûrs que les prières de Xavier ont suivi le pauvre prodigue jusque dans sa vie de pirate [3].

Les années se passent. Continuellement en guerre avec les provinces voisines, le Satzouma s'est refermé au Christianisme. Les daimyô donnent parfois une liberté qu'ils se hâtent de retirer. Cangoxima a la réputation d'être le coin du Japon le plus réfractaire à l'Évangile. Nulle part autant de bonzes, et nulle part plus acharnés [4]. Les Pères viennent cependant, de loin en loin, visiter les chrétiens, et ils constatent que le souvenir de Xavier vit toujours. Au milieu des idolâtres, ils trouvent de vaillantes chrétiennes, ses filles spirituelles, restées fermes dans la foi [5]. En 1605, le Père Louis de Nagasaki, Japonais,

1. D'autres, à Cangoxima, avaient été moins heureux. VALIGNANO, p. 122.

2. CROS, p. 96, 97.

3. François ne semble pas avoir connu les événements de Cangoxima et les malheurs de Yajiro. En 1552, écrivant à saint Ignace, il parle encore de son ancien compagnon, comme d'un très fidèle chrétien. — Dans une autre lettre (22 juin 1552), il demande à un Japonais nommé Jean de le rappeler, quand il sera retourné dans son pays, « au souvenir de Marc et de Paul ». Ce dernier est-il Paul de Sainte-Foi ? (p. 775).

4. *Avvisi del Giappone de gli anni 1582, 1583 et 1584*... Roma, 1586, in-8°, p. 85 (Lettre de Louis d'Almeida).

5. *Avvisi*..., *loc. cit.*; SOLIER, p. 555.

rencontra au village de Cavanahé, à 13 lieues de Cangoxima, le fils de l'ancien intendant d'Ychicu. Le vieux Michel était mort six ou sept ans auparavant. Son fils, qui s'appelait aussi Michel, montra au missionnaire de précieuses reliques qui lui venaient du saint. Une fiole d'eau bénite avait servi à de nombreuses guérisons d'enfants ; à mesure qu'elle se vidait, on y versait de l'eau ordinaire et elle conservait toute sa vertu [1].

De François Xavier on gardait encore au château un tableau de l'Annonciation, un devant d'autel, et un baldaquin en soie. Un seigneur des environs voulut voir ces objets, et ne les rendit pas. Il fit vendre l'image aux Philippines, et, dans l'étoffe du baldaquin, fit tailler des robes pour ses enfants. Et Michel racontait au Père Louis que ces enfants furent atteints de maladies repoussantes et le plus jeune pris de folie furieuse [2].

Dans ses notes, le prêtre japonais consignait encore le fait suivant, dont peut-être on lui avait parlé à Cangoxima : « Un homme riche de la ville avait une fille unique : elle mourut. Et comme le Père était là près du corps de la jeune défunte, à se désoler, un des nouveaux chrétiens lui dit : « Il est arrivé ici, il y a peu de jours, des étrangers de sainte vie. Recommandez-vous à eux, et ils auront peut-être remède pour votre affliction. » Le père de la défunte va aussitôt au logis du Père Maître François et lui dit sa désolation. Maître François invita ses compagnons, là présents, à prier avec lui, et quand ils eurent prié quelque temps, il dit au père affligé : « Consolez-vous, votre fille se porte bien. » Il ne lui dit pas autre chose; de sorte que le père pensait : « Que dit-il là ? Ma fille est morte, Je lui demandais remède à ma douleur; Je suis venu pour rien. » Il s'en retourna donc avec sa douleur ; mais, en entrant chez lui, il y trouva tout le monde dans la joie et sa fille guérie. Le père, hors de lui de bonheur et ne pensant même plus à Maître François, demandait à sa fille :

« Que s'est-il donc passé, ma fille ? » — Elle répondit : « Quand j'eus rendu le dernier soupir, je me vis entourée de gens d'une figure horrible qui voulaient m'entraîner vers une fournaise épouvantable. Tout à coup, deux hommes, de beau visage et

1. Cros, p. 87.
2. *Tre lettere annue del Giappone de gli anni 1603, 1604, 1605*, Rome, 1608, p. 182.

de bel aspect, apparurent là et mirent en fuite mes ennemis... » Alors seulement le père se ressouvint de Maître François et il lui amena sa fille. Or, dès que celle-ci fut en présence de Maître François et de ses compagnons, elle demeura un instant comme ébahie, et puis elle dit à son père : « Les voilà, les hommes qui m'ont délivrée! » Alors, se mettant à genoux devant Maître François, le père, tout en larmes, le remerciait. Maître François, le relevant, lui dit : « Rendez grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, Sauveur des hommes! » Peu après, le riche de Cangoxima s'instruisait de la doctrine chrétienne, et il recevait le baptême avec tous les siens. « Ainsi parle le Père Louis dans son livre, ajoute l'annaliste de Macao; et, moi qui l'ai connu, je ne saurais douter qu'il n'ait bien vérifié toutes choses avant d'écrire[1]. »

Le souvenir de saint François Xavier ne s'éteignait donc pas dans cette intéressante petite chrétienté. Il n'y manquait pas de baptisés énergiquement fidèles à ses enseignements. Pour d'autres, l'abandon avait eu ses conséquences inévitables; leur christianisme dégénérait. Un prêtre japonais d'Arima, en 1607, découvrit dans le Satzouma une secte que l'on disait nouvelle et qui abhorrait les religions nationales. Le Père alla aux informations, il interrogea deux des plus anciens parmi les adeptes; évidemment il était en présence de chrétiens oubliés. Probablement baptisés dans les premiers temps par François Xavier lui-même, visités deux ou trois fois par les Pères de la Compagnie, ils avaient vu leurs missionnaires obstinément écartés ou chassés par les bonzes et par le prince. Il fut aisé de les éclairer : cinq reçurent le baptême. Une bonne vieille, à qui le Père demandait si elle avait des objets superstitieux, tira de son sein deux rosaires en bois noir tout usés. Les gens l'accusaient d'être sorcière, et sorcière habile. Au moyen de cérémonies particulières elle guérissait les malades. La vieille se défendit. Aux malades, elle se contentait de faire toucher des reliques qu'elle montrait, priant Dieu de les guérir, et ils guérissaient. Le Père examina le reliquaire. Dans une

1. Cros, II, p. 75, 76. Le prêtre Japonais reproduit-il ici un récit recueilli par lui à Cangoxima? Peut-être, mais il est à noter qu'il se lisait déjà presque tel quel dans Tursellini, édition de 1496 (l. IV, ch. 3), neuf ans avant son voyage dans le Satzouma. Peut-être le P. Louis s'est-il servi de cette biographie pour rédiger ses propres souvenirs.

bourse de coton, il trouva un petit paquet recouvert de papier avec cette inscription : *lignum Crucis*. La relique était à l'intérieur. Il y avait encore un morceau de cire rouge qui avait dû être un *agnus Dei*, et une médaille d'étain aux effigies de Notre-Dame de la Conception et de Jésus agonisant. Le Père présuma que ces objets venaient de François Xavier[1].

Cette fidélité à la foi, en dépit de l'isolement et de la persécution, au milieu d'une atmosphère saturée de paganisme, ne faisait-elle pas présager la longue persévérance d'autres groupes japonais à travers deux siècles d'abandon absolu et de violences ? Xavier avait raison, il y avait là un peuple à part et qui méritait qu'on fît pour lui, en argent, en vies d'hommes, en fatigues, tous les sacrifices possibles.

Ajoutons-le, on a reproché parfois à notre saint, nous l'avons vu ailleurs déjà, d'avoir été trop vite dans son apostolat, de n'avoir pas assez pris le temps d'instruire ses néophytes. Qu'il ait été vite en certains cas, et plus vite qu'il ne conviendrait à d'autres, on ne peut le nier. Du moins, ce n'est pas au Japon. Cent à cent cinquante néophytes, gagnés en un an à Cangoxima, ne sont pas un chiffre à scandaliser les partisans de la prudence uniforme. Mais il n'y a pas que le nombre des convertis à considérer ; il faut voir la solidité des conversions. Les néophytes japonais ont été peu nombreux. Nous n'oserions assurer que tous ont persévéré : l'exemple de Yajiro montre qu'il y eut, sinon des apostasies, au moins des défaillances. Mais beaucoup, et plus que ne le disent expressément les lettres des missionnaires, gardèrent la foi, quelque gênante, mortifiante et crucifiante qu'elle fût, que leur avait prêchée ce passant étranger.

Qu'était-ce donc que cet homme ?

Il avait grand'peine à parler la langue du pays ; il lui fallait recourir à un interprète, et nous savons si le procédé est défectueux ; ou bien il se contentait de lire, dans un petit cahier, un texte dont il eût été embarrassé de faire le mot-à-mot. Il parlait à des gens très entêtés de leur supériorité nationale, répugnant

1. Fernand GUERRERO, S. J., *Relaçam annual das cousas que fizeram os padres da C. de Jesus nas partes da India Oriental... nos annos de 607 et 608...*, Lisbonne, 1611, 3e partie. Cf. L. PAGÈS, *Christianisme au Japon*, t. I, p. 151, 153. Ces chrétiens sont appelés dans Guerrero des *Tendgicouchou* : c'est le mot *Tengicu*, ou *Chengico*, que nous avons déjà rencontré.

alors infiniment aux nouveautés. Il leur présentait une religion étrangère, très noble, très belle, mais qui contrariait toutes les idées reçues et ne manquait pas d'attirer, sur ses adhérents, l'animadversion de confréries puissantes. Et cependant, cet homme, que l'on comprenait à peine, se conquérait des disciples chez les gens du peuple, chez les nobles, jusque chez les bonzes. En huit ou dix jours parfois, c'était fait.

Conviction raisonnée; car, dans la mentalité japonaise, le bouddhisme n'avait pas tué absolument le sens de la logique. Les auditeurs de Xavier étaient accessibles à l'argumentation suivie, et ouverts à l'évidence des preuves morales. Conversions durables, qui résistaient à tout, même à l'isolement, même à la persécution.

Les historiens japonais disent, pour expliquer le fait, que ces néophytes ne savaient pas ce qu'ils acceptaient, qu'ils prenaient le christianisme pour un bouddhisme plus noble, mais sans différence essentielle avec la religion du pays. Ils savaient bien pourtant que ce prétendu bouddhisme épuré enseignait l'immortalité consciente de l'âme, l'absolue responsabilité des actes individuels, qu'il niait la transmigration avec ses conséquences fatalistes et immorales. Ils savaient par-dessus tout que cette religion des « barbares du sud » imposait un idéal de chasteté absolument contraire aux usages invétérés du pays, absolument au-dessus des pauvres forces humaines. Et, quelles que pussent être leurs défaillances, ils avaient accepté ces lois et cet idéal ; ils avaient essayé de les faire passer dans leur vie pratique.

Il est vrai, l'instruction avait été sommaire. Pourtant, lorsqu'on a devant soi un auditoire curieux d'apprendre, avide de vérité, qu'on n'est pas obligé, comme ailleurs, de revenir indéfiniment sur les mêmes détails pour les fixer dans les esprits indolents, que la vérité, au contraire, entre toute seule dans l'âme et y reste, on peut enseigner bien des choses en peu d'heures. Il y a plus.

Les anciens biographes ont enregistré cinq ou six faits miraculeux sur des témoignages de valeur inégale. Plus d'un indice montre qu'il y en eut d'autres. Ils ne semblent pas avoir fait grande impression, puisque le nombre des baptisés resta petit.

Mais il en est un qui paraît avoir échappé aux historiens, ou que peut-être, faute d'une expression meilleure, ils ont confondu avec le don des langues. Nous avons cité, quelques pages plus haut, ce mot d'un bonze recueilli par Louis d'Almeida : « Quand le Père Maître François parlait, bien qu'il pût à peine s'exprimer, mon intelligence restait convaincue. » Un témoin irrécusable, le Japonais Bernard, compagnon de Xavier durant plus de deux ans, qui le suivra de Cangoxima aux Indes et ira mourir en Europe, disait aux Pères de Lisbonne et de Rome : « Dans mon pays, le Père était tenu pour le plus grand des Européens. Il ne ressemblait pas aux autres missionnaires, ses compagnons, qui ne répondaient qu'à un interlocuteur à la fois et ne résolvaient les difficultés des païens que les unes après les autres. Le Père Maître François demandait aux gentils qui venaient lui parler ce qu'ils voulaient. Ils étaient là dix ou douze, alléguant chacun son objection. D'une seule réponse, le Père satisfaisait à tout. » — « Je lui opposai, dit le Père de Quadros que, sans doute, ces objections portaient sur un même point : « Non, me répondait-il, elles étaient très diverses » ; et il ajoutait : « Cela ne se produisit pas une fois, mais c'était comme une habitude chez lui, et, sans aucun doute, il y avait là un grand don de Dieu[1]. » Le prodige n'était pas sur les lèvres du prédicateur. Il continuait à lutter péniblement contre une langue rebelle : mais une lumière supérieure illuminait les consciences. Dès lors qu'était-il besoin de longs enseignements? A ces âmes intelligentes, et quelquefois généreuses, Dieu parlait lui-même : leçon plus pénétrante que tous les discours humains.

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 189. Bernard fit le même récit au P. Ribadeneira (*Vida de S. Ign.*, l. IV, ch. 7).

CHAPITRE IV

LE VOYAGE A MIYAKO

(Septembre 1550-février 1551)

I. — *Firando.*

Du château d'Ychicu, Xavier avait repris sa route vers Firando. Il gagna la côte, et s'embarqua dans une jonque qui faisait voile vers le nord. La barque était petite, la mer mauvaise et infestée de pirates[1]. Elle contourna l'île de Kiu-siu par le sud-ouest. Dans les derniers jours de septembre, ou au commencement d'octobre, François était à Firando. En rade se trouvait le navire portugais arrivé là depuis deux mois, et qui avait causé ses disgrâces de Cangoxima.

Nul doute que les marchands, comme ceux de l'année précédente, n'aient reçu avec honneur le *Santo Padre*[2]. Quant au daimyô, cette fois encore, il lui fit bon accueil[3]. Une chrétienté se forma rapidement. En quelques jours, les missionnaires purent baptiser une centaine de Japonais, grâce, dit le saint[4], au frère Fernandez, qui déjà parlait assez bien la langue. De leur côté, les marchands portugais bâtirent une chapelle[5].

Cependant François songeait toujours à Miyako[6], la ville impériale. Si la faveur, ou du moins la neutralité de ceux qu'il appelait les ducs du pays, favorisait à ce point les conversions,

1. Polanco, *Chronicon*, t. II, p. 140.
2. Frois (Cros, II, p. 97) ; — Valignano, p. 123.
3. *Mon. Xav.*, p. 681.
4. *Mon. Xav.*, p. 660; — Valignano, p. 123.
5. Ann. de Macao (Cros, p. 98).
6. *Miyako* (*Meaco*, *Miako*) signifie capitale. Le mot actuel *Kióto* est un équivalent sino-japonais. Le nom officiel est *Saïkio*, capitale de l'ouest. *Tokio* est la capitale de l'est.

que ne ferait pas un édit de tolérance venant du roi? Il lui semblait avoir déjà perdu trop de temps. Son expérience de Cangoxima lui avait appris à ne pas trop compter sur les seigneurs, et à ne leur demander que la liberté. Il résolut donc de partir. S'il ne pouvait immédiatement parvenir à Miyako, du moins chercherait-il à s'en rapprocher. En conséquence, après une vingtaine de jours passés à Firando, il laissa Cosme de Torrès à la garde des néophytes, et, emmenant avec lui Jean Fernandez, Bernard et un autre Japonais, il prit le chemin du nord. On était à la fin d'octobre[1].

C'était un voyage de plus de 800 kilomètres. « Il n'avait, remarque Valignano, aucun secours, aucun appui des hommes. Il fallait, pour tenter une telle entreprise, un cœur vraiment grand et confiant. Pénétrer ainsi dans l'intérieur des terres, passer dans un costume si nouveau, si étrange, traverser toute la gentilité du Japon, sans guide, sans espoir autre que Dieu, ceux qui savent ce qu'était alors le Japon diront que c'était une œuvre de confiance très héroïque et toute surnaturelle[2]. »

La route se fit partie à pied, partie en barque. A pied, le voyage était plus fatigant, car il fallait porter son bagage. « Il tenait en deux besaces, écrivait Fernandez ; à savoir un surplis, trois ou quatre chemises, et une vieille couverture qui nous servait à tous deux la nuit, car il n'y a pas de lit dans les hôtelleries du Japon. » Bernard avait, suspendu à la ceinture, un petit sac à provisions, contenant du riz grillé. C'était pour les jours où il serait impossible de rien acheter aux auberges[3].

De Firando, les voyageurs gagnèrent le port de Facata[4], distant de 90 kilomètres. Ils y visitèrent une grande bonzerie de la secte des Jenxus. Les bonzes firent une chaleureuse réception à ces confrères étrangers qui venaient, disait-on, du pays des dieux, et ils les conduisirent à leur « abbé ». Là aussi, très

1. La date est donnée par le P. Frois, (Cros t. II, p. 99). — Polanco, t. II, p. 140, parle d'un séjour de deux mois. C'est une erreur : François n'a pas pu séjourner à Firando beaucoup plus de vingt jours. Parti de Cangoxima probablement dans la première moitié de septembre, il dut mettre une quinzaine de jours à gagner Firando, une vingtaine peut-être si l'on prolonge son séjour au château d'Ychicu. Il était donc à Firando fin septembre, ou commencement du mois suivant, et il devait en partir à la fin d'octobre.

2. Valignano, p. 123.

3. Cros, II, p. 99, 100.

4. Aujourd'hui *Hakata*.

bon accueil ; on leur servit aussitôt des fruits. Mais Xavier avait appris que cette maison était le repaire de honteuses immoralités, et cela au su de toute la population. On eût dit que le sol de ce lieu infâme lui brûlait les pieds. Intrépide, il éleva la voix, et, en termes sévères, reprocha aux assistants, abbé et moines, le vice qui les déshonorait. Puis il passa au chapitre des fourberies, flétrit le double jeu par lequel ils trompaient le public, laissant entendre aux uns, les riches, qu'il n'y a rien après la vie, et exhortant les autres à faire, pour le soulagement de leurs morts, des offrandes qu'ils s'appropriaient sans vergogne. Ce fut, dans la bonzerie, une stupeur générale. D'aucuns essayèrent de rire ; mais les autres restaient ébahis. Pour lui, « sans autre compliment, raconte Jean Fernandez, il les laissa, et nous continuâmes notre route[1] ».

Il fallait maintenant passer sur l'île de Nippon. La petite bande prit place dans une jonque, et l'on s'engagea dans le long détroit resserré de Simonoseki. « Or, nous dit le compagnon de Xavier, les pirates étaient partout. Nous dûmes souvent, pour échapper aux regards, demeurer cachés à fond de cale. Ces cinq ou six journées furent très rudes. » Enfin les voyageurs débarquèrent[2], et, après avoir encore fait trois lieues dans les terres, parvinrent à Yamaguchi.

Ils avaient mis une quinzaine de jours à venir de Firando et, tout en cheminant, avaient converti un *samuraï*, un autre homme et sa femme[3].

II. — *Yamaguchi.*

Si notre saint avait été au courant de la politique locale, il n'eût pas poussé plus loin son voyage. Yamaguchi[4], chef-lieu de

1. Cros, p. 100, 101.
2. Partis de Fakata, ils durent débarquer à Yesaki, dans la province de Suwô, port de Yamaguchi.
3. Cros, p. 105.
4. Xavier dit ordinairement *Amanguche*, ou *Amanguchi*, quelquefois *Manguche* (*Mon. Xav.*, p. 767, 775, 794). Le P. Valignano note qu'il faut dire *Yamaguchi* (Cros, II, p. 42). Dans son *Historia del principio*, etc., il emploie cependant la forme *Amanguche*. On dit aujourd'hui *Yamagoutsi*, *Yamagoutchi*. — Xavier dit que la ville comptait plus de 10.000 feux (Cros, p. 98). Un historien japonais cité par M. Haas (p. 191) porte ce chiffre à 20.000. C'était, au rapport de Valignano, une des grandes villes du Japon (p. 123). Elle n'a guère aujourd'hui que 15.000 habitants.

la province de Suwô, se trouvait être, en ce temps-là, comme la capitale du Japon. Ville populeuse (50.000 habitants environ), commerçante et riche. Le daimyô était un des plus puissants de l'archipel. Dans l'état d'émiettement où s'épuisait l'empire, il était parvenu à grouper jusqu'à seize provinces. Jusque dans Kiu-siu, il possédait les seigneuries de Buzen et de Chikuzen. Il était maître du détroit. Dans le Nippon, son domaine comprenait le Suwô, le Nagato, l'Iwami. Il appartenait au clan des Ouchi[1], et se nommait Yoshitaka. Sa cour était des plus élégantes : car, depuis que Miyako était ruiné par les guerres, la noblesse impériale, les *kuge*[2], avait émigré en masse. Beaucoup s'étaient réfugiés dans Yamaguchi. Ils y avaient apporté leurs mœurs efféminées, leur goût pour les raffinements d'élégance, le mépris des armes, les concours de poésie. A leur école, princes et seigneurs s'étaient laissés gagner à une vie de fêtes et de plaisirs[3]. Les bonzes pullulaient. A en juger par le nombre des couvents et pagodes, tous peuplés et rentés, le daimyô devait être un fervent bouddhiste[4].

Xavier s'aperçut vite que le niveau moral était fort bas ; plus bas, sans doute, qu'à Cangoxima. Il n'était là qu'en passant, mais il voulut parler et venger l'honneur de Dieu. Lui, à qui personne d'abord n'avait voulu donner asile, tant il avait l'air étrange et misérable[5], s'en allait par les rues, toujours son cahier en main, cherchant de préférence les carrefours les plus populeux et il prêchait.

Les Japonais étaient accoutumés aux excentricités de la dévotion bouddhique ; pèlerins qui courent, presque nus, le long des routes, une clochette à la main, ruisselants de sueur, éclaboussés par la boue jusqu'aux épaules, pour accomplir un vœu et devant qui la foule s'écarte, indifférente ; moines mendiants qui s'en vont tendant leur éventail de porte en porte, le visage dissimulé sous les bords d'un vaste chapeau en abat-jour ; pénitents qui, en plein hiver, se font verser sur le corps des centaines de

1. Les anciennes relations l'appellent *Vochidono*. Cros, II, p. 102.
2. Les *kuge*, nobles de la cour, plus ou moins issus de sang impérial, par opposition aux *buke*, les nobles d'épée.
3. Steichen, p. 2.
4. Annaliste de Macao, Cros, p. 106.
5. *Ibid.*

cruches d'eau glacée, ou bien, prosternés à terre, frappent le pavé de leur front en invoquant leurs dieux[1]. Mais, à ce coup, le spectacle était nouveau : visage, coutume, langage[2]. Surtout ce que disaient ces étrangers était absolument inouï. Parfois François cédait la parole à Fernandez, et restait près de lui en prière. Ou bien lui-même prenait le cahier, faisait le signe de la croix, bénissait l'auditoire, restait un instant les yeux au ciel, et, au milieu des rires de la foule, commençait la lecture. Pour la première fois de leur vie, les Japonais entendaient parler de la création, d'un Dieu fait homme et mort pour nous, de l'immortalité de l'âme. Puis le prédicateur élevait la voix pour être mieux entendu et il attaquait les trois grands crimes du pays, le culte rendu aux idoles et par conséquent au diable, la débauche et l'infanticide[3].

Deux partis se formaient dans l'auditoire. Les uns se moquaient, ils s'indignaient qu'on attaquât ainsi les dieux du pays ; et, quand les missionnaires s'en allaient par les rues, hommes et enfants les suivaient en riant, leur jetant des sobriquets ridicules[4]. D'autres trouvaient que les prédicateurs avaient raison : en eux, rien que d'irréprochable, une vie austère et patiente[5]. Xavier avait, jusque sous l'outrage, une sérénité calme qui plaisait. Il s'était fait son expérience du monde japonais. Il avait compris que trop d'humilité dans les formes, loin de faire estimer la religion par ce peuple à la fois obséquieux et orgueilleux, n'amenait que le mépris. Or il importait que la religion ne fût pas méprisée. Sous l'indispensable modestie du chrétien, sous la patience à supporter les pires injures, il fallait qu'on sentît le calme de l'âme, mais aussi une dignité supérieure à toutes les avanies.

Il changea donc un peu de tactique, surtout dans ses rapports avec l'aristocratie. Car, elle aussi, venait à lui. Les notables ne pouvaient décemment se mêler aux réunions de la rue, et cependant ils voulaient entretenir les bonzes d'occident. Parfois, la curiosité les poussant, quand ils les voyaient

1. Charlevoix, livre prélim., ch. xiii.
2. Ann. de Macao, Cros, p. 106.
3. *Ibid.*, p. 103, 104, 106.
4. *Mon. Xav.*, p. 125, 660; — Cros, p. 99, 106.
5. Cros, p. 106, 107.

passer, ils les faisaient entrer chez eux. C'était pour tuer le temps, pour causer, entendre des choses nouvelles, pour s'amuser et railler; mais souvent aussi par sympathie. Xavier se prêtait à tout; mais il savait parler net. Son livre à la main, il se signait, levait les yeux au ciel, puis se mettait à lire. On prêtait l'oreille et parfois l'auditeur était saisi de la hauteur et de la pureté de cette doctrine[1].

Un jour, un samuraï, qui voulait rire, fit entrer les deux étrangers : Fernandez commença la lecture. La leçon racontait l'histoire des anges et de leur chute. A la suite du récit, était une application pratique aux orgueilleux qui, livrés aux démons, devaient partager leur supplice. Le Japonais se moquait. Xavier lui dit : « Quelle que soit votre puissance, si vous ne vous humiliez, si vous ne pleurez vos péchés, Dieu saura vous réduire avec les tourments de l'enfer. » Le samuraï se rapprocha en ricanant plus fort. Le Père sentit le sang lui monter au visage et, le regard en feu, il dit en insistant : « Vous avez beau ne pas vouloir, si vous ne vous humiliez, vous en passerez par là. » Et il sortit. « Que j'ai pitié de ces *fidalgos!* disait-il à Fernandez, plus ils sont puissants, moins ils profitent des grâces de Dieu[2]. » Parfois encore, quand on le prenait avec lui de trop haut, Xavier ordonnait à son compagnon : « Ils vous tutoient, tutoyez-les[3]. » Et le bon Frère, qui voyait les samuraï armés de leurs deux terribles sabres croisés sur l'estomac, et qu'ils maniaient avec une dextérité peu rassurante, tremblait un peu. Il se disait : « Évidemment le Père veut à tout prix mourir pour la foi de Jésus-Christ. » Et il ajoute : « Quand je répondais sur le ton indiqué, il me semblait qu'un coup allait me détacher la tête des épaules. » Mais François lui répétait : « Vous devez mortifier, avant tout, cette crainte de la mort. Par le mépris de la mort, nous nous montrons supérieurs à cette gent superbe; leurs bonzes perdent d'autant à leurs yeux et, à ce signe du mépris de la vie, que notre doctrine nous inspire, ils peuvent juger qu'elle est de Dieu[4]. » François avait raison; les Japonais étaient sensibles à ce calme

1. Cros, p. 98, 107.
2. *Ibid.*, p. 104, 105.
3. C'est-à-dire, employez à leur égard les formules de langage réservées à ceux que l'on dédaigne.
4. P. 107, 119.

absolu sous la menace de mort. Aussi « aujourd'hui encore, écrivait le Père Melchior Nunez en 1558, ils le considèrent comme un grand saint[1]. »

François désirait pénétrer jusqu'au daimyô et obtenir l'autorisation officielle de prêcher. De son côté, le prince était curieux de voir ces gens du Tenjicu dont tout le monde parlait. Un des principaux samuraï ménagea une audience. Comme manteau de cérémonie, le Père jeta sur sa pauvre soutane un vieil habit. Quand il fut devant le prince, son compagnon et lui s'agenouillèrent selon le cérémonial et firent deux révérences. Personne n'assistait à l'entrevue que le samuraï introducteur et l'un des grands bonzes de la province; mais il y avait foule dans les salles et sur les terrasses voisines, et, sans doute, il était facile, à travers les minces paravents, d'entendre ce que disait l'étranger.

Très bienveillant, Yoshitaka interrogea François. Et d'abord, qui l'envoyait? « Le Dieu du ciel et de la terre », répondit le saint. La conversation sauta à des choses de pure curiosité, les voyages, les Indes, l'Europe ; puis elle revint au point capital : « Quelle était cette loi qu'on apportait aux Japonais[1]? »

Alors, sur un signe du Père, Fernandez se mit à lire dans son cahier le récit de la création. Puis il passa aux commandements, insistant sur les endroits où il était parlé de la sanction de nos actes, le jugement et l'enfer. Là se trouvait une vigoureuse sortie contre l'idolâtrie et les vices du pays. Or le texte était sans ménagements; il portait que l'homme adonné à cette sorte d'abominations était « plus sale que les porcs, pire que les chiens et autres brutes ». On vit le daimyô qui changeait de visage. Fernandez crut qu'il allait faire un signe et ordonner de couper la tête aux deux audacieux. Mais, en grand seigneur qu'il était, il se contint, écouta attentivement pendant une heure, et, quand la lecture fut finie, sans rien dire, donna gracieusement congé au Père et à son compagnon[2]. Au seuil du palais, la foule les entoura, et ils furent assaillis d'injures : « Les voilà, ceux qui veulent nous faire adorer le Créateur et Sauveur du monde, qui disent que la polygamie est interdite et traitent de péché ce

1. *Epistolae Japonicae*, Louvain, 1569, p. 186; *Cartas de Japão*, fol. cxxxiij.
2. Cros, p. 102 et 107; cf. p. 99.

que les bonzes font et nous permettent. » D'autres criaient : « *Deos*, *Deos*, *Deos !* » C'est le mot que Xavier, voulant éviter les expressions équivoques en usage dans les sectes japonaises, employait pour désigner la Divinité. Il le répétait souvent à trois reprises pour l'imprimer dans les oreilles et dans les esprits ; et la populace de l'imiter. Longtemps encore après, ce mot portugais était l''insulte qu'on jetait aux missionnaires[1].

L'audience fit beaucoup de bruit. Xavier laissa l'effervescence tomber. C'est pour cela sans doute, et pour n'avoir pas l'air de fuir devant l'orage, qu'il resta deux mois à Yamaguchi. A sa demande de liberté, le daimyô n'avait pas répondu. Mais enfin aucun décret ne venait officiellement contrecarrer sa prédication. Il la continua donc. Deux fois le jour[2], il s'en allait avec Fernandez aux carrefours, partout où la multitude affluait, « de sorte, dit le Frère, qu'il ne demeura pas, en une si grande ville, un croisement de rue, où, rencontrant du monde, nous n'eussions prêché[3] ». Quant aux fruits obtenus, ils furent à peu près nuls. Enfin, voyant qu'il perdait son temps, Xavier reprit le chemin de Miyako[4].

III. — *De Yamaguchi à Miyako.*

A vol d'oiseau, il y avait à peu près quatre cents kilomètres à franchir, par un pays inconnu. Deux voies s'offraient : on pouvait s'embarquer sur une jonque, traverser de l'ouest à l'est la mer intérieure jusqu'à Sakai, et, de là, gagner Miyako, ou prendre la voie de terre. La première route était plus rapide et plus sûre. Cette miniature de Méditerranée, qui ne s'ouvre sur les océans que par trois ou quatre pertuis étroits, était une sorte de grand lac. Nos voyageurs, pour commencer, choisirent cependant l'autre itinéraire : c'était « afin d'étudier le pays et d'y semer plus utilement l'Évangile ». Ils partirent huit jours avant Noël[5].

1. Cros, p. 108.
2. P. 99.
3. P. 103, 104, 109.
4. *Mon. Xav.*, p. 125.
5. P. Frois, dans Cros, p. 111. L'annaliste de Macao (p. 116) dit au commencement de janvier.

L'hiver, cette année-là, paraît avoir été particulièrement rude. Il neigeait avec abondance. Un passant, un jour, leur cria : « Si vous êtes du pays des dieux (le Tenjicu), dites-leur donc, à ceux de là-haut, de ne pas jeter tant de neige sur la terre[1]. » Ils en avaient parfois jusqu'aux genoux. Il fallut traverser des rivières, de l'eau glacée jusqu'à la ceinture[2]. François avait pour vêtement sa vieille soutane et de mauvais souliers : il finit par aller pieds nus : évidemment il cherchait la souffrance. Il arrivait que les voyageurs, n'en pouvant plus, les jambes enflées[3], défaillaient sur le chemin. Ou bien ils s'égaraient. Ignorant le pays, évitant les grandes routes que la guerre encombrait de soldats, faisant de longs détours pour ne pas payer les péages, ils devaient, à travers neige et rochers, monter sur quelque éminence pour retrouver leur direction. Ou encore ils achetaient d'un colporteur le droit de le suivre à pied, courant derrière sa monture.

Fernandez, à qui nous devons ces détails, ne nous dit rien de ses propres souffrances; mais il note que le Japonais Bernard, tout jeune encore, endurait tout sans se plaindre. Comment ne pas aller, vaillant quand même, lorsque, en avant, trébuchant, tombant, les jambes tuméfiées, crevassées jusqu'à la chair vive, ayant grand'peine à mettre un pied devant l'autre, le chef avançait toujours? « Pour se faire une idée de ce qu'il a enduré, dit son modeste compagnon, il faudrait, comme moi, l'avoir vu de ses yeux. Jusque dans sa façon de faire oraison par le chemin, tout respirait la pénitence. Méditer, contempler, lui était chose si familière; montagnes et vallées, on ne voyait que neige; rien, autour de nous, ne pouvait donner aucune distraction; et cependant, tout le temps de l'oraison, le Père François ne levait pas les yeux, ne détournait le regard d'aucun côté; il tenait ses bras, ses mains immobiles, les pieds seuls se mouvaient, et bien paisiblement. Certes, il montrait bien, par cette modestie, cette révérence de sa démarche, qu'il allait en présence de Dieu Notre-Seigneur[4]. »

1. P. 116.
2. *Ibid.*
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 187, n. 8; — Cros, p. 100, 112.
4. Cros, p. 101.

Prière extatique où il perdait la notion de ce qui l'entourait. Il heurtait du pied les cailloux, et lorsque le soir il les voyaient tout en sang : « Qu'est-ce que cela ? disait-il avec surprise. Comment ai-je attrapé cela [1] ? » Dans les villages, le moins qui pût lui arriver c'était d'être poursuivi de huées par les enfants : mais parfois on le chassait à coups de pierres. C'est miracle qu'il ait échappé aux flèches des paysans[2].

Trop heureux après cela, quand, à l'étape, nos voyageurs trouvaient un gîte dans une pauvre auberge et qu'on leur prêtait, pour se reposer, une natte et un oreiller de bois[3]. Or, c'est une assez piètre chose qu'une auberge japonaise en pleine campagne. Les *globe trotters*, qui n'ont visité le Japon qu'à la saison chaude et n'ont suivi que les grandes routes, vantent les maisons de thé et leur propreté exquise. Jean Fernandez les traitait de véritables écuries[4]. Les missionnaires, qui ont vu les choses de près, nous disent qu'en voyage il est bon d'emporter avec soi ses draps, si l'on ne veut pas, au contact des couvertures banales, contracter d'affreuses maladies[5].

« Dans ces hôtelleries, continue Fernandez, le Père François malgré son épuisement restait si tempérant, qu'on eût dit un esclave admis, par grâce, à la table d'un grand seigneur, et qui mange là n'oubliant pas combien il est indigne d'être servi par son maître[6]. »

Maigre repas dans tous les sens du mot, et peu appétissant pour un estomac européen : encore il y touchait à peine. Les Japonais, par scrupule bouddhique, s'interdisaient la viande, et même le lait. Le poisson était permis, on ne sait par quelle contradiction : mais les bonzes s'en privaient encore, au moins quand il était frais. François, ayant ouï parler de ces abstinences et ne voulant pas scandaliser, s'y était rigoureusement soumis. Il ne tarda pas à découvrir qu'il y avait là une superstition. En conséquence, quand il avait des témoins de ses repas, il commençait par expliquer que toutes les nourritures sont

1. Cros, p. 112.
2. P. 100, 121.
3. P. 100.
4. P. 101.
5. *Le Japon d'aujourd'hui*, par un missionnaire, Tours, 1891, p. 281.
6. Cros, p. 101.

bonnes et permises par Dieu. Cela fait, du plat de poisson il prenait une bouchée et laissait le reste, se contentant du plat japonais par excellence, le riz à l'eau, sans sel, avec une soupe d'herbes, « au goût détestable et à l'odeur pire encore [1] ».

La nuit ne lui apportait guère de repos. Le froid était vif, même à l'intérieur des maisons, entre les minces cloisons de bois. Il laissait, bien entendu, les indigènes s'entasser sous les couvertures communes autour d'un braséro. Il étendait même sur ses compagnons les nattes qui tenaient lieu de lit, et cela ne les réchauffait guère. On ne nous dit pas ce qu'il se réservait [2].

Souvent les auberges se fermaient ; il fallait passer la nuit sous un abri quelconque. Ou encore, impossible de se procurer des vivres; force était de recourir au riz grillé de Bernard [3].

Ce rude trajet, d'autant plus crucifiant que notre saint arrivait des pays chauds, il le fait tenir en ces quelques lignes: « Nous y éprouvâmes bien des fatigues et courûmes bien des dangers, à cause des guerres qui agitaient le pays que nous traversâmes; sans parler des grands froids qu'il y fait et des nombreux larrons qui infestent les chemins [4]. »

Arrivés, nous ne savons à quel point de la côte, nos voyageurs trouvèrent une jonque où s'embarquer. Ils ne firent que changer de souffrance [5]. Jour et nuit ils restaient accroupis sur le pont, ou repoussés à l'endroit le plus sale. Le bateau était chargé de passagers, et les moqueries allaient bon train. Une fois, un Japonais trouva le Père assis à la place que, lui, s'était retenue. Grande colère et torrent d'injures. Xavier se tut : il se contenta de regarder longuement et tristement son insulteur. Un autre, sorte de garçon marchand, se faisait un passe-temps d'outrager François, lui parlant tantôt comme à un niais, tantôt comme à une brute. Une fois, le Père fixa sur lui son regard attristé : « Pourquoi me parlez-vous ainsi ? lui dit-il, sachez que je vous aime beaucoup et que je voudrais bien vous

1. Cros, p. 102.
2. P. 116.
3. P. 111.
4. *Mon. Xav.*, p. 127, 661.
5. Cros, p. 112.

enseigner le chemin du salut. » Mais paroles perdues[1]. Il se rencontra pourtant des âmes compatissantes. A une escale, un Japonais de distinction, apprenant que ces étrangers venaient du Tengicu, les prit en pitié et leur remit un mot de recommandation pour un ami de Sacai[2].

Sacai, où ils débarquèrent peu après, était ce port de mer que, en novembre 1549, François avait signalé comme un bon emplacement pour une factorerie portugaise. Nos voyageurs eurent assez de peine à trouver le Japonais auquel on les adressait. Ils furent mal accueillis par la population. Personne ne les voulait héberger. Le long des rues on ne cessait de les insulter. Il fallut quitter la ville et se faire, dans un bois de sapin, une cabane en branches. Ils y furent poursuivis à coups de pierres par les enfants. « Une seule chose me peine, disait le saint, c'est qu'avec tout cela nous ne pouvons prêcher[3]. » A la fin, ils découvrirent celui qu'ils cherchaient, et furent assez bien reçus. Il était temps, car François fut pris d'une fièvre ardente. Par bonheur elle dura peu. Aussitôt remis, il commença ses catéchismes[4]. On dit qu'il ébranla quelques âmes, et il se forma dans la ville un petit noyau de chrétiens[5].

Cependant son hôte s'occupait de le faire passer à Miyako. Ce n'était pas facile; toute la banlieue de la capitale était en guerre, la route n'était pas sûre, on ne pouvait s'y aventurer qu'en troupe et bien armé. Il se rencontra pourtant un gentilhomme qui accepta de prendre les étrangers à sa suite[6].

Il restait quinze lieues à franchir. François les fit « au galop » courant derrière les chevaux, mêlé aux coolies. Ce devait être un spectacle étrange : au milieu des valets et porteurs, légers, élastiques, touchant à peine le pied du sol, riant et se moquant, ces deux étrangers bien reconnaissables à leur physionomie, entraînés dans la course, eux à qui leurs pauvres jambes tuméfiées par le froid refusaient naguère tout service. Autour d'eux, un feu roulant de quolibets. Croisait-on des

1. Cros, p. 116, 117.
2. P. 117.
3. P. 112, 113.
4. P. 117.
5. P. 123.
6. P. 113.

soldats? brutalités et coups. Aux étapes, il fallait prendre soin des chevaux. « Et cependant, déclare Fernandez, jamais je ne le vis plus gai [1]. » Le Japonais Bernard ajoute à ce tableau quelques traits inattendus : « Il sautait parfois, il s'égayait et jetait en l'air une pomme qu'il tenait en main, puis la reprenait d'un visage tout arrosé de larmes joyeuses, avec des propos très profonds de la bonté et miséricorde de Dieu, qui l'avait choisi pour semer la doctrine céleste en des provinces si lointaines et comme arrachées du monde [2]. »

Enfin François touchait au but, il entrait à Miyako.

IV. — *A la porte du palais.*

Miyako, le Kiôto d'aujourd'hui, est actuellement une capitale déclassée, immense village vermoulu, endormi, couvrant la plaine de ses maisons basses à toits noirs. Au-dessus de cet océan, le château shogunal, — une simple préfecture de province, courbe ses pignons et tire la ligne blanche de ses remparts. En face, de l'autre côté de la ville, sous un grand massif d'arbres, se cache, comme un Trianon solitaire, le palais abandonné des empereurs. Tout autour, une incomparable ceinture de collines et de forêts. Là, dans les vieilles pagodes, gardées par une population de bonzes sacristains, sont entassées d'incomparables merveilles d'art. Ajoutons un détail : au-dessus de l'entassement des petites toitures sombres, et des gros chapeaux de feutre des pagodes, le clocher de l'église Saint-François-Xavier. Tel est aujourd'hui le Versailles japonais, dans la solitude où l'a laissé le départ du Mikado.

Lorsque le saint y entrait à la fin de janvier 1551, c'était une ville de ruines. Les murailles croulaient : les palais délabrés restaient à l'abandon. La cité impériale de jadis, dont les rues tracées au cordeau formaient de vastes damiers, était en train de disparaître sous une autre ville bizarre et tourmentée. Les pagodes transformées en forteresses, avec remblais et fossés, les habitations seigneuriales aménagées pour la défense,

1. P. 113, 117.
2. Citation d'un manuscrit inédit du P. E. Auger, *Etudes*, 1906, t. IV, p. 666 (article du P. F. Tournier).

formaient centre çà et là, et les maisons s'aggloméraient autour, au hasard, en ruelles étroites.

Depuis cinq ans, on y vivait sous la menace continuelle de l'incendie, du meurtre et de la famine. Le cour avait fui. Deux clans, les Hosokawas et les Miyoshis, se partageaient la cité, séparés par la rivière, se battant et s'égorgeant. De temps à autre, les bonzes turbulents de la banlieue descendaient de la montagne et se mêlaient aux bagarres [1].

Impossible de dire le nombre des habitants. Il pouvait y en avoir un million au moyen âge ; il en reste aujourd'hui 250.000. Vers 1550, s'il est vrai qu'on y trouvait de 90 à 100.000 feux, c'est plus de 500.000 âmes qu'il faudrait accorder à Miyako [2].

Ce que François Xavier venait chercher dans cette fourmilière humaine, c'était le « roi », nous dirions l'empereur, l'ancêtre du Mikado actuel. Mais comment arriver jusqu'à lui ? Les contretemps allaient se multipliant sous les pas du saint.

Le premier lui vint de son hôte. Celui qui l'avait hébergé à Sakai lui avait donné, à son tour, une lettre pour un ami. Mais celui-ci se hâta de se débarrasser des étrangers en les envoyant à vingt lieues de là chez son gendre. Nouveau voyage, nouvelles insultes, et les plus petits enfants s'en donnaient à cœur joie [3].

Cette retraite ne faisait pas le compte de François. Il revint donc ; mais à qui s'adresser pour arriver jusqu'au roi ? Et, à vrai dire, quel roi venait-il voir ? On pourrait presque dire qu'il y en avait deux, celui dont le pouvoir n'était qu'une ombre, celui dont le pouvoir n'était qu'une ruine ; l'empereur et le généralissime, le *Mikado* et le *Shôgun*. Or ils étaient également inabordables, et ni l'un ni l'autre ne valait la peine d'une visite.

Le Mikado [4] habitait le *Gosho*, palais étrange, parc et village,

1. J. Murdoch et Isoh Yamagata, *A History of Japan during the century of early foreign intercourse* (*1542-1651*), Kobé, 1909, 8°, p. 55.

2. On disait à Xavier qu'il y avait 90.000 maisons à Miyako (*Mon. Xav.*, p. 624) et que peu auparavant on en comptait 180.000 (p. 682). Quatre-vingts ans après, l'Annaliste de Macao citait un dicton populaire attribuant à la capitale 98.000 feux, plus 108.000 dans les quatre faubourgs (Cros, II, p. 115). D'aucuns pensent que tous ces chiffres sont exagérés (Mazelière, t. II, p. 341, 342).

3. Cros, p. 117, 118.

4. Le mot *Mikado* n'est pas employé par les Japonais : c'est un archaïsme équivalant à « sublime porte » ; mais c'est le seul qui soit usuel chez les Européens. Les indigènes

place forte et temple, occupant tout le quartier nord-est de la ville [1]. Inaccessible dans son harem, à peine si, de loin en loin, on l'exhibait à l'adoration muette d'une cour prosternée. Comment arriver jusqu'à lui? et, par impossible, y fût-on parvenu, à quoi bon? Ce n'était qu'une idole vivante, défendue contre le mépris par le mystère. Pour souiller son immaculée pureté, il suffisait d'un regard profane. Ses femmes l'affublaient tous les jours de vêtements neufs et le servaient dans de la vaisselle fraîchement sortie du four. Il en usait une fois, puis tout était brisé ou brûlé. En revanche, l'eau dans laquelle il s'était lavé les pieds était tenue pour relique. Un jour on en apporta devant François Xavier et tous les assistants s'en frottèrent la tête. Le saint se contenta de sourire, et écarta le bassin [2]. Celui qui était censé régner était un vieillard, Go Nara Tennô. Il vivait d'aumônes et trafiquait des titres de noblesse. Son palais était une masure dévalisée par les voleurs; ses courtisans les *kuge*, l'avaient abandonné et s'étaient réfugiés à Yamaguchi; ses femmes étaient réduites à héler par les brèches du mur d'enceinte les marchands ambulants de patates douces [3].

Le *Shôgun*, ou généralissime, vrai chef politique du Japon, était un peu moins annihilé, mais beaucoup plus en danger. Ashinaka-Yashiteru avait quinze ans. Son père avait abdiqué devant la guerre civile et la guerre durait toujours [4]. Il était à la merci des daimyô ambitieux qui, tous, voulaient devenir régents. Son autorité nominale s'étendait sur cinq ou six petites provinces autour de Miyako : là, troubles et guerres étaient endémiques [5]. Ailleurs, chez les gros féodaux indépendants, on jouissait d'une paix relative [6]. Quand les missionnaires parlèrent

disent le *Tennô*, « roi du ciel », ou le *Tenshi-sama* « fils du ciel ». Il y a d'autres appellations encore, par exemple le *Daïri*, mot qui a passé du palais impérial de Miyako à l'empereur lui-même (La Mazelière, t. I, p. 234, 559, 563).

1. De La Mazelière, t. I, p. 486; de Hubner, *Voyage autour du Monde*, t. II, ch. 6.

2. Lettre du Fr. de Alcaçova, Goa, 1554 (*Epistolae Japonicae*, Louvain, 1569, p. 70).

3. Metchnikoff, *L'Empire japonais*, Paris, 1882, p. 502; — H. Haas, *op. cit.*, p. 98, 99, 177; — Steichen, *op. cit.*, p. 7, 9; — H. Cordier, dans l'*Histoire générale*, Paris, Colin, t. V, p. 915.

4. Haas, p. 177, 178.

5. Ce domaine est le Goquinay des missionnaires, aujourd'hui Gokinai, une des neuf grandes divisions territoriales du Japon. Ce mot signifie « les cinq provinces privées » (Yamachiro, Yamato, Kavatchi, Idzoumi et Setsou). Villes principales : Kiôto, Osaka, Hiogo, Sakai, Nara.

6. Murdoch, *loc. cit.*

de voir ce « roi », on leur dit qu'il était absent : la vérité est qu'il était en fuite. Ses ennemis s'étaient emparés de la capitale, l'avaient occupée toute l'année 1550, et avaient détruit le château shogunal. La paix venait de se faire; Yashiteru allait rentrer, mais était-ce le moment pour les deux pauvres étrangers de lui demander audience[1]?

Xavier errait donc du palais pillé au palais en ruines, s'arrêtait aux portes, guettait les occasions. Il finit par comprendre qu'il n'y avait rien à faire. Tout au plus aurait-il pu, par l'intermédiaire de quelque seigneur, faire parvenir une supplique. Encore devait-il la faire accompagner de beaux présents, et quels présents pouvaient bien apporter des gens aussi misérables? Xavier répondait que ses présents étaient à Firando; il les ferait venir si on lui accordait une audience; mais on ne l'écoutait pas. Durant quelques jours il attendit. On remarquait les missionnaires à leur poste de patience : on leur demandait qui ils étaient, ce qu'ils voulaient, ajoutant que leur place n'était pas là. Essayaient-ils de répondre, on s'en allait en riant. François voulut prêcher; il ne recueillit que des coups de pierres et de bâton[2].

Il y avait encore une autorité à laquelle il avait songé, cette espèce de Sorbonne, où l'on était censé discuter et juger les sectes nouvelles, quelque grosse bonzerie de la banlieue. Mais là encore, à quoi bon? Le saint maintenant savait ce que valaient les bonzes. Quant à ceux des environs de Miyako, toujours en armes, on les avait vus peu auparavant brûler une moitié de la ville. Sur quoi le clan des Miyoshi avait incendié le monastère de Higashi Yama et massacré les moines[3].

L'expérience de Xavier était faite : il n'y avait rien à espérer du gouvernement central : il fallait se retourner vers les daimyô de la province, les seules autorités réelles, les seuls rois; et il partit. Il était resté dans la capitale onze jours[4]. Montant donc en barque au faubourg de Toba, il descendit la rivière jusqu'à la mer. En s'éloignant, il regardait tristement

1. Haas, *loc. cit.*
2. Ann. de Macao et Frois (Cros, p. 113, 114, 118).
3. Murdoch, p. 55.
4. Cros, p. 118 (P. Frois).

la grande ville idolâtre qui, plus que toute autre, avait été pour lui la ville des déceptions, et, très ému, songeant à l'intense vie païenne qui s'agitait sous cette immense nappe de toitures noires, il n'en pouvait détacher les yeux, et il répétait : « *In exitu Israël de Egypto... os habent et non loquentur, aures habent et non audient*[1]. » Lui fut-il donné d'entrevoir l'avenir? Miyako, douze ans après, ouvert à l'Évangile, peuplé de chrétiens, et ayant son église dédiée à Notre-Dame comme il avait rêvé[2].

Le retour fut aussi rude, plus rude peut-être encore que l'aller. On était en février, le froid atteignait son maximum et il fallait naviguer, immobile, au fond d'une barque. François ne perdait cependant aucune occasion de parler de Dieu et de faire quelque bien. Jean Fernandez nous le montre, du peu d'argent qu'il portait, achetant des fruits dans les auberges, les mettant dans ses manches ou sur sa poitrine et s'en servant pour attirer les enfants. Il leur donnait un fruit et sa bénédiction. Parfois de braves gens, séduits sans doute par son air de bonté, venaient à lui, et lui parlaient de leurs infirmités et de celles de leurs enfants. Il leur écrivait un Évangile et leur disait : « Portez-le sur la poitrine et vous serez guéris[3]. »

Arrivés à Sakai, nos voyageurs trouvèrent une jonque à destination de Firando. Ils y montèrent et, dans le courant de février, ils étaient de retour auprès du Père Cosme de Torrès[4].

1. Cros, p. 123.
2. Delplace (Ann. de Macao), t. I, p. 101, 107, 113, 129, etc.; Cros, p. 133 (lettre du P. Organtini, 20 sept. 1577).
3. Cros, p. 122 (P. Frois).
4. P. 123.

CHAPITRE V

LA CHRÉTIENTÉ DE YAMAGUCHI
(Mars-septembre 1551)

I. — *La liberté de conscience à Yamaguchi.*

Le retour des missionnaires fut un grand soulagement pour le pauvre Père de Torrès. « Vous pouvez vous imaginer, écrivait-il quelques mois plus tard, ce que j'ai souffert d'être ainsi séparé du Père Maître François, à la pensée des dangers et des labeurs qu'ils rencontraient (lui et ses compagnons). Ils partirent à la fin d'octobre, au commencement des grands froids et des neiges. Mais ni le froid, ni les neiges, ni la crainte d'aller au milieu de populations inconnues ne pouvaient arrêter le Père François ; si grand est le feu d'amour de Dieu et le zèle des âmes qui brûle en son cœur. Que n'eurent-ils pas à souffrir? En barque, tapis à fond de cale; sur terre, ignorant les routes, ils se mettaient comme valets au service des voyageurs à cheval et couraient derrière. Le soir, ils arrivaient trempés, épuisés, affamés, dans les hôtelleries où il n'y avait rien pour eux, ni abri, ni nourriture. Le froid était tel, qu'ils en avaient les jambes enflées. Ajoutez les insultes, les pierres que, dans les rues et sur les places, leur jetaient les enfants. Et rien n'empêchait Maître François de prêcher l'Évangile. Ce sont là des ardeurs de zèle que nous ne saurions imaginer; il faut l'avoir vu. Ses œuvres nous animent plus encore que ses paroles et, quoi que ce soit que nous fassions ou souffrions, c'est une confusion que de nous comparer à lui. Je ne vous en donne pas le détail, ce serait infini. Son voyage a duré quatre mois; il est toujours allé à pied et souvent sans chaussures[1]. »

1. *Cartas de Japão,* fol. xliv (traduction abrégée); — VALIGNANO, p. 127, 128.

De son côté, Xavier fut heureux de constater qu'à Firando ces quatre mois n'avaient pas été stériles. Torrès avait converti son hôte, avec sa femme, ses fils, toute la famille, puis le père et d'autres de la parenté, puis un lettré qui avait voulu étudier de près le christianisme. Ce n'était plus seulement parmi les pauvres que les fidèles se recrutaient. Les relations commencent à accoler au nom de certains néophytes le titre nobiliaire de *don*, « don Geronymo, père de don Antonio[1] ».

Firando ne retint François que quelques jours. Il avait hâte d'aller reprendre à Yamaguchi le plan qui venait d'échouer à Miyako, obtenir du puissant daimyô ce que l'ombre d'empereur ne pouvait lui donner. Son voyage à la capitale avait eu au moins ce résultat que maintenant il savait à quoi s'en tenir sur la politique intérieure du pays[2]. Il avait appris encore que, sur l'esprit des Japonais, son extérieur misérable faisait mauvaise impression. On le méprisait; mais, de la personne, le mépris rejaillissait sur la doctrine. Il laissa donc sa soutane usée et prit des habits plus décents[3]. De plus, les lettres du gouverneur des Indes et de l'évêque de Goa, offrant l'amitié du roi de Portugal et demandant protection pour les missionnaires, n'ayant pu être utilisées à Miyako, pouvaient l'être à Yamaguchi. Xavier résolut de se présenter cette fois en ambassadeur. Il emporta ses lettres de créance écrites sur parchemin et un certain nombre de bibelots européens qui devaient intéresser les Japonais ; une horloge, un *manicordio* (sorte d'épinette à clavier et à 70 cordes), une arquebuse à pierre et à trois canons, une pièce de brocard, des flacons de cristal, des miroirs, des lunettes, un habit portugais, etc.[4] Puis, laissant encore Cosme de Torrès à la tête de cette mission naissante qu'il gouvernait si bien, toujours suivi du fidèle Fernandez et des Japonais Bernard et Mathieu, il se dirigea vers Yamaguchi[5].

Le daimyô n'avait pas gardé rancune au missionnaire pour la liberté de son langage. Il accepta les présents. Plusieurs produisirent leur effet, car les chroniques japonaises ont gardé le

1. Cros, p. 135 (P. Frois).
2. P. 138 (Ann. de Macao).
3. P. 124 (P. Frois).
4. P. 138, 139 (Ann. de Macao) ; p. 144 (P. Frois) ; — *Mon. Xav.*, p. 683.
5. P. 138 (Ann. de Macao).

souvenir de l'horloge « qui sonnait exactement douze fois le jour et douze fois la nuit, d'un instrument de musique qui jouait tout seul et des verres pour les yeux, grâce auxquels un vieillard peut voir aussi distinctement qu'un jeune homme[1] ».

En retour, le prince fit porter au missionnaire une forte somme d'argent. « Nous la lui avons renvoyée, écrit Xavier, disant que nous ne demandions qu'une chose, l'autorisation de prêcher la loi de Dieu, et, pour ses sujets, la liberté de conscience[2]. » Ce détachement contrastait avec l'avidité des bonzes. Yoshitaka en fut frappé. Il accorda une audience le jour même, et, de vive voix, donna les permissions demandées. Peu après, en divers lieux de la ville, des affiches attestaient que les étrangers pouvaient enseigner, et les habitants adopter la loi nouvelle. De plus le prince abandonnait aux missionnaires une bonzerie déserte[3].

Xavier se remit à prêcher. Il trouva cette fois un public, sinon respectueux, du moins suffisamment intéressé. Deux fois le jour, il allait à la rue des nobles, le *Tonono-cuji*, s'asseyait sur la haute margelle d'un puits, et, quand la foule était amassée, il lisait et commentait son cahier. La leçon finie, il rentrait. On le suivait à son logis qui ne désemplissait pas[4]. Il habitait chez un noble païen nommé Uchida-dono. Nuit et jour on assiégeait sa porte. Il venait des samuraï, des bonzes, jusqu'à des bonzesses[5]. La foule parfois débordait jusque dans la rue. Tout ce monde harcelait de questions le docteur étranger. Les objections arrivaient à la douzaine, pressées et disparates.

« De toutes les nations infidèles que j'ai vues, écrira-t-il plus tard, il n'y en a pas à se rendre plus facilement à la raison que les Japonais. Curieux et interrogateurs jusqu'à l'im-

1. H. Haas, p. 183, 184.

2. *Mon. Xav.*, p. 683; — Cros, p. 139 (Ann. de Macao). D'après M. Murdoch, p. 58, cette bienveillance du daimyô serait due au désir de conclure un traité de commerce. Pour M. Satow il faut y voir l'action d'un officier, Suwe Takafusa; la preuve en serait que, lorsque Takafusa eut renversé Yoshitaka et l'eut remplacé par un autre, les chrétiens restèrent en possession de leurs privilèges (*Transactions of the Asiatic Society of Japan*, t. VII (1879), *Vicissitudes of the Church of Yamaguchi*).

3. *Mon. Xav.*, *loc. cit.* — Cros, p. 139, 140. Voir au chapitre suivant la note relative à cet acte.

4. Cros, p. 140.

5. « Padres, e *freizas*, e fidalgos ». *Mon. Xav.*, p. 683.

portunité, désireux de savoir, ils n'en finissent pas de poser des questions et de s'entretenir sur nos réponses. Ils ne savaient rien sur la forme de la terre et le cours du soleil. Ils nous interrogaient sur les comètes, les éclairs, la pluie, la neige et autres phénomènes. Nos réponses les charmaient, ils nous tenaient pour grands savants, ce qui accréditait nos leçons[1]. »

II. — *Les convertis.*

François eut vite choisi son terrain de controverse. Ce fut, comme à Cangoxima, l'origine du monde et la création. Que toutes choses ici-bas eussent un principe, et même les âmes, les Japonais n'en avaient pas l'idée. La chose en elle-même ne les eût peut-être pas arrêtés. Mais ils n'avaient rien lu de tel dans leurs livres, et pourtant leurs livres venaient de la Chine, source unique de toute sagesse.

Un principe de toutes choses ? Mais bon ou mauvais ? le même pour le bien et pour le mal ? Evidemment, il y avait deux principes. Comment les démons, méchants, ennemis de l'homme, pouvaient-ils être l'œuvre d'un principe bon ? — Xavier répondait que, créés bons, ils étaient devenus mauvais par leur faute, et voilà pourquoi Dieu les châtiait et pour l'éternité. Sur quoi les Japonais répliquaient que châtier sans fin n'était pas le fait d'un Dieu bon. Un Dieu bon ne laisserait pas les hommes à la merci des démons, ne les aurait pas créés enclins au mal, n'aurait pas fait l'enfer, n'aurait pas imposé les dix commandements. Leur religion à eux, au contraire, était toute miséricorde. Pas de supplice éternel ; il suffisait, pour être délivré de l'enfer, d'invoquer leurs saints. « A toutes ces difficultés, conclut Xavier, pour ne citer que les principales, avec la grâce de Dieu, nous donnâmes des solutions qui les satisfirent. » Nous serions heureux d'avoir ces réponses du maître ès arts de Paris. Comment parvint-il à adapter les thèses scolastiques à la mentalité très spéciale de ses auditeurs ? Lui seul aurait pu le dire, et il ne l'a pas fait[2].

1. P. 685.
2. *Mon. Xav.*, p. 684, 685. Les historiens ont cru pouvoir suppléer à ce silence en reproduisant les thèses dont certainement Xavier s'inspira. Orlandini leur consacre trois colonnes in-f° (l. XI, n. 106, 109), et Lucena jusqu'à huit chapitres (l. VIII, ch. 2 à 10).

Le détail cependant n'aurait pas manqué d'intérêt. Le missionnaire était aux prises avec le problème du mal, le plus angoissant de tous pour qui n'a pas la foi en un Dieu essentiellement juste et bon. En apportant la solution catholique, il attaquait le bouddhisme à la base, car c'était pour le résoudre d'une façon quelconque que Sakia-Mouni avait imaginé ce système athée, qui mène l'homme du vide au vide et met l'idéal de la vie dans l'anéantissement.

Encore, ces réponses de Xavier, si elles éclairaient l'intelligence, ne parvenaient pas toujours à satisfaire le cœur. Même convertis, les Japonais gardaient certaines difficultés. Ils avaient été bouddhistes, mais sans abjurer le vrai culte national, le *shinto*. Or, si le bouddhisme, pour les calmer, leur faisait entrevoir un éternel avenir d'inconscience, le shintoïsme leur montrait les âmes des morts, errant par le monde, confondues avec les dieux du pays, élevées à la dignité de *kamis*, ou bons génies, gouvernant l'empire des vivants, réglant les saisons, les vents, les pluies, les bonnes et les mauvaises fortunes. Ces morts, par leur survivance d'outre-tombe, font la famille et la patrie. Un jour viendra où l'on poursuivra dans le christianisme la doctrine soi-disant antipatriotique qui relâche le lien traditionnel entre les vivants et les morts[1].

Pour le moment, c'est le sentiment familial qui s'alarme : « Une chose désole nos chrétiens, écrivait Xavier, c'est qu'il n'y ait pas de remède à l'enfer. Ils aiment tant leurs défunts!... Je répondis à tout et ils se montrèrent satisfaits... Mais ils ne cessaient de gémir sur le mal sans remède de leurs ancêtres. Pour moi, j'étais peiné de voir mes amis, si aimés, si chéris, pleurer ainsi sur des maux auxquels ils ne pouvaient rien[2]. »

Nous avons sans doute un écho de ces discussions dans les lignes qui suivent : « Ceux d'Amanguchi, avant leur baptême, avaient un doute contre la souveraine bonté de Dieu. Dieu ne leur paraissait pas miséricordieux, lui qui ne s'était pas manifesté à eux avant notre venue. S'il était vrai, comme nous le disions, que ceux qui n'adorent pas Dieu vont en enfer, Dieu n'avait pas eu

1. Edit du 27 janvier 1614, n. 3 et 4 (NAGAOKA, *Histoire des relations du Japon avec l'Europe aux* XVI*e et* XVII*e siècles*, Paris, 1905, p. 134).
2. *Mon. Xav.*, p. 694.

pitié de leurs ancêtres, lui qui les laissait aller en enfer sans se faire connaître d'eux. C'était là une des grandes objections qui les arrêtait. Il plut à Notre-Seigneur de leur faire entendre la vérité et de les délivrer de leurs doutes. Nous leur donnâmes les raisons suivantes : nous prouvâmes que la loi de Dieu est la plus ancienne de toutes, antérieure à l'importation des croyances chinoises. Alors, les Japonais savaient déjà que tuer, voler, faire de faux témoignages, d'autres actions encore contraires aux dix commandements, étaient mauvaises : la preuve, c'est qu'ils en éprouvaient du remords. La distinction entre le bien et le mal est écrite au cœur des hommes. Et ainsi, les commandements de Dieu sont connus des nations, sans qu'elles aient d'autre maître que le Créateur d'elles toutes.

« Que si quelque doute leur restait, qu'ils fissent l'expérience suivante. Prenez un homme élevé sur une montagne solitaire, sans aucune connaissance des lois chinoises, et demandez-lui, à cet homme des bois, si tuer, voler, violer les commandements est, oui ou non, un péché ; si les observer est, oui ou non, bien agir. La réponse de ce barbare, qui n'a eu personne pour l'enseigner, montrera clairement qu'il connaît la loi de Dieu. Qui la lui a apprise, si ce n'est Dieu, son Créateur ? Et si les barbares ont cette connaissance, que dire des civilisés ? Ainsi la loi de Dieu gravée au cœur des hommes est antérieure à toute loi écrite. Cette raison les satisfit tous ; et, leur doute éclairci, ils se firent chrétiens plus facilement[1]. »

On voit par ces détails s'il est vrai, comme l'écrivent des historiens japonais[2], que les auditeurs de Xavier se sont convertis faute de savoir ce qu'était le christianisme. Les Japonais, par leurs questions, le forçaient à aborder les problèmes les plus ardus : ils n'étaient pas gens à se contenter de n'importe quelle réponse. Xavier savait doser la quantité de doctrine que les néophytes étaient capables de porter. En d'autres lieux il ne pouvait dépasser le minimum nécessaire. Ici le nécessaire allait fort loin.

Les conversions avaient été lentes à venir. Les Pères grandissaient dans l'estime publique : on louait leur enseignement;

1. P. 686-687.
2. Nagaoka, p. 85, 86.

on admirait leur vie sainte, mais personne ne se décidait à franchir le dernier pas et à tirer la conclusion pratique. A Fernandez revient l'honneur d'avoir emporté la victoire décisive. Il prêchait un jour dans la rue et il y avait foule. Un homme du peuple s'amusait à l'interrompre par ses moqueries. Enfin, s'approchant par derrière, il feignit de vouloir lui dire un mot. Fernandez se retourna et un crachat lui arriva en plein visage. Il y eut des éclats de rire. Mais c'était trop fort, presque toute l'assemblée s'indigna. Fernandez ne se troubla pas pour si peu; il s'essuya tranquillement et continua sa leçon. Or, un autre Japonais, qui ne manquait aucune occasion de contredire Maître François, se trouvait là. L'humilité calme du Frère le fit réfléchir. L'instruction finie, il le suivit à la maison, se fit catéchiser et, quelque temps après, recevait le baptême. Ce fut le premier chrétien d'Yamaguchi. Japonais de distinction, son exemple en détermina d'autres; peu après, les missionnaires avaient la joie de baptiser leur hôte, un samuraï lui aussi, sa femme et quelques parents[1].

Le branle était donné. « Nos visiteurs, raconte François, poussèrent si bien les difficultés que, par nos réponses, ils virent combien les lois de leurs saints étaient fausses, et vraie la loi de Dieu. Ces controverses se poursuivirent pendant bien des jours; enfin commencèrent les conversions; et ceux-là justement se donnèrent à nous qui, dans ces discussions, s'étaient montrés les plus hostiles. Parmi eux, beaucoup de nobles qui nous témoignèrent une incroyable amitié... Dans cette ville, en deux mois, nous avons baptisé à peu près cinq cents personnes. Tous les jours, grâces à Dieu, il se faisait quelque baptême... Ces convertis nous montrent grande estime et grand amour. Je crois que ce seront de vrais chrétiens[2]. »

On nous a conservé d'intéressants détails sur quelques-unes de ces premières conquêtes. Le Japonais Laurent était un chanteur des rues d'une physionomie assez déplaisante, avec son œil mort et son autre œil presque éteint. Il gagnait sa vie à aller d'une

1. Cros, II, p. 140 (Annaliste de Macao). D'après le P. Frois, l'hôte de François s'appelait Uchidadono, et serait le premier converti (p. 146). Il prit le nom de Thomas et sa femme celui de Marie (Marthe, d'après l'Annaliste, p. 141).
2. *Mon. Xav.*, p. 683, 684, 686.

maison dans l'autre, contant des histoires, partout bien accueilli. Il avait de l'esprit, une intelligence vive, une bonne mémoire. Il vint trouver François, l'interrogea, revint, multiplia ses visites. Trois choses le frappaient dans le saint, sa charité, son désir de sauver les âmes et de glorifier Dieu et enfin le désintéressement qui l'avait amené là, à travers tant de périls et sans aucun espoir de gain terrestre. Bref, il demanda le baptême et, peu après, le Père Cosme de Torrès le recevait dans la Compagnie. Ce fut le premier Jésuite japonais[1]. A ce mendiant, Dieu réservait d'être un grand convertisseur et l'apôtre de Miyako[2].

Voici maintenant, brièvement racontée par Xavier lui-même, l'histoire d'un lettré. « Il avait longtemps étudié à l'université de Bandu. On le tenait pour très savant. Avant notre arrivée au Japon, il avait voulu se faire bonze. En fait, il resta laïque et se maria. C'est que, en ce temps-là, il lui parut que la religion du Japon n'était pas vraie : aussi n'y croyait-il plus. Il adorait Celui qui a créé le monde. Ce fut une grande joie chez les chrétiens quand celui-là fut baptisé, car on le tenait pour le plus savant de la ville[3]. »

D'autres conversions n'aboutirent que plus tard. De l'un des principaux seigneurs Xavier écrivait : « Il nous est très favorable, lui, et surtout sa femme. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour aider la propagation de la loi de Dieu, laquelle leur paraît bonne. Mais ni l'un ni l'autre ne veulent l'embrasser[4]. » C'est que, à grands frais, ils avaient construit et renté plusieurs monastères où des bonzes priaient pour eux. Les dieux, après leur mort, les paieraient au décuple. Embrasser le christianisme, c'était perdre le fruit de leurs bonnes œuvres. La lumière, dans leur âme, n'était pas encore complète. Ils voyaient que le christianisme méritait d'être propagé, ils n'en comprenaient pas la

1. A moins qu'il faille réserver ce titre aux deux catéchistes Bernard et Mathieu, qui suivirent Xavier dans les Indes.

2. Cros, t. II, p. 141, 147. Pour établir que les Jésuites du Japon étaient hostiles à l'établissement d'un clergé indigène, M. le chanoine Joly allègue l'exemple du Fr. Laurent qui eût si bien mérité d'être prêtre et ne fut jamais que diacre. J'ignore où l'on prend ce diaconat. Ce qui est certain c'est que Laurent mourut en 1592, avant l'arrivée des évêques au Japon (L. Joly, *Le Christianisme et l'Extrême-Orient*, t. I, p. 347).

3. *Mon. Xav.*, p. 693.

4. *Ibid.*, p. 689; cf. *Cartas de Japão*, p. xcvj.

transcendance exclusive. Mais l'heure de Dieu ne tardera pas beaucoup. En 1554, Naitô[1] se fera baptiser, lui, sa famille, ses vassaux, ses alliés, en tout trois cents personnes. Quelque temps après, on le trouve gouverneur de Yamaguchi.

Les voies de Dieu étaient parfois plus mystérieuses. Le Frère Laurent racontait en 1560 que, au pays de Harima[2], il avait rencontré un bonze très austère, d'une abstinence rigoureuse : ni viande, ni poisson, ni blé, ni orge, ni riz, rien que des herbes et des fruits. Il avait fait le vœu de consacrer sa vie à élever les enfants selon toutes les prescriptions du livre sacré, le Hoké-kio[3]. Or, dix ans auparavant, précisément alors que Xavier travaillait au Japon, il avait vu en songe des prêtres venus du Tengiku, lesquels lui montraient le vrai chemin du ciel. Le lendemain on lui apprit que des étrangers prêchaient publiquement à Yamaguchi, le dogme de la vie future. Alla-t-il les écouter ? Nous ne le savons. Mais, durant dix ans, il vécut fidèle aux lumières de Dieu et, quand il rencontra Laurent, le converti de Xavier, son âme était prête : il reconnut dans l'Évangile la doctrine dont son âme avait besoin et demanda le baptême[4].

La petite chrétienté de Yamaguchi remplissait Xavier de joie : « Il n'est pas croyable, écrivait-il, combien ces chrétiens nous aiment. Ils viennent et reviennent chez nous s'enquérir de ce qui pourrait nous être agréable. Le Japonais est serviable, et les chrétiens le sont pour nous à l'excès. Plaise à Dieu dans sa miséricorde les en récompenser[5]. » « On dirait des religieux, assurait Fernandez. Je ne saurais, en vérité, exagérer leurs mérites. L'amour qu'ils nous portent est tout filial ; il n'est pas de Portugais qu'ils ne tiennent pour frère très cher[6]. » L'annaliste de Macao, qui cite ces lignes, ajoute : « Ils se montraient admirables de zèle pour la conversion des païens, le soulagement des pauvres ; ils formaient, comme les fidèles de la primi-

1. Dans les relations des missionnaires, Naytonduno, Neantonduno.
2. Harima, Farima, une des provinces du Nippon, sur la mer intérieure.
3. Le *Hoke-kio*, le « Lotus de la Bonne Loi », en chinois *Fa-Loa-King*, recueil des maximes de Bouddha.
4. *Epistolae Japonicae*, Louvain, 1569, t. II, p. 79, 80; *Cartas de Japão*, fol. clxxxvij.
5. Cros, p. 128.
6. P. 143.

tive Église, une famille parfaite... Plus tard la chrétienté de Yamaguchi demeura vingt-cinq ans sans prêtre. On la retrouva florissante, comme si la prédication et la grâce des sacrements n'avaient pas cessé de l'arroser et de la féconder. »

Que les chrétiens aimassent leur Père, ils le lui devaient bien, car, poursuit l'annaliste, « la moisson coûtait cher à ceux qui la semaient. Après six mois de ce rude labeur, les cheveux de François avaient blanchi ». Il continuait à ne se nourrir que de riz et de légumes : il dormait très peu, ses entretiens avec ses visiteurs se prolongeant jusqu'en pleine nuit. Durant son court sommeil, on eût dit que l'âme continuait à veiller. Sept mois durant, le Japonais Bernard partagea sa chambre. Toute la nuit, il l'entendait soupirer et murmurer le nom de Jésus. Parfois il lui demanda pourquoi ces soupirs : François n'avait eu conscience de rien. Plus tard, à Rome, le même Bernard racontait au Père Ribadeneira, son confesseur, que, de ses yeux, il avait vu apporter au Père de nombreux malades, et qu'avec un signe de croix ou un peu d'eau bénite, ils avaient été instantanément guéris. Au Père de Quadros, il spécifia trois de ces guérisons : à un sourd Xavier avait rendu l'ouïe, la parole à un muet, la parole et la marche à un muet paralytique. A plusieurs reprises, Bernard raconta le fait dont nous avons déjà parlé, Xavier satisfaisant par une seule réponse à dix ou douze questions disparates, et il concluait : « Les Japonais le tenaient pour un homme venu du ciel et supérieur à tous les hommes[1]. »

Si le zèle du Père était infatigable, infatigable aussi était la pieuse importunité des néophytes. Ils voulaient avoir l'explication des moindres usages chrétiens. Ces pratiques les intéressaient d'autant plus que, tout naturellement, elles prenaient la place de pratiques bouddhiques analogues. Au lieu de répéter sans fin le nom d'Amida, ils répétèrent les saints noms de Jésus et de Marie. Au lieu de l'eau qui avait servi aux bains de pieds de l'empereur, ils eurent l'eau bénite. Idolâtres, ils avaient égrené le chapelet des 108 passions, répétant 108 fois « *Nami Amida bouts*, adoration à Amida » ; ce qui les débarrassait, à chaque grain, d'un péché, gourmandise, vanité, colère. Le

1. Ribadeneira, *Vida de San Ignacio*, l. IV, ch. 7. — Lettre du P. de Quadros, *Sel. Ind. Ep.*, p. 189.

chapelet fini, l'âme était pure, pure sans repentir. Maintenant le rosaire apprenait aux néophytes à unir en un seul acte prière vocale et prière mentale. De toutes les dévotions catholiques, le rosaire est une de celles que les Japonais abandonnés conservèrent avec le plus de fidélité. Parmi les objets échappés aux perquisitions et que les chrétiens de 1865 pouvaient montrer à leurs missionnaires, il y avait des grains de chapelet qu'on se passait de père en fils[1]. Puis les indulgences. Aux adeptes de leur secte qui leur faisaient de grosses aumônes, les bonzes délivraient des billets assurant, pour l'autre vie, un remboursement au double ou au triple. Les indulgences chrétiennes, une fois qu'ils les eurent bien comprises, remplacèrent l'absurde usage païen[2].

III. — *Les controverses.*

Catéchismes avec les néophytes, discussions avec les infidèles, ainsi passaient les jours et les semaines. Partout il fallait soutenir la controverse, jusque dans la rue, jusqu'au palais du daimyô.

Un jour, admis à l'audience du prince, Xavier pensa l'intéresser en lui montrant ce qu'il avait de plus beau dans son petit mobilier religieux. Peut-être voulait-il lui prouver qu'eux aussi, les chrétiens, quand ils le pouvaient, entouraient leur culte de splendeur, et qu'à leurs yeux rien n'était trop riche pour Dieu. Si les bouddhistes ne traitent leur livre sacré, le « lotus de la bonne loi », qu'avec un grand respect, au point de ne jamais le déposer à terre, lui, montrait sa Bible, magnifique volume à enluminures, luxueusement relié. Il avait, pour offrir le saint sacrifice, de superbes ornements de brocart. Le prince voulut qu'il s'en revêtit devant lui, et Yashitaka de battre des mains et de s'écrier : « Il est comme un de nos dieux en chair et en os. » Xavier, sans doute, lui apparaissait aussi éclatant d'or que les grands bouddhas de ses pagodes.

Sur quoi, un bonze demanda : « Mais lui, le Dieu des chrétiens, quelle est sa forme, sa couleur ? » Autrement dit, est-il comme

1. Marnas, *La religion de Jésus ressuscitée au Japon*, t. I, p. 515.
2. P. Frois (Cros, II, p. 143).

nos idoles, rouge, doré, noir, vert? a-t-il le crâne effilé, ou bossué, bombé, grotesque, nez colossal, taille gigantesque, regard terrible, gestes extravagants; ou bien comme Xaca et Amida, est-il beau, pensif, sur son grand lotus épanoui? François exposa ce que la raison et le christianisme entendent par Dieu, un être qui n'a couleur, ni forme, ni accident d'aucune sorte, substance pure, distincte des éléments par lui créés.

— « Dieu, demandèrent les bonzes, d'où vient-il, quelle est son origine?

— Il vient de lui-même, reprit le saint. Il est le principe de toutes choses, il ne peut qu'être lui-même, sans principe et sans fin, la puissance, la sagesse, la bonté infinies. »

Les bonzes se déclarèrent satisfaits. Ils se reconnaissaient, disaient-ils, dans cet enseignement. Leur dieu était identique à celui des chrétiens. *Daï-Nitchi* équivalait à *Deos*. Le christianisme n'était qu'un bouddhisme, épuré peut-être, mais proche parent de la religion japonaise[1].

Qu'était-ce que ce *Daï-Nitchi* dont on parla beaucoup en ce temps-là, autour de François Xavier? Mais qu'était-ce que *Xaca*, *Amida*, les *kamis* et les *fotoques*, dont le nom revenait sans cesse dans les controverses?

« Leurs légendes, écrivait Xavier, parlent de certains hommes qui firent de longues pénitences, *scilicet*, de mille, deux mille, trois mille ans. Ils les appellent Xaca et Amida. Il y en a beaucoup d'autres, mais ce sont là, pour eux, les deux principaux. J'ai cherché à savoir si vraiment ces deux personnages sont d'anciens philosophes, j'ai demandé aux chrétiens de me raconter fidèlement leur vie. »... Et notre saint, étourdi au milieu des extravagances de la légende, entendant parler de vies longues de milliers d'années, d'hommes naissant et renaissant jusqu'à huit mille fois, ne put s'imaginer que cette mythologie cachât un fond historique. Il déclara tout net que ces philosophes n'avaient jamais existé, que c'était de monstrueuses inventions du diable[2].

Ce qu'on lui disait avait pourtant sa part de vrai. Xaca était un personnage historique, le grand philosophe hindou, Sakia-

1. Cros, p. 145 (Frois).
2. *Mon. Xav.*, p. 677, 688-689.

Mouni en personne, mais canonisé, divinisé, chef d'un panthéon pullulant et, comme tel, parfaite invention du diable.

Dans son système, Sakia n'avait pas expressément nié les dieux. Il s'était contenté de les regarder comme des êtres arrivés tout près du terme, n'ayant plus qu'une once de force vitale à épuiser, avant de se dissoudre dans le nirwana. Donc, génies supérieurs, mais emportés comme tout le reste par le tourbillon de l'impermanence. Le bouddhisme, en partant à la conquête de l'Asie, emporta donc dans son bagage doctrinal quelques bribes de la théologie brahmanique. Puis, les divinités qu'il rencontra sur son chemin, et qui voulurent bien se laisser faire, furent accueillies, adaptées au système, on devrait dire « bouddhifiées ». Ainsi les dieux shintoïstes du Japon. Un bonze prouva, au IXe siècle, que l'âme de Xaca avait émigré dans la grande déesse solaire *Ama-Terasou;* le tour était joué, la déesse entra dans le panthéon bouddhique. Avec elle, tous les génies locaux, nationaux, familiaux. On les affubla de formes grotesques et ils eurent leurs idoles dans les temples de cette étrange philosophie destructrice des dieux. Ce sont eux que, dans les controverses, Xavier entendait appeler les *kamis.*

Voici maintenant les *fotoques*, autrement dit les *bouddhas.* Comment ne pas rendre un vrai culte au fondateur de l'école, puis à ses disciples, aux chefs de sectes, aux saints dûment canonisés? Et, dans les pagodes, une foule de petites statues dorées allèrent se ranger, en bel ordre, autour de la grosse idole de Xaca. Pour les docteurs, simples hommes de bien dont il convenait de consacrer le souvenir; pour le populaire, vraies divinités nationales.

L'imagination polythéiste du vulgaire avait recréé la mythologie : maintenant c'est à la métaphysique savante d'y ajouter ses élucubrations. Ce *Xaca* qui, malgré lui, vient de monter dans sa niche d'idole, cet homme, ce *bouddha*, autrement dit cet « illuminateur », est-ce un être unique, ou a-t-il des semblables?

Il en a; les bouddhas ne se comptent pas. Le bouddha Xaca n'a fait que retrouver les vérités trouvées avant lui et qu'on avait perdues. On les reperdra encore et on les retrouvera. Et chacun de ceux qui ont retrouvé, ou qui retrouveront les vérités libératrices, sont autant de bouddhas. De l'un à l'autre

il s'écoule un nombre étourdissant d'années. Chacun d'eux voit son règne durer des siècles et des siècles. De ces bouddhas, il y a eu des milliers dans le passé, et il y en aura des milliers dans l'avenir. Mais cinq seulement sont connus par leur nom; Xaca, le bouddha de l'heure actuelle, est le quatrième.

Supposons maintenant un bouddhiste en extase et contemplant en pensée quelqu'un de ces bouddhas. Au delà du bouddha réel, ce qu'il voit, c'est un autre bouddha, manifestation, reflet, image du bouddha qui n'est plus, ou du bouddha qui n'est pas encore. Il a son individualité produite par l'extase elle-même. Et ainsi, à chaque bouddha humain correspond un « bouddha de la contemplation ». Et Sakia-Mouni, par exemple, a pour dédoublement mystique *Amitabha*, en japonais *Amida*.

Les bouddhistes vont plus loin. Chaque bouddha de la contemplation a femme et enfants; voilà constituées, dans l'ordre supérieur et imaginaire, cinq triades ayant chacune son attitude et sa couleur, blanche, jaune, bleue, rose ou verte. C'était induire le peuple en tentation prochaine de polythéisme; le peuple ne résista point, et les *fotoques* allèrent toujours se multipliant.

Seulement, comment concilier cette pullulation grouillante de divinités avec l'athéisme fondamental du système? Un reste de panthéisme apporté de l'Inde fit l'affaire. On expliqua que tous les bouddhas se ressemblent comme la vérité à la vérité. Il y a un bouddha primordial dont les autres sont l'émanation; un bouddha, qui serait Dieu, s'il existait un Dieu. On l'appela *Daï-Nitchi*. Ce fut l'être suprême et éternel. Aux shintoïstes, on raconta qu'il était identique à Ama-Terasou; et, pour un certain nombre de Japonais, Daï-Nitchi fut le grand dieu soleil autour duquel Xaca et Amida tournent comme de vulgaires satellites.

Dès ses premières controverses avec les bonzes de Yamaguchi, François Xavier entendit parler de Daï-Nitchi, le « grand soleil », qui lui parut une divinité quelconque. Les missionnaires qui vinrent ensuite, y regardèrent de plus près. Ce principe inerte, indéterminé, apte à devenir toutes choses, il leur sembla le reconnaître. N'était-ce pas, mais élevée à la dignité d'un dieu infini, la *materia prima* de la philosophie aristotéli-

cienne ? A l'inverse, les bonzes de la secte Shingon, entendant parler d'un Dieu éternel, immense, sage, bon, puissant, déclarèrent que c'était exactement leur Daï-Nitchi. Il se multipliait tout en restant identique à lui-même dans les mille bouddhas des trois mondes. Le populaire pouvait s'y tromper et faire de tout cela autant de dieux; mais eux, les initiés, savaient à quoi s'en tenir. « Entre vous et nous, disaient-ils à Xavier, la langue et l'habit diffèrent, mais nos lois n'en font qu'une. » Et ils cherchaient à accaparer le saint; ils l'attiraient dans leurs monastères, lui faisant fête, espérant que la popularité du bonze étranger, sa faveur auprès du prince, rejaillirait sur eux[1].

Le missionnaire se défiait. Cet empressement n'était pas naturel. Il en profita pourtant pour les interroger à son tour. Il voulut voir s'ils soupçonnaient quelque chose du christianisme. Eux qui répétaient : « Nos lois sont identiques », ne seraient-ils pas des chrétiens dégénérés, abandonnés depuis des siècles, mais gardant traces de l'évangélisation première ? Il les questionna donc en particulier sur les mystères, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la Croix. Les bonzes ne soupçonnaient rien de tout cela et en riaient comme de fables. « J'ai longtemps cherché et avec soin s'ils ont jamais eu connaissance de Jésus-Christ : je me suis convaincu, par leur témoignage et celui de leurs livres, qu'ils n'en ont jamais ouï parler. Tout ce que j'ai vu rappelant le Christianisme se réduit à la croix qui figure dans les armes du roi de Cangoxima[2]. »

Xavier s'était vite aperçu que la religion japonaise se divisait en sectes nombreuses; neuf, lui disait-on, toutes venues de Chine. Chacun choisissait la sienne, il y avait liberté complète. Dans une maison, le père pouvait être d'une secte, la mère d'une autre, les enfants d'une troisième. De là discussion, brouilles et batailles[3]. Il n'alla pas beaucoup plus loin dans son enquête. On eût pu lui dire que chacune de ces sectes formait comme un ordre religieux, ayant sa maison-mère

1. Cros, p. 145 (P. Frois).

2. *Mon. Xav.*, p. 697; cf. Cros, p. 133. Ce blason (une croix inscrite dans un cercle) représentait un anneau de mors (Haas, I, p. 88). Quant aux infiltrations chrétiennes dans le bouddhisme, elles n'ont rien que de vraisemblable.

3. *Mon. Xav.*, p. 677.

à Miyako ou dans la banlieue, près de quelque célèbre pagode, et se divisait en provinces et districts, que les rivalités entre elles allaient jusqu'à de vraies guerres civiles. Quant aux différences doctrinales, plus tard seulement les missionnaires cherchèrent à les discerner et ils purent constater qu'il y en avait pour tous les goûts ; sectes riches et sectes pauvres ; sectes orthodoxes, « protestantes », radicales ; sectes ignorantes et sectes savantes. Il y en avait d'austères et de relâchées, de tolérantes et de bigotes.

Bientôt le Père Cosme de Torrès notera qu'il n'est pas également facile de discuter avec toutes. Quand les *Fokhe-siu*[1] entrent chez lui en tourbillon, il se contente, pour les mettre à *quia*, de leur demander comment Xaca a bien pu naître huit mille fois ; ils forment une secte grossière, très adonnée aux pratiques idolâtriques. Avec le *Zen-shu*, il est beaucoup plus embarrassé. Secte réactionnaire et disputeuse, elle a pour formule, nous dit-il : « Tout n'est qu'apparence, il n'y a rien, nous ne sommes rien, le salut est dans la contemplation du rien. » Comment discuter avec ces sophistes ? « Étant fort assidus à leurs méditations, ils font des questions auxquelles nul lettré, ayant affaire à des hommes sans foi, ne répondra de manière à les contenter. D'où il suit clairement, quand nous parvenons à les convaincre, que ce n'est pas nous qui parlons[2]. » Le bonze Ninjit, l'ami de Xavier, appartenait à cette école. Quant à ceux qui voulaient faire croire aux prêtres européens qu'ils adoraient tous le même Dieu, ils étaient de la secte *Shingon*, dont l'originalité consistait à réaliser en eux l'unité du Bouddha, de l'être et des choses, par le moyen de formules et de signes mystiques[3].

Les divergences, souvent profondes, entre les sectes, offraient aux missionnaires un excellent terrain de controverse ; mais ils avaient mieux encore. A l'intérieur même de chaque secte, presque toujours on donnait un double enseignement, l'un pour les initiés, l'autre pour la foule. A côté du bouddhisme savant,

1. Les *Fokexus* des anciennes relations. Dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, (t. X, p. 59, article sur la *Religion japonaise*), on raconte que Xavier, ayant assisté à une conférence religieuse de cette secte, en sortit émerveillé. Où a-t-on pris cette insanité ?
2. Cros, t. II, p. 77, 78, 157.
3. *Grande Encyclopédie*, t. XXI, col. 27.

secret, subtil, tout en négations et en rêves métaphysiques, il existait un bouddhisme populaire, grossier et idolâtrique. Aux uns, l'on enseignait à huis clos l'évanouissement final de l'être humain dans le nirwana; aux autres, en public, on prêchait un vrai ciel et un vrai enfer. Ciel à sept étages, enfer à huit grandes géhennes et trente-deux petites; enfer non éternel cependant, de par le principe bouddhique de l'impermanence universelle. Sur quoi le saint demandait : « Je vois les supplices; mais le juge qui discerne les fautes et proportionne les peines, où est-il[1] ? »

De juge, on n'en parlait pas; mais on racontait que le sage Amida, sur le point de sombrer dans son nirwana, avait préféré créer pour les hommes un paradis bien intelligible et bien accessible, la « terre pure ». Dans ce ciel, on entrait à condition d'avoir confiance en lui et de répéter la formule « *Manu Amida Butsu*, j'adore Amida Bouddha ». Et Xavier constatait, sans chercher à se l'expliquer, que les dévots japonais passaient leur temps à répéter sans cesse le nom libérateur d'Amida, et que, si les moines gris l'invoquaient ainsi, les moines noirs préféraient Xaca[2].

Il y avait donc deux fins de l'homme : la fin aristocratique des initiés, le néant; la fin plus populaire des profanes, enfer ou ciel. Et aussi deux morales, celle des laïques, celle des moines.

Xavier notait qu'à tout le monde les bonzes prêchaient cinq préceptes essentiels : ne pas tuer et ne pas manger ce qui a été tué, ne pas voler, ne pas forniquer, ne pas mentir, ne pas boire de vin. Énumération qu'ils complétaient dans leurs sermons, en distinguant actes du corps, actes de la parole, actes de la pensée. Avec ses lacunes habilement combinées, ce décalogue offrait du même coup, à la conscience l'illusion d'une règle, à la convoitise une ample liberté. Voilà, ce semble, le salut à la portée de tous. « Seulement, poursuit Xavier, les bonzes ajoutent que, à qui vit dans le monde, l'exécution exacte des cinq préceptes est chimérique. Eux seuls, de par leur vocation, les moines pratiquent la vie parfaite[3]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 678.
2. P. 688.
3. P. 678, 679.

La société comportera donc deux classes d'hommes. Les uns, les moines, conformément aux principes bouddhiques diminuent en eux, autant que faire se peut, l'intensité de la vie ; ils amoindrissent leur moi dès ici-bas, pour atteindre sûrement à l'absorption dans l'être absolu. C'est pour cela qu'aux cinq préceptes généraux, ils en ajoutent beaucoup d'autres, s'interdisent les repas extra-réglementaires, les danses, la musique, les spectacles, les guirlandes, les parfums, la literie haute et large, l'or et l'argent, le mariage, la propriété.

Les laïques ne visent pas si haut. Ciel ou enfer, voilà le problème de la vie. Comme ils ne peuvent par leurs propres forces faire leur salut, ils s'en remettent aux bonzes. Les bonzes prennent sur eux les péchés du peuple, à cette condition, bien entendu, que le peuple leur fournisse maisons, rentes, nourriture. « Surtout, ajoute Xavier, qu'on les comble d'honneurs ; à ce prix, les bonzes observeront les préceptes, et en leur propre nom et au nom du public. Grands et petits ont fait droit à cette requête, afin de pécher à l'aise, persuadés que ces moines ont le pouvoir de délivrer les âmes de l'enfer [1]. »

On voit où tendra la prédication bouddhique. « Le point principal des sermons, poursuit notre saint, est que, sous aucun prétexte, quels que soient les péchés commis, les laïques ne doivent douter de leur salut, si les bonzes ont prié pour eux en gardant les cinq préceptes. Ils prêchent donc qu'ils sont saints, et aussi que les pauvres ne se peuvent tirer de l'enfer, faute d'aumônes à donner aux bonzes. » Même impuissance pour les femmes qui, de nature, sont souillées de tous les péchés. Elles doivent observer, à la rigueur, les cinq préceptes. « Mais, si elles dépassent les hommes en générosité, peut-être pourront-elles se sauver. De plus, dans l'autre monde, qui aura donné de l'argent aux bonzes, en recevra dix fois plus. Et il y a des gens assez simples pour faire ainsi l'aumône, contre un billet qu'ils gardent précieusement et font ensevelir avec eux [2]. »

Le résultat de ce honteux enseignement fut d'abord que la confrérie bouddhique se propagea au delà de toute prévision.

1. *Mon. Xav.*, p. 678, 679.
2. P. 679.

Le bas peuple se précipitait chez les mendiants à robe grise, les autres grossissaient les rangs des moines à robe noire. « Ils sont si nombreux, continuait Xavier, qu'il faut l'avoir vu pour s'en faire une idée. » Des gens véridiques lui affirmaient que tel prince avait sur ses terres jusqu'à huit cent couvents, comptant chacun trente personnes aux moins, sans parler des maisons plus modestes. « Pour le peu que j'ai vu, ajoute-t-il, c'est très vraisemblable[1]. »

Autre conséquence, la richesse. Théoriquement, le bonze est pauvre. Son extérieur même accuse le mépris des choses d'ici-bas. Il mendie tout, nourriture et habits. Son couvent, il le doit à la libéralité du seigneur ou du public. Ses vêtements, il devrait les ramasser dans les cimetières. En pratique, avec cette loi, les accommodements étaient faciles. Dans certaines sectes, le faste s'étalait insolent; les moines ne sortaient que magnifiquement vêtus, suivis du long cortège de leurs laquais et de leurs élèves[2].

De même pour les autres lois. Nous avons parlé de leur chasteté dérisoire. Pour l'abstinence, il était reçu qu'on pouvait compléter l'unique repas du jour par les « quatre douceurs », huile de sésame, beurre, miel et sucre. Une indigestion alors n'était pas réputée péché. Bouddha n'était-il pas mort d'une indigestion de lard ? « Autrefois, dit encore notre saint, les bonzes et bonzesses qui violaient les cinq commandements étaient mis à mort. Les seigneurs du lieu les faisaient décapiter. Aujourd'hui, bonzes et bonzesses boivent publiquement du vin, mangent en secret du poisson ; ils mentent, ils étalent sans vergogne leurs infamies... et le peuple les imite. Il n'y a pas de péché, puisque les bonzes le font. Après tout, conclut Xavier, je ne m'étonne pas de ces fautes, quel qu'en soit le nombre; un peuple qui, au lieu de Dieu, adore le démon et le tient pour son maître, ne peut pas ne pas faire d'énormes péchés. Ce dont je m'étonne, c'est qu'ils n'en fassent pas davantage[3]. »

C'était donc, en grand, organisée et officielle, l'exploitation par une caste puissante de l'immoralité publique. François se

1. *Mon. Xav.*, p. 677.
2. Cros, II, p. 142.
3. *Mon. Xav.*, p. 688.

mit à déchirer les voiles. D'abord il fit proclamer par Fernandez que le *Daï-Nitchi* des moines Shingon était invention du diable. Immédiatement les bonzeries se fermèrent devant lui, et la lutte commença[1].

Il ne tint pas à eux, assure le Père Frois, que le saint ne fût assassiné[2]. Alors sans doute eut lieu ce qu'on racontera bientôt au procès de béatification : « Souvent il a été frappé de coups de bâton, injurié, et il supportait tout pour l'amour de Dieu... Par deux fois, il a été saisi, emmené pour être tué ; et deux fois, un si furieux orage éclata que, saisis de peur, ses ennemis le laissèrent aller[3]. » Mais les moines savaient n'être pas soutenus par le daimyô, ils eurent recours à des procédés moins compromettants. D'abord ils opposèrent prédication à prédication. « La foule se pressait à leurs sermons, raconte Xavier. Là, ils disaient tout le mal possible de notre Dieu : que c'est quelque chose d'inconnu et d'ignoré, que ce doit être un grand démon dont nous sommes les disciples, qu'il ne faut pas accepter notre loi, parce que l'heure où notre Dieu serait adoré au Japon serait l'heure de la ruine. Bien plus, dans leurs prêches, interprétant le nom de Dieu, ils disaient que *Deos* et *dajuzo*, c'est la même chose. Or, *dajuzo*, en leur langue, veut dire grand mensonge[4]. »

Mais rien n'y faisait, les conversions continuaient, et c'est justement dans l'entourage des bonzes qu'elles allaient se multipliant.

Les jeunes gens, leurs élèves, les quittaient en foule et s'en venaient révéler au Père des mystères de débauches et de fourberies. « Ces néophytes, écrit le saint, nous ont très fidèlement expliqué les doctrines de leurs concitoyens. Depuis que nous savions ce qu'ils enseignent, nous pouvions mieux préparer nos réfutations. Si bien que, tous les jours, nous prêchions contre leurs dogmes et leurs arguments. Ils ne savaient que répondre, moines mendiants, sorciers et autres ennemis de la loi de Dieu. Les chrétiens, voyant les bonzes réduits au silence, se réjouis-

1. Cros, II, p. 146.
2. *Ibid.*
3. *Process. 1556*, n. 15. Cf. Orlandini, XI, n. 100.
4. *Mon. Xav.*, p. 690. *Dajuzo*, c'est-à-dire *dai uso*, grand mensonge.

saient fort et sentaient chaque jour croître leur foi. Les autres, après avoir assisté à ces disputes, perdaient peu à peu leur confiance dans les fausses sectes. Grand ennui pour les bonzes. Ils reprochaient aux baptisés d'avoir abandonné la loi qu'ils tenaient d'eux pour embrasser celle de *Deos*. Les baptisés et les catéchumènes répondaient : « Si nous nous faisons chrétiens, c'est que la loi de *Deos* est plus conforme à la raison. Ces étrangers répondent aux objections que nous leur faisons, et vous, pas[1]. Les bonzes seront longs à redevenir nos amis. Beaucoup parmi eux sont rentrés dans la vie laïque. Ceux-là nous découvrent les mensonges de ceux qui restent. Les chrétiens me disaient que, de cent monastères de frères et de sœurs qu'il y avait là, avant peu d'années, faute d'aumônes, il n'en restera pas un[2]. »

Les visites chez les missionnaires ne cessaient pas. Le Père de Torrès disait : « Ces Japonais sont si curieux que, depuis l'arrivée de Xavier en cette ville, c'est-à-dire depuis cinq mois et plus, pas un jour ne s'est passé sans que, du point du jour à très avant dans la nuit, bonzes et laïques ne soient venus nous poser toutes sortes de questions[3]. » Le F. Fernandez nous a gardé une liste de ces interrogations avec la réponse que faisait le Père de Torrès. Il y en avait de très graves, et il y en avait de naïves. « De quelle matière, demandait-on, Dieu a-t-il fait l'âme? Quelle en est la figure, la forme, la couleur? Quelle est la nature de Dieu? L'âme sortie du corps voit-elle Dieu? et pourquoi ne le voit-elle pas dès maintenant ? D'où vient que l'âme, si elle n'est pas corps, n'est pas Dieu lui-même? Que sont les démons? Comment concilier avec la bonté de Dieu leur existence et le mal qu'ils font aux hommes? Même difficulté pour l'inclination de l'homme au mal; pourquoi le chemin du ciel est-il si difficile? Si, l'enfer étant au centre de la terre, les démons échappent à leurs tourments en venant parmi les hommes, par quels chemins viennent-ils ? Pourquoi Dieu a-t-il tant tardé à faire connaître sa loi? que deviennent les hommes trop peu intelligents pour connaître Dieu[4] ? »

1. *Mon. Xav.*, p. 684.
2. *Ibid.*, p. 687.
3. Lettre du 29 sept. 1551 (*Cartas de Japão*, Evora, fol. xlvij-xlviij).
4. Lettre du 20 oct. (*ibid.*, fol. lj-lvj ; Cros, p. 159).

« Pour leur donner des réponses qui leur plaisent, ajoute le Père de Torrès, il faut prudence et dextérité. Selon les cas, on devra prendre un ton sévère, ou bien parler humblement, mais toujours avec patience. Ces Japonais ont l'esprit très aiguisé; ils se considèrent comme supérieurs à tous autres peuples par la sagesse et la dignité. Les étrangers, ils s'en moquent en grimaces et en gestes. Ils ont bon discernement du bien et du mal. Aussi, les bonzes qu'ils ont l'air de vénérer, en réalité, et au fond du cœur, à cause de leurs débauches, ils les méprisent... Souvent ils arrivent chez nous très excités, mais, leur a-t-on montré que l'âme a un principe, qu'elle est immortelle, qu'il n'y a de salut à espérer qu'en un Créateur de toutes choses; alors ils oublient les idoles qu'ils ont adorées toute leur vie et, séance tenante, ils se déclarent chrétiens. Ils ne sont pas inconstants; la loi qu'ils ont acceptée, ils la gardent. La plupart, et ces néophytes sont déjà nombreux, se déclarent prêts à tout souffrir pour Dieu[1]. »

1. Lettre du 29 sept., *loc. cit.*

CHAPITRE VI

AU BUNGO
(Septembre-octobre 1851)

I. — *Le départ de Yamaguchi.*

Depuis six mois, Xavier travaillait à Yamaguchi. Songeait-il à porter l'Évangile sur quelque autre point du Japon, à explorer les terres voisines, ou à rentrer aux Indes? Une lettre, écrite vraisemblablement en mai ou en juin[1], raconte simplement les travaux du missionnaire et se tait sur le reste.

Il n'est pas impossible que, à cette date, il pensât à profiter de la première occasion pour retourner à Goa. Il n'avait jamais songé à se fixer au Japon. Il y était venu examiner les lieux et se faire son expérience du pays. Déjà il avait commandé du renfort, et, sans doute, les Pères, appelés par lui en novembre 1549, étaient en route depuis un mois ou deux. Cela ne suffisait pas. Le bien même de la mission exigeait qu'il retournât dans les Indes lever d'autres recrues et intéresser les autorités à son œuvre.

Pour le bien du Japon encore, il croyait utile de s'occuper de la Chine.

Au cours de ses entretiens avec les Japonais, surtout dans ses controverses avec les bonzes, une chose l'avait frappé, la place que tenait, dans leur estime, l'empire voisin. Comment la

1. C'est le n° 96 des *Mon. Xav.* (p. 658, 664); mais le texte fourni en cet endroit est fautif, juxtaposition maladroite de deux fragments (*ibid.*, p. 969). Le vrai texte est dans Valignano (*ibid.*, p. 124, 127). Le Père Cros en traduit les passages importants (p. 92, 98, 110, 126). L'année (1551) est fournie par Valignano (p. 124). Le mois doit être mai ou juin. Le saint était revenu à Yamaguchi en février-mars, avait travaillé plusieurs semaines sans résultat, puis, en deux mois, avait gagné 200 chrétiens. La lettre qui nous donne ce détail a donc dû être écrite trois mois après le retour de François. Par quelle voie comptait-il la faire parvenir à destination? Quelque vaisseau portugais avait-il paru en ce temps-là à Firando ou ailleurs? nous ne savons.

religion des Européens pouvait-elle être la seule vraie, alors que la Chine l'ignorait? C'était l'argument commode, mais humiliant pour l'orgueil national, derrière lequel, vaincus sur toute la ligne, ils allaient s'abriter. En fait, que ne devaient-ils pas à la Chine? le bouddhisme, leurs sectes les plus anciennes, ce qu'il y avait de morale dans le Shinto et qui était pris de Confucius, les beaux-arts, l'écriture, l'industrie, la bureaucratie, la division en classes. Tout cela, sous le vernis japonais, était et restait chinois. Mais pourquoi, se demandait le missionnaire, après avoir donné au Japon ses faux dieux, la Chine ne lui donnerait-elle pas le Dieu véritable? Présenté par cette main, le christianisme serait certainement reçu. Il importait donc au bien même du Japon que la Chine devînt chrétienne.

Là-dessus, Xavier se mit à recueillir des renseignements. « La Chine est une terre immense, pacifique. On n'y connaît pas la guerre (allusions aux incessantes guerres féodales dont le Japon était le théâtre). Les Portugais qui sont là nous disent que c'est le pays de la justice, supérieure à ce qu'on voit dans toute la chrétienté. Les Chinois que j'ai rencontrés [1], au Japon ou ailleurs, sont très fins, très industrieux, beaucoup plus que les Japonais, et hommes de travail. Leur terre est riche en toutes productions. On y voit de grandes cités, des maisons en pierre, bien bâties. D'après tous ces rapports, la grande richesse, c'est la soie. Nombreuses religions : on m'a dit qu'il y a chez eux des musulmans et des juifs. Je n'ai pu savoir s'il y a des chrétiens [2]. »

On lui raconte encore que les Chinois avaient une législation complète; un seul roi, et, à la différence du Japon, très obéi. Le peuple était studieux, adonné à l'étude des lois politiques, désireux de s'instruire. Il ajoutait : « Ils ont le teint blanc (par opposition aux Hindous); jeunes et vieux sont imberbes. Ils sont libéraux : par-dessus tout, ils sont pacifiques [3]. »

Il y a dans ce portrait quelques détails trop optimistes. La

1. Bartoli raconte, nous ne savons sur quelle autorité que, à Yamaguchi ou dans un port voisin, Xavier avait souvent rencontré des Chinois et qu'il leur consacrait un sermon tous les matins. Ce serait même une des occasions où se serait manifesté son don des langues (*Asia*, l. III, n. 19; cf. Cros, II, p. 344).

2. *Mon. Xav.*, p. 694, 695.

3. P. 672-674.

justice des Chinois était moins idéale qu'on ne la faisait; leur libéralité, toute relative; leur amour de la paix, terriblement mêlé d'égoïsme; mais l'ensemble restait vrai. Xavier complétait ainsi sa psychologie des peuples d'Orient. Dans chaque race, il saisissait le côté favorable à l'action de l'Évangile et le mettait en lumière. Les Indiens étaient doux, mais indolents. Par contraste, le Japonais, en dépit de ses vices, mais avec son activité intellectuelle et sa générosité, lui apparut une race supérieure. Elle avait son défaut pourtant : inquiète, remuante, imprudente, elle restait, par certains côtés, au-dessous du Chinois. Le Chinois, lui, était calme, sérieux, prudent, sage; qualités moins brillantes, moins chevaleresques, mais solides.

C'était plus qu'il n'en fallait pour que l'apôtre en vînt à se demander si, après avoir ouvert le Japon à l'Évangile, il ne devait pas lui ouvrir aussi la Chine. Les deux entreprises se compléteraient. Le projet qui avait échoué au Japon, par suite, pensait-il, de l'anarchie générale, il espérait le faire réussir dans l'empire voisin : aller droit au centre du gouvernement (là, du moins, il y en avait un), et obtenir un édit de tolérance. « Je crois bien que cette année (il écrivait en 1552), j'irai à la résidence du roi de Chine. C'est un pays où peut grandement s'étendre la loi de Jésus-Christ; et, si le christianisme y est reçu, ce sera un grand point pour la destruction des sectes japonaises. De Liampo, ville importante de Chine, au Japon, il n'y a qu'une traversée de 80 lieues [1]. »

Ajoutons que les Indes elles-mêmes le réclamaient. Avait-il reçu quelque nouvelle alarmante? La chose n'est pas absolument impossible. Toujours est-il que, vers le milieu de 1551, Xavier épiait l'occasion de revenir à Goa [2]. Soudain, dans les

1. *Mon. Xav.*, p. 695. De Ning-Pouo (Liampo) à Nagasaki, il y a en réalité 850 kilomètres.

2. Le Père F. Perez nous affirme, en novembre 1551, que, depuis deux ans, aucun vaisseau n'est parti de Malacca pour le Japon. Six ou sept fois, des navires ont essayé de mettre à la voile en 1550; toujours quelque obstacle est venu les arrêter. En 1551, un vaisseau, sur le point de partir, brûla dans le port. Puis, survinrent des pirates musulmans de Java qui infestèrent le détroit et bloquèrent la ville (Cros, II, p. 191). Mais Pérez ne parle que des vaisseaux destinés au Japon. D'autres avaient pu gagner la Chine et, à tout hasard, emporter des lettres pour l'apôtre, réclamant son retour. — Au départ de Xavier, Valignano donne deux motifs : les besoins du Japon et la mission de Chine (Cros, II, p. 176).

derniers jours du mois d'août, le bruit courut que, au port de Figi, de l'autre côté de la mer intérieure, un vaisseau portugais venait de jeter l'ancre. Aussitôt Xavier envoya son catéchiste Mathieu aux informations[1]. Peu après, le messager revint : la nouvelle était vraie, le capitaine s'appelait Duarte da Gama. Il avait dû parler au daimyô de Bungo du prêtre européen qui travaillait au Japon depuis plus d'un an, de sa vertu, de sa science, de son crédit auprès du gouverneur des Indes ; car le prince fit remettre à François un billet lui promettant le meilleur accueil pour le jour où il viendrait sur ses terres[2]. En même temps on apportait au Père son courrier des Indes[3]. Il devait contenir des nouvelles graves, car Xavier décida de profiter de l'occasion et de reprendre sans tarder le chemin de Goa. Le Japon, la Chine, les Indes elles-mêmes exigeaient ce prompt retour.

Il nous faut ici ouvrir une parenthèse.

Vers 1548, saint Ignace, rédigeant ses Constitutions, avait décidé de les soumettre à l'examen, non seulement des profès de Rome, mais surtout de ses premiers compagnons, s'ils pouvaient se rendre auprès de lui[4]. Maître François devait-il manquer à cet appel ? On songeait alors à le rappeler des Indes. Saint Ignace avait besoin d'être renseigné par lui sur les missions. Il en avait écrit au roi Jean III, à Rodriguez et à Xavier lui-même[5]. S'il était possible, Xavier devait revenir avec un ou deux compagnons et quelques indigènes. Le courrier des Indes, contenant la lettre de rappel, partit de Lisbonne au printemps de 1549, parvint à Goa le 5 septembre[6], en repartit pour Malacca au printemps suivant, et attendit dans cette ville

1. La lettre aux marchands que l'on cite à ce propos (*Mon. Xav.*, p. 664, 665) est-elle authentique ? La question ne se poserait peut-être pas si le document nous était communiqué par un autre que Mendez Pinto. Ni le style, ni le vocabulaire n'ont rien d'étrange. Mais les formules de politesse ne sont pas celles qui se lisent dans les autres lettres du saint adressées à des séculiers (Martin d'Azpilcueta, Diogo Pereira).

2. Ann. de Macao, Cros, p. 152 ; — *Mon. Xav.*, p. 690.

3. Ann. de Macao, p. 152 ; — Valignano, p. 136.

4. Astrain, t. I, p. 135.

5. *Mon. Ignat.*, *Epistolae*, t. I, p. 290, 293, n. 521, 522 *bis*, 523.

. *Sel. Ind. Ep.*, p. 110.

plus d'un an, faute de vaisseaux allant au Japon[1]. Enfin, vers le mois de juin 1551, il était emporté par Duarte da Gama.

Dans l'intervalle, des lettres de Xavier, écrites en janvier 1549, croisaient celles de saint Ignace et arrivaient à Rome vers la fin de l'été. Il y annonçait son départ pour le Japon, demandait du renfort, montrait le champ de l'apostolat qui allait s'élargissant, poussait le cri de tous les missionnaires : « *mitte operarios* », exposait les besoins de l'Inde et réclamait un profès pour la gouverner en son absence[2].

Saint Ignace comprit que, pour le moment, le rappel de François était impossible, et il n'en fut plus question. Le 11 octobre, nous le voyons écrire à Simon Rodriguez d'être généreux pour l'Orient et d'envoyer à Maître François un fort contingent[3]. Rodriguez ne put faire droit à cette demande : le Brésil et le Congo absorbaient tous les Pères disponibles[4]. Mais l'année suivante, ce fut le tour des Indes et douze missionnaires prirent le chemin de Goa[5].

Quant à l'envoi d'un profès, cette requête n'eut pas la réponse que Xavier souhaitait. Les Indes furent constituées en province à part, et lui-même désigné pour provincial. Les patentes sont du 10 octobre 1549[6]. Cette décision coupait court à toutes les difficultés pendantes. Désormais la nomination des supérieurs de Goa ne dépendrait plus d'un provincial vivant en Europe et nécessairement peu au courant. En même temps, le saint fondateur approuvait qu'on enlevât à Gomez sa charge de recteur; mais, toujours paternel dans son gouvernement, il ajoutait : « A la condition que cela se fasse à l'amiable[7]. »

Cette charge de provincial enchaînera-t-elle le zèle du missionnaire, et le contraindra-t-elle, comme l'eussent voulu ses amis de Goa, à l'enfermer dans l'Inde portugaise? Ce n'est pas l'intention d'Ignace, car il suppose que le supérieur pourra être retenu en des régions lointaines; et, en ce cas, le recteur

1. Cros, p. 70 (Lettre du Fr. Pérez).
2. *Mon. Xav.*, p. 473 et suivantes.
3. *Ep. S. Ignatii*, t. II, p. 568.
4. Orlandini, l. XI, n. 116, 117.
5. Cros, t. I, p. 482.
6. *Ep. S. Ignatii*, t. II, p. 557.
7. *Ibid.*, p. 569.

du collège sera vice-provincial, ayant l'autorité concédée à Xavier, sauf les restrictions que ce dernier jugerait devoir y apporter[1].

Il n'est pas impossible que ces lettres qui le retenaient en Orient aient été remises au saint en même temps que celles qui le rappelaient en Europe[2].

Il avait donc de graves raisons pour rentrer aux Indes. Il enjoignit sans retard au Père de Torrès de remettre ses fidèles de Firando aux soins des plus anciens convertis, et de venir le trouver. Il lui confia la mission, et prit congé des chrétiens. Un Japonais nous a laissé le récit de ces adieux : « Le saint Père François, avant de partir de Ayamangachi, appela et réunit les chrétiens ses disciples, pour les amener à persévérer dans la Foi qu'il leur avait enseignée. Il leur dit : « Dans la « vie présente, vous aurez toujours des peines, des persécutions, « des dangers; mais c'est là le plus sûr chemin pour aller au « ciel. Je vous laisse pour bons gardiens le Père Cosme de Torrès « et le Frère Jean Fernandez : ils vous aideront, vous instruiront; « mais sachez mettre en Dieu seul toute votre confiance. » Ayant dit ces choses et autres, dans l'église, il se mit à genoux, et tous les chrétiens avec lui, et ils prièrent tous avec larmes et gémissements, le Père François les recommandant à Dieu Notre-Seigneur. La prière finie, le Père François embrassa tendrement, et tint, un bon moment embrassés, le Père Cosme de Torrès et le Frère Jean Fernandez, tandis que les larmes ruisselaient sur son visage; puis, les yeux élevés au ciel, il dit : « C'est maintenant que, du fond de mon cœur, plus que jamais, « je vous recommande tous à Dieu Notre-Seigneur. Lui vous « donnera toutes les forces spirituelles qu'il vous faut; Lui saura « vous défendre. » Le saint Père François parlait ainsi, avec une vive émotion, comme s'il eût dû ne plus revoir les chrétiens

1. *Ibid.*, p. 579-580.

2. Ces patentes, parties de Lisbonne en mars 1550, durent être à Goa en septembre, purent en repartir au printemps 1551, arriver à Malacca en mai, et au Japon en août ou septembre. D'après le Père de Sousa (I, p. 90, 91), Xavier n'aurait connu sa nomination de provincial qu'en février 1552.

— Le courrier de Rome contenait en outre de nombreuses lettres : *Ep. S. Ign.*, n. 893, 902-905, 920, 965, 969, 973, 974, 1013, 1016. De beaucoup de ces pièces nous n'avons que des résumés.

3. Cros, t. II, p. 149 (Frois) et 153.

d'Ayamangachi, de sorte qu'il s'éleva de grands gémissements dans l'assemblée. Tous voulaient l'accompagner jusqu'au chemin ; il ne le permit pas. Deux *fidalgos* seulement le suivirent : ils étaient baptisés depuis deux mois et avaient, pour être chrétiens, sacrifié chacun une rente de trois mille cruzados[1]. »

Nos voyageurs mirent deux jours à gagner le port. Cette lenteur s'explique par la fatigue de François. Il allait à pied, ne voulant céder à personne le paquet où était sa chapelle. « Ce sont choses saintes », disait-il quand, par pitié, on s'offrait à les porter. Mais il avait perdu l'habitude des longues marches. Six mois durant, il avait fallu rester des jours entiers accroupi sur une natte, à discuter avec ses visiteurs. Maintenant ses pieds enflés semblaient lui refuser tout service[2]. Enfin il arriva : une jonque le reçut et, peu après, le déposa sur les côtes du Bungo.

II. — *Chez le daimyô de Bungo.*

Le Bungo était une des neuf provinces de l'île Kiu-siu, située à l'angle nord-est, à l'une des entrées de la mer intérieure. Son daimyô, Yoshishige, du clan des Ohotomo, étendait son pouvoir sur plusieurs des provinces voisines. Il avait une vingtaine d'années et venait de succéder à son père en des circonstances tragiques[3]. Que valait-il ? Les missionnaires nous racontent comment il sauva la vie à des marchands portugais que son père voulait faire massacrer. Donc, âme généreuse[4]. Mais les chroniques locales font du personnage un tableau farouche. Son père, disent-elles, avait voulu le déshériter au profit d'un autre enfant, né d'une favorite. Il fit assassiner à la fois le père, la mère et l'enfant, et c'est par le crime qu'il arriva au trône[5]. Où est la vérité ? Le fait d'avoir été chrétien, d'avoir contribué plus que tout autre à l'extension de l'Évangile

1. Cros, p. 153.
2. *Ibid.*, p. 154.
3. Les missionnaires l'appellent *Civandono*. *Dono* équivaut à Seigneur. *Civan* est la transcription de *Kiuan*, nom pris par Yoshishige quand il abdiqua (Steichen, p. 123). Il est plus connu dans l'histoire sous le nom de *Sorin*, *Sourin*.
4. Annaliste de Macao, Cros, t. II, p. 45.
5. La Mazelière, t. III, p. 29, 69. Murdoch (p. 58, 60), parlant des troubles du Bungo, rapporte deux parricides de ce genre dans l'histoire des Ohotomo. Pour ce qui est du père de Yoshishige, l'historien attribue le meurtre à des conspirateurs qui agissaient, non à l'instigation, mais au profit du jeune prince. Cf. Haas, p. 201, 202.

au Japon, peut avoir incliné les uns à l'indulgence, mais aussi avoir inspiré à d'autres plus d'une calomnie. A coup sûr, l'accusation de parricide cadre mal avec ce que nous savons par ailleurs du jeune prince.

Les marchands lui avaient déjà fait connaître le christianisme. Il savait par eux quel était ce prêtre de leur nation qui, depuis deux ans, allait et venait à travers le Japon, prêchant une foi nouvelle. Un saint et un savant, un homme « descendu du ciel », disait la renommée, un homme fort en crédit auprès du gouverneur des Indes, ajoutaient les Portugais. A quoi les bonzes répliquaient, paraît-il, que c'était un magicien, un pauvre, un mendiant, un homme de rien[1]. Mais le prince tenait à entretenir Xavier. « J'ai grand désir de vous voir, lui avait-il écrit, et de causer intimement avec vous. Je suis tout à l'émotion que me donne l'espérance de votre prochaine arrivée[2]. »

1. Pinto, ch. 209, prête aux bonzes cette aménité : « La vermine dont il est couvert a pitié de lui, tant il est misérable et ne veut plus le mordre. » Faut-il prendre au sérieux cette « couleur locale » ?

Nous nous retrouvons donc ici encore en face de Mendez Pinto. Au séjour de Xavier chez le prince de Bungo, il consacre les chapitres 208 à 213 de ses voyages. C'est à lui que Tursellini, Lucena, Bartoli doivent le récit pittoresque de la réception du saint chez le daimyô et de ses longues controverses avec les bonzes. Malheureusement tout ce qui nous vient de Pinto est suspect : nous avons dit ailleurs quelles raisons sérieuses on a de ne pas le croire sur parole. Ici la difficulté s'accroît de ce que, pour contrôler les dires de ce témoin oculaire, nous n'avons que deux ou trois lignes de François lui-même (*Mon. Xav.*, p. 691-692), des récits très succincts de Valignano (p. 138-139), de Frois (Cros, II, p. 149) et de l'Annaliste de Macao (p. 151-152), avec une allusion rapide du Père Gago (lettre à Jean III, 10 sept. 1555, *Cartas de Japão*, Evora, 1598, t. I, p. 42 ; cf. Delplace, I, p. 40). Ce silence, joint aux invraisemblances éparses dans le récit de Pinto, et surtout à sa réputation méritée de faussaire, impose à son égard une grande défiance. De plus, Valignano, qui, en 1601, écrivait son *Del principio y progresso de la Religion christiana en Japon* (*British Museum, Additional Manuscripts*, n. 9857, [*Marsden MSS*], ch. 4 ; — cf. Cros, II, p. 6-8), ne fait pas la moindre allusion aux faits racontés par Pinto. Il devait les connaître cependant, puisque Tursellini dans sa seconde édition (1596), et Lucena en 1600 avaient utilisé les récits encore manuscrits du voyageur. Valignano s'en tient à Maffei, qui les ignore. Par ailleurs, à part quelques corrections insignifiantes, nous ne voyons pas que les missionnaires aient protesté contre ces emprunts faits à une source déjà cependant tenue pour suspecte. L'Annaliste de Macao (Cros, II, p. 45) a sur Pinto des paroles sévères, mais il ne corrige pas sa narration des faits dont le Bungo a été le théâtre. En 1620, un missionnaire, envoyant à Rome des observations sur l'*Historia S. J.* d'Orlandini, arrivé au livre X, n. 117, simple résumé de la *Peregrinação*, se contente de modifier un nom propre (Delplace, I, p. 41). Il semble, jusqu'à preuve du contraire, que les Jésuites du Japon aient accepté dans leur ensemble les récits de Pinto, quitte à protester contre certains détails. C'est aussi ce que nous ferons ici, conservant au moins provisoirement les grandes lignes de la narration, mais élaguant les détails suspects. Ceux qui regretteraient ces pages pittoresques et vivantes les retrouveront dans presque tous les biographes antérieurs.

2. Annaliste de Macao, Cros, p. 152.

François débarqua entre le petit port de Fiji, où était le vaisseau portugais, et Fucheo, chef-lieu de la province où résidait le daimyô [1]. Les marchands lui firent une si brillante réception [2] que, quatre ans plus tard, le Père Gago pouvait écrire à Jean III : « Voilà ce qui nous a relevés dans l'esprit du peuple. Le public a compris de quelle estime jouissent ceux qui vont enseignant le chemin du salut [3]. »

Peu après, Xavier était admis à l'audience du prince. « Le duc, nous dit simplement le saint dans sa correspondance, m'a très bien reçu, et les Portugais m'ont fort consolé [4]. » Valignano n'est pas beaucoup plus prolixe : « Arrivé au Bungo, il traita avec le roi de ses projets, en fut bien accueilli, car il savait par les Portugais ce qu'était le Père, et en quel respect ils le tenaient [5]. » Le prince « fut extrêmement joyeux, dit de son côté le Père Frois, de voir le Père, et, quoique jeune encore en ce temps, il sut apprécier et honorer ses mérites. Les Portugais l'avaient, il est vrai, renseigné et instruit. Jamais encore roi du Japon ne s'était montré aussi affectionné aux Portugais et aux prédicateurs évangéliques [6] ».

Au dire de Mendez Pinto, les voyageurs transformèrent cette première audience en une sorte de démonstration triomphale : barques pavoisées et chargées de musiciens, les matelots et lascarins en grande tenue, le saint en surplis et étole de velours vert, les officiers et marchands portant les insignes, missel, madone, sandales de cérémonie, parasol, etc. Puis défilé à travers la ville, foule immense jusque sur les toits, exercices militaires de

1. Cros, p. 149 (P. Frois) ; p. 151-154 (Ann. Macao). — *Fucheo*, aujourd'hui *Founaï*, ou encore *Oïta*, du nom de la province dont cette ville est chef-lieu (*Oïta-Ken*). — *Fiji*, ou *Hiji*, est à 25 ou 30 kilomètres au nord, sur une petite rivière. Pinto donne au lieu où Xavier débarqua le nom de *Pimlarau*.

2. Résumé de la relation de Pinto : Xavier débarque malade, souffrant de la tête, les pieds enflés, incapable d'aller plus loin. Les marchands avertis se hâtent vers lui, mais le trouvent déjà en route, portant son bagage. Il refuse le cheval qu'on lui offre, et tous gagnent le port. — Grandes décharges d'artillerie. Le daimyô entend le bruit, croit qu'il s'agit d'une attaque de pirates, propose des secours, apprend que c'est le Père François qui vient d'arriver et qu'on salue. Il envoie une jonque et des officiers lui souhaiter la bienvenue et lui remettre une lettre. Le texte de ce billet donné par Pinto est jugé faux par les experts (Haas, I, p. 198).

3. *Cartas de Japão*, Evora, I, p. 42.

4. *Mon. Xav.*, p. 691.

5. P. 140.

6. Cros, p. 149.

soldats japonais à la porte du château. Dans le palais, toutes les salles encombrées de nobles en costume d'apparat, trois ou quatre échanges de compliments dont on nous donne le texte d'un style plus oriental que nature. Le daimyô impatient de voir le Père, l'empêchant de faire les prostrations d'usage et s'inclinant lui-même par trois fois jusqu'à terre[1]. Après cela, autres compliments, traits cinglants décochés par le prince à l'adresse des bonzes, répliques insolentes d'un moine, etc., etc.[2]

Nous ne saurions dire ce qu'il y a de vrai dans ce tableau, mais rien ne nous empêche d'admettre la suite, Xavier se mettant sans tarder à la prédication, les conversions qui commencent, le temps de l'apôtre tellement pris par les indigènes que les Portugais ne peuvent l'aborder et se plaignent qu'il ne se réserve aucun loisir pour les repas et le sommeil. Très vraisemblable aussi, l'influence exercée, nous dit-on, par le saint sur le prince, les bonzes tenus à distance, l'éloignement momentané de certains personnages équivoques, des mesures prises contre l'infanticide, l'espoir fondé d'une conversion prochaine[3].

Peut-être faut-il mettre à cette date un fait raconté au procès de canonisation. Un nommé Dominique Caldeira, quatre-vingt dix-huit ans, qui disait avoir été au service de Xavier à Malacca, au Japon, en Chine, lui avoir servi la messe, avoir distribué ses aumônes, racontait en 1616 : « Je me trouvai au Japon en même temps que le Père François. Un dimanche, il achevait un sermon auquel avaient assisté des chrétiens et des infidèles ; survint un marchand aveugle, bien connu du public ; on savait que son infirmité datait de longues années. Il demanda à être guéri. Ledit Père récita sur lui un Évangile, fit le signe de la croix et aussitôt, au moment même, les yeux s'ouvrirent, l'aveugle vit et le Père lui dit de retourner chez lui. Le lendemain, le miraculé, les yeux ouverts et clairs, revint à l'église cherchant le

1. Ce trait surtout a paru invraisemblable aux Japonisants (Haas). D'anciens biographes n'ont cru pouvoir l'expliquer qu'en supposant que le daimyô avait vu en Xavier quelque chose d'extraordinaire, qui avait échappé aux courtisans.
2. Pinto, ch. 210.
3. Ch. 211, début.

Père. Il se prosterna, lui avec ses deux fils, lui rendit grâces, disant qu'il voyait beaucoup mieux qu'avant son accident. Puis il amena au Père sa femme, toute sa famille, demandant le baptême. Ce fait remua beaucoup les infidèles. Plus de trois cents se présentèrent pour être baptisés et Xavier leur administra le sacrement. » — « Tout cela, demanda-t-on au témoin, d'où le savez-vous ? » — « Je le sais, répondit-il, parce que j'étais là et j'ai tout vu de mes yeux[1]. »

III. — *Les troubles de Yamaguchi.*

Durant ce temps que se passait-il à Yamaguchi chez les chrétiens que le saint venait de quitter ?

A peine avait-il disparu, que les bonzes, se croyant maintenant les plus forts, se précipitèrent chez le Père de Torrès. Furieux, tumultueux, moqueurs, ils l'accablèrent de questions et riaient de ses réponses. « Ce jour-là, raconte le Père, nous n'eûmes pas de problèmes difficiles à résoudre, ils ne voulaient même pas nous écouter[2]. » Ce ne fut qu'une alerte : la paix revint, et les deux missionnaires reprirent leur vie de catéchistes. Moines, lettrés et nobles, continuaient à venir, et, nous dit Torrès, « de tous, grâces à Dieu, nous avons eu la victoire ».

Tout alla bien pendant huit ou dix jours, la maison fut comme bloquée par les visiteurs.

Soudain les nobles cessèrent de venir : les bonzes se firent rares. Seuls, quelques marchands et des femmes se présentaient, écoutaient, approuvaient, puis s'en retournaient[3]. Dans les pagodes, les moines déblatéraient contre les étrangers. Un démon avait parlé par la bouche d'une idole et déclaré qu'ils étaient ses disciples. La foudre était tombée sur le palais : quelqu'un avait vu le démon qui la lançait : ils en étaient cause. Ils mangeaient

1. Procès de 1616, n. 1; cf. 13, 17, 28, 91. Le miracle est consigné dans la bulle de canonisation. Caldeira ne dit pas où il eut lieu. Ce ne put être qu'à Firando ou à Fuchéo. Là seulement Xavier put avoir des Portugais pour témoins et une chapelle à sa disposition. Mais le nombre des convertis est trop considérable pour Firando. Il n'y en avait encore que 200 en 1554, tandis que le Bungo en comptait 700.

2. Lettre d'octobre 1551, Cros, II, p. 157.

3. Cros, p. 158.

de la chair humaine; et autres calomnies, toujours les mêmes [1]. Sur ces entrefaites, 27 ou 28 septembre, une révolution éclata que personne n'attendait. Rien de plus banal dans le Japon d'alors que ce genre d'aventures, et rien de plus banal non plus que les motifs. Ici, vengeance particulière d'un seigneur contre un favori du daimyô [2]. Pendant une fête que le prince donnait à des envoyés du Shogun et de son voisin du Bungo, le chef des mécontents, Takafusa, envahit la ville avec des troupes.

Dans le désarroi général, les missionnaires demandèrent conseil à leurs amis. L'un d'eux, peut-être ce Naïto que retenait dans l'idolâtrie la crainte d'ameuter les bonzes, ses protégés, leur offrit un asile. Ils mirent en sûreté leur petit mobilier et se hâtèrent vers leur refuge. En route, ils furent menacés par des soldats. Le Japonais chargea un bonze de cacher les deux étrangers dans un couvent fondé et soutenu par lui. Les moines se souciaient peu d'abriter ces hôtes compromettants, « ces démons responsables de tout ce qui arrivait ». « Mais, par crainte du maître, on nous donna, raconte le Père de Torrès, un recoin dans la pagode, et là, durant deux jours et deux nuits, les vivres et les choses nécessaires nous manquèrent, mais non la peur. » Pendant ce temps flambaient les bonzeries et les maisons des nobles vaincus. Bientôt le Japonais trouva que le couvent n'était pas sûr pour ses amis. Profitant d'une accalmie, il fit reprendre les deux missionnaires et les cacha

1. Lettre de Fernandez, 20 oct., *ibid.*, p. 163. — Voici la chronologie approximative des événements :

1er septembre 1551, — lettre de Xavier aux marchands portugais; — 6 septembre, après une absence de 5 jours, retour du catéchiste Mathieu avec la réponse. Ces dates, fournies par Pinto, sont suspectes.

Le 8 ou le 9, 21 jours avant la révolution du 28, Torrès arrive à Yamaguchi (Cros, p. 157).

Vers la mi-septembre, départ de Xavier (Cros, p. 154); il arrive au Bungo un samedi (Pinto), donc le 19 septembre.

28 septembre, troubles à Yamaguchi. Torrès reste caché deux jours dans une pagode. (Lettre du P. de T., Cros, p. 158). Une lettre de Torrès aux Pères de Goa porte la date 29 septembre (*Cartas*, 1570, fol. xliij); mais elle est évidemment antérieure, car elle ne contient aucune allusion aux événements de la veille.

1er octobre; il se réfugie chez un noble, et s'y trouve depuis cinq jours, quand il écrit à Xavier (Cros, p. 159).

20 octobre, autre lettre (*Cartas*, fol. xljx), et lettre du Fr. Fernandez (*ibid.*, fol. li, Cros, p. 159).

2. Haas, p. 207, 208. Charlevoix pense que les bonzes étaient l'âme du complot, qu'ils voulaient punir le daimyô de la protection accordée aux prêtres étrangers. Ils ont certainement cherché à en profiter pour assouvir leur haine, mais l'origine de la révolution est tout autre. Takafusa, qui menait l'affaire, ne refusa pas son aide aux missionnaires.

dans un réduit long de quatre pieds sur trois de large. C'est de là que, cinq jours après, Torrès écrivait à Xavier la lettre d'où nous tirons ces détails[1].

Cependant que devenait le daimyô? Pris à l'improviste, il perdit la tête. L'armée de 3.000 hommes, qui tout d'abord lui était restée fidèle, s'évanouit comme par enchantement, et il fallut fuir. Il gagna la côte, voulant passer dans le Chicuzen, où, peut-être, il parviendrait à rallier les siens. Mais le vent était contraire : impossible de s'échapper. Alors il prit le parti suprême et sauva son honneur à la mode japonaise, en s'ouvrant le ventre. Il fit aussi tuer son fils et ordonna de brûler les deux corps[2].

A la capitale, l'anarchie dura une huitaine de jours. Ce ne fut que vols, meurtres, incendies. « On tuait pour se venger, on tuait pour piller », raconte Fernandez[3]. La fureur populaire s'acharnait sur les bonzes. Pourquoi? Voulait-on se venger des fourberies impitoyablement mises à nu par les prêtres chrétiens? Avait-on de vieilles querelles à liquider? car, en ce temps-là, les moines bouddhiques étaient de toutes les révoltes. Quoi qu'il en soit, on leur en voulait; si bien, assure le Père de Torrès, qu'il n'est pas resté un monastère à piller ou à brûler[4]. Dans ce désastre, il fallait bien s'en prendre à quelqu'un; les bonzes s'en prirent aux étrangers. « On nous a, tout ce temps, poursuit Fernandez, cherchés pour nous tuer, nous aussi, les uns par haine, les autres pour voler le peu que nous avions. Nous nous sommes vus, bien souvent, proches de la mort. Mais la miséricordieuse main de Celui qui prend soin de ses serviteurs a su nous préserver au milieu de tant de périls[5]. »

Cosme de Torrès cependant, du fond de sa retraite, se demandait comment cela tournerait. Jusque là, son compagnon et lui en étaient quittes pour la peur. Si les bonzes leur en voulaient, les conjurés les laissaient en paix. Chose extraordinaire où l'on vit la main de Dieu, dans cette sanglante aventure, pas un néophyte n'eut sérieusement à souffrir. Mais qu'al-

1. *Cartas*, fol. xljx. Gros, p. 158-159.
2. Haas, *loc. cit.*
3. Gros, p. 163.
4. P. 159.
5. P. 163.

lait être l'avenir? « Si les choses s'apaisent, écrivait le Père, nous parlerons aux seigneurs pour que l'on confirme les concessions du roi défunt. Si l'on refuse, je me retirerai chez Thomas (son hôte de Firando) jusqu'à ce qu'il y ait un nouveau roi. Après quoi, si l'on nous interdit de prêcher en public, nous prêcherons en secret, et je crois qu'il se fera quand même des chrétiens[1]. »

L'attente ne fut pas longue. Les conjurés vainqueurs semblaient embarrassés de leur facile triomphe. Leur chef aurait pu s'emparer du pouvoir; il jugea plus prudent d'aller demander ailleurs le daimyô dont on avait besoin. Il s'adressa au Bungo. Le frère de Yoshishige, nommé Haruhide, était neveu du daimyô défunt. La place vacante lui fut offerte, et il accepta. Il prit le nom de Ohochi-Yoshinaga. L'affaire n'alla pas sans difficultés. La noblesse fut loin de se réunir en masse autour du nouveau maître. Six ans plus tard, une autre révolution éclatera; la ville disparaîtra dans un immense incendie et Yoshinaga mourra dans une bataille (1556).

Pour le moment, les missionnaires ne virent que les avantages de la situation nouvelle. Le daimyô de Bungo promettait que son frère protégerait le christianisme; celui-ci s'engageait formellement à laisser toute liberté. En fait, un an après, il renouvelait officiellement les autorisations et donations de son prédécesseur[2].

1. P. 159.

2. L'annaliste de Macao donne le résumé de deux décrets (Cros, p. 140). Le premier est sans date : « Je suis content et donne licence, que, dans cette ville de Yamaguchi et dans tous mes royaumes et seigneuries, se puisse enseigner et prêcher la loi de *Deos* et que, librement, ceux qui le voudront faire, la puissent embrasser. Défense est faite à tous mes vassaux, sous de graves peines, d'empêcher ni molester aucun des Peres qui prêcheront la loi de *Deos*. »

L'autre, cession d'une pagode, est daté de la 21e année de l'ère Tembun, 28 de la 8e lune (16 septembre 1552). C'est donc l'édit, non de Yoshitaka (1551) mais celui de son successeur Yoshinaga. Une copie en fut envoyée à Lisbonne par le Père Vilela (1557), et reproduite dans les *Cartas* (fol. clxj-clxiij), à cette erreur près qu'on disposa horizontalement les files de caractères au lieu de les mettre en colonnes verticales (reproduction dans Delplace, *Christianisme au Japon*, I, p. 35-36). Le Père Vilela y avait ajouté une traduction un peu large qui fut reprise par M. Satow en 1879 (*Transactions of the Asiatic Sty of Japan*, t. VII, p. 140). Le décret disait :

« En ce qui concerne le Daidanzhi (monastère de la grande route), à Yamaguchi, Agata, département de Yoshiki, province de Suwô; cette pièce atteste que j'ai donné permission aux prêtres venus en ce pays des régions d'occident, conformément à leur requete et désir, de fonder et ériger un monastère et une maison pour développer la loi de Butsu, 28e jour de la 8e lune de la 21e année de l'ère de Tembun. »

IV. — *Le départ du Japon* (fin octobre 1551).

Ainsi, vers la fin de 1551, l'avenir immédiat de la mission semblait assuré. Sur les deux bords de la mer intérieure, dans les deux plus puissantes principautés du sud, l'Évangile trouvait des protecteurs. Ni l'un ni l'autre des deux frères n'était chrétien. Yoshinaga n'avait aucune envie de le devenir, et il protégeait les missionnaires plus par intérêt peut-être que par conviction. Yoshishige devait tarder longtemps à se faire baptiser, tyrannisé qu'il était par ses passions. Mais cette faiblesse ne l'empêchait pas de favoriser l'apostolat. « Il eût voulu retenir près de lui le Père François ; du moins, en même temps qu'il faisait partir pour Goa un ambassadeur, chargé de faire un traité d'amitié et de commerce avec les Portugais,... il demandait qu'on lui envoyât des Indes quelques Pères de la Compagnie. « Ils résideront à Funaï, près de moi, disait-il, et je les favoriserai plus que ne pourront le faire tous les autres rois du Japon[1]. »

Ici trouve place, dans toutes les biographies de notre saint, le récit dramatique des derniers jours de Xavier au Bungo, tout entier emprunté à Mendez Pinto[2]. Il faut en donner au moins le résumé, car il n'est pas improbable qu'un peu de réa-

Cette traduction soulève une difficulté. Faut-il entendre par « loi de Butsu », loi de Bouddha, comme M. Satow, ou, avec le Père Vilela, *ley de fazer santos?* Le Père Dahlmann (*Stimmen aus Marialaach*, 1906, p. 225) objecte à la traduction de M. Satow que le mot *Butsu*, outre le sens de *Bouddha*, a encore celui de « un saint » et propose de traduire « la doctrine du saint ». Il est invraisemblable, dit-il, que, à une époque où les missionnaires attaquaient si vertement le bouddhisme, on ait essayé de les faire passer pour des défenseurs de ce culte. Mais l'emploi de ce mot *Butsu*, même au sens de Bouddha, n'est peut-être pas aussi étrange qu'on pourrait le croire. C'est un idolâtre qui parle, et il se peut qu'il n'ait vu dans le christianisme qu'une secte nouvelle, quoique plus pure que les autres. Les bonzes ne cherchaient-ils pas à faire croire que Xavier et eux adoraient le meme Dieu ?

Cette tactique sera reprise plus d'une fois. En 1561, le Japonais Laurent nous montre diverses sectes de Miyako proclamant que le christianisme se retrouve en leurs doctrines (DELPLACE, I, p. 56, 57). Dans son édit de 1614, le shogun Ieyasou affectera de confondre dans une même proscription le christianisme, la secte Hiden et le *Foujiou-fouzé*, « trois branches, dit-il, d'une même secte, adorant toutes trois le dieu Godzou-Kirishitan-Teidzou-Boutsou. — *Boutsou*, entendez Bouddha ; *Kirishitan*, entendez le Christ (NAGAOKA, p. 125-127).

1. P. Frois (CROS, II, p. 150).
2. PINTO, ch. 211.

lité historique se cache sous les embellissements de l'incorrigible romancier.

Les progrès de la foi dans les domaines de Yoshichige n'allaient pas sans lutte. Battus dans les controverses, les bonzes essayaient de discréditer le missionnaire, lui faisaient un crime de sa pauvreté, menaçaient le peuple et le prince de la colère des dieux. Ils cherchaient à se débarrasser au plus vite des marchands et du Père. Peu s'en fallut que, par leur faute, une rixe n'éclatât entre indigènes et étrangers. Mais les dispositions du prince étaient connues et le complot échoua. Allaient-ils en rester là, humiliés et penauds? Une ressource demeurait, faire croire que le prêtre chrétien fuyait devant les risques d'une discussion publique.

Donc, au moment où le Père et les marchands prenaient congé du prince, arriva un docteur célèbre des environs, l'oracle du pays. Yoshishige ne put dissimuler son inquiétude, mais François insista pour que le savant homme fût introduit. Suivit un débat qui ne tourna pas à l'honneur du bouddhiste. Là-dessus, fureur des bonzes, interdit jeté sur la ville, fermeture des temples, suspension du culte. Le bas peuple superstitieux fermentait. Les Portugais pensaient que le moment était venu de mettre à la voile. François jugea qu'il fallait rester : il y allait de l'honneur du christianisme. Les marchands furent dignes du prêtre, et le navire, qui déjà s'était un peu éloigné, rentra au port.

Une nouvelle conférence fut organisée pour le lendemain, tous les bonzes de l'endroit, trois mille, c'est le chiffre de Pinto, se présentèrent. Le prince en laissa entrer quatre, fixa les conditions de la lutte, et présida lui-même les séances. Elles durèrent cinq jours, roulèrent sur les sujets habituels, nature de Dieu, nature de l'âme, etc., et furent encore peu glorieuses pour les docteurs. Ils manquèrent à toutes les lois de l'étiquette japonaise, s'irritèrent contre le daimyô, et se retirèrent confondus.

Tel est, très abrégé, le récit du voyageur. Qu'il y ait eu pendant le séjour de Xavier au Bungo, de grandes discussions doctrinales, par devant le prince, rien de plus vraisemblable. Mais on aimerait à en tenir le détail d'un témoin autorisé.

Quoi qu'il en soit, maintenant François Xavier pouvait partir : le prêtre de Jésus-Christ n'avait pas l'air de fuir la honte et le danger.

Il allait donc quitter le Japon, laissant à la garde de Dieu la mission, bien frêle encore, qu'il venait de fonder : quatre ou cinq groupes de fidèles; 150 ou 200 à Cangoxima, une trentaine à Ychicu, un millier peut-être à Yamaguchi, plusieurs centaines à Firando et au Bungo. Tous ne sortaient pas du bas peuple: il y avait déjà parmi eux quelques nobles et jusqu'à d'anciens bonzes. En tout de 1.500 à 2.000 chrétiens[1]. Ce n'était pas, tant s'en faut, les conversions en masse que Paul de Sainte-Foi avait fait espérer. Mais, à défaut du nombre, on avait la qualité, et le mot de saint François Xavier restera proverbial, « les chrétiens du Japon, mes délices! »

Pour les administrer, il leur laissait deux hommes dignes de lui. Fernandez parle déjà couramment le japonais. Les missionnaires lui devront le premier lexique et la première grammaire. La langue du pays lui deviendra comme naturelle. Même à son agonie, c'est en japonais qu'il invoquera Jésus et Marie[2]. Le Père Melchior Nunez, vice-provincial des Indes, écrira bientôt au R. P. Général : « C'est lui surtout qui fait progresser l'Évangile. D'abord il y a le bon exemple de sa vie humble et mortifiée. Puis, dans son élocution, les Japonais trouvent une grâce particulière, ce qu'ils appellent le *muxuree* (?). Ils jouissent de l'écouter prêcher : il a toutes leurs manières et leurs gestes, à eux, le peuple le plus cérémonieux que j'aie jamais vu. Ce n'est pas un lettré, mais il est rompu à la controverse et à la prédication; il sait rendre compte de la foi chrétienne à tout

1. Le chiffre 1.500 se trouve dans les *Ephemerides* du Père Nadal (*Epistolae*, t. I, ad annum 1550). Voici quelques détails. Nous avons parlé plus haut des convertis de Cangoxima. A Firando, une centaine de personnes furent baptisées avant le départ du saint pour Miyako (Cros, II, p. 98), et « un grand nombre » pendant son absence (p. 124). A Yamaguchi, 500 convertis en deux mois (p. 141). Tursellini (l. IV, ch. 8) et Lucena (l. IX, ch. 1) parlent de 3.000 en un an; chiffre certainement exagéré. Nous ne savons rien de précis sur le Bungo. Dominique Caldeira parle de 300 baptemes amenés par la guérison de l'aveugle (*Process. 1616*, n. 1).

En 1554, d'après le Frère Pierre de Alcaçova, il y avait à Yamaguchi plus de 1.500 chrétiens; au Bungo, 700; à Firando, environ 200; à Cangoxima, 500 (*Epist. Japonicae*, Louvain, 1569, p. 72). L'année suivante, le Père Gago indique 2.000 chrétiens pour Yamaguchi, 500 pour Firando, 1.500 pour le Bungo (*ibid.*, p. 76 et 81).

2. Cros, t. I, p. 417, note (P. Frois).

venant. Il prie continuellement ou lit les saints livres; il tire de là tant de lumière sur les choses de Dieu, qu'il en apprendrait aux meilleurs théologiens. Le Père Cosme de Torrès m'assurait que, sans lui, on ne ferait rien au Japon. » « Le Japon doit au Père Xavier d'avoir reçu la foi, disait le même Père, mais au Frère Fernandez, il doit de l'avoir conservée, après le départ du saint[1]. »

Il le lui devait bien, à lui aussi. Torrès était un homme doux à force de volonté, complaisant, d'une grande austérité. Au Provincial qui l'invitait à modérer ses pénitences, il répondait : « On ne fera jamais rien au Japon si l'on ne mène pas une vie plus dure dans la réalité que ne l'est en théorie et en apparence celle des bonzes. » Donc, ni viande, ni poisson, rien que du riz à l'eau et des légumes, jamais de vin; toujours pieds nus. Son paradis, affirmait-il, avait été Yamaguchi, parce que nulle part il n'avait plus souffert[2].

Quand il mourra, le 20 octobre 1570, trois ans après Fernandez et après vingt ans de mission, l'Église du Japon comptera déjà environ 30.000 fidèles[3].

Entre le 15 et le 20 novembre 1551, Xavier quittait le Japon. Il emmenait avec lui l'ambassadeur de Yoshishige, les deux samuraï qui l'avaient suivi depuis Yamaguchi et qu'il destinait au séminaire de Goa et ses deux fidèles catéchistes, Bernard et Mathieu[4].

Quelles étaient ses pensées en s'éloignant? Au Japon, il n'avait à peu près rien fait de ce que, à l'avance, il s'était proposé. Ses plans avaient tous été contrecarrés les uns après les autres. Au lieu d'aller droit à la capitale pour y attaquer de front l'ennemi, il avait dû attendre toute une année dans un coin perdu de l'empire. Pas de fondation à Miyako; pas même de tentative dans les grandes universités japonaises. Beaucoup moins de conversions qu'il n'avait espéré. Cependant il s'en revient plein de confiance et de joie. Il ne tardera pas à s'en

1. Cité par Bartoli, *Asia*, l. VIII, n. 42; cf. Haas, p. 227. Fernandez mourut le 26 juin 1567, à Firando.

2. Bartoli, *ibid.*, n. 48 et 49.

3. Lettres du Père Vilela, citées dans Delplace, I, p. 172, 173.

4. Cros, II, p. 167. Le Malabar Amador et le Chinois Manuel restaient avec Cosme de Torrès.

expliquer dans les lettres qui bientôt porteront à ses frères d'Europe le récit de ses labeurs. « Travailler, dira-t-il, au milieu d'une race intelligente et curieuse des choses du salut m'a grandement consolé. A voir les convertis si joyeux, et les idolâtres vaincus, je ne sentais plus ma fatigue corporelle... Que je voudrais communiquer aux universités d'Europe, non seulement le récit de mes joies, mais quelque chose de ces joies mêmes et des consolations que le Dieu miséricordieux nous donnait. Je suis persuadé que beaucoup de savantes gens voudraient employer leurs talents à la conversion des infidèles. Après avoir eu l'expérience du goût intérieur que l'on trouve en ces travaux, après avoir vu quelles dispositions il y a au Japon pour l'Évangile, nombre de docteurs laisseraient là leurs études ; chanoines et autres prélats abandonneraient rentes et dignités pour venir au Japon chercher de plus solides consolations[1]. » Mais il s'est trop laissé aller au charme de ses souvenirs. « Excusez-moi, dit-il ; du Japon, j'aurais tant à dire que je ne saurais m'arrêter. Ma lettre est longue, et, je le crains, elle va vous ennuyer. Je termine... sans pouvoir terminer. C'est que j'écris à mes Pères et Frères si chéris, si aimés et je leur parle de mes si grands amis les chrétiens du Japon[2]. »

S'il les a quittés, sa pensée vit encore au milieu d'eux, et sa préoccupation maintenant c'est de leur procurer de dignes apôtres.

Il voudrait des hommes soigneusement triés par Ignace en personne. C'est l'élite des missionnaires qu'il lui faut. Les besoins ne sont pas les mêmes aux Indes et au Japon.

« Au Japon, les Pères devront aller dans les universités, parce que les séculiers, là-bas, quand on leur reproche leurs erreurs, répliquent que, eux aussi, ont leurs écoles et leurs savants. Ils y seront très persécutés, parce qu'il leur faudra combattre toutes les sectes, dévoiler par quelles fourberies les bonzes tirent l'argent du peuple, montrer qu'ils ne peuvent sauver les âmes de l'enfer, attaquer leurs mœurs. Ces moines ne prendront pas la chose en patience... et la persécution ira plus loin qu'on ne pense. »

1. *Mon. Xav.*, p. 696.
2. *Ibid.*, p. 697.

Puis Xavier prévient les missionnaires qu'ils seront assiégés par les visiteurs, jusque bien avant dans la nuit, appelés dans la maison des riches sans pouvoir se dérober, qu'ils n'auront le temps ni de prier, ni de dire leur office, ni de manger et de dormir. A peine pourront-ils dire la messe. Plus de recueillement spirituel. En revanche, force moqueries et confusions. Pour ces entretiens, il faut des gens instruits, surtout des maîtres ès arts, capables de démêler les sophismes, d'enferrer les docteurs dans une contradiction, ce qui les humilie fort.

Ensuite les souffrances du corps, spécialement le froid. « Bandou, leur grande université, est au nord, comme les autres universités du reste. Et les Japonais du nord sont plus intelligents et plus subtils. J'ajoute : pas d'autre nourriture que le riz. Il y a du blé et autres herbes, mais peu nourrissantes. Ils ont du vin de riz, mais on en fait peu et il coûte cher. La grande épreuve c'est que le péril de mort est de tous les jours. Ce n'est pas un pays à y envoyer des gens âgés, il y a trop de fatigues; ni des jeunes gens, s'ils ne sont d'une vertu très éprouvée; car, au lieu de sauver les autres, ils se perdraient. Toutes les espèces de péchés sont à portée de la main; et l'on se scandalise de la moindre imperfection chez celui qui se charge de reprendre les autres. »

Xavier souhaiterait que les missionnaires destinés au Japon fussent d'abord envoyés à Rome pour y achever leur formation. Il se dit que des Flamands et des Allemands, habitués au froid, supporteraient facilement le climat de Bandou. N'y en a-t-il pas dans les collèges d'Espagne et d'Italie, qui, faute de bien savoir la langue du pays, ne peuvent prêcher, et qui rendraient de grands services en Extrême-Orient[1]?

Telles étaient ses pensées pendant que le vent l'emportait vers le sud; et il se demandait encore si le meilleur moyen de faire entrer l'Évangile au Japon n'était pas de l'introduire d'abord en Chine. Qu'en sera-t-il? Dieu lui laissera-t-il le loisir d'accomplir son gigantesque programme? Il avait quarante-cinq ans. Il lui restait une année à vivre, année rude entre

1. *Mon. Xav.*, p. 669, 671.

toutes, pour l'âme plus encore que pour le corps. Les derniers dix-huit mois avaient été un martyre pour son organisme déjà exténué par tant d'austérités et de voyages. Mais telles avaient été les joies de l'âme qu'il s'en était à peine ressenti. Et il écrivait vers ce temps-là : « Il me semble que je ne me suis jamais mieux porté. » Ce qui ne l'empêchait pas d'ajouter : « J'ai déjà les cheveux tout blancs[1].» Quoi qu'il en soit, les souffrances morales feront ce que n'ont pu faire les épreuves du dehors, elles abattront l'apôtre. Et Dieu se prépare à le rappeler à lui, en pleine maturité, en plein travail, en pleins rêves d'apostolat.

1. *Mon. Xav.*, p. 695.

LIVRE HUITIÈME

LE PROVINCIAL DES INDES

CHAPITRE PREMIER

LE RETOUR AUX INDES
(Novembre 1551-24 janvier 1552)

I. — *Du Japon à Malacca.*

Le voyage du retour, entre le Japon et la Chine, fut marqué par un épisode célèbre[1]. Après avoir quitté les eaux japonaises, le navire était aux deux tiers de sa route, à la hauteur de Tchang-tcheou, quand une tempête se leva[2]. Laissons ici la parole aux témoins oculaires.

« Nous nous tenions pour perdus, disait le soldat Antoine Diaz. Soudain le câble qui rattachait la chaloupe au navire fut rompu; la barque s'en allait à la dérive. Elle portait quatre matelots musulmans. Impossible de les secourir. Comme la tourmente était furieuse, le capitaine décida de passer outre; la chaloupe était perdue. Le Père François le supplia, lui et les autres, de s'arrêter, d'attendre, promettant que l'embarcation allait reparaître[3]: « La fille va revenir à la mère », disait-il[4].

1. Nous le racontons d'après les témoins au procès de 1556. Témoins oculaires : Duarte da Gama (Malacca, n. 1), Antoine Diaz (Goa, n. 31), Galeotto Pereira (Cochin, n. 2). Témoins auriculaires : J. Fereira, rapportant les souvenirs de Diogo Pereira (Goa, n. 28) ; Martin Darvello, d'après le pilote N. Aguiar (*Procès de 1616*, n. 10). — Il y a encore la très longue et très pittoresque narration de Mendez Pinto (ch. 214). Ce qu'il raconte de la tempête est d'une invraisemblance étrange. Le navire aurait, des environs de Formose (île Minacoo, ou Mankia?), été entraîné par le cyclone vers le nord, puis se serait retrouvé du côté des îles Papouas, de Célèbes et de Mindanao, et, de là, reporté droit sur Canton. C'est de la haute fantaisie géographique. Pour ce qui est du rôle de Xavier pendant la tempête, les détails fournis par Pinto concordent en général avec les récits plus sobres des témoins au procès de 1556. C'est lui qu'ont copié presque tous les anciens biographes.

2. *Process. 1556*, Malacca, n. 1.

3. *Process. 1556*, Goa, n. 31. Diaz parle de quatre hommes dans la barque. Duarte da Gama et Galeotto Pereira n'en indiquent que deux. Pinto en met 15, cinq Portugais, dix Musulmans. D'après lui encore, ils étaient descendus pour amarrer solidement l'embarcation et la nuit les avait surpris dans ce travail. Les autres récits supposent que tout se passa en plein jour.

4. *Process. 1616*, n. 10.

Par déférence, on amena les antennes à mi-mât. Manœuvre dangereuse : sous peine de naufrage, il fallait avancer. Les antennes furent hissées de nouveau. Mais le Père François accourut, et, la main sur une vergue, il empêcha de la relever. « Sur son ordre, poursuit Antoine Diaz, je montai à la hune. Mais, rien à l'horizon. Je voulus descendre. Il me fit encore rester un moment[1]. »

Galeotto Pereira dit de son côté : « Nous avions remis à la voile malgré lui, et, pendant deux heures, nous nous laissâmes porter par le vent. Alors il sortit de sa cabine. Au nom de Dieu et par les plaies de Jésus-Christ, il supplia qu'on baissât les vergues. Il avait confiance en Dieu : ces âmes ne pouvaient périr, il fallait les donner à Dieu. Les vergues furent donc baissées, et, pendant deux ou trois heures, on s'arrêta. » Le capitaine Duarte da Gama ajoute : « Il fit vœu de dire une messe pour la barque et deux pour les hommes qu'elle portait. Puis il se mit en prière, près du bastingage, les mains levées, et il nous dit, à moi spécialement qui étais là, d'avoir confiance. » Il espérait bien que la barque allait revenir. Or, voilà que, tout à coup, la tempête durant toujours, la barque arriva. On jeta une corde pour l'amarrer. « Inutile, dit le Père, elle abordera toute seule[2]. » Et de même, Antoine Diaz : « A peine avait-on aperçu la chaloupe qu'elle se trouva aux flancs du navire, et les nègres qui la montaient rentraient à bord. Elle, restait là, vide, sans être attachée, sans s'éloigner jusqu'à ce qu'on descendît pour l'amarrer. Tous virent là une grande merveille. » Les musulmans demandèrent le baptême[3].

1. *Process. 1556*, Goa, n. 31, cf. n. 28.

2. *Process. 1556*, Malacca, n. 1.

3. Goa, n. 31. Un témoin de 1616 (n. 92) suppose que la barque resta en perdition toute la nuit. Pinto parle d'une absence de trois jours. Tursellini ajoute (liv. V, ch. 2) : « Enfin, dernière merveille vraiment incroyable. Fernand Mendès Pinto, honnête et grave Portugais, était avec François dans son voyage du Japon en Chine, et fut son compagnon de péril. Après avoir raconté tout ce qui précède, il ajoute ceci : « Tous étaient remontés sur le vaisseau. La barque était vide et amarrée; on se disposait à la hisser sur le pont, quand on cria : « Tendez la main au Père Xavier, qui est encore dans le canot. » « Mais il est sur le navire, répliqua-t-on, il y était avant votre retour. » Et les autres alors de répliquer qu'il était dans la barque avec eux, pendant la tempête, les consolant, les excitant à espérer, les dirigeant vers le navire... » Ce prodige de bilocation, lu sans doute par Tursellini dans le texte manuscrit de Pinto, en 1596, ne se retrouve pas dans l'édition des voyages publiée en 1614. De son côté, Lucena (l. IX, ch. 15), dont le récit coïncide pour le reste

La tempête passée, les voyageurs continuèrent tranquillement leur route. Vers le commencement de décembre, ils étaient à San-Choan, devant les côtes de Chine. Duarte da Gama devait gagner le Siam ; François fut donc obligé de changer de vaisseau. Justement son ami Diogo Pereira se trouvait là sur le sien, le *Santa Croce,* n'attendant pour appareiller que le bon vent. Xavier se rendit à son bord ; aussitôt le vent tourna et l'on partit[1].

Durant la traversée, Xavier fit part à Pereira de ses projets sur la Chine. L'intérêt du Japon exigeait qu'on y portât l'Évangile. Or le seul moyen de pénétrer dans l'empire, c'était d'organiser une ambassade. Le vice-roi des Indes pourrait envoyer à Pékin des présents. Pereira serait chargé de les présenter ; lui-même, Xavier l'accompagnerait. Ils obtiendraient la permission de prêcher l'Évangile, feraient abroger les lois hostiles aux étrangers[2], négocieraient l'élargissement des Portugais prisonniers à Canton[3]. Beaux projets, mais qui montrent combien l'on connaissait peu encore le pays.

Pereira entra dans les idées de son ami. L'entreprise pouvait être pour lui une affaire excellente. Il s'offrit à revenir en Chine l'année suivante avec ce même navire qui le portait. Il ferait tous les frais de l'ambassade[4]. Aussitôt arrivé à Malacca, il enverrait pour 30.000 cruzados de marchandises à ses intermédiaires des Indes. Le produit serait pour Xavier. Au Père d'obtenir du gouverneur les lettres de créance et le titre d'ambassadeur. Tout en combinant ces plans, Xavier ne cachait pas ses inquiétudes. Le projet était trop glorieux à Dieu pour que le diable ne cherchât pas à susciter des obstacles. « Vous verrez, affirmait-il, qu'il essaiera de tout arrêter. » Et il le répétait si souvent que Pereira finit par se fâcher. « Vous verrez », redisait François[5].

avec ceux de Tursellini et de Pinto, ne donne pas ce détail. Mais, au procès de 1616, deux témoins auriculaires l'ont rapporté : Thomas André d'après « un jeune homme qui était là » (n. 92) ; Melchior Soeino Darès d'après le bruit public (n. 96). La bulle de canonisation, qui raconte l'épisode de la barque sauvée, se tait sur l'apparition du saint.

1. *Process. 1556*, Malacca, n. 2.
2. Valignano, p. 141.
3. *Process. 1556,* Goa, n. 34.
4. Valignano, p. 142.
5. *Process. 1556*, Goa, n. 34.

Le temps, jusqu'à Singapour, avait été à souhait. Soudain une nouvelle tempête passa, menaçant de fracasser le *Santa Croce*. On était au plus fort de la tourmente quand Xavier dit à Pereira : « Remerciez Dieu, Señor Diogo, qui nous accorde plus de grâces que nous ne méritons. Plaise au ciel que le vaisseau qui est parti de San-Choan avant nous soit aussi heureux que le nôtre ! Nous n'allons pas tarder à avoir la preuve de son désastre. Quant à votre *Santa Croce*, soyez en paix : il se désagrégera de lui-même de vétusté, là où il a été construit[1]. » Et il disait encore au pilote François d'Aguiar qu'il voyait inquiet : « Courage et joie ! vous ne mourrez par sur mer, mais dans votre lit[2]. » La tempête s'éloigna. Quelques heures après, l'on vit, flottant sur les vagues, des ballots de marchandises et des cadavres. François d'Aguiar n'oublia pas la prédiction du saint. Sa femme racontait plus tard que son mari n'avait plus peur de rien. Il fit les voyages les plus téméraires, en dépit de la mousson, sur de mauvaises embarcations[3]. En pleine tempête, quand tous désespéraient, lui, chantait. Un navire qui l'avait pour pilote ne courait aucun risque. Un jour, après une tourmente pendant laquelle, confiant en Maître François, il avait tout bravé, l'équipage musulman se convertit[4]. Pourtant il fit naufrage plusieurs fois, mais s'en tira toujours, et mourut dans son lit, en un port du Pégu, au sortir d'un typhon[5].

Cependant les voyageurs n'étaient pas rassurés. Ils savaient que Malacca, récemment, avait eu à souffrir : on parlait d'un siège. Déjà, au Japon, François, qui cependant ne pouvait rien savoir par voie naturelle, avait dit avec insistance aux marchands portugais : « Prions pour nos frères de Malacca ; la ville est assiégée et en grande détresse[6]. » On avait dû recueillir à San-Choan

1. Lucena, l. IX, ch. 17, d'après une relation de Pierre de Castro, gendre de Diogo Pereira. Turselini (l. V, ch. 5) met cette tempête l'année suivante entre Goa et Malacca : mais la prédiction eut lieu sur le vaisseau de Pereira. Or on ne voit pas que Xavier ait navigué sur ce vaisseau ailleurs qu'entre la Chine et Malacca, décembre 1551 et novembre 1552. Valignano, p. 142, confond cette tempête avec la précédente. Cf. *Process. 1616*, n. 37.

2. *Process. 1556*, Malacca, n. 1.

3. Cros, t. II, p. 416.

4. *Process. 1616*, n. 17.

5. *Process. 1616*, n. 32. Cf. n. 35.

6. *Process. 1556*, Cochin, n. 2, témoignage de Galeotto Pereira, témoin oculaire. On peut noter, dans la lettre de François aux marchands portugais (1er sept. 1551, *Mon. Xav.*, p. 664) une phrase qui serait un important témoignage en faveur de l'esprit prophétique

d'autres bruits plus précis, et, à tout événement, en approchant du but, les marchands se préparaient à combattre. Xavier les rassura : « Malacca est en paix », leur dit-il[1].

D'autres se demandaient s'ils allaient trouver en arrivant un vaisseau à destination de l'Inde, car la saison était avancée : « Soyez sans crainte, dit encore le Père, Antoine Pereira est au port, prêt à partir : il nous attendra trois jours. » Et Antoine Pereira dépose lui-même : « Il en fut ainsi. Mon vaisseau n'était plus retenu que par une ancre. Je n'avais qu'à la lever, et à monter les vergues. Survint une *manchua* (petite barque) m'apportant une lettre du Père. Il me disait savoir que j'étais à Malacca, me priait d'attendre et de l'emmener aux Indes. En même temps j'aperçus son navire qui arrivait et j'attendis volontiers[2]. » Par un autre billet, François avisait le Père Perez de son rapide passage, et le priait de tout préparer pour la traversée[3].

II. — *Malacca* (décembre 1551).

En débarquant, François trouva une ville désolée. A maintes reprises, il lui avait prédit que ses péchés lui attireraient de rudes épreuves. Or, cette année-là, l'épreuve était venue terrible.

Nous nous rappelons ce sultan de Bintang, qui, en 1547, lors de l'expédition contre les Atchénois, avait cherché à tenter un coup de main sur la forteresse désemparée. Il avait dû se retirer : mais c'était partie remise. Quatre ans plus tard, il coalisait tous les roitelets des environs, et, le 3 juillet 1551, il apparaissait devant Malacca avec une flotte et une armée, dix mille hommes, dit-on, et deux cents gros et petits navires. Le siège dura jusqu'au milieu d'octobre. La ville indigène fut d'abord occupée, puis la ville portugaise prise, pillée, brûlée. Un tiers de la

du saint, si le texte, emprunté à Pinto, était au-dessus de tout soupçon. Il demandait « *toda a mais certeza da paz et da quietação de Malaca* ».

Sur l'endroit où eut lieu cette prophétie, les témoins auriculaires ne s'accordent pas; plusieurs la mettent en Chine (G. Lopez, *Process. 1556*, Goa, n. 1 ; Jérôme Fereira, *ibid.*, n. 28; cf. Valignano, p. 142).

1. *Process. 1556*, Goa, n. 35.

2. *Process. 1556*, Malacca, n. 2; Goa, n. 36.

3. *Mon. Xav.*, p. 666.

population européenne, 200 hommes, parvint à s'enfermer dans la forteresse. Ce fut la famine. Enfin quelques navires restés intacts parvinrent à forcer le blocus et s'éloignèrent en quête de vivres. Le bruit se répandit chez les confédérés qu'ils allaient ravager les villes voisines. La débandade commença, chacun voulant retourner protéger ses terres. Survinrent trois vaisseaux portugais qui bombardèrent le quartier général des Malais, et l'expédition triomphante du sultan de Bintang s'acheva en déroute. C'était là cette grande détresse de Malacca, qui, au Japon, arrachait à Xavier des soupirs de pitié[1].

Le missionnaire n'avait pas le temps de s'arrêter pour panser toutes ces plaies. L'Inde l'appelait, et le vaisseau d'Antoine Pereira l'attendait en rade. Il put du moins encourager le Père Perez. Il le trouva épuisé, car il avait largement payé de sa personne durant le siège[2]. Il avait beaucoup travaillé au relèvement moral des Malaquais. Ceux qui revenaient vers ce temps-là des Moluques disaient ne plus reconnaître la ville dissolue d'autrefois[3]. Les châtiments de Dieu avaient fait leur œuvre, mais Perez avait collaboré à l'action divine. Il remplissait exactement le programme que Xavier lui avait tracé. Quant au « collège », ce n'était encore qu'une grosse école primaire où l'on enseignait à lire et à écrire[4].

Le saint devait une visite au capitan, don Pierre da Silva da Gama, qui l'avait si efficacement aidé en son voyage du Japon. Il le trouva en compagnie de son frère don Alvaro de Ataïde, qui, revenu l'année précédente du Portugal, attendait l'heure de prendre à son tour le commandement de Malacca[5]. Les deux frères, mis au courant du projet d'ambassade combiné par Xavier et Pereira, y applaudirent sans réserve[6]. Sur quoi, assuré d'être soutenu en haut lieu, le marchand mit à la disposition du saint,

1. Pour le détail du siège, DO COUTO, Dec. VI, l. IX, ch. 5 à 9; — ANDRADA, *Cronica*, P. IV, ch. 78. Les dates, 3 juillet-16 octobre sont données par le Père Pérez (CROS, II, p. 416). Les chroniqueurs mettent le début du blocus le 11 juin. Lucena (l. IX, ch. 16) donne, comme dates extrêmes, 5 juin-16 septembre. Bartoli (III, n. 42) dit que la délivrance définitive n'eut lieu qu'en novembre.

2. BARTOLI, *loc. cit.*; — SOUSA, t. I, p. 410.

3. POLANCO, *Chronicon*, t. II, p. 150 et 767.

4. *Ibid.*

5. DO COUTO, D. VI, l. X, ch. VII, p. 443.

6. LUCENA, l. IX, ch. 17; — BARTOLI, l. III, n. 43.

en musc et en soieries, la valeur de trente mille écus à réaliser sur le marché de Goa[1].

Xavier l'en récompensa en guérissant un de ses fils, âgé de trois ans, qui avait par jour plusieurs crises d'épilepsie. Six ans après, au procès de béatification, des témoins assurèrent que le mal n'avait pas reparu[2].

Entre les mains du Père Perez, Xavier dut trouver un abondant courrier des Indes, des Moluques, de l'Europe. Mais surtout il y avait une lettre, aujourd'hui perdue, qui le combla de joie.

En quels termes Ignace lui écrivait-il? nous ne savons[3]. La correspondance du saint fondateur est celle d'un homme qui sait le prix des paroles, lettres d'affaires plus que d'épanchements, toujours sobres et contenues. Mais un mot d'austère tendresse suffisait à ses fils. Ils savaient que, pour ne pas se répandre en longs développements, son amour n'en était pas moins profond.

« Mon vrai père, lui répondit Xavier dès qu'il le put, j'ai trouvé à Malacca une lettre de votre sainte charité. Dieu Notre-Seigneur sait quelle joie ç'a été pour moi d'avoir des nouvelles d'une santé et d'une vie si chères. Entre tant de saintes paroles et consolations de votre lettre, ces derniers mots : « Tout à vous, « sans que jamais je vous puisse oublier, Ignace », je les ai lus les larmes aux yeux, et je pleure encore en les écrivant. Je me ressouviens du temps passé, du grand amour que vous eûtes, que vous avez encore pour moi ; je considère que si Dieu Notre-Seigneur m'a délivré de nombreux périls et misères au Japon, c'est aux prières de votre charité que je le dois. »

Quant à sa nomination de provincial, François ne put s'empêcher de se plaindre. Comment, sur ses faibles épaules, mettre une charge aussi disproportionnée? Jamais, à l'en croire, il n'a senti à ce point son peu de forces spirituelles. Ce sens douloureux, c'est une grâce que Dieu lui a naguère accordée, pour le bien des Japonais. Son apostolat lui a été une révélation. « Dieu

1. *Ibid.*
2. Cros, II, p. 419.
3. C'est peut-être celle du 11 octobre 1549 dont nous avons le sommaire, *Epistolae S. Ign.*, t. II, p. 569.

Notre-Seigneur, au milieu de ces périls et labeurs, m'a donné de voir nettement dans quelle extrême nécessité je suis de quelqu'un qui veille sur moi. Maintenant donc, à votre sainte charité d'examiner quelle est cette charge qu'elle me donne de tant de saintes âmes de la Compagnie, lesquelles sont ici, à moi, à qui la miséricorde de Dieu, elle seule, a donné de voir à l'évidence mon insuffisance. J'espérais bien que vous m'auriez confié à la sollicitude de ceux de la Compagnie, et non pas eux à moi. »

La lettre de saint Ignace devait contenir une allusion à ses premiers projets de rappeler Xavier en Europe, car le missionnaire continue : « Votre sainte charité m'écrivait combien elle désire me revoir avant de mourir. Dieu sait quelle impression m'ont faite à l'âme ces paroles de si grand amour, et quelles larmes elles m'arrachent quand j'y pense. Je me réjouis à la pensée que c'est possible, car rien n'est impossible à la sainte obéissance[1]. »

Ces lignes sont datées de Cochin, 29 janvier 1552. Xavier était arrivé aux Indes le 24[2].

III. — *Cochin* (janvier 1552).

En débarquant à Cochin, après deux ans et huit mois d'absence, François se vit immédiatement comme noyé au milieu des affaires et des nouvelles. Les « vaisseaux du roi » étaient prêts à partir : son premier soin devait donc être de rédiger son courrier d'Europe depuis longtemps interrompu[3].

1. *Mon. Xav.*, p. 668.
2. *Mon. Xav.*, p. 692.
3. Ce courrier comprend trois pièces : 1° la lettre 99, à saint Ignace, 29 janvier (p. 667-675) : on a l'autographe ; — 2° la lettre 100, à la Compagnie en Europe, 29 janvier (p. 675-697) : on a une copie originale, c'est-à-dire où la signature est de la main du saint ; — 3° la lettre 101, à Simon Rodriguez, 30 janvier (p. 697-701). Le Père Cros (t. II, p. XXXIV), estime que ce dernier texte est une rédaction abrégée du n° 110, 7 avril 1552. Cependant l'éditeur des *Monumenta* (p. 699) ne le met pas parmi les apocryphes.

Il est certain qu'à cette date Xavier écrivait au Père Simon, et il comptait lui dire de n'envoyer au Japon que des hommes approuvés par Ignace (Ep. 99, n. 7). Or ce détail ne se lit pas dans le texte en question. Cela ne suffit pas pour le rendre suspect : Xavier a fort bien pu, en écrivant sa lettre, oublier une idée qu'il avait l'intention d'exprimer. Par ailleurs, ce numéro 101 contient certains traits qui ne sont pas dans le n° 110 (ainsi la dernière phrase relative à la Pêcherie et au Père Enriquez). Enfin les ressemblances entre les deux lettres ne sont pas telles que leur dépendance soit évidente. Rien n'empêche que Xavier ait exprimé deux fois de suite au même correspondant les mêmes idées et les mêmes désirs, à une époque où le service postal était si primitif. Un véritable abrégé aurait, nous semble-t-il, conservé davantage les expressions du texte premier.

Mais il se vit comme pris d'assaut par les flots de visiteurs. Beaucoup s'en retournaient, qui ne devaient plus le revoir ici-bas. Tous voulaient, après cette longue absence, l'entendre parler de son voyage, de ses conquêtes, des Japonais. « Une foule d'amis, écrit-il, viennent à chaque instant m'interrompre et je rédige cette lettre, bousculé, sans pouvoir mettre les choses en ordre, à bâtons rompus[1]. »

Sa première visite fut pour don Alphonse de Noronha, le nouveau gouverneur général, qui se trouvait à Cochin et lui fit bon accueil. Il lui présenta sans doute l'ambassadeur du prince de Bungo, parla de ses projets sur la Chine et des offres de Pereira. Le gouverneur accepta tout et promit les lettres de créance nécessaires[2].

Cependant de graves sujets de tristesse s'offrirent à lui dès les premiers jours. Au cours du voyage ou à Cochin, il avait rencontré deux missionnaires que lui-même, trois ans auparavant, confiant en leur vertu, avait envoyés aux Moluques, le Père Manuel Moralez et le frère François Gonçalez. Ils revenaient aux Indes, congédiés par le Père Jean de Beira. Et Xavier d'écrire au Père Paul de Camerino : « Ils n'entreront plus au collège. Vous défendrez à tous ceux de la maison d'avoir aucun rapport avec eux. Ce m'est très dur à moi d'avoir des raisons de les renvoyer ; et plus dur encore, d'avoir à craindre que d'autres les suivent. Dieu Notre-Seigneur sait combien cette lettre me coûte à écrire. Je croyais trouver ici quelque consolation, après tous mes labeurs ; et je ne trouve que labeurs nouveaux et bien pénibles, procès, démêlés avec la population, toutes choses qui n'édifient guère. D'obéissance, peu ou point, d'après ce que je vois depuis que je suis ici. Dieu soit loué en tout[3]. »

A Cochin, des maladresses avaient été commises. Lorsque, en avril 1549, il quittait cette ville, la fondation d'un collège y était décidée en principe. Il avait ordonné au Père Gomez d'y envoyer quelqu'un des Pères qui arriveraient de Portugal à l'automne. Il fallait à Cochin un bon prédicateur[4]. Personne n'étant

1. *Mon. Xav.*, p. 696.
2. P. 692. Valignano, p. 143.
3. *Mon. Xav.*, p. 701.
4. *Ibid.*, p. 523-650.

venu cette année-là, les Pères François Enriquez et Balthazar Gago furent destinés à commencer l'œuvre projetée. Enriquez, ancien avocat et homme d'affaires, prépara l'ouverture du collège, recueillit des aumônes et fit choix d'un emplacement[1]. A côté se trouvait l'église de la Mère de Dieu, appartenant aux confrères de la Miséricorde : ils la mirent à la disposition des Pères. D'où vint l'idée de transformer ce prêt en donation pure et simple ? Des confrères eux-mêmes[2] ? de la ville[3] ? de l'évêque[4] ? Le Père Valignano a tout l'air d'en rendre responsable le Père Gomez en personne[5]. Quoi qu'il en soit, le projet plut au recteur ; il mit dans ses intérêts le gouverneur et l'évêque, et la donation fut confirmée. Bientôt les réclamations éclatèrent. A la tête des opposants, était le vicaire épiscopal de Cochin, don Pierre Gonçalvez, grand ami pourtant de Xavier[6].

Le débat fut porté à Goa. Or Antoine Gomez passait pour être très influent sur le gouverneur d'alors, Georges Cabral. On rendait le Jésuite responsable de toutes les fautes du magistrat. Il avait même dit, assurait-on, parlant d'après une révélation céleste, que Cabral resterait sept ans en charge, et que tous ses successeurs, envoyés de Lisbonne durant cette période, mourraient en route. Il dut se justifier en chaire de cette extravagance[7]. Reste que Cabral soutenait les prétentions du recteur et menaçait même de prison les opposants de Cochin[8].

En même temps, sans attendre les autorisations de la cour, Gomez faisait bâtir un vaste édifice. Le public se scandalisa de tant de dépenses ; des murmures, on passa aux voies de fait, et, un beau matin, les Pères trouvèrent leur jardin saccagé et tous les palmiers coupés[9].

Sur ces entrefaites, arriva un nouveau vice-roi, Alphonse de Noronha (octobre 1550). Mis au courant des conflits, il distribua à chacun sa part de blâme, reprocha à la ville tout le bruit

1. Polanco, t. II, p. 401-402 ; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 115-116.
2. Du Jarric, I, p. 429.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 115.
4. Polanco, t. II, p. 401. — Sousa, p. 74.
5. Valignano, p. 144.
6. *Mon. Xav.*, p. 454. — *Epist. S. Ignatii*, II, p. 571. — Polanco, II, p. 145.
7. Lettre d'Antoine de Noronha, à Simon Rodriguez, *Sel. Ind. Ep.*, p. 130.
8. D'après le Père de Sousa, les menaces auraient été exécutées, I, p. 74.
9. *Sel. Ind. Ep.*, p. 131 ; cf. Orlandini, l. XII, n. 77, 78 ; Bartoli, l. IV, ch. 7.

mené autour de l'affaire, punit certains notables plus obstinés, confirma la donation de l'église par la Miséricorde, critiqua les devis trop coûteux du collège, se plaignit que les Pères eussent commencé à bâtir sans autorisation du roi, mais leur permit de poursuivre, sur des plans moins vastes[1].

Le conflit était tranché. Restait, pour les Pères, à gagner leur cause devant l'opinion. Ce ne fut pas très difficile. Un nouveau supérieur, le Père de Eredia, prêchait avec succès, évangélisait les chrétiens de saint Thomas des environs, organisait de grands catéchismes pour indigènes et esclaves[2]. Le collège, simple externat, groupa très vite cent cinquante enfants, portugais et indigènes. Enfin, si quelque opposition subsistait encore, elle dut disparaître, en automne 1551, devant les approbations explicites envoyées par Jean III[3].

Rentrant à Cochin peu après, François Xavier, semble-t-il, eût dû être satisfait. La concorde régnait. Mais il lui parut que l'affaire de l'église était assoupie plus que réglée; le scandale donné, si contraire à l'esprit de paix tant prêché par lui, exigeait réparation. Il voulut en finir d'un coup, et, par un acte d'autorité, effacer dans la mesure du possible ces deux années de mésintelligence. Le surlendemain de son arrivée, il convoqua, dans l'église principale de Cochin, le conseil de ville, la Miséricorde, le vicaire et son clergé. Les clefs de l'église à la main, il déclara que le but de la Compagnie était de travailler au salut des fidèles et des infidèles, et non pas de soulever des conflits dont le résultat le plus clair était une diminution de dévotion envers Marie. On avait autrefois offert cette église aux Pères pour qu'ils y pussent travailler à la gloire de Notre-Dame. Cette donation était une occasion de querelles ; donc, au nom de la Compagnie, il y renonçait. Puis, à toute la ville, dans la personne de ses représentants, il demandait pardon du scandale, et rendait les clefs de l'église aux confrères. Cet acte d'humilité porta ses fruits. Quelques jours après, 2 février 1552, les confrères lui écrivaient, renouvelant la cession de l'église, et cette fois à l'unanimité. Mais lui, voulant qu'il ne restât aucun doute sur l'état réel de la question, signa

1. *Sel. Ind. Ep.*, *loc. cit.*
2. Polanco, II, p. 757.
3. *Ibid.*, p. 402

un acte par lequel il déclarait que la Compagnie n'avait aucun droit sur l'église, et qu'elle n'en usait que par une concession volontaire des confrères de la Miséricorde[1].

Il faut l'avouer, cette solution était loin de supprimer toutes les difficultés. Les Jésuites restaient dans une église qui n'était pas à eux, et les confrères se reprenaient à regretter leur générosité. Trois ans après, l'on n'était guère plus avancé qu'au premier jour. Le nouveau supérieur, François Perez, voudrait une donation définitive à la Compagnie. Lancilotti serait pour un abandon total. La confrérie proteste qu'elle s'en tiendra aux solutions envoyées par le roi, mais au fond elle voudrait rentrer dans sa propriété. La vraie solution, celle à laquelle il eût fallu songer dès le premier jour, fut enfin donnée en 1561. Le collège se bâtit son église; chacun put être chez soi et vivre en paix avec son voisin[2].

Sous le coup de ces difficultés, Xavier, dans sa correspondance avec l'Europe, revient à ses requêtes d'autrefois, et il les accentue. A Rodriguez, il écrit qu'il ne veut pas aux Indes d'esprits brouillons, capables seulement de se créer des affaires avec tout le monde. Il a dû, et Dieu sait ce qu'il en a souffert, en chasser de la Compagnie, qu'il tenait pour de fermes colonnes de la mission. « Je vous en prie, conclut-il, mieux vaut en envoyer très peu : mais qu'ils soient de ceux qu'on regrette quand ils s'en vont[3]. »

A saint Ignace, il demande une fois encore un recteur désigné et formé par lui. Les choix du Père Maître Simon, François ne le dit pas, mais il le pense, ne sont vraiment pas heureux. « Cela, ajoute-t-il, si j'étais près de vous, je vous le demanderais à genoux[4]. » Il voudrait qu'on fût plus sévère en Portugal dans le recrutement des missionnaires : « Que ceux qui nous sont destinés soient triés avec soin : s'il le faut, qu'il n'en vienne que deux par an, mais d'une vertu éprouvée, aptes à prêcher et à confesser. Je voudrais qu'ils aient été en pèlerinage à Rome; cela les préparerait à leur vie de voyages, et ils n'arriveraient

1. Valignano, p. 144; — Polanco, t. V (1555), p. 670, 671; — Lucena, l. IX, ch. 20; — Sousa, I, p. 90, etc.

2. Polanco, t. V, p. 670, 671; — Orlandini, p. II, l. V, n. 248.

3. *Mon. Xav.*, p. 699.

4. P. 669.

pas ici tout neufs. Les occasions de défaillance, en ce pays, sont terribles : donc, une vertu affermie. Autrement, loin de nous consoler par leur venue, ils nous réduiraient à la triste nécessité de les congédier[1]. »

Vers le milieu de février[2], François quittait Cochin et arrivait à Goa. Avant de l'y suivre, il nous faut résumer les événements qui s'étaient passés aux Indes en son absence. A quelques sujets de tristesse s'étaient mêlés de vifs sujets de joie.

1. P. 671.

2. Le 4 février, il écrit aux Pères de Goa sans dire quand il partira (p. 701); le 28, il est au collège Saint-Paul (p. 705).

CHAPITRE II

L'INDE PENDANT L'ABSENCE DE FRANÇOIS (1549-1552)

I. — *Au cap Comorin.*

Du cap Comorin ne vinrent à saint François Xavier que de bonnes nouvelles. Sans doute, le Père Criminale était mort; mais le nombre des chrétiens grandissait. Il pouvait être, sur l'une et l'autre côte, d'environ 50.000, en 30 églises[1]. Pour cultiver ce vaste champ de travail, les trois Pères Henri et François Enriquez et Paul de Valle avaient, comme auxiliaires, chacun son frère coadjuteur, des prêtres indigènes et huit ou dix catéchistes[2].

Ces derniers, choisis parmi les plus fervents chrétiens, n'étaient admis à ce poste de confiance que s'ils montraient une vraie vocation apostolique. On les payait pour être plus sûr de leur docilité; mais leur zèle faisait l'admiration des Portugais. Étant tous de la même caste, ils se soutenaient entre eux. Le supérieur ne craignait pas de dire que, si les prêtres disparaissaient, les catéchistes suffiraient pendant un temps à conserver et à propager la foi[3].

Grâce à eux, de notables progrès purent être faits dans l'organisation de l'apostolat. Les procédés sommaires d'autrefois étaient toujours en usage en certains quartiers de l'Inde : baptiser d'abord, instruire ensuite. Le vicaire épiscopal de Cochin se félicitait de baptiser parfois mille et quinze cents païens en un

1. En 1549, Gomez portait le nombre des chrétiens à 30.000 pour « le cap Comorin ». En 1551, un ordre de Lisbonne provoqua un recensement partiel. On trouva 40.000 baptisés, sans compter ceux des stations un peu éloignées (Polanco, t. II, p. 406). A la fin de 1552, on estimait qu'il pouvait y avoir en tout 60.000 fidèles (*ibid.*, p. 760; — *Diversi Avisi*, Venise, 1558, fol. 116, lettre du Père B. Gago).

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 86, 94, 126; — Cros, t. I, p. 489-490.

3. Polanco, t. II, p. 141, 142, 146, 406.

jour, en tout cent vingt mille en trois ans. Le document qui nous donne ce détail ajoute : « Il n'y a pas lieu de s'étonner que, vicaire et prêtre, il ait agi ainsi. Les soldats qui, vers 1500, fréquentaient ces côtes, et fondaient partout des forteresses, conféraient le baptême aux indigènes prisonniers. D'autres étaient amenés à la foi par la crainte, ou l'espérance de quelque profit immédiat, ou autres motifs peu surnaturels... Ils ne savaient quasi rien de la doctrine chrétienne. Avec cette ignorance, avec leurs habitudes de péché, il leur eût été presque meilleur de n'être pas baptisés que, baptisés, de vivre en païens. Cet abus ne fut pas seulement celui des premiers temps, il dure encore. Les prêtres baptisent les infidèles « à la militaire » et les instruisent peu ou point[1]. »

C'est que, nous le savons par la vie qu'avait menée Xavier à la Pêcherie, l'instruction des néophytes exigeait un travail énorme. Saint Ignace, consulté sur la méthode à suivre, répondit (11 octobre 1549), sans blâmer qui que ce fût, mais en conseillant de multiplier collèges et catéchuménats. Il ne s'agissait que d'étendre à toutes les chrétientés ce qui se faisait à Saint-Paul de Goa. La conséquence fut que désormais, dans les églises de la Compagnie, le catéchisme précéda le baptême au lieu de le suivre[2]. Les Pères s'occupèrent moins d'augmenter le nombre des conversions que de les affermir. Cette méthode lente et sage finit par prévaloir partout : il y a longtemps que les missions n'en connaissent pas d'autre.

Henri Enriquez suivait à la lettre les prescriptions de Xavier sur l'enseignement de la doctrine. Toujours allant d'un bout de la Pêcherie à l'autre, séjournant à peu près un mois dans chaque centre, donnant deux heures le matin aux filles et autant le soir aux garçons[3]. Il avait organisé des examens, et l'on passait les jours et les nuits à s'y préparer[4]. Des chrétiens riches eurent l'idée de faire peindre à Cochin des tableaux représen-

1. Document reproduit par Polanco, t. II, p. 145.
2. *Ibid.*, p. 145, 146.
3. *Ibid.*, p. 141, 142. Sur les méthodes de Enriquez, voir la lettre de Lancilotti, *Sel. Ind. Ep.*, p. 140.
4. Polanco, t. II, p. 407.

tant les mystères de la foi : ils eurent grand succès et partout l'on voulut avoir de ces images[1].

Des églises nouvelles se bâtissaient[2], petites chaumines aussi misérables que la crèche de Bethléem, mais chères aux chrétiens. Les Paravers étaient convaincus qu'elles écartaient du pays la guerre et les autres fléaux. Tout serment prêté devant l'autel était jugé inviolable[3]. Les lettres contemporaines nous montrent que la foi ardente de ces braves gens transformait leurs pauvres chapelles en lieux de miracles et leurs missionnaires en thamaturges[4]. Les prêtres étaient aimés, obéis. On acceptait sans difficultés les punitions qu'ils infligeaient. Les infidèles eux-mêmes leur étaient dévoués. Si les Pères prenaient la défense des néophytes contre certains Européens, à leur tour les néophytes défendaient leurs Pères contre les tyranneaux de l'intérieur[5].

Un détail a pu étonner le lecteur. Dans ces énumérations de travaux, l'on parle beaucoup d'instructions et de catéchismes, et très peu des sacrements. En fait, pendant les premières années, un gros obstacle s'opposait au complet épanouissement de la vie chrétienne chez les Paravers. Aucun missionnaire, et Xavier pas plus que les autres, ne parlait assez couramment la langue pour entendre les confessions. Les prédications se faisaient par interprètes. Avec le Père H. Enriquez, les choses changèrent et les missionnaires ne manquèrent pas de noter le progrès dans leur correspondance. « Cette année (1549 ou 1550) les néophytes ont commencé à se confesser, et il est admirable de voir combien ils progressent dans la correction de leurs mœurs[6]. » Les autres Pères, pour être plus vite en mesure d'imiter leur supérieur, s'imposèrent de ne parler entre eux que tamoul. Enriquez, de son côté, étendait ses études linguistiques, et se mettait au *malayalam*, la langue du Malabar, qui, dit une lettre

1. Polanco, p. 409.
2. P. 142. Il y en avait de mieux construites que les autres.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 119. Cf. Suau, *L'Inde Tamoule*, p. 197.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 119.
5. Polanco, p. 407 ; —*Sel. Ind. Ep.*, p. 119.
6. *Sel. Ind. Ep.*, p. 119. On demandera si les prêtres indigènes n'étaient pas là pour entendre les confessions. Le texte n'en parle pas.

du temps, est au tamoul ce que le castillan est au portugais [1].

A peu près rien d'essentiel maintenant ne manquait à l'église paraverte : chapelles, catéchuménats, écoles, double hôpital, indigène et portugais[2], maison de retraite pour les missionnaires. Xavier pouvait se dispenser de visiter les chrétientés du Comorin, elles étaient en bonnes mains.

II. — *Le Père Gaspard Barzée à Ormuz.*

Ailleurs encore le saint ne trouvait que sujets de joie. A l'autre bout de l'empire, au point de jonction des terres indiennes, arabes et perses, sur l'îlot d'Ormuz, pendant deux ans, avait travaillé le Père Gaspard Barzée (mai 1549-novembre 1551), et cette page d'apostolat n'est pas une des moins curieuses de cette histoire. Nous voudrions pouvoir citer les longues lettres où, sans vanité comme sans fausse modestie, le missionnaire raconte ses travaux, ses échecs, ses triomphes. Aucun document ne donne une idée plus vivante de ce qu'était la fermentation religieuse dans certains de ces caravansérails orientaux, dès qu'y paraissait un homme de Dieu [3].

Ormuz était bien, de toutes les stations portugaises, la plus étrange. Gros îlot désolé, massif de roches aiguës et bizarres, sans verdure, sans oiseaux, laissant monter par toutes les fissures du sol des émanations sulfureuses : pas d'étuve, dans le monde entier, comparable à cet écueil, dans ce cul-de-sac, entre des rives mortes de chaleur. Un enfer : mais là était la clef du grand commerce musulman avec les Indes. Ville légendaire pour ses richesses, invraisemblable bazar regorgeant de porcelaines, d'ivoires, de soieries, de parfums, d'épices, de pierres précieuses [4]. Rendez-vous de toutes les races, musulmans de Perse, Juifs de partout et même de Portugal, Indiens brahmanistes et *Jainas*,

1. Polanco, t. II, p. 142, 407.
2. *Ibid.*, p. 143-144; t. VI, p. 800.
3. Voici les pièces dont nous donnons ci-dessous la substance : — résumé d'une lettre de 1549 (*Sel. Ind. Ep.*, p. 77 et 120); — 10 déc. 1549 (*Div. Avisi*, 1558, fol. 1, 21; *Ep. Indicae*, 1566, p. 27, 94; *Ep. Indicae et Japonicae*, p. 17, 61; Polanco, II, p. 157); — 24 nov. 1558 (*Div. Avisi*, 21, 32; *Ep. Indicae*, 95, 130; *Ep. Ind. et Jap.*, p. 62, 85); — 20 déc. 1551 (*Div. Avisi*, fol. 118, 119).
4. A. W. Stiffe, *The island of Hormuz, Geographical Magazine*, 1874, t. I, p. 12; — Palgrave, *Central and Eastern Arabia*, ch. xiii; — Reclus, t. IX, p. 276.

Parsis adorateurs du feu, Turcs, Arabes, chrétiens d'Arménie et d'Éthiopie, sans parler, hélas! des apostats italiens, grecs et russes. Enfin un millier de Portugais, avec leur garnison et leur clergé[1].

Barzée y arrivait en missionnaire, mais aussi en visiteur épiscopal. Il s'était imposé pour règle d'imiter en tout son maître le Père François. Donc, aussitôt débarqué, malgré l'accueil respectueux que le clergé avait préparé au délégué de l'évêque, il se mit à genoux devant le vicaire, et prit logis à l'hôpital dans une hutte en torchis[2]. Immédiatement il se mit à l'œuvre, et la ville d'Ormuz eut le spectacle nouveau d'un prêtre qui prêchait. Il y fallait du courage, en un pays où les Portugais ne pouvaient vivre que plongés des journées entières dans leurs baignoires[3].

Les sermons eurent tout de suite le succès que Barzée souhaitait : on y éclatait facilement en sanglots, mais, ce qui valait mieux, l'on se confessait. Or, pour ces marchands, c'était chose compliquée : restitutions à faire, relations à rompre, réconciliations à opérer. En six mois, Barzée entendit 700 confessions générales : il y fit de tristes constatations : « C'est à en pleurer jour et nuit », disait-il. Promiscuité complète entre chrétiens et infidèles, unions avec des musulmanes, les filles suivant la religion de leur mère, concubinage, polygamie, et le reste, le tout au grand soleil. Puis les apostasies, les marchands se faisant mahométans pour voyager sans entraves. Enfin l'usure[4].

Avant d'engager le combat, le Père Gaspard s'enferma dans l'apostolat de l'hôpital et de la prison. Il organisa les catéchismes, suivant pas à pas son maître Xavier. Les rues d'Ormuz, comme celles de Goa, entendirent la clochette qui appelait à la « doctrine », et virent passer les files d'enfants chantant les cantiques. Les adultes affluèrent à l'église pour assister aux exercices[5]. Bientôt dans la ville, hier indifférente, tout le monde

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 78; — Polanco, III, p. 481; IV, p. 665. On comptait 600 hommes de garnison, et de 800 à 1.000 Portugais, ordinairement mariés à des femmes indigènes.

2. *Diversi Avisi*, fol. 6; — Trigault, l. II, ch. 2.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 77. « La gente portuguese... in questa isola va nuda; e di di e notte si stanno sommersi negli stanni di aqua... » Cf. Polanco, I, 482.

4. *Div. Avisi*, fol. 6, 7. — Polanco, I, 483; III, 482; IV, 665.

5. *Sel. Ind. Ep.*, 77.

parla religion. Petits chrétiens et petits musulmans avaient leurs controverses comme les grandes personnes[1].

Quand Barzée jugea le terrain préparé, il aborda la grande lutte. Il y mit une audace incroyable. Ses sermons étaient de vrais coups de tonnerre, et il arrivait, c'est lui qui le remarque, que le tremblement de terre soulignait de façon étrange les éclats de sa parole[2]. Il y eut des résistances. D'aucuns voulurent justifier la prostitution. Il en appela aux autorités, menaçant, si des mesures énergiques n'étaient prises, de recourir à l'Inquisition. La débauche cessa d'infecter les rues. Il alla plus loin, et, dépassant les hardiesses de Xavier, il la poursuivit jusque dans ses repaires[3].

Vint ensuite le tour de l'usure. Trois mois durant, tous les samedis, il fit des conférences pratiques sur la matière, vraies leçons de casuistique sur les contrats et les limites du gain honnête[4]. Les Juifs eux-mêmes durent avouer que l'usure était contraire à leur loi[5].

Un vent de grâce passa sur la ville. Barzée enregistra de retentissantes conversions. L'on vit des pécheurs publics se flageller à la porte de l'église[6]. L'usure diminua. Il y eut assez de restitutions et d'aumônes pour fonder un orphelinat et augmenter l'hôpital[7].

Les plus durs à toucher furent les soldats, blasphémateurs, libertins, vindicatifs. Il en vint à bout cependant[8]. Mais arriva un renfort de deux cents hommes et tout fut à recommencer. Étrange monde, tout de passions, violent dans le bien comme dans le mal. Maintenant Barzée avait beau tonner, menacer, supplier : on ne l'écoutait plus. Un jour pourtant, il força son auditoire à se mettre à genoux et à réciter trois *Pater* et trois *Ave*, pour appeler sur ces endurcis un châtiment de miséricorde. Soudain les Turcs apparurent sur la côte voisine, et bâtirent une forteresse. Il

1. *Div. Avisi*, fol. 14.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 78.
3. TRIGAULT, l. II, ch. 5.
4. SOUSA, I, p. 774.
5. *Div. Avisi*, fol. 7.
6. Fol. 6, 8.
7. Fol. 7.
8. Fol. 11.

fallait les déloger. Mais une épidémie survint chez les Portugais : ils furent battus. Dieu l'emportait. En toute hâte, Barzée fut appelé. Il vint avec d'autres prêtres; mais, de ceux-là, ces incorrigibles ne voulaient pas. A lui, à lui tout seul, ils consentaient à se confesser[1].

Pour un temps, la ville fut comme transformée[2]. Barzée nous montre les sacrements aussi fréquentés que dans les meilleures cités du Portugal, le capitan donnant l'exemple de la communion hebdomadaire, les prêtres respectables et respectés, les prédications suivies, cette renaissance de la vie religieuse passant des chrétiens aux musulmans, et ces derniers sortant de leur indifférence pour copier les usages catholiques[3].

Tel fut l'apostolat du Père Barzée auprès des chrétiens d'Ormuz. Jamais François Xavier ne fut suivi de plus près : il n'était pas un de ses procédés que le disciple ne se fût approprié. Et n'est-ce pas Xavier lui-même que l'on croirait entendre lorsqu'on lit ces lignes qu'un peu plus tard Barzée écrivait à saint Ignace :

« Voici quelle méthode je suis dans mon apostolat à Goa et autres lieux de l'Inde. J'ai appris bien des métiers dans le monde : j'en use pour voir si, avec eux, je pourrai servir Dieu, aussi bien qu'avec eux je l'ai offensé. Je prends tous les moyens pour édifier et gagner le prochain. Mon zèle en cela est-il bon, est-il mauvais? Dieu le sait. C'est bien assez que, moi, je sois mauvais. Avec ceux qui rient, j'essaie de rire; avec ceux qui chantent, parfois je chante ; avec ceux qui folâtrent, parfois je folâtre; avec ceux qui pleurent, j'essaie de pleurer. Bref, je m'applique le mot de saint Paul : *omnibus omnia me feci, ut omnes lucrifacerem.* Il se peut que je me trompe. Que votre sainte charité me pardonne de lui écrire si souvent sur mon compte. Si je savais qu'en dansant je pourrais faire du bien à quelqu'un, je danserais. Jusqu'à présent le Seigneur m'a beaucoup aidé en pareilles choses. Il se peut que j'y trouve plus de dissipation d'esprit que de recueillement. Mais je me console de trouver

1. *Div. Avisi*, fol. 12, 13.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 79.
3. *Div. Avisi*, fol. 11.

quelque chose de tout cela en Maître François, de qui je ne suis pas digne de délier la chaussure[1]. »

Cependant Barzée se sentait à l'étroit sur son rocher. De tous côtés lui arrivaient nouvelles et requêtes. On l'appelait à Oman[2]. De Perse, on lui mandait qu'un évêque, un Chaldéen peut-être, voulait se renseigner sur les choses de la foi[3]. A Constantinople, les esclaves chrétiens parlaient de lui sur les galères du sultan. Un chrétien partit même de là pour Ormuz : et voilà que Barzée reçut un jour un étrange et hideux envoi, une tête coupée et une lettre. Le fugitif avait été saisi, jeté en prison, surpris écrivant au missionnaire et décapité[4]... Que de travail à entreprendre en toutes ces régions ! Mais l'obéissance l'enchaînait à Ormuz.

Du moins essayait-il de se compenser dans le monde infidèle qui l'entourait. Ce fut sans grands résultats. Son meilleur succès fut la conversion d'un fakir jaïnite et de ses disciples[5]. Auprès des Juifs, il échoua. Il eut avec leurs rabbins, et il y en avait de savants, des controverses. Il alla jusqu'à commenter la Bible dans la synagogue, et là, prêcher l'avènement du Messie. Il fut écouté, mais personne ne se convertit. Lui-même en apporte ces deux raisons : il eût fallu restituer l'argent mal acquis, et les Juifs convertis étaient trop mal traités par les chrétiens[6].

De même les musulmans. Après l'avoir accueilli à coups de pierres et couvert de boue, ils avaient fini par se familiariser avec le « grand caciz des Franguis[7] ». Cet homme, qui faisait faire tant de restitutions, n'était pas un personnage ordinaire : on lui baisait la main, on recourait à lui dans les difficultés avec les chrétiens ; il était Jean-Baptiste en personne, fils de Zacharie[8]. Pour suffire à tous, Barzée finit par réserver son sermon du vendredi aux musulmans ; le samedi était pour les Juifs, le

1. Lettre du 12 janvier 1553, citée dans les *Mon. Xav.*, p. 486, note 2.
2. *Ep. Indicae*, 1566, p. 127.
3. Trigault, l. II, ch. 17.
4. *Ibid.*, l. II, ch. 16 ; — Polanco, II, p. 732, 733.
5. *Div. Av.*, fol. 4, 14, 24, etc.
6. *Div. Av.*, fol. 16, 21, 22, etc.
7. *Sel. Ind. Ep.*, p. 77.
8. *Ibid.* ; — *Div. Av.*, fol. 8, 11, 15.

dimanche pour les chrétiens, le lundi pour les idolâtres, les autres jours pour les prisonniers[1].

Mais sa popularité chez les musulmans devait s'évanouir à la première conversion. Des femmes, pour embrasser la foi chrétienne, s'étant cachées dans une maison portugaise, une émeute faillit éclater contre le Père[2]. Un peu plus tard, le sultan lui-même parla de se faire baptiser. Mais il était dit que tous les efforts pour convertir les rois infidèles devaient échouer[3].

Barzée ne fut pas plus heureux à Ormuz que François à Ternate. Les musulmans furieux tempêtaient dans leurs mosquées. La ville retentissait de clameurs farouches. Aux œuvres de pénitence que les chrétiens pratiquaient, les derviches opposaient les leurs, se tailladant la poitrine à coups de couteau. La situation était grave, et l'on croyait que le shah de Perse allait intervenir. Barzée pensa que, seul, un coup d'audace mettrait fin à tout ce bruit. Un beau matin, les musulmans stupéfaits virent une grande croix se dresser au sommet d'un minaret. La mosquée principale, qui était en plein quartier chrétien et grand théâtre de tumulte, fut fermée d'autorité. La colère était à son comble : mais, le shah de Perse ne bougeant pas, l'effervescence tomba[4]. Au fond, il s'intéressait peu aux musulmans d'Ormuz, ses sujets. Lui soutenait le parti hérétique des Schiites; eux étaient orthodoxes sunnites, comme ses ennemis les Turcs. Leurs humiliations ne l'émouvaient guère[5].

Depuis deux mois et demi, le Père Barzée travaillait dans son île, lorsque, en novembre 1551, il reçut la lettre qu'en novembre 1549, Xavier avait écrite de Cangoxima pour l'appeler au Japon. Elle répondait à ses désirs les plus ardents. Il pouvait s'éloigner : il avait tout préparé à Ormuz pour celui que la Compagnie enverrait lui succéder, jeté les bases d'un petit collège et recruté quelques novices. Mais, pour obéir à son supérieur, il lui fallut se cacher. Il s'enfuit presque d'Ormuz comme un criminel[6]. Sur le vaisseau qui l'emportait, il croisa son

1. *Div. Av.*, fol. 15.
2. *Div. Av.*, fol. 22, 30, 31 ; — Trigault, l. II, ch. 16.
3. *Div. Av.*, 27, 28 ; — Trigault, II, 18.
4. *Div. Av.*, fol. 28.
5. Polanco, II, p. 155 ; — Whiteway, *op. cit.*, p. 151.
6. Polanco, t. II, p. 400.

successeur, Gonzalve Rodriguez[1]. Au passage, le Père visita le collège naissant de Baçaim oú Melchior Gonçalez se mourait, empoisonné, disait-on, par les idolâtres. Au milieu de novembre, il rentrait à Goa ; et, trois mois après, il y était rejoint par François Xavier.

III. — *L'administration d'Antoine Gomez.*

Le Provincial trouva le collège dans un vrai désarroi. Quand, deux ans auparavant, il avait opéré entre Antoine Gomez et Paul de Camerino le partage d'attributions dont nous avons parlé, ce n'avait pas été sans craintes. Gomez, avec son caractère entier, saurait-il se tenir dans les limites qu'on lui assignait ?

A peine le saint avait-il disparu que le recteur se lança dans une aventure donc le récit occupe de longues pages chez les anciens biographes de François, mais qui, chose instructive, n'obtient pas de lui une ligne dans sa correspondance. Nous voulons parler du roi de Tanor et de sa conversion.

Nous avons déjà dit comment, depuis plusieurs années, ce prince amusait les Portuguais par ses projets de baptême, mais de baptême secret. Diogo de Borba avait empêché de prendre au sérieux ces propositions. Mais, le prudent théologien disparu, les scrupules s'évanouirent. Désormais, pour les initiés, le prince s'appelait don Jean de Tanor. Le bon évêque était sans défiance[2]. Sous le cordon des brahmes et autres signes extérieurs de la secte, le rajah portait un crucifix : ses lettres étaient d'un chrétien fervent. Il se disait heureux dans sa foi, désireux d'en finir avec ce secret qui lui pesait ; et il réclamait un renfort de soldats et un missionnaire. Antoine Gomez accepta d'aller parfaire l'instruction du néophyte. Il tomba sous le charme, admira le grand cœur, la vaillance et jusqu'à la puissance de cet insignifiant roitelet[3].

Du reste le recteur de Goa n'avait aucune expérience du pays ;

1. G. Rodriguez, tombé malade en 1553, fut remplacé par Antoine de Eredia. En 1568, les Jésuites d'Ormuz cédèrent la place aux Dominicains (TRIGAULT, III, ch. 2 ; — BARTOLI, *Asia*, l. V, n. 26).

2. Lettre de l'évêque à la reine de Portugal, 1551, *Diversi Avisi*, 1558, fol. 85-87.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 97, 112 ; — POLANCO, t. I, p. 465.

on le sent à lire la relation qui nous donne ces détails et qui fut, sinon écrite par lui, du moins rédigée sous son inspiration. Il a parcouru toutes les principautés des environs : il a trouvé les rois en guerre les uns contre les autres, il leur a prêché la paix. Sous le soleil ardent, à travers un pays agité, il est allé, deux cents lieues durant, chez le Zamorin de Calicut, chez le roi de Cochin, chez celui de Bardela, le « roi du poivre », chez d'autres encore. Tous lui ont paru prêts à abjurer l'idolâtrie, dès que le roi de Tanor se serait déclaré [1]. Et ce n'est pas seulement le long de la côte malabare qu'un grand mouvement se préparait, c'était jusque dans les plaines du centre [2].

Cet optimisme trahissait une grande naïveté. Ajoutons, à la décharge du recteur, que, ne sachant pas les langues malabares, il était à la merci des interprètes.

Dans l'espoir d'un prochain et facile triomphe, Gomez essaya d'amener son royal disciple à se déclarer ouvertement. Le rajah résistait : un jour même, Gomez découvrit que ce fervent néophyte sacrifiait comme devant aux idoles. Impossible de pousser la tolérance jusque-là. Pour mettre un terme à cette équivoque, Gomez eut l'idée de proposer un voyage à Goa. Là, le roi, obligé de se donner pour ce qu'il était, devrait se compromettre aux yeux de ses sujets et voisins.

Le projet ne plaisait que médiocrement au gouverneur, don Cabral; mais l'avis de l'évêque prévalut, et le voyage fut fixé au commencement d'octobre 1549. Ce qui suit, emprunté cependant à des relations contemporaines, ressemble fort à un roman : la foule s'opposant au départ du prince et l'enfermant dans le palais; le prince s'évadant, escaladant les murs en se servant de son turban déroulé comme d'un câble, et de cornes de cerf comme de crochets, se blessant en retombant de la troisième enceinte, et gagnant à la nage le vaisseau qui l'attendait au large. Quoi qu'il en soit de ces aventures suspectes, son entrée à Goa fut un triomphe. Fanfares et sonneries de cloches, processions, banquets, tournois, cavalcades, sermons et courses de taureaux. « Il fallait, dit une lettre du temps, que les autres rois comprissent que, si l'on voulait leur conversion, ce n'était

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 112, 113.
2. *Ibid.*, p. 110.

point en vue d'un intérêt temporel, puisque, pour eux, on faisait de si grandes dépenses[1]. »

Et le résultat? Rien ne fut changé. Pusillanimité, disent les uns; simple mystification, déclarent les autres. Le roi de Tanor continua quelque temps à jouer son jeu de chrétien timide. Il fit planter deux croix devant son palais, permit de bâtir une église, enjoignit à la basse caste des pêcheurs de passer au christianisme sous peine d'être bannie, laissa aux autres la liberté de conscience, et ce fut tout[2]. Plus tard il se tourna même contre les Portugais et fit cause commune avec leurs ennemis de Calicut[3]. Or, durant ce temps, en Europe, le roi Jean III faisait lire en chaire les lettres enthousiastes de Gomez et de l'évêque, en même temps que le récit de la mort glorieuse d'Antoine Criminale. Son ambassadeur à Rome en porta la nouvelle au Pape Jules III. Juste à ce moment, on apprenait la restauration catholique en Angleterre sous la reine Marie. Ces triomphes de la foi furent célébrés par des processions, des messes solennelles, des discours d'apparat[4].

Sur quoi, le Père Lucena, qui écrivait à une époque où ces belles promesses avaient abouti déjà aux réalités que l'on sait, remarque avec tristesse : « Comment s'étonner de l'inconstance d'un Malabar, quand on voit l'inconstance du peuple anglais? » Et il ajoute : « Ces nouvelles durent parvenir au Père François, quand il était au Japon; mais pas un mot dans ses lettres n'y fait allusion. Et voici qui est plus notable. Dans les derniers temps de Jean de Castro, quand on traitait l'affaire de Tanor, puis sous Garcia de Sa qui s'y intéressait beaucoup, nous ne voyons pas que le Père ait encouragé le premier à écouter les avances du roi, ni qu'il ait offert son concours au second[5]. » Xavier se défiait. Sans doute, voyant tant de gens graves, l'évêque tout le premier, prendre au sérieux cette comédie de conversion, il préféra se taire. Mais son silence en dit assez long. A côté de ce qu'il a fait, il est intéressant de noter ce qu'il n'a pas voulu ni daigné encourager.

1. *Sel. Ind. Ep., loc. cit.*
2. Du Jarric, I, p. 325, 326.
3. Sousa, t. I, p. 72.
4. Do Couto, Dec. VI, l. VIII, ch. 5, p. 92.
5. Lucena, l. VII, n. 19, p. 543.

En toute cette affaire, le recteur de Goa avait montré plus de zèle que de discernement; mais, s'il s'était trompé, il s'était trompé avec beaucoup d'autres. Malheureusement les fautes personnelles ne se firent pas attendre.

Le partage de l'autorité entre Paul de Camerino et lui n'était pas pour durer : il devait cesser dès l'automne, quand arriverait d'Europe le supérieur réclamé par Xavier. L'année 1549 passa, aucun missionnaire ne parut et le provisoire se trouva prolongé d'une année. En septembre 1550, personne encore ne vint de Portugal. Mais, de Rome, arrivèrent quelques lettres importantes. L'une constituait Xavier provincial[1]. Une autre, relative aux privilèges de la Compagnie, contenait cette clause : « S'il vous arrive (saint Ignace parlait au Père François) de vous trouver très loin de Goa, celui de nos frères qui sera alors recteur de ce collège aura mêmes pouvoirs et même autorité que celle concédée par ces lettres patentes, vous restant libre cependant de restreindre ou même de supprimer complètement cette autorité[2]. »

Alors une délicate question de droit se posa, dont Lancilotti écrivait à saint Ignace : «Votre Paternité a communiqué ses pouvoirs à Maître François, et, en son absence, au recteur du collège. Là-dessus, on s'est demandé si le supérieur serait Antoine Gomez, lequel n'a d'autorité que sur les Pères et Frères de la Compagnie récemment gagnés par lui *in Domino*, ou bien Paul de Camerino, qui, de par Maître François, est le réel supérieur de tous les Pères. En rigueur, la lettre est pour Antoine Gomez : c'est bien aussi son avis à lui. Les autres affirment que vous n'avez pas l'intention de détruire ce qu'a réglé Maître François, mais de le confirmer. En conséquence, Antoine conservera le dépôt des privilèges[3], mais tous obéiront à Maître Paul jusqu'à ce que Maître François sache ce qui en est. Que Votre Paternité reste bien persuadée qu'en tout ceci personne ne prétend aller

1. *S. Ign. Epistolae*, t. II, p. 557.
2. *Ibid.*, p. 580. Il y avait aussi (p. 569) une lettre confidentielle où Ignace autorisait Xavier à enlever à Gomez son titre.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 135, 136.
Le sens est, croyons-nous, qu'il continuera à être le dépositaire et l'administrateur des privilèges de l'Ordre. Dans la Compagnie, les privilèges concédés par le Pape sont comme remis entre les mains du supérieur, à qui il appartient de les communiquer dans la mesure qu'il juge convenable.

contre l'obéissance. Nous cherchons le bien de la Compagnie ; cette solution est la meilleure pour le travail et l'édification de tous. Pour l'amour de Dieu, que Votre Paternité approuve cette manière de faire. Antoine Gomez est honnête homme et assez bon prédicateur, mais, au jugement de tous, absolument incapable de gouverner. Il vous écrira des lettres ardentes et éloquentes. Mais vous avez l'esprit de Dieu et vous saurez lire entre les lignes. » Et la lettre de Lancilotti porte la note significative, « confidentielle, *ipse solus legal* ».

Gomez avait donc quelques raisons plausibles de se considérer comme vrai supérieur intérimaire, non seulement du collège, mais de toute la mission, et il agit en conséquence. A vrai dire, il n'avait pas attendu les lettres de Rome pour entrer sur un domaine qui n'était pas le sien. Dès la fin de 1549, on le voit intervenir dans les affaires du cap Comorin, pour enjoindre aux missionnaires de se montrer plus sévères que le Père François en des questions d'empêchement de mariage[1].

Mais c'est surtout au collège que Gomez fit sentir son autorité. La maison n'appartenait point encore à la Compagnie : les Pères n'avaient donc aucun droit d'enlever à l'œuvre son caractère primitif de séminaire indigène. Ils ne pouvaient rien sans l'aveu des fondateurs et du roi[2]. C'est ce que paraît n'avoir pas compris le recteur. Fort de son crédit auprès du gouverneur Cabral, il entreprit de tout réformer.

D'abord, sous prétexte d'entrer dans les intentions de saint Ignace, il supprima ce qui faisait en partie la popularité de la

1. Polanco, *Chronicon*, t. II, p. 144. Saint François Xavier avait trouvé chez les Indiens l'usage de se marier même entre parents au second degré. Ses facultés de nonce ne prévoyaient les dispenses de mariage que dans les cas d'affinité (Cros, I, p. 486). Il interdit donc les unions au second degré. Pour le troisième et le quatrième, il crut pouvoir se taire provisoirement. Antoine Gomez n'admit pas cette tolérance ; il lui fallait un indult, qui du reste fut accordé pour quelques années. Est-ce Xavier qui le demanda ? Nous ne savons. La requête ne figure pas parmi celles qu'il soumit à saint Ignace en 1542 (*Mon. Xav.*, p. 815). En 1549, Paul III, par la bulle *Licet debitum*, permit, dans les lieux très éloignés, de laisser subsister les mariages contractés avant le baptême, *in gradibus non licitis, tamen lege divina non prohibitis*, donc même les mariages au second degré. Des unions *à contracter* entre chrétiens, il n'est pas question. En janvier suivant, alors que la bulle de Paul III n'était pas encore connue aux Indes, Lancilotti demandait une extension à l'Orient des concessions faites aux indigènes de la Nouvelle-Espagne (*Sel. Ind. Ep.*, p. 128). « Ces néophytes, dit-il, ne parviennent pas à admettre qu'on interdise le mariage entre parents. »

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 116.

maison. Les Goanais aimaient, dans cette église bâtie de leurs deniers, à assister aux offices, à entendre chanter ces enfants qui vivaient de leurs aumônes. Les jours de fête, on psalmodiait les petites heures, vêpres et complies. Ce n'était en vertu d'aucune obligation stricte imposée par les fondateurs, mais rien n'allait mieux au but de la maison, former des clercs indigènes. Les premiers Pères arrivés à Goa, Xavier en tête, trouvèrent l'usage établi et le conservèrent. D'aucuns ensuite eurent des scrupules. Saint Ignace, pour des motifs graves, voulait que la Compagnie ne fût pas astreinte au chœur et il n'admettait dans ses églises à peu près aucune musique[1]. La loi s'appliquait-elle au cas particulier de Goa? Antoine Criminale avait hésité[2]. Gomez n'hésita pas ; il était pour la règle sans glose. Avant même d'en référer à Rome, il supprima d'autorité ce qu'il jugeait un abus. Le public murmura et cessa de fréquenter l'église[3]. Disons immédiatement que saint Ignace n'admit pas les vues bornées de Gomez[4].

Ce n'était là qu'un début et les Goanais devaient avoir d'autres surprises. Le recteur estimait qu'il n'y avait rien à tirer des séminaristes indiens. Son expérience était faite. Il avait essayé de leur imposer un règlement à l'européenne, multiplié les ordonnances, fixé rigoureusement les heures pour la contemplation, l'oraison, l'examen etc. Les indigènes restaient d'humeur inquiète, inconstants, impatients du joug. Et il allait répétant à qui voulait l'entendre qu'ils étaient incapables d'idées surnaturelles et de mortification. Ne les avait-on pas vus, le jour où ils l'avaient eu pour supérieur, sauter par-dessus les murs et prendre la clef des champs? Conclusion logique : il fallait les congédier, et reprendre l'œuvre ailleurs sur nouveaux frais et avec des méthodes nouvelles[5].

Mais comment vider la maison sans soulever une tempête? Il alla par degrés, remplaçant peu à peu les indigènes par des Portugais. Mais ces Portugais eux-mêmes ne pouvaient porter

1. *Constitutions*, P. VI, ch. III, n. 4. Decl. B.
2. Lettre citée dans Massara, p. 40.
3. Polanco, II, p. 776.
4. *Epistolae*, t. II, p. 364 et VI, p. 91.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 56.

le joug et eux aussi s'en allaient[1]. Un beau jour, il n'y eut plus au collège un seul indien[2]. Ni l'évêque ni les fondateurs n'avaient été consultés. Ils essayèrent de faire revenir Gomez sur sa décision : peine perdue[3].

Sur ces entrefaites, arriva le nouveau vice-roi Alphonse de Noronha. Il fut mis immédiatement au courant de l'affaire. « Je fis donc venir Antoine Gomez et les Pères de Goa, écrit-il, et leur demandai pourquoi ils avaient ainsi, d'un seul coup, détruit le collège, un établissement dont on parlait dans le monde entier, et que le roi avait tant à cœur, et cela, sans demander ni au roi, ni à moi, notre consentement. Il me répondit qu'on n'y faisait aucun bien. La raison me parut faible. Car si, dans ce collège, on ne faisait aucun bien, encore moins en font ceux qui vont travailler au dehors, et c'est du temps perdu que de chercher à faire de nouveaux chétiens. Il y avait des élèves qui se conduisaient mal, il fallait les chasser et en prendre de bons à la place. Il y a aussi des désordres chez les religieux, ce n'est pas une raison pour détruire la vie religieuse. L'argent donné par Son Altesse pour cette œuvre-là ne peut, sans son consentement, être appliqué à une autre. Aussi lui ordonnai-je en mon nom et en votre nom, — le vice-roi écrivait à Simon Rodriguez, — d'avoir à repeupler immédiatement le collège d'enfants indigènes, de leur enseigner la lecture, l'écriture, le latin. Pour éviter les inconvénients dont il avait parlé, ces enfants n'auraient pas plus de quinze ans. Il laisserait partir ceux qui ne voudraient pas rester. Ils feraient déjà assez de bien en apprenant à leurs parents ce qu'on leur aurait enseigné ici. Mais aussitôt on les remplacerait par d'autres. Et ainsi, il y aurait toujours au collège le nombre voulu d'élèves... Tout le monde approuva, et la chose fut immédiatement mise à exécution. Les missionnaires du Comorin envoyèrent 13 enfants; il en vint d'autres de Baçaim et de Cochin. Et les Pères me disent que, lorsque je rentrerai à Goa, j'y trouverai dans les quarante élèves[4]. » Cela se passait dans les derniers mois de 1550.

1. Polanco, I, p. 147.
2. *Ibid.*, p. 149.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 130, 131.
4. *Ibid.*, p. 130.

L'impression fâcheuse produite par ces grosses fautes ne parvint pas cependant à tuer la popularité du recteur. Il n'était qu'une voix pour constater le succès de sa prédication[1], et naturellement il en rejaillissait quelque chose sur les autres Pères. Jean d'Albuquerque écrivait à saint Ignace une lettre enthousiaste. Il rapportait aux missionnaires de la Compagnie tout ce qui se faisait de bien dans son diocèse. Grâce à eux, il aurait moins de purgatoire à faire. Aussi leur communiquait-il tous ses pouvoirs, et sans réserve[2]. A Simon Rodriguez il disait du Père Gomez qu'il « fructifiait et prêchait angéliquement[3] ». Le prélat et le religieux menaient une rude guerre contre l'idolâtrie, surtout contre les brahmes[4]. Déjà les optimistes entrevoyaient l'heure où la colonie tout entière serait chrétienne, tant il y avait de catéchumènes au collège, qui suivaient les instructions du Père Paul de Camerino[5]. Aux nouvelles qui lui venaient des Indes, le roi répondait en multipliant les faveurs. Par un décret de 1550, il décida que dans tout l'Orient, partout où la Compagnie aurait un collège, les autorités devaient se mettre à la disposition des Pères en ce qui concernait la propagation de la foi, et les intérêts des néophytes. Si quelque missionnaire voulait pénétrer dans un pays nouveau, les officiers de la couronne devaient lui faciliter l'entreprise. Ce que les Pères jugeaient nécessaire au culte ou au progrès des mœurs dans les forteresses, il fallait le leur fournir sans hésiter[6]. Pouvait-on pousser plus loin la bienveillance ?

IV. — *Les recrues de 1551.*

Aux faveurs royales les supérieurs ne pouvaient mieux répondre qu'en fournissant largement aux besoins spirituels du Bré-

1. *Sel. Ind., Ep.*, p. 62, 111, 126, etc. ; — Polanco, II, p. 147.
2. 28 oct. 1550 (Bartoli, l. III, n. 44). Une lettre presque semblable était envoyée à S. Rodriguez (Lucena, IX, ch. 19; — Sousa, I, p. 278). Nous n'avons que le sommaire de la réponse envoyée par S. Ignace, 2 fév. 1552 (*Epistolae*, t. IV, p. 151, n. 2412).
3. Cros, II, p. 183.
4. Provision de l'évêque, 15 mars 1550 (*Archivo Portuguez Oriental*, V, n. 111). *Sel. Ind. Ep.*, p. 123.
5. *Loc. cit.*
6. Orlandini, P. I, l. X, n. 131. Voir la lettre du Père Coudret, *Epist. Mixtae*, t. II, p. 342.

sil, du Congo, du Maroc, des Indes. Mais il fallait compter avec l'imprévu. En 1549 trois Pères furent destinés à Goa et, nous ignorons pourquoi, ils ne partirent pas [1]. L'année suivante, trois autres quittèrent le port, mais, à peine en pleine mer, le vaisseau, mal équilibré, se coucha sur le flanc et dut rentrer dans le Tage [2].

Enfin, en 1551, quatre prêtres, trois frères, cinq novices prirent le chemin des Indes [3]. Après une traversée pénible, ils arrivèrent, les uns à Goa le 5 septembre, les autres le 30 à Cochin [4]. A leur tête était le Père Melchior Nunez Barreto, docteur de Coïmbre, à qui Dieu réservait l'honneur de prêcher l'Évangile, le premier au XVIe siècle, sur le sol chinois [5].

Il arrivait avec le titre de recteur. C'était la réponse de saint Ignace aux pressantes requêtes de Xavier. Gomez n'était plus supérieur; le partage anormal de l'autorité entre Paul de Camerino et lui cessait. Nunez put montrer les lettres de Simon Rodriguez lui confiant le collège. Il est vrai, le provincial de Portugal n'avait plus juridiction sur les Indes; mais, sa lettre en faisait foi, le Père Ignace avait accepté le nom proposé par Lisbonne. Du reste Nunez affirmait avoir les patentes envoyées de Rome. Sur quoi Gomez résigna ses fonctions. Deux jours après, comme les lettres du Père Général, les seules en somme qui fussent officielles, ne se retrouvaient pas, Gomez, en canoniste qu'il était, souleva des doutes. La juridiction de Nunez restait contestable. Pour lui, il avait été nommé recteur du collège, et Paul de Camerino supérieur de la mission, pour trois ans : le triennium n'était pas écoulé; il s'en fallait de quelques semaines.

1. CROS, t. I, p. 481.
2. POLANCO, II, 136.
3. *Ibid.*, p. 397, 358. Avec les missionnaires vinrent aussi neuf orphelins envoyés par le saint prêtre espagnol Pierre Domenech pour faire leur apprentissage de l'apostolat et servir de catéchistes (*Epistolae Mixtae*, t. II, p. 531 et suiv.; cf. p. 89, 461. POLANCO, t. I, p. 447; II, p. 136, 356, 695, etc.). L'essai ne fut pas très heureux (POLANCO, t. IV, p. 652-664).
4. POLANCO, t. II, p. 397, 399.
5. Cet honneur est souvent attribué au Dominicain Gaspard da Cruz : mais ce vaillant ouvrier ne parut à Canton que dans le courant de 1556. Melchior Nunez avait déjà passé deux mois à Canton, prêchant et discutant en public avec les prêtres idolâtres (*Epistolae japonicae*, 1569, p. 154). Son séjour dans l'île de Lampacao, où les Portugais faisaient alors le commerce, dura du 3 août 1555 (POLANCO, V, p. 715) au mois de juin 1556 (*Ep. Jap.*, p. 168). Il était encore en Chine au moment où les Jésuites de Malacca signalent le départ de Gaspard da Cruz pour le Cambodge (POLANCO, p. 723).

Les Pères se trouvaient donc pris entre les dispositions certaines du Père François, et celles de saint Ignace, moralement certaines aussi, mais sans autre attestation juridique que les affirmations d'un nouveau venu. Un compromis fut proposé et accepté. Jusqu'au mois d'octobre Paul de Camerino garderait l'autorité; tout le monde lui obéirait, Nunez excepté. Gomez abandonnait le rectorat, et, pour ne gêner personne, s'en allait à Ceylan avec le vice-roi[1]. Mais, le mois d'octobre venu, que ferait-on? Impossible de recourir à Rome. Où était le Père François? Mort peut-être. Restait à faire une élection; et il fut décidé qu'au premier moment favorable, vers février, les Pères employés dans les forteresses, s'ils pouvaient se déplacer, seraient convoqués à Goa[2].

En attendant, les nouveaux venus avaient reçu chacun leur poste. A peine débarqué, Gonzalve Rodriguez avait repris la mer, et gagné Ormuz. Antoine de Eredia s'en allait recteur à Cochin. Manuel de Moralez restait à Goa, ainsi que Melchior Nunez[3]. Vers la mi-novembre, après une longue traversée de deux mois, le Père Barzée arriva, lui aussi, à temps pour prendre part à une mission de jubilé qui allait être donnée à la population goanaise[4].

Saint Ignace avait obtenu du pape Jules III, pour ses religieux, en quelque pays du monde qu'ils fussent, l'autorisation de faire gagner autour d'eux le grand jubilé célébré à Rome en 1550[5]. Melchior Nunez emporta aux Indes ces faveurs spirituelles inaccessibles jusque là en pays aussi lointains. Passant à Mozambique, il en fit profiter les habitants de l'île, l'équipage et les malades de la flotte. Maintenant c'était le tour de Goa[6].

Barzée ouvrit la station au collège et Nunez à la cathédrale. Les lettres du temps attestent qu'il se produisit alors dans la ville et au dehors, et jusque dans les stations lointaines, un grand mouvement religieux. Des gens venaient de Baçaim, de Chaul, de Cochin, de Cranganor, gagner leur jubilé à Goa.

1. Polanco, t. II, p. 398.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 154.
3. Polanco, t. II, p. 399, 401, 402; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 161.
4. Polanco, p. 401.
5. Polanco, t. II, p. 8; — *S. Ignatii Epist.*, t. III, p. 99, 105, 106, etc.
6. Polanco, t. II, p. 397.

Comme tout jubilé suppose la pénitence, il y avait, les vendredis soirs, dans l'église du collège, après le sermon de Barzée, une cérémonie que nous jugerions étrange, mais qui n'étonnait nullement la foi pratique des Portugais. Les hommes se flagellaient devant un grand crucifix, au chant du *Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem*[1].

Après Goa, ce fut le tour des forteresses. Les chroniques enregistrent pour cette année 1551-1552, force traits édifiants : conversions éclatantes, progrès des femmes dans la décence et la piété, fondations de confréries, etc. Goa se trouvait en pleine rénovation spirituelle quand saint François Xavier reparut dans ses murs.

1 Polanco, t. II, p. 401, 744, 755, 757; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 143; — Lettre de Barzée, 19 janvier 1553 (*Litterae indicae et Japonicae*, Louvain, 1570, p. 99, 100); — Trigault, l. III, ch. 5; — Sousa, I, p. 67.

CHAPITRE III

LE SUPÉRIEUR

I. — *L'homme de Dieu.*

C'était dans le courant de février. Comme il avait été convenu, les Pères des différentes stations s'étaient réunis pour élire le supérieur. « Mais, raconte un témoin, Louis Frois, Dieu avait d'autres desseins. Soudain arriva son élu à lui, qu'il nous ramenait, notre bien-aimé par-dessus tous les autres, le Père Maître François. Nous avions perdu tout espoir de le voir revenir. Nous le tenions pour mort, persécuté qu'il avait dû être au Japon, et enveloppé dans les guerres qui sévissaient en ce pays. Mais il venait de débarquer à Cochin[1]. » Peu après, il était à Goa.

Aussitôt à terre, sa première visite avait été pour les malades de l'hôpital. Le couvent des Franciscains était à deux pas : il y entra. Sans doute, il vit aussi l'évêque dont la demeure était proche. Puis il dut faire un long détour pour saluer les Dominicains dans leur nouveau couvent. La foule le suivait, poussant des cris de joie. Enfin, il arriva au collège, à l'autre bout de la ville. Il y trouva une cinquantaine de Pères, Frères et novices dont Paul de Camerino avait grand'peine à contenir l'impatience[2].

« Quand il les eut embrassés avec un grand amour, raconte Valignano, apprenant qu'il y avait quelques malades, il alla droit à l'infirmerie. Un Frère, abandonné des médecins, était à toute extrémité, mais il espérait beaucoup de cette visite. Il disait que, si le Père le trouvait vivant, il le guérirait. Et il en fut

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 154.
2. Trigault, *Vita P. Barzaei*, l. III, ch. 6.

ainsi. Le Père le vit, l'encouragea, le consola, lut sur lui un Évangile, et Dieu juga bon pour sa gloire que le malade allât mieux. Quelques jours après, il était complètement guéri[1]. »

« Impossible de vous dire, écrivait encore Louis Frois, quelle joie cette arrivée du Père a causée chez nous tous et aussi dans le public. Nous le désirions tant! Nous avions tant besoin de lui! Depuis qu'il est en ce collège, il se fait de grandes choses pour la gloire de Dieu et l'honneur de la Compagnie. *Flores apparuerunt in terra nostra; tempus putationis advenit, vox turturis audita est in terra nostra, ficus protulit grossos suos, vineae dederunt odorem suum*[2].»

L'enthousiasme des nouveaux missionnaires était grand. En Portugal, ils avaient entendu vanter la haute vertu de Maître François. Quand la flotte d'Orient débarquait à Lisbonne, on parlait beaucoup de lui: « C'est un saint, c'est lui qui garde l'Inde. » Au roi, qui demandait comment allaient les affaires là-bas : « L'Inde est en paix, disait-on, parce que le Père François est là[3]. » Enfin ils le voyaient paraître au milieu d'eux, « *ex insperato*[4], disait Melchior Nunez, mais si à propos pour les besoins pressants de la Compagnie que j'y vois l'effet, non d'une résolution humaine, mais d'une inspiration de Dieu. A son arrivée, quelle fut l'allégresse de mon âme! Vous, mes Frères, imaginez ce que c'est de voir sur terre un homme aller et venir, dont *conversatio ejus in caelis*[5]. O mes frères! qu'ai-je vu en lui dans le peu de jours qu'il a passés ici! Oh! que ce cœur est embrasé de l'amour de Dieu! De quelles flammes il brûle pour le prochain! Quel zèle pour secourir les âmes infirmes ou mortes! Quel empressement à ressusciter l'état de grâce! Qu'il est bien le ministre du Christ pour la plus belle œuvre qui soit sur terre, la justification de l'impie et du pécheur! Quelle affabilité! riant toujours, le visage allègre et serein. Il rit toujours, et jamais il ne rit, car son allégresse est toute

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 143; cf. Cros, II, p. 417.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 155. « Les fleurs sont écloses sur notre terre; le temps est venu de tailler les arbres; la voix de la tourterelle a retenti, le figuier a donné son fruit, et les vignes leur parfum. » *Cant.*, II, 13.
3. Polanco, II, p. 688.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 161-162.
5. « Sa conversation est au ciel. » (Phil., III, 20.)

spirituelle. La charité, la jubilation de son esprit éclatent sur ses traits. Tel Jean-Baptiste tressaillant au sein de sa mère. Pourtant, non, il ne rit jamais, car il est toujours recueilli et ne s'épanche pas dans les créatures ».

On pense si les Pères avaient les yeux sur lui, épiant les moindres signes de sa sainteté héroïque. Que n'ont-ils écrit plus au long leurs observations! Recueillons du moins le peu qui en est venu jusqu'à nous; précieux témoignages qui nous le montrent en pleine maturité, quarante-six ans, mais déjà au terme de sa carrière. En 1555, le Père de Quadros en consignait quelque chose dans sa correspondance.

« C'est donc sur cette terre qu'a vécu le béni Père Maître François, dont les labeurs, les travaux, la vertu, ont été portés si haut, que je ne vois pas qui pourra jamais jeter bas ce que Dieu a par lui bâti en ce pays.

« J'ai des informations très certaines sur l'union à Dieu, que ce bon serviteur conservait au milieu de ses continuels travaux et j'en suis dans la stupeur. Il lui arriva au Japon, voyageant à pied, et priant le long de la route, d'être si absorbé en Dieu que ses chaussures se rompaient et il ne s'en apercevait pas; ses jambes se heurtaient à des pièces de bois et autres obstacles, il se blessait et ne sentait rien.

« Un de nos frères le vit un jour se promener dans le jardin ; tout perdu en Dieu. Soudain, il s'arrêta comme s'il eût craint d'être vu, puis leva les yeux au ciel et appuya la main sur la poitrine en disant : « Seigneur, assez, assez ! »

« J'ai entendu dire à certaines personnes qui avaient habité avec lui la même chambre qu'il ne dormait pas plus de trois ou quatre heures la nuit; et, pendant ce court sommeil, elles lui entendaient dire : « O bon Jésus ! O mon créateur ! » et autres paroles semblables.

« Quand il habitait dans ce collège, il allait veiller toute la nuit dans un petit oratoire d'où il pouvait voir le Saint-Sacrement, et, s'il lui arrivait de dormir, c'était là, étendu sur le sol.

« Bien souvent, s'entretenant avec les frères, il lui venait de si grandes impressions ou visites divines que, pour les recevoir sans qu'on s'en doutât, il était obligé de sortir. Un jour, quittant l'oraison, il dit à quelques frères : « L'année pro-

chaine, nous aurons de mauvaises nouvelles du Portugal. » Et la chose arriva ainsi.

« Son recueillement n'était pas interrompu par ses entretiens avec les hommes, même par ses conversations les plus familières ; et ceux qui causaient ainsi avec lui étaient si frappés de son union avec Dieu que, par respect, ils n'osaient pas arrêter longtemps sur lui leur regard.

« Un mien frère *secundum carnem* me disait avoir souvent voyagé avec lui sur terre et sur mer; il l'avait vu, pendant les traversées, toujours en oraison, dès une heure après minuit, jusqu'au jour[1]. »

Interrompons le Père de Quadros pour prendre ailleurs quelques détails.

François priait toujours. Mais qu'étaient ses grâces d'oraison? par quels degrés dans l'union mystique avec Dieu avait-il passé ? Jusqu'où était-il entré dans ces états miraculeux qui sont pour les saints ici-bas l'avant-goût du paradis ? nous l'ignorons. Il conseillait aux autres de consigner par écrit les faveurs et les épreuves venues de Dieu[2]. Mais s'est-il donné à lui-même le temps d'observer cette pratique? Sa correspondance, pleine de ses effusions de charité et de zèle, nous laisse entrevoir de grandes luttes avec le démon, des joies débordantes aux jours de souffrances et de conquêtes, l'absorption complète en Dieu dans les heures de danger. Quant à préciser davantage, il y faut renoncer. Voici du moins ce qu'on pouvait voir de l'extérieur.

Il disait sa messe de très bon matin : il ne pouvait alors consacrer ni communier sans larmes. Le saint sacrifice n'était souvent qu'une longue extase. Nombre de témoins ont affirmé l'avoir vu alors élevé au-dessus de terre. Donnait-il la sainte communion, il ne pouvait s'empêcher de tomber à genoux et parfois, tandis qu'il se traînait ainsi devant les fidèles, l'extase le soulevait à un pied au-dessus du sol[3]. Parfois encore le

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 184.
2. *Mon. Xav.*, p. 899.
3. Voir les témoignages réunis par le Père Cros, t. II, p. 445-446; cf. Tursellini, l. VI, ch. 5, et Lucena, l. V, ch. 5, résumant les procès de 1556.

ravissement se prolongeait et le servant devait le tirer par les ornements pour le ramener à lui, et il n'y arrivait pas toujours[1].

De ces flots d'amour, quelque chose rejaillissait sur les assistants. « Naguère, écrit le Père Lucena, Antoine d'Andrada, trésorier de don Théodore II, duc de Bragance, étant à Barcelone, racontait ce qui suit. Il était aux Indes ; le Père Maître François un jour lui demanda de lui servir la messe. Il le fit, mais avec tant de consolation et d'allégresse que, bien que jeune et soldat, le jour suivant, lui-même alla chercher le Père pour lui rendre le même service, et d'autres fois encore, toujours avec la même joie, et sans aucune satiété[2]. »

Même impression au confessionnal. Catherine de Chaves racontait en 1556 : « Depuis longtemps, j'étais tentée du démon. Je résolus d'aller me confesser au Père. Je lui dis ma tentation en versant un torrent de larmes. Il me donna l'absolution et me promit que mes troubles cesseraient. Ils cessèrent comme il l'avait dit. Je retournai me confesser à lui, et quand il levait la main pour m'absoudre, je sentais une telle consolation spirituelle que j'eusse voulu que l'absolution durât toujours. J'avais l'impression que de lui s'exhalait une vertu de sainteté. Je lui parlai un jour de cette joie que j'éprouvais : « Rendez grâces à Dieu, me dit-il, de ce que vos péchés vous sont pardonnés[3]. »

Le travail de la journée pouvait interrompre l'extase, il interrompait à peine la prière. De ses lèvres jaillissaient continuellement des appels à la Sainte Trinité, à Jésus « les délices de son âme », à Marie. Avant chacune des heures canoniales, il récitait le *Veni creator*, et alors, nous dit Tursellini, « le cœur semblait lui jaillir de la poitrine et le souffle lui manquer. Venait-on à l'interrompre, il se laissait faire par charité ; puis il reprenait la prière depuis le commencement avec autant de flamme que si rien n'était arrivé ». Il avait, dans ses travaux, plus de raisons qu'il n'en fallait pour user de la permission qu'il avait reçue de réciter le bréviaire abrégé de Quignones. Lui-même, en vertu de ses pouvoirs de légat, accordait parfois aux prêtres

1. Bartoli, l. IV, n. 39.
2. L. V, ch. 5.
3. *Process. 1556*, Goa, n. 15.

cette autorisation[1]. Il ne s'en prévalut jamais pour lui, et toujours s'en tint au bréviaire romain[2].

Parfois, en pleine conversation, Dieu l'envahissait. Il cherchait à dissimuler, il s'éloignait comme pour se cacher; mais tout trahissait le secret de son âme, ses yeux surtout qui cherchaient le ciel, et je ne sais quel éclat sur son visage, que les spectateurs ne pouvaient soutenir et qui leur faisait baisser le regard[3]. Le monde extérieur semblait ne plus exister pour lui. Nous l'avons vu, au Japon, ne plus sentir, en marchant, que ses pieds se déchiraient aux obstacles de la route. Dans les derniers temps, c'est tous les jours qu'on le surprenait au cours de ses longues prières, le visage en feu, les yeux pleins de larmes et comme hors de lui. Une fois, il traverse une place de Goa; un éléphant sauvage échappé se lance sur lui. On a beau crier, le saint n'entend rien et va son chemin, sans voir le danger. Soudain la bête tourne court et s'en va[4].

Il avait souvent pour compagnon dans ses visites un élève indien du collège nommé André Vaz.

Devenu plus tard vicaire à Saint-Jean-Baptiste de Goa, Vaz racontait que le saint avait coutume, après ses courts repas, de s'isoler pour prier, dans la tour de l'église. Vers deux heures de l'après-midi, le jeune homme venait le chercher et ils partaient. Or, un jour qu'ils devaient aller chez le gouverneur, il le trouva assis sur un banc, le regard fixe, le visage en feu. Il attendit, appela, Xavier ne bougeait pas. André éleva la voix, frappa du pied, cracha, fit claquer la porte, Xavier restait perdu en Dieu. Alors l'enfant s'éloigna. Deux heures après il revint. Xavier était toujours là. Au bruit, il sembla sortir d'un songe : «Est-il déjà deux heures» ? demanda-t-il. «Il est quatre heures», répondit Vaz. Le saint se leva en hâte et sortit. Il marchait silencieux, d'un pas machinal, comme un somnambule, et si vite qu'André ne pouvait suivre. Il allait à travers les rues, devant soi, ne sachant où. A la nuit tombante, il allait encore, au hasard. Alors il reprit le chemin du collège. «Mon garçon, dit-il

1. *Mon. Xav.*, p. 814.
2. Tursellini, l. VI, ch. 5; — Bartoli, l. V n. 46, etc.
3. P. de Quadros, *Sel. Ind. Ep.*, p. 185.
4. Bartoli, l. IV, n. 39.

à André, nous irons au palais une autre fois : cette journée, Dieu la veut pour lui [1]. »

Les heures de travail écoulées, François semblait vouloir se compenser des interruptions qu'avait dû subir sa prière. S'il avait pu, la nuit entière se fût passée en oraison. C'est alors que ses amis l'épiaient et regardaient par les fentes des portes. Au collège, c'est dans le jardin qu'on le suivait, faisant des stations de chapelle en chapelle. Aujourd'hui encore, dans cette espèce de forêt vierge qu'est devenu Goa, près des ruines informes du séminaire, on voit un de ces ermitages. Jadis, à Rome, on l'avait entendu pendant son sommeil, rêver de travaux et de souffrances et il murmurait : «Encore, Seigneur, encore. » Maintenant dans l'ombre de l'oratoire, son cœur, débordant de joie céleste, laissait échapper un autre cri : « Assez, Seigneur, assez, *não mais*, *Señor, não mais.* » Et la chapelle est devenue pour les pèlerins le sanctuaire du *No mais* [2]. A quelque distance, on trouve un puits carré, profond, taillé dans le roc, avec un escalier sur le côté descendant au niveau de l'eau. Là, parfois, dit-on, Xavier venait baigner sa poitrine brûlante d'amour [3]. Souvent il resta dans ce jardin de longues heures pendant la nuit, les yeux au ciel, la soutane ouverte pour apaiser un peu le feu qui le dévorait. Et c'est l'attitude que lui prêteront les artistes quand ils voudront représenter, non tant l'apôtre dont le bras se fatiguait à baptiser, que le saint aux prières consumantes.

Puis il rentrait. Partout où nous l'avons suivi, dans les hôpitaux et dans les missions, aux Indes, à Malacca, au Japon, toujours nous l'avons vu ne donner au sommeil que ce qu'il ne pouvait physiquement lui refuser. Le plus possible, il tâchait d'avoir sa chambre près de l'église, afin de pouvoir pendant la nuit s'y retirer pour prier. Au collège de Goa, il aimait une petite tribune qui donnait sur le sanctuaire et d'où il voyait le tabernacle. Parfois il allait s'agenouiller devant l'autel. Quand ses jambes épuisées refusaient de le porter, il tâchait de se soutenir sur les mains, jusqu'à ce que la nature finît par l'emporter et lui arrachât deux ou trois heures de sommeil. Là

1. Bartoli, *loc. cit.;* — Sousa, t. I, p. 49, 50.
2. Sousa, t. I, p. 50, 51.
3. Tradition locale.

encore, jusque dans ces moments de brève détente, la passion divine le suivait; lorsque, terrassé par la fatigue, il était tombé sur le sol, dans sa cellule, auprès d'un malade, devant l'autel, on l'entendait qui soupirait en rêve : « O Jésus, mon créateur, mon roi, bien-aimé de mon âme[1] ! »

Revenons à la lettre du Père de Quadros, écrite à une époque où le souvenir du saint, tout récent, défrayait les conversations dans cette ville de Goa, pleine de marchands, de soldats, de matelots, qui l'avaient rencontré sur toutes les plages de l'Orient.

« La souffrance, le labeur, lui étaient si chers que jamais il ne s'était senti plus consolé qu'à Maluco, où tout lui manquait du côté des hommes. Dans ses tribulations, sa prière habituelle était : « Seigneur, ne m'en délivrez que pour m'en envoyer de « plus grandes encore pour votre amour. » Et le Seigneur exauça si bien ce désir ardent des fatigues et souffrances, que ce serait vraiment trop long d'essayer de le raconter ». Et le Père de Quadros énumérait : sommeil de deux à trois heures, deux *quatrini* de pain par jour pour nourriture, périls de mort, naufrages, menaces de prison, fuites à travers les forêts, froids excessifs du Japon, chaud excessif des Indes, et le reste que nous connaissons.

« Il fut toujours très pauvre, poursuit la relation, et très amant de la pauvreté. Au collège, il demandait à manger pour l'amour de Dieu. Quand il s'embarquait, il avait pour tout bagage ses vêtements, son bréviaire et un autre livre. Sur le vaisseau, les soldats lui prêtaient, pour l'amour de Dieu, chemise, souliers et autres choses nécessaires. Cependant, tel était le respect qu'on avait pour lui qu'on lui réservait toujours le meilleur endroit du vaisseau.

« Son obéissance était très parfaite à l'égard de ses supérieurs, dans la Compagnie; et de même il voulut toujours se comporter en homme très obéissant, non seulement avec l'Évêque et ses vicaires, mais aussi avec les autres religieux. Il donnait aussi à ses inférieurs comme direction l'obéissance aux

1. Tursellini, VI, ch. v; — Lucena, l. VI, ch. 5. — On s'est demandé à ce propos si parfois l'extase n'arrive pas à tenir lieu de repos naturel, si le corps ne trouve pas le relâche nécessaire dans la suspension miraculeuse de l'activité normale (A. Poulain, *Les Grâces d'oraison*, p. 237 (6e édition).

vicaires épiscopaux dans les forteresses. Ils devaient aller, en arrivant, leur baiser la main; s'ils les rencontraient dans les rues, les saluer avec respect. C'est ce qu'il faisait lui-même jusqu'à se jeter à leurs pieds[1]. »

II. — *Mesures d'administration.*

Ce que Xavier fit à Goa, pour les âmes, durant son dernier séjour, les lettres contemporaines ont négligé de nous le dire, sans doute parce que c'était toujours la même série de bonnes œuvres. Nous savons mieux ce qui se passa au collège.

Sous l'œil du serviteur de Dieu, la communauté, longtemps à la gêne, semblait se dilater. Louis Frois écrivait : « C'est notre opinion à tous, la conviction intime de chacun, qu'il y a, dans le Père Maître François, un tel assemblage de vertus, une telle sagesse dans l'action, un si grand zèle pour que Dieu soit servi, glorifié et honoré, par cette « Compagnie de l'invocation de son saint nom », que personne d'entre nous ne conçoit ou n'ordonne rien pour son progrès et sa conservation que la divine Providence ne le lui révèle, et qu'il ne l'ait longuement médité en son cœur[2]. »

Le Provincial se mit donc à son travail de réparation et de prévoyance. Déjà les affaires de Cochin étaient réglées, au moins provisoirement, et les mauvaises impressions effacées. Tous les novices reçus « à l'œil », par Antoine Gomez, — l'expression est du Père de Sousa, — furent congédiés[3]. Dans l'église du collège, le chant fut rétabli. Les jeunes Portugais qui avaient remplacé les indigènes au séminaire, remerciés jusqu'au dernier. Par ailleurs, comme l'idée de Gomez, d'avoir une maison d'éducation pour la jeunesse portugaise, était bonne, François, sur les instances du Père Barzée, l'accepta. Le vice-roi pourvut aux premiers frais. A la fin de 1552, Sainte-Foi comprenait, outre le séminaire indigène, un collège de soixante-douze Européens. Une troisième catégorie d'enfants s'adjoignit bientôt à eux; cent petits Indiens, qui apprenaient,

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 184, 193.
2. *Ibid.*, p. 155.
3. T. I, p. 92, « *recebidos a olho* ».

outre la doctrine chrétienne, à lire et à écrire et qui devaient ensuite, leurs trois ans de formation achevés, servir d'auxiliaires aux missionnaires : sorte d'école de catéchistes[1]. A toutes ces œuvres, déjà Paul de Camerino avait ajouté un hospice indigène : il ne tarda pas à le compléter par un vaste catéchuménat[2].

Restait une tâche beaucoup plus délicate. Dès son arrivée à Cochin, après avoir congédié de la Compagnie deux missionnaires, François avait écrit à Paul de Camerino que sans doute il y aurait d'autres exécutions à faire[3]. Des scandales avaient eu lieu, très graves à son avis ; une punition s'imposait. En somme que reprochait-il au Père Gomez ? Sa faute, nous dit Valignano, avait été, « d'avoir eu en lui-même et en ses talents une confiance exagérée, de s'être arrogé un crédit excessif auprès du vice-roi, de la noblesse et du public. Il lui semblait que le Père Micer Paul, laissé pour supérieur dans l'Inde, excédait en simplicité et humilité. Alors il se mit à user de son autorité et crédit, de telle sorte qu'il en vint peu à peu à perdre tout respect pour le Père Micer Paul, se comportant avec lui comme un supérieur avec son subordonné. Micer Paul, humble et timide, voulant éviter les conflits, le laissa faire à sa guise, et se renferma dans son hôpital, se contentant de servir et de soigner ses malades pauvres. De la sorte le Père Antoine Gomez non seulement gouvernait à sa façon le collège de Goa, mais il faisait et décidait ce qu'il voulait dans les autres résidences[4] ».

Ainsi, manque d'obéissance, empiétements, ambition trop humaine, par-dessus tout dédain mal dissimulé pour Paul de Camerino, tout cela exigeait une intervention énergique de l'autorité. Mais, disons-le, en toute cette affaire, bien des détails nous manquent pour apprécier à leur juste valeur les sévérités du Provincial. Chroniqueurs et biographes d'autrefois, écrivant surtout pour édifier, ne nous donnent qu'une idée sommaire des faits. Impossible à l'historien d'aujourd'hui de refaire pour son compte le procès de l'accusé. A Rome même, dans l'entourage de saint Ignace, d'aucuns déclaraient ne pas voir pour

1. Polanco, t. II, p. 776, 777.
2. Sousa, I, p. 78 et 101.
3. *Mon. Xav.*, p. 144.
4. Valignano, p. 144 ; cf. Orlandini, P. I, l. XII, n. 81.

quelles raisons Maître François avait sévi contre un prédicateur d'un si beau talent, et ils se rassuraient en disant : « Les fautes ont certainement été graves[1]. » Par ailleurs, le souvenir de l'ancien recteur dut être pénible à certains, car on dirait qu'ils cherchaient à l'anéantir. « On ne peut, écrit le Père Cros, sans être impressionné, observer le zèle, la jalousie, l'affectation étrange que l'on mit à effacer totalement dans le premier registre des lettres des Indes, partout où il se rencontrait, le nom de Gomez[2]. »

Nous ignorons quelles mesures particulières le Provincial crut devoir prendre tout d'abord, et quelle pénitence fut imposée à l'ancien recteur. « Mais, écrit encore Valignano, il trouva que le coupable ne reconnaissait pas assez, regrettait trop peu le mal qu'il avait commis », et il jugea qu'il fallait faire un exemple. Gomez reçut l'ordre de s'éloigner immédiatement, et de s'en aller, à 700 kilomètres de là, fonder une maison à Diu. Pour un homme qui se croyait bien en cour, qui comptait de nombreux amis dans la haute société de Goa, le coup était rude. Il essaya de faire jouer les ressorts qui, deux ans plus tôt, lui avaient réussi. Mais, cette fois, les intercessions furent sans effet. Xavier fit comprendre qu'il était inutile d'insister et que, « dans la Compagnie, la remarque est encore de Valignano, ce que l'on estime, c'est moins le talent que l'humilité et l'obéissance ». Gomez dut s'exécuter, et, avant la fin de février, il était parti pour Diu[3].

Ce qu'il en coûta au saint de sévir ainsi, nous le devinons par ce mot discret d'un témoin : « Une chose me confond vraiment, le désir qu'il a de la gloire de Dieu, la peine que lui fait une imperfection, si petite soit-elle, qu'il découvre en un de ses frères; et aussi la patience, la douceur, dont il use avec ceux du dehors, qu'il sait être de grands pécheurs, se mettant par condescendance à la portée de chacun, et proportionnant à leurs forces ses enseignements et corrections[4]. »

1. Polanco, t. II, p. 766, 767, 777; cf. *Epistolae S. Ignatii*, t. VI, p. 89.
2. T. II, p. 251, 253.
3. Valignano, p. 145; cf. Cros, II, p. 181, 182. — Gomez dut encore chercher à s'appuyer sur Cosmes Anes auquel il avait rendu quelques services importants (*Sel. Ind. Ep.*, p. 105).
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 161, 162.

Poussant donc aussi loin que possible la miséricorde à l'égard des grands pécheurs, saint François Xavier était sévère pour ceux que Dieu avait appelés à une vie de perfection et qui ne répondaient pas pleinement à la grâce. Il y avait là un désordre et une inconséquence qui le faisaient souffrir et devant lesquels sa condescendance habituelle n'avait plus de raison d'être.

Cette triste affaire réglée, il s'occupa des différents postes de la mission. A Ormuz, il maintint Gonzalve Rodriguez et lui envoya pour compagnon le novice Alvaro Mendez[1]. De Baçaim, Melchior Gonçalez, guéri sans doute de l'empoisonnement qu'on avait cru mortel, fut rappelé à Goa[2] et remplacé comme supérieur par Melchior Nunez[3]. François Enriquez, enlevé aux missions du sud, lui fut envoyé comme auxiliaire pour l'annexe de Tana[4]. Antoine de Eredia fut maintenu à Cochin et Lancilotti à Coulam. Au cap Comorin, il y avait à prendre la place d'une nouvelle victime des Badages. Le Frère Louis Mendez, arrivé depuis un mois dans la mission, venait d'être tué dans son église, en essayant de défendre ses chrétiens[5]. Il fut remplacé par les Frères Alexis Madeira et Antoine Fernandez[6].

III. — *Les directions.*

Les scandales réparés, les postes remplis, le plus important peut-être restait à faire: rappeler à chacun l'esprit qui devait l'animer et remettre les âmes en face de l'idéal surnaturel un peu oublié quelquefois.

A elle seule, la vue de Xavier était une prédication. « Tant qu'il fut ici, écrivait le Frère Louis Frois, il y eut grande ferveur dans la maison. Chacun se sentait affermi dans sa résolution de persévérer en la Compagnie, demandait avec instances à Notre-Seigneur de le mettre au nombre de ceux au sujet desquels le Père avait résolu de faire une sainte élection. C'est que,

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 156; — Polanco, t. II, p. 729.
2. *Mon. Xav.*, p. 702.
3. *Mon. Xav.*, p. 705; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 163 (lettre de Nunez); — Polanco, II, p. 753.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 155.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 168; — Polanco, II, p. 779.
6. *Sel. Ind. Ep.*, p. 155.

de tous les pays où il a été, il n'y en a pas un qui offre plus de chances de martyre que la Chine, ni où l'on puisse fructifier davantage. Il s'occupait à écrire en Portugal, il dressait des instructions pour les frères des forteresses de l'Inde. On eût dit qu'il voulait tout régler comme ne devant plus nous revoir. Il nous animait, nous encourageait tous. Ses paroles étaient si suaves et si efficaces, que l'on sentait bien que l'Esprit-Saint était en lui. Au réfectoire, au lieu de la lecture, tous les frères, par son ordre, venaient raconter en détail le cours de leur vie passée et c'était un exercice continuel d'abnégation et de mortification de la volonté, avec de nouveaux désirs de souffrir. On disait tout au long de qui l'on était fils, quels bas emplois on avait remplis dans le monde, ses mauvaises inclinations, les tentations qu'on avait eues depuis son entrée en religion, les fautes commises, — sauf les fautes mortelles. — Après cela, il résumait brièvement, avec un ton de si grande ferveur et de telle humilité, que d'abord il vous confondait; puis il relevait l'âme en montrant l'espérance certaine de la gloire future, indiquant surtout des remèdes très efficaces, où il montrait sa grande expérience. A d'autres, il demandait comment ils faisaient leur examen de conscience, et, en présence de tous, il indiquait la meilleure méthode pour s'examiner en vue d'une plus parfaite confession de ses fautes[1]. »

Dans ces conférences spirituelles, l'apostolat n'était jamais perdu de vue et Melchior Nunez résumait les pensées de tous quand il écrivait : « Vous voyez, bien-aimés Pères et Frères, quelle immense moisson, et comme on a besoin ici d'ouvriers. Demandons, vous là-bas, nous ici, au Seigneur, que beaucoup d'entre nous soient envoyés; surtout étant donné que nous avons un porte-étendard comme le Père François, dont le très brûlant amour des âmes va sans cesse nous découvrant de nouvelles terres, où nous puissions répandre la « dispensation du mystère de Jésus-Christ ». Voyez, Frères; le Japon et la Chine soupirent vers vous. Voyez, il est nécessaire que s'accomplisse le « *fiet unum ovile et unus pastor* ». Voyez combien les loups dévorent les brebis de Jésus-Christ; préparez-vous, mes frères;

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 157.

ayez des désirs enflammés au feu de l'amour divin; croissez toujours en mortification et humilité, en sagesse moins humaine que divine, en goût de Dieu, en zèle des âmes, afin que Dieu vous accorde la grâce de venir aux Indes y remplir sa sainte volonté[1]. »

En même temps le Provincial songeait aux Pères dispersés dans les forteresses et qu'il n'aurait pas le bonheur de voir avant de repartir. De ce côté-là aussi, des fautes avaient été commises, ou au moins des erreurs; tout spécialement plusieurs n'avaient pas compris comme lui l'importance d'une certaine humilité pratique dans les rapports avec l'autorité ecclésiastique et civile; et il crut nécessaire de parler encore et de parler fort.

Gonzalve Rodriguez, à Ormuz, faisait de son mieux pour continuer les traditions du Père Barzée. Somme toute, il réussissait. Il dut pourtant y avoir quelque imprudence, quelque excès de langage en face des désordres sans cesse renaissants, quelque malentendu avec le clergé; car, le 22 mars 1552, Xavier lui envoya une lettre d'avis. Soumission absolue au vicaire épiscopal, concorde avec les autres prêtres; à lui de donner à tout le clergé l'exemple de l'obéissance. Pas de singularités, pas de présomption.

Rodriguez ira demander pardon au vicaire, à genoux, humblement, lui baisant la main, sollicitant ses ordres et précisant bien que c'est le Père François qui lui enjoint d'agir ainsi. Chaque semaine, Rodriguez renouvellera sa démarche. « Tout cela, dit-il, pour confondre le démon, grand artisan de discordes... Cette lettre, conclut le saint, je vous l'écris comme à un homme ayant assez de vertu et de perfection pour la comprendre et la goûter. Je ne m'adresse pas à un homme faible sur qui je ne compterais pas. Remerciez Dieu qui vous a donné assez de vertu pour préférer les reproches et les avertissements aux ménagements et aux condescendances trompeuses dont on use avec les faiblesses humaines. Vous êtes fort au service de Dieu, aussi je vous écris comme à un parfait. Je m'arrête : bientôt nous nous verrons dans la gloire du Paradis. (Notons au passage

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 165.

ce pressentiment qu'avait Xavier de sa fin prochaine.) Souvenez-vous seulement que c'est avec un grand amour que je vous écris cette lettre. Recevez-la avec l'intention pure, l'amour, la bonne volonté qui me la font écrire. Vous la montrerez au vicaire[1]. »

Le saint ne s'était pas trompé : Rodriguez était homme à porter ces reproches. Il profita des conseils : durant deux ans, en proie aux plus vives souffrances du corps, il persévéra dans cette île, « un véritable purgatoire », disait-il. Il soutint le courage des Portugais au cours d'un siège qu'ils eurent à subir de la part des Turcs. Il ne quitta Ormuz que pour s'en aller en Éthiopie préparer les voies à une mission nouvelle, puis revint aux Indes où il travailla encore pendant huit ans[2]. Xavier avait dit au missionnaire d'Ormuz, avec une rudesse qui surprend : « J'en ai congédié de la Compagnie, veillez à ne pas être du nombre. » Et en effet il avait déjà dû sévir et il sévissait encore.

Lorsque, en novembre 1551, Barzée passa par Baçaim, il ne vit, ou ne voulut rien voir que d'édifiant : des labeurs, des succès, et le supérieur qui se mourait, empoisonné peut-être *ob Christi causam*[3]. La lettre par laquelle Xavier envoie le Père Nunez remplacer Melchior Gonçalez rend un autre son[4]. Il y a une insistance singulière dans les avis qu'il donne au nouveau recteur.

« Soyez la bonne odeur de la Compagnie, puisque ce peuple se scandalise si fort à notre sujet[5]... Edifiez ces gens dans la mesure de vos forces. Avec l'humilité et la prudence vous ferez beaucoup de bien... Vous serez grand prédicateur si vous êtes humble... Si vous êtes humble et prudent, l'expérience vous apprendra beaucoup de choses... Voulez-vous assurer le succès de vos prédications, exercez-vous aux ministères humbles, soit dans la prison, soit à l'hôpital. Cela amènera le public à interpréter toutes choses en bonne part[6]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 706, 710.
2. Polanco, t. III, p. 480; IV, 665; V, 690-707, etc. — Bartoli, *Asia*, l. V, n. 24; VI, n. 70; — Sousa, I, p. 138, 797, 802, etc. Rodriguez mourut en 1564 (Sousa, II, p. 6).
3. Polanco, t. II, p. 404.
4. *Mon. Xav.*, p. 715.
5. P. 702.
6. P. 716, 717, 718, 893, 894.

De quoi s'était-on scandalisé à Baçaim? Sous les conseils donnés à Nunez, avons-nous le droit de deviner des reproches à l'adresse du prédécesseur? Il y avait eu, ce semble, quelques brouilles avec le clergé, des rapports peu favorables envoyés à la cour sur le vicaire et ses prêtres, ou encore des dépenses exagérées, un emploi des revenus contraire aux intentions du roi, des maladresses dans le recouvrement des rentes[1]. Quoi qu'il en soit, Xavier redoute les esclandres et il écrit à Nunez : « François Enriquez va pour être sous votre obédience. Souvenez-vous de lui ordonner au nom de l'obéissance d'éviter tout scandale, d'être endurant et patient. Allez aux informations, sachez si l'on se scandalise de lui ou des autres, et recourez aux remèdes... Si quelqu'un tombait en une faute publique qui fît grand scandale, sans retard, chassez-le de la Compagnie. Ceux que vous expulserez, je les tiendrai pour expulsés, car j'ai confiance en votre prudence : vous ne ferez rien sans raison grave[2]. »

Sous une autre forme, c'est la même leçon de concorde qu'il donne au supérieur de Cochin, le Père de Eredia[3]. Mais à personne il ne parle avec autant d'énergie qu'au vieil Alphonse Cypriano, de San-Thomé. Ame impétueuse, quand il se laissait emporter par sa haine du vice, il dépassait par trop les bornes de la discrétion apostolique. Or cette ville de San-Thomé, renouvelée naguère par Xavier, était retombée, paraît-il, dans son premier état. Il n'en pouvait guère être autrement avec ces populations flottantes sans cesse renouvelées; et l'on disait : « Il n'y a de bon ici que le corps de saint Thomas[4]. » Cypriano plus tard écrivait à saint Ignace : « Des Européens qui viennent aux Indes, je ne crois pas qu'il y en ait un sur quatre qui se sauve... Quant aux indigènes, pour un que nous gagnons, nous en perdons quatre. » Il était intarissable sur le mal que faisait le mauvais exemple des Européens[5].

Ce qu'il écrivait, Cypriano le prêchait aussi. Les moyens de douceur ayant échoué, l'indignation du vieil Espagnol l'emporta. Il se trouva que, sans jusque-là s'en être douté, il était orateur.

1. *Mon. Xav.*, p. 893.
2. P. 716-718.
3. P. 897-900.
4. Polanco, t. II, p. 765.
5. Bartoli, l. VI, n. 37.

Il fut connu bientôt dans l'Inde entière pour ses impétueuses sorties contre les vices. « Voilà, disait-on, le prophète Elie qu'il fallait à la cité coupable »; et comme, par ailleurs, il était d'un dévouement sans réserve, tout en redoutant sa parole, on l'aimait[1].

Mais il y eut excès. Si nous comprenons bien la lettre que Xavier lui écrivit, il alla jusqu'à provoquer nous ne savons quelles enquêtes. Certainement il entra en lutte avec le vicaire[2], et il s'attira de son Provincial une lettre qu'il faut citer :

« Vous avez bien mal compris les instructions que je vous avais données sur ce que vous aviez à faire à San-Thomé. On voit clairement combien peu vous avez profité de la conversation de notre bienheureux Père Ignace.

« C'est très mal agir que de procéder, comme vous le faites, avec le vicaire, à coups d'enquêtes et de réclamations. Votre tempérament excessif vous emporte. Tout ce que vous faites d'un côté, vous le détruisez (mot à mot, vous le *démanchez*) de l'autre. Sachez-le bien, je n'aime point vos querelles de là-bas. Si le vicaire ne fait pas ce qu'il doit, ce ne sont pas vos reproches qui le corrigeront, surtout faits avec aussi peu de prudence.

« Vous êtes si habitué à suivre votre volonté, que, partout où vous allez, vos manières scandalisent, et vous vous excusez en disant : c'est mon tempérament. Plaise à Dieu que vous fassiez pénitence un jour de ces imprudences.

« Par l'amour de Notre-Seigneur, luttez contre votre volonté. Que l'avenir corrige le passé. Cette violence n'est pas uniquement affaire de tempérament : elle vient de ce que vous oubliez Dieu, votre conscience et l'amour du prochain. Dites-vous-le bien, à l'heure de la mort, vous trouverez que c'est la vérité que je vous dis là.

« Je vous en prie, par notre bienheureux Père Ignace, ce peu de jours qui vous reste à vivre, employez-le à être endurant, doux, patient et humble. Avec l'humilité, sachez-le, on arrive à tout; si vous ne pouvez pas faire selon vos désirs, faites bonnement ce que vous pouvez.

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 116, 127; — POLANCO, II, p. 149, 405, etc.

2. Bien probablement ce Gaspar Coelho qui, naguère, avait hébergé le Père François, et qui devait plus tard lui rendre ce témoignage qu'il avait *muita obediencia aos Prelados da Igreja* (*Sel. Ind. Ep.*, p. 178).

« En ces régions de l'Inde, on n'aboutit à rien par la violence : c'est arrêter tout le bien qu'eût opéré l'humilité que de crier et de s'impatienter. Le bien que vous pouvez faire sans scandale, ne fût-il pas plus long que ceci : ——— faites-le, quand même il vous semblerait que, avec discordes et scandales, vous en pourriez faire de cette longueur : ——————————— Ce que je sais bien, c'est que rien de tout cela ne vous profitera, et que tout cela vous pèsera à l'heure de la mort.

« Gonzalo Fernandez (probablement un compagnon de Cypriano, prêtre séculier) me paraît être du même tempérament que vous, mal endurant, peu patient. Vous dissimulez vos irritations sous le prétexte du service de Dieu, disant que vous ne faites rien que par zèle de Dieu et des âmes. Ce que vous ne menez pas à terme avec le vicaire par les procédés humbles, vous ne le conclurez pas par des vivacités.

« Si vous aimez le Père Ignace, si vous lui êtes soumis, je vous en prie, sur cette lettre lue, vous irez trouver le vicaire, vous vous mettrez à genoux, vous lui demanderez pardon du passé, vous lui baiserez la main, les pieds même, si vous voulez me faire plaisir ; et vous lui promettrez que, tant que vous resterez là, vous ne ferez rien contre sa volonté. A l'heure de votre mort, croyez-moi, voilà un acte qui vous consolera.

« Confiance en Dieu, Notre-Seigneur. N'en doutez pas, quand on verra bien clair votre humilité, tout ce que vous demanderez pour le service de Dieu et le salut des âmes, on vous l'accordera.

« Vous et d'autres, êtes dans une erreur évidente. Sans forte humilité, sans en donner de grandes marques à ceux avec qui vous vivez, vous voulez qu'on en passe par vos volontés, sous prétexte que vous êtes des frères de la Compagnie. Vous oubliez, vous négligez les vertus de notre Père Ignace, par lesquelles Dieu lui a donné une telle autorité sur le peuple. L'autorité sur le peuple, vous voudriez en jouir, et vous négligez les vertus qui vous la concilieraient.

« Je le sais bien ; si vous étiez là, vous diriez qu'il n'y a pas eu de faute de votre part, que vous n'avez agi que par amour de Dieu et des âmes. Soyez-en certain, n'en doutez pas, cette excuse-là, je ne la recevrais point ; rien ne me désolerait autant

que de vous voir essayer de vous disculper, tandis que rien ne me consolerait comme de vous voir vous accuser.

« Par-dessus tout, je vous en prie, avec le vicaire, le clergé, les capitans, les autorités de toutes sortes, pas de brouilleries manifestes, quelques désordres que vous constatiez. Ce que vous pourrez bonnement corriger, corrigez-le; mais ne vous exposez pas à tout perdre par des brouilleries, là où, par l'humilité, vous pourriez tout gagner. »

Jusque-là Xavier avait dicté sa lettre en portugais à quelque secrétaire. Ici lui-même prend la plume, il laisse là le portugais, et il parle à l'Espagnol en espagnol, à l'ami d'Ignace dans la langue d'Ignace.

« O Cypriano! si vous saviez avec quel amour je vous écris ces choses, jour et nuit vous vous souviendriez de moi; peut-être vous pleureriez, à vous rappeler mon grand amour pour vous. Si les cœurs des hommes pouvaient se voir en cette vie, je crois, mon frère Cypriano, que vous vous verriez distinctement dans mon âme. »

Et il conclut par cette formule d'Ignace que Cypriano devait connaître, et qui l'avait fait pleurer, lui, en la lisant au bas d'une lettre de Rome.

« Tout vôtre, sans pouvoir jamais vous oublier[1]. »

FRANCISCO.

1. Saint Ignace avait mis : « *Todo vuestro, syn poderme oluydar en tyempo alguno, Ignatio* » (*Mon. Xav.*, p. 668). Xavier écrit (p. 748) : « *Todo vuestro, syn nunca poderme olbydar de vos, Francisco.* »

CHAPITRE IV

LE DÉPART
(Avril 1552)

I. — *Dernières dispositions.*

Le moment approchait où François Xavier, une fois de plus, allait quitter les Indes. Le vice-roi avait approuvé l'idée d'une ambassade en Chine, et Diogo Pereira en était officiellement chargé. Les agents de ce dernier avaient mis en vente la cargaison de soieries et de musc destinée à couvrir les frais du voyage. On était dans les premiers jours d'avril : le départ n'était plus qu'une affaire de jours. Deux points restaient à régler. Qui serait vice-provincial et recteur du collège en l'absence de Maître François? Qui partirait avec lui pour l'Extrême-Orient?

Depuis plus de deux ans, les Pères Barzée, Gago et Dominique Carvalho avaient été choisis pour le Japon [1]. Mais Carvalho se mourait de consomption : le 3 avril, il expirait entre les bras du saint [2]. Gago était maintenant désigné pour accompagner Xavier : il avait même déjà commencé à apprendre le chinois avec un élève du séminaire, Antoine, lequel devait servir d'interprète aux missionnaires [3]. Le Frère Alvaro Fereira étudiait à la fois le chinois et le japonais [4]. Les deux Frères Pierre de Alcaçova et Édouard de Silva étaient destinés au Japon [5].

Du Père Barzée il n'était plus question. Que pouvait-on bien vouloir de lui? En l'envoyant à Ormuz, Maître François lui

1. *Mon. Xav.*, p. 572.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 156.
3. *Ibid.*, p. 158.
4. Entré dans la Compagnie aux Indes en 1548. Cros, t. I, p. 409; *Sel. Ind. Ep.*, *loc. cit.*
5. Valignano, p. 417. — *Sel. Ind. Ep.*, p. 158-159.

faisait espérer la Chine. En le rappelant, il lui promettait le Japon. Maintenant c'est à la Chine que le Provincial destine les achats faits à Ormuz pour les églises du Japon, dais, tapis, rétables, ornements de soie, de brocard et de velours[1]. Pour lui, Barzée, quand il s'entretient avec son supérieur, n'entend plus parler que des Indes. Tout le monde a reçu sa destination, lui seul n'a pas de poste. Peut-il ne pas soupçonner quelque chose? Deux ans auparavant, il avait été question de lui pour le rectorat du collège[2]. François n'allait-il pas reprendre ce projet? Le recteur ne serait pas Melchior Nunez; on venait de l'envoyer supérieur à Baçaim. Lancilotti était malade et Paul de Camerino trop timide. Barzée pouvait objecter sa santé. Le solide Flamand, qui faisait désirer à Xavier qu'on en choisît de semblables pour le Japon, résistant au moral comme au physique, était revenu d'Ormuz à bout de forces. Un Père de Goa écrivait en décembre 1552[3] :

« Plus que jamais il édifie. Mais ses grands et continuels labeurs l'ont épuisé au point qu'il a une très grande difficulté à manger. Le peu qu'il absorbe, son estomac est si débile qu'il ne peut le digérer. J'omets ses douleurs de poitrine et autres infirmités considérables. Il se plaint qu'on fasse pour lui trop de dépenses : or on ne lui donne que quelques œufs au sucre. Malade comme il est, il prêche cinq, six fois par jour; avec plus de modération qu'autrefois cependant. Ajoutez les confessions, les affaires de la maison, le service spirituel des gens du dehors; et jugez de ce qu'il fera quand la santé lui sera revenue. Je ne dis rien de ses prières et de ses veilles, de son humilité, affabilité, charité pour les étrangers et pour ses frères, de sa dureté pour lui-même. Il y a longtemps que vous lui connaissez ces vertus : elles ont grandi cependant depuis qu'il vous a quittés. Il fuit la familiarité et l'entretien des puissants et des riches. S'il est contraint de les aller voir, c'est pour des œuvres pieuses, et il ne leur parle pas d'autre chose. De là vient qu'il a toute liberté de reprendre les gens sans acception de personnes. »

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 158.
2. Trigault, l. III, ch. 6.
3. Cette lettre est reproduite en traduction latine fragmentaire dans les *Sel. Ind. Ep.*, p. 150. Le Père Cros l'interprète de Xavier (t. II, p. 204); mais Polanco (t. II, p. 746) applique tout le texte à Barzée.

Autres objections possibles. Sans doute Barzée possédait toutes les vertus chères à Xavier, mais avait-il la discrétion nécessaire à un supérieur ? Comptait-il assez avec la faiblesse humaine ? Le Provincial devait savoir ce qui s'était passé à Ormuz. Barzée avait groupé des novices ; mais, pour idéal, il semblait leur proposer la vie des Pères du désert. Résultat : cinq sur huit moururent sous ses yeux. A Rome, le Père Polanco admettait que l'ardent missionnaire obéissait à l'esprit de Dieu ; mais, quand il disparut, consumé avant le temps par les excès du zèle, il ne put s'empêcher d'écrire, faisant écho peut-être à la sagesse de saint Ignace : « *Miranda potius quam imitanda.* Les actes de ce saint homme sont plus admirables qu'imitables, et cela, non seulement dans le gouvernement des autres, mais aussi dans la manière de se traiter soi-même. Si vaillant ouvrier, d'un zèle si enflammé, en très peu de temps il s'épuisa et mourut. Ce fut son avantage à lui, on peut le croire ; mais, et les Indes, et la Compagnie furent par là privées d'un secours très efficace et très nécessaire[1]. »

Xavier connaissait les défauts de son disciple, mais il lui savait trop d'autres qualités pour ne pas juger qu'il était l'homme indispensable. Par ailleurs, comment, sans soulever les protestations de la ville, enlever à Goa un prédicateur comme celui-là ? N'était-ce pas assez d'avoir exilé Gomez ?

Enfin, le départ étant proche, le 6 avril, Xavier signa les patentes qui nommaient le vice-provincial, et Barzée dut baisser la tête[2]. Puis il s'occupa de rédiger pour lui les instructions indispensables. D'abord il fallait couper court aux hésitations toujours fâcheuses sur l'autorité, ses droits et ses limites. En conséquence, les points suivants furent précisés : du cap de Bonne-Espérance au Japon, tous obéiront à Barzée comme à Xavier lui-même ; s'il arrive d'Europe un autre recteur pour Goa, et qu'il soit envoyé directement par le Père Ignace, Barzée résignera sa charge ; s'il n'a que des patentes de Lisbonne, Barzée gardera son autorité ; libre à lui cependant de se décharger du collège sur le nouveau venu ; toute chicane

1. Polanco, t. II, p. 731, 732, 735.
2. *Mon. Xav.*, p. 719.

sur ce présent acte sera punie de l'expulsion, quels que soient les talents du coupable[1].

François devait savoir qu'on lui reprochait de ne pas assez se fixer, d'être toujours en quête d'entreprises nouvelles, et d'oublier le centre de la mission pour les régions lointaines. Mais il n'avait jamais fait qu'obéir à la voix impérieuse de Dieu. Reste que, pendant les trois dernières années, la mission avait souffert de son absence. Il crut avoir assez fait pour elle en lui donnant Barzée comme supérieur. Seulement il ne fallait pas que Barzée se crût appelé à l'imiter en tout. Il craignait pour cette âme ardente la contagion de son propre exemple. Donc, en même temps qu'il cède à l'attrait qui l'emporte vers la Chine, il enferme le zèle du vice-provincial en d'étroites limites. Goa sera pour lui ce qu'avait été Ormuz. Sauf le cas où des mesures venues de Rome lui rendraient sa liberté, il ne sortira pas de la ville pendant trois ans. Plus tard il pourra visiter en personne les diverses stations de l'Inde[2].

Il fallait tout prévoir : Barzée pouvait mourir, danger que l'état de sa santé ne rendait que trop vraisemblable. Le Père François, par une cédule cachetée, désignait pour lui succéder Emmanuel de Moralez[3] : en son absence, Paul de Camerino ferait l'intérim. Si Moralez mourait, le supérieur serait Melchior Nunez[4]. Xavier n'avait pas à dire ce qui adviendrait au cas où lui-même disparaîtrait. Ceux qui ne tenaient que de lui leur autorité la perdraient et l'Inde resterait sans Provincial; mais, de par les lettres apostoliques de Paul III, les missionnaires n'auraient qu'à élire un supérieur provisoire en attendant les décisions de Rome[5].

II. — *Derniers enseignements.*

La question capitale du supérieur étant réglée, le saint donna au Père Gaspard des instructions confidentielles. Les plus

1. *Mon. Xav.*, p. 719.
2. *Mon. Xav.*, p. 720, 721.
3. Il s'agit du missionnaire arrivé aux Indes en 1551 (Cros, I, p. 482). Son homonyme, arrivé en 1546, venait d'être congédié de la Compagnie.
4. P. 895.
5. Paul III, bulle *Licet debitum* (1549); cf. Polanco, V, p. 663, notes 2 et 5.

importantes s'adressent au prédicateur. Barzée, lié à la ville de Goa pour trois ans, va redevenir l'orateur populaire qu'il était à Ormuz. Xavier lui rappelle longuement l'importance pour l'apôtre de la prière, de l'humilité, de la mortification, de l'union à Dieu. Petit traité ascétique beaucoup plus qu'oratoire. On possédait jadis à Goa l'autographe même du saint, soigneusement numéroté. Les marges et les intervalles entre les paragraphes étaient remplis par les réflexions personnelles du Père Gaspard ; et c'était comme un dialogue entre le maître et son disciple[1].

Xavier : « Premièrement, chercher une grande humilité dans la prédication, attribuant d'abord, et parfaitement, tout le bien à Dieu. »

Barzée : « Tout bien vient de Dieu, les fautes sont de moi. Qui considérerait comment je suis né, le *processus* de ma vie, ce qu'a toujours été ma condition dans le monde, rien ne l'étonnerait, comme de voir si éclatantes les bontés de Dieu à mon endroit... »

Xavier : « Secondement, ayez devant les yeux le peuple, considérant comment Dieu lui donne la dévotion d'écouter sa parole; et, eu égard à cette dévotion du peuple, il vous donne à vous la grâce de prêcher et au peuple la dévotion d'écouter. »

Barzée : « Prétendre avoir quelque mérite, en vertu duquel Notre-Seigneur m'aurait communiqué un si grand bien, ce serait mentir. Je n'ai jamais mérité qu'un grand châtiment... C'est le peuple qui m'a mérité le bien qui est en moi : je dois donc m'humilier beaucoup devant le peuple, reconnaître ce si grand bienfait, et, une fois les devoirs de ma charge (de recteur) remplis, être amoureusement à son service. »

On le voit par ce début, d'après saint François Xavier, cet homme si prodigieusement actif, le grand ressort de l'apostolat, c'est encore et toujours l'humilité, la plus importante de ces vieilles vertus qu'une école récente a un peu dédaigneusement qualifiées de passives. Dans ces pages on chercherait en vain une autre leçon.

« Le bien que vous ferez viendra, non de vous mais des prières de la Compagnie (n. 4). Ne vous attribuez que vos fautes et

1. *Mon. Xav.*, p. 908, notes.

les obstacles qu'elles mettent au bien (n. 5). Sentir à fond cette vérité-là, voilà la grâce qu'il faut demander à Dieu (n. 6). Plus vous aurez de vos fautes un sentiment profond, plus vous ferez de bien (n. 8)... Je vous en prie une fois, deux fois, trois fois, appliquez-vous à ces exercices d'humilité. Si vous ne le faites, j'ai peur que vous ne vous perdiez comme tel et tel. »

Le document se termine par cette réflexion : « Pas de mépris pour les frères de la Compagnie. Ne vous dites pas que vous faites plus qu'eux, qu'ils ne font rien. Dites-vous au contraire que ceux-là, qui servent Dieu en de bas et humbles offices, sont cause, par leurs mérites, que Dieu augmente en vous la grâce et bénit votre ministère. Vous leur devez plus qu'ils ne vous doivent (n. 10). »

Barzée prêchera, mais il ne doit pas oublier qu'avant tout il est supérieur. Pour lui, l'ordre des ministères est le suivant : la chaire avant le confessionnal, mais le soin de ses inférieurs avant la chaire [1]. Il devra donc veiller d'abord aux intérêts spirituels et temporels des enfants : La justice y est engagée, puisque la maison n'existe que pour eux. Que rien ne lui échappe donc, confessions, classes, cuisine, lingerie, infirmerie. Il faut remplir les intentions des fondateurs. « Nous en avons assez, dit-il, des scandales passés ; et que le roi soit tenu au courant de tout [2]. »

Un point grave, c'est le recouvrement des rentes : il n'est pas toujours facile de les faire rentrer. Ces revenus étaient en partie ceux d'anciennes pagodes, et, de la part des fermiers, il y avait des résistances. Il faut que les chrétiens sachent qu'il y va du salut de leurs âmes : ce bien ne leur appartient pas. Peut-être une menace d'excommunication les amènerait à restituer. S'il faut en venir à de vraies mesures de rigueur, qu'un étranger s'en charge [3].

L'emploi des rentes est réservé à Barzée. Avant tout, il faut pourvoir aux besoins du collège. S'il y a de l'excédent, qu'on

1. *Mon. Xav.*, p. 907, 917 (n. 14), 918 (n. 16).
2. P. 922, 923.
3. P. 901. Voir dans l'*Archivo Portuguez Oriental*, fascic. V, n. 129, p. 243, la *Procuraçao que o Padre Mestre Francisquo e collegio de São Paulo derão ão Licenciado Manoel Alvarez Barradas procurador do dito Collegio*, 12 avril 1552. On trouvera dans le même recueil d'autres pièces relatives aux biens du collège (n. 100, 131, 132, 133, 134).

pense aux Pères de la Pêcherie, des Moluques, du Japon : ils ont grandement à souffrir, et on leur enverrait plus de collaborateurs si les ressources ne manquaient pas. Quant à ceux des forteresses, s'ils sont un peu à la gêne, ils n'en feront que plus de bien[1]. Pas d'autres dépenses que les dépenses urgentes, par exemple le mur de clôture qu'il faut achever, afin de prévenir les scandales. Les aumônes après les dettes payées[2]. Il y a une maison à louer : qu'on la loue à quelque marchand qui soit à l'aise : avec un pauvre on aurait des procès. Économies dans la blanchisserie : qu'on lave le linge à la maison. Économies au jardin : un frère et deux esclaves suffisent. « Veillez sur les comptes du Frère acheteur. En tout, prenez conseil d'amis prudents, pieux et entendus[3]. »

On viendra importuner le supérieur pour obtenir des secours, des remises sur les rentes et loyers. On le poursuivra jusqu'au confessionnal. « Faites la sourde oreille ; alléguez les dettes à payer, les missionnaires à secourir, les pauvres de l'hôpital ; retranchez-vous derrière les défenses du Père François. » L'argent du collège a une destination qui doit être respectée. « Coupez court avec ces gens. Vous ne ferez pas de bien à leur âme et ils vous empêcheront d'en faire aux autres. Ils murmureront, c'est leur affaire[4]. »

Barzée devra se dégager de toute occupation séculière : « Faites entendre à ceux qui voudraient vous y mêler, que vous avez à préparer vos sermons, à confesser, à remplir d'autres œuvres spirituelles ; que, ce spirituel, vous ne pouvez le laisser pour le temporel ; ce serait contre l'ordre de la charité. Loin de vous ces affaires mondaines ; elles ont été cause que tel a quitté la vie religieuse pour rentrer dans le monde[5].

Au vice-provincial, François ne pouvait pas ne pas redire ce que, depuis trois mois, il ne cessait de prêcher à ses inférieurs, la déférence envers les représentants de l'autorité, la concorde avec tous. Barzée veillera à ce que les Pères des forteresses écrivent au seigneur évêque le fruit de leurs travaux, et aussi

1. P. 901.
2. P. 901-902.
3. P. 754.
4. P. 753, 754, 922.
5. P. 922.

le bien qu'opèrent ses prêtres. Pour ce qui est du mal, qu'ils se taisent : les gens ne manqueront pas qui l'en informeront. Pas de brouilles avec le clergé : « Dites aux nôtres qu'au moment de partir pour la Chine, je vous ai enjoint de chasser de la Compagnie ceux qui vont disputant avec les vicaires[1]. » Même esprit de concorde avec les autres réguliers. « Pas de discussions, surtout en chaire. Rien qui puisse scandaliser. Qu'ils parlent, eux, selon l'inspiration de leur charité ; vous, votre devoir est de vous taire et de prévenir tout scandale. Que si vous voyez qu'ils vous suscitent des embarras, d'où il résulte quelque offense de Dieu, parlez-en au seigneur Évêque, pour qu'il vous mande, eux et vous, auprès de lui, et qu'il mette fin d'autorité à ces querelles. Mais que cela même se fasse sans scandale du peuple. Eux et nous, n'avons qu'un but, glorifier Dieu et sauver les âmes... Visitez ces Pères de temps à autre, et faites tout pour conserver et accroître la charité[2]. »

Enfin Xavier s'adresse au supérieur religieux. Que sera son gouvernement ? Question importante après les écarts du Père Gomez. Le saint répond : il sera fait de modestie, de bonté et de retenue[3]. Il n'en dit pas davantage : mais nous savons que pour lui tout est contenu dans la formule : *Societas Jesu, societas amoris*. La douceur cependant ne répond pas à tout : il y a temps pour sévir. Les fautes de négligence, qu'on les reprenne le sourire aux lèvres. Quant aux fautes d'orgueil et de mépris, elles doivent être vigoureusement châtiées. Qu'on le sache, sur ce point le supérieur ne fléchit pas. Rien ne rend la désobéissance audacieuse comme une autorité timide[4].

Les frères non prêtres ont-ils trop bonne opinion d'eux-mêmes ? veulent-ils « se faire plus qu'ils ne sont » ? qu'on les ramène à la vérité de leur situation, en leur montrant un visage austère, et en les appliquant à des offices mortifiants[5].

Le supérieur doit surveiller, mais comme le Père Ignace,

1. P. 919.
2. P. 921.
3. P. 905, 913.
4. P. 914 (n. 4).
5. P. 754 (n. 10), 904 (n. 10-11), 914 (n. 4).

François ne veut pas qu'il fasse tout par lui-même : qu'il sache se décharger sur des hommes de confiance[1].

Sévérité dans le choix des novices : pas de novices trop jeunes, ou sans jugement, ou sans moyens, ou dont la vocation serait trop humaine, ou qui seraient d'origine juive[2]. Peu de candidats, mais tous bien doués et d'un cœur à entreprendre de grandes choses[3]. Une formation en tout semblable à celle de Rome et de Coïmbre. Il faut les façonner à l'abnégation mais sans recourir à des actes étranges qui scandaliseraient le public (allusion peut-être à certains procédés d'Antoine Gomez). Si on veut les mortifier au dehors, que ce soit en des choses qui, par elles-mêmes, sont édifiantes, comme soigner les malades et mendier pour les pauvres[4].

Plus de sévérité aussi, dans la promotion aux ordres des jeunes religieux. On a été trop indulgent, et il y a eu des scandales. « Ne vous avisez pas de faire ordonner de ces ignorants : ils finissent tous par laisser voir ce qu'ils sont... Ne vous fiez pas aux dehors, ne faites pas grand cas de leurs gémissements et soupirs...Considérez, non leurs larmes, mais leur abnégation, et la mortification du cœur plus que celle du corps[5]. »

Inutile de pousser plus loin l'analyse de ces documents. Ils complètent ce que nous savions déjà des idées de Xavier en matière de gouvernement et d'apostolat. Il est difficile de ne pas y noter, après Bartoli, une singulière conformité de vues générales avec celles que, à la même époque, mais à l'autre bout

1. P. 918, n. 15; cf. *Scripta de S. Ignatio*, p. 284, 287.

2. P. 914 (n. 5), 915 (n. 7), 916 (n. 12). Sur tous ces points, comparer saint IGNACE, *Constitutions*, P. I, ch. 2, n. 6, 11, 12, etc.

Pour les candidats d'origine israélite, la phrase de François Xavier est à noter : « *Guardai vos de nunca receber pessoas... que o P. Ignacio deffende que se não recebão, como os que vem de linhagem Hebraeorum* » (p. 916-917). La pensée de saint Ignace paraît un peu outrée. Il avait une certaine défiance à l'égard des « nouveaux chrétiens », et voilà pourquoi dans l'*Examen generale* il demande qu'on s'informe auprès du candidat, « *num a progenitoribus jam olim christianis, an a modernis descendat* (*Ex.*, ch. III, 2). Mais il ne voit pas là un empêchement majeur, car il n'en parle pas dans les *Constitutions* (Voir POLANCO, t. III, p. 371; — *Epistolae*, t. II, p. 623, n. 7; — *Epist. Mixtae*, t. II, p. 314, 626, 656, 689, 786; III, 392; — ASTRAIN, t. I, p. 74). C'est seulement en 1593-94, après de graves difficultés dont souffrirent les provinces d'Espagne, que la 5e Congrégation exclut les candidats d'origine israélite.

3. P. 986, 916-917.

4. P. 904 (n. 10), 906 (n. 2), 914 (n. 5).

5. P. 907 (n. 3), 917 (n. 13).

du monde, Ignace consignait dans ses Constitutions. Même prééminence donnée à la vertu d'obéissance, même amour des œuvres humbles, même sévérité dans le choix des candidats, même facilité à congédier quiconque ne paraît pas convenir à la Compagnie. D'un saint à l'autre il y avait une sorte d'harmonie préétablie, et les historiens qui l'ont signalée n'ont pas eu tort d'y voir l'action de Dieu.

III. — *Le courrier d'avril 1552.*

Mais cet accord sur les points essentiels, surtout ce qui touchait à l'esprit même de la Compagnie, ne pouvait suffire. Xavier sentait que, à la mission des Indes, quelque chose manquait. Rome ne la connaissait pas assez. Les lettres ne pouvaient tout dire. Il fallait envoyer en Europe un homme ayant vu les choses de près. L'idée était ancienne, Lancilotti en avait déjà écrit à saint Ignace[1]. Le Père François approuvait[2]. De Rome on avait répondu que le mieux serait que Maître François lui-même fît le voyage[3]. A son défaut, en janvier 1551, Melchior Gonçalez avait été choisi : déjà il attendait à Cochin le moment de partir quand il fut rappelé à Baçaim par les réclamations du public[4]. Xavier sentait qu'on ne pouvait tarder davantage. Mais qui envoyer? Ceux dont les lumières eussent été plus utiles à Rome étaient les plus indispensables dans les Indes. Impossible de dégarnir aucun poste.

François résolut de confier cette mission délicate à un simple frère, André Fernandez. C'était un novice reçu à Ormuz par le Père Barzée. Par quelles qualités rares avait-il fixé le choix du Provincial? nous ne savons; mais il s'acquitta si bien de sa tâche que saint Ignace le fit élever au sacerdoce. Il ne pouvait partir qu'en janvier de l'année suivante, et avait par conséquent près d'un an devant lui pour se renseigner[5].

Quant au thème qu'il avait à développer, il était tout entier

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 15-16 (lettre de 1546).
2. P. 61 (1548).
3. *Epistolae S. Ignatii*, t. I, p. 648; t. II, p. 290.
4. Polanco, t. II, p. 403.
5. Il arriva à Lisbonne en septembre 1553 (Polanco, t. III, p. 398). Sur la mission de Fernandez, Polanco, t. II, p. 758, 777; III, 398, 405, 409; IV, 547, 551; V, 50, 600; *Epistolae S. Ignatii*, t. IX, p. 546, 557, 565, 570, 579, etc.

contenu dans les lettres dont il était porteur, le dernier courrier de saint François Xavier[1]. Il n'y avait pas trois mois que le saint avait écrit en Europe : mais sa correspondance de janvier n'était pleine que du Japon et de la Chine. Depuis il a revu l'Inde et c'est elle qui le préoccupe.

Il informe Simon Rodriguez des expulsions que, à sa grande douleur, il a été obligé de faire[2], et de la nomination de Barzée comme recteur[3]. A saint Ignace, comme pour répondre aux étonnements que son départ ne manquera pas de provoquer, il déclare que sa décision lui met l'âme en paix, et qu'il s'éloigne en toute sécurité. Barzée, qu'il laisse derrière lui, est comblé des dons de Dieu[4].

Il en vient ensuite à la mission de Fernandez. Le Frère devra insister par-dessus tout sur le choix des sujets à envoyer, et sur les conditions du recrutement de la Compagnie aux Indes. Nous avons ici le dernier mot du saint sur la question, et c'est le plus sévère. En général, et sauf le cas très rare d'un sujet ayant achevé ses études en Europe, les Portugais du pays fourniront bien des frères, mais non pas des prêtres. Comme pour souligner cette observation, Xavier renvoyait en Portugal le Frère André Carvalho, un jeune gentilhomme entré dans la Compagnie aux Indes, pieux, mais peu instruit et que d'aucuns, des amis peut-être, semblaient vouloir pousser sans retard au sacerdoce[5].

Les prêtres devront donc venir d'Europe. Il les faut robustes, surtout en certaines missions, Chine, Japon, Moluques, Ormuz. Plus ils seront aguerris, plus ils feront de bien[6]. Au Japon, qu'on envoie des savants, surtout en astronomie[7]. Par-dessus tout des hommes de Dieu, pouvant faire face aux persécutions, vivre sans communions ni messes, — c'est le cas au Japon, — traverser sans fléchir les occasions du péché[8].

1. Billet du 27 mars, à Rodriguez (n. 107, p. 714). Lettres au même : du 7 avril (n. 111, p. 723), du 8 (n. 111, p. 730), et du 9, à saint Ignace (n. 112, p. 736). Lettres à Jean III, sans date (n. 113, p. 741).
2. *Mon. Xav.*, p. 723 (n. 3).
3. P. 724 (n. 4).
4. P. 737 (n. 3).
5. P. 744; cf. *Sel. Ind. Ep.*, p. 123; — POLANCO, I, p. 344.
6. P. 725-727.
7. P. 725, 738.
8. P. 726, 738 (n. 5).

François voudrait quelque chose de plus, quatre ou cinq Pères d'expérience, pour former le fond solide du personnel et donner le ton à tous. Inutile qu'ils soient prédicateurs; mais qu'ils aient science et vertu [1]. Barzée, précisant la pensée du Provincial fera bientôt observer que Goa était, pour le commerce, égal à Lisbonne. Les habitants s'y montraient, en fait de privilèges, aussi pointilleux que ceux de la métropole. Donc surveiller les choix. Cela, pour le talent; pour la vertu, il notait que, sous ce climat, une heure d'oraison ou de travail fatiguait plus que dix en Europe: et cependant où avait-on plus besoin de prier? C'est assez dire qu'il ne faut aux Indes que des vertus éprouvées [2].

En somme les besoins de Goa revenaient à ceci: un profès de Rome pour donner l'esprit authentique de la Compagnie, trois ou quatre hommes de confiance, dont un maître ès arts et un théologien.

Toutes ces requêtes, André Fernandez devait les porter jusqu'à Rome. La raison que François en donne à Simon Rodriguez était de nature à faire réfléchir le Provincial de Portugal. Il voulait qu'on insistât auprès du Père Ignace pour qu'enfin il envoyât au collège l'homme de son choix et de sa droite, ayant vécu près de lui, traité avec lui, sachant comment on procédait à Rome [3]. Ainsi

1. *Mon. Xav.*, p. 726 (n. 8), 738 (n. 8, 9).
2. Polanco, t. II, p. 777, 778.
3. *Mon. Xav.*, p. 725 (7), 727 (12). Quand ces lettres partirent en 1553, le Père Barzée y joignit, pour les soumettre à saint Ignace, les règlements adoptés par lui à Goa, et où probablement il avait conservé bien des traditions de Coïmbre. Ils ne furent pas entièrement approuvés. On loua son zèle mais on le trouva excessif. Polanco, t. II, p. 777; — *Epist. S. Ignatii*, t. VI, p. 90, 91.

Dans cette correspondance d'avril 1552, notons la communication relative aux Espagnols et au Japon. Des Portugais prièrent Xavier de faire avertir la cour de Madrid que les Castillans couraient grand risque de se briser sur les récifs, si, de la Nouvelle Espagne et des Moluques, ils essayaient de gagner le Japon. De plus, si les vaisseaux se brisaient sur la côte, ils seraient confisqués, et l'équipage massacré (p. 731). Cet avis a scandalisé certains historiens, comme le biographe protestant, H. Venn. Ils y ont vu un acte de politique peu scrupuleux (cf. H. Haas, *op. cit.*, p. 153, citant et réfutant le biographe anglais). Xavier se fait complice des Portugais dans leur accaparement du commerce au Japon. C'est lui prêter gratuitement des pensées bien étrangères à ses préoccupations. Il a été circonvenu par les marchands portugais, voilà tout. Encore faut-il ajouter que, d'Amérique ou des Moluques au Japon, la route était réellement dangereuse. Puis les Portugais avaient leurs raisons de vouloir maintenir les Espagnols à l'écart. A chacun son hémisphère. Voilà pourquoi, depuis cinquante ans, ils gardaient un secret absolu sur la route des Indes et la géographie précise de leurs colonies (Jurien de la Gravière, *Les Anglais et les Hollandais dans les mers polaires et dans la mer des Indes*, t. I, p. 121). Sans le savoir, Xavier prêtait l'appui de son nom à cette politique, peu généreuse, mais

l'idéal de Coïmbre, les règlements dus à Rodriguez, les procédés de Rodriguez, les hommes de Rodriguez, ne lui suffisent pas : il lui faut les traditions de Rome et d'Ignace. Rodriguez sut-il lire entre les lignes ? A lui, on demandait les hommes : à Ignace on demandait l'esprit.

IV. — *Simon Rodriguez et Antoine Gomez.*

Comme toujours, la lettre au Père Simon se terminait par une page d'effusions : « Que je voudrais vous revoir avant de mourir, mon frère Maître Simon ! Je vais me demandant comment satisfaire à ce désir. Il me semble qu'il serait rempli si venaient à s'ouvrir les portes de la Chine. » Rodriguez n'avait-il pas parlé jadis de venir dans les Indes ? Qu'il vienne donc prêcher en Chine, et, avec lui, une foule de ses novices de Coïmbre[1] ! « Je voudrais une lettre de vous bien longue, si longue qu'il me fallût trois jours pour la lire, avec force détails sur votre voyage à Rome, ce que vous avez fait en cette réunion, les décisions que vous avez prises. C'est la chose dont je suis le plus curieux au monde. Mes péchés m'ont empêché d'y assister : j'ai peur que vos occupations ne vous permettent pas de m'écrire aussi longuement. Dites au Frère qui vous accompagnait à Rome de me faire la charité d'un récit de tout cela ; ce me sera une grande consolation[2]. »

Hélas ! ce récit dont Xavier était avide lui eût causé toute autre chose que de la joie. Le Père Simon Rodriguez, le frère si aimé, malade d'âme et de corps, traversait une crise douloureuse. Nous n'avons pas à détailler son histoire : quelques lignes suffiront.

Il avait fait de grandes choses pour la Compagnie en Portugal ; il avait créé une province qui, en 1552, comptait 318 membres et fournissait des missionnaires aux Indes, au Brésil, au Congo. Tel était le zèle de ses religieux que, couramment, on

prudente. Les marchands qui l'inspiraient n'obéissaient qu'à leur intérêt. Lui, voyait le salut de tant de marins qui allaient se perdre pour un peu d'or. Le message fut porté à Madrid en 1554 par le Père Araoz (Polanco, II, p. 551, 552). Les relations entre le Japon et les Espagnols des Philippines ne commencèrent qu'en 1594.

1. *Mon. Xav.*, p. 728 (n. 14), p. 729 (n. 17).

2. *Ibid.*, n. 15 et 16.

les appelait les apôtres[1]. Mais cette belle médaille avait son revers.

Il n'est pas vrai, comme on le disait, que Rodriguez cherchât à vivre à part, lui et sa province, indépendants du Père Ignace, sous la tutelle et avec l'aveu du roi. Le roi démentit l'allégation[2]. Mais la tendance particulariste n'en était pas moins certaine. Sous prétexte qu'il était un compagnon du Père Ignace, et compagnon de la première heure, Simon se croyait des droits spéciaux. Sa province gardait des traditions locales qui rendirent malaisée la mise en vigueur des Constitutions. Les rapports avec Rome étaient rares et sommaires. Le gouvernement laissait à désirer. Le Père Simon donnait plus à la mortification extérieure qu'à la lutte contre l'amour-propre. Dans l'ardente jeunesse qu'il animait de son esprit, l'obéissance était peu estimée. Lui-même commandait peu : il préférait conseiller. Par une conséquence imprévue, mais logique, les violents efforts vers un ascétisme austère se soutenaient mal; et, des mortifications excessives, l'on passait au laisser-aller, au relâchement, à l'insubordination[3]. Tel était l'esprit, fait d'outrance et de laxisme, mais surtout très opposé à l'esprit de discipline qui prévalait à Rome, dont Antoine Gomez avait apporté quelque chose à Goa.

Ajoutons que Rodriguez était l'inconstance même. Il voulait fuir la cour et s'y croyait nécessaire; vivre en ermite, et il ne pouvait s'arracher aux affaires du dehors. Un jour il écrit à Rome qu'il est décidé à partir pour les Indes, sans même demander au roi son avis : il mènera avec lui une douzaine d'étudiants de Coïmbre, et, de Goa, gagnera l'Éthiopie[4]. Un mois plus tard, c'est au Brésil qu'il veut aller, et le roi lui accorde un congé de trois ans[5]. En tout cela, il était un homme qu'il oubliait de consulter, son supérieur, le Père Ignace. S'il l'avisait de ses projets, il n'attendait pas la réponse. Le bruit de ces départs passa jusqu'aux Indes, et Xavier tressaillit de joie à la pensée de revoir son bien-aimé frère Simon. Il le lui écrivait; mais

1. *Epistolae Mixtae*, t. III, p. 25; — Polanco, t. II, p. 133, 134, 357, etc.
2. Lettre citée par Cros, II, p. 424, note.
3. Astrain, p. 589.
4. *Mon. Xav.*, p. 479.
5. Astrain, p. 590.

par quel pressentiment mystérieux ajoutait-il : « Que ce soit avec l'autorisation et par l'ordre du Père Ignace : il est notre Père, nous lui devons obéissance ; nous ne devons pas bouger qu'il ne l'ordonne (1545)[1] » ? Mais tous ces projets n'étaient qu'agitation vaine. Rodriguez ne bougea pas.

Le changement du provincial s'imposait. Nous ne dirons pas les difficultés que saint Ignace trouva dans l'exécution de cette mesure. Comme il ne voulait rien brusquer, il fallut plusieurs années pour en venir à bout. Il fit tout pour que l'éloignement du Père Simon ne ressemblât en rien à une disgrâce. Il lui laissa le choix entre partir pour le Brésil, comme il l'avait demandé, ou aller fonder la province d'Aragon. Mais Rodriguez ne voulait ni de l'Aragon, ni du Brésil. Il se disait malade, et entendait rester en Portugal. Il priait un théologien de ses amis d'examiner si, en conscience, il était tenu d'obéir[2]. Cela se passait au commencement de mai 1552, au moment où saint François Xavier naviguait déjà vers Malacca et la Chine,

Devançons un peu les événements. Deux mois et demi plus tard, François étant sur le point de s'embarquer de nouveau s'entretenait avec les Pères de Malacca. Tout à coup on le vit se jeter étendu sur le lit où il était assis, et il resta ainsi longtemps. Dormait-il ? Veillait-il ? Les Pères le regardaient stupéfaits, en silence. Enfin il se souleva, prononca plusieurs fois un nom propre et ajouta : « Ah ! Père un tel, que Dieu vous pardonne ! Que Dieu vous pardonne, Père un tel ! » Tous notèrent le fait et le jour pour pouvoir plus tard interpréter cette douloureuse exclamation[3].

Voici ce qu'ils purent apprendre. Rodriguez regrettait sa charge de provincial. Il critiquait son successeur, faisait centre d'opposition. Ignace alors envoya l'Espagnol Michel de Torrez muni de pleins pouvoirs. Le Père Simon reçut l'ordre formel de partir pour sa nouvelle province d'Aragon. Le roi ajouta ses conseils aux ordres du Visiteur et Rodriguez s'éloigna. Torrez alors passa au crible les communautés portugaises. Tombée au chiffre de 250 ou 260 sujets par la création des

1. *Mon. Xav.*, p. 376.
2. Astrain, *loc. cit.*
3. Gros, t. II, p. 306, 423, 424, citant Seb. Gonçalvez ; — Valignano, p. 152.

provinces des Indes et du Brésil, la province de Portugal, à la fin de 1552, n'en comptait plus que 105 ; le reste avait fait défection. Rodriguez lui-même, qui ne se résignait pas à son exil, faillit être congédié par le Père Ignace. Il fallait ces actes énergiques pour sauver la Compagnie en Portugal. Ces détails ne seront pas inutiles pour donner à certaines mesures de saint François Xavier leur véritable portée.

Au lendemain de cette tempête, saint Ignace tourna les yeux vers les Indes. Il rappela François en Europe[1]. Sa lettre ne fait aucune allusion à ce que nous venons de raconter. On s'est demandé pourtant si le saint fondateur ne comptait pas sur la présence du missionnaire en Portugal pour apaiser les conflits et cicatriser les blessures. Mais, à cette date, Xavier déjà avait reçu sa récompense. Ses frères d'Europe l'ignoraient : ils continuaient à recevoir ses lettres. Vers la fin de 1553, arriva le courrier écrit à Goa et à Cochin plus d'un an auparavant, et apporté par André Fernandez.

A ce moment, Simon Rodriguez était à Rome, insistant auprès du Père Ignace pour qu'on lui fît son procès en règle. Le saint fondateur eût préféré ensevelir tout le passé dans l'oubli ; mais Rodriguez tenait à être jugé, et un tribunal intime fut constitué. C'est au cours de la procédure que dut lui être remise la lettre si tendre et si fraternelle du grand missionnaire. Ne fut-elle pas pour quelque chose dans l'humilité avec laquelle il accepta la sentence de ses juges[2] ?

Les événements de Portugal avaient eu leur contre-coup jusque dans les Indes, où la majorité des missionnaires avait eu Simon Rodriguez pour supérieur. Et, lorsqu'on voit ce dernier menacé d'expulsion par saint Ignace, pour ne pas accepter assez humblement sa disgrâce, s'étonnera-t-on que, de son côté, Xavier en soit venu à faire signifier au Père Gomez que les liens étaient rompus entre son ordre et lui ?

La mesure qui l'avait exilé dans la forteresse lointaine de Diu était-elle un suprême appel à la conscience du Père, ou cachait-

1. *Epistolae*, t. V, p. 124.

2. Astrain, p. 629. Rodriguez vécut jusqu'en 1569. Il mourut alors très pieusement à Lisbonne où le Père Mercurian, alors Général, lui avait permis de revenir en 1564. Il avait erré surtout par manque de jugement.

elle au public la volonté arrêtée de prendre à bref délai une mesure définitive? Nous l'ignorons. Nous ignorons de même comment Gomez avait accepté sa pénitence. A en juger par les actes du Provincial, il est à craindre que, lui non plus, n'ait compris ni sa faute ni son châtiment. Toujours est-il qu'au moment de partir, François remit au Père Barzée ce billet : « Maître Gaspard, en vertu de l'obéissance, vous ferez ce qui suit. Premièrement, si Antoine Gomez, pendant l'année courante, sort de Diu pour aller ailleurs, quel qu'en soit le motif, vous ouvrirez la cédule ci-incluse et lui en enverrez copie, l'original restant en votre pouvoir, et vous lui écrirez en conséquence. Lorsque les navires seront partis pour le royaume (donc en février 1553), quand même Gomez n'aurait pas bougé de Diu, vous ouvrirez la cédule et lui en enverrez copie. Vous montrerez l'original au seigneur évêque qui le munira d'un « certifié conforme ». Vous prierez le seigneur évêque de lui écrire et de lui donner ses ordres comme à son subordonné. Le mieux, à mon avis, serait de le laisser à Diu[1]. »

Ainsi, dès avril 1552, le parti du saint était pris : Gomez ne devait plus appartenir à la Compagnie. S'il ne le frappait pas lui-même et immédiatement, c'est que l'ancien recteur gardait ses partisans à Goa. Plusieurs s'offensaient des rigueurs exercées à son endroit[2]. Il fallait laisser aux passions le temps de s'apaiser. Au bout d'un an, le calme serait revenu; la sécularisation se ferait sur place et sans difficulté. Que si Gomez quittait son lieu d'exil, son insubordination éclatait aux yeux et les sévérités de François se justifiaient d'elles-mêmes.

Mesures très sages, on le vit bientôt. Le vieux levain laissé par l'ancien recteur n'avait point disparu. Gomez avait ses défenseurs jusque dans le collège. Barzée dut à son tour sévir contre deux mécontents, André Montero et le prêtre Michel Nobrega : ils furent expulsés. Plus tard, se rendant à Mascate ils tombèrent aux mains des Turcs. Montero fut décapité. Nobrega, jeté dans les prisons du Caire, finit par être racheté, et rentra dans la Compagnie[3].

1. *Mon. Xav.*, p. 744.
2. VALIGNANO, p. 145.
3. POLANCO, t. II, p. 399-400, 746; III, p. 483; IV, 128; V, 669; — ORLANDINI, P. I, l. XII, n. 81, 83.

Quant à Gomez, le coup qui le frappait lui ouvrit les yeux. Il reconnut ses torts et écrivit à saint Ignace pour obtenir son pardon. Comme on ignorait encore à Rome les motifs de son expulsion, il lui fut répondu de venir s'expliquer. S'il avait été congédié pour des défauts qui le rendraient inutilisable, la sentence du Provincial serait maintenue; sinon, le Père Ignace aviserait. Gomez partit donc : mais le vaisseau qui l'emportait sombra et le Père disparut dans le naufrage (1555). « Miséricordieux châtiment, dit le Père Valignano. Dieu ne frappa Gomez en ce monde que pour lui pardonner dans l'autre, et enseigner à tous combien il leur importe de s'établir solidement dans l'humilité et en toute vertu; à cette condition seulement, nos autres talents nous seront profitables[1]. »

V. — *Le départ.*

Revenons maintenant à notre apôtre qui fait ses derniers préparatifs. Il emmène avec lui pour la Chine, un Père, un Frère, et un interprète. Deux Frères seulement sont à destination du Japon. Ils reconduisent l'ambassadeur du daimyô de Bungo, et les deux samuraï que Xavier avait crus faits pour les études et qui s'en retournent chez eux[2]. C'est peu de chose pour une mission qui donne tant d'espérances. Mais le saint comp-

1. VALIGNANO, p. 145 ; cf. POLANCO, t. II, p. 776 ; — *Epistolae S. Ignatii*, t. VI, p. 89.

Parmi les religieux congédiés par Xavier, POLANCO (t. IV, p. 551) cite encore un *Père Melchior Gonzalez*. Faut-il l'identifier avec l'ancien supérieur de Baçaim? Les anciens historiens (SOUSA, t. I, p. 669) ont hésité. D'une part les éloges ne manquent pas sur le missionnaire (LANCILOTTI, dans les *Diversi Avisi* de 1558, fol. 98; A. GOMEZ *ibid.*, fol. 100; BARZÉE, fol. 119, etc.). D'autre part, dans une lettre de décembre 1551 (*ibid.*), Barzée avait dit que, lors de son passage à Baçaim, il avait trouvé Gonçalez agonisant, probablement empoisonné pour la foi. Les historiens en ont conclu qu'il était mort martyr, entre les bras de Barzée. Mais, de la mort elle-même, les correspondances du temps et les historiens anciens (Polanco, Valignano, Trigault, Lucena) ne disent pas un mot. Bartoli est le premier qui en parle (l. V, n. 35).

Par ailleurs, au début de 1552, il y avait à Baçaim un M. Gonçalez dont Xavier était peu satisfait, qu'il mandait à Goa (*Mon. Xav.*, p. 702), qu'il remplaçait par Nunez Barreto, sur l'administration duquel il fait faire une enquête (p. 715, 716, 891). On a supposé là-dessus qu'il y avait deux religieux du même nom, à la même date et dans la même ville, un prêtre qui mourut martyr, et un frère qui fut expulsé (P. PHILIPPUCCI, 1662; — *Mon. Xav.*, p. 946). Mais Polanco précise et dit que le *père* Melchior Gonçalez fut expulsé. Le Père de Sousa se demande si l'un ne s'appelait pas Melchior et l'autre Belchior (t. I, p. 669) ; c'est peu vraisemblable, on employait alors indifféremment les deux orthographes.

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 159.

tait sur les recrues qui devaient venir d'Europe en automne : et il avait réglé ce qui suit. A Diu mettre un prédicateur et un Frère. A Cochin et à Baçaim, si on le peut, remplacer Nunez et Eredia par de meilleurs prédicateurs et les faire partir pour le Japon; sinon, les laisser en charge et envoyer à Cosme de Torrès un prêtre et un frère [1]. Xavier comptait aussi sur les deux catéchistes japonais, Bernard et Mathieu : ils devaient aller en Europe avec André Fernandez, et là, intéresser le supérieur à la naissante mission du Japon. En même temps, eux-mêmes s'y feraient une idée de ce qu'était le christianisme en occident et cela sans doute leur donnerait une grande autorité sur leurs compatriotes [2].

Enfin sonna l'heure du départ. On était en pleine semaine sainte, époque de l'année où les Portugais aimaient à mettre à la voile [3]. Les adieux furent tristes. Xavier disait clairement à ses amis que c'était pour toujours : « Faites en sorte que nous nous retrouvions en paradis : c'est fini pour ici-bas. » Ou bien : « Je ne reviendrai pas vivant à Goa, mais mon corps y reviendra [4]. » A Catherine de Chaves, sa pénitente, il disait : « Nous ne nous reverrons plus » ; et, comme elle s'affligeait : « Allons, consolez-vous ; vous me reverrez avant votre mort. » Elle le revit en effet, mais lors du triomphe que bientôt Goa devait faire à ses reliques [5].

Écoutons maintenant le Père Frois, témoin oculaire : « Le jour du départ approchait. Le soir, il nous réunissait dans le chœur de l'église pour les exhortations spirituelles. Elles remplissaient les Frères de consolation. Les paroles qui sortaient de sa bouche avaient tant de force et de grâce qu'elles enflammaient tous les cœurs. Nous nous sentions changés en d'autres hommes. A la fin de sa dernière exhortation, il embrassa chacun de nous en pleurant, comme pour nous mettre tous dans

1. *Mon. Xav.*, p. 920, 941. Il n'y eut pas de départ en 1552.

2. P. 734. Bernard seul alla en Europe et n'en revint pas. Mathieu mourut à Goa, un mois après y être arrivé, dit le Père Frois (Cros, II, p. 150), certainement après le 6 avril, puisque Xavier, à cette date, parle encore de deux Japonais (*Mon. Xav.*, p. 734) ; voir *Sel. Ind. Ep.*, p. 157 ; — Polanco, II, p. 777.

3. Jurien de la Gravière, citant Lindschoten, *Anglais et Hollandais... dans les mers des Indes*, t. I, p. 122.

4. Cros, t. II, p. 420, 421, d'après les procès de canonisation et le Père Seb. Gonçalvez.

5. *Process. 1556*, Goa, n. 15.

son cœur; il nous dit d'être constants dans notre première vocation, dans une humilité profonde née d'une profonde connaissance de nous-mêmes, par-dessus tout, prompts à obéir; et, à plusieurs reprises, il insista sur cette vertu si chère à Dieu et si nécessaire à ceux de la Compagnie[1]. »

Alors sans doute il établit officiellement Barzée dans sa charge de recteur. Puis, « à genoux, en son nom, au nom des absents, il promit obéissance, et tous ceux qui étaient là en firent autant avec grande joie[2] ».

Le Père Frois continue : « Le soir du jeudi saint[3], quand on eut avec solennité enfermé le corps de Notre-Seigneur, il quitta la chapelle avec ses compagnons. Vous pouvez bien, mes très chers Frères, vous imaginer ce que chacun de nous ressentit en un si triste départ. Toutefois la consolation l'emportait sur la tristesse; car nous songions à la grandeur de l'entreprise et au martyre que le Père était sûr de rencontrer. »

C'était l'usage en Portugal, quand un vaisseau partait pour un dangereux voyage, de se réunir dans quelque chapelle et de prier pour les voyageurs[4]. Donc, tandis que quelques Pères accompagnaient Xavier jusqu'au port, les autres restèrent devant le Saint-Sacrement[5]. En passant, il entra chez son ami Cosme Anes, pour le saluer, lui et sa femme. « J'étais là, raconte Gille de Goys, dans leur maison. Entre autres choses, Anes lui demanda quand ils se reverraient. « Dans la vallée de Josaphat », répondit le Père; et, prenant congé, il monta sur le navire[6]. »

Il fallut attendre le vent pendant trois jours. Le saint profita de ce loisir pour compléter les conseils qu'il laissait à Barzée. Il en est d'assez piquants. Parlant du ministère à exercer près des femmes et des mesures de prudence qui s'imposent, il déclare qu'après tout, avec leur inconstance naturelle, le plus court moyen pour les sanctifier, c'est de sanctifier leurs maris.

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 159-160.
2. POLANCO, t. II, p. 731.
3. Frois fixe très nettement la date; ce fut le 14 avril. Le Frère de Alcaçova et le Père Brandon disent que le départ eut lieu le jour de Pâques (GROS, II, p. 361-362). Polanco donne les deux dates (II, p. 731-782). Xavier dut rester en rade pendant trois jours et ne partir définitivement que le jour de Pâques.
4. *Epistolae Mixtae*, t. II, p. 535.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 159.
6. *Process. 1556*, Goa, p. 32.

« S'il y a discorde entre les époux, traiter avec le mari, lui faire faire quelques méditations sur les grandes vérités, suivies d'une confession générale. Ne pas croire les femmes qui voudront, sous prétexte de dévotion, se séparer de leur mari. Quand même ce dernier aurait tous les torts, ne le condamner qu'en tête à tête, sur sa propre sentence, avec douceur et amour. Aux femmes qui auraient mille raisons de se plaindre, montrer que leur devoir est de se soumettre, d'endurer, d'obéir, et qu'à ce devoir elles ont certainement failli par quelque endroit. Tenir la balance égale entre les deux : ne les croire complètement ni l'un ni l'autre; être bien persuadé qu'en ces sortes d'affaires les torts sont réciproques. En somme, prudence extrême[1]. »

Une fois encore, François fait un suprême appel à l'esprit de charité. Cette insistance répond-elle à quelque épisode récent ? Certaines polémiques retentissantes faisaient beaucoup de bruit en ce temps-là autour de la Compagnie en Espagne. Melchior Cano avait-il des émules jusqu'à Goa ? Ou bien les dissensions existaient-elles ailleurs, de couvent à couvent, ou de couvent à église ? Quoi qu'il en soit, Xavier disait à Barzée : « Avec les religieux et le clergé, humiliez-vous, abaissez-vous toujours; laissez passer la colère et la passion; j'entends, non pas seulement quand c'est vous qui avez tort, mais quand vous avez raison et qu'ils sont en faute. Contentez-vous de vous taire et d'avoir raison. Pas d'autre vengeance. S'ils ne font pas ce qu'ils doivent, ayez-en pitié; car, tôt ou tard, viendra le châtiment de Dieu et plus terrible que ni vous, ni eux, ne le croyez. Ayez pitié d'eux, priez pour eux. Ne cherchez de revanche ni en pensées, ni en paroles, ni en œuvres : ce serait chose dangereuse et damnable, et procédant de la chair et du sang. Sachez-le bien et n'en doutez pas; Dieu fait de grandes grâces à ceux qui, persécutés pour son amour, respectent leurs persécuteurs et restent patients. Dieu aura un soin spécial de confondre ceux qui vous poursuivent et gênent vos pieux ministères. Mais Dieu ne le fera pas, si vous, vous cherchez votre revanche. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous aviez quelque querelle avec les religieux, gardez-vous bien de leur dire, en présence du gouver-

1. *Mon Xav.*, p. 424 et suiv.

neur ou des séculiers, quoi que ce soit qui sente la discorde. Les séculiers en seraient scandalisés. Mais si ces religieux ont parlé contre vous, soit en chaire, soit en particulier, portez la chose au Seigneur Évêque; et que, vous et eux étant présents devant lui, il mette un terme à ces discordes. Dites de ma part au Seigneur Évêque que je le prie de s'en charger sans qu'intervienne aucun séculier. Pour vous, quoi qu'ils puissent dire, ne répondez pas en chaire... Songez que l'honneur de la Compagnie ne consiste pas à se faire valoir aux yeux du monde, mais à contenter Dieu, lequel ne veut pas que nous alimentions ces scandales et ces discordes[1]. »

Enfin le navire partit[2]. Il fit escale à Cochin où Xavier trouva de mauvaises nouvelles[3]. De Coulam, Lancilotti écrivait qu'il était sans ressources. Au cap Comorin, un nouveau deuil. Le Père Paul de Valle avait été pris par les Badages, maintenu captif pendant deux mois, insulté, battu, menacé de mort. Les néophytes, accourus en armes, l'avaient délivré. Poursuivi jusqu'à la côte, il avait dû fuir en pleine mer. Il était revenu tellement épuisé par la dysenterie que, peu après, il succombait (4 mars 1552)[4]. Henri Enriquez, resté seul prêtre européen, appelait au secours.

Xavier lui envoya le Père Antoine Vaz et le Frère Antoine Diaz[5]. Puis il écrivit à Barzée d'obtenir du vice-roi quelques secours pour Lancilotti. Il lui recommanda aussi les Pères de Cochin qui étaient à la gêne, dans une maison inachevée et sans clôture. Il demandait pour cela qu'on veillât bien au recouvrement des rentes à Goa, Baçaim, Ormuz. Il régla d'autres détails encore : inventaire à dresser des biens du collège de Goa, Exercices à faire faire à tel et tel dont il était peu satisfait, lettres sévères à envoyer au Père Cypriano, prêtre indigène à rappeler de la Pêcherie où il gênait les missionnaires[6]. Enfin, ayant pourvu à tout, il se rembarqua. C'était vers le 25 avril 1552[7].

1. *Mon. Xav.*, p. 927.
2. Tursellini (l. V, ch. v) met ici, entre Goa et Cochin, un épisode qui doit se placer pendant le retour du Japon, entre la Chine et Malacca.
3. *Mon. Xav.*, p. 571.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 157; — Sousa, t. I, p. 285.
5. *Mon. Xav.*, p. 752.
6. P. 756.
7. La dernière lettre, écrite de Cochin, est du 24 avril.

LIVRE NEUVIÈME

LA MISSION DE CHINE
LA MORT

(1552)

CHAPITRE PREMIER

DON ALVARO DE ATAÏDE
(Mai-juillet 1552)

I. — *Des Indes à Malacca.*

La traversée dura un mois. Aux trois quarts du chemin, dans la passe qui sépare Sumatra des îles Nicobar, une forte tempête se leva. Deux grandes fustes, avec qui l'on naviguait de conserve, coulèrent à pic. La caraque était en danger. Le capitaine faisait déjà jeter la cargaison. François l'arrêta, déclarant que le vent aller tomber, monta au gaillard d'arrière, encouragea le pilote, Pierre Vaz, demanda la sonde, y attacha un morceau de sa soutane, avec quelques reliques peut-être, et la lança aux flots en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pitié pour moi et pour ceux qui sont ici. » Après quoi, il s'enferma dans sa cabine pour confesser. Deux heures plus tard, la mer était calme. Mais le saint disait au pilote : « Vous n'êtes pas au bout de vos peines. » Et, de fait, par deux fois, le navire faillit se briser sur les rochers. Tout cela fut raconté, en 1556, au premier procès de béatification, par le pilote en personne et un passager[1].

Cependant la pensée de Xavier restait fixée sur Malacca. Il était plein de pressentiments tristes. « Ah ! mes fils ! disait-il, Malacca est en grande détresse[2] ! » Et une autre fois : « Priez Notre-Seigneur ; je crains que le capitan ne s'oppose à notre voyage[3]. » Il allait donc, sûr de la volonté de Dieu, mais persuadé aussi

1. *Process. 1556*, Goa, n. 32 (Pierre Vaz) ; — Baçaim, n. 9 (Lopez de Aguiar) ; cf. Valignano, p. 147.
2. *Process. 1556*, Goa, n. 32 (P. Vaz) ; cf. Cros, II, p. 421.
3. Valignano, p. 147.

que ses projets avorteraient. Voilà pourquoi sans doute, renonçant à prendre le Père Gago pour compagnon, il lui rendit sa destination première; le Japon y gagna un prêtre de plus [1].

Dans les derniers jours de mai, les missionnaires débarquaient à Malacca. Un vaisseau était en partance pour le Japon. Balthasar Gago, Pierre de Alcaçova et Édouard de Sylva y montèrent, et, une semaine environ après, 6 juin 1552, poursuivirent leur voyage [2]. Le saint ne gardait plus avec lui que le Frère Alvaro Fereira, le Chinois Antoine et un domestique malabar nommé Christophe.

Dès l'arrivée à Malacca, une de ses prévisions se trouvait réalisée. Une épidémie faisait de grands ravages. L'équipage du vaisseau fut atteint, et perdit jusqu'à trente personnes [3]. Xavier fut accueilli comme l'ange de la miséricorde. Il se mit, lui et ses compagnons, au service des malades. L'hôpital était encombré : la maison des Pères devint une infirmerie. Quand elle fut pleine, il aménagea en lazaret des coques de vaisseau échouées sur la plage, et put ainsi soigner encore une soixantaine de contaminés. Il les y portait sur ses épaules, mendiait pour eux, les préparait à la mort. On ne nous dit pas ce qu'était cette épidémie, mais elle se communiquait par le contact : or, Xavier, qui pourtant ne prenait aucune précaution et travaillait sous le soleil ardent, protégé seulement par un grand chapeau de paille, ne fut pas atteint [4].

1. *Mon. Xav.*, p. 767 ; — Lettre du Frère de Alcaçova, Goa, 1554, *Cartas de Japão* fol. lvj. De ce changement de destination, Polanco (II, p. 772) donne la raison suivante : « ne duos illos fratres sine sacerdote dimitteret, et quia ibi maturior et certior messis erat ». Ailleurs (V, p. 647) il suppose que les persécutions éprouvées par Xavier à Malacca, l'amenèrent à envoyer Gago au Japon. Ce n'est qu'à moitié vrai. Le changement de destination de ce Père et son départ pour le Japon sont antérieurs aux difficultés qui vinrent à Xavier du capitan. Reste qu'il les prévoyait.

2. Les trois missionnaires arrivèrent à Cangoxima le 14 août 1552. Alcaçova, deux ans après, fut envoyé à Goa pour les besoins de la mission et y mourut presque aussitôt, 1555. De Sylva mourut au Bungo en 1564; il avait composé un vocabulaire japonais (Sommervogel, t. VII, col. 1730). Gago travailla au Japon jusqu'en 1560 et mourut à Goa en 1583.

3. *Process. 1556*, Goa, n. 32 (P. Vaz).

4. Bartoli, l. 4, n. 10 ; — Sousa, I, p. 483.

II. — *Le conflit*[1].

Le capitan de Malacca était toujours ce don Pierre de Silva dont le Père François avait eu déjà tant à se louer ; mais il touchait au terme de sa charge. Sa situation était fort amoindrie par la présence de son frère et successeur. Sous prétexte de fuir la vie trop dépensière de Goa, don Alvaro de Ataïde était arrivé à Malacca un an d'avance. Naturellement c'est vers lui que se tournaient les ambitions. Nommé *provedor* de la Miséricorde, il se trouva d'emblée à la tête des notables, et le capitan disait : « Avec sa *capa da misericordia* (son manteau de confrère), le voilà qui me vole ma forteresse. » Sur ces entrefaites, lui arriva de Goa le titre de *capitão mór do mar*, capitaine général de la mer, ce qui faisait passer sous sa juridiction le port et ses dépendances. A son frère ne restaient plus que la forteresse et la ville[2].

Ce n'est donc plus avec don Pierre de Silva, son ami, que Xavier devait traiter; mais avec don Alvaro. Il arrivait, muni des lettres de l'évêque au « roi de la Chine[3] ». A Diogo Pereira, le vice-roi envoyait ses lettres de créance et ses patentes d'ambassadeur[4]. Pour les conduire tous deux jusqu'à Canton, Alphonse de Noronha mettait un « navire du roi » à leur disposition[5]. Pereira s'en était allé faire ses cargaisons, en vue du voyage, dans les îles de la Sonde. Il attendait à Singapour le moment de revenir à Malacca[6], et d'y prendre ce qu'on lui envoyait de

1. L'histoire des conflits entre Ataïde et Xavier est difficile à détailler. Nous n'avons aucune relation contemporaine complète. Le Père Perez dut en écrire une par ordre du saint (*Mon. Xav.*, p. 765); elle ne nous est pas parvenue; mais le Père de Sousa paraît l'avoir consultée (I, p. 599). Les lettres de François sont des plus discrètes. Les détails fournis par Pinto (ch. 215) sont, comme toujours, suspects. Il y a peu à prendre dans do Couto (D. VI, l. X, ch. 7) et dans Andrada (P. IV, ch. 90). Polanco ne dit presque rien (t. IV, p. 645). Les anciens biographes (Valignano, p. 148 ; Tursellini, l. V, ch. 6 ; Lucena, l. X, ch. 15) sortent peu des généralités. Bartoli est plus détaillé (l. IV, n. 11 et 12), mais il y a, comme toujours, un peu de rhétorique dans son récit. Celui de Sousa (*loc. cit.*) paraît encore le meilleur, comme rédigé sur pièces plus anciennes.

2. Do Couto, D. VI, l. X, ch. 7, p. 443. Quelques historiens, par exemple Sousa (p. 595), assurent que D. Alvaro devait son titre de *capitão mór* à Xavier lui-même et que le saint le lui avait apporté de Goa.

3. *Mon. Xav.*, 929, n. 2.

4. Sousa, p. 598, n. 73 ; cf. *Mon. Xav.*, p. 767, n. 4.

5. *Mon. Xav.*, p. 764, n. 1. « A embarcação que o senhor vice-rey me tinha dado. » Cf. 767, n. 4.

6. Do Couto, *loc cit.*, p. 444.

Goa, denrées pour son commerce et présents pour l'Empereur. Il avait associé à son entreprise plusieurs autres marchands[1].

Xavier, par un billet, l'avait avisé de son retour[2], et peu après le *Santa Croce* rentrait au port. Mais Pereira n'avait pas encore débarqué qu'une autre lettre l'avertissait d'être sur ses gardes et de ne pas souffler mot de l'ambassade[3]. Que se passait-il? Le saint n'avait point été mal reçu par le *capitão mór*. Il avait eu l'occasion de l'entretenir, car, don Alvaro étant tombé gravement malade, il avait plusieurs fois dit la messe devant lui[4]. Rien ne prouve que l'officier se soit opposé tout d'abord aux projets apostoliques du Père. Mais celui-ci avait dû comprendre qu'il n'en allait pas ainsi des projets d'ambassade. Sans doute le fils de Vasco da Gama voyait avec envie un simple marchand accaparer à son profit tous les gains d'une entreprise superbe, argent, honneurs et crédit[5].

A peine Diogo Pereira était-il à terre qu'il vit les gens de don Alvaro enlever le timon de son navire et le déposer devant la maison du gouverneur. « Réquisition de guerre », déclara le capitan; une flotte javanaise était signalée aux environs. Pur mensonge : un vaisseau qui venait de Solor et avait longé toute la côte de Java, entrait au port; les passagers n'avaient rien vu d'anormal. Les insulaires étaient trop occupés à se battre entre eux pour songer à Malacca. Restait à jeter le masque et Alvaro déclara qu'à aucun prix il ne permettrait à Pereira de partir en ambassadeur[6]. Et comme, à défaut d'une raison, il fallait au moins un prétexte, il allégua les intérêts mieux entendus de la couronne[7].

Une lutte était engagée qui, fatalement, devait se retourner

1. Ceux dont parle Xavier, p. 757, « todos os que vinhao em nossa companhia », et qui se trouvèrent lésés par les abus de pouvoir de don Alvaro.

2. Do Couto, p. 444.

3. Sousa, p. 596.

4. Lucena, l. X, ch. 15; — Sousa, *loc. cit.*, etc.

5. *Ibid.* Quelques historiens, comme Sousa, ajoutent que Pereira avait refusé à don Alvaro un pret de 10.000 écus. Ce trait paraît emprunté à Mendez Pinto.

M. Whiteway (*The Rise of Portuguese*, p. 76) croit que Alvaro voulait punir Xavier d'avoir été l'ami de d. Alphonse de Sousa. Il estime que les historiens ecclésiastiques ont été injustes pour le *capitão mór*. Mais do Couto est aussi sévère que les biographes de Xavier; et, du reste, nous avons la correspondance du saint qui, toute discrète qu'elle est, en dit assez long.

6. Bartoli, l. IV, ch. 11; — du Jarric, I, p. 267; — Sousa, p. 596, etc.

7. *Mon. Xav.*, p. 758.

contre Xavier lui-même. Il ne manqua pas d'honnêtes gens pour s'interposer, et tout d'abord don Pierre de Silva. Il fut éconduit. Alors, dit-on, se voyant impuissant pour le bien, contrecarré à chaque instant par son frère, il démissionna et remit les clefs de la forteresse au *veador da fazenda*, le licencié François Alvarez[1]. Don Bernardin de Sousa, qui venait de quitter la capitainerie des Moluques, ne fut pas plus heureux[2]. D'autres intervinrent encore, et n'obtinrent que des éclats de colère[3]. Il fallait recourir aux actes d'autorité. A la réquisition de Pereira, François Alvarez crut pouvoir s'armer des lettres du vice-roi ; il somma le *capitão mór* de remettre en place le gouvernail et de laisser le voyage s'exécuter. Comme il semblait vouloir se faire obéir de force, Ataïde résolut de résister. Un planton de soldats fut mis près du gouvernail. Une bagarre sanglante pouvait s'ensuivre. Était-ce ainsi qu'il fallait soutenir la cause de Dieu ? Xavier persuada au *veador* de s'en tenir là : c'était à lui maintenant d'agir[4].

Il se souvint qu'il était nonce apostolique. A vrai dire, à part l'évêque de Goa et lui, qui donc aux Indes, en dehors du tribunal de la pénitence, s'en fût douté ? L'œuvre concertée avec Diogo Pereira était avant tout une œuvre d'apostolat. En arrêtant l'ambassadeur, c'est le nonce que don Alvaro entravait. Or il y a, de par les lois ecclésiastiques, des censures portées contre quiconque ose s'opposer à un nonce dans l'exercice de ses droits. Il y va de l'excommunication; sans doute le *capitão mór* l'ignorait. François résolut de l'éclairer. Il pensait qu'au simple exposé de ce qui le menaçait, un catholique ne pouvait passer outre. Il rédigea donc un court mémoire qu'il remit au vicaire épiscopal, Jean Soarez, pour être lu à l'intéressé, par-devant témoins.

Il établissait d'abord la vérité de son titre, racontait comment Paul III avait envoyé ses lettres de nonciature au roi, qui les lui avait remises en main propre, comment l'évêque de Goa les avait reconnues, comment ledit évêque, à son tour, le

1. Do Couto, *loc. cit.*, p. 445 ; — Andrada, ch. 96, p. 113-114.
2. *Ibid.*
3. Do Couto, Pinto, etc.
4. Sousa, p. 596, 597.

déléguait auprès du « roi de Chine » pour lui annoncer la loi de Jésus-Christ. Le vicaire devait prendre connaissance des lettres du prélat.

Puis il passait au titre d'ambassadeur donné à Pereira ; l'authenticité constait des provisions envoyées par le vice-roi, et de l'injonction faite par le même au capitan de la forteresse d'avoir à exécuter ses ordres. Xavier poursuivait :

« Or, le seigneur capitan s'oppose à l'embarquement et au voyage, si utiles au service de Dieu et à l'accroissement de notre sainte foi. Je requiers donc Votre Révérence, de la part de Dieu et du seigneur évêque, votre supérieur, dont vous tenez ici la place, d'appeler l'attention du seigneur capitan sur « l'extravagante[1] » *Super gentes*, laquelle maudit et excommunie tous ceux qui empêchent les nonces apostoliques d'exécuter leurs mandats. Je requiers Votre Révérence de la part du seigneur votre prélat, — et j'insiste, — d'avoir à déclarer au seigneur capitan la dite extravagante. Priez-le de la part de Dieu et du seigneur évêque, de ne pas mettre obstacle à un voyage approuvé par le vice-roi. S'il n'obéit pas, il encourt l'excommunication, laquelle lui est fulminée, non par l'évêque, non par Votre Révérence, pas plus que par moi, mais par les saints papes, auteurs des canons. Et Votre Révérence dira de ma part au seigneur capitan, que je le supplie par la mort et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ de ne pas braver une telle censure. Car je ne doute pas que Dieu ne l'en punisse, plus rigoureusement qu'il ne croit. Votre Révérence me rendra cette lettre avec la réponse du seigneur capitan, pour que le seigneur évêque voie bien que, si ce voyage ne s'accomplit pas, il ne faut pas qu'on l'impute à ma négligence. Allez vite, car la mousson passe. Vous ferez chose très agréable à Dieu, et très charitable à mon endroit. Car il n'est pas possible que le capitan, sur la lecture des censures, ne me laisse immédiatement partir[2]. »

« Le Père François Perez, raconte l'auteur de l'*Oriente conquistado,* porta cette requête au Père Jean Soarez, lequel, constatant son bien-fondé, voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen

1. On appelle ainsi les décrétales qui sont en dehors (extra-vagantes) du *Corpus Juris.*
2. *Mon. Xav.*, p. 928.

de briser l'obstination de don Alvaro, prit avec lui l'« auditeur général » François Alvarez, et, tous trois, allèrent livrer une dernière bataille. Ils emportaient avec eux les provisions du vice-roi et ses lettres à l'empereur de Chine. Quand ils se furent assis, le vicaire s'acquitta, et fort bien, de sa mission, montrant quel péché commettait le capitan, comment il encourait la censure fulminée par les canons. Sur quoi il l'avertissait comme pasteur, il le priait comme ami, il le suppliait comme serviteur, de ne pas le contraindre à déclarer l'excommunication, car alors il ne pourrait plus rien faire en sa faveur, et l'on n'aurait pas de peine à trouver qui gouvernerait à sa place. L'auditeur, voyant alors le peu de cas que don Alvaro faisait de la censure ecclésiastique, produisit les provisions du vice-roi, et, pour la seconde fois, lui notifia le *cas majeur* (de lèse-majesté) qu'il allait encourir. Là-dessus Ataïde bondit de sa chaise, lança un crachat à terre, l'écrasa du pied et cria : « Les provisions du roi, je m'en soucie comme de cela ! » Ce détail, ajoute le Père de Sousa, se lit dans une lettre du Père François Perez. Puis, d'une voix tonnante, si forte que, par les fenêtres ouvertes, on l'entendit jusque dans la rue, il se mit à calomnier le saint, ce pervers, cet hypocrite, faussaire de lettres apostoliques. Du maître, la fureur passa aux valets. Toute la domesticité du *capitão mór* en vint à ce point d'insolence, au rapport de témoins oculaires, que le saint ne pouvait plus sortir de chez lui sans rencontrer quelque troupe de vauriens qui l'accompagnaient de paroles et de gestes, comme on n'oserait en adresser au pire homme du monde ; car c'est ainsi qu'Alvaro désignait le Père. Lui-même, Xavier confessait à Francisco Perez que, depuis dix ans qu'il était aux Indes, jamais il n'avait rencontré persécution semblable, pas même chez les sauvages et les idolâtres[1]. »

A toutes les insultes, il se contentait de répondre : « Dieu soit béni. » Mais le moment vint où il lui fut impossible de paraître en ville. Sa consolation était de passer les nuits prosterné devant l'image de Notre-Dame dans son église, et parfois les veilleurs le trouvaient ainsi étendu sur les degrés de l'autel.

1. Sousa, p. 599.

Le matin, il disait la messe pour don Alvaro : c'était sa vengeance. Les honnêtes gens souffraient de ce conflit honteux, mais, par crainte du maître, ils se taisaient. Seul parfois, le vicaire allait, au nom du saint, faire quelque nouvelle tentative : il n'obtenait qu'une réponse : « Qu'il me montre les lettres du pape[1] ! »

Que faire maintenant ? L'ambassade entravée, remise à une date inconnue, impossible peut-être, de quel côté allait se tourner l'apôtre ? Il était absolument décidé à tout tenter pour pénétrer en Chine. Pourrait-il s'y faire écouter ? parviendrait-il à délivrer les Portugais prisonniers ? à recueillir dans ce pays inhospitalier autre chose que le martyre ? Mais il irait à la grâce de Dieu. Loin de briser son courage, la persécution l'avait exalté[2].

Cependant le capitan achevait son œuvre. La mission de Pereira était arrêtée. L'embargo était mis sur le *Santa Croce.* Alvaro lui donnait un équipage de son choix sous le commandement d'un nommé Alphonse de Rojes[3]. On lui laissait cependant son pilote François de Aguiar[4]. Le capitaine s'appelait Louis d'Almeida[5]. Ces mesures arbitraires n'allaient pas sans causer à Pereira et à ses associés des préjudices graves. « Je vous ai ruinés, lui écrivait Xavier, vous et les vôtres, et ceux qui allaient en votre compagnie. Je vous ai ruiné, seigneur, en vous faisant dépenser quatre ou cinq mille pardãos, pour les présents destinés au roi de Chine, sans compter (l'argent déboursé pour) le vaisseau, et toute votre cargaison[6]. » Il ne fut pas interdit cependant au propriétaire du *Santa Croce* d'envoyer, sur son propre navire, des courtiers pour faire en son nom quelques affaires en Chine, et, sans doute, y vendre les marchandises apportées des îles de la Sonde. Mais lui, devait rester à Malacca. Quant à Xavier, on le laissait libre de s'embarquer sur le vaisseau de son ami. Pereira fit preuve en cette circonstance d'une générosité digne d'un homme que François aimait. Il ordonna

1. Sousa, p. 599 ; — *Process. 1556*, Cochin, n. 2, 6, 9.
2. Valignano, p. 152
3. Do Couto, *loc. cit.*, p. 445.
4. Nous le retrouvons à San-Choan.
5. Sousa, t. I, p. 627.
6. *Mon. Xav.*, p. 757.

à tous ceux qui dépendaient de lui de pourvoir aux besoins du Père et aux nécessités de son voyage[1].

Il ne manquait pas de gens pour lui déconseiller d'aller en Chine. N'avait-il pas assez à faire à Malacca ? Pourquoi ne pas attendre la fin de la lutte ? Que trouverait-il en Chine sinon la mort ? Pourrait-il même y entrer ? Le saint répondait qu'il savait tout cela : mais la ville était divisée à son sujet, il devait s'éloigner. Puis, il ne pouvait abandonner les Portugais prisonniers à Canton : il devait tenter quelque chose pour eux. Quant à la mort, c'était le martyre et que désirait-il autre chose[2] ?

Un moment vint cependant où le séjour dans la ville devint intolérable. Il écrivit à Pereira (25 juin) qu'il se réfugiait sur le vaisseau pour ne plus voir les gens venir, les yeux en pleurs, lui reprocher leur désastre. « J'en mourrais de chagrin, disait-il, si mon intention n'avait pas toujours été de vous servir en servant Dieu. Je vous en supplie, ne venez pas me voir, cela ne ferait qu'augmenter ma peine. »

Et il promettait à son ami d'écrire au roi pour réclamer justice. Son dernier mot était : « Dieu sait combien je souffre de voir ce que vous fait don Alvaro... J'en souffre d'autant plus que c'est de Dieu Notre-Seigneur que viendra le châtiment, lequel sera plus terrible qu'on ne pense[3]. »

Le vaisseau ne mit pas à la voile aussitôt que François l'eût souhaité. Trois semaines s'écoulèrent avant que tout fût prêt pour le départ. Ce qu'il fit pendant ce temps, les historiens ne l'ont pas raconté. L'on remarqua seulement qu'il ne perdit rien de son calme ; il resta extérieurement aussi paisible qu'il l'était à Goa, gouvernant et administrant en maître la Compagnie[4].

III. — *Jean de Beira.*

Encore quelques jours, et l'on allait partir. Tout à coup, par le vaisseau des Moluques, arriva le Père Jean de Beira. Il allait

1. P. 790.
2. *Process. 1556*, Cochin, n. 6 et 9.
3. *Mon. Xav.*, p. 757-758. On lit dans POLANCO (t. IV, p. 645), que Pereira fut jeté en prison par Alvaro. Si le fait est exact, ce fut après le départ de Xavier. Mais on ne trouve rien de semblable dans les documents du temps, ni dans les biographies.
4. LUCENA, l. X, ch. 16.

aux Indes pourvoir aux besoins de sa mission. François descendit à terre pour prendre des nouvelles et s'entretenir avec le vaillant apôtre . Voici quelques-uns des faits qui lui furent racontés.

Ternate, où Jean de Beira faisait sa résidence habituelle, restait franchement chrétienne. Il y rencontrait tant de consolations qu'il en tremblait. Dieu ne le condamnerait-il pas pour ingratitude[2] ? Ailleurs les missionnaires avaient à souffrir. Par tout l'archipel régnait une sourde fermentation, grosse de menaces. Comme par le passé, les marchands portugais, en faisant leur négoce, semaient d'île en île des germes de christianisme. Mais, eux aussi, les marchands musulmans de Ternate, de Tidor, de Gilolo, propageaient leur religion. Si l'Évangile faisait quelques progrès, le Coran n'en faisait pas moins, et il avait un siècle d'avance. Humainement parlant, la lutte était inégale, et les missionnaires écrivaient que, si tous les Pères occupés aux Indes venaient aux Moluques, ils seraient encore débordés par le travail[2]. De tous les côtés, la persécution sévissait. A Ternate, sous le canon portugais, le sultan Aério s'en tenait aux tracasseries. Ailleurs il attisait la haine du christianisme[3]. Dans l'île d'Amboine, le Père Nuno Ribeiro avait failli un jour être brûlé dans sa paillotte par les Mores. Il s'était sauvé en barque, avait été jeté par une tempête sur un rocher où des indigènes l'avaient recueilli trois jours après. Le 15 août 1549, disant la messe, une messe basse, l'idée lui vint de chanter le *Gloria*. Etait-ce un pressentiment ? Peu après, il se sentait empoisonné. Alors, il se fit mettre dans un drap, et, pendant six jours, ses chrétiens le portèrent de village en village, donnant ses derniers conseils. Puis il mourut, après seulement dix-huit mois de travail. Personne ne l'avait encore remplacé[4].

Aux îles du More, la lutte avec les musulmans fut acharnée. Les indigènes reconquis sur l'apostasie par Xavier étaient continuellement sollicités ou menacés par les sultans de Tidor et de Gilolo[5]. Les vaisseaux portugais ne parais-

1. *Mon. Xav.*, p. 771.
2. Polanco, II, p. 768.
3. Polanco, *loc. cit.*
4. Du Jarric, I, p. 666; — Sousa, I, p. 421-422.
5. Polanco, t. I, p. 359-476; — Sousa, I, p. 405-407; — Bartoli, l. VI, n. 6.

saient pas assez souvent dans ces parages pour assurer la liberté de conscience, et les chrétiens n'avaient pour les défendre que le Père Jean de Beira. La maladie l'ayant un jour contraint de rentrer à Ternate, il obtint du capitan une démonstration armée sur les côtes. Revenu à son poste, mais toujours miné par la fièvre, il reprit sa vie de missionnaire. Deux ou trois fois il fit naufrage. Un jour il se sauva en nageant jusqu'à une côte ennemie, y passa des jours et des nuits presque nu, ayant perdu habits, livres et bréviaire. Blessé aux pieds, aux mains, plus mort que vif, obligé de se cacher, parce que le sultan de Gilolo, en guerre avec les Portugais et avec Ternate, tenait la campagne, il parvint à se réfugier à Tolo[1]. Ne pouvant emporter d'assaut ce gros bourg, bien fortifié sur la colline, l'ennemi ravageait les environs. Le Père descendait la nuit dans la plaine pour secourir les chrétiens dispersés ; mais il eût fallu être partout à la fois. Or il était seul. Quatre de ses compagnons, découragés par tant de souffrances, s'étaient éloignés[2]. Puis, le sultan, ayant fait proclamer qu'il accordait la paix à qui reviendrait à l'ancien culte, un des principaux de Tolo donna le signal des défections : tout le peuple suivit. L'œuvre de Xavier était détruite. Traqué par les renégats, le Père de Beira fut fait prisonnier. Ces événements se passaient en 1550[3].

Jean de Beira, en les racontant à Xavier, put ajouter que Dieu châtia l'apostasie en frappant tout le pays environnant de stérilité. Les réserves de riz pourrissaient, les eaux douces devenaient salées. Survint une peste qui acheva le désastre commencé par la famine. Pour lui, délivré de prison, il revint à Ternate. Les musulmans mirent la région en état de résister aux Portugais, s'ils venaient tenter un coup de main, et fortifièrent les villages. Ils se retirèrent dans Tolo, et le seul chemin qui donnait accès à la ville fut garni de bambous aigus

1. Tous ces faits, et ceux qui suivent, sont racontés par le Père lui-même dans une lettre du 24 février 1553 (*Epistolae Indicae*, Louvain, 1556, p. 166 et suiv. ; — *Avisi*, 1558, fol. 135; — Polanco, t. II, p. 769).

2. Polanco (*loc. cit.*) parle sans doute d'Emmanuel Moralez et de François Gonzalez, qui furent exclus de la Compagnie par Xavier en janvier 1552. Les deux autres sont inconnus.

3. Certainement avant le siège de Gilolo qui commença à Noël 1550 (Andrada, P. IV, ch. 83).

habilement dissimulés[1]. Le capitan de Ternate envoya contre eux quatre cents indigènes et une trentaine de Portugais. Le premier acte de ces derniers fut d'exhorter les apostats à la pénitence. Ils ne furent pas écoutés. Soudain le sol se mit à trembler. Un volcan voisin entra en éruption. Une pluie de pierres incandescentes tomba sur la ville et la détruisit, ne laissant debout qu'une hutte. Les cendres couvrirent le chemin, et, la tempête finie, les soldats portugais purent gagner la ville sans danger. A quatre lieues de là, un autre gros bourg d'apostats fut noyé sous les eaux d'un lac débordé[2].

Là-dessus Jean de Beira quitta Maluco de nuit et en grand secret. Quand il reparut parmi les apostats décimés, apeurés, il ne lui fut pas difficile de les ramener à la foi. En une semaine, il en réconcilia quinze mille[3].

Ce fut, dans les Moluques, comme le signal d'un grand mouvement vers le christianisme. Assiégé dans sa ville[4] de Gilolo, le sultan crut fléchir les Portugais en demandant le baptême. Jean de Beira exigeant le renvoi de tout le harem, l'affaire n'eut pas de suite[5] : mais le sultan mourut et son fils accepta l'amitié du Portugal. L'Islam avait perdu le plus ardent de ses défenseurs. Sur quoi le missionnaire écrivait : « Loué soit

1. Il s'agit probablement de trous creusés dans le sol et garnis à l'intérieur de pieux aigus, comme en disposent par exemple les Javanais pour prendre les tigres.

2. La lettre qui nous donne ces détails et que nous abrégeons, due à un homme bien renseigné et qui fut, en partie du moins, témoin oculaire de ce qu'il raconte, écrite en 1553, fut publiée, en traduction latine, à Louvain, trois ans après (*Epistolae de stupendis*). Polanco l'a résumée dans sa chronique (t. II, p. 768-772). Lucena (l. IV, ch. 11), Maffei (*Hist. Ind.*, l. XV), du Jarric (t. I, p. 680, mais avec une erreur de date, 1553 au lieu de 1550-51), suivent la narration du missionnaire.

Mais, dès 1556, dans le procès canonique de Goa (n. 21, 27, 23), des témoins (simplement auriculaires), apportèrent un récit différent. Xavier aurait accompagné à Tolo le roi Aério et le capitan Bernardin de Sousa, et c'est à sa prière que l'éruption aurait eu lieu. Cette version, acceptée dans la bulle de canonisation, a contre elle le témoignage du Père Jean de Beira et comporte de multiples confusions.

Xavier ne séjourna aux Moluques qu'en 1546-1547. Or, à son retour, il déclara n'avoir jamais vu de pluies de cendres (*Mon. Xav.*, p. 427-428). Les événements en question sont postérieurs, 1550-1551. De plus, c'est à Gilolo, et non à Tolo, que furent présents ensemble Aério, B. de Sousa et un missionnaire (do Couto, D. VI, l. IX, ch. 10; Sousa, p. 408; Maffei, *loc. cit.*).

Pour tout concilier, Bartoli (l. VI, n. 2) et Sousa (p. 417) sont obligés de *supposer* un miracle de bilocation.

3. *Epistolae*, Louvain, 1556, p. 171-172.

4. Do Couto, D. VI, l. IX, ch. 10 à 13; — Andrada, p. 86.

5. Do Couto, ch. 13, p. 323.

Jésus-Christ, dont la gloire va tous les jours se propageant en ces îles. La folie mahométane perd du terrain. Nous ne cessons de recevoir des ambassades : on veut embrasser la foi du Christ; on a pour motifs les miracles que j'ai racontés. Il y en a qui habitent une région très éloignée partagée en quatre royaumes, parlant la même langue; bon climat, sol fertile, pas de musulmans... Daigne le Seigneur Dieu leur envoyer sa vraie lumière[1]. »

Tels sont les faits qui motivaient le voyage de Jean de Beira et qu'en juillet 1552 il racontait à son supérieur. C'était comme l'épilogue de la courte mission que lui-même, cinq ans auparavant, Xavier avait donnée en ces pays lointains. Les indigènes étaient plus inconstants encore et les Maures plus redoutables qu'on ne croyait. Contre ces derniers, il fallait, de la part des Portugais, un appui plus efficace; aux autres, un nombre moins restreint de missionnaires. L'heure était favorable à l'apostolat : la défaite du principal persécuteur, le roi de Gilolo, pouvait ouvrir une ère nouvelle. Il importait d'en profiter.

Xavier approuva le voyage du Père : mais il lui recommanda de ne pas s'attarder aux Indes et de revenir à son poste par le prochain vaisseau des Moluques. Il pouvait emmener des Pères, et Barzée était averti de lui fournir, en hommes, tous les secours possibles. A défaut de prêtres, des frères pouvaient suffire, la science n'étant pas nécessaire avec les sauvages: « En ces pays, disait le saint, des frères font presque autant que des prêtres et parfois plus parce qu'ils sont plus humbles et plus pacifiques[2]. »

IV. — *Le départ.*

Les deux apôtres n'eurent pas le temps de prolonger beaucoup leurs entretiens, car l'heure du départ avait sonné. Le *Santa Croce* allait mettre à la voile. Xavier sortit alors de la solitude où il s'était enfermé sur le vaisseau. Il eut avec Diogo Pereira quelques entrevues. L'armateur (c'est de lui-même que

1. *Epist.* Louvain, 1556, p. 173-174. Cette région éloignée n'est-elle pas Célèbes avec la péninsule de Menado?
2. *Mon. Xav.*, p. 768, 771.

nous le tenons [1]) avait ordonné à ses gens de veiller à ce que le Père ne manquât de rien. Il lui assignait près du timon une cabine qu'il devait partager avec le commis du marchand, Gaspard Mendez de Vasconcellos. Xavier demanda qu'on remplaçât cet homme par un autre mieux portant. Vasconcellos n'était pas malade : mais, comme le Père insistait, on lui substitua un nommé Thomas Escandel. Trois ou quatre jours après le départ de Xavier, Vasconcellos mourait.

François ne voulait pas quitter son ami sans lui laisser un gage suprême de sa reconnaissance, et comme une compensation pour les déboires des derniers jours. Il lui prédit que jamais ni lui ni ses enfants ne manqueraient du nécessaire. Il fut attesté au procès de canonisation que la prédiction s'était réalisée. Dominique Cardoso disait en 1616 : « J'ai ouï raconter à François Pereira, fils de Diogo... qu'il vivait à Goa avec sa femme, réduits à une telle gêne, qu'ils n'avaient rien à manger. Passa près de sa maison un enfant qui vendait des comestibles. Il l'appela, et lui proposa, en échange de quelques vivres, un habit de sa femme, car il n'avait pas un sou. L'enfant refusa l'habit, mais lui donna tout ce qu'il voulut de sa marchandise, et cela, joyeusement, de bonne grâce, disant qu'il avait confiance en eux et qu'ils le paieraient quand ils pourraient. Il ne voulait que leur rendre service. Puis il s'éloigna, joyeux toujours et ne revint pas. On le chercha partout, sans pouvoir le retrouver. Pereira tenait le fait pour miraculeux : c'était la promesse du Père François qui s'accomplissait [2]. »

Xavier visita ensuite don Pedro de Silva, et en reçut un dernier service. Des marchands lui avaient prêté 300 cruzados pour l'église de Yamaguchi. Grâce au capitan démissionnaire, il put les rembourser.

Silva voulait donner la somme en simple aumône. Mais Xavier trouva qu'on avait déjà trop souffert à son occasion. Il refusa l'aumône et accepta le prêt. Tout de suite il en écrivit à Barzée : il tenait à ce que le capitan rentrât dans ses fonds au plus tôt. Il ne fallait pas attendre qu'il présentât sa créance.

1. *Process. 1556*, Goa, n. 28 et 33.
2. *Process. 1616*, n. 28. Variantes dans Cros, p. 422.

« Le moindre retard, disait le saint, me peinerait vivement, et il ajoutait : « Plût à Dieu que don Pierre de Silva fût en ce moment le gouverneur de Malacca. Il m'eût bien différemment embarqué pour la Chine. Quand il était en charge, il m'a si fort aidé aux choses du service de Dieu, que jamais, depuis ma venue aux Indes, je n'avais trouvé protection semblable[1]. »

La dernière visite du saint fut pour ses frères. Il revit François Perez qui, tombé malade en soignant les victimes de l'épidémie, se croyait à la mort et eût bien voulu expirer entre ses bras. Xavier lui déclara qu'il avait encore longtemps à travailler[2]. C'est au cours de ces derniers entretiens, la veille du départ, qu'eut lieu la scène douloureuse dont nous avons parlé plus haut, quand il eut révélation des troubles qui agitaient la province de Portugal.

Sur le port, au moment de s'embarquer, il disait à ses amis de Malacca, comme naguère à ceux des Indes : « Tâchons de nous revoir au ciel, car ici-bas nous ne nous rencontrerons plus... Vivez en paix : vous ne me verrez plus que dans la vallée de Josaphat[3]. » Survint le vicaire de la ville, don Jean Soarez. Il demanda au Père de ne pas s'éloigner sans avoir été saluer don Alvaro. Il ne fallait pas scandaliser les faibles. Xavier répondit : « Don Alvaro ne me verra plus en cette vie. Je l'attends au tribunal de Dieu, où il devra rendre compte de ce qu'il vient de faire. » Il passait alors devant la grande église qui était sur le port, il s'arrêta. Les bras en croix, il pria tout haut pour son persécuteur, dont la maison ne devait pas être loin. Il sanglottait au point de pouvoir à peine parler. Tombant alors à genoux, il resta un instant sans rien dire. Puis il se leva, ôta ses chaussures, les secoua contre une borne, et, au milieu du silence de tous, monta en barque et s'éloigna[4].

Le *Santa Croce* fit escale à Singapour. De là, quelques

1. *Mon. Xav.*, p. 764. Le Père de Sousa (t. I, p. 602) déclare avoir consulté le livre des comptes de la maison de Goa; il put constater que la dette avait été payée exactement.

2. Sousa, I, p. 601; — Bartoli, l. IV, n. 14; — Sacchini, *Hist. Soc. Jesu*, l. VII, n. 127. Perez mourut vingt-sept ans après Xavier.

3. *Process. 1556*, Goa, n. 2 et 6.

4. Lucena (X, 16); — Bartoli (IV, 14); — Sousa (t. I, p. 602-603). Ces trois historiens reproduisent le même récit, à quelques variantes près. Pinto (ch. 115) ajoute plusieurs détails sans importance.

lettres partirent pour les Indes et Malacca. L'on y chercherait en vain un mot d'amertume. Toutes les plaintes personnelles tiennent en deux lignes : « Maître Gaspard, vous ne sauriez croire combien j'ai été persécuté à Malacca. Je n'entre pas dans les détails. François Perez vous les enverra. Il vous écrira au sujet des censures[1]. » Pas un mot de plus.

Mais les censures, voilà, hélas! ce dont il ne peut se taire. En fait, de par sa résistance obstinée, don Alvaro est excommunié. Ce n'est pas le nonce qui l'a frappé; il s'est séparé lui-même de la communion des fidèles. Xavier n'y peut rien, la loi est formelle. Maintenant il faut que justice ait son cours. Pour le bien du coupable lui-même, pour l'exemple des autres, la sentence doit être promulguée : mais cela regarde l'évêque. Barzée préviendra l'ordinaire qui enverra ses ordres au vicaire de Malacca. Il faut, par cette mesure, assurer dans l'avenir la libre circulation des missionnaires, en Chine et au Japon. Que l'évêque affirme nettement l'authenticité du titre de nonce apostolique contenu dans les brefs de Sa Sainteté; car on l'a mise en doute à Malacca et l'on s'en est moqué. « Jamais, poursuit-il, je ne requerrai aucun prélat pour porter sentence d'excommunication. Mais quand je saurai que, de par les canons et les bulles concédées à notre Compagnie, quelqu'un est excommunié, je ne dissimulerai pas. Je leur notifierai la sentence pour qu'ils sachent à quoi s'en tenir et fassent pénitence[2]. »

Ce pénible devoir rempli, Xavier s'occupe de ses amis. Il écrit à Pereira pour le consoler, l'assurer que, sur le vaisseau, « ce vaisseau qui est à lui », tous sont pleins d'égards pour les missionnaires. « Ils me donnent en abondance ce dont j'ai besoin, à moi qui me porte bien, et aux malades que j'ai embarqués à Malacca. Eux, ainsi le veut la miséricorde de Dieu, vont toujours plus mal. Dieu sait quelles peines et soucis ils me donnent. Qu'il en soit loué pour tout et toujours au ciel et sur la terre[3]. » En même temps il écrit au roi en faveur de son ami : Pereira lira la lettre et l'expédiera par une personne sûre. François ajoute : « Je vous le demande en grâce, senhor; veillez sur votre vie et

1. *Mon. Xav.*, p. 765.
2. *Ibid.*, p. 766.
3. *Ibid.*, p. 778-780.

votre santé ; veillez sur vos affaires. Les circonstances l'exigent, sachez dissimuler avec tels et tels, qui se disent vos amis et qui ne le sont point. Mais surtout faites-moi la grâce de vous tenir proche de Dieu pour qu'il vous console au temps de la tribulation. Par l'amour de N.-S. faites-moi la grâce, — une bien grande grâce pour moi, — de vous confesser et de recevoir N.-S. Conformez-vous à sa sainte volonté; car toute cette persécution aboutira à votre plus grand bien, et à votre gloire... Si j'entre en Chine, envoyez-moi de vos nouvelles, j'en aurai une joie extrême... Je dirai là-bas aux Portugais prisonniers l'obligation qu'ils vous ont, je les saluerai de votre part. Je leur rendrai compte des grandes dépenses que vous avez faites pour les racheter, et je leur donnerai l'espérance que, s'il plaît à Dieu, ce sera pour l'an prochain.

Je vous prie beaucoup, et en grâce, senhor, de visiter souvent les Pères du collège et de vous consoler avec eux.

Votre très grand ami, FRANÇOIS[1]. »

Il disait en post-scriptum :

« Le Père Vicaire m'a prié d'écrire pour lui au roi. Je le fais, bien qu'on ne m'ait pas laissé ignorer que, dans toute cette affaire de Chine, il a négligé de favoriser une œuvre aussi utile au service de Dieu... et cela pour se montrer le serviteur de don Alvaro[2]. Il espérait en retirer quelque profit temporel. C'est vivre dans une grande illusion de croire, lorsque l'on manque à Dieu, de qui tout bien procède, que tout s'arrangera par les voies humaines. Je me venge de ceux qui ne sont pas mes amis en leur faisant du bien : car le châtiment de Dieu viendra. Et vous, senhor, vous verrez par les faits comment Dieu punit ceux qui n'ont pas aidé à son service. La vérité est que j'ai grande pitié d'eux. Je crains pour eux des châtiments plus grands qu'ils ne croient. La lettre destinée au roi, et où je parle du Vicaire, Votre Grâce la remettra elle-même au Vicaire[3]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 779.
2. On voit que Xavier est plus sévère pour le vicaire que le Père de Sousa.
3. P. 780.

Est-il vrai, comme plusieurs le racontent, que le *capitão mór* intercepta au passage les lettres de Xavier, pour voir ce qu'on y disait de lui, et qu'à son grand étonnement, il n'y put lire aucun mot de plainte? Même dans la lettre au roi, il y avait l'éloge de Pereira et pas autre chose[1].

Dans la dernière semaine de juillet, le *Santa Croce* quitta Singapour et prit le chemin du nord[2].

1. Sousa, I, p. 601.
2. La dernière lettre datée de Singapour est du 22 juillet (p. 778).

CHAPITRE II

AUX PORTES DE LA CHINE
(Août-novembre 1552)

I. — *De Singapour à San-choan.*

Sur ce dernier voyage de saint François Xavier, les procès de 1556 et de 1616 nous ont laissé quelques détails.

Un des passagers, Etienne Ventura, disait en 1556 : « Il y avait sur le navire beaucoup de malades, chrétiens et musulmans. Le Père ne se reposait que dans la prière, le reste de son temps était pour les infirmes. S'ils avaient besoin de poulet, il allait leur en acheter, deux écus pièce. Je lui ai donné de l'argent à cet effet. De ses repas, il réservait pour eux la plus grosse part. Tout ce qui leur était nécessaire, il le quêtait et le leur portait lui-même[1]. »

En 1616, on recueillit deux récits de miracles. Pierre Martinez, 89 ans, vieux pilote qui avait navigué par toutes les mers de l'Inde, disait tenir de son confrère François d'Aguiar, pilote du *Santa Croce*, surnommé l'« homme aux bottes », le fait suivant : « Un enfant de cinq ans, fils d'un marin musulman, était tombé à la mer. Trois jours après, Xavier abordait le pauvre père et lui demandait pourquoi il pleurait. « Fais-toi chrétien, lui dit-il, et je te rendrai ton fils. » L'autre promit, trois autres jours se passèrent, et voilà que, avant le lever du soleil, le matelot vit l'enfant assis sur le bastingage. Il se convertit avec sa femme et ses domestiques, et l'enfant fut nommé François[2]. »

Jean Botelho, Chinois, 85 ans et plus, ancien domestique des Pères à Malacca[3], attestait sous serment ce qui suit, devant les

1. *Process. 1556*, Cochin, n. 3.
2. *Process. 1616*, n. 21.
3. Xavier parle de lui, dans une lettre de décembre 1551 (*Mon. Xav.*, p. 666).

enquêteurs de 1616 : « Au cours du voyage, un calme nous arrêta et l'eau douce fit défaut. Depuis trois jours on ne préparait plus d'aliments bouillis. Une barque, envoyée à l'aiguade dans une île, n'avait pu aborder[1]. Il s'élevait de grandes clameurs sur le vaisseau : tout le monde gémissait et criait. A ce bruit, le saint Père sortit de sa cabine et demanda ce que c'était. On lui répondit : « Nous allons mourir, faute d'eau ! » Mais lui, le visage serein, joyeux, répondit : « *Bom Deos ! Bom Deos !* Non, nous ne mourrons pas ! » Comme le capitaine m'avait donné charge de dépensier, le saint Père me dit de faire approcher la chaloupe contre le vaisseau. Quand elle y fut, le Père rentrant dans sa cabine, y prit un livre de prières, et, ce livre en main, il descendit du bateau. Arrivé là, il essaya de mettre un pied dans l'eau ; mais n'y atteignant pas, il se fit aider et y trempa les orteils. Après quoi il ordonna à un garçon qui le servait de goûter l'eau. Le garçon la trouva salée. Le saint Père alors trempa la jambe dans la mer, jusqu'au genou, et ordonna au garçon de goûter l'eau : il la trouva très douce. Et on vit bien mieux, dans la suite, quel grand miracle Dieu avait fait par les mérites du saint Père, puisque, pendant le reste du voyage, tout l'équipage et tous les passagers profitèrent de la grande provision que l'on fit de cette eau. » Ce prodige dut faire quelque bruit en Orient car il est raconté, avec des variantes, par plusieurs autres témoins[2].

Enfin le navire arriva en vue des côtes de Chine. « L'on avait jeté l'ancre, raconte le Chinois Antoine. Mais le pilote ne savait où il était. Avions-nous dépassé le port, fallait-il pousser plus avant? ni le pilote, ni aucun des passagers ne pouvait le dire. Alors Maître François déclara que le port était dépassé, et qu'il fallait rebrousser chemin. Nul ne voulait le croire, mais comme il insistait, le capitaine décida qu'il enverrait une barque à la

1. Ce détail est pris à la version latine que nous avons sous les yeux (*Process. 1616*, n. 106). Pour le reste, nous suivons le Père Cros, p. 408. Le fait est consigné dans la bulle de canonisation.

2. *Process. 1616*, n. 1, Dom. Caldeiro, 98 ans, ancien Domestique de Xavier en Chine ; — n. 3, Isabelle Marcona, Chinoise, veuve, 80 ans, qui avait connu Xavier en Chine ; — n. 16, Fulgence Aloysio, Portugais ; — n. 19, le Dominicain Joseph de la Nativité, qui tenait le fait de son père ; — n. 105, Christophe Semedo, Portugais.

Notons une erreur du témoin Caldeiro. Il parle d'un calme de 14 jours. Ce chiffre se concilie mal avec ce que dit le Chinois Antoine de la rapidité de voyage (Cros, II, 343).

découverte. Trois jours après elle revint, apportant des vivres frais. San-choan où nous allions était derrière nous, comme l'avait dit Maître François. Et ainsi, joyeux de la bonne traversée que Dieu nous avait donnée, nous revînmes en arrière jusqu'au port[1]. »

II. — *San-choan.*

San-cian[2], comme disent aujourd'hui tous les missionnaires, *Sam-choão*, comme écrivait Xavier, appartient au groupe d'îles qui défendent l'embouchure de la rivière de Canton. Lorsqu'on descend la côte du Koang-tong, après avoir dépassé l'île anglaise de Hong-Kong, puis Lamma et Lantão, dont les hautes cimes semblent les sentinelles avancées du continent, puis le petit archipel au nom significatif, îles *Ladrones*, les « Pirates », l'on traverse l'estuaire de la rivière de Canton. L'immense ville marchande est à 120 kilomètres en remontant le fleuve. Descendant toujours, voici, sur la rive méridionale de l'estuaire, la péninsule portugaise de Macao, puis d'autres îlots rocheux sans histoire. Enfin l'on arrive à un massif insulaire montueux, coupé en deux îles par un chenal. C'est là qu'est San-choan. Une dizaine de kilomètres le sépare du continent. Macao est à 90 kilomètres au nord.

L'île est petite, profondément découpée, pauvre, encombrée de halliers, peuplée de sangliers et de cerfs. Il y avait même jadis des tigres. Au milieu du XVIe siècle, quelques familles, attirées là peut-être par le commerce portugais, avaient défriché deux ou trois coins de terre[3]. Par ailleurs, le quartier n'était pas sûr; les pirates ne manquaient pas aux environs. Mais, suffisamment isolé, assez loin de Canton pour que les mandarins pus-

1. Cros, t. II, p. 343; — Valignano, p. 153; — *Process. 1556*, Goa, n. 28 et 34. Jérôme Fereira (n. 28) dit que le vaisseau allait de Chincheo à Canton. Si Chincheo est, ici comme ailleurs, Tchang-tcheou, au Fou-kien, cet itinéraire est invraisemblable. Bartoli (l. IV, n. 16) a reproduit cette erreur.

2. On a pris l'habitude de donner à cette île le nom de San-cian, d'après la forme latine *Sancianum*. En chinois, *San-tchao*, « les trois îles »; ou *Chang-tch'oan*, « au-dessus du bras de mer, par opposition à *Hia-tch'oan*, « au-dessous du bras de mer ». Les Anglais disent *Saint-John*; les Portugais, *San-choan*. — Voir J. B. Berton, articles sur San-cian dans les *Missions catholiques*, juillet-août, 1886, et J. Garaix, S. J., *A. Sancian. La tombe de S. Fr. Xav.*, Ho-kien-fou (Tche-li), 1907.

3. Berton, *loc. cit.*

sent fermer les yeux sur ce qui s'y passait, assez près aussi pour qu'ils pussent en profiter en y faisant eux-mêmes le commerce, San-choan offrait aux Portugais, exclus de Chine, un lieu de rendez-vous commode. Ils pouvaient s'abriter, contre les tempêtes du large, entre l'île et la côte, et gagner la haute mer à la première alerte. Les jonques y apportaient soieries, laques, porcelaines, et se chargeaient, d'épices, d'étoffes, de tapis de l'Inde ou des Moluques. Mais impossible d'avoir un établissement fixe. Les Portugais restaient à l'ancre : tout au plus ils se construisaient sur le rivage de l'île de légers abris provisoires, puis se retiraient sans laisser trace durable. A plus forte raison, était-il impossible de descendre sur le continent. Il y allait de la vie ou de la liberté. Peu auparavant un navire portugais, jeté à la côte par la tempête, avait été confisqué avec la cargaison, et l'équipage mis aux fers[1].

Lorsque le *Santa Croce* entra dans les eaux de San-choan, un certain nombre d'autres voiliers portugais s'y trouvaient déjà. Les marchands saluèrent avec joie l'arrivée du Père François et mirent à sa disposition leurs paillottes de la côte. Il choisit celle de Georges Alvrez, « son grand ami[2] ». Les autres se firent une joie de construire aux flancs de la colline une petite chapelle en ramée pour qu'il pût y dire la messe, confesser et instruire les enfants et les esclaves[3].

Parmis les Européens se trouvait un Manuel de Chaves, échappé aux geôles de Canton, et qui attendait l'heure de retourner aux Indes[4].

Xavier put se renseigner sur ce qu'étaient les prisons chinoises où agonisaient tant de Portugais. En 1555, le Père Melchior Nunez vit un de ces captifs, un gentilhomme nommé Mathieu de Britto. Il le trouva défiguré, abattu, tête et pieds nus, les menottes aux mains, les fers aux pieds, une planche sur la poitrine avec l'indication du délit. C'était l'accoutrement des condam-

1. Valignano, p. 154.
2. Peut-être ce Georges Alvarez qui lui avait fait connaître le Japonais Yajiro (T. I, p. 429, 430, 432).
3. Antoine le Chinois, Cros, p. 343-344; — *Mon. Xav.*, p. 786.
4. *Mon. Xav.*, p. 791, n. 3 ; cf. p. 802, 803, n. 5, 7.

nés à mort[1]. L'année suivante, le Dominicain Gaspard da Cruz visita la même prison, et il nous décrit les longues galeries où, le soir, venaient se coucher en file les centaines de détenus. Une grosse chaîne de fer, passant par des anneaux fixés au sol, puis par-dessus les poitrines, les immobilisait pour toute la nuit. Une lourde herse en bois s'abaissait encore sur eux, rendant tout mouvement presque impossible[2]. Voilà une faible partie des tortures qui attendaient les malheureux étrangers assez audacieux pour violer la frontière, l'enfer qu'acceptait saint François Xavier pour aller porter aux captifs, sinon la liberté, du moins les consolations de la foi.

Mais parviendrait-il à entrer à Canton? Personne ne consentait à le seconder. Les marchands disaient que c'était aller à une mort certaine et sans profit : donc ils ne l'aideraient pas. Les indigènes ne se montraient pas plus empressés. Ils risquaient leur fortune et leur tête à introduire un étranger en Chine[3]. Pour lui, il devait à la grâce de Dieu qui l'entraînait d'aller aussi loin qu'il pouvait, dût-il y trouver la mort. Que si la Chine lui restait fermée, il comptait revenir à Malacca par le premier vaisseau, et, de là, regagner les Indes[4].

Cependant il recueillait tous les renseignements utiles. Il faisait causer les marchands chinois. « Il ne leur parlait pas des vérités de la foi, raconte Antoine, mais de choses et d'autres, pour entrer en relations. Il répondait à leurs questions; ordinairement il s'agissait de philosophie, comme de la composition du monde, et sujets semblables; et il répondait si bien que les Chinois allaient disant que le Père Maître François leur paraissait un homme bien savant et de très bonne vie[5]. » De son côté il écrivait, corrigeant d'avance certaines assertions trop absolues de son compagnon : « Tous les Chinois (j'entends les gens honorables et les marchands avec qui nous traitons), paraissent contents de nous voir entrer en Chine. Ils désirent que nous réussissions. » François ne prenait-il pas un peu trop

1. *Epistolae Japanicae*, Louvain, 1569, p. 154; cf. Cros, II, p. 342.
2. Gaspard da Cruz, *Tractado da China*, Lisbõa, 1562, ch. 21. Voir la description des prisons de Canton par le baron de Hübner, *Voyage autour du monde*, t. II.
3. Antoine le Chinois, Cros, p. 345.
4. *Mon. Xav.*, p. 777.
5. Cros, p. 344.

à la lettre les formules de politesse dont les célestiaux sont prodigues? « Ils avouent, continue-t-il, et cette phrase montre qu'il ne s'interdisait pas de leur parler de religion, ils avouent que la loi de nos livres est meilleure que la leur. Peut-être n'est-ce là qu'un amour de la nouveauté. Ils sont donc très satisfaits, mais aucun ne veut se charger de nous porter, à cause des périls qu'ils pourraient courir [1]. »

Il ajoutait : « Je sais de source certaine que le roi de Chine a envoyé en une contrée, hors du royaume, quelques personnes pour savoir comment on s'y gouverne, et quelles en sont les lois. D'où nos *senhores* d'ici (des notables chinois peut-être), concluent que le roi ne pourra que se réjouir de nous voir porter une loi nouvelle en son pays [2]. » Il notait encore que, si les magistrats chinois étaient impitoyables, et, pour des peccadilles, faisaient mourir les gens à coups de fouet, cependant la race avait des qualités sérieuses, le gouvernement était sage, la paix régnait dans les provinces, et tout cela lui donnait confiance [3].

En attendant que son espoir se réalisât, et qu'on voulût bien le déposer sur cette côte de Chine, dont il apercevait distinctement, à quelques lieues à peine, les découpures, les hauteurs et les grèves de sable, il s'occupait à faire un peu de bien aux Portugais, catéchisait leurs esclaves et leurs enfants. Il les visitait sur leurs navires, tranchait les différends, apaisait les querelles, confessait, assistait les mourants, recueillait des aumônes [4]. Comme toujours, cet apostolat était mêlé de faits plus ou moins extraordinaires.

Un jour il parle d'un conflit qui vient d'éclater à Malacca entre don Alvaro et don Bernardin de Sousa. Cette fois encore le *capitão mór* veut montrer qu'il est le maître, il met l'embargo sur les navires, enlève les gouvernails, et prétexte des menaces

1. *Mon. Xav.*, p. 786.
2. *Mon. Xav.*, p. 795. L'empereur Chi-Tsong II, prince sage, disent les annales chinoises, lisait de ses yeux les requêtes à lui présentées, se faisait docilement avertir de ses fautes, aimait à s'instruire, un peu trop crédule seulement aux rêveries superstitieuses de ses bonzes. Du Halde, *Description de la Chine*, t. I, p. 454; — de Mailla, *Hist. gén. de la Chine*, t. X.
3. Valignano, p. 154.
4. *Mon. Xav.*, p. 786; — Cros, II, p. 344.

de la part des Atchénois[1]. Plusieurs s'inquiètent de ne pas voir revenir du Japon un navire parti avec de riches marchandises. Le Père affirme qu'il est en sûreté ; et, quelques jours après, le navire jette l'ancre dans la rade[2]. Il avait échappé à de graves dangers. A un Portugais, il assure que, sur six de ses amis qui se trouvent à San-choan, beaucoup mourront dans l'année ; et il en mourut cinq[3].

« En ce temps-là, racontent deux témoins oculaires, le Chinois Antoine et le Portugais Étienne Ventura, vint à tomber malade [son voisin], qui lui était fort dévot et jamais ne manquait sa messe. Le mal devenant très grave, [on conseilla au patient de se faire reporter au vaisseau. Comme on le déposait sur la barque, survint le Père Maître François, récitant son bréviaire. « Ne le portez pas au navire, dit-il, il sera mieux à terre. » Mais le malade insistait, et l'on passait outre au conseil du Père. — « Eh bien, dit-il], voyez, vous êtes là à prendre Diogo de Gueiros. D'ici à trois jours, vous le rapporterez à terre, mort. » Et ce fut vrai, [car à peine était-il sur le vaisseau que le mal empira], et, de là à trois jours, les domestiques revinrent à terre, avec leur maître mort, pour l'enterrer. On en donna avis au Père, qui était en son ermitage. Il prit aussitôt le surplis et descendit de la colline, pour recevoir le corps et l'ensevelir, comme il faisait pour tous ceux qui mouraient là [et il dit la messe pour lui][4]. »

Nous rapportons le fait sans prétendre le caractériser, à plus forte raison celui qui suit, emprunté au même témoin oculaire, Étienne Ventura.

Il y avait là une soixantaine d'esclaves, nègres et musulmans. « Un jour, devant moi et plusieurs autres, le Père les baptisa. Il était au milieu d'eux, vaquant à la cérémonie. Tous le dépassaient de la taille. Il était sur le vaisseau, et nous à terre. Or je le vis plus grand qu'eux. Je crus qu'il était monté sur un escabeau. Comme cela nous paraissait extraordinaire, j'allai au navire

1. *Process. 1556*, Goa, n. 28. Cf. do Couto, D. VI, l. X, ch. 7, p. 447.
2. Bartoli, l. IV, n. 18 ; — Sousa, t. I, p. 618.
3. Sousa, p. 627.
4. Cros, p. 345 ; — *Process. 1556*, Cochin, n. 3. Les mots entre crochets sont empruntés à la déposition de Ventura.

pour me rendre compte de mes yeux. Le Père n'était point sur un escabeau. Ses pieds reposaient directement sur le pont[1]. »

De tous ces épisodes, le plus populaire est celui qui a pour héros le marchand Pierre Velho. C'était un des Portugais que, l'année précédente, François avait rencontrés au Bungo. Il le retrouvait à San-choan faisant, à ce qu'il semble, de fort bonnes affaires. Or, un jour, le saint découvrit, égarée au milieu des marins et des négociants, une jeune fille dont la vertu courait un vrai danger. Le seul moyen de la sauver était de la marier sur place. Mais il y fallait une petite dot. François crut pouvoir s'adresser à Pierre Velho. Il le trouva jouant aux échecs et lui fit sa requête. Le marchand, moitié plaisant, moitié agacé, lui dit qu'on ne venait pas demander de l'argent à un homme qui jouait, et cela hors de chez lui. Xavier répliqua qu'il était toujours temps de bien faire. « Alors, racontait Velho à Benoît Diaz qui, à son tour, le rapporta lors du procès de 1616, je lui passai la clef de mon coffre, lui disant de prendre ce qu'il voudrait. Xavier alla à mon logis, prit trois cents cruzados, plus ou moins, [sur 30.000 taëls, environ 40.000 cruzados, qui étaient là], et revint me rendre ma clef. Retournant au logis, j'ouvris le coffre; il ne manquait rien. « Que m'avez-vous donc pris? demandai-je au Père — Trois cents cruzados. — Mais j'ai trouvé mon argent intact; je vous avais passé ma clef pour que vous prissiez tout ce que vous voudriez. » Xavier me dit : « Eh bien! moi, je vous affirme, Velho, au nom de Dieu, que jamais rien ne vous manquera sur terre. Si vous vous trouvez dans le besoin, on vous prêtera volontiers. » Le Père me disait encore parfois : « Vous devriez prendre la discipline. » Je refusais, alléguant ma santé. « Soit, je le ferai pour vous », ajoutait-il; et parfois je le trouvais se flagellant dans un coin du navire, au milieu des colis[2]. »

Au rapport du Père Ignace de Saint-Dominique, qui le tenait de Martin Texeira, neveu de Pierre Velho, Xavier aurait fait à son ami une autre promesse. Dieu l'avertirait à l'avance de

1. *Process. 1556*, Cochin, n. 3.

2. *Process.* 1616, n. 23, cf. 21. Les mots entre crochets sont pris à d'autres récits (Lucena, l. X, ch. 25). — Tursellini (l. V, ch. 3), met l'épisode au passage de Xavier à San-choan en novembre 1551.

l'heure de sa mort. D'autres précisent[1] : ce serait quand le vin lui paraîtrait amer. Or il était dans la colonie de Macao, à la fondation de laquelle il avait travaillé plus que n'importe qui, lorsque le signe promis lui fut donné. Alors il distribua aux pauvres une partie de sa fortune, fit faire un service funèbre pour le repos de son âme. Lui-même y assista, couché dans un cercueil, sous un drap mortuaire. La cérémonie faite, le *Libera* chanté, le prêtre ayant dit *Requiescat in pace*, les serviteurs de Velho s'approchèrent du catafalque, leur maître était mort[2].

III. — *L'attente.*

Le temps s'écoulait. Un mois passait, puis un autre. « Le Père Maître François tomba malade, nous dit son compagnon, Antoine le Chinois, mais d'une maladie légère : ce n'était qu'une fatigue et des frissons de froid ; il ne laissa pas de dire la messe tous les jours, et, s'étant purgé, par le conseil des Portugais qui étaient là, il se trouva mieux, et se remit bientôt à ses exercices accoutumés d'enseigner la doctrine et de converser avec les Chinois[3]. »

L'on était en octobre. Les marchands, ayant terminé leurs affaires, se disposaient à reprendre, les uns après les autres, le chemin de Malacca. Pour lui, François cherchait toujours l'homme de courage qui consentît à le porter sur le continent. Enfin il crut l'avoir trouvé. Le 22 octobre, il écrivait à Diogo Pereira qu'un marchand chinois se chargeait de tout, pour 20 *picos* de poivre (environ 2.400 livres). Ce Chinois avait déjà contribué à l'évasion de Manuel de Chaves, en le cachant plusieurs jours dans sa maison[4]. François ajoutait, dans une lettre au Père Perez, que c'était un « homme honorable de Canton », qu'il demandait 200 *cruzados*. Il le conduirait dans une petite barque, sans autres matelots que ses fils et serviteurs, l'abriterait chez lui trois ou quatre jours, et alors le déposerait avec ses livres et son petit bagage à la porte de la ville.

1. Bartoli, l. IV, n. 17.
2. *Process. 1616*, n. 20.
3. Cros, 345.
4. *Mon. Xav.*, p. 790-791.

« J'irai immédiatement chez le gouverneur, poursuit Xavier. Je lui dirai que nous sommes venus pour aller voir le roi de Chine. Je lui montrerai la lettre du seigneur évêque adressée au roi, et par laquelle il déclare que Son Altesse m'envoie prêcher la loi de Dieu.

« Au dire des indigènes, nous courons deux dangers. D'abord, il se peut que l'homme qui nous porte, après avoir touché les 200 cruzados, nous abandonne en quelque île déserte, ou nous jette à la mer, par crainte du gouverneur. Ensuite, s'il nous mène à Canton, et que nous paraissions devant le gouverneur, celui-ci nous fera mettre à la torture ou jeter en prison : car notre démarche est chose inouïe, et il y a tant de défenses publiées d'entrer en Chine sans un sauf-conduit du roi ! »

Mais ces périls ne sont rien au prix des périls de l'âme. Et Xavier revient sur une idée qui déjà lui avait inspiré une partie de sa grande lettre de Cangoxima. Le missionnaire n'a rien plus à redouter que de manquer de confiance. Il fait l'œuvre de Dieu, à Dieu de le soutenir. Dès lors, pris entre deux maux, il n'a qu'une ressource, se jeter dans les périls du corps pour éviter les périls de l'âme[1]. Sa résolution est donc inébranlable : il fera ce que les hommes estiment une folie. Il ira jusqu'à la prison et au martyre.

Or, dans cette volonté, désormais inébranlable, de tout faire pour entrer en Chine, il y avait quelque chose de providentiel qui sans doute lui échappait. Il préparait l'avenir. Il s'était présenté devant les daimyô du Japon couvert par l'autorité du gouverneur des Indes, et avait été bien accueilli. Il s'était demandé pourquoi ne pas pénétrer en Chine par la même voie diplomatique. Cette année-là, il y fallait renoncer, mais c'était partie remise. Xavier ne pouvait soupçonner que l'influence portugaise en Extrême-Orient touchait à son déclin. Le jour n'était pas loin où les héritiers d'Albuquerque allaient céder le pas aux marchands de Londres et d'Amsterdam. Pour les missionnaires, le Portugal pourra encore quelque chose par ses aumônes, mais plus rien par sa diplomatie. La Chine rejettera les ambassadeurs, et le Japon les fera mettre à mort.

1. P. 783-785.

Que fût-il arrivé si notre saint, se voyant dans l'impuissance d'entrer à Canton à la suite d'une ambassade européenne, était tristement mais tranquillement, revenu aux Indes ? D'autres peut-être se fussent crus autorisés par l'exemple d'un si grand homme à ne pas tenter l'impossible. Mais lui, après avoir épuisé les moyens humains, ne croit pas être arrivé encore à son *consummatum est.* Il reste à marcher quand même, appuyé sur Dieu seul. Quand la sagesse d'ici-bas a dit son dernier mot, c'est à la folie divine de parler.

Et il ira de l'avant, à peu près sûr de se briser à l'obstacle, mais il ira. A tout le moins il ne succombera pas sans laisser un exemple que d'autres suivront.

Et justement, celui qui, trente ans plus tard, parviendra, seul, sans autre appui que Dieu, à briser pour tout de bon l'obstination de la Chine et à se fixer à Pékin, Mathieu Ricci, en ce mois d'octobre 1552 où François négociait encore avec le marchand chinois, naissait en Italie à Macerata. A lui est réservé l'honneur de renouer à Pékin la tradition chrétienne interrompue, absolument oubliée depuis cent ans, et de mener à bien les projets de saint François Xavier[1].

Mais cette victoire de la constance apostolique sur l'obstination chinoise aura été préparée par 25 ans de tentatives infructueuses. Xavier d'abord ; puis, trois ans après, le Jésuite Melchior Nunez Barreto[2] ; puis, en 1556, le Dominicain Gaspard da Cruz[3], en 1565 le Jésuite François Perez[4], en 1568 et en 1575 les Pères J.B. Ribera et Christophe de Costa[5], en 1579 des Franciscains et des Augustins des Philippines[6], en 1580 et 1581, le Jésuite Ruggieri[7], essaieront de se glisser en Chine. Repoussés, il ne leur

1. Ricci fut précédé en Chine de deux ou trois ans par le Père Ruggieri. Mais l'établissement définitif date de 1583, lorsque les deux Pères parvinrent à se fixer à Tchao-k'ing, près de Canton. Ruggieri retourna en Europe en 1588. — Voir les articles consacrés au Père Ricci par le Père J. Brucker dans les *Etudes*, 1910, p. 5, 185, 781, et le Père Tacchi Venturi dans la *Civilta Cattolica* de la même année.

2. *Cartas de Japao*, 1570, fol. LXXXII-XCV.

3. *Tractado... da China*, Evora, 1569.

4. Bartoli, *La Cina*, Rome, 1663, l. I, n. 148, p. 151.

5. *Ibid.*, n. 148, fin.

6. J. Gonçalez de Mendoça, O. S. A., *Historia de las cosas mas notabiles... de la China*, Rome, 1585.

7. Brucker, *loc. cit.*, p. 195.

restera le plus souvent qu'à porter sur d'autres terres leur zèle sans emploi.

Lui non plus, en octobre 1552, Xavier ne songeait pas à s'éterniser dans son île. Mais, si le projet alors en voie d'exécution n'aboutissait pas, il voulait, avant d'abandonner la partie, essayer autre chose. Il vient d'apprendre que le Siam est tributaire de la Chine, que tous les ans une ambassade siamoise se rend à Pékin. Ordinairement elle passe par Canton. Il lui serait possible peut-être de prendre place dans le cortège, à un titre quelconque. Justement, un marchand, Diogo Vaz d'Aragon, vient d'acheter une jonque pour se rendre au Siam. Il le suivra, et, l'année suivante, il montera dans les navires siamois qui le ramèneront à Canton ou le porteront, un peu plus au nord, à Comaï[1].

IV. — *Le dernier courrier.*

François en était là de ses espérances à la fin d'octobre, après deux mois et demi d'attente. Déjà quelques navires portugais s'en allaient. L'un d'eux emporta, vers le 25 octobre[2], ses lettres à Diogo Pereira, à François Perez, à Gaspard Barzée.

Il leur disait ses projets. Il répétait à Pereira que tout le bien qui se ferait lui serait compté par Dieu; car c'est lui qui payait tous les frais de l'entreprise. Du reste un vague espoir lui restait de voir un jour ou l'autre son ami, libre de ses entraves venir le rejoindre quelque part en Chine, à Comaï ou près de Canton. Plût à Dieu que ce fût à l'intérieur de l'Empire ! Mais il faut attendre que don Alvaro ait quitté Malacca. Tant qu'il sera là, rien ne pourra se faire en Chine, du moins rien d'important. « Ce que je souffre dans l'âme à ce propos, ajoute-t-il, je ne puis l'écrire »; et il répète: « J'en ai peur, Dieu va infliger à don Alvaro, si ce n'est déjà fait, un châtiment pire qu'il ne pense[3]. »

Dans l'état où sont les choses, il est inutile que Perez s'immo-

1. *Mon. Xav.*, p. 791. *Comaï* ou Ko-moï, île vis-à-vis d'Amoï.
2. Lettres 128 et 129 à Perez (22 oct.); — 131 à Pereira (22 oct.); — 132 à Barzée (25 et 26 oct.). Ces lettres partirent par le *bancão*, la jonque, de Gaspar Mendez (p. 798).
3. *Mon. Xav.*, p. 791.

bilise à Malacca. Qu'il aille à Cochin remplacer le Père de Eredia, lequel ira au Japon. Cet abandon est provisoire. Église, collège, mobilier seront confiés au prêtre Vincent Végas, en prévision de jours meilleurs[1]. Ensuite, bien au delà de Malacca le cœur de Xavier va retrouver celui qu'il a laissé derrière lui portant tout le poids de la mission, le Père Barzée : « Je vous écris à la hâte, lui dit-il, sans trop savoir où je vais. » Ce qu'il lui mande, c'est ce qu'il a dit et répété tant de fois, la nécessité d'être humble. « Considérez, non le bien que Dieu fait par vous, mais celui qu'il ferait si vous n'y mettiez pas d'obstacle... » Humilité et concorde : « Visitez de ma part les Pères de saint François et de saint Dominique. Qu'ils prient pour moi. » Sévérité dans le choix des sujets. Rigueur à exclure ceux qui feraient quelque scandale[2].

Ces lettres sont datées du 22 et du 25 octobre. La jonque qui les emportait, remmenait aussi le seul compagnon européen que le Père eût gardé près de lui, le Frère Alvaro Fereira[3]. Ce jeune homme, bon par ailleurs, est de santé trop faible. Il ne reste plus auprès du saint, pour le suivre en Chine, que le Malabar Christophe et le Chinois Antoine. Mais, au sujet de ce dernier, Xavier a fait une constatation désagréable. Le brave enfant a si bien profité des leçons reçues à Goa qu'il en a presque oublié sa langue maternelle[4]. Il faut un autre interprète. Un certain Pierre Lopez, naguère esclave à Malacca, un Chinois sans doute, s'est présenté. Il semble remplir les conditions voulues. Mais voilà qu'il prend peur et s'éloigne[5].

Qu'importe ? « Nous allons avec l'aide de Dieu... Priez beaucoup pour nous, car nous courons grand risque de la prison. Mais nous nous consolons d'avance, en pensant qu'il est plus profitable d'être prisonnier pour le seul amour de Dieu que libre en fuyant les labeurs de la croix[6]. »

Quinze jours ont passé depuis ses dernières lettres, Xavier

1. P. 781, 786 (n. 9); 796, 799 (n. 6); 920 (n. 21 à 33); — POLANCO, II, p. 488.
2. P. 793-795.
3. P. 799, 809; — VALIGNANO, p. 155.
4. Peut-être simplement Antoine ne comprenait pas le dialecte cantonais, incompréhensible aux Chinois des « pays mandarins ».
5. P. 785.
6. P 800

espère toujours; il est sûr maintenant d'entrer en Chine. C'est l'affaire d'une semaine. Le 12 novembre, il écrit au Père Perez : « Encore huit jours, et le marchand qui doit me porter à Canton va venir. Très certainement il viendra, à moins qu'il ne meure, car je lui ai promis une belle provision de poivre. S'il me porte sain et sauf à Canton, il y gagne plus de 350 cruzados[1]. »

L'apôtre va donc forcer la porte de l'empire interdit. Et après? Peut-être, mais il n'y compte guère, on reprendra le projet d'ambassade. Alors Pereira viendra, accompagné d'un Père que désignera Barzée. Où se rencontreront-ils, Xavier et lui? « Vous me trouverez, écrit le saint, ou prisonnier à Canton, ou à Pékin dans l'ambassade siamoise. » En tout cas que l'on prenne toutes les mesures pour délivrer les pauvres Portugais captifs. « Parmi eux il y a mon ami particulier François Pereira de Miranda, à qui je dois beaucoup pour les charitables services qu'il m'a rendus à Firando. » A Diogo Pereira, il redit une fois encore que, si quelque chose se fait en Chine pour la gloire de Dieu, c'est à lui qu'on le devra. Dieu seul pourra payer sa dette de reconnaissance : mais il veut que les Pères de la Compagnie aux Indes ne cessent de prier pour un si grand bienfaiteur, et il termine par ces mots: « Je n'ai plus rien à écrire à Votre Grâce, sinon que, si j'étais riche, je donnerais un trésor pour avoir des nouvelles de votre santé et de notre vie. Votre serviteur et grand ami de cœur, François[2]. »

Par la même occasion, il renouvelle au Père Perez l'ordre formel de quitter Malacca, quelques promesses qu'on lui fasse de s'amender ; il fera plus de bien ailleurs[3]. Enfin, le 13 novembre, Xavier dicte sa dernière lettre. Elle est adressée aux Pères Barzée et Perez. « Mon voyage, leur dit-il, est difficile et périlleux; je ne sais s'il aboutira; mais j'ai bon espoir... Sachez bien ceci et n'en doutez pas : le démon supporte mal que les Pères de la Compagnie du Nom de Jésus entrent en Chine. Je vous le fais savoir de ce port de Sanchoão; n'en doutez pas. Les obstacles qu'il m'a opposés et qu'il m'oppose

1. P. 798.
2. P. 803.
3. P. 800.

chaque jour, je n'en finirais pas si je voulais vous les énumérer. Mais sachez encore ceci; avec l'aide, grâce et faveur de Dieu Notre-Seigneur, le démon sera ici confondu, et ce sera une grande gloire pour Dieu de s'être servi d'une chose aussi méprisable que moi pour confondre la grande présomption du démon.

« Maître Gaspard, ajoute Xavier, souvenez-vous des avis que je vous ai laissés en partant, et de ceux que je vous ai écrits depuis ; ne les négligez pas. N'allez pas, pour vous en dispenser, vous imaginer, comme d'autres, que je suis mort. Si Dieu veut que je vive, je vivrai ; bien qu'il fut un temps où je tenais plus à la vie qu'aujourd'hui. Je vous parle ainsi pour que vous n'alliez pas user de votre sens, comme, s'il vous en souvient, il vous est arrivé de le faire. Dieu sait comme cela vous a réussi. Il me serait dur à moi, l'an prochain, arrivant auprès de vous, d'y trouver des affaires à arranger[1]. »

Ainsi, le 12 novembre, saint François Xavier n'avait aucun doute : encore huit jours, il serait sur le continent. Il sentait cependant que le démon s'agitait : des obstacles allaient s'accumulant. Lesquels ? Par discrétion peut-être, il ne s'explique pas. Eut-il à se plaindre des gens du *Santa Croce ?* Nous ne savons.

Antoine nous dit qu'il fit part des arrangements conclus avec le marchand de Canton au *capitan mayor*. Qui était ce personnage ? le capitaine du vaisseau, Louis d'Almeyda, ou bien cet Alphonse de Rojès mis par don Alvaro sur le vaisseau de Diogo Pereira, ou quelque officier délégué dans cette colonie flottante par les autorités de Malacca ? Nous ne savons. Toujours est-il que le saint voulut prendre son avis. « Il lui demanda l'autorisation d'exécuter son dessein. Le capitaine le pria de ne pas entrer en Chine tant qu'il y aurait là des vaisseaux portugais, parce qu'il pouvait arriver que les mandarins, irrités de le voir sur leur terre ne fissent quelque mal aux Portugais et ne vinssent en armes contre eux : ce que voyant le Père François, et que son entrée immédiate sur le continent pouvait en effet occasionner dommage aux mar-

1. P. 809.

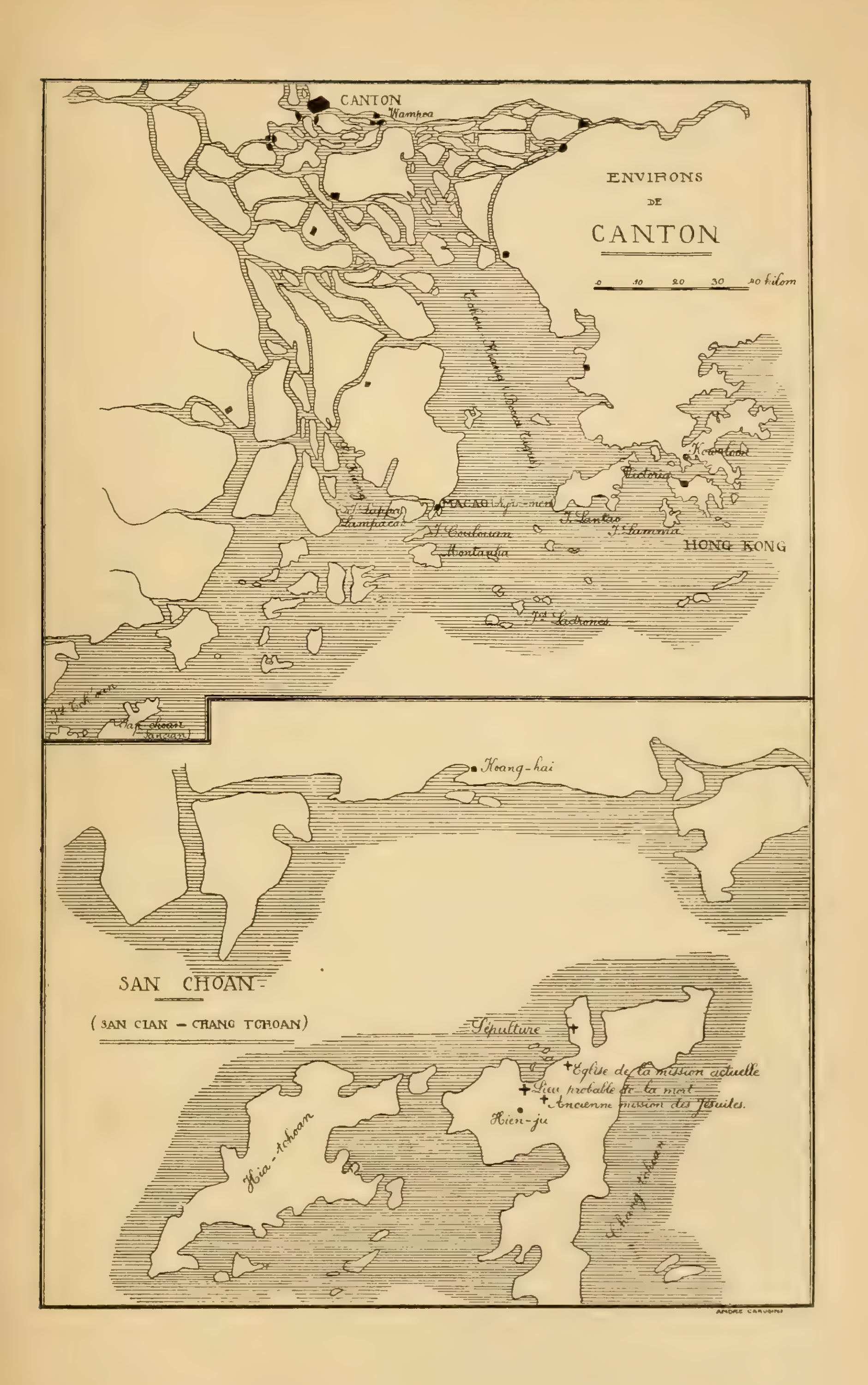
chands, il se résolut d'attendre que leurs vaisseaux fussent sur le point de retourner à Malacca. Alors seulement il pénétrerait à Canton. Si les Chinois, à ce propos, voulaient aller en armes attaquer les vaisseaux portugais, ils ne les trouveraient plus là[1]. »

Le *capitan mayor* abandonnait-il ainsi complètement le missionnaire ? Il ne semble pas, car un vaisseau au moins, le *Santa Croce,* ne devait quitter San-choan que beaucoup plus tard. Un refuge restait donc au missionnaire pour le cas où il ne parviendrait pas à entrer à Canton.

Pour eux, les marchands achevaient leurs affaires, et peu à peu la rade se vidait. Tel de ces départs fut douloureux au saint. Le Portugais qui lui avait prêté sa cabane, n'avait point encore parlé de s'éloigner. Il attendait même une jonque qui devait lui apporter des marchandises. Or un jour le Père, ayant dit sa messe, et, selon sa coutume, ayant prié pour les morts ensevelis à cet endroit, tout à coup leva les yeux, et, regardant les assistants, demanda pourquoi Georges Alvrez n'était pas là. On lui répondit qu'il venait de s'embarquer pour Malacca. Le saint se troubla, et, avec sévérité : « Je ne sais s'il s'en va dans la grâce de Dieu. Où le conduisent ses péchés? Il parviendra à Malacca, mais n'en ressortira plus. Et voilà qu'arrive le navire qu'il avait envoyé. Que n'a-t-il attendu ? » Tous se retournèrent et regardèrent vers l'endroit que, de l'intérieur de la chapelle, le Père avait indiqué. Ils ne virent rien. Mais, quelques heures plus tard, la jonque était là. Une partie de la prédiction était réalisée ; qu'en serait-il du reste ? L'on apprit plus tard que, rentré depuis plusieurs jours à Malacca, et étant allé chercher du bois dans la forêt, Georges Alvrez avait été tué[2].

Vers ce temps-là durent s'éloigner aussi, leurs affaires finies, les agents de Diogo Pereira[3]. Maintenant l'isolement était complet. François n'avait plus avec lui que l'Indien Christophe et le Chinois Antoine. En rade, restait le *Santa Croce* avec quelques marchands et les hommes de don Alvaro de Ataïde.

1. Cros, II, p. 347.
2. Tursellini, l. V, ch. 10; — Lucena, X, ch. 25, p. 886; — Sousa, I, p. 626.
3. De ce départ aucun document ne parle. Mais si Escandel avait été là, Xavier serait-il mort dans l'abandon ?



ENVIRONS
DE
CANTON
0 10 20 30 40 kilom
CANTON
Wampoa
MACAO
HONG KONG
Victoria
Kowloon
I. Lantao
I. Lamma
I. Coulouan
Montanha
SAN CHOAN
(SAN CIAN – CHANG TCHOAN)
Koang-hai
Sépulture
Eglise de la mission actuelle
Lieu probable de la mort
Ancienne mission des Jésuites.
Hien-ju
Hia-tchoan
Tchang tchoan
ANDRÉ CARUGINI

CHAPITRE III

LA MORT
(27 novembre 1552)

I. — *Portrait de saint François Xavier.*

Les traditions locales du château de Xavier racontent que, vers ce temps-là, dans la sombre petite chapelle du castillo, se passait un fait étrange. Depuis quelque temps déjà, le vieux crucifix, devant lequel François enfant avait balbutié ses premières prières, à de certains jours, se couvrait de sueurs. Or, à Xavier, l'on n'était pas sans avoir des nouvelles de l'absent. Ses labeurs étaient connus en Espagne, ses lettres lues à la cour[1]. A Coïmbre, le *Doctor Navarrus* était bien placé pour entendre parler de son cousin[2]. Déjà, dans sa parenté, le saint avait trouvé un émule de son zèle, le Père Jean d'Azpilcueta, un des premiers apôtres du Brésil[3]. Quelques échos des bruits qui circulaient à Lisbonne et à Madrid parvinrent certainement jusqu'en Navarre. Lorsqu'on put comparer les dates, on crut constater que les sueurs merveilleuses s'étaient produites précisément aux périodes où le missionnaire avait eu le plus à travailler. Mais, cette année 1552, le prodige avait eu lieu tous les vendredis, et l'on s'attendait à la mort du Père François. Voilà du moins ce qui se racontait à Xavier vers la fin du XVIe siècle[4].

Pour lui, François avait le pressentiment très net de sa fin prochaine. Il est vrai qu'il avertissait le Père Barzée de ne pas le

1. Voir tome I, p. 234.
2. Il quitta Coïmbre en 1555 (Cros, *Documents*, p. 486).
3. Cros, *Doc.*, p. 501, note; *Vie*, I, p. 224.
4. Cette tradition locale est déjà consignée dans Tursellini, l. VI, ch. 4. Voir Cros, citant le Père de la Peña (*Doc.*, p. 357, 358; *Vie*, t. I, p. 37).

croire mort trop vite[1]. Il était dans la force de l'âge, quarante-six ans et huit mois. Mais, aux Indes, à Malacca, ses adieux avaient toujours été accompagnés d'allusions au ciel et à la vallée de Josaphat. Il disait : « Jusqu'ici j'avais désiré vivre pour servir Jésus-Christ, et étendre la gloire de son nom. Maintenant ces désirs font place à un autre plus véhément, celui d'aller le contempler au ciel[2]. » Un témoin au procès de 1556 affirmait tenir du pilote qui avait conduit Xavier en Chine, qu'il avait prédit le jour et l'heure de sa mort. Il avait même ordonné à l'avance de mettre son corps dans de la chaux pour qu'on pût le remporter[3].

Avant de le voir disparaître, est-il possible de nous le représenter tel que le connurent jadis les populations de l'Inde et du Japon ? Les renseignements ne concordent pas. Les premiers historiens du saint, Lucena et Tursellini nous disent : « Il était de belle taille, plus grand que petit, sans maigreur, fort et de belle complexion ; le visage de longueur et de largeur proportionnées ; le teint blanc et rose, presque toujours enflammé, les yeux entre noir et brun, le front large, le nez ordinaire, la chevelure et la barbe naturellement noires mais déjà blanchies par les travaux. Toute sa personne respirait la grâce et l'autorité. Jamais de manteau sur la soutane, laquelle était pauvre, mais propre. Il la portait sans ceinture, la tenant seulement un peu des deux mains sur la poitrine[4]. »

D'autres renseignements laissent entrevoir une physionomie très différente. Étienne Ventura s'étonnait qu'il dépassât de la tête ses auditeurs, tous plus grands que lui, ce qui suppose une taille au-dessous de la moyenne[5]. Un très vieux dessin à la plume nous le montre vêtu d'une *loba*, soutane en fourreau, sans ceinture, ouverte séulement par en haut, comme en portaient alors les prêtres des Indes. De ses deux mains, il la tient

1. *Mon. Xav.*, p. 809.
2. P. de Quadros, *Sel. Ind. Ep.*, p. 187, 189.
3. *Process. 1556*, Goa, n. 12.
4. Tursellini, l. V, ch. 12; — Lucena, l. X, ch. 27, p. 895.
5. *Process. 1556*, Cochin, n. 3. — Pour ce qui est de la taille, il n'y a rien à conclure de l'état présent de la relique à Goa. Les corps qui se dessèchent sans se corrompre perdent ordinairement beaucoup de leur taille.

à la hauteur de la poitrine comme pour soutenir ses bras. Sans doute, c'était là son attitude familière. Le visage est irrégulier, maigre, exténué, le nez long et fort, les yeux grands et à fleur de tête, les cheveux rabattus sur le front et un peu en désordre, la tonsure très large, non pas en arrière mais sur le haut de la tête, la barbe courte et peu fournie. Si vraiment nous avons là le portrait de l'apôtre des Indes, il faut avouer qu'il eût pu dire avec saint Paul, son grand modèle, *presentia corporis infirma*[1].

Quant à sa physionomie morale, elle se dégage assez nettement, pensons-nous, de ses actes et de ses paroles. Les dons surnaturels ont fait de lui un grand saint, mais sans voiler le moins du monde, en les accentuant au contraire, ceux qu'il tenait de sa race et de sa famille.

Gentilhomme, rattaché par sa mère à une antique maison royale, il garda toujours une certaine fierté. Il y a là une force de l'âme qu'il savait admirer chez les autres, et qu'il n'avait aucune raison d'anéantir en lui. Humble, il l'était à fond, et d'une humilité qui ne se renfermait pas dans le sanctuaire de l'âme. Mais, quand sa personne n'était plus seule en jeu, qu'il sentait derrière lui l'honneur de son Maître, il relevait la tête, et le noble Navarrais se retrouvait dans le saint.

Il possédait, dans tous les sens du mot, l'instinct de l'autorité. Il avait l'art de commander : il le faisait d'un ton péremptoire, qui

1. L'original se trouve dans le Mss. 7664 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, *De Claraçam de Malaca*... par Godinho de Eredia. L'ouvrage est une sorte de description de la ville de Malacca; il est daté de 1616. Le portrait de Xavier porte l'inscription : *Retrado : de : Micer : Francisco : Xavier : da : Ordem : da : Comp : de. Iesu. Anno 1545*. Plusieurs particularités sont à noter.

1° La date 1545 est celle du premier séjour de Xavier à Malacca.

2° L'expression *Micer Francisco*, nous reporte semble-t-il aux origines de la Compagnie dans les Indes, alors que le Père Paul de Camerino était couramment appelé *Micer Paulo* (*Sel. Ind. Ep.*, p. 20, 23, 60, 69, 181). Plus tard on eût certainement dit *Padre Francisco*.

3° Au moment où fut dessiné le portrait, les Jésuites des Indes ne portaient plus la *loba*, mais la soutane européenne (Cros, *Vie*, I, p. 216).

4° Le geste prêté au saint a quelque chose de trop individuel pour avoir été inventé *de chic* par l'artiste.

On peut conclure, ce semble, que ce dessin, exécuté en 1616, en reproduit un autre plus ancien, peut-être même contemporain du saint. Si nous ne reproduisons pas ce document iconographique, c'est un peu, nous l'avouerons ingénument, crainte de scandaliser les bonnes âmes pour lesquelles un portrait de saint ne peut être que très beau. C'est aussi parce qu'il nous paraît invraisemblable que saint François Xavier ait eu une expression aussi complètement dénuée d'intelligence.

n'admettait ni les gloses ni les vaines excuses. Il savait parler non seulement ferme mais dur : puis, soudain, le ton changeait, et la lettre qui s'étendait en reproches, se terminait en caresses, et même en supplications. Avec ses inférieurs, comme avec le roi, sa franchise avait quelque chose d'impétueux : elle disait tout net et tout droit ce qu'elle avait à dire. Elle aimait mieux se taire que dire les choses à moitié. Mais elle était comme doublée d'une tendresse sans bornes. Jean III dut frémir parfois en lisant les rudes avertissements qu'on lui envoyait des Indes : mais cette rudesse même était frémissante d'amour.

Ses affections, toutes fondées sur la divine charité, étaient ardentes, expansives. Qu'on se rappelle ses lettres à saint Ignace, à Simon Rodriguez, sa façon de parler de la Compagnie, « Compagnie de Jésus, compagnie d'amour ». Mais quelle délicatesse de père pour les petits serviteurs, paravers ou japonais, qui le suivaient! Quel intérêt porté aux succès ou aux épreuves des siens! Quelles souffrances quand il sentait qu'ils manquaient à la grâce, et quelle joie quand il constatait leurs progrès!

Basque, il avait de ses compatriotes l'esprit d'initiative, on pourrait presque dire un certain goût des aventures, qui a souvent donné le change et l'a fait accuser d'inconstance : nous nous en expliquerons plus loin. Mais on n'est pas en vain de sa race et de son pays. Ses compatriotes sont travaillés d'une humeur très caractéristique qui les jette sur tous les grands chemins de l'émigration, du commerce, de l'apostolat. Leurs yeux, dit-on, cherchent toujours d'instinct les terres lointaines. Baleiniers, corsaires, capitaines, explorateurs, missionnaires, ils comptent parmi leurs grands hommes : le premier marin qui ait fait le tour du monde, Sébastien d'Elcano; le premier colonisateur des Philippines, Legazpi; le prédicateur de la croisade antiesclavagiste, Mgr Lavigerie, et le maître des missionnaires modernes, François Xavier. Lui-même, François ne fut pas un isolé dans sa parenté. Un de ses cousins fonda la mission du Brésil[1], un autre évangélisa le Mogol[2], un troisième organisa

1. Le Père Jean de Azpilcueta, missionnaire au Brésil de 1549 à 1555.
2. Le Père Jérôme de Ezpeleta, ou Jérôme Xavier, au Mogol de 1595 à 1617.

des réductions au Mexique[1]. D'autres encore eussent voulu partir comme lui pour l'apostolat lointain, à commencer par le *Doctor Navarrus* qui, à l'âge de quarante-huit ans, s'offrait à le suivre dans les Indes. Rien n'empêche donc de voir, dans les courses sans repos de l'apôtre, l'influence de ce qu'on a nommé l'*inquiétude basque*[2]. Reste à voir si, étant donné la tâche à accomplir, cette influence n'a pas été providentielle. N'était-il pas excellent, pour celui qui devait ouvrir à tout un ordre religieux les terres nouvelles de l'apostolat, d'être un de ces hommes qu'on n'enferme pas facilement dans un cadre fixe? Saint Ignace le connaissait bien, lui qui ne le rappelait en Europe qu'en lui faisant espérer son retour dans les Indes, qui hésitait à trouver excessives ses courses à travers le monde, en se disant que Dieu le guidait. Mais, lui-même, François avait très nette la conscience de deux choses contraires. Il sentait que sa vocation à lui était de parcourir les « terres de découvertes », et que cette vocation n'était pas celle des autres. Il se donnait du large tout au travers des peuples, mais, à chacun des siens, il assignait sa tâche précise dont il ne devait pas sortir.

Il était prompt dans les décisions. Les projets nouveaux, dès qu'ils lui apparaissaient féconds, s'emparaient vivement de son esprit. Il ne leur donnait pas d'emblée son adhésion : il réfléchissait, il priait surtout, et longuement; il attendait la lumière d'en haut. Mais avait-il senti qu'à l'attrait personnel correspondait l'appel de Dieu, il n'était pas de volonté humaine qui pût l'arrêter.

Cet élan d'enthousiasme réfléchi et surnaturel qui le jetait dans l'action, il le conservait en pleine lutte. Ce n'est pas qu'il n'ait connu les faiblesses de l'homme. Un jour on dirait qu'il va, par découragement, se sauver en Éthiopie. Les obstacles qui viennent de l'égoïsme des chrétiens le déconcertent, et, c'est lui qui le dit, il s'enfuit au Japon pour les éviter. Mais que le travail le saisisse, il s'absorbe dans sa tâche et ne la laisse que terminée. Il ne craint que Dieu au monde ; pourtant il nous a laissé clairement entrevoir qu'à certaines heures de plus grand péril, il a eu peur, et la chair à frémi. Inévitables surprises de

1. Le Père Martin de Azpilcueta, mort au Mexique en 1636.
2. Pierre Lhande, S. J., *L'Emigration basque*, Paris, 1910.

la nature. La grâce reprend vite le dessus, et c'est où il a le plus pâti qu'il déclare avoir été le plus heureux. Si heureux de souffrir quelquefois qu'on le vit courir, sauter, jongler avec une pomme comme un enfant.

Avec cela, tout un ensemble de qualités morales et intellectuelles qui font de l'homme d'action l'homme de gouvernement, une grande souplesse d'âme et d'esprit. C'est un protestant, H. Bœmer, qui le reconnaît : « Il était étonnamment prompt à se sentir à l'aise dans le milieu le plus étranger, et à se familiariser non seulement avec les langues (?) mais aussi avec les mœurs et les conditions d'existence de l'Extrême-Orient. Il sut très vite se mouvoir avec autant d'aisance parmi les Hindous, les Malais, les Japonais et les Chinois, que parmi les Espagnols et les Portugais. A cette fraîcheur, cette vivacité et cette énergie de la sensibilité et de la volonté, se joignait chez lui un sens pratique peu commun. Les instructions données à ses collaborateurs surprennent par leur largeur, leur bon sens et leur prudence, et ses tentatives pour constituer les communautés de convertis, par exemple parmi les pêcheurs de la côte des Indes, témoignent d'un talent d'organisateur tel qu'on en connaît peu de comparable, même dans l'histoire des missions, si riche pourtant en talents de cet ordre [1]. » Toutes ces qualités, dit le même historien, faisaient « qu'on l'admirait, qu'on l'aimait malgré soi, qu'on s'éprenait de lui, qu'on était édifié par sa seule présence [2] ».

Mais ce portrait va-t-il rester sans ombres? Saint François Xavier n'avait-il pas de défauts? Ni les correspondances du temps ni les témoignages recueillis pour la béatification, ni les anciens biographes ne nous permettent de répondre. Ils ne voulaient qu'édifier. D'autres se sont évertués à combler cette lacune. Malheureusement pour la vérité historique, sous leurs restrictions et leurs blâmes, on sent trop souvent la préoccupation d'atteindre, à travers Xavier, l'Église romaine elle-même. Ou bien les reproches n'ont pour base qu'une étude sommaire et incomplète des faits [3]. Nous en discuterons quelques-uns plus loin.

1. Bœmer, *Les Jésuites*, trad. Monod, p. 148.
2. P. 147.
3. Par exemple, Bœmer, p. 149. « Il ne s'occupe pas de conversions individuelles, il

Il n'est guère qu'un point que nous puissions concéder aux critiques. Xavier a eu un défaut, qui était la rançon de ses qualités : il a vraiment abusé de lui-même. Il lui a suffi de dix ans pour accomplir ses grandioses entreprises, mais aussi pour ruiner ses forces. L'on conçoit que ses amis de Goa l'eussent voulu plus prudent, d'un zèle moins enflammé, d'un courage plus circonspect. Mais quoi? s'il eût été ce qu'ils rêvaient, l'eussent-ils autant aimé ?

A son retour du Japon, il déclarait ne s'être jamais mieux porté, bien que ses cheveux eussent, les dernières années, complètement blanchi. Mais sommes-nous forcés de l'en croire sur parole ? Ne prenait-il pas pour vigueur corporelle l'élan irrésistible que la flamme intérieure donnait encore à son organisme, usé avant le temps ? Depuis dix ans, sa vie n'avait été que labeurs. Il avait passé sans transition d'un climat à l'autre, des ardeurs étouffantes des Indes ou des Moluques, aux hivers glacés du Japon, toujours aussi légèrement vêtu, aussi mal nourri, toujours en éveil, ne s'accordant que le minimum de repos, ne dormant que vaincu par la fatigue, toujours prêchant, confessant, causant, priant, courant; n'ayant de relâche que le temps des traversées, et alors passant par d'effroyables tempêtes. Sur la fin, les souffrances morales achevèrent l'œuvre des fatigues physiques. Ce qui l'avait longtemps soutenu, c'était la perspective prochaine de grands fruits à opérer dans les régions nouvelles. Il allait à la Pêcherie, aux Moluques, au Japon, invinciblement attiré par une force qui n'était pas de la terre, avec l'espoir de beaucoup souffrir, et aussi de beaucoup avancer la gloire de Dieu. Pendant un temps, le même genre d'attraits l'avait fait regarder vers la Chine. Tout à coup, des

s'adresse aux masses. » Et les Japonais ? — « Sa préoccupation est encore plus d'arracher les âmes à l'enfer que de les gagner pour le ciel. » Comme si les deux choses ne s'identifiaient pas ! — « Ce qui est bien aussi du Moyen-Age, c'est le peu de répugnance avec lequel il réclame l'assistance des forces coercitives de l'Etat en faveur de la mission. Il demande que le roi de Portugal destitue et même *punisse de confiscation et d'un emprisonnement prolongé* les fonctionnaires coloniaux qui *ne se prêtent pas à tous les désirs* des missionnaires pour contribuer à la propagation de la foi. Il *exige* que le vice-roi mette à la raison par les armes des *princes hindous mal disposés* pour le Christianisme, même si, au point de vue politique, il n'a rien à leur reprocher. Il va même jusqu'à conseiller de faire croiser la flotte portugaise sur les côtes de l'Arabie, *de menacer la Mecque et d'anéantir le prestige de l'Islam dans l'Asie méridionale.* » On peut mettre au défi M. Bœmer de prouver par des textes les affirmations que nous soulignons.

obstacles insurmontables surgissent. Il est évident maintenant qu'il marche à un échec. La volonté de Dieu persiste cependant à le pousser : mais, à l'horizon, plus de conquête probable. Il fera tout, et jusqu'à l'impossible, pour ne pas manquer à la grâce. Mais quoi d'étonnant si, alors, certains stimulants faisant défaut, la pauvre nature a défailli? Le corps, — nous ne parlons pas de l'âme, — était à bout de forces.

Un premier avertissement avait été ce long accès de fièvre qui avait duré quinze jours. Maintenant, à deux pas de la Chine, seul sur le rivage de San-choan, n'ayant près de lui qu'un Chinois et un Malabar, François Xavier est enfin arrivé au soir de sa vie; il va mourir.

II. — *La chronique des derniers jours.*

Le *Santa Croce* était toujours en rade. Il y avait là quelques marchands n'ayant pas encore achevé leurs affaires; tel et tel pouvait compter parmi les amis du saint. Le pilote, François de Aguiar, en était aussi. Le reste de l'équipage, nous le connaissons en gros. Il avait été choisi exprès par don Alvaro de Ataïde. Ce n'est pas les calomnier que de supposer aux subalternes quelque chose des dispositions du Maître. Il est vrai, dans les lettres du saint, on chercherait en vain la moindre plainte à leur égard. Silence qui prouve surtout sa discrétion. Le Chinois Antoine n'est pas moins réservé. Par ailleurs, on prête à un homme, bien placé pour savoir certains secrets, le vice-roi Alphonse de Noronha, la parole suivante : « Ataïde a tué deux fois Maître François, à Malacca par lui-même, à San-choan par les siens [1]. »

Pour tuer le missionnaire, il n'était pas nécessaire de lui faire violence. Dans l'état d'épuisement où il se trouvait, il suffisait presque de ne pas s'occuper de lui, et nous ne voyons pas que les gens du vaisseau aient fait autre chose. Ils laissaient le saint à ses projets, disposés, nous le croyons volontiers, à lui venir en aide, s'il le demandait, mais allant peu au-devant de ses besoins. Après tout, n'était-il pas sur le point de disparaître? Dans un jour ou deux il serait au terme de ses désirs, à Canton.

1. Sousa, t. I, p. 679.

Est-ce à eux que nous demanderons la vérité sur les derniers jours du saint ? Ils les ont racontés, et on les en a crus pendant longtemps. Mais peut-on se fier à leurs rapports ? Si leur égoïsme, ou du moins leur imprévoyance, a, en quelque façon, hâté la mort de l'apôtre, ce n'est pas par eux qu'on le saura. Plus tard, lorsque le sentiment populaire se sera fait jour, que Xavier sera glorifié, ne seront-ils pas tentés, dans le récit qu'ils feront de cette mort, de se prêter un beau rôle ? Seules, des indiscrétions permettront d'entrevoir la vérité : on en trouvera la trace dans le mot d'Alphonse de Noronha ou dans les récits, par ailleurs fantaisistes, de Mendez Pinto [1] ; nous ne la posséderons jamais tout entière. Par bonheur, nous avons mieux que leurs relations suspectes.

Quelques années après la mort de Xavier, probablement avant 1560 [2], le Chinois Antoine, pour répondre à la curiosité d'un missionnaire de Goa qui rédigeait une notice sur le *Santo Padre*, lui envoya une relation de ce qu'il avait vu. Vingt ans plus tard, il eut l'occasion de refaire son récit devant le Père Valignano, qui nous en a gardé l'essentiel [3].

Ce jeune homme, — il pouvait avoir une vingtaine d'années, — méritait d'être le suprême compagnon du saint. Seul, dans l'abandon général, il lui resta fidèle, d'une fidélité discrète et humble, dévouée et bonne, celle qu'on trouve chez les meilleurs de sa race, quand le christianisme les a touchés. François l'avait choisi pour catéchiste et interprète, c'est-à-dire, pratiquement, pour compagnon de prison et de martyre [4]. Le Père Louis Frois, qui le connut à Goa, en parle comme d'un homme intelligent et pieux, très ouvert aux choses de l'âme [5]. Très délicat aussi, son récit offre certaines lacunes où l'on a vu, avec vraisemblance, non un défaut de mémoire, mais le respect pour la réputation d'autrui [6]. C'est le Chinois Antoine que, de

1. « En ce lieu, il demeura malade dix-sept jours, fort dépourvu des choses nécessaires. Selon ce que me dirent trois hommes qui ne le quittèrent point, soit que cela procédait de ce que quelques-uns, pour se rendre complaisants à qui bon leur semblait, se faisaient accroire que cela ne leur déplairait point, ou bien... etc. » Ch. 215.

2. Voir l'appendice à la fin du volume.

3. Valignano, p. 190.

4. Cros, II, p. 340.

5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 158.

6. Cros, II, p. 355.

préférence, nous interrogerons, lui laissant autant que possible la parole, et gardant à la narration la simple allure d'une chronique écrite au jour le jour[1].

Donnons d'abord une idée des lieux. La côte nord-ouest de San-choan, qui regarde la Chine et contre laquelle s'abritaient les navires, se creuse au centre en une large baie. Des collines assez hautes l'encadrent. Sur le pourtour, les marchands avaient leurs cabanes, qu'ils brûlaient ordinairement avant de partir[2]. Ceux du *Santa Croce* se groupaient sur le promontoire élevé qui borne la baie au nord. C'est là que Xavier logeait, dans la paillotte de Georges Alvrez, et avait sa chapelle. Le navire mouillait vis-à-vis à quelque distance[3].

Milieu de novembre. Georges Alvrez venait de partir. « Le Père Maître François demeura, sans que personne lui procurât asile et de quoi manger. Bien des fois, ayant faim, il me disait d'aller demander pour l'amour de Dieu, aux Portugais qui restaient encore, quelque peu de pain, et j'y allai souvent : mais cela n'empêchait qu'il ne souffrît de grandes nécessités[4]. » Il avait certainement encore des amis sur le vaisseau, mais qui n'en sortaient guère. Lui, vivait à terre, à l'écart, attendant son marchand de Canton. Y eut-il mauvaise volonté de la part des Portugais? non sans doute, et Antoine disait au Père Valignano : « Vers ce temps-là, le besoin se fit sentir chez les Portugais; les choses les plus nécessaires manquaient. La plupart des marchands étaient partis, les mandarins surveillaient, s'opposaient à ce qu'on portât des vivres à San-choan. La disette était grande sur le vaisseau; de plus on était au mois de novembre et le froid commençait[5] »

19 novembre. C'est la date convenue avec le marchand : il ne paraît pas. Un jour, deux jours passent : il faut se rendre à

1. Nous fondons ensemble les deux récits du Chinois.
2. VALIGNANO, p. 181; — TEXEIRA, *Censura*, fol. 23.
3. C'est l'endroit où il fut enseveli : « ...à un autre rivage de l'île... vis-à-vis du vaisseau... là où venaient loger les gens du vaisseau » (CROS, p. 350). — Aujourd'hui, en partant du promontoire, on trouve d'abord, à mi-côte, la chapelle de la sépulture; puis, au centre de la baie, l'église de la mission actuelle. Un peu plus loin, on ne sait l'emplacement exact, était la cabane de Diogo Vaz où Xavier mourut, et d'où Antoine porta le corps de l'autre côté de la baie. L'ancienne résidence des Jésuites était un peu à l'intérieur, près du village de Hien-ju.
4. CROS, p. 346.
5. *Mon. Xav.*, p. 190.

l'évidence, c'est fini, le Père n'entrera pas en Chine. On dirait qu'alors, les espérances qui donnaient au pauvre corps usé une vigueur factice faisant défaut, tout d'un coup l'organisme retomba sur lui-même à jamais impuissant. « C'est à ce moment, continue le Chinois, qu'il se sentit mal. Se voyant indisposé, sans avoir rien à manger, il me demanda s'il ne serait pas bon d'aller sur le vaisseau de Diogo Pereira, qui était mouillé en pleine mer. Je lui répondis que cela me paraissait bien, puisque, à terre, nous souffrions de telles privations. Sur le vaisseau, il trouverait quelqu'un qui le nourrirait, le soignerait et là, il pourrait se rétablir[1]. »

Mardi 22 novembre. Dans la soirée, Xavier s'embarqua pour aller au vaisseau. Etienne Ventura disait en 1556 qu'il avait une pleurésie[2]. La nuit fut pénible : la fièvre était forte, le roulis secouait le vaisseau, il faisait froid. L'on n'était pas encore cependant à la saison fraîche (janvier-février), où le thermomètre descend à 4°. Mais le vent devait souffler du nord. Les Portugais supportaient mal ces baisses de température : au moindre changement, ils étaient transis. Les voyageurs d'autre race, comme les Flamands, trouvaient qu'ils n'en parlaient guère sans exagération[3]. Pour lui, affaibli, fiévreux, malade, François devait être fort sensible à la bise. Le séjour du vaisseau devint impossible.

Mercredi, 23 novembre. « De bon matin, il revint avec moi à terre, portant sous le bras une paire de chausses de drap qu'on lui avait données pour le défendre du froid, qui était grand[4]. Le voyant en cet état, couché sur la plage, un charitable Portugais, ce Diogo Vaz d'Aragão[5] sur lequel il avait compté pour aller au Siam[6], le prit en barque, lui fit traverser la baie et le déposa dans sa cabane, à une lieue du vaisseau. Il lui dit : « Votre Révérence doit se faire saigner sans retard : il y a mala-

1. Cros, p. 346.
2. *Process. 1556*, Cochin, n. 3. Les biographes (Lucena, X, ch. 27, etc.) disent que le matin il avait célébré sa dernière messe pour un défunt.
3. P. N. Trigault, lettre du 24 déc. 1607. *Vie* par Dehaisnes, 1864, p. 29-30.
4. Cros, p. 347.
5. Ce nom est donné par Texeira dans sa critique sur Ribadeneira. Il raconte avoir visité avec ce marchand l'île de San-choan. Antoine appelle Georges Alvrez ce Portugais. C'est une erreur, due peut-être au copiste de sa relation. Alvrez était parti. Nous remplacerons donc dans les citations son nom par celui de Vaz.
6. *Mon. Xav.*, p. 791-802.

die sérieuse. » A quoi le Père répondit qu'il n'avait pas coutume de se faire saigner, mais que Sa Grâce fît ce qui lui semblerait à propos. Aussitôt on le saigna ; ce jour-là était le mercredi. A la saignée, il s'évanouit[1] ; mais on lui jeta de l'eau au visage et il reprit connaissance. Peu après il éprouva un grand dégoût, il ne pouvait manger. »

Jeudi 24. « Le lendemain jeudi, comme on vit que la fièvre allait croissant, on le saigna : il s'évanouit de nouveau. Ne pouvant rien manger, et tourmenté comme il l'était de la fièvre, il demeurait tellement endurant et patient que jamais on ne lui entendit dire un mot.

« Ce jeudi, de bonne heure, il lui survint quelques accès de délire ; mais, tant qu'ils durèrent, jamais il ne dit une parole qui sentît l'extravagance. Les yeux élevés au ciel, d'un visage très joyeux et de bel aspect, et à haute voix, comme s'il eût prêché, il faisait certains colloques de choses que, moi, je ne comprenais pas, parce qu'elles n'étaient pas dites en notre langue : j'ai cependant retenu ces paroles, parce que je les lui ai entendues répéter bien des fois : « *Tu autem meorum peccatorum et delictorum miserere*[2] », avec beaucoup d'autres paroles que je ne comprenais pas[3]. Il disait encore souvent : « *Jesu, fili David, miserere mei! Mater Dei, memento mei*[4]. »

« Il fut ainsi, parlant avec une grande ferveur, l'espace de cinq ou six heures, et le nom de Jésus toujours à la bouche. Tout ce jour du jeudi, et tout le vendredi, il fut si patient et bénin qu'il ne donnait aucun travail à qui le servait[5]. »

C'est alors probablement que le Chinois, n'ayant rien pour soigner le malade, retourna au vaisseau[6]. On devait y savoir la maladie du Père. Diogo Vaz avait dû y porter la nouvelle. Mais les gens ne paraissent pas s'être beaucoup inquiétés. Sans doute

1. Ici, Bartoli, Sousa, etc., disent que le coup de lancette fut donné par un ignorant.

2. « Pour vous, ayez pitié de mes péchés et de mes fautes. »

3. Quelle était cette langue que le Chinois ne comprenait pas? Ce n'était ni le latin, ni le portugais, ni même le castillan dont il eût compris quelque chose. Le Père Cros pense que c'était le basque, la langue de son enfance (p. 348, note).

4. Le P. Frois tenait ce détail du Chinois (Cros, *loc. cit.*, note).

5. Cros, 347, 348. D'après Tursellini (l. V, ch. xi), Sousa (p. 628) etc., Xavier parlait de la Chine dans son délire.

6. Les biographes disent que Xavier fit reporter sur le vaisseau ses ornements et ses papiers.

personne ne crut à un danger prochain, et l'on ne se dérangea point. Tout ce qu'Antoine rapporta, ce fut quelques amandes que lui donna le capitaine[1]. Encore cette maigre aumône fut superflue. Quand il revint, le Chinois trouva le Père incapable de rien prendre. « Il demeura sans rien manger, depuis le mercredi, qu'on le saigna, jusqu'au samedi[2]. » « Il était dans un absolu dénuement de tout secours humain, couché dans une *casilla* ouverte au froid et au vent, sans autre consolation que celle qui lui venait de Dieu[3]. »

Samedi 26 novembre. Ce jour-là, Antoine vit le mourant tourner les yeux vers son autre domestique, Christophe le Malabar. « Il le regarda fixement et, d'un air triste et compatissant, il dit en portugais par trois fois : « *Ay, triste de ti! Ay, triste de ti! Ay, triste de ti!* Que tu me fais de peine ! » Nous ne comprîmes pas alors la portée de ces paroles : mais, quelques mois après, le jeune homme se débaucha, et il vivait dans le concubinage quand, à l'improviste, un coup d'arquebuse l'atteignit et le tua[4]. »

Puis le mourant perdit la parole. « Il me parut que Notre-Seigneur le voulait vite prendre, et je me disposai à le veiller cette nuit du samedi au dimanche. Je veillai, en effet, toute la nuit, lui demeurant toujours les yeux fixés sur un crucifix, que je lui avais posé là[5]. »

Dimanche 27 novembre. « Quand l'aube du dimanche fut près de paraître, je vis qu'il allait mourir; et, comme je lui mettais un cierge à la main, étant moi seul, avec lui, il s'endormit dans le Seigneur, et son âme bénie partit de cette misérable vie. Sans quasi aucun labeur, ni râles, ni épanchement d'humeurs, il passa à la vie bienheureuse pour y recevoir la récompense des nombreux travaux qu'en ce monde il supporta pour l'exaltation et la propagation de la foi et du nom de Jésus Notre-Seigneur. »

« Ce fut donc le dimanche 27 novembre 1552, à deux heures après minuit, dans une cabane de paille, en l'île de San-choan,

1. Valignano, p. 190.
2. Cros, p. 348.
3. Valignano, p. 190.
4. *Ibid.*
5. Cros, p. 348.

vis-à-vis de Canton, que l'âme bénie du Père Maître François partit de cette vie présente pour la vie éternelle. Le béni Père mort, son visage demeura de bel aspect, si vermeil et rosé qu'il ne semblait que vivant et tel qu'il est, je crois, au royaume de Notre-Seigneur. »

Ainsi mourut le grand missionnaire, en pleine vigueur de l'âge, mais épuisé par dix ans de travaux. Il trépassa, privé de tout, à des milliers de lieues de ceux qu'il aimait, n'ayant pour recueillir son dernier soupir qu'un de ces Chinois qu'il était venu chercher si loin. Le reste lui manquait, et cette Compagnie qu'il chérissait d'une tendresse si ardente, et ses amis qui s'en étaient allés, et ses projets qu'il avait vus avorter les uns après les autres. Il convenait à un apôtre de disparaître ainsi dans l'abandon, comme son Maître en croix[1]. Mais que de fois cette mort sera présente à l'esprit de ses frères et successeurs[2]! Ce leur sera la suprême consolation, à défaut du martyre, de quitter la vie en plein pays de mission, sans aucun de ces soulagements qu'ils eussent trouvés dans le plus pauvre de leurs couvents, sans compagnon pour leur fermer les yeux, sans autre témoin que leur muet crucifix.

III. — *La sépulture.*

Le Chinois Antoine poursuit son récit :

« Voyant donc que Dieu Notre-Seigneur avait jugé à propos de nous enlever ce saint homme de ce misérable monde, qui ne méritait pas de le posséder, je résolus d'aller au vaisseau en donner avis au capitaine, et chercher les ornements et autres choses nécessaires qui se trouvaient là, afin d'ensevelir le corps. Quelques personnes cependant, instruites de la mort du Père, s'étaient réunies : je les laissai près de son corps, assez tristes, eux et moi, de la perte d'une si sainte compagnie, et j'allai au vaisseau.

1. Voir S. François de Sales, *Œuvres*, t. X (*Sermons*, vol. IV). Annecy, 1898, p. 297.
2. Citons seulement le célèbre Père Marquette, missionnaire et explorateur de Mississipi (mort le 18 mai 1675). Il avait longtemps demandé à Dieu, comme une grâce, de mourir au fond des bois, abandonné comme saint François Xavier. Il fut exaucé et n'eut pour témoin de son dernier soupir que ses deux rameurs indiens. A. Hamy, S. J., *Au Mississipi. La première exploration. Le Père J. Marquette*, p. 172 (Paris, 1902).

« Quand ils surent la mort du béni Père, ils demeurèrent tous bien tristes, désolés de se voir privés d'une si suave et amoureuse conversation, comme était la sienne. Prenant donc les ornements, je retournai vite au corps du Père, et je lui trouvai le visage beau et joyeux, comme je l'avais laissé : certes il ne semblait pas mort ! Et comme je l'ensevelissais avec grande douleur de tous ceux qui étaient là, je me souvins que les Chinois ont coutume d'enterrer leurs défunts dans un coffre fermé [1], et il me parut bon d'enterrer ainsi le corps du Père. Je demandai conseil à [Diogo Vaz][2] qui trouva que ce serait bien, et fit faire tout de suite le coffre. Dès qu'il fut fait, j'y mis, aidé de deux mulâtres, le corps du béni Père, et, eux et moi, seuls, nous embarquant, portâmes sur la barque le corps du Père à un autre rivage de l'île, vis-à-vis du vaisseau de Diogo Pereira, où venaient se loger les gens du vaisseau, et où la terre était plus apte à servir de sépulture au corps.

« Là nous fîmes une fosse profonde, et nous y mîmes le coffre avec le corps du Père. Nous allions combler la fosse, nous trois, toujours seuls, lorsque Dieu Notre-Seigneur, qui voulait manifester les merveilles que vous, mon cher Frère, savez et avez vues, mit dans l'esprit d'un des mulâtres qui étaient avec moi, appelé George Mendez, que nous ferions bien de répandre dans le coffre, au-dessous et au-dessus du corps, quelques sacs de chaux : la chaux en effet consumerait les chairs et il ne resterait que le squelette ; peut-être se trouverait-il par là quelques Portugais qui désireraient, avant de partir, voir les os du Père Maître François, ou même les prendre pour les porter dans l'Inde.

« Nous fûmes tous trois d'avis que ce serait très bien, et nous allâmes, tout de suite, chercher quatre grands sacs de chaux. Puis nous déclouâmes le coffre, et, après y avoir mis la chaux, nous le replaçâmes dans la fosse. Nous comblâmes le creux et nous foulâmes très bien la terre. Au-dessus, nous posâmes quelques pierres, pour indiquer à ceux qui, de là à quelque temps, viendraient, qu'en ce lieu était le corps du béni Père Maître François.

1. Les Portugais de Malacca ensevelissaient sans cercueil.
2. Georges Alvrez, dans le texte.

« Et ainsi fut enseveli ce grand serviteur de Dieu, avec l'assistance de quatre hommes seulement, deux mulâtres, moi Chinois, et un Portugais qui survint; car tous les autres n'osaient pas sortir de leurs maisons, à cause du froid qui était grand. Il fut enterré, le dimanche même qu'il mourut, à 2 heures de l'après-midi, le 27 novembre de la dite année 1552. »

On le voit par ce récit, Antoine n'attribue aucun rôle aux Portugais dans cette sépulture[1]. Un seul se trouva là pour l'aider, et c'est de lui peut-être qu'en 1616 le Dominicain Joseph de la Nativité parlait, quand il déclarait : « J'ai souvent entendu mon père, François Sanchez, me dire : « Sache, mon fils, que ces épaules ont porté à la sépulture ce grand saint à qui j'avais vu faire bien des miracles. » Il me les racontait : mais, comme il y a longtemps de cela, je les ai oubliés[2]. »

Plusieurs montrèrent leur vénération pour le défunt en se partageant des reliques. Un témoin au procès de 1616 disait avoir un fragment de soutane qui venait de là[3]. Le pilote François de Aguiar, l'homme aux bottes, *o das botas*, comme on l'appelait, devait probablement son surnom à ce qu'il s'était attribué une des chaussures du saint. « Mon grand-père, racontait en 1616 son petit-fils, était si dévot à Maître François qu'après sa mort il lui prit une botte, et la garda comme relique. Les Pères de la Compagnie, à Cochin, la lui réclamèrent. Il refusa, fut jeté en prison, dut enfin céder, mais ce fut par force et il disait en pleurant : « J'aurais mieux aimé que le roi me fît couper les oreilles[4]. » Un autre s'appropria le petit reliquaire de cuivre où le saint conservait une signature de saint Ignace et sa formule de profession[5].

Ces hommages paraissent avoir été isolés. Les gens du vaisseau, quelque bonnes raisons qu'ils pussent alléguer, furent peu empressés auprès du *Santo Padre*, malade ou mort. Ils essayèrent plus tard de donner le change. Sur leurs rapports, le Père Bran-

1. Sauf la confection du cercueil par D. Vaz.
2. *Process. 1616*, n. 19. Peut-être s'agit-il ici de la seconde sépulture, à Malacca.
3. *Ibid.*, n. 119.
4. *Ibid.*, n. 33. E. Ventura (1556, Cochin, n. 3) dit cependant qu'on trouva le corps en février avec les chaussures intactes. Un autre remarquait qu'en arrivant à Goa, le corps avait soutane, coiffure et bottes, telles qu'au jour de l'inhumation (*ibid.*, n. 5).
5. Sousa, I, p. 701.

don écrivit : « Quelques Portugais qui l'aimaient l'ensevelirent[1]. » Et le Père Melchior Nunez : « Les Portugais qui se trouvaient là mirent le corps dans une caisse pleine de chaux et l'ensevelirent en une fosse creusée par eux[2]. » On dirait, à lire son récit, que le Chinois Antoine proteste contre ces prétentions. Lui seul était présent à la mort; lui seul, avec deux mulâtres, prépara la sépulture; lui seul, deux mulâtres et un Portugais, ensevelirent le corps[3]. Les autres manifestèrent leur deuil mais à distance.

Mendez Pinto ajoute, et le fait au moins est vraisemblable, que ce deuil ne fut pas universel. « Il s'en trouva qui n'en donnèrent pas beaucoup de démonstration extérieure. Dieu seul pourrait dire ce qu'ils en pensaient. Quoi qu'il en soit, quinze jours plus tard, l'un d'eux, à qui je ne veux pas faire l'affront de le nommer, profita d'une occasion pour écrire à don Alvaro de Ataïde. Il lui disait entre autres choses : « En ce lieu a rendu l'esprit le R.P. Maître François Xavier; mais, en sa mort, il n'a fait aucun miracle. Il est enseveli sur cette plage de San-choan, avec les autres du navire que nous avons perdus. Si le corps est en état d'être transporté, nous l'apporterons à Malacca par la première occasion, pour que les médisants de là-bas ne nous accusent pas d'être moins bons chrétiens qu'eux[4]. »

1. *Cartas de Japão*, fol. lxxij.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 172.
3. Notons que, sur ce point, le Père Seb. Gonçalvez (Cros, *Etudes*, p. 690) donne raison au Chinois.
4. Ch. 216.

CHAPITRE IV

LE TRIOMPHE
(17 février 1553-mars 1554)

I. — *Le retour à Malacca* (17 février-22 mars 1553).

Deux mois et demi passèrent; le *Santa Croce* était toujours en rade. Enfin le moment vint de partir. C'était le 17 février 1553. « Notre-Seigneur voulut, ce semble, écrit Antoine le Chinois, manifester la sainteté de son serviteur, car j'allai trouver le capitaine et je lui dis : « Eh! donc, Señor, il demeurerait ici le « corps du Père Maître François qui était un saint? » Et lui me répondit : « Je sais certainement, Antonio, qu'il était ce que « vous dites, et que Notre-Seigneur a fait par lui beaucoup de « merveilles; mais que voulez-vous que nous fassions? car je « ne sais si le corps est tel qu'on le puisse emporter. J'enverrai « voir, et, s'il peut être pris, nous le prendrons : il est bien « juste que, l'ayant amené ici, nous ne retournions pas à « Malacca sans lui. »

« Il envoya donc, tout de suite, un Portugais, homme à qui il se fiait, pour aller déterrer le corps et le porter, si les ossements se trouvaient tels qu'on pût le faire. Mais s'il s'en exhalait odeur, on devait l'enterrer de nouveau et le laisser. L'homme alla donc, il déterra le coffre, l'ouvrit, et trouva le corps du Père tout entier, comme quand nous l'enterrâmes, sans puanteur ni mauvaise odeur autre que celle de la chaux qui se trouvait là. Ce que voyant, il rendit grâces à Dieu d'avoir ainsi gardé son serviteur, et il prit un peu de chair, qu'il coupa, je crois, d'une cuisse, afin que, par ce morceau, le capitaine vît comment était tout le corps; et le capitaine l'ayant flairé et n'ayant trouvé aucune mauvaise odeur, loua Dieu, lui aussi, et voulut que l'homme retournât pour apporter

le corps entier, lui ordonnant de le laisser avec toute la chaux, pour rester ainsi durant le voyage, et de bien fermer le coffre, de peur que, sur mer, il ne s'en échappât mauvaise odeur[1]. »

Un témoin au procès de 1556 dit de son côté : « Voulant voir en quel état se trouvait le corps, nous passâmes la main dessus. Il exhalait un doux parfum, et nous ne pouvions en deviner la cause. « Odeur de musc, disaient les uns, odeur « de myrrhe d'après les autres », et ainsi chacun selon son idée[2]. »

Les ordres du capitaine furent exécutés. Le corps fut déposé sur le vaisseau, dans la cabine du pilote. C'est alors peut-être qu'on le revêtit d'une robe de soie toute neuve qu'on avait trouvée dans son petit bagage et qu'il avait emportée pour se présenter convenablement devant l'empereur de Chine[3]. Puis le navire mit à la voile[4]. Le 22 mars, il était en vue de Malacca, et une chaloupe, partie en avant[5], annonçait aux habitants qu'on ramenait le corps du *Santo Padre*.

Parti presque en fugitif, François allait rentrer en triomphateur. La pauvre ville avait grand besoin de lui ; elle était toujours désolée par la maladie. Les vaisseaux l'évitaient comme une terre maudite, et, aux autres misères, s'ajoutait la famine[6].

Il convenait de faire à l'apôtre un accueil aussi magnifique que possible. A la première nouvelle qu'on rapportait les reliques de son ami, Diogo Pereira avait acheté une quantité considérable de cire et préparé les cierges[7]. Quand le vaisseau aborda, la journée était trop avancée pour qu'on pût organiser

1. Cros, p. 351-352.
2. *Process. 1556*, Cochin, n. 3.
3. Tursellini, l. V, ch. 13.
4. Sousa (p. 679) ajoute qu'un Portugais venant de mourir, on lui donna pour sépulture la tombe encore ouverte. On espérait que, par les mérites du saint, l'âme du défunt serait promptement délivrée du Purgatoire. Cela concorde mal avec ce qu'écrivait un an après le Frère de Alcaçova, qu'il avait vu à San-choan le *trou* dans lequel on avait enseveli le Père François (*Cartas de Japão*, fol. lxxj, Cros, II, p. 362).

Aux procès canoniques de 1556, plusieurs témoins firent observer que, depuis le passage de Xavier à San-choan, aucune tempête n'avait désolé la région, là où, auparavant, périssaient chaque année de nombreux vaisseaux (Cochin, n. 2, 9; cf. Sousa, p. 680).
5. Cros, II, p. 352; — Sousa, p. 680.
6. Cros, p. 427; — Sousa, *loc. cit.*
7. Valignano, p. 195; — Tursellini, l. V, ch. 12; — Sousa, p. 680, etc.

le cortège[1]. Mais le corps fut débarqué et déposé dans une maison voisine du port[2]. En l'absence du Père François Perez qui, sur l'ordre de Xavier, avait quitté la ville, ce fut le clergé de la paroisse qui reçut le cercueil. Comme le bruit courait déjà que le corps, resté intact exhalait un doux parfum, les prêtres firent ouvrir le coffre et en sortirent le cadavre. Il était vrai, la corruption ne l'avait pas atteint, et c'était de lui, non du bois qui l'entourait, que venait l'odeur mystérieuse[3].

Le lendemain, grande procession. Toute la ville en fut, prêtres, notables, confrères de la Miséricorde, gens du peuple, musulmans même et infidèles[4]. Seul, don Alvaro s'abstint. On le vit, assis à sa table de jeu, continuer sa partie, jetant seulement un regard de pitié sur la foule qui défilait, des cierges à la main[5].

Du port, le cortège se dirigea vers l'église Notre-Dame de la Colline, qui appartenait à la Compagnie, et où naguère Xavier avait tant prêché et prié. Déjà, dans le public, on parlait de miracles nouveaux.

La veille, un poitrinaire avait été subitement guéri en baisant les reliques[6]. Du moment où le corps avait touché le sol de Malacca, l'épidémie avait cessé[7], et voilà que des navires chargés de vivres entraient en rade[8]. Une mourante entendit sonner les cloches et demanda ce qu'il y avait. François naguère avait déjà guéri sa sœur et son beau-frère. On lui dit : « C'est le corps de Maître François qu'on rapporte. » « Je demandai à me lever, déposa-t-elle trois ans plus tard, et à être portée au collège. J'étais sûre d'être guérie. » On refusa, car elle était au plus mal. Mais Dieu se contenta de sa prière, et le lendemain elle était hors de danger[9].

Après l'office des morts, le corps fut tiré du cercueil et

1. Sousa, *loc. cit.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.; Sel. Ind. Ep.*, p. 172, lettre du Père Nunez à saint Ignace, 3 déc. 1554; — Antoine le Chinois, Cros, p. 352.
4. Valignano, p. 195; — Sousa, *loc. cit.*
5. *Process. 1556*, Cochin, n. 2.
6. Antoine le Chinois, Cros, II, p. 352-353.
7. *Process. 1556*, Goa, n. 12, 18; — *Process. 1616*, n. 2.
8. Sousa, p. 680.
9. *Process. 1556*, Goa, n. 20; cf. 24, 25.

dégagé de la chaux qui l'entourait[1]. On aurait dû, ce semble, tout faire pour le mettre à l'abri des profanations même involontaires ; mais il était dit que les reliques de saint François Xavier devaient être à la fois objet de vénération et victime du sans-gêne universel. Les mutilations ont commencé à Sanchoan. A Malacca, l'usage étant d'ensevelir les morts sans cercueil, le corps, simplement enveloppé de ses vêtements, fut descendu dans une fosse, près de l'autel, un coussin sous la tête, un voile sur le visage[2]. Le trou creusé dans le roc, étant trop petit, il fallut presser le cadavre pour le faire entrer. Puis il fut recouvert de terre, et des fossoyeurs cafres survinrent avec des pilons pour tasser le sol[3].

II. — *De Malacca aux Indes* (décembre 1553-février 1554).

D'assez bonne heure, le bruit avait couru aux Indes que le Père François était mort. En trois mois, par cette saison, la mousson soufflant du nord-est, la nouvelle pouvait venir de la Chine jusqu'à Cochin. Dès mars 1553, l'on en parlait déjà. Sans tarder, le Père Barzée envoya aux renseignements. Justement, le Père Jean de Beira, ses affaires terminées, reprenait le chemin des Moluques avec le Frère Manuel de Tavora[4]. Barzée les chargea de s'informer. Au mois d'août nous retrouvons les deux voyageurs à Malacca. Ils constatèrent la triste vérité.

Le Père de Beira eut alors la filiale curiosité de revoir une fois encore son bien-aimé père. Il en parla à Diogo Pereira, et il fut convenu qu'en grand secret, il iraient reconnaître l'état des reliques. Une nuit donc, Pereira, son frère, son cousin, Jean de Beira, le Frère Manuel de Tavora, et l'ermite gardien de l'église, se réunirent et ouvrirent la fosse[5]. Une troisième fois, la dépouille mortelle du saint fut reconnue intacte, fraîche, conser-

1. Antoine, *loc. cit.*
2. Valignano, p. 195; — *Process. 1556*, Goa, n. 28.
3. Antoine, *loc. cit.*; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 172.
Sur le lieu de la sépulture, *Boletin da Soc. Geogr.*, Lisbonne, 1882, p. 176 et 731.
4. D'après M. Nunez (*Avisi*, 1556, fol. 162) et Polanco (IV, p. 646), Tavora allait au Japon. D'après le Père Brandon (Cros, p. 364), il allait simplement chercher des renseignements sur Xavier. D'après Orlandini (P. I, l. XIII, n. 86) et Bartoli (*Mem. Istoriche*, l. II, ch. 25), il allait aux Moluques. Il y alla de fait un peu plus tard (Polanco, V, p. 708).
5. Lettre de M. Nunez, *Diversi Avisi*, 1558, fol. 162; — Sousa, p. 681.

vant encore les couleurs de la vie. Il y avait cinq mois cependant qu'elle était là, en contact immédiat avec le sol. Seulement elle portait les traces de la précipitation brutale avec laquelle avait eu lieu l'inhumation. Le nez avait été écrasé, le visage meurtri, une pierre aiguë avait blessé le côté gauche. Le linge blanc qui couvrait la tête avait des taches de sang frais. Les vêtements étaient propres et entiers[1].

Fallait-il rendre à la terre ces restes que les vers du tombeau respectaient? Pereira fit faire un riche coffre, capitonné à l'intérieur de damas de Chine. Le corps y fut déposé et recouvert d'un drap de brocart. Le cercueil fut déposé dans sa maison, et l'on attendit la prochaine occasion pour l'envoyer à Goa où sa place était marquée[2]. Bientôt Jean de Beira repartait pour les Moluques, laissant Manuel de Tavora auprès du corps.

Quelque temps après, quinze jours avant le départ, un autre missionnaire débarquait, revenu du Japon. Le Frère Pierre de Alcaçova, à peine arrivé à son poste, le 14 août 1552[3], avait reçu l'ordre de reprendre le chemin des Indes. La mission avait tellement prospéré depuis le départ de Xavier que, de toute nécessité, il fallait du renfort. Le daimyô de Bungo joignait ses instances à celles du Père Cosme de Torrès[4]. Le Frère partit le 19 octobre 1553. A San-choan, il apprit la mort du Père François, et vit la fosse d'où il avait été retiré. Quelques semaines après, il arrivait à Malacca, à temps pour accompagner le corps dans son dernier voyage[5].

Or, il n'y avait de disponible dans le port[6] qu'un vieux vaisseau, appartenant à Lopez de Noronha, le plus ancien, dit-on, de tous ceux qui, en ce temps-là, naviguaient dans les mers d'Orient. L'on n'osait plus guère s'y aventurer. Le facteur d'un riche marchand Jean de Mendoza, venait de remiser les cargaisons qui lui arrivaient de Chine, refusant

1. *Process. 1556*, Cochin, n. 3 et 28; — Valignano (p. 192-196) suppose que Pereira n'était pas présent à l'exhumation.

2. Brandon, dans Cros, p. 364; Polanco, IV, p. 646; — Sousa, p. 681; — Valignano, p. 196. Bartoli, *Memorie Istoriche*, l. II, ch. 25, raconte les faits un peu différemment.

3. *Epistolae Japonicae*, Louvain, 1569, p. 44; — *Avisi*, fol. 171.

4. *Cartas de Japão*, fol. lxxj; — Cros, II, p. 361.

5. *Ibid.*

6 *Process. 1556*, Cochin, n. 8; Malacca, n. 4 et 5.

de les confier à ce misérable bâtiment. Tous les gens du métier affirmaient qu'il ne résisterait pas à une tempête. Mais, dès qu'on sut qu'il partait quand même, emportant le corps de l'apôtre, l'homme d'affaires n'hésita plus, embarqua la cargaison et prit place comme passager[1].

Le 11 décembre, le cercueil fut porté sur une barque pavoisée. Toute la population faisait cortège au *Santo Padre*, disant un éternel adieu à l'apôtre qu'elle n'avait pas assez écouté pour mériter de garder ses restes. Ils furent déposés dans une cabine transformée en chambre ardente, tendue de soie, avec des cierges allumés, et des brûle-parfums. Puis l'on partit[2].

Quelqu'un cependant n'avait point pris part à ce dernier triomphe, et c'était encore don Alvaro de Ataïde. Ses familiers ne se gênaient pas pour se moquer de la foule et de sa piété[3]. Or, quelques mois plus tard, lui aussi quittait Malacca, mais en prisonnier. Le fils du vice-roi Antoine de Noronha était venu le relever de ses fonctions et ouvrir une enquête. Sur la longue liste de griefs dressée contre lui, figurait sa résistance aux ordres venus de Goa. Ses biens furent confisqués au profit du trésor. Condamné à la prison perpétuelle, transporté en Portugal, atteint de répugnantes infirmités contractées à Malacca, il épuisa ce qui lui restait de vie dans la souffrance et l'isolement[4]. En prédisant que don Alvaro serait puni dans ses biens, son honneur, son corps, Xavier avait ajouté : « Dieu sauve son âme[5] ! » Il semble qu'il ait été exaucé : Alvaro, dit-on, se repentit avant de mourir[6].

La traversée fut très accidentée. Antoine Pereira racontait trois ans plus tard que, passant entre l'île de Pulo-Pinang et le continent, un coup de vent jeta le vaisseau sur un banc de sable. La quille s'engagea si avant qu'on ne voyait pas comment s'en tirer. Soudain le vent changea, repoussa le navire en arrière et

1. *Process. 1556*, Goa, n. 12. — Récits de Jean et de Georges de Mendoza, recueillis à Lisbonne, Lucena, X, ch. 29, p. 905. Cf. Tursellini, ch. 14.
2. Tursellini, l. V, ch. 14, etc.
3. *Process. 1556*, Cochin, n. 2.
4. Do Couto, D. VI, l. X, ch. 18, p. 523; — Tursellini, l. V, ch. 6.
5. Valignano, p. 149.
6. Tursellini, l. V, ch. 6; — Lucena, l. X, ch. 16, p. 849; — Sousa, p. 601.

l'envoya flotter en pleine eau[1]. Même accident plus loin, aux environs de Ceylan. Le navire donna sur des rochers et resta comme suspendu à la surface, sans pouvoir ni avancer ni reculer. Le choc avait démonté le gouvernail. Après quelques heures d'attente, on abattit les mâts, on fit tout ce qu'en pareil danger l'on a coutume de faire. Enfin, les moyens humains restant inutiles, le cercueil fut exposé sur le pont, les cierges et les brûle-parfums allumés. Tous s'agenouillèrent, suppliant Dieu Notre-Seigneur de leur donner la vie par les mérites de son serviteur. Le pilote, dans la suite, affirma sous serment, et Georges de Mendoza, qui se trouvait présent, raconta peu d'années après à Lisbonne, que, tandis que les passagers priaient, tout à coup ils entendirent un grand fracas, et il leur sembla que le vaisseau s'échappait vers la mer[2].

Le vaisseau fit escale dans un port de Ceylan. Un nommé Alphonse de Menezès qui, dix mois auparavant, avait assisté aux premières fêtes de Malacca, put examiner le corps : « Il était, dit-il, dans un cercueil de bois ouvert, intact, et tel qu'au jour de sa sépulture à Malacca. Je l'examinai; je perçus une très suave odeur. Il avait une déchirure à l'avant-bras; je la frottai et il s'en exhala un parfum. Les chairs étaient fraîches[3]. »

Enfin, après deux mois, presque le double des traversées ordinaires, on arrivait à Cochin[4]. Le Père François Perez eut la consolation de prier sur le cercueil de son cher maître. Bientôt le navire fut comme pris d'assaut; un flot de visiteurs se précipita vers la chapelle ardente. Après un arrêt de quelques jours, on repartit[5]. A mi-chemin de Goa, nouvelle escale en face de Baticala[6] et mêmes scènes qu'à Cochin. Il y eut des miracles. Deux ans plus tard, Marie Serrão, noble Portugaise, attestait qu'elle s'était fait porter presque mourante près du saint corps, avait été guérie, avait emporté en souvenir un cordon arraché au cercueil, et que, depuis, cette relique était l'instru-

1. *Process. 1556*, Malacca, n. 2, cf. 4 et 5; — Bartoli, IV, 25.
2. *Process. 1556*, Cochin, n. 5-6; — 1616, n. 90; — Lucena, X, 29; — Tursellini, l. V, ch. 14; — Sousa, p. 682. — Polanco (t. IV, p. 626) raconte les deux prodiges, mais partage autrement les détails.
3. *Process. 1556*, Cochin, n. 8.
4. Le 13 février, d'après Pinto.
5. Tursellini, l. V, ch. 14; — Sousa, p. 683.
6. Un peu au sud de Mangalore, aujourd'hui Baïkala.

ment de nombreuses merveilles[1]. Un peu plus loin, un fort vent du nord-ouest se leva. Le vaisseau ne marchait que péniblement en courant des bordées. A peine si, en une journée, il avançait d'une lieue ou deux. Le capitaine décida de prendre les devants; il sauta dans une barque, et bientôt l'on sut à Goa que le corps du *Santo Padre* n'était pas loin[2].

III. — *Arrivée à Goa.*

Malheureusement ceux qui eussent dû présider à la grande fête funéraire n'étaient plus là.

Le 18 février 1553, moins de trois mois après son saint ami, don Jean d'Albuquerque, l'évêque franciscain, était mort, après quatorze ans d'épiscopat. Nul ne le remplaçait. Huit mois après, le Père Barzée succombait à son tour. Faute d'un supérieur qui l'eût modéré, il avait abusé de ses forces, prêchant et confessant tous les jours, prenant son unique repas en pleine nuit, s'accordant à peine trois heures de sommeil. Évidemment le Père Maître François était son modèle ; et il le copiait avec plus de zèle que de discrétion. Après l'avoir comme enfermé à Ormuz, Xavier, en quittant les Indes, lui avait assigné Goa comme unique champ d'action. Mais son cœur s'échappait, pour ainsi dire, vers les quatre coins du monde. La Chine, la Perse, le Japon, il avait tout désiré, et tous ces pays successivement lui avaient été fermés. Il avait écrit au roi d'Éthiopie pour lui offrir ses services ; puis aux Portugais fixés sur les terres de ce prince, leur faisant espérer que saint Ignace l'autoriserait à les aller visiter. Imitant le Père François en tout le reste, que ne pouvait-il l'imiter encore dans ses conquêtes! Il lui restait de se dépenser sans compter dans cette ville de Goa, où continuellement il fallait recommencer la lutte contre le vice. Enfin il fut terrassé. Pendant un sermon il s'évanouit. Emporté au collège, il comprit que c'était la fin. Il fit ouvrir les lettres laissées par le Provincial. Sur la liste des successeurs intérimaires le premier nom était celui du Père Manuel de

1. *Process. 1556*, Goa, n. 14 et 18; — Polanco, V, p. 655.
2. Lettre du Père Brandon, Cros, p. 364; — Sousa, p. 683.

Moralez. Il y avait deux mois qu'il était mort[1]. Restait le Père Melchior Nunez qui fut immédiatement appelé de Baçaim. Ayant résigné sa charge, Barzée mourut le 18 octobre 1553[2]. Il avait trente-huit ans. Le Dominicain qui voulut faire son oraison funèbre fut obligé de s'arrêter, couvert par les sanglots de la foule et suffoqué lui-même par les larmes[3].

Terribles épreuves pour la mission : c'est à la tête que Dieu la frappait. Xavier, Barzée, Moralez disparaissaient, les plus saints et les plus vaillants, tous épuisés avant l'âge après dix, cinq, deux ans de travail. Le nouveau supérieur recevait une lourde succession; et, d'Europe, presque personne ne venait au secours. Pas de départ en 1552[4]. L'année d'après, trois prêtres prirent la mer[5] ; mais le vaisseau qui portait l'un d'eux dut rentrer dans le Tage; le Père Urbain Fernandez, hier recteur de la maison de Lisbonne, le profès tant réclamé par Xavier, embarqué malade, mourut en mer; seul le Père Balthazar Diaz arriva aux Indes, à temps pour permettre à Nunez d'aller visiter les maisons du sud[6].

Le vice-provincial était à Coulam, janvier 1554, quand parvinrent les premiers renseignements un peu fermes sur le décès du Père François. Des marchands venant du Pégu, d'autres du Bengale, affirmaient la chose comme certaine[7]. Un doute alors se posa devant l'esprit de Nunez. Il n'était supérieur que par délégation de Xavier. Xavier disparu, sa juridiction ne disparaissait-elle pas du coup? Que faire? Où était l'autorité? Il eût fallu réunir les Pères dispersés et procéder à une élection. Mais comment les arracher à leurs travaux, et les faire venir de si loin? Lancilotti et les Pères de la Pêcherie réunis à Coulam jugèrent que mieux valait laisser Nunez gouverner la province, et écrire au Père Ignace[8]. Là-

1. Polanco, t. III, p. 488-489.
2. T. IV, p. 642.
3. Lettre du Père Brandon, citée par Trigault, l. III, ch. 14, et Bartoli, *Memorie Istoriche*, l. III, ch. 1 et 2. *Asia*, V, n. 32; cf. Polanco, t. II, p. 732, III, p. 485, IV, p. 643.
4. Polanco, II, p. 747.
5. Polanco, III, p. 390, 391, 415.
6. *Ibid.*, p. 487.
7. *Ibid.*, t. IV, p. 643-644.
8. Polanco, t. IV, p. 644.

dessus Nunez revint à Goa. Peu après il apprenait qu'un vaisseau de Malacca rapportait les restes du saint.

Il n'eut qu'une pensée, avoir au plus tôt son trésor, et il courut chez le vice-roi réclamer une embarcation. Le capitaine qui avait apporté la nouvelle protesta; il voulait garder le plus longtemps possible le cercueil à son bord, sans doute parce que, ce palladium une fois enlevé, il n'était plus sûr du tout d'achever sans encombre son voyage. Mais le vice-roi décida contre lui; et aussitôt le vice-provincial partit dans une fuste avec des frères et des orphelins du collège. Quatre jours après, il rejoignait le vaisseau qui, orné de festons et de banderoles, ne parvenait pas à s'éloigner de Batticala. Les enfants, des palmes à la main, couronnés de fleurs, montèrent à bord en chantant le *Gloria in excelsis*[1].

Nunez examina le corps. « Je voulais savoir, dit-il, s'il fallait lui faire une réception comme à un mort ou comme à un vivant. Je le vis, je le regardai de mes yeux, je le touchai de mes mains. J'étais incrédule avant de le voir, mais après, je disais dans ma stupeur : « *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus*[2]. » Le corps fut ensuite descendu dans la fuste au milieu des salves d'artillerie, et l'on repartit[3].

Le jeudi soir, 15 mars, dans la semaine de la Passion, la fuste vint s'embosser à une demi-lieue en aval de Goa, et le cercueil fut transporté dans une petite église de faubourg, Notre-Dame de Ribandar[4].

Le Père Nunez profita du repos de la nuit pour examiner de nouveau, portes closes et à loisir, l'état du corps. Il le sortit du cercueil. Après seize mois, il était encore comme vivant, les chairs molles, la peau fraîche, le teint vif. Le vêtement lui-même n'était pas détérioré par la chaux et la terre.

Averti assez tard de l'arrivée de la fuste, le vice-roi[5] ordonna

1. P. Brandon, Cros, t. II, p. 366.
2. P. Nunez, *Sel. Ind. Ep.*, p. 173.
3. Brandon, *loc. cit.*
4. Brandon, *loc. cit.* ; — Sousa, p. 684.
5. Tursellini, l. V, ch. 14, fin. Tursellini raconte à ce propos que Nunez ne put s'empêcher de s'approprier la *subucula* du saint et qu'il l'emporta avec lui au Japon pour s'en revêtir dans les grandes circonstances. Ce n'est pas à Ribandar que le Père prit ainsi les vêtements de Xavier. Le 23 déc. 1554, le Père Brandon (Cros, p. 365) représente le corps

de tout préparer pour le triomphe du lendemain. Au collège, nous dit Tursellini, l'on ne dormit guère cette nuit-là[1]. Dès les premières heures du vendredi, tout le monde était debout, ornant l'église et la maison de feuillages et de tentures. C'était bien un peu contre les rubriques de cette fin de carême : mais la circonstance était assez exceptionnelle pour qu'on décorât l'autel comme aux plus grandes fêtes. Le clergé de la ville voulait faire sonner à toute volée les cloches de la cathédrale et des paroisses : on eut peine à modérer ce zèle[2]. Dès avant le jour, les amis et admirateurs du *Santo Padre*, une cinquantaine de Portugais, chacun avec son valet, et portant des torches et des cierges, étaient descendus en barque jusqu'à Ribandar. Parmi eux on voyait Diogo Pereira récemment arrivé d'orient.

Le cercueil avait été reporté sur la fuste, déposé à l'arrière, couvert d'un drap d'or et environné de lumières. Les Pères en surplis, les orphelins couronnés de fleurs, l'entouraient en chantant. Le navire remonta la rivière; une douzaine de grandes barques suivaient, chargées de monde, Portugais, Chinois, gens de Malacca, en costume de fête et des cierges à la main.

La population attendait sur la grève. Les remparts, les toits étaient envahis par la foule. Les plus ardents se jetaient à l'eau pour être des premiers à toucher le cercueil. Il y avait là le vice-roi et la noblesse, le chapitre, le clergé avec les croix de paroisses, les confrères de la Miséricorde avec insignes et bannières, et les élèves du collège[3].

Le corps fut descendu sur le rivage. Les confrères voulaient le prendre sur un brancard et le couvrir d'un superbe drap frangé d'or. La foule protesta : il fallut mettre la relique à découvert. Il se fit alors une violente poussée, tous voulant voir, toucher, baiser le *Santo Padre*. Le vice-roi dut faire manœuvrer ses

toujours revêtu de l'aube et du surplis qu'il avait dans le cercueil. Nunez partit pour le Japon le 1er avril suivant. C'est alors qu'il dut enlever cette *subucula*, que d'aucuns appellent un *surplis*.

Au procès de 1556 (Goa, n. 19), dona Violenta Fereira, veuve, disait que le Père Melchior lui donna à laver la *tunica superhumeralis* dont le corps était revêtu durant la translation. Elle portait des traces de sang épaisses, larges comme un denier. Elle les gratta, conserva la poussière, et il s'en exhalait une suave odeur.

1. Tursellini, ch. 15. Presque toute la suite du récit est emprunté au même chapitre.
2. Brandon, *loc. cit.*
3. Brandon, Nunez, Tursellini, *loc. cit.*

gardes. A grand'peine parvint-on à ouvrir un passage à la procession.

En avant marchaient les quatre-vingt-dix enfants du séminaire, enguirlandés, vêtus de blanc, des rameaux verts à la main. Puis les confrères de la Miséricorde, puis le clergé. Suivait le corps sur les épaules des Pères du Collège, protégé de chaque côté par deux brancards vides. Venait ensuite le vice-roi et sa garde, la noblesse, le peuple. Partout des cierges, des brûle-parfums, des feuillages, des tentures. Ainsi rentrait à Goa le grand missionnaire, dans un nuage d'encens, sous une pluie de fleurs, à la musique des cloches, au chant des cantiques.

Enfin l'on parvint à l'église. Sur le seuil, nous dit Bartoli, l'on avait groupé quantité d'estropiés, de boiteux, de lépreux, d'aveugles. Il y eut des guérisons. Dans la foule on racontait quantité de merveilles. Alors un Franciscain éleva la voix. Il se mit à dire ce dont, lui, avait été le témoin oculaire. C'était Jean de Eyro, l'ancien compagnon de Xavier à Malacca et à Amboine. Il disait sa propre vie, dévoilait ce qui s'était passé entre le Père et lui, les prophéties qu'il lui avait faites. Véritable confession publique; et ce jour-là, conclut le Père de Sousa, il n'y eut pas d'autre oraison funèbre[1].

Quand le cercueil eut été déposé dans l'église, le chapitre de la cathédrale chanta, non une messe de *requiem*, mais la messe votive de la croix[2]. La foule s'était contenue tout d'abord, car le bruit courait que, l'office terminé, il y aurait exposition publique. Mais, l'affluence augmentant toujours, les grilles cédèrent et le sanctuaire fut envahi. Le Père Nunez estimait qu'il pouvait y avoir là 5.000 personnes. Craignant les excès du peuple enthousiaste, il insista auprès du vice-roi pour qu'il quittât l'église avec la noblesse. La foule les imiterait, et alors, dans le sanctuaire vide, ils pourraient examiner le corps à loisir. C'était un honneur qu'il voulait faire à Noronha, au vicaire général, au chapitre et aux religieux. Le vice-roi sortit, mais la foule ne bougea pas. Elle resta, criant, trépi-

1. M. Nunez (*Div. Avisi*, 1558, fol. 164); — Bartoli, l. IV, n. 25; — Sousa, p. 685.
2. Nunez, fol. 163.

gnant, exigeant qu'on lui montrât le corps. Il fallut céder. Nunez obtint qu'elle s'écartât un peu; la grille fut rétablie, et le corps apparut. Il était en habits sacerdotaux, les pieds et les mains à découvert. A cette vue, il se fit une nouvelle poussée; les grilles furent une fois encore enfoncées. Les Pères aussitôt refermèrent le cercueil. Ceux qui avaient pu voir reculèrent et, en s'en allant, ils disaient ce qu'ils avaient constaté. Et la foule d'insister de nouveau et de s'obstiner.

« Je n'ai jamais rien vu, disait Nunez, de comparable à la dévotion, à l'admiration de ce peuple. On pleurait, on se frappait la poitrine, on demandait pardon à Dieu de ses péchés. On faisait de violents efforts pour faire toucher au corps du bienheureux Père des chapelets et autres objets. On ne se rassasiait pas de lui baiser les pieds, et si nous n'avions été là, je crois bien que chacun aurait emporté comme relique un morceau du corps [1]. »

Il y eut en effet de regrettables indiscrétions. D'un coup de dent, une dame goanaise, dona Isabelle de Carom, détacha un petit doigt de pied, et, une fois de plus, le sang coula [2].

Le lendemain samedi, les Franciscains, que Xavier avait tant aimés, tinrent à lui rendre hommage, et ils vinrent à Saint-Paul chanter la messe de *Beata* [3]. Le *Santo Padre* resta encore exposé toute la journée, puis le dimanche. Impossible de fermer l'église. Pendant trois jours et trois nuits, la foule défila devant la relique. Enfin, dans la nuit du dimanche au lundi, le Père Nunez parvint à enfermer le corps dans une sorte de caveau ménagé près de l'autel, au côté de l'Évangile [4].

Peu après un Père du collège pouvait écrire : « Grande est notre joie de posséder un tel trésor, et plus grande encore la joie de penser que l'âme du Père François est devant Dieu, priant pour nous. Le corps est revêtu d'un surplis et d'une aube très riches qui, après être demeurés longtemps dans la chaux, sont aussi nets que si on venait de les faire. Les mains

1. *Div. Avisi, loc. cit.*
2. *Process. 1616*, n. 4; — Sousa, p. 687. Le Père Cros (II, p. 427) met le fait à Malacca.
3. *Div. Avisi, loc. cit.*
4. *Process. 1556*, Cochin, n. 3, 4.

sont croisées et rattachées l'une à l'autre par un cordon aussi frais que s'il sortait de chez le marchand [1]. »

Et François attendit là que vînt l'heure du triomphe suprême, la canonisation, que déjà tout le monde réclamait pour lui.

1. P. Brandon (Cros, p. 365). — Voir Valignano, p. 197. Le corps resta là jusqu'à la reconstruction de l'église (1560). Il fut alors changé de cercueil, et, au temps de Valignano (1583), se trouvait près de l'autel, dans la chapelle du noviciat. — Le Père Seb. Gonçalvez (Sousa, I, p. 685), qui écrivait en 1611, dit qu'on l'avait porté dans la chambre du Père Recteur, puis dans celle du maître des novices, puis dans la chapelle de saint Thomas. Au moment où il écrivait, le corps était dans la sacristie du collège, et c'était devant lui que les prêtres après leur messe faisaient leur action de grâces. Depuis on le porta sans cérémonie à la maison professe (fondée en 1585) et il y resta une dizaine d'années dans une salle, au-dessus de la porte d'entrée. C'est là que, le 3 novembre 1614, sur ordre du Père Général, Claude Aquaviva, fut coupé le bras droit, pour être envoyé au Gesu de Rome. Après la canonisation, la relique fut descendue dans l'Église et provisoirement déposée dans un des bras de la croix du côté de l'Évangile. En 1655, elle fut transférée, de l'autre côté, dans la chapelle où elle est encore vénérée aujourd'hui (Sousa, p. 685, 686).

CHAPITRE V

DE LA MORT A LA CANONISATION
(1552-1622)

I. — *Au lendemain du triomphe.*

Que le Père Maître François dût un jour être mis sur les autels, personne n'en doutait à Goa, même de son vivant. Ses collaborateurs, dans leurs lettres pleines de prudentes réticences, ne se privaient pas de le comparer aux saints du temps passé. Un jour, sur le bruit de sa mort, les Goanais parlèrent immédiatement de le faire canoniser. Au cours même du triomphe que nous venons de raconter, le vice-roi, d'accord avec le vicaire général, voulut provoquer une enquête et dresser procès-verbal des événements du jour. Par malheur, Jean d'Albuquerque n'était plus là. En dépit des efforts de François pour maintenir la concorde entre les ouvriers de Dieu, l'entente n'était pas toujours parfaite de maison à maison ou d'église à église. Bref, sur nous ne savons quelles plaintes parties du couvent des Frères Prêcheurs, l'enquête n'eut pas lieu, et le Père Melchior Nunez ne jugea pas à propos d'insister[1].

Cependant il y avait un miracle facile à constater. Depuis seize mois, la mort avait eu le temps de faire, sur le corps de François, son œuvre de décomposition. Il était resté deux mois et demi dans la chaux, puis cinq mois dans une fosse quelconque, en contact avec le roc, puis huit mois presque à l'air libre, à peine protégé contre la chaleur humide par un drap et une planche. Cependant il gardait sa flexibilité et sa fraîcheur. Le sang coulait des blessures, involontaires ou non, qu'on lui faisait. Cela, tout un peuple l'avait vu.

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 173; — Polanco, t. IV, p. 648.

Plusieurs avaient été jusqu'à palper les chairs. Puis, comme pour provoquer un examen plus méthodique, il y eut des incrédules. Un Dominicain lança l'idée que le corps avait dû être embaumé. Le vice-roi voulut en avoir le cœur net; il chargea son premier médecin d'examiner le cadavre, et le procès-verbal suivant fut dressé :

« Moi, don Cosme Saraiva, médecin du vice-roi de l'Inde, Alphonse de Noronha, atteste que, le corps de François Xavier ayant été porté à Goa, je l'ai examiné et inspecté, surtout à l'abdomen, qui est la partie du corps la plus exposée à la corruption. J'y ai trouvé les intestins entiers et fermes, sans baume, sans huile, sans rien de ce qu'on emploie pour prévenir la décomposition. Sur mon conseil, un Père de la Compagnie de Jésus enfonça les doigts dans une ouverture faite au côté gauche, non loin du cœur; il en sortit du sang mêlé d'eau : l'ayant flairé je n'y ai trouvé aucune mauvaise odeur. J'ai trouvé également intactes les jambes et autres parties du corps, la chair ferme, dans son état naturel, et telle que l'art des médecins serait incapable de la conserver. Or il y avait déjà un an et demi que l'âme avait quitté ce corps, et le corps était resté près d'une année enseveli. Tel est le témoignage que je porte, sous serment. Goa, 18 novembre 1556[1]. »

A son tour, le vicaire général fit son enquête, et il écrivit :

« Moi, don Ambroise Ribeira, inquisiteur et vicaire général, coadjuteur de l'évêque de Goa et des Indes depuis neuf ans, faisant mon séjour en ces lieux, porte témoignage que François Xavier a parcouru en prêchant les villes et villages de l'Inde... » Suivent quelques généralités sur les travaux du Père et ses funérailles. Il poursuit :

« J'ai donc été dans l'église où reposait ce corps. J'ai fait ouvrir le cercueil; des torches étant allumées, une heure environ avant midi, j'ai examiné le corps de François; les bras, les jambes jusqu'aux genoux et cuisses, la plus grande partie du corps, de sorte que, des parties visibles je pouvais conclure à ce qu'on ne pouvait voir, je l'ai à loisir touché et manié; et j'ai trouvé que le corps entier était intact, sans la moindre

1. Cros, t. II, p. 430.

corruption, avec les chairs fermes, la couleur et la fraîcheur naturelles. De plus, à la cuisse gauche, un peu au-dessus du genou, j'ai constaté une sorte de blessure, d'où l'on avait enlevé de la chair gros comme le doigt[1]. Il y avait une autre blessure à l'abdomen[2], j'y ai moi-même plongé les doigts et n'y ai rien trouvé que d'intact, sans corruption, sans odeur désagréable. De plus, approchant mon visage du sien, je l'ai avec le plus grand soin examiné tout entier. Cette enquête faite, j'ai enjoint à mon notaire d'en faire le procès-verbal, que j'ai signé et marqué de mon sceau, 1er décembre 1556[3]. »

Nous ignorons si cette double enquête, canonique et chirurgicale, fut connue du public. Mais on continuait à presser les Pères de préparer le triomphe dont celui du 16 mars n'avait été que le prélude. Le Père Balthazar Diaz racontait : « Plusieurs personnes d'autorité sont venues me demander pourquoi nous ne faisions pas ouvrir d'enquête juridique en vue de la canonisation. Mais pareille initiative appartient de droit à ceux qui peuvent assurer aux procédures l'authenticité voulue. Ce motif et d'autres bonnes raisons ne m'ont pas permis de faire les premières démarches[4]. »

L'initiative devait venir de plus haut et l'on attendait. Ce retard fut regrettable. Il eût fallu, dès le premier jour, recueillir avec soin les bruits qui couraient, les contrôler, ne pas leur laisser le temps de grossir et de dénaturer les faits. Car on parlait beaucoup dans le public des prodiges semés par le Père, en vingt lieux différents, et, chose à noter, l'on en parlait beaucoup moins chez ses frères en religion. Le Père Arias Brandon écrivait :

« Si vous entendiez ce que disent beaucoup d'hommes d'autorité et de crédit, et aussi certains religieux, vous reconnaîtriez et diriez que la vie et les œuvres de Maître François ne diffè-

1. C'est la blessure faite lors de la première exhumation à San-choan.
2. Faite par Cosme Saraiva.
3. Cros, II, p. 430-432.
Le procès-verbal du médecin rédigé ou recopié plus tard, lors de l'enquête royale, est daté du 18 novembre 1556, et celui du vicaire général du 1er décembre. Mais ils se rapportent à un examen antérieur. Le vicaire général dit que le corps est intact depuis seize mois : *immune perstare jam sextum decimum* (*mensem*) ; ce qui nous reporte au mois de mars 1554, peu de temps après les funérailles.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 182-183.

rent en rien de la vie et des œuvres des saints que les livres imprimés nous racontent. Nous ne savions rien ici de tant de choses dont on parle ; pas un Père ni un Frère qui ne les ignorât[1] ; c'est depuis sa mort que s'est levée la multitude des témoins, qui le virent opérant tant de merveilleuses choses dans les diverses contrées où ils se trouvaient quand il y passa[2]. »

Les missionnaires ne propageaient donc ces rumeurs qu'avec discrétion. Le premier, semble-t-il, en 1555, le Père de Quadros, dans une lettre que nous avons plus d'une fois exploitée, envoya en Europe le résultat d'une petite enquête personnelle, faite par lui dans le public, et il racontait les extases, la vie d'oraison, la soif de souffrances, l'austérité de vie, les vertus, les audaces apostoliques du Père François. Il rapportait aussi quelques miracles. « Je tiens de personnes qui allaient avec lui au cap Comorin[3] que ces œuvres surnaturelles, guérir les malades, délivrer les possédés, lui étaient familières, et que rarement il pria sur un malade sans que la guérison suivît. »

Puis, lecture dans l'avenir et dans le secret des cœurs. « On sait déjà qu'il ressuscita un mort. Un Japonais qui me l'a raconté, lui vit faire trois miracles, savoir : guérir un paralytique muet, un autre muet et un sourd. » Quadros cite d'autres faits encore que nous avons consignés au passage, et sa conclusion est : « Disons-le enfin pour l'amour de Dieu, auteur de tout bien, Maître François a été un homme de singulière et rare sainteté, et comme, sa vie durant, il s'efforça, avec grandes fatigues et continuel mépris de lui-même, de procurer la gloire de Dieu, but principal de son zèle, ainsi, après sa mort, Dieu a voulu glorifier son serviteur même sur la terre[4]. »

1. Il y a là une exagération. Ce que Bernard le Japonais racontait à Rome, ne l'avait-il pas aussi raconté à Goa ? En 1548, Balthazar Nunez se refusait à écrire en détail les merveilles que l'on narrait du Père François (*Sel. Ind. Ep.*, p. 38). La même année, Barzée parlait de ses miracles dont le récit courait dans le public (p. 54), etc. Mais il se peut que les Pères, présents à Goa en 1544, presque tous nouveaux venus (sauf Paul de Camerino), n'aient connu le détail de ces miracles qu'assez tard.

2. Cros, II, p. 368-369.

3. François Mansilhas, peut-être.

4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 184, 194. Cf. Cros, p. 374 et suiv.

II. — *Lettre de saint Ignace*, juin 1553.

L'initiative des enquêtes officielles préliminaires à la canonisation vint de Lisbonne. Si elle ne fut pas prise plus tôt, c'est qu'on fut très long en Europe à recevoir sur la mort du Père François des nouvelles sûres.

Revenons un peu en arrière.

Tandis qu'à Malacca, le peuple lui faisait de triomphales obsèques, à Rome, saint Ignace se décidait à le rappeler. Il avait de graves raisons pour revoir le plus saint de ses fils. Il venait de recevoir le dernier de ses courriers, celui où il lui racontait ses travaux au Japon et annonçait son départ pour la Chine. Le saint Général dut se dire qu'il fallait mettre un terme à ce zèle dévorant. C'était assez de conquêtes, il fallait gouverner, il fallait administrer. Mais précisément, cette administration exigeait un retour momentané en Europe. Ignace se gardait bien de blâmer les courses, les explorations, les fondations du missionnaire. Il disait: « Nous avons été très consolés en la divine Majesté d'apprendre que Dieu Notre Seigneur a ouvert par votre ministère une porte à la prédication de l'Évangile et à la conversion des peuples du Japon et de la Chine. Nous espérons que sa connaissance et la gloire de son nom iront s'étendant chaque jour au milieu de nations si capables de faire, Dieu aidant, croître et prospérer la semence qu'on leur confie.

« J'approuve aussi l'envoi en Chine de Maître Gaspard et autres; si vous-même, rien ne faisant obstacle à vos projets, y êtes allé, je l'approuve aussi, persuadé que vous vous guidez par les conseils de la divine Sagesse. »

Il avait donc confiance dans l'esprit qui dirigeait le Père François. Mais, maintenant que les postes étaient fondés, mieux valait diriger les autres que s'absorber soi-même en de nouvelles conquêtes : « Si cependant vous êtes resté aux Indes, mon avis est que vous y ferez plus de bien à exercer les autres à faire en Chine ce que vous y auriez fait vous-même. De cette manière vous étendrez votre action à un plus grand nombre de pays, au lieu que, de votre personne, vous ne l'auriez exercée que dans un seul. » François devait donc désormais faire à Goa ce que

lui-même faisait à Rome, gouverner de haut et de loin. Après tout, Xavier ne disait-il pas exactement la même chose à Barzée, quand il le contraignait à enfermer son ardeur en de certaines limites précises?

Mais Ignace ne s'arrêtait pas là : « Je vais plus loin, disait-il. Pour le plus grand service de Dieu et le plus grand bien des âmes dans les Indes, considérant que ce bien dépend à un si haut degré du Portugal, j'ai pris le parti de vous ordonner, au nom de la sainte obéissance, que, entre tous les chemins qui s'ouvriront devant vous, à la première occasion d'une bonne traversée, vous preniez le chemin du Portugal. Je vous le commande au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Toutefois ce sera pour retourner bientôt dans les Indes. Comme peut-être on voudra là-bas vous retenir en alléguant le bien du pays, je vous dirai les raisons qui me déterminent précisément en vue de ce bien. »

Ces raisons étaient qu'il fallait éclairer le roi sur les vrais besoins des colonies, renseigner le Saint-Siège, exciter le zèle pour les missions dans la Compagnie, discerner ceux qui seraient utiles en tel pays ou en tel autre, promouvoir les affaires d'Éthiopie qui étaient en suspens, servir les intérêts du Brésil et du Congo [1].

A la lettre de saint Ignace, le Père Polanco ajoutait ces réflexions un peu énigmatiques pour nous, et qui peut-être ne l'eussent pas été moins pour François lui-même :

« Outre ce que le Père a écrit, il y a d'autres raisons qui n'ont pas moins de poids. Sachez que cette corde a été touchée auprès des Pères de Portugal et d'Espagne, et à l'oreille de ceux d'Italie, et ils la jugent si bien sonnante, qu'il n'en est pas un qui, l'ayant ouïe, ne dise : « La venue de Maître François aura de grands résultats, et pour le service de Dieu et pour le bien général. » Notre Père, d'ailleurs, est tellement de cet avis que cela seul vaut de nombreuses et très fortes raisons. Je prie N.-S. J.-C. de tout diriger à son meilleur service et à sa gloire [2]. »

Que voulait dire le Père Polanco ? Est-il vrai, comme certains

1. *Epistolae et Instructiones*, t. V, p. 148-151.
2. *Ibid.*, p. 266.

l'assurent[1], qu'Ignace songeait à se décharger sur lui du gouvernement de la Compagnie? Il ne semble pas, puisque, dans sa lettre, il lui promet son retour aux Indes. Mais peut-être d'autres allaient plus loin dans leurs espérances et saluaient en Xavier le successeur d'Ignace. Ils ignoraient qu'Ignace avait prédit que le Général après lui serait le Père Lainez[2].

La décision de Père Ignace fut acceptée avec joie à Lisbonne et à Rome ; Jean III en écrivit lui-même au saint, le remerciant de son zèle pour le bien de ses Etats[3]. Le cardinal de Sainte-Croix, le futur Marcel II, en pleura, dit-on, de joie. Il eût voulu qu'on préparât à l'apôtre une réception triomphale[4]. Devenu pape deux ans plus tard, il en parlait encore au Père Ignace[5].

Le désir de revoir le Père Maître François devait être d'autant plus grand que, pour la première fois à Rome, des témoins oculaires venaient raconter ce qu'ils avaient observé. Le Frère André Fernandez et Bernard le Japonais, partis de Cochin en février 1553, étaient débarqués à Lisbonne en septembre[6]. Après un assez long séjour à Coïmbre, par Salamanque, Ségovie, Naples, ils étaient arrivés enfin à Rome. Partout le Frère Bernard avait charmé ceux qui l'entretenaient[7].

A Rome, il fut pressé de questions. Pendant qu'André Fernandez mettait saint Ignace au courant des besoins de la mission, Bernard racontait tout ce qu'il avait vu et comme touché

1. Bartoli, l. IV, n. 30. — *Acta SS.*, 31 juillet. *Comment. praev.*, n. 611. Cette croyance a sans doute pour origine cette phrase restée incomplète du Père Nadal, dans ses Ephémérides, sous la rubrique 1552 : « Navigavit M. Franciscus ad Chinarum regionem, quo antequam ingrederetur, in proxima insula moritur, ac perseveravit ejus corpus incorruptum. Alia praeterea sunt hujus viri miracula. Quum illum vocasset P. Ignatius ad officium generalis praepositi, etc. Viennae in Austria, moritur magister Claudius Jayius... » (*Epistolae*, t. II, p. 7.) En juin 1553, quand il écrivait ses mémoires, Nadal était en Espagne, et ne pouvait savoir la pensée secrète d'Ignace. Mais peut-être donne-t-il l'opinion courante. Voir *Epistolae et Instructiones*, t. V, p. 226, note.

2. *Scripta de S. Ignatio*, p. 455.

3. *Ep. et Instr.*, t. V, p. 100. Cf. *Ep. Mixtae*, t. IV, p. 15.

4. Bartoli, l. IV, n. 30, fin.

5. On lit dans la *Vita di Ricciardo Corvini, Padre di Papa Marcello 2°*, fol. 91, v. : « Fù intrinsico amico di S. Ignazio di Loyola, e di S. Franc. Xavier, del cui ritorno dall India parlò à S. Ignazio quando fù creato Papa »; Florence, *Archivo di Stato, Manoscritti Cerviniani* 52 (jadis XL). Marcel Cervin fut élu pape le 11 avril 1555. En juin 1555, Ignace n'avait pas encore de nouvelles certaines de la mort (*Epistolae*, t. IX, p. 178).

6. Polanco, III, p. 397-398.

7. *Epistolae Mixtae*, t. IV, p. 347; cf. *Epist. Quadrimestres*, t. III, p. 77.

du doigt, au Japon, de la sainteté de son maître. Il disait son oraison continuelle, ses disputes avec les bonzes, les malades qu'on lui apportait à guérir, ses miracles [1].

III. — *Lettre de Jean III. Le procès de 1556-1557.*

Mais, en même temps que ces relations consolantes, des bruits attristants avaient commencé à circuler. Un billet du Père Nunez parti en janvier 1554, annonçait que, d'après certaines rumeurs, le Père François était mort [2]. En septembre, le bruit parvenait à Lisbonne. Le capitaine du navire qui avait apporté la lettre fut mandé à la cour. Il raconta que Xavier allant en Chine était tombé malade; il avait dû interrompre son voyage, avait repris la route de Malacca et, en route, avait succombé sur le navire. Ce navire, alors, avait en cinq jours fait un trajet qui, en temps ordinaire, en demandait quarante. Stupéfaits, les Chinois présents s'étaient convertis. On racontait encore bien d'autres prodiges. Curieux récit où nous prenons sur le fait l'éclosion des légendes, mais qui atteste aussi l'universelle croyance à la sainteté et aux miracles de l'apôtre [3].

Que Xavier fût mort, beaucoup n'en doutaient plus : ils parlaient de son décès comme d'une chose désormais acquise [4]. Cependant aucune lettre n'étant venue confirmer les rumeurs,

1. Ribadeneira, *Vita P. Ignatii*, Cologne, 1602, p. 475.
Bernard rentra à Lisbonne en février 1556 et y mourut peu après (Cros, II, p. 174).

2. Les premiers bruits de la mort avaient dû parvenir à Cochin vers mars 1553; c'est alors que Barzée avait envoyé aux renseignements. La réponse n'était pas encore arrivée en décembre. Aussi Melchior Nunez, écrivant vers ce temps-là à saint Ignace, ne pouvait lui transmettre que des rumeurs, sans rien affirmer (*Sel. Ind. Ep.*, p. 171) : « *El año pasado he escrito... no teniamos... cosa de tudo cierta* ». Ce billet dut partir dans le courrier de janvier 1554, et c'est lui qui, huit mois après, mit en émoi la cour de Lisbonne (Polanco, IV, p. 559).
Dans le courant de ce même mois de janvier, la nouvelle certaine de la mort arrivait aux Indes après un long détour par le Bengale et le Pégu (Polanco, t. IV, p. 643, 644). Mais, avant de pouvoir la transmettre à Lisbonne, il fallait attendre un an. Le 3 déc. 1554, Nunez rédigeait un rapport sur la mort, la sépulture, le triomphe de Xavier (*Sel. Ind. Ep.*, p. 171, 177). Partie en janvier 1555, arrivée à Lisbonne en septembre, cette lettre fut expédiée en Italie le 15 octobre (*Ep. Mixtae*, t. V, p. 29). Le 2 novembre, elle était à Rome (*Epist. S. Ignatii*, t. X, p. 91).

3. Polanco, t. IV, p. 559.

4. *Epist. Mixtae*, t. I, p. 336, 11 sept. 1554.

d'autres hésitaient encore[1], et il fallut attendre le courrier d'automne 1555 pour être sûr de la triste réalité.

Maintenant le doute n'était plus permis : depuis trois ans déjà, Maître François avait reçu sa récompense. Aussitôt Jean III écrivit au vice-roi des Indes :

« Vice-roi, mon ami. Moi, le roi, je vous salue. La vie du Père Maître François, ses actions, ont été d'un si salutaire exemple, que, à mon avis, il faut les faire connaître pour la gloire de Dieu Notre-Seigneur. Et, pour que cette publication ait plus d'autorité, je vous enjoins ceci. Toutes les belles actions de ce saint homme, les œuvres dépassant les forces de la nature que Dieu a opérées par lui, vivant ou mort, vous en rechercherez partout les témoins dignes de foi. Vous en ferez dresser les actes authentiques avec un très grand zèle, et vous me les ferez parvenir au plus tôt. Rien ne me sera plus agréable. Or voici comment se fera l'enquête : en toutes ces régions, tous les témoins qu'on pourra découvrir, ayant une vraie connaissance des choses dont il s'agit, on les interrogera sur la vie, les actions, les mœurs du dit Père François ; en quelles terres et villes des infidèles il s'est trouvé, ce qu'il y a fait. Les témoins prêteront serment et répondront aux questions qu'on leur posera. Vous ferez copier ces enquêtes. Elles seront collationnées par le chancelier de l'officialité et par l'auditeur général, signées par vous, et par eux liées et scellées. Vous m'en ferez parvenir triple copie par trois voies[2]. »

Le vice-roi auquel s'adressait Jean III était ce don Pedro de Mascarenhas qui avait naguère emmené Xavier de Rome à Lisbonne, grand ami, mais ami sévère et difficile de la Compagnie, fondateur de la maison professe de Lisbonne, recours de saint Ignace en des circonstances délicates, homme de conscience austère : les missionnaires des Indes n'eussent pu souhaiter un appui meilleur. En l'envoyant gouverner ses colonies, Jean III répondait de la façon la plus pratique aux pressantes requêtes de Xavier. Malheureusement Mascarenhas était vieux, 70 ans. Il partit quand même, 2 avril 1554, se consolant à la pensée qu'il

1. *Ep. S. Ignatii*, t. VIII, p. 442, 481, 483; IX, p. 178; — POLANCO, IV, p. 559.
2. E. ACOSTA, *Rerum a S. J. in Oriente gestarum*... fol. 4; — TURSELLINI, l. VI, ch. I.

retrouverait là-bas, pour confesseur et conseiller, le Père Maître François Xavier[1].

Il emportait la réponse à un certain nombre de requêtes envoyées par le saint et par le Père Barzée : augmentation des revenus du collège Sainte-Foi, autorisation de diviser le collège en séminaire et école industrielle, transfert à la Compagnie du collège de Cranganor, dont le fondateur, fray Vincent de Lagos, était décédé, donation au collège de Coulam de revenus pour 50 élèves, fondation à Malacca d'une sorte de procure pour la mission du Japon, ordre à tous les capitans de se mettre à la disposition des Pères en ce qui concernait leurs œuvres, ordre de s'opposer au commerce musulman sur la côte de la Pêcherie, prolongation de charge pour certains capitans dont les missionnaires redoutaient le départ, cession définitive à la Compagnie de l'église de Cochin, etc.[2]

Hélas! ni Barzée ni Xavier n'étaient là pour recevoir des mains de Mascarenhas ces faveurs royales. Le vice-provincial lui-même, Melchior Nunez, était parti pour visiter le Japon. Le vice-roi ne cacha pas sa déception, et les Pères, qu'il ne trouvait pas à la hauteur de ses espérances, se heurtèrent parfois à sa mauvaise humeur[3]. Cependant personne n'était plus à même de mener à bien l'enquête ordonnée par le roi sur le Père François. Mais, une fois de plus, Dieu enleva l'homme que tout le monde croyait nécessaire. Le 15 juin 1555, Mascarenhas était mort. Il avait pour successeur François Barreto[4].

Barreto était homme de mérite, excellent soldat, mais qui ne pouvait apporter à ce travail le zèle et le savoir-faire qu'eût déployés un ami particulier du saint. On a souvent écrit que, pour faire sa cour, le gouverneur mit une ardeur extrême à recueillir les miracles. Jean III n'avait-il pas écrit : « Que l'enquête se fasse avec soin et rapidité? » On devine, ajoutent les critiques, ce que l'enquête pourra être, une « œuvre d'obséquiosité et de mensonge[5] ». Disons ce que fut la réalité.

L'Église n'avait pas encore entouré les canonisations de ces

1. Polanco, t. IV, p. 358, 545, 551; — *Litterae Quadrimestres*, II, p. 444; — Cros, II, p. 383; — Do Couto, D. VII, l. I, ch. 3, p. 31.
2. Polanco, t. IV, p. 562-565. La cession de Cranganor ne fut pas exécutée.
3. *Ibid.*, p. 650, 662, 663, 675.
4. Do Couto, D. VII, l. I, ch. 12, p. 104.
5. Dickson White.

formalités minutieuses qui devraient faire l'admiration des critiques rationalistes, s'ils pouvaient une fois admettre la possibilité du miracle. On suivait les règles, déjà sévères, mais jugées depuis insuffisantes par Urbain VIII, qui avaient fait loi pendant la seconde moitié du moyen âge. Ajoutons que le siège épiscopal de Goa restait vacant; l'autorité manquait donc qui, parlant de haut, eût pu stimuler le zèle des enquêteurs. A peu près seul, le gouverneur, au nom du roi, dirigeait le travail. Puis, note le Père Cros, « la difficulté était grande, vu les distances qui séparent les divers théâtres des œuvres saintes de François... Les témoins meilleurs étaient des marchands, des navigateurs qui ne se fixent nulle part, et qu'il eût fallu retrouver : des païens, des mahométans dont la trace fut vite perdue; c'étaient des capitaines de forteresses, des agents de l'autorité portugaise qui, leur fortune faite, se hâtaient de regagner l'Europe pour en jouir : « Le procès sur les vertus et miracles de François dans l'Inde, dit à ce propos le Père Lucena, se devait surtout faire, non pas dans l'Inde, mais en Portugal[1]. »

Trente-cinq témoins cependant furent entendus à Goa, neuf à Baçaim, six à Malacca, treize à Cochin, tous Portugais, en tout soixante-trois. C'était encore un beau chiffre. Mais nous ne voyons pas qu'on ait fait d'enquête dans les pays de missions, au Comorin, aux Moluques, au Japon. Certains, dont le témoignage aurait dû être de première valeur, faute sans doute d'avoir été un peu pressés par les enquêteurs, ne nous ont à peu près rien laissé d'important, ainsi François Mansilhas. Aussi le Père Valignano ne paraît pas avoir tenu ce procès en bien haute estime. Dans sa vie de saint Ignace, à propos des miracles de François, Ribadeneira avait parlé des « nombreux et très graves témoins dont les dépositions avaient été recueillies par ordre de Jean III ». Le visiteur des Indes répliquait : « Il suffit de s'en tenir (pour ce genre d'épisodes) à ce qui est écrit à la fin de la première partie de (mon) *Historia Indica*, faire mention de l'enquête, en termes généraux, sans approuver, sans blâmer, sans entrer dans le détail[2]. »

1. Cros, t. II, p. 386.

2. *Scripta de S. Ignatio*, p. 743. Cf. *Mon. Xav.*, p. 198. A l'endroit où il renvoie, Valignano dit : « Comme on peut le voir dans cette enquête, (François) a fait d'autres miracles

Est-ce à dire, cependant, que ces enquêtes soient négligeables? Il y a quelque exagération, croyons-nous, à dire qu'« elles ont beaucoup moins de valeur que celles de 1616, qu'elles ont été faites très à la légère, qu'elles se réduisent à six ou sept questions générales, auxquelles les témoins répondent en termes également généraux, et apportent presque toujours les mêmes faits[1] ». Elles sont incomplètes et ne répondent point à notre curiosité. Du moins elles nous fournissent des témoignages contemporains. Il en ressort ce grand fait : partout aux Indes, de son vivant même et au lendemain de sa mort, saint François Xavier était universellement tenu pour un thaumaturge.

Les enquêtes, envoyées à Lisbonne, furent, de là, expédiées à Rome[2]. Jean III enjoignait à son ambassadeur de faire instance pour qu'on procédât immédiatement à la béatification. C'était alors chose beaucoup plus simple qu'aujourd'hui. Mais les difficultés surgirent. Paul IV était médiocrement favorable à la Compagnie. Puis saint Ignace venait de mourir (31 juillet 1556); les Pères de Rome allaient-ils travailler à la gloire du disciple avant que le maître fût lui-même sur les autels? Enfin Jean III mourut à son tour (1557) et l'affaire fut ajournée.

IV. — « *Fama sanctitatis* ».

Soixante ans devaient s'écouler avant que le procès pût être repris. Dans l'intervalle les œuvres fondées par le Père François s'étaient développées.

En mourant, il avait laissé presque toutes les forteresses portugaises, d'Ormuz aux Moluques, munies d'une maison ou d'un collège de la Compagnie. Ligne de stations très étendue, mais sans profondeur. Chaque poste pouvait devenir centre d'apostolat chez les infidèles des environs. En fait, il n'y avait que quatre

que ceux qui sont racontés ici... Que si je ne les rapporte pas, c'est que nous pouvons imiter Maître François dans ses vertus, non dans ses miracles. » Valignano, dans son histoire, ne tenait donc pas les procès de 1556 pour aussi insuffisants qu'il semble le dire dans sa censure de Ribadeneira.

1. Astrain, t. I, p. xxi.

2. Polanco, t. IV, p. 648; — VI, p. 834.

vraies missions, au Travancore, à la Pêcherie, aux Moluques, au Japon.

Peu à peu, les ouvriers se multipliant, le champ de travail s'élargit, au point qu'il fallut démembrer la province des Indes. En 1610, on sépara de la province de Goa celle du Malabar; en 1612, celle du Japon; en 1618, la vice-province de Chine. Goa comptait maintenant trois maisons : le vieux collège avec le noviciat, le collège nouveau avec les classes et le séminaire, et la maison professe dit le *Bom Jèsus*[1]. De nouvelles missions avaient été ouvertes. Aux environs de Goa, les Jésuites étaient spécialement chargés d'évangéliser l'île de Salcette, tandis que les Franciscains et les Dominicains s'occupaient d'une autre partie de la banlieue[2]. En 1579, fut inaugurée la mission du Grand-Mogol, définitivement organisée un peu plus tard par un cousin de notre saint, le Père Jérôme Xavier[3]. Goa servait encore de centre aux héroïques missions du Mozambique où Gonzalve de Silveira mourut en 1561, protomartyr de l'Afrique australe[4]. Puis s'ouvrirent les missions d'Éthiopie tour à tour triomphantes et désolées.

La province du Malabar avait pour centre Cochin. Les deux missions du Travancore et de la Pêcherie s'y développaient lentement, moins par les conversions que par les naissances, emprisonnées qu'elles étaient dans le régime de castes. Mais en 1608, Robert de Nobili inaugurait ce fameux système d'apostolat qui devait être un signe de contradiction parmi les missionnaires, accepté d'abord par Grégoire XV, interdit plus tard par Clément XII, et auquel, en fin de compte, le sud de l'Inde doit de compter aujourd'hui plus d'un demi-million de catholiques[5].

A ces missions devaient bientôt s'ajouter celles du Pégu, de

1. En 1580, les Pères avaient organisé le sanatorium de Saint-Roch, sur la colline du Rosaire, à l'ouest, et y avaient transféré le noviciat. En 1586, ils avaient fondé la maison professe. En 1616, les novices retournèrent au vieux collège, et furent remplacés à Saint-Roch par les classes et le séminaire. Peu à peu le vieux Saint-Paul fut abandonné à cause de l'insalubrité du quartier. A la fin de XVII[e] siècle, il n'y avait plus que des ruines, et, à côté, le catéchuménat avec deux Pères.

2. POLANCO, V, 660; — *Div. Avisi* (1558), fol. 214, v. (lettre du P. de Quadros, 6 déc. 1555).

3. Jérôme de Ezpeleta, petit-fils de Anne de Jassu, sœur de François. Par dévotion pour son oncle, il se faisait appeler Jérôme Xavier (CROS, t. I, p. 133, 134).

4. SOUSA, t. I, p. 863.

5. Province de Pondichéry et diocèse de Trichinopoly.

l'Ava, celle de Ceylan surtout où les Jésuites appelés par l'évêque de Cochin venaient partager les travaux des Franciscains.

Du Malabar encore dépendaient les Moluques, mission continuellement secouée par les persécutions musulmanes, fréquemment arrosée du sang des prêtres et des fidèles, et dont les progrès étaient consolants. Vingt ans après le passage de Xavier, dans la région d'Amboine et dans celle de l'île du More, il y avait peut-être 120.000 chrétiens. Le christianisme se répandait de là dans les terres voisines, Mindanao, Célèbes, Solor, Timor, Java. Il fallait lutter pied à pied contre la propagande musulmane, et, pendant longtemps, l'Évangile n'eut pas d'ennemi plus acharné que ce sultan Aério auprès duquel le zèle de Xavier avait échoué[1].

Mêmes progrès, et plus rapides, au Japon. En quarante ans, l'Église y avait conquis plus de 150.000 fidèles. C'est le chiffre de 1582[2]. Vers le même temps, les Jésuites entraient en Chine.

Ces événements étaient connus en Europe. Du vivant même de Xavier, ses relations et celles de ses collaborateurs avaient circulé dans le public. D'abord on s'était contenté de copies manuscrites. En 1552, on les imprima, et bientôt il y eut de petits recueils latins, castillans, portugais, italiens. Il ne se passait guère d'année qu'il n'en sortît deux ou trois des presses de Coïmbre, de Louvain, de Venise, de Rome, de Dillingen[3]. Au rapport du Père Menchaca, divers princes, et Jules III lui-même, organisèrent un service de traduction[4]. Saint Philippe de Néri les lisait, et peut s'en fallut qu'elles ne l'aient transformé en missionnaire des Indes[5]. En Allemagne, on comptait sur cette publication pour donner une idée exacte de la

1. Acosta, dans son *Rerum gestarum... commentarius* (Cologne, 1574), nous dit qu'à l'île du More, en 1552, il y avait 35.000 baptisés, et, en 1566, 47 *vici* entièrement chrétiens, plusieurs comptant jusqu'à 800 familles (p. 57). En 1569, d'après Sousa (t. II, p. 306), on y comptait jusqu'à « oytenta mil almas bautizadas ». — A Amboine, d'après Acosta (p. 58), en 1562 il y avait plus de 30 *pagi* chrétiens et plus de 10.000 baptisés.

2. Delplace, I, p. 209.

3. Voir le détail dans Carayon, *Bibliographie de la C. de Jésus*, n. 567 et suiv. Sur la première publication, *Epist. Mixtae*, t. IV, p. 110.

4. Menchaca, *S. Fr. Xav. epistol. omnium libri IV*, Bologne, 1795, Proleg., p. ij.

5. Capecelatro, *Vie de S. Ph. Neri*, trad. française, t. I, l. II, ch. 3. — *Acta SS.*, 26 mai, p. 472, 528.

Compagnie, plus calomniée là qu'ailleurs[1]. Le roi d'Espagne, Philippe II, tenait à recevoir les lettres d'Asie, à mesure qu'elles arrivaient : il les faisait lire en chaire devant toute sa cour[2].

L'attention était ainsi maintenue sur celui dont l'apostolat avait été le point de départ de toutes ces œuvres. Il est vrai, le public d'Europe s'en faisait parfois une idée assez fausse. Il s'imaginait les choses plus grandes qu'elles n'étaient. Il ne parlait que de rois convertis, de peuples baptisés, de l'Asie domptée et soumise à Jésus-Christ. Un recueil, paru à Louvain en 1566, portait ce titre maladroit : « *Lettres indiennes sur les extraordinaires et magnifiques choses que la divine bonté aux Indes et en diverses Iles, par la Compagnie du nom de Jésus, a daigné opérer dans une si abondante conversion des Gentils*[3]. » Les Jésuites désavouèrent cette éloquence qui était le fait de l'éditeur.

Ces pieuses outrances passèrent dans les premiers essais de biographie consacrés à François Xavier. Un chapitre de Ribadeneira est, à plusieurs reprises, annoté par le Père Valignano de ces mots significatifs : « *grande hiperbole, muy grande hiperbole, mucho mayor hiperbole*[4] ». Les ouvrages les plus sérieux, écrits aux Indes par des gens ayant l'expérience des lieux et des races[5], restèrent malheureusement inédits, et les biographies quasi officielles de Tursellini et de Lucena, malgré de sérieuses qualités, ne sont pas exemptes, elles non plus, d'hyperboles[6]. Parfois c'est simple ignorance des conditions vraies de l'apostolat. On prenait trop à la lettre en Europe les relations venues d'Orient. Le sens de la couleur locale n'existait pas, et, quand les Portugais parlaient de rois, de villes, de palais, de royaumes, on ne savait pas traduire roitelets, villages, huttes et tribus. Parfois encore on attri-

1. Braunsberger, S. J., *B. Petri Canisii epistolae*, Fribourg, 1896, etc., t. I, p. 119, 147, 172; — Nadal, *Epistolae*, t. I, p. 310, 529; II, p. 172, 188, 195, 198; V, p. 983, etc.

2. Lettre de Ribadeneira à saint Ignace, *Précis historiques*, 1886, p. 528, 534. Cf. Orlandini, *Hist. S. J.*, P. I, l. V, n. 65.

3. *Litterae Indicae de stupendis*... Louvain, 1566. On leur opposa l'opuscule plus modeste du P. Acosta, *Rerum a S. Jesu in Oriente gestarum... commentarius*, Cologne, 1574.

4. *Scripta de S. Ignatio*, p. 742-743.

5. Texeira, Valignano, S. Gonçalvez.

6. Ainsi quand Lucena parle du *royaume* de Travancore converti et baptisé !

buait au seul Xavier ce qui était le fait de tous les missionnaires dont il était le chef et l'initiateur[1]. Mais n'y avait-il pas là même une attestation de cette *fama sanctitatis* qui est requise pour la béatification des serviteurs de Dieu?

Ajoutez qu'aux Indes la réputation du thaumaturge était plus vivante que jamais. A Goa, son corps restait intact. Dans les ports on montrait certains navires auxquels il avait attaché sa bénédiction. Le *Santa Croce* était vieux et pourri, mais le Père François avait prédit qu'il périrait dans un port; et l'on ne craignait, sur cette misérable carcasse, ni tempêtes ni écueils. Or le *Santa Croce* s'effondra de lui même sur la plage de Cochin : « Je l'ai vu, dit un témoin, tout disloqué, dans le port[2]. » Alors un nommé George Nunez Maziel prit quelques planches du navire détruit et les cloua sur sa barque. La barque désormais suffit aux traversées les plus aventureuses, et, à son tour, elle se rompit toute seule dans le port de Çoulam[3]. Le pilote François de Aguiar chantait et riait au plus fort des ouragans, sur les navires les plus frêles ; le Père lui avait prédit qu'il mourrait dans son lit, et il mourut dans son lit au Pégu[4].

Il y avait peu de stations portugaises, où l'on ne racontât quelque prodige de guérison obtenu par ses prières. Mais surtout la petite ville de Kotar, en plein Travancore, où jadis il avait prêché, fut longtemps centre de pèlerinage. L'église était dédiée à un autre saint : pour les indigènes elle était l'église du Père François. Elle le resta, quand, saint Ignace ayant été béatifié, elle lui fut consacrée. Toutes les églises du pays furent détruites au nombre de douze; celle-là seule fut respectée[5]. Il en fut beaucoup parlé au procès de 1616.

« Voilà six ans que je suis sacristain de cette église, disait le Paraver Manuel Gago Balandem, âgé de 74 ans et plus. Tous les jours, payens et chrétiens viennent offrir en ex-voto de l'huile et des aumônes, et ils me disent : « Le Père Maître François m'a « accordé tel miracle, et à moi tel autre... et à moi encore celui-

1. On trouve des exemples de ces exagérations jusque dans la bulle de canonisation, lorsqu'elle fait de Xavier l'apôtre des Atchénois, des Javanais, des Mindanais.
2. *Process. 1616*, n. 10, 12, 15.
3. *Ibid.*, n. 15, 31. Même prédiction pour le Sainte-Marie-des-Anges (n. 88).
4. Cros, II, p. 416, 417.
5. *Process. 1616*, n. 24, 102, 104, 107.

« ci ou celui-là. » Et c'est sans fin. Et tous m'affirment, les payens surtout, qu'il n'y a pas d'église pareille ni de saint pareil. Et les payens, quand ils passent devant elle, font la révérence[1]. »

Beaucoup d'enfants dans le pays portaient le nom de François ; c'est que leurs mères les avaient obtenus après un pèlerinage à Kotar[2]. On faisait des vœux au saint, mais malheur à qui ne les accomplissait pas ou cherchait à tricher sur la quantité ou la qualité : il en était vite puni. Pas de faux serments devant l'image du Père. Les payens eux-mêmes venaient dans la chapelle terminer leurs procès à l'amiable[3]. Un poète indigène chantait en l'honneur de Xavier des cantiques de sa façon : c'est que, artificier de son métier, devenu aveugle par suite d'une explosion, il avait été guéri après une neuvaine[4]. Les infidèles obtenaient des faveurs[5], et la confiance allait si loin qu'on amenait au sanctuaire jusqu'à des animaux malades[6]. Il se faisait tant d'offrandes en huile qu'il y en avait pour cinq églises[7].

De cette huile, les indigènes contèrent des choses merveilleuses, qui furent acceptées au procès de canonisation et citées dans la bulle d'Urbain VIII. Voici sur quels témoignages :

Le Malabar François Texeda disait : « J'ai connu Périmal Punical. Il était de caste Chiavalcain (?), originaire de Kotar, très connu chez les pêcheurs de perles, maître d'école et poète. Il habitait près de notre église, connaissait bien notre religion, savait le symbole des apôtres. Il avait composé des poèmes en sa langue en l'honneur de notre foi et du Père Nicolas Spinola, de la Compagnie, alors supérieur du collège et des résidences de la côte. Le Père André Buserio, ayant bâti cette église, y avait mis l'image du Père François. Il s'efforçait de gagner au christianisme ce payen si bien doué, et qui aurait fait un si bon gardien de l'église. Mais il n'arrivait à rien. Or Périmal devint lépreux, son corps se couvrit de pustules. Incapable de se mou-

1. *Process. 1616*, n. 129.
2. N. 24, 29, 89.
3. N. 133, 127, 104.
4. N. 89, 104.
5. N. 138, témoignage du payen Pacta, peintre sur cuir.
6. N. 38, 102-127.
7. N. 107.

voir, désespérant des remèdes humains, il se coucha aux portes de l'église, et là, composa des cantiques en l'honneur de François et de la foi chrétienne. Il s'oignit le corps de l'huile de l'église. Aussitôt il alla mieux. Quelques jours après il était guéri : je l'ai vu[1]. » Il fut baptisé et nommé sacristain de l'église[2]. Lui-même racontait :

« Les payens m'objectaient que, dans leurs temples, on faisait brûler de l'eau en guise d'huile. Je voulus faire l'expérience dans l'église du Père François pour manifester sa sainteté aux infidèles. Deux ou trois fois, je pris des lampes neuves, je les remplis d'eau bénite, j'y mis des mèches que j'allumai, et elles brûlèrent, consumant l'eau comme de l'huile. Cette expérience, je voulus la faire parce que les payens se moquaient de moi. Je m'étais converti et ils me disaient : « Toi qui es poète et connais les choses des payens, qu'as-tu trouvé de bon dans la loi chrétienne ? » Je leur répondis : « Notre loi n'est pas feinte et fausse comme vos idoles. Quand j'étais payen, on me disait que, dans les pagodes, on brûlait de l'eau en guise d'huile. J'ai constaté que c'était faux. Mais, ce miracle-là, je vous le montrerai dans l'église du Père Maître François. » Et je fis cette expérience en présence de nombreux payens, qui virent le miracle, l'admirèrent et le racontèrent partout. Vers ce temps-là, un Paraver de Manapar, dont j'ai oublié le nom, en entendit parler. Il ne voulut pas me croire. Alors il prit quinze lampes neuves, les remplit d'eau bénite, y mit des mèches neuves, les alluma et elles brûlèrent, tant qu'il y eut de l'eau. Et sur ce miracle, j'ai composé des vers que je chante. Chrétiens et payens les ont entendus, et les savent encore aujourd'hui.

« J'ajoute que parfois, la nuit, je trouvai la lampe du Père François éteinte, et, voulant la rallumer, je la vis qui se rallumait toute seule, et brûlait ainsi jusqu'au lendemain. Beaucoup de jeunes gens qui venaient dormir dans ladite église m'ont raconté, et souvent, le même fait[3]. »

François Mendez, Malabar, disait aussi : « Il y a sept ans, quand j'étais à Kotar, vint un nommé Jean de Alicale pour visiter

1. N. 104.
2. N. 103-128.
3. N. 128.

l'église. Il apportait un peu d'huile, dont il remplit les lampes. L'huile étant consumée, il vint avec un autre me trouver, disant qu'ils avaient mis de l'eau à la place et qu'elle avait pu s'allumer. Je ne voulus pas croire, je voulus faire l'expérience moi-même. J'entrai à l'église : il y avait là quatre ou cinq lampes qui brûlaient avec de l'eau. J'en pris alors une qui était vide, j'y mis de l'eau, puis une mèche bien sèche et toute neuve, je l'allumai et elle brûla comme dans de l'huile. Sur quoi payens et chrétiens d'accourir pour voir le miracle. Les payens levaient les bras au ciel : les chrétiens, tombant à genoux, invoquaient le nom du saint. Le miracle dura une heure et davantage, de sept heures du soir à neuf heures. Quand nous eûmes bien vu et constaté, nous sortîmes : on ferma les portes de l'église. J'y revins pour dormir après mon souper. Toutes les lampes étaient éteintes. Je ne saurais dire si c'était faute d'aliment, ou pour une autre cause. De ce miracle peuvent rendre témoignage le sacristain de l'église, le juge de l'endroit, ledit Jean de Alicale et le *cangar* d'Alicale. Le miracle fit un bruit tel dans la contrée, que, de douze à vingt lieues à la ronde, on vint apporter des aumônes. Et il y avait encore bien d'autres prodiges... Tandis que brûlaient les lampes, je sentais en mon âme une telle suavité, que je comprenais bien qu'il y avait là un miracle opéré de Dieu par le mérite du Père François[1]. »

Et les chrétiens de s'étonner, de se scandaliser même, que le *Santo Padre* ne fût pas encore sur les autels[2]. L'heure approchait cependant où l'Église allait enfin leur donner satisfaction.

V. — *La canonisation.*

De divers côtés des instances avaient été faites en cour de Rome. La plus intéressante fut celle du prince de Bungo, ce Yoshishige qui avait fait à Xavier un si triomphal accueil. Il ne

1. N. 108, cf. 101. Voir encore nn. 24, 38, 99, 105, 107. Nous rapportons ces témoignages sans les discuter. Le Père Valignano, dans une lettre inédite que nous avons eue entre les mains, ne cache pas la défiance que lui inspirent les relations provenant des indigènes et même des Portugais. Les juges, au procès de canonisation, ainsi que les biographes, ont eu plus de confiance dans leur bonne foi.
2. Bartoli, *Asia*, IV, n. 28.

l'avait laissé partir qu'avec l'espoir de le voir revenir un jour. Xavier n'était pas revenu, et le prince, déconcertant toutes les prévisions, tardait toujours à se faire baptiser. L'esprit était convaincu, mais rien n'avait pu l'amener à briser l'esclavage des sens. On se convertissait pourtant autour de lui. Des daimyô, ses voisins, lui prouvaient par leur exemple qu'on pouvait se faire chrétien sans perdre le pouvoir. Enfin, 26 ans après la mort du saint, il changea de vie, et reçut le baptême sous le nom de François (1578)[1]. En 1582, de concert avec ses voisins d'Omura et d'Arima, il avait envoyé une ambassade au Pape. Le 21 mars 1585, son député, le jeune Mancio Ito, remettait à Grégoire XIII de sa part une supplique, où, entre autres grâces, il demandait la béatification du Père François[2]. Par malheur, Grégoire XIII mourut peu après ; Sixte-Quint, qui lui succéda, n'était pas très ami des Jésuites. Les papes qui vinrent ensuite, ou régnèrent trop peu, ou, disposés à béatifier Xavier, étaient moins favorables à la cause d'Ignace. Les Pères, qui tenaient par-dessus tout à la glorification de leur fondateur, patientèrent[3].

Mais Henri IV, le pénitent du Père Coton, voulut faire aux Jésuites cette amitié de pousser l'affaire qui leur tenait tant au cœur. Il insista auprès de Paul V[4], et, le 27 juillet 1609, Ignace était béatifié. Maintenant l'on pouvait s'occuper de François. Le clergé des Indes et Philippe III d'Espagne envoyèrent de nouvelles requêtes. Le pape, de son côté, désirait canoniser Ignace. L'usage voulait que les saints fussent promus par groupes : mais quel autre compagnon de gloire donner à Ignace que son « très aimé frère, Maître François[5] » ?

Les procès indiens de 1557 furent donc examinés au tribunal de la Rote, alors chargé de ce genre d'enquête. Un procès nouveau fut décidé, et des lettres rémissoriales expédiées à divers prélats d'Espagne, de Portugal et des Indes[6].

1. Il mourut en 1587 (Delplace, *op. cit.*, I, p. 249). On possède de lui une lettre où il demande à Valignano d'insister pour obtenir la béatification de Xavier (*Mss. S. J. — Epist. Jap.*, 1580-99).

2. Prince Fr. Boncompagni-Ludovisi, *Le due prime ambasciate dei Giapponesi a Roma*, 1589-1615. Rome, Forzani, 8° ; — cf. Bartoli, *Giappone*, l. I, ch. 72-120.

3. Jouvancy, *Hist. Soc. Jesu*, t. VII, p. 344.

4. Prat, *Vie du P. Ribadeneira*, livre VII ; — Clair, *Vie de saint Ignace*, p. 427.

5. « Nuestro muy amado hermano M. F. », *Epist. S. Ignatii*, t. VIII, p. 481.

6. Jouvancy, *loc. cit.*

C'est alors que les Jésuites de Rome conçurent le désir d'avoir quelque relique insigne du grand missionnaire. Le pape lui-même, disait-on, entrait dans cette idée. Donc, en 1614, le R. P. Claude Aquaviva ordonna de détacher, pour le lui envoyer, ce bras de François Xavier qui s'était fatigué à baptiser les infidèles. A leur grand regret, les Pères de Goa durent obéir. L'ablation se fit, à l'insu du public qui n'eût pas souffert cette mutilation, dans la nuit du 3 novembre 1615. Un témoin oculaire, le Père Jacques de Montero[1], écrivait : « Le saint corps était ferme et entier; l'œil droit ouvert, si frais qu'on l'eût dit vivant. Même fraîcheur aux lèvres et aux doigts, au pouce et à l'index surtout[2], ces doigts qui tiennent le Saint-Sacrement. Le reste du corps est sec, mais avec la peau entière et les cheveux très bien conservés. Les habits sont très intacts. On dit que du sang jaillit quand le bras fut coupé. »

Les procès canoniques purent se faire selon toutes les règles en usage à cette époque. Goa avait un archevêque, don François Christophe de Sà, très dévot au Père François. Cochin, Cranganor, Méliapor, Malacca, Macao étaient sièges épiscopaux. Les tribunaux furent constitués. Parfois les enquêtes devinrent l'occasion de véritables fêtes. Elles commencèrent à Cochin, le 16 juillet 1616. Les lettres pontificales furent proclamées en chaire; le canon tonna, les cloches sonnèrent; des feux de joie furent allumés. Tous les religieux de la ville assistèrent aux séances[3].

Tout d'abord parurent les vieillards qui avaient connu le *Santo Padre* : un de ses anciens domestiques, Dominique Caldeiro, qui se rappelait avoir vu jusqu'aux infidèles lui baiser les mains à genoux, l'appelant en leur langue, le Dieu de la terre ; une pauvre Malaise qui avait assisté à ses catéchismes ; une veuve portugaise de 120 ans et un vieux barbier indien qui

1. Cros, *Documents*, I, p. 517. Montero, non plus que Bartoli (*Asia*, IV, n. 26) ne parlent pas des miracles qui, au dire de Jouvancy, auraient accompagné cette ablation du bras (*Hist. Soc. J.*, t. VI, l. XV, n. 8). Le Père Seb. Gonçalvez, qui était présent, n'en dit rien non plus (Sousa, I, p. 686).

2. Gonçalvez dit au contraire, *loc. cit.* : « Já neste tempo estavão seccos et myrrhados os dedos, et a mão. »

3. Cros, t. II, p. 389.

lui avait fait la barbe et les cheveux et ne put dire qu'une chose, c'est que le Père était un saint[1].

Après cela, d'autres apportèrent leurs souvenirs de famille, les bruits qui couraient dans le public, les récits qu'ils tenaient de témoins oculaires. Nobles portugais, marchands, magistrats locaux, religieux dominicains et jésuites, prêtres indigènes, pilotes et capitaines, le prince héritier des Maldives, en tout 64 témoins à Cochin[2]. Des enquêtes semblables eurent lieu à Goa et à Malacca[3].

A la Pêcherie, et dans l'île de Manar, d'où les Jésuites avaient été récemment chassés (1606) d'une façon assez scandaleuse[4], le procès fut conduit par les Franciscains. A Tuticorin, Manapad, Punicale et ailleurs, on entendit 36 témoins, presque tous indigènes, marchands, patangatins, canacapoles, pêcheurs, prêtres paravers ou malabars. Quelques vieux, ayant de leur âge une idée vague, apportèrent des souvenirs d'enfance : la plupart racontaient ce qu'ils avaient entendu dire[5]. De même à Coulam, pour le Travancore, 37 témoins : quelques Portugais, un vieux Chinois, des indigènes malabars ou paravers et jusqu'à un idolâtre[6].

Les enquêtes finies, les procès-verbaux furent envoyés à Rome, et discutés au tribunal de la Rote. En ce temps-là, un simple décret suffisait, sans cérémonie extérieure, à la béatification. Le 25 octobre 1619, le pape Paul V décernait à François Xavier le titre de bienheureux[7]. Puis, sur des instances nouvelles, venues de l'Empereur, de divers princes d'Europe, du conseil de Portugal, de l'archevêque de Goa, des chrétientés persécutées du Japon, la cause fut remise à l'étude ; et, à l'unanimité, la Congrégation des Rites se prononça pour la canonisation. Le pape Grégoire XV décida que la glorification de

1. *Process. 1616*, n. 1 à 9.
2. Dix-neuf (n. 43 à 63) attestent des miracles obtenus avec une médaille.
3. La relation du Père Barradas contient le résumé des procès-verbaux de Malacca (outre Cochin, Coulam, Manar et la Pêcherie) ; mais la partie de Goa fait défaut et paraît égarée (Ajuda, Mss. 25/1, cf. Cros, p. 388).
4. Cordara, *Hist. Soc. Jesu*, P. VI, t. I, p. 261-262 ; t. II, p. 541.
5. NN. 64 à 100.
6. NN. 100 à 138.
7. Jouvancy, *Hist. Soc. Jesu*, l. VI, n. 1. — Delplace, *Synopsis actorum S. Sedis in causa Soc. Jesu*, p. 228, 205.

Xavier se confondrait avec celle des bienheureux Isidore le laboureur, Ignace de Loyola, Thérèse de Jésus, Philippe de Néri[1].

Le 12 mars 1622, fut fait à l'humble conquérant des Indes le plus magnifique triomphe posthume qu'il soit donné aux hommes de décerner à d'autres hommes. Ce fut grande fête pour l'Espagne, car sur les cinq nouveaux couronnés, quatre étaient espagnols. Grande fête aussi pour l'apostolat; car Philippe était l'apôtre de Rome, Ignace par ses enfants, Thérèse par ses prières, étaient comme les apôtres du monde entier, et Xavier celui de l'Asie.

Dans la basilique de Saint-Pierre, encore toute neuve, François apparut, un peu en arrière, comme il convenait, de son Père Ignace. La même bannière suspendue aux voûtes les représentait unis dans la gloire, sous le chiffre de la Compagnie, Ignace tenant le livre des constitutions, François entr'ouvrant sa soutane sur sa poitrine brûlant d'amour[2].

1. Grégoire XV, surpris par la mort, n'eut pas le temps de promulguer la bulle de canonisation. Ce fut le premier acte de son successeur Urbain VIII, 6 août 1623.

2. *Relazione delle feste fatte in Roma in occazione della canonizzazione del S. P. Ignazio e di S. Saverio, cavata da un libretto di memorie del F. Antonio Presutto.* Mss. S. J.

CONCLUSION

I. — *Saint François Xavier et les apologistes.*

Trois siècles et demi ont passé depuis la mort de saint François Xavier. Mais l'histoire d'un saint ne se clôt pas avec sa vie terrestre. Quand il a disparu du monde, son influence continue et se propage. Ses restes précieux, son souvenir, les lieux qu'il a laissés comme imprégnés de son âme, ses exemples, ses écrits sont des instruments entre les mains de Dieu, pour le salut et la sanctification des hommes. Ses œuvres continuent à travers les âges l'apostolat commencé. Dans la pensée et le cœur d'une foule d'hommes, il vit et agit. Il n'a pas péri tout entier, et l'Église est là pour contrôler cette vie nouvelle, cette vie de gloire.

Et c'est un livre nouveau qu'il faudrait écrire sur saint François Xavier. Il faudrait détailler l'histoire de ses reliques, en cette ville de Goa, si brillante jadis, aujourd'hui véritable forêt vierge, avec, dans ses clairières, de grandes églises vides. A certains jours, le désert se repeuple. Les foules reviennent ; on accourt de tous les coins de l'Inde. Les multitudes se pressent dans l'église du *Bom Jesus*, dominées par les mitres des évêques. C'est qu'on expose le corps de l'apôtre des Indes, et, par centaines de mille, les fidèles défilent devant le châsse ouverte, baisant les pieds du saint, demandant et obtenant des miracles [1].

1. Au commencement du XVIII[e] siècle, le corps était complètement desséché. Nous lisons dans une lettre inédite du Père Fr. de Sousa, 26 janv. 1708 : « *Qui cum antecedente Prorege sanctum corpus viderant mirabantur valde immutationem pedum et vultus factam tam brevi annorum spatio... Si aliquis prorex... manu chrystallà frangat velitque palpare, ossa quidem inveniet S. Fr. Xav., consumptis vero carnibus, inveniet superiorem partem crinii a gutture separatam, inveniet pedes non unitos cruribus...* » (Mss. S. J. *Goanae epistolae*, 1569-1742. Doc. CCXXXIII). De là vient que le corps, aujourd'hui renfermé dans une châsse d'argent, ne paraît plus avoir que quatre pieds et demi de long.

Il y aurait à écrire encore l'histoire de ses lettres et du bien qu'il a continué à opérer par elles en suscitant des vocations apostoliques[1]; — l'histoire de ses miracles posthumes si nombreux, et authentiqués à mesure par les autorités compétentes[2]; — l'histoire de ses clients, surtout de ce Père Mastrilli, guéri par lui, et par lui conduit jusqu'au Japon et jusqu'au martyre[3]; — l'histoire de cette *neuvaine de la grâce* qui est, depuis trois siècles, la forme la plus populaire de son culte[4]; — surtout l'histoire de son œuvre, les missions d'Asie, qui, inaugurées par lui en 1542 avec deux compagnons, comptent aujourd'hui plus de quatre millions de fidèles, plus de six mille prêtres et une centaine d'évêques. Mais l'espace nous manque pour développer comme il le mériterait ce chapitre de sa vie d'outre-tombe.

Il est un point cependant que nous pouvons difficilement laisser de côté. La vie du grand missionnaire s'est imposée à l'attention et des apologistes et des adversaires de l'Église romaine. Les uns lui demandaient des arguments en faveur de leur foi; les autres s'efforçaient d'amoindrir l'apôtre pour amoindrir cette Rome qu'il représentait en Orient.

A ceux qui luttaient contre les nouveautés protestantes, la biographie de François Xavier apportait des arguments pris en pleine histoire moderne. Apôtre et thaumaturge, il attestait, en sa personne, l'éternelle vitalité de l'Église. Aux novateurs, les catholiques pouvaient montrer cet homme dont le tombeau restait glorieux, dont l'intercession puissante auprès de Dieu s'attestait quotidiennement encore par des grâces extraordinaires, dont l'œuvre étendait ses ramifications à travers l'Asie. Donc la force miraculeuse promise aux premiers apôtres n'était pas épuisée; donc l'Église, amoindrie en Europe, savait réparer ses pertes, et les compenser par des conquêtes nouvelles. Vingt ans

1. M[ENCHACA] R[OCHUS], *S. Fr. Xav... epistolarum omnium libri quatuor*, Bologne [1795], Prolégomènes; — SOMMERVOGEL, *Bibliothèque*, au mot *Xavier*; — *Mon. Xaveriana*, Prooemium; — CROS, *Vie et lettres*, avant-propos des deux volumes.

2. Il n'existe pas de recueil complet des miracles de Xavier. On peut voir cependant *Les miracles de S. Fr. Xav., apostre des Indes*, traduit de l'italien du P. BARTOLI, Paris, 1672, in-12 (par le P. I. G. de Pardies). Mais il fut publié, au XVIIe siècle, une quantité considérable d'opuscules sur le sujet.

3. P. X. POUPLARD, S. J., *La vie merveilleuse du Ven. Marcel Mastrilli*, Lille (Desclée), 1903, in-8°.

4. J. F. KIECKENS, S. J., *La dévotion à S. Fr. Xav.; La neuvaine de la Grâce*, Bruxelles (Vromant), 1896, in-18.

à peine après la mort du saint, un éditeur pouvait donner à un recueil de lettres venues des Indes ce titre significatif : « Les gestes de la Compagnie de Jésus en Orient : volume contenant une histoire dont la lecture plaira à tous les chrétiens, à ceux-là surtout qui ont à cœur la vraie religion. Ils y verront comment Dieu n'abandonne jamais son Église, et, pour remplacer ceux qui font défection, leur en substitue d'autres innombrables jusque dans les régions les plus cachées[1]. »

Ces idées devinrent comme un lieu commun de la controverse catholique au XVIIe siècle. Bellarmin opposait longuement Luther et Xavier, la vie chaste de l'un et l'autre violant ses vœux, les miracles du saint et l'impuissance où eût été le réformateur de ressusciter une mouche, le corps sans corruption du catholique et le cadavre prématurément putréfié de l'apostat[2]. Les théologiens jésuites n'avaient pas le monopole de ce genre d'arguments. Le Dominicain Gotti prouvait par les miracles de Xavier que l'Église romaine restait dépositaire des promesses de Jésus-Christ[3].

De leur côté, les orateurs exploitaient dans le même sens la vie du saint. Le panégyrique de Xavier par Bourdaloue n'est qu'une démonstration apologétique : « Parlons, chrétiens, dit-il dès le début, non pour exalter le mérite de l'apôtre des Indes et du Japon, mais pour reconnaître la force de l'Évangile... et tirons des merveilleux succès de sa prédication une preuve sensible et toute récente de l'incontestable vérité de la foi à laquelle il a soumis les fières puissances de l'Orient. » A son habitude, l'orateur va droit au pratique. Il n'oublie pas les progrès du libertinage d'esprit. Aux incrédules, précurseurs de Voltaire, il propose en François le miracle toujours actif dans l'Église. Ce miracle, le même qu'avaient fait les apôtres en fondant le

1. *Rerum in Societate Jesu in Oriente gestarum volumen continens historiam jucundam lectu omnibus Christianis, proesertim iis, quibus vera Religio est cordi. In qua videre possunt, quomodo nunquam Deus Ecclesiam suam deserat, in locum deficientium a vera fide, innumeros alios in abditissimis etiam regionibus substituat* (P. Emm. ACOSTA), Cologne, 1574. — Le titre de la première édition (Dilingen, 1571) était plus simple (CARAYON, n. 582).

2. *Quatra Controversia. De Conciliis et Ecclesia militante*, liv. IV, ch. 14. Bellarmin acceptait un peu vite les bruits courants : il eût pu y regarder à deux fois avant de dire que la putréfaction de Luther se fit « praeter naturae ordinem ».

3. *De Vera Ecclesia*, t. I, ch. 2, § 2, n. 44.

christianisme, a consisté à réaliser des œuvres infiniment au-dessus des forces humaines (première partie); et cela (seconde partie), par des moyens disproportionnés[1].

Autre point de vue chez Fléchier. Un tableau à larges traits de l'apostolat de Xavier aboutit à cette conclusion : « Craignons que Dieu ne punisse notre dureté, qu'il ne transporte sa foi de notre hémisphère dans l'autre, et que, lassé de la stérilité de sa vigne ancienne, il n'envoie ses ouvriers en cultiver une nouvelle. » Ce développement du *movebo candelabrum* de l'Apocalypse était classique au XVIIe siècle. Deux ans auparavant, dans sa fameuse effusion lyrique sur la vocation des Gentils, Fénelon, en face des ambassadeurs du Siam, s'était écrié : « Le fleuve de la grâce ne tarit point, il est vrai; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides. La foi ne s'éteindra point, je l'avoue; mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire ; elle laisse derrière elle une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte ses rayons à des yeux plus purs. »

Théologiques ou oratoires, ces arguments n'allaient pas quelquefois sans de grosses exagérations. Où Salmeron avait-il pris que Xavier avait baptisé 400.000 hommes, et parfois plus de 15.000 en un jour? Il pouvait après cela s'étonner du petit nombre des convertis gagnés par les premiers apôtres[2]. Celui qu'on a nommé le Bossuet du Portugal, Antoine Vieira, nous a laissé une quinzaine de sermons sur *Xavier endormi*, *Xavier éveillé*, les rêves et les actes de Xavier[3]. Œuvre touffue, et déconcertante. A chaque page, le mot du Père Valignano revient en mémoire, « *muy grande hiperbole* ». Vieira n'admet pas moins de soixante-huit résurrections connues, sans parler des autres. Il insiste sur le don des langues jusqu'à donner à François une supériorité marquée sur les apôtres[4]. Voici maintenant l'apostolat. Chose étrange de la part d'un homme qui, ayant beaucoup

1. Idées analogues au premier point du sermon sur la *Religion chrétienne*, mercredi de la première semaine de Carême.

2. *Commentarii*, t. XII, tr. 15, p. 89 (Cologne, 1614).

3. *Sermoens* do P. A. VIEIRA, 14 in-4°, 1679-1710, vol. VIII (1694). *Xavier dormindo, Xavier accordado.*

4. P. 423-447.

voyagé, ayant vu de près les pays de mission, devait savoir lire et comprendre les récits d'outre-mer, il prend à la lettre les mots de rois, royaumes, peuples, et finit par se faire des labeurs de Xavier une idée extravagante. Il nous jette en dehors de toutes les réalités historiques, géographiques, chronologiques. Les moindres terres, les grosses bourgades où son héros a mis le pied, sont transformées en royaumes, et ces royaumes sont chrétiens. « L'Église, dit-il en un passage où il associe à Xavier ses successeurs, à perdu Babylone, mais elle a gagné Goa, Malacca, Sumatra, qui est l'*Aurea Chersonesa* des anciens; Méaco, chef-lieu des soixante-six royaumes du Japon; Agra, métropole du Grand-Mogor, le Tonkin, toutes régions plus grandes chacune que quatre Babylone. Pour remplacer Tyr, elle a eu, non des villes, mais des royaumes: Cananor, Calicut, Cranganor, Cochin, Porca, le Travancore, le Narsingue, le Bengale, le Pégu, le Siam, le Champâ, la Cochinchine. L'Éthiopie n'était qu'une partie de l'Afrique : Xavier lui a donné l'Asie tout entière. » En tout cela combien de baptisés? L'orateur répond sans hésiter : en dix ans, saint François Xavier a gagné plus d'âmes, que, en 1.500 ans, n'en ont perdu tous les hérésiarques[1], et il donne un chiffre : 1.200.000 âmes[2], 120.000 par an, 329 par jour[3].

II. — *Louanges et critiques protestantes.*

Pareilles exagérations eurent leurs résultats fâcheux. D'abord, chez les innombrables catholiques dévots à l'apôtre des Indes, elles propagèrent une idée du saint qui tenait plus de l'épopée que de la science; ce qui fait dire à l'historien de la Compagnie en Espagne : « Dans sa biographie, il y a plus à retrancher qu'à ajouter[4]. »

1. P. 154. Cette assertion est prise par Vieira à Thomas Bozius, *De signis Ecclesiae*, lib. VI.

A ces outrances oratoires, il faut ajouter les fantaisies artistiques. Comment ne pas se faire, de la prédication de Xavier, une idée tumultueuse, à voir les célèbres toiles brossées par Rubens pour ses amis les jésuites d'Anvers? Voir encore (*Précis historiques*, 1874, p. 315-321, 338-346) la description des fêtes d'Anvers pour la canonisation.

2. P. 394, 468-469.

3. P. 25. Voir l'appendice A.

4. « Más que de añadir hemos cuidado de *suprimir* varos hechos que correy en las biografias del santo. » Le P. Astrain regrette ensuite que les biographes n'aient pas tenu plus de compte des critiques envoyées des Indes par les PP. Texeira et Valignano. *Hia de la C. de J. en España*, t. I, p. 492, note.

Par ailleurs ces pieuses hyperboles enlevaient de leur force aux arguments apologétiques que l'on pouvait si légitimement tirer de cette admirable vie. Elles offraient aux ennemis de l'Église romaine une excellente occasion de la taxer de mensonge ou au moins de crédulité[1]. Aux controversistes catholiques, alléguant les vertus, les miracles, les conquêtes du saint Jésuite, les protestants répondaient ordinairement en concédant les vertus, niant les miracles et amoindrissant les conquêtes.

Xavier pouvait avoir été un grand homme : mais ses disciples seuls avaient créé le thaumaturge. « Les anciens moines, écrivait en 1619 le zwinglien Rodolphe Hospinien, se targuaient de nombreux miracles accomplis par eux ou par les leurs. Mais, comme ils mettaient ces prodiges là même où ils habitaient, il était facile de prouver l'imposture. Les Jésuites, plus habiles, vivant en Europe, chez nous, faisaient faire aussi des miracles à leurs confrères, mais dans les Indes, aux antipodes. Comment en démontrer la fausseté ? Qui donc ira jusque là-bas voir ce qui en est[2] ? »

L'argument parut bon, car il fut repris. Mais ce n'était pas assez de rejeter les faits en bloc, il fallait, à cette négation radicale, donner une base dogmatique. Ce fut l'œuvre de John Douglas, évêque anglican de Salisbury. Son *Criterion* a longtemps fait autorité en Angleterre sur la matière[3]. Il n'y a de miracles que ceux des Écritures : tout le reste, invention papiste. Pourquoi les thaumaturges ne parlent-ils jamais de leurs propres mi-

1. Je laisse de côté Etienne Pasquier, pour lequel Xavier et Ignace étaient de simples *cafards*, et leurs miracles de grossiers mensonges (*Catéchisme des Jésuites*, 1602, p. 39-41, 91-97). — D'autres découvrirent que Xavier n'était qu'un prêtre séculier (cités par Bartoli, *Hist. de S. Ignace*, trad. Michel, t. I, p. 175). — Les pages consacrées à Xavier par les Encyclopédistes sont de vulgaires pantalonnades (Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ch. 142; *Dict. Philos.*; articles *François Xavier* et *Xavier*.

Pascal semble trouver qu'il y a trop de miracles dans la vie du saint Jésuite. Il écrit (*Pensées*, édition Brunschwicq, t. III, p. 284) : « Quand saint Xavier fait des miracles. — [Saint Hilaire. — Misérables qui nous obligez à parler des miracles]. *Vae qui conditis.*

« Juges injustes, ne faites pas des lois sur l'heure : jugez par celles qui sont établies par vous-mêmes : *Vae qui conditis leges iniquas.*

« Miracles continuels, faux. »

2. *Historia Jesuitica*, Zurich, 1619, f° (p. 228-229 de l'édition de 1670). Cf. Ludovicus Lucius, *Hist. Jesuitica*, Bâle, 1627, in-4°, p. 343.

3. *Criterion, or Rules by which the true miracles of the New Testament are distinguished from the spurious miracles of Pagans and Papists*, 1754. Voir dans Migne (*Démonstrations évangéliques*, t. XVII, p. 759) la réponse de Mgr Milner (*Fin de la controverse religieuse*).

racles? Pourquoi la première mention de ces prodiges apparaît-elle toujours longtemps après les faits? Pourquoi se produisent-ils au bout du monde? Pourquoi ne sont-ils jamais posés en confirmation de la doctrine et ne sont-ils pas principe de conversion à la foi [1]?

Aux arguments des théologiens, les pamphlétaires, bien entendu, ont ajouté leurs inventions grotesques. Au dire du capitaine Hamilton, qui visita Goa au commencement du XVIIIe siècle, la relique du *Bom Jesus* était un corps en cire, destiné à duper le public. Il ajoutait ce détail savoureux : au dire des papistes, le bras, détaché par ordre d'Aquaviva, avait été présenté au pape et, devant le sacré collège, s'était mis en mouvement, avait pris une plume, l'avait plongée dans l'encre et avait écrit le nom de Xavier [2].

Pareilles attaques mettaient en cause moins le saint lui-même que ses biographes et ses disciples. Baldaeus affirmait que, si François revenait au monde, il désavouerait avec indignation tout ce que les Jésuites colportaient sur son compte [3]. D'autres, respectant l'homme, s'en prenaient aux méthodes, et, à travers le missionnaire, attaquaient l'Église romaine et ses procédés d'apostolat [4]. J'omets celles qui, au fond, ne lui reprochent que de n'avoir pas été protestant. Au cours de cette histoire, il a été répondu à ceux qui ne trouvent pas évangéliques ses appels au pouvoir séculier. D'autres encore trouvent son héroïsme modéré, parce que, disent-ils, jamais il ne s'est hasardé loin du canon portugais, oubliant qu'il n'y avait de canon portugais ni à l'île du More, ni au Japon, ni en Chine, ni même probablement à la Pêcherie.

En général cependant la polémique protestante a été respectueuse de François Xavier. Il serait facile de recueillir sous les plumes calvinistes, luthériennes, anglicanes, d'assez beaux éloges du missionnaire. Le prédicant Baldaeus, qui, au XVIIe siècle, parcourut le sud de l'Inde, ne put que constater le grand

1. Voir à l'appendice B la réfutation de ces assertions.
2. Cité par BURTON, *Goa and the Blue mountains.*
3. Ph. BALDAEVS, *Wahrhaftige aussührliche Beschreibung der berühmten ost-indischen Küsten Malabar und Coromandel...* Amsterdam, 1672, ch. XXII, p. 150 et suiv.
4. H. VENN, *The missionary life and labours of F. X.*, Londres, 1862, et H. VENN et W. HOFMANN, *Franz Xavier, ein weltgeschicht missionsbild*, Wiesbaden, 1861.

souvenir laissé par ses vertus. « Si la religion de Xavier convenait avec la nôtre, disait-il, nous le devrions honorer et estimer comme un autre Paul. Mais son ardeur, son zèle, sa piété doivent stimuler tous les gens de bien à ne pas faire négligemment l'œuvre de Dieu... Ma pensée a peine à comprendre les dons merveilleux que Xavier avait reçus pour faire l'œuvre du Christ : aussi ma plume ne saurait les exprimer. Quand je considère sa longanimité, sa patience à verser goutte à goutte le saint breuvage de l'Évangile dans les vases grands et petits, son endurance au milieu des tribulations, j'ai le droit de dire avec Paul : « Qui est capable de ces choses-là ? » Et vraiment nous aurions raison de souhaiter que Xavier fût des nôtres : *Talis cum fuisti, utinam noster esses aut fuisses*[1]. »

Le voyageur Tavernier, après avoir vu de ses yeux les progrès de l'Évangile en Asie, en reporte l'honneur sur Xavier et il ajoute : « On peut le nommer à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des Indes[2]. »

« Il n'y a qu'à mépriser le zèle protestant, lisons-nous dans une revue anglaise, quand il dénie à François Xavier le titre de grand homme ; il a pu être victime d'une illusion, la plus forte qui ait jamais abusé une âme humaine ; mais il n'y a pas à nier la vraie noblesse de son caractère. Il a fait face aux plus effroyables épreuves, avec un courage et une constance incomparables. Il a poursuivi les labeurs les plus ardus, les plus foudroyants, avec une énergie et une persévérance dont on trouverait bien peu d'exemples dans l'histoire de l'activité humaine. Il se trouva soudain jeté au milieu d'un mélange d'indigènes et d'Européens, dont il est difficile de dire lesquels étaient le plus plongés dans l'idolâtrie. Son privilège à lui, ce furent les privations et les obstacles dans la poursuite de sa grande œuvre. Mais son courage grandissait avec les obstacles, et il naviguait au milieu de cette mer d'immoralité comme assuré de n'y être pas submergé. Il commença son travail par s'efforcer d'amener ses compatriotes de Goa à une vie plus pure. Personne, depuis les jours de l'apôtre Paul, n'avait mieux su abonder et être dans la disette. Il se fit faible avec les faibles, tout à tous pour les sauver tous. L'esprit

1. *Loc. cit.*
2. Cité dans Bouhours.

chevaleresque ne s'éteignit jamais en lui. A la chevalerie et à la courtoisie de l'ancien gentilhomme, il unissait la plénitude et la promptitude d'esprit du lettré. A la cour du vice-roi, parmi les officiers vaillants et joyeux, ou au Malabar, chez les pêcheurs dégradés, le sang noble qui coulait dans ses veines donnait la dignité à son attitude, la douceur à sa parole, la générosité séduisante à son action.

« Qu'il se mît à la tête d'une bande de chrétiens opprimés, le crucifix à la main, pour fondre sur des ennemis en maraude, ou qu'il bravât la mort dans un hôpital de fiévreux ou dans les ladreries, toujours prêt à rendre les services les plus répugnants aux contaminés, c'est toujours le même noble courage, la même abnégation en tout ce qu'il fait[1]. »

Il est un grief cependant qui revient souvent sous les plumes protestantes : Xavier a manqué de méthode, de patience, d'esprit de suite. « Même comme missionnaire, écrit M. H. Boehmer, il reste toujours fidèle à son extraction chevaleresque ; il apporte dans la mission l'esprit d'aventure du chevalier ; il manque absolument de la vertu essentielle du missionnaire, la patience... Il veut toujours moissonner sans avoir pris la peine de semer. Aussi vagabonde-t-il sans repos de lieu en lieu, ne prenant racine nulle part ; il n'apprend aucune des innombrables langues de cet Orient polyglotte assez bien pour en être véritablement maître : nulle part, il n'agit avec persévérance et d'une façon durable. Il n'est pas autre chose qu'un excitateur... Du reste, cette inquiétude même, ce besoin de conquêtes jamais satisfait eurent pour résultat de faire de lui un précurseur et un pionnier dans toute l'étendue du champ des missions de l'Asie[2]. »

1. *The North British Review*, t. XIII, p. 592.

2. H. Boehmer, *Les Jésuites*, trad. G. Monod, p. 150. Nous avons supprimé la phrase suivante : « Souvent aussi, comme il lui arriva avec les communautés chrétiennes qui se réclamaient de saint Thomas, il ne fait qu'irriter. » Saint François Xavier n'a jamais eu aucun rapport avec les chrétiens de saint Thomas. Boehmer met à son compte les difficultés qu'eurent avec eux les missionnaires Jésuites, cinquante ans après sa mort. Du reste les pages consacrées par l'auteur allemand à l'apôtre des Indes fourmillent d'erreurs grosses et petites.

Le reproche d'inconstance à l'adresse de Xavier a été accepté même par des catholiques. Un anonyme cité par le Père Bertrand (*Mission du Maduré*, t. I, p. 246), pour prouver que les religieux ne font rien qui vaille dans les missions et doivent céder la place à des séculiers, parle de « la course vagabonde d'un prêtre qui s'en va par monts et par vaux... d'un saint François Xavier qui a traversé l'Asie comme un météore. Il voulait parcourir le monde, mais il savait bien que rien de solide n'était laissé par lui pour l'avenir ».

A coup sûr, il y a, pour l'observateur superficiel, quelque chose de déconcertant, dans ces courses sans relâche du missionnaire à travers les terres de découvertes. Nous avons dit plus haut la part qu'il convient de faire ici au tempérament basque. Mais il faut y regarder de plus près et réduire cette « inquiétude » à ses proportions réelles.

Sa tâche était, remarquons-le d'abord, beaucoup moins d'organiser que de fonder. On n'organise pas ce qui n'existe pas : or on peut dire qu'en 1542 les missions n'existaient point. Le terrain sur lequel il arrivait était à peu près vierge, sauf quelques points éparpillés sur les côtes; l'orient était encore une vaste *terra incognita*. Le premier travail qui s'imposait, c'était d'explorer, donc de parcourir le monde asiatique, d'aller là où des indications plus ou moins précises permettaient d'espérer bonne moisson. Puis, comme, çà et là, de petits coins avaient été ensemencés, un peu au hasard et rapidement, il fallait les visiter, et peut-être reprendre les travaux mal faits. Il nous est facile, à nous, critiques, armés de bonnes cartes et bien au courant de la géographie, de blâmer Xavier et de trouver qu'il a gaspillé son temps. Mais deux choses l'ont empêché de faire ses expéditions apostoliques avec toute la méthode que nous rêverions, ses connaissances trop sommaires de l'Asie et les tâches occasionnelles qui lui imposaient des itinéraires imprévus. Résumons en deux mots ses dix ans de labeurs.

Pourquoi commence-t-il par aller à la Pêcherie? parce qu'il y a là un travail à refaire et qu'il se doit avant tout aux indigènes déjà baptisés? Pourquoi, de là, va-t-il au Travancore? Parce qu'il se présente une occasion immédiate de prolonger de ce côté l'œuvre de la Pêcherie? Pourquoi se tourne-t-il ensuite vers Ceylan? Parce que le mouvement parti de la Pêcherie s'est étendu jusque-là. Ces trois missions se tiennent et se commandent. Pourquoi courir ensuite jusqu'aux Moluques? Parce que Ceylan lui est fermé, qu'on n'a plus tant besoin de lui au cap Comorin, que nulle part aux Indes il ne voit de terre prête pour l'Évangile, tandis que là-bas des peuples et leurs rois demandent le baptême, parce que les marchands portugais ont ouvert le sillon et qu'à l'apostolat des laïques il est temps de faire succéder celui des prêtres. Eût-il, de lui-même, choisi le

lointain archipel comme terre d'apostolat? Ce n'est pas sûr; mais le choix n'était pas libre; il fallait recueillir la moisson que d'autres avaient semée; il fallait sauver les apostats, il fallait, comme à la Pêcherie, inspecter, redresser, promouvoir, assurer l'avenir.

Il revient aux Indes chercher des ouvriers, et c'est alors qu'on lui parle du Japon. Pays exceptionnel. Pas de terre en orient qui soit plus féconde, plus riche de promesses. Faut-il, sous prétexte de ne pas se disperser, remettre à plus tard la fondation d'une chrétienté en cette région? Il y va, constate qu'on a dit vrai, ouvre une mission nouvelle et ne se retire qu'en y laissant des travailleurs. Or il lui semble que rien ne sera plus profitable au Japon que l'évangélisation de la Chine. Il se trompe peut-être, mais c'est par esprit de suite que, du Japon, il veut aller dans cet autre empire. Il meurt au seuil de la terre promise, mais son dernier geste est de montrer à ses disciples ce qui reste à faire.

M. Étienne Lamy a très bien défini la mission de François Xavier. « Un... caractère domine et la met à part de toutes celles qui ont précédé : elle fut comme le regard d'un chef qui parcourt le champ de bataille, choisit les emplacements de ses troupes et détermine les moyens de leur action... Il ne tenait qu'à lui de demeurer dans ce (Japon) où son apostolat trouvait sa récompense dans la conversion de nombreux fidèles. Mais cet organisateur voulait moins encore agir immédiatement sur un pays que prendre mesure de l'action à exercer dans tout l'orient... (Il meurt.) Aussitôt, sur toutes les voies qu'il a parcourues, les Jésuites suivent; partout ils avancent à la fois avec élan et méthode, et leurs entreprises sont comme l'œuvre d'un zèle que la réflexion dirige sans le ralentir[1]. »

François Xavier a donc été avanttout, comme le dit Boehmer, le pionnier de l'apostolat. Explorer les voies, fixer les postes, choisir les hommes, voilà son rôle de supérieur et de fondateur; à quoi son caractère basque, entreprenant et hardi, ne pouvait que servir. On voudrait qu'il eût fait autre chose, qu'il eût gouverné, administré davantage, qu'il eût fixé quelque part sa

1. *La France au dehors. Les missions françaises au* XIX[e] *siècle*, t. I. Introduction, l'*Apostolat* par M. E. Lamy, p. LXVII-LXVIII.

résidence et qu'il y eût enfermé son zèle. C'est mal comprendre les conditions qui lui étaient faites. Avant d'organiser il fallait fonder. Dieu lui donna dix ans et six mois pour cette tâche où il s'épuisa : pouvait-il, en si peu de temps, faire plus qu'il n'a fait? Il n'ignorait pas, certes, que chaque mission veut avoir son travailleur, patient, enraciné dans le pays, persévérant à enseigner sans relâche, sans défaillance, les mêmes vérités, attaché à la même besogne monotone. Cet homme-là, il le fut quelque temps à la Pêcherie; il le serait resté s'il n'avait été supérieur. Mais il avait soin de le laisser toujours derrière lui quand il quittait la mission qu'il venait de fonder, Enriquez et Criminale chez les Paravers, Jean de Beira aux Moluques, Cosme de Torrès au Japon.

III. — *Que reste-t-il de l'œuvre de Xavier ?*

Ici les critiques insistent. La preuve, disent-ils, que les méthodes étaient mauvaises, c'est que les œuvres ont été éphémères. « Voilà plus de trois siècles que Xavier est mort, écrit un évêque missionnaire protestant. Le monde a eu le loisir d'étudier son œuvre et d'en examiner les résultats. Avec tout son dévouement, il a été, dans sa politique de mission, *de terra terrenus.* Il l'a partout identifiée avec la puissance civile du Portugal. Aussi son œuvre a décliné et a disparu à mesure que disparaissait en extrême-orient le pouvoir portugais auquel elle était liée. Aujourd'hui nous pouvons chercher avec soin, partout où le grand pionnier jésuite a travaillé, sans trouver la moindre étincelle de vie spirituelle, qui atteste le caractère durable de son ministère... Xavier fut un grand homme, dans la mesure de ses lumières ; il fut un homme bon, mais aucunement un saint modèle, un chrétien doux, un missionnaire fécond[1]. »

Qu'y a-t-il de vrai dans ce réquisitoire, classique parmi les missionnaires protestants? Est-il vrai que Xavier a partout

1. J. M. Thoburn, *India and Malaysia*, Cincinnati, 1892, p. 204-205. Des auteurs catholiques, par exemple Rohrbacher, L. Joly, etc., ont repris le même thème d'accusations, mais ordinairement ils mettent Xavier hors de cause, et font tout retomber sur les Jésuites ses héritiers.

identifié son œuvre avec celle du Portugal ? Pas au Japon à coup sûr, ni en Chine. Il a demandé au Portugal de l'aider, là où le Portugal le pouvait et par conséquent le devait, rien de plus. Ailleurs il a parfaitement su s'en passer.

Est-il vrai que, de son œuvre, il ne reste rien, et qu'elle se soit évanouie progressivement à mesure que s'évanouissait la fortune de ses patrons ? Les choses se sont-elles passées avec cette simplicité ? Il est étrange que les protestants ignorent à ce point le rôle, pas glorieux, hélas ! que leurs coreligionnaires d'il y a trois siècles ont joué en toute cette affaire.

Il n'est que trop certain, l'histoire des œuvres directement fondées par François Xavier ne reste pas longtemps une histoire de conquêtes. L'édifice dont il avait posé la base entre 1540 et 1550, cinquante ans après, s'annonçait assez beau. Une génération se passe et il est aux trois quarts ruiné, mais à qui la faute ?

De toutes les églises qu'il avait créées, la moins solide était celle des Moluques. Éparpillée à travers les îles, la cohésion lui manquait. Les indigènes, en partie sauvages, avaient peu de ces qualités naturelles qui permettent d'escompter l'avenir. Ils étaient de ces grands enfants dont l'éducation n'est jamais finie ; à coup sûr, cinquante ou soixante ans de travaux, même héroïques, ne pouvaient suffire à les mettre en état de se passer de leurs maîtres.

Ce n'est pas la faute de Xavier et des siens, si, dans ces archipels, les Portugais firent parfois de fort mauvaise politique ; si une propagande islamique acharnée, avec persécutions sanglantes, changea en un demi-siècle les conditions de l'apostolat ; si, le Portugal ayant passé à Philippe II, et Philippe II étant en guerre avec la Hollande, les flottes hollandaises parurent dans ces mers, enlevant les unes après les autres les forteresses portugaises.

En 1621, c'est chose faite ; la puissance jadis établie par les lieutenants d'Albuquerque est anéantie. Que serait-il arrivé si les conquérants avaient laissé la liberté religieuse ? On aurait pu voir si l'œuvre des prêtres romains était solide. Mais, à la persécution musulmane, succéda la persécution calviniste. Durant deux siècles, l'entrée des colonies hollandaises fut interdite sous peine de mort aux prêtres papistes. Un régime

plus libéral a prévalu depuis cent ans ; mais, aujourd'hui encore, il est dans l'archipel des régions spécialement fermées aux missionnaires catholiques, et ce sont précisément les îles qu'avait évangélisées Xavier. Après cela, peut-on dire que, si l'œuvre du grand Jésuite a été anéantie aux Moluques, c'est la faute de sa politique terrestre ? Les protestants, qui l'accusent, n'y sont-ils pour rien ?

Que reste-t-il donc des églises malaises ? Rien à Ternate et dans les îles voisines. Rien à l'île du More[1], bouleversée par les convulsions volcaniques et systématiquement dépeuplée, ruinée par la politique commerciale des nouveaux maîtres. Dans les Moluques du sud, les Alfourous sont retournés à leurs superstitions de sauvages. Les Malais et les métis, les Orang-Serani, ou Nazaréens, comme ils s'appellent, sont en partie protestants. La forte proportion de ces chrétiens en certaines localités, au sud d'Amboine, sur le littoral de Céram, dans l'archipel de Banda, dans les îles Oeliasser, marque encore les endroits où s'était le plus exercé le zèle de Xavier et des siens[2]. Partout ailleurs l'Islam et le fétichisme ont regagné le terrain perdu.

La chute de l'église moluquoise fit peu de bruit en Europe : elle avait grandi obscurément, elle disparut de même. D'autres tragédies occupaient alors l'attention. En 1614, avait commencé au Japon l'ère des martyrs. Histoire trop connue pour être résumée ici. Un seul problème appartient à notre sujet : peut-on dire que cette superbe chrétienté tomba par la faute de Xavier et de ses méthodes ? Était-elle appuyée sur le Portugal, et est-ce parce que ce soutien lui manqua qu'elle s'est effondrée ? Mais on sait bien que, du Portugal, elle reçut des hommes et de l'argent, rien de plus.

1. Les protestants y ont une dizaine de postes assez récents.

2. Reclus, *Géographie*, t. XIV, p. 487, 503. — Les seules terres restées chrétiennes sont Florès et Timor, qui échappèrent à la conquête hollandaise. Depuis 1859, le Portugal a cédé ces îles à la Hollande à l'exception du nord de Timor. Contraste étrange : aujourd'hui, les Jésuites hollandais ont toute liberté de continuer l'œuvre des anciens Dominicains dans la partie qui a changé de maître. Leurs confrères portugais viennent d'être chassés de Timor (1911).

L'histoire de la mission des Moluques n'a pas été écrite. Du Jarric la mène jusqu'en 1606 (*Histoire des choses mémorables*, t. I). Pour la suite, voir l'histoire de la Compagnie par Sacchini, Jouvancy, Cordara : leur récit s'arrête à 1616. La conquête est racontée par d'Argensola, *Histoire de la conquête des isles Moluques*, Amsterdam, 1706, 3 in-12 (traduit de l'espagnol).

Les causes qui amenèrent ce désastre et le rendirent irréparable sont complexes. Ce qui provoqua la tempête ce fut avant tout la lutte menée pendant cinquante ans contre les bonzes et le bouddhisme, lutte ouverte par Xavier et vigoureusement soutenue par ses disciples. Les bonzes avaient à se venger ; et le grand décret de 1614 qui déclara la guerre à l'Évangile n'est qu'une longue homélie bouddhique : il ne laisse aucun doute sur le caractère primitivement religieux de la persécution[1]. Le reste n'est qu'accidentel.

Peut-être cependant l'épreuve n'eût été que transitoire si les imprudences répétées de la politique castillane n'avaient permis de donner à la lutte antichrétienne les apparences d'une défense nationale[2]. Peut-être encore Japonais, Castillans, Portugais, fussent parvenus à s'entendre si les protestants n'avaient pas été là, livrant aux persécuteurs les religieux saisis sur les vaisseaux espagnols[3], prêtant leur artillerie pour bombarder les réfugiés de Shimabara[4], colportant au Japon les fables antipapistes d'Allemagne ou d'Angleterre, présentant les missionnaires comme des criminels bannis de leur patrie[5], assurant qu'ils n'avaient qu'un but : changer la religion du pays pour s'emparer plus facilement du royaume[6], forgeant des lettres où l'évêque du Japon exprimait crûment les vues hostiles de ses prêtres[7]. Voilà qui rendit la lutte implacable. Mais à qui la faute ? Les missionnaires protestants sont-ils qualifiés pour accuser Xavier et ses méthodes ?

Nous pouvons ajouter que jamais persécution ne fut plus savante, plus constante, plus acharnée. Le pays chrétien était petit, facile à surveiller, enserré dans les mailles d'une police rigoureuse et d'un espionnage grassement payé. Après deux

1. Voir la traduction dans Nagaoka, *Histoire des relations du Japon avec l'Europe aux seizième et dix-septième siècles*, Paris, Jouve, 1905.

2. Nous faisons allusion, non seulement aux vantardises du pilote espagnol, lors du naufrage du *San Felipe* (Delplace, t. II, p. 29, 30), mais surtout aux efforts des marchands des Philippines pour supplanter les Portugais au Japon (p. 89).

3. Le Dominicain Louis Florès et l'Augustin Pierre de Zuñiga (Pagès, *Hist. de la relig. chrétienne au Japon*, *Annexes*, p. 204-215 ; — *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, t. VI, p. 44 ; — *The Month*, 1905, p. 399-400, article du P. Thurston).

4. L. Pagès, I, p. 845-848.

5. Steichen, *Les Daimyô chrétiens*, p. 335-336.

6. *Ibid.*, 334.

7. Thurston, dans le *Month*, *loc. cit.*, p. 398-399 ; — Steichen, p. 384.

cents ans, les lois pénales étaient appliquées comme au premier jour. Est-il étonnant après cela qu'une chrétienté de six à sept cent mille fidèles ait disparu [1] ? Le prodige n'est-il pas au contraire qu'on ait pu en retrouver trente ou quarante mille [2] toujours fidèles, après deux siècles et demi d'épreuves inouïes et d'abandon ? Ils n'étaient pas encore découverts qu'un voyageur anglican écrivait : « Tout porte à croire que la dernière étincelle n'est pas éteinte encore, que la flamme allumée par Xavier couve dans le secret, toujours vivante au cœur de ceux qui ont reçu de lui la tradition chrétienne [3]. » Bien loin de reprocher au saint et à ses frères la ruine de l'église japonaise, ne conviendrait-il pas de reconnaître qu'ils l'avaient solidement bâtie, puisqu'il a fallu de tels efforts pour la renverser et qu'il en est resté debout de si grands pans de murs ?

Voici maintenant une chrétienté plus heureuse, qui a traversé sans faiblir des épreuves graves, et qui, à elle seule, prouverait que les œuvres de Xavier n'étaient point si fragiles. Les missions du cap Comorin, plus que d'autres, relevaient du patronat portugais, et il se trouve, contrairement aux affirmations protestantes, qu'elles ont survécu à la ruine politique de leurs protecteurs.

L'épreuve pour elles commença par le scandale. Les missionnaires leur furent arrachés, comme le dit un historien de la Compagnie, *manu militari et monachali*, et remplacés par des prêtres indigènes sortis des geôles épiscopales de Cochin [4]. Survint la conquête hollandaise : nouvel exil des Jésuites, confisca-

1. On a souvent grossi outre mesure le chiffre des chrétiens japonais. Il se peut qu'il y ait eu un million et plus de baptêmes administrés depuis saint François Xavier jusque vers 1640. Mais, d'après une relation de l'évêque D. Cerqueira, en 1600, il y avait à peu près 300.000 chrétiens (L. Pagès, *Christianisme au Japon*, *Annexes*, p. 50). Le nombre des adultes baptisés, qui avait été de 500.000 entre 1549 et 1598, fut, entre 1598 et 1614, de 152.900 et de 25.000 entre 1614 et 1630 : soit 177.900 (Cardim, *Batalhas da C. de J. en... Japão*, réédition de Lisbonne, 1894, p. 2-4). Supposons que la population chrétienne de 1600, ait doublé par les naissances en trente ans, et ajoutons les nouveaux convertis, nous arriverons à 7 ou 800.000 chrétiens.

2. Il reste encore une vingtaine de mille vieux chrétiens, qui n'ont pu se résoudre à reconnaître les nouveaux missionnaires. Krose, *La statistique des Missions catholiques* (traduit de l'allemand), Bruxelles, 1911, p. 87.

3. L. Olifant, *Narrative of the Earl of Elgin's Mission to China and Japan*, Londres, 1859, traduction française, 1860, t. II, p. 20.

4. Cordara, *Hist. Soc. Jesu*, P. VI, t. I, p. 261-262 ; t. II, p. 541.

tion des presbytères, les églises changées en magasins. Le meilleur prédicant des colonies, Baldaeus, fut appelé de Java pour gagner les Paravers au protestantisme (1658). Mais les prêtres papistes n'avaient pas été très loin. Leurs fidèles savaient les retrouver dans la forêt, et ils résistèrent. Baldaeus, qui nous raconte son échec [1], n'ajoute pas le discours que lui fit, à ce propos, le « roi » de la caste. Il est de tradition dans le pays que l'Indien lui répliqua : « Si nous sommes solidement chrétiens, c'est grâce aux miracles que fait notre saint apôtre Xavier dans tous les lieux de la caste. Faites-en autant, et même plus, nous verrons alors ce que nous aurons à vous répondre [2]. »

Le prédicant, comme pour se consoler, déclare avec dépit : « Au reste, ils ne savent que *Credo*, *Pater*, les dix commandements et l'*Ave Maria.* » Voici pourtant ce que nous raconte le Père Pierre Martin, qui, vers 1700, parcourait le pays encore ruiné par la domination hollandaise : « Une des choses qui contribue le plus à rendre cette chrétienté si distinguée entre toutes les autres, c'est le soin qu'on prend d'enseigner de très bonne heure la doctrine chrétienne aux plus petits enfants. Cette sainte coutume s'est conservée inviolablement en ce pays-là depuis le temps de saint François Xavier. Il était persuadé que la foi ne pouvait manquer de jeter de profondes racines dans le cœur des habitants, si, dès la première enfance, on les instruisait bien des mystères et des préceptes de notre religion. La suite a fait voir qu'il ne se trompait pas; car nulle part ailleurs dans les Indes, on ne trouve ni plus de crainte de Dieu, ni plus d'attachement au Christianisme que chez les Paravers. Depuis qu'un enfant commence, pour ainsi dire, à bégayer, jusqu'à ce qu'il se marie, il est obligé de se rendre tous les jours à l'église : les filles, le matin, au soleil levé; les garçons, le soir, au soleil couché. Ils récitent d'abord tous ensemble les prières ordinaires du matin et du soir, après quoi, se partageant en deux chœurs et demeurant tous assis à terre, deux des plus habiles de chaque chœur se lèvent au milieu de l'église, et, par forme de demandes et de réponses, répètent toute la doctrine chrétienne. Après cette première répétition où il n'y a qu'eux qui parlent, ils

1. *Op. cit.*, ch. XXII, p. 150.
2. J'abrège le récit du Père P. Martin, *Lettres édifiantes*, Indes, 1er juin 1700.

interrogent ceux des deux chœurs qui les ont écoutés, lesquels tous ensemble répondent à la demande qu'on leur fait. Au reste, cette explication chrétienne comprend non seulement l'explication des mystères et des préceptes de la religion, mais encore... la manière de se confesser et de communier, et des méthodes pour bien faire toutes les autres actions..... La doctrine chrétienne achevée, on se remet à genoux pour faire un acte de contrition, et, après avoir récité le *Salve Regina* et la prière à l'Ange gardien, on demande la bénédiction de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge et l'on se retire. Cette pratique s'observe, non seulement dans les lieux où les Pères font leur demeure, mais encore dans toutes les autres bourgades où les chefs, comme les vicaires de chaque église, assemblent les enfants, et leur font faire assidûment tout ce que je viens de marquer[1]. »

Deux siècles ont passé depuis que cette page est écrite. Deux siècles au cours desquels les Paravers ont connu l'abandon, le schisme, et, de nouveau, la propagande protestante. Ils sont encore catholiques aussi fervents que jamais[2]. Ce que nous disons des Paravers, il faudrait le répéter de leurs voisins les chrétiens du Travancore. Après cela que reste-t-il de l'assertion protestante : « Nous pouvons chercher partout où Xavier a travaillé, nous ne trouverons pas une étincelle de vie spirituelle ? »

IV. — *L'esprit de saint François Xavier.*

Aussi bien il y a autre chose, et, si j'ose dire, il y a mieux que les œuvres matérielles, si belles qu'elles soient. Il y a l'esprit. Or l'esprit du *Santo Padre* n'est point mort avec lui, il s'en faut. Sur ses traces, depuis trois siècles et demi, c'est par milliers que les missionnaires ont tout quitté pour aller prêcher l'Évangile aux Malais, aux Indiens, aux Chinois, aux Japonais et, parmi eux, en est-il beaucoup pour qui Xavier ne soit pas le père, le modèle, l'initiateur ?

Jadis, quand presque tous les missionnaires jésuites s'embarquaient à Lisbonne pour l'orient, c'est de son autel qu'ils

1. *Loc. cit.*
2. Voir les relations qui en sont données dans Stephen COUBÉ, *Au pays des Castes*, et Pierre SUAU, *L'Inde Tamoule*.

partaient. Réunis dans sa chapelle, au collège Saint-Antoine, ils écoutaient l'un d'eux prêcher. Le sermon se terminait par une ardente prière au saint : après quoi l'on s'embarquait[1]. Sur le vaisseau tout rappelait son souvenir. Aux heures d'angoisses, c'est lui qu'on invoquait. C'est lui qu'on imitait auprès des malades, et, si quelqu'un se distinguait dans ces œuvres de zèle et de charité, l'on ne manquait pas de déclarer : « C'est un autre Xavier[2]. » Saint Vincent de Paul disait à ses prêtres qu'il envoyait à Madagascar : « La première chose que vous aurez à faire, ce sera de vous mouler sur le voyage que fit le grand saint François Xavier, de servir, édifier ceux des vaisseaux qui vous conduiront, y établir prières publiques, si faire se peut, avec un grand soin des incommodités, et s'incommoder toujours pour accommoder les autres[3]. »

Arrivés à Goa, les missionnaires faisaient provision de courage auprès de la châsse du saint, dans sa chapelle dorée du *Bom Jesus*. De là ils repartaient pour les quatre coins de l'Asie, croisant ses traces à chaque grand voyage, saluant au passage les villes où il avait prêché, trop heureux quand Dieu leur faisait la grâce de fouler le même sol que lui.

Et ce ne sont pas des noms vulgaires que ceux de ces Jésuites, fondateurs, organisateurs, soutiens d'église : Nobili, Ricci, Valignano, Verbiest, Alexandre de Rhodes, qui ont planté la croix là où Xavier, emporté par la mort, n'avait pas eu le temps d'aller. A sa suite, il conduit une longue procession de martyrs, recrutés parmi ses frères, une quarantaine massacrés dans les Indes et à Ceylan, vingt-sept en Indo-Chine, trente-deux en Chine, cent onze au Japon, une dizaine dans l'archipel indien, vingt-quatre tués en mer tandis qu'ils gagnaient leur mission. Pourquoi ne pas ajouter d'autres victimes, qui ont souffert autant, plus peut-être que les martyrs proprement dits, les missionnaires arrachés par Pombal à leurs fidèles, et dont plus de cinquante moururent en mer ou en prison[4] ? *Martyrum candidatus exercitus*...

1. Bertrand, *La Mission du Maduré*, t. IV, p. 380.
2. Prat, *Hist. du Bx J. de Britto*, p. 45.
3. Maynard, *Vie de S. Vincent de Paul*, t. III, p. 111.
4. La liste des Jésuites martyrs dans le monde entier, depuis les origines, compte 900 noms. Bien entendu, par ce mot « martyr », nous n'entendons aucunement prévenir les jugements du Saint-Siège.

Quarante sont sur les autels; presque autant attendent leur béatification[1].

Là n'est pas toute la couronne de Xavier. Il n'a pas eu de disciples et d'enfants que dans sa chère Compagnie de Jésus. Eux aussi, les prêtres des Missions Étrangères, pour ne parler que d'eux, ont le droit de se réclamer de lui. Il est leur patron très spécial. C'est son image qui les salue et qui leur montre l'orient, quand ils quittent leur séminaire, les yeux fixés sur les terres lointaines qui les appellent.

Parmi les terres sanctifiées par son passage, deux leur sont confiées, Malacca et son cher Japon. Et voici la longue théorie de leurs bienheureux martyrs de Chine et d'Indo-Chine, en attendant ceux de Corée. Eux aussi, ils forment la survivance de saint François Xavier, ils ont hérité de son esprit.

Vingt fois il a vu de près la mort et le martyre. Il a entendu les flèches siffler à son oreille; il s'est senti entourer par la flamme; en Chine, il savait ce qui l'attendait, la prison et la torture. La couronne lui a échappé. Mais, comme pour compenser le sacrifice qu'il lui imposait, Dieu l'a fait le père et le chef d'une légion de martyrs.

Mais il l'a fait aussi chef et modèle de ces innombrables apôtres qui tous les jours prolongent le sillon qu'il a ouvert. Pour tous, quels qu'ils soient, de grandes leçons se dégagent de sa vie. Confiance absolue en Dieu, vaillance fondée sur un abandon complet de son être entre les mains du Père qui est aux cieux, amour qui brave tous les obstacles et piétine toutes les peurs, espoir qu'aucun échec ne rebute, constance à reprendre l'œuvre brisée ou interrompue. Puis, attention toujours éveillée sur ce qui peut être utilisé pour l'extension du royaume de Dieu, étude assidue des progrès à réaliser, pas de dédain systématique et puritain pour les moyens humains honnêtes, assez de prudence pour en user discrètement, assez de foi pour savoir s'en passer. En face de Dieu, prière continue; devant les petits, les faibles, les pécheurs, bonté inlassable; devant les puissants, respect, mais franchise et sainte indépendance; pour soi-même,

1. Plus 48 autres qui n'appartiennent pas aux missions d'Asie.

aucun égard ; aucun retour sur sa personne, ses droits, ses convenances, sa santé, son autorité; tout pour le Maître et pour l'œuvre, rien pour l'ouvrier. Voilà le modèle que saint François Xavier offre aux missionnaires de tous les temps et de tous les pays.

APPENDICE A

Nombre des conversions opérées par saint François Xavier.

On demandera peut-être ici combien Xavier a baptisé d'infidèles. A cette question, le Père Polanco, le 28 décembre 1555, répondait : « *Del numero delle persone que ha battezato nell' India il P. Mtro. Francesco, che sta in gloria, io non sapria dir cosa certa. Se qualcuno me lo saperà a dire, auiseró la R. V. Questo dirò : che ho sentito in un anno hauer lui battezato più di 100 migliari di persone*[1], *si ben mi recordo.* » (*Epist. S. Ignatii*, X, p. 406[1].) La légende du bréviaire dit : « *Multa centena hominum millia ad Christum in Indiis convertit; magnosque principes regesque complures sacro fonte expiavit.* » Pouvons-nous justifier ces affirmations ?

Nous ignorons absolument combien de baptêmes Xavier put administrer à Goa, Cochin, Malacca. Pour Goa, il est certain qu'après lui il resta fort à faire, et nous savons, par ses conseils aux Pères des forteresses, qu'avant tout, il tenait à ce que, là, on s'occupât surtout des blancs.

Nous savons encore par lui qu'en un mois il a baptisé 10.000 païens au Travancore. Dans toute la mission dite du Comorin, le Travancore y compris, il dut laisser en partant environ 30.000 chrétiens. Bon nombre avaient été baptisés avant lui (voir t. I, p. 286).

Aux Moluques, il avait trouvé une population indigène déjà chrétienne, dont le chiffre précis nous échappe. Nous ignorons de même ce qu'y ajouta son apostolat personnel. En partant, il laissa, baptisés par lui ou avant lui, trois centres à Amboine, des chrétiens en nombre inconnu dans les îlots voisins et à

1. Le point de départ du chiffre « 100.000 baptisés en un an », donné par Polanco, ne serait-il pas cette phrase de Xavier (27 janv. 1545, *Mon. Xav.*, p. 371) : « Confio en Dios... que este año haré más de cien mil Xpanos ? »

Ternate, et peut-être 25.000 dans les îles du More. C'est interpréter largement les documents que de supposer 50.000 chrétiens, tout compris, dans les Moluques, vers 1550. — Au Japon, en 1552, de 1.500 à 2.000 baptisés.

Impossible, avec des données aussi fragmentaires, de hasarder le moindre total.

Au fond, ceux qui ont démesurément grossi le chiffre des infidèles convertis par Xavier ont rendu un fort mauvais service à sa mémoire. Ils ont permis à ses critiques de dire qu'il n'avait rien construit de solide. Vers 1580 ou 1600, qu'étaient devenus les « *multa centena hominum millia* » conquis par lui ?

Quant aux « grands princes » et rois « nombreux » du bréviaire, Bartoli a essayé d'en faire le compte. Voici ce qu'il trouve : « deux jeunes princes et deux princesses de la parenté du sultan Aério, la reine détrônée de Ternate, Néachila, trois chefs de tribus dans les îles voisines d'Amboine, le roi détrôné des Maldives, et peut-être la fille d'un roitelet de Macassar (*Asia*, l. IV, p. 49).

APPENDICE B

Les miracles de saint François Xavier.

Les miracles de saint François Xavier, attaqués déjà par les protestants et les encyclopédistes, ont été, il y a une quinzaine d'années, l'objet d'une critique nouvelle. On y a vu, non plus, brutalement comme autrefois, un produit du mensonge, mais un cas intéressant d'évolution légendaire. La thèse générale était que les récits de miracles, qui encombrent la littérature religieuse, ne sont pas plus historiques que les légendes populaires : ils se sont formés selon les mêmes lois et dans les mêmes conditions. Pour étudier cette végétation spontanée au moyen âge, les pièces ordinairement font défaut : on a le résultat et rien de plus. Mais voici, au seuil des temps modernes, dans la pleine lumière de l'histoire, un thaumaturge dont les catholiques font grand cas. Or, avec lui, on peut suivre presque d'année en année la formation de la légende. Il ne sera pas sans intérêt d'examiner cette thèse, la dernière en date, qui se présente avec les allures sereines et catégoriques de la science. Elle a été formulée en 1896 par M. Dickson-White dans son livre *A History of the warfare of science with theology in Christendom*[1].

I. — De miracles, nous dit-on, il n'y a pas trace dans la correspondance du missionnaire. Sur un même fait, nous avons parfois double récit, celui de Xavier, celui des biographes. Or les biographes mettent des miracles là où, lui, n'en a pas vu. Chose plus grave, ils en mettent là où lui-même les nie assez formellement. Par exemple, le sauvetage du serviteur de Pierre

1. 2 vol., Londres, Macmillan, 1896. Traduction française chez Guillaumin, Paris, 1899, in-4°; — L'ouvrage, paru d'abord en articles dans le *Popular Science Monthly*, fut attaqué par le Père Th. Hugues, S. J., dans le *Catholic world*, sept. et oct. 1891; puis en 1897 dans l'*American ecclesiastical Review*, juin, juillet, août, et dans les *Analecta Bollandiana*, t. XVII, p. 485 et suiv.

Mascarenhas, pendant le voyage de Rome à Lisbonne, la guérison d'une femme paraverte en mal d'enfant. Tursellini, Lucena, Bouhours insistent sur le don des langues, alors que, dans ses lettres, Xavier se plaint de la difficulté que lui offrent les idiomes indigènes. Certains phénomènes présentés comme miracles n'ont rien que de naturel; ainsi la guérison subite de Simon Rodriguez à l'arrivée du saint à Lisbonne, ou encore la conservation de ses restes[1]. Enfin, et surtout, absence de témoins oculaires, silence absolu des contemporains.

Mais François disparaît, et la légende commence. Timidement d'abord. Deux ans après la mort du saint, le Père Melchior Nunez cite trois miracles dont il a ouï parler[2]. Un nommé Jean de Eyro raconte un fait de prophétie : médiocre témoin, Xavier eut occasion de le réprimander pour sa mauvaise foi[3]. Au cap Comorin l'on racontait vaguement une résurrection[4]. Enfin Paul de Sainte-Foi parlait de la guérison d'un aveugle au Japon[5]. En 1555, le Père de Quadros comptait neuf miracles[6]. En 1556 arrive aux Indes un ordre de Jean III, prescrivant de faire une enquête « avec zèle et promptitude ». On devine à l'avance ce qu'elle sera : le vice-roi y mettra toute son obséquiosité, ses subordonnés en feront autant, et le nombre des prodiges va grandissant[7].

En 1562, Louis d'Almeida raconte les miracles opérés au Japon par un livre ayant appartenu à Xavier[8]. La légende n'est pas encore sortie des milieux populaires. L'Europe l'ignore complètement.

Dans un discours prononcé cette même année, 1562, au concile de Trente, Jules Gabriel Eugubinus, parlant sur les gloires de l'Église et sur les miracles, apportait la traduction latine

1. Sur chacun de ces faits, voir ce qui en est dit dans le cours de notre récit. Il est certain que tel et tel n'est pas *miraculeux*, au sens rigoureux du mot.

2. Lettre du 3 déc. 1554. Cf. *Sel. Ind. Ep.*, p. 171 ; Cros, p. 358.

3. Procès de 1557. Cf. Cros, II, p. 396. Eyro était Franciscain quand il rendit ce témoignage. Xavier le réprimanda surtout pour son inconstance.

4. Voir ci-dessus, t. I, p. 225.

5. Non pas Paul de Sainte-Foi, mais le Japonais Bernard.

6. Cros, II, p. 374. *Sel. Ind. Ep.*, p. 184. Quadros avait bien le titre de provincial d'Ethiopie que lui donne M. White, comme pour faire entendre qu'il voyait les choses de très loin. Mais il ne quitta jamais les Indes.

7. Sur ce qui en fut dans la réalité, voir le dernier chapitre de cet ouvrage.

8. Cf. *Cartas de Japão*, 1570, fol. cclxxjx, verso. Cros, II, p. 83.

d'une lettre relative aux affaires des Indes : belle occasion de mettre en avant les prodiges de Xavier. Il n'en dit mot[1]. Il y a plus : en 1571, dans son *de Promulgando Evangelio apud Barbaros*, le Père Joseph Acosta se demande (c'est le titre d'un de ses chapitres) « pourquoi les prédicateurs du Christ ne font plus de miracles comme autrefois pour la conversion des gentils[2] ».

L'évolution légendaire se poursuit et s'accentue. En 1588, le Père Maffei, dans ses *Historiæ Indicæ*, met le thaumaturge en lumière mais discrètement encore[3]. Avec Tursellini, le mythe du faiseur de prodiges triomphe (1594)[4]. Vient enfin le procès de canonisation. En 1622, dans son rapport officiel, le cardinal del Monte apporte dix miracles choisis, parmi lesquels celui du crabe[5]. François est maintenant sur les autels : désormais plus rien ne contient la légende : elle se donne carrière avec les historiens Bartoli et Bouhours. Les premiers biographes parlaient d'une résurrection : Bouhours en admet quatorze. Xavier racontait que l'étude des langues lui coûtait de grands et pénibles efforts : Bouhours affirme qu'il les parlait sans les avoir étudiées. Tursellini dit qu'on se moquait au Japon de son japonais : d'après Bouhours, il le parlait avec une rare élégance, et une

1. Comme si ce silence prouvait quelque chose ! Voir les réflexions humoristiques du Père Hughes, *American Ecclesiastical Review*, 1897, p. 190.

2. Jos. Acosta, *De Natura Novi Orbis libri 2, et de promulgando Evangelio apud Barbaros, sive de procuranda Indorum salute*, libri VI, Lyon, 1570. Le ch. IX du I[er] livre est intitulé : *Cur miracula in conversione gentium non fiant nunc ut olim a Christi prædicatoribus ?* M. White a dû ne lire que le titre, car, dans le texte, le Père Acosta répond : *Convertamus oculos in nostri sæculi hominem, B. Magistrum F. X., cujus tot et tam magna digna referuntur per plurimos eosdemque idoneos testes, ut vix de alio, exceptis apostolis, plura aut majora legantur.* — Plus probablement l'auteur a pris, sans y regarder de plus près, l'objection dans quelque auteur plus ancien, car elle est classique. On la trouve dans Diderot, qui a dû la prendre ailleurs : « Il (Xavier) partit pour ces contrées lointaines où il opéra une infinité de choses merveilleuses que nous croyons et que le Jésuite Acosta ne croit pas » (*Œuvres*, édit. Assezat, t. XV, p. 274). On a usé de l'opuscule d'Acosta dans les sens les plus divers. Tandis que les uns y voient la négation des miracles de Xavier, Hospinien (*Hist. Jesuitica*, p. 228, 229) le cite parmi ceux qui font faire des miracles à leurs confrères à l'autre bout du monde.

3. Maffei lui-même nous donne la raison de sa discrétion : son but n'est pas de raconter la vie du saint, mais les exploits des Portugais.

4. Dans les articles du *Popular science Monthly*, M. White avait affirmé qu'il y avait peu de miracles dans Tursellini. On lui fit remarquer que l'on en comptait une cinquantaine. L'assertion fut modifiée en conséquence, quand l'ouvrage parut en volume. Ce détail et tous ceux que nous avons déjà notés, montrent avec quel sérieux fut menée l'enquête du critique américain.

5. *Relatio facta in consistorio secreto coram S. D. N. Gregorio Pape XV a F[co] Maria episc. Portuensi, S. R. E. card. a Monte... super vita, sanctitate, actis canonizationis et miraculis B. F[ci] Xav...*, Dillingen, 1622.

pureté d'accent, à étonner les indigènes. Ainsi, d'année en année, la légende grossit et s'accentue jusqu'à l'absurde. Les orateurs et les ascètes, gens, pour la plupart, de critique médiocre, l'acceptent telle quelle. Les apologistes, trop occupés des thèses à défendre, n'y regardent pas davantage, et, sans plus discuter, acceptent les premières armes qu'on leur fournit. Et voilà sur quoi est bâtie la théologie romaine ; et le même pape qui a condamné Galilée est celui qui veut nous faire croire sous peine de damnation le miracle du crucifix rapporté à Xavier par un crabe[1].

Aux assertions du critique évolutionniste, opposons l'histoire rapide des faits.

1° Il n'est pas exact que Xavier se taise absolument sur ses propres miracles. Nous avons cité et commenté au cours de notre récit[2] les lettres de lui qui y font discrètement allusion.

2° Il est un peu plus vrai que les auxiliaires du saint se montrent plus sobres que nous ne voudrions sur la matière. Mais, qu'on veuille bien le noter, parmi ces auxiliaires, témoins de son apostolat, très peu ont été en mesure d'écrire à des correspondants d'Europe. Leurs lettres sont rares. De Fr. Mansilhas nous n'avons pas une ligne; sa déposition à Cochin, en 1556, est d'une insuffisance déconcertante, non seulement sur les miracles, mais sur les œuvres, les vertus, les travaux de son ancien maître. On se serait attendu à trouver quelque chose dans le récit du licencié Vaz qui suivit Xavier au Travancore : mais ce récit nous est venu par un intermédiaire qui s'excuse de ne pas tout dire, et il avait pourtant des choses importantes, *cosas muy grandes*, à raconter[3]. Par contre, Jean de Eyro, catéchiste du saint à Malacca et à Amboine, nous a détaillé tout au long des prophéties dont lui-même avait été l'objet. Au Japon, Xavier avait avec lui Cosme de Torrès et Jean Fernandez; mais, du temps où ils travaillèrent ensemble, il ne nous est venu qu'une lettre de Torrès (29 septembre 1551). Comme cette lettre devait être vraisemblablement portée aux Indes par Xavier lui-même, il est peu étonnant que le Père

1. Est-il besoin de faire remarquer l'ignorance que suppose pareille affirmation ?
2. T. I, p. 219, 220.
3. *Ep. Mixtae*, I, p. 231.

n'ait parlé que des travaux du saint et se soit tu sur le reste. Quelques mots du Japonais Bernard suppléent à cette lacune. Le silence de ses auxiliaires n'est donc pas complet : deux au moins ont apporté leur attestation de témoins oculaires.

3° A défaut de nombreux récits anecdotiques, nous avons des lettres de Goa affirmant, avant et après la mort de Xavier, le bruit public ; et elles sont pleines de réticences intéressantes.

« Partout où il va, dit le Fr. Balthasar Nunez en 1548, il laisse une telle renommée que c'est à peine croyable. Ce sont choses que je ne veux pas écrire, de telle conséquence qu'on ne doit pas les confier au papier. Je regrette fort de ne pouvoir vous dire plus en détail les merveilles qu'on raconte de lui. Sachez, et gardez cela pour vous, que le Seigneur fait par lui beaucoup de choses, dont, je le répète, il ne m'est pas permis de parler[1]. » La même année, le Père Barzée est un peu plus précis. « On raconte des miracles, et qui sont grands, qu'il fait ici dès cette vie, lesquels je ne raconte pas, parce que ce n'est pas à nous d'en parler[2]. » Le Père Perez va un peu plus loin. De Malacca, en 1549, il écrit aux Pères de Coïmbre un récit succinct des faits extraordinaires dont toute la ville a été témoin l'année précédente, puis un autre phénomène de vue à distance qui était de notoriété publique en orient, et une guérison de possédé[3]. En 1554, après les obsèques triomphales du *Santo Padre*, le Père Balth. Diaz écrit : « Il y a ici nombre de gens qui se sont trouvés çà et là avec lui. Ils lui ont vu faire chez les infidèles des choses évidemment surnaturelles, et telles vraiment qu'on en lit dans la vie des saints d'autrefois. Des gens de grand crédit me sont venus trouver, me demandant pourquoi nous ne faisions pas d'enquête, pourquoi nous ne recueillions pas de témoignages sur toutes ces choses, en vue d'une canonisation. Mais c'est aux autorités, et non pas à nous, de prendre l'initiative[4]. » Et le Père Brandon : « Je vous certifie que, si vous aviez entendu ce que nombre d'hommes dignes de foi, et plusieurs religieux disent de lui, vous concluriez que sa

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 38.
2. P. 54.
3. P. 73.
4. P. 183.

vie et ses œuvres ne diffèrent en rien de ce que nous lisons dans la vie des saints. Tout cela, dans cette maison, personne ne le savait, ni Père, ni Frère. Mais, après sa mort, sont venus des gens qui avaient parcouru les mêmes royaumes et les mêmes pays que lui, et l'avaient vu à l'œuvre[1]. » Ces lignes sont de 1554. De 1555 est la lettre souvent citée du Père de Quadros. S'il raconte qu'au cap Comorin rarement Xavier récitait une prière sur un malade sans le guérir, il le tenait, dit-il, de gens qui avaient vécu dans la mission avec le Père[2].

En 1556, procès de béatification.

4° De ce procès nous avons dit la valeur réelle, mais incomplète. Les témoins oculaires et directs n'y ont pas manqué. Il s'en faut qu'ils se réduisent à d' « ignorants et crédules indigènes des petites villes de l'Inde portugaise ». Presque tous sont Portugais (et pas un Jésuite). Ce sont des marchands, plus souvent encore des magistrats, des *fidalgos*. Le texte latin du procès les qualifie *senator*, *eques*, *homo regis patritius*, *vir nobilis*, *quaestor regius*, *triumvir*. Or si, dans leurs dépositions, il y a pas mal de *ouï-dire*, il y a aussi nombre de souvenirs directs et personnels. Ce qu'on peut leur reprocher, c'est de n'être pas assez détaillés ni assez précis.

5° Il est faux qu'on ait été longtemps en Europe sans soupçonner que Maître François ait été thaumaturge. Ribadeneira le savait par Bernard le Japonais trois ans au plus après la mort du saint. Polanco l'enregistrait dans sa chronique à la date de 1548[3], et Nadal dans ses éphémérides en 1552[4]. L'acte de Jean III enjoignant de faire une enquête « *de iis quae divinitus ille et vivus patravit et mortuus*[5] » atteste de même qu'en 1556 existait la croyance aux miracles de Xavier.

6° Les historiens comme Tursellini (1596) et Lucena (1600) chez lesquels, dit-on, la légende triomphe, se contentent d'exploiter le procès de 1556. Tout au plus ajoutent-ils un trait ou deux pris à des renseignements plus récents. Ils ne marquent

1. P. 180. Voir ci-dessus, p. 187, note.
2. P. 189.
3. *Chron.*, I, p. 545.
4. P. Natalis *Epistolae*, t. II, p. 7.
5 Tursellini, l. VI, ch. 1.

pas un progrès de la légende. Ils attesteraient plutôt qu'en quarante ans, elle est restée stationnaire.

7° Enfin le procès de 1616 fournit une matière nouvelle à une seconde génération d'historiens, Bartoli (1654), Massei(1681), Bouhours (1682). Ici l'on ne pourrait pas dire que la légende soit complètement absente. Mais, dans l'ensemble, en ce qui concerne les miracles opérés par Xavier de son vivant, les seuls qui soient en cause, ce procès fait simplement défiler devant nous des gens rapportant leurs propres souvenirs ou des souvenirs de famille, ou simplement le bruit public.

En résumé, c'est de son vivant même que François Xavier passe pour thaumaturge. Cette réputation se traduit dès ce moment de deux façons. Il y a des affirmations générales, discrètes mais claires, pleines de réticences qui elles-mêmes en disent assez long. Il y a, sur quelques faits, des récits détaillés précis, transmis sans intermédiaires par des témoins directs. Voilà le point de départ. Puis, au procès de 1556, audition d'autres témoins oculaires : un demi-siècle après, les témoins par ouï-dire. En dehors de cela, quelques traits isolés connus et enregistrés à part. Ces récits de 1556 et de 1616 sont quelquefois pleins de détails concrets et pris sur le vif, bien locaux et bien personnels. Le témoin déclare : voilà ce que j'ai entendu raconter à mon père, voilà ce que m'a dit quelqu'un qui était là, ce que je tiens du héros même de l'histoire, ce que j'ai vu de mes yeux.

Est-ce là ce qu'on appelle évolution légendaire ?

Rien, ou presque rien d'anonyme. Des déposants, dont sans doute nous ne pouvons plus contrôler les dires, mais qui ont vu ce dont ils parlent, ou, quand ils ne l'ont pas vu, nous disent de qui ils le tiennent. La légende, elle, part de souvenirs confus et lointains, procède par interprétations erronées, combine les imaginations, groupe sur un personnage ou sur un événement des faits disparates, etc. Est-ce là ce que nous trouvons dans l'histoire de saint François Xavier ?

Nous croyons pouvoir conclure : dans le cas de notre saint, la réputation de thaumaturge est antérieure à toute évolution légendaire.

II. — Mais elle-même, cette réputation, fondée au moins sur

quelques faits indiscutables, n'a-t-elle pas été le point de départ de multiples légendes de détail?

Le contraire seul serait étonnant. Il fallait bien que, grand homme, Xavier participât au sort des grands hommes, qu'on vît ses faits et gestes agrandis et dénaturés par l'imagination populaire. Cela n'a pas manqué et nous avons dit l'histoire qui courait au lendemain de sa mort relativement au vaisseau qui avait rapporté son corps à Malacca. Mais cette invention même n'atteste-t-elle pas qu'en orient, beaucoup de gens croyaient à son pouvoir de thaumaturge?

En fait, les miracles ont été exagérés, moins par les gens entendus en 1556 et en 1616, que par les biographes et surtout par les panégyristes. La légende a été le fait des lettrés, interprétant les pièces primitives avec plus d'enthousiasme que de critique. Si, des livres imprimés, l'on remonte aux dépositions assermentées de 1556, et même de 1616, on n'y retrouve point les traits caractéristiques de la narration littéraire. Les auteurs ont vu gros (par exemple l'apparition aux Badages et la victoire de Tolo). Il y a là certainement quelques exemples notables de légendes hagiographiques. Nous les avons déjà signalés au passage.

Eux-mêmes du reste, les témoins entendus en 1556, et surtout en 1616, malgré les serments prêtés, n'étaient point à l'abri de l'erreur. D'aucuns les récuseraient volontiers, simplement parce qu'ils sont orientaux de race ou d'éducation : c'est pousser trop loin la méfiance. Mais on peut dire avec le Père Cros, parlant des témoins auriculaires de 1616 : « Si, de la bouche même des témoins immédiats, la vérité ne se recueille pas sans alliage d'inexactitude ni d'humaine misère, combien plus l'inexactitude se trouve-t-elle inévitablement mêlée au témoignage de ceux qui commencent ainsi leurs dépositions : « *Je n'ai pas connu le père François, mais j'ai ouï dire...* » La sincérité des témoins n'est pas douteuse, mais ils se trompent sans le vouloir, sans le soupçonner, sur bien des circonstances de temps, de lieux, de personnes, etc., et la substance même des faits a plus d'une fois perdu de son vrai caractère[1]. »

1. Cros, II, 387.

Les critiques modernes, du reste, ne sont ni les premiers, ni les plus énergiques à formuler ces doutes. Dès la seconde moitié du XVI[e] siècle, les Jésuites des Indes avaient dénoncé la fâcheuse tendance de Lisbonne à voir les choses lointaines plus grosses et plus merveilleuses qu'elles n'étaient.

Valignano, dans son *Historia del principio y progresso de la Compañia de Jesú en las Indias Orientales*, avait raconté plusieurs miracles de Xavier sobrement et soigneusement choisis. Il ajoute, au dernier chapitre de la première partie, parlant des enquêtes de 1556[1] : « L'information (sur les choses merveilleuses advenues pendant la vie et la mort de Xavier) se fit auprès de témoins assermentés. Comme on peut le voir (dans les procès-verbaux), on a rapporté beaucoup de miracles en plus de ceux que j'ai racontés... Je ne puis les reproduire ici en particulier, et je renvoie aux dits procès-verbaux. Je n'ai d'autre intention ici que de dire le progrès de la Compagnie aux Indes, de proposer la vie du Père Maître François et des autres Pères à nos Pères et Frères... pour qu'ils aient toujours devant les yeux les travaux soufferts... En cela nous le pouvons et devons imiter, mais non dans les prophéties et miracles... » Ces lignes sont de 1583.

L'année suivante, le Père Valignano et le Père Texeira envoyaient à Rome leurs observations sur la vie du Père Ignace par Ribadeneira, et corrigeaient plusieurs erreurs relatives à Xavier. Pour les miracles, Valignano disait : « Item, ce qui est raconté à la seconde partie de la page 202 et au verso, lignes 10 et 14, est une très grande hyperbole ; à mon avis, elle est tout entière à biffer. En effet, bien qu'à la vérité on raconte beaucoup de choses, il n'y a d'avéré, en fait de miracles opérés aux Indes et au Japon, que ce qui est narré dans la première partie de l'*Historia Indica* (*Historia del principio...*)... » Plus loin (p. 203) : « Il me semble qu'il suffit de reproduire ce qu'on lit à la fin de la première partie de l'*Historia Indica*, où, tenant compte de ce qui a été écrit jusqu'à présent, il est fait mention de l'enquête (de 1556) en termes généraux, sans approuver, sans blâmer, sans entrer dans les détails[2]. »

1 *Mon. Xav.*, p. 198.
2. *Scripta de S. Ignatio*, p. 743.

Le Père Texeira disait de son côté : « Ce qu'au même chapitre l'auteur raconte, à savoir que Dieu, par le Père Maître François, a ressuscité des morts, bien qu'avec une vertu et sainteté comme la sienne, Dieu, dans son infinie bonté et puissance, ait pu se servir de lui (pour de belles œuvres), toutefois, informations prises, nous n'avons, à ce sujet, trouvé d'autre certitude, si ce n'est que la voix publique l'affirme (*não se achou certeza alguma diso mais que dizerse communmente que noso Senhor o fazia por elle*). Ce que l'on raconte de plus net en cette matière est que, au cap Comorin, Notre-Seigneur a ressuscité un mort par son moyen... Mais, cherchant à tirer la chose au clair, on n'a trouvé personne qui ai vu le fait de ses yeux (*não achou quem o vise*). Le Père Amrrique (Henri Enriquez) de la Compagnie, qui est depuis 40 ans et plus à la Pêcherie, m'a dit que, sur un ordre de l'obéissance, il a fait une enquête exprès, et qu'il n'a rien trouvé qui se puisse affirmer avec certitude (*que não achara cousa que com certeza se pudese isto afirmar*). Ce que j'en dis n'est pas pour nier que ce béni Père n'ait eu la vertu et la sainteté telles que Dieu n'ait pu se servir de lui pour ces miracles, mais, en matières si importantes, il ne faut rien dire que de certain, ou au moins d'évidemment probable. Comme le déclare très bien Votre Révérence (Ribadeneira) au prologue de son livre sur la vie de notre saint Père Ignace, si tout mensonge, en quelque matière que ce soit, est indigne d'un chrétien, à bien plus forte raison, il l'est dans la vie des saints ; *non indiget Deus nostris mendaciis*[1] . »

Il ne faut pas faire dire à ces critiques plus qu'elles ne signifient. Valignano ne rejette pas comme dénuée de valeur l'enquête de 1556, puisqu'il y renvoie ceux qui voudront plus de détails sur les miracles du Père François ; mais il estime qu'elle n'a pas donné tout ce qu'on aurait pu en attendre, et que son autorité est à invoquer avec précaution. Il répond des miracles rapportés par lui dans son histoire, mais pas des autres. De même la critique du Père Texeira nous prouve surtout combien il eût été important en 1556 d'entourer l'enquête de plus de garanties. Passé vingt ou trente ans, il est impossible

1. Teixera, fol. 23.

de vérifier certains faits ; les témoins oculaires sont introuvables, et il ne reste plus que le bruit public. Mais cette impossibilité ne donne pas le droit de *nier* les faits. Texeira dit simplement qu'on « ne peut les affirmer avec certitude ».

Des merveilles attribuées à Xavier, nous pouvons donc dire avec le Père de Smet, parlant des miracles de la primitive Église :

« Il n'est pas du tout nécessaire que les miracles promis par Jésus-Christ, et qui amènent à reconnaître sa véritable Église, puissent être tous aujourd'hui démontrés tels pour la science humaine, à l'aide des principes rigoureux de la critique. D'innombrables prodiges sont racontés par les écrivains ecclésiastiques, dans les vies des saints, dans l'histoire des pèlerinages célèbres, dans les relations des missionnaires. Combien n'y en a-t-il pas qui ont été reconnus comme évidemment miraculeux par les hommes de bonne foi et capables de porter un jugement tout à fait sûr qui en ont été les témoins mais qui, à la distance où ils se trouvent de nous dans l'espace ou dans le temps, ne peuvent être contrôlés par nous de manière à nous permettre d'en affirmer la certitude avec une complète assurance et de défier la contradiction des incrédules ? »

Le savant bollandiste ajoute : « En dehors des miracles discutés et approuvés dans les causes de béatification et de canonisation, y en a-t-il beaucoup pour lesquels nous ayons cette certitude positive et complète ? Et, pour ceux-là même, avons-nous cette certitude... autrement que par suite de l'examen critique qui a précédé le jugement et dont nous admirons la prudente rigueur[1]. »

Notons-le, la « prudente rigueur » dont il est ici question est celle qui a été imposée par Urbain VIII, postérieurement à la canonisation de Xavier. Nous ne voulons pas dire que les examens de miracles faits auparavant n'aient pas été sérieux. Mais il est à croire que tout n'y était pas parfait, puisque le Saint-Siège a pensé qu'une réforme s'imposait. Ce n'est pas manquer de respect aux juges qui ont discuté les enquêtes de 1556 et de 1616, de dire que leurs successeurs, aujourd'hui, se montreraient plus difficiles.

1. *Revue des Questions historiques*, t. 36 (1884), p. 261.

En second lieu, les miracles qui font preuve dans les canonisations, ceux qui permettent d'affirmer que le personnage dont il s'agit est au ciel, sont les miracles posthumes. Or ceux là sont plus faciles à étudier de près. Tel n'est point le cas pour nombre de miracles que nous avons rapportés dans cette histoire. Ils se sont produits dans des circonstances qui rendent impossible tout examen critique. Eux-mêmes, les consulteurs des congrégations romaines ne pouvaient que constater les affirmations concordantes de deux ou trois témoins. Ils concluaient à la vérité du fait : n'en ferions-nous pas tous autant s'il ne s'agissait de miracles?

Une double conclusion pratique a paru s'imposer. D'abord ne rejeter complètement aucun miracle, raconté dans les procès canoniques, s'il n'est pas clairement controuvé. Mais, s'il est évidemment faux (le cas est rare), ne pas se laisser arrêter par cette objection que le soi-disant miracle a été accepté par les examinateurs de Rome et même consigné dans une bulle. Puis, autant que possible, présenter les miracles, non tels qu'ils se lisent dans les biographies, mais dans les procès-verbaux de 1556 et de 1616, laissant ainsi à chaque témoin la responsabilité de son récit et de son serment.

APPENDICE C

Date de la mort de S. François Xavier.

Quel jour mourut saint François Xavier ? Les anciens biographes disaient, le 2 décembre. En 1900, le Père Cros, s'appuyant sur la relation du Chinois Antoine de Sainte-Foi, affirma que c'était le 27 novembre[1]. La date traditionnelle fut maintenue par le Père Astrain dans la revue *Razón y Fe*, mars 1903. Le 5 décembre suivant, dans les *Etudes*, le Père Cros défendit ses conclusions. Elles sont aujourd'hui presque partout acceptées[2]. Cependant le Père Michel a consacré toute une dissertation à défendre l'opinion ancienne[3].

Les textes sur lesquels roule la discussion sont les suivants. 1° Deux récits du Chinois Antoine : l'un dans une lettre au Frère Texeira[4], l'autre rapporté par Valignano dans son *Historia del principio*[5]. 2° Trois lettres de décembre 1554 : l'une du Père Melchior Nunez (Malacca, 2 décembre)[6], l'autre du Frère Pierre de Alcaçova[7], la dernière du Père Arias Brandon (Goa, 23 décembre)[8].

Tous ces documents, dans l'état où nous les possédons donnent, pour la mort de Xavier, le 2 décembre. Antoine est témoin oculaire ; Nunez, Alcaçova et Brandon rapportent les dires de

1. Cros, *Vie*, t. II, p. 340.
2. *Analecta Bollandiana*, 1900, p. 466 ; 1910, p. 223 ; — Delplace, *Le Catholicisme, au Japon*, t. I, p. 74 ; P. Brucker, *Le Père Mathieu Ricci*, dans les *Etudes*, 1910, t. III p. 188.
3. *Vie de S. Fr. Xavier*, p. 552-563.
4. Copie à la bibliothèque d'Ajuda, Lisbonne, *Mss. Hist. Eccles.*, 21/1, ff. 105-108 ; traduction dans Cros, *Vie*, t. II, p. 341-345.
5. *Mon. Xav.* ; cf. Cros, *Vie*, t. II, p. 354.
6. *Avisi particolari*, 1556, fol. ij ; — *Epistolae... de stupendis...* 1566, p. 200, 201 ; — Cros, *La vraie date de la mort...*, *Etudes* 1903, t. IV, p. 684-685 ; — Astrain, *Razón y Fe*, *loc. cit.*
7. *Cartas de Japão*, 1570, fol. xxxvii ; — Cros, *Vie*, II, p. 361.
8. *Cartas...*, fol. lxxij, lxxiij ; — Cros, p. 367.

gens qui se donnaient également pour témoins. La question qui se pose est double.

1° Antoine le Chinois a-t-il vraiment mis dans sa relation, 2 décembre, ou bien 27 novembre, comme l'affirme le Père Cros ? — 2° S'il a écrit 27 novembre, est-ce sa version qu'il faut retenir, ou celle du Père Nunez ?

I. *Quelle est la véritable version du Chinois Antoine ?* — Notons d'abord que la relation fut écrite moins de dix ans après les faits, probablement avant 1560, comme l'établit le Père Cros[1] ; la précision du récit atteste chez le narrateur une mémoire encore très présente des détails.

L'original de la lettre est perdu. La copie de Lisbonne porte clairement, « dimanche 2 décembre 1552 ». Mais le 2 décembre tombait cette année-là un vendredi. Il y a donc à corriger dans le texte, ou le jour de la semaine (erreur du Chinois) ou le quantième du mois (erreur du copiste).

Le Père Séb. Gonçalvez, qui, entre 1593 et 1619[2], écrivait à Goa, à portée des archives de la mission, note dans son histoire manuscrite : « Antoine de Sainte-Foi dit dans la lettre qu'il écrivit au Frère Manuel Texeira que [François] mourut le 27 novembre, un dimanche, et, par trois fois, il le répète dans cette lettre que j'ai lue : *Antonio de S. Fe diz na carta que escreveo ao Irmão Manoel Teixeira que faleceo a vintesete de Novembro em Domingo e tres veses repete isto mesmo naquella carta que eu ley*[3]. » Gonçalvez avait des chances de tenir entre ses mains l'original même d'Antoine, qui, s'il se trouvait quelque part alors, devait être aux archives de Goa. Original ou non, le texte qu'il lisait portait 27 novembre.

Mais pourquoi, si Antoine avait dit, comme tout le monde alors, 2 décembre, mettre à la place 27 novembre ? On ne voit pas pourquoi cette correction : on voit beaucoup mieux le copiste, désorienté par une date qui n'est pas traditionnelle, la corriger, sans avoir l'idée de corriger du même coup le jour de la semaine et nous donner ainsi une version incohérente.

1. *La vraie date...*, p. 686.
2. Cros, *Vie*, I, p. 142.
3. *Razón y Fe*, *loc. cit.*

On objecte que le destinataire de la lettre tient pour le 2 décembre. — Ribadeneira, dans la première édition de la vie de saint Ignace (1572), faisait durer la maladie du 30 novembre au 2 décembre[1]. Texeira en appelle à l'autorité du Chinois pour faire commencer la maladie le 21 novembre : « *O moço interprete china... que adoecera aos 21 de nov. e estivera doente das febres ate o dous de dezembro em que faleceo*[2]. » Donc, dit-on, la lettre d'Antoine portait bien 2 décembre, et le texte lu par Gonçalvez n'est qu'une copie défectueuse.

Nous répondons : Texeira, ici, manque ou de mémoire, ou de logique, ou de courage. Il n'ose pas corriger une date acceptée par tous, ou bien il oublie une partie de ce qu'Antoine lui écrivait vingt ans plus tôt, ou il fait dans les renseignements qu'il tient du Chinois un choix arbitraire.

Ce contre quoi il proteste, c'est la brièveté exagérée de la maladie dans le récit de Ribadeneira, un peu plus d'une journée ; et voilà pourquoi il la fait commencer, sur la foi du Chinois, le 21. Mais il ne voit pas qu'en la faisant finir le 2, il contredit tout le récit auquel il vient d'en appeler. Ce récit en effet s'appuie sur une ossature chronologique rigide, qui ne se plie à aucun élargissement élastique. Le Chinois note avec précision : « *mardi après midi... mercredi de bon matin... le lendemain jeudi... tout ce jour du jeudi et tout le vendredi... le samedi... cette nuit du samedi au dimanche... le dimanche à l'aube... le dimanche à 2 h. après minuit... le dimanche même qu'il mourut, à 2 h. de l'après-midi* ». En tout six jours. Mais six jours à partir du 21 mènent à ce 27 que Gonçalvez avait lu sur le texte. Or, avec les dates de Texeira, il faudrait 12 jours. Pourquoi, dans une série chronologique, cohérente et précise, choisir une date et rejeter les autres?

Autre preuve que le texte envoyé par Antoine ne comportait pas 12 jours de maladie, c'est que, vingt ans après, Antoine disait au Père Valignano *que fué le dolencia tan apresurada que lo llevó en cinco dias*[3] : cinq jours, ou six avec les deux heures du dimanche.

1. Cros, *La vraie date*, p. 687.
2. Texeira, mss. cit., fol. 23, v.
3. *Mon. Xav.*, p. 190.

Jusqu'à découverte de nouvelles pièces, nous tenons donc que le texte original d'Antoine portait 27 novembre.

II. *Version des marchands*[1]. — Le 23 décembre 1554, le Père Arias Brandon écrivait de Goa : « L'on m'a raconté que quelques Portugais dont le vaisseau mouillait dans un port voisin, informés de sa maladie, montèrent à la *Sierra*, où ils le trouvèrent quasi mourant, et qu'ils demeurèrent près de lui jusqu'à l'instant où sa sainte âme alla à Dieu. *Ce fut le 2 décembre 1552*... Quelques Portugais qui l'aimaient l'ensevelirent. » La même année, le F. Pierre de Alcaçova écrivait de Goa : « Arrivant en Chine... on me dit... que le 2 décembre 1552, vers minuit, sa sainte âme avait passé de cette vie à la gloire[2]. » La même année encore, le 3 décembre, le Père Nunez envoyait à saint Ignace un récit d'où nous tirons les données suivantes : « François était sur le vaisseau ;... le soir (mardi 29) il se mit dans sa cabine. Le lendemain matin (mercredi 30), on attendit qu'il sortît... Tout ce jour-là, il resta sans boire, ni manger, ni répondre... Le jour suivant, qui fut jeudi 1er décembre, il dit qu'il se trouvait mal et qu'il voulait aller à terre... Le jour suivant, vendredi, il ne put non plus manger... et l'on n'entendit plus de lui d'autres paroles que ses prières, et ainsi, vendredi 2 décembre, à minuit, il mourut. Les Portugais mirent son corps en un cercueil... dans une fosse creusée par eux... » — D'autre part, sur le journal d'un marchand, François Gonçalvez, le Père Sébastien Gonçalvez lut que le Père François mourut le 2 décembre, un vendredi à 2 heures du soir, et qu'on attendit pour l'ensevelir jusqu'au dimanche[3].

En résumé, maladie très courte, si courte que les gens du vaisseau n'ont vraiment pas eu le temps de s'intéresser à Xavier. Ce qu'ils ont pu faire, ils l'ont fait, ils l'ont enseveli.

Le tableau ci-dessous résume les deux systèmes en présence.

1. Nous omettons, bien entendu, la version de Mendez Pinto qui prête à François 17 jours de maladie et le fait mourir le *samedi (sic)*, 2 décembre.

2. Est-ce bien à San-choan que Alcaçova recueillit la date de la mort ? Le Père Cros en doute (II, p. 361). Mais il pouvait y avoir là des marchands qui, venus de Malacca ou des Indes, apportaient en Chine les bruits qui couraient ailleurs. Ce qui reste certain, c'est que, aucun Portugais n'étant fixé à San-choan, aucune tradition n'avait pu s'y conserver.

3. Cros, *Le vrai jour*, p. 691.

Version du Chinois

22 Nov.	Mardi	*Un mardi, après midi,* indisposé, F. se rendit au vaisseau et y resta *une nuit.*
23	Mercredi	*De bon matin,* il revint à terre; *c'était un mercredi.* On le saigna.
24	Jeudi	On le saigna encore *le lendemain ; jeudi le jeudi de bonne heure* il eut le délire.
25	Vendredi	Il demeura *depuis le mercredi* qu'on le saigna *jusqu'au samedi* sans manger.
26	Samedi	*Le samedi,* il commença à perdre la parole.
27	Dimanche	*A 2 h. après minuit,* il mourut. *A 2 h. après midi,* il fut enseveli.

Version du P. Nunez

29 Nov.	Mardi	*Le soir,* il s'enferma dans sa cabine.
30	Mercredi	*Le lendemain matin,* on attendit qu'il sortît.
1er Déc.	Jeudi	*Le jour suivant,* jeudi 1er déc., il dit qu'il allait mal et voulut aller à terre.
2	Vendredi	*Le jour suivant, vendredi,* il ne put rien manger. *Vendredi 2 déc.* à minuit, il mourut.

III. *Le travail des biographes.* — Entre les deux versions, il n'y avait à peu près rien de commun, ni les dates ni les détails. Au lieu de sacrifier un récit à l'autre, les biographes préférèrent imaginer des concordances; ils n'ont abouti qu'à se contredire les uns les autres.

1° *Point de départ de la maladie.* — Presque tous (Tursellini, Lucena, du Jarric, Bartoli, Sousa, Gonçalvez) adoptèrent le 20 novembre. Pourquoi cette date qui n'est ni chez Antoine ni chez Nunez? Antoine avait dit que François était tombé malade un *mardi*, donc le 22. Texeira, dans sa critique de Ribadeneira assura, sur la foi du Chinois, que c'était le 21; sur quoi Ribadeneira, corrigeant son texte, mit le 20[1]. C'est le 20 qui prévalut. Seul, le Père Michel a repris la date du 21, proposée par Texeira.

1. Cros, *La vraie date*, p. 689.

2° *Séjour sur le vaisseau.* — Les historiens admettent en général que, tombé malade le 20, après sa messe, François se fit porter sur le vaisseau, qu'il y passa la nuit, et revint à terre le 21. C'est la version du Chinois transposée sur une chronologie qui n'est pas la sienne. Le récit de Nunez est négligé[1].

Gonçalvez recule au 21 l'entrée du saint sur le vaisseau, mais ne dit pas quand il le quitta[2].

Le Père Michel, après avoir accepté le 21 novembre, sur la foi de Texeira, pour le début de la maladie, suppose, avec Antoine, que le saint va sur le vaisseau se faire soigner; puis, avec Nunez, qu'il y reste deux jours et passe la première journée enfermé dans sa cabine. Il omet naturellement ce que dit Nunez, que le second jour il tombe malade, puisque c'est déjà fait; mais il accepte que ce jour-là il descend à terre.

3° *Durée de la maladie.* — A peine 48 heures, d'après Nunez; cinq jours d'après Antoine. Mais les biographes, ayant pris à Ribadeneira son point de départ, à Nunez son point d'arrivée, sont obligés de conclure à une maladie de 12 jours.

4° *Phases de la maladie.* — Dans cet intervalle ainsi dilaté, les biographes ont disposé de leur mieux les traits qu'ils trouvaient dans les deux versions. Ils montrèrent, — détail pris à Nunez, — Xavier, au début de sa maladie, s'entretenant continuellement avec Dieu : seulement, là où Nunez ne mettait qu'un jour de prière, ils furent amenés à en supposer sept ou huit. Ces prières durèrent « les *huit premiers jours jusqu'au 28 novembre*, ou jusqu'au 27 au soir, c'est-à-dire jusqu'au *sortir du septième jour* ». Cette chronologie embarrassée est du Père Gonçalvez (Cros, p. 690).

Nunez représentait le saint poursuivant jusqu'au bout ses pieux colloques avec Dieu, sans dire qu'il eût perdu la parole (*a*). Antoine disait qu'*un jour avant de mourir*, il avait prédit la triste fin du Malabar Christophe (*b*); que, le même jour, *samedi*, il avait cessé de parler (*c*). Les biographes combinèrent ces données de la façon suivante. Le 8e jour, Xavier perd la parole (*c*);

1. Ribadeneira cependant, dans son édition de 1572, avait conservé la version de Nunez sauf qu'il mettait le début de la maladie le 30 novembre au lieu du 29. Dans l'édition corrigée, il accepta les dates extrêmes, 20 novembre, 2 décembre (Cros, *loc. cit.*, p. 687, 689).

2. *Ibid.*, p. 690.

la veille de sa mort, il la retrouve pour faire sa prédiction (*b*), et meurt en priant tout haut (*a*).

5. *La Mort.* — Tous la mettent au 2 décembre. Mais, sur la foi du marchand Gonçalvez, Bartoli, Bouhours et Sousa supposent qu'elle eut lieu à 2 heures de l'après-midi. Les autres, Lucena, S. Gonçalvez, du Jarric, disent le vendredi à minuit, suivant l'opinion de Nunez.

Ici, autre difficulté : s'agit-il de la nuit du 1er au 2 après minuit, ou du 2 au 3 avant minuit, des premières heures du vendredi ou des dernières ? Nunez semble indiquer cette seconde hypothèse, car il dit que « *le jour suivant vendredi,* François ne put manger... et ainsi *le vendredi 2 décembre à minuit*, il expira ». Les historiens semblent l'avoir entendu autrement. Pour Ribadeneira, c'était « comme le second jour de décembre commençait » ; — pour Lucena « au lever du jour du samedi 2 décembre » ; — pour Gonçalvez « le matin du samedi » (Cros, p. 691). Nous avons là peut-être une réaction de la version du Chinois sur celle de Nunez. On accepte que Xavier soit mort le 2 décembre, comme le veut Nunez, et après minuit, comme le veut Antoine.

Tel est ce qu'on peut appeler le récit traditionnel, fait d'éléments disparates et agencés vaille que vaille. A notre avis, il faut renoncer à ces combinaisons factices. Les deux récits d'Antoine et de Nunez font bloc et s'excluent. Mais lequel choisir ?

IV. *Valeur comparée des deux versions.* — Le récit du Chinois a cela pour lui qu'il vient d'un témoin oculaire, écrivant ses souvenirs peu d'années après les faits, intelligent et droit, surtout singulièrement dévoué à son cher maître. Ceux qui l'ont connu n'en parlent qu'avec éloges.

Le Père Frois en 1552 : « Voilà sept ou huit ans qu'il habite au collège (de Goa), il a fait quatre années de grammaire ; c'est un des plus vertueux et surnaturels jeunes gens que j'aie vus en ces quartiers, je parle des indigènes[1]. » Bien des années plus tard, Valignano le retrouvait à Macao « bon chrétien, honoré, âgé », et faisait cas de ses souvenirs[2]. Sa narration est remar-

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 158.
2. *Mon. Xav.*, p. 190.

quablement précise et cohérente. L'on a cru pourtant trouver une contradiction entre ce récit d'avant 1560 et celui que, vers 1580, il faisait au Père Valignano[1]. Mais, en vingt ans, des souvenirs, même personnels, peuvent s'oblitérer, et, avant de nous arriver, ce second récit a passé par un intermédiaire. Il reste que, si nous n'avions pas le récit contradictoire des marchands, celui d'Antoine le Chinois serait accepté sans objection, comme un document de premier ordre.

L'autre version est loin d'avoir les mêmes garanties. Elle ne nous arrive que de seconde main. Quelque confiance que nous accordions aux Pères Nunez et Brandon, ils ne sont pas témoins oculaires. Ils ne sont à l'abri ni des erreurs, ni des oublis, ni même des mystifications. Leurs autorités à eux sont suspectes. Nunez dit tenir sa narration de « personnes qui étaient présentes » aux événements. Une seule de ces personnes est spécifiée, le pilote : s'il s'agit de François d'Aguiar, c'était un ami du saint. Mais de quel détail Nunez lui est-il redevable ? nous ne savons. Sur le vaisseau, il y avait aussi les gens de don Alvaro de Ataïde, et ceux-là étaient intéressés à donner le change, à se faire passer pour plus zélés qui ne l'avaient été. Sans doute une question de date leur importait peu, mais non pas ce qui pouvait révéler leur véritable attitude, celle que le vice-roi aurait, paraît-il, définie ainsi : « Ataïde a deux fois tué Maître François, à Malacca par lui-même, à San-choan par les siens[2]. » Il était utile de faire croire à une maladie si rapide que le temps leur avait manqué pour porter au saint les secours nécessaires.

Puis leur version n'est pas sans incohérence. Des témoins oculaires doivent savoir si le saint est mort en pleine nuit ou en plein jour, vers 2 heures du matin ou vers 2 heures du soir.

Les uns disaient au Père Brandon que des Portugais avaient assisté à la mort. Au Père Nunez d'autres racontaient qu'il « s'était consolé avec Dieu seul, et que dans les mains de Dieu seul il avait remis son âme ». Double erreur, s'il est vrai, comme le dit le Chinois Antoine, que lui était là, mais lui tout seul.

Nous croyons donc que, puisqu'il faut faire un choix, l'hési-

1. Michel, p. 558.
2. Cros, *La vraie date*, p. 684.

tation n'est pas permise : il faut choisir le récit du Chinois, et le prendre avec les corrections de dates nécessaires.

Est-ce à dire qu'il ne reste aucune obscurité ? Tout n'est pas expliqué dans le système auquel nous nous rangeons. Il suppose, de la part de certaines gens du vaisseau, un véritable mensonge[1] : mais, bien entendu, de ce mensonge, on n'aura jamais la preuve positive. On ne saura jamais non plus si, parmi les détails du récit de Nunez, il n'y en a pas quelqu'un de vrai. Il se peut par exemple qu'*avant de tomber malade* Xavier ait passé une journée à bord, enfermé dans sa cabine, sans boire ni manger, uniquement occupé à prier.

Est-il besoin d'ajouter que le fait d'avoir été acceptée par Nunez, Valignano, etc., puis par les congrégations romaines, puis consignée dans une bulle, ne confère à la date 2 décembre aucun privilège spécial. On ne peut la rejeter sans raisons solides. Au lecteur de juger si les motifs allégués pour croire à une erreur sont assez probants, ou du moins assez plausibles pour excuser une correction dans la chronologie des derniers jours de François Xavier.

1. Ou peut-être, plus charitablement, un récit bâti après coup sur des souvenirs déjà lointains, par des gens qui, sur place, n'avaient pas attaché à ces détails une grande importance, et les reconstruisent *de chic*, pour satisfaire à la curiosité de ceux qui les pressent de questions.

INDEX CHRONOLOGIQUE

I. — En Europe

1. Ces numéros renvoient aux *Monumenta Xaveriana*.

II. — Sur le chemin des Indes

III. — Mission du cap Comorin

IV. — Mission de Ceylan

V. — Mission des Moluques

VI. — Un an aux Indes

VII. — Mission du Japon

VIII. — Le Provincial des Indes

IX. — Mission de Chine. La Mort

INDEX ANALYTIQUE

PREMIÈRE PARTIE

I. — Saint François Xavier. L'homme. Le saint

II. — Le Supérieur

III. — Son Enseignement

IV. — L'Apôtre des pécheurs

V. — L'Apôtre des infidèles

VI. — La Correspondance

VII. — Le Thaumaturge

VIII. — Varia

SECONDE PARTIE

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SIXIÈME

Une année aux Indes (1548-1549)

CHAPITRE PREMIER

XAVIER A COCHIN ET DANS LE SUD

CHAPITRE II

SIX MOIS A GOA (mars-septembre 1548)

CHAPITRE III

LA MISSION DES INDES A LA FIN DE 1548

CHAPITRE IV

LE DÉPART POUR LE JAPON (printemps de 1549)

LIVRE SEPTIÈME

La mission du Japon (1549-1551)

CHAPITRE PREMIER

DE MALACCA A CANGOXIMA (24 juin-15 août 1549)

CHAPITRE II

CANGOXIMA (août-novembre 1549)

CHAPITRE III

CANGOXIMA (novembre 1549-septembre 1550)

CHAPITRE IV

LE VOYAGE A MIYAKO (septembre 1550-février 1551)

CHAPITRE V

LA CHRÉTIENTÉ DE YAMAGUCHI

CHAPITRE VI

AU BUNGO (septembre-octobre 1551)

LIVRE HUITIÈME

Le Provincial des Indes

CHAPITRE PREMIER

LE RETOUR AUX INDES (novembre 1551-24 janvier 1552)

CHAPITRE II

L'INDE PENDANT L'ABSENCE DE FRANÇOIS

CHAPITRE III

LE SUPÉRIEUR

CHAPITRE IV

LE DÉPART (avril 1552)

LIVRE NEUVIÈME

La Mission de Chine. — La Mort

CHAPITRE PREMIER

DON ALVARO DE ATAÏDE

CHAPITRE II

AUX PORTES DE LA CHINE

CHAPITRE III

LA MORT (27 novembre 1552)

CHAPITRE IV

LE TRIOMPHE (17 février 1553-mars 1554)

CHAPITRE V

DE LA MORT A LA CANONISATION (1552-1622)

CONCLUSION

APPENDICES

ERRATA

Pages 358 et 359, lire Boehmer.

Paris. — Imp. Levé, rue Cassette, 17. — S.







DOMUS 3Æ PROB. PROV.
NEW YORK
MARYLAND